This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAIRE
FAIRE

DE
5
S114

# DICTIONNAIRE

*POUR L'INTELLIGENCE*

## DES AUTEURS CLASSIQUES,

*GRECS ET LATINS,*

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

*TOME VINGTIEME.*

# DICTIONNAIRE

*POUR L'INTELLIGENCE*

## DES AUTEURS CLASSIQUES,

*GRECS ET LATINS,*

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

*CONTENANT*

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE,

ET LES ANTIQUITÉS.

*DÉDIÉ*

A MONSEIGNEUR

*LE DUC DE CHOISEUL,*

*Par M. SABBATHIER, de l'Académie Étrusque de Cortone, Professeur au College de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de cette dernière Ville.*

TOME VINGTIEME.

*A PARIS,*

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXV.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

# AUTRES OUVRAGES

## DU MÊME AUTEUR,

*Qui ſe trouvent chez le même Libraire.*

1.° Eſſai Hiſtorique-Critique ſur l'Origine de la Puiſſance temporelle des Papes ; Ouvrage qui a remporté le Prix de Académie Royale de Pruſſe. Nouvelle édition.

2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illuſtres de Plutarque. 1. *Vol. in*-12.

3.° Recueil de Diſſertations ſur divers ſujets de l'Hiſtoire de France. 1. *Vol. in*-12.

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Uſages des anciens Peuples. 3. *Vol. in*-12. & 1. *Vol. in*-4.°

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens. 2. *Vol. in*-12. & 2. *Vol. in*-8.°

# DICTIONNAIRE

## POUR L'INTELLIGENCE DES AUTEURS CLASSIQUES, GRECS ET LATINS, TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.



HANNON, *Hanno*, Ἀννων, (*a*) nom commun dans l'hiſtoire Punique ou Carthaginoiſe. Il avoit, ainſi que tous les autres noms Puniques, une ſignification particulière. On peut le traduire dans notre langue par les termes *gracieux*, *bienfaiſant*. Pluſieurs Carthaginois l'ont ſucceſſivement illuſtré, ſans compter tous ceux dont les Hiſtoriens ne parlent pas, comme ils ne parlent pas de tous les Annibals, de tous les Imilcons, de tous les Amilcars, de tous les Magons, qui vécurent à Carthage.

HANNON, *Hanno*, Ἀννων, (*b*) général des Carthaginois, eſt devenu célebre à cauſe du voyage de mer qu'il entreprit par ordre du Sénat; voyage dont il écrivit lui-même la relation.

Les Carthaginois avoient entretenu de tout tems avec leurs

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXVIII. p. 261, 286.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. p. 57, 58. Tom. VII. p. 81. *& ſuiv.* Tom. XXVI. p. 10, 11. *& ſuiv.* T. XXVIII. p. 260. *& ſuiv.*



422142

ancêtres une correſpondance trop étroite, pour n'être pas inſtruits de leurs expéditions maritimes. Le Promontoire, aujourd'hui ſi fréquenté ſous le nom de Cap de bonne Eſpérance, étoit anciennement connu des Phéniciens. Ils ſçavoient que l'Afrique eſt une grande preſqu'iſle attachée par un point au continent; & ces lumières, tranſmiſes de Tyr à Carthage, auroient ſuffi, même indépendamment de toute émulation, pour encourager les Carthaginois à des découvertes capables de les enrichir. On peut croire, avec vraiſemblance, que pluſieurs d'entr'eux riſquerent ſouvent de pareils voyages; on peut croire encore que la plûpart échouerent dans leurs projets, parce que des entrepriſes ſi difficiles réuſſiſſent rarement à des particuliers. C'eſt aux Souverains, ou à des compagnies formées ſous leurs auſpices, qu'en eſt réſervée l'exécution.

Les lumières, que le Sénat de Carthage avoit tirées de ces navigations particulières, & peut-être auſſi quelque projet ſoumis à ſes vues par d'habiles navigateurs, l'engagerent à tenter une de ces grandes expéditions maritimes dont l'effet eſt de frayer des routes inconnues & d'enrichir une nation. Il s'agiſſoit de s'étendre au-delà du détroit, de s'approprier le rivage occidental de l'Afrique, en y répandant une ſuite de colonies qui ſerviſſent de comptoirs; de découvrir la plus grande étendue de côtes qu'il ſeroit poſſible, & de choiſir ſur cette ligne quelque point avantageuſement ſitué, qui pût devenir le centre des découvertes, & l'entrepôt du commerce fait ſur les bords ou dans l'intérieur des terres; où l'on pût conſtruire une forteresſe & des magaſins, aſſurer un port aux grands vaiſſeaux, & d'où l'on pût enfin partir dans la ſuite pour des découvertes ultérieures.

Le Sénat de Carthage ayant agréé ce projet, en ordonna l'exécution par un décret dans les formes, & choiſit Hannon pour diriger l'entrepriſe en qualité de Commandant.

Cette commiſſion demandoit un homme qui fût à la fois pilote, négociant, ſoldat, général & légiſlateur; un aventurier ſage, qui n'affrontât préciſément que les périls néceſſaires, qui, capable d'oppoſer les reſſources aux dangers, les précautions aux hazards, ſçût ne laiſſer à la fortune que l'influence qu'on ne lui peut ôter, & ramener au même but toutes ſes démarches, aſſujetties à la variété des conjonctures. Avec le coup d'œil aſſez ſûr pour diſtinguer entre le difficile & l'impoſſible il devoit avoir l'eſprit aſſez juſte pour préférer le ſolide à l'éclatant, pour ſe ſouvenir, en aimant la gloire, que la gloire n'étoit ni l'unique, ni même le principal objet de ſon entrepriſe. Tel fut Hannon; de

moins, c'eſt l'idée que nous donnent de ſon caractère & de ſes talens le choix de ſa république, la conduite qu'il tint, & le ſtyle de ſa relation. Elle eſt écrite d'un ton ſi ſimple, ſi éloigné du faſte, qu'on croit ſentir en la liſant, que les grandes choſes ne lui coûtoient pas de grands efforts. Cette ſimplicité noble eſt le ſublime de l'Hiſtoire.

Hannon partit du port de Carthage à la tête de ſoixante vaiſſeaux, qui portoient une grande multitude de paſſagers, hommes & femmes, deſtinés à peupler les colonies qu'il alloit établir. Cette flotte nombreuſe étoit chargée de vivres & de proviſions de toute eſpèce, ſoit pour le voyage, ſoit pour les nouveaux établiſſemens. Les anciennes colonies Carthaginoiſes étoient ſemées depuis Carthage juſqu'au détroit; ainſi, les opérations ne devoient commencer qu'au delà de ce terme.

Hannon ayant paſſé le détroit, ne s'arrêta qu'après deux journées de navigation, près du promontoire Herméum, aujourd'hui le cap Cantin; & ce fut au midi de ce cap qu'il établit ſa première peuplade, dans une plaine unie & ſpacieuſe; ſituation de laquelle eſt tiré le nom Phénicien de Dumathyr, qu'il lui donna.

Après le ſéjour néceſſaire pour jetter les fondemens de la nouvelle habitation, la flotte continua ſa route juſqu'à un cap ombragé d'arbres, qu'Hannon nomme Soloé, & que le Périple de Scylax met à trois journées plus loin que le précédent. Au delà de ce cap, qui s'avance extrêmement dans la mer, la côte tourne à l'orient. Ces deux circonſtances obſervées, l'une par Scylax, l'autre par Hannon, indiquent le cap Bojador, ainſi nommé par les Portugais, à cauſe du courant très-dangereux que forment à cet endroit les vagues, qui s'y briſent avec impétuoſité. Ce cap eſt une langue de terre haute, étroite & pierreuſe. Le nom de Soloé que Bochart traduit par *rocher*, fait une alluſion manifeſte à la nature du terrein. Sur le ſommet de la montagne, Hannon bâtit à Neptune un autel, qu'on orna dans la ſuite de bas-reliefs travaillés avec art, & qui dès-lors rendit ce lieu le plus reſpecté de la côte.

Les Carthaginois doublerent le cap. Une demi-journée les conduiſit à la vue d'un grand lac voiſin de la mer, rempli de roſeaux, & dont les bords étoient peuplés d'éléphans & d'animaux ſauvages.

Trois journées & demi de navigation ſéparent ce lac d'une rivière nommée Lixus par l'amiral Carthaginois. Dans cet eſpace, il plaça, de diſtance en diſtance, cinq comptoirs, dont le plus avancé vers le ſud étoit voiſin du Lixus. Une nation de Pâtres, errans, ou de Nomades, étoit répandue le long des bords

de ce fleuve, & delà s'étendoit dans l'intérieur du continent, juſqu'aux frontières des Éthiopiens ſauvages, c'eſt-à-dire, des Nègres. Hannon jetta l'ancre à l'embouchure du Lixus, & ſéjourna quelque tems pour lier commerce avec les Nomades Lixites. Son deſſein étoit de prendre chez eux des interpretes, qui lui ſerviſſent à commercer chez ces Éthiopiens, dont les Lixites parloient comme de gens d'une figure bizarre, & d'une agilité ſurprenante. Ils ajoûtoient que les premiers hommes qu'ils rencontraſſent de cette eſpèce, habitoient les montagnes où le Lixus prenoit ſa ſource. Ce fleuve Lixus ne peut être que le Rio d'o Ouro; eſpèce de bras de mer, ou d'étang d'eau ſalée, qu'Hannon aura pris pour une grande rivière à ſon embouchure.

Après avoir engagé quelques-uns des Nomades à le ſuivre, il remit en mer, & l'on voyaga pendant deux jours le long d'une côte déſerte, doubla le cap qui la terminoit, & tournant enſuite à l'eſt, il découvrit, après une journée entière de navigation, une petite iſle ſituée au fond d'un golfe. La flotte mouilla près de cette iſle; Hannon l'appella Cerné, & laiſſa des habitans pour y former une colonie. Cerné n'eſt autre choſe que notre iſle d'Arguin, nommée Ghir par les Maures. Elle eſt à cinquante milles du cap Blanc, dans une grande baie formée par ce cap, & par un banc de ſable de plus de cinquante milles d'étendue du nord au ſud, ſur environ huit milles de largeur. Arguin a près d'une lieue & demie de long du nord au ſud, & un peu moins d'une lieue de large de l'eſt à l'ou-eſt. Sa diſtance du continent de l'Afrique n'eſt guère que d'une lieue.

Hannon, débarqué dans cette iſle, y fit le calcul de ſa navigation. Cerné lui parut à la même diſtance du détroit des colomnes que Carthage; enſorte que les colomnes d'Hercule faiſoient, ſuivant ſon eſtime, la moitié du chemin de l'une à l'autre. Ce calcul eſt juſte. Selon l'Itinéraire d'Antonin, la diſtance de Carthage au détroit eſt de quinze cens deux milles Romains, en rangeant la côte de près. Ces quinze cens deux milles Romains ſont douze cens milles, ou vingt degrés; & ſi l'on reporte cette diſtance de l'autre côté du détroit, ſur des cartes marines exactes, on verra que c'eſt celle du cap Spartel, ou cap Blanc, ſitué ſeize ou dix-ſept lieues à l'ou-eſt de l'iſle d'Arguin.

Cette iſle eſt environnée de quelques autres; mais, comme elle eſt la ſeule où l'on trouve de l'eau douce, avec un aſſez bon port, elle eſt auſſi la ſeule qui ait pu ſervir aux Carthaginois d'entrepôt ſur la côte occidentale d'Afrique; & c'eſt à cet uſage qu'Hannon la deſtina dès qu'il l'eût découverte; c'eſt dans cette vue qu'il y

laissa de quoi construire un fort.

Pendant que le gros de sa flotte séjournoit à la rade de Cerné, pour travailler à l'établissement de la colonie, il en détacha quelques vaisseaux, avec lesquels il suivit la côte, afin de reconnoître le païs. Il s'avança jusqu'aux bords d'un grand fleuve, qu'il nomme Chrès. En le remontant, il trouva qu'il communiquoit avec un lac, dans lequel étoient trois isles plus grandes que Cerné. A l'extrêmité de ce lac, dont la longueur étoit d'une journée de navigation, Hannon vit de hautes montagnes habitées par des sauvages, vêtus de peaux de bêtes féroces. Ces sauvages s'opposerent à la descente des Carthaginois, & les repoussèrent à coups de pierre. Selon toute apparence, ce fleuve Chrès est la rivière de Saint Jean, qui coule au sud d'Arguin, à l'extrêmité méridionale du grand banc. Elle reçoit les eaux de plusieurs lacs considérables, & forme quelques isles dans son canal, outre celles qu'on voit au nord de son embouchure. Les environs en sont habités par des Nomades de la même espèce que ceux du Lixus; & ce sont-là probablement les sauvages que vit Hannon.

Comme son but étoit moins de conquérir que de reconnoître le païs, il ne crut pas devoir les attaquer. Il descendit le fleuve jusqu'à la mer, & continua sa navigation le long de la côte, vers le midi. Elle le conduisit à un autre fleuve très-large & très-profond, rempli de crocodiles & d'hippopotames.

La grandeur de ce fleuve, & les animaux féroces qu'il nourrit, désignent certainement le Sénégal. C'est le premier fleuve remarquable qu'on rencontre sur cette côte d'Afrique, en venant du détroit. Jusques-là, si l'on excepte la rivière de S. Jean, on ne trouve, à proprement parler, que de gros ruisseaux, & même en assez petit nombre. Nous avons observé, que depuis le cap Bojador ou Soloé, jusqu'à l'isle de Cerné, règne une côte aride, déserte & sablonneuse. Depuis Cerné elle est unie, sans ports, sans rades, sans abri, & presque sans habitans. Hannon ne trouvoit rien au sud du Chrès, qui dût l'arrêter jusqu'au Sénégal.

Il borna sa navigation particulière à ce grand fleuve, & rebroussant chemin, il alla chercher le reste de sa flotte dans la rade de Cerné. Dès qu'il l'eut rejointe, elle leva l'ancre, continua son voyage le long de ces bords arides, que son commandant venoit de reconnoître, & les suivit pendant douze jours. Sur cette côte apparoissoient de tems en tems des Ethiopiens sauvages, qui fuyoient à la vue des vaisseaux, & dont la langue étoit inconnue aux interpretes pris sur les bords du Lixus.

C'eſt la première fois que la flotte vit de ces Éthiopiens. Elle étoit donc à la hauteur du cap verd & du Sénégal, qui ſépare le païs des Blancs de celui des Noirs.

Après ces douze jours de navigation le long d'une côte unie, les Carthaginois découvrirent un païs élevé, des montagnes ombragées de forêts, dont les arbres étoient odorans & veinés de diverſes couleurs. Cette côte montueuſe dura pendant deux jours, au bout deſquels nous entrâmes, dit Hannon, dans un abîme immenſe de mer.

Cette circonſtance de ſon récit ſuppoſe que la côte, qui juſques-là couroit nord & ſud, tourne à cet endroit vers l'eſt; enſorte que ceux qui l'avoient ſuivie juſqu'alors, après avoir doublé le cap qui la termine, entroient dans une mer ouverte de trois côtés, au ſud, à l'eſt & à l'oueſt. Or, c'eſt ce qui arrive aux navigateurs qui côtoyent l'Afrique au ſud du cap Verd, dès qu'ils ont atteint le cap Sainte-Anne. Ce cap eſt la plus haute terre qu'on trouve depuis le cap Verd; mais, au delà la côte tourne à l'eſt, & les terres ſont fort baſſes. C'eſt la remarque d'Hannon, qui dit qu'après avoir ſuivi les détours de la côte montueuſe, décrite ci-deſſus d'après lui, il découvrit un terrein bas, une plaine étendue.

Si l'on admet, comme on ne peut s'en défendre, que Cerné ſoit l'iſle d'Arguin, la ſeule inſpection de la carte fera voir que les montagnes boiſées d'Hannon doivent être celles de Serra Liona, qui commencent au delà de Riogrande, & continuent juſqu'au cap Sainte Anne, pendant plus de quarante milles, ſuivant la meſure de Dom Pedro de Cintra, le premier des Modernes qui les ait découvertes.

Hannon, s'étant arrêté un peu au delà de ce cap, pour faire de l'eau, continua de naviguer l'eſpace de cinq jours le long de la côte baſſe qui commence à cette hauteur. Il remarquoit des feux allumés toutes les nuits ſur les bords de la mer; ce fut en conſéquence de la même obſervation que Cintra, lorſqu'il découvrit cette contrée, donna le nom de Rio d'Os Fumos, à la rivière qui coule cent quarante milles au delà du cap Sainte-Anne. Moſto, rédacteur des mémoires de ce capitaine, aſſure que les Negres allumoient ces feux, pour s'avertir réciproquement du prodige qui frappoit leurs regards, c'eſt-à-dire, comme il l'explique lui-même, de l'approche des navires Portugais, qu'ils prenoient d'abord pour des oiſeaux monſtrueux, à cauſe de leurs voiles. Les Éthiopiens ou Negres du tems d'Hannon, étoient dans le même cas que ceux du tems de Cintra; la vue de la flotte Carthaginoiſe devoit produire le même effet ſur eux.

Après cette côte, ſuivie pendant cinq jours, Hannon trouva un grand golfe, que ſes interpretes nommoient la corne de l'occident ; circonſtance qui prouve que ce païs étoit connu des Nomades du Lixus, au moins par le rapport des Negres avec leſquels ils confinoient dans l'intérieur des terres. Dans ce golfe il y avoit, dit Hannon, une grande iſle, & dans cette iſle un lac d'eau ſalée qui renfermoit une autre iſle. Pendant le jour, on ne découvroit que de ſombres forêts; la nuit on appercevoit des feux allumés de toutes parts ; on entendoit les ſons de toutes ſortes d'inſtrumens, entre-mêlés de cris effroyables. Les Carthaginois avoient fait une deſcente dans l'iſle ; mais, les menaces de leurs devins ſe joignant à la terreur que ces bruits confus leur inſpiroient, ils ſe rembarquerent & pourſuivirent leur route. Elle ſe fit pendant quatre jours le long d'une côte qu'Hannon nomme la côte des fumigations ; nom qui, ſans doute, avoit la même origine que celui de la riviere d'Os Fumos. En quelques endroits de cette côte, la terre étoit brûlante. Les Carthaginois virent des fleuves de feu ſe précipiter vers la mer. Au milieu de ces feux, ils en découvrirent toutes les nuits un beaucoup plus grand que les autres, & qui ſembloit s'élever juſqu'aux nues. Pendant le jour ils ne voyoient qu'une haute montagne, nommée le chariot des Dieux dans le Périple d'Hannon. Il s'agiſſoit ici d'un Volcan ; quoique nous n'en connoiſſions point ſur cette côte, le tems d'Hannon eſt ſi éloigné de nous, qu'on peut croire qu'il y en avoit alors un qui s'eſt éteint dans la ſuite.

Après trois jours de navigation, qui joints aux quatre depuis la corne de l'occident, font ſept jours pleins, nos voyageurs trouverent un autre cap, appellé par Hannon la corne du midi.

Ce golfe commençant à la corne de l'occident, & traverſé dans l'eſpace de ſept jours, eſt viſiblement celui que forment le cap des Palmes & le cap des trois-Pointes. Le nouveau golfe qui reprend à la corne du midi, eſt celui de la côte de Guinée, qui s'étend juſqu'aux côtes de Benin, & qui commençant vers l'oueſt à ce même cap des trois pointes, où le golfe précédent ſe termine, finit à l'eſt par le cap Formoſo.

Hannon mit vingt-ſix jours, nettement exprimés dans ſon Périple, à venir de l'iſle de Cerné juſqu'à ce golfe de la corne du midi. En évaluant chaque journée à vingt lieues marines, les vingt-ſix jours feront cinq cens vingt lieues. C'eſt à peu près la diſtance de l'iſle d'Arguin au cap des trois-pointes, où commence le golfe de Guinée. Quoiqu'il s'agiſſe ici des plus grands navigateurs de l'Antiquité, nous ne leur ſuppoſons pas une diligence bien

extraordinaire. Nous avons vu qu'Hannon alla en douze jours du détroit à Cerné, en vingt-ſix de Cerné à la corne du midi. L'eſcadre Portugaiſe envoyée, en 1641, pour établir le fort de Saint George de la Mine, employa douze jours à ſe rendre de Lisbonne à l'iſle d'Arguin, & vingt-ſix à paſſer de cette iſle au cap des trois-pointes. Cette conformité remarquable, quoique due ſans doute au hazard, fortifie les raiſons qui nous ont fait borner le voyage d'Hannon au cap des trois-pointes, & placer à cet endroit le commencement de la corne du midi.

Dans ce golfe, comme dans celui de l'occident, Hannon découvrit une grande iſle, dans cette iſle un lac d'eau ſalée, & dans ce lac une ſeconde iſle remplie de ſauvages, parmi leſquels il crut voir beaucoup plus de femmes que d'hommes. Elles avoient le corps tout velu, & les interpretes d'Hannon les nommoient Gorilles. Les Carthaginois pourſuivirent ces Sauvages, qui leur échapperent par la légereté de leur courſe. Ils ſaiſirent trois des femmes; mais, on ne put les garder en vie, tant elles étoient féroces; & leurs peaux furent portées à Carthage, où, juſqu'au tems de la ruine de cette ville, on les conſerva dans le temple de Junon. La grande iſle décrite ici eſt celle d'Ichoo, ſéparée de la terre ferme par le lac Couramo, qui reçoit pluſieurs grandes rivières, & communique avec l'Océan par trois embouchures.

L'iſle des Gorilles, ou des femmes Sauvages, eſt quelqu'une de celles qu'on trouve en aſſez grand nombre dans ce lac. Les païs voiſins ſont remplis d'animaux pareils à ceux qu'Hannon prit pour des hommes Sauvages.

C'étoient, ſuivant la conjecture d'un ancien pilote Portugais, commentateur d'Hannon, des ſinges de la grande eſpèce, dont les forêts de l'Afrique intérieure ſont peuplées. Les Modernes ont preſque tous adopté cette opinion; mais, perſonne ne l'a prouvée. Cependant, la preuve en eſt ſimple. Hannon remarque que le corps de ces hommes ſauvages étoit hériſſé de poils; ce ne pouvoit donc être des Negres. On ſçait que les Negres ont le corps abſolument ras; qu'ils n'ont ni barbe, ni cheveux; qu'ils ont la tête & le menton couverts d'une eſpèce de laine friſée. D'un autre côté, croira-t-on qu'il y eût alors dans cette partie de l'Afrique des hommes d'une eſpèce à n'entrer ni dans la claſſe des blancs, ni dans celle des noirs, & que cette étrange eſpèce ſe ſera dans la ſuite éteinte?

Le cap des trois-pointes fut le terme des découvertes d'Hannon; la diſette des vivres l'obligea de ramener ſa flotte à Carthage. Il y rentra, plein de

gloire, après avoir pénétré jusqu'au cinquième degré de latitude, pris poſſeſſion d'une côte de près de ſix cens lieues, par l'établiſſement de pluſieurs colonies, depuis le détroit juſqu'à Cerné, & fondé dans cette iſle un entrepôt ſûr & commode pour le commerce de ſes compatriotes, qui s'accrut conſidérablement depuis cette expédition.

On n'a pas de preuves que les Carthaginois aient dans la ſuite conſervé toutes les connoiſſances qu'ils devoient au voyage d'Hannon ; il eſt même à préſumer que leurs marchands n'allerent pas d'abord au delà de Sénégal, & que peu à peu ils reſterent beaucoup en de-çà de ce fleuve. Au tems de Scylax, l'iſle de Cerné étoit devenue le terme de la navigation pour les gros bâtimens. Mais, la colonie d'Hannon s'y maintint; & Cerné fut toujours l'entrepôt du commerce des Carthaginois au ſud de l'Afrique. Leurs gros navires reſtoient à la rade de l'iſle ; la côte ultérieure n'étant pas aiſément navigable, à cauſe des écueils & des bas-fonds couverts d'herbes qu'on y rencontre fréquemment. Ils s'embarquoient à Cerné ſur des bâtimens légers, à bord deſquels ils alloient faire la traite le long des côtes, & même dans les rivières, qu'ils remontoient aſſez avant.

Scylax fait mention d'une ville d'Éthiopiens ou de Negres où ils alloient commercer, & nous donne un détail des marchandiſes qui faiſoient de part & d'autre la matière de ce commerce. Les Carthaginois y portoient des vaſes de terre, des tuiles, des parfums d'Égypte, & quelques bijoux de peu de conſéquence pour les femmes. En échange, ils en recevoient des peaux de cerfs, de lions, & de pantheres, des cuirs & des dents d'éléphans. Ces cuirs étoient d'un grand uſage pour les cuiraſſes & les boucliers. Scylax garde le ſilence ſur la poudre d'or qu'ils tiroient auſſi de ces contrées. C'eſt un ſecret de leur commerce & qu'il ignoroit ſans doute, n'ayant conſulté que les routiers des pilotes, où l'on n'avoit garde de faire mention de cet article important. Mais, Hérodote inſtruit par l'indiſcrétion de quelque Carthaginois, nous l'a révélé dans ſon Hiſtoire, & nous apprend même de quelle manière ils échangeoient cet or contre leurs marchandiſes. » Quand leurs vaiſſeaux ſont » arrivés, dit cet Auteur, ils » en tirent les effets qu'ils veu- » lent trafiquer, & les étalent » ſur le rivage. Enſuite ils re- » montent dans leurs bâtimens, » d'où ils font des ſignaux ; ce » ſont des feux, dont la flam- » me & la fumée avertiſſent les » habitans. Ceux-ci viennent » ſur la côte, avec leur or & » leur argent qu'ils poſent au- » près des marchandiſes ; puis » ils s'éloignent, mais ſans les » perdre de vue. Les Cartha-

» ginois reviennent, & conſi-
» derent le prix que leur of-
» frent les naturels du païs. S'ils
» le trouvent ſuffiſant, ils le pren-
» nent & s'en vont ; s'ils veu-
» lent un prix plus cher, ils
» laiſſent cet or auprès de leurs
» marchandiſes, & retournent
» une ſeconde fois à leurs vaiſ-
» ſeaux. Ceux du païs repa-
» roiſſent, & ajoûtent une
» nouvelle quantité d'or, juſ-
» qu'à ce que les Carthaginois
» ſoient contens. « Hérodote termine ſon récit en aſſurant qu'ils obſervoient, dans ce trafic muet, une bonne foi digne d'être citée pour modele, on a long-tems mis ce détail au rang des fables imputées au pere de l'Hiſtoire, par un préjugé ſouvent injuſte. C'eſt ainſi néanmoins que les Negres du royaume de Melli commercent avec d'autres peuples plus avancés qu'eux dans les terres. Nous l'apprenons d'un navigateur Vénitien, dont la relation eſt inſérée dans le recueil des voyages publiés par Ramuſio & par Grynæus.

Hannon, de retour à Carthage, y reçut les applaudiſſemens que méritoit le ſuccès d'une entrepriſe également recommandable par la hardieſſe & par l'utilité. Il en dépoſa dans le temple de Saturne, une eſpece de journal ou de ſommaire ; c'eſt le Périple qui porte ſon nom, & dont l'original, perdu depuis long-tems, a eu le ſort de tous les écrits compoſés par ſes compatriotes. Le peu de familiarité des Anciens avec la langue & les caractères Puniques, l'indifférence des Grecs & la haine des Romains, ont fait périr les ouvrages des Carthaginois, ſans qu'un ſeul ait pu ſe ſouſtraire à la proſcription générale ; perte réelle pour la poſtérité, que les monumens de la Littérature & de l'Hiſtoire Carthaginoiſe auroient inſtruit de l'état de l'Afrique intérieure, de celui de l'ancienne Eſpagne, & d'une infinité de faits inconnus aux Grecs.

Le Périple d'Hannon avoit été traduit en Grec, vraiſemblablement par quelque Sicilien, devenu ſujet de Carthage, depuis qu'elle eut ſoumis une partie de la Sicile à ſa domination. Le traducteur a défiguré quelques termes de l'original ; & peut-être même ne nous en a-t-il conſervé qu'un extrait. Du moins, c'eſt ce qu'on préſume au premier coup d'œil, en comparant la briéveté du Périple avec la longueur de l'expédition. Peut-être auſſi ce Périple d'Hannon, traduit par un Grec, étoit-il l'abrégé fait par Hannon lui-même, d'un journal complet & circonſtancié, que les principes excluſifs de la politique Carthaginoiſe ne lui permettoient pas de rendre public. En effet, on ne trouve, dans ce qui nous reſte, nul détail ſur les différens objets du nouveau commerce dont cette entrepriſe ouvroit la route aux Carthaginois, & particuliérement

ſur cet or qu'ils alloient acheter par des marchandiſes de peu de valeur; articles ſur leſquels le gouvernement ne pouvoit avoir trop de lumières, & qu'Hannon n'avoit pas ſans doute oubliés dans ſon récit. Mais, on ſçait avec quelle jalouſie ces Républicains cachoient aux étrangers les ſources de leur opulence. Ce fut toujours pour eux un des ſecrets de l'État, & les Anciens nous ont tranſmis plus d'un exemple des précautions qu'ils prenoient pour rendre impénétrable à leurs rivaux le voile dont ils cherchoient à ſe couvrir. Hannon dut écrire dans cet eſprit. En conſéquence, il aura renfermé dans les archives de la République un Journal détaillé de ſon expédition; Journal néceſſaire pour perpétuer des connoiſſances eſſentielles au Sénat de Carthage, ainſi qu'aux navigateurs qu'il enverroit à l'avenir trafiquer dans ces mers. Le dépôt de ces archives ne s'ouvroit qu'à ceux qui partageoient l'adminiſtration des affaires & l'autorité. Les particuliers ne le connoiſſoient que de nom; & leur intérêt n'étoit pas de pénétrer des myſtères qu'il eût été dangereux de divulguer. Mais, dans la vue de ſatisfaire leur curioſité ſur ce voyage ſinguliers, & d'éterniſer dans la mémoire des hommes un exploit utile à ſa patrie, & glorieux pour lui-même, Hannon aura tiré de ſon Journal un précis, un ſommaire abrégé qu'il aura fait graver ſur le marbre ou ſur le cuivre, & placer, de l'aveu, & peut-être par l'ordre du Sénat, dans le temple de Saturne, lieu public, & fréquenté non ſeulement par les Carthaginois, mais par tous les peuples commerçans & par tous ceux qui ſuivoient le culte Phénicien. Il rempliſſoit par-là deux objets; il laiſſoit un monument de ſon entrepriſe, & n'en découvroit pas le ſecret; il aſſuroit ſa gloire ſans trahir ſa nation.

Cette inſcription, qui nous tient lieu du Périple original, ne préſente aucun caractère chronologique. Tous ceux des Auteurs anciens qui font quelque mention du voyage d'Hannon, ne s'expriment qu'en termes vagues ſur le tems auquel ils le rapportent. C'eſt ce qui rend l'époque de ce voyage très-difficile à déterminer. Il eſt même impoſſible de la fixer avec une exactitude rigoureuſe. Après tout, cette préciſion n'eſt pas néceſſaire à l'égard d'un fait tel que celui-ci, curieux par lui-même, intéreſſant par ſes circonſtances, mais trop iſolé, trop étranger pour ainſi dire au reſte de l'Hiſtoire, pour n'être pas conſidéré comme un fait détaché de la chaîne générale, dont la date par conſéquent ne peut influer ſur celle des faits ordinaires. C'eſt un point qu'on ne placera jamais que par eſtime dans les annales Carthaginoiſes; on doit donc ſe contenter d'une approximation plus ou moins grande.

Iſaac Voſſius fait remonter la navigation d'Hannon, à des tems où Carthage n'exiſtoit pas. Fondé ſur les rapports prétendus qu'il découvre entre les Gorgones de la fable, la corne d'Amalthée, les pommes d'or cueillies par Hercule dans le jardin des Heſpérides, & les Goſilles du Périple, le promontoire de l'occident, & les orangers ſi communs vers le cap Bojador & ſur les montagnes de Sierra-Liona, découvertes par Hannon, Voſſius ne ſe contente pas de ſuppoſer Hannon plus ancien qu'Homère; il le fait au moins contemporain d'Hercule & de Perſée, & place ſon voyage un ſiècle avant la priſe de Troye. Cet évènement eſt au plus tard de l'an 1184 avant Jeſus-Chriſt. A s'en tenir au calcul d'Eratoſthène, ſuivant Hérodote & Thucidide, il remonte cent ans plus haut. Quelle que ſoit l'hypotheſe qu'on embraſſe, le voyage d'Hannon ſeroit antérieur, ſelon Voſſius au 12.e ſiècle avant l'Ére Chrétienne. Dodwel a pris la peine d'oppoſer à ce paradoxe une réponſe ſérieuſe & très-ſçavante; c'eſt prodiguer l'érudition; ſans faire tant de frais, il auroit pu renvoyer ſimplement Voſſius à la date de la fondation de Carthage, que les anciens de concert placent à l'an 883 avant Jeſus-Chriſt.

A l'égard des autres Modernes, ils ont apparemment cru ne pouvoir trop s'éloigner de l'écueil où le goût des conjectures avoit fait donner Voſſius; car, tous ſe renferment dans l'avant-dernière période des annales de Carthage, c'eſt-à-dire, dans l'intervalle écoulé depuis le commencement des guerres de Sicile, juſqu'au tems de Pyrrhus & d'Agathocle. Ceux mêmes qui s'élevent le plus haut, comme Mariana, qui fixe le voyage d'Hannon à l'an 448 avant Jeſus-Chriſt, ne remontent pas aux premières années de cette période, leſquelles concourent avec l'invaſion de la Grece par Xerxès, en 480. Florian d'Ocampo le place à l'an 440. Dom Pedro Rodriguez Campomanes, dans ſon ouvrage imprimé à Madrid, ſous le titre d'*Antiquités maritimes de la République de Carthage*, date l'entrepriſe d'Hannon, de l'an 407; ce qui répond dans l'hiſtoire Grecque au règne de Denys premier à Syracuſe. D'autres enfin la font deſcendre plus bas encore, & concourir, à quelques années près, avec la deſcente d'Agathocle en Afrique. C'eſt le ſentiment de deux ſçavans hommes, Fabricius & M. Melot. Le premier ſe contente de donner cette opinion comme plus vraiſemblable que celle de Voſſius, ſans entrer dans le détail de ſes motifs. M. Melot fait plus; dans la première partie de ſon mémoire, ſur le commerce des iſles Britanniques, il en raſſemble toutes les preuves avec la préciſion qui lui eſt propre.

Le voyage d'Hannon, ſelon M. de Bougainville, appartient à la première période des annales Carthaginoiſes, c'eſt-à-dire, au tems où la République de Carthage fut très-floriſſante.

De tous les Carthaginois qui porterent le nom d'Hannon, & dont l'Hiſtoire ait fait mention, je n'en vois que deux, dit M. de Bougainville, qui aient certainement vécu dans le cours de la première période. Le plus Moderne eſt le pere de l'Amilcar, vaincu par Gélon dans les plaines d'Himere, l'an 480. Si cet Hannon eſt l'auteur du Périple & le chef de l'entrepriſe dont nous cherchons l'époque, on ne peut guère la faire remonter avant l'an 510. C'eſt le tems du ſiège de Babylone par Darius, fils d'Hyſtaſpe, du premier traité des Carthaginois avec les Romains, de l'expulſion des Tarquins à Rome, & des Piſiſtrates à Athènes. Ce ſentiment eſt plauſible & peut ſe ſoutenir.

Je crois néanmoins, continue M. de Bougainville, devoir remonter un peu plus haut, & préférer au pere d'Amilcar un autre Hannon plus ancien de quelques générations. C'eſt celui qui fleuriſſoit vers le tems de Solon, & auquel Anacharſis, contemporain du légiſlateur d'Athènes, écrivit une lettre que Cicéron nous a conſervée. La légiſlation de Solon eſt de l'an 594; l'arrivée d'Anacharſis à Athènes répond à l'an 589. Ses voyages furent longs. Il ne revint dans ſa patrie qu'après avoir viſité toute la Grece & l'Aſie mineure. Il étoit de retour chez les Scythes, lorſqu'il écrivit cette lettre, ſuppoſé qu'elle ſoit véritablement de lui, & non de quelque ſophiſte Grec. Quoi qu'il en ſoit, le Synchroniſme entre Hannon & lui, réſultant de la lettre même, une fois admis, ne nous permet pas de placer la navigation & le Périple du premier au deſſous de l'an 570 avant l'Ére Chrétienne. Carthage alors ſubſiſtoit depuis trois cens trente ans. Elle avoit eu tout le tems néceſſaire pour s'accroître & devenir très-floriſſante. Le navigateur Carthaginois & le philoſophe Scythe ayant eu l'un & l'autre la paſſion de voyager par différens motifs, ſe ſeront rencontrés, ſoit à Cyrene, ſoit dans quelque ville maritime de Grece ou d'Ionie; ils s'y ſeront aſſez connus pour lier entre eux une ſorte de correſpondance qu'ils auront entretenue dans la ſuite, en profitant des facilités que leur donnoit le commerce de Carthage avec toutes les contrées alors acceſſibles de l'univers. Cette conjecture pourroit être juſtifiée par des exemples.

L'Hannon, qui, ſuivant Pline, ſçut le premier apprivoiſer un lion, & ſuivant Élien, faire de cet animal redoutable une bête de ſomme, & l'accoûtumer à porter des bagages, eſt, ſe-

lon toute apparence, l'auteur de notre périple. On le reconnoît encore, ainſi qu'a fait Bochart, dans cet Hannon, qui, ſelon le même Élien, voulant, par politique ou par vanité, tirer parti de la ſuperſtitieuſe ignorance de ſes compatriotes, avoit inſtruit ſecrétement des oiſeaux à dire en langue Punique, qu'il étoit un Dieu. Ces oiſeaux étoient ſans doute des perroquets. Si de pareilles anecdotes ont quelque fondement, elles s'aſſortiſſent trop bien avec des découvertes faites le long des côtes de l'Afrique & dans l'intérieur du pais, pour ne pas appartenir à notre Hannon.

En plaçant ſon voyage vers l'an 570 avant l'Ére Chrétienne, on s'autoriſe de pluſieurs faits qui peuvent en être rapprochés, & dont il dut réſulter en faveur de Carthage un concours de circonſtances propres à faire éclorre & réuſſir un ſemblable projet.

En effet, on trouve la ville de Tyr conſidérablement affoiblie pour lors, & dans un état d'épuiſement dont le commerce des Carthaginois n'a pu que tirer de grands avantages. Cette ville, après avoir lutté long-tems contre la puiſſance du roi de Babylone, venoit de tomber ſous les coups du conquérant, & ne ſe relevoit qu'avec peine. Carthage, devenue l'aſyle d'une partie des Tyriens, s'enrichiſſoit des pertes de ſa métropole, & ſe peuploit à ſes dépens. Cet accroiſſement ſubit l'aura miſe en état de s'étendre au dehors, & d'établir des colonies nombreuſes ſur les côtes de l'Afrique. L'entrepriſe d'Hannon n'a donc rien que de vraiſemblable, & l'effort que Carthage fit alors, quelque grand qu'on le ſuppoſe, n'étoit pas au deſſus de ſes forces.

Une ſeconde raiſon détermine en faveur de l'an 570; c'eſt que cette époque place l'expédition maritime des Carthaginois entre deux voyages autour de l'Afrique, qu'on ne peut révoquer en doute, & dont le premier, antérieur de quarante ans à celui d'Hannon, en aura pu faire naître l'idée; l'autre, poſtérieur d'environ un ſiècle, fut projetté vraiſemblablement d'après les lumières & les eſpérances qu'avoient pu donner les navigations précédentes. Hérodote a fait mention de ces deux voyages. Le premier eſt celui dont Néchos, roi d'Égypte, chargea des Phéniciens vers l'an 610; le ſecond fut entrepris ſous le règne de Xerxès vers l'an 475, par Sataſpès, ſeigneur Perſan de la race des Achéménides, & neveu de Darius.

Quelques années auparavant, Darius, prédéceſſeur de Xerxès, avoit fait reconnoître les mers d'Aſie par le fameux Scylax de Caryande, amiral de ſa flotte, lequel employa deux ans & demi à viſiter ces côtes juſqu'au golfe Arabique.

Finiſſons ces réflexions, en

observant que de telles entreprises, faites par différentes puissances, prouvent entre elles une espèce d'émulation qui rend plus probable l'époque assignée dans le même tems au voyage d'Hannon.

HANNON, *Hanno*, (*a*) Ἄννων, fils d'Amilcar, premier & frère d'Imilcon & de Giscon. Il pourroit bien être le même que le suivant.

HANNON, *Hanno*, (*b*) Ἄννων, général Carthaginois, fut envoyé en Sicile avec une armée considérable, du tems de Denys l'Ancien. Un des principaux de son armée le trahit, en écrivant en Grec à Denys pour l'avertir du départ de ce Général, dont il ne lui parloit que comme d'un lâche. La lettre fut interceptée, & celui qui l'avoit écrite, puni comme un traître.

HANNON, *Hanno*, (*c*) Ἄννων, autre général Carthaginois, devenu lui seul plus puissant que toute la République ensemble, projetta de se servir de la puissance où il étoit déjà monté, comme d'un degré pour s'élever à la souveraineté, en exterminant tout le Sénat. Il destina à ce grand crime le jour du mariage de sa fille, afin de mieux cacher son dessein sous l'ombre de cette cérémonie. Ainsi, il fait préparer un festin pour le peuple, sous les portiques de la ville, & un autre dans sa maison pour les Sénateurs, dont il croyoit pouvoir se défaire avec moins d'éclat, & sans témoins par des boissons empoisonnées, pour envahir après cela plus facilement la République dénuée de tout secours. Ceux qui devoient être les ministres de sa trahison, la découvrirent aux Magistrats, qui l'éviterent, mais qui n'en oserent punir l'auteur, de peur que si cet homme trop puissant voyoit son crime évanté, la ville ne courût encore plus de péril que lorsqu'il le médita. Contens de faire avorter son entreprise, ils règlent par un édit la dépense des festins nuptiaux, & en prescrivent l'étroite observance à tous les citoyens en général, sans en excepter aucun, afin qu'il ne semblât pas qu'ils eussent plutôt songé à désigner la personne qu'à corriger les abus.

Hannon prévenu par ce règlement, excite encore les esclaves, & prend jour avec eux pour faire périr par le fer ceux qui étoient échappés au poison. Mais, voyant encore sa nouvelle conspiration découverte, il eut peur qu'on ne lui fît son procès, & se retira en un château fortifié dont il se saisit par le secours de vingt mille esclaves qu'il avoit armés. Là, comme il sollicite les

(*a*) Just. L. XIX. c. 2.
(*b*) Just. L. XX. c. 5.
(*c*) Just. L. XXI. c. 4. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 153.

Africains & le Roi des maures à prendre les armes contre ſes citoyens, il eſt lui-même pris par ces derniers, qui après l'avoir battu de verges, lui arrachent les yeux, lui rompent les bras & les cuiſſes, comme pour lui faire ſouffrir en chaque membre une peine particulière, & donnent enfin à tout le peuple le ſpectacle de ſa mort en attachant en croix ſon corps horriblement déchiré. On livra auſſi au ſupplice tous ſes fils, & tous ſes parens; afin qu'il ne reſtât perſonne d'une race ſi déteſtable, ou pour ſuivre ſon exemple, ou pour venger ſa mort.

Tel étoit le génie de Carthage. Toujours ſévère & exceſſive dans ſes punitions, elle les portoit aux dernières rigueurs, & les étendoit juſques ſur les innocens, ſans conſulter ni l'équité ni la modération, ni la reconnoiſſance. Au reſte, cet Hannon pourroit bien être le même que le précédent.

HANNON, *Hanno*, (*a*) Αννων, autre général Carthaginois, fut chargé de conduire en Sicile une armée de mer & de terre, l'an 345 avant Jeſus-Chriſt. La flotte étoit compoſée de cent cinquante vaiſſeaux longs, chargés de cinquante mille hommes de pied; Hannon s'étoit pourvu de trois cens chariots, & de plus de deux mille couples de chevaux d'attelage. Il s'étoit fourni d'armes & de traits de toute eſpèce, d'un très-grand nombre de machines de guerre; & il avoit amaſſé ſur-tout une prodigieuſe proviſion de vivres. Ayant débarqué à Entelle, les Carthaginois ravagerent tout le païs des environs, & aſſiégérent enfin dans la ville, & les citoyens & les habitans de la campagne qui s'y étoient réfugiés. Cette ville étoit alors principalement occupée par les Campaniens, qui, effrayés des forces Carthaginoiſes, envoyerent demander du ſecours à toutes les villes du parti contraire. Cependant, aucune ne ſe rendit à leurs inſtances, excepté la ſeule ville de Galerie qui fit marcher vers eux mille hommes d'armes. Mais, les Carthaginois s'avançant à leur rencontre, & les enveloppant par la ſupériorité de leur nombre, n'en laiſſerent pas un ſeul en vie.

HANNON, *Hanno*, (*b*) Αννων, autre général Carthaginois. Agathocle étant arrivé en Afrique à la tête d'une armée compoſée des Grecs de Sicile, l'an 310 avant Jeſus-Chriſt, on réſolut à Carthage d'armer les citoyens mêmes pour les oppoſer à l'ennemi. Le nombre des troupes monta à quarante mille hommes d'infanterie, mille chevaux, & deux

(*a*) Diod. Sicul. pag. 545.
(*b*) Diod. Sicul. p. 737. & ſeq. Juſt. L. XXII. c. 6. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. p. 157, 158.

mille

mille chariots armés en guerre. On en donna le commandement à Hannon & à Bomilcar, quoique, par des intérêts de famille, ils fussent divisés entr'eux. Ils marcherent aussi-tôt à l'ennemi, & l'ayant atteint, rangerent leur armée en bataille. Les troupes d'Agathocle ne montoient qu'à treize ou quatorze mille hommes. On donna le signal. Le combat fut très-rude. Hannon avec sa cohorte sacrée, [ c'étoit l'élite des troupes Carthaginoises ], soutint long-tems les Grecs, & les enfonça même quelquefois; mais, enfin, accablé d'une grêle de pierres, & percé de coups, il tomba mort. Bomilcar auroit pu rétablir le combat; mais, il avoit des raisons secretes & personnelles de ne pas procurer la victoire à sa patrie. Ainsi, il jugea à propos de se retirer avec ses troupes, & il fut suivi du reste de l'armée, qui se vit obligée malgré elle de céder à l'ennemi. Agathocle, après l'avoir poursuivie pendant quelque tems, revint sur ses pas, & pilla le camp des Carthaginois. On y trouva vingt mille paires de menottes, dont ils s'étoient fournis, comptant sûrement qu'ils feroient beaucoup de prisonniers. Le fruit de la victoire fut la prise d'un grand nombre de places, & la révolte de plusieurs habitans du païs qui se joignirent au vainqueur.

HANNON, *Hanno*, (*a*) Αννων, autre général Carthaginois, ayant mis ses troupes en chemin à travers les terres, l'an 307 avant Jesus-Christ, chercha à surprendre Æschrion, lieutenant d'Archagathe; & tombant sur lui tout d'un coup, il lui tua plus de quatre mille hommes d'infanterie, & environ deux cens cavaliers, entre lesquels se trouva leur commandant même. Il fit aussi un assez grand nombre de prisonniers. Ce combat se donna en Afrique.

HANNON, *Hanno*, (*b*) Αννων, autre général Carthaginois, fut envoyé l'an 262 avant Jesus-Christ, au secours d'Annibal, fils de Giscon, qui étoit assiégé par les Romains dans Agrigente. Il partit pour la Sicile avec cinquante mille hommes d'infanterie, six mille chevaux, & soixante éléphans. Il aborda avec ses troupes à Lilybée, d'où il passa à Héraclée. Là vinrent le trouver les habitans d'Herbesse, qui lui promirent de lui livrer la ville, par où passoient tous les convois pour les Romains. En effet, il s'en rendit maître par leur moyen. Depuis ce tems-là, les assiégeans ne furent pas fatigués d'une moindre disette que celle qu'ils faisoient souf-

(*a*) Diod. Sicul. p. 764.

(*b*) Polyb. p. 13. Roll. Hist. Rom. T. II. p. 486. & suiv.

frir aux assiégés. Ils furent enfin réduits à une telle extrémité, qu'ils délibérerent plus d'une fois de lever le siège ; & ils auroient été contraints de le faire, si Hiéron, en tentant toutes sortes de voies, n'eût trouvé le moyen de leur faire passer quelques convois, ce qui les fit un peu respirer.

Hannon, informé que les Romains étoient fort incommodés, & de la famine, & des maladies qui en sont la suite ordinaire, & voyant au contraire ses troupes en bon état, résolut de s'approcher de plus près des ennemis, pour les engager, s'il pouvoit, à un combat. Il partit donc d'Héraclée avec cinquante éléphans & toute son armée, & fit prendre les devans à la cavalerie Numide, après lui avoir donné les instructions nécessaires pour attirer celle des Romains dans une embuscade. Les Numides s'acquitterent exactement de leur commission ; & s'approcherent du camp des Consuls d'un air mépriſant, & avec une sorte d'insulte. Les Romains ne manquerent pas de sortir aussi-tôt, & de donner sur eux. Les Numides résisterent quelque tems ; puis ; étant mis en désordre, ils prennent la fuite, & se retirent précipitamment par le chemin par où ils sçavoient que venoit Hannon. Les Romains les poursuivent vivement, jusqu'à ce qu'ils rencontrent le corps de l'armée. Plus ils s'étoient éloignés du camp, plus ils s'étoient rendu la retraite difficile. Il y en eut beaucoup qui ne purent se sauver, & qui demeurerent sur la place.

Ce succès donnant à Hannon l'espérance de remporter une pleine victoire ; il s'empare d'une colline qui n'étoit éloignée du camp des Romains que de quinze cens pas. Cependant, quoique les deux armées fussent si voisines ; le combat ne se donna que long-tems après, les deux partis craignant également une bataille qui devoit être décisive pour eux. Les Romains en particulier, étant découragés par l'échec de leur cavalerie, se tenoient renfermés dans leur camp. Mais, quand ils virent que leur crainte abattoit le courage des alliés, & augmentoit au contraire celui des ennemis, ils prirent leur parti, & sortirent en campagne. Alors, Hannon commença à craindre aussi de son côté, & à traîner en longueur. Deux mois se passerent de la sorte, sans qu'il y eût aucune action considérable.

Enfin, sollicité par les vives instances d'Annibal, qui lui marquoit que les assiégés ne pouvoient plus résister à la famine, & que plusieurs passoient chez les ennemis, il résolut de donner la bataille sans plus différer, & convint avec Annibal qu'il feroit dans le même tems une sortie. Les Consuls en étant instruits, affecterent de se tenir

tranquilles dans leur camp. Ce fut une raiſon pour Hannon de préſenter la bataille avec encore plus de fierté. Il s'avançoit tout près de leurs retranchemens, & leur reprochoit avec inſulte leur lâche timidité. Les Romains, contens de défendre leur camp, n'engageoient que de petits combats; ce qui augmentoit toujours la ſécurité des Carthaginois, & leur mépris pour l'ennemi. Enfin, un jour qu'Hannon vint à ſon ordinaire pour attaquer les retranchemens, le conſul Poſtumius fit auſſi ſortir, ſelon ſa coûtume, quelques troupes pour le repouſſer ſimplement, leſquelles le fatiguerent & le harcelerent depuis ſix heures du matin juſqu'à midi. Alors, comme Hannon ſe retiroit, le Conſul mena toutes ſes légions en bon ordre pour tomber ſur lui. Quoiqu'il ſe vît ſurpris, ne s'attendant plus à la bataille, il combattit avec toute la valeur poſſible, de ſorte que le ſuccès demeura incertain preſque juſqu'à la fin du jour. Mais, comme ſes troupes avoient déjà beaucoup fatigué avant le combat, ſans prendre de nourriture, au lieu que les Romains qui s'y étoient bien préparés en toute manière, apportoient des forces toutes fraîches & un courage tout neuf, la partie ne fut plus égale. La déroute commença par les ſoldats mercénaires, qui étoient à la première ligne, & qui ne purent ſoutenir plus long-tems la fatigue d'un combat ſi déſavantageux. Non ſeulement ils abandonnerent leur poſte, mais ſe jettant avec précipitation au milieu des éléphans & ſur la ſeconde ligne, ils troublerent tous les rangs, & entraînerent tous les autres après eux. L'autre Conſul n'eut pas moins de ſuccès de ſon côté, & il repouſſa vivement dans la ville Annibal, qui avoit fait une ſortie, & lui tua beaucoup de monde. Le camp des Carthaginois fut pris. Il y eut trois éléphans de bleſſés, trente de tués, & onze qui tomberent entre les mains des Romains. Les hommes furent taillés en pièces, ou diſperſés par la fuite. D'une armée ſi nombreuſe, peu ſe ſauverent à Héraclée avec leur Général.

A la douleur que reſſentoit Hannon de ſa défaite, ſe joignit une terrible inquiétude par rapport à la révolte des ſoldats mercénaires, & ſurtout des Gaulois, qui ſe plaignoient avec des cris ſéditieux de ce qu'on ne leur avoit pas payé quelques mois de ſolde. Il tâcha de les adoucir par de magnifiques promeſſes d'un avantage conſidérable & prompt qu'il ſongeoit à leur procurer, & il leur dit qu'il avoit une ville voiſine dont il étoit ſûr de ſe rendre maître par intelligence, & dont il leur deſtinoit le pillage, qui les dédommageroit avantageuſement de tout

ce qui leur étoit dû. Ils goûterent fort cette propoſition, & ſe croyant déja fort riches, ils lui marquoient beaucoup de reconnoiſſance de la bonne volonté qu'il avoit pour eux, & ſe félicitoient mutuellement du butin qu'ils alloient faire. Cependant, Hannon avoit engagé ſon tréſorier à aller trouver le Conſul Otacilius comme tranſfuge, ſous prétexte qu'il vouloit éviter de rendre ſes comptes à ſon Général; & à lui donner avis en même tems que la nuit ſuivante, quatre mille Gaulois avoient ordre de ſe rendre près de la ville d'Entelle, qu'on devoit leur livrer par trahiſon; qu'il ſeroit aiſé de les faire tous périr en leur dreſſant une embuſcade. Quoique le Conſul ne comptât pas beaucoup ſur la parole d'un tranſfuge, il crut néanmoins ne devoir pas mépriſer entièrement cet avis, & il plaça une embuſcade à l'endroit qu'on lui indiquoit. Les Gaulois ne manquerent pas de venir à l'heure & au lieu marqués. L'embuſcade ſe leve, les attaque bruſquement, & les paſſe tous au fil de l'épée, mais ils vendirent bien cher leur vie. Ainſi, Hannon eut une double joie, de s'être acquitté de ſes dettes à bon marché, & d'avoir fait périr un bon nombre de ſes ennemis. Quelle horreur! Hannon juſtifie bien ici le proverbe appliqué aux Carthaginois: *La foi Punique. Fides Punica.*

Les Carthaginois, mécontens de ce Général, le révoquerent & le condamnerent à une groſſe amende.

HANNON, *Hanno*, (*a*) Ἄννων, autre général Carthaginois, commandoit une flotte qu'on envoya contre les Romains; l'an 242 avant Jeſus-Chriſt. Il aborda à l'iſle d'Hiéra, parce que ſon deſſein étoit d'approcher d'Eryx, avant que d'être apperçu des Romains, pour y décharger ſes vivres & y prendre un renfort de troupes.

Le général Romain, qui ſe douta bien de ce qu'Hannon vouloit faire, le prévint; & ayant ramaſſé tout ce qu'il avoit de meilleures troupes, il s'avança vers une petite iſle, voiſine de l'autre, qu'on appelloit Eguſe. Il indiqua le combat pour le lendemain. Dès la pointe du jour il s'y prépara. Malheureuſement le vent étoit favorable aux ennemis. Il héſita quelque tems s'il hazarderoit la bataille. Mais, voyant que la flotte Carthaginoiſe, quand on auroit déchargé les vivres, deviendroit plus légere & plus propre pour l'action, & que d'ailleurs elle ſeroit conſidérablement fortifiée par les nouvelles troupes qu'on prendroit à Eryx, il prit ſon parti ſur le champ, & malgré le mauvais

(*a*) Rolli Hiſt. Anc. Tom. I. p. 183, 184. Hiſt. Rom. T. II. 565, 566.

tems, il alla attaquer l'ennemi. Le Conſul avoit des troupes d'élite, de bons matelots qui avoient été fort exercés, d'excellens vaiſſeaux conſtruits ſur le modele d'une galère qu'on avoit priſe quelque tems auparavant ſur les ennemis, & qui étoit la plus accomplie qu'on eût jamais vue en ce genre. C'étoit tout le contraire du côté des Carthaginois. Comme depuis quelques années ils s'étoient vu ſeuls maîtres de la mer, & que les Romains n'oſoient paroître devant eux, ils les comptoient pour rien, & ſe regardoient eux-mêmes comme invincibles. Au premier bruit du mouvement que ceux-ci ſe donnerent, Carthage avoit mis en mer une flotte, équipée à la hâte, & où tout ſentoit la précipitation; ſoldats & matelots, tous mercénaires, de nouvelle levée, ſans expérience, ſans courage, ſans zele pour la patrie, comme ſans intérêt pour la cauſe commune. Il y parut bien dans le combat. Ils ne purent pas ſoutenir la premiere attaque. Cinquante de leurs vaiſſeaux furent coulés à fond, & ſoixante-dix furent pris avec tout l'équipage. Le reſte, à la faveur d'un vent qui ſe leva fort à propos pour eux, ſe retira vers la petite iſle, d'où ils étoient partis. Le nombre des priſonniers paſſa dix mille.

Hannon ſe retira à Carthage avec ce qu'il avoit pu ſauver de vaiſſeaux. Il y perdit la vie, ſort ordinaire des généraux Carthaginois qui avoient mal réuſſi. Rome n'en uſoit pas de la ſorte; & ſa politique en cela, outre qu'elle convenoit davantage à l'humanité dont les Romains ont toujours fait profeſſion, étoit auſſi plus avantageuſe à l'État & au bien du ſervice, en laiſſant aux Généraux qui avoient mal réuſſi, le tems de réparer, ou leur faute, ou leur malheur.

HANNON, *Hanno*, (*a*) Annon, autre général Carthaginois, étoit gouverneur d'Afrique, lorſque la guerre des Mercénaires s'alluma dans ce païs. Ayant été envoyé vers ces troupes, qui ne s'étoient ſoulevées que parce qu'on avoit refuſé de les payer, il leur propoſa, à cauſe de l'épuiſement où ſe trouvoit alors la République, de faire quelque remiſe ſur ce qui leur étoit dû, & de ſe contenter qu'on leur en payât ſeulement une partie. Cette propoſition fut fort mal reçue, & il s'enſuivit une guerre où il y eut bien du ſang de répandu.

Hannon, à qui les Carthaginois confierent d'abord le commandement de leur armée, marcha au ſecours d'Utique, & il y eut un avantage conſidérable, qui auroit pu être déciſif, s'il en avoit ſçu profiter. Mais, étant entré dans la ville, & ne ſongeant qu'à s'y divertir, les

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. T. I, p. 186. & ſuiv.

Mercénaires, qui s'étoient retirés sur une hauteur voisine couverte de bois, ayant appris ce qui se passoit, survinrent tout d'un coup, trouverent les soldats débandés de côté & d'autre, prirent & pillerent le camp, & profiterent de tout ce qu'on avoit apporté de Carthage pour le secours des assiégés. Ce ne fut pas la seule faute qu'il commit, & dans de telles conjonctures, les fautes sont bien plus funestes. On mit donc à sa place Amilcar, surnommé Barcas. Il répondit à l'idée qu'on avoit conçue de lui, & commença par faire lever aux séditieux le siege d'Utique. Puis il s'avança contre l'armée qui étoit près de Carthage, en défit une partie, & s'empara de presque tous les postes avantageux qu'elle occupoit. Ces heureux succès ranimerent le courage des Carthaginois.

Cependant, quelque tems après, comme on vit que cette guerre traînoit trop en longueur, on crut à Carthage devoir faire un dernier effort. On arma tout ce qui restoit de jeunesse capable de servir. On envoya Hannon pour collegue à Amilcar, & on députa en même tems trente Sénateurs pour conjurer au nom de la République ces deux chefs, qui jusques-là avoient été brouillés ensemble, d'oublier les querelles passées, & de sacrifier leurs ressentimens au bien de l'État. Ils le firent sur le champ, s'embrasserent mutuellement, & se réconcilierent sincèrement & de bonne foi.

Depuis ce tems là, tout réussit du côté des Carthaginois. Cet Hannon paroît être le même qui suit.

HANNON, *Hanno*, (*a*) Ἄννων, chef d'une faction qui étoit opposée à celle de la famille d'Annibal, connue sous le nom de faction Barcine.

Asdrubal ayant écrit d'Espagne à Carthage, pour demander qu'on lui envoyât Annibal, qui pouvoit avoir alors vingt-deux ou vingt-trois ans, la chose souffrit d'abord quelque difficulté. Car, quand il s'agit de délibérer dans le Sénat sur la demande d'Asdrubal, la faction de la famille d'Annibal, l'appuya de tout son crédit. D'un autre côté, Hannon, qui, comme nous venons de le dire, étoit chef de la faction opposée, & à qui, d'ailleurs, sa naissance, son mérite, & son zele pour le bien de l'Etat, donnoient une grande autorité dans les délibérations publiques; Hannon, dis-je, fit tous ses efforts pour retenir Annibal dans la ville. *Il paroît*, dit-il alors, *que la demande d'Asdrubal est juste; & cependant je ne suis pas d'avis*

(*a*) Tit. Liv. L. XXI. c. 3, 4, 10. L. XXIII. c. 12, 13. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 200, 201, 236, 237. Hist. Rom. T. III. p. 66. *& suiv.*

*qu'on le lui accorde.*

Une propoſition ſi bizarre en apparence ayant réveillé l'attention de toute l'aſſemblée : » Aſdrubal, continua Hannon, » ſe croyant redevable de toute ſa fortune à Amilcar, ſemble avoir raiſon, pour lui témoigner ſa reconnoiſſance, de travailler à l'élevation de ſon fils ; mais, il ne nous convient pas de préférer des vues particulières à l'interêt public. Craignons-nous qu'un fils d'Amilcar n'imite pas aſſez tôt l'ambition tyrannique de ſon pere ? Craignons-nous d'être trop tard les eſclaves du fils, après avoir vu le gendre envahir, après la mort de ſon beau-pere, le commandement de nos Armées comme un bien héréditaire qui lui appartenoit par droit de ſucceſſion ? Mon avis eſt que nous devons retenir ce jeune homme dans la ville, pour lui donner le tems d'apprendre la ſoumiſſion & l'obéiſſance qu'il doit aux Loix & aux Magiſtrats ; de peur que cette légere étincelle n'allume un jour quelque grand incendie ». Les plus gens de bien étoient du ſentiment d'Hannon ; mais, comme il arrive d'ordinaire, le plus grand nombre l'emporta ſur la plus ſaine partie.

L'an 218 avant J. C., Annibal ayant entrepris le ſiege de Sagonte, ville alliée des Romains, on lui envoya de Rome des Ambaſſadeurs qu'il refuſa d'écouter. Ces Ambaſſadeurs, ſur le refus d'Annibal, s'en allerent droit à Carthage, où ils ne réuſſirent pas mieux qu'à Sagonte. Hannon fut le ſeul qui parla en leur faveur. On l'écouta ſans l'interrompre ; mais, le ſilence qu'on prêta à ſon diſcours fut plutôt un effet de l'autorité que ſon rang lui donnoit dans l'aſſemblée, qu'une marque d'approbation & de conſentement. » Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, dit-il, meſſieurs, » que je vous ai avertis de ce » que vous aviez à craindre » de la race d'Amilcar, & que » je vous ai conjurés par les » dieux arbitres & témoins des » traités, de ne point confier le » commandement de vos troupes à quiconque ſeroit ſorti » de cette race odieuſe. Les » manes d'Amilcar ne peuvent » demeurer en repos ; & tant » qu'il reſtera à Carthage quelqu'un du ſang & du nom de » Barcas, vous ne devez point » compter ſur l'obſervation des » traités & des alliances. Malgré mes avis, vous avez envoyé dans votre Armée un » jeune ambitieux, qui, brûlant » du déſir de régner, ne voit » point d'autre moyen de parvenir à ſes fins, que de vivre » entouré de légions, & d'exciter toujours guerre ſur » guerre. Par là, vous avez allumé vous-mêmes l'incendie » qui vous conſume, au lieu » de travailler à l'éteindre. » Vos troupes aſſiegent aujourd'hui Sagonte contre la

» foi d'un traité récent ; mais, » bientôt les Armées Romaines » aſſiégeront Carthage ſous la » conduite des mêmes dieux » qui ont vengé contre vous » dans la premiere guerre » le violement des anciens trai- » tés. Quel peut être donc le » motif de votre confiance ? » Ne connoiſſez-vous pas vos » ennemis ? ne vous connoiſſez- » vous pas vous-mêmes ? Et ne » ſavez-vous pas quelle eſt la » fortune des deux nations ? » Les Romains, avant que de » ſe déclarer, envoyent, com- » me alliés, & pour l'interêt » de leurs alliés, une ambaſſa- » de ; & votre important Gé- » néral ne daigne pas admettre » les Ambaſſadeurs dans ſon » camp, & leur refuſe, con- » tre le droit des gens, une » audience qu'on accorderoit à » ceux d'une nation ennemie. » Traités de la ſorte, ils vien- » nent ici vous faire leurs » plaintes, & vous demander » ſatisfaction. Ils veulent bien » ſuppoſer que le conſeil pu- » blic de Carthage n'a point de » part à l'outrage ; & en ce cas » ils exigent qu'on leur livre » Annibal, comme le ſeul cou- » pable. Mais, plus ils font pa- » roître de patience & de re- » tenue dans le commencement, » plus je crains qu'ils ne ſoient » inexorables, quand ils au- » ront une fois pris les ar- » mes pour ſe venger. Souve- » nez-vous du Mont Eryx ; » ſouvenez-vous des iſles Éga- » tes. Remettez-vous devant » les yeux les maux que vous » avez ſoufferts, & les pertes » que vous avez faites pendant » vingt-quatre ans par terre » & par mer. Et vous n'aviez » pas à votre tête un jeune » téméraire comme Annibal, » mais ſon pere Amilcar lui- » même, cet autre Mars com- » mê l'appellent ſes partiſans. » Pourquoi donc avez-vous été » vaincus ? C'eſt que les dieux » vouloient venger l'outrage » que les Romains avoient re- » çu de nous en Italie ; lorſ- » que, contre les traités, nous » ſecourûmes Tarente, comme » ils vengeront celui que nous » leur avons fait en Eſpagne » en aſſiégeant Sagonte. Oui, » ce ſont les dieux qui vous » ont punis ; & quand on au- » roit pu douter dans les com- » mencemens de quel côté » étoit le tort, ils ont voulu » que l'événement, comme un » juge équitable, décidât la » queſtion, en accordant la » victoire au parti qui avoit » la juſtice de ſon côté. C'eſt » contre les murailles de Car- » thage, qu'Annibal fait avan- » cer aujourd'hui ſes tours & » ſes mantelets. Ce ſont les » murailles de Carthage qu'il » bat à coups de bélier. Je ſou- » haite que ma prédiction ſoit » fauſſe ; mais, je prévois que » les ruines de Sagonte retom- » beront ſur nos têtes, & qu'il » nous faudra ſoutenir contre » les Romains la guerre que » nous aurons entrepriſe con- » tre ceux de Sagonte. Vous

» voulez donc qu'on livre Annibal aux Romains, dira » quelqu'un? Je ſais bien que » l'inimitié qui a toujours été » entre ſon pere & moi peut » me rendre ſuſpect, & ôter » à mon ſentiment une partie » de l'autorité qu'il devroit » avoir dans la Compagnie. » Mais, je ne vous diſſimulerai » pas que je me ſuis réjoui de » la mort d'Amilcar, parce » que, s'il eût vécu plus long-» tems, nous ſerions déjà aux » priſes avec les Romains. A » l'égard de ſon fils, je le hais » & le déteſte comme la furie » & le flambeau de cette guer-» re. Et non ſeulement je ſuis » d'avis que, pour expier la » rupture du traité, on le li-» vre aux Romains, comme » ils le demandent; mais, » quand ils ne nous ſomme-» roient pas de le faire, je » vous conſeillerois de le tranſ-» porter aux extrêmités de la » terre & de la mer, ſi loin, » que jamais ſon nom ne pût » frapper nos oreilles, ni ſa » préſence troubler le repos » de notre République. Mon » ſentiment eſt donc que vous » décerniez trois ambaſſades. » La premiere, pour aller ſur le » champ à Rome, faire ſatis-» faction au Sénat. La ſeconde, » pour déclarer à Annibal de » votre part, qu'il ait à reti-» rer ſes troupes de devant » Sagonte, & pour le livrer » lui-même entre les mains des » Romains. Vous chargerez la » troiſieme de dédommager les » Sagontins des pertes qu'ils » ont faites pendant que leur » ville a été aſſiégée. «

Preſque tous les Sénateurs étoient tellement dans les intérêts d'Annibal, qu'il ne fut pas beſoin de longs diſcours pour répliquer à Hannon. Bien loin qu'on approuvât ſon avis, on lui reprocha d'avoir parlé contre le fils d'Amilcar avec plus de violence & d'animoſité que Valere même chef des Ambaſſadeurs Romains. Ainſi, on leur répondit en peu de mots, » que ce n'étoit point Annibal, » mais les Habitans de Sagonte, » qui avoient donné lieu à la » guerre; & que les Romains » auroient grand tort, s'ils pré-» féroient les Sagontins aux » Carthaginois leurs anciens » alliés. «

Après la bataille de Cannes, Magon en étant venu porter la nouvelle à Carthage, fit à ce ſujet un aſſez long diſcours, dont le réſultat fut que plus ils avoient d'eſpérance de terminer bientôt la guerre à leur avantage, plus on devoit faire d'efforts pour envoyer toutes ſortes de ſecours à Annibal; qu'il faiſoit la guerre loin de Carthage au milieu du païs ennemi; que la conſommation des vivres & de l'argent alloit très-loin; & que tant de batailles n'avoient pu détruire les armées ennemies, ſans affoiblir celle du vainqueur. Qu'il falloit donc envoyer des recrues, des vivres, & de l'argent à des ſoldats qui avoient rendu de ſi

grands ſervices à la République de Carthage.

Comme ce diſcours de Magon avoit répandu la joie dans toute l'aſſemblée, Himilcon, de la faction Barcine, crut avoir trouvé une belle occaſion d'inſulter Hannon qui étoit le chef de la faction oppoſée. Ainſi, s'adreſſant à lui d'un air mocqueur : » Hé bien, » Hannon, dit-il, que penſez-» vous de tout ceci? Etes-vous » encore fâché qu'on ait entre-» pris la guerre contre les Ro-» mains? Voulez-vous encore » qu'on leur livre Annibal? » Parlez; oppoſez-vous aux » actions de graces qu'on pro-» poſe de rendre aux dieux. » Ecoutons, au milieu du ſénat » de Carthage, un Sénateur » Romain ».

Hannon, d'un air & d'un ton graves, répondit au diſcours d'Himilcon en ces termes : » je me ſerois tu aujourd'hui, » pour ne point troubler, par » un diſcours qui ne ſera peut-» être pas de votre goût, une » joie à laquelle je vois que » tout le monde s'abandonne. » Mais, en ne répondant rien » à un Sénateur qui m'interro-» ge, je donnerois lieu de me » ſoupçonner ou d'une fierté » mal entendue, ou d'une baſ-» ſeſſe ſervile; ce qui marque-» roit que j'aurois oublié ou » que je parle à un homme li-» bre, ou que moi-même je » le ſuis. Je réponds donc à » Himilcon, que je n'ai point » ceſſé d'être mécontent de » cette guerre, & que je ne » ceſſerai point de me décla-» rer contre votre invincible » Général, que je ne voie la » guerre terminée par un trai-» té dont les conditions ſoient » ſupportables; & je regret-» terai toujours l'ancienne » paix, juſqu'à ce qu'on en ait » fait une nouvelle. Les avan-» tages, que Magon vient de » nous étaler, font dès ce mo-» ment grand plaiſir à Himil-» con, & aux autres parti-» ſans d'Annibal. Ils m'en peu-» vent faire auſſi, & je ſuis » très-diſpoſé à m'en réjouir » comme eux, parce que ces » heureux ſuccès, ſi nous vou-» lons en profiter, peuvent » nous procurer des condi-» tions de paix plus favora-» bles. Mais, ſi nous laiſſons » paſſer une ſi heureuſe con-» jonctur̃e, où nous pouvons » paroître donner la paix plu-» tôt que la recevoir, je crains » fort que cette joie, qui main-» tenant nous tranſporte, ne » nous échappe bientôt, & ne » ſe réduiſe à rien. Car, enfin, » que ſont après tout ces ſuc-» cès ſi vantés, & à quoi ſe » terminent-ils? J'ai taillé en » pièces les armées des enne-» mis; envoyez-moi des ſol-» dats. Que demanderiez-vous » donc, ſi vous aviez été » vaincu? je ne ſuis emparé » de deux camps des ennemis, » remplis apparemment de bu-» tin & de toute ſorte de pro-» viſions; envoyez-moi des » vivres & de l'argent. Que de-

» manderiez-vous autre choſe, » ſi vous aviez vous-même perdu votre camp ? mais, afin » que je ne ſois pas ici le ſeul » qu'on mette ſur la ſelette, » (car il me ſemble que j'ai » autant de droit d'interroger » Himilcon, qu'il en a de me » faire des queſtions) que lui, » ou Magon, me réponde. La » défaite de Cannes a détruit » l'Empire Romain, dites-vous, » & toute l'Italie eſt ſoulevée » contre eux. Dites-nous donc, » ſi, parmi les peuples du nom » Latin, il y en a quelqu'un » qui ait pris votre parti ; & ſi » de tous les Citoyens qui compoſent les trente-cinq Tribus de Rome, il s'en eſt trouvé un ſeul qui ait déſerté ? » Magon ayant répondu que ni l'un ni l'autre n'étoit arrivé : » Nous avons donc encore, repliqua-t-il, un très-grand » nombre d'ennemis ſur les » bras. Dites au moins, quelle » eſt la diſpoſition des ennemis » qui nous reſtent, & s'ils » conſervent quelque eſpérance ? Magon ayant répondu » qu'il n'en ſavoit rien : Il n'y » a cependant rien de ſi aiſé à » ſavoir, reprit Hannon. » Avez-vous appris que l'on » ait parlé dans le ſénat de Rome de demander la paix ? » Les Romains ont-ils envoyé » des Ambaſſadeurs à Annibal, » pour en traiter ? Magon ayant » répondu que non : Nous avons » donc la guerre auſſi entière » que le jour qu'Annibal paſſa » en Italie, repliqua Hannon. » Il y en a pluſieurs parmi » nous, qui ſe ſouviennent des » viciſſitudes de la premiere » guerre. Nos affaires ne furent » jamais en un meilleur état ni » par terre ni par mer, qu'elles l'étoient avant le conſulat de C. Lutatius & d'Aulus » Poſtumius. C'eſt ſous ce conſulat même que nous fûmes » vaincus aux iſles Egates. Si » la fortune vient aujourd'hui » à changer (plaiſe aux dieux » d'en détourner le préſage) » avons-nous lieu d'eſpérer que » nous aurons la paix quand » nous ſerons vaincus, pendant » que perſonne ne nous l'offre » à préſent que nous ſommes » victorieux ? Pour moi, s'il » s'agiſſoit, ou de donner la » paix aux Romains, ou de la » recevoir d'eux, je ſais ce » que j'aurois à dire. Mais, ſi » vous me conſultez ſur les » propoſitions de Magon, voici quel eſt mon ſentiment : » Ou Annibal eſt victorieux, » & en ce cas il n'a pas beſoin » de ſecours ; ou il nous trompe par de vaines eſpérances, » & pour lors il mérite encore » moins d'être écouté ».

Le diſcours d'Hannon ne fit pas beaucoup d'impreſſion ſur les eſprits. Ils étoient trop préoccupés de la joie qu'inſpire la victoire, pour rien écouter de ce qui pouvoit l'altérer. D'ailleurs, la haine qui avoit toujours diviſé la famille d'Annibal & la ſienne, le rendoit ſuſpect ; outre qu'ils étoient perſuadés, que, pour peu qu'ils

ſiſſent d'efforts, ils verroient inceſſamment la guerre terminée à leur avantage. C'eſt pourquoi, d'un conſentement unanime, il fut réſolu que l'on enverroit à Annibal un renfort de quatre mille Numides, quarante Eléphans, & une grande ſomme d'argent.

HANNON, *Hanno*, (*a*) Ἄννων, autre Général Carthaginois, fils de Bomilcar, contribua beaucoup à faciliter le paſſage du Rhône à l'armée d'Annibal. Ce Général avoit bien tout ce qui lui étoit néceſſaire pour paſſer le fleuve; mais, le grand nombre des ennemis, tant infanterie que cavalerie, qui gardoient l'autre bord, l'embarraſſoit. Pour lever cet obſtacle, il ordonna à Hannon fils de Bomilcar, de partir à la premiere veille de la nuit avec une partie de l'armée, de remonter vers la ſource du Rhône pendant un jour entier, de le paſſer enſuite le plus ſecrétement qu'il pourroit, au premier endroit facile, & afin de faire faire à ſes gens un long circuit, en s'approchant des ennemis, pour les venir attaquer en queue, quand il en ſeroit tems, des Gaulois qu'il lui donna pour guides, lui firent faire une marche d'environ vingt-cinq milles; au bout de laquelle ils lui montrerent un paſſage au deſſus d'une petite iſle que forme le fleuve en ſe partageant; ce qui fait qu'en cet endroit il eſt moins profond & plus aiſé à traverſer. Là ils coupèrent du bois, & conſtruiſirent à la hâte des bateaux, avec leſquels ils paſſerent hommes, chevaux, armes & bagages. Les Eſpagnols ſans faire tant de façon, ayant mis leurs habillemens dans des outres, s'étendirent ſur leurs boucliers, & ſe rendirent ainſi à l'autre bord. A l'égard des troupes qu'Hannon conduiſoit, ayant paſſé le fleuve ſur des radeaux, elles camperent ſur le bord, & y reſterent un jour entier, pour ſe délaſſer des fatigues d'une marche nocturne, & du travail qui l'avoit ſuivie; leur Chef étant très-attentif à bien exécuter les ordres d'Annibal. Le lendemain ils partirent de ce lieu, & firent connoître à Annibal, par le moyen d'une épaiſſe fumée, qu'ils élevèrent en l'air, qu'ils étoient paſſés, & qu'ils approchoient. Ce Général, pour profiter de l'occaſion, donna auſſi-tôt ordre aux ſiens de ſe mettre dans l'eau. L'infanterie avoit déja préparé les barques dont elle avoit beſoin. Les vaiſſeaux d'une plus grande maſſe tranſportoient les Cavaliers, tandis que leurs chevaux, qu'ils tiroient par la bride du haut de la pouppe, nâgeoient à côté. Et cette eſpece de flotte rompant l'impétuoſité du courant, facilitoit la traverſe des petites barques qui paſſoient au deſſous. Annibal avoit pris la précaution

(*a*) Tit. Liv. L. XXI. c. 27, 28.

d'embarquer d'autres chevaux tout bridés & tout équipés, pour être en état d'agir dès qu'ils ſeroient arrivés à la rive oppoſée.

Les Gaulois les reçurent avec beaucoup de fierté, dès qu'ils ſe préſenterent pour gagner le rivage. Pouſſant des hurlemens & des cris épouvantables, accompagnés d'une eſpece de chant, ſelon leur coûtume, ils frappoient de leurs boucliers ſur leurs caſques, & menaçoient de loin les Carthaginois, en leur préſentant leurs javelots, qu'ils faiſoient briller à leurs yeux. Mais, malgré ces bravades, ils étoient effrayés eux-mêmes du grand nombre de barques qu'ils avoient en face, du bruit horrible des flots, & des cris divers des nautonniers, & des ſoldats, tant de ceux qui faiſoient de grands efforts, pour ſurmonter la rapidité de l'eau, que de ceux qui, de l'autre bord, animoient leurs compagnons. Ils étoient déjà aſſez embarraſſés de leur figure, lorſqu'ils entendirent les cris menaçans des ſoldats d'Hannon, qui s'étoient déjà emparés de leur camp, & qui venoient fondre ſur eux par derriere; dans le même tems qu'une multitude beaucoup plus grande les preſſoit par devant, à meſure que les ſoldats ſortoient en foule de leurs barques. Les Gaulois, voyant qu'au lieu de repouſſer les Carthaginois, ils étoient eux mêmes accablés de toutes parts, prirent le parti de ſe retirer chacun de leur côté dans leurs villages & dans leurs bourgs, avec beaucoup de tumulte & d'effroi. Annibal fit paſſer tout à ſon aiſe le reſte de ſes troupes, & ſe campa de l'autre côté du Rhône, bien perſuadé qu'il n'avoit plus rien à craindre de la mauvaiſe volonté des Gaulois.

HANNON, *Hanno*, (*a*) Autre Général Carthaginois, fut établi par Annibal Gouverneur de la partie de l'Eſpagne ſituée en deçà de l'Hebre, & il étoit ſur-tout chargé de la maintenir dans les intérêts des Carthaginois. Cn. Cornélius Scipion, étant arrivé dans le païs, commença par gagner les Luſitaniens, & continuant de proche en proche juſqu'à l'Hebre, il fit déclarer tous les Habitans de ces cantons pour les Romains, en les obligeant à renouveller les anciennes alliances, ou à en contracter de nouvelles. L'idée, qu'il laiſſa par-tout de ſa bonté & de ſa clémence, lui attira l'amitié non ſeulement des peuples maritimes, mais encore des nations les plus féroces qui demeuroient au milieu des terres & ſur les montagnes, & qui bien loin de s'oppoſer à ſes entrepriſes, unirent leurs armes avec les ſiennes. Hannon, pour arrêter les

(*a*) Tit. Liv. L. XXI. c. 60.

progrès des Romains, & ne pas attendre que tout le païs fût déclaré pour eux, alla camper à leur vue, leur préſenta la bataille. Scipion l'accepta avec joie, & la victoire lui coûta peu. Il tua aux ennemis ſix mille hommes, prit le Général lui-même, avec quelques-uns des principaux officiers, & fit deux mille priſonniers, avec ceux qui étoient reſtés à la garde du camp, dont il ſe rendit auſſi maître.

HANNON, *Hanno*, Ἄννων, (*a*) autre Général Carthaginois, fut défait par Tib. Sempronius Longus auprès de Grumentum dans la Lucanie, l'an 215 avant J. C. Il perdit dans cette rencontre plus de deux mille hommes, avec quarante-un étendards. Obligé de quitter la Lucanie, il ſe retira dans le païs des Bruttiens. Mais, il en ſortit bientôt après, pour marcher du côté de Nole, ville qui étoit fort attachée au parti des Romains. Dans une converſation particuliere qu'il eut avec deux députés de cette ville, il leur fit beaucoup valoir la valeur & la bonne fortune d'Annibal, pendant que les Romains voyoient tous les jours diminuer leur réputation avec leurs forces. Il ajouta que quand il y auroit entre les deux partis une égalité qui ne s'y trouvoit plus, il ſuffiroit d'avoir éprouvé la dureté du joug des Romains, & de connoître la douceur & la clémence dont Annibal avoit uſé envers tous les priſonniers Italiens qu'il avoit faits, pour préférer l'alliance de Carthage à celle de Rome; que quand les deux Conſuls ſeroient aux portes de Nole avec leurs deux Armées, ils ne ſeroient pas plus en état de réſiſter à Annibal qu'ils ne l'avoient été à Cannes; bien loin qu'un ſeul Préteur, avec un petit nombre de ſoldats nouvellement levés, pût défendre cette ville contre lui; qu'il leur importoit plus qu'à Annibal, que Nole fût remiſe à ce Général par compoſition; plutôt que d'être réduite par la force; qu'ils ne devoient pas douter qu'il ne s'en rendît maître, comme il avoit fait de Capoue & de Nucerie; & qu'étant placés entre ces deux villes, ils connoiſſoient mieux que perſonne la différence qu'il y avoit entre le ſort de l'une & celui de l'autre; qu'il ne vouloit pas leur préſager les maux dont leur patrie étoit menacée, ſi elle ſe laiſſoit forcer; qu'il aimoit mieux leur promettre que s'ils livroient M. Claudius Marcellus & ſa garniſon à Annibal, ils ſeroient eux-mêmes les maîtres & les arbitres des conditions du traité d'alliance, qui ſe feroit entre eux & ce Général.

Hérennius Baſſus, l'un des

(*a*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 37, 43, 44. L. XXIV. c. 1, 2, 3, 14. & *ſeq.* L. XXV. c. 13. & *ſeq.* XXVII. c. 42. Roll. Hiſt. Rom. T. III. p. 347. & *ſuiv.*

députés, répondit à Hannon, qu'il y avoit depuis pluſieurs années entre ceux de Nole & les Romains, une alliance dont les deux nations s'étoient toujours bien trouvées juſqu'à ce jour; que ſi les mauvais ſuccès des Romains avoient été capables d'engager ſes compatriotes à changer de parti, ils n'auroient pas attendu ſi tard; & que s'ils avoient eu deſſein de ſe livrer à Annibal, ils n'auroient pas appellé dans leur ville M. Claudius Marcellus avec ſes troupes; qu'enfin ils étoient dans la réſolution de vivre ou de mourir; avec ceux qui étoient venus pour les défendre. Cette entrevue fit perdre aux Carthaginois l'eſpérance de ſe rendre maîtres de Nole par compoſition. Mais, la force ouverte ne leur ayant pas mieux réuſſi, ils ſe virent obligés de ſe retirer de devant cette place.

Hannon revint dans le païs des Bruttiens; & dès qu'il y fut arrivé, il ſongea à attirer dans ſon parti les villes Grecques qui demeuroient attachées à celui des Romains. L'année ſuivante, il partit de ce païs pour s'approcher de Bénévent, & préciſément dans le même tems Tib. Gracchus étoit en marche pour s'approcher auſſi de cette même ville. Ce dernier y entra; mais, ayant appris qu'Hannon étoit campé à trois milles de là ſur les bords du Calore, & qu'il faiſoit le dégat dans les campagnes voiſines, il ſortit auſſi de Bénévent; & s'étant campé environ à mille pas de l'ennemi, il aſſembla ſes ſoldats pour les haranguer. La plupart étoient des eſclaves, qui, depuis deux ans entiers, aimoient mieux mériter leur liberté par des actions, que de la demander par des paroles. Le lendemain, dès qu'on eut donné le ſignal avec le ſon de la trompette, ils s'aſſemblerent les premiers autour de la tente de Tib. Gracchus, & ce Général les rangea en bataille au lever du ſoleil. Les Carthaginois ne refuſerent pas la partie. Leur armée étoit compoſée de dix-ſept mille hommes, d'infanterie, la plûpart Bruttiens, ou Lucaniens; & de douze cens cavaliers, tous Numides & Maures, excepté un petit nombre d'Italiens qui y étoient mêlés. On combattit long-tems, & avec beaucoup de chaleur. Pendant quatre heures la victoire demeura incertaine entre les deux partis. Rien n'embarraſſoit davantage les Romains, que les têtes des ennemis dont ils vouloient s'aſſurer, parce-qu'on y avoit attaché leur liberté; car, à meſure qu'un ſoldat avoit bravement tué un ennemi, il perdoit d'abord un tems conſidérable à lui couper la tête au milieu du tumulte & du déſordre; & quand il en étoit enfin venu à bout, la néceſſité de la tenir & de la garder, occupant une de ſes mains, le mettoit hors d'état de combattre; en ſorte que les plus braves ne prenant plus de part à ce qui ſe

paſſoit, la bataille étoit abandonnée aux plus lâches & aux plus timides. Tib. Gracchus, averti par les Tribuns des ſoldats, que ſes gens ne bleſſoient plus aucun des ennemis qui étoient encore en état de ſe défendre; qu'ils étoient tous occupés à couper les têtes des morts, & qu'ils les avoient enſuite à la main, au lieu de leurs épées; leur fit promptement ordonner de jetter ces têtes par terre, & de fondre ſur ceux des ennemis qui ſe défendoient encore. Qu'il n'avoit pas beſoin de cette preuve pour diſtinguer la véritable valeur, & que ceux qui auroient fait leur devoir, étoient aſſurés d'avoir la liberté. Alors, le combat recommença tout de nouveau, & Tib. Gracchus envoya même ſa cavalerie contre l'ennemi; mais, les Numides étant venus bravement à ſa rencontre, & les cavaliers ne combattant pas avec moins d'ardeur que les fantaſſins, la victoire devint encore une fois douteuſe. Les deux Généraux aidoient leurs gens de la main & de la voix. Tib. Gracchus repréſentoit aux ſiens qu'ils n'avoient affaire qu'à des Bruttiens & à des Lucaniens, tant de fois vaincus & ſoumis par leurs ancêtres. Hannon reprochoit aux Romains qu'ils n'étoient que des eſclaves, à qui on avoit ôté leurs chaînes pour leur faire prendre les armes. Enfin, Tib. Gracchus déclara à ſes ſoldats, qu'il n'y avoit point de liberté pour eux, à moins que ce jour là l'ennemi ne fût vaincu & mis en fuite.

Cette menace les anima tellement, que, pouſſant de nouveaux cris, & devenus dans le moment tout autres, ils ſe jetterent ſur l'ennemi avec tant de furie, qu'il ne fut pas en ſon pouvoir de réſiſter plus longtems. D'abord ceux qui étoient placés devant les enſeignes, enſuite les enſeignes mêmes, & enfin tout le corps de bataille fut rompu, & tous prirent ouvertement la fuite, & regagnerent leur camp avec tant d'effroi & de conſternation, qu'aucun ne ſe mit en devoir d'en défendre les portes contre les Romains, qui y étant entrés pêle-mêle avec les vaincus, y recommencerent un nouveau combat plus embarraſſé dans un eſpace ſi étroit; mais, par la même raiſon; beaucoup plus ſanglant. Dans ce tumulte, les priſonniers Romains, pour ſeconder leurs compatriotes, s'aſſemblerent en un corps; & s'étant ſaiſis des armes qui ſe trouverent ſous leur main; ils attaquerent les Carthaginois par derriere, & leur fermerent le chemin de la fuite. C'eſt pourquoi, d'une ſi grande armée, à peine ſe ſauva-t-il deux mille hommes; preſque tous Cavaliers, avec leur Chef. Tout le reſte fut tué, ou pris, avec trente-huit étendards. Tib. Gracchus perdit environ deux mille hommes. Tout le butin fut abandonné au ſoldat, excepté les priſonniers & les animaux, qui ſeroient revendi-

qués

qués & reconnus par leurs maîtres dans l'eſpace de trente jours.

Deux ans après, c'eſt-à-dire, l'an 212 avant J. C., Hannon étoit encore dans le païs des Bruttiens. En ce tems-là, il reçut ordre d'Annibal de paſſer dans la Campanie, & d'avoir ſoin que les Campaniens ne manquaſſent point de vivres. Hannon étant parti du païs des Bruttiens avec ſes Troupes, eut grand ſoin d'éviter la rencontre des Conſuls, qui étoient dans le Samnium; & lorſqu'il ſe vit près de Bénévent, il campa à trois milles de cette ville, ſur un lieu élevé. Il ſe fit apporter les bleds qu'on avoit ſerrés pendant l'été dans les greniers des nations voiſines, qui étoient alliées des Carthaginois, en leur donnant des eſcortes, afin qu'on le tranſportât ſûrement. Enſuite, il envoya avertir les Campaniens du jour où ils devoient venir enlever ces proviſions, leur ordonnant de ramaſſer de toutes parts dans la campagne, le plus de voitures & de bêtes de charge qu'il ſeroit poſſible. Mais, les Campaniens firent paroître en cette occaſion leur pareſſe & leur négligence ordinaires. Ils n'envoyerent qu'environ quatre cens charettes, avec un petit nombre de bêtes de ſomme; ce qui fit qu'Hannon les réprimanda fortement, & leur dit que la famine réveilloit les bêtes mêmes, toutes dépourvues de raiſon qu'elles étoient; au lieu que le ſoin de leur propre vie n'avoit pu les tirer de leur aſſoupiſſement & de leur indolence naturelle. Il leur indiqua un autre jour, auquel il leur recommanda de venir prendre du bled avec un plus grand nombre de voitures.

Ceux de Bénévent, ayant été informés de ces allées & venues, envoyerent auſſitôt des députés au camp de Bovianum, pour en donner avis aux Conſuls. Lorſqu'ils eurent appris ce qui ſe paſſoit entre Hannon & les Campaniens, ils convinrent que l'un des deux paſſeroit avec ſon armée dans la Campanie. Le Conſul, à qui le ſort avoit fait tomber cette commiſſion, étant parti pendant la nuit, entra dans Bénévent chemin faiſant, pour examiner de près la vérité des faits. Là, il ſçut qu'Hannon, avec une partie de ſes Troupes, étoit allé faire des levées de bleds dans la campagne; qu'il avoit chargé ſon Queſteur d'en diſtribuer aux Campaniens; qu'une foule de gens ſans armes & ſans précaution avoit amené deux mille chariots dans le camp de ce Général, & que tout s'y paſſoit avec tant de déſordre & ſi peu de diſcipline, que les païſans des environs étant mêlés confuſément avec les ſoldats, on n'y voyoit rien qui reſſemblât à un camp ou à une armée. Le Conſul, bien inſtruit de toutes ces particularités, ſçut ſi bien en profiter, qu'étant allé attaquer le camp des Carthaginois, il le

força, y tua ſix mille hommes, & en fit un plus grand nombre de priſonniers. Hannon, de Cominium où il avoit appris la défaite de ſes gens, s'enfuit de nouveau dans le païs des Bruttiens avec un petit nombre de fourrageurs, qu'il avoit par hazard avec lui. Ce Général commanda depuis dans le païs des Métapontins.

HANNON, *Hanno*, (*a*) Ἄννων, autre Général Carthaginois, commandoit dans Agrigente, lorſque le conſul M. Valérius Lævinus conduiſit ſes légions contre cette place, l'an 210 avant J. C.

La plus grande reſſource des Carthaginois étoit dans les Numides & dans leur chef, nommé Mutines. Cet Officier, parcourant toute la Sicile avec ſes troupes, faiſoit un butin conſidérable ſur les alliés des Romains; & il n'étoit pas poſſible, ni de lui fermer le chemin d'Agrigente, quand il vouloit y rentrer, ni de l'empêcher d'en ſortir, toutes les fois qu'il avoit envie d'aller piller la campagne. La gloire, que Mutines avoit acquiſe par ſes heureux ſuccès, ayant fait tort à la réputation d'Hannon, excita contre lui la jalouſie & la haine de ce Général, qui, ne pouvant plus apprendre ſans chagrin les avantages qu'il continuoit de remporter ſur les ennemis, lui ôta ſa charge, pour la donner au jeune Hannon ſon fils, perſuadé qu'il ceſſeroit d'être eſtimé des Numides, dès qu'il n'auroit plus d'autorité ſur eux. Mais, l'événement ne répondit pas à ſes eſpérances; car, il ſe rendit odieux en ſe vengeant, au lieu que Mutines fut encore plus aimé & plus eſtimé des Numides qu'auparavant.

Au reſte, ce dernier ne put ſupporter l'affront qu'il avoit reçu, de ſorte qu'il envoya ſecrétement un courrier à M. Valérius Lævinus, pour traiter avec lui de la reddition d'Agrigente. Lorſqu'ils furent convenus des conditions, & de la maniere dont la place devoit être remiſe aux Romains, les Numides s'emparerent de la porte qui donnoit du côté de la mer; & ayant tué, ou chaſſé ceux qui la gardoient, ils introduiſirent dans la ville un corps d'ennemis, qui s'étoient rendus exprès de ce côté-là. Ils s'avançoient déjà vers le milieu de la ville, & juſques dans la place publique en ordre de bataille, lorſqu'Hannon, attiré par le tumulte qu'ils cauſoient, mais qu'il attribuoit à la mutinerie des Numides, qui s'étoient déjà ſoulevés plus d'une fois, accourut pour appaiſer la ſédition. Alors, ayant apperçu une multitude ſupérieure en nombre à celle des Numides, & diſcernant de plus près le langage des Romains, qui ne lui étoit pas inconnu, il prit le parti de fuir; & étant ſorti de

(*a*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 40.

la ville par la porte oppoſée à ce quartier, avec Epicyde, ils ſe rendirent l'un & l'autre ſur le bord de la mer. Là ayant trouvé, heureuſement pour eux, une petite barque, ils s'embarquerent déſſus pour paſſer en Afrique, abandonnant aux Romains la poſſeſſion de la Sicile, qu'ils leur diſputoient depuis tant d'années.

HANNON, *Hanno*, (*a*) Ἄννων, autre général Carthaginois, fut envoyé en Eſpagne, l'an 207 avant Jeſus-Chriſt, pour prendre la place d'Aſdrubal, fils d'Amilcar. Dès qu'il y fut arrivé, il entra dans la Celtibérie, où il ſe vit bientôt à la tête d'une puiſſante armée; ce qui obligea Scipion d'envoyer contre lui M. Silanus, avec dix mille hommes d'infanterie & cinq cens cavaliers. M. Silanus fit tant de diligence, malgré la difficulté des chemins & des défilés qu'il lui fallut ſouvent paſſer, dans un païs qui étoit preſque par-tout couvert de bois, que conduit par quelques transfuges Celtibériens, il ſe trouva à la vue des ennemis, avant qu'ils euſſent appris le bruit de ſa marche; bien loin qu'on eût eu le tems de leur envoyer des courriers pour les en avertir. Le combat s'étant engagé, les Carthaginois furent vaincus; & Hannon fait priſonnier, ainſi qu'un grand nombre des ſiens. Ce Général fut enſuite conduit à Rome avec les plus conſidérables d'entre les Carthaginois.

HANNON, *Hanno*, (*b*) Ἄννων, autre général Carthaginois. Ce Général, étant parti de Gades, par ordre de Magon, avec une petite troupe d'Africains, à force de ſolliciter les Eſpagnols, aſſembla auprès du fleuve Bétis, un corps d'environ quatre mille hommes. Mais, L. Marcius s'étant emparé de ſon camp, il s'enfuit au milieu du tumulte; & après avoir perdu la plus grande partie de ſes ſoldats à l'attaque du camp, ou dans la fuite, il eut bien de la peine à échapper lui-même, avec un petit nombre des ſiens, à la cavalerie des vainqueurs, qui les pourſuivit pendant long-tems dans la plaine. Cela arriva l'an 206 avant Jeſus-Chriſt.

HANNON, *Hanno*, Ἄννων, (*c*) autre général Carthaginois, étoit un jeune homme d'une naiſſance diſtinguée. Il commandoit un corps de cavalerie, l'an 204 avant Jeſus-Chriſt. En étant venu aux mains avec des fourrageurs Romains, il fut défait, & tué dans la fuite.

HANNON, *Hanno*, (*d*) Ἄννων, autre général Carthaginois, étoit fils d'Amilcar. Il commandoit auſſi un corps de cavalerie, l'an 204 avant Jeſus-Chriſt.

Comme ce Général, avec la

(*a*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 1. & ſeq.
(*b*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 30.
(*c*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 29.
(*d*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 34, 35. Roll. Hiſt. Rom. T. IV. p. 11, 12.

cavalerie qu'on lui avoit donnée, bien loin de pouvoir attaquer les ennemis, n'étoit pas même en état de les empêcher de piller la campagne, ſon premier ſoin fut de faire des levées pour augmenter le nombre de ſes cavaliers. Et ſans rejetter ceux des autres nations, il enrôla le plus qu'il put de Numides, qui étoient les meilleurs hommes de cheval qu'il y eût en Afrique. Il étoit à la tête d'environ quatre mille cavaliers, lorſqu'il s'enferma dans la ville de Salera, à quinze milles du camp des Romains. Quand Scipion l'eut appris: » Quoi, dit-il, de la cavalerie à couvert dans une ville » pendant l'été? Fût-elle beaucoup plus nombreuſe, je m'en » mets peu en peine, tant qu'elle » ſera commandée par un tel » Chef.« Alors, croyant devoir agir avec d'autant plus de vigueur & de diligence, que les ennemis faiſoient paroître plus de nonchalance & de lenteur, il ordonna à Maſiniſſa d'aller caracoller juſqu'aux portes de Salera, pour attirer les ennemis au combat, lui recommandant de ſe retirer au petit pas, dès que les ennemis ſeroient ſortis de leurs murailles, & qu'il ne ſeroit plus en état de leur réſiſter; qu'il viendroit le ſecourir quand il le faudroit. Il ne différa que le tems dont il crut que Maſiniſſa avoit beſoin pour engager les ennemis au combat; & auſſi-tôt il s'avança avec la cavalerie Romaine, à la faveur des collines qui couvroient fort à propos le chemin qu'il ſuivoit. Maſiniſſa, ſelon les ordres qu'il avoit reçus, tantôt en attaquant hardiment les ennemis juſqu'à leurs portes, tantôt en fuyant devant eux avec une crainte apparente, fit ſi bien qu'Hannon, dont l'audace étoit augmentée par la fauſſe épouvante des Romains, ſortit de la ville pour le charger. Mais, il n'étoit pas peu embarraſſé, forçant les uns, encore tout endormis & pleins de vin, à prendre leurs armes & à brider leurs chevaux; tandis qu'il arrêtoit les autres qui ſortoient confuſément par toutes les portes, ſans ordre & ſans drapeaux. Maſiniſſa reçut avec courage ceux qui ſe jetterent hors des portes les premiers, en petit nombre & ſans précaution. Un moment après, il en ſortit une foule, qui rendit le combat égal entre les deux partis. Enfin, lorſque tous les cavaliers d'Hannon furent en état d'agir, il ſe trouva le plus foible. Il ne prit pourtant pas la fuite avec précipitation; mais, lâchant pied peu à peu, il ſe battit en retraite, & les attira juſqu'aux collines qui cachoient la cavalerie Romaine. Alors, les gens de Scipion qui étoient frais, auſſi bien que leurs chevaux, parurent, & entourerent Hannon & ſes Africains, qui s'étoient bien fatigués à force de combattre Maſiniſſa, ou de le pourſuivre. Maſiniſſa, de ſon côté, en faiſant volte face, revint au combat. Hannon

fut tué ſur la place, avec environ mille cavaliers qui faiſoient ſon avant-garde, ayant été coupés par les Romains, & mis par-là hors d'état de ſe ſauver. Tous les autres effrayés ſur-tout de la perte de leur chef, s'enfuirent à bride abattue. Mais, les vainqueurs les pourſuivirent pendant plus de dix lieues, & en prirent ou tuerent encore près de deux mille. Les vaincus avouoient eux-mêmes qu'il avoit été tué dans cette action deux cens cavaliers Carthaginois, des plus illuſtres par leurs richeſſes & leur naiſſance.

Tous les Auteurs, dit Tite-Live, n'ont pas parlé de ces deux Hannons, [celui de cet article & celui de l'article précédent], défaits & tués l'un après l'autre, dans deux combats de cavalerie où ils commandoient. Quelques-uns ont craint apparemment de faire une méprise, en racontant deux fois le même fait. Pour Célius & Valérius, ils ne font même Hannon que priſonnier.

HANNON, *Hanno*, (*a*) Ἀννων, autre général Carthaginois, qui ayant apprivoiſé un lion, lui faiſoit porter une partie de ſon bagage, ce qui fut cauſe de ſa diſgrace; car, les Carthaginois en tirerent un mauvais augure; & dans la penſée que rien n'étoit impoſſible à un homme qui avoit dompté un animal ſi féroce, ils craignirent qu'il n'aſpirât un jour à la tyrannie; c'eſt pourquoi, ils le condamnerent à un exil perpétuel, dans lequel il paſſa le reſte de ſes jours à cultiver la terre.

HANNON, *Hanno*, (*b*) Ἀννων, voulut plaire pour un Dieu. Pour réuſſir dans ſon deſſein, il apprit à pluſieurs ſortes d'oiſeaux à prononcer ces paroles: *Hannon eſt un Dieu.* Puis, il leur donna la liberté, pour aller répandre cette nouvelle dans le païs. Mais, ces oiſeaux reprirent leur chant naturel, & Hannon fut fruſtré de ſon eſpérance.

HANNON, *Hanno*, (*c*) Ἀννων, fils & ſucceſſeur de Naas, roi des Ammonites, ami & allié de David. Après la mort de ce Prince, David envoya des Ambaſſadeurs à Hannon, pour lui témoigner la part qu'il prenoit à ſon affliction, & l'aſſurer de la continuation de l'amitié qu'il avoit eue avec le Roi ſon pere. Mais, les principaux de la cour d'Hannon par une défiance très-injurieuſe à David, s'imaginerent que cette ambaſſade n'étoit qu'un prétexte pour reconnoître l'état de leurs forces, & dirent à leur nouveau Roi, qu'il ne pouvoit, ſans ſe mettre en grand péril,

(*a*) Plin. T. I. p. 445. Ælian. Hiſt. Animal. L. V. c. 39.

(*b*) Ælian. Hiſt. Variar. L. XIV. c. 32.

(*c*) Reg. L. II. c. 10. v. 1. & *ſeq.* c. 11. v. 1. c. 12. v. 1. & *ſeq.* Paral. L. I. c. 19. v. 1. & *ſeq.* c. 20. v. 1. & *ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 221. & *ſeq.*

ajoûter foi aux paroles du roi des Iſraëlites. Ce Prince, ſe laiſſant aller à un ſi mauvais conſeil, fit raſer la moitié de la barbe à ces Ambaſſadeurs, & couper la moitié de leurs habits; & une action ſi outrageuſe fut la ſeule réponſe qu'il leur rendit. David, outré d'une telle injure qui violoit même le droit des gens, déclara hautement qu'il s'en vengeroit par les armes; & l'appréhenſion que les Ammonites en eurent, fit qu'ils ſe préparerent à la guerre. Leur Roi envoya des Ambaſſadeurs à Syrus, roi de Méſopotamie avec mille talens, pour l'obliger à l'aſſiſter. Le roi Zoba ſe joignit à lui; & ces deux Princes joints enſemble, amenerent à Hannon vingt mille hommes de pied. Deux autres Rois, l'un de Micha, & l'autre nommé Isboth, lui amenerent auſſi vingt-deux mille hommes.

Ces grands préparatifs des Ammonites, & la jonction de tant de Rois, n'étonnerent point David, parce que la guerre qu'il entreprenoit pour tirer raiſon d'un ſi grand outrage, ne pouvoit être plus juſte. Il envoya contre eux ſes meilleures troupes ſous la conduite de Joab, qui ſans perdre de tems alla aſſiéger la capitale de leur païs, nommée Rabath. Les ennemis ſortirent de la ville pour le combattre, & ſéparerent leurs forces en deux. Les Auxiliaires prirent leur champ de bataille dans une plaine; & les troupes des Ammonites prirent le leur près de leurs murailles à l'oppoſite des Iſraëlites. Joab ſépara auſſi ſon armée en deux, marcha avec des troupes choiſies contre ces Rois, venus au ſecours de Hannon, donna le reſte à commander à Abiſaï, pour l'oppoſer aux Ammonites, avec ordre de le ſecourir s'il étoit repouſſé, de même que lui le ſecourroit, s'il ne ſe trouvoit pas aſſez fort pour réſiſter aux Ammonites; & il l'exhorta à combattre ſi vaillamment, qu'on ne pût lui reprocher d'avoir reculé. Ces Rois étrangers ſoutinrent avec beaucoup de vigueur les premiers efforts de Joab; mais enfin, après avoir perdu grand nombre des leurs, ils prirent la fuite. Les Ammonites les voyant défaits, n'oſerent en venir aux mains avec Abiſaï; ils rentrerent dans leur ville, & Joab s'en retourna victorieux trouver le Roi à Jeruſalem.

Quoique cette perte eût fait connoître aux Ammonites leur foibleſſe, ils n'en devinrent pas plus ſages, & ne purent ſe réſoudre à demeurer en repos. Ils envoyerent vers Calama, roi des Syriens, qui demeuroient au delà de l'Euphrate pour prendre de ſes troupes à leur ſolde; & il leur envoya quatre-vingt mille hommes de pied, & dix mille chevaux, commandés par Sobac ſon Lieutenant-général. David, voyant que ſes ennemis étoient ſi forts, ne voulut pas faire la guerre par

ſes Lieutenans ; mais, il réſolut d'y aller en perſonne. Ainſi, il paſſa le Jourdain, marcha contre eux, leur donna bataille, les vainquit, tua ſur la place quarante mille homme de pied, & ſept mille hommes de cheval; & Sobac, leur Général, y reçut une bleſſure dont il mourut. Une ſi glorieuſe victoire abattit l'orgueil des Méſopotamiens; & ils envoyerent des Ambaſſadeurs à David avec des préſens, pour lui demander la paix. Ainſi, comme l'hiver approchoit, il s'en retourna à Jéruſalem, & auſſi tôt que le printems fut venu, il envoya Joab continuer la guerre aux Ammonites. Il ravagea tout leur païs, & aſſiégea une ſeconde fois Rabath leur capitale.

Ce fut pendant ce ſiège que David tomba dans l'adultere avec Berſabée, & qu'il fit tuer Urie ſon mari, par le glaive des enfans d'Ammon. Joab cependant preſſoit Rabath de près. Il rompit les aquéducs, qui conduiſoient de l'eau dans la ville, & empêcha d'y apporter des vivres. Ainſi, les habitans ſe trouverent preſſés en même tems de la faim & de la ſoif, parce qu'il ne leur reſtoit qu'un puits qui ne pouvoit pas à beaucoup près leur ſuffire. Alors, il écrivit au Roi pour le prier de venir dans ſon armée, afin d'avoir lui-même l'honneur de prendre & d'exterminer cette ville. David loua ſon affection & ſa fidélité, alla au ſiège, mena encore d'autres troupes, emporta la place de force, & en donna le pillage à ſes ſoldats. Le butin fut très-grand ; & il ſe contenta de prendre pour lui la couronne d'or du roi des Ammonites, qui peſoit un talent, & étoit enrichie de quantité de pierres précieuſes, au milieu deſquelles éclatoit une Sardoine de très-grand prix ; & il porta ſouvent depuis cette couronne. Il fit mourir tous les habitans par divers tourmens, ſans en épargner un ſeul ; & il ne traita pas plus doucement les autres villes du même païs, qu'il prit encore de force.

HANUN, *Hanun*, חָנוּן, (*a*) contribua à la conſtruction de la porte de la vallée, après le retour de la captivité de Babylone, du tems de Néhémie.

HAPHAM, *Hapham*, (*b*) חֲפָם, de la tribu de Benjamin, étoit fils de Hir.

HAPHARAIM, *Hapharaïm*, חֲפָרַיִם, (*c*) ville de Paleſtine dans la tribu d'Iſſachar. Euſebe dit que de ſon tems il y avoit un lieu nommé Apharaïm, à ſix milles de Légion, vers le ſeptentrion.

HAPHÉ, חֵפֶר. (*d*) Les Athletes étoient dans l'uſage de ſe couvrir de pouſſière ; & le but qu'ils ſe propoſoient en cela, c'étoit de donner plus de

(*a*) Eſdr. L. II. c. 3. v. 13.
(*b*) Paral. L. I. c. 7. v. 12.
(*c*) Joſu. c. 19. v. 19.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Let. Tom. I. pag. 230.

priſe à leurs antagoniſtes. Cette pouſſière paleſtrique en recevoit le nom d'ἁφὴ, qui veut dire attouchement, *contrectatio*, & qui vient d'ἅπτομαι; d'où pourroit bien être dérivé notre mot François *happer*. C'eſt pourquoi, Martial, parlant d'une femme qui s'exerçoit à la lutte, dit: *Flaveſcit haphe*; elle jaunit de pouſſière; & Séneque: *A cæromate nos haphe excepit.* » Après » nous être huilé, nous nous » couvrîmes de pouſſière. «

HAPHSIBA, *Haphſiba*, (a) Ἀφσιβὰ, fut mere de Manaſſé, roi de Juda.

HAPPHIM, *Happhim*, (b) Ἀφφὶν, un des fils de Machir.

HAR, *Har*, ou Zio, ſecond mois de l'année ſacrée des Hébreux, & le ſeptième de leur année civile. C'étoit la lune d'Avril.

HARAD, *Harad*, Ἀρὰδ, (c) nom d'une fontaine de Paleſtine. Elle étoit dans le grand champ, au pied du mont Gelboé.

HARAN, *Haran*, ville de Méſopotamie, qu'on croit être la même que Carrhes. *Voyez* Carrhes.

HARAN, *Haran*, Ἀρὰν, (d) fils de Caleb & d'Epha, fut pere de Gezez.

HARANGUE, *Oratio*, (e) diſcours qu'un Orateur prononce en public, ou qu'un Écrivain, tel qu'un Hiſtorien ou un Poëte, met dans la bouche de ſes perſonnages.

Ménage dérive ce mot de l'Italien *arenga*, qui ſignifie la même choſe; Farrari le fait venir d'*arringo*, joûte, ou place de joûte; d'autres le tirent du Latin *ara*, parce que les Rhéteurs prononçoient quelquefois leurs harangues devant certains autels comme Caligula en avoit établi la coûtume à Lyon.

*Aut Lugdunenſem rheton dicturus ad aram.*

Ce mot ſe prend quelquefois dans un mauvais ſens, pour un diſcours diffus ou trop pompeux, & qui n'eſt qu'une pure déclamation; & en ce ſens un harangueur eſt un orateur ennuyeux.

Les héros d'Homère haranguent ordinairement avant que de combattre; & les criminels en Angleterre haranguent ſur l'échafaud avant que de mourir; bien des gens trouvent l'un auſſi déplacé que l'autre.

I. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'uſage des Harangues dans les Hiſtoriens, a trouvé des partiſans & des cenſeurs. Sénèque le pere dit que de ſon tems, on ne ſouffroit les longues Harangues de Salluſte, qu'à cauſe de l'agrément de ſa narration. Trogue Pompée avoit blâmé celles de Tite-Live, & Jules Céſar ſemble ne s'en être

(a) Reg. L. IV. c. 21, v. 1.
(b) Paral. L. I. c. 7. v. 15.
(c) Judic. c. 7. v. 1.
(d) Paral. L. I. c. 2. v. 46.
(e) Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. p. 788. & *ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. p. 81. & *ſuiv.*

abſtenu que par ces conſidérations. En effet, la vérité qui doit être le fondement de l'Hiſtoire, n'eſt-elle point altérée dans ces Harangues, où les Hiſtoriens paroiſſent rapporter les propres paroles de ceux qui les ont prononcées; mais, en avoit-on toujours des copies fideles? La plûpart des monumens de l'ancienne hiſtoire Romaine n'avoient-ils pas été conſumés dans l'incendie de Rome, comme Tite-Live l'avoue lui-même? D'ailleurs, d'où vient que Tite-Live, Denys d'Halicarnaſſe & Plutarque rapportent, d'une manière ſi différente, la Harangue de Véturie, mère de Coriolan? Les Harangues ſemblent interrompre le fil naturel de l'Hiſtoire, & on ne doit les y regarder que comme de ſimples ornemens. Avec quelle vraiſemblance peut-on faire parler Romulus auſſi poliment que Scipion? Et ne voit-on pas que c'eſt l'Hiſtorien lui-même qui prête ſes propres paroles au héros dont il veut rapporter le diſcours? Tels ſont à peu près les reproches qu'on a faits à ceux qui ont trop ſouvent employé les Harangues directes, & qui ſemblent en cela avoir trop imité Homère; comme ſi l'Épopée & l'Hiſtoire n'avoient pas des règles toutes différentes.

M. l'abbé de Vertot prétend que l'uſage des Harangues, même de celles qui ſont directes, ne doit pas être toujours condamné, ſur-tout ſi elles ne ſont point trop fréquentes. Il les trouve propres à jetter une agréable variété dans l'Hiſtoire, où rien ne ſeroit ſi ennuyeux qu'une narration toujours montée ſur le même ton. Lorſque le fait eſt raconté fidelement, dit-il, la vérité eſt toujours entière, ſoit que l'Hiſtorien le rapporte lui-même, ou qu'il faſſe parler l'acteur dont il s'agit.

Qu'on ſçache, par exemple, que Germanicus étant au lit de la mort, diſoit à ſes amis, que quand bien même il mourroit d'une mort naturelle, il auroit encore lieu de ſe plaindre des Dieux; n'eſt-ce pas la même choſe que ce que lui fait dire Tacite d'une manière directe? *Si je mourois d'une mort naturelle, j'aurois encore raiſon de me plaindre des Dieux.* La Harangue de Véturie roule toujours ſur le même ſujet; & quelque différence qu'il ſe trouve dans les trois Hiſtoriens qui l'ont rapportée, on voit que ſon unique but étoit de porter Coriolan à s'éloigner de Rome. Si Céſar n'a pas fait le même uſage des Harangues directes que Thucydide, Tite-Live & Salluſte, c'eſt que de ſimples commentaires n'ont pas beſoin de tant de vivacité ni de tant d'ornemens qu'un corps d'Hiſtoire. M. l'abbé de Vertot ne ſçait même ſi on peut s'éloigner de cet uſage, ſans dérober à l'hiſtoire une partie conſidérable des faits, ſur-tout dans un état républicain. Car, il faut qu'un Hiſtorien remonte, au-

tant qu'il le peut, juſqu'aux cauſes les plus cachées des événemens, qu'il découvre les deſſeins des ennemis, qu'il rapporte les délibérations, & qu'il faſſe voir dans les différentes actions des hommes, leurs vues les plus ſecretes, & leurs interêts les plus cachés. On ſait que dans la république Romaine ſur-tout, les réſolutions publiques dépendoient de la pluralité des voix, & qu'elles étoient communément précédées des diſcours de ceux qui avoient droit de ſuffrage, & que ceux-ci apportoient preſque toujours dans les aſſemblées des Harangues préparées, pour ſoutenir leur ſentiment par l'autorité des loix.

C'eſt dans ces ſortes de diſcours que nous apprenons la conſtitution de cette république, & que nous voyons quelles étoient les vues & la pénétration des Magiſtrats. Qui nous apprendra mieux le détail d'une bataille, que le diſcours d'un Dictateur ou d'un Conſul, qui, le lendemain de ſon triomphe, étoit obligé d'en rendre compte dans l'aſſemblée du peuple ? N'eſt-ce pas dans les diſcours ſéditieux des Tribuns qu'on découvre l'origine de cette magiſtrature, les différentes époques de leur autorité, & l'établiſſement de tant de nouvelles loix, dont la liberté du peuple étoit toujours le prétexte, & l'ambition des Tribuns le véritable motif ?

Malgré toutes ces raiſons, M. l'Abbé de Vertot ne prétend pas excuſer entierement les Hiſtoriens, qui ſemblent avoir cherché l'occaſion de faire briller leur eſprit & leur éloquence dans le continuel & fatiguant uſage qu'ils ont fait des Harangues directes.

II. C'étoit anciennement une coutume généralement établie chez tous les peuples, de haranguer les troupes avant le combat, & cette coutume étoit fort raiſonnable, & pouvoit contribuer beaucoup à la victoire. Il eſt juſte, quand on eſt près de marcher contre les ennemis, & d'en venir aux mains, d'oppoſer à la crainte de la mort qui paroît pour lors prochaine, des motifs puiſſans, & capables, ſinon d'étouffer entierement cette crainte gravée dans le fond de la nature, du moins de la combattre & de la vaincre. Ces motifs, tels que ſont l'amour de la patrie, l'obligation de la défendre au prix de ſon ſang, le ſouvenir des victoires paſſées, la néceſſité de ſoutenir l'honneur de la nation, l'injuſtice d'un ennemi violent & cruel, le danger où ſe trouveront expoſés les peres, les meres, les femmes, les enfans des ſoldats ; ces motifs, dis-je, & beaucoup d'autres pareils, repréſentés par la bouche d'un Général qu'on aime & qu'on reſpecte, peuvent faire une forte impreſſion ſur l'eſprit des ſoldats. L'éloquence militaire conſiſte moins dans les paroles, que dans un certain air d'auto-

sité qui impose, & encore plus dans l'inestimable avantage d'être aimé des troupes, qui peut en tenir lieu.

Ce n'est pas, comme le remarque Cyrus, que de pareilles Harangues puissent changer en un moment leur disposition, & de timides & lâches que seroient les soldats, les rendre tout à coup hardis & intrépides; mais, elles réveillent, elles animent le courage qui leur étoit naturel, & y ajoutent une nouvelle force & une nouvelle vivacité.

Pour juger sainement de la coutume de haranguer les troupes, généralement & constamment employée chez tous les Anciens, il faut se transporter dans les siecles où ils vivoient, & faire une attention particuliere à leurs mœurs & à leurs usages.

Les armées, chez les Grecs & chez les Romains, étoient composées des mêmes citoyens, à qui, dans la ville & en tems de paix, on avoit coutume de communiquer toutes les affaires. Le Général ne faisoit dans le camp ou sur le champ de bataille, que ce qu'il auroit été obligé de faire à la tribune aux Harangues. Il honoroit ses troupes, & attiroit leur confiance & leur affection, en leur faisant part de ses desseins, de ses motifs, de ses moyens. Par-là il intéressoit le soldat au succès. Le spectacle seul des Généraux, des Officiers, des soldats assemblés, leur communiquoit à tous un courage & une ardeur réciproques. C'est l'effet de toutes les assemblées; elles réveillent, elles remuent, chacun se pique d'y faire bonne contenance & oblige son voisin à l'imiter. On se rassure dans sa crainte par la valeur des autres: la disposition des particuliers devient celle de tout le corps, & donne le ton aux affaires.

Il y avoit des occasions importantes, où il étoit plus nécessaire de réveiller la bonne volonté & le zèle du soldat. Lors, par exemple, qu'il falloit faire une marche difficile & forcée, pour se tirer d'une situation fâcheuse, ou pour en prendre une plus commode; lorsqu'on avoit besoin de constance pour supporter une disette, un manquement de choses nécessaires, un état pénible à la nature; lorsqu'on songeoit à tenter une entreprise difficile, périlleuse, mais très-utile par le succès; lorsqu'il falloit consoler, rassurer, ranimer après un échec; lorsqu'il s'agissoit de faire une retraite hazardeuse à la vue de l'ennemi, ou dans un païs dont il étoit maître; enfin, lorsqu'il ne falloit plus qu'un généreux effort pour terminer une guerre, ou une entreprise importante.

Dans ces occasions & d'autres semblables, les Généraux ne manquoient jamais de parler publiquement aux troupes, pour sonder leurs dispositions par les acclamations plus ou moins fortes; pour les infor-

mer des raiſons qu'on avoit de prendre tel ou tel parti, & les y faire entrer; pour diſſiper les faux bruits qui exagéroient les difficultés, & abattoient le courage; pour leur faire enviſager les remedes qu'on préparoit à leurs maux, & le ſuccès qu'on en eſpéroit; pour les inſtruire des précautions qu'on avoit à prendre, & des motifs de ces précautions. Le Général avoit intérêt de flatter le ſoldat en lui faiſant confidence de ſes deſſeins, de ſes craintes, de ſes expédiens, afin de l'engager à y prendre part, & d'agir de concert avec ſon Général, & par les mêmes motifs. Ce Général, au milieu de ſes ſoldats, qui tous étoient, comme lui, non ſeulement membres de l'Etat, mais admis à partager l'autorité du Gouvernement, ſe regardoit comme un pere au milieu de ſa famille.

On a de la peine à comprendre comment il ſe pouvoit faire entendre des troupes. Il faut ſe ſouvenir que chez les Grecs & les Romains les armées étoient peu nombreuſes. Celles des premiers n'alloient guere pour l'ordinaire qu'à dix ou douze mille hommes; & celles des Romains rarement au double, nous ne parlons pas des derniers tems. Les Généraux s'y faiſoient entendre, comme les Orateurs ſe faiſoient entendre dans la place publique, où étoit la Tribune aux Harangues. Le peuple n'entendoit pas tout; mais, néanmoins tout le peuple étoit inſtruit à Rome & à Athenes, tout le peuple délibéroit & décidoit, & perſonne ne ſe plaignoit de n'avoir pas entendu. Il ſuffiſoit que les plus anciens, les plus conſidérables, les principaux des manipules & des chambrées ſe trouvaſſent à la Harangue, dont enſuite ils rendoient compte aux autres.

On voit dans la colomne Trajane l'Empereur haranguant les troupes de deſſus un tribunal de gazon, élevé au deſſus de la tête des ſoldats, les principaux Officiers autour de lui ſur la plate-forme, & la foule répandue tout autour. On ne ſauroit croire combien peu de place occupe une multitude d'hommes ſans armes, qui ſe tiennent de bout, & qui ſe preſſent; car, les Harangues ordinaires ſe faiſoient dans le camp au ſoldat tranquille & déſarmé. D'ailleurs, on s'accoutumoit de jeuneſſe à parler dans l'occaſion avec une voix forte & diſtincte.

Quand les armées étoient plus nombreuſes, & qu'on étoit près de donner le combat, il y avoit une maniere de haranguer les troupes qui étoit fort ſimple & fort naturelle. Le Général, monté à cheval, parcouroit les rangs, & diſoit quelques mots aux différens corps pour les animer. Alexandre en uſa ainſi à la bataille d'Iſſus. Darius, à celle d'Arbelles, fit à peu-près la même choſe, mais d'une maniere différente. De deſſus ſon char, il harangua ſes

troupes, tournant ſes yeux & ſes mains vers les Officiers & les ſoldats qui l'environnoient. Ni l'un ni l'autre ſans doute ne pouvoient être entendus que de ceux qui étoient le plus près d'eux ; mais, ceux ci faiſoient bientôt paſſer le gros de leurs diſcours au reſte de l'armée.

Juſtin, abréviateur de Trogue Pompée, excellent Hiſtorien, qui vivoit du tems d'Auguſte, rapporte en entier une Harangue, que ſon auteur met dans la bouche de Mithridate. Elle eſt fort longue, ce qui ne doit pas paroître étonnant, parce que Mithridate ne la fait pas dans le moment d'une bataille, mais ſimplement pour animer ſes troupes contre les Romains qu'il avoit déja vaincus en pluſieurs combats, & qu'il ſongeoit encore à attaquer de nouveau. Son armée étoit de près de trois cens mille hommes, & compoſée de vingt-deux nations différentes, qui avoient chacune leur langue particuliere, & Mithridate les ſçavoit toutes, de ſorte qu'il n'avoit pas beſoin de truchemens pour leur parler. Juſtin, en rapportant la Harangue dont il s'agit, dit ſimplement que Mithridate convoqua l'aſſemblée des ſoldats. *Ad concionem milites vocat.*

Mais, comment s'y prit-il pour ſe faire entendre à ces vingt-deux nations ? Répéta-t-il à chacune d'elles le long diſcours qui eſt rapporté dans Juſtin ? Cela n'eſt pas vraiſemblable. Il ſeroit à ſouhaiter que l'Hiſtorien ſe fût expliqué plus clairement, & nous eût donné quelque lumiere ſur ce point. Peut-être ſe contenta-t-il de parler lui-même à ſa nation, & d'inſtruire les autres de ſes vues & de ſes deſſeins par des truchemens.

Annibal en uſa de la ſorte. Près de donner la bataille contre Scipion en Afrique, il crut devoir exhorter ſes troupes ; & comme tout étoit différent entre elles, langage, coutumes, loix, armes, vêtemens, interêts, il employa auſſi différens motifs pour les animer.

» Aux Troupes auxiliaires, » il propoſa une récompenſe » préſente & une augmentation » de ſolde ſur le butin qu'on » feroit. Il réveilla les ſenti- » mens de haine particuliers & » naturels aux Gaulois contre » les Romains. Pour les Ligu- » riens, qui habitoient un païs » de montagnes âpres & ſtéri- » les, il leur montra les cam- » pagnes fertiles de l'Italie » comme le fruit de leur vic- » toire. Il repréſenta aux Mau- » res & aux Numides la dure » & violente domination de » Maſiniſſa, à laquelle ils ſe- » roient ſoumis s'ils étoient » vaincus. Il anima ainſi ces » différentes nations par dif- » férentes vues de crainte & » d'eſpérance. Quant à ce qui » regarde les Carthaginois, » tout fut mis en uſage d'une » maniere vive & touchante ; » le danger de leur patrie, » leurs dieux pénates, les tom- » beaux de leurs Ancêtres,

» l'épouvante & la consterna-
» tion de leurs peres & meres ;
» de leurs femmes, de leurs
» enfans ; enfin le sort de Car-
» thage, que le succès de la
» bataille alloit ou ruiner & ré-
» duire pour toujours à l'esc la-
» vage, ou rendre maîtresse de
» l'univers, tout étant extrême
» dans ce qu'elle avoit à crain-
» dre ou à espérer. » Voilà un fort beau discours. Mais, comment se fit-il entendre à ces diverses nations ? Tite-Live le marque. Il parla lui même aux Carthaginois, & chargea les chefs de chaque nation de leur parler en conformité de ce qu'il leur avoit dit.

De même, le Général assembloit quelquefois les Officiers de son armée, & après leur avoir exposé ce qu'il souhaitoit qu'on dît aux troupes de sa part, il les renvoyoit chacun dans leurs corps ou dans leurs compagnies, pour leur faire le rapport de ce qu'ils avoient entendu, & pour les animer au combat. Arrien le marque en particulier d'Alexandre le Grand avant la fameuse bataille d'Arbelles.

HARAX, *Harax*, fleuve d'Asie, dans la Susiane, selon Ammien Marcellin.

HARBONA, *Harbona*, (*a*) un des sept Eunuques, Officiers ordinaires du Roi Assuérus.

HAREM, *Harem*, Ἁρὰμ, (*b*) dont les descendans revinrent de la captivité de Babylone, au nombre de trois cens vingt.

HAREPH, *Hareph*, (*c*) Ἁρὶφ, dont les descendans revinrent de Babylone à Jérusalem, au nombre de cent douze.

HARES, *Hares*, (*d*) montagne de Palestine, dans la Tribu de Dan, où les Danites furent resserrés par les Amorrhéens.

HARET, (*e*) *Haret*, forêt de Palestine dans la Tribu de Juda. David, fuyant la persécution de Saül, se retira dans cette forêt. *Venit in saltum Haret.* Les septante disent qu'il se retira dans la ville de Saric, ἐν πόλει Σαρίκ.

HARHUR, *Harhur*, (*f*) Ἁρσὺρ, dont les enfans retournerent à Jérusalem, après la captivité de Babylone.

HARIM, *Harim*, (*g*) chef de la troisième des vingt-quatre familles sacerdotales. Les descendans d'Harim revinrent de la captivité de Babylone, au nombre de mille dix-sept. Il y en eut de cette famille, qui ayant épousé des femmes étrangeres, s'en séparerent pour obéir à la loi.

Les septante varient dans la manière d'écrire le nom d'Harim. On trouve Χαρὶμ, Ἡρὲμ, & Ἡρὰμ.

(*a*) Esth. c. 1. v. 10. c. 7. v. 9.
(*b*) Esdr. L. II. c. 7. v. 35.
(*c*) Esdr. L. II. c. 7. v. 24.
(*d*) Judic. c. 1. v. 35.
(*e*) Reg. L. I. c. 22. v. 5.
(*f*) Esdr. L. II. c. 7. v. 33.
(*g*) Paral. L. I. c. 24. v. 8. Esdr. L. I. c. 2. v. 39. c. 10. v. 21.

HARIM, *Harim*, (*a*) Ἡ̓ρὰμ, dont les enfans revinrent de Babylone à Jéruſalem, au nombre de trois cens vingt.

HARIPH, *Hariph* (*b*) Ἀ̓ρὶμ, fils d'un Caleb qui étoit fils de Hur, fut pere de Bethgader.

HARISTUS, *Hariſtus*, (*c*) Philoſophe de l'ancienne Académie, fut l'hôte & l'ami de Cicéron.

HARMA, *Harma*, (*d*) Ἅ̓ρμα, ville de Grece dans la Béotie. Elle étoit fort ancienne, puiſque ſes habitans, ſelon Homere, partirent pour le ſiege de Troye.

Cette ville fut ainſi nommée, dit Pauſanias, parce que, ſelon les Tanagréens, ce fut là qu'Amphiaraus fut englouti avec ſon char, & non dans l'endroit que diſoient les Thébains. Sur quoi il faut remarquer que le mot *Harma*, en Grec, veut dire un char. Strabon rapporte à peu-près la même hiſtoire que Pauſanias; mais, il ajoute que d'autres diſoient que c'étoit le char d'Adraſte qui avoit été briſé en ce lieu, & que ce Prince n'avoit dû ſon ſalut qu'au cheval d'Arion. Philochorus aſſuroit qu'il avoit été ſauvé par les habitans d'Harma, & que c'étoit pour cela que ceux d'Argos leur avoient accordé le droit de bourgeoiſie.

(*a*) Eſdr. L. I. c. 2. v. 32.
(*b*) Paral. L. I. c. 2. v. 50, 51.
(*c*) Cicer. Brut. 6, 187.

HARMA, *Harma*, (*e*) Ἅ̓ρμα, autre ville de Grece dans l'Attique, proche de Phyle, vers les frontières de la Béotie. Elle étoit accompagnée d'une forteresſe ſur un lieu élevé, ſemblable à celle de Béotie, qui portoit le même nom proche de Tanagre. On l'appelloit auſſi *les bains d'Amphiaraus*. » Voilà, dit M. Spon, » ce que Stephanus en dit au » mot ΑΡΜΑ. J'ai été ſurpris, » ajoute-t-il, que Meurſius » n'ait pas pris garde à ce paſ» ſage, où Stéphanus donne » préciſément le titre de *peuple* » *d'Attique* à ce lieu, quoiqu'il » ne marque point ſa Tribu. » Ἔστι καὶ τῆς Ἀττικῆς Ἅ̓ρμα, » &c. » Strabon en fait auſſi mention, en parlant de l'Harma de Béotie.

Ce dernier parle d'un proverbe qu'il y avoit au ſujet de la ville d'Harma de l'Attique. Ce proverbe conſiſtoit en ces termes: *Quand il éclairera du côté d'Harma. Quando per Harma fulguraverit.* Ὁπότε δι' Ἅ̓ρματος ἀστράψῃ. Ceux qu'on appelloit Pythaïſtes, ajoute Strabon, tournant les yeux du côté d'Harma, par l'ordre d'un certain Oracle, obſervoit une ſorte d'éclair; & dès qu'ils l'avoient apperçu, ils envoyoient offrir un ſacrifice à Delphes. Ils obſervoient cet éclair pendant trois mois, & chaque mois, pendant trois jours & trois nuits, ſe tenant au

(*d*) Homer. Iliad. L. II. v. 6. Paul. p. 64, 570. Strab. p. 404.
(*e*) Strab. p. 404.

foyer de Jupiter Fulgurator, ou qui préſide aux éclairs.

HARMA, *Harma*, (*a*) Ἕρμα, ville de la Tribu de Juda, & enſuite cédée à celle de Siméon. C'eſt la même ville, ou le même lieu à qui les Hébreux donnerent le nom d'Horma, c'eſt-à-dire, Anathême, après avoir vaincu le roi d'Arad. Elle eſt nommée Arama au premier livre des Rois. Elle s'appelloit Sephaath, avant que les Iſraëlites lui euſſent donné le nom d'Horma, *ou* Harma. *Voyez* Horma.

HARMAMAXES, (*b*) *Harmamaxæ*, chariots qui ſervoient à la pompe des Romains. Ces chariots, faits à la maniere de ceux des Scythes, ſembloient être compoſés chacun de deux chars. Ils étoient chargés de couronnes d'or ou dorées, de cottes d'armes, de boucliers, de dépouilles des ennemis, & d'autres choſes ſemblables.

HARMATÉLIE, (*c*) *Harmatelia*, Ἁρματέλια, ville des Indes, que Diodore de Sicile nous donne pour la derniere de la nation des Brachmanes, étoit ſituée ſur le fleuve Indus.

Lorſqu'Alexandre arriva dans ce païs, les habitans d'Harmatélie comptoient ſur leur propre valeur & ſur leurs remparts dont l'abord même étoit difficile. Le Roi envoya contre eux quelques-unes de ſes troupes d'élite, avec ordre d'attaquer les ennemis de telle ſorte, qu'au moindre avantage que les aſſiégés qui ſortiroient pour les repouſſer, ſembleroient prendre ſur eux, ils revinſſent ſur leurs pas comme en fuyant. Ceux-ci qui n'étoient qu'au nombre de cinq cens, s'étant approchés des murailles, ne furent regardés que comme un objet de mépris; & eux-mêmes à l'aſpect de trois mille hommes des aſſiégés qu'ils virent venir au devant d'eux, ne manquerent pas de reprendre à la hâte le chemin du camp. Mais, le Roi lui-même ſe préſentant, quoiqu'avec un aſſez petit nombre de troupes, à ceux qui pourſuivoient les fuyards, & leur livrant un combat très-vif, en mit par terre un grand nombre, & n'en fit pas moins de priſonniers.

Cependant, les bleſſés de l'armée du Roi qui ſe trouverent en aſſez grande quantité, tomberent dans des inconvéniens terribles. Le fer des Barbares avoit été trempé dans des ſucs vénimeux, ce qui leur avoit même donné une grande confiance dans le combat; ce venin avoit été tiré d'une certaine eſpèce de ſerpens qu'ils prenoient à la chaſſe, & qu'ils expoſoient morts au ſoleil le plus ardent. Ses feux faiſoient ſortir de leur corps une eſpece de ſueur dans laquelle le venin

(*a*) Numer. c. 21. v. 3. Joſu. c. 15. v. 30. c. 19. v. 4. Reg. L. I. c. 30. v. 30.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 296, 297.

(*c*) Diod. Sicul. p. 616, 617.

propre

propre à ces animaux se trouvoit fondu & mêlé, & qu'ils en savoient extraire. Il arrivoit de là que l'homme atteint des armes qu'ils y avoient trempées, tomboit tout d'un coup dans un engourdissement mortel, suivi bientôt des douleurs les plus aigues dans la partie blessée qui s'enfloit prodigieusement, & d'un tremblement universel dans le reste du corps. Sa peau devenoit sèche & livide, & il vomissoit toute la bile de ses entrailles. La plaie en particulier rendoit une écume noire, indice de la pourriture qui s'y étoit déja formée, qui gagnoit bientôt les parties nobles, & qui faisoit subir au patient une mort aussi cruelle que certaine. Ainsi, la plus légere atteinte du fer mettoit bientôt le blessé dans le cas des plaies les plus énormes.

Du reste, dans le tems qu'Alexandre songeoit à pousser le siege d'Harmatélie, place aussi forte qu'elle étoit d'un grand circuit, les assiégés vinrent eux-mêmes se rendre à lui en habits de supplians; démarche par laquelle ils prévinrent la vengeance du vainqueur.

HARMATÉLIENS, (*a*) *Harmatelii*, Ἁρματήλιοι, nation Indienne. On appelloit ainsi les Habitans de la ville d'Harmatélie. *Voyez* Harmatélie.

HARMATUS, *Harmatus* (*b*) Ἅρματος, ville de l'Asie mineure, vis-à-vis de Méthymne, dans le continent, selon Thucydide. C'est delà que prennent leur nom les *Harmatopolitæ* de Pline. Mais, au lieu de ce mot, le P. Hardouin met *Hermocapeliteæ*. *Voyez* ce mot.

HARMENE, *Harmene*, (*c*) Ἁρμήνη, lieu maritime du Péloponnese dans la Paphlagonie, à quelque distance de Sinope. Les dix mille Grecs, dans leur retraite, séjournerent cinq jours en ce lieu, où ceux de Sinope, qui étoient Grecs d'origine, leur envoyerent en présent trois mille médimnes de farine & quinze cens amphores de vin.

HARMES, *Harmi*, peuple de la Germanie, selon Procope. Ortélius conjecture qu'ils étoient quelque part vers la Saxe.

HARMODIUS, *Harmodius*, Ἁρμόδιος, Athénien, grand ami d'Aristogiton. *Voyez* Aristogiton.

HARMONIDE, *Harmonides*, Ἁρμονίδης, fameux ouvrier de Troye, qui apprit les Arts de Minerve même. Ce fut lui qui construisit les vaisseaux de Pâris, sur lesquels ce Prince enleva Hélene.

HARMONIDE, (*d*) *Harmonides*, Ἁρμονίδης, grand joueur de flûte, demanda un jour à Timothée son maître, après avoir appris de lui tous les secrets de son art, comment

(*a*) Diod. Sicul. p. 617.
(*b*) Thucyd. p. 526. Plin. Tom. I. p. 283.
(*c*) Xenoph. p. 372.
(*d*) Lucian. T. I. p. 638. *& seq.*

il feroit pour ſe rendre illuſtre; car, je ne déſirerois pas, lui dit-il, jouer auſſi bien de la flûte qu'Olympe ou que Marſyas, s'il n'y avoit point de gloire à acquérir; & je dis des Muſiciens ce qu'on dit de la muſique, que celle qu'on n'entend point eſt inutile. Timothée répondit à Harmonide qu'il ne lui faiſoit pas une petite demande, & qu'étant impoſſible de jouer devant tout le monde, il falloit tâcher de gagner l'eſtime de ceux qui étoient capables d'en donner. Car, les ignorans, dit-il, ont coûtume de s'en rapporter aux autres, comme dans les ſpectacles chacun applaudit aux acteurs, mais peu adjugent la victoire. Harmonide ne ſçut pas profiter de cet avis; car, la première fois qu'il monta ſur le théâtre public, il expira pour l'avoir voulu prendre ſur un ton trop haut, & mourut ſans être couronné.

HARMONIDE, *Harmonides*, Ἁρμονίδης, (*a*) titre d'un Dialogue de Lucien. Cet Auteur, dans ce dialogue, ſe juſtifie par l'exemple d'Harmonide, de ce qu'il s'adreſſe au plus grand perſonnage du païs, pour avoir ſon approbation.

HARMONIE, (*b*) *Harmonia*, fille de Gélon, fut mariée à Thémiſte. Ce dernier, étant entré dans une conjuration, qui ne tarda pas à être découverte, entraîna dans ſa perte celle de ſa famille, & en particulier celle d'Harmonie ſa femme. Cette Princeſſe, qui, par ſa naiſſance, appartenoit à la Famille Royale de Syracuſe, fut tuée, l'an de Rome 538, & 214 avant J. C.

HARMONIE, *Harmonia*, Ἁρμονία, fille de Mars & de Vénus, eſt auſſi appellée Hermione. *Voyez* Hermione.

HARMONIE, *Harmonia*, Ἁρμονία, ſe dit de l'ordre général qui règne entre les diverſes parties d'un tout, ordre en conſéquence du quel elles concourent le plus parfaitement qu'il eſt poſſible, ſoit à l'effet du tout, ſoit au but que l'Artiſte s'eſt propoſé. D'où il ſuit que pour prononcer qu'il regne une Harmonie parfaite dans un tout, il faut connoître le tout, ſes parties, le rapport de ſes parties entr'elles, l'effet du tout, & le but que l'Artiſte s'eſt propoſé. Plus on connoît de ces choſes, plus on eſt convaincu qu'il y a de l'Harmonie, plus on y eſt ſenſible; moins on en connoît, moins on eſt en état de prononcer ſur l'Harmonie.

HARMONIE, *Harmonia*, Ἁρμονία, (*c*) en muſique, eſt, ſelon le ſens que lui ont donné les Anciens, la partie qui a pour objet la ſucceſſion agréable des ſons, en tant qu'ils ſont graves ou aigus, par oppoſition aux autres parties de la muſique, appellées *rhythmica* & *metrica*, cadence,

(*a*) Lucian. T. I. p. 637, 638.
(*b*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 24, 25. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 302, 303.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 116. & ſuiv.

tems, meſure. Le mot *Harmonie* eſt pris ſelon quelques-uns, du nom d'une Muſicienne qui vint en Grece avec Cadmus & y apporta les premieres connoiſſances de l'art qui porte ſon nom.

Tous les Auteurs Grecs, qui ont traité expreſſément de la muſique, n'entendent par Harmonie que l'arrangement de pluſieurs ſons qui ſe ſuccedent les uns aux autres, & jamais le mêlange de ces ſons qui frappent l'oreille en même-tems. C'eſt ce que prouve manifeſtement le titre général que la plupart donnent à leurs écrits, dans leſquels il n'eſt queſtion que de ce qui regarde le ſimple chant ou la mélodie. L'ouvrage d'Ariſtoxene ſur cette matiere, eſt intitulé Ἁρμονικὰ Στοιχεῖα, *Elémens de l'Harmonie*; celui d'Euclide & celui de Gaudentius, Εἰσαγωγὴ Ἁρμονική, *introduction à l'Harmonie*; celui de Nicomaque, Ἁρμονικῆς Ἐγχειρίδιον, *Manuel d'Harmonie*; celui de Ptolémée, Ἁρμονικὰ, *les Harmoniques*.

Lucien employe ce mot dans le même ſens, lorſqu'il dit: » Chaque eſpece d'Harmonie » doit garder ſon propre ca- » ractère, la Phrygienne ſon » enthouſiaſme, la Lydienne » ſon ton bacchique, la Do- » rienne ſa gravité, & l'Io- » nienne ſa gaieté. » Ces quatre ſortes d'Harmonies dans ce paſſage, ſont préciſément les quatre modes connus ſous les noms de Phrygien, de Lydien, de Dorien & d'Ionien, & qui n'étoient que divers genres de mélodie ou de ſimple modulation.

La maniere dont Platon définit l'Harmonie, confirme ce qu'on vient d'avancer. » On » appelle cadence, dit-il, » l'ordre ou la ſuite du mouve- » ment; on appelle Harmonie » l'ordre ou la ſuite du chant, » de l'aigu & du grave diver- » ſement combinés & entremê- » lés. » Car, comme dans cette définition le mot de cadence ou de rhythme tombe ſur la ſuite du mouvement ou de la meſure, laquelle eſt toujours ſucceſſive; de même le mot d'Harmonie ne tombe que ſur la ſuite du chant ou de la modulation, dans laquelle à la vérité ſe rencontrent l'aigu & le grave, mais ſucceſſivement; d'où réſulte un mêlange tout ſemblable à celui des ſyllabes ou des mots dans le diſcours, & que Platon a fort bien pu exprimer par le terme σύγχεραννμένων, qui n'emporte point néceſſairement un mêlange de choſes confondues, comme le doivent être les ſons dans la ſymphonie ou le concert.

Enfin, le paſſage d'Ariſtote, dans ſon livre du monde, n'a rien qui détruiſe l'idée que les muſiciens Grecs nous donnent de l'Harmonie. » La muſique, » dit-il, mêlant enſemble des » ſons aigus & des graves, des » ſons qui durent & d'autres qui » paſſent plus vîte, forme de ces » différentes voix une ſeule Har- » monie. » C'eſt-à-dire, qu'elle compoſe du mêlange de ces

divers ſons qui ſe ſuccedent, ſelon certaines proportions & certaines régles, un chant bien modulé, bien ſuivi & bien terminé, en un mot, ce qu'on nomme en françois un air, une chanſon, une pièce. Tel eſt le ſens le plus naturel du paſſage d'Ariſtote, & le ſeul qui doive être admis par ceux qui ſont initiés dans la muſique Grecque, & qui ſe ſont familiariſés avec ſes divers Auteurs.

La diſcuſſion de ces paſſages, & ſur-tout du dernier, ſervira à déſabuſer ceux qui ſe perſuaderoient qu'on en peut conclure qu'Harmonia en termes de muſique, ſignifioit chez les Grecs un concert à pluſieurs parties.

M. Burette & M. Malcolm ont fait des recherches ſçavantes & ingénieuſes ſur les principes de l'Harmonie des Grecs. Ces deux Auteurs, à l'imitation des Anciens, ont diſtribué en ſept parties toute leur doctrine ſur la muſique; ſavoir, les ſons, les intervalles, les ſyſtêmes, les genres, les tons ou modes, les nuances ou changemens, & la mélopée ou modulation.

L'Harmonie, ſelon les Modernes, eſt proprement l'effet de pluſieurs tons entendus à la fois, quand il en réſulte un tout agréable; de ſorte qu'en ce ſens Harmonie & accord ſignifient la même choſe. Mais, ce mot s'entend plus communément d'une ſucceſſion réguliere de pluſieurs accords.

On voit par un paſſage de Nicomaque, que les Anciens attribuoient quelquefois le nom d'Harmonie à la conſonnance de l'Octave.

HARMONIE, *Harmonia*, Ἁρμονία, qui a lieu, ſoit dans la proſe, ſoit dans la poëſie. Elle eſt à la vérité plus marquée dans les vers que dans la proſe; mais elle n'en exiſte pas moins dans celle-ci, & n'y eſt pas moins néceſſaire. Nous parlerons d'abord de celle-ci, & enſuite de l'Harmonie poëtique.

L'Harmonie de la proſe étoit appellée par les Grecs Rhythme, & par les Latins Nombre oratoire, *Numerus*.

On ne peut diſconvenir que l'arrangement des mots ne contribue beaucoup à la beauté, quelquefois même à la force du diſcours. Il y a dans l'homme un goût naturel qui le rend ſenſible au nombre & à la cadence; & pour introduire dans les langues cette eſpèce de concert, cette Harmonie, il n'a fallu que conſulter la nature, qu'étudier le génie de ces langues, que ſonder & interroger pour ainſi dire les oreilles, que Cicéron appelle avec raiſon un juge fier & dédaigneux. En effet, quelque belle que ſoit une penſée en elle-même, ſi les mots qui l'expriment ſont mal arrangés, la délicateſſe de l'oreille en eſt choquée; une compoſition dure & rude la bleſſe, au lieu qu'elle eſt agréablement flattée de celle qui eſt douce & coulante. Si le nombre eſt mal ſoutenu, & que la chûte en ſoit trop prompte, elle ſent qu'il y

manque quelque choſe, & n'eſt point ſatisfaite. Si au contraire il y a quelque choſe de traînant & de ſuperflu, elle le rejette, & ne peut le ſouffrir. En un mot, il n'y a qu'un diſcours plein & nombreux qui puiſſe la contenter.

Par la différente ſtructure que l'Orateur donne à ſes phraſes, le diſcours tantôt marche avec une gravité majeſtueuſe, ou coule avec une prompte & légere rapidité, tantôt charme & enleve l'Auditeur par une douce Harmonie, ou le pénetre d'horreur & de ſaiſiſſement par une cadence dure & âpre; mais, comme la qualité & la meſure des mots ne dépendent point de l'Orateur; & qu'il les trouve pour ainſi dire tout taillés, ſon habileté conſiſte à les mettre dans un tel ordre que leur concours & leur union, ſans laiſſer aucun vuide ni cauſer aucune rudeſſe, rendent le diſcours doux, coulant, agréable; & il n'eſt point de mots, quelque durs qu'ils paroiſſent par eux-mêmes, qui, placés à propos par une main habile, ne puiſſent contribuer à l'Harmonie du diſcours, comme dans un bâtiment les pierres les plus brutes & les plus irrégulieres y trouvent leur place. Iſocrate, à proprement parler, fut le premier chez les Grecs qui les rendit attentifs à cette grace du nombre & de la cadence, & Cicéron rendit le même ſervice à la langue de ſon païs.

Quoique le nombre doive être répandu dans tout le corps & le tiſſu des périodes dont un diſcours eſt compoſé, & que ce ſoit de cette union & de ce concert de toutes les parties que réſulte l'Harmonie, cependant on convient que c'eſt ſurtout à la fin des périodes qu'il paroît & ſe fait ſentir. Le commencement des périodes ne demande pas un ſoin moins particulier, parce que l'oreille y donnant une attention toute nouvelle, en remarque aiſément les défauts.

Il y a un arrangement plus marqué & plus étudié qui peut convenir aux diſcours d'appareil & de cérémonie, tels que ſont ceux du genre démonſtratif, où l'Auditeur, loin d'être choqué des cadences meſurées & nombreuſes obſervées, pour ainſi dire, avec ſcrupule, ſçait gré à l'Orateur de lui procurer par-là un plaiſir doux & innocent. Il n'en eſt pas ainſi, quand il s'agit de matieres graves & ſérieuſes, où l'on ne cherche qu'à inſtruire & qu'à toucher; la cadence pour lors doit avoir quelque choſe de grave & de ſérieux. Il faut que cette amorce du plaiſir qu'on prépare aux Auditeurs, ſoit comme cachée & enveloppée ſous la ſolidité des choſes & ſous la beauté des expreſſions, dont ils ſoient tellement occupés, qu'ils paroiſſent ne pas faire d'attention à l'Harmonie.

Ces principes, que nous tirons de M. Rollin, qui les a lui-même puiſés dans Cicéron &

Quintilien, ſont applicables à toutes les langues. On a long-tems cru que la nôtre n'étoit pas ſuſceptible d'Harmonie, ou du moins on l'avoit totalement négligée juſqu'au dernier ſiècle. Balzac fut le premier qui preſcrivit des bornes à la période, & qui lui donna un tour plein & nombreux. L'Harmonie de ce nouveau ſtyle enchanta tout le monde; mais, il n'étoit pas lui même exempt de défauts, les bons Auteurs qui ſont venus depuis les ont connus & évités.

L'Harmonie de la proſe contient, 1°. les ſons qui ſont doux ou rudes, graves ou aigus; 2°. la durée des ſons brefs ou longs; 3°. les repos qui varient ſelon que le ſens l'exige; 4°. les chûtes des phraſes qui ſont plus ou moins douces ou rudes, ſerrées ou négligées, ſeches ou arrondies. Dans la proſe nombreuſe, chaque phraſe fait une ſorte de vers qui a ſa marche. L'eſprit & l'oreille s'ajuſtent & s'alignent, dès que la phraſe commence, pour faire quadrer enſemble la penſée & l'expreſſion, & les mener de concert l'une avec l'autre juſqu'à une chûte commune qui les termine d'une façon convenable, après quoi c'eſt une autre phraſe. Mais, comme la penſée ſera différente, ſoit par la qualité de ſon objet, ſoit par le plus ou le moins d'étendue, ce ſera un vers d'une autre eſpece & auſſi d'une autre étendue, & qui ſera autrement terminé; tellement que la proſe nombreuſe, quoique liée par une ſorte d'Harmonie, reſte cependant toujours libre au milieu de ſes chaînes. Il n'en eſt pas de même dans les vers, tout y eſt preſcrit par les loix fixes, & dont rien n'affranchit; la meſure eſt dreſſée, il faut la remplir avec préciſion, ni plus ni moins, la penſée finie ou non; la regle eſt formelle & de rigueur.

Mais, parce que ce qui conſtituoit l'Harmonie dans la poëſie Grecque & Latine, étoit fort différent de ce qui la produit dans les langues modernes, les unes & les autres n'ont pas à cet égard des principes communs.

Le premier fondement de l'Harmonie, dans les vers Grecs & Latins, c'eſt la regle des ſyllabes, ſoit pour la quantité qui les rend breves ou longues, ſoit pour le nombre qui fait qu'il y en a plus ou moins, ſoit pour le nombre & la quantité en même tems. 2°. Les inverſions & les tranſpoſitions beaucoup plus fréquentes & plus hardies que dans les langues vivantes. 3°. Une cadence ſimple, ordinaire, qui ſe ſoutient par-tout. 4°. Certaines cadences particulieres plus marquées, plus frappantes, & qui ſe rencontrant de tems à autre, ſauvent l'uniformité des cadences uniformes.

Il n'en eſt pas de même de notre langue; par exemple, quoiqu'on convienne aujourd'hui qu'elle a des breves & des longues, ce n'eſt pas à cette diſtinction que les Inventeurs de

notre poëſie ſe ſont attachés pour en fonder l'Harmonie, mais ſimplement au nombre des meſures & à l'aſſonance des finales de deux en deux vers. Ils ont auſſi admis quelques inveſſions, mais légeres & rares; en ſorte qu'on ne peut bien décider ſi nous ſommes plus ou moins riches à cet égard que les Anciens, parce que l'Harmonie de nos vers ne dépend pas des mêmes cauſes que celle de leur poëſie.

L'Harmonie des vers répond exactemeut à la mélodie du chant. L'une & l'autre ſont une ſucceſſion naturelle & ſenſible des ſons. Or, comme dans la ſeconde un air filé ſur les mêmes tons endormiroit, & qu'un mauvais coup d'archet cauſe une diſſonance phyſique qui choque la délicateſſe des organes; de même dans la premiere, le retour trop fréquent des mêmes rimes ou des mêmes expreſſions, le concours ou le choc de certaines lettres, l'union de certains mots, produiſent ou la monotonie ou des diſſonnances. Les ſentimens ſont partagés ſur nos vers Alexandrins, que quelques Auteurs trouvent trop uniformes dans leurs chûtes, tandis qu'ils paroiſſent à d'autres très-harmonieux. Le mêlange des vers & l'entrelacement des rimes contribuent auſſi beaucoup à l'Harmonie, pourvu que d'eſpace en eſpace on change de rimes, car ſouvent rien n'eſt plus ennuyeux que les rimes trop ſouvent redoublées.

HARMONIQUES (Muſiciens), (*a*) Muſiciens dont il eſt fait mention dans Plutarque. On nommoit ainſi ceux qui conſultoient moins la raiſon ou les proportions, que l'oreille.

HARMONUS, *Harmonus*, (*b*) Ayeul de Phéréclus très-habile charpentier.

HARMOSTE, *Harmoſtes*, Ἁρμοστής, (*c*) Officier ou Magiſtrat de Lacédémone.

Les Harmoſtes étoient une eſpece d'Intendans. Il y en avoit ſix dans l'état de Lacédémone, la Laconie proprement dite, apparemment un pour chaque tribu, comme nous en avons un dans chaque province. Des inſcriptions nous apprennent qu'il y en avoit un ſeptieme à Thyréa, c'eſt qu'alors Thyréa étoit aux Lacédémoniens; ce qu'il faut bien remarquer, pour ſuivre & ſavoir parfaitement les progrès des conquêtes des Lacédémoniens ſur les Argiens; car, huit ou neuf ans après la déclaration de guerre contre les Meſſéniens, on nous parle d'une entrepriſe des Lacédémoniens ſur les Argiens, à l'occaſion de Thyréa. Si un marbre, trouvé à Calamata, ne nous en indique pas un plus grand nombre, c'eſt qu'alors la Laconie ne s'étendoit pas au delà de ſes bornes; mais, ſi celui qui a été trouvé

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 59.
(*b*) Homer. Iliad. L. V. v. 60.
(*c*) Pauſ. p. 539, 552 & 591. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XV. p. 417.

à Phares, en marque davantage, c'eſt qu'en ce tems-là les Lacédémoniens avoient mis de ces Intendans dans les Cantons qu'ils avoient conquis ſur les Meſſéniens, car les Lacédémoniens avoient de ces ſortes d'Intendans en plus grand ou en plus petit nombre, ſelon le beſoin ou l'étendue de leurs conquêtes. Il en ont eu à Athenes, à Byzance & dans d'autres villes.

HARMOSTERE, le même Officier que l'Harmoſte. *Voyez* Harmoſte.

HARNAPHER, *Harnapher*, Ἀρναφὲρ, (*a*) fut le ſecond des fils de Supha.

HARODI, *Harodi*, (*b*) lieu où naquirent Semma & Elica, deux vaillans hommes de l'armée de David. Dans un autre endroit, il eſt dit que Semma étoit Ararite, ou du lieu nommé Arari. Dans le premier livre des Paralipomenes, on trouve *Sammoth Arorites*, & *Samaoth Iezerites*.

HAROMAPH, *Haromaph*, Ἐρωμαὲφ, (*c*) fut pere de Jedaia.

HAROSETH des gentils, *Haroſeth Gentium*, (*d*) Ἀρισωθ τῶν Ἐθνῶν, ville de Paleſtine, ſituée ſur le lac de Séméchon, lieu de la demeure de Siſara, Général des troupes de Jabin roi d'Hazor.

HARPAGUS, *Harpagus*, Ἅρπαγος, fleuve. *Voyez* Harpaſus.

HARPAGUS, *Harpagus*, Ἅρπαγος, (*e*) Mede de nation, l'un des principaux Officiers de la Cour d'Aſtyage, dont il étoit allié. C'étoit le confident & le favori de ce Prince, le plus fidèle de tous ſes ſujets, & le Miniſtre de toutes ſes affaires.

Aſtyage, après la naiſſance de Cyrus ſon petit fils, manda Harpagus, & lui parla en ces termes: » Garde-toi, Harpagus, » de manquer de faire ce que » je vais te commander, & » quand tu l'auras ſçu, n'en differe pas l'exécution. Ne me » trompe point, je te prie, car » en penſant ſervir autrui, tu » te tromperois toi-même, & » attirerois ta ruine. Prends l'enfant qui eſt né de Mandane, » porte-le dans ta maiſon, fais-» le promptement mourir, & » enterre-le après cela comme » tu voudras. Je crois, répondit Harpagus, que je ne vous » ai jamais déplu en aucune » choſe; je ferai en ſorte à l'avenir que je ne vous déplairai » pas encore. Si vous voulez » qu'il meure, c'eſt à moi d'exécuter & d'obéir à vos volontés. » Ainſi répondit Harpagus. Et en même-tems l'enfant paré de quelques ornemens, lui fut mis entre les mains pour être conduit à la mort. Il le

(*a*) Paral. L. I. c. 7. v. 36.
(*b*) Reg. L. II. c. 23. v. 11, 25. Paral. L. I. c. 11. v. 27. c. 27. v. 8.
(*c*) Eſdr. L. II. c. 3. v. 10.
(*d*) Judic. c. 4. v. 2.
(*e*) Herod. L. I, c. 108. *& ſeq.* Juſt. L. I. c. 4. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. I. pag. 486.

porta en pleurant en ſa maiſon, & fit ſavoir à ſa femme ce que lui avoit dit Aſtyage, » Qu'avez-vous donc envie de faire, lui dit cette femme? Pour » moi, répondit le mari, quand » Aſtyage devroit faire éclater » contre moi plus de fureur, » qu'il n'en montre aujourd'hui » contre cet enfant, je ne lui » obéirai point, & pour plu» ſieurs raiſons, je ne ſerai point » l'auteur de cette mort. Premie» rement, je ſuis parent de » l'enfant, & d'ailleurs Aſtya» ge eſt fort vieux, & n'a point » d'enfans mâles qui puiſſent » lui ſuccéder. Si après ſa mort » la Puiſſance ſouveraine doit » tomber entre les mains de ſa » fille, dont il veut aujour» d'hui que je tue l'enfant, que » m'en pourra-t-il arriver que » de grands malheurs? Que ſi » pour ma ſûreté il faut que cet » enfant périſſe, il vaut mieux » que ce ſoit par les mains » d'Aſtyage que par le crime » des miens. »

Après ce diſcours, il envoya chercher Mitradate, qui étoit chargé de la conduite des troupeaux du Roi. Dès qu'il fut arrivé, Harpagus lui dit qu'Aſtyage lui commandoit de prendre cet enfant pour l'expoſer ſur la montagne la plus déſerte de ſon païs; & qu'il lui avoit ordonné de lui déclarer que s'il lui ſauvoit la vie, & qu'il ne le fit pas mourir, il périroit lui-même d'une mort épouvantable. Mais, ajouta-t-il, afin que la volonté du roi ſoit exactement exécutée, je ſuis chargé de voir ſi vous aurez expoſé l'enfant ſelon les ordres que je vous en donne. Quand Mitradate eut entendu ce diſcours, il prit l'enfant, & s'en retourna chez lui. Comme ſa femme étoit groſſe, elle accoucha par hazard en ce moment d'un fils. Mais, quand elle eut apperçu le jeune Cyrus qui étoit grand & bien fait, elle voulut lui ſauver la vie. Son mari lui repréſenta qu'il étoit contraint d'exécuter ce qu'on lui avoit ordonné, qu'il devoit venir des hommes de la part d'Harpagus pour ſavoir s'il auroit obéi, & qu'il mourroit lui-même miſérablement, s'il n'accompliſſoit pas les ordres qu'on lui avoit donnés. Cette femme voyant qu'elle ne pouvoit obtenir ce qu'elle ſouhaitoit: » Puiſque, je ne » ſaurois, dit-elle, vous per» ſuader, faites au moins ce » que je vais vous dire, ſi c'eſt » une néceſſité qu'il y ait des » témoins pour voir expoſer » cet enfant. J'ai accouché d'un » enfant mort, expoſez-le ſur » la montagne, & nourriſſons » celui-ci comme s'il étoit à » nous. Ainſi, nous n'offenſe» rons point nos maîtres, » & nous ferons quelque » choſe pour notre petite for» tune. Au moins, celui qui eſt » mort aura une ſépulture » royale, & celui qui reſte ne » perdra pas malheureuſement » la vie. » Ce bon homme s'imagina que ſa femme lui parloit raiſonnablement, & exécuta ce

qu'elle diſoit. Il donna donc a ſa femme l'enfant qu'il avoit apporté pour le faire mourir, mit le ſien qui étoit mort dans le berceau où il avoit apporté l'autre enfant, & l'expoſa ſur la montagne la plus déſerte, avec les ornemens de l'autre.

Le troiſieme jour après qu'il eut expoſé cet enfant, il mit un de ſes compagnons en ſa place, & retourna à la ville chez Harpagus, & lui dit qu'il étoit prêt à lui montrer le corps mort de cet enfant. Harpagus y envoya les plus fidèles des ſiens, de qui il apprit que la choſe étoit véritable, & fit enterrer l'enfant de Mitradate. Sa femme ayant donc pris l'autre, qui fut depuis appellé Cyrus, l'éleva chez elle, & lui donna un nom à ſa fantaiſie. Mais, lorſqu'il eut atteint l'âge de dix ans, il fut découvert & reconnu d'Aſtyage. Ce Prince, ayant fait venir Mitradate, lui demanda où il avoit pris cet enfant, & qui l'avoit mis entre ſes mains. Mitradate répondit qu'il étoit ſon fils, & que ſa femme étoit ſa mere. Mais, Aſtyage lui dit qu'il ne gagnoit rien de diſſimuler, & que s'il ne vouloit pas parler on ſauroit bien l'y contraindre; & en diſant cela il fit ſigne à ſes gardes de le ſaiſir. Mitradate, ſe voyant réduit à l'extrêmité, découvrit enfin la vérité ſans en rien diſſimuler, & demanda pardon au Roi. Quand Aſtyage eut appris cette aventure, il ne témoigna pas s'en ſoucier beaucoup, & néanmoins il manda Harpagus, contre qui il étoit en colère. » Harpagus, » lui dit-il, de quelle mort » avez-vous fait mourir l'enfant que je vous donnai, & » qui étoit né de ma fille? » Harpagus, voyant Mitradate préſent, ne voulut diſſimuler ni couvrir ſon action par un menſonge, de peur d'être convaincu par les témoignages qu'on produiroit contre lui. Il fit donc cette réponſe: » Lorſque j'eus » reçu cet enfant, je cherchai » un moyen de ne rien faire qui » fût contraire à votre intention; & comme je n'ai jamais » rien fait contre votre ſervice, je réſolus d'agir de telle » ſorte, que je n'offenſaſſe » point votre Majeſté, & que » je ne fuſſe point votre bourreau, ni de la Princeſſe votre fille. Je donnai donc l'enfant à cet homme que j'avois » fait venir exprès, & je lui » dis que c'étoit vous qui commandiez qu'on le tuât; & » certes je ne penſe pas avoir » failli en diſant cela, car vous » l'aviez commandé. Enfin, en » lui donnant cet enfant comme » par votre ordre, je lui enjoignois de l'expoſer ſur une » montagne déſerte, & de demeurer auprès de lui juſqu'à » ce qu'il fût mort. Je lui fis » toutes ſortes de grandes menaces, s'il n'exécutoit ce » commandement; & quand il » eut ſatisfait à l'ordre que je » lui avois donné, j'envoyé » ſur les lieux pour en être

» mieux assuré, les plus fidè-
» les des miens; je fçus d'eux
» que cet enfant étoit mort,
» & je le fis enterrer par eux-
» mêmes. Voilà comment la
» chose s'est passée, & com-
» ment cet enfant est mort. »

C'est ainsi qu'Harpagus parla au Roi sans rien dissimuler de la vérité; & le roi cachant sa colère & son ressentiment, lui conta premièrement tout ce qu'il avoit appris de Mitradate, & enfin il lui dit que l'enfant vivoit, & qu'il en étoit bien aise. » Car, dit il, j'étois dans l'in-
» quiétude sur l'aventure de
» cet enfant, & je ne pouvois
» souffrir que ma fille me re-
» prochât en elle-même, d'être
» le meurtrier de son fils. Mais,
» puisque la fortune nous est
» plus favorable que nous ne
» pensions, envoyez votre fils
» avec cet enfant qu'on vient
» de me rendre, & ne manquez
» pas de venir souper avec
» moi, parce que j'ai résolu
» pour le recouvrement de
» mon petit-fils, de sacrifier
» aux dieux à qui j'en dois de
» grandes marques de recon-
» noissance. »

Quand Harpagus eut entendu ces paroles, il se prosterna devant le roi, & s'en retourna en sa maison, extraordinairement réjoui que sa faute eût eu un si bon succès, & d'avoir été prié par le roi au festin qu'il faisoit, en signe de réjouissance. Il ne fut pas si-tôt rentré chez lui, qu'il envoya au palais son fils unique, âgé environ de treize-ans, & lui enjoignit de faire tout ce que le roi lui commanderoit. Cependant, satisfait de son aventure, il dit à sa femme tout ce qui lui étoit arrivé. Mais, quand son fils fut dans le palais, le roi commanda qu'on le fît mourir, qu'on le coupât en morceaux, qu'on en fît rôtir une partie, & bouillir l'autre, & qu'on le tînt prêt pour le servir sur la table. L'heure du souper étant venue, & chacun s'étant assemblé, & Harpagus avec les autres, on servit devant le Roi & les autres Seigneurs des viandes ordinaires; mais, on servit devant Harpagus tous les membres de son fils découpés, excepté la tête, les pieds & les mains qu'on tenoit cachés dans une corbeille couverte. Lorsqu'Astyage vit qu'Harpagus étoit rassasié de cette viande, il lui demanda s'il l'avoit trouvée excellente; & Harpagus lui répondit qu'il n'en avoit jamais mangé de meilleure. En même-tems, ceux qui avoient l'ordre du roi, lui apportèrent dans un plat la tête de son fils, ses mains & ses pieds, & lui dirent qu'il découvrît ce mets, & qu'il en prît ce qu'il en voudroit. Harpagus fit ce qu'on lui disoit, & quand il eut découvert ce plat, il vit les misérables restes de son fils; cependant, il ne s'étonna point d'un spectacle si étrange, & demeura maître de lui-même dans un si grand sujet d'affliction. Alors, Astyage lui demanda s'il savoit

de quelle viande il avoit mangé, & Harpagus lui répondit qu'il le ſavoit fort bien, mais qu'il ne trouvoit rien à redire à tout ce que faiſoit le Roi. Après avoir fait cette réponſe & ramaſſé les triſtes reſtes de ſon fils, il s'en retourna dans ſa maiſon, où il leur rendit ſans doute les derniers devoirs.

Harpagus étoit néanmoins pouſſé par une vive paſſion de ſe venger d'Aſtyage. Mais, n'étant que ſimple particulier, il ne croyoit pas qu'il fût ſûr pour lui d'entreprendre de ſe venger tout ſeul & par ſes ſeules forces d'un puiſſant monarque. C'eſt pourquoi, il jetta les yeux ſur Cyrus, qui étoit alors dans la vigueur de ſon âge; il fit donc en ſorte de l'intéreſſer dans ſon parti, & de l'avoir pour compagnon dans le deſſein de ſe venger. Aſtyage même favoriſa ce complot par les traitemens rigoureux qu'il faiſoit aux Medes; de façon qu'Harpagus ayant fait amitié avec les plus grands Seigneurs du pays, leur perſuada facilement d'ôter la couronne à Aſtyage, & de la donner à Cyrus. Harpagus, ayant formé cette entrepriſe & diſpoſé toutes choſes pour le ſuccès qu'il attendoit, crut qu'il falloit donner avis de ſon deſſein à Cyrus, qui étoit alors en Perſe; & pour en venir à bout il ſe ſervit de ce moyen, ne pouvant en trouver un autre, parce qu'il y avoit des gardes & des eſpions de toutes parts ſur les chemins. Il mit une lettre dans le corps d'un lievre dont il avoit ôté le dedans, & l'ayant recouſu ſi adroitement qu'il ne paroiſſoit point qu'il eût été ouvert, il le donna avec les filets qui avoient ſervi à le prendre à un de ſes véneurs, & l'envoya en Perſe, avec ordre de dire à Cyrus, en lui donnant ce lievre, qu'il l'ouvrît lui même de ſa main, & que perſonne ne fût préſent à cette action. Le meſſager exécuta le commandement qu'on lui avoit fait; Cyrus ouvrit lui même ce lievre, & lut l'écrit qu'il y trouva. Sur cette lecture, il ſollicita les Perſes à la révolte. Ces peuples, qui depuis long-tems n'obéiſſoient qu'avec peine aux Medes, ſe mirent volontiers en liberté. Aſtyage, ayant appris cette nouvelle, manda Cyrus par un courrier qu'il lui envoya, & Cyrus commanda au courrier de dire au Roi qu'il iroit le trouver plutôt qu'il ne ſouhaitoit.

Sur cette réponſe, Aſtyage fit prendre les armes à tous les Medes; & comme ſi les Dieux lui euſſent ôté le jugement, il donna à Harpagus la conduite de ſes troupes, ne ſe ſouvenant plus du traitement qu'il lui avoit fait. Il eſt vrai que lorſque les Medes en furent venus aux mains avec les Perſes, tous ceux qui ignoroient le deſſein d'Harpagus, combattirent vaillamment; mais, ceux qui le ſavoient ſe rangerent du côté des Perſes, ou

combattirent lâchement; ou prirent d'eux-mêmes la fuite. Ainſi, l'armée des Medes ayant été miſe en déroute par un complot ſi honteux, quand Aſtyage en eut reçu la nouvelle, il dit ſeulement, en menaçant Cyrus qui venoit de remporter la victoire : *Il ne s'en réjouira pas long-tems.* Sur le champ & avant toutes choſes, il fit pendre ces interpretes de ſonges, qui lui avoient perſuadé de renvoyer Cyrus en Perſe. Enſuite, il fit prendre les armes à tous les Medes qui étoient demeurés dans la ville tant vieux que jeunes; & les ayant mis en campagne, il donna bataille contre les Perſes, mais il ne fut pas plus heureux en cette occaſion qu'en la premiere; car, il fut pris vif dans le combat, & ſon armée fut entierement défaite. Alors, Harpagus, qui ſe trouva devant lui, commença à inſulter à ſa miſere, l'attaqua par des railleries, lui dit tout ce qui pouvoit le plus l'offenſer, & lui demanda s'il ſe ſouvenoit du feſtin où il lui avoit fait manger ſon fils, parce que c'étoit pour ce ſujet que ſon ſceptre étoit changé en des fers, & ſa domination en ſervitude. Aſtyage le regardant, l'interrogea à ſon tour, & lui demanda ſi la rébellion & la victoire de Cyrus étoient un ouvrage d'Harpagus. Harpagus ayant répondu qu'il pouvoit juſtement ſe l'attribuer, puiſqu'il en avoit écrit à Cyrus, & lui avoit conſeillé cette guerre; Aſtyage lui dit, » qu'il étoit le plus inſenſé » & le plus méchant de tous » les hommes; le plus inſenſé, » dit-il, parce que s'il avoit » l'occaſion de ſe faire Roi lui » même, & que ce fût par ſon » moyen que les affaires euſſent changé, il devoit mettre la couronne ſur ſa tête, » & non pas ſur la tête d'un » autre; & le plus méchant, » parce que pour une injure » particuliere, il avoit mis » en ſervitude tous les Medes. » Car, s'il falloit faire paſſer » le royaume entre les mains » de quelqu'autre, il étoit » plus à propos de procurer » ce bien à quelqu'un des Medes qu'à un Perſan. Que » cependant les Medes qui » n'avoient point failli, en » étoient devenus eſclaves des » Perſes, au lieu qu'auparavant ils en avoient la domination; & que les Perſes, » autrefois eſclaves des Medes, » en étoient devenus les maîtres. » C'eſt ainſi qu'Aſtyage, fut dépouillé de ſon royaume après avoir regné trente-cinq ans. Le récit que nous venons de faire d'après Hérodote, n'eſt pas tout-à-fait le même que ce lui que nous avons fait d'après Juſtin ſous l'article d'Aſtyage.

Harpagus demeura depuis conſtamment attaché au parti de Cyrus. Ayant ſuccédé à Mazare au commandement des troupes, il entra dans l'Ionie, où il prit aiſément les Villes par le moyen des tranchées

qu'il faiſoit faire à l'entour, après avoir contraint les habitans de ſe retirer dans leurs murailles; & la première des Ioniens, dont il ſe rendit le maître par cette invention, fut la ville de Phocée. Après avoir fait la conquête de ce pays, il mena ſes troupes contre les Cariens, les Cauniens & les Lyciens, qu'il força auſſi de ſe ſoumettre.

HARPAGUS, *Harpagus*, (*a*) Ἅρπαγος, Perſe de nation, ayant livré bataille à Hiſtiée, lui tailla en pièces la plus grande partie de ſes troupes & le prit lui-même en vie. L'ayant enſuite fait mettre en croix à Sardes, il envoya ſa tête à Darius.

HARPALE, *Harpalos*, nom (*b*) d'un des chiens d'Actéon; ce chien portoit une marque blanche ſur le front. Le mot *Harpale* veut dire raviſſeur, du Grec ἁρπάζω, *rapio*.

HARPALION, *Harpalion*, (*c*) Ἁρπαλίων, fils du roi Pylémene, ayant ſuivi ſon père à la guerre de Troye, s'avança un jour contre Ménélaüs; & après avoir lancé ſon javelot ſur ſon bouclier, qui n'en put être percé, il cherchoit à regagner ſon bataillon, regardant de tous côtés pour éviter les traits des ennemis. Mérion, qui l'apperçut, lui tira une fleche, & le bleſſa au haut de la hanche. Harpalion, percé d'outre en outre par ce fer mortel, tomba ſur ſes genoux; & rendant les derniers ſoupirs entre les bras de ſes compagnons affligés, il étoit étendu ſur la pouſſiere. Dans un moment, le ſang, qui ſortoit à gros bouillons de ſa plaie, eut rougi la terre tout au tour de lui. Ses généreux Paphlagoniens, empreſſés à le ſecourir, le voyant expiré, le mirent ſur ſon char, & l'emmenerent à Troye avec les ſentimens de la plus vive douleur. Son pere, le viſage baigné de larmes, ſuivoit le char, & perſonne ne ſe préſentoit pour venger la mort de ſon fils. Pâris ſeul, touché de la perte d'un prince avec lequel il avoit contracté le droit d'hoſpitalité en voyageant dans les villes de Paphlagonie, voulut rendre ce triſte office à ſon ami.

HARPALUS, *Harpalus*, Ἅρπαλος, fils d'Amyclas. *Voyez* Atdale, à l'article duquel il faut lire Harpalus au lieu d'Arpalus.

HARPALUS, *Harpalus*, Ἅρπαλος, ſçavant Aſtronome Grec, vivoit vers la 75^e^ Olympiade, & l'an 480 avant J. C. Il corrigea le Cycle de huit années, que Cléoſtrate, natif de Ténédos, avoit inventé pour ajuſter le cours du ſoleil à celui de la lune. Il en propoſa même un autre de neuf ans, qui fut ſuivi durant quelque-

(*a*) Herod. L. VI. c. 28, 30.
(*b*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.
(*c*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 643 & ſeq.

tems ; mais, Méton, fils de Pauſanias, y ayant trouvé quelques erreurs, publia ſous la 84e Olympiade, vers l'an 444 avant l'ere chrétienne, ſon Ennéadécaëtéride, c'eſt-à-dire, ſon Cycle de dix-neuf ans, que nous appellons Nombre d'or. Feſtus Aviénus parle d'Harpalus dans ſon 17e livre.

HARPALUS, *Harpalus*, (a) Ἅρπαλος, Macédonien s'attacha aux intérêts d'Alexandre, pendant les conteſtations que ce Prince eut avec le roi Philippe. Cela fut cauſe de ſa diſgrace, qui ne dura que juſqu'à la mort de Philippe, après laquelle Alexandre le rappella, & lui donna de grandes marques d'amitié; il le récompenſa même, en lui confiant le gouvernement de Cilicie, ſelon quelques Auteurs. Tout le monde conviendra qu'il eut celui de Babylone, & la charge de grand tréſorier.

Pendant qu'il étoit à Babylone, avec tous les revenus d'Alexandre, ayant appris que ce prince préparoit une expédition dans les Indes, il ſe perſuada qu'il n'en reviendroit jamais. Dans cette penſée, il ſe livra à toute eſpèce de débauches; & comme il ſe voyoit Satrape d'une province fort étendue, il commença par attenter à la pudicité des femmes, & à ſe livrer à toutes les eſpèces d'impudicités uſitées parmi les barbares; de ſorte qu'il eut bientôt épuiſé par ſes débauches, le tréſor qui lui étoit confié. Il faiſoit apporter de la mer rouge, malgré ſon grand éloignement, toutes les eſpèces de poiſſons qu'elle enfermoit dans ſes eaux; & les dépenſes exceſſives dans leſquelles il s'étoit jetté, excitoient depuis long-tems les murmures & les plaintes de tout le monde. Il avoit même fait venir d'Athenes la plus fameuſe courtiſanne de ce tems-là nommée Pythonique. Il lui avoit fait, tant qu'elle avoit vécu, des préſens d'une magnificence royale, & comme elle mourut en Aſie, il la fit reporter en Grece à très-grands frais, & lui fit dreſſer dans l'Attique même un tombeau ſuperbe. Ayant fait venir enſuite du même lieu une autre courtiſanne nommée Glycere, il fit encore avec elle des dépenſes exorbitantes; de ſorte que ſentant lui-même que la vie qu'il menoit, ne pouvoit aboutir qu'à un grand revers de fortune, il prenoit la réſolution de gagner le peuple d'Athenes par ſes bienfaits. Enfin, voyant qu'Alexandre, à ſon retour de l'Inde, avoit fait punir de mort pluſieurs Satrapes qui avoient abuſé de leur pouvoir, & craignant un ſort pareil pour lui-même, il ſe fit une ſomme de cinq mille talens, & il forma un corps de ſix mille ſoldats à

(a) Diod. Sicul. pag. 619, 620, 632. Plut. Tom. I. p. 751, 857. Q. Curt. L. IX. c. 3. L. X. c. 2. Juſt. L. XIII. c. 5. Pauſ. p. 69, 70, 148. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. p. 784. *& ſuiv.*

gages, avec leſquels il ſortit de l'Aſie pour prendre la route d'Athenes. Mais, comme aucune République ne voulut le recevoir ſur ſon paſſage, il laiſſa tous ſes ſoudoyés à Ténare promontoire de la Laconie; & n'emportant avec lui qu'une partie de ſes tréſors, il vint ſe rendre ſuppliant du peuple d'Athenes.

D'abord, tous ceux qui avoient coutume de s'enrichir de leur métier d'Orateur, coururent à lui à l'envi, tout prêts à ſe laiſſer corrompre, & déja corrompus par l'eſpérance. Harpalus ne manqua pas de leur donner quelque petite partie de ſes grands tréſors pour les amorcer; mais, il fit offrir à Phocion ſept cens talens, mettant d'ailleurs tous ſes autres biens & ſa perſonne même en ſa diſpoſition & ſous ſa ſauve-garde. Il connoiſſoit le crédit infini qu'il avoit auprès du peuple. C'étoit la réputation de ſa probité, & ſur-tout de ſon déſintéreſſement, qui lui avoit acquis ce crédit. On juge bien qu'un homme de ce caractère ne dut pas recevoir favorablement les députés d'Harpalus. Il leur parla en effet très-durement, & leur déclara qu'il alloit prendre des meſures très-violentes contre lui, s'il ne ceſſoit de corrompre ſa ville. Harpalus perdit toute eſpérance de ce côté-là.

Démoſthene, au commencement, ne lui fut pas plus favorable. Il conſeilla aux Athéniens de le renvoyer; & de ſe donner bien de garde de jetter leur ville dans une guerre pour un ſujet très-injuſte & ſans aucune néceſſité.

Quelques jours après, Harpalus, comme on faiſoit l'inventaire de ſes biens, s'étant apperçu que Démoſthene prenoit plaiſir à conſidérer une coupe, & qu'il en admiroit la figure, & la beauté de l'ouvrage, le pria de la ſoupeſer, pour juger lui-même du poids de l'or. Démoſthene l'ayant priſe fut étonné du poids qui étoit conſidérable, & demanda combien elle peſoit. Harpalus lui répondit en ſouriant: Elle peut bien être de vingt talens. Cet endroit a dans le texte Grec de Plutarque, une grace qu'il eſt bien difficile de conſerver dans le françois. Cette grace conſiſte dans le mot ὄγκον, qui eſt le terme propre des balances, & qui ſignifie *peſer*: *Cela peſe tant*. Et en même-tems ὄγκον eſt un terme ordinaire qui ſignifie *contenir*. On a tâché de conſerver cette équivoque par le mot *être*, car en notre langue *cette coupe eſt de vingt talens* peut ſignifier; *elle eſt du poids de vingt talens*, & *elle peut contenir vingt talens*; comme on dit qu'*un tonneau eſt de tant de pintes*, & *qu'un vaiſſeau eſt de tant de tonneaux*. Mais, revenons à notre récit.

Dès le ſoir même, Harpalus envoya à Démoſthene vingt talens avec la coupe; car, il avoit une ſagacité merveilleuſe pour

pour découvrir à la mine & à certains coups d'œil le foible d'un homme épris de l'amour de l'or. Démoſthene ne réſiſta point, mais vaincu par ce préſent, & n'étant plus maître de lui, il paſſa tout d'un coup dans le parti d'Harpalus; & le lendemain matin, le coup bien enveloppé de laines & de bandelettes, il ſe rendit à l'aſſemblée. Le peuple lui ordonna de ſe lever & de parler; mais il le refuſa, faiſant ſigne qu'il avoit une extinction de voix. Quelques plaiſans dirent tout haut que leur Orateur avoit été ſurpris la nuit, non d'une *eſquinancie*, mais d'une *argyrancie*, pour faire entendre que c'étoit l'argent d'Harpalus qui lui avoit éteint la voix.

Le lendemain, le peuple, ayant été informé du préſent qu'il avoit reçu, entra dans une grande colère contre lui, & refuſa d'écouter ſa juſtification. Harpalus fut donc chaſſé de la ville, & il jugea que le plus ſûr pour lui étoit de revenir à Ténare vers ſes anciens ſoudoyés; delà pourtant il ſe refugia encore en l'Iſle de Crete, où il fut enfin tué en ſecret par Thymbron qui avoit été ſon ami. Il y en a qui prétendent qu'il fut tué par ſes propres domeſtiques; d'autres diſent que Pauſanias Macédonien de nation lui dreſſa des embûches où il périt; ce qui eſt certain, c'eſt que Philoxene autre Macédonien qui vouloit obliger les Athéniens à lui livrer Harpalus, prit du moins ſon intendant, comme il s'enfuyoit à Rhodes; quand il l'eut en ſa puiſſance, il le fit appliquer à la queſtion pour ſavoir de lui tous ceux qui avoient pris de l'argent d'Harpalus; après quoi il écrivit aux Athéniens une lettre qui contenoit les noms de tous ces traîtres, & la ſomme que chacun d'eux avoit touchée; dans cette lettre il n'étoit fait aucune mention de Démoſthene, quoiqu'Alexandre le haït mortellement, & que Philoxene fût ſon ennemi particulier.

HARPALUS, *Harpalus*, (*a*) Ἅρπαλος, chef d'une ambaſſade, que Perſée roi de Macédoine envoya à Rome, l'an 172 avant Jeſus-Chriſt. Sa fierté exceſſive ſouleva contre lui tout le Sénat.

HARPALUS, *Harpalus*, (*b*) Ἅρπαλος, eſclave de Cicéron, qui en fait mention dans une de ſes lettres.

HARPALYCE, *Harpalyce*, fille de Lycurgue, aimoit paſſionnément la chaſſe, & avoit un courage martial. Son pere ayant été fait priſonnier par les Getes, elle raſſembla promptement une troupe d'hommes courageux, à la tête deſquels elle alla le délivrer.

HARPALYCE, *Harpalyce*,

(*a*) Tit. Liv. L. XLII. c. 14.

(*b*) Cicer. ad Attic. L. XVI Epiſt. 24.

(*a*) célebre Amazone, reine de Thrace. Elle étoit ſur-tout renommée par ſa légèreté à la courſe. *Voyez* Harpalycus.

HARPALYCE, *Harpalyce*, (*b*) aima éperdument Iphiclus. Ariſtoxene, dans ſes mémoires abrégés, écrit qu'Harpalyce, mépriſée par Iphiclus, ſécha de douleur; & qu'à l'occaſion de cet événement, on inſtitua des jeux où les jeunes filles chantoient la chanſon nommée *Harpalyce*. Parthénius parle auſſi de cette eſpèce de chanſon, & de l'événement qui y donna occaſion.

HARPALYCE, *Harpalyce*, (*c*) la plus belle fille d'Argos, fut aimée paſſionnément par ſon pere Clyménus. Il la maria néanmoins, mais ſe repentant de l'avoir mariée, il fit mourir ſon gendre, & ramena ſa fille à Argos. Harpalyce pour s'en venger, tua ſon frere ou ſon fils, ſelon Hygin, & le donna à manger à ſon pere Clyménus; après quoi ayant demandé aux Dieux d'être tirée de ce monde, elle fut convertie, à ce que porte la fable, en oiſeau. Clyménus fut ſi accablé de cet accident, qu'il ſe tua.

HARPALYCUS, *Harpalycus*, Roi d'un canton de la Thrace, eut une fille nommée Harpalyce, qui fut nourrie de lait de vache & de jument, & qu'il accoutuma de bonne heure au maniement des armes. Cela lui donna une humeur martiale; elle ſecourut à propos ſon pere contre Néoptoleme, fils d'Achille, qu'elle mit en fuite. Harpalycus fut tué quelque-tems après par ſes ſujets, & Harpalyce ſe retira dans les bois, d'où elle fondoit ſur les beſtiaux du canton & les enlevoit. Elle fut priſe dans des rets qu'on lui avoit tendus, & tuée; mais, après ſa mort, les payſans ſe firent la guerre pour avoir les troupeaux qu'elle avoit volés. Depuis ce tems-là, on établit des aſſemblées & des tournois au tombeau de cette fille pour expier ſa mort.

HARPALYCUS, *Harpalycus*, (*d*) Capitaine Troyen, tomba ſous les coups de la reine Camille.

HARPALYCUS, *Harpalycus*, (*e*) enſeigna à Hercule la lutte & les autres exercices gymnyques.

HARPASA, *Harpaſa*, (*f*) Ἅρπασα, ville de l'Aſie mineure, dans la Carie; elle prenoit ſon nom du fleuve Harpaſus, ſur le bord duquel elle étoit ſituée. Cette ville a été épiſcopale, puiſque Phanias, ſon évêque ſouſcrivit, au concile d'Epheſe, tenu l'an 431.

HARPASTES, *Harpaſtæ*, nom que l'on donnoit à ceux qui jouoient au jeu nommé Harpaſton. *Voyez* Harpaſton.

(*a*) Virg. Æneid. L. I. v. 320, 321.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 357.
(*c*) Hygin. Fab. 206.
(*d*) Virg. Æneid. L. II. v. 675.
(*e*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 197.
(*f*) Plin. T. I. p. 116, 277. Ptolem. L. V. c. 2.

HARPASTON, *Harpaſton*, (*a*) ſorte de jeu fort en vogue chez les Anciens, ainſi appellé du grec ἁρπάζω, *rapio*, j'arrache, parce qu'on s'y arrachoit la balle les uns aux autres. C'étoit une des dépendances de l'exercice de la petite balle, comme il paroît par Galien, qui, dans le petit livre où il traite de cet exercice, y mêle celui de l'Harpaſton. Il recevoit pluſieurs autres noms; on l'appelloit Ἐπίσκυρος, Ἐπίκοινος, Ἐφεδισμὸς, Φαινίνδα, Φενίδα, Φεινίνδα, & Ἐφεδρίνδα. Athénée donnoit à ce jeu la préférence ſur tous les autres qui ſont du reſſort de la Sphériſtique.

Pour y jouer, on ſe diviſoit en deux troupes, qui s'éloignoient également d'une ligne nommée σκύρος, que l'on traçoit au milieu du terrein, & ſur laquelle on poſoit une balle. On tiroit derrière chaque troupe une autre ligne, qui marquoit de part & d'autre les limites du jeu. Enſuite, les joueurs, de chaque côté, couroient vers la ligne du milieu, & chacun tâchoit de ſe ſaiſir de la balle & de la jetter au delà de l'une des deux lignes qui marquoit le but; pendant que ceux du parti contraire faiſoient tous leurs efforts pour défendre leur terrein. & pour envoyer la balle vers l'autre ligne. Cela cauſoit une eſpèce de combat fort échauffé entre les joueurs, qui s'arrachoient la balle, qui la chaſſoient du pied & de la main en faiſant diverſes feintes, qui ſe pouſſoient les uns les autres, ſe donnoient des coups de poing, & ſe renverſoient par terre. Enfin, le gain de la partie étoit pour la troupe qui avoit envoyé la balle au delà de cette ligne qui bornoit le terrein des Antagoniſtes.

On voit par-là que cet exercice tenoit en quelque façon de la courſe, du ſaut, de la lutte & du pancrace. C'eſt à Pollux que nous en devons la deſcription; & c'eſt de ce même jeu que le Poëte Antiphane a voulu parler dans des vers rapportés par Athénée, & dont voici le ſens: » L'un prenant » la balle la jettoit gaiement » à un autre, eſquivoit en » même-tems le coup de celui-» ci, pouſſoit celui-là hors » de ſa place, & crioit de » toute ſa force à cet autre de » ſe relever. »

HARPASUS, *Harpaſus*, (*b*) Ἅρπασος, fleuve de l'Aſie mineure, dans la Carie. Les villes de Trallicon & d'Harpaſa étoient ſur ſes bords, & il tomboit dans le Méandre. Tite-Live en parle ainſi: » Le » Conſul étant parti d'Epheſe » pour ſe rendre à Magnéſie, » rencontra Attale .... Après » avoir loué ce jeune homme, il » marcha vers le Méandre, » & campa .... Ayant paſſé

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 313. Mém de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. I. p. 166, 167, 173.

(*b*) Plin. T. I. p. 277. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 13.

» ce fleuve . . . . . on vint » le deuxième jour de marche » camper auprès de la rivière » d'Harpaſus. »

HARPASUS, *Harpaſus*, (*a*) Ἅρπασος, autre fleuve de l'Aſie mineure, entre le pays des Chalybes & celui des Scythoniens qu'il diviſoit. Xénophon lui donne quatre cens pieds de large à l'endroit où les dix mille Grecs le traverſerent à leur retour de l'expédition de Cyrus. C'eſt l'Harpagus de Diodore de Sicile; mais, ſon Traducteur latin le rend par Harpaſus.

HARPATE, *Harpates*, (*b*) Ἅρπάτης, fils de Tiribaze, tua, par l'ordre d'Ochus, Arſame ſon frere.

HARPE, *Harpa*, (*c*) ſymbole d'Apollon, de ſorte que ſur les médailles, une ou deux Harpes marquent les villes où ce Dieu étoit adoré comme chef des Muſes. Quand la Harpe eſt entre les mains d'un Centaure, elle déſigne Chiron, maître d'Achille; quand elle eſt jointe au laurier & au coûteau, elle marque les jeux Apollinaires.

HARPÉ, *Harpe*, (*d*) l'une des principales Amazones qui vint au ſecours d'Æëtès, roi de Colchos, contre Perſée.

HARPÉ, *Harpe*, (*e*) terme qui ſe trouve dans Ovide & dans Lucain; c'étoit une eſpèce de grand coutelas, dont Mercure & Perſée ſe ſervirent, diſent les Poëtes, l'un pour tuer Argus, & l'autre pour couper la tête à Méduſe. Mercure en fut ſurnommé Harpedophore.

C'étoit auſſi cette épée reçourbée dont les Gladiateurs nommés *Thraces* s'eſcrimoient dans les jeux publics. La lame de cette dernière épée faiſoit un angle obtus, comme on voit dans un monument donné par Boiſſard, mais plus fidélement depuis par M. Fabretti.

HARPÉDOPHORE, *Harpedophorus*, ſurnom de Mercure. *Voyez* Harpé.

HARPINNATE, *Harpinnates*, (*f*) Ἁρπινάτης, fleuve du Péloponneſe dans l'Elide. La ville d'Harpinne étoit ſituée près de ce fleuve.

HARPINNE, *Harpinna*, (*g*) Ἅρπινα, ville du Péloponneſe dans l'Elide. Du tems de Pauſanias, on en voyoit les ruines près du fleuve Harpinnate. Il y avoit, entre autres choſes, quelques autels. Cette ville avoit été bâtie par Œnomaüs, qui, du nom de ſa mere, la nomma Harpinne. A quelques pas delà on trouvoit un tertre fort élevé; c'étoit la

(*a*) Xenophon. p. 338. Diod. Sicul. p. 412.
(*b*) Plut. T. I. p. 1027.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 105.
(*d*) Valer. Flacc. L. VI. v. 375.
(*e*) Lucan. L. IX. v. 665. *& ſeq.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 293. Tom. IV. p. 61.
(*f*) Pauſ. p. 385.
(*g*) Pauſ. p. 385.

ſépulture des malheureux amans d'Hippodamie.

HARPINNE, *Harpinna*, (*a*) Ἁρπίννα, fille d'Aſopus, fut aimée, dit-on, du Dieu Mars, & eut de lui Œnomaüs qui regna à Piſe. Ce prince donna le nom de ſa mere à la ville d'Harpinne, dont il eſt parlé dans l'article précédent.

HARPLIA, *Harplia*, (*b*) Ἁρπλεία, lieu du Péloponnéſe dans la Laconie, étoit ſitué auprès de Derrhium.

HARPOCRATE, *Harpocrates*, (*c*) Ἁρποκράτης, fils d'Iſis & d'Oſiris, ſuivant la plupart des Mythologues.

C'eſt une divinité Egyptienne, dont le ſymbole particulier qui la diſtingue de tous les autres dieux d'Égypte, eſt qu'il tient le ſecond doigt ſur la bouche, pour marquer qu'il eſt le Dieu du ſilence.

On voyoit des ſtatues de ce Dieu dans quantité de temples & de places publiques; il nous en reſte encore des empreintes par des gravures & des médailles, ſur leſquelles il eſt repréſenté diverſement, ſelon les divers attributs, que les peuples lui donnoient.

On offroit à cette divinité les lentilles & les prémices des légumes; mais, le lotus & le pêcher lui étoient particulièrement conſacrés. On ſçait que la feuille du dernier eſt en forme de langue, & que ſon fruit reſſemble au cœur.

Quelques-uns ont cru qu'Harpocrate étoit un Philoſophe, qui parloit peu, & que ce fut pour cette raiſon qu'on le prit pour le Dieu du ſilence.

La ſtatue de ce Dieu ſe trouvoit à l'entrée de la plupart des temples; ce qui vouloit dire, au ſentiment de Plutarque, qu'il falloit honorer les Dieux par le ſilence; ou, ce qui revient au même, que les hommes en ayant une connoiſſance imparfaite, ils n'en devoient parler qu'avec reſpect.

On repréſentoit le plus ordinairement Harpocrate ſous la figure d'un jeune homme nu, couronné d'une mitre à l'Egyptienne, tenant d'une main une corne d'abondance, de l'autre une fleur de lotus, & portant quelquefois la trouſſe ou le carquois.

Comme on le prenoit pour le ſoleil, cette corne d'abondance marquoit que c'eſt le ſoleil qui produit tous les fruits de la terre, & qui vivifie toute la nature; le carquois dénotoit ſes rayons, qui ſont comme des fleches qu'il décoche de toutes parts. La fleur du lotus étoit dédiée à cet aſtre lumineux, parce qu'elle paſ-

(*a*) Pauſ. p. 332, 385.
(*b*) Pauſ. p. 202.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 300. *& ſuiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 316, 347. Tom. II. p. 352. *& ſuiv.* Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. Tom. I. p. 28. *& ſuiv.* Voyez auſſi les Tomes ſuivans.

ſoit pour s'ouvrir à ſon lever & ſe fermer à ſon coucher. Le pavot l'accompagne quelquefois, comme un ſymbole de la fécondité. Mais, que ſignifie la chouette qu'on voit tantôt aux pieds d'Harpocrate, & tantôt placée derrière ce Dieu? Cet oiſeau étant le type de la nuit, c'eſt, dit M. Cuper, le ſoleil qui tourne le dos à la nuit.

Varron parle fort ſuccinctement d'Harpocrate, & proteſte qu'il ne veut rien enſeigner davantage de ce Dieu, de crainte de violer le ſilence qu'il recommande. Le doigt qu'il met ſur la bouche, eſt le ſecond doigt appellé par les Latins *ſalutaris*, dont on a coutume de ſe ſervir pour impoſer ſilence. Apulée dit: *Mettez le doigt qui eſt proche du pouce ſur la bouche, & taiſez-vous.*

Les graveurs Egyptiens repréſentoient Harpocrate ſur diverſes pierres précieuſes, qu'ils gravoient ſous certaines conſtellations, & ſur des métaux propres à recevoir & à conſerver l'impreſſion de chaque aſtre, pour ſervir à la guériſon des maladies ou à la préſervation des dangers. Les Romains faiſoient gloire de les porter au doigt, comme le remarque Pline. » Déjà, dit-il, nos Romains commencent à porter » dans leurs bagues Harpocrate » & les autres dieux Egyptiens.»

M. Spon, dans la ſeptième diſſertation de ſes recherches d'antiquité, nous a donné diverſes gravures d'Harpocrate. Dans l'une on voit Harpocrate aſſis ſur une autruche, qui porte ſur ſon revers le ſoleil & la lune, dont il étoit cru le fils; puiſqu'Oſiris & Iſis, pere & mere d'Harpocrate, étoient chez les Egyptiens ce que le ſoleil & la lune ſont chez les autres peuples. Les lettres du revers de cette médaille, ſont des caractères fantaſtiques des hérétiques Baſilidiens & Gnoſtiques, qui mêloient impunément les myſtères de la religion chrétienne avec les ſuperſtitions des payens. Dans une autre figure, Sérapis & Harpocrate ſont repréſentés avec ces lettres, *conſervate me*; ce qui fait connoître que c'étoit quelque eſpèce de taliſman qu'on portoit ſur ſoi, pour demander à ces divinités la conſervation de la ſanté, & l'éloignement des maux qui pouvoient arriver. Dans une autre pierre, Harpocrate eſt aſſis ſur la fleur de lotus, plante dédiée au ſoleil, parce que, comme on l'a déjà dit, ſa fleur s'ouvre au lever du ſoleil, & ſe ferme quand il ſe couche. Les lettres gravées ſur le revers, ſont de ces myſtères des Baſilidiens. On trouve encore Harpocrate dépeint avec une tête de lion, des oiſeaux autour de lui, avec une tête ſemblable à la lune. Alexandre de Halès veut que ces oiſeaux fuſſent des anges attribués aux orbes céleſtes des planetes par les Baſilidiens, & dit qu'ils appelloient Saturne, Caſſiel;

Jupiter, Sachiel; Mars, Samuël; le Soleil & la Lune, Michaël; Venus, Anahel; Mercure, Raphaël. On voit pareillement Harpocrate aſſis ſur une tête d'âne renverſée, & ces lettres au revers, ΙΣΧΥΡΟΝ ΚΑΙ ΑΝΙΚΗΤΟΝ, c'eſt à dire, fort & invincible; épithetes, que les Baſilidiens donnoient à leur Jao & Jehova, pour leur ſervir de préſervatifs dans les dangers, & d'aſſurance contre leurs ennemis. Le même Dieu eſt encore gravé avec ſept voyelles Grecques, qui ſignifioient le mot Jehova. Voilà à peu près toutes les figures qui nous reſtent d'Harpocrate tirées des gravures & des médailles anciennes.

Voici celles qui ſont copiées d'après de petites ſtatues antiques de bronze, qui ſe trouvent dans les cabinets des curieux. Les ſtatues antiques d'Harpocrate avoient toutes le doigt ſur la bouche; mais, les unes nous ſont repréſentées avec une corne d'abondance & un panier ſur la tête, ornement ordinaire de Sérapis, qui au ſentiment de quelques-uns, eſt le même qu'Oſiris, pere d'Harpocrate. Les autres le font voir avec une tête rayonnante. Quelques-unes le repréſentent vêtu d'une longue robe juſques ſur les talons, ayant ſur la tête une branche de pêcher, qui étoit un arbre dédié à Harpocrate, parce que ſon fruit, comme on l'a dit au commencement de cet article, reſſemble au cœur, & ſes feuilles à la langue, ainſi que Plutarque l'a remarqué; par où les anciens ont voulu ſignifier le parfait accord qui devoit être entre la langue & le cœur. D'autres enfin le font voir avec un ornement de tête particulier, ayant les marques d'un Harpocrate, d'un Cupidon & d'un Eſculape, puiſqu'il met le doigt ſur ſa bouche, qu'il a des aîles, une trouſſe de fleches, & le ſerpent entortillé à un bâton. L'union d'Harpocrate avec Cupidon, veut dire que l'amour a beſoin du ſecret; & celle d'Harpocrate avec Eſculape, peut marquer la diſcrétion qu'un médecin doit à ſon malade, de la confidence qu'il lui a faite. Les Pythagoriciens en avoient fait une vertu, & les Romains une divinité qu'ils appelloient la déeſſe *Tacita*, ſelon le témoignage de Plutarque.

Les anciens conviennent qu'Harpocrate étoit fils d'Iſis, & que ſa mere l'ayant perdu dans le tems qu'il étoit encore fort jeune, elle prit la réſolution de le chercher par mer & par terre, juſqu'à ce qu'elle l'eût trouvé. On aſſure que ce fut en cette occaſion qu'elle inventa les voiles des navires, au lieu des rames dont on ſe ſervoit auparavant; c'eſt ce que nous apprend Hygin. Caſſiodore dit la même choſe, & ſemble avoir copié Hygin; avec cette différence, qu'au lieu d'Harpocrate, il met Har-

pocras ; voilà, pour le dire en paſſant, ce qui fit donner à cette déeſſe l'épithete de Pelagia, qu'on voit dans une ancienne inſcription rapportée par Gruter.

Cette circonſtance de la recherche d'Harpocrate reſſemble trop à ce que l'on rapporte d'Horus, pour ne pas croire qu'Horus & Harpocrate étoient la même perſonne; & c'eſt le ſentiment des plus ſavans Mythologues. Dans Diodore de Sicile, à la vérité, Horus eſt tué par les Titans, & Iſis lui rend la vie; au lieu que dans Hygin, Harpocrate n'étoit qu'égaré. Mais, à cauſe de la variété ſurprenante qui regne dans les Auteurs au ſujet de ces anciennes hiſtoires, Diodore de Sicile aura bien pu nous dire qu'Horus avoit été tué, & que ſa mere ayant trouvé ſon cadavre, lui avoit redonné la vie, quoique véritablement il ne fût qu'égaré.

M. Cuper, qui a fait ſur Harpocrate un traité rempli de ſavantes recherches, ne doute nullement que ce ne ſoit la même aventure racontée différemment par les Anciens, & ne fait qu'une même perſonne d'Horus & d'Harpocrate; & comme le premier étoit parmi les Egyptiens le ſymbole du ſoleil, il conclut que le ſecond repréſentoit auſſi le même aſtre. On le voit en effet ſur quelques antiques ſous la figure d'un enfant, ſortant de la fleur de lotus, la tête environnée de rayons, & tenant un fouet à la main, pour marquer le ſoleil levant; & ſi on refuſoit de ſe rendre à cette preuve, cet aſtre & la lune qui ſont peints dans la même antique, ne laiſſeroient aucun lieu d'en douter. L'attitude du doigt ſur la bouche, prouve évidemment que c'eſt un Harpocrate. Ce Dieu eſt à peu près dans la même fleur de lotus, ſur une médaille d'Antonin. Il faut pourtant avouer que ces deux monumens, dont l'un eſt un Abraxas des Baſilidiens, l'autre une médaille de l'empereur que nous venons de nommer, ne ſont pas d'une aſſez grande antiquité pour prouver qu'ils étoient une expreſſion du ſentiment des Egyptiens. Plutarque aſſure qu'on le repréſentoit ainſi en Egypte; non qu'on y crût qu'il étoit né de la fleur de lotus, comme l'a penſé Triſtan, mais pour nous apprendre que le ſoleil ſe nourriſſoit de vapeurs.

D. Bernard de Monfaucon, dans ſon Antiquité, préſente un grand nombre d'images d'Harpocrate. Elles ſont toutes de figure Egyptienne, & ont des ornemens de tête à peu près ſemblables à ceux d'Iſis & d'Oſiris. Le premier Harpocrate a un ornement de tête ſingulier; il a une corne qui lui deſcend ſur l'épaule droite; il eſt poſé ſur une baſe, où ſe voient des hiéroglyphes. Le ſecond eſt aſſis, & a les pieds ſur une baſe chargée auſſi d'hiéro-

glyphes. Le ſuivant n'a rien de fort remarquable. Le quatrième ſemble plier ſous l'énorme machine qu'il porte ſur la tête; deux grandes cornes ſont comme la baſe de cette machine, qui ſemble compoſée de pots & de bouteilles, ſurmontées par des globes; tout cela ſe remarque mieux à l'œil. Le cinquième & le ſeptième n'ont rien de particulier. Le ſixième eſt aſſis ſur une baſe fort ſingulière.

Les Harpocrates ſuivans ont aſſez de rapport les uns aux autres, & ne different entr'eux que par le plus & le moins de ſymboles. Quelques-uns de ces Harpocrates ont des aîles, que pluſieurs Auteurs attribuent auſſi au ſoleil à cauſe de la rapidité de ſa courſe. Pour ce qui eſt du ſerpent qu'on voit entortillé au tour d'un bâton, on le remarque ſi fréquemment dans les figures Égyptiennes de toute eſpèce, qu'il ne faut point s'étonner de le voir ſouvent dans celles d'Harpocrate. Le ſerpent étoit auſſi un des ſymboles du ſoleil. On le voit ſur les pierres nommées Abraxas, mordant ſa queue; ce qui eſt une marque du cours du ſoleil. On ne ſçait ſi l'animal, qui, dans quelques figures, eſt au pied d'Harpocrate, eſt un chien; quelques-uns l'ont pris pour un lievre ou un lapin. En certaines images le chien paroît clairement; dans d'autres, c'eſt certainement un autre animal conſacré à ce Dieu. On pourroit peut-être dire qu'Harpocrate paroît en quelques-unes de ces images avec un animal à quatre pieds d'un côté, & un oiſeau de l'autre; pour marquer que c'eſt lui comme le ſoleil qui donne la vie & l'accroiſſement aux animaux de toutes les eſpèces.

Le plus ſingulier de tous les Harpocrates que donne D. Bernard de Montfaucon, eſt celui qui porte une grande & longue robe qui traîne à terre. Le fruit qu'il a ſur la tête eſt, à ce que l'on croit, une pêche; cette figure eſt toute extraordinaire auſſi-bien qu'une autre qui vient originairement de Pyrrhus Ligorius. C'eſt un Harpocrate de forme un peu différente des autres, rapportés ci-deſſus; il eſt aſſis, & porte ſur la tête un ornement approchant de ceux que portent ordinairement les figures Égyptiennes. Il tient le doigt ſur la bouche, & de la main gauche un flambeau & des pavots; du même bras il embraſſe un coq; il porte un carquois, ſon arc eſt étendu à terre. Tous ces ſymboles ont rapport au ſoleil.

Deux figures d'Harpocrate du Recueil d'Antiquités de M. le comte de Caylus, exactement deſſinées, quant à l'attitude, mais conſidérablement embellies dans les repréſentations qu'on en donne, offrent quelques variétés, quoique diſpoſées de la même façon. La première a le poing gauche fermé, la tête couverte d'une coëffure très-juſte, & poſe ſur une plinthe fondue avec la figure. La ſeconde porte un bonnet, & la main gau-

che ouverte, comme ſi elle avoit autrefois tenu quelqu'attribut. L'une & l'autre avoient au deſſus de l'oreille droite un ornement recourbé, deſcendant juſques ſur l'épaule, ayant la forme d'une anſe, ſemblable à celui qu'on voit ordinairement ſur ces ſortes de figures; mais il n'en paroît plus que la racine ſur la première, & il eſt à demi rompu ſur la ſeconde. Les Antiquaires ne ſe ſont guère expliqués ſur ce ſymbole, & M. Cuper même n'en a rien dit dans ce Traité que nous avons déjà cité. Ce ſilence a engagé M. le comte de Caylus à faire quelques recherches ſur ce ſujet. En voici le réſultat, & c'eſt par-là que nous terminerons cet article.

Il faut obſerver d'abord que cet ornement ſe voit également ſur toutes les têtes d'Harpocrate; ce qui prouve qu'il eſt indépendant de l'eſpèce de la coëffure. On doit remarquer en ſecond lieu, qu'il ne ſe trouve que ſur les figures d'Harpocrate & d'Horus, qui n'étoient qu'une ſeule & même divinité; d'où il ſuit qu'on peut le regarder comme un attribut qui leur étoit propre. M. le comte de Caylus avoit d'abord penſé que cet attribut n'étoit autre choſe qu'un ſerpent mal formé & mal exécuté, attaché à l'oreille d'Horus, comme pour lui inſpirer la prudence, dont cet animal eſt le ſymbole. Il s'étoit fondé ſur un monument rapporté dans le cabinet de Paul Petau, repréſentant une Iſis, avec un ſerpent qui s'approche de l'oreille droite du petit Horus couché ſur les genoux de cette Déeſſe; mais, il s'apperçut bientôt que celui qui a deſſiné & gravé cette figure, avoit été trompé par une reſſemblance qu'il a cru voir entre cet animal & l'ornement dont il s'agit, & qui ſe trouve conſtamment le même, dit ce Sçavant, dans toutes les figures d'Harpocrate & d'Horus, qui ſe rencontrent dans les cabinets. Il s'en préſente de mieux travaillées les unes que les autres, & dans celles qui ont été faites par d'habiles Artiſtes, l'ornement en queſtion n'a jamais fait naître l'idée d'un ſerpent. Accuſeroit-on les Artiſtes Égyptiens de n'avoir pas ſçu deſſiner ce reptile, eux qui étoient dans l'habitude de le traiter, & qui l'ont répété mille fois dans l'écriture hiéroglyphique? Et ne vaut-il pas mieux douter de la fidélité du deſſinateur qu'a employé Petau? Les planches de ſon livre nous montrent que c'étoit un Artiſte dont les talens étoient fort médiocres. M. le comte de Caylus prétend que cette ſorte d'ornement eſt un flocon de cheveux, qu'on laiſſoit pendre au côté droit de la tête, & au deſſus de l'oreille d'Horus & d'Harpocrate. Il fonde ſa première preuve ſur ce que l'ornement qu'il explique eſt ſouvent formé comme une treſſe de cheveux liés & entrelacés. On en

verra un exemple ſenſible dans une figure d'Harpocrate, rapportée par Cuper, & dans quelques autres gravées dans l'ouvrage de D. Bernard de Montfaucon. Enfin, ſa dernière preuve, & la plus convaincante; c'eſt qu'il eſt démontré par une foule de témoignages, qu'Harpocrate, Horus & le Soleil n'étoient qu'une même choſe dans le ſyſtême religieux des Egyptiens; en effet, Macrobe dit: » Lorſ-» qu'ils veulent conſacrer une » ſtatue au ſoleil, ils la repré-» ſentent la tête raſée, à l'ex-» ception du côté droit, dont » on laiſſe paroître les che-» veux. Cette petite partie ré-» ſervée montre que le ſoleil » ne ſe découvre jamais au mê-» me moment à l'univers en-» tier; les cheveux coupés, & » dont il ne reſte plus que la » racine, prouvent que cet aſ-» tre, après avoir diſparu, a » le pouvoir de renaître. «

Macrobe ajoûte une autre interprétation à celle-ci. M. le comte de Caylus ne garantit la juſteſſe ni de l'une ni de l'autre; il ſuffit, dit-il, qu'il ait atteſté l'uſage des Égyptiens, pour en conclure que cette eſpèce de parure, dont la tête d'Harpocrate eſt ſi ſouvent ornée, n'eſt qu'une treſſe de cheveux.

HARPOCRATION, *Harpocration*, Ἁρποκρατίων, (*a*) Argien, philoſophe Platonicien, de qui Stobée a tiré la matière de ſes éloges, comme Photius le témoigne dans ſa bibliotheque. Il avoit écrit vingt-quatre livres de commentaires ſur Platon.

HARPOCRATION, (*b*) *Harpocration*, Ἁρποκρατίων, ſurnommé Élius, fut un célebre Sophiſte, qui, entre autres ouvrages, a écrit un traité pour les Rhéteurs, & un autre de la fauſſeté de l'hiſtoire d'Hérodote.

HARPOCRATION, (*c*) *Harpocration*. Ἁρποκρατίων, ſurnommé Caïus, fut auſſi un célebre Sophiſte. On lui attribue quelques ouvrages. Il avoit écrit ſur les figures d'Antiphon, ſur les diſcours d'Hypéride & de Lyſias, &c.

HARPOCRATION, (*d*) *Harpocration*, Ἁρποκρατίων, ſurnommé Valérius, Auteur d'un excellent Lexicon ſur les dix Orateurs. Harpocration, dans cet ouvrage, paroît un Auteur très-poli, qui traite avec beaucoup d'exactitude des Magiſtrats, des actions ou plaidoyers, du barreau d'Athènes, des différens lieux de tout le païs Attique, des noms propres des hommes, qui ont eu le maniement des affaires dans cette République, & de tout ce qui a été dit à la gloire de ce peuple par les Orateurs.

Le Lexicon, ou Dictionnaire d'Harpocration ſur les dix Rhéteurs, a occupé le ſoin de bien

(*a*) Suid. T. I. p. 441.
(*b*) Suid. T. I. p. 441.
(*c*) Suid. Tom. I. p. 441.
(*d*) Suid. Tom. I. pag. 441. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 479, 480. T. IX. p. 145.

des Sçavans. Philippe-Jacques de Mauſſac donna une édition Grecque & Latine de cet ouvrage avec des notes, à Paris en 1614, *in*-4.° Il eſt vrai qu'il n'y corrige qu'un petit nombre d'endroits de ce Dictionnaire, mais ceux qu'il a corrigés, le ſont très-ingénieuſement. M. de Mauſſac a été un de nos meilleurs Critiques, & il étoit grand admirateur de Caſaubon, dont il a ſuivi les traces. A la fin du Traité des Fleuves de Plutarque, il a donné encore de nouvelles notes ſur Harpocration, qu'il dédia à M. de Saumaiſe. M. de Valois l'aîné avoit fait ſur le même ouvrage des obſervations importantes, que l'on a inſérées dans l'édition d'Harpocration de l'édition de Leyde, *in*-4°, en 1683. Jean Albert Fabricius dans ſa bibliotheque Grecque, Liv. IV. Cap. 33, donne un indice des Auteurs cités dans ce Lexicon. M. Colomiés, dans ſa bibliotheque, parle encore de quelques Sçavans qui avoient travaillé ſur Harpocration, mais dont le travail juſqu'ici n'a point été rendu public.

HARPYES. *Voyez* Harpyies.

HARPYIE, *Harpyia*, (*a*) nom d'une chienne d'Actéon. Dès que ce Prince eut été changé en cerf, Harpyie ſe mit à le pourſuivre avec ſes deux petits. Le mot *Harpyie* a la même ſignification que celui d'Harpale. *Voyez* Harpale.

HARPYIES, *Harpyiæ*, (*b*) Ἅρπυιαι, monſtres, dont les Poëtes ont tant parlé, étoient, ſelon quelques-uns, enfans de Neptune & la Terre, & ſelon Héſiode, de Thaumas & d'Electre. C'étoient trois filles nommées Celæno, Ocypete & Aëllo, qui, avec un viſage de femme, avoient un bec & des ongles crochus, & un ventre prodigieuſement gros. Elles cauſoient la famine par-tout où elles paſſoient, enlevoient les viandes ſur la table de Phinée, infectoient ce qu'elles touchoient, & prédiſoient l'avenir.

Phinée ayant reçu favorablement les Argonautes, & leur ayant promis un guide pour les conduire à travers les roches Cyanées, ou Symplegades, dont le paſſage étoit regardé alors comme extrêmement dangereux, ils s'offrirent d'employer tous leurs efforts pour les délivrer de la perſécution de ces monſtres; & Calaïs & Zéthès enfans de Borée, qui avoient des aîles, les pourſuivirent ſans relâche juſqu'aux iſles *Plotæ* dans la mer d'Ionie, & ce fut-là qu'ils reçurent ordre des Dieux, par le miniſtère d'Iris, de les laiſſer tranquilles, & de s'en retourner. Ce retour,

(*a*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.

(*b*) Lucian. T. I. p. 70. Virg. Æneid. L. III. v. 210. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 196. Tom. VI. pag. 404. *& ſuiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 395. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 39. T. XII. pag. 111. *& ſuiv.* T. XVIII. p. 6.

στροφὴ, fit changer de nom à ces iſles, qui depuis ce tems-là furent appellées Strophades.

On voit bien que cette fiction eſt une enveloppe qui cache quelque vérité, & elle n'a pas manqué d'exercer la ſagacité des Anciens & des Modernes. Paléphate dit que les Harpyies étoient les filles mêmes de Phinée, qui, par leurs débauches, ruinerent ce Prince infortuné. Servius penſoit que c'étoit les Furies qui lui reprochoient ſans ceſſe ſa cruauté à l'égard de ſes enfans; & il eſt vrai que les Anciens ont quelquefois confondu les Harpyies avec les Furies. Virgile leur donne ce nom, en faiſant dire à Celæno: *Ego Furiarum maxima pando*; ſurquoi Servius fait cette remarque: *Sanè apud inferos furiæ dicuntur & canes, apud ſuperos diræ & aves, in medio verò Harpiæ dicuntur; unde duplex in his effigies invenitur.* M. le Clec a imaginé ſur ce ſujet, un dénouement très-ingénieux, en diſant que les Harpyies étoient un amas prodigieux de ſauterelles, qui, ayant ravagé la Bithynie & la Paphlagonie dans le tems que les Argonautes y paſſerent, y avoient cauſé la famine. Le mot *Arba* dont les Latins ont formé celui de *Harpia*, veut dire une ſaurerelle. Un vent de nord, ajoûte cet Auteur, les chaſſa & les pouſſa juſques dans la mer d'Ionie, & on publia que les enfans de Borée en avoient délivré le païs.

Tout ce que les Poëtes ont dit des Harpyies, convient parfaitement à ces inſectes; cauſer la famine, c'eſt enlever les viandes ſur la table des Princes mêmes. On diſoit qu'elles étoient invulnérables, ce qui eſt vrai par rapport à leur nombre, qui eſt quelquefois prodigieux; qu'elles étoient les chiens de Jupiter ou de Junon; qu'elles prédiſoient l'avenir, & que c'étoit le Tartare qui les avoit vomies, parce que ce fléau étoit regardé comme un effet de la colère du ciel, & qu'il annonçoit la famine. On ajoûtoit qu'elles revenoient toujours après qu'on les avoit éloignées; auſſi eſt-il vrai que toute l'adreſſe humaine ne ſçauroit arrêter le dégât qu'elles font; qu'elles étoient filles de la Terre & de Neptune, parce que la phyſique de ce tems-là enſeignoit que tous les inſectes étoient formés du mêlange de la terre & de l'eau. Les noms mêmes qu'on leur donne, conviennent parfaitement à cette explication; *Ocypete* veut dire, qui vole; *Celæno*, obſcurité ou nuage, & *Aëllo*, tempête. Elles volent en effet, obſcurciſſent l'air, & il n'y a point de tempête ſi dangereuſe que les ravages qu'elles cauſent.

On ne peut nier que cette explication ne ſoit très-ingénieuſe. Cependant, M. l'abbé Banier dit qu'il ne ſçauroit l'adopter, pour deux raiſons. 1.° M. le Clerc ſe trompe, en plaçant la ſcene de cet évènement dans

la Bithynie ; c'étoit dans la Thrace que regnoit Phinée, & le vent de nord, ne les auroit jamais conduites delà dans la mer d'Ionie. 2.° Pour ſoutenir cette explication, il ne faut regarder Calaïs & Zéthès que comme l'emblême du vent de nord, & l'Antiquité les regarde comme deux perſonnages très-réels, enfans de Borée & d'Orythie, fille de Pandion, roi d'Athènes, & les tems y conviennent très-bien. Tout s'accorde dans cette fable, avec l'Hiſtoire de ce tems-là. Phinée avoit épouſé la ſœur de ces Princes, & il n'eſt pas étonnant qu'ayant trouvé leur beau-frere accablé, autant par ſes malheurs que par ſa vieilleſſe, ils l'aient ſervi avec tant de zele.

Reſteroit à ſçavoir ce que c'étoit donc que les Harpyies, qui perſécutoient tant Phinée, & dont aucun effort n'avoit pu le délivrer avant l'arrivée des Argonautes. Ne pourroit-on pas penſer qu'on a voulu déſigner par-là quelques voiſins inquiets & remuans, ou quelques Corſaires qui faiſoient des deſcentes continuelles ſur les terres de Phinée, & qui revenoient toujours, après qu'on les en avoit chaſſés ? ils enlevoient les viandes juſques ſur ſa table, parce qu'ils lui ôtoient le moyen d'en avoir ; & ils paſſoient pour être les chiens de Junon, parce qu'on les regardoit comme les miniſtres de la vengeance céleſte, qui puniſſoit la cruauté de ce Prince. Calaïs & Zéthès, avec un vaiſſeau que Borée leur fit équiper, donnerent la chaſſe à ſes Corſaires, & les pourſuivirent juſqu'aux iſles Strophades, où ils les firent périr, ou les perdirent de vue. Ce que dit Apollodore, ſe lie naturellement avec cette explication, & nullement avec celle de M. le Clerc. Cet ancien Auteur rapporte qu'une de ces Harpyies tomba dans le fleuve Tigris, ſur les côtes du Péloponnèſe, qui fut depuis appellé l'Harpis, & que l'autre vint juſqu'aux Eſchinades, d'où elle rebrouſſa chemin, & ſe laiſſa tomber de laſſitude dans la mer ; ce qui veut dire ſans doute, qu'un de ces Corſaires périt à l'embouchure de l'Harpis, l'autre auprès des iſles Eſchinades, & que le troiſième fut pourſuivi juſqu'aux Strophades dans la mer d'Ionie.

HARSA, *Harſa*, Ἀρσὰ, (*a*) Ἀρσάϑ, dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone à Jéruſalem.

HARUDES, *Harudes*, (*b*) peuple de Germanie, ſelon Céſar. Cet Auteur rapporte que les Éduens & les Séquanois ſe diſputant la ſupériorité, ces derniers appellerent Arioviſte à leur ſecours ; que ce Roi trouvant à ſon gré le païs des Séquanois, s'en fit donner la

(*a*) Eſdr. L. I. c. 2. v. 52. L. II. c. 7. v. 54.

(*b*) Cæſ. de Bell. Gall. L. I. pag. 31, 57.

troisième partie, sur-tout après l'arrivée de vingt-quatre mille Harudes, qui vinrent fortifier son armée. Le même dit dans un autre endroit, qu'après leur établissement dans les Gaules, ils se mirent à harceler les Éduens; & ailleurs, qu'ils étoient de l'armée d'Arioviste avec les Marcomans, les Triboques, les Vangions, les Németes, les Séduſiens & les Sueves, tous peuples de Germanie. Après cela, il n'en est plus parlé, ni dans les autres livres de César, ni dans Suétone, ni dans Tacite, ni dans aucun des autres Historiens de Rome. On voit seulement dans César, que l'armée d'Arioviste fut battue & dissipée. Les autres peuples, qui en étoient, se retrouvent ensuite dans leur patrie; mais, les Harudes & les Séduſiens ne se retrouvent plus.

Ce que César nous apprend des Harudes, ne suffit pas pour leur assigner une demeure fixe & certaine en Germanie. C'est pourtant ce que Cluvier a tâché de faire. Il prétend que les Harudes occupoient une partie de la Franconie & du haut Palatinat, avec le territoire de Nuremberg & un peu de la Suabe. Cela s'appelle deviner. César, le seul qui ait parlé de ce peuple, ne dit rien qui puisse marquer leur ancien païs. Ils vinrent de Germanie dans les Gaules. César le dit; mais il ne dit point de quel endroit. Une partie périt en combattant sous Arioviste, le reste repassa à peine le Rhin & regagna le gros de sa nation. Il se peut faire que les Harudes & les Séduſiens, trop affoiblis pour faire chacun un corps de nation, se perdirent dans quelque autre dont ils porterent ensuite le nom. Cette conjecture est, ce semble, plus raisonnable que de les placer en Suisse, sans qu'aucun Auteur ancien fournisse un seul mot qui puisse faire croire que cela soit. Les Harudes s'étant ainsi fondus dans un autre peuple, il n'est pas étonnant que leur nom ne se retrouve plus dans l'Histoire.

HARUGA, *Haruga*. *Voyez* Harunga.

HARUNGA, *Harunga*, (*a*) sorte de victime. On appelloit Harunga ou Haruga, dit Festus, une victime dont les entrailles étoient adhérantes.

HARUPH, *Haruph*, (*b*) ville de Palestine, dans la tribu de Juda. Saphatia, un des braves de l'armée de David, étoit de Haruph.

HARUS, *Harus*, Ἀρούς, (*c*) de la ville de Jeteba, fut pere de Mesſalémeth, femme de Manassé, roi du Juda.

HARUSPICES, *Haruſpices*,

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. pag. 153.

(*b*) Paral. L. I. c. 12. v. 5.

(*c*) Reg. L. IV. c. 21. v. 19.

(a) étoient chez les Romains des Miniſtres de la religion, chargés ſpécialement d'examiner les entrailles des victimes, pour en tirer des préſages, & par-là connoître ou conjecturer l'avenir. C'étoit eux qui ordonnoient le tems, la forme, & la matière des ſacrifices, ſurtout dans les occaſions importantes; & on ne manquoit guère alors de les conſulter, & de ſuivre leurs déciſions.

Nous croyons qu'on doit écrire ainſi le mot *Haruſpices*, parce qu'il eſt dérivé d'*Haruga*, qui chez les premiers Romains ſignifioit les entrailles des victimes, & du verbe *aſpicere*, voir, conſidérer; ou comme d'autres le penſent, d'*Hara*, *Hoſtia*, une victime, quoique quelques-uns ſoutiennent que l'on doit écrire *Aruſpices*, dérivant ce mot d'*Aras*, & *inſpicere*, avoir l'inſpection des autels; mais, on ſçait que cette inſpection n'étoit pas la fonction principale de ces Prêtres payens, & qu'au contraire leur marque diſtinctive étoit d'examiner les entrailles des animaux offerts en ſacrifice.

Le P. Pezron dit que ce mot étoit originairement formé du celtique *au*, foie, & de *ſpicio*, je regarde ou conſidere; mais que ce terme paroiſſant aux Romains dur à la prononciation, ils l'adoucirent en faiſant celui d'*Aruſpex*, qui eſt moins rude qu'*Auſpex*. On trouve dans Feſtus le mot *Harviga* ou *Hardiga*, par lequel il entend une victime dont on conſidere les entrailles, tandis qu'elles ſont encore en entier ou dans leur état naturel. Surquoi, M. Dacier obſerve que *Harviga* eſt dérivé du Grec ἄρις, bélier, parce que c'étoit proprement un bélier qu'ils immoloient d'abord; mais, dans la ſuite ce nom devint commun à toutes ſortes de victimes.

Les Haruſpices étoient à Rome, dans la même conſidération que les Augures. Comme leurs fonctions conſiſtoient à examiner les entrailles des victimes, on les nommoit auſſi Extiſpices, nom compoſé de deux mots Latins *exta*, entrailles, & *inſpicere*, conſidérer, obſerver.

Les Étruriens étoient de tous les peuples d'Italie ceux qui poſſédoient le mieux la ſcience des Haruſpices, que Tagès leur avoit enſeignée; & c'étoit de leur païs que les Romains faiſoient venir ceux dont ils ſe ſervoient; ou il les prenoient parmi ceux qu'ils y avoient envoyés pour s'y inſtruire; car, ils envoyoient tous les ans en Étrurie, ainſi que le Sénat l'avoit ordonné, ſix jeunes perſonnes, ſi nous en croyons Cicéron, ou dix, ſelon Valere Maxime, ou douze, comme l'aſſu-

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 26. 57, 148, 163. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 462, 463. & *ſuiv.* T. II. p. 139. & *ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. p. 30. T. XIV. pag. 34.

rent

rent d'autres Auteurs, pour être inſtruits dans les connoiſſances des Haruſpices & des autres ſortes de divination. De peur même que cette ſcience ne vînt à s'avilir, par la qualité des perſonnes qui l'exerçoient, ils choiſiſſoient de jeunes gens parmi les meilleures familles de Rome.

André Glaréanus croit que comme les Étruriens étoient diviſés en douze nations, il faut lire dans Valere Maxime & dans le ſecond livre de la divination de Cicéron, douze jeunes gens, & non pas dix, comme le dit Valere Maxime, ou ſix, comme le marque Cicéron, perſuadé que le texte de ces deux Auteurs a été altéré par quelque copiſte.

L'Haruſpice tiroit ſes préſages des mouvemens de la victime qu'on menoit au ſacrifice, de ſes entrailles, & du feu qui la conſumoit. Si la victime ſe laiſſoit conduire ſans ſe débattre, ſi elle ne jettoit point de cris extraordinaires, quand on lui donnoit le coup mortel; ſi elle ne ſe déroboit point des mains de celui qui la conduiſoit, c'étoit un bon augure, & un mauvais ſi le contraire arrivoit. La victime frappée, on lui ouvroit le ventre & on examinoit ſes entrailles, ſur-tout le foie, le cœur, la rate, les reins, & la langue. On avoit attention à leur couleur, & on obſervoit ſoigneuſement s'il n'y paroiſſoit point quelque flétriſſure, & ſi chacune de ſes parties étoit telle qu'elle devoit être.

Avant que d'ouvrir la victime, on aſſignoit un des lobes du foie à ceux qui offroient le ſacrifice, & l'autre aux ennemis de l'État. Celui qui ſe trouvoit rouge & vermeil, ni plus ni moins gros qu'il ne falloit, ſans flétriſſure, ſans tache, annonçoit les choſes les plus heureuſes à ceux à qui il étoit deſtiné; celui qui étoit maigre, livide, &c. annonçoit le plus mauvais de tous les préſages. Lucain, qui a décrit avec beaucoup d'élégance toutes les opérations des Haruſpices, n'a pas oublié cette circonſtance.

*Au côté qu'il aſſigne à la force ennemie,*

*La couleur eſt vermeille, & la chair affermie.*

*L'autre eſt tout languiſſant & tout défiguré;*

*Et, ce qui lui prononce un malheur aſſuré,*

*A la tête du foie une autre eſt attachée, &c.*

Après le foye, le cœur étoit la partie qu'on obſervoit avec le plus de ſoin. S'il palpitoit, s'il étoit maigre & plus petit qu'à l'ordinaire, tout cela étoit de mauvais augure; mais, ſi on ne trouvoit point de cœur dans la victime, on en tiroit les préſages les plus ſiniſtres. On aſſure que le jour que Céſar fut aſſaſſiné, cette partie ne s'étoit point trouvée dans deux victimes

qu'on avoit immolées. La même choſe arriva, dit-on, à C. Marius, dans un ſacrifice qu'il offrit à Utique en Afrique, & à l'empereur Pertinax.

On en uſoit de même pour la rate, le fiel, & les poulmons; & pour que l'augure fût bon, il falloit que ces trois parties euſſent à peu près les mêmes qualités que celles que devoient avoir le cœur & le foie. Si les entrailles tomboient des mains de celui qui les examinoit; ſi elles jettoient une mauvaiſe odeur; enfin, ſi elles étoient livides, flétries, ou trop bouffies, l'Haruſpice n'en préſageoit que des malheurs.

Après avoir ſcrupuleuſement examiné les entrailles de la victime, on allumoit le feu, & on tiroit pluſieurs augures de la manière dont il brûloit. Si la flamme étoit claire, ſi elle s'élevoit ſans ſe ſéparer, ſi elle ne s'éteignoit qu'après avoir entièrement conſumé la victime, c'étoit une marque infaillible que le ſacrifice étoit agréable; ſi au contraire on avoit eu de la peine à allumer le feu, ſi la flamme ſe ſéparoit, ſi au lieu de s'attacher à la victime, elle ne faiſoit que rouler au tour, ſi elle deſcendoit en bas, le préſage en étoit mauvais.

L'Haruſpice tiroit encore ſes pronoſtics du vin dont on ſe ſervoit pour la libation. S'il perdoit ſa couleur & ſon goût, l'augure étoit mauvais; c'eſt, au rapport de Virgile, ce qui arriva à Didon, lorſqu'offrant un ſacrifice, elle s'apperçut que le vin étoit changé en un ſang noir & corrompu:

*Latices nigreſcere ſacros,*
*Fuſaque in obſcœnum ſe vertere vina cruorem.*

De même qu'à Xerxès, qui, ſelon Valere Maxime, ſoupant la veille qu'il devoit aſſiéger la ville de Sparte, vit avec étonnement le vin qu'on lui ſervoit à boire, ſe changer par trois fois en ſang.

Cicéron, dans le ſecond livre de la nature des Dieux, nous a conſervé le mot de Caton, qui diſoit qu'il ne concevoit pas comment un Haruſpice pouvoit en regarder un autre ſans rire; & combien de lecteurs riront du mot de Caton, qui ne s'appercevront pas de l'application qu'on leur en feroit! Il y avoit à Rome un college d'Haruſpices particulièrement chargés du culte de Jupiter tonnant.

HARUSPICINE, *Haruſpicina*, (*a*) l'art ou la ſcience des Haruſpices, ou divination par l'inſpection des entrailles des victimes. Ce mot a la même étymologie que celui d'Haruſpice.

L'Haruſpicine avoit ſans doute ſes règles; & il eſt probable que ceux qui la pratiquoient, ſuivoient certains principes, quelqu'abſurdes qu'ils fuſſent;

(*a*) Pluch. Hiſt. du Ciel. T. I. p. 443. *& ſuiv.*

mais, ſoit qu'ils ne les communiquaſſent que de vive voix & ſous le ſecret à leurs diſciples, de peur que leurs impoſtures ne fuſſent découvertes, & pour rendre leur profeſſion plus reſpectable, en la couvrant de ce voile myſtérieux; ſoit que les livres qu'ils en avoient écrit, aient péri par l'injure des tems, il eſt certain qu'aucun n'eſt parvenu juſqu'à nous; & d'ailleurs on ne voit point que les Anciens les aient cités, conſidération qui doit faire incliner pour le premier ſentiment.

Mais, ſi les principes de cette ſçience ſont inconnus, les opérations ne le ſont pas. Les Haruſpices, pour réſumer en peu de mots ce qui a été rapporté en détail dans l'article précédent, les Haruſpices, dis-je, conſidéroient premièrement la victime, lorſqu'on l'approchoit de l'autel, & la réjettoient, ſi elle avoit quelque tache ou ſouillure légale. Lorſqu'elle étoit immolée, ils examinoient l'état & la diſpoſition du foie, du cœur, des reins, de la rate, de la langue. Ils obſervoient ſoigneuſement s'il n'y paroiſſoit point quelque flétriſſure, ou autre ſymptôme défavorable. Enfin, ils regardoient de quelle manière la flamme environnoit la victime & la brûloit, quelle étoit l'odeur & la fumée de l'encens, & comment s'achevoit le ſacrifice; ils concluoient delà pour le bonheur ou le malheur des entrepriſes.

Nous ajoûterons ce que dit ſur cette matière M. Pluche. » La bienſéance, dit-il, avoit » dès les premiers tems introduit l'uſage de ne préſenter au Seigneur, dans » l'aſſemblée des peuples, que » des victimes graſſes & bien » choiſies; on en examinoit avec » ſoin les défauts, pour préférer les plus parfaites. Ces » attentions qu'un cérémonial » outré avoit fait dégénérer en » minuties, parurent des pratiques importantes, & expreſſément commandées par » les Dieux. Quand on ſe fut » mis en tête qu'il ne falloit » rien attendre d'eux, ſi la » victime n'étoit pas parfaite, » le choix & les précautions » furent portées en ce point » juſqu'à l'extravagance. Il falloit à telle divinité des » victimes blanches; il en falloit de noires à une autre; » une troiſième affectionnoit les » bêtes rouſſes. »

» *Nigram Hiemi pecudem, Zephiris felicibus albam.*

» Chaque victime paſſoit par un » examen rigoureux; & telle » qui devant être blanche ſe » ſeroit trouvée avoir quelques » poils noirs, étoit privée » de l'honneur d'être égorgée » à l'autel. La difficulté de » trouver des bêtes ou exactement blanches ou exactement noires, ne laiſſoit » pas de faire naître quelque » embarras en bien des rencontres, ſur tout quand c'é-

» toit de grandes victimes. » Mais, on s'en tiroit par un » expédient qui étoit de noir- » cir les poils blancs dans les » noires, & de frotter de » craie tout ce qui ſe trouvoit » rembruni dans les géniſſes » blanches, *bos cretatus.*

» Après avoir immolé les » victimes les mieux choiſies, » on ne ſe croyoit cependant » pas encore ſuffiſamment ac- » quitté. On en viſitoit les » entrailles en les tirant pour » faire cuire les chairs; & » s'il s'y trouvoit encore quel- » ques parties ou vicieuſes ou » flétries, ou malades, on » croyoit n'avoir rien fait. » Mais, quand tout étoit ſain » & que les dedans comme » les dehors étoient ſans dé- » faut, on croyoit les Dieux » contens, & tous les devoirs » remplis, parce qu'il ne man- » quoit rien au Cérémonial. » Avec ces aſſurances d'avoir » mis les Dieux dans ſes inté- » rêts, on alloit au combat, » on faiſoit tout avec une en- » tière aſſurance de réuſſir.

» Cette intégrité & cet ac- » cord parfait des dedans & » des dehors des victimes étant » le moyen ſûr de connoître ſi » les Dieux étoient ſatisfaits, » on en fit comme des augures, » la grande affaire des miniſtres » de la religion; les rubri- » caires idiots mirent toute la » perfection dans la connoiſ- » ſance des regles qui fixoient » le choix & l'examen univer- » ſel des victimes. Leur grand » principe fut que l'état par- » fait ou défectueux de l'ex- » térieur & des entrailles, » étoit la marque d'un con- » ſentement de la part des » Dieux, ou d'une oppoſition » formelle. En conſéquence, » tout devint matière à ob- » ſervation; tout leur parut ſi- » gnificatif & important dans » les victimes prêtes à être » immolées. Tous les mouve- » mens d'un bœuf qu'on con- » duiſoit à l'autel, devinrent » autant de prophéties. S'a- » vançoit-il d'un air tranquille, » en ligne droite & ſans faire » de réſiſtance, c'étoit le pro- » noſtic d'une réuſſite aiſée & » ſans traverſe? Son indocilité, » ſes détours, ſa manière de » tomber ou de ſe débattre, » donnoient lieu à autant d'in- » terprétations favorables ou » fâcheuſes. Ils faiſoient va- » loir le tout tant bien que » mal, par des reſſemblances » frivoles, & par de pures » pointilleries.

» L'art des augures & l'Ha- » ruſpicine s'accréditerent, » parce qu'il étoit très-com- » mun de voir réuſſir les en- » trepriſes, après avoir reçu » des prêtres les aſſurances or- » dinaires que le ſacrifice » étoit bien fait, & que les » Dieux étoient contens. Si » après les apparences d'une » entière faveur de la part du » Dieu auquel on s'étoit » adreſſé, l'affaire venoit à » manquer; on en rejettoit » la faute ſur quelque Dieu

» d'une humeur plus difficile. » Junon ou Diane avoit » été négligée, & il n'étoit » queſtion que de réitérer les » ſacrifices avec plus de pré- » caution, pour n'avoir point » contre ſoi ces Dieux jaloux. » L'art de prédire n'en étoit » pas moins ſûr, pour avoir » accuſé faux. On en étoit » quitte pour recommencer ſur » nouveaux frais, & les miniſ- » tres y gagnoient encore. »

On ne peut ſans doute expliquer avec plus d'élégance & de clarté que fait cet auteur, ce qu'on pourroit appeller l'hiſtoire des principes de l'Haruſpicine; mais, de nous développer ces principes en eux-mêmes, & quelle relation les Haruſpices mettoient entre tel & tel ſigne, & tel ou tel évenement, c'eſt ce que nous euſſions ſouhaité faire; mais, ni les Anciens ni les Modernes ne nous ont donné aucune lumière à cet égard.

HASABAS, *Haſabas*, (*a*) Ἀσσοὺβ, un des fils de Zorobabel.

HASABIA, *Haſabia*, (*b*) étoit fils de Boni, & pere d'Azaricam.

HASABIAS, *Haſabias*, (*c*) Lévite, qui étoit fils d'Amaſias.

HASABIAS, *Haſabias*, (*d*) Ἀσαβίας, autre Lévite fils d'Idithun. Les deſcendans de cet Haſabias eurent le douzième rang parmi les Lévites qui chantoient dans le temple.

HASADIAS, *Haſadias*, (*e*) Ἀσαδία, étoit fils de Zorobabel.

HASARSUSIM, *Haſarſuſim*, (*f*) ville de Paleſtine, dans la tribu de Siméon. On croit que c'eſt la même qu'Haſerſuſa du livre de Joſué.

HASBADANA, *Hasbadana*, (*g*) Ἀσβαδανὰ, ſe tenoit à la gauche d'Eſdras, pendant qu'il liſoit la loi.

HASDRUBAL, *Hasdrubal*. *Voyez* Aſdrubal.

HASÉBIAS, *Haſebias*, (*h*) Ἀσαβία, étoit capitaine de la moitié du quartier de Ceïla à Jéruſalem.

HASÉBONIAS, *Haſebonias*, (*i*) Ἀσαβανία, fut pere d'Hattus.

HASEM, *Haſem*, (*k*) Ἀσὰμ, dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone, au nombre de trois cens vingt-huit.

HASERIM, HASEROTH, HASOR, ASEROTHAIM. (*l*) Tous ces noms ne ſignifient que la même choſe, & ſouvent ſe mettent devant les noms de lieux. Haſer, ou Chaſer ſigni-

(*a*) Paral. L. I. c. 3. v. 20.
(*b*) Eſdr. L. II. c. 11. v. 15.
(*c*) Paral. L. I. c. 6. v. 45.
(*d*) Paral. L. I. c. 25. v. 3, 19.
(*e*) Paral. L. I. c. 3. v. 20.
(*f*) Joſu. c. 19. v. 5. Paral. L. I. c. 4. v. 31.
(*g*) Eſdr. L. II. c. 8. v. 4.
(*h*) Eſdr. L. II. c. 3. v. 17.
(*i*) Eſdr. L. II. c. 3. v. 10.
(*k*) Eſdr. L. II. c. 7. v. 22.
(*l*) Numer. c. 11. v. 34. c. 13. v. 1. c. 33. v. 17, 18. Deuter. c. 2. v. 23.

ſie un parvis, ou une demeure. Nous connoiſſons dans l'Arabie Pétrée une ville d'Haſor, qui eſt apparemment la même que Haſerim, qui étoit l'ancienne demeure des Hévéens, avant qu'ils fuſſent chaſſés par les Caphtorims, ou les habitans de l'iſle de Crete, qui s'habituerent dans la Paleſtine. C'eſt auſſi, ſelon toutes les apparences, la même que Haſeroth, où les Hébreux camperent dans leur voyage du déſert.

HASEROTH, *Haſeroth*, (*a*) Α'ϑηρώθ, nom du lieu où les Iſraëlites firent leur quatorzième campement. Un Auteur moderne dit qu'ils partirent le 26 du mois de Sinan, d'un lieu appellé les ſépulcres de concupiſcence; qu'ils demeurerent quatre jours en chemin, & qu'ils arriverent le premier du mois de Tammus à Haſeroth, qui fut leur quatorzième campement. Ce quatorzième campement eſt remarquable, par ce qui y arriva; car, tandis qu'ils étoient à Haſeroth, Marie ayant oſé murmurer contre ſon frere Moïſe, de ce qu'il avoit épouſé une étangère, fut frappée de lepre durant ſept jours; & elle fut pendant tout ce tems-là ſéparée de la compagnie des autres Iſraëlites. Cela fut cauſe qu'ils s'arrêterent dans le camp d'Haſeroth, & n'en partirent que le 8e jour de Juin qu'elle fut guérie.

HASERSUAL, *Haſerſual*, (*b*) ville de Paleſtine, dans la tribu de Siméon ou de Juda, au rapport de D. Calmet.

HASERSUSA, *Haſerſuſa*, *Voyez* Haſarſuſim.

HASIM, *Haſim*, (*c*) Α'σὼμ, fils d'Aher, de la tribu de Benjamin.

HASOM, *Haſom*, (*d*) Α'σὼμ, dont quelques enfans ſe trouverent, au retour de la captivité de Babylone, avoir pris des femmes étrangères, & conſentirent à les renvoyer.

HASOR. *Voyez* Aſor.

HASRA, *Haſra*, (*e*) Α'ρὰς, eſt qualifié gardien des vêtemens, au ſecond livre des Paralipomenes. Il fut pere de Thécuath, dont le fils, nommé Sellum, épouſa la prophéteſſe Olda.

HASSÉMON, *Haſſemon*, (*f*) ville de Paleſtine, dans la partie la plus méridionale de la tribu de Juda.

HASSUB, *Haſſub*, (*g*) Α'σὼϐ, Lévite, qui fut pere de Semeia.

HASTA CELIBARIS. (*h*) Chez les Romains, on ſéparoit les cheveux de la nouvelle mariée avec la pointe d'une pique qu'on appelloit *Haſta Celibaris*, pour ſignifier, par manière de

(*a*) Numer. c. 11. v. 34. c. 12. v. 1. *& ſeq.* c. 13. v. 1. c. 33. v. 17, 18.
(*b*) Joſu. c. 15. v. 28. Eſdr. L. II. c 11. v. 27.
(*c*) Paral. L. I. c. 7. v. 12.
(*d*) Eſdr. L. I. c. 10. v. 33.
(*e*) Paral. L. II. c. 34. v. 22.
(*f*) Joſu. c. 15. v. 27.
(*g*) Paral. I. c. 9. v. 14.
(*h*) Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 324.

préſage, qu'elle enfanteroit des hommes forts & courageux, ou bien parce que la pique étoit conſacrée à Junon, ou enfin en mémoire de l'enlevement des Sabines ou pour d'autres raiſons alléguées par Plutarque & par Feſtus.

HASTÆ JUDICIUM. (*a*) Les Centumvirs à Rome s'aſſembloient dans les Baſiliques, qui étoient de magnifiques édifices où étoit dépoſée une hache pour marque de juriſdiction; d'où vient qu'on diſoit un jugement de la hache, *Haſtæ Judicium*, pour un jugement des Centumvirs. C'étoit les Décemvirs qui recueilloient les voix; & cet acte de juriſdiction s'exprimoit par ces mots, *haſtam cogere.*

HASTAIRES, *ou* HASTATS, *Haſtati*, (*b*) ſorte de ſoldats Romains. En entrant dans la légion rangée en bataille, on rencontre d'abord les Haſtats, qui forment la première ligne; leur âge, leur nom & leur armure les diſtinguent des autres. Examinons ces trois points, & conſultons d'abord Tite-Live.

» Les Haſtats, dit cet Au-
» teur, faiſoient la tête de la
» légion; il y en avoit dix
» manipules, ſéparés l'un de
» l'autre par un petit inter-
» valle; dans chaque mani-
» pule étoient vingt ſoldats
» légerement armés, les autres
» portoient de grands boucliers.
» On appelloit troupes légeres
» ceux qui n'avoient que la
» haſte & les javelots nom-
» més *gæſa*. Dans ce premier
» corps étoit la fleur de la
» jeuneſſe qui ſe formoit pour la
» guerre. » Ces derniers mots nous repréſentent ces ſoldats comme les plus jeunes de l'armée. *Hæc prima frons in acie florem juvenum pubeſcentium ad militiam habebat.*

Selon Polybe, les Haſtats étoient plus jeunes que les Princes & les Triaires, mais ils étoient plus âgés que les troupes légeres, qu'il appelle τοὺς νεωτάτους. Lorſqu'après avoir parlé de ceux-ci il paſſe à la deſcription des Haſtats, il s'exprime en ces termes: » Ceux
» qui ſont au ſecond degré par
» rapport à l'âge, & qu'on ap-
» pelle Haſtats. » Delà tous ceux qui ont écrit juſqu'ici ſur la milice Romaine, ont conclu que les ſoldats, après avoir fait leurs premières armes dans l'armure légere, montoient au rang des Haſtats; & que ce corps faiſant le ſecond degré de l'âge, faiſoit auſſi le ſecond degré de la milice. Mais, le même Polybe jette dans cette gradation beaucoup d'embarras; en parlant des armés à la légere, il dit qu'on choiſiſſoit pour ce corps les plus jeunes & les plus pau-

(*a*) Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 125.

(*b*) Roll. Hiſt. Anc. T. V. p. 738. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 10, 11. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XXIX. p. 325. *& ſuiv.*

vres. Comment joindre enſemble ces deux caractères différens, qui ne ſont pas toujours unis? Chez les Romains, non plus qu'ailleurs, la guerre n'étoit pas une voie ſûre pour la fortune, & dans ce métier la richeſſe ne croiſſoit pas toujours avec l'âge.

Quelques Sçavans, faiſant trop d'attention à la fortune, ont étendu cette diſtinction depuis les troupes légeres juſqu'aux Triaires, & ils diſtribuent les rangs ſelon le revenu; ce qui ne pourroit plus s'accorder avec l'âge, qui faiſoit inconteſtablement la différence des corps. Juſte-Lipſe eſt peut-être le ſeul qui ait ſenti cette difficulté, & qui en indique la ſolution. Ce n'eſt que par rapport aux légerement armés que Polybe parle de la fortune. D'où on peut conclure qu'entre les plus jeunes, ceux qui étoient en même-tems les plus pauvres, ſervoient d'abord dans l'armure légere, & qu'après quelque-tems de ſervice ils montoient parmi les Haſtats, que Polybe appelle pour cette raiſon, δευτέροις κατὰ τὴν ἡλικίαν; mais que ceux qui avoient plus de bien étoient d'abord admis au nombre des Haſtats, ſans paſſer par l'armure légere.

Il eſt indubitable que les Haſtats prirent ce nom des piques, *haſtæ*. *Haſtati ſpargunt haſtas*, dit un Poëte Latin. Cependant, par une ſingularité qui ſemble bizarre, ils étoient armés non pas de la pique; *haſta*, qui leur donnoit le nom, mais du javelot, nommé *pilum*; & au contraire les Triaires, appellés auſſi *Pilani*, ne portoient point le *pilum*, d'où leur venoit cette dénomination, mais la pique; c'eſt ce que Schélius prouve fort au long contre Saumaiſe, & il a pour garans tous les Auteurs Grecs & Latins. Dans une bataille contre Annibal, Tite-Live dit qu'un Tribun, à la tête des Haſtats, leur fit lancer leurs javelots ſur les Éléphans. Dans la fameuſe bataille du Véſuve contre les Latins, le même Auteur décrivant la poſture des Triaires, leur met des piques à la main. » Les » Triaires, Romains & La» tins, dont l'armure étoit » la même, ont également des » piques.

Cette bizarrerie apparente vient de ce que ces deux corps changerent d'armés ſans changer de nom; les Haſtats furent d'abord armés de piques, & les Triaires de javelots. Mais, il eſt aſſez difficile de fixer l'époque de ce changement des armes.

On ne trouve dans l'antiquité aucun Auteur qui donne le tems précis où les Triaires firent échange de leurs armes avec les Haſtats, & leur abandonnerent le pilum pour prendre la pique; tout ce qu'on peut recueillir dans les Anciens, c'eſt que ce changement arriva ou ſous les Rois mêmes, ou du moins ſous les premiers Con-

ſuls, puiſque dès l'an 259 de Rome, c'eſt-à-dire, ſeize ans après l'établiſſement du Conſulat, Tite-Live donne le *pilum* aux ſoldats de la première ligne. *Conſul Romanus nec promovit aciem, nec clamorem reddi paſſus, defixis pilis ſtare ſuos juſſit.* Il eſt clair par le récit de ce combat, qu'en cet endroit il n'eſt pas queſtion des Triaires.

Nous dirons plus, c'eſt qu'à proprement parler, il n'y eut point échange d'armure. Les Haſtats prirent à la vérité le javelot des Triaires; mais, la pique que ceux-ci ſubſtituerent au javelot, n'étoit point celle des Haſtats, c'étoit la pique peſante & qui ſe tenoit à la main; au lieu que les Haſtats n'avoient eu que la pique légere, qui ſe lançoit de loin; ils n'avoient été juſques-là que des ſoldats légerement armés. Schélius a entrevu en paſſant ce point d'antiquité, qu'il ne donne que comme une conjecture. Il eſt pourtant appuyé ſur de bonnes autorités.

Du tems de Romulus & juſqu'au regne de Servius, la légion ayant été de trois mille hommes, il y a deux partis à prendre ſur la diviſion des trois corps qui la compoſoient. Comme chaque corps, excepté les troupes légeres, ſe diviſoit en dix parties, appellées manipules, on pourra dire que chaque manipule étoit de cent hommes, & c'eſt en effet ce que ſemble indiquer l'étymologie du mot *Centurio*. Alors il y aura eu dans la Légion mille hommes de chaque eſpèce; les mille Haſtats auront fait le corps des troupes légeres, qui combattoient par pelotons & ſans diviſion. Mais, ſi on veut étendre juſqu'à ces tems-là l'obſervation de Polybe, qu'en quelque nombre que fût la légion, il n'y avoit jamais que ſix cens Triaires, il faudra dire que les deux autres corps étoient chacun de douze cens hommes, & que chaque manipule des Princes contenoit cent vingt ſoldats. Quand la légion fut de quatre mille ou de quatre mille deux cens hommes, comme elle le fut depuis Servius juſqu'à la bataille de Cannes (& c'eſt celle que décrit Polybe), les Triaires ne paſſant jamais ſix cens, le corps des Haſtats, alors devenus troupes peſantes, auſſi bien que celui des Princes, furent chacun de douze cens hommes, & les troupes légeres, qui avoient ſuccédé aux anciens Haſtats, firent tantôt mille, tantôt douze cens hommes. La légion étant montée à cinq mille & cinq mille deux cens hommes, dans l'intervalle entre la bataille de Cannes & le premier conſulat de Marius, les Haſtats & les Princes durent former deux corps, chacun de ſeize ou dix-ſept cens hommes, & les douze cens qui reſtoient par deſſus les ſix cens Triaires, furent troupes légeres. Nous penſons qu'un quart de celles-

ci pouvoit être ſuffiſant, & que la légion aura été plutôt augmentée au profit des deux corps qui formoient l'armure peſante.

Tite-Live, ſur l'an de Rome 556, c'eſt-à-dire, dans le tems que les légions étoient de cinq mille hommes, fait monter à deux mille les Haſtats d'une légion; mais, M. Crévier remarque avec raiſon, qu'il y a faute dans le texte, où il faut lire *duarum legionum* au lieu de *legionis*; & que l'armée de Quintius ayant été affoiblie par la campagne précédente, & n'ayant pas encore été recrutée, il ſe pouvoit très-bien faire que les Haſtats des deux légions fuſſent réduits à deux mille.

Les armes de ces ſoldats étoient, comme nous l'avons dit, le javelot, *pilum*. Polybe leur en met deux à la main, & Juſte-Lipſe croit, avec quelque fondement, qu'ils en avoient un grand & un petit; deux gros javelots, chacun de quatre doigts de circonférence, les auroient trop embarraſſés. Ils avoient de plus l'épée Eſpagnole; & pour armes défenſives le grand bouclier, *ſcutum*, le caſque, & un plaſtron d'airain de neuf pouces en quarré. Ceux qui avoient cent mille as de bien, c'eſt-à-dire, ceux de la première claſſe, portoient au lieu de ce plaſtron une cuiraſſe de maille. Polybe ajoûte que les Princes & les Triaires étoient armés de même que les Haſtats, excepté que les Triaires portoient la pique au lieu du javelot.

De ce qu'on vient de dire, on peut inférer que les Haſtats, qui furent inſtitués par Romulus, & toujours rangés avant les Princes, n'étoient d'abord que des troupes légeres, qu'ils n'étoient alors armés que de la haſte vélitaire, d'où ils prirent leur nom, & qu'ils n'avoient point d'épées.

Cette arme n'étoit donc pas, chez les anciens Romains, eſſentielle à tous ceux qui ſervoient dans la guerre. Tite-Live l'ôte à la quatrième claſſe formée par Servius; il ne lui donne que la haſte & le javelot nommé *verutum*; il eſt vrai que cet endroit de Tite-Live eſt ſuſpect; mais, Denys d'Halicarnaſſe s'accorde avec lui pour retrancher l'épée à la cinquième claſſe, d'où ſe tiroient les armés à la légere. Juſte-Lipſe & du Choul nous repréſentent d'après l'antique des figures de frondeurs ſans épée. En effet, ces ſortes de ſoldats, auſſi-bien que les Haſtats, dans les tems dont nous parlons, n'approchoient jamais l'ennemi; ceux-ci, après avoir lancé au commencement de l'action leurs haſtes légeres, gagnoient la queue de l'armée en ſe retirant ſur les flancs, ou par les intervalles des manipules des Princes, à qui ils faiſoient place pour charger l'ennemi l'épée à la main.

Quoique ces Haſtats fuſſent légerement armés, & qu'ils tinſſent dans l'armée de Romulus & de ſes ſucceſſeurs la place que tinrent les Vélites quelques ſiècles après, ils n'étoient pourtant pas, comme le furent ceux-ci, joints enſemble ſans diviſion de cohortes ni de manipules; mais, ils étoient partagés en dix compagnies, comme les Princes & les Triaires. Ovide ne permet pas d'en douter; il les cite comme un des corps, dont la diviſion marquoit la préférence que Romulus avoit donnée au nombre de dix.

On ne peut, comme on l'a déjà dit, fixer au juſte le tems auquel les Haſtats ceſſerent d'être légerement armés, en prenant le gros javelot nommé *pilum*, au lieu de la haſte vélitaire. Schélius donne pour époque de ce changement, le regne de Servius, celui de Tarquin, ou les commencemens de la République; en effet, en 259, ſeize ans après le banniſſement des Rois, on voit les Haſtats armés du *pilum*.

Alors commence la ſeconde forme ſous laquelle ſe préſentent les troupes légeres. Juſques-là, les Haſtats avoient été tirés de la cinquième claſſe; devenus un des corps de l'infanterie peſamment armée, ils prirent l'épée & le gros javelot, furent tirés, comme les Princes & les Triaires, des quatre premières claſſes, & laiſſerent à une nouvelle eſpèce de ſoldats nommés *Roraires* & *Accenſes*, leurs armes & leur ſervice. Toutefois, dans chaque manipule des nouveaux Haſtats, on en conſerva vingt des anciens, armés ſeulement, dit Tite-Live, de la haſte & du javelot Gaulois nommé *gæſum*. Il paroît que ceux-ci n'avoient pas l'épée, du moins ſemble-t-elle exclue par ces mots de l'Hiſtorien, *qui haſtam tantùm gæſaque gererent*; c'étoient encore des troupes légeres.

HASTAM COGERE. *Voyez* Haſtæ Judicium.

HASTE, *Haſta*, (*a*) en Grec δόρυ, étoit chez les Romains, auſſi-bien que chez les Grecs, un nom général qui s'appliquoit à pluſieurs eſpèces d'armes, différentes par leur longueur & par leur peſanteur plutôt que par leur forme; le fût en étoit rond, armé d'un fer plat, étroit & pointu. Les Romains ont appellé *Haſta*, la pique avec laquelle ils repréſentoient les Dieux & les Héros; celle des Grecs & même celle des Macédoniens, nommée proprement *ſariſſa*, qui avoit quatorze coudées de longueur; celle des cavaliers armée d'un fer aux deux bouts,

(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 64, 65. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 258. T. IV. p. 692 Tom. XXIX. p. 330. *& ſuiv.*

& celle des fantaſſins légionnaires. Cette dernière, étoit de deux ſortes ; l'une étoit une arme de main, longue & peſante ; l'autre une arme de jet, plus courte & plus légere. Strabon montre que ces deux ſortes de piques étoient en uſage dès les tems héroïques. Selon Pline, les Lacédémoniens inventerent la pique peſante, & Tyrrhénus la pique légere. L'une & l'autre, dit le même Auteur, ſe faiſoient de bois de coudrier, de cornouiller, de ſorbier ; mais, le bois de frêne y étoit le plus propre, parce qu'il eſt dur, léger & pliant. La pique d'Achille, dans Homere eſt de bois de frêne, πελιὰς μελίη ; & Ovide donne au frêne cette qualité, d'être propre à faire des piques.

On ne trouve nulle part la longueur préciſe de la premiére de ces deux ſortes de piques, qui fut long-tems l'arme des Triaires. Il paroît, par les médailles, qu'elle excédoit au moins de tout le fer la hauteur du corps.

Mais, l'autre eſpèce de pique, qui ſe lançoit de loin, eſt exactement décrite par Polybe, qui lui donne le nom de γρόσφος. Elle a, dit-il, pour l'ordinaire un bois de deux coudées de longueur & de la groſſeur d'un doigt ; le fer a neuf pouces de long ; il eſt ſi mince par la pointe, qu'en entrant dans ce qu'il perce, il ſe recourbe, enſorte que l'ennemi ne peut s'en ſervir pour la lancer à ſon tour. Les Romains, appelloient cette arme *Haſta velitaris*, parce que c'étoit l'arme des troupes légeres, qui du tems de la ſeconde guerre Punique furent nommées *Velites*; on peut l'appeller demi pique.

L'uſage de la Haſte n'étoit point inconnu aux Juifs. Entre les Grecs, les Eubéens étoient les plus redoutables à la Haſte longue, & les Locriens à la Haſte courte. Les piques longues & courtes étoient conſacrées aux Dieux, & l'on juroit ſur elles ; on les enfermoit dans un étui en tems de paix. On attribuoit chez les Romains l'invention de la pique aux Etruriens qui la nommoient *Corini*, & les Sabins *Quirini*. Elle marquoit juriſdiction ; il y en avoit dans le lieu d'aſſemblée des Centumvirs, & dans ceux où l'on mettoit à l'encan les biens confiſqués ; d'où vient l'expreſſion *haſtæ ſubjicere*.

Le nombre des différentes Haſtes Romaines eſt grand ; la peſante qui ſe portoit au moyen d'une courroie paſſée ſur ſa hampe, s'appelloit *Amentata*. Celle ſous laquelle on affermoit les revenus publics, s'appelloit *Cenſoria*; la Haſte des ſéances des Centumvirs, *Centumviralis*; la Haſte ſymbolique de l'union conjugale, *Cœlibaris*; la Haſte à hampe rouge qui abandonnoit au pillage du ſoldat une ville priſe, *Cruenta*; celle qu'on voyoit aux environs des tribunaux des Décemvirs,

*Decemviralis*; celle que le Héraut lançoit ſur le territoire ennemi, en ſigne de déclaration de guerre, *Fecialis*, elle étoit rouge; la Haſte ſous laquelle on vendoit quelque choſe au profit du fiſc, *Fiſcalis*; celle ſous laquelle, dans les tems de diſette, on diſtribuoit aux peuples des denrées à un prix modéré, *Frumentaria*, ou *Salutis*; celle qui marquoit la dignité & la puiſſance Prétorienne, *Prætoriolis*; la Haſte pure, *Haſta pura*, fut décernée aux ſoldats qui s'étoient diſtingués par leur bravoure; la Haſte queſtorienne, *Quæſtoria*, ſe plantoit dans les occaſions où le peuple apportoit au tréſor public ſa taxe; la Haſte ſacrée, *Sacra*, étoit celle qu'on voyoit à quelques divinités; ſi elle s'agitoit, c'étoit un mauvais préſage. Toutes ces Haſtes ont paſſé de l'hiſtoire dans l'art Numiſmatique, ſur-tout l'*Haſta pura*, qui n'étoit, à proprement parler, que le bois d'une javeline, attribut de la puiſſance de quelques divinités, & marque d'une bravoure récompenſée.

HASUB, *Haſub*, (*a*) Ἀσσούβ, fils de Phahath-Moab, bâtit, aidé de Meſchias, la moitié d'une rue & la tour des fours, au retour de la captivité de Babylone.

HASUB, *Haſub*, (*b*) fils d'Azaricam, & pere de Semeia. Il en a déjà été parlé ſous le nom d'Haſſub.

HASUM, *Haſum*, (*c*) Ἀσσούμ, dont les enfans retournerent à Jéruſalem au nombre de deux cens vingt-trois, après la captivité de Babylone.

HASUM, *Haſum*, (*d*) Ἀσσούμ, étoit à la gauche d'Eſdras, pendant qu'il faiſoit la lecture de la loi.

HASUPHA, *Haſupha*, (*e*) Ἀσσουφά, étoit chef d'une famille de Nathinéens.

HATÉRIUS [Q], *Q. Haterius*, (*f*) perſonnage conſulaire, vécut juſqu'à l'âge de près de quatre vingt-dix ans, & il remplit cette longue carrière avec plus de réputation d'eſprit & d'éloquence, que de dignité & de nobleſſe de ſentimens.

Un jour, Q. Hatérius piqua l'eſprit ſoupçonneux de Tibere, en lui diſant: *Juſqu'à quand ſouffrirez-vous Céſar, qu'il manque un Chef à la République?* Tibere s'emporta ſur le champ contre Q. Hatérius, qui fut allarmé du courroux de l'Empereur; & au ſortir de l'aſſemblée du Sénat, il alla au palais pour tâcher de l'appaiſer. Il le trouva qui ſe promenoit, & ſe jetta à ſes genoux. Tibere, ſoit que ſa colere ne fût pas encore paſſée, ſoit par averſion, comme l'interprete Suétone, pour des manières

(*a*) Eſdr. L. II. c. 3. v. 11.
(*b*) Eſdr. L. II. c. 11. v. 15.
(*c*) Eſdr. L. I. c. 2. v. 19.
(*d*) Eſdr. L. II. c. 8. v. 4.
(*e*) Eſdr. L. I. c. 2. v. 43.
(*f*) Tacit. Annal. L. I. c. 13. L. II. c. 33. L. III. c. 57. L. IV. c. 61. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 287, 288, 373, 515, 516.

baſſes & rampantes, voulut s'éloigner. Mais, malheureuſement ſes jambes s'étant embarraſſées entre les bras du ſuppliant, il tomba. Peut s'en fallut que Q. Hatérius ne fût tué ſur la place par les ſoldats de la garde. Et cependant le danger que courut un homme de ce rang, ne rendit point Tibere plus traitable; il fallut que Livie employât tout ſon crédit pour le fléchir.

Deux ans après, Q. Hatérius & Octavius Fronto invectiverent contre le luxe qui régnoit dans la ville; & ſur leur requête, il fut rendu un décret pour interdire la vaiſſelle d'or, & pour défendre aux hommes de ſe déshonorer & de s'efféminer eux-mêmes (c'eſt l'expreſſion de Tacite) par des habits de ſoie.

Un autre jour, comme le Sénat avoit rendu quelques arrêts extrêmement favorables à Tibere, Q. Hatérius opina que les arrêts de ce jour fuſſent gravés en lettres d'or ſur des planches qui ſeroient attachées dans le Sénat. Mais, ſon avis fut réjetté; & ce vieillard ridicule ne remporta d'autre fruit d'une ſi baſſe flatterie, que la honte dont elle étoit digne, & le mépris de ſes confreres. Il mourut peu d'années après l'an de J. C. 26.

Son éloquence eut un grand éclat de ſon vivant; mais, elle ne ſoutint pas cette brillante renommée dans ſes écrits après ſa mort. Son talent étoit une facilité & une volubilité étonnante de diſcours. Il diſoit tout ce qu'il vouloit, en termes choiſis, & avec une grande abondance de penſées. Il parloit ſur le champ, & jamais il n'héſita, jamais il ne s'arrêta; il marchoit d'un pas toujours égal, depuis la premiere période juſqu'à la péroraiſon. Incapable de ſe modérer lui-même, il avoit beſoin, ſelon l'expreſſion d'Auguſte, d'être enrayé. Auſſi, connoiſſant par où il péchoit, il empruntoit le ſecours d'un affranchi, qui ſe tenant à côté de lui pendant qu'il parloit, l'avertiſſoit quand il avoit ſuffiſamment inſiſté ſur un moyen, & quand au contraire, il lui étoit permis de remanier encore la même idée; & ce qui eſt merveilleux, Q. Hatérius avoit toujours ſon eſprit à commandement pour ſuivre pas à pas le guide qui le menoit, pour ainſi dire, en leſſe. On conçoit aiſément comment un Orateur de ce goût parut au deſſous de lui-même, lorſqu'il fut queſtion, non plus de l'entendre, mais de le lire. Il avoit plus de feu que de jugement & de ſolidité; & de même que le travail & la réflexion produiſent des fruits durables, la légereté du ſtyle de Quint. Hatérius, en perdant le prix que lui donnoit l'action, perdit la plus grande partie de ſon mérite, & ſe fana, comme une fleur, avec lui.

HATÉRIUS (D.) AGRIPPA, *D. Hatérius Agrippa*,

(*a*) étoit tribun du peuple l'an de J. C. 15. Il y eut cette année des voix pour rendre aux Préteurs le droit de punir les comédiens par les verges, ſuivant l'ancien uſage. D. Hatérius Agrippa tribun du peuple s'y oppoſa, & fut à ce ſujet, réprimandé très-vivement par Aſinius Gallus. Tibere étoit préſent, & gardoit un profond ſilence, laiſſant au Sénat, dit Tacite, ces vaines images de liberté. L'oppoſition du tribun eut ſon effet, parce qu'elle étoit conforme aux ordonnances d'Auguſte, qui avoit reſtraint en beaucoup de choſes le pouvoir des Magiſtrats ſur les comédiens. Or, les volontés d'Auguſte étoient une loi ſuprême pour Tibere, qui affectoit de reſpecter juſqu'à ſes moindres paroles.

Deux ans après, Vipſanius Gallus, Préteur, étant mort, D. Hatérius Agrippa ſe préſenta pour remplir la place vacante. Il avoit en ſa faveur la protection de Germanicus dont il étoit parent, & celle de Druſus; mais, la loi décidoit contre lui, & vouloit que l'on préférât celui des Candidats qui étoit pere d'un plus grand nombre d'enfans. Il s'éleva donc à ce ſujet une conteſtation; & Tibere ſe faiſoit un plaiſir de voir le Sénat partagé entre ſes fils & la loi. Elle ſuccomba ſans doute; mais, ce ne fut pas tout d'un coup, & le crédit ne l'emporta que de peu de ſuffrages, préciſément comme il arrivoit du tems que les loix pouvoient quelque choſe.

D. Hatérius Agrippa parvint au Conſulat l'an de J. C. 22, & eut pour collegue C. Sulpicius Galba. Sur la fin de l'année précédente, comme il n'étoit encore que Conſul déſigné, il fut le premier à opiner à la mort contre C. Lutorius, Chevalier Romain, qu'on chargeoit d'un grief qui ne méritoit pas un tel ſupplice. Tous les autres Sénateurs, à l'exception de deux, ſe rangerent cependant de ſon avis, enſorte que l'accuſé fut conduit en priſon, & auſſi-tôt étranglé. D. Hatérius Agrippa étoit un homme qui réuniſſoit de bien mauvaiſes qualités. Tacite dit qu'il ſe rendit odieux, parce que toujours enſeveli dans le ſommeil, & énervé par les débauches dans leſquelles il croupiſſoit, il méditoit au milieu des plaiſirs du lit & de la table, les moyens de perdre les perſonnages les plus illuſtres, lui que ſa lâcheté & ſa pareſſe auroient mis en ſûreté ſous le plus cruel des tyrans.

HATÉRIUS (Q), *Q. Hatérius*, (*b*) fut Conſul avec D. Junius Silanus, l'an de J. C. 53.

HATERIUS ANTONINUS, *Haterius Antoninus*, (*c*) ayant diſſipé les grands biens qu'il tenoit de ſes ancêtres, par ſon luxe & par ſes exceſſives dé-

(*a*) Tacit. Annal. L. I. c. 77. L. II. c. 51. L. III. c. 49. & *ſeq.* L. VI. c. 4. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 336, 337, 386, 444, 445. 601.

(*b*) Tacit Annal L. XII. c. 58.

(*c*) Tacit Annal L. XIII. c. 34.

penſes, ne laiſſa pas d'obtenir de Néron une ſomme annuelle, que ce Prince conſentit à lui accorder pour lui aider à vivre.

HATHATH, *Hathath*, (*a*) A'θὰθ, qui étoit fils d'Othoniel.

HATIL, *Hatil*, (*b*) A'τὶλ, dont les enfans revinrent de Babylone à Jéruſalem avec Zorobabel.

HATIPHA, *Hatipha*, (*c*) A'τουφὰ, dont les enfans revinrent auſſi de Babylone à Jéruſalem, avec Zorobabel.

HATITA, *Hatita*, A'τιτὰ, (*d*) portier du temple, dont les enfans, après la captivité, retournerent à Jéruſalem.

HATTUS, *Hattus*, Χαττοὺς, (*e*) étoit fils de Semeia.

HATTUS, *Hattus*, A'ττοὺς, (*f*) chef d'une des familles qui revinrent de la captivité de Babylone à Jéruſalem. C'eſt apparemment le même que le ſecond livre d'Eſdras met au rang des Prêtres.

HATTUS, *Hattus*, A'ττοὺθ, (*g*) qui étoit fils d'Haſébonias.

HAVOTH-JAIR, *Havoth-Jaïr*, (*h*) bourgs ou hameaux de Jaïr. Ils étoient au nombre de ſoixante, au delà du Jourdain, dans la Baranée, vers les montagnes de Galaad, & dans le canton qui fut donné en partage à la demi-tribu de Manaſſé. Jaïr de la tribu de Manaſſé les conquit, & leur donna ſon nom.

HAUSTANE, *Hauſtanes*, (*i*) Lieutenant d'Alexandre le Grand, ſe révolta contre ce Prince. On envoya pour le réduire, Cratérus qui le fit priſonnier dans le combat.

HAUTEUR, terme, qui déſigne tantôt une bonne, tantôt une mauvaiſe qualité, ſelon la place qu'on tient, l'occaſion où l'on ſe trouve, & ceux avec qui l'on traite. Le plus bel exemple d'une Hauteur noble & bien placée eſt celui de Popilius qui trace un cercle autour d'un puiſſant roi de Syrie, & lui dit : *vous ne ſortirez pas de ce cercle ſans ſatisfaire à la République, ou ſans attirer ſa vengeance.* Un particulier qui en uſeroit ainſi ſeroit un impudent; Popilius qui repréſentoit Rome, mettoit toute la grandeur de Rome dans ſon procédé, & pouvoit être un homme modeſte.

On dit figurément que les hommes ne peuvent pas ſonder la Hauteur des jugemens de Dieu, les ſecrets de ſa providence, la profondeur des myſtères; qu'il ſe faut contenter d'en admirer la Hauteur.

On dit en termes de Géographie aſtronomique, la Hau-

(*a*) Paral. L. I. c. 4. v. 13.
(*b*) Eſdr. L. I. c. 2. v. 57.
(*c*) Eſdr. L. I. c. 2. v. 54.
(*d*) Eſdr. L. I. c. 2. v. 42.
(*e*) Paral. L. I. c. 3. v. 22.
(*f*) Eſdr. L. I. c. 8. v. 2. L. 2. c. 12. v. 2.
(*g*) Edr. L. II. c. 3. v. 10.
(*h*) Numer. c. 32. v. 41.
(*i*) Q. Curt. L. VIII. c. 5.

teur

teur ou l'élévation du pole, pour désigner la latitude; car, quoique la Hauteur du pole & la latitude soient des espaces du ciel dans des parties différentes, ces espaces sont pourtant tellement égaux, que la détermination de l'un ou de l'autre produit le même effet & la même connoissance, parce que la Hauteur du pole est l'arc du méridien, compris entre le zénith du lieu & l'équateur. Or, à mesure que le pole dont on examine la Hauteur s'élève de l'horizon, autant l'équateur s'éloigne du zénith du lieu, puisqu'il y a toujours 99 degrés de l'un à l'autre. Ainsi, l'observatoire de Paris où la Hauteur du pole est de 48 d. 50 1 10 11 a son zénith à pareille distance de l'équateur.

La Hauteur de l'équateur est l'arc du Méridien compris entre l'horizon & l'équateur; elle est toujours égale au complément de la Hauteur du pole, c'est-à-dire, à ce qui manque à la Hauteur du pole, pour être de 90 degrés; la raison en est facile, par le principe que nous avons établi, que du pole à l'équateur la distance est invariablement de 90 degrés; si le pole s'éleve, l'équateur s'abaisse; si le pole s'abaisse, l'équateur s'éleve à son tour. Plus le pole est élevé, plus sa distance au zénith est diminuée, & de même l'horizon s'est abaissé, & sa distance à l'horizon est plus petite dans la même proportion.

La Hauteur de l'équateur se peut connoître de jour, par le moyen de la Hauteur du soleil; on la trouve facilement avec un quart de cercle bien divisé, ou avec quelqu'autre instrument astronomique, ainsi que par le moyen de la déclinaison, que l'on peut connoître par la trigonométrie sphérique, après que l'on a supputé par les tables Astronomiques, le véritable lieu dans le Zodiaque.

HAUTS-LIEUX, en Latin *Excelsa*, en Hébreu *Bamoth*, (*a*) étoient des hauteurs sur lesquelles on alloit offrir des sacrifices.

Il est souvent parlé des Hauts-lieux dans l'Écriture, & les Prophetes ne reprochent rien avec plus de zele aux Israëlites, que d'aller adorer sur les Hauts-lieux. C'est une louange que l'Écriture ne donne qu'à peu de bons Princes, d'avoir détruit les Hauts-lieux; & plusieurs d'entr'eux, quoique zélés pour l'observation de la loi, n'eurent pas le courage de ruiner ces Hauteurs, & d'empêcher le peuple d'y aller sacrifier.

Les Hauts-lieux, tandis que le temple du Seigneur ne fut pas bâti, n'avoient rien de fort contraire aux loix du Seigneur, pourvu qu'on n'y adorât que lui, & qu'on n'y offrît

(*a*) Reg. L. III. c. 3. v. 2, 4. c. 12. v. 31, 32, c. 13. v. 2. c. 14. v. 23. & *seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. pag. 249, 410, 412.

ni encens, ni victimes aux idoles. Il ſemble que ſous les juges ils étoient tolérés; & Samuel a offert des ſacrifices en plus d'un endroit, hors du Tabernacle, & de la préſence de l'Arche. Sous David même, on ſacrifioit au Seigneur à Silo, à Jéruſalem & à Gabaon. Mais, depuis que le temple fut bâti, & que la demeure de l'Arche fut fixée, on ne permit plus de ſacrifier hors de Jéruſalem. Salomon, au commencement de ſon règne, alla en pélerinage à Gabaon. Mais, depuis ce tems, on ne voit plus de ſacrifice légitime hors du temple.

Les Hauts-lieux furent fort fréquentés dans le Royaume d'Iſraël. Le peuple ſuperſtitieux alloit quelquefois ſur les montagnes ſanctifiées par la préſence des Patriarches & des Prophetes, & par les apparitions du Seigneur, pour y rendre ſon culte au vrai Dieu. Il ne manquoit à ce culte, pour le rendre légitime, que de le faire au lieu que le Seigneur avoit choiſi. Mais, ſouvent ſur ces Hauteurs on adoroit les idoles, & on commettoit mille abominations dans les bois de futaie, dans les cavernes, & dans des tentes conſacrées à la proſtitution. C'eſt ce qui allumoit le zele des ſaints Rois & des Prophetes, pour ſupprimer & détruire les Hauts-lieux.

HAZAEL, *Hazaël*, חזאל, (a) un des premiers Officiers de Bénadad, roi de Syrie.

Le Prophete Elie, étant au Mont Horeb, reçut ordre de la part du Seigneur, d'aller ſacrer Hazaël, pour être Roi de Syrie. Le Prophete ſe mit en chemin; mais, il ne paroît pas qu'il ait exécuté cette commiſſion par lui-même. Ce fut Eliſée, qui pluſieurs, années après, étant allé du côté de Damas, prédit à Hazaël qu'il régneroit ſur la Syrie. Voici ce qui ſe paſſa en cette occaſion. Bénadad roi de Damas, étoit alors malade. Ayant appris que le Prophete Eliſée venoit du côté de Damas, il envoya au devant de lui Hazaël avec de grands préſens, pour le conſulter ſur ſa maladie. Hazaël demanda au Prophete ſi Bénadad releveroit de ſa maladie. Eliſée lui répondit: Dites-lui qu'il guérira; mais, le Seigneur m'a dit qu'aſſurément il mourroit. En même tems, Eliſée parut ému, il changea de viſage, & verſa des larmes.

Hazaël lui demanda: » Pourquoi mon Seigneur pleure-t-il? C'eſt, dit Eliſée, parce » que je ſçais combien de maux » vous ferez aux enfans d'Iſraël. » Vous brûlerez leurs villes fortes, vous ferez paſſer au fil de » l'épée leurs jeunes gens, » vous écraſerez contre terre » leurs petits enfans, & vous

(a) Reg. L. III. c. 19. v. 15. & *ſeq.* L. IV. c. 8. v. 7. & *ſeq.* c. 9. v. 14, 15. c. 10. v. 32, 33. c. 12. v. 17, 18. c. 13. v. 1. & *ſeq.* Paral. L. II. c. 22. v. 5. Joſeph. de Antiq. Judaïc, p. 288, 306. & *ſeq.*

» fendrez le ventre aux fem-
» mes groſſes. Hazaël répon-
» dit : Qui ſuis-je moi, votre
» ſerviteur, qui ne ſuis qu'un
» chien, pour faire de ſi gran-
» des choſes ? Eliſée lui dit :
» le Seigneur m'a révélé que
» vous ſeriez roi de Syrie.» Hazaël, étant retourné vers le Roi ſon maître, lui dit qu'il recouvreroit la ſanté ; mais, le lendemain il l'étouffa, en lui mettant ſur le viſage une couverture trempée dans de l'eau ; & Bénadad étant mort, il régna en ſa place.

Hazaël ne différa pas d'exécuter contre Iſraël tous les maux qu'Éliſée avoit prédits. Jéhu ayant quitté le ſiège de Ramoth & de Galaad, & s'étant rendu à Samarie avec ſon armée, Hazaël, profitant de ſon abſence, ſe jetta ſur les terres de delà le jourdain, ruina tout le païs de Galaad, de Gad, de Ruben, de Manaſſé, depuis Aroër, juſqu'au païs de Baſan. Il ſe paſſa un aſſez grand nombre d'années, ſans qu'Hazaël fît aucune entrepriſe contre le royaume de Juda, parce qu'il étoit plus éloigné de Damas. Il ne commença à l'affliger que ſous le regne de Joas, fils de Joachas. Il vint mettre le ſiège devant Geth, il la prit, & marcha contre Jéruſalem. Joas, ne ſe ſentant pas aſſez fort pour lui réſiſter, lui donna tout l'argent qui ſe trouva dans ſes tréſors, & dans ceux de la maiſon du Seigneur, afin qu'il ſe retirât. L'année ſuivante, l'armée d'Hazaël revint contre Joas, entra dans le païs de Juda & dans Jéruſalem, fit mourir tous les Princes du peuple, & envoya au Roi de Syrie un très-riche butin. L'armée Syrienne n'étoit nullement nombreuſe ; mais, dieu lui livra une multitude infinie de peuple de Juda ; & Joas lui-même fut traité par les Syriens avec la dernière ignominie. Hazaël n'épargna pas plus le Roi d'Iſraël qu'il n'avoit fait celui de Juda ; mais, on ne ſçait pas bien diſtinctement le mal qu'il lui fit. Il mourut preſque en même tems que Joachas Roi d'Iſraël, & il eut pour ſucceſſeur Bénadad ſon fils.

(a) Eſdr. L. II. c. 11. v. 5.

HAZAEL, *Hazaël*, ou AZAZEL. *Voyez* Azazel.

HAZIA, *Hazia*, O'ζ ι, (a) fils d'Adaia, fut pere de Cholhoſa.

HAZIR, *Hazir*, H'ζιρ, (b) un de ceux qui ſignerent l'alliance que l'on fit avec le Seigneur, au retour de la captivité de Babylonne.

## H E.

HEAUTONTIMORUMÉNOS, *Heautontimorumenos*, Ε'αυτοντιμωρούμενος, titre d'une comédie de Térence. Ce mot, qui eſt tout Grec, vient de ἑαυτὸν, *ſeipſum*, ſoi-même, & τιμωρεῖν, *punire, ulciſci, cruciare*, punir, venger, tourmenter. Il s'agit dans cette comédie d'un vieillard, qui ſe tourmente extrêmement de l'abſence d'un fils qu'il aime beaucoup,

(b) Eſdr. L. II. c. 10. v. 20.

mais que ſa dureté a forcé de prendre le parti des armes. Térence convient que l'Heautontimoruménos eſt une piece tirée toute entiere d'une ſeule comédie Grecque, avec cette différence, que le ſujet eſt double, quoiqu'il ne ſoit que ſimple dans l'original. Cette piece eſt écrite avec tant d'élégance, que la plûpart ont cru qu'elle avoit été compoſée par Lélius qui paſſoit pour le plus éloquent de ſon tems.

HÉBAL, *Hébal*, Γαιβαλ, (*a*) montagne de Paleſtine, dans la tribu d'Ephraïm, près de la ville de Sichem, vis-à-vis la montagne de Garizim. St Jérôme, Euſebe, & quelques autres après eux, ont cru que Garizim & Hébal étoient vis-à-vis Jéricho, & aſſez éloignées de Sichem, & de la tribu d'Ephraïm; mais, nous avons montré le contraire en parlant de Garizim. Ces deux montagnes ſont ſi près l'une de l'autre, qu'il n'y a entre deux qu'une vallée d'environ deux cens pas de largeur. Dans cette vallée eſt la ville de Sichem. Les deux montagnes ſont d'une longueur, d'une hauteur & d'une forme ſemblables. Leur figure eſt en demi-cercle. Elles ſont ſi eſcarpées du côté de Sichem, qu'elles n'ont aucun talus. Leur longueur au plus eſt de demi-lieue.

Quant à la cérémonie de la conſécration de la République des Hébreux, on croit qu'elle ſe paſſa de cette ſorte. Les Chefs des ſix premières tribus monterent ſur le ſommet du mont Garizim, & les Chefs des ſix autres tribus ſur le haut du mont Hébal. Les Prêtres, avec l'arche d'alliance, & Joſué à la tête des Anciens d'Iſraël, ſe placerent au milieu de la vallée qui eſt entre ces deux montagnes; les Lévites ſe rangerent en rond autour de l'arche & des Anciens, & le peuple ſe plaça au pied des deux montagnes, ſix tribus de chaque côté. Après qu'on ſe fut ainſi rangé, les Prêtres ſe tournerent du côté du mont Garizim, ſur le ſommet duquel étoient les ſix Chefs, dont les ſix tribus étoient au pied de la même montagne, & prononcerent, par exemple, ces paroles: *Béni-ſoit celui qui ne fera point d'idoles en ſculpture.* Les ſix Chefs qui étoient ſur la montagne, & les ſix tribus qui étoient au pied, répondirent, *Amen.* Enſuite les Prêtres ſe tournant vers la montagne d'Hébal, ſur laquelle étoient les Chefs des ſix autres tribus, crierent à haute & intelligible voix: *Maudit-ſoit celui qui fera des idoles en ſculpture.* A quoi les ſix Chefs qui étoient ſur la même montagne, & les ſix tribus qui étoient au bas, répondirent, *Amen.*

L'écriture ſemble d'abord nous faire entendre qu'il y avoit ſix tribus entières ſur une montagne, & ſix ſur l'autre;

(*a*) Deuter c. 11. v. 29, 30. c. 27. v. 4. *& ſeq.* Joſu. c. 8. v. 30, 31.

mais, outre qu'il n'y a pas d'apparence que les tribus qui étoient presque innombrables, eussent pu tenir sur le haut des deux montagnes, c'est qu'elles n'eussent pu ni voir la cérémonie, ni entendre les bénédictions & malédictions pour y répondre. De plus; la particule hébraïque qui est dans l'original, signifie aussi-bien, *auprès*, *tout contre*, que *dessus*. Suivant ce sens, on peut dire que ni Josué, ni les Prêtres, ni les tribus ne monterent pas sur le sommet des montagnes, comme notre version l'insinue; mais, seulement les Chefs, qui pouvoient représenter en leurs personnes toutes les tribus.

A l'égard des grandes pierres qui furent dressées & enduites de chaux pour y écrire les paroles de la loi, les Interpretes ne sont pas d'accord si ces pierres, ou ce monument, sont les mêmes que l'autel sur lequel on immola des victimes pacifiques pour faire un festin à tout le peuple. Cependant, en comparant les versets 2. & 3. avec le 5. du chap. XXVII. du Deutéronome, l'Autel est très-bien distingué des pierres en question, pourne s'y pas tromper.

HÉBAL, *Hebal*, (*a*) l'un des fils de Jectan. Il est nommé le huitième.

HEBDOME, *Hebdomes*, (*b*) Ἑβδόμης, nom que les Anciens donnoient à un Orateur, qui, dans les assemblées publiques, railloit & folâtroit avec le peuple, comme les écoliers faisoient aux jours de congé. On sçait que les écoliers avoient congé une fois la semaine, qui s'appelle en Latin *Hebdomada* ou *Hebdomas*.

HEBDOME, *Hebdome*, Ἑβδόμη, fête, qui, selon Suidas & Proclus, se célébroit à Delphes le septième jour de chaque mois lunaire, en l'honneur d'Apollon; ou seulement, selon Plutarque & d'autres Auteurs, le septième jour du mois Βύσιος qui étoit le premier mois du printems. Les habitans de Delphes disoient Βύσιος pour Πύθιος, parce que, dans leur Dialecte, le β prenoit souvent la place du π; Πύθιος est formé du prétérit de πυνθάνεσθαι, interroger, parce qu'on avoit dans ce mois une entière liberté d'interroger l'Oracle.

Les Delphiens prétendoient qu'Apollon étoit né le septième jour de ce mois; c'est pour cela que ce Dieu est surnommé par quelques Écrivains *Hebdomagenes*, c'est-à-dire, *né le septième jour*; & c'étoit proprement ce jour-là, qu'Apollon venoit à Delphes, comme pour payer sa fête, & qu'il se livroit dans la personne de sa prêtresse, à tous ceux qui le consultoient.

Ce jour célebre de l'Hebdome étoit appellé πολύφθοος, non pas parce qu'on mangeoit beaucoup de ces gâteaux faits de fromage & de fleur de froment,

(*a*) Paral. L. I. c. 1. v. 32.

(*b*) Lucian. T. II. p. 595.

dits φοῖτις, mais parce qu'Apollon étoit fort importuné par la multitude de ceux qui venoient le conſulter. Πολύφοιτος ſignifie la même choſe que πολυπευθὴς, ou πολυπάντειτες.

La cérémonie de l'Hebdome conſiſtoit à porter des branches de laurier, & à chanter des hymnes en l'honneur du dieu. En même tems, les ſacrifices faiſoient le principal devoir de ceux qui venoient ce jour-là conſulter l'Oracle; car, on n'entroit point dans le ſanctuaire, qu'on n'eût ſacrifié; ſans cela Apollon étoit ſourd, & la Pythie étoit muette.

HEBÉ, *Hebe*, Ἥβη, (*a*) fille de Jupiter & de Junon, ſelon quelques-uns. Mais, ſelon d'autres, Junon ſeule étoit ſa mere; ceux-ci diſent que cette déeſſe ayant été invitée à un feſtin par Apollon, y mangea tant de laitues ſauvages, qu'étant auparavant ſtérile, elle devint groſſe dès ce moment d'Hebé. On ajoute que la beauté de cette derniere lui fit donner le nom de déeſſe de la jeuneſſe, & que Jupiter lui commit le ſoin de lui verſer à boire; mais, un jour étant tombée en la préſence des dieux, & ayant découvert ce que l'honnêteté ordonne de cacher, Jupiter la dépoſa de ſon emploi, pour le donner à Ganymede. Enſuite, Hercule ayant été mis au nombre des dieux, épouſa Hebé, laquelle, en conſidération de ſon nouvel époux, rajeunit Iolaus, fils d'Iphiclus, alors tout caduc. On repréſentoit cette déeſſe ſous la figure d'une jeune fille couronnée de fleurs.

Les Phliaſiens rendoient un culte particulier à Hebé, au rapport de Pauſanias. » On voit » dit cet Auteur, parlant de ce » qu'il y avoit de remarquable » ou de ſingulier chez eux, on » voit, dis-je, dans la citadelle un bois de Cyprès, & » & dans ce bois un temple qui » a été en grande vénération » de tous tems; la déeſſe à laquelle il eſt conſacré, étoit » appellée par les Anciens Ganymede, ceux qui ſont venus depuis l'ont nommée Hebé. Homère au troiſième livre de l'Iliade où il décrit le » combat de Pâris & de Ménélaus, parle de cette déeſſe, » & lui donne la qualité d'Échanſon des dieux; dans un » autre endroit il la fait femme » d'Hercule, c'eſt dans l'onzième de l'Odyſſée où il raconte la deſcente d'Ulyſſe » aux enfers. Le Poëte Olen » dans une hymne en l'honneur » de Junon, dit que Junon fut » nourrie par les Heures, & » qu'elle eut deux enfans, » Mars & Hebé. Quoi qu'il en » en ſoit, les Phliaſiens ren- » dent de grands honneurs à

(*a*) Pauſ. p. 33, 107, 108. Ovid. Metam. L. IX. c. 11. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 132, 201, 202, 343. Tom. III. pag. 394, 395. T. VI. pag. 389. Tom. VII. p. 64. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 291. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVIII pag. 9, 10.

» cette déeſſe, ſur-tout en ce » que ſon temple eſt un aſyle » inviolable pour les malheu- » reux qui s'y réfugient ; car, » ils y trouvent une entière » ſûreté ; & après en être ſor- » tis, ils ne manquent pas d'ap- » pendre leurs chaînes à ces » arbres dont le temple eſt en- » vironné. Les Phliaſiens cé- » lebrent la fête de la déeſſe » tous les ans durant pluſieurs » jours, qu'ils appellent *les* » *jours au lierre*, apparemment » parce qu'ils coupent du lier- » re pour en faire des feſtons » & en orner le temple d'He- » bé. Ils ne conſervent aucune » ſtatue de cette divinité ni au » dedans, ni au dehors, & ils » en apportent je ne ſçais quel- » le raiſon priſe de leur reli- » gion même. »

HEBÉ, *Hebe*, Ἥβη, (*a*) ou ſelon d'autres exemplaires, Ἥβα, nom que Xénophon donne à un chien de chaſſe. Ce mot veut dire la jeuneſſe.

HÉBEN, *Heben*, nom d'un Agitateur du Cirque. *Voyez* Auriges du Cirque.

HÉBER, *Heber*, Ἔβερ, (*b*) fils de Salé, naquit l'an du monde 1754. A l'âge de 35 ans, il eut Phaleg, dont le nom ſignifie, *diviſion*, parce que ce fut l'an du partage du monde, que Noé fit à ſes enfans. Héber mourut âgé de 464 ans, comme il eſt marqué dans la Géneſe, ſelon la Vulgate, & non pas de 404, comme il y a dans les Septante, ce qui eſt ſans doute une faute de copiſte. Phaleg ne fut pas le ſeul enfant qu'eut Héber. L'Écriture lui en donne pluſieurs autres, entre leſquels il y eut pluſieurs filles.

Les Interpretes de l'Écriture ſainte propoſent deux queſtions au ſujet d'Héber ; 1°. Si c'eſt le même dont il eſt parlé en deux endroits de la Géneſe ; 2°. S'il a donné ſon nom aux Hébreux. Sur la première, Oléaſter croit que cet Héber, dont il eſt fait mention dans l'onzième chapitre de la Géneſe, n'eſt pas le même, dont on trouve le nom dans le dixième chapitre du même livre, & s'imagine qu'il y en a eu un fils de Sem, & l'autre de Salé. Cependant, les autres Interpretes ne ſont pas de ce ſentiment ; & Saint Auguſtin montre dans le ſeizième livre de la Cité de Dieu, chap. 3. qu'il n'y a point de différence de l'un à l'autre. Sur la ſeconde queſtion, Joſephe, Euſebe, Saint Jérôme, le vénérable Bede, Saint Iſidore, & preſque tous les nouveaux Interpretes aſſurent que les Hébreux ont tiré leur nom de Héber, qui conſerva la véritable religion & la première langue nommée de ſon nom *Hébraïque*, depuis la confuſion de ces mêmes langues. D'autres ont cru, au contraire, que le nom d'Hébreu vient d'Abraham.

(*a*) Xenoph. p. 987.
(*b*) Geneſ. c. 10. v. 24, 25. c. 11. v. 14. *& ſeq.* c. 14. v. 13 c. 31. v. 47.

*Hebræi quaſi Abrachi.* Saint Auguſtin avoit été de ce ſentiment dans le premier livre, cap. 14. qu'il a fait, *de Conſenſu Evangeliſtarum ;* mais dans le deuxième livre des Rétractations, ch. 15. dans le ſeizième de la Cité de Dieu, ch. 3. & au dix-huitième ch. 39. il ſuit la première opinion. M. Huet, dans ſa Démonſtration évangélique, a néanmoins entrepris de montrer après d'autres Sçavans, que le nom des Hébreux vient du mot *Heber*, c'eſt-à-dire, *de delà*, parce qu'ils étoient venus d'au delà de l'Euphrate. C'eſt en effet le ſentiment le plus probable ; car, Abraham n'eſt nommé Hébreu, que parce qu'il étoit venu d'au delà de l'Euphrate, & non pas parce qu'il deſcendoit d'Héber ; car, il n'y auroit pas eu plus de raiſon de donner ce nom à Abraham & à ſa poſtérité, qu'aux autres deſcendans d'Héber. Dans la Géneſe, chap. 14, où on lit dans la Vulgate, *Abraham hebræo*, qui eſt le premier endroit, où il ſoit ainſi qualifié, la verſion des Septante porte Ἀβραμ τῷ περάτῃ, *à Abram paſſager*, c'eſt-à-dire, qui avoit paſſé l'Euphrate. C'eſt dans le même ſens que les peuples d'au delà de ce fleuve ſont nommés fils d'Héber dans la Géneſe, chap. 10. verſ. 21. & que Joſephe dit à Pharaon, *qu'il a été enlevé du païs d'Héber*, c'eſt-à-dire, du païs où habitoient des gens de delà l'Euphrate ; car, alors le païs de Chanaan ne pouvoit pas être appellé du nom de païs des Hébreux.

C'eſt encore une queſtion ſur laquelle les Anciens & les Modernes ne ſont pas tout-à-fait d'accord ; ſçavoir, ſi la langue hébraïque tire ſon nom d'Héber, & ſi, à la confuſion des langues arrivée à la tour de Babel, elle demeura dans la ſeule famille d'Héber & de ſes deſcendans. Comme la confuſion des langues a été conſidérée comme la punition de la témérité de ceux qui entreprirent de bâtir cette tour, il ſemble qu'on a raiſon de préſumer que la race d'Héber, qui étoit dès-lors deſtinée de Dieu, pour être la ſouche de la race ſainte, & la dépoſitaire de la vraie religion, n'eut point de part à cette entrepriſe, ni par conſéquent à la peine dont elle fut ſuivie.

On répond à cela deux choſes. 1°. Qu'on n'a aucune preuve que la famille d'Héber n'ait pas eu de part au bâtiment de la tour de Babel ; 2°. qu'il eſt indubitable que la langue Hébraïque a été commune à des peuples qui n'avoient aucune liaiſon avec la famille d'Héber ; par exemple, les Phéniciens ou Chananéens, les Syriens, les Philiſtins, qui, du tems d'Abraham, parloient Hébreu, ou une langue très-peu différente de l'Hébraïque. On ne peut donc pas dire que cette langue ſoit demeurée dans la ſeule famille d'Héber.

Mais, dira-t-on, d'où vient donc qu'on l'appelle langue Hé-

braïque ? Eſt-ce à cauſe qu'on la parloit au delà de l'Euphrate; comme nous avons dit ci-deſſus qu'on avoit donné à Abraham le nom d'*Hébreu*, parce qu'il venoit de delà ce fleuve ? Nous répondons, 1°. Qu'il y a beaucoup d'apparence qu'on parloit en effet cette langue dans la Chaldée & dans la Méſopotamie, du tems d'Abraham, puiſque ce Patriarche, en entrant dans la terre des Chananéens, n'eut pas la moindre peine à ſe faire entendre, & à entendre la langue du païs; & lorſque Jacob alla de la terre de Chanaan en Méſopotamie, il parla, entendit, & ſe fit entendre ſans truchement. Ses deux femmes Rachel & Lia donnent à leurs enfans des noms Hébreux. Les noms de perſonnes & de lieux de ces provinces, comme ceux de la Paleſtine, ſont Hébreux. Il n'eſt donc pas hors d'apparence que le nom de langue Hébraïque vienne de ce qu'on la parloit au delà de l'Euphrate.

Mais, comme on la parloit auſſi en deçà de ce fleuve, & que même on l'y parla plus longtems & plus purement que dans la Chaldée & dans la Méſopotamie, ainſi qu'on le prouve parce que Jacob & Laban ayant érigé un monument ſur le mont Galaad, lui donnerent chacun un nom divers ſelon la propriété de leur langue; cela montre que dès-lors la langue Syriaque étoit aſſez différente de la langue Hébraïque ou Phénicienne; au lieu que juſqu'au règne des Grecs, la langue Hébraïque, Chananéenne, ou Phénicienne, & celle des Philiſtins & des Samaritains ſubſiſtoient dans leur pureté dans la Paleſtine. Il ſemble donc qu'on doit dire, que le nom de langue Hébraïque vient plutôt des Hébreux deſcendans d'Abraham, que des peuples de delà l'Euphrate, dont la plupart ne deſcendoient pas d'Héber.

Au reſte, il ne faut pas s'imaginer que la langue que nous appellons Hébraïque, ait été ordinairement connue ſous ce nom chez les Profanes. Ils la connoiſſoient ſous le nom de langue Phénicienne, de langue Syriaque, de langue Punique, de langue des Juifs. Elle n'eſt devenue ſi célebre parmi nous, ſous le nom de langue Hébraïque & de langue Sainte, que parce que c'eſt l'Idiome dans lequel ſont écrits les divins oracles de l'Ancien Teſtament. L'Écriture même, qui paſſe aujourd'hui pour la vraie & l'ancienne écriture Hébraïque, eſt plutôt l'écriture Chaldéenne. Les vrais caractères Hébreux ou Phéniciens ne ſe ſont conſervés que ſur les médailles & dans le Pentateuque des Samaritains.

HÉBER, (*a*) *Heber*, Χοβερ, Χοβερ, fils de Béria ou Brié, & petit-fils d'Aſer, fut le Chef de la famille des Hébérites.

(*a*) Geneſ. c. 46. v. 17. Numer. c. 26. v. 45.

HÉBER, *Heber*, Α'βερ, (*a*) fils d'Ezra & de Judaia, fut pere de Socho.

HÉBER, *Heber*, Α'βερ, (*b*) étoit Chef des Prêtres de la famille d'Amoc, du tems de Zorobabel.

HÉBÉRITES, *Heberitæ*, (*c*) Χαβερι, famille dont Héber fut le Chef.

HÉBÉSUS, *Hebesus*, (*d*) Capitaine Latin, qui tomba ſous les coups d'Euryale.

HÉBRAISME, *Hebraïſmus*, maniere de parler propre à la langue Hébraïque. Jamais aucune langue n'eut autant de tours particuliers; ce ſont les caractères de l'antiquité & de l'indigence.

HÈBRE, *Hebrus*, Ε'βρος, (*e*) grand fleuve de Thrace, célebre dans les écrits des Anciens & ſur-tout des Poëtes. Il avoit principalement la réputation d'être fort froid, ſelon ce vers de Virgile:

*Nec ſi frigoribus mediis Hebrumque bibamus.*

Horace n'en parle que comme s'il étoit couvert de neiges & de glaces:

*Hebruſque nivali compede vinctus.*

Il l'appelle le compagnon de l'hiver,

*Aridas frondes hiemis ſodali dedicet Hebro.*

Quelques Auteurs Grecs écrivent le nom de ce fleuve ſans aſpiration, & alors on doit lire Ebre. Plutarque le Géographe eſt du nombre de ceux qui l'écrivent ainſi. L'Hébre, ſelon cet Auteur, prenoit ſon nom des tournans qu'il avoit dans ſon cours. Mais, on donne une autre étymologie du nom de ce fleuve. Caſſandre, roi du païs, eut de Cretonice ſa femme, un fils nommé Hébrus. Il la diſgracia enſuite, épouſa Damaſippe, fille d'Atrax, laquelle étant devenue amoureuſe d'Hébrus, lui fit des propoſitions criminelles. Ce jeune Prince en eut horreur, & pour ne la point voir, il étoit toujours à la chaſſe. Cette malheureuſe voulant le perdre, l'accuſa auprès du Roi de l'avoir forcée. Caſſandre la crut, & entrant dans la forêt l'épée à la main, pourſuivit ſon fils, qui ne pouvant éviter la mort, & voulant ſauver à ſon pere l'horreur d'un parricide, ſe jetta dans le fleuve Rhombus, qui prit enſuite le nom d'Hebre, comme le rapporte Timothée au livre XI des Rivières..... Dans ce fleuve, pourſuit le mê-

(*a*) Paral. L. I. c. 4. v. 18.
(*b*) Eſdr. L. II. c. 12. v. 20.
(*c*) Numer. c. 26. v. 45.
(*d*) Virg. Æneid. L. IX. v. 344.
(*e*) Strab. pag. 322, 590. Plin. Tom. I. p. 203. Tom. II. pag. 52, 616. Pomp. Mel. pag. 100, 104. Ptolem. L. III. c. 11. Virg. Eclog. 10. v. 65. Georg. L. IV. v. 463, 524. Æneid L. XII. v. 331. Horat. L. I. Ode 25. v. 19. 20. L. I. Epiſt. 3. v. 3. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 41. Herod. L. IV. c. 90. L. VII. c. 59. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 3.

me Géographe, il n'aît une herbe ſemblable à de l'origan; les Thraces en cueillent les ſommités, & les brûlent après le repas; ils en reſpirent la fumée qui les enivre, & leur cauſe un profond ſommeil. Pline nomme l'Hebre entre les rivières qui avoient des pailletes d'or. Il dit que ce fleuve deſcend du païs des Odryſiens. Il n'y a guère de rivirères dont les Anciens aient tant parlé, & dont ils aient ſi peu dit de choſes. Rien n'eſt plus maigre que ce qu'ils en diſent de ſuite.

M. de l'Iſle, raſſemblant ce qu'il avoit trouvé diſperſé, un mot d'un côté, un mot de l'autre, en décrit ainſi le cours. l'Hebre a ſa ſource au pied du mont Scomius, qui eſt à l'orient de Sardique; delà ſerpentant vers le midi, l'orient & le ſeptentrion alternativement, il coule auprès de Zyrma, aujourd'hui Bazan-Gik, & fait preſque le tour de la ville de Philippopolis; delà, prenant ſon cours vers le Sud-eſt, par le païs des Céletes, il reçoit divers ruiſſeaux, & arrive à Andrinople; auprès de cette ville, il ſe groſſit de deux rivières aſſez fortes. La première eſt le Tonzus, ou le Burgus, qui vient de Tonzos, au pied du mont Hémus, à Ordiza, & à Carpumæmum, & ſe perd dans l'Hebre, au deſſus d'Andrinople; c'eſt aujourd'hui la Tuncia. L'autre eſt le Contadeſdus, qui a ſa ſource aſſez près de la mer Noire, reçoit le Tæarus, & enſuite l'Agrianes, dont il prend le nom juſqu'à l'Hebre, dans lequel il ſe perd au deſſous d'Andrinople. L'Hebre, coulant delà vers le midi, à travers le païs des Odryſiens, forme quantité de détours, paſſe auprès de Didymotychos, de Trajanopolis, de Dyme, & de Cypſelum; en prenant enſuite ſa route vers le midi occidental, il entre dans la mer Égée par deux bouches, entre Sala & le port d'Ænos, au nord de l'iſle de Samothrace, à l'entrée du golfe Mélanis. A ſon embouchure il ſéparoit les Ciconès, ou Ciconiens Doriques, des Abſynthiens. C'eſt pour cela que Virgile dit que les femmes des Ciconiens irritées de ſon attachement pour Eurydice, le déchirerent, & jetterent ſa tête dans l'Hebre.

M. d'Anville, dans ſes Cartes, décrit le cours de l'Hebre à peu près de la même manière que M. de l'Iſle. Le nom moderne de ce fleuve eſt Mariza. il coule aujourd'hui dans la Turquie d'Europe.

HÉBRI, *Hebri*, Ἑβρί. (*a*) eſt nommé le dernier des enfans de Mérari.

HÉBRON, *Hebron*, Χεβρών, (*b*) une des plus anciennes villes de la Paleſtine, & même du monde, puiſqu'elle fut bâtie ſept

(*a*) Paral. L. I. c. 24. v. 27.

(*b*). Geneſ. c. 18. v. 1. *& ſeq.* c. 23. v. 7. *& ſeq.* Numer. c. 13. v. 23. Joſu. c. 10. v. 3. *& ſeq.* c. 14. v. 13. *& ſeq.* c. 15. v. 13. c. 21. v. 13. Reg. L. II. c. 2. v. 1. *& ſeq.* c. 15. v. 7. *& ſeq.* Joſeph. de Bell. Judaïc. p. 895.

ans avant Tanis, capitale de la baſſe-Égypte. Comme l'Égypte avoit été un des premiers païs peuplés, après la diſperſion de la tour de Babel, on en peut conclure qu'Hébron étoit très-ancienne. On croit qu'Arbé, un des plus anciens géans de la Paleſtine, l'avoit fondée; ce qui lui fit donner le nom de Cariath-Arbé, ou ville d'Arbé, qui fut enſuite changé en celui d'Hébron. Arbé fut le pere d'Enach, & Enach donna ſon nom aux Enacim, qui demeuroient encore à Hébron lorſque Joſué conquit la terre de Chanaan. Dans la traduction Latine de Joſué, on lit que le grand Adam y eſt enterré; & Saint Jérôme, dans plus d'un endroit, témoigne que c'étoit l'opinion des Juifs, qu'Adam y avoit été enſeveli. Mais, on peut donner un autre ſens à l'Hébreu, & traduire: *Le nom ancien d'Hébron eſt Arbé. Cet homme* [ Arbé ] *eſt le plus grand, le Chef des Énacim.*

On ne ſçait point quand cette ville commença à porter le nom d'Hébron. Il y en a qui croyent que ce ne fut que depuis que Caleb en eut fait la conquête, & qu'il lui donna le nom d'Hébron, à cauſe d'un de ſes fils, qui s'appelloit ainſi. Mais, je crois, dit D. Calmet, que le nom d'Hébron eſt plus ancien, & que Caleb donna peut-être par honneur, à ſon fils, le nom de cette ancienne & célebre place.

Hébron étoit ſituée ſur une hauteur, à vingt-deux milles de Jéruſalem, vers le midi, & à vingt milles de Berſabée, vers le nord. Abraham, Sara & Iſaac furent enterrés près d'Hébron, dans la caverne de Macphéla, ou dans la caverne double qu'Abraham avoit achetée auprès d'Ephron. On voyoit près delà le chêne, ou le térébinthe d'Abrabam, ſous lequel il avoit reçu les trois anges. Euſebe, Sozomene, & pluſieurs autres Anciens, parlent de la vénération que les Chrétiens & les Payens avoient pour ce térébinthe. On diſoit qu'il étoit-là dès le commencement du monde, comme ſi ce n'eût pas été aſſez exagérer, que de dire qu'il y étoit depuis Abraham. D'autres diſoient que c'étoit le bâton d'un des Anges, qui avoit pris racine en cet endroit. On y avoit établi une foire célebre dans tout le païs, & on croyoit que ce térébinthe étoit incorruptible, parce que quelquefois il paroiſſoit tout en flammes par le feu que l'on faiſoit autour, & qui ne le conſumoit point.

Hébron étoit dans le partage de Juda. Le Seigneur l'aſſigna pour partage à ſon ſerviteur Caleb. Joſué prit d'abord Hébron, & en tua le Roi nommé Oham, Caleb en fit de nouveau la conquête, aidé par les troupes de ſa tribu, & par la valeur d'Othoniel. Elle fut aſſignée aux Prêtres pour leur demeure, & fut déclarée ville de refuge. David y établit le ſiege

de ſon royaume, après la mort de Saül. Ce fut à Hébron qu'Abſalon commença ſa révolte. Pendant la captivité de Babylone les Iduméens s'étant jettés dans la partie méridionale de Juda, s'emparerent d'Hébron, d'où vient que dans Joſephe, elle eſt quelquefois attribuée à l'Idumée. On croit que c'étoit la demeure de Zacharie & d'Éliſabeth, & le lieu de la naiſſance de Saint Jean-Baptiſte. Hébron ſubſiſte encore aujourd'hui, mais fort déchue de ſon ancien éclat.

Le pere Nau, dans ſon voyage de la Terre-Sainte, avoue qu'il n'a pu voir Hébron; il en rapporte ce qui ſuit, ſur la foi d'un de ſes amis, qui y avoit long-tems ſéjourné.

» En partant de Bethléhem, » on prend ſa route par les » Piſcines de Salomon. On paſſe » enſuite une montagne & une » forêt; on arrive à une petite » vallée qui eſt cultivée & ſe- » mée; après cela, on trouve » une plaine & un village nom- » més *Ain-Halhoul*; & delà » juſqu'à Hébron ce ne ſont » que vignes qui portent des » raiſins, dont les grains ſont » gros comme le pouce, & des » jardins qui fourniſſent preſ- » que toutes ſortes de fruits. » Hébron eſt une ville dont la » grandeur approche de celle » de Jéruſalem; mais, elle eſt » ſans remparts & ſans murail- » les. Une partie eſt ſur une » petite montagne, & l'autre » dans la plaine qui eſt au bas. » Les maiſons ſont de pierres. » Ce qui eſt de plus remarqua- » ble, c'eſt la grande moſquée, » qui a autant d'étendue que » l'Égliſe du Saint Sépulcre » à Jéruſalem, & qui eſt tout- » à-fait belle & ornée. Les ſé- » pulcres d'Abraham & de Sa- » ra ſont au milieu, un peu ſé- » parés l'un de l'autre, & cou- » verts de riches tapis; la vaſte » & profonde grotte, où leurs » corps ont été mis, eſt en cet » endroit; on n'y deſcend point, » on la voit ſeulement par une » ouverture. Les Mahométans » y font des pélerinages; ils y » viennent d'Alep, de Damas, » & d'autres païs, avec une » ferveur admirable, ſous la » conduite de leurs Santons. » Cette moſquée eſt deſſervie » par des gens Sçavans dans la » loi, & qui ont une penſion » réglée. A deux ou trois cens » pas delà vers l'occident, il » y a une belle moſquée qu'on » nomme les quarante Martyrs, » *Elarbaïn Scheid*; auprès il y » a un grand & vieux chêne. » Dans cette moſquée, il y a » auſſi une cave & grotte pro- » fonde qu'on dit aboutir ſous » terre à celle d'Hébron. Au » delà de cette ville, tant à » l'orient qu'au midi, il n'y a » que des Arabes. Ils y vien- » nent trafiquer, & y appor- » tent, entre autres choſes, » une terre qu'ils prennent à » ſept ou huit lieues delà, dont » on fait du verre à Hébron. » Cette ville a environ douze » villages qui dépendent d'elle,

» & le païs d'alentour eſt » auſſi montagneux que celui de » Jéruſalem, mais plus couvert » de bois. «

HÉBRON, *Hebron*, Χεβρών, (*a*) troiſième fils de Caath. Les enfans d'Hébron furent Jériau l'aîné, Amarïas le ſecond, Jahaziël le troiſième, Jecmaam le quatrième.

HÉBRON, *Hebron*, Χεβρών, (*b*) de la famille de Caleb, étoit fils de Maréſa. Il fut pere de Coré, de Taphna, de Recem & de Samma.

HÉBRONA, *Hebrona*, (*c*) Ἑβρωνά, un des campemens des Iſraëlites, dans le déſert. Ce lieu étoit entre Jétébatha & Aſiongaber.

HÉBRUS, *Hebrus*, Ἕβρος, Prince dont il eſt parlé dans l'article d'Hebre. *Voyez* Hebre.

HÉCAERGE, *Hecaërge*, (*d*) Ἑκαέργη, nom d'une nymphe, à laquelle les filles de Délos conſacroient leur chevelure. C'étoit une nymphe de la campagne & des bois, qui aimoit ſur-tout la chaſſe, & qui étoit terrible aux bêtes, parce qu'elle les atteignoit de loin. Elle étoit ſœur de la déeſſe Opis, divinité favorable aux chaſſeurs.

Quoiqu'on diſe que c'étoit une fille Hyperboréenne; c'étoit Diane elle-même, ou la Lune, à qui l'on donnoit ce nom, auſſi-bien qu'à Apollon, ou au Soleil ſon frere, que les Poëtes appellent ſi ſouvent Ἑκαέργος, parce qu'il darde ſes traits, & ſes rayons, & produit ſes effets en des lieux fort éloignés de lui.

Ce mot vient d'ἑκὰς, *longè*, de loin, & Ἔργον, *opus*; Hécaerge, qui opere, qui agit de loin.

HÉCALE, *Hecale*, bourg de Grece, dans l'Attique, dans la tribu Léontide, ſelon Étienne de Byzance. Spon le nomme Ecali, ſelon la prononciation vicieuſe de quelques écoles. On y adoroit Jupiter Hécalien.

HÉCALE. *Voyez* Hécaléſies.

HÉCALÉ, *Hecale*, Ἑκάλη, (*e*) vieille femme, accablée de pauvreté, mais très-vertueuſe dans ſon indigence, a donné lieu au proverbe des Anciens. *Tu ne deviendras jamais Hécalé*; c'eſt-à-dire, *tu ne ſeras jamais pauvre.*

» Pour ce qui eſt du conte » que l'on fait d'Hécalé, dit Plu» tarque, & de la réception » qu'elle fit à Théſée dans ſa mai» ſon, il ne paroît pas entière» ment éloigné de la vérité; car » anciennement tous les bourgs » des environs s'aſſembloient » toutes les années pour faire » à Jupiter Hécalien un ſacri» fice appellé Hécaléſien; & » dans lequel ils honoroient par» ticulièrement cette Hécalé,

(*a*) Exod. c. 6. v. 18. Paral. L. I. c. 23. v. 12, 19.
(*b*) Paral. L. I. c. 2. v. 42, 43.
(*c*) Numer. c. 33. v. 34.
(*d*) Pauſ. p. 81, 299.
(*e*) Suid. Tom. I. pag. 845. Plut. T. I. pag. 6.

» qu'ils appelloient, par un di-
» minutif, Hécalene, en mémoire
» de ce qu'ayant reçu chez elle
» Thésée encore jeune, elle le
» salua & le caressa, en le
» nommant toujours par des di-
» minutifs, selon la coûtume
» des vieilles gens. Cette
» bonne femme avoit fait vœu
» que, si Thésée revenoit heu-
» reusement d'une expédition
» qu'il alloit entreprendre,
» elle feroit un sacrifice so-
» lemnel à Jupiter. Mais, elle
» mourut avant cette expédi-
» tion; & Thésée étant de re-
» tour, ordonna qu'on feroit
» ce sacrifice, & qu'on y ren-
» droit à Hécalé toutes sortes
» d'honneurs en reconnoissan-
» ce du bon accueil qu'elle lui
» avoit fait, & de l'affection
» qu'elle lui avoit témoignée.
» C'est ainsi que l'écrit Philo-
» chorus. «

Ce conte étoit si généralement reçu, que Callimaque fit sur cela un poëme qu'il intitula *Hécalé*, du nom de cette bonne femme.

HÉCALENE, *Hecalene*, Ἑκαλήνη. *Voyez* Hécalé.

HÉCALÉSIEN, *Hecalesium*, Ἑκαλήσιον, sacrifice institué en l'honneur de Jupiter Hécalien. *Voyez* Hécalé.

HÉCALÉSIES, *Hecalesia*, (*a*) fêtes qu'on célébroit à Hécale, bourg de l'Attique dans la tribu Léontide, en l'honneur de Jupiter, qui avoit un temple dans ce lieu, où il étoit adoré sous le nom de Jupiter Hécalien. M. Spon nomme ce bourg *Ecali*, d'après la prononciation vicieuse de quelques écoles.

HÉCALIEN, *Hecalus*, Ἕκαλος, surnom de Jupiter. *Voyez* Hécalé.

HÉCAMEDE, *Hecamede*, Ἑκαμήδη, (*b*) étoit fille d'Arsinous, roi de Ténédos. Les Grecs, lorsqu'Achille ravagea cette isle, donnerent cette Princesse à Nestor, pour honorer par ce présent la sagesse & la prudence qui rendoient ce vénérable vieillard supérieur à tous les autres hommes. Un jour, Nestor & Machaon étant revenus du combat, entrerent dans la tente de Nestor, où ils trouverent une boisson qu'Hécamede leur avoit préparée. Cette belle captive avoit mis devant eux une table d'un bois précieux parfaitement bien travaillé, & soutenue par un pied d'un bleu céleste; elle leur avoit servi dans un bassin du miel nouveau, de la fleur de farine, & des oignons très-propres à irriter la soif; elle avoit mis aussi sur la table la coupe de Nestor, que ce vieillard avoit apportée de Pylos. Cette coupe étoit d'une rare beauté, & ornée de clous d'or; elle avoit quatre anses soutenues chacune de deux colombes d'or, elle étoit à deux fonds;

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 217.

(*b*) Homer. Iliad. L. XI. v. 623. *& seq.*

il n'y avoit point d'homme qui pût la ſoutenir quand elle étoit pleine, mais Neſtor la tenoit facilement. Hécamede, ſemblable aux déeſſes, avoit mis dans cette coupe une boiſſon mixtionnée avec du vin de Pramne, où elle avoit rapé du fromage & délayé de la fleur de froment.

HÉCATE, *Hecate*, Ἑκάτη, (*a*) fille de Jupiter & de Latone, & ſœur d'Apollon. L'antiquité fabuleuſe lui donne trois noms, l'appellant *la Lune* dans le ciel, *Diane* ſur la terre, & *Proſerpine* aux enfers. On lui donne le titre de *Triceps*, parce que, ſelon Orphée, elle avoit trois têtes; une de cheval à la droite; une de chien à la gauche; & une de ſanglier au milieu. Pour ce qui eſt du nom d'Hécate, Servius dit qu'il vient du mot Grec Ἑκατὸν, *cent*, parce qu'on lui offroit cent victimes à la fois, ou parce qu'elle retenoit cent ans au delà du Styx, les ames de ceux qui avoient été privés de la ſépulture. Il y en a d'autres qui tirent ce nom du mot Grec Ἑκάς, de loin, parce que la lune darde ſes rayons de loin.

Il y a diverſes opinions touchant la naiſſance d'Hécate. Héſiode & Muſée diſent qu'elle étoit fille du Soleil; les autres de Perſès, à qui Jupiter donna Aſtérie, après en avoir joui. Selon Orphée, elle eſt fille de Cérès; & ſelon Bacchylide, fille de la Nuit. Phérécyde la fait naître d'Ariſtée.

Quoi qu'il en ſoit, cette déeſſe aimoit fort la chaſſe; & lorſqu'elle n'avoit rien trouvé, elle s'amuſoit à tuer des hommes comme des bêtes. Elle ſe rendit fort ſçavante dans la compoſition des poiſons, & ce fut elle qui trouva l'aconit. Elle éprouvoit la force de chacun d'eux en le mettant dans les viandes qu'elle donnoit aux étrangers. Ayant acquis une grande expérience dans cet art funeſte, elle empoiſonna d'abord ſon pere, & s'empara du royaume. Enſuite elle fit conſtruire un temple en l'honneur de Diane, & elle ordonna qu'on ſacrifieroit à cette déeſſe tous les étrangers qui y aborderoient. Æétès, qui l'épouſa, en eut deux filles, Circé & Médée, & un fils appellé Ægialée. Circé, s'étant adonnée à l'étude des poiſons, découvrit la différente nature des herbes & leurs propriétés merveilleuſes. Il eſt vrai qu'Hécate ſa mere lui avoit appris beaucoup de ſecrets pour ces compoſitions; mais, il eſt vrai auſſi qu'elle y fit de plus grandes découvertes par la force de ſon génie.

On repréſentoit Hécate,

(*a*) Pauſ. pag. 80, 116, 140. Ovid. Metam. L. VII. c. 2, 5. Diod. Sicul. p. 173. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag 198, 344. Tom. IV. pag. 211, 212. Tom. VII, pag. 294. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 152. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 303. Tom. XVIII. p. 4, 18.

tantôt

tantôt par trois figures adoſſées les unes aux autres ; tantôt par un ſeul corps qui porte trois têtes & quatre bras, diſpoſés de manière que de quelque côté qu'on ſe tourne, chaque tête a ſes deux bras. D'une main, elle porte un flambeau qui lui a valu le titre de *Lucifera ;* des deux autres mains, elle tient un fouet & un glaive, comme gardienne des enfers, & dans la quatrième on lui met un ſerpent, parce qu'elle préſidoit à la ſanté, dont le ſerpent eſt le ſymbole.

On la peignoit à trois faces, ſuivant quelques Mythologues, à cauſe des trois faces que la lune fait voir dans ſon cours ; & ſelon d'autres, parce qu'elle domine ſur la naiſſance, ſur la ſanté, & ſur la mort ; en tant qu'elle règne ſur la naiſſance, c'eſt Lucine, dit Servien ; en tant qu'elle veille à la ſanté, c'eſt Diane ; & le nom d'Hécate lui convient en tant qu'elle commande à la mort.

Héſiode parle d'Hécate comme d'une Déeſſe terrible, pour qui Jupiter a plus d'égards que pour aucune autre divinité, parce qu'elle a, pour ainſi dire, le deſtin de la terre entre ſes mains, qu'elle diſtribue les biens à ceux qui l'honorent, qu'elle préſide au conſeil des Rois, aux accouchemens & aux ſonges.

Elle étoit auſſi la déeſſe des magiciennes & des enchantereſſes ; c'eſt pour cela qu'on la fait mere de Circé & de Médée ; du moins dans Euripide, cette dernière, avant que de commencer ſes opérations magiques, invoque Hécate ſa mere. Elle paſſoit encore, comme nous l'avons dit, pour la déeſſe des ſpectres & des ſonges ; Ulyſſe, voulant ſe délivrer de ceux dont il étoit tourmenté, eut ſoin de lui conſacrer un temple en Sicile.

Enfin, ſelon le Scholiaſte de Théocrite, Hécate étoit la déeſſe des expiations ; & ſous ce titre on lui immoloit de petits chiens, & on lui élevoit des ſtatues dans les carrefours, où elle étoit appellée *Trivia*. Auſſi Lycophron l'appelle Κυνοφαγὶς ; & Ovide, *Canum Mactatrix*. Étienne de Byzance & Suidas parlent de l'antre où on lui faiſoit ces ſortes de ſacrifices ; il étoit en Thrace dans la ville de Zérinthe. Mais, elle avoit en pluſieurs autres païs un culte & des autels ; l'ancienne Géographie fournit même certains lieux qui en tiroient leurs noms.

D. Bernard de Montfaucon nous donne, dans ſon antiquité, trois figures d'Hécate, chacune à pluſieurs faces.

La première, qui eſt la plus petite de toutes, eſt repréſentée de tous côtés. Auprès de l'une des figures eſt un chien ; les autres marques ne ſont pas ſi aiſées à diſtinguer, à cauſe de la petiteſſe de l'image.

La ſeconde, tirée d'un manuſcrit de feu M. de Peireſc, qui eſt à la bibliotheque de St.

Victor, les repréſente toutes trois la patere à la main, comme pour ſacrifier aux Manes & aux Dieux infernaux. Entre chacune des images eſt un flambeau, ſymbole ordinaire d'Hécate. Il y a auſſi un chien auprès de chacune, ſelon ce que dit Apollonius de Rhodes, que les chiens hurlent autour d'Hécate.

La dernière figure d'Hécate, publiée par M. de la Chauſſe, eſt tirée du cabinet Chiggi. Elle eſt ſans doute la plus belle & la plus chargée de ſymboles. Les trois figures adoſſées ſont aſſez différentes entre elles. La première a un croiſſant ſur la tête, & au deſſus une fleur, marque ordinaire d'Iſis, qu'on prenoit auſſi pour la lune. Elle tient de ſes deux mains deux flambeaux. La ſeconde porte un bonnet Phrygien, du bas duquel s'élevent des rayons de lumière, qui ſont comme une couronne radiale. Elle tient d'une main un glaive, & de l'autre un ſerpent. La troiſième eſt couronnée de laurier, & tient de la main droite une clef, & de la gauche des cordes. La clef convient fort bien à Hécate, nommée Phylax, ou la gardienne. Elle étoit en effet la gardienne de l'enfer, où elle règnoit avec Pluton. Les cordes ſe pourroient auſſi rapporter à ſa qualité de gardienne des enfers, par les raiſons que tout le monde voit. Voilà, ſuivant D. Bernard de Montfaucon, ce qu'on peut dire de plus vraiſemblable ſur tous ces ſymboles.

Une médaille donnée par M. l'abbé Seguin la repréſente à peu près de même; une des figures tient un flambeau à chaque main; l'autre, un ſerpent de la droite & une clef de la gauche; & la troiſième, un coûteau de la droite, & un fouet de la gauche. Les trois ont des muids ſur la tête, & chacune un chien à ſes pieds. M. Spanheim parle d'une autre triple figure ſemblable, ſur un revers de Gordien le Pieux.

HÉCATÉE, *Hecatæus*, (*a*) Ἑκαταῖος, célebre Écrivain, fut ſurnommé Miléſien, parce qu'il étoit né à Milet. Son pere s'appelloit Hégéſandre, & ſuivant Hérodote, cet Hégéſandre rapportoit ſon origine à un Dieu, dont Hécatée ſe prétendoit le ſeizième deſcendant. A en juger par les paroles du même Hérodote, il eſt fort vraiſemblable qu'Hécatée eſt né ſous le règne de Cyrus. Lors du ſoulevement des Ioniens contre Darius, ſucceſſeur de Cambyſe, Hécatée fut appellé à toutes les délibérations; & on ne s'aviſe guère dans les conjonctures délicates

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 846. Herod. L. II. c. 143. *& ſeq.* L. V. c. 36, 125. L. VI. c. 137. Strab. pag. 1, 7, 18, 271, 316, 341. *& ſeq.* Athen. pag. 35, 70, 114, 418, 447. Diod. Sicul. pag. 23, 30, 91. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. VI. pag. 472. *& ſuiv.* Tom. XIII. pag. 121. *& ſuiv.*

de conſulter des gens, qui, par leur jeuneſſe & leur peu d'expérience, ſe trouvent rarement en état de donner des avis ſalutaires. Cet Auteur ne devoit donc avoir guère moins de 45 ans au commencement de la 69.e Olympiade.

Suidas le fait diſciple de Protagore; la mépriſe eſt groſſière. Hécatée n'étoit plus, lorſque Protagore vint au monde, lui, qui, ſelon Diogène Laërce, ne commença à ſe faire connoître que dans la 84.e Olympiade. Il vaudroit donc mieux corriger cet endroit, & y ſubſtituer le nom de Pythagore; les tems conviennent parfaitement; & il ſe pourroit bien faire qu'Hécatée, dans ſon voyage d'Égypte, eût contracté des liaiſons étroites avec ce grand homme, & que là, notre Auteur eût acquis les connoiſſances, qui depuis lui ont mérité le titre de Philoſophe, dont il eſt honoré par Strabon. Que ſi la conjecture que l'on vient de propoſer, ne paroît point aſſez ſolide, il faudra dire que Suidas a confondu Hécatée de Milet avec un Hiſtorien qui portoit le même nom. Il étoit de Téos, patrie de Protagore, au rapport d'Eupolis.

Voſſius aſſure que Diogène Laërce met Hécatée de Milet au nombre des Philoſophes qui ſont ſortis de l'école d'Héraclite. Sur quels fondemens? C'eſt ce que nous ne comprenons pas; car, les paroles de Diogène Laërce ne préſentent rien de ſemblable. » La con» noiſſance de pluſieurs choſes, » dit-il, n'inſtruit pas l'eſprit; » autrement Héſiode, Pythago» re, Xénophane, & Hécatée » auroient été plus éclairés. « De tous ces Écrivains il n'en eſt pas un ſeul qui ne ſoit antérieur à Héraclite. Suidas prétend qu'Hécatée, le moins ancien des quatre, étoit déjà très-connu dans la 64.e Olympiade; tel eſt, au ſentiment de M. l'abbé Sévin, le ſens du prétérit γέγονε, dont on ſe ſert quelquefois pour déſigner le tems auquel les Auteurs ont commencé à devenir célebres; & peut-être eſt-ce-là l'époque du premier ouvrage que publia Hécatée de retour de ſes voyages. Quoiqu'Hérodote ne faſſe mention que de celui d'Égypte, il eſt probable que la curioſité d'Hécatée ne s'étoit point renfermée dans des bornes ſi étroites; car, il eſt appellé par Agathémere ἀνὴρ πολυπλάνης, épithete, qui naturellement ne ſçauroit tomber que ſur un homme qui a parcouru pluſieurs provinces. Il étoit difficile que la connoiſſance de tant de païs, ne donnât une haute idée de ſon habileté dans les affaires étrangères. Ce fut, ſuivant les apparences, un des motifs qui déterminerent les Ioniens à lui communiquer le deſſein où ils étoient de ſecouer le joug des Perſes. Il eut beau leur repréſenter les richeſſes & la puiſſance de Darius; les raiſons

d'Ariſtagore prévalurent ; & la guerre fut réſolue. Hécatée leur dit alors, que le ſeul moyen de faire réuſſir un projet ſi dangereux, étoit de ſe rendre les maîtres de la mer. Je vous conſeille donc, leur ajoûta-t-il, d'enlever les tréſors immenſes, que Crœſus a conſacrés dans le temple des Branchides ; ils ſont plus que ſuffiſans pour équiper une flotte capable de réſiſter à celle de vos ennemis ; ce conſeil fut encore réjetté.

Les Généraux de Darius, peu de tems après emporterent les villes de Cymé & de Clazomenes. La perte de ces deux places allarma les Miléſiens, qui s'aſſemblerent de nouveau, dans la vue de conjurer la tempête qui les menaçoit. Les moins habiles ſentoient combien il étoit néceſſaire de s'aſſurer une retraite, en cas que les Perſes vinſſent à faire des progrès plus conſidérables. Ariſtagore propoſa Myrcinum, comme le lieu le plus commode pour établir une puiſſante colonie. Léros ſembloit à Hécatée infiniment plus convenable & par la proximité & par la force de ſa ſituation. Il vouloit donc que l'on y bâtît une citadelle, & que delà ſes citoyens attendiſſent les occaſions favorables de rentrer dans leur patrie. Quelque judicieuſes que fuſſent ces remontrances, les Miléſiens malheureuſement crurent Ariſtagore ; leur ville retourna ſous la domination des Perſes, & les habitans eſſuyerent toutes les calamités que traîne d'ordinaire après ſoi la révolte. On ignore quel fut le ſort d'Hécatée, les Anciens depuis ce tems-là gardant un profond ſilence ſur ſon chapitre. Il faut donc nous borner maintenant à faire connoître les ouvrages, dont il avoit enrichi le public.

Le plus important de tous étoit ſon Hiſtoire ; elle contenoit pluſieurs livres, dont le premier eſt cité par le Scholiaſte d'Apollonius & par Étienne de Byzance. Il ſeroit mal aiſé de décider combien il y en avoit, ces deux Auteurs, ainſi que les autres, ont négligé de nous en informer, & la manière dont ils s'expriment à ce ſujet, ne ſçauroit donner lieu à la moindre conjecture. En revanche ils expliquent aſſez clairement quelles étoient les matières traitées dans cet ouvrage, qui ne contenoit que les évenemens mémorables arrivés dans les différentes contrées de la Grece ; il eſt certain du moins, que de tous les fragmens qui nous en reſtent, aucun ne regarde les nations étrangères.

On peut inférer d'un paſſage de Denys d'Halicarnaſſe, qu'Hécatée de Milet, parmi bien des choſes véritables, en avoit débité pluſieurs autres juſtement ſuſpectes. Non content de copier des monumens infidèles, il avoit adopté une partie des traditions reçues dans la Grece ; c'eſt naturellement ce que ſuppoſe le raiſonnement de Thu-

cydide, qui dans le deſſein de faire voir combien il eſt mal aiſé de rien dire par rapport aux anciens tems qui ſoit capable de perſuader, ſe plaint de la facilité, & du peu de diſcernement avec lequel la plupart des hommes admettent les narrations de ceux qui les ont précédés. Il ne faut pas néanmoins s'imaginer que Thucydide réjettât indiſtinctement tous les faits rapportés dans les ouvrages hiſtoriques qui avoient paru avant la guerre du Péloponnèſe. Le commencement de ſes Annales eſt une preuve du contraire; il y fait l'énumération des choſes les plus remarquables, arrivées avant & après le ſiege de Troye.

Il faut pourtant convenir que la plupart des fables étoient expliquées dans l'hiſtoire d'Hécatée de Milet. Quoi de plus ridicule, que les contes qui ſe débitoient ſur le chapitre de Cerbere? Hécatée, dans la vue de réduire les choſes à leur juſte valeur, aſſuroit, au rapport de Pauſanias, que près du Ténare étoit un ſerpent que les habitans du pays appelloient communément le chien de l'Enfer; & cela, parce que les perſonnes qui en étoient piquées, ne pouvoient éviter la mort. Il ſeroit à ſouhaiter que cet Ecrivain eût toujours ſuivi les mêmes routes; mais, il paroît que les préjugés avoient quelquefois pris le deſſus. Comment en effet excuſer la crédulité d'un homme, qui fait parler le mouton ſur lequel Phryxus & ſa ſœur paſſerent dans la Colchide? Il y a lieu de croire que ces ſortes de récits ne ſe rencontroient que trop ordinairement dans l'hiſtoire d'Hécatée. Cependant, un certain Cercidas ne lui comparoit aucun des autres Hiſtoriens, lui qui déſiroit ardemment de mourir dans l'eſpérance de converſer bientôt avec Homere, Pythagore & Hécatée. Il n'eſt queſtion ici ni d'Hérodote, ni de Thucydide, auxquels pourtant les plus habiles critiques ont donné la préférence. Aujourd'hui il ſeroit mal aiſé de les contredire. Cet ouvrage d'Hécatée ne ſubſiſte plus. Le ſtyle en étoit clair, naturel & concis; c'eſt le témoignage que nous en rend Denys d'Halicarnaſſe; il ajoûte que les périodes en étoient bannies, ainſi que les figures, & les autres ornemens qui furent depuis ſi fort à la mode dans la Grece. Démétrius de Phalere fait à peu près la même remarque, & il en confirme la vérité par un fragment, qui montre combien les liaiſons étoient négligées dans les ouvrages de ces anciens Ecrivains. La plupart des expreſſions en étoient poëtiques, particulièrement celles de Phérécyde, de Cadmus & d'Hécatée, qui les premiers ont publié des livres en proſe. Juſques-là on avoit écrit en vers, ſi l'on en croit Strabon; Hécatée ſe contenta d'en rompre les meſures; & cela ſert à rendre raiſon des termes & des

tours poëtiques répandus dans les ouvrages des anciens Auteurs. Au reſte, Strabon ne dit rien qui ne ſoit pleinement juſtifié par les fragmens d'Hécatée, dont on eſt redevable aux ſoins de Démétrius de Phalere, d'Athénée, de Longin, & du Scholiaſte d'Euripide. Les mêmes fragmens appuyent une obſervation d'Hermogene, au rapport de qui Hécatée avoit ſcrupuleuſement ſuivi la Dialecte Ionique. Certaines expreſſions qui lui étoient particulieres, jetterent dans la ſuite de l'obſcurité ſur quelques endroits de cet Ecrivain, & les critiques ſe virent obligés de les éclaircir par des explications, dont on trouve aujourd'hui des veſtiges dans les recueils d'Harpocration, de Phrynicus, & du grand Etymologique.

La liaiſon preſque néceſſaire, que les généalogies publiées par Hécatée ont avec ſon hiſtoire, ne permet pas de les traiter ſéparément. Le titre ſeul fait voir que le deſſein de l'Auteur, dans cet ouvrage, étoit de donner au public une énumération très-détaillée des ancêtres & des deſcendans de la plupart des grands hommes, que la Grece avoit produits en différens ſiecles. Le morceau dont il s'agit, étoit compoſé de pluſieurs livres; le premier eſt cité dans Athénée, & le ſecond dans Etienne de Byzance, qui fait auſſi mention du quatrième. M. l'Abbé Sevin ne doute preſque point que l'ouvrage en queſtion ne fût intitulé Ἡρωϊκὰ γενεαλογίαι; peut-être étoit-ce la critique de celui qu'Héſiode avoit compoſé ſous le même titre, pluſieurs années auparavant; conjecture fondée ſur un paſſage du Scholiaſte d'Apollonius, par lequel il paroît qu'Hécatée ne s'étoit point fait un ſcrupule de relever les fautes de l'Ecrivain de la Mythologie le plus reſpecté.

Cette critique faiſoit peut-être une partie des antiquités de l'Eolie, dont Hécatée avoit enrichi le public; c'eſt ainſi que M. l'Abbé Sevin croit devoir traduire Αἰολικόν. Les évenemens les plus conſidérables arrivés parmi les deſcendans d'Eole, étoient apparemment le ſujet de ce traité, dont Etienne de Byzance fait mention en deux endroits différens. On ne ſeroit pas éloigné de penſer que Pauſanias avoit en vue que les mêmes antiquités, lorſqu'à l'occaſion de la ville d'Œchalie il dit: Ἑκαταῖος δ' ὁ Μιλήσιος ἐν Σχίῳ μείζαν τῆς Ἐρετριικῆς ἔγραψεν εἶναι Οἰχαλίαν. Ces deux mots ἐν Σχίῳ ſont certainement altérés; ne ſeroit-il donc pas plus à propos de lire ἐν Αἰολικῷ? Je ne vois guere que cet écrit d'Hécatée, dit M. L'Abbé Sevin, qui puiſſe convenir ici; les autres auroient beaucoup moins de rapport avec la leçon des imprimés. Quoi qu'il en ſoit, l'ouvrage dont il s'agit, ſemble avoir été renfermé dans les bornes d'un ſeul livre. Etienne de Byzance ne parle

ni du premier ni du ſecond ; & jamais il ne le déſigne que par le ſingulier Ἀβδηρίτης.

Voilà de tous les travaux, hiſtoriques d'Hécatée, ceux qui regardent la Grece ; & on n'en connoît pas un ſeul que les Anciens lui diſputent. On ne ſçauroit dire la même choſe des hiſtoires étrangeres qui portoient le nom de cet Auteur ; il n'en eſt aucune qui ne lui ſoit juſtement conteſtée. Examinons d'abord celle d'Egypte, que quelques perſonnes attribuoient à Hécatée de Milet, comme paroiſſent l'inſinuer ces paroles d'Arrien dans la vie d'Alexandre : » Hérodote & » Hécatée, dit-il, (ſi néanmoins les ouvrages qui concernent l'Egypte ſont de ce » dernier) aſſurent que cette » province doit ſa naiſſance au » Nil. » Les ſentimens des critiques, à ce que l'on voit, étoient partagés ſur la queſtion préſente. De la maniere dont s'exprime Diodore de Sicile, on ſeroit tenté de le placer parmi ceux qui avoient pris le parti de l'affirmative. Selon lui, les ſyſtêmes de Cadmus, d'Hécatée & d'Hérodote, par rapport aux inondations du Nil ne méritent aucune croyance ; or, cet Hécatée, joint ici avec Cadmus & Hérodote, ne ſçauroit être différent du Miléſien, auquel par conſéquent on doit faire l'honneur de l'hiſtoire d'Egypte. Cependant, Diodore de Sicile, dans un autre endroit, la donne formellement à un Hécatée dont Abdere étoit la patrie ; & le témoignage d'Arrien allégué ci-deſſus, ne permet guere de douter que ce ne fût l'opinion reçue la plus univerſellement ; il s'enſuit delà, que le premier paſſage de Diodore de Sicile doit ſe rapporter à un Itinéraire d'Egypte compoſé par notre Hécatée. On verra plus bas, que l'Auteur, à un détail circonſtancié des merveilles du pays, avoit joint de curieuſes recherches ſur les arts & ſur les ſciences, qui avoient acquis aux Egyptiens une grande conſidération parmi les peuples qui ſe picquoient de littérature. Le traité de la philoſophie Egyptienne faiſoit partie vraiſemblablement ou de l'Itinéraire en queſtion, ou de l'hiſtoire dont nous venons de parler. Diogene Laërce ne marque pas auquel des deux Hécatées appartenoit cet excellent morceau de Philoſophie ; il eſt le ſeul qui en faſſe mention. Que ſi c'eût été un volume ſéparé, probablement il ne ſeroit point échappé à la connoiſſance de tant de ſçavans hommes, qui dans tous les tems ont cherché les divers monumens qui pouvoient contribuer à éclaircir les antiquités de l'Egypte.

Celles de Phénicie ne devoient guere être plus ignorées. Perſonne cependant, ſi vous en exceptez Cédrene, ne nous en a conſervé le ſouvenir ; & cela ſeul paroît plus que ſuffiſant pour rendre cet ouvrage ſuſpect. Cé-

drene déclare formellement qu'Hécatée, Héſiode, Hellanicus, Ephore, & Nicolas de Damas ont publié des hiſtoires de la Phénicie. Mais, on doit avouer que, de la part de cet Ecrivain, il y a moins de mauvaiſe foi que de négligence. Le paſſage que nous diſcutons ici, eſt tiré de Joſephe, dont les paroles ont été mal entendues. » » Je n'ai rien écrit, dit-il, qui » ne convienne parfaitement » avec ce que rapportent Ma» néthon dans ſon hiſtoire d'E» gypte, Béroſe dans celle de » Chaldée, Mochus, Iſtiæus, » & l'Egyptien Hiéronyme dans » les antiquités Phéniciennes, » dont le public leur eſt » redevable. Il eſt conſtant de » plus par le témoignage d'Hé» ſiode, d'Hécatée, d'Hella» nicus, d'Acuſilaus, d'Ephore » & de Nicolas de Damas, que » les Anciens vivoient mille » ans. » Que l'on compare la fin de ce texte avec la citation de Cédrene, on y verra préciſément les mêmes noms; mais, comme dans Joſephe, ceux de Mochus, d'Iſtiæus, & de Hiéronyme, Hiſtoriens de Phénicie, les précedent immédiatement, Cédrene s'eſt imaginé que les autres, ſçavoir Héſiode, Hécatée, &c. avoient traité le même ſujet.

On placeroit ce dernier à plus juſte titre parmi ceux qui nous ont laiſſé l'hiſtoire des Hyperboréens; toute la queſtion eſt de ſçavoir lequel des deux Hécatées en eſt l'Auteur. Elien décide nettement en faveur de celui d'Abdere; mais, il ſemble que Diodore de Sicile panche du côté du Mileſien. Selon lui, l'Hécatée qui avoit parlé des Hyberboréens, étoit un des Ecrivains de l'ancienne mythologie; titre qui ne ſçauroit tomber que ſur le Miléſien; du moins on ne lit nulle part que l'autre ſe fût diſtingué par des ouvrages de cette eſpèce. Pline fait mention de celui qui regardoit les Hyperboréens; mais, ſon ſilence ſur la patrie de l'Auteur, & plus encore la perte de l'hiſtoire, nous mettent hors d'état de juger auquel des deux, d'Elien ou de Diodore de Sicile on doit ajoûter foi.

Reſtent maintenant les traités géographiques d'Hécatée, que Strabon fait entrer dans le catalogue des Sçavans qui ont cultivé cette ſcience avec ſuccès. A l'exemple d'Anaximandre ſon compatriote, il avoit publié une carte de la Terre. Agathémere, de qui l'on tient cette circonſtance, ajoûte que ce travail avoit acquis une grande réputation à Hécatée; mais, M. l'Abbé S[illegible]in doute fort que le fait ſoit véritable. Aucun des Anciens ne le rapporte, & on croiroit preſque qu'Agathémere a été trompé par un endroit de Strabon, où il eſt dit qu'Anaximandre le premier avoit fait part au public d'une carte de Géographie. Nous avons, continue-t-il, un écrit d'Hécatée, que les

autres morceaux ſortis de ſa plume montrent clairement lui appartenir. Il y a bien de l'apparence qu'Agathémere a confondu ces deux ouvrages ; celui d'Hécatée étoit vraiſemblablement une deſcription de la Terre, compoſée pour faciliter l'intelligence de la carte d'Anaximandre ; tel eſt le ſens naturel que préſentent les paroles de Strabon, qui, conjointement avec Harpocration, a ſauvé de l'oubli ce volume, connu autrefois ſous le nom de Γῆς περίοδος. Le même Géographe fondé ſur la conformité du ſtyle, ne doutoit pas qu'Hécatée ne fût véritablement auteur de ce monument. Opinion qui paroît renverſée par une remarque d'Agatharchide, dans lequel on lit que Lycus & Timée ont examiné les parties occidentales de la Terre, & que Baſilis, après Hécatée, s'eſt attaché à faire connoître les peuples divers qui ſont ſitués à l'orient ; ce qui ne ſçauroit être vrai, ſi la deſcription de la Terre eſt un ouvage d'Hécatée. Malgré cela, il faut s'en tenir à Strabon, il s'exprime en homme qui s'étoit inſtruit de la choſe avec ſoin ; & d'ailleurs ſon autorité eſt juſtement reſpectée dans la république des lettres. Il ſe pourroit bien faire auſſi, que ce traité fût une explication abrégée de la carte d'Anaximandre, & qu'Agatharchide ſe ſoit uniquement propoſé de marquer les morceaux géographiques d'Hécatée, qui ne ſe bornoient point à de ſimples noms de villes & de bourgades.

Autrement, il faudroit réjetter un Itinéraire de l'Europe, que lui attribuent en termes précis Harpocration & Etienne de Byzance, non ſans quelque ſorte de raiſon, puiſque les fragmens qui nous reſtent de cet Itinéraire, ſont écrits en Ionien. On ne ſeroit guere éloigné de penſer que celui de l'Helleſpont & du Pont-Euxin en faiſoit partie ; il eſt cité, & dans Etienne de Byzance, & dans Ammien Marcellin, dont le paſſage que voici, ne ſauroit guere être expliqué que de cet ouvrage : *Omnis autem ejus velut inſularis circuitûs littorea navigatio, viginti tribus dimenſa millibus ſtadiorum, ut Eratoſthenes affirmat, & Hecataeus, & Ptolemæus, aliique ejuſmodi cognitionum minutiſſimi ſcrutatores.* C'eſt du Pont-Euxin que l'Auteur parle en cet endroit, duquel on peut inférer que la diſtance des lieux ſe trouvoit ſcrupuleuſement marquée dans les traités géographiques d'Hécatée.

Il avoit probablement ſuivi la même méthode dans celui qui regardoit l'Aſie, ſi néanmoins il eſt véritablement de lui. Athénée ne paroît pas en avoir été bien convaincu, mais Etienne de Byzance le donne formellement à Hécatée ; & de plus il en rapporte trois ou quatre fragmens purement Ioniens, qui ſemblent décider en ſa faveur.

On ne ſçauroit tirer la même

conſéquence de celui de l'Itinéraire de Libye, dont nous ſommes redevables à l'Auteur allégué ci-deſſus. On n'y voit aucun veſtige de la dialecte dont Hécatée a fait uſage, peut-être par la faute des copiſtes, qui ſouvent, à des termes peu ordinaires, ont ſubſtitué ceux qui leur étoient plus familiers. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt qu'Etienne de Byzance ne dit rien qui puiſſe rendre cet ouvrage ſuſpect. Il contenoit une deſcription générale de l'Afrique; du moins eſt-il cité à l'occaſion de quelques endroits voiſins de Carthage.

De tous les Itinéraires d'Hécatée le plus intéreſſant eſt celui d'Egypte, auquel l'Auteur, ſi l'on en juge par les morceaux qui s'en ſont conſervés, avoit joint un voyage d'Ethiopie & d'Arabie; il eſt aiſé de concevoir que tant de matières ne pouvoient guere être renfermées dans un ſeul livre. Le ſecond, à ce que penſe M. l'Abbé Sevin, eſt indiqué par Athénée, qui ſur la foi d'Hécatée dans le ſecond livre de ſon Itinéraire, fait mention de certains pains fort à la mode en Egypte. A la vérité, Athénée ne marque point quel étoit le titre de cet ouvrage; mais, la ſimple lecture du paſſage montre, ce ſemble, que les Egyptiens ſeuls y étoient intéreſſés; ſoupçon qui ne paroîtra pas ſans fondement, lorſqu'on fera réflexion qu'Etienne de Byzance, dans l'article d'Attarabis ville Egyptienne, ſuit la manière de citer employée par Hécatée, comme ſi ce voyage eût été véritablement intitulé Περιήγησις, & que le nom Αἰγύπτου y eût été ajoûté dans la ſuite par forme d'éclairciſſement. Un morceau ſi précieux ſeroit aujourd'hui très-néceſſaire pour terminer les diſputes qui, depuis tant d'années, partagent les Sçavans au ſujet des antiquités Egyptiennes. Non content de les examiner avec ſoin, il y avoit joint des remarques curieuſes ſur l'hiſtoire naturelle du pays. Porphyre du moins accuſe Hérodote de s'être approprié ce que notre Miléſien racontoit du Phœnix, de l'Hippopotame, & du Crocodile; mais, d'une autre côté Saint Clément d'Alexandrie lui reproche de n'avoir fait que copier les mémoires de Cadmus ſon compatriote, ſans fondement néanmoins, à ce que l'on penſe. Ces deux Auteurs qui vivoient à peu près dans le même-tems, écrivoient dans la même ville; & dès-lors Hécatée ne pouvoit raiſonnablement ſe flatter de dérober à la connoiſſance de ſes citoyens un larcin qui l'auroit couvert de honte & d'opprobre.

HÉCATÉE *Hecatæus*, (*a*) Ἑκαταῖος, natif de Téos, qui étoit la patrie de Protagore. On croit que ce dernier, qui fut

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 474.

un célebre Sophiſte, pourroit bien avoir pris le ſoin des études de ſon compatriote ; auquel cas il ſeroit très-aiſé de déterminer le tems auquel a vécu cet Hécatée. Protagore fleuriſſoit dans la 84^e^ Olympiade ; & ſon diſciple par conſéquent ne ſçauroit être placé plus bas que la 90^e^.

HÉCATÉE, *Hacatæus*, (*a*) Ἑκαταῖος, natif d'Abdere, fut élevé avec Alexandre le Grand, & s'attacha à Ptolémée, fils de Lagus, qui le retint auprès de lui. Euſebe le dit Philoſophe, & parle de lui comme d'un homme expert & délié dans les affaires. Mais on ne ſçait à quoi il fut employé. Suidas, qui l'ignoroit apparemment, lui donne la qualité de Grammairien critique, outre celle de Philoſophe. Le plus célebre de ſes ouvrages fut une hiſtoire des Juifs, dont il parloit ſi avantageuſement, que Philon doutoit ſi elle n'étoit pas ſuppoſée. Ce doute paroît aſſez mal fondé, & il eſt ſurprenant qu'il ait été adopté par Scaliger qui en a éclairci un fragment, conſervé par Euſebe ; puiſqu'Hécatée a pu, même ſans changer de religion, aimer mieux conſulter les Juifs pour leur hiſtoire que les Grecs qui l'ignoroient abſolument, & les Egyptiens, dont le témoignage devoit être ſuſpect à tout homme raiſonnable pour ce qui ne les regardoit pas. *Voyez* ci-deſſus l'article d'Hécatée de Milet.

HÉCATÉE, *Hacatæus*, (*b*) Ἑκαταῖος, Sophiſte, dont parle Plutarque, & au ſujet duquel il rapporte un bon mot d'Archidamidas. *Voyez* Archidamidas.

HÉCATÉE, *Hecatæus*, (*c*) Ἑκαταῖος, l'un des commandans d'Alexandre le Grand, fut envoyé en Aſie, l'an 335 avant Jeſus-Chriſt, pour y faire aſſaſſiner Attale, dont le Roi ſuſpectoit la fidélité.

HÉCATÉE, *Hecatæus*, (*d*) Ἑκαταῖος, tyran des Gardiains, étoit fort mal avec Eumene. Ils ſe défioient l'un de l'autre depuis quelques différends que leurs peres avoient eus ſur le gouvernement. Souvent même Eumene avoit accuſé ouvertement Hécatée de tyrannie, & conjuré Alexandre de rendre la liberté aux Cardiains.

HÉCATÉE, *Hecatæus*, (*e*) Ἑκαταῖος, lieutenant d'Alexandre le Grand, rendit de bons ſervices à ce Prince, ſelon Quinte-Curſe. C'eſt vraiſemblablement le même que l'un des deux précédens.

HÉCATÉSIES, *Hecateſia*, (*f*) fêtes & ſacrifices en l'honneur d'Hécate. On les faiſoit tous les mois à Athènes, qui étoit la ville de Grece où l'on

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 846. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. p. 11. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. VI. p. 481, 482.
(*b*) Plut. T. I. p. 52.
(*c*) Diod. Sicul. p. 564.
(*d*) Plut. T. I. p. 584.
(*e*) Q. Curt. L. VII. c. 1.
(*f*) Antiq. expl. par D. Bern. de Monf. Tom. II. p. 217.

avoit le plus de vénération pour cette déeſſe; les Athéniens la regardoient comme la protectrice de leurs familles & de leurs enfans. En conſéquence de cette idée, ils célébroient régulièrement ſa fête avec un grand concours de peuple, & lui dreſſoient devant leurs maiſons des ſtatues appellées Ἑκαταῖα. Alors, à chaque nouvelle lune, les gens riches donnoient un repas public dans les carrefours où la divinité étoit cenſée préſider, & ce repas ſe nommoit *le repas d'Hécate*, Ἑκάτης δεῖπνον.

Mais, ces repas publics étoient ſur-tout deſtinés pour les pauvres; & même dans les ſacrifices à Hécate, il y avoit toujours un certain nombre de pains & d'autres proviſions, que leur diſtribuoient les ſacrificateurs; c'étoit delà principalement que les malheureux tiroient leur ſubſiſtance, au rapport du Scholiaſte d'Ariſtophane. On dreſſoit les tables, autant qu'il étoit poſſible, dans les carrefours & les places où trois rues venoient aboutir, parce que ces rues étoient conſacrées à la déeſſe, ſurnommée pour cette raiſon Trivia; les ſacrifices qu'on lui offroit portoient auſſi le même nom.

Dans la plûpart de tous les autres ſacrifices, une portion de la victime, outre ce que nos bouchers appellent *iſſues*, étoit réſervée pour la nourriture des perſonnes incapables de travailler. Les Grecs & les Romains avoient des uſages admirables dans leur police; tandis qu'ils ſéviſſoient contre les mendians & les vagabons, ils avoient imaginé les moyens d'aider perpétuellement les familles indigentes, ſans le ſecours des hôpitaux qu'ils ne connoiſſoient pas; & leurs ſacrifices ſervoient tout enſemble à la religion & au ſoutien de ceux qui ſe trouvoient dans le beſoin.

HÉCATOMBE, *Hecatombe*, Ἑκατόμβη, (*a*) ſorte de ſacrifice, qui fut en uſage chez les Anciens.

Dans des cas ſinguliers, comme quand quelque évenement favorable cauſoit une joie publique, ou quand quelque calamité obligeoit de recourir aux Dieux, on immoloit juſqu'à cent bœufs ou cent autres bêtes; c'eſt ce qu'on appelloit une Hécatombe. Telle fut celle qu'offrit l'empereur Balbin, après que ſon collegue Pupien Maxime eut défait le tyran Maximin. » A cette nouvelle, » dit l'hiſtorien Capitolin, la » joie de l'empereur Balbin, » qui craignoit un mauvais » ſuccès, fut ſi grande, que » dès qu'on eut apporté la » tête de Maximin, il offrit » une Hécatombe. La manière » de ce ſacrifice eſt telle; on

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 204, 205. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 473, 474.

» dreſſe en un certain lieu cent » autels de gazon, & on im- » mole cent cochons & cent » moutons. Si le ſacrifice eſt » impérial, on immole cent » lions, cent aigles, ou autres » animaux ſemblables. Les » Grecs faiſoient auſſi la même » choſe, lorſqu'ils étoient af- » fligés de la peſte. Pluſieurs » Empereurs ont offert de mê- » me des Hécatombes. « Ce que Capitolin dit ici des Grecs eſt vrai ; mais, la peſte n'étoit pas la ſeule raiſon pour eux d'immoler des Hécatombes, puiſque ſelon Athénée, Conon, capitaine Athénien, après avoir remporté une victoire navale ſur les Lacédémoniens, immola une Hécatombe ; c'étoit une vraie Hécatombe, dit-il, & non pas de celles qui en portoient fauſſement le nom ; ce qui fait voir qu'on appelloit quelquefois Hécatombes, des ſacrifices, où le nombre de cent victimes ne ſe trouvoit pas. Selon Diogène Laërce, Pythagore en immola une en action de graces de ce qu'il avoit trouvé une démonſtration géométrique. Mais, ce ne fut qu'une Hécatombe de cent petits bœufs de pâte, Pythagore n'ayant garde d'immoler cent bœufs vivans, lui qui défendoit expreſſément de les tuer, parce qu'il croyoit la métempſycoſe, ou paſſage des ames dans les corps des animaux. Homère parle auſſi quelquefois des Hécatombes. Quelques-uns ont cru que les Hécatombes étoient toujours de cent bœufs, ou, pour mieux dire, de cent taureaux ; & ils ont prétendu que le nom même d'Hécatombe ſignifie cela. Mais, non ſeulement Capitolin, dans le paſſage rapporté ci-deſſus, mais d'autres Auteurs plus anciens, appellent Hécatombes les centaines de bœufs, de cochons, d'agneaux, & d'autres animaux qu'on immoloit. Neptune alla en Éthiopie, dit Homère, pour acheter des Hécatombes de taureaux & d'agneaux.

L'Hécatombe, dit Héſychius, ſe fait quelquefois de cent bœufs ou taureaux, & quelquefois de taureaux, de brebis & de chevres. Il eſt dit dans une inſcription d'Ancyre, publiée dans la Paléographie Grecque, que, dans une fête publique, un certain Amyntas immola une Hécatombe. Et Philon, dans ſa légation a Caïus Caligula, qui haïſſoit les Juifs, comme une nation différente des autres de ſon empire dans la religion & dans les cérémonies, dit à cet Empereur : *Nous immolons des Hécatombes*, pour lui faire entendre, ce ſemble, qu'ils convenoient en cela avec les autres, tant Grecs que Romains. Les Athéniens appelloient un de leurs mois, Hécatombéon, parce qu'en ce mois, dit Suidas, on immoloit pluſieurs Hécatombes.

Il ne faut pas omettre que quelques-uns prétendent que la dernière ſyllabe d'Hécatombe eſt faite de πους, pied, & diſent à l'occaſion de cette éty-

mologie, qu'aux Hécatombes il y avoit cent pieds de bêtes, c'eſt-à-dire, vingt-cinq bêtes; cela répugne à tout ce que les autres en diſent. Il paroît plus naturel de tirer l'origine du mot *Hecatombe*, de Ἑκατὸν, *centum*, cent, & de βοῦς, *bos*, bœuf, ou ſimplement de Ἑκατόμβη, qui veut dire un ſacrifice ſomptueux.

Il y en a qui prétendent que le ſacrifice de l'Hécatombe fut établi par les Lacédémoniens, qui, ayant cent villes dans leur païs immoloient tous les ans cent bœufs à leurs divinités.

HÉCATOMBÉE, *Hecatombæus*, ſurnom de Jupiter. *Voyez* Hécatombées.

HÉCATOMBÉES, *Hecatombæa*, (*a*) fêtes qu'on célébroit à Athènes en l'honneur d'Apollon, dans le premier mois de leur année civile, appellée delà Hécatombéon. Les Athéniens ſurnommoient Apollon Hécatombée; les habitans de la Carie & de l'iſle de Crete, appelloient auſſi Jupiter de la même manière, au rapport d'Héſychius.

Les Argiens & les habitans d'Égine célébroient auſſi les Hécatombées; mais, ils le faiſoient en l'honneur de Junon.

HÉCATOMBÉON, *Hecatombæon*, Ἑκατόμβαιον, (*b*) lieu de Grece dans le Péloponnèſe. Les Achéens, du tems d'Aratus, perdirent près de ce lieu une bataille conſidérable.

HÉCATOMBÉON, *Hecatombeon*, *Hecatombæon*, (*c*) Ἑκατομβεών, Ἑκατομβαίων, nom du premier mois de l'année des Athéniens. Il étoit compoſé de trente jours, & commençoit à la première nouvelle lune après le ſolſtice d'été; ce qui répond ſelon les uns au mois de Septembre, & ſelon d'autres, à la fin de notre mois de Juin ou au commencement de Juillet. Les Béotiens appelloient ce mois *Hippodromus*; & les Macédoniens *Loüs*.

L'Auteur du grand Étymologicon nous apprend que le premier mois des Athéniens ſe nommoit anciennement Chronius à cauſe des ſacrifices dits *Chronia*, que l'on faiſoit alors à Saturne; mais, que dans la ſuite des tems le mois Chronicon fut appellé Hécatombéon, parce que les choſes grandes ſont dénotées par le mot *Hecaton*, & que c'eſt dans ce mois-là que le ſoleil demeure davantage ſur l'horizon, & fait les plus grands jours de l'année.

Cependant, nous aimerions mieux l'étymologie de Suidas & d'Harpocration, qui prétendent que ce mois prit le nom d'Hécatombéon à cauſe du

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 117. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 526.

(*b*) Plut, T. I. p. 1045.

(*c*) Plut. Tom. I. pag. 5, 138, 665. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 205.

nombre d'Hécatombes qu'on ſacrifioit à Athènes pendant ſon cours.

Au reſte, comme les mois des Grecs étoient lunaires, & qu'ils ne peuvent s'accorder avec les nôtres, nous croyons qu'en traduiſant les anciens Auteurs, il convient mieux de retenir les noms propres des mois des Athéniens, des Macédoniens, & des autres nations en général, que de les exprimer par les mois des Romains que nous avons adoptés.

HÉCATOMNUS, (*a*) *Hecatomnus*, Ἑκάτομνος, roi de Carie, ſuccéda à Lygdamis II, dont il pourroit être le fils à ne conſulter que le tems de ſon avenement à la couronne. Mais, on a de la peine à ſe perſuader qu'Hécatomnus ſoit un des deſcendans d'Artémiſe I. Voici pourquoi ; il eſt inconteſtable que cette Reine & ſes ſucceſſeurs avoient établi le ſiege de leur empire dans la ville d'Halicarnaſſe, & Hécatomnus faiſoit ſon ſéjour à Mylaſa ; Strabon ſoutient de plus, que ce Prince y avoit pris naiſſance. Que ſi néanmoins, malgré une autorité ſi préciſe, on veut que Lygdamis ſoit ſon pere, il faudra dire que les Perſes ſenſibles aux bienfaits d'Artémiſe, joignirent Mylaſa à ſon ancien domaine, & que Lygdamis y réſida depuis quelquefois. Hécatomnus en fit la capitale de ſon royaume, deux choſes l'y déterminerent, l'amour de la patrie, & la prodigieuſe fertilité du territoire de Mylaſa. D'ailleurs, il n'y avoit point de ville dans toute la Carie qui fût plus décorée de temples, de portiques & d'autres édifices publics, & rien de plus aiſé que d'y ajoûter de nouveaux embelliſſemens, à l'aide d'une carrière de très-beau marbre blanc, ſituée dans le voiſinage.

Il eſt fait mention de cet Hécatomnus dans Iſocrate, qui l'appelle Καρίας Ἐπίσκοπον, & le dernier de ces mots, à ce que prétendent Harpocration & Suidas, répond à celui de Satrape. Nous ne condamnons point l'explication de ces Grammairiens ; il eſt vrai pourtant que Strabon & Diodore de Sicile, Écrivains très-ſupérieurs à l'un & à l'autre en tout genre, n'héſitent point à l'honorer du titre de Roi, & il ne lui étoit pas moins dû qu'à ſes prédéceſſeurs, auxquels Hérodote donne la même qualité en différens endroits de ſon Hiſtoire. En effet, on voit pendant ſon règne Hécatomnus exercer des actes qui ſemblent inſéparables de la ſouveraineté. Il faiſoit frapper à ſon coin des monnoies, dont quelques-unes ſe conſervent encore aujourd'hui dans les cabinets des curieux ; or, il n'y avoit point de Satrape qui jouît de cette prérogative.

(*a*) Diod. Sicul. pag. 447, 459. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II, c. 8. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX, pag. 144. *& ſuiv.*

Ce Prince, en politique habile, força les Perſans à le ménager, & dans la vue de ſe faire également conſidérer d'eux & des Grecs, il étoit toujours prêt à ſigner des traités & à les rompre, lorſque le bien de ſes affaires le demandoit ; conſéquence qui ſort naturellement de ces paroles d'Iſocrate. » Hécatomnus, roi de Carie, dit-» il, nous a abandonnés depuis » long-tems ; mais il s'unira de » nouveau avec la République, » toutes les fois qu'elle le ſou-» haitera. « Quoique le mot ἀφεστηκεν dont ce ſert ce Rhéteur, ſignifie d'ordinaire ſe révolter, cependant ſa véritable ſignification dans cet endroit, eſt ſe détacher de quelqu'un & l'abandonner, en renonçant à ſes premiers engagemens ; car, on ne trouve nulle part que les Rois de Carie fuſſent tributaires d'Athènes. Ils en cultivoient l'amitié ; mais, ces liaiſons, que la méſintelligence qui règnoit alors parmi les Grecs, rendoit infructueuſes, n'empêcherent point Hécatomnus d'avoir des égards pour la couronne de Perſe ; en voici la preuve.

Evagoras, dans la 97.e Olympiade, s'empara de Salamine, & en chaſſa Abdémon, auquel Artaxerxe en avoit confié le gouvernement ; la plûpart des villes de l'iſle, qui formoient preſque autant de Royaumes, ſe ſoumirent au vainqueur. Il étoit à craindre que les forces maritimes de Cypre réunies ſous un chef entreprenant, & fortifiées des ſecours de la Grece, ne lui enlevaſſent pluſieurs autres provinces. Artaxerxe prévit les conſéquences de cette révolte, & penſa ſérieuſement à rétablir Abdémon ; Hécatomnus fut chargé de cette importante commiſſion. Diodore de Sicile le fait marcher ſeul à la tête des troupes qui devoient attaquer Salamine ; en cela différent de Théopompe, qui lui donne pour adjoint Autophradate, Satrape de Lydie ; l'un commandoit la flotte, & l'autre les forces de terre. De ſi grands préparatifs devinrent inutiles par les artifices d'Hécatomnus ; il appréhendoit avec raiſon, que les Perſes, après la défaite d'Evagoras & la conquête de Cypre, ne travaillaſſent à rétablir leur autorité dans les autres royaumes tributaires. Les mauvais ſuccès de cette guerre firent enfin ouvrir les yeux à Artaxerxe ; il rappella Hécatomnus, qui depuis fut encore plus attentif à empêcher la ruine d'Evagoras. Son armée étoit preſque toute compoſée de troupes étrangères, l'intérêt plus que le zele, les attachoit à ſa fortune, & il en auroit été abandonné, ſans de puiſſans ſecours d'argent que le roi de Carie lui envoya ſecrétement.

Ce Prince tint à peu près la même conduite, lorſque les Lacédémoniens porterent la guerre dans les provinces de l'Aſie. Les armées en vinrent ſouvent aux mains, & dans ces combats

combats divers, il n'eſt pas dit un ſeul mot d'Hécatomnus ; on a beau déſoler la Carie, il ne ſe joint point à Tiſſapherne. En effet, Xénophon & Cornélius Népos inſinuent que les incurſions des Grecs ne tomberent que ſur les cantons de cette province, ſoumis au général Perſan ; Hécatomnus ne la poſſédoit point en entier, & il avoit eu l'habileté par ſes intelligences avec les Lacédémoniens, de conjurer un orage qui auroit entièrement détruit les païs de ſa domination. Il étoit difficile que la cour de Perſe ne démêlât toutes ſes intrigues ; elle le laiſſa néanmoins jouir paiſiblement du royaume de Carie juſqu'à ſa mort, arrivée vers la fin de la 99.e Olympiade, ou au commencement de la 100.e Ce calcul eſt fondé ſur différens paſſages de Diodore de Sicile, dont il réſulte que les enfans d'Hécatomnus règnerent l'eſpace de 42 ans, & ces 42 ans nous conduiſent au rétabliſſement d'Ada, ſœur d'Artémiſe, ſeconde du nom. Elle étoit fille d'Hécatomnus, qui, outre ces deux Princeſſes, laiſſa trois garçons, ſçavoir, Mauſole, Idrieus & Pixodare. Mauſolée fut ſon ſucceſſeur immédiat, & le plus puiſſant des Rois, qui juſques alors fuſſent montés ſur le trône de Carie.

HÉCATOMPÉDON, *Hecatompedon*, Ἑκατόμπεδον, (a) nom d'un quartier de la ville de Syracuſe, ſelon Plutarque.

HÉCATOMPÉDON, *Hecatompedon*, Ἑκατόμπεδον, (b) nom d'un Temple que l'on voyoit à Athenes dans la citadelle. Plutarque en fait mention dans le paſſage ſuivant. » De » nourrir des chevaux après » qu'ils ſont rompus de travail, » & des chiens, je ne dis pas » pendant qu'ils ſont jeunes & » qu'ils peuvent ſervir, mais, » quand ils ſont vieux & inutiles, cela convient à l'homme, qui a les qualités de » l'homme, l'humanité & la » bonté. Auſſi les Athéniens » après avoir achevé le temple » appellé Hécatompédon, renvoyerent libres toutes les bêtes de charge qui avoient » ſervi à ce travail, & les lâcherent dans les pâturages » comme des animaux conſacrés ; l'on dit qu'une de ces » bêtes étant allée d'elle-même » ſe préſenter au travail, ſe » mettre à la tête de celles qui » traînoient des charettes à la » citadelle, & marcher devant » elles comme pour les exhorter & les encourager, ils ordonnerent par un décret » qu'elle ſeroit nourrie juſqu'à » ſa mort aux dépens du public. »

Le mot *Hécatompédon*, ſignifie un lieu qui a cent pieds, de ἑκατὸν, *centum*, cent, & ποῦς,

(a) Plut. Tom. I. p. 978.
(b) Plut. T. I. pag. 159, 339. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 80. *& ſuiv.*

gen. ποδὸς, *pes*, pied.

Ce temple, qui étoit conſacré à Minerve, reſte encore aujourd'hui en ſon entier. Les Turcs l'ont converti en une moſquée. En voici la deſcription tirée de Spon en ſon voyage de Levant, t. 2. p. 142. Ce temple a deux fois plus de longueur que de largeur; il a ſur le devant un portique ſoutenu de huit colomnes; il en a auſſi autant ſur le derrière. Ce portique regne tout autour, c'eſt un ſeul rang de colomnes; enſorte que c'eſt un Pſeudodiptere, cela veut dire qu'il n'a qu'une aile ſur les côtés, mais qui fait le même effet pour l'aſpect du dehors, que s'il en avoit deux. Les côtés ont dix-ſept colomnes, en comptant deux fois celles des angles. Les colomnes ſont d'ordre dorique, cannelées, & ſans baſe. Il ſemble que les degrés tiennent lieu de baſe. Les colomnes ont quarante-deux pieds de roi de haut, & dix-ſept & demi de tour vers le pied; c'eſt-à-dire, qu'elles ont ſix pieds moins deux ou trois pouces de diametre. L'intercolomne, ou l'eſpace qui eſt entre les colomnes, eſt de ſept pieds quatre pouces. Il eſt donc plus ſerré que le Pycnoſtyle que Vitruve met comme le plus étroit des intercolomnes, quoiqu'il ait un diametre de colomne & demi d'eſpace; mais, la groſſeur énorme de ces colomnes fait que la petiteſſe de l'intercolomne par proportion aux autres bâtimens n'eſt ni ſenſible ni incommode. La longeur de tout le bâtiment avec le portique eſt de deux cens dix-huit pieds, & la largeur de quatre-vingt-dix-huit & demi. A l'entrée du temple eſt un pronaos ou parvis, qui tient preſque le tiers de toute la fabrique. La longueur du temple & du pronaos ſeul, ſans les corridors ou portiques, eſt de cent cinquante-huit pieds, & la largeur, en y comprenant les murs, de ſoixante-ſept. Le temple ſeul ſans le pronaos a quatre-vingt-dix pieds de long. Si vous y ajoutez ſix ou ſept pieds, pour les réduire aux pieds d'Athenes, qui étoient d'environ un pouce plus petits que les nôtres, avec trois ou quatre pieds pour le mur, cela fera cent pieds au compte des Athéniens, qui, à cauſe de cela l'appelloient Hécatompédon, c'eſt-à-dire, édifice à cent pieds. Le fronton de la façade eſt chargé de figures de marbre, qui ont tout leur relief; elles ſont d'un travail exquis, & paroiſſent d'en bas grandes comme nature. Pauſanias dit que cette ſculpture regarde la naiſſance de Minerve. Juſqu'ici nous avons mêlé quelques obſervations à celles de Spon; ce qui ſuit eſt de Spon tout ſeul. » Jupiter, dit Spon, » qui eſt ſous l'angle ſupérieur » du fronton, a le bras droit » caſſé, dont il tenoit appa» remment la foudre; ſes jam» bes ſont un peu écartées; » parce que, ſans doute, on y

» avoit placé ſon aigle. Quoi-
» que ces deux caractères lui
» manquent, on ne laiſſe pas de
» le reconnoître à la barbe & à
» la majeſté que le Sculpteur
» lui a donnée. Il eſt nu, com-
» me on le repréſente le plus
» ſouvent, & particulièrement
» les Grecs, qui faiſoient pour
» la plupart leurs figures nues.
» A la droite eſt une ſtatue,
» qui a la tête & les bras muti-
» lés, habillée juſqu'à mi-jam-
» be, laquelle on peut juger
» être une victoire qui préce-
» de le chariot de Minerve,
» dont elle conduit les deux
» chevaux. Ils ſont l'ouvrage
» d'une main auſſi hardie que
» délicate, qui ne l'auroit peut-
» être pas cédé à Phidias, ni a
» Praxitele, ſi renommés pour
» les chevaux. Il ſemble que
» l'on voit dans leur air un
» certain feu & une certaine
» fierté, que leur inſpire Mi-
» nerve dont ils tirent le char.
» Elle eſt aſſiſe deſſus plutôt en
» habit des ſciences que de la
» guerre; car, elle n'eſt pas
» vêtue en guerriere, n'ayant
» ni caſque, ni bouclier, ni
» tête de Méduſe ſur la poitri-
» ne; elle a l'air jeune, & ſa
» coëffure n'eſt pas différente
» de celle de Vénus. Une autre
» figure de femme à qui la tête
» manque eſt aſſiſe derrière elle,
» avec un enfant qu'elle tient
» ſur ſes genoux. Je ne vous
» dirai pas ce que c'eſt, mais
» je n'eus pas de peine à recon-
» noître les deux ſuivantes, qui
» ſont les dernières de ce côté-là;
» c'eſt l'Empereur Hadrien aſſis
» & demi-nu, & près de lui ſa
» femme Sabine. Il ſemble
» qu'ils regardent tous deux
» avec plaiſir le triomphe de
» la Déeſſe; je ne penſe pas
» qu'on ait pris garde avant
» moi à cette particularité qui
» mérite d'être remarquée. A
» la gauche de Jupiter ſont
» cinq ou ſix figures, dont quel-
» ques-unes ont perdu la tête;
» & c'eſt apparemment le cer-
» cle des dieux, où Jupiter
» veut introduire Minerve, &
» la faire reconnoître pour ſa
» fille. Ainſi, voilà un petit
» commentaire ſur Pauſanias.
» Le fronton de derrière re-
» préſentoit, ſelon le même Au-
» teur, la diſpute qu'eurent Mi-
» nerve & Neptune pour nom-
» mer la ville, mais toutes les
» figures en ſont tombées, ex-
» cepté une tête de cheval ma-
» rin, qui étoit la monture or-
» dinaire de ce dieu. Ces figu-
» res des deux frontons n'é-
» toient pas ſi anciennes que le
» corps du temple bâti par
» Périclès; il n'en faut pas
» d'autre argument que celui de
» la ſtatue d'Adrien qui s'y voit,
» & du marbre qui en eſt plus
» blanc; tout le reſte n'a pas
» été touché. Au dedans du
» portique, ſur la muraille mê-
» me, eſt une friſe, chargée
» d'un bas relief auſſi ancien
» que le bâtiment; la boſſe en
» eſt moins relevée que celle
» des ſiecles ſuivans, mais elle
» ne laiſſe pas d'être fort ga-
» lante; elle repréſente des

» proceſſions, des ſacrifices & » autres cérémonies des an- » ciens Athéniens. En dehors » de la galerie regnent auſſi » tout-au-tour ſur la friſe, des » cartouches, où ſe voyent » des figures de demi-boſſe qui » domptent des chevaux, ou » qui combattent avec des cen- » taures; mais elles ſont la » plupart mutilées. M. le Mar- » quis de Nointel fit tout deſſi- » ner, lorſqu'il paſſa à Athè- » nes. Son peintre y travailla » deux mois, & faillit y per- » dre les yeux, parce qu'il » falloit tout tirer de bas en » haut, ſans échaffaut. »

HÉCATOMPHONIES, *Hecatomphonia*, Ἑκατομφόνια, (*a*) ſorte de ſacrifice, qui fut en uſage de tout tems chez les Meſſéniens, & qui n'avoit lieu que lorſqu'un Général avoit eu le bonheur de tuer de ſa main cent ennemis dans un combat. Ariſtomene ſacrifia ainſi trois fois en ſa vie, la première après la bataille qui ſe donna dans le lieu appellé *le monument du ſanglier*; la ſeconde, après ſon expédition contre les Corinthiens, & la troiſième pour un pareil ſuccès dans quelqu'une de ſes excurſions.

Le mot *Hécatomphonies* vient de ἑκατὸν, *centum*, cent, & φονεύω, *occido*, je tue.

HÉCATONPHONEUME, *Hecatonphoneuma*, ſacrifice où l'on immole cent victimes. Il s'en faiſoit un pareil dans Athènes, en l'honneur de Mars.

HÉCATOMPOLIS, *Hecatompolis*, Ἑκατόμπολις, c'eſt-à-dire, cent villes, nom que quelques-uns ont donné à l'iſle de Crete. *Voyez* Crete.

HÉCATOMPYLE, (*b*) *Hecatompylus*, *Hecatompylos*, Ἑκατόμπυλος, ville d'Aſie dans la Parthie. Elle étoit la Capitale du royaume des Parthes, ſous les Arſacides, qui y faiſoient leur réſidence.

Cette ville, ſelon Polybe, étoit ſituée au milieu de la Parthie; & comme c'étoit le centre d'un grand nombre de chemins; qui delà ſe répandoient dans tous les païs voiſins, elle en avoit pris le nom d'Hécatompyle, qui veut dire proprement une ville à cent portes, du Grec ἑκατὸν, *centum*, cent, & πύλη, *porta*, porte.

Ptolémée l'appelle une ville Royale, & lui donne 96, d. de longitude, ſur 37 d. 50 m. de latitude. Sa Table des principales villes, publiée dans la collection d'Oxford, met 97 d. de longitude, & 37 d. 20 m. de latitude. Ne nous arrêtons ici qu'à la latitude; ces trente minutes de différence ne ſont rien, en comparaiſon de celle qui doit être entre Hécatompyle, à 37 d. 20 m. de latitude, & Iſpahan ſituée à 32 d. 25 m.; &

(*a*) Pauſ. pag. 251, 252. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 217. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 526.

(*b*) Ptolem. L. VI. c. 5. Diod. Sicul. pag. 602. Strabon. pag. 514. Plin. T. I. pag. 312, 317, 330. Q. Curt. L. VI. c. 2.

cette différence eſt ſi grande, que ce ne peut être la même ville, comme le croit Oléarius. D'ailleurs, la fondation d'Iſpahan eſt bien plus nouvelle.

Diodore de Sicile dit qu'Alexandre le Grand, s'avançant vers l'Hyrcanie, campa auprès d'une ville nommée Hécatompyle, & que ce canton étant fort riche & abondant, il s'y arrêta quelques jours avec ſon armée, pour la faire remettre de ſes fatigues. Ce paſſage fait voir que ce n'étoit pas une ville Grecque, puiſqu'Alexandre la trouva fondée. Quand les Grecs l'auroient-ils bâtie ? Cependant, Quinte-Curſe aſſure qu'Hécatompyle étoit une ville qui avoit été bâtie par les Grecs, & qu'elle étoit célebre. Où a-t-il pris cette circonſtance ?

Nous liſons dans Pline, que la Parthie avoit pour capitale Hécatompyle, ville ſituée à cent trente-trois mille pas des portes Caſpiennes. Il dit ailleurs qu'elle étoit au milieu de la Parthie, & la réſidence d'Arſace. Il eſt certain, par la latitude, qu'elle ne peut être ni Yesd, ni Iſpahan.

Nous remarquerons, en paſſant, que le texte grec de Diodore de Sicile porte Ἑκατονταπύλον. Il conviendroit mieux ſans doute de lire Ἑκατομπύλον.

HÉCATOMPYLE, *Hecatompylus*, (*a*) *Hecatompylos*, Ἑκατόμπυλος, ville de Libye, ſelon Diodore de Sicile. Cet Auteur en parle ainſi : » Hercule, étant allé en Egypte, » après la mort d'Antée, fit » mourir le Roi Buſiris, qui » maſſacroit tous les étrangers » qui venoient loger chez lui. » Mais, auparavant, il traverſa » les vaſtes ſolitudes de la Libye ; & ſe trouvant dans un » païs fertile & rempli d'eau, » il y bâtit une ville d'une » grandeur étonnante. On lui » donna le nom d'Hécatompyle à cauſe du grand nombre » de ſes portes ; & ſa gloire a » ſubſiſté juſque dans ces derniers tems ; mais, enfin, les » Carthaginois ayant envoyé » contre elle une armée aguerrie & conduite par d'excellens Capitaines, elle a été » réduite ſous leur domination. »

HÉCATOMPYLE, *Hecatompylus*, *Hecatompylos*, Ἑκατόμπυλος, nom qui fut donné à la ville de Thebes d'Egypte. *Voyez* Thebes.

HÉCATON, *Hecato*, (*b*) Rhodien, diſciple de Panétius, a dit dans ces Livres des devoirs adreſſés à Tubéron, qu'à la vérité il eſt d'un honnête homme, & d'un homme ſage, de ne rien faire contre les loix, & les coutumes de ſon païs ; mais qu'au reſte il doit tâcher de rendre ſes affaires les meilleures qu'il lui eſt poſſible, parce que nous devons tous ſouhaiter d'être riches, non ſeule-

(*a*) Diod. Sicul. pag. 157.

(*b*) Cicer. de Offic. L. III. c. 62, 63, 89. & ſeq.

ment pour nous-mêmes, mais encore pour nos enfans, pour nos amis, & même pour la République, dont les biens & les facultés des particuliers font la richeſſe. Hécaton déclare enſuite qu'il n'y a rien qu'il ne voulût faire pour ſon intérêt, hors ce qui eſt défendu par les loix. C'eſt de quoi Cicéron ne croit pas qu'on lui doive tenir grand compte, ni qu'on le doive beaucoup louer.

Hécaton, dans le ſixième livre du même ouvrage, propoſe un grand nombre de queſtions, comme celles-ci. Il demande ſi dans une extrême diſette, il eſt du devoir d'un homme de bien, de fournir des vivres à ſes eſclaves? Et après avoir agité la queſtion de part & d'autre, l'utilité l'emporte enfin ſur l'humanité.

Il demande encore, ſi dans une grande tempête, où il faut décharger le vaiſſeau, on doit jetter à la mer un cheval de prix, plutôt qu'un eſclave de nulle valeur? L'intérêt porte d'un côté; mais, l'humanité porte de l'autre.

Si dans un naufrage, un homme de vertu & de mérite, peut arracher une planche, à un homme de nul mérite qui s'en eſt ſaiſi? Pour celui-là il répond que non, parce que la planche eſt à celui qui la tient, & qu'on ne peut la lui ôter ſans injuſtice.

Mais, le maître du vaiſſeau le pourroit-il? Car, la planche lui appartient. Il ne le peut; & il n'en a pas plus de droit, que de jetter, du vaiſſeau dans la mer, quelqu'un de ceux qui ſont deſſus, ſous prétexte que le vaiſſeau lui appartient. Car, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé où l'on va, le vaiſſeau n'eſt pas plus à lui qu'à tous les autres.

Mais, ſi deux hommes, égaux en mérite, ſe trouvent dans ce naufrage, ſaiſis d'une même planche, qui ne ſuffiſe pas pour les ſauver tous deux, l'un la peut-il ôter à l'autre? Ou ſe la doivent-ils céder l'un à l'autre? Celui qui a le moins d'intérêt de vivre, ou dont la vie eſt le moins utile à la République, doit céder la planche. Mais, ſi tout eſt égal entre les deux, il n'y a point de conteſtation à former; & il faut que le ſort en décide.

Un homme qui ſçait que ſon pere pille les temples, ou qu'il ſe fait un chemin ſous terre pour voler le tréſor public, le déférera-t-il au Magiſtrat? Non ſans doute. Il défendra même ſon pere s'il eſt accuſé. Mais, dira-t-on, ce n'eſt donc pas une maxime ſans exception, que ce qu'on doit à l'État eſt au deſſus de tous les autres devoirs. Elle n'en ſouffre aucune; mais, il eſt de l'intérêt même de l'État que ſes Citoyens ayent pour leurs peres la tendreſſe à laquelle la nature les oblige.

Mais, ſi ce pere aſpire à la tyrannie, ou s'il veut livrer l'État aux ennemis, le fils demeurera-t-il dans le ſilence? Non; il conjurera ſon pere de

ne le pas faire. S'il ne gagne rien par les prieres ; il employera les reproches, & même les menaces ; & enfin s'il voit que ſon pere ſoit inflexible, & qu'en le laiſſant faire il n'y va pas de moins que de laiſſer périr l'État, il en préférera le ſalut à celui de ſon pere.

Voici encore une autre queſtion d'Hécaton. On a fait un payement à quelqu'un en foſſe monnoie. La donnera-t-il à un autre à qui il doit, la ſçachant fauſſe ? Diogene dit qu'il le peut ; Antipater le nie.

Un homme vend du vin qui n'eſt pas de garde ; en doit-il avertir ? Diogene dit qu'il n'y eſt pas obligé, & Antipater ſoutient qu'un homme de bien n'y manquera jamais.

HÉCATONCHIRES, *Hecatonchires*, de Ἑκατὸν, (*a*) *centum*, cent, χεὶρ, *manus*, main, nom que l'on a donné aux trois géans Cottus, Briarée & Gygès. Ils étoient fils du Ciel & de la Terre. Ils avoient chacun cinquante têtes & cent bras. Le ciel n'en put ſupporter la vue ; & à meſure qu'ils naquirent, il les cacha dans les ſombres demeures de la terre, & les chargea de chaînes. Jupiter, dans la ſuite, par le conſeil de la terre, les remit en liberté. Auſſi combattirent-ils pour lui avec une vivacité que les Titans ne purent ſoutenir ; & les couvrant à chaque inſtant de trois cens pierres qui partoient à la fois de leurs mains, ils les pouſſerent de proche en proche juſqu'au fond du Tartare, & les y enfermerent dans un cachot d'airain. La nuit ſe répandit trois fois à l'entour ; & Jupiter en confia la garde aux Hécatonchires.

HÉCATONNESES, (*b*) *Hecatonneſi*, Ἑκατόννησοι, iſles ſituées dans le détroit qui eſt entre l'iſle de Lesbos & le continent de l'Aſie mineure, ſelon Etienne de Byzance. Strabon dit qu'elles étoient au nombre de vingt, & rapporte le ſentiment de Timoſthène qui les met au nombre de quarante. Hérodote fait auſſi mention de ces iſles.

HÉCATONYME, *Hecatonymus*, (*c*) Ἑκατώνυμος, fut envoyé en députation par la ville de Sinope vers les dix mille Grecs. On trouve dans Xénophon le diſcours qu'Hécatonyme fit à cette occaſion.

HECTOR, *Hector*, Ἕκτωρ, (*d*) fils de de Priam & d'Hécube, avoit épouſé Andromaque, de laquelle il eut Aſtyanax. Hector eſt ſans contredit un des principaux Héros de l'Iliade. Homere, au ſecond livre, le met à la tête des Troyens

(*a*) Heſiod. Deor. Gener. v. 147. & *ſeq.* Antiq. expl. par D. Bernard de Montf. T. I. pag. 32. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 206. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. p. 111. T. XVIII. p. 4, 5.

(*b*) Strab. p. 618.

(*c*) Xenoph. p. 355. & *ſeq.*

(*d*) Plut. Tom. I. pag. 16, 634, 994, 1028. Homer. Iliad. L. II. III. & *ſeq.* Lib. Virg. Æneid. L. I. v. 103, 487, 488, 754. L. II. v. 270. & *ſeq.*

redoutables par leur nombre & par leur courage ; & au livre ſuivant Hector, rougiſſant de la lâcheté de Pâris, lui fait de terribles reproches. Ces reproches raniment ce Prince qui offre de ſe battre contre Ménélaüs ; & Hector en fait la propoſition aux deux armées,

Ailleurs, notre Héros, vivement piqué d'un diſcours de Sarpédon, ſaute de ſon char avec ſes armes ; & ſans répliquer, il s'en va, le javelot à la main par toute l'armée, exhortant & animant les troupes, & enflammant lui ſeul le combat. Ayant apperçu Ménélaüs & Antiloque dans la mêlée, il marche à eux avec impétuoſité, en criant de toute ſa force. Il eſt ſuivi des redoutables bandes Troyennes qui avoient à leur tête Mars & Bellone. Bellone ſemoit le trouble & l'effroi, & Mars étoit armé d'une lance énorme qu'il portoit d'une maniere fière & menaçante ; ce redoutable dieu marchoit tantôt devant Hector, & tantôt il le ſuivoit. Hector tue de ſa main Meneſthès & Anchiale, deux grands Capitaines très-expérimentés dans le métier de la guerre, & tous deux ſur le même char.

Au ſixième livre, comme les Troyens & les alliés prenoient la fuite, Hector ſaute légerement de ſon char ; & branlant dans ſa main deux javelots bien acérés, il parcourt rapidement toutes ſes troupes, ranime leur courage, & rétablit le combat. Les Troyens & les alliés honteux de leur fuite ; tournent tête, & font de ſi grands efforts, que les Grecs contraints de plier à leur tour, ceſſent le carnage. A voir un ſi prompt changement, ils croyent tous que quelqu'un des immortels eſt deſcendu de l'Olympe pour ſauver les Troyens. Alors, Hector, élevant ſa voix, dit à ſes troupes : » Magnanimes » Troyens, & vous illuſtres » alliés, qui venez de ſi » loin pour nous ſecourir, » donnez ici des nouvelles » marques de votre courage, » & ſoutenez le combat pen- » dant que je vais rentrer dans » Troye pour ordonner à nos » vieillards & à nos femmes » d'aller faire leurs prieres » aux dieux, & leur promettre » des hécatombes. » En finiſſant ces mots, il les quitte, & réjette ſur ſes épaules ſon bouclier immenſe qui le couvre tout entier.

Hector étant arrivé au petit bois de hêtres & aux portes ſcées, les femmes & les filles des Troyens s'aſſemblent autour de lui, pour ſavoir des

L. III. v. 322. *& ſeq.* L. V. v. 371. L. VI. v. 166. L. IX. v. 155. L. XI. v. 289. L. XII. v. 440. Pauſ. pag. 198, 338, 569, 669. Ovid. Metam. L. XII. c. 4. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 272. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. I. pag. 179. Tom. II. pag. 26, 27. Tom. VI. pag. 442. *& ſuiv.* Tom. IX. pag. 249. Tom. X. pag. 323. *& ſuiv.*

nouvelles de leurs peres, de leurs freres, de leurs enfans & de leurs maris. Hector ne s'amuſe point à ſatisfaire leur curioſité, mais il leur ordonne d'aller préſenter leurs prieres aux dieux dans les temples, car la plupart étoient menacées des plus grands malheurs; & ſans s'arrêter, il court au Palais de Priam. Hécube, l'ayant apperçu, va auſſi-tôt au devant de lui, & l'embraſſe avec tendreſſe. » Ma mere, lui dit, Hector, » hâtez-vous d'aſſembler les » dames d'Ilion les plus recommandables par leur vertu & » par leur ſageſſe, & avec les » parfums les plus exquis, allez dans le temple de Minerve mettre ſur les genoux de » cette déeſſe le plus grand & » le plus riche tapis que vous » ayez dans votre Palais, & » celui que vous aimez davantage; & en lui offrant ce don, » faites vœu de lui immoler » dans ſon temple douze géniſſes d'un an qui n'auront point » été domptées, ſi touchée de » compaſſion pour Troye, pour » les femmes des Troyens, & » pour leurs enfans, elle éloigne des murs d'Ilion le fils » de Tydée, cet impitoyable » guerrier qui répand la terreur dans toute l'armée! » La reine, ſur le champ, donne ſes ordres à ſes femmes qui vont dans toute la ville faire aſſembler les perſonnes les plus pieuſes & de la plus éminente vertu.

Cependant, Hector va dans la citadelle, où Pâris avoit bâti ſon palais. Il y avoit employé les plus habiles Architectes qui lui avoient élevé entre le Palais de Priam & celui d'Hector un ſuperbe pavillon, au milieu d'une cour très-vaſte & très-ſpacieuſe. Hector traverſe cette cour, entre dans ces magnifiques appartemens tenant en ſa main une pique de dix coudées, armée d'un fer étincelant qu'un cercle d'or attachoit au bois, & il trouva Pâris qui avoit devant lui ſes belles armes, & qui s'amuſoit à viſiter ſa cuiraſſe, ſon bouclier, ſes arcs.

Hector, le regardant avec des yeux qu'allumoit le feu de la colere: » Malheureux Prince, lui dit-il, vous prenez » bien mal votre tems pour » être irrité contre les Troyens; » nos troupes périſſent dans le » combat, & ſont repouſſées » juſques ſous nos murailles. » Qu'attendez-vous? N'eſt-ce » pas pour vous ſeul que cette » guerre s'eſt allumée, & que » Troye eſt environnée d'ennemis? Ne ſeroit-ce pas à » vous à ſoutenir nos eſcadrons » & nos bataillons, à les rallier, à les ramener à la charge? Allons donc, venez, de » peur que les flammes ennemies ne viennent dans un moment vous aſſiéger dans votre » palais. » Pâris reconnoît que ces reproches ſont juſtes. » Mais, dit-il à Hector, attendez un moment que je ſois » armé; ou bien vous n'avez

» qu'à marcher je vous ſuis, & » je ne ſerai pas long-tems à » vous joindre. »

Hector ne daigne pas lui répondre. Ce Héros va auſſi-tôt dans ſon palais. Il n'y trouve point Andromaque, qui avec ſon fils, porté par ſa nourrice, étoit allée ſur la tour d'Ilion, d'où elle regardoit le combat avec des yeux baignés de larmes. Hector n'eut pas plutôt appris cela, qu'il ſort bruſquement, prend le même chemin qu'il a déja tenu; & après avoir rapidement traverſé la ville, il arrive aux portes ſcées par où il devoit ſortir. Là Andromaque accourt au devant de lui, avec la nourrice qui tient entre ſes bras le petit Prince. Hector, en le voyant, le careſſe d'un ſourire; mais, cet enfant effrayé à la vue des armes dont ſon pere étoit couvert, & encore plus de l'agitation du terrible panache qui ombrageoit ſon caſque, & qui flottoit au gré du vent, ſe rejette avec de grands cris dans le ſein de ſa nourrice. Le pere & la mere ſourirent de ſa frayeur, & en même-tems Hector ôte ſon caſque, le poſe à terre, & prenant ſon fils entre ſes bras, il le baiſe avec tendreſſe, & l'élevant vers le ciel, il adreſſe à Jupiter & aux autres dieux cette priere: » Puiſſant Jupiter, & » tous les autres dieux de l'O» lympe, accordez-moi la gra» ce que je vous demande. Fai» tes que mon fils marchant ſur » mes pas, ſe rende célebre » parmi les Troyens; qu'il ſoit » revêtu de force & de ſageſſe; » qu'il regne dans Troye, aimé » & reſpecté de ſes voiſins; » & que ſes peuples en le » voyant revenir vainqueur de » ſes ennemis, & chargé des » ſanglantes dépouilles de leurs » braves chefs, s'écrient ſur » ſon paſſage: Ce Prince eſt » beaucoup plus vaillant que » ſon pere; & puiſſe ſa mere, » témoin de ces éloges, ſentir » toute la joie d'avoir un fils » ſi grand & ſi vertueux. »

En achevant ces mots, il remet ſon fils entre les mains de ſa chere Andromaque qui le reçoit avec un ſourire mêlé de larmes. Hector en eſt touché, & l'embraſſant avec toutes les marques d'une véritable tendreſſe, il lui dit: » Princeſſe trop généreuſe, ne » vous affligez point avec tant » d'excès; il n'y a point d'en» nemi qui puiſſe me précipiter » dans le tombeau avant le jour » fatal marqué par la deſtinée, » & point d'homme vaillant, » ou lâche, qui puiſſe éviter » ſon ſort; tout eſt réglé dès le » premier moment que nous ve» nons à la lumiere. Mais, re» tournez chez vous, reprenez » vos occupations ordinaires, » vos toiles, vos fuſeaux, vos » laines, & diſtribuez à vos » femmes leur ouvrage. Les » Troyens ſous mes ordres au» ront ſoin de tout ce que de» mandent la guerre & la dé» fenſe d'Ilion. » En achevant ces mots, il reprend ſon caſ-

que, & vole contre l'ennemi.

Ce Prince, d'un coup de pique, perce le cou d'Eionée entre la cuiraſſe & le caſque, & l'abbat à ſes pieds. Il défie enſuite le plus brave des Grecs. Ajax accepte le défi, & s'avance à grands pas entre les deux armées, ſouriant d'un air terrible, & avec des yeux menaçans. Les Grecs, voyant ce Héros ſi fier, ſont remplis de joie, & les Troyens au contraire ſont ſaiſis de frayeur; Hector lui même en eſt ému, il ſent ébranler ſon courage, mais il n'eſt plus tems de trembler, ni de ſe retirer vers ſes troupes, puiſque c'eſt lui même qui a fait le défi.

Les deux Héros ne ſont pas plutôt en préſence, qu'Ajax dit à Hector d'un ton menaçant. » » Hector, dans ce combat, » que tu as tant ſouhaité, tu » vas voir quels vaillans hommes les Grecs ont encore » après Achille, qui avec un » cœur de lion a ſemé tant » de fois la terreur dans tes » troupes; le reſſentiment que ce » Héros conſerve contre Agamemnon, le retient ſur ſes » vaiſſeaux, mais nous ſommes » encore dans l'armée pluſieurs » qui avons brigué l'honneur » de te combattre. Commence » donc, & voyons ce que peut » ton bras. »

» Divin fils de Telamon, » lui répond le vaillant Hector, ne cherche point à m'étonner comme un jeune enfant, ou comme une femme » timide qui ne ſçait ce que c'eſt » que des guerres & des combats, je ſuis nourri aux allarmes & au carnage; je ſçais » me ſervir à toutes mains de » mon bouclier; je ſçais manier » la lance, & ſoit à pied, ſoit » à cheval, je ſçais pouſſer mon » ennemi & donner au dieu » Mars un ſpectacle agréable; je loue ton courage. » Mais quelque fier & quelque » redoutable que tu ſois, je » veux bien ne pas épier un » moment favorable pour te » porter des coups cachés; » je ne déroberai point la victoire, prends garde à toi. »

En finiſſant ces mots, il lui lance ſa pique, & l'atteint au haut de ſon bouclier; le coup eſt ſi rude que le fer en pénetre les ſix premiers doubles, & ne s'arrête qu'au ſeptième. Ajax, irrité d'avoir ſenti le poids de la main d'Hector, lui lance à ſon tour ſa pique, & lui perce le bouclier & la cuiraſſe; le fer pénetre même juſqu'à ſa tunique. Hector étoit mort, ſi par un léger mouvement du corps, il n'eût évité la pointe mortelle. Ces deux Héros, après avoir arraché de leurs boucliers les piques, qui y étoient engagées, ſe jettent en même-tems l'un ſur l'autre comme des lions qui s'acharnent à la proie, ou comme de furieux ſangliers. Le fils de Priam porte un ſecond coup de pique ſur le milieu du bouclier d'Ajax; mais, le fer ne peut percer l'airain dont il étoit

couvert, & ſa pointe ſe recourba. Ajax, profitant de ce moment, ſe lança ſur Hector, & perça ſon écu avec tant de violence & de force, que le tranchant du fer lui effleura le cou, & fit rejaillir le ſang en abondance ſur ſes armes.

Hector ne s'étonne point du coup, & ne ſe retire point du combat; au contraire, plus animé à la vue de ſon ſang, il recule quelques pas, & ramaſſe une pierre épouvantable qu'il jette de toute ſa force ſur le milieu du bouclier de ſon ennemi. Le bouclier retentit horriblement du coup de cette énorme pierre; Ajax n'en eſt point ébranlé; il leve à ſon tour une pierre beaucoup plus groſſe, & qui étoit comme une meule de moulin; après lui avoir fait faire deux ou trois tours en l'air avec ſon bras, pour lui donner plus de force, il la jette avec tant de roideur, que fracaſſant le bouclier d'Hector, elle le frappe aux deux genoux, & le jette à la renverſe tout couvert des pièces de ſon écu; mais, Apollon le releve, & ces deux Héros, mettant l'épée à la main, alloient ſe charger avec une nouvelle furie, ſi les ſacrés intrepretes des Dieux & des hommes, les Hérauts Idée & Talthibius, tous deux pleins de prudence & de ſageſſe, le premier pour les Troyens, & l'autre pour les Grecs, ne ſe fuſſent mis entre deux, en levant leurs ſceptres pour les ſéparer.

Hector fit enſuite préſent à Ajax de ſon épée, qui étoit très-riche, & de ſon baudrier. Ajax donne à Hector ſon baudrier d'une pourpre très-éclatante, & ils ſe ſéparent; l'un va du côté des Grecs, & l'autre va retrouver ſes Troyens, qui ravis de le voir échappé des mains invincibles d'Ajax, le menent dans Ilion avec de grands cris, & ne pouvant croire encore qu'il fût en vie, tant ils avoient craint pour lui.

Hector, dans l'onzième livre, voyant la chûte d'Agaſtrophus; accourt auſſi-tôt avec de grands cris, & ſes Phalanges le ſuivent. Diomede, qui l'apperçoit, frémit de déſeſpoir & de rage, & ſe tournant du côté d'Ulyſſe, il lui dit: » Voici un » furieux orage qui vient fon» dre ſur notre tête; Hector » s'approche de nous, faiſons » ferme, & repouſſons ſes ef» forts. En achevant ces mots, il lance contre Hector ſa pique de toute ſa force; elle n'eſt point lancée envain; car elle donne au haut de ſon caſque. Mais, elle ne peut le fauſſer; ce formidable caſque, dont Apollon avoit fait préſent à ce Héros, la fait ſauter bien loin. Le coup eſt pourtant ſi rude, qu'Hector contraint de céder à ſa violence, ſe retire très-promptement, & rentre dans ſon bataillon. Là il tombe ſur les genoux, s'appuye à terre de la main, & d'épaiſſes ténebres couvrent ſes yeux.

Le fils de Tydée court après la pique, qui pouſſée fort loin

au delà des premiers rangs, étoit entrée bien avant dans la terre. Pendant ce tems-là, Hector revenu de sa défaillance, & ne sentant pas encore ses forces assez rétablies pour se rengager dans le combat, monte à la hâte sur son char, regagne le gros de son armée, & se dérobe à la mort qui le menaçoit.

Dans le livre suivant, on voit que les Grecs, domptés par le bras puissant de Jupiter, couroient avec précipitation vers leurs vaisseaux, pour éviter la la rencontre d'Hector, qui semblable à une tempête, renversoit tout ce qui se trouvoit sur son passage. Ce Héros paroissoit dans la mêlée, excitant ses compagnons à forcer les retranchemens. Ses chevaux étonnés de la largeur du fossé s'arrêtent sur le bord, & témoignent par leurs henniſſemens la douleur qu'ils ont de ne le pouvoir passer; car il étoit impossible de le franchir, & très-mal aisé d'y descendre. Outre qu'il étoit horriblement escarpé des deux côtés, on l'avoit fortifié d'une bonne palissade contre l'approche de l'ennemi. Il n'y avoit point de char, quelque bien attelé qu'il fût, qui eût pu y faire une breche, & l'infanterie seule en pouvoit venir à bout avec beaucoup de peine.

Alors, Polydamas conseilla à Hector & aux Troyens de descendre de leurs chars. Hector goûta ce conseil, qui lui parut très-sûr. En même-tems, il saute à terre avec ses armes. Tous les Troyens suivent son exemple. Cependant, Jupiter fit lever des sommets du mont Ida un vent impétueux, qui porta sur les vaisseaux des tourbillons de poussiere. Ce Dieu, résolu de couvrir de gloire le vaillant Hector, abattit en ce jour le courage des Grecs, & releva celui des Troyens, qui pleins de confiance dans les prodiges qu'il leur avoit envoyés, & dans leurs propres forces, allerent tête baissée attaquer les retranchemens. Ils arrachent les crenaux du mur, abattent ses défenses, & à grands coups de léviers, ils déracinent les grosses masses de pierre, qui appuyent les tours. Ils espéroient de s'ouvrir bien-tôt un passage. Les Grecs n'abandonnoient pourtant pas encore la défense de ce rempart; mais, le bordant de leurs boucliers, ils faisoient pleuvoir une grêle de traits sur ceux qui s'approchoient du pied de la muraille. Les deux Ajax alloient sur toutes les tours, exhortant les Grecs à faire une vigoureuse résistance.

Les Troyens, de leur côté, se jettant à corps perdu, la pique à la main, embrassent les crenaux de la muraille, & cherchent à s'ouvrir un chemin. Hector, trouvant devant la porte une grosse pierre fort pesante & pointue par le bout, que deux hommes les plus forts & les plus robustes auroient eu de la peine à lever de terre pour la mettre seulement sur un cha-

riot, la leva ſeul très-facilement, car le fils de Saturne, dit Homère l'avoit rendu fort légere. Comme un berger porte d'une main la toiſon d'une brebis, & n'en ſent pas ſeulement le poids, Hector portoit de même cette pierre pour la lancer contre les deux battans de la porte, qui étoient de planches fort épaiſſes, & fortifiées en dedans de deux fortes poutres en travers qui ſe hauſſoient & ſe baiſſoient. Levant donc cette affreuſe maſſe, & ferme ſur ſes deux pieds, qu'il tenoit écartés pour donner plus de force au coup, il la jette, & donne juſtement contre le milieu de la porte qui en mugit effroyablement. L'horrible poids de cette maſſe briſe les gonds; les planches ſe ſéparent; les poutres ne réſiſtent point, & le monſtrueux rocher tombe bien avant au delà du mur. Hector le ſuit ſemblable à un noir tourbillon, qui couvre tout d'un coup la terre. L'acier étincelant, dont ce héros eſt revêtu, jette par-tout des éclairs; & tenant deux javelots à la main, il fond ſur ces bataillons, étonnés de ſa force & de ſon audace. Dès que la porte fut abattue, les dieux immortels auroient pu ſeuls l'arrêter, en s'oppoſant à ſon paſſage; le feu ſurprenant, qui ſortoit de ſes yeux, répandoit par-tout la terreur. Enfin, ſe tournant vers les Troyens du milieu de la mêlée, il leur ordonne de franchir le retranchement. Ils obéiſſent ſans héſiter; les uns entrent par deſſus le mur, les autres paſſent par la porte qu'il leur avoit ouverte. Les Grecs prennent la fuite, ſe retirent vers leurs vaiſſeaux, & tout eſt plein de confuſion & de déſordre.

Néanmoins, ils ne tarderent pas à ſe rallier; les plus vaillans d'entre eux ſe mettent à la tête & attendent fièrement Hector & tous les Troyens. Les rangs ſont ſi ſerrés, que les piques ſoutiennent les piques, les caſques joignent les caſques, les boucliers appuient les boucliers, & que les brillantes aigrettes flottent les unes ſur les autres, comme les cimes touffues des arbres d'une forêt, quand agitées du vent elles ſe mêlent & ſe confondent. Ces bataillons hériſſés de fer s'ébranlent avec une ardeur martiale, ne reſpirant que le combat; mais, les Troyens les préviennent & fondent ſur eux; le terrible Hector marche à leur tête. Tel qu'un orgueilleux rocher, qu'un torrent impétueux a détaché du ſommet d'une montagne, briſant par la rapidité de ſes vagues tout ce qui le retenoit, roule en bondiſſant, entraîne avec inſolence tout ce qui s'oppoſe à ſon cours, fait retentir la forêt, & en roulant accroît ſa violence juſqu'à ce qu'il ſoit deſcendu dans la plaine, alors quelque violent qu'il ſoit, il s'arrête & ne bondit plus; tel Hector forçant tout ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage, & terraſſant ce qui oſoit lui réſiſ-

ter, s'ouvroit un chemin pour arriver aux tentes & aux vaiſſeaux des Grecs. Mais, lorſqu'il fut arrivé à ces phalanges d'Argos, & qu'il voulut les rompre, il fut obligé de s'arrêter, quoiqu'il les chargeât avec beaucoup de furie; car, ces vaillans & intrépides Grecs le reçurent ſans s'ébranler, & le repouſſerent à coups d'épées & à coups de piques. Hector, forcé de reculer, en ſoupira de douleur, & cria de toute ſa force à ſes troupes: » Troyens. » Lyciens, & Dardaniens, ac» coutumés à joindre l'ennemi, » faites ferme, les Grecs ne ſou» tiendront pas long-tems mon » effort, quoiqu'ils ſoient ſer» rés en un gros comme une » tour, & je percerai bientôt » ce bataillon avec ma pique, » s'il eſt vrai que je ſois animé » par le plus grand des Dieux.» Par ces paroles, il rallume l'ardeur de ſes troupes, & lui même renverſe pluſieurs Capitaines Grecs.

Le quatorzième livre nous repréſente Hector rangeant ſes bataillons. Le Dieu de la mer & ce Prince, marchant fièrement l'un contre l'autre, vont engager un ſanglant combat, Neptune pour donner la victoire aux Grecs, & Hector pour couvrir de gloire ſes Troyens. La mer irritée, pour ſervir ſon Roi, inondant ſes rivages, ſe répand autour des tentes & des vaiſſeaux; les deux armées ſe choquent avec de grands cris; ni les flots de la mer les plus agités par les violens ſouffles du Borée, ne ſe briſent pas avec tant de bruit contre le rivage; ni le plus terrible embraſement, qui s'élève dans le fond d'une vallée, & qui ravage une forêt, ne répand pas au loin un ſon ſi éclatant & ſi affreux; ni enfin les vents les plus mutinés & les plus furieux ne battent pas avec un mugiſſement ſi horrible la cime des arbres qui réſiſtent à leur effort.

Hector lança le premier ſon javelot à Ajax qui venoit droit à lui, & l'atteignit juſtement au milieu de l'eſtomac, à l'endroit où ſon baudrier ſe croiſoit avec la courroie de ſon bouclier, & ce fut ce qui le ſauva. Le Troyen, au déſeſpoir d'avoir lancé inutilement ſon dard, ſe retiroit parmi ſes compagnons, pour éviter la mort qui le menaçoit; mais, le fils de Telamon levant une groſſe pierre, (car il y en avoit pluſieurs ſur le rivage qui ſervoient à attacher les cordages des vaiſſeaux) & lui faiſant faire pluſieurs tours avec ſon bras, il la jette avec beaucoup de roideur contre Hector, & le frappe par deſſus le bouclier entre la poitrine & le col. Hector eſt étendu ſur la pouſſière; ſa pique lui tombe de la main, ſon caſque s'entrouvre, ſon bouclier en pièces le couvre de ſon débris, & on entend au loin retentir ſes armes. En même-tems, les Grecs s'avancent avec de grands cris pour s'en rendre maîtres, & lui tirent

mille traits ; mais, aucun ne le bleſſa, car, ſes braves compagnons Polydamas, Enée, Agénor, Sarpédon chef des Lyciens, & Glaucus étoient accourus à ſon ſecours ; il n'y en avoit pas un ſeul qui ne s'empreſſât au tour de lui. Pendant que les uns le couvrent de leurs boucliers, les autres l'enlevent, le retirent de la mêlée, & le portent juſqu'à ſon char qui l'attendoit à la queue des bataillons.

Ceux, qui avoient ſoin de le remener à Troye, ne furent pas plutôt arrivés ſur les bords du Xanthus, qu'ils le mirent à terre, & lui verſerent de l'eau ſur le viſage ; la froideur de l'eau le fait un peu revenir, il rouvre les yeux à la lumière, ſe releve ſur ſes genoux, & vomit un ſang noir ; la foibleſſe le reprend, il retombe, & d'épaiſſes ténebres ſe répandent ſur ſes yeux.

Hector, ayant repris ſes forces, paroît de nouveau, au milieu de la mêlée, & fait tomber ſous ſes coups un grand nombre des plus braves d'entre les ennemis. Mais, Jupiter, dit Homère, ayant jugé à propos que Patrocle repouſſât les Troyens & Hector même juſqu'à leurs murailles, dans le moment Hector perd la force & le courage. Ce grand capitaine, qui un moment auparavant étoit intrépide, monte avec précipitation ſur ſon char, fuit à toute bride, & exhorte les Troyens à l'imiter ; car il connut le funeſte penchant des fatales balances de Jupiter. Hector avoit arrêté ſon char près des portes ſcées, & là il délibéroit s'il feroit tourner bride à ſes chevaux, & s'il s'engageroit encore dans la mêlée, ou s'il feroit rentrer ſes troupes dans les murs d'Ilion. Comme il étoit dans cette incertitude, Apollon ſe préſente à lui ſous la figure du jeune Aſius, & lui dit d'un ton plein de colère : » Hector, » pourquoi vous retirez-vous » du combat ? Auroit-on attendu de vous une pareille retraite ? Ah, ſi j'avois autant » de force que vous, votre » fuite vous ſeroit bientôt funeſte ; retournez promptement aux ennemis, & cherchez à laver votre honte » dans le ſang de Patrocle, ſi » Apollon veut vous accorder » la gloire de le faire tomber » ſous vos coups. «

En finiſſant ces mots, le dieu ſe jette dans la mêlée. Hector ordonne au brave Cébrion de pouſſer ſes chevaux du même côté. Apollon jette la frayeur dans le cœur des Grecs, & releve le courage d'Hector & des Troyens. Hector ne trouve aucun des autres Grecs digne de lui, il n'en veut qu'à Patrocle, il pouſſe contre lui ſon char. Patrocle de ſon côté ſaute légèrement à terre, tenant ſa ſa pique de la main gauche, & de la droite, il prend une groſſe pierre, & la jette de toute ſa force ; elle ne fut pas

jettée

jettée en vain. Cébrion en fut atteint au milieu du front. Patrocle ne tarda pas à recevoir à ſon tour un coup de pique, que lui donna un Dardanien entre les deux épaules. Hector, voyant ce héros ſe retirer du combat & dangereuſement bleſſé, traverſe tous les rangs, & s'approchant, le perce de ſa pique; Patrocle tombe avec grand bruit, & plonge tous les Grecs dans le deuil & dans les regrets d'une ſi grande perte. Près d'expirer, il prédit à Hector qu'il tombera ſous le fers d'Achille. Hector, frappé de ſa prédiction, ne laiſſa pas de lui adreſſer encore ces paroles: » De quoi » t'aviſes-tu, lui dit-il, de faire » ici le Prophete, & de me » prédire une prompte mort? » Qui ſçait ſi je ne préviendrai » point Achille, tout fils de » déeſſe qu'il eſt, & ſi cette pi- » que ne lui arrachera pas la » vie. « En même tems, il lui met le pied ſur l'eſtomac, lui arrache la pique de ſa plaie, & le laiſſant-là, il s'élance contre Automédon, compagnon d'armes d'Achille, & qui conduiſoit ſon char. Il veut le frapper de ſa pique, mais les chevaux immortels, dont les dieux avoient fait préſent à Pélée, le garantiſſent de ce danger.

Hector, dans une autre circonſtance, voulant faire revenir les Troyens de l'épouvante que la vue d'Achille leur avoit inſpirée, leur promet qu'il va attaquer ce héros. Auſſi-tot les Troyens ranimés baiſſent leurs piques, ſerrent leur rangs, & jettent de grands cris. Dans ce moment, Apollon s'approche d'Hector, & lui dit: » Hector, » ne combattez pas ſeul à ſeul » contre Achille à la tête des » troupes; contentez-vous de » réſiſter à ſes efforts, au mi- » lieu de vos bataillons; vous » êtes perdu s'il vous appro- » che. « Hector reconnoît la voix du Dieu, & ſaiſi de frayeur il ſe retire au milieu de ſes phalanges.

Cependant, Achille plein de fureur, fait tomber ſous ſes coups pluſieurs Troyens, & entre autres Polydore, fils de Priam. Hector, voyant ſon frere renverſé, eſt pénétré d'une douleur, qui lui couvre les yeux d'un épais nuage, & n'oſant plus tourner ailleurs ſes armes, il va impétueuſement contre Achille, la pique à la main. Achille le voit, & s'élance contre lui avec une joie qui éclate dans ſes yeux: » Enfin, » dit-il, voici l'homme qui » m'a cauſé la plus cruelle af- » fliction que j'aie jamais reſ- » ſentie, & qui a tué le plus » cher de mes amis; nous n'au- » rons plus la peine de nous » chercher dans la mêlée. « Et adreſſant auſſi-tôt la parole à Hector avec un regard farouche: » Approche, s'écrie- » t-il, afin que je te faſſe plutôt » deſcendre dans les enfers. «

Hector, ſans s'étonner lui répond: » Fils de Pélée, n'eſ- » pérez pas m'épouvanter com- » me un enfant. Qui eſt-ce

» qui ne ſçait pas menacer ? » Je ſçais que vous êtes vaillant, & que je le ſuis beaucoup moins que vous ; mais, » c'eſt de la ſeule volonté des » Dieux que dépend le ſuccès » des combats. Qui ſçait ſi, quoique j'aie moins de valeur, je » ne vous arracherai pas la » vie avec ce fer ? Il ſçait auſſi» bien percer que le vôtre. « Il lance en même tems ſa pique de toute ſa force ; Minerve d'un ſouffle léger la détourne du corps d'Achille & la fait rebrouſſer vers Hector ; elle tombe à ſes pieds. Achille furieux ſe jette ſur lui avec un cri épouvantable ; mais, Apollon, comme un Dieu à qui rien n'eſt impoſſible, le garantit facilement de ce danger & l'enveloppe d'un épais nuage. Trois fois Achille veut ſe lancer ſur lui, & trois fois il ne frappe que cette profonde nuée qui le cache. Il revient pour la quatrième fois à la charge, & s'enfonçant en vain dans cette obſcurité, de rage il inſulte ſon ennemi, & lui parle en ces termes : » Tu as donc encore » évité la mort, lâche que tu » es ! Elle a été bien près de » toi, & c'eſt Apollon qui t'a » ſauvé la vie. Tu fais fort bien » de lui adreſſer tes ferventes » prieres, toutes les fois que » tu viens affronter les hazards ; » mais prends garde à toi, la » première fois que je te rencontrerai, tu n'échapperas » pas de mes mains pour peu » que quelqu'un des dieux me » prête auſſi ſon aſſiſtance. « Achille continue enſuite de pouſſer les Troyens, & les force de rentrer dans la ville.

Hector fut le ſeul, qui, lié par ſa mauvaiſe deſtinée, ne rentra point avec les autres Généraux, & qui demeura devant les portes Scées. Mais, Priam effrayé ſoupire de douleur, & ſe frappant la tête avec les deux mains, il appelloit ſon fils de toute ſa force & le conjuroit de rentrer ; mais, il ſe tenoit toujours devant les portes Scées attendant Achille, & impatient d'en venir aux mains avec ce Héros. Le vénérable vieillard lui tend les mains & tâche de le fléchir par les paroles les plus tendres & les plus touchantes que ſa douleur peut lui inſpirer. Il s'arrache les cheveux, & ſe meurtrit le viſage, & il ne peut fléchir Hector. Sa mere d'un autre côté, jettant des cris horribles & baignée de pleurs, découvre d'une main ſon ſein, & de l'autre elle le montre à ſon fils : » Mon cher » fils, lui dit-elle, reſpecte ce » ſein, aie pitié de mon âge ; » c'eſt ce flanc qui t'a porté, » ce ſont ces mammelles qui » t'ont allaité ; ſouviens-toi de » toutes les peines & de toutes » les inquiétudes que tu m'as » données ; par une ſeule com» plaiſance tu peux aujourd'hui me les payer ; évite ſeulement cet homme cruel, & » rentre dans la ville ; ne t'oppoſe point tout ſeul à ſa fureur, » car ſi tu tombes ſous ſes coups,

» en quel état déplorable nous » trouverons-nous ! «

C'eſt ainſi qu'Hécube & Priam tâchent, par leurs larmes & par leurs prieres, de fléchir le courage d'Hector ; mais leurs larmes & leurs prieres ſont inutiles ; il attend le terrible Achille ſans les écouter. Son bouclier eſt appuyé au pied d'une tour qui avance hors de la muraille. Cependant, Achille s'approche la pique à la main, & tout brillant du feu de ſes armes, qui jettent un éclat auſſi grand que celui d'un incendie, ou que celui du ſoleil, lorſqu'il ſort le matin du ſein de l'onde. Dès qu'Hector le voit près de lui, la frayeur le ſaiſit, il n'a plus le courage d'attendre, & laiſſant derrière lui les portes d'Ilion, où il auroit dû plutôt ſe retirer, il s'enfuit dans la plaine. Achille court après lui avec la rapidité d'un épervier qui vole après une timide colombe, & qui la pourſuit avec de grands cris dans les tours & les détours qu'elle fait, juſqu'à ce qu'enfin il la tienne dans ſes ſerres ; tel Achille pourſuit Hector qui fuit à la vue des remparts de Troye.

Dans leur rapide courſe, ils avoient déjà quitté le grand chemin, & tirant vers la colline couverte de figuiers ſauvages toujours battus des vents, ils étoient arrivés près des deux canaux, d'où couloient deux ſources du Scamandre. Ils couroient rapidement l'un & l'autre le long de ces baſſins & ſans ſe ménager ; car ils ne couroient pas pour une victime, ni pour les autres prix ordinaires des courſes, mais il s'agiſſoit de la vie du vaillant Hector ; ce grand homme fuyoit, & étoit pourſuivi par un homme bien plus grand encore & bien plus formidable que lui. Toutes les fois qu'Hector veut tâcher de gagner le chemin des murailles & de s'approcher des tours, pour voir ſi les Troyens ne pourroient pas le ſecourir en accablant Achille de fleches, autant de fois Achille le coupe & le détourne vers la plaine. Hector fait toujours de nouveaux efforts pour voler vers la ville. Comme quelquefois pendant le ſommeil on ſonge qu'on eſt pourſuivi de ſon ennemi, ou qu'on le pourſuit, à tout moment on croit ou l'atteindre ou en être atteint, & on ne peut ni lui échapper, ni le prendre ; de même ni Achille, qui croit à tout moment tenir Hector, ne peut le ſaiſir, ni Hector ne peut échapper à Achille. Mais, comment Hector auroit-il pu réſiſter ſi long-tems & éviter la mort qui le menaçoit, ſi Apollon pour la dernière fois ne ſe fût approché de lui, n'eût augmenté ſes forces & ne lui eût donné de nouvelles aîles ? Cependant, Achille fait ſigne de la tête à ſes troupes de ne pas tirer ſur Hector, de peur que quelqu'un ne le bleſſe le premier, & qu'il ne terniſſe par-là ſa victoire ; mais, quand pour la quatrième fois ils furent arrivés aux deux

ſources du Scamandre, alors Jupiter prenant ſes balances d'or, met dans leurs baſſins les deux deſtinées d'Hector & d'Achille, & les élevant de ſa main toute puiſſante, il examine leur poids. Celle d'Hector plus peſante emporte la balance, & ſe précipite dans les enfers, & dès ce moment Apollon abandonne ce Prince.

D'un autre côté, Minerve, qui favoriſoit Achille, empruntant la voix & la figure de Déiphobe, s'approche d'Hector, & lui dit: » Ah mon frere, que vous » êtes vivement preſſé par » Achille! Il vous pourſuit » ſans relâche autour de nos » murailles. Je viens à votre » ſecours; joignons nos forces » pour nous oppoſer à cet en- » nemi. «

En finiſſant ces mots, Minerve, pour mieux tromper Hector, marche la première. Ce Héros, raſſuré par la préſence de Déiphobe, s'avance vers ſon ennemi. Celui-ci lui lance ſa pique de toute ſa force. Hector, qui la voit partir, ſe baiſſe & évite le coup; la pique vole par deſſus ſa tête, & va entrer bien avant dans la terre loin de lui; Minerve l'arrache & la redonne à Achille. Hector, qui ne s'apperçoit pas de cette démarche de la déeſſe, lance à ſon tour, ſa pique contre Achille, & ne le manque point; il le frappe au milieu de ſon bouclier; mais ce bouclier, forgé par la main d'un Dieu, fait rejaillir la pique bien loin. Hector eſt au déſeſpoir d'avoir perdu ſon coup, il demeure tout étonné, car il n'avoit que cette pique; il appelle donc Déiphobe à haute voix & lui en demande une autre, mais Déiphobe eſt bien loin de lui. Hector, ne le voyant plus, reconnoît le cruel artifice, & frémiſſant de dépit, il s'écrie: » Les Dieux m'ont donc ap- » pellé ici à une mort certaine; » je penſois que Déiphobe étoit » près de moi, mais il eſt ren- » fermé dans nos murailles, » & c'eſt Minerve elle-même » qui m'a trompé; n'en dou- » tons point, la mort s'appro- » che, & il n'y a aucun che- » min pour l'éviter. Hélas! Au- » trefois Jupiter & Apollon » prenoient plaiſir à fortifier » mon bras, & à me tirer des » plus grands périls, & au- » jourd'hui ils m'abandonnent » à la Parque impitoyable; je » ne m'abandonnerai pourtant » pas moi-même, & je ne » mourrai pas ſans gloire, mais » je ferai des efforts dignes des » louanges de la dernière poſ- » térité. «

En même tems, tirant un large cimeterre qu'il avoit à ſon côté, & ramaſſant toutes ſes forces, il fond ſur Achille tête baiſſée, comme un aigle fond du haut de la nue ſur un lièvre, ou ſur un tendre agneau. Achille vole en même tems contre Hector; une implacable fureur s'empare de ſon courage; il ſe couvre de ſon large bouclier. Il meſure ſon ennemi des yeux pour cher-

cher où il pourra enfoncer ſa pique, car il voit tout ſon corps couvert des belles armes qu'il a enlevées au fils de Ménœtius. Enfin, entre la cuiraſſe & le caſque, il apperçoit tout découvert un endroit de la gorge, au deſſus de la clavicule, & c'eſt par-là que l'ame s'envole avec le plus de rapidité. Achille le frappe en cet endroit & lui perce le cou d'outre en outre. Le fer mortel ne lui coupa pourtant pas le goſier; ce malheureux Prince en rendant les derniers ſoupirs, peut encore adreſſer ſes prieres à Achille, qui le voyant tomber, & ſe glorifiant de ſa victoire, lui dit: » Hector, après avoir » tué Patrocle, tu croyois » être en ſûreté & n'avoir rien » à craindre; tu ne daignois pas » ſeulement penſer à moi. Inſenſé! Patrocle avoit ſur mes » vaiſſeaux un vengeur qui ne » devoit pas laiſſer ſa mort » impunie. Le voilà vengé, & » pendant que les Grecs lui » feront des funérailles magnifiques, ta pompe funebre ſera » faite ſur ce rivage par les » chiens & par les vautours. « Hector aux abois lui répond: » Achille, j'éleve ces mains » mourante à tes genoux, & je » te conjure par-tout ce que » tu as de plus cher, par ta » propre vie & par ceux qui » t'ont donné le jour, ne me » laiſſe point en proie aux » chiens & aux oiſeaux de ces » rivages; reçois plutôt l'or » & l'airain, & les autres riches » préſens que mon pere & m'a » mere ne manqueront pas de » t'offrir; rends-leur mon corps, » afin que les Troyens & les » Troyennes m'élevent un » bûcher & arroſent mon tom- » beau de leurs larmes. « A ces mots les ténebres de la mort lui couvrent les yeux, & ſon ame s'envole dans les enfers, gémiſſant de ſa deſtinée qui la forçoit d'abandonner tant de jeuneſſe & tant de vigueur.

Cependant, Achille lui arrache ſa pique du corps, & le dépouille de ſes armes. En même tems, les Grecs accourent en foule; ils ne peuvent tous ſe laſſer d'admirer la taille & la beauté merveilleuſe d'Hector. Chacun ſe pique de lui faire une nouvelle bleſſure, & ils ſe diſent les uns aux autres: » Grands » Dieux, on peut donc préſentement approcher d'Hector » avec moins de danger que le » jour qu'il mettoit tout à feu » & à ſang ſur nos navires! « Et chacune de ces paroles eſt accompagnée d'un coup de pique ou de javelot. Achille lui-même exerce ſur Hector des indignités inouies. Il perce ſes deux talons, fait paſſer des courroies tout au travers, l'attache à ſon char de manière que ſa tête traîne à terre, & montant ſur ce char, après y avoir placé les armes de ſon ennemi, il le pouſſe à toute bride. Les beaux cheveux d'Hector traînent confuſément dans la pouſſière, & ſa tête, emportée par la rapidité du char, enſanglante le ſable;

cette tête qui étoit il n'y a qu'un moment ſi pleine de beautés & de graces, eſt abandonnée par Jupiter à la rage de ſes ennemis, & outrageuſement déſhonorée au milieu de ſa patrie.

Hécube, qui de deſſus les murailles voit ſon fils ſi indignement traité, s'arrache les cheveux, & jettant loin d'elle le voile qui la couvre, elle remplit l'air de ſes gémiſſemens. Priam y répond par ſes cris lamentables. De tous côtés, on n'entend que ſanglots, que pleurs, que hurlemens; la déſolation n'auroit pas été plus grande, quand Troye eût été dévorée par les flammes & en proie à l'ennemi. Andromaque, d'un autre côté, n'avoit encore rien ſçu d'Hector; on ne lui avoit pas même fait ſçavoir la triſte nouvelle, qu'après les troupes rentrées, il étoit demeuré ſeul hors des portes d'Ilion. Enfermée dans l'appartement le plus reculé du palais, elle travailloit à un ouvrage de broderie, où avec l'or & la ſoie elle faiſoit toutes ſortes de figures & de fleurs; & elle avoit même ordonné à ſes femmes de préparer un bain pour Hector, quand il ſeroit revenu du combat. Elle ignoroit ſes malheurs, elle ne ſçavoit pas que ce bain ſeroit inutile, & que la déeſſe Minerve, par les mains d'Achille, avoit triomphé de ſon mari; mais, dans ce moment, elle entend ſur la tour des cris & des gémiſſemens effroyables. Un tremblement la ſaiſit; ſon ouvrage lui tombe des mains, & ſe levant avec précipitation, elle ſort de ſon appartement comme une Bacchante, le cœur palpitant & oppreſſé; ſes femmes la ſuivent. En arrivant ſur la tour, au milieu des ſoldats, elle avance la tête entre les crenaux, & jettant de tous côtés ſes regards timides, elle apperçoit Hector que les chevaux d'Achille traînent indignement vers les navires des Grecs. A ce ſpectace, un nuage noir lui couvre les yeux, elle tombe évanouie, & ſon ame eſt près de s'envoler. Tous les ornemens, qui brillent ſur ſa tête tombent confuſément au tour d'elle, ſes bandelettes, ſes nœuds, ſes poinçons, & le voile précieux qu'elle avoit reçu des mains de la déeſſe Vénus, le jour qu'Hector l'avoit épouſée dans le palais d'Étion. Les Princeſſes ſes belles-ſœurs empreſſées autour d'elle la relevent, & n'oublient rien pour la rappeller à la vie. Dès qu'elle rouvre les yeux, & qu'elle commence à ſe reconnoître, elle redouble ſes ſoupirs & ſes larmes, & toutes les Troyennes accompagnent ſes gémiſſemens de leurs plaintes & de leurs cris.

Cependant, Achille continuoit d'exercer mille indignités ſur le corps d'Hector. Tous les matins, ſon premier ſoin eſt d'aller promptement atteler ſon char; il y attache inhumainement le corps d'Hector, & après l'avoir traîné par trois

fois au tour du tombeau de Patrocle, il rentre dans ſa tente pour ſe repoſer, laiſſant ce corps étendu ſur la pouſſière. Mais, Apollon, touché de compaſſion pour Hector, même après ſa mort, éloignoit de ſon corps tout ce qui pouvoit le corrompre, & il le couvroit tout entier de ſon égide d'or, pour empêcher qu'Achille, en le traînant tant de fois au tour de ce tombeau, ne le mît en pièces. Tel étoit le traitement qu'Achille, pour aſſouvir ſa fureur & ſa vengeance, faiſoit tous les jours à Hector.

Mais, Apollon indigné de ces cruautés, ſe rend dans l'aſſemblée des Dieux, & leur repréſente leur injuſtice. Jupiter, touché de ſa remontrance, envoie Thétis à Achille pour le diſpoſer à rendre le corps d'Hector, & en même tems il envoye Iris à Priam lui ordonner de porter à Achille des préſens capables d'appaiſer ſa colere & qui ſeront la rançon de ſon fils. Priam obéit, & malgré les oppoſitions de la Reine, il part ſur ſon char avec un chariot chargé de préſens que conduit un de ſes Hérauts. Mais, avant qu'il ſorte du palais, Hécube l'oblige de faire des libations à Jupiter, & de lui demander, qu'il faſſe paroître à ſa droite ſon aigle qui l'aſſure de ſa protection. Sa priere eſt exaucée. Mercure ſe préſente à lui dans la plaine, le conduit, endort toutes les ſentinelles des Grecs, & mene ce Prince dans le pavillon d'Achille ſans qu'il ſoit apperçu. Priam entre dans la ſalle comme Achille achevoit de ſouper, ſe jette à ſes pieds, embraſſe ſes genoux, & le conjure de lui rendre le corps de ſon fils. Achille, touché de la vieilleſſe & de l'humiliation de ce Prince, le releve & lui accorde ſa demande; & dès le ſoir il aide lui-même à mettre le corps d'Hector ſur le chariot, après quoi il rentre dans ſa tente, fait à Priam un diſcours pour le conſoler & pour le diſpoſer à prendre quelque nourriture & le fait ſervir. Après le ſouper, Priam demande la permiſſion d'aller ſe repoſer. Achille fait dreſſer deux lits ſous le portique, & lui dit que c'eſt pour ſa ſûreté qu'il le fait coucher dans ce lieu-là; il lui demande combien de jours il veut qu'il lui donne pour les funérailles d'Hector, Priam lui demande onze jours; Achille les lui accorde. Le lendemain, avant le jour, Mercure vient avertir Priam qu'il faut partir & le conduit lui-même.

Dès qu'ils ſont arrivés ſur les bords du Xanthus, Mercure remonte dans l'Olympe, & l'aurore commence à dorer les campagnes de ſes rayons. Priam & Idée continuant leur route, rempliſſent les chemins de cris & de gémiſſemens; le chariot, qui porte le corps, marche le premier; ils s'avancent vers les murailles, ſans que per-

ſonne s'apperçoive de leur retour. Caſſandre fut la première qui, étant montée dans la citadelle, apperçut ſon pere dans ſon char & le héraut Idée qui conduiſoit le chariot où étoit le corps étendu ſur ſon lit & couvert d'un voile. A cette vue elle ſe met à pleurer & à crier ſur la ville : » Troyens » & Troyennes, courez aux » portes pour voir le corps » d'Hector, ſi jamais vous » avez pris plaiſir à ſortir au » devant de lui lorſqu'il revenoit victorieux des ſanglants » combats, car il étoit une » ſource de joie & de triomphe pour Troye & pour tout » ſon peuple. »

Dans un moment, il ne reſte dans la ville ni homme ni femme, car ils ſont tous preſſés de la même douleur. Ils rencontrent devant les portes leur Roi qui ramene le corps de ſon fils ; la marche de tout le peuple eſt précédée de la mere & de l'épouſe d'Hector, qui s'approchant du chariot, & prenant entre leurs bras la tête de ce cher Prince, s'arrachent les cheveux ; toute l'aſſemblée le pleure, & cette foule innombrable de peuple ſe répand tout autour du chariot & l'empêche d'avancer. On auroit paſſé le jour entier juſqu'au coucher du ſoleil à pleurer Hector devant les portes Scées, ſi Priam ne leur eût crié de ſon char : » Qu'on s'ouvre » & qu'on me laiſſe paſſer avec » le chariot ; quand le corps » ſera dans le palais, alors » vous vous raſſaſierez de ſou» pirs & de larmes. «

Auſſi-tôt le peuple ouvre au chariot un large chemin. Quand le Roi & le Héraut ſuivis de tout le peuple ſont arrivés au palais, ils deſcendent le corps du chariot, le placent dans la cour ſur un lit magnifique, & l'environnent de pleureurs & de pleureuſes qui entonnent des chants lugubres, que le peuple répete après eux avec de grands gémiſſemens. Alors, Andromaque, baignée de larmes, s'approche du lit funebre, & fait entendre ſes triſtes plaintes, qui ſont ſuivies de ſanglots, que toutes les femmes accompagnent de leurs cris & de leurs gémiſſemens. Après Andromaque, Hécube s'approche auſſi du lit funebre. Elle ſe jette ſur le corps de ſon fils & l'arroſe de ſes larmes ; toutes les femmes redoublent leurs plaintes & leurs cris. Hélene enſuite, s'approchant à ſon tour du lit, y fait également éclater ſon deuil. Elle accompagne ſes plaintes d'un torrent de larmes, & une multitude infinie de peuple lui répond pas des gémiſſemens & par des cris. Mais, Priam, prenant la parole, dit à haute voix. » » Troyens, préparez-vous à » aller dès aujourd'hui couper » du bois dans la forêt du mont » Ida, & ne craignez ni atta» ques ni embûches de la part » des Grecs ; car, Achille, » en me renvoyant du camp

» m'a donné ſa parole que nous » aurions onze jours de treve, » & qu'il ne recommenceroit » ſes attaques que le douzième » jour. «

Auſſi-tôt, les Troyens attelent aux chariots les bœufs & les mulets, & s'aſſemblent devant les portes de Troye. Pendant neuf jours, on apporte inceſſamment le bois de la forêt, & dès que la dixième aurore vient annoncer la lumiere aux hommes, tout le peuple accourt en foule au palais pour le convoi d'Hector. On emporte le corps en verſant des torrens de larmes; on le met ſur un bûcher fort élevé, & dans un moment les hommes l'environnent.

Le lendemain, dès que l'aurore vient ramener le jour, toute cette foule innombrable de peuple ſe rend au bûcher. On éteint avec le vin la cendre encore fumante, & les parens & les amis d'Hector pouſſent de profonds ſoupirs; & baignés de pleurs ils ramaſſent ſes os blanchis par les flammes, les mettent dans une urne d'or & les couvrent d'un voile de pourpre. Le jour même on deſcend cette urne dans une foſſe profonde, qu'on remplit enſuite d'une quantité prodigieuſe de groſſes pierres, & on éleve un tombeau par deſſus. Le tombeau élevé, tout le peuple s'en retourne dans le palais, & ils célebrent le repas funebre, que Priam leur donne avec une magnificence royale. C'eſt ainſi que les Troyens terminent les funérailles du vaillant Hector.

HECTOR, *Hector*, Ἕκτωρ, (*a*) Roi de l'iſle de Chio, étoit un des deſcendans d'Amphiclus. Dès qu'il fut parvenu à la couronne, il fit la guerre aux Abantes & aux Cariens établis dans l'iſle. Une partie fut taillée en pièces, l'autre ſe rendit à diſcrétion & fut obligée d'évacuer le pays. Hector, après avoir pacifié l'iſle, ſe ſouvint qu'il devoit célébrer une fête & un ſacrifice dans l'aſſemblée générale des Ioniens; il s'en acquitta, & ce fut dans cette aſſemblée que, pour honorer ſa valeur, on lui décerna un trépied.

HECTOR, *Hector*, Ἕκτωρ, (*b*) fils de Parménion. Un jour qu'Alexandre deſcendoit un fleuve, Hector qui étoit à la fleur de la jeuneſſe, & fort aimé de ce Prince, voulant ſe hâter de le ſuivre, entra dans un petit batteau plus chargé de monde qu'il n'en pouvoit porter; de ſorte que le batteau enfonça avec tous ceux qui étoient dedans. Ce jeune homme fut long-tems à diſputer ſa vie, parce que ſes habits tout trempés & ſa chauſſure l'empêchoient de nager; néanmoins, il fit ſi bien qu'il gagna le rivage, mais à demi-mort. Et comme il voulut reprendre ſon haleine, que

(*a*) Pauſ. p. 404.

(*b*) Q. Curt. L. IV. c. 8. L. VI. c. 9.

la crainte & le péril avoient retenue avec violence, n'étant ſecouru de perſonne, parce que les autres s'étoient ſauvés de l'autre côté, il rendit l'eſprit. Le Roi fut extraordinairement fâché de cette perte, & le corps s'étant trouvé, il lui fit de ſuperbes funérailles.

HECTORIS LUCUS, (*a*) *ou le* BOIS D'HECTOR, bois de l'Aſie mineure, dans la Troade, près d'Ophrynium, ſelon Strabon.

HÉCUBE, *Hecuba*, (*b*) Ἑκάβη, étoit, ſi nous en croyons Homère, fille de Dymas, ou, ſelon Virgile qui a ſuivi Euripide, de Ciſſéis roi de Thrace, & ſœur de Théano, prêtreſſe d'Apollon à Troye, pendant le ſiege de cette ville. Hécube fut mariée à Priam, & eut de lui Hector, Pâris, Déiphobe, Hélénus, Polités, Antiphus, Hipponous, Polydore, Troïle; & quatre filles, Créuſe, mariée à Énée, Laodice, Polyxene, & Caſſandre. Ces enfans infortunés périrent preſque tous dans la guerre de Troye. Hécube n'évita la mort que pour devenir l'eſclave du vainqueur. Elle fut la dernière des Dames Troyennes, qu'on entraîna dans les vaiſſeaux, car on la chercha long-tems, ſans eſpérance de la trouver. Enfin, Ulyſſe la trouva parmi les tombeaux de ſes enfans, en fit ſa priſonniere & ſon eſclave. Mais, avant que de partir, elle prit les cendres d'Hector, & les avala pour les emporter avec elle; & comme la fortune ne lui avoit rien laiſſé que des larmes & des cheveux blancs, elle fit un ſacrifice de ſes cheveux & de ſes larmes, qu'elle laiſſa au lieu de fleurs, ſur le tombeau du grand Hector.

Comme les Grecs s'en retournoient dans leur pays, leurs vaiſſeaux furent arrêtés en Thrace par l'ombre d'Achille; & pour appaiſer les manes de ce Héros, on immola Polyxene ſur ſon tombeau. Hécube n'eut pas plutôt vu ſa fille morte, qu'elle ſe jetta ſur ſon corps. » » Je ne te donnerai, lui dit-» elle, que des larmes, au lieu » d'une pompe funebre, & tu » n'auras pour ton ſépulcre » qu'un peu de ſable étranger, » dont je couvrirai ton corps. » Enfin, nous avons perdu tou-» tes choſes, & il ne reſte » plus rien qui me faſſe ſouf-» frir la vie, ſi ce n'eſt mon » cher Polydore, autrefois le » plus jeune de mes enfans, & » maintenant mon fils unique. » Mais, pourquoi tant différer » de laver la plaie de Poly-» xene? Et comment puis-je » endurer que ſon viſage ſoit » ſi long-tems ſouillé de ſang? » Lorſqu'elle eut fait cette plainte, elle alla vers le rivage de la mer, en s'arrachant les cheveux, & dit aux Troyennes, qu'on lui apportât des vaiſſeaux afin

(*a*) Strab. pag. 595.

(*b*) Ovid. Metam. L. XIII. c. 12. *& ſeq.* Virg. Æneid. L. II. v. 501, 515. Suid. T. I. p. 844. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 284. *& ſuiv.*

de puiſer de l'eau.

A peine eut elle commencé à prendre de l'eau, qu'elle apperçut le corps du jeune Polydore, que le roi de Thrace avoit tué, & que la mer avoit jetté ſur le rivage. Les Troyennes, qui étoient alors avec elle, firent un grand cri en le voyant; mais, Hécube devint comme muette de douleur. La violence du mal arrêta ſa voix & ſes larmes, & la malheureuſe Princeſſe en demeura quelque tems auſſi immobile qu'un rocher. Tantôt elle tournoit les yeux du côté où étoit auparavant la ville de Troye, tantôt elle conſidéroit les plaies & le viſage de ſon fils; mais, elle arrêtoit ſes yeux principalement ſur ſes plaies. En même-tems, elle s'arme d'indignation & de fureur, & comme ſi elle eût été encore Reine, & qu'elle en eût eu le pouvoir, elle ne ſe propoſe que la vengeance.

Comme une lionne, furieuſe d'avoir perdu ſon petit, ſuit à la piſte le raviſſeur qu'elle ne voit pas; ainſi Hécube ſe laiſſa emporter par la douleur, & par la colere; & ſon courage ayant donné des forces à ſa vieilleſſe, elle courut au palais du meurtrier de Polydore. Elle le pria qu'elle lui pût parler en ſecret, afin de lui montrer un lieu où elle avoit caché, diſoit-elle, des tréſors pour les conſerver à ſon fils; & ce Prince avare, qui n'aimoit que les richeſſes, la crut & la ſuivit où elle voulut le conduire. Quand il fut donc à l'écart. » Ne craignez point, » lui dit-il, avec un viſage diſ» ſimulé, de me confier les » biens que la fortune ne vous » a pas encore ôtés. Je vous » jure par les Dieux que tout » ce que vous me donnerez, » & ce que vous m'avez déjà » donné, ſera conſervé à votre » fils avec autant de fidélité, » que vous le conſerveriez » vous-même. » Tandis qu'il parloit à Hécube, & qu'il lui faiſoit ces faux ſermens, elle le regardoit en colere, & chaque parole qu'il prononçoit, donnoit de nouvelles forces à ſa fureur. Ainſi, avec une troupe de femmes Troyennes, qu'elle avoit amenées avec elle, elle, ſe jetta ſur ce Prince, & comme la paſſion la rendoit plus forte que ſon âge ne le permettoit, elle le renverſa par terre, lui creva les yeux avec les doigts, les lui arracha de la tête, lui en battit le viſage, & ſi elle ne le priva pas du jour, parce qu'elle n'en eut pas le tems, au moins elle fit enſorte qu'il ne verroit jamais le jour. Le peuple de Thrace, irrité de l'infortune de ſon Prince, pourſuit auſſi-tôt les Troyennes à coups de trait & de pierre; alors la miſérable Hécube commençant à changer de forme commença auſſi à mordre les pierres que l'on jettoit après elle, & penſant ouvrir la bouche pour former quelques paroles, elle aboya, au lieu de parler. Ainſi, métamorphoſée en chien-

ne, Hécube remplit la Thrace de ſes hurlemens ; & ſon infortune inſpira de la compaſſion non ſeulement aux Troyens eſclaves, mais aux Grecs ſes ennemis. Elle toucha tous les dieux, & elle le fit de telle ſorte, que Junon même, la ſœur & la femme de Jupiter, & la plus grande ennemie de Troye, fut contraite de confeſſer que la malheureuſe Hécube n'avoit pas mérité de ſi grands maux.

L'on a feint qu'Hécube avoit été métamorphoſée en chienne, à cauſe de cette eſpèce d'impudence & de rage qu'elle fit éclater dans ſon infortune, contre ſes ennemis victorieux ; car, elle ne put retenir ſes plaintes ; & ſans reſpecter le nom & la puiſſance du vainqueur, elle ne put s'empêcher, à l'exemple des chiens, de crier contre ceux qui étoient la cauſe de ſes maux. Ou l'on a feint cette métamorphoſe d'Hécube en chienne, parce qu'elle fut mépriſée de telle ſorte par ſes ennemis, qu'on ne la conſidéroit pas comme une femme, mais comme une chienne. Ainſi, les eſclaves Chrétiens ſont-ils traités aujourd'hui parmi les Turcs, & on les appelle chiens par mépris. Ainſi voit-on auſſi en France que le peuple appelle chiens, ceux à qui il veut témoigner du mépris & de l'averſion. Il y a donc de l'apparence qu'une ſi grande Reine n'alla pas dans ſa douleur, juſqu'à cette impudence & à cette rage où les eſprits communs ſe laiſſent tomber, quand ils n'appréhendent plus rien ; mais que le mépris qu'on eut pour elle a donné lieu de dire qu'elle fut convertie en chienne.

Ce qui pourroit encore avoir donné lieu à cette fiction, c'eſt que le lieu ou Hécube fut tuée à coups de pierre, & où elle fut enterrée, eſt appellé le tombeau du chien. Pomponius Méla fait mention de ce lieu dans la Cherſonnèſe de Thrace, & voici à peu près ſes paroles. » Il y a là un endroit appellé » le tombeau du chien, ou celui » d'Hécube, ſoit à cauſe de la » forme de chien en quoi l'on » dit qu'elle fut changée, ou » à cauſe de la miſère où elle » tomba, ayant pris par ſou- » miſſion un nom ſi bas, & » ſi convenable à ſon infor- » tune. «

Enfin la calamité de cette Princeſſe eſt un triſte & pitoyable ſpectacle de la condition des choſes humaines. Elle apprend aux grands & aux petits à ne point devenir ſuperbes par les careſſes de la fortune, & les avertit de penſer qu'ils ſont eux-mêmes ſur le bord du précipice, & que du plus haut degré du bonheur, ils peuvent tomber dans les mêmes adverſités.

Nous remarquerons que les traditions, au ſujet de l'aventure d'Hécube, ne ſont pas toutes les mêmes. On vient de lire celle qu'Ovide a ſuivie. Dictys de Crete nous apprend

qu'Hécube devint eſclave d'Ulyſſe; & que ce Prince obligé de partir *incognito*, parce qu'on l'accuſoit de la mort d'Ajax, laiſſa cette Princeſſe infortunée entre les mains de ſes ennemis, qui la firent lapider à peu près de la manière que nous l'avons raconté. Mais, il y a bien de l'apparence qu'il fut lui-même l'auteur de ſa mort, puiſqu'on dit qu'étant arrivé en Sicile, il fut tellement tourmenté de ſonges funeſtes, que pour appaiſer les Dieux, il fit bâtir un temple à Hécate qui préſide aux ſonges, & une chapelle à Hécube.

Hygin croit que cette Princeſſe, fut jettée dans la mer, & qu'on donna le nom de Cynéum au lieu où cela arriva. On trouve cependant un autre fondement à cette fable. Hécube ſe plaint dans Euripide de ce qu'on l'avoit enchaînée comme un chien, à la porte d'Agamemnon, dont elle fût l'eſclave; ſurquoi il faut remarquer qu'anciennement les portiers étoient pour la plupart enchaînés. Peut-être que cette Reine infortunée devint la portiere du roi de Mycenes. Les Grecs traiterent aſſez mal leurs illuſtres captives, pour donner lieu à cette conjecture, quoique la tradition la plus commune eſt qu'Hécube périt en Thrace.

HÉCYRE, *Hecyra*, Ἑκυρὰ, titre d'une comédie de Térence Ce mot ſignifie en Grec la belle-mere de la femme, la mere du mari; & cette pièce eſt ainſi nommée, parce que Soſtrata, mere de Pamphile, y joue un des principaux rôles. La premiere fois qu'elle fut donnée au public, il arriva un accident & un malheur qui n'étoient jamais arrivés à Térence; c'eſt qu'elle ne put être jouée, & qu'on n'en put connoître les beautés, le peuple étant entièrement occupé à regarder les danſeurs de corde.

HEDDAI, *Heddai*, (*a*) Un des braves de l'armée de David, étoit de la vallée, ou de deſſus le torrent de Gaas.

HEDER, *Heder*, (*b*) Ἔδερ, un de ceux qui chaſſerent les habitans de Geth.

HÉDÉRATUS, *Hederatus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

HÉDONACON, *Hedonacon*, (*c*) lieu de Grece dans la Béotie. Il étoit ſitué ſur les confins des Theſpiens. On voyoit en ce lieu la fontaine célebre de Narciſſe. Le texte de Pauſanias porte ὑδατάκων. Le nom de ce lieu eſt un peu ſuſpect, mais il y a apparence que c'étoit un endroit plein de roſeaux, car c'eſt ce que ſignifie ἑδνὰξ en Grec.

HEDYLIUM. *Voyez* Edylium.

(*a*) Reg. L. II. c. 23. v. 30.
(*b*) Paral. L. I. c. 8. v. 15.
(*c*) Pauſ. p. 589.

HÉDYLUS, *Hedylus*, (*a*) Ἥδυλος, Auteur de quelques épigrammes, citées par Athénée.

HÉDYLUS, *Hedylus*, (*b*) Ἥδυλος, Poëte Grec, qui a été inconnu à Voſſius.

HÉDYMELE, *Hedymele*, (*c*) fameux joueur de Lyre. Il en eſt fait mention dans Juvénal.

HÉGÉAS, *Hegeas*, (*d*) Officier Napolitain. L'an de Rome 536, & 216 avant l'ere chrétienne, Annibal s'étant avancé ſur les terres de Naples, dans le deſſein de ſe rendre maître de cette ville, mit une partie des Numides qu'il avoit dans ſon armée, en embuſcade dans des cavités & des enfoncemens, dont le terrein étoit rempli, & ordonna aux autres d'aller caracoller juſqu'aux portes de la ville, en faiſant parade du butin qu'ils avoient enlevé dans la campagne. Comme ils étoient en petit nombre, & qu'ils paroiſſoient s'avancer ſans précaution & ſans diſcipline, on fit ſortir ſur eux un eſcadron, qu'ils attirerent, en feignant de prendre la fuite, dans les embûches qu'on avoit préparées à ce deſſein. Les cavaliers dont il étoit compoſé, furent auſſi-tôt inveſtis, & il n'en ſeroit pas échappé un ſeul, s'ils n'euſſent gagné le bord de la mer, & ne ſe fuſſent ſauvés à la nage dans les barques de pêcheurs, qui étoient en grand nombre près de la côte. Il y eut cependant quelques jeunes gens de qualité qui périrent, ou furent pris dans le combat; du nombre deſquels fut Hégéas qui commandoit cet eſcadron, & qui fut tué pour avoir pourſuivi les Numides avec plus de courage que de prudence.

HÉGÉLOCHUS, *Hegelochus*, (*e*) Ἡγήλοχος, capitaine Athénien, étoit en grande eſtime parmi les ſiens. Il fut chargé, l'an 363 avant l'ere chrétienne, de conduire un corps de ſix mille hommes au ſecours de Mantinée, dont Epaminondas, général des Thébains, vouloit ſe rendre maître. Hégélochus fit entrer dans la ville quelques ſoldats, mais il garda auprès de lui, & mit même en ordre de bataille le plus grand nombre, comme s'attendant à un combat, qui ſe donna en effet bien-tôt après. Epaminondas y reçut une bleſſure mortelle. On peut voir le détail de ce combat ſous l'article d'Epaminondas.

HÉGÉLOCHUS, *Hegelochus*, (*f*) Ἡγήλοχος, lieutenant d'Alexandre le Grand. *Voyez* Amphotérus.

Cet Hégélochus eſt ſans doute le même dont parloit Philotas dans ſa dépoſition. » Vous » ſçavez, dit-il, l'étroite ami-

(*a*) Athen. p. 176, 344, 472.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. II. p. 365.
(*c*) Juven. Satyr. 6. v. 381.
(*d*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 1.
(*e*) Diod. Sicul. p. 501, 502.
(*f*) Q. Curt. L. III. L. IV. c. 5. L. VI. c. 11.

» tié de mon pere avec Hé-
» gélochus. Je parle de cet
» Hégélochus qui mourut à la
» bataille derniere. C'eſt lui
» qui a été la cauſe de tous
» nos malheurs; car dès que
» le Roi eut commandé qu'on
» le ſaluât fils de Jupiter, cet
» homme ne pouvant ſuppor-
» ter cela: Quoi, dit-il, re-
» connoîtrons-nous pour notre
» Roi celui qui dédaigne Phi-
» lippe pour ſon pere? C'en
» eſt fait de nous, ſi nous le
» ſouffrons. Celui-là ne mé-
» priſe pas ſeulement les hom-
» mes, mais auſſi les Dieux,
» qui veut être tenu pour Dieu.
» Il n'y a plus d'Alexandre,
» nous n'avons plus de Roi,
» nous ſommes tombés ſous la
» tyrannie d'un monſtre d'or-
» gueil, également inſuppora-
» ble aux Dieux auxquels il
» s'égale, & aux hommes ſur
» qui il s'éleve. Avons-nous au
» prix de notre ſang fait un
» Roi qui nous foule aux pieds,
» & qui dédaigne de ſe com-
» muniquer aux mortels? Et
» nous auſſi, ſi vous m'en croyez,
» & ſi nous avons du cœur,
» nous ſerons adoptés des
» Dieux. Qui a vengé la mort
» d'Alexandre biſayeul de ce-
» lui-ci? Qui a vengé celle
» d'Archelaüs & de Perdic-
» cas? N'a-t-il pas lui-même
» pardonné aux meurtriers de
» ſon pere? Voilà ce que nous
» a dit Hégélochus en ſou-
» pant. «

HEGÉLOCHUS, *Hegelochus*, Ἡγήλοχος, (*a*) lieutenant de Ptolémée Phyſcon, fut envoyé contre les Alexandrins, vers l'an 128 avant Jeſus-Chriſt. Il ſe donna une bataille, qu'Hégélochus gagna. Il fit même Marſyas priſonnier, & l'envoya chargé de chaînes à Ptolémée Phyſcon.

HÉGÉMON, *Hegemon*, (*b*) Ἡγήμων, natif de l'iſle de Thaſe, eſt inconteſtablement l'Auteur de la Parodie Dramatique, qui étoit à peu près dans le goût de celles qu'on donne aujourd'hui ſur nos théâtres.

Voſſius dans ſon traité des Poëtes Grecs, place Hégémon dans la claſſe de ceux dont le ſiecle n'eſt pas connu. Des recherches plus exactes l'euſſent mis à portée de fixer le tems où il vivoit. Il étoit contemporain de pluſieurs Poëtes de l'ancienne comédie, entre autres de Cratinus; il fut protégé très-efficacement par Alcibiade, dont il étoit ami particulier, dans une accuſation qu'on avoit formée contre lui; & l'on peut conclure de ces deux obſervations, qu'il parut au plutard vers la 88^e. Olympiade, environ 428 ans avant l'ere chrétienne. Nous ajouterons à cela, que la nouvelle des per-

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. p. 207.
(*b*) Athen. p. 5, 108, 406, 698, 699. Suid. T. I. p. 1165. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. VII. p. 403. *& ſuiv.*

tes que les Athéniens firent en Sicile, vint à Athenes dans le moment même de la repréſentation d'une des pièces de ce Poëte. On ſçait que cet évenement arriva dans la 91^e^. Olympiade.

Hégémon s'aviſa le premier d'apporter une parodie dramatique à la place d'une comédie ordinaire, pour diſputer le prix dans les jeux; il la donna pour ſa quatrième pièce, ſuivant la coutume où l'on étoit alors de préſenter dans ces combats trois tragédies, & un quatrième ouvrage qu'on pourroit comparer à ce que nous appellons aujourd'hui la petite pièce après la tragédie. On ajoûtoit cette quatrième pièce pour délaſſer le peuple, & pour faire ſuccéder une joie vive aux pleurs que les tragédies avoient fait verſer. On donnoit à cet aſſemblage de pièces, le nom de *Tétralogie.*

Hégémon vainquit plus d'une fois ſes rivaux par ſes parodies, & celle qui lui fit le plus d'honneur, avoit pour titre la *Gigantomachie.* Les Athéniens ne rirent peut-être jamais tant qu'à la repréſentation de cette pièce, malgré les mauvaiſes nouvelles qui leur vinrent ce jour là même, & dans le moment de la repréſentation, ſur le triſte état des affaires de la République dans la Sicile.

Hégémon dut goûter alors le plaiſir flatteur d'avoir donné aux Athéniens un ſpectacle qui leur étoit preſque nouveau. Nous diſons preſque nouveau, car il y avoit déjà long-tems que les comédies appellées Satyres ou pièces ſatyriques, avoient paru pour la première fois ſur le théâtre d'Athénes. Ces pièces ſatyriques n'étoient pas de vraies parodies, à prendre ce mot dans ſa plus étroite ſignification, mais elles en approchoient beaucoup, & avoient pluſieurs choſes communes avec la parodie qu'inventa depuis Hégémon.

HÉGÉMON, *Hegemon*, (*a*) Ἡγήμων, dit un jour un mot qui penſa lui coûter la vie. Dans une aſſemblée qui ſe tenoit dans un bourg de la Phocide, en préſence du roi Aridée frere d'Alexandre le Grand, Polyſperchon fut tranſporté de colere, à cauſe du diſcours de Phocion; & frappant la terre de ſon bâton, il lui commanda de ſe taire, & de ſe retirer. Comme il s'en alloit, Hégémon éleva la voix, & dit, *que Polyſperchon lui-même étoit témoin de l'affection qu'il avoit toujours eue pour le peuple.* Polyſperchon, irrité de ce mot qui le rendoit ſuſpect, lui répondit: *Ne viens point porter ici au Roi un faux témoignage contre moi.* Alors le Roi, ſe levant de ſon ſiege, s'avança pour percer Hégémon de ſa pique; mais Polyſperchon, ſe jettant au-devant & le ſaiſiſſant au corps,

(*a*) Plut. T. I. p. 757.

l'en

l'en empêcha, & l'assemblée fut rompue.

Au reste, le mot d'Hégémon étoit très-propre à faire croire au Roi que Polysperchon, en faisant semblant de favoriser l'oligarchie, travailloit effectivement à rétablir la démocratie pour se rendre maître d'Athenes.

HÉGÉMON, *Hegemon*, (*a*) Ἡγεμών, nom d'un pied poëtique, composé de deux syllabes breves, & nommé autrement pyrrhique. Le premier nom lui vient de ce qu'il étoit regardé comme le chef ou le premier de tous les pieds, & celui dont tous les autres tiroient leur origine. C'est le Scholiaste d'Hépheſtion qui donne cette étymologie, & qui observe que la marche de ce pied est si serrée & si peu sensible, qu'il ne va point seul, mais qu'on le double pour en faire un procéleusmatique ou pied de quatre breves. Hégémon est encore, chez le vieux Bacchius, un rhythme musical, analogue au pied poëtique; mais, il n'est question ni de l'un ni de l'autre dans le Traité de la musique de Plutarque, où il est parlé de l'Hégémon. En cet endroit, c'est le nom du premier ou plus grave son du tétracorde, appellé le plus ordinairement hypate, ὑπάτη (en sous-entendant χορδὴ) c'est-à-dire, la première, la principale, la suprême des cordes; & on lui donne le nom d'Hégémon, (en sous entendant φθόγγος, son), c'est-à-dire, le premier, le principal, le chef des sons; & ces deux dénominations, comme on voit, réveillent la même idée.

HÉGÉMONE, *Hegemone*, (*b*) Ἡγεμόνη, l'une des deux Graces des Athéniens; l'autre étoit Auxo. C'étoit aussi un des surnoms de Diane. Diane Hégémone ou conductrice étoit représentée portant des flambeaux; elle étoit honorée sous cette forme & sous ce titre en Arcadie, où elle avoit un temple.

HÉGÉMONIES, *Hegemonia*, fêtes qu'on célébroit en l'honneur de Diane, dans un temple qu'elle avoit en Arcadie, où on lui donnoit le nom d'Hégémone qui signifie conductrice; elle portoit des flambeaux, dit Pausanias, comme pour montrer le chemin.

HÉGÉSANDRE, *Hegesander*, Ἡγήσανδρος, (*c*) dont il est beaucoup parlé dans la Harangue d'Eschine contre Timarque.

HÉGÉSANDRIDAS, *Hegesandridas*, (*d*) Ἡγησανδρίδας, général des Lacédémoniens, vainquit les Athéniens dans un combat naval.

HÉGÉSIANAX, *Hegesianax*, (*e*) Ἡγησιάναξ, dit Alexandrin, quoique né à Troas, en Phry-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. p. 187, 188.
(*b*) Paus. p. 514, 531. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 175.
(*c*) Æsch Orat. p. 269. *& seq.*
(*d*) Xenoph p. 428.
(*e*) Athen. p. 393.

gie, Hiſtorien Grec, étoit Auteur d'une hiſtoire de Troye, attribuée mal à propos par quelques-uns à Céphalion. Athénée & Hygin parlent de lui & de ſes ouvrages. Il étoit auſſi Poëte.

HÉGÉSIANAX, *Hegeſianax*, Ἡγησιάναξ, (*a*) l'un des ambaſſadeurs qu'Antiochus envoya à Rome, l'an 193 avant Jeſus-Chriſt. *Voyez* Ménippus.

HÉGÉSIAQUES, *Hegeſiaci*, Ἡγησιακοὶ nom donné aux Philoſophes qui étoient de la ſecte fondée par Hégéſias.

Les Hégéſiaques avoient pour principes la volupté & la douleur.

Ils croyoient que la courtoiſie, l'amitié & la bienfaiſance ne ſont rien, parce qu'on ne les recherche point pour elles-mêmes, mais pour les avantages qui en reviennent; & que ces avantages étant une fois ôtés, ces choſes-là ne ſont plus qu'un pur néant.

Que la parfaite félicité étoit entièrement impoſſible; & ils le prouvoient ainſi: Notre corps eſt rempli d'une infinité de déſordres & de paſſions; or notre ame participe à tous les déſordres de ce corps; & d'ailleurs la fortune traverſe ſouvent les eſpérances que nous concevons. Quelle eſt donc cette ſouveraine félicité, & où la trouverons-nous?

Que la vie eſt ſouhaitable; mais que la mort l'eſt auſſi.

Que rien n'eſt agréable ni déſagréable de ſa propte nature.

Que les choſes nous plaiſent à cauſe de la rareté & de la nouveauté, & qu'elles ceſſent de nous plaire par la ſatiété.

Que les richeſſes & la pauvreté, à l'égard du plaiſir, ne ſont rien, puiſque la volupté du riche n'eſt point différente de celle du pauvre.

Que la liberté, la haute naiſſance & la gloire ne ſont pas plus pour la meſure de la volupté, que la ſervitude, l'obſcurité & la baſſeſſe d'extraction.

qu'il eſt utile à celui qui n'eſt pas prudent, de vivre; mais qu'à celui qui eſt ſage & bien aviſé, c'eſt une choſe indifférente.

Que le Sage fera tout pour ſoi-même, croyant que les autres ne le valent pas, & que s'il ſemble tirer d'eux des avantages très-conſidérables, ces avantages pourtant ne ſeront rien aux prix de ce qu'ils reçoivent de lui.

Ils n'admettoient point le témoignage des ſens, comme un témoignage certain; parce que les ſens ne peuvent avoir de connoiſſance diſtincte & exacte, & qu'ils ſuivent ſimplement les apparences, ſans être aidés de la raiſon.

Ils penſoient que celui qui a commis une faute eſt digne

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 57. *& ſeq.*

de pardon, parce que quiconque fait mal, ne le fait point volontairement; mais qu'il y eſt forcé par la violence de ſa paſſion.

Qu'on ne doit point haïr un tel homme, mais plutôt l'inſtruire & le corriger.

Que le Sage n'a jamais tant d'avantage dans le choix des biens, que dans la fuite des maux, ne ſe propoſant autre choſe que de vivre ſans douleur & ſans chagrin; ce qui arrivera toujours à ceux qui ſont indifférens pour tout ce qui produit la volupté.

HÉGÉSIAS, *Hegeſias*. (*a*) Ἡγησίας, natif de Magnéſie, Hiſtorien & Orateur, vivoit ſous la 86e. Olympiade, vers l'an 434 avant Jeſus-Chriſt. Il ſe ſervit de ce ſtyle mou & diffus, qu'on appella ſtyle Aſiatique, & compoſa divers Traités hiſtoriques.

Si cet Hiſtorien, comme quelques-uns le prétendent, vivoit dans le tems qu'on vient de marquer, il eſt différent de celui qui ſuit.

HÉGÉSIAS, *Hegeſias*, (*b*) Ἡγησίας, autre Hiſtorien, qui étoit auſſi natif de Magnéſie, vivoit du tems de Ptolémée fils de Lagus. On ſçait que le temple de Diane d'Epheſe fut brûlé & réduit en cendres, le même jour que naquit Alexandre le Grand. Hégéſias, ſelon Plutarque, fit la-deſſus une réflexion ſi froide, qu'elle auroit ſervi à éteindre cet embraſement; car il dit, *qu'il ne falloit pas s'étonner que ce temple eût été brûlé, parce que ce jour-là Diane étoit occupée aux couches d'Olympias, pour faciliter la naiſſance d'Alexandre.*

Ce mot, que Plutarque trouve ſi froid, Cicéron l'attribue à Timée, & il le trouve fort bon. *Concinnèque ut multa Timæus, qui cùm in hiſtoria dixiſſet, qua nocte natus Alexander eſſet, eadem Dianæ Epheſiæ templum deflagraviſſe, adjunxit minimè id eſſe mirandum, quod Diana, cùm in partu Olympiadis adeſſe voluiſſet, abfuiſſet domo.* Voilà deux jugemens bien oppoſés. Pour moi, dit M. Dacier, je crois celui de Plutarque le meilleur & le plus ſolide. Ce mot eſt froid de quelque manière qu'on le prenne; & Longin nous a fort bien avertis que Timée eſt plein de ce ſtyle froid & puérile qu'il reprend. La pente que Cicéron avoit à la raillerie, le rendoit peut être peu difficile ſur ces ſortes de traits, que des gens plus ſérieux condamnent.

HÉGÉSIAS, *Hegeſias*, (*c*) Ἡγησίας, Philoſophe Cyrénaïque, ſous la 91e. Olympiade, vers l'an 416, avant J. C., fut diſciple de Paræbate, & prit le ſurnom de πεισιθάνατος, qui perſuade de mourir. Il fonda l'école qu'on appelloit Hégéſia-

(*a*) Lucian. T. II. p. 446. Strab. p. 396. Cicer. de Orat. c. 132, 135.
(*b*) Plut. Tom. I. p. 665.
(*c*) Diog. Laert. pag. 144, 145. Valer. Max. L. VIII. c. 9. Cicer. de Tuſcul. Quæſt. L. I. c. 83, 84. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 9.

que. Valere Maxime dit que les paroles de ce Philoſophe imprimoient ſi avant dans l'eſprit de ſes Auditeurs l'image des choſes qu'elles repréſentoient, qu'après qu'il avoit parlé des maux de la vie, la plupart de ceux qui l'écoutoient vouloient ſe tuer de leurs propres mains. Ce fut pour cette raiſon qu'on lui défendit de diſcourir ſur ce ſujet.

Une des maximes d'Hégéſias, c'eſt de tout faire pour lui ſeul, parce qu'il ne doit rien à la ſociété ni aux membres qui la compoſent; il ne reconnoît ni généroſité, ni gratitude, ni amitié, ni zele pour la patrie, qu'autant qu'il trouve du plaiſir dans l'exercice de ces vertus.

HÉGÉSIGONUS, *Hegeſigonus*, (*a*) Ἡγήσιγονος, Auteur d'un Traité des étranges formes d'hommes dans les Indes, comme nous l'apprenons de Tzetzès.

HÉGÉSILAUS, *Hegeſilaus*, (*b*) Capitaine Athénien, fut chargé de porter du ſecours aux Arcadiens.

HÉGÉSILOQUE, *Hegeſilochus*, (*c*) Ἡγησίλοχος, l'un des ſouverains Magiſtrats de l'iſle de Rhodes, dans le tems que l'État démocratique fut changé en ariſtocratique, vivoit du tems de Philippe, roi de Macédoine, pere d'Alexandre. Les Sénateurs, abuſant de leur autorité, ſe donnerent toute ſorte de licence; ils commirent des adulteres avec les femmes, & s'abandonnerent aux plus énormes impudicités; ils porterent leur impudence juſqu'à jouer des femmes aux dés; le perdant étoit obligé de ſe ſervir de toute ſorte d'artifices, & même de violence pour amener la dame jouée à celui qui l'avoit gagnée. Hégéſiloque fut celui de tous qui mit cela en pratique le plus ſouvent. Son ivrognerie & ſes autres déréglemens le rendirent ſi incapable des affaires, qu'il perdit ſa dignité, & qu'il fut dégradé comme un infâme par ſes amis mêmes.

HÉGÉSILOQUE, *Hegeſilochus*, (*d*) Ἡγησίλοχος, l'un des ſouverains Magiſtrats des Rhodiens, qu'on appelloit Prytanis, l'an 171 avant l'ére chrétienne, perſuada à ſes citoyens d'équiper une flotte de quarante vaiſſeaux, afin de ſe joindre aux Romains, dans la guerre qu'ils eurent contre Perſée, roi de Macédoine. Les Rhodiens ſuivirent ſon conſeil, tant pour faire valoir leur puiſſance en Orient, que pour effacer les ſoupçons qu'Eumène, roi de Pergame, prit ſoin d'inſpirer contre eux aux Romains. Ainſi, lorſque T. Claudius Tibérius, P. Poſthumus & M. Julius, Ambaſſadeurs des Romains vers les villes d'Aſie, pour les engager à ſe liguer avec eux contre Perſée, furent arri-

(*a*) Tzetz. L. VII. Chil. 144.
(*b*) Xenoph. p. 922.
(*c*) Athen. pag. 444, 445.
(*d*) Tit. Liv. L. XLII. c. 45.

vés à Rhodes, ils trouverent qu'on y avoit prévenu leurs ſollicitations, par l'armement conſidérable qu'y avoit fait faire Hégéſiloque ; ce qui fut d'un grand poids pour la déciſion de cette guerre.

HÉGÉSINOUS, *Hegeſinous*, Ἡγήσινος. (*a*) Auteur d'un Poëme ſur l'Attique. Cet ouvrage étoit déjà perdu, du tems de Pauſanias, qui en cite un fragment tiré de l'Hiſtoire des Orchoméniens par Callipe de Corinthe.

HÉGÉSIPPE, *Hegeſippus*, Ἡγήσιππος (*b*) Orateur Grec, qui vivoit du tems de Démoſthène, & fut ſon ami. On lui attribue la ſeptiéme Philippique, qui eſt ſous le nom de Démoſthène.

Hégéſippe étoit ſurnommé Crobylus, au rapport de Suidas. Cet Auteur le fait auſſi Poëte, puiſqu'il lui attribue une piece intitulée *Philetærus*. Il cite à ce ſujet Athénée, qui donne en effet cette pièce à un Hégéſippe, ſans dire néanmoins quel eſt cet Hégéſippe.

HÉGÉSIPPE, *Hegeſippus*, Ἡγήσιππος Philoſophe qui ſuccéda à Carnéade, en la quatriéme année de la 162e Olympiade, & l'an 129 avant Jeſus-Chriſt.

HÉGÉSIPPE, *Hegeſippus*, Ἡγήσιππος, (*c*) Hiſtorien cité par Denys d'Halicarnaſſe, dans le premier livre des Antiquités romaines, étoit d'une grande antiquité, & ſon autorité étoit d'un grand poids. Il avoit écrit une hiſtoire de Pallene, où il parloit d'Énée d'une manière qui ne s'accordoit pas avec les préjugés des Romains, & il n'étoit pas le ſeul entre les Auteurs des premiers tems. Etienne de Byzance cite cet ouvrage, & Parthénius auſſi. Mais, il eſt difficile de ſçavoir ſi l'Hégéſippe cité par le même Auteur, touchant les Hiſtoires de Milet, eſt le même, quoiqu'il y ait plus d'apparence qu'il eſt différent, & que ces hiſtoires prétendues n'étoient que de ces contes libres, qui étoient ſi communs à Milet, qu'on vint à les appeller par tout des *Miléſiaques*. Il y a eu un autre Hégéſippe, qui a cherché à ſe diſtinguer par une autre voie, & qui aimant mieux flatter le palais des Grecs, que ſatisfaire leur eſprit, leur a laiſſé un art d'aſſaiſonner les viandes. Julius Pollux & Athénée en font mention.

HÉGÉSIPYLE, *Hegeſipyle*, Ἡγησιπύλη, (*d*) Thracienne de nation, épouſa Miltiade, de qui elle eut Cimon. Cette femme étoit fille du roi Olorus, ſuivant les Poëmes qu'Archélaüs & Mélanthius firent en l'honneur de Cimon. Delà vient que Thucydide l'Hiſto-

(*a*) Pauſ. p. 583.
(*b*) Demoſth. Orat. de Falſ. Legat. p. 345. Suid. T. I. pag. 1165. Athen. p. 279.
(*c*) Dionys. Halic. L. I. c. 11.
(*d*) Plut. T. I. p. 480. Roll. Hiſt. Anc. T. I. pag. 156.

rien, qui étoit parent de Cimon, ſe dit fils d'Olorus qui portoit le même nom que le pere d'Hegéſipyle ſon ayeul, & qu'il poſſédoit des mines d'or en Thrace.

HÉGÉSISTRATE, *Hegeſiſtratus*; (*a*) Ἡγησίστρατος, fils naturel de Piſiſtrate, étoit né d'une femme Argienne. Il fut établi par ſon pere Souverain de Sigée, mais il ne poſſéda pas long-tems en paix cette ſouveraineté, à cauſe de la guerre qu'il y eut entre ceux de Mitylene & les Athéniens. Les premiers ſortoient de la ville d'Achillée, & les autres de Sigée; les uns redemandoient leurs terres, & les autres les refuſoient, & diſoient pour raiſon que les Eoliens n'avoient pas plus de droit ſur le territoire d'Ilion, que les autres peuples de la Grece, qui avoient donné du ſecours à Ménélaus après le raviſſement d'Hélene. Durant cette guerre, qui ſe fit avec beaucoup d'opiniâtreté, il arriva pluſieurs choſes dans les combats qui ſe donnerent, & celle-ci principalement au Poëte Alcée. Comme on en étoit aux mains, & qu'il vit que les Athéniens étoient vainqueurs, il ſe ſauva par la fuite, mais les Athéniens prirent ſes armes, & les pendirent dans Sigée au temple de Minerve. Mais enfin Périandre fils de Cypſele, qui avoit été choiſi pour arbitre entre ceux de Mitylene & les Athéniens, les réconcilia enſemble, à condition que les uns & les autres retiendroient ce qu'ils avoient pris; & par ce moyen la ville de Sigée demeura aux Athéniens.

HÉGÉSISTRATE, *Hegeſiſtratus* Ἡγησίστρατος, (*b*) devin d'Elide dans le Péloponnèſe, fut pris par les Lacédémoniens, qui l'enchaînerent par un pied; mais, il ſe coupa lui même le talon pour ſe délivrer de ſa chaîne, & ſe ſauva de la priſon par une ouverture, qu'il eut l'adreſſe d'y faire. S'étant réfugié à Tégée, il s'appliqua un talon de bois. Hégéſiſtrate fut créé grand Sacrificateur de Tégée. Enfin, il fut pris une ſeconde fois par les Lacédémoniens, qui le firent mourir.

HÉGÉSISTRATE, *Hegeſiſtratus*, (*c*) Ἡγησίστρατος, fils d'Ariſtagore, fut député par les Samiens vers Leutychide, Général Lacédémonien.

HÉGÉSISTRATE, *Hegeſiſtratus*, Ἡγησίστρατος, (*d*) Commandant de la garniſon de Milet, avoit fait eſpérer à Alexandre le Grand, que cette place ſe rendroit à lui. Mais, lorſque ce Prince s'en approcha dans cette eſpérance, on changea de réſolution, parce qu'on apprit que l'armée navale des Perſes n'étoit pas loin.

HÉGÉSTRATE, *Hegeſtratus*, (*e*) Ἡγήστρατος, étoit Ar-

(*a*) Herod. L. I. c. 94, 95.
(*b*) Herod. L. IX. c. 6.
(*c*) Herod. L. IX. c. 89, 90.
(*d*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 7.
(*e*) Plut. T. I. p. 97.

chonte d'Athenes, environ l'an 549 avant l'ere chrétienne. Ce fut cette année que Solon mourut, ſelon Phanias d'Epheſe. Hégeſtrate avoit ſuccédé à Comias.

HÉGESTRATE, *Hegeſtratus*, (*a*) Ἡγήστρατος, Marſeillois de nation, voulut ſubmerger un vaiſſeau qui lui appartenoit. Mais, il fut découvert, & voulant s'échapper d'entre les mains des paſſagers, il tomba dans la mer & ſe noya.

HÉGÉTORIDE, *Hegetorides*, (*b*) Thaſien, vivoit du tems de Cimon, Général des Athéniens. L'an 469 avant l'ere chrétienne, Cimon alla attaquer ceux de l'iſle de Thaſe, qui s'étoient révoltés. Ils ſoutinrent leur révolte avec un acharnement qui a peu d'exemples. Comme s'ils avoient eu affaire à des ennemis cruels & barbares, dont ils euſſent eu les dernières extrêmités à craindre, ils décernerent peine de mort contre le premier qui parleroit de traiter avec les Athéniens. Le ſiège dura trois ans, & fit ſouffrir à ces malheureux Citoyens tous les plus cruels maux de la guerre, ſans pouvoir vaincre leur opiniâtreté. Les femmes ſeconderent leurs efforts avec la même ardeur; & comme on manquoit de cordes pour les machines, elles couperent toutes de bon cœur leurs cheveures, & les employerent à cet uſage. La famine, étant devenue extrême dans la ville, enlevoit tous les jours un grand nombre d'habitans. Hégétoride, voyant avec douleur, périr ſes concitoyens, n'héſita point à ſacrifier ſa vie pour le ſalut de ſa ville. Il ſe mit la corde au col, & ſe préſentant à l'aſſemblée: » Mes compatriodes, » dit-il, faites de moi ce qu'il » vous plaira, & ne m'épar» gnez pas ſi vous le jugez à » propos; mais ſauvez le reſte » du peuple par ma mort, en » aboliſſant la loi meurtriere » que vous avez pupliée con» tre votre propre intérêt. » Les Thaſiens, touchés de ce diſcours, abolirent la loi, & n'eurent garde de ſouffrir qu'il en coutât la vie à un ſi généreux citoyen. Ils ſe rendirent aux Athéniens, qui leur laiſſerent la vie ſauve, & ſe contenterent de démanteler leur ville.

HÉGÉTORIE, *Hegetoria*, (*c*) Ἡγητορία, nymphe de l'iſle de Rhodes, fut mariée à Ochime, duquel elle eut Cydippe, nommée depuis Cyrbie.

HÉGION, *Hegio*, (*d*) l'un des perſonnages, que Térence introduit dans ſa comédie des Adelphes. C'eſt un vieillard, proche parent de Pamphile.

HÉGION, *Hegio*, (*e*) autre perſonnage, que Térence fait paroître dans ſon Phormion. Il

(*a*) Demoſth. Orat. in Zenoth. p. 928. & ſeq.
(*b*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 278. 279.
(*c*) Diod. Sicul. p. 227.
(*d*) Terent. T. II. p. 246.
(*e*) Terent. T. III. p. 6.

exerce dans cette pièce les fonctions d'Avocat.

HÉGLA, *Hegla*, (*a*) Ἐγλὰ, fille de Salphaad, de la tribu de Manassé.

HEIUS [C], *C. (b) Heius*, Mamertin, au sujet duquel Cicéron s'étend beaucoup dans un de ses discours contre Verrès. » Ce C. Heius, dit-il, est le » citoyen de Messine le plus » riche & le mieux assorti en » meubles & en ornemens de » toute espèce. Tous ceux qui » ont vu cette ville conviendront de cette vérité. Sa » maison est la plus considérable ; elle est ouverte à tous » les Romains qui peuvent y » jouir des droits de l'hospitalité. Avant que Verrès mît » le pied en Sicile, cette maison, par le nombre & le choix » des embellissemens, faisoit » l'ornement de la ville. Car, » Messine, d'ailleurs si remarquable par sa situation, ses » murailles & son port, est dépourvue de ces curiosités qui » font les délices de Verrès. » Il y avoit chez C. Heius une » chapelle, monument antique & respectable qu'il avoit » hérité de ses peres. On y » voyoit quatre statues d'un » travail exquis, & d'une beauté à ravir, je ne dis pas Verrès seulement, cet homme » intelligent, cet habile connoisseur, mais encore chacun » de nous qu'il traite de bonnes gens & d'hommes sans » goût. L'une des quatre, digne » ouvrage de Praxitele, est un » Cupidon de marbre.

» La statue de ce Cupidon » étoit placée vis-à vis un Hercule de bronze, qui étoit un » morceau achevé ; on le disoit, à ce que je pense, l'ouvrage de Myron, & cela est » vrai. Deux autels dressés devant ces deux Divinités s'embloient annoncer la Sainteté » de ce lieu. On y voyoit encore deux statues d'airain, » d'une hauteur médiocre, » mais d'une beauté touchante » & gracieuse. Elles représentoient de jeunes vierges qui, » comme celles d'Athenes, portoient sur la tête, & appuyoient » de leurs mains, les vases sacrés. On les appelloit Canephores. Mais quel en étoit » l'Artiste ? Comment se nommoit-il ? Vous m'interrogez » fort à propos ; c'étoit Polyclete. Nos Romains aussi-tôt » qu'ils arrivoient à Messine, » alloient visiter cette chapelle ; » on la faisoit voir à tout le » monde ; cette maison, par ses » ornemens, faisoit honneur à » la ville & au propriétaire. C. » Claudius, qui signala son » édilité par sa magnificence, » fit usage de ce Cupidon tout » le tems qu'il fit orner la place » publique à l'honneur des » dieux immortels & pour la » gloire du nom Romain. Mais,

(*a*) Numer. c. 26. v. 33.

(*b*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 8. L. VI. c. 3. *& seq.*

» ce Magiſtrat, hôte de la fa-
» mille des Héius & le défen-
» ſeur des Mamertins, fut tou-
» jours auſſi exact à leur rendre
» cette ſtatue, qu'ils s'étoient
» montrés empreſſés à la lui
» prêter. Verrès au contraire
» a dépouillé la chapelle de C.
» Heius de toutes ces belles ſta-
» tues dont je vous ai parlé. Il
» n'y a laiſſé qu'une figure an-
» tique de bois, qui repré-
» ſentoit, ſi je ne ne me trom-
» pe, l'heureuſe fortune. Il
» dédaigna de l'avoir dans ſa
» maiſon. »

HÉLAGABALE, ou HELIOGABALE. *Voyez* Héliogabale.

HELAIS, *Helaïs*, Ἐλαΐς, ville de la Syrie ou de la Paleſtine, entre le Liban & le Mont Caſius, ſelon Tzetzès. Ortelius croit qu'il a voulu dire Ælia, la même que Jéruſalem.

HÉLAM, *Helam*, (*a*) Ἀιλάμ, lieu de la Paleſtine, célebre par la bataille que David y livra aux Syriens, & dans laquelle il les tailla en pieces, & prit leurs chevaux au nombre de quarante mille, avec ſept cens chariots. Sobach, Général des Syriens, fut du nombre des morts.

Dans le paſſage des Paralipomenes, où cette hiſtoire eſt racontée, au lieu de Hélam, qui eſt une ville inconnue, on lit Alehem, c'eſt-à-dire, David vint fondre *ſur eux*; ce qui eſt apparemment la bonne leçon.

HELBA, *Helba*, (*b*) Χελβὰ, ville de Paleſtine, dans la tribu d'Aſer. D. Calmet doute ſi ce ne ſeroit pas la même ville que Chelbon en Syrie, qui ne devoit pas être fort loin de Damas. Chelbon étoit célebre par ſes bons vins.

HELBO, *Helbo*, (*c*) iſle de la Méditerranée, dans la mer de Rhodes, ſelon Pline. On lit comme deux noms Helbo, Scope. Le P. Hardouin nous apprend que cinq manuſcrits ne font qu'un ſeul mot de ces deux, & portent Helboſcope; & il dit que c'eſt peut être pour Hélioſcope.

HELCATH, *Helcath*, (*d*) Χελκὰθ, ville de Paleſtine, dans la partie ſeptentrionale de la tribu d'Aſer; elle fut donnée aux Lévites de la famille de Gerſon.

HELCHIAS, *Helchias*, (*e*) Χελκίας, fut pere de Néhémie.

HELCI, *Helci*, Ἐλκαΐ, étoit (*f*) chef des Prêtres de la famille de Maraioth, du tems de Zorobabel.

HELCIAS, *Helcias*, (*g*) Χελκίας, fut pere d'Eliacim grand maître de la maiſon du roi Ezéchias.

(*a*) Reg. L. II. c. 10. v. 17, 18. Paral. L. I. c. 19. v. 17, 18.
(*b*) Judic. c. 1. v. 31. Ezech. c. 27. v. 18.
(*c*) Plin. T. I. p. 285.
(*d*) Joſu. c. 21. v. 31.
(*e*) Eſdr. L. II. c. 1. v. 1.
(*f*) Eſdr. L. II. c. 12. v. 15.
(*g*) Reg. L. IV. c. 18 v. 18.

HELCIAS, *Helcias*, (*a*) fils d'Amasaï & pere d'Amasias.

HELCIAS, *Helcias*, (*b*) Χελκία, un des principaux d'entre les Prêtres qui revinrent de Babylone à Jérusalem. Il étoit à la droite d'Esdras, pendant qu'il lisoit la loi.

HELCIAS, *Helcias*, (*c*) fut pere de Susanne.

HELCIAS, *Helcias*, (*d*) Χελκίας, pere du Prophete Jérémie. Quelques-uns veulent que cet Helcias soit le grand Prêtre de ce nom, qui vivoit sous Josias; mais, leur sentiment manque de bonnes preuves.

HELCIAS, *Helcias*, (*e*) Χελκία, grand Prêtre, petit fils de Sellum, & pere d'Azarias, qui lui succéda dans la grande sacrificature. Ce fut sous le pontificat d'Helcias, que l'on trouva le livre de la loi dans le trésor du temple; ce qui engagea le roi Osias à réformer & à rétablir la religion presque tombée dans ses États, à cause de l'impiété des regnes précédens. Nous croyons que c'est le même qu'Eliacim, ou Joakim, qui vivoit sous Manassés, & qui gouvernoit lorsqu'Holoferne vint assiéger Béthulie, l'an du monde 3347, & 653 avant Jesus-Christ.

HELCIAS, *Helcias*, (*f*) fils de Salom, fut pere de Joakim.

HÉLEC, *Helec*, Χελεκ, fils (*g*) de Galaad, de la tribu de Manassé, fut chef de la famille des Hélécites.

HÉLÉCITES, *Helecitæ*, (*h*) Χελεκί famille dont Hélec fut le chef.

HÉLED, *Heled*, fils de Baana, (*i*) étoit un des braves de l'armée de David.

HÉLEIENS, *Heleii*, (*k*) Ἑλεῖοι nom que Strabon donne aux habitans de la ville d'Hélos dans la Laconie. *Voyez* Hélos.

HÉLEM, *Helem*, frere de (*l*) Somer, fut pere de Supha, de Jemma, de Sellès & d'Amal.

HÉLEM, *Helem*, (*m*) au nom duquel le Prophete Zacharie dit que l'on consacra une couronne comme un monument dans le temple du Seigneur.

HELENÆ SEPULCHRUM, c'est-à-dire, le sépulcre d'Hélene, lieu au-dessous de la ville de Jérusalem. *Voyez* Hélene.

HÉLENE, *Helene*, (*n*) Ἑλένη, isle de la mer Egée, située à cinq mille pas du promontoire de Sunium, selon Pline. C'est la même dont Pomponius Méla

(*a*) Paral. L. I. c. 6. v. 45.
(*b*) Esdr. L. II. c. 8. v. 4. c. 12. v. 6.
(*c*) Dani. c. 13. v. 2.
(*d*) Reg. L. IV. c. 23. v. 4. Jerem. c. 1. v. 1.
(*e*) Reg. L. IV. c. 22. v. 4. & *seq.* c. 23. v. 4.
(*f*) Baruch, c. 1. v. 7.
(*g*) Numer. c. 26. v. 30.
(*h*) Numer. c. 26. v. 30.
(*i*) Reg. L. II. c. 23. v. 29.
(*k*) Strab. p. 365.
(*l*) Paral. L. I. c. 7. v. 35.
(*m*) Zachar. c. 6. v. 14.
(*n*) Plin. T. I. pag. 210. Pomp. Mel. p. 144. Strab. p. 399, 485.

dit : *in Attide Helene eſt, nota ſtupro Helenæ* ; par où il fait entendre que ce fut en cet endroit qu'Hélene accorda les dernières faveurs à Pâris, ſon raviſſeur. C'eſt préſentement Macroniſi ; ce nom Moderne ſignifie l'iſle longue. Etienne de Byzance la nomme Macris, qui ſignifie la même choſe. Strabon, qui aſſure que de ſon tems c'étoit une iſle déſerte, dit qu'elle s'étendoit en long l'eſpace d'environ ſoixante Stades.

HÉLENE, *Helene*, Ἑλένη, (*a*) autre iſle de la mer Egée, & l'une des Sporades, ſelon le même Pline. Le P. Hardouin dit qu'on la nomme préſentement Pira.

HÉLENE, *Helene*, Ἑλένη, (*b*) autre iſle de la mer Egée, dans le golfe Laconique, à l'embouchure de l'Eurotas, devant la ville de Gythée. Pauſanias la nomme Cranaé. Homère l'avoit auſſi nommée ainſi long-tems auparavant.

Ce fut dans cette iſle, ſelon ce dernier, que Pâris conduiſit d'abord Hélene, qu'il enlevoit de Lacédémone. Ainſi, Pomponius Méla ſe trompe, quand il dit que ce fut à l'iſle d'Hélene, dans l'Attique. Il y a effectivement peu d'apparence que Pâris ait mené ſa maîtreſſe aux côtes de l'Attique, où il pouvoit rencontrer des ſujets d'Agamemnon, Roi de Mycenes, dont il venoit de déshonorer le frere. Cependant, ſi c'eſt une erreur, il faut avouer qu'elle eſt très-ancienne. Euripide, dans ſa tragédie intitulée *Helene*, dit : » Cette iſle qui s'étend » comme un boulevard, le » long de l'Attique, ſera déſor- » mais nommée Hélene, parce » qu'elle vous a reçue lorſqu'on » vous y a amenée après votre » enlevement. » Voilà cette iſle de Cranaé, nommée Hélene, le fait détaillé, & la poſition marquée par un Poëte Grec. Strabon dit préciſément que la Cranaé d'Homère eſt l'Hélene de l'Attique. Pauſanias dit la même choſe ; mais, il remet enſuite cette iſle de Cranaé dans le golfe de Laconie.

Quelques-uns ont cru que cette iſle de Cranaé ou d'Hélene étoit l'iſle de Cythere, aujourd'hui Cérigo, où l'on dit qu'Hélene étoit née. Cellarius a eu raiſon de la diſtinguer & de la mettre plus avant dans le golfe, & plus près de l'embouchure de l'Eurotas ; mais, il ne la met pas aſſez près de la côte occidentale du Golfe. La Guilletiere, dans ſon voyage d'Athenes, la nomme *Spatara*, & dit qu'elle eſt à une demi-lieue de Pagana, & à trois de Colochina. Il ajoute : » comme nous étions-là, un de » de nos voyageurs ſe reſſou- » vint que ce fut dans cette » iſle de Cranaé ou de Spa- » tara, que la fameuſe Hélene » accorda ſes premières faveurs

(*a*) Plin. Tom. I. p. 212.
(*b*) Pauſ. p. 65, 204. Homer. Iliad. L. III. v. 445. Strabon. p. 399, 485.

» à Pâris ; & il nous dit que ſur » le rivage de la terre ferme, » qui eſt vis-à-vis, cet heu- » reux amant avoit fait bâtir, » après cette agréable conquê- » te, un temple à Vénus, pour » marquer les tranſports de ſa » joie & de ſa reconnoiſſance, » Il donna à cette Vénus le » nom de *Migonitis*, & nomma » ce territoire *Migonium*, d'un » mot qui ſignifioit l'amoureux » myſtère qui s'y étoit paſſé. » Ménélaus, le malheureux » époux de cette Princeſſe, » dix-huit ans après qu'on la » lui eut enlevée, vint viſiter ce » temple, dont le terrein avoit » été le témoin de ſon malheur » & de l'infidélité de ſa femme, » & fit mettre aux deux côtés » de Vénus les images des deux » autres déeſſes, Thétis & Praxi- » dice, comme qui diroit la déeſ- » ſe des châtimens, pour mon- » trer qu'il ne laiſſeroit pas l'af- » front impuni. « Ce voyageur avoit pris, à peu près, tous ces détails dans Pauſanias, quoiqu'il ne le nomme point.

HÉLENE, [les Bains d'], (*a*) *Helenæ Balneæ*, Ἑλένης λουτρὸν ; on appelloit ainſi une ſource abondante, que l'on voyoit aux Cenchrées, promontoire ſitué ſur le golfe Saronique. Cette ſource tomboit du haut d'une roche dans la mer. L'eau en étoit ſalée, & naturellement auſſi chaude que l'eau qu'on auroit fait chauffer ſur le feu.

HÉLENE, *Helena*, Ἑλένη, (*b*) Princeſſe que ſa beauté a rendue fort célebre. Elle étoit, ſuivant l'opinion commune, fille de Tyndare & de Léda ; mais, dans l'opinion des Grecs, au rapport de Pauſanias, Néméſis étoit la mere d'Hélene, & Léda ſa nourrice. C'eſt pourquoi, Phidéas, qui n'ignoroit pas ce trait d'hiſtoire, avoit repréſenté ſur un monument que l'on voyoit dans un bourg de l'Attique, Léda ſous la figure d'une nourrice, qui menoit Hélene à Néméſis. Voilà, pour le dire en paſſant, un point de mythologie fort remarquable, comme fort ignoré ; car, ainſi que nous venons de l'obſerver, dans l'opinion commune, Hélene étoit fille de Léda.

Les Poëtes feignent que Léda ayant eu commerce avec Jupiter, déguiſé ſous la forme d'un cygne, ſe délivra de deux œufs, l'un deſquels renfermoit Hélene & Pollux, & l'autre Caſtor & Clytemneſtre. Surquoi il faut remarquer qu'en Grece l'appartement des filles étoit toujours au haut de la maiſon, afin qu'elles fuſſent plus éloignées de tout commerce. Les Lacédémoniens appelloient ces apparte-

(*a*) Pauſ. p. 88.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 14. Homer. Iliad. L. III. v. 121. *& ſeq.* L. VI. v. 323. *& ſeq.* L. XXIV. v. 761. *& ſeq.* Pauſ. p. 63, 65, 125, 147. *& ſeq.* Virg. Æneid. L. I. v. 654. L. VII. v. 364. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 113. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 85, 86. Tom. II. pag. 18, 19. Tom. III. pag. 175. Tom. V. pag. 295, 315, 316. Tom. VI. p. 363, 433, 434. T. VII. p. 98, 99.

mens hauts, ...; & comme ce mot ſignifie auſſi des œufs, il y a de l'apparence que ce fut ce qui donna lieu à la fable de la naiſſance d'Hélene, qu'on dit être née d'un œuf.

Théſée, célebre par mille belles actions, ayant appris des nouvelles de la beauté de cette Princeſſe, réſolut de l'enlever, quoiqu'elle n'eût alors que dix ans, ou ſeulement ſept, ſuivant quelques Anciens; & qu'il en eût alors lui-même au moins cinquante. Ainſi, ayant pris avec lui ſon cher Pirithoüs, le fidele compagnon de ſes voyages, il alla à Sparte & l'enleva. Ils la tirerent au ſort, dit Plutarque, & comme elle échut à Théſée, il s'obliga d'aller avec ſon ami enlever la femme d'Aidonée. Selon leurs conventions, il laiſſa Hélene à Aphidne, entre les mains de ſa mere Ethra, & alla enſuite en Épire, avec Pirithoüs, pour enlever Proſerpine, femme d'Aidonée.

Nous venons de dire qu'on croyoit qu'Hélene n'avoit que dix ans au plus, lorſque Théſée l'enleva; cependant, nous ne devons pas diſſimuler que d'anciens Auteurs avoient aſſuré qu'elle étoit plus âgée; que Théſée avant que de partir pour l'Epire, la laiſſa groſſe entre les mains de ſa mere, & qu'elle accoucha d'une fille. Comme Pauſanias eſt le ſeul des Anciens qui ait rapporté ce fait avec toutes ſes circonſtances, nous allons copier ce qu'il en dit: » Auprès d'un temple » de Neptune, dit cet Auteur, » il y a un autre dédié à Lucine, & conſacré par Hélene » lorſqu'elle fut conduite à Lacédémone, après le départ » de Pirithoüs & de Théſée » pour la Theſprotie, & après » que Caſtor & Pollux eurent » pris la ville d'Aphidne; car, » on prétend qu'alors elle étoit » groſſe du fait de Théſée, & » qu'ayant accouché à Argos, » elle fit bâtir ce temple en » l'honneur de Lucine. On » ajoûte qu'elle accoucha d'une » fille, dont l'éducation fut » confiée à Clytemneſtre, qui » étoit déjà femme d'Agamemnon, & qu'enſuite Hélene fut » elle-même mariée à Ménélaüs. En effet, Stéſichore » d'Himéra, & après lui Euphorien de Chalcis, & Alexandre de Pleuron, &c. ſont » là-deſſus d'accord avec les » Argiens, & ont tous trois » atteſté par leurs vers qu'Hélene avoit eu de Théſée » une fille qui eut nom Iphigénie. «

Pendant l'abſence de Théſée, Caſtor & Pollux ayant pris les armes, ſe rendirent maîtres de la ville d'Aphidne, & délivrerent leur ſœur, qu'ils ramenerent à Sparte avec Ethra, qui devint par-là l'eſclave d'Hélene. Cette Princeſſe fut enſuite recherchée en mariage par pluſieurs Seigneurs, qui s'aſſemblerent à Sparte, c'eſt-à-dire, de toute la nobleſſe du païs, dans un tems ſi fécond en héroïſme,

Ulyſſe, fils de Laërte, Diomede, fils de Tydée, Antiloque, fils de Neſtor, Agapénor, fils d'Ancée, Sthénélus, fils de Capanée, Amphiloque, Thalphius, Mneſthée, Ajax, fils d'Oilée, Aſcalaphe, fils de Mars, Elpénor, Eumele, fils d'Admete, Polypete, fils de Pirithoüs, Podalire, & Machaon, fils d'Eſculape, Philoclete, Eurypile, Protéſilaus, Ajax & Teucer, fils de Télamon, Patrocle, fils de Ménécée, & Ménélaus, fils d'Atrée; en un mot, preſque tous les Princes qui ſe trouverent dans la ſuite à la guerre de Troye, & qui étoient les enfans de ceux qui avoient aſſiſté à la conquête de la Toiſon d'Or, ou à la guerre de Thebes, diſputoient, ſelon Apollodore, cette belle conquête qui devoit un jour donner la couronne de Sparte à ſon vainqueur.

Tyndare, étonné de voir tant de concurrens demander ſa fille, craignit que s'il en préféroit quelqu'un, les autres n'excitaſſent quelque ſédition; mais, Ulyſſe qui ne ſe croyoit pas aſſez puiſſant pour être préféré aux autres, & qui étoit venu à Sparte, plus par politique que par amour, l'aſſura qu'il le tireroit d'affaires, s'il vouloit lui faire épouſer Pénélope. Ce Prince le lui ayant promis, Ulyſſe dit qu'il falloit faire prêter ſerment à tous ces rivaux, que quand il auroit donné ſa fille à l'un d'eux, ils ſe joindroient à celui qu'il auroit choiſi, pour le défendre contre ceux qui voudroient la lui diſputer. Lorſque Tyndare eut éxécuté le conſeil du prudent Ulyſſe, il ſe détermina en faveur de Ménélaüs, frere d'Agamemnon, qui avoit déjà épouſé Clytemneſtre ſon autre fille.

Les commencemens de cet hymen furent très-heureux; mais, quelque tems après, Pâris ayant été envoyé par ſon pere en Grece, ſous prétexte de ſacrifier à Apollon Daphnéen, mais en effet pour recueillir la ſucceſſion de ſa tante Héſione, devint amoureux d'Hélene, l'enleva, & attira ſur ſa patrie cette ſanglante guerre, qui fait le ſujet de l'Iliade. Cette aventure d'Hélene n'éteignit pas entièrement la paſſion de Ménélaüs pour elle, puiſqu'après la ruine de Troye, cette perfide lui ayant indignement livré Déiphobe, qu'elle avoit épouſé après la mort de Pâris, il fut aſſez bon pour croire que ce ſacrifice étoit une marque de tendreſſe, & ſe réconcilia avec elle, quoique quelques Auteurs n'en conviennent pas.

Après la mort de ce Prince, ou ſi nous en croyons Pauſanias, pendant qu'il erroit encore, Mégapenthe & Nicoſtrate ſes fils naturels la chaſſerent, & elle fut obligée, ſelon Hérodote, de ſe retirer dans l'iſle de Rhodes, où Polixo, pour venger la mort de ſon mari, Tlé-

poléme tué au ſiege de Troye, lui envoya dans le bain deux femmes de chambre, qui la pendirent à un arbre. Les Rhodiens, ſi nous en croyons encore Pauſanias, lui éleverent un temple ſous le nom d'Hélene *Dendritis*, c'eſt-à-dire, *pendante à une branche*, & lui décernerent les honneurs divins.

Ce ne fut pas-là le ſeul temple qu'on éleva à l'honneur de cette Princeſſe. Les Lacédémoniens lui en avoient fait bâtir un dans un lieu de leur ville, appellé *Thérapné*, au deſſus de celui d'Apollon; & ce temple, dit-on, avoit la vertu ſingulière d'embellir les femmes laides; du moins Hérodote raconte qu'une femme de Sparte extrêmement riche étant accouchée d'une fille fort laide, une perſonne inconnue apparut à la nourrice, qui lui conſeilla de la porter ſouvent dans le temple d'Hélene, & elle devint ſi belle dans la ſuite, qu'ayant été mariée à Agete, confident d'Ariſton, roi de Sparte, ce Prince en devint amoureux & l'épouſa. Si ce prétendu miracle avoit été bien avéré, & que l'officieuſe nourrice n'eût pas changé l'enfant, il y a tout lieu de croire qu'il n'y auroit pas eu dans toute la Grece de temple plus fréquenté que celui d'Hélene.

Comme les Grecs avoient fait de l'iſle de Leucé, une eſpèce de champs Élyſées, ce fut-là, diſent-ils, qu'habitoit l'ombre d'Hélene; & Conon raconte que lorſqu'Autoléon y alla pour être guéri d'une bleſſure qu'il avoit reçue en combattant contre les Opuntiens, Hélene ſenſible encore dans cet heureux ſéjour au mal que Stéſichore avoit dit d'elle dans ſes vers, lui fit entendre que ſi ce Poëte vouloit recouvrer la vue, il devoit l'avertir de ſe retracter & de chanter la Palinodie.

Il ſe rencontre, comme nous l'avons déjà obſervé, des difficultés immenſes ſur l'âge de cette Princeſſe. On croit communément qu'elle étoit ſœur jumelle de Caſtor, qui aſſiſta à la conquête de la Toiſon d'Or, arrivée environ trente-cinq ans avant la priſe de Troye; on ne ſçauroit donner moins de quinze ans à ce Prince, lorſqu'il fit le voyage des Argonautes; ainſi, il s'enſuivroit qu'elle auroit eu au moins quinze ans lorſque Théſée l'enleva, & ſoixante ſur la fin du ſiege de Troye. Cela étant, ne doit-on pas trouver ridicule la déciſion des conſeillers de Priam, qu'il conſultoit pour ſçavoir ſi on devoit faire la paix en rendant Hélene, & qui la voyant arriver dans ce moment, opinerent gravement qu'une ſi belle perſonne valoit bien la peine qu'on ſouffrît pour la poſſéder, tous les malheurs de la guerre. Si l'on met avec Euſebe la conquête des Argonautes plus de ſoixante ans avant la guerre de Troye, en ce cas-là Hélene auroit eu plus de 80 ans; auſſi Lucien la repréſente-t-il alors comme

une vieille décrépite.

On pourroit dire à la vérité, que la beauté de certaines femmes ſe conſerve plus long-tems que celle des autres. Nous voyons, en effet, que Sara avoit quatre-vingts ans, lorſqu'Abimelech, touché de ſa beauté, la fit enlever ; mais, on n'a point beſoin de toutes ces ſuppoſitions. Ce ſont ceux qui éloignent trop les évenemens de ce ſiecle-là, qui y doivent avoir recours.

En effet, dans le ſyſtême que nous avons ſuivi, toutes ces difficultés diſparoiſſent. Nous ſuppoſons même qu'Hélene étoit ſœur jumelle d'un des Tyndarides; ce qu'on pourroit abſolument nier, & la faire plus jeune. Caſtor & Pollux purent aſſiſter à l'expédition des Argonautes, âgés ſeulement de quinze ou ſeize ans. Il n'eſt pas étonnant que deux jeunes Princes qui voyoient partir toute l'élite de la Grece pour une expédition où il y avoit tant de gloire à acquérir, aient obtenu de leur pere la permiſſion de faire avec eux leurs premières armes. Cette expédition arriva 35 ans avant la priſe de Troye, à laquelle par conſéquent Hélene devoit n'avoir que cinquante ans. On pourroit retrancher encore du nombre de ces années, puiſque les Anciens nous apprennent que lorſque Théſée l'enleva, il avoit bien cinquante ans paſſés, & qu'elle n'en avoit que ſept, ou dix au plus. Or, Théſée étant mort vers la première année du ſiege de Troye, ou dans celle qui le précéda, âgé d'environ 70 ans, il n'y auroit eu en ce cas-là, lors de la priſe de la ville, que trente ans qu'elle avoit été enlevée par ce Héros, leſquels joints à ſept ou à dix, n'en font que 37 ou 40, qu'elle avoit lorſque la ville fut priſe. Il eſt vrai que dans cette ſuppoſition il faut convenir qu'Hélene n'étoit pas ſœur jumelle des Tyndarides. Or, il n'y a rien d'extraordinaire, ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux partis ; une femme peut être encore aimable à cet âge-là, & il n'eſt nullement étonnant que Déiphobe l'ait épouſée après la mort de ſon frere Pâris.

Que ſi on oppoſe que Pauſanias rapporte le ſentiment de trois Anciens qui prétendent, comme nous l'avons déjà dit, que ce Héros en avoit eu une fille, alors nous conviendrons qu'on peut lui donner treize ou quatorze ans lorſqu'elle fut enlevée, ce qui n'augmente pas de beaucoup ſon âge. Au reſte, ceux qui, comme Scaliger, ne mettent que vingt ans entre l'expédition des Argonautes & la priſe de Troye, ſont encore moins embarraſſés de cette difficulté.

Avant que de finir cet article, nous remarquerons qu'il y en a parmi les Anciens qui prétendent qu'Hélene n'épouſa point Ménélaüs; que recherchée en mariage par tous les Princes de ſon tems, elle préféra Pâris à

tous les autres; que Ménélaüs qui en étoit amoureux, leva une armée contre Troye, & qu'Achille ayant été tué dans un combat, Ulyſſe conſeilla aux Grecs d'abandonner l'entrepriſe, & de laiſſer même ſur le rivage un cheval de bois doré, comme un *ex voto*, afin que Minerve favoriſât leur retour. On ajoûte que Pâris, en emmenant Hélene, avoit été jetté par la tempête ſur les côtes d'Égypte, où ſuivant le rapport que firent les Prêtres de ce païs à Hérodote, on avoit retenu cette Princeſſe, juſqu'à ce que Ménélaus vînt la chercher; qu'Homère n'ignoroit pas, au rapport même d'Hérodote, toutes ces circonſtances; mais qu'il avoit ajuſté ſa fable à l'envie qu'il avoit de plaire aux Grecs; que ſuivant d'autres Auteurs, non moins accrédités, Hélene ne fut enlevée que par Théſée, qui ne la mena pas à Aphidne, comme on le croit communément, mais en Égypte, où il engagea Protée de la garder juſqu'à ſon retour, & que ce Prince la donna dans la ſuite à Ménélaüs, qui alla la lui demander.

HÉLENE, *Helena*, Ἑλένη, (*a*) jeune fille de Lacédémone. Un oracle, dit Plutarque, ayant ordonné aux Lacédémoniens affligés de la peſte, d'immoler une vierge, & le ſort étant tombé ſur cette jeune fille, un aigle enleva le couteau ſacré, & le poſa ſur la tête d'une géniſſe, qui fut immolée à ſa place.

HÉLENE, *Helena*, Ἑλένη, (*b*) ſœur de Monobaze, roi des Adiabéniens. Ce Prince conçut pour elle une ſi violente paſſion, qu'il l'épouſa & en eut pluſieurs enfans, entre autres Izate qui fut ſon ſucceſſeur. Hélene embraſſa dans la ſuite la religion des Juifs, ainſi que le Roi ſon fils. Cette Princeſſe, conſidérant que, par une conduite toute particulière de Dieu, Izate jouiſſoit d'une profonde paix, & que ſon bonheur n'étoit pas moins admiré des étrangers que de ſes ſujets, déſira d'aller adorer ſa ſuprême majeſté, & lui offrir des ſacrifices dans le plus célebre de tous les temples bâti à ſon honneur dans Jéruſalem. Son fils ne lui en donna pas ſeulement la permiſſion avec joie; il l'accompagna même durant une partie du chemin, & elle arriva à Jéruſalem avec un ſuperbe équipage & une grande quantité d'argent. Son arrivée fut très-avantageuſe aux habitans, parce que la famine y étoit alors ſi grande, que pluſieurs mouroient de néceſſité. Cette Reine pour y remédier envoya acheter quantité de bled à Alexandrie, & de figues ſeches dans l'iſle de Chypre, les fit diſtribuer aux pauvres, & s'acquit ainſi parmi les Juifs

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 51.

(*b*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 683. & *ſeq.* Pauſ. p. 482. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. p. 109.

la réputation de bonté & de magnificence que méritoit une ſi grande charité. Le Roi ſon fils n'en eut pas moins qu'elle ; car, ayant appris la continuation de cette famine, il envoya de grandes ſommes aux principaux de Jéruſalem pour les employer au ſoulagement des pauvres. Selon Oroſe, Hélene & le Roi ſon fils n'embraſſerent point la religion des Juifs, mais celle des Chrétiens.

Hélene parvint à une aſſez grande vieilleſſe ; puiſqu'elle ſurvécut à Izate, qui mourut âgé de cinquante-cinq ans ; mais, elle ne lui ſurvécut que de peu de tems. Ses os & ceux d'Izate furent envoyés à Jéruſalem, pour y être mis dans trois pyramides, que cette Princeſſe avoit fait bâtir à trois ſtades de cette ville. C'eſt ſans doute ce que Pauſanias appelle le tombeau d'Hélene, tombeau qu'il regarde comme un de ceux qui étoient les plus dignes d'admiration.

HÉLENE, *Helena*, Ἑλένη, *ou* SÉLENE, native de Tyr, ville de Phénicie, étoit concubine de Simon le Magicien, qui eut aſſez d'impudence pour vouloir la faire paſſer pour l'eſprit de Dieu. Il diſoit qu'elle étoit deſcendue du ciel, où elle avoit créé les Anges qui l'avoient retenue ; que c'étoit cette même Hélene qui avoit cauſé la guerre de Troye, & que ce qu'avoit chanté Homère de cette grande diviſion entre les Princes pour ſon ſujet, étoit une allégorie de Poëte, ſous laquelle il avoit caché la vérité d'une autre guerre allumée par ſa beauté entre les Anges qui avoient créé le monde, & qui s'étoient tués les uns les autres, ſans qu'elle eût ſouffert aucun mal. Il lui donnoit encore les noms de Notion & de Minerve, & de cette brebis égarée, que le paſteur étoit venu chercher ; on appelloit de ſon nom les diſciples de Simon Héléniens.

HÉLENE [FLAVIA JULIA], *Flavia Julia Helena*, (*a*) femme de l'empereur Conſtance Chlore, & mere de Conſtantin le Grand. Les Sçavans ne ſont pas d'accord ſur la naiſſance d'Hélene. Saint Ambroiſe dit qu'elle étoit hôtelière, & Eutrope la nomme femme de baſſe & obſcure condition. Bede l'appelle concubine de Conſtance Chlore, & l'empereur Julien l'Apoſtat a fait le même reproche à Conſtantin. D'autres aſſurent qu'elle étoit fille d'un roi de la grande Bretagne, nommé Coël, & que Conſtance Chlore l'épouſa, après avoir été envoyé dans cette iſle par l'empereur Aurélien. Nicéphore & les Grecs diſent qu'elle étoit de Bithynie, & que Conſtance Chlore logeant chez ſon pere dans le bourg de Drepanum près de Nicomédie, la laiſſa groſſe de Conſtantin, qui na-

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 161, 167, 168, 268, 309, 337. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. I. p. 248. *& ſuiv.* T. II. p. 549. *& ſuiv.*

quit l'année ſuivante. Ce qui ſemble confirmer cette opinion, c'eſt qu'il changea le nom de Drepanum en celui d'Hélénopolis, & qu'il fit encore appeller la mer qui eſt au deſſus de Bithynie, Hélénopontus. Ces raiſons & pluſieurs autres ont porté le pere Morin, prêtre de l'Oratoire, qui a écrit l'hiſtoire de Conſtantin, à aſſurer que cet empereur étoit né dans la Bithynie. Le cardinal Baronius, au contraire, ſoutient qu'il naquit dans la grande-Bretagne, & croit en avoir une preuve invincible dans le panégyrique prononcé aux noces de Conſtantin & de Fauſta, fille de Maximien Hercule, où l'Auteur dit que ſon pere avoit délivré la grande-Bretagne de ſervitude, & que pour lui il la rendoit illuſtre par ſa naiſſance; mais, le pere Morin interprete le mot Latin *Oriundo*, de ſon élection a l'empire, & non pas de ſa naiſſance, & prouve cette interprétation par pluſieurs paſſages des Anciens. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Conſtantin ne naquit, ni dans la Bithynie, ni dans la grande-Bretagne, mais à Neſſus dans la Dardanie. Il ne paroît pas moins conſtant qu'Hélene étoit née à Drepanum, dans la Bithynie, & l'on ne comprend pas comment on peut croire ceux qui parlent ſi mal de cette pieuſe Princeſſe, lorſqu'on voit qu'un orateur parlant devant Conſtantin de ſon mariage avec Fauſta, le loue de ce qu'auparavant, pour égaler la continence de ſon pere, il s'étoit marié preſque en ſortant de l'enfance. *Quo enim magis patris continentiam æquare potuiſti, quàm quòd te ab ipſo fine pueritiæ illico matrimonii legibus tradidiſti, ut primo ingreſſu adoleſcentiæ formares animum maritalem. . . . . mente præſaga, omnibus te verecundiæ obſervationibus induebas, talem poſtea ducturus uxorem.* Ce témoignage eſt plus que ſuffiſant pour faire voir qu'Hélene fut véritablement femme de Conſtance Chlore.

Ce Prince l'aimoit même beaucoup, & il avoit tout lieu d'être très-content d'elle. Il fut néanmoins obligé de la répudier pour épouſer Maximiana Théodora, belle-fille de l'empereur Maximien, qui l'adoptoit & le faiſoit Céſar à cette condition. C'eſt ce que les Auteurs nous apprennent, & ceux même qui parlent d'Hélene le plus déſavantageuſement. Mais, Conſtantin étant parvenu à l'empire en 306, honora beaucoup Hélene, & en 325, non content d'avoir ordonné qu'elle fût appellée Auguſte & impératrice dans ſa cour & dans ſes armées, il voulut qu'elle diſpoſât comme il lui plairoit de l'argent de ſon épargne. Elle ne ſe ſervit de ce crédit que pour le bien de l'Égliſe, & pour le ſoulagement des miſérables.

Conſtantin avoit pris la réſolution d'élever un temple à Jeſus-Chriſt ſur le Calvaire; & Hélene, pour ſeconder ce pieux deſſein, ſe tranſporta à

Jéruſalem, & entreprit de découvrir le lieu du crucifiement, la croix ſur laquelle Jeſus-Chriſt avoit ſouffert la mort, & la caverne de ſon ſépulcre. Cette recherche n'étoit pas aiſée, parce qu'Adrien, près de deux cens ans auparavant, avoit pris plaiſir à cacher & à profaner les lieux conſacrés par les derniers myſtères de J. C. Il avoit exhauſſé par de grands amas de terre l'endroit de la caverne, qui n'étoit pas loin de celui du crucifiement, & ayant ainſi formé une plate-forme, qu'il pava de pierres, il y avoit bâti un temple de Vénus & placé une ſtatue de Jupiter au deſſus du ſépulcre. Il fallut donc commencer par renverſer tout cet édifice d'impiété, détruire le maſſif de pierres qui y avoit ſervi de fondement, & creuſer bien avant juſqu'à ce que l'on trouvât l'ancien ſol. Après que l'on eût emporté une grande quantité de terres, qui furent jettées au loin comme ſouillées & impures, auſſi-bien que les matériaux & les décombres du bâtiment, enfin on découvrit la grotte ſacrée dans laquelle avoit repoſé le corps du Seigneur, & d'où il étoit ſorti triomphant; & en pouſſant la fouille un peu plus avant, on apperçut trois croix. Tout le monde ſçait [car nul évenement n'eſt plus célebre parmi les Chrétiens], par quels miracles Dieu diſtingua la croix de ſon Fils, de celles des deux voleurs crucifiés avec lui. La guériſon d'une femme mourante, la réſurrection d'un mort, opérées par l'attouchement de l'une des trois croix, & refuſées aux deux autres, manifeſterent quelle étoit celle ſur laquelle s'étoit accompli le ſalut du genre humain. La pieuſe Impératrice, qui avoit préſidé à tout le travail, fut tranſportée de joie lorſqu'elle ſe vit en poſſeſſion d'un tréſor qu'elle préféroit à toutes les richeſſes de l'Empire. Elle fit couper la croix ſacrée en deux, dont elle laiſſa la plus grande à Macaire, évêque de Jéruſalem, après l'avoir enfermée dans une châſſe d'argent; & elle envoya l'autre à ſon fils, comme un préſent d'un prix ineſtimable. L'empereur en jugea ainſi, & il voulut faire de ce gage ſi cher à ſa piété, la ſauve-garde de ſa ville impériale & de ſon palais. Il ſe mit enſuite en devoir d'accomplir ce qu'il avoit projetté, & il donna ſes ordres pour la conſtruction d'une baſilique digne, s'il étoit poſſible, de la ſainteté des lieux, & de ſa magnificence.

Hélene voulut auſſi ſatisfaire ſa piété par des monumens proportionnés à ſon état, mais non moins religieux. Elle détruiſit à Bethléem, le temple d'Adonis, par lequel Adrien avoit profané le lieu où Jeſus-Chriſt a pris naiſſance, & elle y éleva une égliſe conſacrée au Fils de Dieu incarné. Elle en bâtit pareillement une ſur la montagne des Oliviers, à l'endroit où le Sau-

veur a terminé ſon ſéjour ſur la terre par ſon aſcenſion glorieuſe. Dans ces deux ouvrages, elle fut aidée des libéralités de ſon fils ; mais ce fut elle qui eut la première part au deſſein & à l'exécution.

Elle honoroit ainſi Jeſus-Chriſt en Impératrice. Mais, elle ſçavoit bien que ces pieuſes magnificences, quoique très-conformes à l'eſprit de la religion, n'en ſont pas néanmoins la partie la plus eſſentielle ; & que les bonnes œuvres envers les temples vivans du Dieu de miſéricorde, ſont infiniment plus agréables à ſes yeux que la conſtruction des temples matériels élevés à ſa gloire. Elle ſoulageoit par d'abondantes largeſſes les pauvres, les orphelins, & les veuves. Elle avoit une tendreſſe particulière pour les Vierges conſacrées à Dieu ; & l'on rapporte qu'un jour ayant raſſemblé toutes celles de Jéruſalem, elle leur donna un repas, dans lequel elle voulut les ſervir elle-même. Elle aimoit la ſimplicité, & dans les prieres communes elle ſe confondoit avec les autres femmes, ſans prendre de place diſtinguée. Elle viſita les principales égliſes de l'Orient, & par-tout elle laiſſa des preuves de ſa libéralité chrétienne & religieuſe. Elle pouvoit ſuffire à toutes ces dépenſes que ſa charité lui preſcrivoit, parce que l'Empereur ſon fils avoit aſſez de confiance en elle pour lui permettre de tirer du tréſor impérial toutes les ſommes dont elle croyoit avoir beſoin.

Elle ne ſurvécut pas long-tems à ſon voyage de Jéruſalem, que l'ardeur de ſon zele lui avoit fait entreprendre malgré le poids des années ; car, elle étoit dans une grande vieilleſſe, lorſqu'elle viſita les Saints-Lieux, puiſqu'elle mourut peu après âgée de quatre-vingts ans.

Sa vie avoit été conſtamment heureuſe, au moins depuis l'élévation de ſon fils ſur le trône des Céſars. Elle vit ce fils unique réunir ſous ſa puiſſance toute l'étendue de la domination Romaine, & trois petits-fils ſembloient lui promettre que l'Empire ſe perpétueroit dans ſa poſtérité. Ajoûtez une ſanté ferme, & la vigueur de l'eſprit conſervée pleinement dans un âge fort avancé. Tant de proſpérités ne furent pas pour elle, comme il eſt trop ordinaire, une ſéduction, mais l'aliment de ſa reconnoiſſance & de ſa piété envers Dieu. Elle avoit été long-tems engagée dans la ſuperſtition de l'idolâtrie ; & ce fut la converſion de ſon fils, dont Dieu ſe ſervit pour l'amener elle-même au Chriſtianiſme. Elle l'embraſſa avec un cœur ſincere & un eſprit éclairé ; & comblée de mérites devant Dieu & devant les hommes, elle mourut entre les bras de ſon fils ; qui lui rendit dans ſes derniers momens tous les devoirs de la piété filiale, comme il s'en étoit toujours

juſques-là fidelement acquitté. La tendreſſe & le reſpect de Conſtantin pour une ſi digne mere, ſont ſans doute un des beaux endroits de la vie de ce Prince.

Hélene fut recommandable par ſa prudence & par l'habileté de ſa conduite. C'eſt ce qui paroît par l'autorité qu'elle conſerva toujours ſur ſon fils; & l'attention qu'elle eut à tenir bas les freres de Conſtantin, en eſt encore une preuve. Ils étoient trois, Jule Conſtance, Dalmace, & Annibalien, & ils avoient ſur leur frere aîné l'avantage de la nobleſſe du côté de leur mere, qui étoit belle fille de Maximien Hercule. D'ailleurs, il étoit ſans exemple que des fils d'Empereurs fuſſent reſtés dans la condition privée. Ils n'avoient pourtant pas un droit acquis à l'Empire, puiſqu'il étoit électif, & le bas-âge où leur pere les laiſſa en mourant, l'inconvénient de partager le domaine de Conſtance Chlore, qui ne faiſoit déjà que la quatrième partie de l'empire Romain, c'étoient-là des raiſons légitimes pour réunir toute la ſucceſſion paternelle ſur la tête du ſeul Conſtantin, qui ſe trouvoit en état de la défendre contre l'avidité & l'injuſtice de Galérius. Il ne paroît point qu'Hélene ait pu avoir aucune part à ce premier arrangement, puiſqu'elle ne devoit point être à la cour de Conſtance Chlore, qui l'avoit répudiée; mais, elle ſçut le maintenir par des précautions de prudence. Craignant que les jeunes Princes, ou par eux-mêmes, ou par de mauvais conſeils, ne ſe portaſſent à des intrigues contraires à leur devoir & à la tranquillité de l'État, elle les tint toujours éloignés de la cour & des emplois, tantôt à Toulouſe, tantôt en quelque autre ville, & enfin à Corinthe, où elle fixa leur ſéjour. Julien l'Apoſtat, fils de Jule Conſtance, taxe cette conduite de ruſe artificieuſe d'une belle-mere. M. de Tillemont n'y voit qu'une ſage politique, en ſuppoſant, comme il eſt vrai, que le droit d'hérédité dans les fils d'Empereur, n'avoit de force, qu'au tant qu'il étoit reconnu & appuyé des ſuffrages du Sénat & des armées.

L'Hiſtoire ne marque point quel fut le lieu de la mort d'Hélene, mais ſeulement celui de ſa ſépulture. Conſtantin fit porter ſon corps à Rome dans le tombeau des Empereurs. Il témoigna un zele vif pour conſerver & faire paſſer aux âges futurs le nom de ſa mere. Il érigea en ville la bourgade de Drepanum en Bithynie, où il paroît qu'elle étoit née; & il en changea l'ancien nom en celui d'Hélénopolis. Il donna le même nom à une autre ville dans la Paleſtine. L'Égliſe a accordé à cette pieuſe Princeſſe des honneurs plus précieux & plus durables, par le culte qu'elle lui rend dans ſon office public. M. de Tillemont place

la mort de Sainte Hélene ſous l'an 328, & en 326 ſon voyage à Jéruſalem, & par conſéquent la découverte du Saint Sépulcre & de la croix du Sauveur.

HÉLENE [FLAVIA MAXIMA], *Flavia Maxima Helena*, (a) fille de Conſtantin le Grand & de Fauſta, étoit ſœur de Conſtance, qui la maria à ſon couſin Julien l'Apoſtat, en 355. Euſébie, femme de Conſtance, lui fit, dit-on, prendre un breuvage pour la rendre ſtérile comme elle; mais, cet artifice n'ayant pas reuſſi, elle corrompit la ſage-femme, qui l'ayant accouchée d'un garçon dans les Gaules, le fit mourir, en lui coupant mal le nombril. Hélene mourut vers l'an 360. Quelques-uns diſent que ce fut en couches, d'autres de chagrin de ce que ſon mari l'avoit répudiée; & il y en a qui prétendent qu'elle périt par le poiſon. Son corps fut porté à Rome.

Les médailles, qui ont pour légende FL. IVL. HELENA. AVG. ne ſont point d'Hélene, femme de Julien l'Apoſtat, comme l'ont cru juſqu'à préſent la plûpart des Antiquaires, mais de Sainte Héleне, mere du grand Conſtantin, de même que toutes les médailles qui ont ſimplement, HELENA AVGVSTA.

Une autre preuve que les médailles attribuées à Hélene, femme de Julien l'Apoſtat, appartiennent uniquement à Sainte Hélene, c'eſt que les lettres des exergues de ces médailles ne ſe trouvent dans aucune des médailles de Julien, & qu'on les voit dans preſque toutes celles du grand Conſtantin & de ſes enfans; ce qui marque qu'elles ont été frappées ſous un même règne, & dans une même étendue de domination. A quoi il faut encore ajoûter que ces médailles d'Hélene, & celles de Julien, ſont d'une fabrique toute différente.

HÉLENE, *Helena*, Princeſſe du tems des précédentes, n'eſt connue que par une loi de Conſtantin, dans le Code Théodoſien, où il pardonne à tous les criminels, en conſidération de la naiſſance d'un fils, dont Hélene, femme de Criſpus, ſon fils aîné, venoit d'accoucher, *ob Criſpi & Helenæ partum*. C'eſt ſans doute celle dont on conſerve une médaille, où elle eſt honorée du titre de *Nobiliſſime*. HELENA N. F., c'eſt-à-dire, *Nobiliſſima Femina*.

HÉLÉNIENS, nom donné aux diſciples de Simon le magicien, dans les livres d'Origène contre Celſe. Ils étoient appellés de ce nom, parce qu'ils révéroient Hélene, concubine de Simon, ou un Hélénus, qu'ils reconnoiſſoient pour maître. On les appelloit auſſi Simoniens, du nom de Simon le magicien.

(a) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. I. pag. 251.

HÉLÉNOPOLIS, *Helenopolis*, (*a*) ville épiſcopale de l'Aſie mineure, dans la Bithynie, ſelon les Notices. C'eſt, ſans doute, la même que la ville d'Hélene de Procope. Mais, il y a une difficulté. Ortélius, parlant de l'Hélene de Paleſtine, dit : » Fréculphe » écrit qu'elle étoit aſſez près » de Béthanie, & que c'eſt l'en» droit où fut enſeveli Lu» cien, évêque d'Antioche. « C'eſt une erreur; le Martyrologe Romain dit, au 7 Janvier : *Eodem die natalis beati Luciani Antiochenie Presbyteri & martyris, qui clarus doctrinâ & eloquentiâ paſſus eſt Nicomediæ, ob Chriſti confeſſionem in perſecutione Galerii Maximiani, ſepultuſque eſt Helenopoli in Bithynia; cujus laudes ſanctus Joannes Chryſoſtomus celebravit.* Cette Hélénopolis, que l'on appelloit autrefois Drepanum, fut une ville épiſcopale de Bithynie, & avoit pour métropole Nicomédie où ce ſaint avoit ſouffert. Elle étoit ſituée ſur le golfe de Nicomédie, preſque à diſtance égale entre Nicomédie & Nicée, ſelon le P. Lubin, dans ſes notes ſur le Martyrologe. On peut voir auſſi Baronius, dans ſes annales.

Drepanum eſt donc l'ancien nom de cette ville; &, comme dit Baillet, la célébrité du culte que l'on y rendoit à St. Lucien, prêtre d'Antioche (& non pas Évêque, comme le dit Fréculphe) porta dans la ſuite l'empereur Conſtantin à rebâtir ce lieu en l'honneur de ce martyr. Il l'agrandit, & l'embellit de telle ſorte, qu'il en fit une nouvelle ville qu'il nomma Hélénopolis, du nom de ſa mere Hélene, qui avoit une dévotion particuliere à St. Lucien, & qui s'y plaiſoit à cauſe des reliques de ce Saint. Il voulut que la ville avec ſon territoire fût exempte de tributs & des autres charges publiques; qu'elle eût le droit de cité avec tous les privileges qui y étoient joints, & que la poſtérité ſçût que c'étoit uniquement pour faire honneur à la mémoire du St. Martir. Ce lieu étoit celui de la naiſſance de l'impératrice Hélene, dont on vient de parler; & ſelon quelques-uns elle y mourut, auſſi l'an 327, dans le tems que Conſtantin la faiſoit bâtir, après y avoir fait dédier elle-même la principale égliſe, ſous le nom de St. Lucien, & avoir fait promettre à l'Empereur, par modeſtie, que la ville même ſeroit auſſi dédiée en l'honneur du même Saint; ce qui ne l'empêcha pas de lui donner le nom d'Hélénopolis.

Cette ville n'eſt plus rien aujourd'hui. Le corps de ce Saint a été apporté en France, & dépoſé à Arles, par Charlemagne, dans une égliſe dédiée ſous le nom de St. Lucien, au rapport de Sauſſaye.

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. p. 343.

HÉLÉNOR, *Helenor*, (*a*) fils du roi de Méonie & d'une eſclave nommée Lycimnia. Sa mere l'ayant élevé ſecrétement, l'envoya, contre les loix de la milice, au ſiege de Troye. Il n'avoit alors pour armes que l'épée, avec un ſimple bouclier ſans ciſelure. Il ſuivit depuis Enée en Italie. Un jour qu'il ſe vit au milieu de l'armée de Turnus, & de toutes parts enveloppé de Rutules & de Latins, comme une bête farouche, aſſaillie d'une nombreuſe troupe de chaſſeurs armés, s'élance contre les dards, affronte une mort certaine, & ſaute par deſſus les épieux; tel l'intrépide Hélénor ſe jette ſans eſpoir au milieu des ennemis, & attaque les bataillons les plus hériſſés de lances & de javelines.

L'uſage des Anciens étoit de ne jamais enrôler les eſclaves pour la guerre. Or, Hélénor étoit eſclave, étant fils de l'eſclave Lycimnia, & n'ayant point été reconnu par ſon pere. C'eſt pour cela que Virgile dit que ſa mere *vetitis ad Trojam miſerat armis*. C'eſt pour cela auſſi qu'il n'avoit pour armes qu'une ſimple épée, & que ſur ſon petit bouclier rond, ſans ciſelure, il ne portoit aucune marque de ſon origine, *parmâque inglorius albâ*.

HÉLÉNUS, *Helenus*, (*b*) Ἕλενος, fils de Priam & d'Hécube étoit le plus éclairé des devins de ſon tems. Cette qualité le rendoit très-conſidérable dans ſa famille, & tous ſes freres le regardoient avec reſpect.

Il découvrit aux Grecs les lieux les plus aiſés, pour emporter la ville de Troye. Voici comme Conon raconte la choſe. Hélénus, outré de dépit de n'avoir pu obtenir Hélene en mariage, abandonna Troye & ſe retira au mont Ida. Pendant qu'il y vivoit tranquille, Calchas perſuade aux Grecs de lui dreſſer une embuſcade, & de le faire priſonnier de guerre, en quoi ils réuſſirent. Hélénus intimidé, prié, careſſé, pouſſé auſſi par ſon reſſentiment, révele aux Grecs le ſecret de l'État; que le deſtin de Troye étoit de ne pouvoir être priſe que par le moyen d'un cheval de bois, & qu'il falloit de plus enlever une ſtatue tombée du Ciel, nommée le Palladium, qui de toutes les ſtatues conſervées dans la citadelle, étoit la plus petite. Cette découverte cauſa la ruine de Troye.

Depuis, Hélénus par ſes prédictions détourna Pyrrhus d'une navigation où périrent tous ceux qui s'étoient embar-

(*a*) Virg. Æneid. L. IX. v. 544. *& ſeq.*

(*b*) Pauſ. pag. 19, 127, 331, 658. Virg. Æneid. L. III. v. 295. *& ſeq.* Juſt. L. XVII. c. 3. Homer. Iliad. L. VI. v. 76. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 224, 284. *& ſuiv.* T. VIII. pag. 77. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XIV. p. 212.

qués comme il l'avoit prédit.

Après la mort de ce Prince, il épouſa Andromaque, dont il eut une fils nommé Ceſtrinus. Il y en a qui prétendent que ce mariage ſe fit du vivant même de Pyrrhus, qui, épris des charmes d'Hermione, quitta Andromaque, pour s'attacher à cette autre Princeſſe, & donna lui-même Andromaque à Hélénus. Quoi qu'il en ſoit, par la mort de Pyrrhus, une partie de l'Epire échut à Hélénus, qui, du nom du Troyen Chaon, appella Chaonie toute la contrée qui étoit ſous ſes loix. Il donna auſſi les noms de Pergame & d'Ilium à une ville & à une citadelle, qu'il bâtit ſur des hauteurs.

Énée dans ſa navigation, ayant abordé en Epire, Hélénus lui fit les prédictions ſuivantes ; » Fils de Venus, je » vois manifeſtement que ce » n'eſt pas ſous des auſpices » vulgaires que vous avez en- » trepris votre navigation ; » cet évenement tient ſa place » dans le cercle des révolu- » tions qui s'accompliſſent ici » bas, ſuivant l'ordre preſcrit » par Jupiter. Je vais cepen- » dant vous dire certaines cho- » ſes dont la connoiſſance pour- » ra vous faire parcourir plus » ſûrement ces mers étrangè- » res, pour arriver enfin aux » ports de l'Auſonie, où vous » devez vous fixer. Les Par- » ques cachent le reſte à Hé- » lénus, & la fille de Saturne » me défend de parler. Et d'a- » bord l'Italie dont vous croyez » être tout près & où vous comp- » tez aborder bientôt, vous » n'y arriverez qu'après avoir, » dans une longue & pénible » navigation, côtoyé de vaſtes » contrées. Il faut que vous ra- » mes plient ſous la violence » des flots dans la mer de Si- » cile ; que vos vaiſſeaux par- » courent d'un bout à l'autre » celle de l'Auſonie ; que vous » rangiez les lacs des enfers » & l'iſle redoutable de Circé, » avant que vous puiſſiez ſû- » rement bâtir votre ville. Voi- » ci les ſignes auxquels vous » reconnoîtrez le lieu de ſon em- » placement, retenez-les bien. » Lorſqu'un jour, l'eſprit » occupé de ſoins importans, » vous trouverez ſur les bords » écartés d'un fleuve, & ſous » des arbres plantés le long » de ſes rives, une grande laie » blanche, qui aura mis bas » trente Marcaſſins blancs, & » qui étendue par terre, les » allaitera de ſon lait, ce ſera » là l'heureux terme de vos » travaux, & l'endroit où vous » bâtirez votre ville. Au reſte, » ne craignez point cette faim » qui doit un jour vous faire » manger vos tables. Les deſ- » tins ſçauront tourner la choſe » à votre gré ; & Apollon, » que vous invoquerez, ne » vous abandonnera pas. Mais, » évitez ſur-tout ces pays & » ces contrées de l'Italie, dont » les rivages ſont baignés par » nos mers. Toutes les villes » en ſont occupées par les » Grecs nos ennemis. C'eſt-là

» que les Locriens de Naryce ont
» établi leur colonie. Idoménée,
» chaſſé de Crete, s'eſt rendu
» maître du territoire de Sa-
» lente. Dans la même contrée,
» Philoctete, roi de Mélibée, a
» fortifié la petite ville de
» Pétilie. Ainſi, lors même que
» vos vaiſſeaux ſeront à la
» rade au delà de nos mers,
» & que vous aurez dreſſé des
» autels pour acquitter vos
» vœux ſur le rivage, ſouve-
» nez-vous pendant le ſacrifice
» de vous couvrir la tête d'un
» voile de pourpre, de crainte
» que quelqu'ennemi du nom
» Troyen ne ſe préſente à vos
» yeux au milieu de la céré-
» monie, & qu'un tel objet
» ne trouble les auſpices. Ayez
» ſoin de garder cet uſage dans
» les ſacrifices, vous & votre
» peuple, & que vos deſcen-
» dans y demeurent religieuſe-
» ment attachés.

» Mais, lorſqu'après être
» remonté ſur votre flotte,
» le vent vous pouſſera vers
» la Sicile, & que vous ver-
» rez le détroit de Pelore s'é-
» largir inſenſiblement à vos
» yeux, tournez à gauche; &
» prenant le large, faites un
» long circuit, pour éviter les
» mers & les écueils de la
» droite. On prétend que ces
» régions, ébranlées autrefois
» par une violente ſecouſſe,
» ſe déſunirent (tant la durée
» des ſiecles cauſe de change-
» mens dans l'univers) & que
» ces deux pays ne faiſant
» qu'un même continent, la
» mer s'ouvrit un paſſage en-
» tr'eux, détacha l'Italie de
» la Sicile, & forma le dé-
» troit qui les ſépare l'une de
» l'autre. Il eſt bordé de deux
» écueils redoutables, de Scyl-
» la à droite, & de Charybde
» à gauche. Trois fois celle-ci
» engloutit les flots dans un
» profond abyſme, & trois fois
» elle les revomit dans les airs,
» & les fait jaillir juſqu'aux
» aſtres. Scylla, enfoncée dans
» le creux d'une caverne obſ-
» cure, avance la tête hors de
» ſon antre, & attire les vaiſ-
» ſeaux ſur ſes rochers. Ce
» Monſtre depuis la tête juſ-
» qu'à la ceinture eſt une femme
» d'une beauté ſéduiſante. C'eſt
» un poiſſon monſtrueux dans le
» reſte de ſon corps. Son ventre
» de loup ſe termine par une
» queue de Dauphin. Ne crai-
» gnez pas d'allonger votre rou-
» te; il vaut mieux, en pre-
» nant un long détour, doubler
» le promontoire de Pachyn,
» que de voir dans ſon antre
» hideux la redoutable Scylla,
» & que d'entendre les rochers
» d'alentour retentir de l'abo-
» boiement des chiens dont elle
» eſt entourée.

» Mais, ſi j'ai quelque con-
» noiſſance de l'avenir; ſi mes
» paroles méritent quelque
» croyance, & ſi je ſuis véri-
» tablement inſpiré d'Apollon;
» retenez bien, fils de Vénus,
» l'avis le plus important de
» tous que je vais vous don-
» ner, & que je ne ſçaurois trop
» vous répéter; c'eſt de ren-

» dre ſur-tout vos hommages, » à Junon ; d'adreſſer des vœux » ſinceres à cette déeſſe puiſ- » ſante, & de fléchir ſon cour- » roux par vos prieres & par » vos offrandes. Par-là, vain- » queur des obſtacles, vous pour- » rez enfin aborder de Sicile » en Italie. Quand vous y ſe- » rez arrivé, & que vous aurez » pris terre au port de Cumes » près des lacs d'Averne & de » Lucrin environnés d'épaiſ- » ſes forêts, vous trouverez » une femme poſſédée d'une » fureur divine, qui, dans le » fond d'un antre, annonce aux » hommes leurs deſtinées. Les » oracles qu'elle rend, elle les » écrit ſur des feuilles volan- » tes, qu'elle arrange elle- » même, & qu'elle poſe à l'é- » cart dans ſa grotte ; elles y » demeurent dans l'ordre où » elle les a placées, & ne ſe dé- » rangent point ; mais dès qu'en » ouvrant la porte, on a don- » né au vent la liberté d'en- » trer & d'agiter ces feuilles » légères, la Sibylle ne daigne » plus ramaſſer ces caractères » épars dans ſon antre, ni » en rétablir l'ordre pour y » faire lire ſes oracles. Ain- » ſi, on s'en retourne ſans ré- » ponſe, en maudiſſant la Si- » bylle & ſa demeure. Quel » que ſoit alors l'empreſſement » de vos compatriotes, & quoi- » que les vents favorables vous » promettent une heureuſe na- » vigation, ne craignez pas de » vous arrêter en ce lieu, pour » aller trouver la Prêtreſſe & la » conſulter ; mais, ſur-tout con- » jurez-là de vous parler & » & de prononcer elle-même » ſes oracles. Elle ne vous laiſ- » ſera rien ignorer de ce qui » concerne les peuples d'Ita- » lie, les gueres que vous au- » rez à ſoutenir, & les di- » vers moyens pour éviter ou » ſurmonter les obſtacles que » vous rencontrerez. Enfin, la » gagnant par vos reſpects, elle » vous fera arriver heureuſe- » ment au terme de vos voya- » ges. Voilà, ajoûta-t-il, ce » que les Dieux me permettent » de vous révéler. Allez, Prin- » ce, & par vos exploits por- » tez juſqu'au ciel la gloire de » Troye. »

Après qu'Hélénus eut donné à Enée ces avis ſalutaires, il commanda qu'on portât ſur les vaiſſeaux de ce Prince fugitif de riches préſens en or & en ivoire, beaucoup d'argenterie, des vaſes d'airain de Dodone, une cuiraſſe faite d'un triple tiſſu de mailles d'or entrelacées, avec un caſque brillant, garni de ſon cimier & de ſon panache à treſſes ondoyantes ; c'étoient les armes de Pyrrhus. Il fit auſſi des préſens à Anchiſe. Il leur donna des chevaux & des guides ; il recruta la chiourme, & fournit des armes à tous les Troyens.

HÉLÉNUS, *Helenus*, (*a*) Ἕλενος, fils d'Œnops, capitaine

(*a*) Homer. Iliad. L. V. v. 707.

Grec, fut tué au ſiege de Troye.

HÉLÉNUS, *Helenus*, (*a*) Ἕλενος, fils de Pyrrhus, roi d'Epire, accompagna ſon pere, lorſqu'il porta du ſecours aux Tarentins contre les Romains. Pyrrhus, durant cette expédition, étant paſſé en Sicile, y conquit pluſieurs villes; & fier de l'heureux ſuccès de ſon entrepriſe, il deſtinoit à Hélénus ce royaume, comme un héritage que ce jeune Prince devoit tenir de ſon ayeul; car, ſelon Juſtin, il étoit né d'une fille d'Agathocle, que Plutarque nomme Lanaſſa. Mais, ce dernier ne le fait point naître de cette Princeſſe. Il nomme ſa mere Bircenna, qui étoit fille d'un roi d'Illyrie. Quoi qu'il en ſoit, Pyrrhus, dont les projets n'avoient pas eu tout le ſuccès qu'il s'en étoit promis, voulant repaſſer en Epire, confia le commandement de la citadelle de Tarente à Hélénus, qu'il rappella même quelque tems après qu'il fut de retour dans ſes États.

Quand ce Prince eut été tué à Argos d'un coup de pierre qu'on lui lança du haut des murs, Hélénus fut rencontré un jour en pauvre état & couvert d'un méchant manteau par Alcyonée fils d'Antigonus. Alcyonée le traita fort humainement & le mena à ſon pere. Antigonus, ravi, lui-dit: » Mon » fils, cette dernière action » vaut mieux que la première; » mais, elle n'eſt pas encore » telle qu'elle devoit être, car » tu ne lui as pas ôté ces » méchans habits, qui font plus » de honte aux vainqueurs, » qu'au vaincu. » Ayant ainſi parlé, il embraſſa Hélénus, lui fit toutes ſortes d'honneurs, le remit en équipage, & le renvoya en Epire. Selon Juſtin, Hélénus emporta avec lui les ôs de ſon pere pour les mettre dans le tombeau de ſes ancêtres.

HELEPH, *Heleph*, (*b*) ville de Paleſtine, dans la tribu de Nephthali. Il y en a qui l'appellent Meheleph.

HÉLÉPOLE, *Helepolis*, (*c*) Ἑλέπολις, machine de guerre des Anciens propre à battre les murailles d'une place aſſiégée.

Ce mot vient de ἑλεῖν, prendre, & πόλις, ville.

L'Hélépole étoit une tour de bois, compoſée de pluſieurs étages, qui avoit quelquefois des ponts qu'on abattoit ſur les murailles des villes & ſur les breches, pour y faire paſſer les ſoldats dont cette machine étoit remplie.

Parmi les Auteurs qui ont écrit de l'Hélépole, il y en a pluſieurs qui prétendent qu'il y

(*a*) Juſt. L. XVIII. c. 1. L. XXIII. c. 3. L. XXV. c. 3, 5. Plut. T. I. pag. 387, 405, 406. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. p. 240, 241.

(*b*) Joſu. c. 19. v. 33.

(*c*) Diod. Sicul. pag. 758, 779, 780. Plut. Tom. I. p. 898. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 129, 130. Hiſt. Rom. T. VI. p. 190. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 140. *& ſuiv.*

avoit un bélier au premier étage.

Diodore de Sicile & Plutarque ont donné la deſcription de la fameuſe Hélépole de Démétrius le Poliorcete au ſiege de Rhodes. Voici celle de Diodore de Sicile.

» Démétrius, raſſemblant » une quantité prodigieuſe de » matériaux propres à ſon deſ» ſein, entreprit une nouvelle » Hélépole qui ſurpaſſât en » grandeur toutes celles qu'il » avoit employées juſqu'alors. » Sur ſa baſe qui étoit quarrée, » il fit élever quatre flancs, » chacun de cinquante coudées » de haut, liés enſemble par » des mains de fer à des pou» tres poſées en hauteur, & » qui leur ſervoient d'enco» gnures. Mais, il y avoit en » bas & dans le milieu un eſ» pace vuide, traverſé par des » poutres à une diſtance d'une » coudée ou environ les unes » des autres, pour placer ceux » qui devoient pouſſer la ma» chine; car elle étoit mobile » en tout ſens ſur les huit roues » qui la ſoutenoient. Les jan» tes des roues étoient épaiſſes » de deux coudées, & garnies » de bandes de fer proportion» nées à leur épaiſſeur, & les » roues mêmes étoient atta» chées à des gons mobiles en » tout ſens, de ſorte qu'on » pouvoit mettre la machine » même en toute ſorte de po» ſition ou d'aſpect. Sur cha» cun des quatre angles, s'é» levoit une colomne de bois » d'environ cent coudées de » hauteur; de ſorte que les » quatre liées enſemble par le » haut, enfermoient quarré» ment un édifice qui, compoſé » de neuf étages, ſe rétreciſ» ſoit en pointe; car, le pre» mier pouvant contenir qua» rante-trois lits ou tables, le » plus haut n'en auroit conte» nu que neuf. Le Prince » avoit fait revêtir les trois pre» miers côtés de ſa machine » de lames de fer bien jointes » & bien attachées avec des » clous, pour ne laiſſer aucune » priſe aux matières inflam» mables que les ennemis pour» roient jetter. La face étoit » garnie de fenêtres de gran» deur & de forme convena» bles aux différentes groſſeurs » des traits, ou des pierres qu'on » avoit deſſein de lancer ſur les » ennemis ou contre leurs mu» railles; & ces fenêtres avoient » auſſi des eſpèces de para» vens, qu'on faiſoit tomber » tout d'un coup pour ſe ga» rantir des mêmes attaques de » la part de l'ennemi. La ma» chine étoit revêtue en de» hors de matelats de peau » pleins de laine pour amortir » les coups de pierre ou de » roche qu'on pourroit lancer » contre elle. On avoit fait » faire pour chaque étage deux » eſcaliers fort larges, par l'un » deſquels on y portoit tout » ce qui y étoit néceſſaire, au » lieu qu'on ne ſe ſervoit de » l'autre que pour en deſcen» dre, afin de prévenir l'em-

» barras & la confuſion des » rencontres dans un ſeul. Pour » changer la machine de place » dans le beſoin, on avoit fait » ſur toute l'armée l'élite de » trois mille quatre cens hom- » mes des plus forts. Les uns » la pouſſoient par les pou- » tres du dedans, & les au- » tres les aidoient par les de- » hors; ce qui demandoit beau- » coup d'adreſſe & de cor- » reſpondance réciproque. «

Végece donne auſſi une ſorte de deſcription de ces eſpèces de tours, qu'on va joindre à celle qui précede. Ceux qui voudront entrer dans un plus grand détail de ces tours & des autres machines de guerre des Anciens, pourront conſulter le Traité de l'attaque & de la défenſe des places des Anciens par le chevalier Folard.

» Les tours, dit Végece, » ſont de grands bâtimens aſ- » ſemblés avec des poutres & » des madriers, & revêtus » avec ſoin de peaux crues ou » de couvertures de laine, » pour garantir un ſi grand » ouvrage des feux des enne- » mis; leur longeur ſe propor- » tionne ſur la hauteur; quel- » quefois elles ont trente pieds » en quarré, quelquefois qua- » rante ou cinquante, mais » leur hauteur excede les murs » & les tours de pierre les plus » élevées. Elle ſont montées » avec art ſur pluſieurs roues, » dont le jeu fait mouvoir ces » prodigieuſes maſſes. La place » eſt dans un danger évident, » quand la tour eſt une fois » jointe aux murailles; ſes éta- » ges ſe communiquent en de- » dans par des échelles, & elle » renferme différentes machines » pour prendre la ville. Dans » le bas étage eſt un bélier » pour battre en breche. Le » milieu contient un pont fait » de deux membrures, & gar- » ni d'un parapet de clayon- » nage. Ce pont, pouſſé en de- » hors, ſe place tout d'un coup » entre la tour & le haut » du mur, & fait un paſſage » aux ſoldats pour ſe jetter » dans la place. Le haut de » la tour eſt encore bordé de » combattans armés de longs » épieux, de fleches, de traits » & des pierres pour net- » toyer les remparts. Dès qu'on » en eſt venu là, la place eſt » bientôt priſe. Quelle reſſouce » reſte-t-il à des gens qui » ſe ſioient ſur la hauteur de » leurs murailles, lorſqu'ils en » voyent tout-à-coup une plus » haute ſur leur tête? «

Il y en a qui diſent que l'Hélépole eſt un nom générique, qui ſignifie toutes les machines dont on ſe ſervoit autrefois en aſſiégeant les villes, comme aujourd hui le nom d'artillerie ſignifie toutes les machines à feu qu'on employe. L'origine du nom d'Hélépole paroît favoriſer ce ſentiment; mais, outre que les mots compoſés ne ſignifient pas toujours ce que les mots ſimples dont ils ſont compoſés ſignifient, les deſcriptions détaillées que nous avons

de l'Hélépole, ne permettent pas de douter que ce ne fût une machine particuliere.

HÉLETES, *Heletes*, fleuve que d'autres nomment Haletes. *Voyez* Haletes.

HÉLÈS, *Heles*, (*a*) un des vaillans hommes de l'armée de David. Il eſt nommé Helès de Phalti dans les livres des Rois; mais, dans les Paralipomenes, il eſt nommé Helles Phalonite.

HÉLI, *Heli*, Hʾl (*b*) grand ſacrificateur, de la race d'Ithamar, mourut l'an du monde 2888, & 1116 avant l'ere chrétienne, après avoir été juge d'Iſraël pendant quarante ans, depuis l'an du monde 2848, juſqu'en 2888. Il ſuccéda à Abdon, & eut pour ſucceſſeur Samuël, dans le gouvernement du peuple; mais, dans la grande ſacrificature, il eut pour ſucceſſeur Achitob, ſon troiſième fils. Pendant qu'Héli jugeoit le peuple, & qu'il le gouvernoit dans ce qui regardoit le civil & le ſacré, Samſon faiſoit l'office de libérateur & de défenſeur d'Iſraël contre ſes ennemis, ſur-tout contre les Philiſtins.

On ignore la maniere dont Héli arriva à la ſouveraine ſacrificature, & dont cette dignité paſſa de la famille d'Eléazar dans celle d'Ithamar, d'où étoit Héli. Il y en a qui croyent que le ſouverain ſacerdoce fut déféré à Héli, à cauſe de la négligence, ou du bas-âge, ou du peu d'aptitude de ceux de la famille d'Éléazar. D'autres veulent qu'on le lui ait déféré en conſidération de ſa charge de Juge d'Iſraël. Ce qui eſt certain, c'eſt que cela ne s'étoit pas fait ſans une déclaration expreſſe de la volonté de Dieu.

Les enfans d'Héli étoient des enfans de Bélial, qui ne connoiſſoient point le Seigneur, ni le devoir des Prêtres à l'égard du peuple. Héli extrêmement vieux, ayant appris la maniere dont ſes enfans ſe conduiſoient à l'égard de tout le peuple d'Iſraël, & qu'ils dormoient avec les femmes qui venoient veiller à l'entrée du temple, leur dit: » Pourquoi » faites-vous toutes ces choſes » que j'apprends, ces crimes » déteſtables dont parle tout le » peuple? Ne faites plus cela, » mes enfans; car, il eſt bien » fâcheux que l'on publie de » vous que vous portez le peu- » ple du Seigneur à violer ſes » commandemens. Si un homme » peche contre un homme, on » lui peut rendre Dieu favora- » ble; mais, ſi un homme pé- » che contre le Seigneur, qui » priera pour lui? « Les enfans d'Héli n'écouterent point la voix de leur pere, parce que le Seigneur les vouloit perdre.

En ce tems-là, un homme de

(*a*) Reg. L. II. c. 23. v. 26. Paral. L. I. c. 11. v. 27.

(*b*) Reg. L. I. c. 1. v. 9. *& ſeq.* c. 2. v. 12. *& ſeq.* c. 3. v. 3. *& ſeq.* c. 4. v. 1. *& ſeq.* c. 14. v. 18. L. III. c. 2. v. 26, 27. Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 164. *& ſeq.*

Dieu

Dieu vint trouver Héli & lui dit: » Voici ce que dit le Seigneur; Ne me ſuis-je pas » fait connoître viſiblement à » la maiſon de votre pere, lorſqu'il étoit en Égypte ſous la » domination de Pharaon? Je » l'ai choiſi de toutes les tribus » d'Iſraël pour être mon Prêtre, pour monter à mon autel, pour m'offrir des parfums » & porter l'éphod en ma préſence; & j'ai donné part à la » maiſon de votre pere à tous » les ſacrifices des enfans d'Iſraël. Pourquoi avez-vous » foulé aux pieds mes victimes » & les dons que j'ai commandé » qu'on m'offrît dans le temple? » Et pourquoi avez-vous plus » honoré mes enfans que moi, » pour manger avec eux les » prémices de tous les ſacrifices » de mon peuple d'Iſraël? C'eſt » pourquoi, voici ce que dit » le Seigneur le Dieu d'Iſraël: » J'avois déclaré & promis que » votre maiſon & la maiſon de » votre pere ſerviroient à jamais devant ma face; mais, » maintenant je ſuis bien éloigné de cette penſée, dit » le Seigneur; car je glorifierai quiconque m'aura rendu » gloire, & ceux qui me mépriſent tomberont dans le mépris. Il va venir un tems que » je couperai votre bras & le » bras de la maiſon de votre » pere, enſorte qu'il n'y aura » point de vieillard dans votre » maiſon; & lorſque tout Iſraël » ſera dans la proſpérité, vous » verrez en la perſonne de vos » deſcendans un homme qui, » dans le lieu Saint, ſera l'objet de votre envie, & il n'y » aura jamais de vieillard dans » votre maiſon. Néanmoins, je » n'éloignerai pas entièrement » de mon autel tous ceux de » votre race; mais, je ferai que » vos yeux ſeront obſcurcis, » & que votre ame ſechera de » langueur; & une grande » partie de ceux de votre maiſon mourront, lorſqu'ils ſeront » venus en âge d'homme. La » marque que vous en aurez eſt » ce qui arrivera à vos deux » fils, Ophni & Phinées, qui » mourront tous deux en un même jour; & je me ſuſciterai » un Prêtre fidéle qui agira » ſelon mon cœur & ſelon mon » ame. Je lui établirai une maiſon fidele, & il marchera » toujours devant mon Chriſt. » Alors, quiconque reſtera de » votre maiſon, viendra ſe » proſterner devant le Pontife, » il ſuppliera qu'on lui procure » une pièce d'argent & un morceau de pain; & il dira, » donnez-moi, je vous prie, » une portion ſacerdotale, afin » que j'aie de quoi vivre. » Ces prédictions furent vérifiées lorſque ſous le règne de Salomon, l'exercice de la grande ſacrificature fut ôté à Abiathar de la famille d'Héli, & réſervé au ſeul Sadoc, qui étoit de la race d'Éléazar.

Cependant, les yeux d'Héli s'étoient obſcurcis, & il ne pouvoit voir. Il arriva un jour lorſqu'il étoit couché en ſon

lieu ordinaire, que Samuël dormant dans une des chambres de la maiſon du Seigneur, où étoit l'arche de Dieu, avant que la lampe ſacrée fût éteinte, le Seigneur appella Samuël, qui répondit, me voici. Il courut auſſi-tôt à Héli & lui dit, me voici, car vous m'avez appellé. Héli lui dit, je ne vous ai point appellé; retournez & dormez. Samuël s'en alla, & ſe rendormit. Le Seigneur appella encore une fois Samuël qui s'étant levé s'en alla à Héli & lui dit, me voici, car vous m'avez appellé. Héli lui répondit, mon fils, je ne vous ai point appellé; retournez & dormez. Or, Samuël ne connoiſſoit point encore les voies du Seigneur, & juſqu'alors ſa parole ne lui avoit point été révélée. Le Seigneur appella donc encore Samuël pour la troiſième fois, & Samuël ſe levant s'en alla à Héli, & lui dit, me voici, car vous m'avez appellé. Héli reconnut alors que le Seigneur appelloit l'enfant, & il dit à Samuël, allez & dormez; & ſi l'on vous appelle encore une fois, répondez, parlez, Seigneur, parce que votre ſerviteur vous écoute. Samuël s'en retourna donc en ſon lieu & s'endormit. Le Seigneur vint encore; & étant près de Samuël, il l'appella comme il avoit fait les autres fois: Samuël, Samuël. Samuël lui répondit, parlez Seigneur, parce que votre ſerviteur vous écoute. Et le Seigneur dit à Samuël: » Je vais faire une » choſe dans Iſraël, que nul » ne pourra entendre ſans être » frappé d'un profond étonnement. En ce jour-là je vérifierai tout ce que j'ai dit contre » Héli & contre ſa maiſon, je » commencerai & j'acheverai. » Car, je lui ai prédit que j'exercerois mon jugement contre » ſa maiſon, pour jamais, à cauſe » de ſon iniquité, parce que ſçachant que ſes fils ſe conduiſoient d'une manière indigne, » il ne les a point punis. C'eſt » pourquoi, j'ai juré à la maiſon d'Héli, que l'iniquité de » cette maiſon ne ſera jamais » expiée, ni par des victimes, » ni par des préſens. « Samuël demeura donc couché juſqu'au matin, qu'il alla ouvrir les portes de la maiſon du Seigneur; & il craignoit de dire à Héli la viſion qu'il avoit eue. Héli appella donc Samuël & lui dit: Samuël, mon fils. Il lui répondit, me voici. Héli ajoûta: » Qu'eſt-» ce que le Seigneur vous a dit? » Ne me le cachez point, je » vous prie; que le Seigneur » vous traite dans toute ſa ſé-» vérité, ſi vous me cachez » rien de toutes les paroles qui » vous ont été dites. « Samuël lui dit donc tout ce qu'il avoit entendu, ſans lui en rien cacher. Héli répondit, il eſt le Seigneur; qu'il faſſe ce qui eſt agréable à ſes yeux.

Il arriva dans ce tems-là que les Philiſtins s'aſſemblerent pour faire la guerre aux Hébreux. Le peuple d'Iſraël ſe mit auſſi en

campagne pour aller combattre les Philiſtins, & l'armée campa près de la pierre du ſecours. Les Philiſtins vinrent à Aphec, & ſe diſpoſerent à combattre Iſraël. La bataille s'étant donnée, les Iſraëlites furent battus, & les Philiſtins en tuerent environ quatre mille ſur le champ de bataille. Lorſque le peuple fut revenu dans le camp, les plus anciens d'Iſraël dirent: » Pourquoi le Seigneur nous a-» t-il frappés aujourd'hui de » cette plaie devant les Phi-» liſtins? Amenons ici de Silo » l'arche de l'alliance du Sei-» gneur, & qu'elle vienne au » milieu de nous, afin qu'elle » nous ſauve de la main de nos » ennemis. « Le peuple ayant donc envoyé à Silo, on en fit venir l'arche de l'alliance du Seigneur des armées, aſſis ſur les Cherubins; & les deux fils d'Héli, Ophni & Phinées accompagnoient l'arche de l'alliance de Dieu. Lorſque l'arche de l'alliance du Seigneur fut venue dans le camp, tout le peuple d'Iſraël jetta un grand cri dont la terre retentit. Mais, les Philiſtins ayant donné de nouveau la bataille, Iſraël fut défait. Tous s'enfuirent dans leurs tentes; & la défaite fut ſi grande du côté des Iſraëlites, qu'il demeura trente mille hommes de pied ſur la place. L'arche de Dieu fut priſe, & les deux fils d'Héli, Ophni & Phinées, y furent tués. Le jour même, un homme de la tribu de Benjamin, échappé du combat, vint en courant à Silo. Il avoit ſes habits déchirés & la tête couverte de pouſſière. Dans le tems que cet homme arrivoit, Héli étoit aſſis ſur ſon ſiege & tourné vers le chemin; car, ſon cœur trembloit de crainte pour l'arche de Dieu. Cet homme étant donc entré dans la ville, & ayant dit les nouvelles du combat, il ſe fit parmi tout le peuple des cris lamentables. Héli, ayant entendu le bruit de ces clameurs, dit, qu'eſt-ce que ce bruit confus que j'entends? Sur cela cet homme vint à Héli en grande hâte, & lui dit cette nouvelle. Héli avoit alors quatre-vingt-dix-huit ans; ſes yeux s'étoient obſcurcis, & il ne pouvoit plus voir. Cet homme dit à Héli, c'eſt moi qui reviens de la bataille, & qui ſuis échappé aujourd'hui du combat. Héli lui dit, qu'eſt-il arrivé, mon fils? Cet homme qui avoit apporté la nouvelle, lui répondit: » Iſ-» raël a fui devant les Philiſ-» tins; une grande partie du » peuple a été taillée en pièces; » vos deux fils. Ophni & Phi-» nées ont été tués; & l'arche » de Dieu a été priſe. « Lorſqu'il eut nommé l'arche de Dieu, Héli tomba de ſon ſiege à la renverſe, près de la porte; & s'étant caſſé la tête, il mourut.

Il eut pour ſucceſſeur, ſelon Joſephe & ſelon la plus commune opinion, Achitob ſon troiſième fils; ſelon d'autres, ce fut Achias qui lui ſuccéda. Il eſt certain qu'Achias étoit

grand-Prêtre au commencement du règne de Saül. Pluſieurs Anciens ont voulu mettre Samuël au rang des grands-Prêtres des Juifs ; mais, il eſt certain qu'il n'étoit pas de la race des Prêtres, mais ſeulement de celle des Lévites.

HÉLI, *Heli*, Hʻλ, (*a*) fils de Mathat & pere de Joſeph. Cet Héli, nommé dans S. Luc comme le dernier des ayeux de notre Sauveur J. C. ſelon la chair, eſt apparemment le même que S. Joachim pere de la ſainte Vierge, & connu dans pluſieurs monumens très-anciens, & très-reſpectés chez les Orientaux.

HELI, HELIACIM, HELCIAS, JOAKIM ſont à peu près le même nom ; & nous avons vu ci-deſſus le même grand-Prêtre nommé Hélcias, Joakim & Eliacim.

HÉLIADES, *Heliades*, (*b*) filles du ſoleil & de Clymene, & ſœurs de Phaëton. Ce dernier, s'étant chargé de la conduite du char de ſon pere, fut foudroyé par Jupiter & tomba dans la mer, à l'embouchure du Pô.

Les Héliades furent ſenſiblement affligées de la mort de leur frere. Elles répandirent de vaines larmes, & appelloient nuit & jour le malheureux Phaëton ; qui ne pouvoit entendre leurs plaintes. Elles s'attacherent pour ainſi dire ſur ſon tombeau, y contractèrent comme une habitude de ſe plaindre & de pleurer, & y pleurerent quatre mois entiers. Enfin, Phaëtuſe, qui étoit l'aînée, voulant s'aſſeoir ſur la terre, ſentit qu'elle ne pouvoit plus plier ſes genoux, & s'en plaignit à ſes ſœurs. En même-tems, Lampetie qui penſoit venir à ſon ſecours, fut retenue par des racines, en quoi ſes pieds avoient déja été convertis ; & la troiſième voulant s'arracher les cheveux, n'en arracha que des feuilles. L'une ſe plaint que ſes cuiſſes ſoient changées en un tronc d'arbre ; l'autre, que ſes bras ſe hauſſent & ſe convertiſſent en branches ; & tandis qu'elles s'étonnent de ce prodige, l'écorce monte peu-à-peu du ventre à l'eſtomac, & de l'eſtomac aux épaules, & enveloppe leurs bras & leurs mains. Enfin, il ne leur reſte que la bouche libre, dont elles appellent encore leur mere. Mais que fera cette malheureuſe ? Et que peut-elle faire autre choſe, que de ſuivre l'affection qui la pouſſe tantôt vers l'une & tantôt vers l'autre ? Que de leur donner des baiſers, tandis qu'elle le peut encore ? Toutefois ; ce n'eſt pas aſſez, elle tâche d'arracher leur corps du tronc qui les enveloppe, & en faiſant cet effort, elle arrache de petites branches, d'où il ſort en même-tems des gouttes de ſang, com-

(*a*) Luc. c. 3. v. 23.
(*b*) Diod. Sicul. pag. 210. Ovid. Metam. L. II. c. 9. Virg. Eclog. 6. v. 62. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. pag. 149. *& ſuiv.*

me de quelques bleſſures. » Epargnez-moi, ma chere mere, s'écrie la première qu'elle touche ; épargnez-nous, » je vous en conjure ; ne nous » faites point de nouveaux » maux ; vous déchirez notre » corps, en rompant ces arbres. Adieu pour la dernière » fois ; l'écorce qui monte, » nous ferme la bouche. » Il en coula auſſi tôt des larmes qui s'endurcirent au ſoleil, & ſe changerent en grains d'ambre, en tombant de ces nouveaux arbres.

*Explication de la Fable des Héliades.*

Cette fable eſt comme un triomphe de l'amitié fraternelle, où les perſonnes même qui triomphent, ne laiſſent pas de perdre la vie ; mais, on peut dire auſſi qu'elles ne triompheroient pas ſi elles ne mouroient, puiſqu'on n'auroit pu juger autrement de l'excès de leur amitié. Néanmoins, comme leurs larmes & leurs plaintes ne ſervent qu'à les perdre, & qu'elles furent inutiles à Phaëton, cette fable nous veut apprendre par l'aventure de ces filles à garder la modération dans les afflictions & dans les adverſités.

L'on feint qu'elles ont été changées en arbres, parce que quand on ſe laiſſe emporter à la douleur, & que l'on ſouffre qu'elle ſoit plus forte que la raiſon, l'on en tombe quelquefois dans une ſtupidité ſi étrange, qu'on ne reſſemble plus à un homme. Et quoique l'on n'en meure pas, ou peut dire cependant qu'on ne vit alors que de la vie des arbres & des plantes. Auſſi parmi les Latins le mot *truncus*, qui ſignifie un tronc d'arbre, ſignifie auſſi par métaphore un homme ſtupide & hébêté.

Mais, pourquoi a-t-on feint qu'il ſortit de l'ambre de ces arbres, en quoi les ſœurs de Phaëton furent converties ? L'on a feint cela, ce ſemble, pour montrer que les larmes qu'on verſe à la mort de ſes parens & de ſes amis ſont précieuſes & belles, lorſqu'elles ſont des témoins d'une véritable amitié. Car, autrefois l'ambre étoit plus précieux qu'aujourd'hui, puiſque les dames Romaines le mettoient entre leurs ornemens, comme Ovide le témoigne dans cette fable, quand il dit en parlant de l'ambre qui ſort de ces arbres :

*Quæ lucidus amnis,*
*Excipit, & nuribus mittit geſtanda Latinis.*

Au reſte, cette fiction ne tient pas ſi fort de la fable, qu'elle ne tienne auſſi de l'hiſtoire. En effet, on dit que Phaëton étoit fils d'un Roi qui regnoit aux environs du Pô ; que comme il menoit lui-même un chariot ſur les bords de ce fleuve, ſes chevaux l'y emporterent, & qu'il y mourut ; que ſes ſœurs en eurent tant d'affli-

tion qu'elles en devinrent comme ſtupides, & que cela a fait dire qu'elles avoient été changées en arbres.

Maintenant, s'il eſt permis de faire ici le Naturaliſte, on peut croire que par les ſœurs de Phaëton converties en arbres, on veut nous apprendre que de l'humidité de la terre & de la chaleur du ſoleil, il naît ordinairement pluſieurs eſpeces d'arbres & de plantes; & que parce que la dernière humeur que la force de la chaleur fait ſortir des arbres ou des corps des bêtes, eſt la plus craſſe & la plus épaiſſe, l'on dit qu'il ſortit de ces arbres de l'ambre, qui eſt une eſpece de gomme, ſi l'on en croit quelques-uns; car il y en a beaucoup qui penſent qu'il ne coule pas des arbres, mais de certains rochers, & c'eſt l'opinion la plus commune.

Les Anciens ne ſont pas d'accord ſur la nature du changement des Héliades, quoique l'opinion la plus commune ſoit qu'elles furent métamorphoſées en peupliers. Virgile fait dire dans une de ſes Eglogues à Silene, qu'elles furent changées en aulnes; cependant, dans le dixième Livre de l'Énéïde, il revient au ſentiment commun, puiſqu'il nous apprend que Cygnus paſſoit ſes jours à déplorer la perte de ſon cher Phaëton à l'ombre des peupliers, en quoi les ſœurs de ce malheureux Prince avoient été changées. Il y avoit encore à ce ſujet une troiſième opinion, qui les faiſoit changer en larix, arbre ſemblable au pin, & dont la gomme eſt une eſpèce de térébentine. La famille Accoleia, originaire des environs du Pô, ſelon Fulvius Urſinus, avoit pris à cauſe de cela le ſurnom de Lariſcola; & dans la médaille qui nous reſte de cette famille, on voit d'un côté la tête d'une femme, que les Auteurs croyent être celle de Clymene, mere de Phaëton, avec cette inſcription, *P. Accoleius Lariſcola*, & au revers, trois femmes métamorphoſées en larix, qui ſont les trois ſœurs de Phaëton. Vitruve & Pline diſent que le larix ne ſe trouve qu'aux environs du Pô; qu'il jette une gomme, & qu'il ne brûle point; c'eſt-à-dire, qu'il brûle difficilement à cauſe des ſucs humides dont il eſt chargé, & non pas, comme le rapporte Palladius ſur la foi de quelque Ancien, par la haine qu'il avoit contre le feu qui avoit conſumé ſon frere.

HÉLIADES, *Heliadæ*, (*a*) Ἡλιάδαι, nom, qui, ſelon Diodore de Sicile, étoit commun à ſept freres, fils d'Hélius, roi de l'iſle de Rhode. Ces ſept freres étoient Ochime, Cercaphe, Macar, Actis, Ténagès, Triopas & Candale.

Lorſque les Héliades eurent atteint l'âge d'homme, le ſoleil

(*a*) Diod. Sicul. pag. 226, 227.

leur prédit que Minerve habiteroit toujours parmi les peuples qui les premiers feroient des ſacrifices en ſon honneur. Les Athéniens furent inſtruits de cet Oracle dans le même tems; en ſorte que les Héliades ſe preſſant trop oublierent d'apporter le feu avant la victime; au lieu que Cécrops, roi des Athéniens, diſpoſa mieux le ſacrifice qu'il faiſoit de ſon côté. Quoi qu'il en ſoit, cette mépriſe donna lieu à une cérémonie particuliere à l'iſle de Rhode.

Les Héliades ne laiſſerent pas de ſe diſtinguer des autres hommes par divers genres de connoiſſances & ſur-tout par l'Aſtronomie. Ils firent une ſçience de la navigation, ils partagerent l'année en ſaiſons. Ténagès le plus habile d'entre eux, périt par la jalouſie de ſes freres. Le crime ayant été découvert, tous ſes auteurs prirent la fuite. Macar ſe retira à Lesbos, & Candale dans l'iſle de Cos. Actis étant paſſé en Egypte y bâtit la ville d'Héliopolis en l'honneur du ſoleil ſon pere, & enſeigna le cours des aſtres aux Egyptiens. Triopas venant dans la Carie, ſe ſaiſit d'un promontoire qui fut dès-lors appellé Triopéon. Pour les autres Héliades qui n'avoient point eu de part au meurtre de leur frere, ils demeurerent dans l'iſle de Rhode; & bâtirent la ville d'Achaïe dans un territoire appellé Ialyſie. Leur aîné & leur roi nommé Ochime épouſa Hégétorie une des Nymphes de l'iſle. Il en eut pour fille Cydippe, qu'on nomma depuis Cyrbie. Cercaphe l'ayant épouſée dans la ſuite, ſuccéda à la couronne de ſon frere; & il eut lui-même pour ſucceſſeur ſes trois fils Lyndus, Ialyſus & Camirus.

HÉLIAQUES, *Haliaca*, (*a*) fêtes & ſacrifices qu'on faiſoit dans l'antiquité, en l'honneur du ſoleil, que les Grecs nommoient Ἥλιος. Son culte paſſa des Perſes en Cappadoce, en Grece, & à Rome, où il devint très-célebre. Nous aurons beaucoup de choſes à en dire, que nous renvoyons aux articles Mithras & Mithriaques.

HÉLIASTE, *Heliaſtes*, (*b*) Ἡλιαστὴς, membre du plus nombreux Tribunal de la ville d'Athenes.

Le Tribunal des Héliaſtes n'étoit pas ſeulement le plus nombreux d'Athenes, il étoit encore le plus important, puiſqu'il s'agiſſoit principalement dans ſes déciſions, ou d'interpréter les loix obſcures, ou de maintenir celles auxquelles on pouvoit avoir donné quelque atteinte.

Les Héliaſtes étoient ainſi nommés, ſelon quelques-uns, du mot ἁλίζω, j'aſſemble en grand nombre, & ſelon d'autres, de ἥλιος, le ſoleil, parce

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 17.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 68. *& ſuiv.* T. XVIII. p. 87. *& ſuiv.*

qu'ils tenoient leur tribunal dans un lieu découvert, qu'on nommoit ἡλιαία.

C'étoient les Theſmothetes qui convoquoient l'aſſemblée des Héliaſtes, qui étoit de mille, & quelquefois de quinze cens juges. Selon Harpocration, le premier de ces deux nombres ſe tiroit de deux autres Tribunaux, & celui de quinze cens ſe tiroit de trois. M. de Valois, dans ſes notes ſur cet Auteur, rapporte l'opinion de Stéphanus, qui dit que ce Tribunal étoit un démembrement de quatre autres; ſçavoir, de celui des Cinq cens, lequel fut enfin porté juſqu'à ſix cens juges; de celui des Cinquante, de celui des Deux cens, & de celui des Mille; ce qui ne ſçauroit jamais produire le nombre fixe de mille, encore moins celui de quinze cens, dont le tribunal des Héliaſtes étoit quelquefois compoſé. Ainſi, M. Blanchard croit que pour remplir ce nombre, les Theſmothetes y appelloient ceux de chaque Tribu qui étoient ſortis les derniers des fonctions qu'ils avoient exercées dans un autre Tribunal.

Quoi qu'il en ſoit, il paroît que les aſſemblées des Héliaſtes n'étoient pas fréquentes, puiſqu'elles auroient interrompu le cours des affaires ordinaires, & l'exercice des tribunaux réglés.

Les Theſmothetes étoient chargés de faire payer à chacun de ceux qui avoient aſſiſté à ce tribunal, trois oboles pour leur droit de préſence, ce qui revient à deux ſeſterces Romains, ou une demi-drachme; c'eſt de-là qu'Ariſtophane les appelle les confreres du Triobole. Ils étoient auſſi condamnés à l'amende s'ils étoient arrivés trop tard; & même, quand ils ſe préſentoient après que les Orateurs avoient commencé à parler, ils n'étoient point admis. Le fonds de cette dépenſe ſe tiroit du tréſor public, & cette ſolde s'appelloit μισθὸς ἡλιαστικός.

L'aſſemblée ſe formoit, ſelon Ariſtophane, d'abord après le lever du ſoleil. Que ſi le froid & la neige obligeoit à ne la pas tenir en plein air, les juges avoient du feu, mais nous ne voyons aucun veſtige qui nous puiſſe déſigner l'endroit où elle ſe tenoit en ces tems de faiſon rigoureuſe, non plus que dans les autres; nous voyons ſeulement, que pour entretenir le bon ordre, cette aſſemblée étoit renfermée dans une double enceinte. La première étoit une eſpèce de treillage, qui étoit d'eſpace en eſpace interrompu par des portes, au deſſus deſquelles étoient les dix ou douze premières lettres de l'alphabet Grec peintes en rouge, pour donner entrée aux Officiers qui devoient compoſer le tribunal, chacun ſelon le caractere ſpécifique de ſa tribu. Des Huiſſiers, auxquels ils montroient la ba-

guette qui leur avoit été envoyée par les Thesmothetes à l'effet de la convocation, en reconnoissoient le caractere pour les introduire, & pour en exclurre ceux qui s'y seroient présentés sans autorité. La seconde enceinte, qui étoit à 50 pieds de distance de la première, étoit une espece de sangle ou de corde qui n'empêchoit point le peuple curieux, qui se répandoit autour de la première enceinte, de voir ce qui se passoit dans la seconde à une distance assez considérable, pour ne pas dissiper l'attention des juges par le bruit qui se fait nécessairement dans ce concours tumultueux d'un peuple assemblé, & échauffé par des vues d'interêt ou d'affection particuliere.

On distribuoit à chacun de ceux qui étoient admis dans la première enceinte deux pieces de cuivre, dont l'une étoit percée, sans que nous puissions présumer que ce fût pour éviter d'être trompé à cause de l'obscurité du lieu où se tenoit cette assemblée, qui commençoit après le soleil levé, & qui finissoit au coucher du soleil. Ces pieces de cuivre avoient été mises à la place des petites écailles marines, qui furent d'abord employées à cet usage. Le Roi, qui avoit indiqué cette assemblée, y assistoit; les Thesmothetes lisoient les noms de ceux qui devoient la composer, & chacun prenoit sa place à mesure qu'il étoit appellé; après quoi, si les Exégetes qui étoient mandés, & dont la fonction étoit d'observer les prodiges, & d'avoir soin des choses sacrées, ne s'opposoient point, on ouvroit l'audience.

De tous les monumens qui nous restent sur les assemblées des Héliastes, le plus précieux est le serment que prêtoient ces juges entre les mains des Thesmothetes. Démosthene nous l'a conservé dans l'oraison contre Timocrate, qui, corrompu par l'argent de ceux qui étoient dépositaires des effets pris sur un vaisseau de Naucratis, & qui différoient de rendre leur compte, avoit rendu une loi, par laquelle il étoit permis aux prisonniers détenus pour dettes publiques de sortir en donnant caution; & cet Orateur en fit usage comme d'un de ces grands traits, capables de remuer tout un auditoire. C'est contre cette loi que Démosthene fait le discours, où pour intéresser plus vivement la multitude, il leur fait lire à haute voix le serment des Héliastes, que nous allons rapporter pour faire mieux juger de la considération où étoit ce Tribunal, & de l'importance des affaires qui y étoient décidées.

» Je jugerai selon les loix » & les décisions du peuple » d'Athenes, & du sénat des » Cinq cens.

» Je ne donnerai point mon » suffrage pour l'établissement » d'un tyran, ni pour l'oligar» chie.

» Je ne conſentirai point à » ce qui pourra être dit ou » opiné, qui conduiſe à don- » ner atteinte à la liberté ou à » l'union du peuple d'Athenes.

» Je ne me prêterai point à » la réduction des dettes des » particuliers, ni à la diſtribu- » tion ou à la diviſion de la » terre ou des maiſons des Athé- » niens.

» Je ne rappellerai point les » exilés, ni ceux qui ont été » condamnés à mort,

» Je ne forcerai point à ſe » retirer, ceux à qui les loix » & les ſuffrages du peuple & » du Tribunal ont permis de » reſter.

» Je ne me préſenterai point » moi-même, & je ne ſouffrirai » point qu'aucun autre, en lui » donnant mon ſuffrage, entre » dans aucune fonction de ma- » giſtrature, s'il n'a auparа- » vant rendu ſes comptes » de la fonction qu'il a exercée.

[Ceci s'entend des neuf Archontes, du chef de la religion, & de ceux qui ſont ballottés le même jour que les neuf Archontes, le Héraut, l'Ambaſſadeur & les Aſſeſſeurs.]

» Je ne ſouffrirai pas que le » même homme ait deux fois la » même fonction, ou que le mê- » me homme ſoit employé dans » deux fonctions la même année.

» Je ne recevrai aucun pré- » ſent dans la vue de l'exer- » cice de ma fonction d'Hé- » liaſte, ni par moi-même, ni » par aucun autre pour moi, » ni par aucun autre dont je » puiſſe avoir connoiſſance, » par ſurpriſe ou par aucune » autre voie.

» Je déclare que je n'ai pas » moins de trente ans.

» Je donnerai mon attention » égale à l'accuſateur & à l'ac- » cuſé, & je donnerai mon » ſuffrage ſur ce qui aura été » mis en conteſtation.

» J'en jure par jupiter, par » Neptune & par Cérès.

» Et ſi je viole quelqu'un de » mes engagemens, je les con- » jure d'en faire tomber la pu- » nition ſur moi & ſur ma fa- » mille par notre ruine.

» Je les prie de m'accorder » toutes ſortes de proſpérités, » ſi je ſuis fidele à mon ſer- » ment. »

Il faut lire ce qui ſuit ce ſerment dans Démoſthene, pour connoître avec quelle éloquence il en fait uſage, & comment il en applique les principes à la cauſe qu'il défend.

Voilà donc un des motifs de ces aſſemblées. Elles avoient encore lieu, ſelon Ariſtote, lorſqu'il étoit queſtion de créer quelque nouveau Magiſtrat, à la place d'un Officier mort, afin que ce changement fût appuyé de l'autorité publique. Il eſt ſurprenant que Pauſanias ſi accoutumé à des détails, ne nous fourniſſe rien pour nous mettre au fait de ce Tribunal; tout ce qu'il en dit, c'eſt que le plus nombreux des tribunaux, & celui où les citoyens s'aſſembloient en plus grand nombre, s'appelloit Hélicé.

Diogene Laërce, dans la vie de Solon, prétend que ce fut dans une de ces aſſemblées des Héliaſtes, que Piſiſtrate vint ſe préſenter couvert des bleſſures & des meurtriſſures qu'il s'étoit faites, pour attendrir le peuple contre ſes prétendus ennemis, qui jaloux, diſoit-il, de la bonté que le peuple lui marquoit, parce qu'il prenoit ſes intérêts contre les plus puiſſans, étoient venus l'attaquer pendant qu'il étoit à la chaſſe. Il réuſſit dans ſon deſſein, on lui accorda une garde dont il ſe ſervit pour s'emparer de la ſouveraineté, dans laquelle il ſe maintint trente-trois ans. Le pouvoir de ce tribunal paroît d'autant mieux dans cette conceſſion, que Solon qui y étoit préſent, & qui fit ce qu'il put pour s'oppoſer à cette réſolution, ne put en venir à bout.

Athénée nous a conſervé un fragment du comique Poſidippe, qui dit que la fameuſe courtiſanne Phryné, dont les richeſſes étoient ſi grandes, qu'elle offrit de rétablir les murailles de Thebes ruinées par Alexandre, ſi on vouloit lui faire l'honneur d'employer ſon nom dans une inſcription qui en fît mention, fut traduite devant le tribunal des Héliaſtes, où les larmes qu'elle répandit, & les careſſes qu'elle fit aux juges en les ſollicitant, eurent bien de la peine à lui ſauver la vie, & à la garantir du châtiment que l'on croyoit que méritoit la corruption qu'elle entretenoit, en ſéduiſant également les perſonnes de tout âge.

Ces trois exemples de cauſes portées au tribunal des Héliaſtes, peuvent ſuppléer au ſilence des Hiſtoriens ſur l'autorité de ce tribunal, & ſur l'importance des affaires qui s'y traitoient.

Paſſons à la maniere dont les juges y donnoient leurs ſuffrages. Il y avoit une ſorte de vaiſſeau ſur lequel étoit un tiſſu d'oſier, & par-deſſus deux urnes, l'une de cuivre & l'autre de bois; au couvercle de ces urnes étoit une fente garnie d'un quarré long, qui large par le haut, ſe rétreciſſoit par le bas, comme nous voyons à quelques troncs anciens dans nos Égliſes.

L'urne de bois, nommée κύριος, étoit celle où les juges jettoient le ſuffrage de la condamnation de l'accuſé; celle de cuivre, nommée ἄκυρος, recevoit les ſuffrages portés pour l'abſolution.

Ariſtote obſerve que Solon, qui penſoit à rendre ſon peuple heureux, & qui trouva de ſon tems l'Ariſtocratie établie par l'élection des neuf Archontes, Officiers annuels, dont le pouvoir étoit preſque ſouverain, voulut adoucir cette charge, & y apporter le tempérament de pouvoir appeller du jugement de ces Magiſtrats au peuple appellé par le ſort à porter ſon ſuffrage, après avoir prêté le ſerment des Héliaſtes, dans un lieu d'Athenes près du Panathé-

née, où Hiſſus avoit autrefois calmé le peuple animé à la ſédition, en l'engageant par ſerment à ſe réunir. On obſerve encore, que, dans le ſerment des Héliaſtes, on n'invoque point, comme dans les autres Tribunaux, le Dieu Apollon.

On a remarqué que dans le ſerment des Héliaſtes, on s'engageoit à ne ſe laiſſer point corrompre par ſollicitation ni par argent, par ſoi-même ou par des gens interpoſés; il y avoit une amende très-ſévère pour ceux qui étoient convaincus de cette prévarication. Les Décemvirs à Rome prononcerent la peine de mort contre ce crime; mais, Aſconius obſerve que cette peine fut modérée dans la ſuite, & que ſelon la grieveté du fait, le coupable étoit chaſſé du Sénat, ou banni pour un tems.

HÉLICAON, *Helicaon*, (*a*) Ἑλικάων. fils d'Anténor, épouſa Laodice, une des plus belles filles de Priam. Le Poëte Leſchée nous apprend qu'Hélicaon, ayant été bleſſé en combattant de nuit, fut reconnu & ſauvé par Ulyſſe.

HÉLICE, *Helice*, (*b*) Ἑλίκη, ville du Péloponnèſe dans l'Achaïe, étoit ſituée ſur le bord de la mer à quarante ſtades d'Egium. C'étoit autrefois une ville où les Ioniens avoient un temple célebre dédié à Neptune Héliconius. Ils diſoient que le culte de ce Dieu s'étoit perpétué chez eux, depuis que, chaſſés par les Achéens, ils ſe retirerent à Athenes, & qu'enſuite ils allerent chercher fortune vers les côtes de l'Aſie mineure. Il eſt parlé dans Homère, & d'Hélice, & de Neptune Héliconius.

Après un long eſpace de tems, pendant lequel cette ville avoit joui d'une très-grande réputation, il arriva, dit-on, que ceux qui l'habitoient, manquant de parole à de pauvres ſuppliants qui s'étoient réfugiés dans le temple de Neptune, les égorgerent; la colere du Dieu ne tarda pas à éclater ſur eux par un tremblement de terre, qui non ſeulement renverſa leurs maiſons, mais anéantit leur ville, au point qu'il n'en reſta pas le moindre veſtige. Pour l'ordinaire, dit Pauſanias, ces tremblemens de terre qui bouleverſent de tems en tems certaines contrées ſont annoncés par des pronoſtics qui les précedent, comme ſont des pluies continuelles, ou de longues ſéchereſſes, ou un dérangement de ſaiſons qui fait ſentir le chaud en hiver, ou le diſque du ſoleil, qui tantôt s'obſcurcit & tantôt paroît tout en feu, ou le deſſéchement ſubit des fontaines, ou des tourbillons de vent qui déracinent

(*a*) Homer. Iliad. L. III. v. 123, 124. Pauſ. p. 661.

(*b*) Herod. L. I. c. 145. Pauſ. pag. 397, 409, 445. *& ſeq.* Strab. pag. 384. *& ſeq.* Ptolem. L. III. c. 16. Plin. T. I. pag. 192. Homer. Iliad. L. II. v. 82. L. VIII. v. 203. Diod. Sicul. p. 482. *& ſeq.*

les plus gros arbres ; ou des feux céleſtes qui parcourent le vaſte eſpace des airs, laiſſant après eux une longue traînée de lumiere, ou de nouveaux aſtres qui paroiſſent tout-à-coup & nous rempliſſent d'effroi, ou des vapeurs peſtilentielles qui ſortent du ſein de la terre ; tels ſont les ſignes dont le ciel ſe ſert pour avertir les hommes. Ainſi raiſonne Pauſanias. Il s'étend enſuite ſur les tremblemens mêmes, dont il diſtingue pluſieurs ſortes. Le plus dangereux de tous, il le compare à ce feu intérieur qui agite quelquefois le corps humain ; car, comme la fièvre, dit-il, ſe manifeſte par pluſieurs ſymptômes & ſur-tout par le battement de l'artere du bras, de même des vents ou des feux ſouterreins venant à ſe combattre dans le ſein de la terre, pouſſent vers ſa ſuperficie tout ce qui leur fait obſtacle, à peu près comme ces taupes, qui, en travaillant ſous la terre, l'élèvent & la font bourſoufler. C'eſt alors que la terre ébranlée juſques dans ſes fondemens & s'ouvrant tout-à-coup, on voit tout ce qui eſt bâti deſſus, fondre & s'abîmer, ſans qu'il en demeure aucun veſtige ; & ce fut ainſi que périt Hélice. Au tremblement de terre, on dit qu'il ſe joignit un autre malheur cauſé par la ſaiſon, un débordement de la mer qui inonda la ville & tout le païs d'alentour ; le bois ſacré de Neptune fut tellement ſubmergé qu'à peine voyoit-on la cime des arbres ; de ſorte que le courroux du Dieu, armant pour ainſi dire ces deux élémens tout à la fois contre cette miſérable ville, elle fut engloutie avec tous ſes habitans.

Cet évenement arriva durant qu'Aſtéus étoit Archonte à Athenes la quatrième année de la cent-unième Olympiade, en laquelle Damon de Thurium fut proclamé vainqueur pour la première fois à Olympie. Tous les habitans ayant péri ſous les ruines de la ville, ceux d'Egium s'emparerent de tout le territoire des environs, & le poſſédoient encore du tems de Pauſanias. Strabon qui parle auſſi de ce châtiment de la ville d'Hélice, en met l'époque deux ans avant la bataille de Leuctres.

Quoique cette ville eût été ruinée entièrement, il en reſtoit encore quelque choſe, lorſque Pauſanias écrivoit. Ce n'étoit plus alors qu'un bourg comme l'aſſure cet Auteur. On pourroit dire que c'eſt la même choſe que la ville de ce nom que Ptolémée met dans l'Achaïe, ſi cette dernière n'étoit placée par ce Géographe dans les terres ; au lieu que le bourg d'Hélice de Pauſanias étoit ſur le bord de la mer.

Il y a eu quelques-autres villes du même nom. 1°. Une dans la Thrace, entre l'Œſcus & les montagnes, ſur la route de Sardique à Philippopolis. 2°. Une autre dans l'Aſie mineure, ſur le Pont-Euxin, vers

la Cappadoce. 3°. Deux dans la Grece, l'une dans la Béotie, l'autre dans la Theſſalie.

HÉLICE, *Helice*, Ἑλίκη, nommée auſſi Calliſto. *Voyez* Calliſto.

HÉLICE, *Helice*, (*a*) Ἑλίκη, fille de Sélinus, fut mariée à Ion. Ce Prince bâtit une ville qu'il nomma Hélice du nom de ſa femme.

On dit qu'une fille de Danaüs porta auſſi le nom d'Hélice.

HÉLICE, *Helice*, (*b*) machine à traîner, dont on attribue l'invention à Archimède. Hiéron, roi de Syracuſe, après avoir fait conſtruire la moitié de ſon fameux navire, ordonna qu'on trainât dans la mer cette partie, afin que tandis qu'elle ſeroit dans l'eau, on travaillât à faire le reſte. On étoit fort embarraſſé à remuer une machine ſi énorme; mais, Archimède en vint à bout avec le ſecours de fort peu de gens; il inventa pour cela l'Hélice, avec laquelle il exécuta en très-peu de tems cette entrepriſe.

HÉLICÉENS, *Helicenſes*, Ἑλικεῖς, les Habitans d'Hélice dans l'Achaïe. *Voyez* Hélice.

HÉLICON, *Helicon*, (*c*) Ἑλικών, fleuve de Grèce, dans la Macédoine, ſelon Pauſanias. Il couloit auprès de Dium, & delà il continuoit ſon cours l'eſpace de ſoixante-quinze ſtades; puis diſparoiſſant tout-à-coup, il reparoiſſoit vingt-deux ſtades plus loin, non plus ſous le nom d'Hélicon, mais ſous celui de Baphyre, & pour lors devenu navigable, il alloit enfin ſe jetter dans la mer. Les habitans de Dium diſoient qu'autrefois l'Hélicon conſervoit ſon lit ſans changer de nom, depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure, mais que les femmes qui tuerent Orphée, ayant voulu ſe purifier dans ce fleuve, il rentra ſous terre pour ne pas faire ſervir ſes eaux à cet uſage.

Ptolémée, par un renverſement de lettres, nomme ce fleuve Pharybe, Φαρύβος.

HÉLICON, *Helicon*, (*d*) Ἑλικών, fleuve de Sicile, ſelon Ptolémée, dans ce qu'il appelle la côte occidentale, mais pour parler plus juſte dans la partie orientale de la côte du nord de cette iſle. Son nom moderne eſt Oliveri; il le prend du bourg d'Oliveri, qui eſt à ſon embouchure.

HÉLICON, *Helicon*, (*e*) Ἑλικών, montagne de Grèce dans la Béotie, à l'entrée & aux confins de la Phocide. Elle étoit conſacrée aux Muſes.

(*a*) Pauſ. p. 396.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 257.
(*c*) Pauſ. pag. 587. Ptolem. L. III. c. 13.
(*d*) Ptolem. L. III. c. 4.
(*e*) Strab. pag. 379, 409, 410, 471. Pauſ. pag. 582. *& ſeq.* Ptolem. L. III. c. 15. Plin. Tom. I. pag. 191, 197. Virg. Æneid. L. VII. v. 641. L. X. v. 163. Xenoph. pag. 519. Plut Tom. I. p. 450. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. pag. 222, 230.

Strabon lui donne beaucoup d'étendue dans ſa longueur ; car, ſelon lui, elle touchoit à la Phocide par la partie ſeptentrionale de cette province, & en partie auſſi au couchant, & avançoit juſqu'au port Mychos, qui étoit le dernier de la Phocide. Il ajoute que ſur cette montagne il y avoit un temple dédié aux Muſes, la fontaine d'Hippocrene & la grotte des Nymphes Libéthrides. A l'égard de la grotte, elle n'étoit pas unique ; il y en avoit en d'autres lieux qui portoient le même nom. Cette montagne eſt devenue fameuſe par l'honneur que les Poëtes lui ont fait de la célébrer dans leurs ouvrages.

L'Hélicon, ſelon Pauſanias, étoit de toutes les montagnes de la Grèce la plus fertile, celle où il y avoit le plus d'arbres de toute eſpece, & où croiſſoit ſur-tout le meilleur pourpier. Ceux qui l'habitoient aſſuroient que l'on n'y trouvoit aucune herbe, aucune racine vénéneuſe, & que pour cette raiſon les ſerpens n'y étoient pas dangereux ; de ſorte que quand par hazard on en étoit piqué, on ne s'en embarraſſoit pas plus que ſi l'on eût été ſûr d'avoir, à point nommé, dit Pauſanias, quelqu'un de la race des Pſylles, ou d'excellente thériaque.

On croit que ce ſont Ephialtès & Otus qui ont ſacrifié les premiers aux Muſes ſur le mont Hélicon, & qui leur ont conſacré cette montagne. On croit auſſi que ce ſont eux qui ont bâti Aſcra. En allant au bois ſacré des Muſes, on trouvoit ſur la gauche la fontaine Aganippé, ainſi appellée du nom d'une fille du Permeſſe ; car, le Permeſſe couloit autour du mont Hélicon. Si on prenoit enſuite le chemin du bois, on voyoit une ſtatue de marbre d'Euphemée qui fut, dit-on, la nourrice des Muſes. Près de cette ſtatue étoit celle de Linus dans une niche de rocaille, creuſée en manière de grotte.

Les ſtatues des trois premières muſes étoient de la façon de Céphiſodote. Un peu plus loin on en voyoit trois autres qui étoient encore de lui. Les trois qui ſuivoient étoient de Strongilion, de tous les ſtatuaires celui qui réuſſiſſoit le mieux à repréſenter des chevaux & des bœufs. Olympioſthène avoit fait les trois dernières. Mais, le mont Hélicon étoit orné de bien d'autres ſtatues. On y voyoit un Apollon en bronze, & un Mercure ; ces dieux ſe diſputoient une lyre. Le Bacchus étoit un ouvrage de Lyſippe. Il y en avoit un autre debout qui étoit de Myron, & la plus belle ſtatue qui fût ſortie de ſes mains après l'Erechthée qui étoit à Athenes ; c'étoit un préſent de Sylla, non qu'il l'eût fait faire à ſes dépens, mais il l'avoit enlevée aux Orchoméniens de Minyes pour la donner aux Theſpiens ; ce que les Grecs appelloient, *honorer les Dieux*

*avec l'encens d'autrui.* On voyoit auſſi les ſtatues de quelques Poëtes & de quelques muſiciens célebres, entre autres Thamyris déja frappé d'aveuglement, & voulant encore jouer de ſa lyre toute caſſée qu'elle étoit. Arion le Méthymnéen étoit aſſis ſur un Dauphin. Mais, celui qui avoit fait la ſtatue de Sacadas d'Argos, pour n'avoir pas entendu le commencement d'une ode de Pindare où il eſt parlé de ce joueur de flûte, l'avoit repréſenté ſi petit, que ſa flûte étoit auſſi grande que lui. Héſiode étoit auſſi repréſenté aſſis, tenant une cythare ſur ſes genoux, quoique la Cythare ne ſoit pas le ſymbole de ce Poëte; car, lui-même nous apprend qu'il chantoit ſes vers une branche de laurier à la main. Orphée de Thrace avoit la Religion à côté de lui; il étoit environné de bêtes féroces qui étoient toutes en bronze ou en marbre.

On voyoit encore au Mont Hélicon, la ſtatue de cette Arſinoé que Ptolémée épouſa, quoiqu'il fût ſon propre frere. Elle étoit à cheval ſur une autruche de bronze; c'eſt une eſpece d'oiſeau qui a des aîles, mais qui ne vole point, parce qu'il eſt ſi gros qu'il ne peut s'élever en l'air. On voyoit au même lieu une biche qui allaitoit le petit Téléphus fils d'Hercule, enſuite un bœuf, & un peu plus loin une ſtatue de Priape qui méritoit l'attention des curieux. On montroit auſſi pluſieurs trépieds, parmi leſquels il y en avoit un fort ancien, qu'Héſiode, dit-on, remporta pour prix de Poëſie à Chalcis ſur l'Euripe.

Tous les environs du bois ſacré étoient habités. Les Theſpiens y célébroient chaque année une fête en l'honneur des Muſes, & une autre en l'honneur de Cupidon. Dans ces fêtes, il y avoit des prix non ſeulement pour les muſiciens, mais auſſi pour les athletes qui ſe diſtinguoient le plus. Vingt ſtades au deſſus du bois, on trouvoit la fontaine du cheval, ou l'Hippocrene, ainſi appellée, parce que le cheval de Bellérophon la fit ſortir en frappant du pied contre terre.

Le Lamus, fleuve peu conſidérable, avoit ſa ſource au mont Hélicon.

Spon, dans ſon voyage de Grece, dit qu'on nomme préſentement cette montagne Zagara. Wheler, ſon compagnon de voyage, s'étend davantage ſur cette matiere. » Les Turcs, » dit-il, appellent aujourd'hui » cette montagne Zagara à » cauſe de la grande quantité » de lievres qui s'y engendrent, » quoiqu'il y ait beaucoup » d'autre gibier, ſurtout de » ſangliers & de cerfs. La deſ- » cription de Strabon prouve » indubitablement que cette » montagne eſt l'Hélicon; car, » elle étoit, ſelon lui, ſur le » golfe Criſſéen ou de Co- » rinthe, bordant la Pho- » cide, qu'elle regarde au » nord,

» nord, inclinant un peu à » l'oueſt. Il ajoûte que ſes autres croupes pendoient ſur » le dernier port de la Phocide, d'où il s'appelloit Mycus. Elle n'étoit pas fort éloignée du Parnaſſe, & ne lui cédoit ni en hauteur, ni en étendue; enfin, c'étoient toutes deux des montagnes de » rochers, & leur croupe étoit » toujours couverte de neige. » Le Mont Helicon étoit autrefois conſacré aux Muſes » par les Thraces, & ce fut le » païs natal du poëte Héſiode. » Je ne trouvai rien en ce lieu, » ni les monumens d'Orphée » ou des Muſes, ni ceux d'Héſiode, que Pauſanias dit y » avoir vus de ſon tems; & » pour ce qui eſt de la fontaine d'Hippocrène, elle étoit » alors gélée. Ayant avancé » une lieue & demie vers le » haut juſqu'aux neiges, il fallut m'arrêter & me contenter » de deſcendre de cheval, & » de tâcher de grimper ſur » quelque rocher plus haut d'où » je puſſe découvrir le païs de » deſſous & le haut des montagnes; enſorte que l'eſpace » qui y étoit renfermé me parut comme un lac glacé & » couvert de neiges. Mon guide me dit qu'en été on y voit » une belle vallée couverte de » verdure & de fleurs, avec » une belle fontaine au milieu. » Je me trouvai diſpoſé à croire que c'étoit-là qu'étoit la » fontaine d'Hippocrène, & » les bois délicieux des Muſes. »

HÉLICON, *Helico*, (*a*) Gaulois du païs des Helvétiens, étant allé à Rome, ſous le règne de Tarquin l'Ancien, & s'y étant arrêté, pour apprendre quelque métier, goûta les douceurs de ce païs. En revenant dans les Gaules, il apporta des olives & du raiſin, pour montrer la bonté du terroir d'Italie; ce qui fit entreprendre aux Gaulois de paſſer les Alpes, qui avoient été juſques-là comme des remparts entr'eux & les habitans de l'Italie, qu'ils croyoient preſque inſurmontables. Delà naquirent les premières guerres entre ces nations.

HÉLICON, *Helicon*, (*b*) Ἑλίκων, Cyzicénien, l'un des amis particuliers de Platon, avoit prédit qu'il y auroit un tel jour une éclipſe de ſoleil. Cette éclipſe étant arrivée comme il l'avoit dit, & à l'heure marquée, Denys eut tant d'admiration pour lui, qu'il lui donna un talent. Ariſtippe, badinant ſur cela avec les autres Philoſophes, dit qu'il avoit auſſi quelque choſe à prédire de fort incroyable & fort extraordinaire. Les Philoſophes l'ayant preſſé de le dire: *Je vous prédis*, leur dit-il, *qu'avant qu'il ſoit peu, Denys & Platon qui vous paroiſſent ſi bien enſemble, ſeront ennemis.*

HÉLICON, *Helicon*, (*c*) Ἑλίκων, excellent ouvrier, qui

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 654, 655.
(*b*) Plut. T. I. p. 966. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 238.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 684.

avoit fait la cotte d'armes, que portoit Alexandre. Il y a apparence que c'eſt le même qui ſuit.

HÉLICON, *Helico*, (*a*) fameux artiſte. Il avoit fait pour les Rhodiens une cotte d'armes travaillée avec un art admirable.

HÉLICON, *Helico*, (*b*) nom d'un jardinier, dont Cicéron fait mention dans une de ſes lettres. Ce jardinier vouloit donner mille ſeſterces de loyer pour un jardin, où il n'y avoit ni abri, ni égoût pour les eaux, ni muraille, ni loge. Cicéron trouvoit cela fort mauvais, parce qu'il auroit voulu louer lui-même ce jardin, mais à moindre prix.

HÉLICON, *Helico*, (*c*) Égytien, ennemi déclaré des Juifs, vivoit ſous l'empire de Caligula. On ſçait que ce Prince avoit beaucoup d'averſion pour ce peuple, à cauſe du refus qu'il faiſoit de l'adorer comme Dieu, & Hélicon avoit ſoin de nourrir & d'entretenir cette averſion. C'étoit un eſclave artificieux, fourbe, intriguant, qui s'étoit élevé par ſes adroites manœuvres à la place de chambellan de l'Empereur. Cet homme, qui connoiſſoit le génie du Prince qu'il ſervoit, le divertiſſoit par ſes plaiſanteries; & ne manquant aucune occaſion de tourner les Juifs en ridicule, il gliſſoit ſous ſes bons mots la calomnie, qui portoit ſon coup d'autant plus ſûrement, qu'un ſel réjouiſſant l'aſſaiſonnoit & l'aidoit à s'introduire.

HÉLICONIADES, *Heliconiades*, (*d*) nom donné aux Muſes. On les a appellées ainſi d'une montagne de Béotie, nommée l'Hélicon, qu'Othus & Ephialtès, fils d'Aloéus, conſacrerent aux Muſes, & non pas d'une colline de même nom joignant le mont Parnaſſe, comme Servius & la plûpart des Grammairiens l'ont penſé. Quelques Auteurs ont cependant prétendu que ce nom ne venoit ni de l'une, ni de l'autre de ces montagnes, mais d'un inſtrument de muſique, auſſi appellé Hélicon, dont Ptolémée fait mention.

HÉLICONTE, *Helicus*, (*e*) Ἑλικὼς, ville du Péloponnèſe, dans l'Arcadie, ſelon Plutarque. Le pere Lubin a cru que le texte de cet Auteur étoit corrompu, & qu'il falloit lire Héliſſonte; car, il n'y avoit point en Arcadie de place appellée Héliconte, mais il y en avoit une appellée Héliſſon, dont parle Pauſanias.

HÉLIÉE, *Heliæa*, Ἡλιαία, nom qu'on donnoit à Athènes à l'endroit où ſe tenoit l'aſ-

(*a*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 4.

(*b*) Cicer. ad Amic. L. XVI. Epiſt. 18.

(*c*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 65.

(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 222, 230.

(*e*) Plut. T. I. p. 815.

ſemblée des Héliaſtes. *Voyez* Héliaſte.

HÉLIMUS, *Helimus*, (*a*) l'un des centaures qui furent tués aux noces de Pirithoüs.

HÉLIMIOTES, *Helimiotæ*, Ἑλειμιῶται, (*b*) peuples de Macédoine, ſelon Thucydide. Ce devoient être les habitans du païs nommé par d'autres Elimiotide. *Voyez* Elimiotide.

HÉLINGA, *Helinga*, Ἡλίγγα, ville de l'Eſpagne Tarragonoiſe. Polybe & Appien en font mention. Moralès & Xylander croyent que c'eſt la Silpia de Tite-Live. L'édition de Polybe par Gronovius écrit ce nom ſans aſpiration Elinga.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος, (*c*) Athénien, du bourg de Pitthée. Démoſthène en fait mention dans ſa harangue contre Lacritus.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος, (*d*) premier miniſtre de Séleucus Philopator, roi de Syrie. Un Juif perfide, nommé Simon, pour ſe venger de la réſiſtance que le grand-prêtre Onias apportoit à ſes entrepriſes injuſtes, fit dire à Séleucus Philopator, qu'il y avoit dans le tréſor du temple des ſommes immenſes qui n'étoient point deſtinées à la dépenſe des ſacrifices, & qu'il pouvoit s'approprier. Sur cet avis, le Roi envoya à Jéruſalem Héliodore, avec ordre de faire tranſporter tout cet argent.

Héliodore, après avoir été reçu du grand-Prêtre avec toutes ſortes d'honneurs, lui déclara le ſujet de ſon voyage, & lui demanda ſi l'avis qu'on avoit donné au Roi touchant cet argent étoit véritable. Le grand-Prêtre lui répondit que c'étoient des dépôts, & des ſommes deſtinées à la nourriture des veuves & des orphelins; qu'il ne pouvoit abſolument en diſpoſer au préjudice de ceux à qui cet argent appartenoit, & qui avoient cru ne pouvoir mieux l'aſſurer, qu'en le mettant en dépôt dans un temple dont la ſainteté étoit révérée par toute la terre. Ces ſommes conſiſtoient en quatre cens talens d'argent & en deux cens talens d'or. Le miniſtre du Prince, inſiſtant ſur les ordres de la Cour, lui dit nettement qu'il falloit, à quelque prix que ce fût, que cet argent fût porté au Roi.

Le jour prix pour l'enlever, Héliodore vint au temple dans le deſſein d'exécuter ſa commiſſion. Toute la ville alors fut remplie de trouble & d'effroi. Les Prêtres revêtus de leurs robes ſacerdotales, ſe proſternoient au pied de l'autel, conjurant celui qui eſt dans le ciel, & qui a fait la loi touchant les dépôts, de conſerver ceux

(*a*) Ovid. Metam. L. XII. c. 11.
(*b*) Thucyd. p. 168.
(*c*) Demoſt. Orat. in Lacrit. pag. 950.
(*d*) Maccab L. II. c. 3. v. 4. & ſeq. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 663. & ſuiv.

qui avoient été confiés à ſon temple. Pluſieurs accouroient en troupes, & s'uniſſoient enſemble pour prier Dieu de ne permettre pas qu'un lieu ſi ſaint fût expoſé au mépris. Les filles & les femmes couvertes de cilices levoient les mains au ciel. C'étoit un ſpectacle vraiement digne de pitié, de voir toute cette multitude, & ſur-tout le grand-Prêtre accablé d'affliction dans l'attente de ce qui alloit arriver.

Cependant, Héliodore, avec ſes gardes, étoit déjà à la porte du tréſor, & il ſe préparoit à la forcer. Mais, l'eſprit du Dieu tout-puiſſant ſe fit voir alors par des marques bien ſenſibles, enſorte que tous ceux qui avoient oſé obéir à Héliodore, furent renverſés par une vertu divine, & frappés d'une frayeur qui leur ôta la force & le courage; car, ils virent paroître un cheval richement couvert, qui fondant tout d'un coup ſur Héliodore, lui donna pluſieurs coups des deux pieds de devant. Celui qui étoit monté ſur ce cheval, avoit un regard effrayant, & ſes armes paroiſſoient d'or. En même tems, on vit deux jeunes hommes d'une éclatante beauté, qui s'étant mis aux deux côtés d'Héliodore, le frappoient ſans relâche, & lui donnoient de grands coups de fouet. Héliodore étant tombé par terre, on le prit, on le mit dans une chaiſe; & cet homme, qui un moment auparavant étoit entré dans le temple avec une multitude d'archers & de gardes, fut enlevé & chaſſé de ce ſaint lieu, ſans pouvoir être ſecouru de perſonne, parce que la vertu de Dieu s'étoit fait connoître manifeſtement. Par un effet de cette même vertu, il étoit couché par terre, ſans voix, & ſans aucune eſpérance de vie, tandis que le temple, auparavant rempli de trouble & de tumulte, retentiſſoit des cris de joie de tout le peuple, qui béniſſoit Dieu de ce qu'il venoit de relever la gloire de ſon lieu ſaint par un coup de ſa puiſſance.

Alors, quelques amis d'Héliodore ſupplierent le grand-Prêtre d'invoquer pour lui le Très-haut. Auſſi-tôt Onias offrit pour ſa guériſon une hoſtie ſalutaire. Pendant qu'il faiſoit ſa priere, les deux jeunes hommes, dont on a parlé, ſe préſenterent à Héliodore, & lui dirent: » Rendez-graces au » grand-prêtre Onias; car, » c'eſt en ſa conſidération que » le Seigneur vous a accordé » la vie. Après avoir été châtié » de Dieu, annoncez à tout le » monde ſes merveilles & ſa » puiſſance. « Ayant ainſi parlé, ils diſparurent.

Héliodore offrit ſes vœux, & fit de grandes promeſſes à celui qui lui avoit redonné la vie. Il remercia Onias, & s'en retourna, rendant témoignage à tout le monde des œuvres merveilleuſes du Tout-Puiſſant, qu'il avoit vues de ſes yeux. Comme le Roi lui demandoit qui il ju-

geoît qu'on pouvoit encore envoyer à Jéruſalem, il lui répondit : » Si vous avez quelque » ennemi, ou quelqu'un qui ait » des deſſeins ſur votre cou» ronne, envoyez-le en ce » lieu, & vous le verrez reve» nir déchiré de coups, ſi néan» moins il en revient ; car, ce» lui qui habite dans le ciel, eſt » lui-même préſent en ce lieu ; » il en eſt le protecteur, & » il frappe & fait périr ceux » qui y viennent pour faire du » mal. «

Voilà ce que l'on ſçait de cet Héliodore. Il y en a qui prétendent que depuis cet événement il ſe fit Juif, & renonça ainſi à l'idolâtrie. D'autres diſent qu'il eſt le même que le ſuivant.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος, (*a*) l'un des principaux Seigneurs de la cour de Séleucus Philopator, fit périr le Roi ſon maître, parce qu'il avoit l'ambition de monter ſur le trône en ſa place. Mais, dans le tems qu'il ſongeoit à s'y placer, il fut chaſſé par Eumene & Attale, qui y établirent Antiochus, dans l'eſpérance que ce Prince leur ſeroit attaché par la reconnoiſſance d'un bienfait de cette importance.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος, (*b*) Athénien, natif d'une bourgade de la tribu Cécropide. On voyoit ſon tombeau près du bourg Sciros, & ſon portrait dans le grand temple de Minerve.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος, (*c*) rhéteur Grec, qui accompagna Horace dans ſon voyage de Brunduſium. Ce Poëte en fait l'éloge dans la ſatyre où il décrit ce voyage. Il le qualifie le plus habile des Grecs de ſon tems.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος, (*d*) autre rhéteur Grec, vivoit ſous l'empire d'Adrien, & étoit concurrent de Denys de Milet. L'éclat de la réputation de ce dernier ayant bleſſé l'Empereur, ce Prince pour le mortifier éleva Héliodore, & ſe l'attacha comme ſecrétaire. La Philoſophie de Denys ne tint pas contre ce coup. » L'Empereur, dit-il à » Héliodore, peut bien vous » donner des charges & de l'ar» gent ; mais, il ne peut faire de » vous un Orateur. « Les ſentimens de bienveillance qu'Adrien avoit témoignés à Héliodore, ne furent pas conſtans, puiſqu'on aſſure que ce Prince le diffama enſuite par des ſatyres atroces.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος (*e*) autre rhéteur Grec, qui fut pere d'Avidius Caſſius. Cet Héliodore pourroit bien être le même que le précédent, parce qu'il vécut du tems d'Adrien, & qu'ayant ac-

(*a*) Tit. Liv. L. XLI. Suppl. 3. c. 2.
(*b*) Pauſ. p. 68.
(*c*) Horat. L. I. Satyr. 5. v. 2, 3.
(*d*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 297, 299.
(*e*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 423.

quis un grand crédit auprès de ce Prince, il devint préfet d'Égypte.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος (*a*) fils d'Avidius Caſſius, fut enfermé dans une iſle, après la mort de ſon pere, tandis que tous ſes freres vécurent en pleine ſûreté, non comme la poſtérité d'un ennemi public, mais avec toute la ſplendeur de leur ancienne fortune. Il y a apparence qu'Héliodore avoit eu part à la révolte d'Avidius Caſſius, ou qu'il étoit du moins regardé comme plus coupable que ſes freres.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος, (*b*) fameux romancier Grec, Auteur d'une hiſtoire Éthiopique, où il repréſente une lutte qui tient en quelque ſorte du pancrace, & qui ſe paſſe entre Théagène, le Héros du Roman, & une eſpèce de géant Éthiopien.

Il ſeroit difficile de deviner ſur quel fondement Héliodore, dérivant les jeux Pythiens, & faiſant paroître ſur la ſcene un athlete pour la courſe, contre lequel il ne ſe préſente d'abord aucun antagoniſte, ajoûte ces paroles: » Les Amphictyons le » renvoyoient donc déjà; car, » la loi ne permet pas que l'on » accorde la couronne à celui » qui n'a point combattu. « On ne peut pas dire que cette loi fût particulière aux jeux Pythiens, puiſque Pauſanias nous apprend que l'athlete Doriée fut couronné à ces jeux, ἀκονιτί, ſans combat; & c'en eſt aſſez pour détruire ce qu'avance Héliodore, qui étoit apparemment peu inſtruit de ce qui ſe paſſoit à Delphes en pareil cas.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος, Auteur du livre des ſépulcres, cité par Plutarque.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος, (*c*) poëte Grec, dont parlent Lilio Giraldi & Voſſius. Il y a eu un autre Héliodore, auſſi poëte Grec, dont Voſſius n'a point fait mention, & dont on a des épigrammes dans l'Anthologie manuſcrite de la bibliotheque du roi de France.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος, (*d*) médecin, ou opérateur, que Juvénal tourne en ridicule dans une de ſes ſatyres.

(*e*) Il y a eu quelques autres Héliodores. 1.° Un dont Philoſtrate a écrit la vie. 2.° Un autre d'Athènes, mathématicien, Auteur de quelques ouvrages. 3.° Un autre de Lariſſe, qui écrivit un Traité de l'optique, dont Ignace Dante rapporte un fragment dans le livre de l'optique d'Euclide, qu'il traduiſit en Latin. 4.° Un autre,

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. p. 434.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. I. p. 265. Tom. III. pag. 247.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 265.

(*d*) Juven. Satyr. 6. v. 71.

(*e*) Plin. Tom. II. pag. 658, 730. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 415.

Stoïcien, qui fit des Commentaires ſur Aratus, & qui fut aſſez ſcélérat pour dépoſer contre L. Silanus, ſon diſciple & innocent. 5.° Un autre, Géometre. 6.° Un autre, tragique. Ces deux derniers ſont cités par les Commentateurs des auteurs Grecs. 7.° Un autre, médecin. 8.° Un autre, ſculpteur.

HÉLIOGABALE, *Heliogabalus*, (*a*) Ἡλιογάβαλος, eut pour mere Julia Soémis qui étoit fille de Julia Méſa, ſœur de l'impératrice Julie. Julia Soémis avoit épouſé Varius Marcellus, à qui une mort prématurée ne donna pas le tems de parvenir au Conſulat; & de ce mari, ou du commerce adultère avec Caracalla, elle eut Héliogabale, qui porta un grand nombre de différens noms. Il fut appellé Baſſianus, du nom de ſon biſayeul; Avitus, à cauſe de ſon grand-pere; Varius, du nom de ſon pere; lorſqu'il fut devenu Empereur, il s'attribua les noms de Marc-Aurele-Antonin; enfin, la dignité de Prêtre du ſoleil, que l'on adoroit à Emeſe ſous le nom d'Héliogabale, & le zele inſenſé qu'il témoigna pour ce culte, lui firent donner à lui-même le nom d'Héliogabale, ſous lequel il eſt principalement connu dans l'Hiſtoire.

Il n'avoit encore que treize ans, lorſque par ordre de Macrin il fut obligé de ſe retirer à Emeſe avec toute ſa famille. Julia Méſa, femme ambitieuſe, voulut du moins ſe conſoler du changement arrivé dans ſa fortune, en faiſant conférer à ſon petit-fils le ſacerdoce du temple d'Emeſe, qui étoit une place importante dans le païs. Les cérémonies religieuſes s'exécutoient dans ce temple avec la plus grande pompe. Les habits ſacerdotaux étoient ſuperbes; & lorſque le jeune Prêtre, qui joignoit aux graces de l'enfance une beauté raviſſante, paroiſſoit revêtu de ſes ornemens, il attiroit & charmoit tous les regards; on pouvoit, le comparer, dit Hérodien, aux plus belles repréſentations de Bacchus. On accouroit de toutes parts pour le voir célébrer les ſacrifices & les fêtes, danſer en chœur au ſon de la flûte & de toutes ſortes d'inſtrumens de muſique, & l'on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer un ſi bel enfant.

Mais, nuls ſpectateurs ne le conſidéroient plus curieuſement que les ſoldats. Il y en avoit une légion campée près d'Emeſe. De ce camp ils ſe rendoient en foule au temple; ils y voyoient Héliogabale, ils s'attachoient à lui; & l'amour qu'ils conſervoient pour Caracalla, leur haine pour Macrin, leur faiſoient prendre un vif intérêt à un jeune Prince, parent de

(*a*) Herodian. pag. 200. *& ſeq.* Dio. Caſſ. pag. 887. *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 197. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 335, 344. *& ſuiv.* T. II. p. 518. *& ſuiv.* T. IV. pag. 587, T. V. p. 277, 278. Tom. XVIII. pag. 231. *& ſuiv.*

l'un, ennemi né de l'autre.

Julia Méſa, inſtruite de ces diſpoſitions favorables, ſe mit en devoir d'en profiter. Elle commença par ſemer le bruit que le jeune Héliogabale, étoit non ſeulement parent, mais fils de Caracalla. A ce motif, qui faiſoit une forte impreſſion ſur les troupes, elle ajoûtoit un attrait encore plus puiſſant. Ayant amaſſé de grandes richeſſes pendant le tems de ſon crédit, elle répandoit l'argent parmi les ſoldats, & elle leur promettoit de plus abondantes largeſſes encore dans la ſuite; elle ſe montroit diſpoſée à épuiſer ſes tréſors, s'ils mettoient ſon petit-fils ſur le trône.

Elle fut très-bien ſervie dans l'exécution de ſes deſſeins par Eutychien & par Gannys, l'un affranchi des Céſars, l'autre inſtituteur & gouverneur de l'enfance d'Héliogabale. Ces deux hommes échaufferent les eſprits des ſoldats de la légion campée près d'Emeſe, & ils agirent ſi efficacement auprès d'eux, qu'ils les engagerent à recevoir pendant la nuit le jeune Prince dans leur camp, & à le reconnoître pour Empereur. Au moment convenu, ils le revêtirent d'une robe pareille à celle que portoit Caracalla dans ſon enfance, afin de fortifier la reſſemblance qu'ils lui attribuoient avec celui qu'ils diſoient être ſon pere; & Héliogabale, accompagné d'eux & de toute ſa famille, s'étant préſenté à une des portes du camp, y fut reçu au milieu de mille acclamations de joie, décoré du nom d'Antonin, & ſalué Empereur. Cet évenement eſt daté par Dion Caſſius, du quinze au ſeize Mai. Les ſoldats, après une pareille démarche, s'attendant bien à être attaqués par Macrin, munirent leur camp de toutes ſortes de proviſions, & ſe préparerent, s'il en étoit beſoin, à ſoutenir un ſiege.

Macrin regarda d'abord ce mouvement comme peu de choſe; & dédaignant de ſe mettre lui-même en campagne contre un enfant, il ſe contenta d'envoyer Ulpius Julianus, l'un de ſes Préfets du prétoire, avec quelques troupes, pour châtier les rebelles. Ceux-ci, lorſqu'Ulpius Julianus vint leur livrer un aſſaut, le ſoutinrent avec tout le courage poſſible. Ils firent monter ſur le mur le jeune Héliogabale, qu'ils nommoient Antonin; & le montrant à leurs camarades, ils les invitoient à reconnoître le fils & l'héritier d'un Empereur qui les avoit tant aimés. » Que » faites-vous, leur crioient-ils? » Pourquoi employez-vous vos » armes contre le fils de votre » bienfaiteur? « Ils comparoient avec le viſage de leur nouveau Prince, des portraits de Caracalla enfant, & voyant les choſes comme ils vouloient les voir, ils y obſervoient une reſſemblance qu'y mettoit leur imagination prévenue. Ils acheverent de ſéduire les aſſiégeans en

faiſant briller à leurs yeux l'argent qu'ils avoient reçu de Julia Méſa, & en leur repréſentant qu'il ne tenoit qu'à eux de mériter de pareilles libéralités. Héliogabale parla lui-même du haut du mur, il tint les diſcours qui lui avoient été dictés, & confirma les promeſſes que l'on faiſoit en ſon nom. Les ſoldats d'Ulpius Julianus, qui avoient peu d'attache au parti pour lequel ils combattoient, céderent ſans peine à de ſi douces amorces. En vain, leurs Tribuns & leurs Centurions firent des efforts pour les retenir. Bien loin d'écouter aucune remontrance, les ſoldats furieux ſe jettent ſur leurs officiers & les maſſacrent, enhardis à ce crime par un émiſſaire d'Eutychien, qui promettoit aux meurtriers la dépouille & le grade de ceux qu'ils auroient tués. Ulpius Julianus ſe déroba dans le moment à leur fureur par la fuite ; & les ſéditieux, libres alors de tout obſtacle, paſſent dans le camp de ceux qu'ils étoient venus aſſiéger. Le nombre des rebelles s'accrut encore par les transfuges qui accoururent de toutes parts, attirés par l'amour de la nouveauté & par de flatteuſes eſpérances.

Les deux partis ſe trouverent alors en état de ſe contre-balancer. Malgré tant de défections, il reſtoit à Macrin un aſſez grand nombre de troupes dont la fidélité n'avoit point encore branlé, & Héliogabale, par les forces qu'il avoit acquiſes, étoit devenu aſſez puiſſant pour ne point craindre de ſortir de ſon camp, & de tenir la campagne. Cependant, le Sénat, quoiqu'aſſez peu content de Macrin, & peu prévenu d'eſtime pour lui, avoit encore plus mauvaiſe idée du gouvernement d'un enfant, conduit par des femmes & par deux miniſtres tels qu'Eutychien & Gannys. Cette compagnie ſuivit donc ſes maximes ; elle demeura fidele à l'Empereur qu'elle avoit reconnu, & déclara Héliogabale ennemi public. Mais, ce n'étoient point des décrets du Sénat qui pouvoient terminer une ſemblable querelle, il fallut que les armes en décidaſſent.

Macrin, ayant raſſemblé toutes ſes forces, ſe préparoit à aller attaquer Héliogabale. Celui-ci lui épargna plus de la moitié du chemin ; & s'étant mis en marche, il fit une telle diligence, que Macrin eut aſſez de peine à venir à ſa rencontre près d'une bourgade qui n'étoit qu'à dix-huit milles d'Antioche.

Là les armées ſe choquerent le ſept Juin. Les Prétoriens de Macrin, tous gens d'élite, & devenus plus alertes & plus diſpos parce qu'on les avoit déchargés de ce qu'il y avoit de plus peſant dans leur armure, combattirent avec tant de valeur, qu'ils enfoncerent les ennemis, & commencerent à jetter parmi eux le déſordre. En ce péril, l'ambition & l'auda-

ce firent de Julia Méſa & de Julia Soémis, des héroïnes. Elles deſcendirent de leurs chars, & courant au devant des fuyards, elles s'efforcerent de les retenir par leurs cris & par leurs larmes. Le jeune Héliogabale auſſi donna, en cette ſeule occaſion de ſa vie, quelques ſignes de vigueur. Monté ſur un cheval de guerre, l'épée nue à la main, il animoit les ſiens à retourner au combat à ſon exemple. Ces exhortations opérerent leur effet. La honte réveilla le courage dans les vaincus. Ils s'arrêtent, ils ſe rallient, ils ſont ferme, & ſe mettent en devoir de regagner le terrein qu'ils avoient perdu.

Cependant, un grand nombre de transfuges abandonnerent Macrin pour paſſer dans le parti oppoſé. Cette déſertion effraya Macrin; déſeſpérant avant le tems, il eut la lâcheté de quitter le champ de bataille, pendant que ſes Prétoriens ſe battoient vaillamment pour ſa cauſe. Ces braves gens ne ſçachant ce qu'étoit devenu leur Empereur, ne laiſſerent pas de ſoutenir le combat aſſez long-tems. Leur propre gloire étoit pour eux un ſuffiſant aiguillon. Enfin, néanmoins, Héliogabale, que les transfuges avoient averti de la fuite de Macrin, ayant fait repréſenter aux Prétoriens qu'ils combattoient ſans objet, & qu'un lâche qui les avoit abandonnés, ne méritoit pas qu'ils ſe ſacrifiaſſent pour lui; que d'ailleurs ils n'avoient rien à craindre en ſe rendant, & que non ſeulement il leur accordoit le pardon, mais la continuation de leur ſervice auprès de ſa perſonne; ils ſe réſolurent à ſe ſoumettre ſans avoir été vaincus, & ils reconnurent Héliogabale pour Empereur. Quant à Macrin, il fut arrêté & tué à Archélaïs, ville de Cappadoce, l'an de J. C. 218.

Héliogabale débuta par un trait qui a quelque choſe de louable. Le lendemain de ſa victoire ſur Macrin, il vint à Antioche, & ſes ſoldats vouloient piller cette grande & opulente ville. Héliogabale les en empêcha moyennant la promeſſe qu'il leur fit de leur diſtribuer deux mille ſeſterces par tête. Il eſt vrai qu'il ne lui en coûta rien, & que la ſomme à laquelle ſe montoit cette largeſſe, fut tirée des habitans d'Antioche; mais, ils ſe trouverent heureux d'en être quittes à ſi bon compte.

D'Antioche, il écrivit une lettre au Sénat, & adreſſa un édit au peuple Romain. Ces deux pièces étoient remplies d'invectives contre Macrin, auquel il reprochoit ſur-tout la baſſeſſe de ſa naiſſance, & l'audace qu'il avoit eue de ſe faire Empereur, n'ayant pas encore le droit d'entrée au Sénat. Ce dernier reproche étoit bien déplacé dans la bouche d'un Empereur de quatorze ans. Avec auſſi peu de jugement, il inſiſtoit ſur le bas-âge de Diadu-

mene, nommé Empereur par ſon pere avant ſa dixième année accomplie. Il en vouloit ſingulièrement à ce jeune Prince, qu'il regardoit avec des yeux de rival; & dans la ſuite il répandit contre lui toutes ſortes de bruits injurieux, qu'il obligea même des Écrivains à inſérer dans leurs ouvrages.

Pour ce qui le concernoit lui-même, Héliogabale dans ſa lettre & dans ſon édit prodiguoit les plus magnifiques promeſſes; il s'annonçoit comme devant prendre pour modeles de ſa conduite Auguſte & Marc-Aurele. Il s'engagea en particulier à ne tirer aucune vengeance des délibérations priſes contre lui, ou contre la mémoire de Caracalla, en vertu des ordres de Macrin; & ſur cet article, il tint parole. D'autres objets, & d'autres crimes l'occuperent, & le paſſé ſortit de ſon eſprit.

Il fit ſentir tout d'un coup combien il auroit peu de conſidération pour le Sénat & pour les anciennes maximes, en s'attribuant ſur le ſimple ſuffrage des ſoldats tous les titres de la puiſſance impériale. Dans les deux pièces dont nous venons de donner le précis, il ſe qualifioit l'empereur Céſar, fils d'Antonin, petit-fils de Sévère, le Pieux, l'Heureux, Auguſte, Proconſul, revêtu de la puiſſance Tribunicienne. Aucun de ſes prédéceſſeurs n'en avoit uſé ainſi. Tous avoient voulu devoir à un décret du Sénat & à une ordonnance du peuple, les titres de puiſſance & d'honneur qui caractériſoient le rang ſuprême. Cette innovation étoit d'une dangereuſe conſéquence, & elle marquoit dans le Prince & dans ſon Conſeil, ou une grande ignorance ou un grand mépris des loix.

L'indignation, que les Sénateurs en conçurent, fut étouffée par la crainte, d'autant plus qu'il y avoit ordre à Pollion actuellement Conſul, d'employer la force & les armes, s'il ſe trouvoit quelqu'un qui fît réſiſtance. Ils décernerent donc à Héliogabale tous les titres dont il s'étoit emparé.

L'acharnement de ce Prince ſur Macrin, quoique peu étonnant de la part d'un ennemi, choqua néanmoins, comme pouſſé à l'extrême. Dans la vue de rendre odieux ſon prédéceſſeur aux gens de guerre, & de s'en faire aimer par comparaiſon, il rendit publics les mémoires ſecrets des arrangemens que cet Empereur avoit projettés pour la réforme des armées, & de la lettre dans laquelle il ſe plaignoit beaucoup des ſoldats à Marius Maximus, Préfet de la ville.

On trouva auſſi non ſeulement de l'excès, mais de l'extravagance dans la fantaiſie qu'il eut de s'approprier le Conſulat de Macrin. Ce Prince s'étoit fait Conſul ordinaire au commencement de l'année, & n'ayant géré ſa charge tout au plus que quatre mois, il en étoit

ſorti avant qu'il fût en aucune manière queſtion d'Héliogabale, & dans un tems où celui-ci ſe jugeoit bien honoré du titre de Prêtre du ſoleil. Le nouvel Empereur ſe rendoit donc ſouverainement ridicule, en ſubſtituant ſon nom à celui de Macrin dans les faſtes & dans les actes publics; de façon qu'il s'attribuoit un Conſulat dont il n'avoit pu avoir l'idée même en ſonge. Mais, ce ſont-là des taches légères, & qui ne valent pas la peine d'être remarquées dans Héliogabale.

Sa cruauté ſe manifeſta avant même qu'il eut quitté la Syrie. Les principaux amis & créatures de Macrin éprouverent ſa vengeance, tels que Julianus Neſtor, Préfet du prétoire, Fabius Agrippinus gouverneur de Syrie, pluſieurs chevaliers Romoins, Réanus, commandant en Arabie, Claudius Attalus, Proconſul de Chypre, Décius, Triccianus, qui avoit été gouverneur de la Pannonie. Des ordres furent pareillement envoyés à Rome pour mettre à mort pluſieurs grands perſonnages, que les liaiſons qu'ils avoient eues avec Macrin rendoient ſuſpects au nouveau gouvernement. D'autres, que l'on ne pouvoit accuſer d'avoir eu aucune part aux troubles précédens, mais qui par leur crédit, par leurs places, par leurs talens, ſembloient capables de ſe faire craindre, furent ſacrifiés aux ombrages que l'on avoit conçus d'eux. Dion Caſſius en nomme pluſieurs, qui ne nous ſont pas d'ailleurs connus, quoiqu'ils euſſent un rang conſidérable dans la République, & cet Hiſtorien obſerve qu'Héliogabale, en abattant un ſi grand nombre de têtes illuſtres, ne daigna pas même en écrire un ſeul mot au Sénat.

Ce Prince & ſon Conſeil traitoient tout-à-fait cavalièrement les affaires les plus graves, & ils ſembloient ſe jouer de la vie des premiers hommes de l'Empire. Silius Meſſala & Pomponius Baſſus furent déférés par ordre du miniſtère, comme mécontens du gouvernement, & ſur cette accuſation vague condamnés à mort. Après le jugement arriva une lettre d'Héliogabale au Sénat, dans laquelle commençant d'abord par ſe plaindre de ce que ces deux Sénateurs s'étoient rendu les cenſeurs de ſa conduite, & les inquiſiteurs de ce qui ſe paſſoit dans le palais, il ajoûtoit: » Je ne vous envoie point les » preuves de la conſpiration » qu'ils avoient tramée contre » moi, parce que ces pièces » ſeroient maintenant inutiles, » & les trouveroient déjà » morts. «

Au reſte, les ſoupçons qu'il ſe formoit d'intrigues concertées pour envahir le trône, n'étoient pas ſans quelque fondement. Après l'exemple de ſon élévation, & dans la confuſion où étoient toutes choſes par la licence militaire & par le mauvais gouvernement, il n'étoit

perſonne qui ne crût pouvoir aſpirer à l'Empire. Dion Caſſius cite juſqu'à cinq entrepriſes de cette nature, toutes tentées par des hommes plus mépriſables les uns que les autres ; & ce ne ſont pas les ſeules, mais les plus importantes dont il ait eu connoiſſance. Deux de ces chefs de conſpiration étoient Sénateurs, mais l'un avoit ſervi long-tems comme centurion, l'autre étoit fils d'un médecin. Un fils de centurion, un ouvrier en laine, eurent la même audace. Un homme du peuple eſſaya de ſoulever la flotte de Cyzique, pendant que l'Empereur étoit à Nicomédie. Tous ces mouvemens demeurerent ſans effet, & ne cauſerent que la perte de leurs auteurs.

Héliogabale, après avoir paſſé l'hiver dans cette derniere ville, voulut s'approcher de Rome. En y arrivant, il ſe ſouilla d'un meurtre plus criant encore que tous ceux dont on vient de parler. Il avoit les plus grandes obligations à Gannys, qui avoit été ſon gouverneur & le principal inſtrument de ſa haute fortune. Quoique Gannys aimât le plaiſir, & qu'il reçût volontiers de l'argent, il n'exerça jamais ſur perſonne aucune vexation odieuſe, & il ſe montroit même bienfaiſant. Miniſtre appliqué, gouverneur attentif, il vouloit que ſon éleve ſe donnât de bonne grace aux affaires, & obſervât les règles de la ſageſſe & de la retenue dans ſa conduite. C'eſt par cet endroit qu'il s'attira la colère d'Héliogabale, qui fut aſſez lâchement cruel pour lui porter le premier coup de ſa propre main, parce qu'aucun ſoldat n'oſoit commencer l'exécution. Cette horrible ingratitude dévoila pleinement le mauvais cœur du nouveau Prince, & le rendit l'objet de la déteſtation publique.

Non moins digne de blâme dans ſes amitiés, que dans ſes haines, Héliogabale accorda toute ſa faveur & toute ſa confiance à Eutychien, flatteur & imitateur de ſes vices, homme ſans aucun ſentiment de pudeur, bouffon & farceur de profeſſion. Il combla ce miſérable de dignités & d'honneurs. Il le fit Préfet du prétoire, Conſul avec lui, &, ce qui étoit ſans exemple, trois fois Préfet de la ville. Il n'écoutoit que lui & ſes ſemblables.

Héliogabale prit à Nicomédie un Conſulat qu'il compta pour le ſecond, parce qu'il s'étoit attribué celui de Macrin. Dion Caſſius obſerve que ce Prince, contempteur de toutes les bienſéances, parut contre l'uſage, le jour des vœux annuels, trois Janvier, avec la robe triomphale. Ses excès en ce genre furent pouſſés bien plus loin, au rapport d'Hérodien. Il dédaignoit tous les habillemens & toutes les étoffes à la mode des Grecs & des Romains. La laine étoit trop vile pour lui ; il lui falloit de la ſoie teinte en pourpre, & re-

levée en broderie d'or. On ſçait combien la ſoie étoit alors une marchandiſe rare & précieuſe. Le luxe même le plus hardi n'oſoit encore l'employer qu'en la mêlant avec d'autres matières, ſi l'on excepte quelques femmes, qui en avoient porté rarement des étoffes pleines. Héliogabale fut le premier des Romains qui adopta cette molleſſe juſques-là inconnue aux hommes. La forme des vêtemens dont il uſoit, ne répugnoit pas moins aux mœurs Romaines. Il s'habilloit en Prêtre du ſoleil, & non pas en Empereur; une robe à la Phénicienne, un collier, des braſſelets, une manière de tiare ou de couronne toute brillante d'or & de pierreries. En cet équipage, il célébroit publiquement les fêtes de ſon Dieu chéri, & il exécutoit les danſes qui faiſoient partie de la cérémonie.

Julia Méſa, qui avoit du jugement & du ſens, conçut combien ce violement de tous les uſages pouvoit nuire à ſon petit-fils. Elle lui repréſenta, que ſe diſpoſant à aller à Rome, il choqueroit tous les yeux par un habillement qui ſeroit regardé comme étranger & barbare, indigne de la gravité d'un homme & d'un Empereur, & pardonnable ſeulement à la molleſſe des femmes. La conſéquence qu'il tira de ces avis de ſon ayeule, eſt ſingulière. Il en conclut qu'il devoit façonner les yeux Romains à ſa manière de ſe vêtir, avant que de ſe montrer à eux en perſonne. Dans cette vue, il ſe fit peindre en pied avec ſes ornemens ſacerdotaux, ayant à côté de lui la figure du Dieu dont il étoit le Prêtre; & il ordonna que ce tableau fût placé dans le Sénat au lieu le plus apparent, au deſſus de la ſtatue de la victoire, afin que tous les Sénateurs, à meſure qu'ils entreroient, lui offriſſent de l'encens & des libations de vin. Hérodien ne nous dit point quel fut l'effet de cette précaution bizarre. Mais, il eſt aiſé de penſer qu'elle ne fit que hâter l'indignation des Romains, en expoſant à leurs regards ce qu'ils ne connoiſſoient encore que ſur le rapport de la renommée. Pour achever de les irriter, il commença à leur manifeſter alors ſon zele inſenſé pour le culte de ſon Dieu, dont il ordonna à tous les Prêtres de prononcer & d'invoquer le nom dans leurs ſacrifices avant celui de toute autre divinité.

Comme Julia Méſa ſouhaitoit beaucoup de retourner à Rome, où elle avoit autrefois brillé, & où elle alloit reparoître avec un prodigieux accroiſſement de grandeur, il eſt probable qu'Héliogabale s'y rendit le plutôt qu'il fut poſſible. A ſon entrée dans ſa capitale, il fit au peuple les largeſſes accoûtumées, en pareils cas, & donna des jeux magnifiques.

Les affaires, dont il s'occupa enſuite, n'étoient pas fort ſé-

rieuſes. Il n'eut rien plus à cœur, dès qu'il fut arrivé à Rome, que d'y établir le culte du Dieu qu'il révéroit, ſur les ruines de tout autre culte. Il ne ſe contentoit pas de lui donner la préférence ſur les autres Dieux, & même ſur Jupiter Capitolin ; ce n'étoit pas aſſez pour lui de les dégrader tous, & de les faire valets de chambre du ſien, ſes intendans, ſes ſecrétaires ; il vouloit qu'aucun autre Dieu que ce nouveau venu ne fût honoré dans Rome, & pour cet effet, dans le temple qu'il lui conſtruiſit ſur le mont Palatin, il concentra tous les objets les plus ſacrés de la vénération des Romains. Il y fit tranſporter la pierre Peſſinonte qui étoit appellée la grande mere des Dieux, le Palladium, le feu éternel de Veſta, les boucliers de Numa. Il eut encore intention d'y réunir les cérémonies religieuſes des Juifs & des Samaritains, & même, par le plus inſenſé de tous les projets ; le rit Chrétien, ennemi irréconciliable de tout culte profane. Il ne pouvoit pas réuſſir dans ces dernières vues. Les Payens furent plus traitables ; & Héliogabale eut la ſatisfaction d'aſſembler autour de ſon Dieu tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Empire, le Sénat & l'ordre des Chevaliers qui l'environnoient en amphithéatre, les gardes prétoriennes qui l'accompagnoient pendant qu'il faiſoit les fonctions de ſon ſacerdoce. Il en réſulta néanmoins dans les eſprits un vif ſentiment d'indignation, mais qui cédoit à la politique.

Nous n'étalerons point ici le luxe & la profuſion qui règnoient dans les ornemens du temple, & dans la pompe des ſacrifices, les Hécatombes des taureaux, les amas de parfums, le vin le plus vieux & le plus exquis répandu par tonnes, & coulant par ruiſſeaux avec le ſang des victimes, les entrailles des animaux immolés portées dans des baſſins d'or par les plus illuſtres perſonnages de l'État, qui étoient forcés de ſe tenir honorés de ces vils miniſtères. Héliogabale lui-même, oubliant toute décence, ſe donnoit en ſpectacle vêtu de ſa robe ſacerdotale à la Phénicienne, ayant le tour des yeux peint, les joues colorées de vermillon, & deſhonorant, dit Hérodien, par ce fard artificiel le beau & gracieux viſage qu'il avoit reçu de la nature. En cet état, il danſoit & chantoit marchant à reculons devant la ſtatue du Dieu portée en proceſſion. Les réjouiſſances publiques, les illuminations, les largeſſes de viandes, d'animaux, de vaſes d'or & d'argent, d'étoffes précieuſes, rendoient la fête complette.

Ces comédies n'étoient pas un pur jeu de la part du Prince. La perſuaſion réelle, ou, ſi nous voulons parler plus juſte, la ſuperſtition y entroit pour beaucoup. On ne peut guère, ce ſemble, attribuer qu'à ce motif la circonciſion, à laquelle

il se soumit, & la loi qu'il s'imposa de s'abstenir de chair de porc. On ne sçait si l'on doit croire qu'il eut même la pensée de se faire eunuque, pour imiter les prêtres de Cybele. Mais, il n'y a point de raison de se refuser au témoignage des Historiens qui assurent qu'il portoit sur lui des amuletes sans nombre, & de toutes les espèces; qu'il pratiquoit des cérémonies magnifiques; & que joignant comme il est ordinaire, la cruauté à l'impiété, il immoloit des enfans, dans la vue de chercher l'avenir dans leurs entrailles.

Un trait moins odieux, mais ridicule & extravagant au suprême degré, c'est qu'il voulut marier son Dieu. Il eut d'abord la pensée de lui donner Pallas pour épouse; mais, cette déesse guerrière n'étoit pas un parti convenable pour un Dieu tout pacifique, & même voluptueux; il réjetta donc ce projet, & se fixa à la Vénus céleste de Carthage, déesse originaire de Phénicie, où elle étoit honorée sous le nom d'Astarté. D'ailleurs, elle passoit pour être la même divinité que la lune; & nul arrangement n'étoit plus sortable, que de marier la lune au soleil. La statue de Vénus céleste fut donc apportée de Carthage à Rome; & Héliogabale prit pour sa dot tout l'or & toutes les richesses qui se trouvoient dans son temple. Il célébra le mariage du Dieu & de la déesse avec toute la magnificence possible, & il voulut que tous les peuples & toutes les villes de l'Empire leur fissent des présens de noces.

Il usa de pareilles exactions à l'occasion de ses propres mariages, où se fait sentir la même folie & la même extinction de pudeur, que dans tout le reste de sa conduite. En moins de quatre ans qu'il règna, il épousa quatre femmes. La première fut Cornélia Paula, dame d'une rare beauté & d'une grande naissance. Héliogabale lui donna le titre d'Augusta, & il fit à ses noces une dépense prodigieuse. Non seulement les Sénateurs, mais leurs femmes, & les chevaliers Romains reçurent tous des présens. Le Prince fit distribuer aux citoyens du peuple six cens sesterces par tête, & mille aux soldats. Il donna des combats de gladiateurs, des combats de bêtes, dans lesquels cinquante-un tigres furent tués à la fois. Après tout ce grand appareil de réjouissances, Héliogabale renvoya ignominieusement Cornélia Paula, la réduisant à la condition privée, & la dépouillant de tous les honneurs qu'il lui avoit déférés.

Il conçut ensuite, ou voulut paroître avoir conçu une passion effrénée pour une vestale, qui se nommoit Aquilia Sévéra. La plus puissante amorce qui l'attirât, étoit sans doute l'illégitimité & l'impiété de l'entreprise. Il alla lui-même arracher sa proie par force du temple de

Vesta,

Veſta, & il oſa écrire au Sénat, que d'un grand-Prêtre tel qu'il étoit, & d'une Prêtreſſe, n'aîtroient des enfans agréables aux Dieux. C'eſt ainſi qu'il ſe glorifioit, dit l'hiſtorien Dion Caſſius, d'une action digne des plus grands ſupplices, & pour laquelle il méritoit d'être battu de verges dans la place, & enſuite étranglé dans la priſon.

Il ne garda pas long-tems cette veſtale déshonorée. Il prit bientôt une troiſième femme, puis une quatrième, & enfin il revint à Aquilia Sévéra.

Ces déréglemens outrés ne ſont encore rien en comparaiſon des infamies monſtrueuſes, dont ſe ſouilla d'ailleurs Héliogabale, & qui lui procurerent cet avantage, qu'un Écrivain modeſte ne peut en faire le récit. Quel moyen de raconter la vie d'un Prince qui fit le métier de courtiſanne, qui ſe maria comme femme, qui, habillé en femme, travaillant en laine, vouloit être appellé *Madame* & *Impératrice*?

Son mari étoit un certain Hiéroclès, eſclave Carien d'origine, & conducteur de chariots dans le Cirque. Ce miſérable acquit un pouvoir qui ſurpaſſoit celui de l'Empereur même. Héliogabale étoit tellement ſoumis à Hiéroclès, qu'il ſe laiſſoit battre par lui, & frapper au viſage, juſqu'à en porter les marques; & il tiroit vanité de ces mauvais traitemens, comme des témoignages d'un amour paſſionné. Il voulut en récompenſer l'auteur en le faiſant Céſar, & ſon attachement pour cet infame fut une des principales cauſes de ſa ruine.

Hiéroclès craignit pourtant un rival. Aurélius Zoticus, natif de Smyrne, fils d'un cuiſinier, plut à Héliogabale. Mais, ſon crédit fut de peu de durée. Hiéroclès le lui fit perdre par une voie que la pudeur ne permet point de rapporter.

Il ſeroit inutile d'obſerver qu'un Prince ſi impudent dans ſes actions, l'étoit auſſi dans ſes diſcours. Il ſeroit auſſi inutile d'inſiſter ſur certaines indécences qui ſeroient des taches énormes dans la vie de tout autre Prince, mais qui dans celle d'Héliogabale méritent à peine d'être relevées. Il conduiſoit des chariots dans les jeux du Cirque, auxquels préſidoient ſes Préfets du Prétoire, les premiers Sénateurs, ſa mere, ſon ayeule, & d'autres dames; & dans l'exercice de cette vile fonction, il ſaluoit, comme s'il n'eût été qu'un ſimple cocher, les arbitres du prix & les ſoldats; il demandoit ſon ſalaire, & recevoit dans la main quelques pièces d'or. Il danſoit non ſeulement ſur le théatre, mais dans les momens d'occupations les plus ſérieuſes, donnant ſes audiences, & haranguant le peuple.

Ces travers lui ont été communs avec quelques-uns de ſes prédéceſſeurs. Mais, ſon luxe

inſenſé fut pouſſé à des excès ; qui effacent les Vitellius & les Nérons ; & pluſieurs des traits que Lampride nous en fournit dans un long article, lui paroiſſent à lui-même incroyables. N'ajoûtons point foi à ce qui paſſe la poſſibilité de la nature. A cette ſeule exception près, tout eſt croyable d'un monſtre en qui l'extravagance le diſputoit à la corruption.

Il commença de bonne heure ; & n'étant encore que particulier, c'eſt-à-dire, avant l'âge de quatorze ans, il diſoit déjà qu'il prétendoit être un Apicius. En effet, les tapis de ſes lits de table étoient d'étoffes d'or ; il ne marchoit jamais qu'avec un cortege de ſoixante voitures. Envain, ſon Ayeule Julia Méſa le reprenoit, lui repréſentant qu'il ruineroit ſes affaires, & qu'il ſe mettoit en danger de ſe réduire au plus triſte état. » Mon plan, répon- » doit-il, eſt d'être moi-même » mon héritier. »

Devenu Empereur, il lâcha la bride à toutes ſes fantaiſies. Toute l'occupation de ſa vie fut de chercher de nouveaux plaiſirs. Il propoſoit des prix à ceux qui inventeroient des ragoûts juſques-là inconnus. S'ils réuſſiſſoient, une robe de ſoie, préſent alors très-riche & d'un grand prix, étoit leur récompenſe. Si leur ſauſſe ne plaiſoit point, ils étoient condamnés à ne manger rien autre choſe, juſqu'à ce qu'ils euſſent réparé leur faute par une meilleure & plus heureuſe invention.

Ses lits, ſoit de table, ſoit de chambre à coucher, étoient d'argent maſſif. Il ſe faiſoit ſervir des plats remplis de foies de ſur-mulets, de cervelles de grives & d'oiſeaux étrangers, de têtes de perroquets, de faiſans, & de paons. Doit-on s'en étonner, pendant qu'il nourriſſoit ſes chiens de foies d'oies, & les lions de ſa ménagerie de perroquets & de faiſans ? Jamais il ne dépenſa pour ſon ſouper moins de cent mille ſeſterces, ſouvent le triple.

Amateur de l'extraordinaire & du bizarre, il ſe plaiſoit à faire un ſeul repas en cinq maiſons d'amis différentes & ſituées en différens quartiers. Chacune de ces maiſons devoit fournir ſon ſervice. On alloit de l'une à l'autre, & un repas duroit ainſi un jour entier.

S'il ſe trouvoit près de la mer, il ne mangeoit point de poiſſons ; à une grande diſtance, ſa table étoit couverte de poiſſons de mer. Quelquefois dans des villages, au milieu des terres, il nourriſſoit les païſans de laitances de murenes. La cherté & la difficulté étoient pour lui des ragoûts ; & il aimoit qu'on lui groſsît le prix des viandes, diſant que ce ſurhauſſement lui aiguiſoit l'appétit.

C'eſt bien de lui que l'on peut dire qu'il ſçavoit diſſiper, & non pas donner. Il faiſoit ſouvent jetter par les fenêtres les mêmes mets que l'on ſervoit

ſur ſa table, & en pareille quantité. Au lieu de confitures ſèches ou autres ſemblables bagatelles, que l'on donne ſouvent aux convives pour emporter chez eux, ceux d'Héliogabale recevoient des eunuques, des chevaux de ſelle avec leurs harnois, des carroſſes ou des chars à quatre chevaux, mille pièces d'or, cent livres peſant d'argent. S'il faiſoit des largeſſes au peuple, ce n'étoit pas en monnoies d'argent ou d'or qu'il diſtribuât. Il expoſoit au pillage des bœufs gras, des chameaux, des ânes, des cerfs. Le pillage excitoit des batteries, où il périſſoit ſouvent bien du monde, & dont le Prince ſe faiſoit un divertiſſement; car, il ſe plaiſoit à mal faire, & l'eſprit tyrannique ſe mêloit dans ſes folies.

Il appelloit à ſes repas de débauche les premiers de la ville, & il les forçoit de boire au-delà de toute meſure. Au contraire, il ſe réjouiſſoit à tourmenter par la faim ſes paraſites, dont il faiſoit couvrir la table de mets en ivoire, ou en cire, ou en verre, ou en bois peint. Quelquefois il les étouffoit ſous les tas de violettes & d'autres fleurs, qu'il faiſoit accumuler en une ſi énorme quantité, que ces malheureux y demeuroient enſevelis ſans pouvoir en aucune façon s'en tirer.

Diſons encore un mot de ce qui regarde le luxe d'Héliogabale dans ſes habillemens & ſur ſa perſonne. Il porta des tuniques d'étoffes d'or enrichies de pierreries, dont le poids étoit ſi conſidérable, qu'il ne pouvoit s'empêcher de s'en plaindre, & de dire qu'il ſuccomboit ſous le fardeau de ſa magnificence. Il ornoit ſes ſouliers de pierres gravées par les plus grands maîtres; comme ſi le travail de ces ſçavans Artiſtes, qui a beſoin d'être vu de très-près, eût pu briller & ſe faire admirer ſur ſes pieds.

Il voulut auſſi ceindre ſon front d'un diadême décoré de pierres précieuſes. Il trouvoit que cet ornement relevoit la beauté de ſon viſage, & lui donnoit un air plus féminin. Il s'en ſervit effectivement dans l'intérieur du Palais. Mais, il n'oſa paroître en public avec cette marque de royauté trop déteſtée des Romains.

Jamais, il ne porta de linge blanchi, diſant que cet uſage ne convenoit qu'à des mendians; jamais il n'uſa deux fois des mêmes ſouliers, ni, dit-on, de la même bague. Il faiſoit ſabler de poudre d'or & d'argent les portiques par où il devoit paſſer pour aller à ſon cheval ou à ſon carroſſe. Il prodiguoit les pierreries juſques ſur ſes voitures, pour leſquelles les embelliſſemens d'or & d'ivoire lui paroiſſoient trop communs.

Finiſſons ce faſtidieux dénombrement d'extravagances par

obſerver que bien loin d'en rougir, Héliogabale ſembloit en ſavourer l'ignominie. Fabius Gurgès & le fils du premier Scipion l'Africain étoient renommés dans l'Hiſtoire pour les déſordres de leur jeuneſſe ; & l'on diſoit que leurs peres, pour eſſayer de les corriger par la honte, les avoient fait paroître aux yeux du public avec une ſorte d'habillement ſingulier. Le Prince dont nous parlons affecta cet habillement, tournant en ornemens pour lui ce qui avoit été une correction pour de jeunes débauchés.

On juge aiſément de quelle maniere & à quel genre de perſonnes les places & les charges étoient données ſous Héliogabale. En général, il avilit & ſouilla toutes les dignités par la baſſeſſe & par les vices infames de ceux qu'il choiſiſſoit pour les remplir. Il fit ſes affranchis Gouverneurs de provinces, Lieutenans de l'Empereur, Proconſuls. Il prit ſur les théatres, dans le Cirque & ſur l'arêne, les Officiers du Palais impérial. Des cochers, des danſeurs, devenoient les premiers perſonnages de l'Etat. Au défaut d'autres recommandations, l'argent pouvoit tout. Le Prince vendoit, ſoit par lui-même, ſoit par ſes eſclaves & par les miniſtres de ſes voluptés, tous les emplois civils & militaires. On étoit admis dans le Sénat par le mérite de ſon argent, ſans diſtinction d'âge, de naiſſance, ni même de revenus & de biens fonds.

Ce Prince, perdu de vices, & noyé dans l'infamie, eut pourtant la penſée d'acquérir la gloire des armes en faiſant la guerre aux Marcomans. Mais, c'étoit une ſaillie momentanée d'un eſprit léger, qui ſe paſſa ſans aucun effet, & s'en alla bientôt en fumée.

Voilà ce que les Auteurs nous fourniſſent de plus remarquable ſur le gouvernement & la conduite perſonnelle d'Héliogabale. Il ne nous reſte plus à raconter que ſa chûte, qui fut annoncée, ſelon Dion Caſſius, par pluſieurs préſages, & en particulier par un prétendu prodige, dont le récit ne fait pas beaucoup d'honneur au jugement de l'Hiſtorien.

Un génie, dit ce crédule Ecrivain, ſe diſant Alexandre le Grand, & imitant ſon équipage & ſon armure, ſe manifeſta ſubitement, ſans que je puiſſe dire en quelle maniere ni avec quelles circonſtances, ſur les bords du Danube. Delà il traverſa la Mœſie & la Thrace, accompagné de quatre cens hommes qui voyageoient en miniſtres de Bacchus, vêtus de peaux, ayant des thyrſes en main, & ne faiſant mal à perſonne. Il fut par tout honoré & bien traité. On lui préparoit des Hôtelleries, on lui fourniſſoit abondamment les vivres ; & nul n'oſa l'arrêter ou lui ré-

ſiſter, ni officiers, ni ſoldats; ni Intendans, ni Gouverneurs. Il déclara qu'il vouloit paſſer en Aſie; & on le conduiſit en pompe, au jour qu'il avoit marqué, juſqu'à Byzance. Il aborda à Chalcédoine; mais, là ayant offert de nuit un ſacrifice, & enfoui en terre un cheval de bois, il diſparut.

Afin qu'on ne doute point de cette merveille, Dion Caſſius, a ſoin de certifier qu'il étoit alors ſur les lieux; & il paroît perſuadé que ce phantôme déſignoit Alexandre Sévère, qui alloit bientôt ſuccéder à ſon couſin Héliogabale. Mais, le Lecteur judicieux n'y verra qu'un aventurier, qui eut l'adreſſe de vivre quelque tems aux dépens du public.

L'horrible conduite d'Héliogabale avoit indiſpoſé contre lui tous les eſprits. Non ſeulement les Sénateurs & les honnêtes gens de la ville, mais les ſoldats même en étoient irrités. Dès le tems qu'il s'étoit fait connoître à Nicomédie par ſes premiers déſordres, ils avoient commencé à ſe repentir de leur choix; & depuis cette époque les excès d'Héliogabale n'ayant fait que croître, la haine des ſoldats s'étoit augmentée dans la même proportion. Au contraire, ils étoient portés d'inclination pour ſon couſin, dont l'enfance aimable & vertueuſe donnoit les plus heureuſes eſpérances. Ce jeune Prince, qui s'appelloit alors Alexien, étoit né vers l'an de J. C. 208, ou 209, dans la ville d'Arcé en Phénicie, de Généſius Marcianus & de Julia Maméa.

Cependant, Julia Méſa vit bien que l'indignation des ſoldats, ſe joignant à celle de tous les autres ordres de l'Etat, ne laiſſeroit pas longtems l'aîné de ſes petits-fils ſur le trône. Elle craignit le contre-coup qui retomberoit ſur elle-même, & qui la menaçoit au moins de rentrer dans la condition privée. Pour prévenir ce danger, elle réſolut de faire adopter Alexien par Héliogabale. Elle ne fut point arrêtée par le ridicule d'une adoption qui donneroit à un enfant de treize ans un pere de dix-ſept. Cette conſidération céda aiſément à de plus importantes. Mais, la difficulté étoit de faire conſentir Héliogabale à une démarche qui devoit lui déplaire, & dont il pouvoit appréhender les ſuites. Elle l'y amena très-adroitement. Elle entra dans ſa façon de penſer. » Vous devez, » lui dit-elle, vous occuper » des fonctions de votre Sacer- » doce, des myſtères, des fê- » tes, de tout ce qui appar- » tient au culte de votre Dieu. » Prenez un aide ſur qui roule » le ſoin des choſes humaines, » & qui, chargé de l'adminiſtra- » tion des affaires, vous laiſſe » tout l'éclat & toute la dou- » ceur de la puiſſance impéria- » le, en vous en ſauvant les » embarras & les déſagrémens. » Cet aide, vous l'avez ſous » votre main; & pendant que

» vous avez un couſin, il ne » ſeroit pas raiſonnable de pen- » ſer à un étranger. »

Héliogabale n'étoit pas un eſprit fin. Il goûta la propoſition de ſon ayeule ; il ſe forgea dans ce nouvel arrangement, une félicité qui ſatisferoit ſes plus cheres inclinations. Plein de cette idée, il entra au Sénat accompagné de Julia Méſa & de Julia Soëmis, & déclara qu'il adoptoit Alexien, & le déclaroit Céſar. Il ſe félicita même de pouvoir ſe donner tout d'un coup un tel fils ; & il proteſta qu'il n'en déſiroit point d'autre, & qu'il étoit bien aiſe qu'un héritier unique préſervât ſa maiſon de troubles & de diviſions inteſtines. Il ajoûta que ſon Dieu lui avoit inſpiré la démarche qu'il faiſoit, & que ce même Dieu vouloit que ſon fils adoptif fût appellé Alexandre.

La ſatisfaction qu'eut d'abord Héliogabale de cette adoption, ne fut pas de longue durée. Comme revêtu de l'autorité paternelle ſur Alexandre, il prétendit préſider à ſon éducation ; & l'on peut juger ce que c'étoit qu'un plan d'éducation dirigé par Héliogabale. Il lui étoit arrivé de dire pluſieurs fois qu'il ne ſouhaitoit point d'avoir des fils, de peur qu'ils ne lui donnaſſent le déplaiſir de ſe tourner au bien. Il s'étoit mis lui-même dans le cas qu'il appréhendoit, par l'adoption de ſon couſin, dont toutes les inclinations ſe portoient à la vertu. Il entreprit donc de le pervertir. Il voulut le former ſur ſon modèle, l'aſſocier aux fonctions de ſon Sacerdoce, lui faire exécuter des danſes indécentes & laſcives. Il trouvoit une grande oppoſition de la part de Julia Maméa, qui éloignoit ſon fils de toutes actions & pratiques indignes du rang auquel il étoit deſtiné. Cette conduite de Julia Maméa irrita Héliogabale, qui chaſſa du Palais tous les maîtres d'Alexandre, alléguant qu'ils lui corrompoient ſon fils, parce qu'ils le diſpoſoient à devenir homme de bien. Quelques-uns des maîtres furent envoyés en exil, d'autres mis à mort.

Héliogabale ne s'en tint pas là. Il prit abſolument en haine ſon fils adoptif, & il eſſaya d'abord de s'en défaire par le poiſon. Mais, la vigilance de Julia Maméa rompit toutes ſes meſures. L'Empereur eſſaya d'autres voies ; & après bien des tentatives inutiles pour faire aſſaſſiner ou noyer dans le bain le jeune Prince, rebuté du peu de ſuccès des entrepriſes furtives, Héliogabale ſe réſolut à éclater ouvertement. Ayant pris la précaution de ſe retirer dans des jardins, il envoya ordre, d'une part au Sénat, & de l'autre aux Prétoriens, de dépouiller Alexandre du titre de Céſar ; & en même tems il apoſta des meurtriers pour le tuer, ſi dans le trouble ils pouvoient s'en procurer l'occaſion.

Le Sénat ne répondit aux ordres de l'Empereur, que par un profond silence & une consternation universelle. Mais, les soldats agirent; & lorsqu'ils virent que les Officiers du Palais, envoyés par Héliogabale, couvroient de boue les inscriptions mises au pied des statues d'Alexandre, transportés de fureur, ils partent dans le moment. Les uns vont au Palais pour mettre la vie du jeune César en sûreté; les autres résolus de le venger, courent aux jardins où se tenoit renfermé l'indigne Empereur.

Ceux-ci surprirent Héliogabale au dépourvu. Il attendoit avec une pleine sécurité l'exécution de ses ordres; & ne songeant qu'à s'amuser, il se préparoit à briller dans une course de chariots, dont il prétendoit remporter le prix. Effrayé du tumulte & du bruit qu'il entendit, il alla promptement se cacher, & envoya Antiochianus, l'un des Préfets du prétoire, au devant des soldats pour les appaiser. Ils étoient en assez petit nombre, & leur tribun Aristomachus, en retenant le drapeau dans le camp, avoit engagé la plus grande partie de la cohorte à rester. Moins fiers, parce qu'ils n'étoient pas en forces, ils écouterent les représentations d'Antiochianus, qui leur rappella le serment qu'ils avoient prêté à l'Empereur, & les exhorta à ne point se souiller d'un crime horrible en répandant un sang si sacré. Ils se laisserent fléchir, à condition qu'Héliogabale se rendroit au camp.

Il y vint humilié & tremblant. Et les soldats, arbitres de leurs Princes, dicterent des loix à Héliogabale. Ils exigerent qu'il éloignât de sa personne les indignes compagnons de ses désordres, les comédiens, les conducteurs de chariots, les gens de mauvaise vie, & tous ceux qui faisoient trafic de leur faveur & de ses graces. Héliogabale consentoit à tout, si ce n'est à leur livrer Hiéroclès. Il prioit, il pleuroit, il se découvroit la gorge en criant: *Frappez; percez-moi plutôt moi-même; accordez-moi la vie de ce seul ami, ou tuez votre Empereur.* Les soldats, qui s'étoient déjà relâchés une première fois, userent encore ici d'indulgence, & ils cesserent de demander la mort d'Hiéroclès. Mais, ils recommanderent à leurs Préfets de ne point souffrir que l'Empereur continuât la vie licentieuse qu'il avoit jusque-là menée.

La réconciliation d'Héliogabale avec son fils adoptif, ne dura qu'autant de tems que la crainte qui l'avoit extorquée. Dès que le danger fut passé, Héliogabale reprit ses premiers desseins, & recommença à tendre des embûches à la vie d'Alexandre. Il ne voulut pas même se gêner pour cacher sa haine; & le premier Janvier étant arrivé, où il devoit prendre possession du consulat avec le jeune César, & aller avec lui

en pompe au Sénat, & de-là au Capitole, il refuſa long-tems de remplir ce cérémonial indiſpenſable. Enfin, ſa mere & ſon ayeule, en lui montrant une ſédition des ſoldats près d'éclater, s'il s'opiniâtroit à témoigner une averſion ſi marquée pour ſon couſin, obtinrent de lui ſur le midi, qu'il ſe revêtît de la robe prétexte, & ſe rendît au Sénat. Mais, il n'y eut pas moyen de l'engager à aller au Capitole; & il fallut que le Préfet de la ville offrit les ſacrifices dans leſquels, en ce jour ſolemnel, devoit intervenir le miniſtère des Conſuls.

Il n'étoit occupé que de la penſée de faire tuer Alexandre; & craignant qu'après ſa mort le Sénat ne ſe déterminât à le remplacer par un autre choix, & n'élût un Empereur, tout d'un coup il envoya ordre à tous les Sénateurs de ſortir de Rome. Il s'étoit accoûtumé dès long-tems à mépriſer cette compagnie auguſte, qui faiſoit la gloire de l'Empire, & il traitoit communément les Sénateurs d'eſclaves traveſtis en grands perſonnages. Ce fut pour eux une néceſſité d'obéir ſur le champ. On ne leur donna pas le tems de faire leurs apprêts de voyage, & ceux qui n'avoient point leurs voitures ſous leurs mains, furent obligés d'en louer.

Héliogabale, en ſe débarraſſant du Sénat, n'avoit écarté que le moindre danger; & il eſt étonnant qu'il ne vît pas que c'étoient ſur-tout les ſoldats qu'il devoit craindre. Il voulut les ſonder en faiſant répandre le bruit qu'Alexandre étoit menacé d'une mort prochaine, & ſa tentative lui réuſſit très-mal. Les Prétoriens, à cette nouvelle, entrerent en fureur; ils refuſerent de lui envoyer à lui-même ſa garde accoûtumée, & ils demanderent à grands cris qu'on leur montrât Alexandre, & qu'on l'amenât dans leur camp.

L'Empereur céda, & prenant le jeune Prince dans ſon char pompeux & tout brillant d'or & de pierreries, il vint au camp chercher la mort. Les Prétoriens lui annoncerent tout d'un coup leurs ſentimens, en le recevant avec froideur, pendant qu'ils accueilloient de mille applaudiſſemens ſon fils adoptif, ou plutôt ſon rival. La haine & la jalouſie s'allumerent dans le cœur d'Héliogabale; & oubliant, bien mal-à-propos, les ménagemens timides dont il avoit uſé juſqu'alors, il entreprit de faire arrêter les plus audacieux des ſoldats, & ceux qui ſe diſtinguoient par l'ardeur de leur zele pour Alexandre. Cet ordre fut le ſignal d'un combat. Quelques-uns obéiſſoient encore à Héliogabale, & ſe mettoient en devoir de lui livrer ſes victimes. Les autres, en plus grand nombre, prirent hautement la défenſe de leurs camarades maltraités. Julia Maméa & Julia Soémis, qui étoient venues au camp, échaufferent encore les eſprits, en ſe met-

tant chacune à la tête du parti de ſon fils. La victoire ne fut pas douteuſe. Héliogabale, toujours lâche, prit la fuite au premier cri, & ſe hâta d'aller ſe cacher dans un honteux aſyle. Les miniſtres & les complices de ſes débauches abandonnés par lui, éprouverent les premiers la fureur du ſoldat vainqueur, qui les fit périr par des ſupplices également cruels & proportionnés à l'infamie de leur conduite. On le chercha enſuite lui-même, & ayant été bientôt découvert, il fut tué avec ſa mere, qui le tenoit étroitement embraſſé.

C'eſt ainſi que furent rendues inutiles les précautions qu'il avoit priſes pour porter le luxe juſques dans les inſtrumens & le genre de ſa mort. Car, prévoyant bien que ſa fin ſeroit funeſte, il avoit fait proviſion de cordons de ſoie pour s'étrangler, d'épées à lames d'or pour s'égorger, de vaſes d'un grand prix pour y avaler le poiſon qui termineroit ſes jours. On dit même qu'il avoit conſtruit une très-haute tour, dont le pied étoit pavé de pierres précieuſes, afin qu'en ſe précipitant il ſe briſât richement & magnifiquement la tête & les membres. C'étoit bien de la dépenſe pour finir par être maſſacré dans des latrines.

On lui coupa la tête, ainſi qu'à Julia Soémis Princeſſe auſſi criminelle que malheureuſe, &, pour tout dire en un mot, mere digne d'un tel fils. Leurs corps nus furent traînés par la ville avec toute ſorte d'ignominie. On ne nous dit point ce que devint celui de Julia Soémis. Pour ce qui eſt du cadavre d'Héliogabale, la populace outrageuſe voulut l'enfoncer dans un des égoûts de la ville; mais, l'entrée s'étant trouvée trop étroite, il fut jetté dans la riviere. Il ne méritoit pas une plus honorable ſépulture.

Il n'étoit âgé que de dix-huit ans lorſqu'il périt, & il avoit règné trois ans, neuf mois, & quatre jours, à compter du jour de la bataille qu'il gagna contre Macrin. Ainſi, ſa mort doit tomber au onze Mars, de l'an de J. C. 222.

Jamais on n'a parlé de ce Prince, qu'avec horreur & mépris. Le Sénat fit effacer ſon nom des faſtes. Jamais ni Dion Caſſius, ni Lampride, ne lui donnent le nom d'Antonin, qu'il déshonoroit par ſes vices. Dion Caſſius l'appelle faux Antonin, aſſyrien, Sardanapale; & après ſa mort, par une alluſion inſultante au dernier ſort de ſon cadavre jetté dans le Tibre, on le ſurnomma Tibérinus.

On ne cite d'Héliogabale d'autres ouvrages publics, que le temple de ſon Dieu, & des portiques au tour des bains de Caracalla. Encore laiſſa-t-il imparfait ce dernier édifice, qui fut achevé par ſon ſucceſſeur.

## *DIGRESSION*

### *ſur le portrait d'Héliogabale.*

L'Hiſtoire n'offre aucun exemple plus capable de faire ſentir

les inconvéniens & les dangers horribles d'un gouvernement militaire, & d'une élection de Souverain laissée au caprice des soldats, que l'élévation d'Héliogabale sur le trône des Césars. Un enfant de quatorze ans, Syrien d'Origine & n'ayant rien de Romain, dont la plus puissante recommandation étoit d'être réputé bâtard d'un des plus méchans Empereurs qui aient jamais été; voilà celui que la licence effrénée des gens de guerre mit à la tête de l'empire Romain, & aux mains du quel elle confia le sort de la plus belle & plus noble portion de l'univers.

Les suites vérifierent l'imprudente témérité de cet indigne choix. Héliogabale fut un monstre, par une impudicité qui lui assigne le premier rang d'infamie entre tant de Princes décriés pour leurs mœurs abominables, par un luxe poussé jusqu'aux derniers excès d'extravagance, par le mépris de toutes les loix, & même, ce qui peut sembler étonnant dans un tel caractère, par la cruauté. Tout jeune qu'il étoit, il avoit déjà fait preuve d'une partie de ces vices, & la souveraine puissance lui donna moyen de les déployer sans aucune retenue.

HÉLIOGABALE, *Heliogabalus*, Ἡλιογάβαλος, (*a*) idole de la ville d'Emese. Cette idole étoit représentée sous la figure d'une grande pierre en forme de cone. C'est un ancien Auteur qui nous l'apprend, & les médailles confirment ce qu'il en dit.

On ne peut pas douter que ce ne fût le Soleil à qui l'on donnât ce nom, puisque Dion Cassius & Hérodien le rendent par Ἥλιος, *Soleil*, & que l'on trouve d'anciennes inscriptions qui portent SOL ALAGABALUS, & sur les médailles du dernier Antonin SACERDOS DEI ELAGABALI. Une autre médaille du même porte au revers SANCT. DEO SOLIE-LAGABALO. Hérodien & Capitolin disent que c'est le nom que les Phéniciens donnent au Soleil; mais, Lampride écrit que les uns le prennent pour le Soleil, & les autres pour Jupiter.

Au reste, ce nom se trouve différemment exprimé dans les Auteurs qui en parlent. Hérodien dit, Héléagabalus; Capitolin & Lampride, Héliogabalus; Xiphilin, Elégabalus & Héliogabalus; Photius, Elagabalus & Lagaballus.

Il y a plusieurs médailles d'Emese, où l'on voit un aigle placé sur une pierre de figure conique, & on remarque que la légende de quatre de ces médailles est Latine du côté de la tête, & Grecque du côté du revers. On voit sur une de ces

(*a*) Herodian. pag. 201. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett Tom. XVIII pag. 232. *& suiv.*

pièces un char à quatre chevaux, traînant un Aigle seul, avec la légende. *Conservator Aug.* Cet aigle représente le dieu d'Héliogabale, & non Jupiter dont cet Empereur auroit voulu détruire les autels, comme ceux de tous les autres dieux. Quelque zélé qu'il fût pour établir le culte de sa divinité favorite, il ne réussit pas à l'étendre dans les provinces; Ephese & Antioche sont les seules villes qui paroissent l'avoir adopté. Sur un médaillon, attribué communément à la seconde, se trouvent l'aigle & l'étoile, symbole du Dieu Héliogabale; & c'est sans doute parce que le jeune Prince, qui en étoit le pontife, se fit saluer Empereur & Consul à Antioche après la défaite de Macrin. Au reste, immédiatement après la mort d'Héliogabale, le culte du Dieu dont il portoit le nom, paroît s'être aboli, même à Emèse. Pouvoit-on anéantir trop tôt les vestiges d'un règne aussi détestable que le sien?

Hérodien, ainsi que nous l'avons déja observé, assure que les peuples de Phénicie adoroient le Soleil sous ce nom d'Héléagabale que M. le Marquis Capponi traduit par ces mots *Deus montis*, le Dieu de la montagne, en le tirant de deux racines Phéniciennes *Matz-Gabale*. M. l'Abbé Belley aime mieux faire venir ce nom de *EL*, *AL*, *ALLAH*, qui en Hébreu, en Phénicien, en Arabe, signifient *Dieu*, & de *Gabil*, Créateur, terme consacré chez les Arabes pour exprimer la toute-puissance de Dieu dans la formation des êtres. En effet, suivant Bochard, Héliogabale veut dire, dans la langue des Phéniciens, le Dieu Créateur. Les Philosophes de cette contrée attribuoient au Soleil la formation du monde sensible; & nous apprenons de Porphyre, que les Egyptiens donnoient à cet astre le titre pompeux d'Architecte de l'univers.

Quoique les Phéniciens adorassent le Soleil comme un dieu du premier ordre, on ne doit pas s'étonner qu'une pierre en ait été pour eux le symbole; c'étoit un usage assez général chez les Orientaux. Le Jupiter Cassius, que Cicéron appelle Jupiter Lapis, avoit pour simulacre une pierre ronde, coupée par la moitié, comme on le voit sur les médailles de Séleucie de Syrie. Le type représentatif de la Vénus Paphienne étoit une pierre taillée en borne; les médailles de Sardes & de Paphos nous en offrent l'empreinte. La fameuse pierre noire, conservée dans le temple de la Mecque, est une ancienne idole des arabes pour laquelle les Mahométans ont une singuliere vénération, en mémoire d'Abraham & d'Ismael son fils. Nous lisons dans l'ouvrage attribué à Sanchoniathon, que les Phéniciens avoient des pierres sacrées qu'ils nommoient Bétyles; & suivant Damascius auteur Payen qui vivoit sous Justi-

nien, ces Bétyles conſacrées aux plus grandes divinités, à Saturne, à Jupiter, au Soleil, étoient rangés en grand nombre ſur le mont Liban près de la ville d'Héliopolis. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'Emeſe, voiſine de l'anti-Liban, ſituée ſur l'Oronte, & compriſe dans la deuxième Phénicie, dont Damas étoit la métropole, ait, ſuivant l'ancien uſage des Phéniciens, donné pour ſimulacre au Soleil une pierre ronde, une eſpèce de cone. Paphos, où l'on adoroit Vénus ſous un type à peu près ſemblable, étoit une colonie des Phéniciens. On ſçait que les colonies conſervoient avec ſoin les dieux de leur métropole, & les ſymboles ſacrés qui les repréſentoient.

HÉLION, *ou* HÉLIUS. *Voyez* Hélius.

HÉLIOPOLIS, *Heliopolis*, (*a*) Ἡλιόπολις, ville de Syrie. C'eſt la même qui eſt connue depuis plus de mille ans ſous le nom de Baalbek. Elle eſt dans la Syrie, proprement dite *Damaſcena*, étant ſelon Abulfeda à 18 milles de Zebdani, qui eſt à pareille diſtance de Damas. Ce même Géographe dit que la ville eſt fort ancienne, & que parmi les reſtes d'antiquité remarquables, on y trouve un autel pour lequel les Sabis, ou adorateurs du feu, appellés autrement Guebres & Ateſchperestan, ont une grande vénération, parce qu'ils croyent par tradition qu'il y a eu autrefois en cet endroit un de leurs temples. Yacuti natif de Hama, autre Géographe Arabe, dit qu'à Baalbek on voit un ancien Château avec des colomnes de marbre, d'une grandeur & d'une beauté ſingulières. Enſuite, ſuivant le génie de ceux de ſa nation qui attribuent à Salomon tout ce qu'ils voyent de merveilleux, il ajoûte que c'eſt lui qui a bâti ce château pour la Reine de Saba, que le Arabes appellent Belkis; ce qui ne ſignifie autre choſe qu'une très-grande antiquité.

La ville, ſuivant Ebn-Werdi, autre Géographe, eſt bâtie ſur une montagne dans un terrein aſſez étendu, qui en occupe la partie ſupérieure. Il y a quantité de ſources, & au pied de la montagne une riviere qui fait aller pluſieurs moulins; & Yacuti dit que cette riviere eſt appellée Nahar Lelkis, *riviere de Belkis*, ou de la Reine de Saba. On voit par un Auteur qui écrivoit du tems de Noraddin, Sultan de Syrie, de la maiſon des Atabeks de Moſul, deſcendans de Zenghi, & qui a décrit exactement les diſtances des principaux endroits des environs de Damas, que Baalbek en étoit éloigné de douze paraſangues ou lieues de 3000 pas. Ces marques conviennent

(*a*) Ptolem. L. V. c. 15. Plin. T. II. pag. 265. Strab. pag. 752. Amos. c. 1. v. 5. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. p. 352. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 352.

plus à Héliopolis, qu'à aucune des autres villes de Phénicie, dont les noms ſont peu reconnoiſſables dans les livres orientaux. Mais, il ne falloit pas attendre des Arabes qu'ils donnaſſent le véritable nom Ancien de cette ville. Jeſus Bar-Hali l'a fait dans ſon Dictionnaire, diſant qu'il ſignifie la maiſon de Baal, & que c'eſt Héliopolis, ou la ville du Soleil.

Ptolémée nomme Héliopolis comme la première ville de la Cœléſyrie. Pline dit qu'elle eſt près des ſources du fleuve Oronte. Il en eſt auſſi fait mention dans l'Itinéraire d'Antonin, & dans la table de Peutinger. Il en eſt parlé dans Strabon & Sozomène, comme étant voiſine du mont Liban. Les Notices eccléſiaſtiques la mettent *in Phœnice Libaneſia*, partie de la Phénicie, voiſine du mont Liban. Le nom d'Héliopolis pouvoit marquer qu'elle étoit particulièrement diſtinguée par le culte du Soleil, qui étoit la principale divinité de pluſieurs nations, principalement des villes de Syrie, où il étoit adoré ſous différens noms.

On voit encore dans cette ville de magnifiques reſtes d'un temple, que la Chronique d'Alexandrie appelle Balanium, c'eſt-à-dire, un temple dédié au Dieu Balanius, qui eſt le même que le ſoleil.

D. Calmet croit que c'eſt cette ville que le prophete Amos a voulu marquer, en diſant : *J'exterminerai les habitans du camp de l'idole.* L'Hébreu : *J'exterminerai l'habitant de Bekath-Aven*, ou de la vallée d'iniquité. Il donne le nom de Bekath-Aven, à la ville que les Payens nommoient Bekath-Baal, & que l'on nomme encore aujourd'hui Baal-Bech, la vallée de Baal.

Les habitans d'Héliopolis adoroient auſſi Vénus, & leurs mœurs étoient dignes du culte qu'ils rendoient à la déeſſe de l'Impudicité. Toutes les femmes communes entre tous, la proſtitution des jeunes filles aux étrangers qui paſſoient, & cela par principe de religion, voilà qu'elle étoit la loi du païs. Conſtantin détruiſit le temple qu'il regardoit comme la ſource de ces abominations. En la place du culte impur qu'il aboliſſoit, il établit celui du Chriſtianiſme, en bâtiſſant une égliſe, & en envoyant dans cette ville un Evêque & un Clergé, dont les inſtructions & les exemples puſſent amener à la vertu une multitude nourrie dans l'école du vice. Mais, une corruption invétérée ne ſe déracine pas aiſément. Elle réſiſta aux efforts de Conſtantin ; & ſous le règne de Julien l'Apoſtat, elle porta les habitans de cette ville criminelle à des excès horribles de cruauté & d'infamie contre les vierges Chrétiennes.

HÉLIOPOLIS, *Heliopolis*, Ἡλιόπολις, (*a*) ville d'Egypte,

(*a*) Geneſ. c. 41. v. 45. c. 46. v. 20. Ezech. c. 30. v. 17. Joſeph. de

qui fut d'abord la capitale du royaume dit de la baſſe Egypte. Il en eſt parlé dans la Géneſe, où elle eſt nommée *On* dans le texte Hébreu, & Héliopolis dans la Vulgate. Il eſt dit que Pharaon, roi d'Egypte, fit épouſer à Joſeph, Azaneth, fille de Putiphar, prêtre d'Héliopolis. C'eſt dans cette ville qu'Abraham fut reçu, & qu'il converſa avec les Prêtres. Elle étoit ſituée à la hauteur de Memphis, entre l'extrêmité ſeptentrionale de la mer Rouge & le Nil, mais plus près du fleuve que de la mer. Cette ville, célebre par ſon temple du Soleil, où les rois Egyptiens conſacroient à l'envi les offrandes les plus riches, célebre encore par la grande réputation de piété & de ſçavoir que ſes Prêtres s'étoient acquiſe, indépendamment du nom d'Héliopolis, qui ſignifie *ville du Soleil*, fut encore nommée *la fontaine du ſoleil*, la ville de Mnévis, &c. différens noms qui marquent également qu'elle étoit dédiée au Soleil.

Son domaine s'étendoit ſur preſque toute la partie de la baſſe Egypte, entre le Delta & l'iſthme de Suès, & même ſur la partie orientale du Delta, où étoit la ville de Tanais, bâtie entre les canaux bubaſtiques & buſiritiques. Les rois d'Héliopolis en abandonnerent le ſéjour, & firent leur réſidence à Tanis, qui devint ainſi la capitale du royaume de la Baſſe-Egypte.

Quoiqu'il y eût plus d'une ville du nom d'Héliopolis en Egypte, comme nous le dirons ci-après, celle-ci eſt reconnoiſſable, & par ſes temples, & par les grandes maiſons de ſes Prêtres, qu'on y voyoit encore du tems de Strabon. La ville étoit cependant alors abandonnée. » Ces lieux, dit Strabon, approchent du ſommet » du Delta; c'eſt-là qu'eſt Buſbaſte & ſa préfecture, au-» deſſus de laquelle eſt la con-» trée (ou le nôme) d'Hélio-» polis, où ſe voit la ville du » Soleil, ſituée ſur une digue. » Il y a un temple conſacré au » Soleil, & dans un certain en-» clos on nourrit le bœuf Mné-» vis que les habitans d'Hé-» liopolis honorent comme un » dieu, de même qu'Apis eſt » adoré par les habitans de » Memphis. Devant la digue » eſt un grand lac où ſe déchar-» gent les foſſés voiſins; la vil-» le eſt préſentement déſerte, » & il y a un temple très-an-» cien, bâti à la maniere d'E-» gypte, & qui conſerve des » marques de la fureur & de » l'impiété de Cambyſe. Ce » Prince ravagea partie par » le feu, partie par le fer, » les temples & les obéliſques.»

Antiq. Judaïc. p. 421. 700. 701. de Bell. Judaïc. p. 995, 996. Strab. pag. 805, 806. Diod. Sicul. pag. 227. Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. Tom. I. pag. 254. Tacit. Annal. L. VI. c. 28. Herod. L. 2. c. 3, 7. *& ſeq.* L'Egypt. Anc. par M. d'Otig. Tom. I. pag. 200, 201. Tom. II. pag. 152, 153. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. I. p. 145.

Strabon décrit enſuite la forme des temples d'Égypte. » A » l'entrée du temple, eſt » une cour pavée de la largeur d'un arpent, & de » la longueur de trois ou de » quatre ou même davantage. » Ce lieu s'appelle Dromos, » en Grec; mot qui veut dire » la courſe. Callimaque dit:

Ὁ δρόμος ἱερὸς οὗτος Ἀνουβίδος.

[*Cette courſe eſt conſacrée à Anubis.*]

» Le long de cet eſpace, des » deux côtés de la largeur, » ſont poſés des ſphinx de » pierre, à vingt coudées, & » même plus, de diſtance » l'un de l'autre. Après les » ſphinx ſont pluſieurs veſtibules de ſuite dont le nombre n'eſt point fixé; il y en » a plus ou moins, à proportion de la longueur & de la » largeur des dromes ou courſes. Après les veſtibules, eſt » le temple qui eſt petit; mais, » il a un grand parvis. Il n'y a » aucune figure; ou, s'il y en » a, ce n'eſt point celle d'un » homme, mais de quelque bête. Des deux côtés du parvis » s'étendent les aîles. Ce ſont » deux murs auſſi hauts que le » temple. D'abord leur diſtance eſt un peu plus grande que » toute la largeur du temple; » mais, ils ſe rapprochent l'un » de l'autre juſqu'à cinquante » ou ſoixante coudées. Ces murailles ſont pleines de grandes figures ſculptées, pareilles aux ouvrages des Toſcans, ou des anciens Grecs. » Il y a auſſi un bâtiment ſacré, » ſoutenu ſur un grand nombre » de colomnes, comme à Memphis, d'une fabrique dans le » goût barbare; les colomnes » ſont grandes & diſpoſées en » pluſieurs rangs; il n'y a ni » peinture, ni grace, c'eſt un » amas de pierres.«

» Nous vîmes dans cette ville, continue Strabon, de » grandes maiſons où logeoient » les Prêtres; car, on dit que » c'étoit la demeure des Prêtres qui s'appliquoient à la » Philoſophie & à l'aſtronomie; mais, ce genre de vie » & ces études n'y ſont plus en » uſage. Il y avoit ſeulement » des hommes dont l'emploi » étoit de diriger les ſacrifices, » & d'en apprendre les cérémonies aux étrangers. Le » général Ælius Gallus, partant d'Alexandrie, & remontant le Nil, avoit à ſa ſuite » un homme appellé Chérémon » qui faiſoit profeſſion de cette » ſcience. Mais, ſon ignorance, » jointe à beaucoup d'orgueil, » le faiſoit mépriſer. On nous » fit voir auſſi des maiſons des » Prêtres & des appartemens » où Eudoxe & Platon avoient » logé; car, ils étoient venus » enſemble dans cette ville, & » avoient vécu l'un & l'autre, » treize ans avec les Prêtres.« Ce qui ſuit dans Strabon ne regarde que les études des Prêtres.

Diodore de Sicile raconte l'origine de cette ville, ſur la

tradition des Grecs. Il ſuppoſe donc, comme une vérité, qu'au commencement du monde, l'iſle de Rhodes, étant couverte d'une boue molle & détrempée, le Soleil la ſécha & la rendit féconde, & qu'il s'en forma ſept hommes également *Aborigenes*, qui furent nommés les Héliades, du nom du Soleil, qu'ils reconnoiſſoient pour l'auteur de leur naiſſance. Leurs noms étoient Ochime, Cercaphe, Macar, Actis, Ténagès, Triopas, & Candale. Ils s'appliquerent tous à l'aſtronomie, cultiverent la navigation, & déterminerent le cours des heures. Ténagès avoit plus d'eſprit que les autres; par jalouſie, ils le tuerent; le meurtre fut reconnu, & ils furent réduits à prendre la fuite. Actis le quatrième, [pour ne parler que de celui-là], s'en alla en Égypte, & y fonda la ville qu'il nomma *la ville du Soleil*, en l'honneur de ſon pere. Cet Hiſtorien ſuppoſe enſuite qu'un déluge ayant fait périr dans la Grece la plûpart des hommes & tous les monumens des ſciences, les Égyptiens qui les avoient conſervées, profiterent de l'ignorance où les Grecs tomberent, & ſe firent honneur d'une invention qui ne leur appartenoit pas. On voit dans ce récit, que nous avons abrégé, qu'il n'eſt fait que pour diminuer la honte que les Grecs avoient de devoir les ſciences aux Égyptiens, à qui ils tâchoient d'en enlever l'honneur.

Avec le tems, les Juifs eurent auſſi un temple à Héliopolis. Onias, fils d'Onias III, s'étant retiré en Égypte, & ayant gagné les bonnes graces de Ptolémée Philométor & de Cléopâtre ſa femme, obtint la permiſſion de bâtir un temple ſemblable à celui de Jéruſalem, à l'uſage des Juifs qui étoient en Égypte. Ce temple que l'on appella Onion, ſubſiſta juſqu'au tems de Veſpaſien, qui le fit fermer par Lupus, préfet d'Égypte. Paulin, qui ſuccéda quelque tems après à Lupus, fit ôter tous les ornemens & toutes les richeſſes qui y étoient, en fit fermer toutes les portes, & ne permit pas qu'on y fît aucun exercice de religion.

Le P. Hardouin ſe trompe, ce ſemble, dans la note qu'il a faite ſur le mot *Heliopolites*, qui eſt le nom du nome ou de la province, dont Héliopolis étoit la capitale. Il dit que cette ville, où l'on croyoit que le phénix portoit ſon nid, eſt attribuée par quelques-uns à l'Égypte, & par quelques autres à l'Arabie. Delà vient, pourſuit-il, l'erreur d'Étienne de Byzance, qui a cru qu'il y avoit deux villes de ce nom; car, dit-il, elle étoit aux confins de l'Égypte & de l'Arabie, comme Pline nous l'apprend. Cet Auteur dit effectivement: *Unum præterea intùs, & Arabiæ conterminum claritatis magnæ ſolis oppidum.* Mais, cela ne dit pas qu'il n'y eût qu'une ſeule ville d'Égypte, nommée Héliopolis. Étienne de

Byzance

Byzance a raiſon d'en mettre deux. Ptolémée en met deux auſſi, & donne la poſition de l'une & de l'autre ; & ce qui eſt remarquable, elles étoient dans le même nome. Il appelle la première qui eſt celle-ci, *la métropole du ſoleil* ; il nomme l'autre Héliopolis.

La ſeconde étoit au midi de la première ; mais, elle n'étoit pas ſur le Nil comme elle. Ptolémée, qui avoit paſſé une partie de ſa vie à Alexandrie en Égypte, eſt fort croyable ſur ce chapitre. Le pere Hardouin nomme la première, qu'il croit unique, Belheſa ; & c'eſt, ſelon lui, le nom moderne. Antonin la nomme Héliu & la met à vingt-quatre mille pas de Memphis. Elle eſt auſſi nommée Héliu, ville épiſcopale, dans la notice de Hiérocles.

HÉLIOPOLIS, *Heliopolis*, Ἡλιόπολις, autre ville d'Égypte, différente de la métropole du même nom, quoique dans la même province. *Voyez* l'article précédent.

HÉLIOPOLITAINS, (*a*) *Heliopolitani*, Ἡλιοπολῖται, nom des habitans des villes appellées Héliopolis.

Ceux d'Héliopolis, capitale du royaume de la baſſe-Égypte, avoient conſtruit un temple au Soleil, ainſi qu'il a été remarqué dans l'article de cette ville. Ils célébroient tous les ans, en l'honneur de cette divinité céleſte, une fête où un grand nombre d'étrangers ſe rendoient de toutes les parties de l'Égypte. On n'y étoit occupé, tant que la fête duroit, qu'à offrir des vœux & des ſacrifices au Dieu qui, par ſes influences, rendoit la terre féconde, ou à ſuivre les pompeuſes proceſſions en uſage dans toutes ces aſſemblées, & qui, variées par de nouvelles cérémonies, conſervoient cependant l'eſprit de la première inſtitution. On ne voyoit à cette fête que ceux des Égyptiens qu'un zele religieux y conduiſoit.

HÉLIOPOLITE [le Nome], *Heliopolites Nomos*, Ὁ Ἡλιοπολίτης νομός. (*b*) Ce Nome ou province d'Égypte étoit à l'orient du Nil, entre le Nome Aphroditopolite au nord, la pointe de la mer Rouge & l'Arabie Pétrée à l'orient, & le Nome Bubaſtide au midi. Il étoit traverſé dans ſa longueur par le canal de Trajan, qui communiquoit du Nil à la mer Rouge, par Héroopolis & Babylone. Ces deux villes & les deux Héliopolis ſont les ſeules que Ptolémée y ait nommées.

HÉLIOPOLITE, *Heliopolites*, (*c*) un des ſurnoms qui furent donnés à Jupiter.

HÉLIOS, *Helios*, Ἥλιος, (*d*)

(*a*) Herod. L. II. c. 59, 63. L'Egypt. Anc. par M. d'Orig. Tom. II. pag. 152, 153.

(*b*) Strab. pag. 805. Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. T. I. p. 254.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Monf. Tom. I. pag. 53.

(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Monf. Tom. II. p. 17.

nom Mithriaque, au rapport de D. Bernard de Montfaucon.

HÉLIOTES, *Heliotæ*, (*a*) Ἡλιῶται, nom que Lucien donne aux troupes du ſoleil, qui s'appelle en Grec Ἥλιος.

HÉLIOTROPE, *Heliotropium*, (*b*) du Grec Ἥλιος, *ſol*, ſoleil, & τρέπω, *verto*, je tourne, pierre précieuſe, demi-tranſparente, dont la couleur eſt verte, remplie de taches rouges ou de veines de la même couleur; ce qui fait que quelques Auteurs la nomment jaſpe oriental; mais, la tranſparence de l'Héliotrope fait qu'on ne doit pas la regarder comme un jaſpe qui eſt une pierre opaque. M. Hill prétend que l'Héliotrope differe du jaſpe, en ce que la couleur de la première eſt d'un verd mêlé de bleu, au lieu que celle du jaſpe eſt d'un verd plus décidé. Peut-être l'Héliotrope eſt-elle la même choſe que ce qu'on nomme prime d'émeraude.

L'Héliotrope ſe trouvoit, ſuivant Pline, dans les Indes, en Éthiopie, en Afrique, & dans l'iſle de Chypre; il y en a auſſi en Allemagne & en Bohême. Boëce de Boot dit qu'il y en a de ſi grandes, qu'on en a fait quelquefois des pierres à couvrir les tombeaux.

Les Anciens ont attribué un grand nombre de vertus fabuleuſes à cette pierre. Pline dit qu'elle a pris le nom d'Héliotrope, parce que ſi elle eſt jettée en un vaiſſeau plein d'eau, les rayons du ſoleil qui y tombent, ſemblent être de couleur de ſang, & que hors de l'eau elle repréſente l'image du ſoleil, & fait bien obſerver ſon éclipſe. Quelques-uns ont feint qu'elle avoit la vertu de rendre inviſibles ceux qui la portoient, ainſi qu'on le dit de l'anneau de Gygès.

HÉLIS, *Helis*, Ἕλις, (*c*) ville de Thrace. Il en eſt parlé dans l'article de Dromichetès. *Voyez* Dromichetès.

HÉLISSON, *Heliſſon*, Ἑλλέσων. *Voyez* Eliſſon.

HÉLIUS, *Helius*, Ἥλιος, (*d*) c'eſt-à-dire, le ſoleil, étant devenu amoureux de Rhode, deſſécha l'iſle qui a depuis porté ce nom; & ce fut Hélius qui le lui donna à cauſe de celui de ſa maîtreſſe.

Le ſens naturel de cette fable eſt que le terrein de cette iſle étoit humide & marécageux par lui-même; mais que le ſoleil ayant diminué peu à peu cette humidité, y avoit rendu la terre ſi féconde, que les peuples en étoient autochthones, & qu'elle avoit produit en particulier les ſept freres Héliades. En conſéquence de cette opinion, l'iſle de Rhode fut conſacrée au ſoleil; & ſes habitans, qui croyoient lui devoir leur origine, ſe vouerent plus particulièrement à ſon culte qu'à

(*a*) Lucian. T. I. pag. 720.
(*b*) Plin. T. II. p. 790, 791.
(*c*) Diod. Sicul. L. XXI. Excerpt.
(*d*) Diod. Sicul. pag. 216.

celui des autres Dieux. *Voyez* Basilée.

HÉLIUS, *Helius*, Ἥλιος, (*a*) affranchi de l'empereur Néron, est un de ceux qui furent chargés d'empoisonner M. Silanus. Pendant le voyage que Néron voulut faire en Grece, pour y gagner des couronnes théatrales, Hélius fut laissé à Rome avec un plein pouvoir; mais, jugeant la présence de l'Empereur nécessaire dans la ville, il lui écrivit plusieurs fois de revenir en Italie. Néron, pour qui les seuls objets frivoles avoient des charmes, & qui estimoit par dessus tout les prix de la musique & de la course des chariots, lui avoit répondu en ces termes: » Quoi-» que votre conseil & votre » vœu soient que je retourne » promptement en Italie, vous » devez plutôt souhaiter que » j'y reparoisse avec une gloi-» re digne de Néron. « Enfin néanmoins, Hélius allarmé, se transporta lui-même en Grece; & annonçant à Néron une conjuration qui se tramoit dans Rome, il l'effraya & le détermina à partir.

Le pouvoir, que Néron avoit donné à Hélius, étoit tellement illimité, que, suivant Dion Cassius, le peuple Romain avoit alors deux Empereurs, Néron & Hélius; & on doutoit lequel des deux étoit le plus méchant, si ce n'est que l'on trouvoit encore plus de bassesse dans Néron, se dégradant jusqu'au métier de musicien, que dans un affranchi qui imitoit les tyrans. Hélius, sans attendre les ordres de Néron, confisquoit les biens, exiloit ou même mettoit à mort non seulement des hommes du commun, mais des chevaliers Romains & des Sénateurs. Ainsi périrent deux Sulpicius Camérinus, pere & fils, sur le frivole prétexte du surnom de *Pæticus*, qu'ils portoient, & qui étoit depuis des siècles héréditaire dans leur famille. Comme ce mot se prononçoit à peu près de la même façon que *Pythicus*, qui peut signifier *vainqueur des jeux Pythiens*, Hélius prétendit que c'étoit pour eux une usurpation sacrilege de s'attribuer un nom qui n'appartenoit qu'à l'Empereur. Ce misérable subit sous Galba la juste peine de ses crimes. Lorsqu'il fut conduit au supplice, on vit le peuple applaudir à cet acte de justice, & crier que nulle fête ne pouvoit être plus agréable pour la ville.

HÉLIUS, *Helius*, un des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

HÉLIXUS, *Helixus*, (*b*) Ἕλιξος, Lieutenant de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, eut part à la réduction des Mégaréens.

HÉLIXUS, *Helixus*, (*c*)

(*a*) Dio. Cass. pag. 729. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 251, 478, 479. T. III. p. 16.

(*b*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5.

(*c*) Xenoph. p. 437.

Ἔλιξος, chef des Mégaréens, au rapport de Xénophon.

HELLANICE, *Hellanice*, *Hellanica*, (*a*) femme d'un bon tempérament & de bonnes mœurs, étoit fille de Dropis, des meilleures maiſons de la Macédoine. Elle fut choiſie pour être la nourrice d'Alexandre. Ce Prince ne l'aimoit pas moins que ſa propre mere.

HELLANICUS, *Hellanicus*, Ἑλλάνικος, Hiſtorien natif de Milet, compoſa une deſcription de la terre & diverſes Hiſtoires.

HELLANICUS, *Hellanicus*, Ἑλλάνικος, (*b*) Mitylénien, naquit douze ans avant Hérodote, comme il eſt conſtant par le témoignage d'Aulu-Gelle. *Hellanicus*, dit-il, *avoit ſoixante-cinq ans, quand la guerre du Péloponnèſe commença; Hérodote en avoit cinquante-trois, & Thucydide quarante. Cela eſt écrit dans le onzième livre de la Pamphile.* Cet endroit ſert à fixer l'époque de ces trois célebres Hiſtoriens; car, la guerre du Péloponnèſe commença la ſeconde année de la 87.e Olympiade; ainſi Thucydide étoit né la ſeconde année de la 77.e; Hérodote, la première année de la 74.e; & Hellanicus, la première année de la 71.e

Hellanicus avoit écrit une Hiſtoire des anciens Rois du monde, & premiers fondateurs des villes, intitulée: Κτίσεις ἐθνῶν καὶ πολέων. Denys d'Halicarnaſſe fait mention des Troïques d'Hellanicus, & aſſure que ce que cet Auteur a dit de la fuite d'Énée, eſt plus digne de foi, que ce que tous les autres en ont écrit. On parle auſſi de ſon hiſtoire d'Égypte, citée par Athénée, par Arrien, & par Aulu-Gelle. Denys d'Halicarnaſſe cite encore Hellanicus ſur la retraite d'Énée, & ſur l'expulſion des anciens habitans d'Italie en Sicile, ce qui étoit tiré du livre de cet Auteur ſur l'hiſtoire de Troye. On croit que c'étoit Hellanicus le Mitylénien, qui étoit Auteur de cette Hiſtoire; ainſi, il n'y a nulle néceſſité d'en admettre pluſieurs de ce nom; & c'eſt peut-être le même qui eſt dit Mitylénien & Lesbien; parce que Mitylene étoit une des villes de l'iſle de Lesbos, qui en a pris depuis le nom qu'elle conſerve encore, étant appellée l'iſle de Metelin.

HELLANICUS, *Hellanicus*, Ἑλλάνικος, Éléen, dont il eſt fait mention dans l'article d'Ariſtotime. *Voyez* Ariſtotime.

HELLANICUS, *Hellanicus*, Ἑλλάνικος, (*c*) fut envoyé vers Dion par la cavalerie, à la tête de cinq députés, pour l'engager

(*a*) Q. Curt. L. VIII. c. 1. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 2. L. II. c. 7. Roll. Hiſt. Anc. T. III. pag. 724.

(*b*) Aul. Gell. L. XV. c. 23. Athen. p. 410, 447, 462, 470. *& ſeq.* Cicer. de Orat. L. II. c. 53. Lucian. Tom. II. pag. 642. Plut Tom. I. pag. 7, 12. *& ſeq.*

(*c*) Plut. Tom. I. p. 976.

à venir au ſecours des Syracuſains.

HELLANICUS, *Hellanicus*, Ἑλλάνικος, (*a*) Lieutenant d'Alexandre le Grand, obtint le dernier des prix que ce Prince, propoſa dans la province de Satrapene.

HELLANODIQUES, *Hellanodici*, Ἑλλανοδίκαι, (*b*) officiers qui préſidoient aux jeux ſacrés d'Olympie, inſtitués lors du rétabliſſement de ces jeux par Iphitus. Leur fonction étoit de préſider aux jeux, de donner des avertiſſemens aux athletes avant que de les y admettre; de leur faire enſuite prêter ſerment qu'ils obſerveroient les loix uſitées dans ces jeux, d'en exclure ceux des combattans qui manquoient au rendez-vous général, & ſur tout de diſtribuer les prix. On appelloit ſouvent de leurs déciſions au Sénat d'Olympie, & ſous les Empereurs, à l'Agonothete ou ſur-intendant des jeux. Ils entroient dans l'amphithéatre avant le lever du ſoleil, & une de leurs fonctions étoit encore d'empêcher que les ſtatues qu'on érigeoit aux athletes ne ſurpaſſaſſent la grandeur naturelle, de peur que le peuple qui n'étoit que trop porté à décerner à ces athletes les honneurs divins, ne s'aviſât, en voyant leurs ſtatues d'une taille plus qu'humaine, de les mettre à la place de celles des Dieux. *Voyez* Athletes.

HELLAS, *Hellas*, Ἑλλὰς, (*c*) ville de Grece dans la Theſſalie, ſelon Strabon.

Ce Géographe, expliquant quelques paſſages où Homère parle d'Hellas & de Phthie, raiſonne de cette manière. » Homère, dit-il, les diſtingue; » mais, on ne ſçait s'il entend » deux villes ou deux lieux; » ceux qui tiennent pour la ſeconde opinion, prennent » Hellas pour la Grece, païs, & » diſent que Thèbes de Phthiotide eſt une ville diſtincte de » l'ancienne Pharſale. Dans cette » contrée eſt auſſi un lieu nommé Thétidion, voiſin de la » nouvelle & de l'ancienne Pharſale. Ils conjecturent qu'une » partie de ce lieu Thétidion » étoit ſous la domination d'Achille. Ceux qui, par Hellas, » entendent une ville, ſont, » entre autres, les habitans de » Pharſale, qui, à ſoixante » ſtades de leur ville, [c'eſt-» à-dire, à deux lieues & demie,] montrent les ruines » d'une ville qu'ils prétendent » avoir été celle d'Hellas. Les » habitans de Mélitée, de leur » côté, croyent que la ville » d'Hellas étoit environ à dix » ſtades [ou a deux cens cinquante pas], de leur ville, » au delà de l'Enipée, dans le » tems que leur ville s'appelloit Pyrrha. Ils alleguent

(*a*) Q. Curt. L. V. c. 2.

(*b*) Pauſ. pag. 303, 344. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 242. *& ſuiv.*

(*c*) Strab. p. 431, 432. Homer. Iliad. L. II. v. 190. L. XVI. v. 595.

» comme une preuve le tom-
» beau de Pyrrha & de Deuca-
» lion, qui eſt dans leur place
» publique. «

Dicéarque, dans ſon état de la Grece, dit: » Hellas étoit
» anciennement une ville bâ-
» tie par Hellen, pere d'Éo-
» le, & nommée de ſon nom;
» elle étoit dans la Theſſalie,
» entre Pharſale & Mélitée. «

HELLAS, *Hellas*, Ἑλλάς, (*a*) contrée de Grece dans la Theſſalie. Nous avons vu dans le paſſage de Strabon, cité dans l'article précédent, que quelques-uns prenoient Hellas pour une contrée; & cette contrée, avec Phthie ou la Phthiotide, étoit de la Theſſalie. Dicéarque, à l'endroit cité, dit la même choſe. » Les Hellenes,
» dit-il, ſont ceux qui parlent
» la langue Grecque, ſelon la
» dialecte des Helléniſtes, &
» deſcendent d'Hellen. Les
» Athéniens habitent l'Attique,
» parlent ſelon la dialecte
» Attique, & ſont originaires
» de leur païs. Les Doriens,
» deſcendans de Dorus, ont le
» langage Dorique, comme les
» deſcendans d'Éole ont l'Éoli-
» que. De même l'Ionique eſt
» propre aux Ioniens qui deſ-
» cendent d'Ion, fils de Xu-
» thus. Il y eut donc autrefois
» Hellas qui étoit dans la Theſ-
» ſalie, & non pas dans l'A-
» chaïe; car, comme dit
» le poëte Homère, on les
» nommoit les Myrmidons, les
» Hellenes & les Achéens. Il
» appelle les Myrmidons ceux
» qui habitoient Phthie en
» Theſſalie; Hellenes, ceux
» dont nous venons de par-
» ler; & il les diſtingue des
» Achéens qui habitent pré-
» ſentement Mélitée & Lariſ-
» ſe, ſurnommée Cremaſte. «

Dicéarque ſe ſert enſuite de la différence de la véritable langue Grecque & de l'idiome des Athéniens, pour prouver que le païs d'Hellas étoit différent de l'Attique; il cite un paſſage où Poſidippe, comique Grec, reprend les Athéniens de ce qu'ils croyoient que leur langue étoit la véritable langue Grecque, & que leur ville étoit proprement le païs d'Hellas.
» Il n'y a, dit-il, qu'un païs
» d'Hellas; vous parlez Athé-
» nien quand vous parlez votre
» langue; pour nous qui ſom-
» mes Grecs, nous parlons
» Grec. Pourquoi tant traîner
» les ſyllabes, appuyer ſur les
» lettres & devenir ennuyeux
» en affectant l'élégance? «
Pauſanias dit qu'Hellas étoit anciennement le nom d'une contrée de la Theſſalie, & qu'il eſt devenu enſuite celui de toute la Grece.

HELLAS, *Hellas*, Ἑλλάς, (*b*) Si nous en croyons Ariſtote, dans ſon traité des Météores, la Grece, ou le païs d'Hellas, étoit, dans les premiers tems, le païs qui eſt aux environs de Dodone & du fleu-

(*a*) Strab. pag. 431. Pauſ. p. 201. | (*b*) Ariſtot. p. 756.

ve Achéloüs ; car, parlant du Déluge de Deucalion, il dit : » Il » arriva principalement au tour » de la Grece, & ſur tout au » tour de cette partie que l'on » appelle l'ancienne Hellas. « Or, cette contrée eſt celle qui eſt aux environs de Dodone & du fleuve Acheloüs. Car, pourſuit ce Philoſophe, il a changé ſon cours en pluſieurs endroits; c'eſt-à-dire, que ſelon lui, Hellas étoit anciennement le nom particulier d'un païs, ſitué entre la Theſprotie, la Theſſalie & l'Acarnanie.

HELLAS, *Hellas*, Ἑλλὰς, (*a*) ou la Grece proprement dite. Ce nom ayant été quelque tems particulier à un païs aſſez petit, ſoit qu'on le prenne dans la Theſſalie avec Strabon & Dicéarque, dont nous avons rapporté ci-deſſus les témoignages, ſoit qu'on le trouve avec Ariſtote au midi de l'Épire & au couchant de la Theſſalie, ſignifia avec le tems un païs plus étendu, comme le dit Pauſanias dans le paſſage allégué ci-deſſus. Dicéarque dit que les Athéniens prétendoient que la véritable Grece ou Hellas ſe trouvoit chez eux, & nous avons rapporté le paſſage du comique qui les reprend de cette erreur ; tandis que la Macédoine, l'Épire, la plus grande partie du Péloponnèſe avoient leurs Rois particuliers, & qu'un aſſez bon nombre de peuples qui avoient eu auſſi les leurs au commencement, s'étoient arrangés en républiques, & conſervoient leur liberté par leurs alliances contre l'oppreſſion étrangère, & par la police & les loix contre l'uſurpation & le trop grand crédit des particuliers ; c'eſt ce que l'on nomma long-tems la Grece propre, ou, en un ſeul mot, Hellas. On y comprenoit l'Acarnanie, l'Étolie, la Doride, la Locride, la Phocide, la Béotie, l'Attique, la Mégaride.

Les détails où nous ſommes entrés dans l'article général de la Grece, & dans les articles particuliers de chacun de ces païs, rendent inutile ce que nous dirions ici. Nous remarquerons ſeulement deux choſes ; l'une que le nom d'*Hellas* & celui d'*Hellenes*, qui ſignifient la *Grece* & les *Grecs*, ne ſe bornerent point-là, & qu'ils ont été employés enſuite pour ſignifier, non ſeulement la Grece propre, mais encore toutes ſes augmentations, comme la Macédoine, & généralement tout ce que les Latins ont entendu par le mot de *Grece*. La ſeconde obſervation eſt que quand la Grece propre ou l'Hellas prit le nom d'Achaïe, parce qu'elle étoit entrée dans la ligue des Achéens, il faut en excepter l'Étolie qui fit une ligue à part, dans laquelle entrerent les Acarnaniens qui furent auſſi quelque tems ſous la domination de l'Épire.

(*a*) Strab. p. 370.

HELLAS, *Hellas*, Ἑλλας, (*a*) femme de Gongylus Erétrien, qui avoit établi ſa demeure à Pergame, fut mere de deux fils, dont l'un porta le même nom que ſon pere, & l'autre ſe nomma Gorgion. Hellas reçut chez elle Xénophon, lorſque les dix mille Grecs paſſerent à Pergame pour s'en retourner en Grece.

HELLAS, *Hellas*, (*b*) femme dont Horace fait mention dans une de ſes ſatyres. Cette femme fut aimée d'un certain Marius, avec qui elle eut quelque diſpute. Cet homme la maltraita ou même la tua. Mais, revenu à lui-même, il en eut tant de douleur, qu'il ſe jetta dans la rivière.

HELLÉ, *Helle*, Ἑλλη, (*c*) fille d'Athamas & de Nephelé, étoit ſœur de Phryxus. Celui-ci fut informé que l'Oracle avoit déclaré que pour faire ceſſer une cruelle famine qui déſoloit le païs, il falloit immoler aux dieux les enfans qu'Athamas avoit eus de Nephelé. Il fit ſur le champ équiper ſecrétement un vaiſſeau; & ayant enlevé une partie des tréſors de ſon pere, il s'embarqua avec ſa ſœur Hellé, pour aller chercher un aſyle chez Æétès ſon parent, qui règnoit dans la Colchide. La jeune Hellé, fatiguée des incommodités du voyage, mourut en chemin; ou, comme le raconte Diodore de Sicile, étant montée ſur le tillac du vaiſſeau, elle tomba dans la mer, & ſe noya. On croit que c'eſt elle qui donna ſon nom à cette partie de la mer Égée, qu'on appella après cette aventure l'*Helleſpont*, ou *la mer d'Hellé*. Comme on ne s'éloignoit pas beaucoup alors des côtes, Phryxus prit terre pour y enſevelir ſa ſœur, & après lui avoir rendu les derniers devoirs, il ſe rembarqua & arriva heureuſement dans la Colchide.

La fable dit que Phryxus & Hellé étoient montés tous deux ſur un bélier, pour aller dans la Colchide. Ainſi, il ſeroit naturel, pour rendre ce ſujet avec exactitude ſur les monumens, de voir le frere & la ſœur ſur le bélier. On rencontre cependant des monumens, qui ne préſentent qu'Hellé. Il eſt vrai que ce ſujet eſt plus ordinairement traité avec cette ſimplicité, qui même a plus de grace & plus de vraiſemblance phyſique; c'eſt peut-être pour cette raiſon, que les Modernes ont imité les Grecs, dans la manière de repréſenter ce ſujet; mais, nous croyons trouver le principe & la cauſe de cette licence, [ car on ne peut lui donner d'autre nom, ] dans le

(*a*) Xenoph. pag. 425.
(*b*) Horat. L. II. Satyr. 3. v. 275. *& ſeq.*
(*c*) Diod. Sicul. p. 174. Pauſ. p. 594. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 98, 355. *& ſuiv.* Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. T. III. pag. 213, 214. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IX. pag. 57, 58.

caractère & dans la façon de penſer des Grecs; cette réflexion pourra même ſervir à l'explication de pluſieurs autres antiquités.

Les Grecs, uniquement occupés d'eux mêmes, ne voyoient dans la fable d'Hellé, qu'une héroïne Grecque, qui avoit donné ſon nom à l'Helleſpont & à la côte de l'Aſie, deux objets intéreſſans pour leur vanité. En conſéquence, ils ont aiſément ſupprimé Phryxus, qui leur étoit inutile; enſuite les Romains, qui les ont copiés ſervilement, & ſans faire aucune diſtinction, ont rendu cette compoſition, comme elle leur étoit préſentée.

Cette conjecture, établie ſur pluſieurs vérités, paroît réſoudre toute les difficultés de cette queſtion.

Il ſeroit agréable, dit M. le Comte de Caylus, de retrouver tous les ſujets de la fable, adoptés par les Romains; une telle collection ſeroit très-piquante; il eſt permis de la déſirer, puiſque tous ces monumens ont exiſté.

HELLEN, *Hellen*, Ἕλλην, (*a*) fils de Deucalion & de Pyrrha, monta ſur le trône de Phthiotide, après la mort de ſon pere. Ce Prince ayant fait pluſieurs conquêtes, voulut que ſes ſujets priſſent le nom d'Helléniens, qui leur fut particulier juſqu'au tems où tous les autres Grecs le prirent; ce qui arriva vers le commencement des Olympiades, c'eſt-à-dire, environ 775 ans avant l'Ére Chrétienne. On ſçait que du tems d'Homère, il n'y avoit que les deſcendans de Deucalion, qui fuſſent appellés Helléniens.

Le commencement du règne d'Hellen tombe ſur la troiſième année de celui de ſon frere Amphictyon. Ce Prince eut d'Orſeïde ſa femme, trois fils. Eole, Dorus & Xuthus. Eole, l'aîné des trois freres, ſuccéda à ſon pere, & donna le nom d'Éoliens aux peuples qu'il avoit fait appeller Helléniens.

HELLENES, *Hellenes*, (*b*) Ἕλληνες, nom que les Grecs ſe donnoient en leur propre langue. Ce nom étoit pris de celui d'Hellen. Mais, il faut remarquer que le nom d'Hellenes n'a été introduit que depuis Homère, pour déſigner les Grecs en général. Il ſignifioit auparavant un peuple particulier. Ce peuple prit naiſſance dans le ſein des Pélaſges. Les Hellenes, au rapport de Thucydide, s'étant ligués entre eux, firent des conquêtes, & formerent un corps particulier, que l'on nomma depuis le corps Hellénique. Après s'être ainſi fé-

(*a*) Pauſ. pag. 396. Diod. Sicul. p. 183. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 76, 91, 92. Tom. VIII. pag. 131, 132. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. T. III. pag. 195.

(*b*) Strab. pag. 370. Ariſtotel. T. I. pag. 756. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. VII. p. 289. T. XIV. p. 154. *& ſuiv.* Tom. XVI. p. 114, 115.

parés des Pélaſges, ils commencerent peu à peu à s'éloigner des mœurs de leurs peres & à changer leur langue, par le commerce qu'ils eurent avec les colonies venues de l'Orient. Thucydide remarque, dans le premier livre de ſon Hiſtoire, que le nom d'Hellenes ne prévalut pas d'abord; il dit que les particuliers commencerent à ſe ſervir entr'eux de ce nom, comme d'une marque qui les diſtinguoit des autres peuples, & qui exprimoit la liaiſon partière d'intérêt & d'amitié, qu'ils avoient contractée les uns avec les autres; mais qu'il ne devint le nom général de la nation, que bien long-tems après cette confédération. Des peuples entiers, qui étoient Pélaſges d'origine, accéderent à cette ligue, & quitterent tout d'un coup le nom de Pélaſges, pour prendre celui d'Hellenes. Les Athéniens étoient encore ſenſés Pélaſges, au tems de la fameuſe migration que ces peuples firent de la Theſſalie dans l'Épire, & de l'Épire en Italie. A leur retour dans la Grece, les Athéniens étoient déjà devenus Hellenes, ſuivant le témoignage d'Hérodote. Le même changement arriva, vers ce tems-là, dans les différentes nations du Péloponnèſe; les Lacédémoniens, les Argiens & les Arcadiens, connus anciennement ſous le nom de Pélaſges, ſe dépouillerent inſenſiblement de la barbarie de leurs peres, & prirent à la fin le nom d'Hellenes.

HELLENES, *Hellenes*, (*a*) Ἕλληνες, ville de l'Eſpagne Tarragonoiſe, au païs des *Callaïci*, ſelon Strabon. Mariana croit que c'eſt préſentement Ponte-Vedra.

HELLÉNISME, *Helleniſmus*, idiotiſme Grec, c'eſt-à-dire, une façon de parler excluſivement propre à la langue Grecque, & éloignée des loix générales du langage.

Dans tous les livres qui traitent des élémens de la langue Latine, l'Helléniſme y eſt mis au nombre des figures de conſtruction propres à cette langue. Voici ſur cela quelques obſervations.

1.° Cette manière d'enviſager l'Helléniſme, peut faire tomber les jeunes gens dans la même erreur qui a déjà été relevée à l'occaſion du mot *Galliciſme*; ſçavoir, que les Helléniſmes ne ſont qu'en Latin. Mais, ils ſont premièrement & eſſentiellement dans la langue Grecque, & leur eſſence conſiſte à y être en effet un écart de langage, excluſivement propre à cette langue. C'eſt ſous ce point de vue que les Helléniſmes ſont enviſagés & traités dans le livre intitulé: *Franciſci Vigeri Rothomagenſis de præcipuis Græcæ dictionis idiotiſmis libellus*. L'ordre des parties d'oraiſon eſt celui que l'Auteur a

(*a*) Strab. pag. 157.

ſuivi ; & il eſt entré ſur les idiotiſmes Grecs, dans un détail très-utile pour l'intelligence de cette Langue. Dans l'édition de Leyde en 1742, l'éditeur Henri Hoogeveen y a ajoûté pluſieurs idiotiſmes & des notes très-ſçavantes, & pleines de bonnes recherches.

2.° Ce n'eſt pas ſeulement l'Helléniſme qui peut paſſer dans une autre langue, & y devenir une figure de conſtruction ; tout idiotiſme particulier peut avoir le même ſort, & faire la même fortune. Faudra-t-il imaginer dans une langue autant de ſortes de figures de conſtructions, qu'il y aura d'idiomes différens, dont elle aura adopté les locutions propres? M. du Marſais paroît avoir ſenti cet inconvénient, dans le détail qu'il fait des figures de conſtruction ; il n'y cite l'Helléniſme, que comme un exemple de la figure qu'il appelle imitation. Mais, il n'a pas encore porté la réforme auſſi loin qu'elle pouvoit & qu'elle devoit aller, quoiqu'il en ait expoſé nettement le principe.

3.° Ce principe eſt, que ces locutions empruntées d'une langue étrangère, ne le ſont que de la même manière dans celle qui les a adoptées par imitation, & que dans l'une comme dans l'autre, on doit les réduire à la conſtruction analytique, & à l'analogie commune à toutes les langues, ſi l'on veut en ſaiſir le ſens.

Voici, par exemple, dans Virgile, un Helléniſme, qui n'eſt qu'une phraſe elliptique.

*Omnia Mercurio ſimilis, vocemque, coloremque,*

*Et crines flavos, & membra decora juventæ.*

L'analyſe de cette phraſe en ſera-t-elle plus lumineuſe, quand on aura doctement décidé que c'eſt un Helléniſme ? Faiſons cette analyſe comme les Grecs même l'auroient faite. Ils y auroient ſous-entendu la prépoſition κατὰ, ou la prépoſition περὶ. Les Latins y ſous-entendoient les prépoſitions équivalentes *ſecundùm*, ou *per. Similis Mercurio* ſecundùm *omnia*, & ſecundùm *vocem*, & ſecundùm *colorem*, & ſecundùm *crines flavos*, & ſecundùm *membra decora juventæ*. L'ellipſe ſeule rend ici raiſon de la conſtruction; & il n'eſt utile de recourir à la langue Grecque, que pour indiquer l'origine de la locution, quand elle eſt expliquée.

Mais, les Grammatiſtes, accoûtumés au pur matériel des langues qu'ils n'entendent que par une eſpèce de tradition, ont multiplié les principes comme les difficultés, faute de ſagacité pour démêler les rapports de convenance entre ces principes, & les points généraux où ils ſe réuniſſent. Il n'y a que le coup d'œil perçant & ſûr de la philoſophie, qui puiſſe appercevoir ces relations & ces pointes de réunion, d'où la lumière ſe répand ſur tout

le ſyſtême grammatical, & diſſipe tous ces phantômes de difficultés, qui ne doivent ſouvent leur exiſtence qu'à la foibleſſe de l'organe de ceux qu'ils effraient.

HELLÉNISTES, *Helleniſtæ*, Ἑλληνισταί. (a) Quoique de Sçavans Critiques du dernier ſiècle aient cherché avec ſoin qui étoient les Helléniſtes dont il eſt fait mention dans les chapitres 6, 9 & 11 des Actes des Apôtres, M. Fourmont n'a pas laiſſé de propoſer encore ſur ce ſujet de nouvelles conjectures; il commence d'abord par expoſer le ſentiment de ceux qui ont déjà traité cette matière. Scaliger, dit-il, a cru que les Helléniſtes n'étoient autre choſe que les Juifs d'Alexandrie. Heinſius donne ce nom à tous ceux qui parloient la langue ou le dialecte Helléniſtique, c'eſt-à-dire, celui des Septante qui ont traduit la Bible. Selon Saumaiſe, les Helléniſtes étoient des proſélytes Grecs; & ſelon M. Simon, il y avoit deux ſortes de Juifs, les Hébreux, c'eſt-à-dire, les Chaldéens & les habitans de la Paleſtine; & les Helléniſtes, c'eſt-à-dire, tous ceux qui parloient Grec. Enfin, Voſſius ſoutient que la nation Juive s'étant partagée en deux factions, avoit donné par-là occaſion aux deux noms de Juifs & d'Helléniſtes; le Juif étoit celui qui ſouffroit avec peine la domination étrangère, & ce ſont les zélés dont parle Joſephe; l'Helléniſte, au contraire, s'étant ſoumis à l'empire des Grecs, s'accommodoit des mœurs & des coûtumes de ces peuples; tels ſont ceux dont parlent les livres des Maccabées. M. Fourmont examine les raiſons dont tous ces Sçavans ſe ſont ſervis pour appuyer leur ſentiment; & après les avoir réfutées, il propoſe deux ſolutions ſur cette difficulté.

Ce qui a trompé, dit-il, les plus habiles Critiques, c'eſt qu'ils ont ſuppoſé que les Helléniſtes du chapitre 6 & du chapitre 9 des Actes, étoient les mêmes que ceux dont il eſt parlé dans le chapitre 11. Mais, il eſt évident que les premiers ſont des Chrétiens proſélytes, & les autres des Gentils. Il faut donc trouver des perſonnes à qui le nom d'Helléniſtes convienne dans ces deux états, ce qu'aucun de ces Critiques ne s'eſt aviſé de chercher. Ainſi, dit M. Fourmont, les premiers Helléniſtes ſont les Syriens, qui ayant été ſoumis par le Grecs, s'accommoderent bientôt, & de leurs mœurs, & de leurs coûtumes. Il y avoit dans cette nation beaucoup de Juifs; & voilà les Helléniſtes des chapitres 6 & 9, qui furent piqués, dit le texte ſacré, contre les Hébreux, c'eſt-à-dire, contre les Juifs de la Paleſtine. » En

(a) Actu. Apoſt. c. 6. v. 1. c. 9. v. 29. c. 11. v. 20. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. p. 99, 100.

» ce tems-là, le nombre des » disciples se multipliant, il » s'éleva un murmure des *Juifs* » Grecs contre les *Juifs* Hé- » breux, de ce que leurs veu- » ves étoient mépriſées dans la » diſpenſation de ce qui ſe don- » noit chaque jour. « *Factum eſt murmur Græcorum adverſùs Hebræos; eo quod deſpicerentur in miniſterio quotidiano viduæ eorum.* Les Helléniſtes du chapitre 11, doivent être ces Gentils, auxquels la viſion de Saint Pierre permettoit de prêcher l'Évangile.

M. Fourmont appuye ſon opinion par quelques paſſages de Joſephe, & par le Talmud, dans lequel les noms de Syrien & de Payen, de Syrien & d'Helléniſte, ſont des mots ſynonymes; & ſi, ajoûte-t-il, les Actes des Apôtres ont été écrits d'abord en langue Syrienne, comme il le croit, la choſe ne ſouffre plus de difficulté, puiſque l'Écriture ſe ſera ſervie du mot *Arami*, par où elle a toujours entendu les Syriens; les premiers, par conſéquent, ſeront ceux de ce peuple qui avoient embraſſé le Judaïſme, & les autres, ceux qui étoient encore dans les ténebres de l'idolâtrie.

Si l'on n'eſt pas content de cette ſolution, M. Fourmont en propoſe une ſeconde, & il ſoupçonne qu'au lieu de Ἑλληνισταὶ, les premiers exemplaires portent Ἑλενιςαὶ, avec un ſeul λ. En ce cas-là, les Héléniſtes doivent être les Adiabéniens de la ſuite d'Hélene, reine d'Adiabene, qui, ſelon Joſephe, embraſſa le Judaïſme, vint demeurer à Jéruſalem, & y amena pluſieurs de ſes ſujets, qui s'étant auſſi convertis, furent nommés Héléniſtes, comme les officiers d'Hérode ſont appellés dans l'Évangile, les Hérodiens. Cela ſuppoſé, tout eſt facile à expliquer dans les deux premiers endroits des Actes dont on a parlé. Les Héléniſtes ſont les Juifs Adiabéniens, & ceux du chapitre 11 ſont les mêmes peuples encore attachés à l'idolâtrie, & à qui les Apôtres ont permiſſion d'annoncer l'Évangile.

HELLÉNIUS, *Hellenius*, (*a*) un des ſurnoms donnés à Jupiter.

HELLÉNOGALATES, (*b*) *Hellenogalatæ*, Ἑλληνογαλάται. Ce ſont les mêmes que les Gallogrecs. *Voyez* Gallogrecs.

HELLÉNOTAMIENS, (*c*) *Hellenotamiæ*, Ἑλληνοταμίαι, nom d'une ſorte d'officiers établis à Athènes pour recevoir les taxes des villes tributaires. Il eſt fait mention de ces officiers dans Thucydide.

HELLES. *Voyez* Selles.

HELLÈS, *Helles*. *Voyez* Helès.

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 53.

(*b*) Diod. Sicul. p. 214.

(*c*) Thucyd. p. 64.

HELLESPONT, *Helleſpontus*, Ἑλλήσποντος, (*a*) détroit célebre dans les écrits des Anciens. On dit qu'il fut ainſi appellé d'Hellé, fille d'Athamas, qui en le paſſant pour s'enfuir dans la Colchide avec ſon frere Phryxus, tomba dans cette mer & y périt. C'eſt donc comme qui diroit *le pont d'Hellé.*

Ce détroit eſt un bras de mer, qui commence à la mer Egée, & qui ſe termine à la Propontide. Il s'étend du midi au nord. Toute ſa longueur n'eſt pas de plus de dix a douze lieues; il n'en a guère plus d'une de largeur dans ſon entrée, & dans toute la ſuite une demi tout au plus. A ſon couchant, que l'on a à gauche en y entrant, on voit la Cherſonnèſe de Thrace qui eſt une partie de l'Europe, que ce détroit ſépare d'avec la Troade, province d'Aſie, qui eſt à ſon orient. Il a la Propontide au ſeptentrion, & la mer Egée avec tout l'Archipel au midi. A l'entrée de ce paſſage, à main droite, on trouve le promontoire de Sigée, appellé aujourd'hui cap Géanizzari, proche duquel il y a un petit village de Chrétiens Grecs, nommé par les Turcs Giaourkioi, c'eſt-à-dire, village d'infideles; nom qu'ils ont accoûtumé de donner à tous les lieux où il n'y a point de moſquées. Il eſt proche de l'endroit où étoit autrefois la célebre ville de Sigée; & ceux du païs le nomment Trojaki ou petite Troye. On trouve-là toute ſorte de bons rafraîchiſſemens. L'eau y eſt très-bonne. L'excellent vin muſcat de l'iſle de Ténédos, qui n'en eſt qu'à une lieue, s'y donne preſque pour rien. On découvre delà la plus grande partie de la belle campagne de la Troade, avec le Xanthus & le Simoïs, rivières d'un nom fameux, mais ſi peu larges, qu'elles tariſſent ſouvent en été. Ces rivières, qui deſcendent toutes du mont Ida, après s'être unies au deſſous du lieu où étoit Troye, & avoir formé un grand marais, paſſent par deſſous un pont de bois, appuyé ſur quelques piliers de pierres, d'où elles s'embouchent dans l'Helleſpont, environ une demi-lieue au deſſous du promontoire, proche du nouveau château d'Aſie, lequel eſt ſitué ſur une langue de terre qui s'avance dans la mer.

Pline dit que l'Helleſpont

(*a*) Strab. pag. 49, 63, 124, 583. Plin. Tom. I. pag. 115, 206, 214, 215, 288, 484, 529. Pomp. Mel. p. 16. Ptolem. L. V. c. 2. Plut. Tom. I. pag. 748. Juſt. L. V. c. 4. Herod. L. IV. c. 85. L. VI. c. 33. L. VII. c. 33. *& ſeq.* Corn. Nep. in Themiſt. c. 5, 9. in Pauſ. c. 2. in Alcib. c. 5. in Timoth. c. 3. Tit. Liv. XXXI. c. 15. L. XXXII. c. 33. L. XXXVII. c. 9, 10. Virg. Æneid. L. I. v. 385. Lucan. L. VI. v. 55. *& ſeq.* Valer. Flac. L. II. v. 586. Appian. pag. 639. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 191, 192. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXVIII. pag. 418. *& ſuiv.*

ſépare l'Europe de l'Aſie par ſept ſtades, & qu'il a ſur ſes bords quatre villes oppoſées; ſçavoir, en Europe, Callipolis & Seſte, & en Aſie, Lampſaque & Abyde.

Xerxès, voulant porter la guerre en Europe, ordonna que l'on conſtruiſît à grands frais un pont de bateaux ſur l'Helleſpont, pour faire paſſer ſes troupes d'Aſie en Europe. Mais, une violente tempête qui ſurvint tout à coup, rompit le pont. Xerxès, ayant appris à ſon arrivée cette nouvelle, fut tranſporté de colère; &, pour ſe venger d'un ſi cruel affront, il commanda qu'on jettât dans la mer deux paires de chaînes comme pour la mettre aux fers, & qu'on lui donnât trois cens coups de fouet, en l'apoſtrophant ainſi: » O amer & malheureux élément, ton maître » te punit ainſi pour l'avoir » outragé ſans raiſon. Xerxès » ſçaura bien, ſoit que tu le » veuilles ou non, paſſer à tra» vers tes flots. « Il ne s'en tint pas-là, & rendant les entrepreneurs reſponſables des évenemens qui dépendent le moins de la puiſſance des hommes, il fit couper la tête à tous ceux qui avoient eu la conduite de l'ouvrage.

On conſtruiſit de nouveau deux ponts, l'un pour les troupes, l'autre pour le bagage & les bêtes de charge. Xerxes choiſit des ouvriers plus habiles que les premiers, & voici comme ils s'y prirent. Ils mirent en travers trois cens ſoixante vaiſſeaux, les uns à trois rangs de rames, les autres à cinquante rames, dont les flancs regardoient la Propontide; & du côté qui regarde la mer Égée, ils en mirent trois cens quatorze. Enſuite, ils jetterent dans l'eau de groſſes ancres de part & d'autre, pour affermir tous ces vaiſſeaux contre la violence des vents, & contre le courant de l'eau. Ils laiſſerent, du côté de l'orient, trois paſſages entre les vaiſſeaux, par où de petites barques puſſent aller à la Propontide, & en revenir facilement. Après cela, ils planterent des pieux en terre ferme avec de gros anneaux, & y attacherent de part & d'autre ſix gros cables ſur chacun des ponts, deux faits de chanvre, & quatre faits d'une ſorte de roſeaux, appellés βίβλος, dont on ſe ſervoit pour faire des cordages. Il falloit que ceux de chanvre fuſſent d'une force extraordinaire, puiſque chaque coudée peſoit un talent. Les cables, placés ſur la longueur des vaiſſeaux, alloient d'un côté de la mer à l'autre. Cet ouvrage étant achevé, ils rangerent en travers ſur la largeur des vaiſſeaux, & ſur les cables dont il a été parlé, des troncs d'arbres coupés exprès pour cet uſage, & mirent deſſus des planches liées & jointes enſemble, pour tenir lieu de ſol & de plancher; puis ils couvrirent le tout de terre, & ajoûterent de côté & d'autre des barrières,

[ c'eſt ce que nous appellons *des gardes-fous* ], afin que les bêtes & les chevaux ne s'épouvantaſſent point en voyant la mer. Telle fut la conſtruction du fameux pont de Xerxès.

Quand l'ouvrage fut achevé, on marqua le jour du paſſage. Dès que les premiers rayons du ſoleil commencerent à paroître, on répandit ſur l'un & l'autre pont des odeurs de toutes ſortes, & l'on joncha les chemins de myrte. Xerxès en même tems verſa des libations ſur la mer, & ſe tournant vers le ſoleil, la principale divinité de l'Empire, il implora ſon ſecours pour l'entrepriſe qu'il commençoit, & le pria de lui continuer ſa protection juſqu'à ce qu'il eût fait la conquête entière de l'Europe, & qu'il l'eût toute ſoumiſe à ſon empire ; après quoi il jetta dans la mer le vaſe qui avoit ſervi aux libations, une autre coupe d'or, & un cimeterre Perſan. L'armée employa ſept jours & ſept nuits à paſſer le détroit, ceux qui étoient prépoſés pour cela faiſant avancer les ſoldats à grands coups de fouets, ſelon l'uſage de la nation, qui n'étoit à proprement parler qu'un aſſemblage d'eſclaves.

La mer de l'Helleſpont a eu divers noms chez les Anciens, & principalement chez les Poëtes, auxquels le mot *Helleſpontus* ne convenoit pas toujours.

Virgile dit *la mer de Phrygie*, parce qu'en effet la Phrygie reſſerre ce détroit à l'orient :

*Bis ſenis Phrygium conſcendi navibus æquor.*

» J'avois douze vaiſſeaux, » lorſque je fis voile de l'Hel» leſpont. »

On lit dans Lucain :

*Tot potuere manus aut jungere Seſton Abydo,*

*Ingeſtoque ſolo Phryxæum elidere Pontum,*

*Aut Pelopis latis Ephyren abrumpere regnis.*

» Tant de bras auroient pu » joindre Seſte à Abyde, & » combler la mer de Phryxus, » en rempliſſant de terres ſon » canal, ou ſéparer Corinthe » du Péloponneſe. »

On lit de même dans Valérius Flaccus.

*Phryxæa ſubibant Æquora.*

Pour dire, *ils entroient dans l'Helleſpont.* Ces deux derniers Poëtes nomment le frere pour la ſœur, parce que, ſelon la fable, Hellé étoit avec ſon frere Phryxus, lorſqu'elle donna ſon nom à cette mer. Leur pere étoit Athamas, & de là elle fut nommé Athamantis, ou Athamantide.

Appollonius nomme l'Helleſpont le courant d'Athamantide. Appien le nomme le détroit d'Abyde, parce qu'effectivement Abyde étoit au bord de cette mer.

Auſone emploie trois expreſ-

ſions

ſions de ſuite, pour ſignifier l'Helleſpont :

*Quis modò Seſtiacum pelagus, Nepheleïdos Helles*

*Æquor, Abydeni freta quis Miretur Ephebi?*

Il l'appelle en premier lieu *la mer de Seſte ;* cette ville étoit ſur le rivage du détroit, du côté de l'Europe ; enſuite la *mer d'Hellé*, fille de Nephelé & d'Athamas, & enfin le *détroit du jeune homme d'Abyde.* Cette ville étoit au midi de Seſte, & le Poëte fait alluſion à la fable d'Ero & de Léandre.

Ortélius dit que l'Helleſpont eſt appellé par Lycophron *Virgicidum Mare*, & Canterus obſerve que Saint Grégoire de Nazianze l'appelle *Virginium Mare.*

Ce détroit ſe nomme aujourd'hui Bras de Saint George, ou détroit des Dardanelles.

HELLESPONT, *Helleſpontus*, Ἑλλήσποντος, province de l'Aſie mineure, au nord de la Troade. Cette province étoit déjà diſtinguée de la Phrygie du tems d'Auguſte, puiſqu'elles ſont nommées l'une & l'autre dans le partage de cet Empereur. Elle étoit alors de la proconſulaire.

La Notice de l'Empire, que l'on croit avoir été faite ſous Conſtantin, compte l'Helleſpont entre les dix provinces du diocèſe d'Aſie. Le Géographe anonyme de Godefroi, après avoir parlé de l'Aſie proprement dite, ajoûte : » Après cela eſt » l'Helleſpont, païs fertile où » l'on recueille du bled, du » vin & de l'huile en abondance. Ses villes ſont Troye, » Ilion & Cyzique qui eſt plus » grande. Elle eſt belle, bien » bâtie & ornée au delà de » toute expreſſion. « Il parle enſuite de la beauté des femmes, dont Vénus l'avoit gratifiée. On voit par ce paſſage que l'Helleſpont étoit la partie ſeptentrionale de la Troade, & qu'il comprenoit encore une partie de la petite Myſie.

La Notice d'Hiérocles met pour vingt-unième province de l'Empire d'orient, celle de l'Helleſpont, gouvernée par un homme conſulaire, & lui donne trente villes ; ſçavoir, Cyzique, Métropole, Proconeſe, Exoria, Bariſpe, Parium, Lampſaque, Molis, Germæ, Aptaüs, Cergæ, Sagara, Adriani & Theræ, Abydos, Dardanum, Ilion, Troas [Alexandrie], Scamandre, Polichna, Poëmanentos, Artemée, Recita, Bladus, Scelenta, Heræ, Pionia, Coniosine, Argiza, Xius Tradus, Manda Canda, Ergaſterion, Mandræ, Hippi, Ciſideron, Scepſis.

Quoique le titre de cette province, dans la Notice, promette trente villes, on y trouve néanmoins trente-quatre noms.

La Notice de Léon le Grand réduit ce nombre à treize ; les voici. Cyzici, Germes, Poëmanii, Oces, Bareos, Adriani, Venatus, Lampſaci, Abydi,

Dardani, Ilii, Troadis, Pioniæ & Melitopoleos.

L'archevêque de Cyzique étoit exarque de tout l'Helleſpont.

HELLESPONTICA, (*a*) *Helleſpontica*, nom d'une Sibylle. On dit que la Sibylle Helleſpontica naquit dans un lieu nommé Marpeſſe, & ſitué dans la campagne de Troye, & qu'elle vécut du tems de Solon & de Cyrus.

HELLESPONTIE, *Helleſpontia*, Ἑλλησποντία, (*b*) province de l'Aſie mineure, ſelon Strabon. Ce doit être la même que celle dont il eſt parlé ci-deſſus ſous le nom d'Helleſpont, puiſque Strabon met l'Helleſpontie à la ſuite de la Troade. Il dit ailleurs : » Vers » le midi ſont contigus au Bi» thyniens, les Myſiens, qui » habitent au tour du mont » Olympe ; quelques-uns les » appellent Olympiens. « Suivant le texte Grec, il faudroit lire : » Enſuite la Phrygie qui » eſt au deſſus de l'Helleſ» pont. « Pline fait mention des Helleſpontiens, qu'il place dans la Myſie.

Étienne de Byzance donne le nom d'*Helleſpontia Cherſoneſus* à la partie de la Cherſonnèſe de Thrace, qui eſt ſituée le long de l'Helleſpont. Il ſemble, en liſant l'article *Agoræus Murus* de ce Géographe, qu'il y eût en Europe un canton, nommé l'Helleſpont, comme il y en avoit un en Aſie.

HELLESPONTIENS, *Helleſpontii*, Ἑλλησπέρτιοι. *Voyez* Helleſpontie.

HELLOPES, *Hellopes*. *Voyez* Selles.

HELLOPIE, *Hellopia*, Ἑλλοπία. *Voyez* Selles.

HELLOPIE, *Hellopia*, nom qu'Héſiode a donné à la ville de Dodone.

HELLOTES, *Hellotes*, ſurnom d'Europe. *Voyez* Helloties & Europe.

HELLOTIES, *Hellotia*, (*c*) Ἑλλώτια, nom commun à deux fêtes. La première étoit célébrée dans l'iſle de Crete en l'honneur d'Europe, & prenoit ſon nom de celui de cette Princeſſe ſurnommée *Hellotes* en langue Phénicienne ; ou du verbe ἁλίσθαι, être enlevé, parce que la fable raconte qu'Europe fut enlevée par Jupiter métamorphoſé en taureau. On portoit en proceſſion les os d'Europe, accompagnés d'une couronne de myrte qui avoit vingt coudées de circonférence, & qu'on appelloit ἑλλωτὶς, ſelon Athénée.

Une fête de même nom étoit établie chez les Corinthiens. On y voyoit des jeux & des combats ſolemnels, où les jeunes gens couroient en tenant à la main des torches allumées.

(*a*) Roſin. de Antiq. Rom. pag. 310.

(*b*) Strab. pag 534, 566. Plin. T. I. p. 289.

(*c*) Athen. pag. 678. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 112. *& ſuiv.*

L'objet de cette fête étoit Minerve, ſurnommée *Hellotis*, qui étoit le nom d'une femme qui donna occaſion à cette fête. Voici de quelle manière. Les Doriens, avec le ſecours des Héraclides, ayant fait une irruption dans le Péloponnèſe, s'emparerent de la ville de Corinthe, & la brûlerent. Les femmes avoient pris la fuite avant le jour, & s'étoient ſauvées où elles avoient pu. Quelques-unes, parmi leſquelles étoient les deux ſœurs Hellotis & Eurytione, ſe retirerent dans un temple de Minerve, eſpérant y trouver un aſyle aſſuré; mais, les Doriens ayant ſçu le lieu de leur retraite, mirent le feu au temple, qui enſevelit ſous ſes ruines Hellotis & Eurytione; les autres Corinthiennes ſe ſauverent. La mort d'Hellotis & d'Eurytione fut ſuivie d'une peſte qui cauſa d'étranges ravages parmi les Doriens. Ils conſulterent Minerve, qui leur répondit qu'ils n'avoient aucun ſoulagement à attendre, s'ils ne commençoient par appaiſer les manes d'Hellotis & d'Eurytione. Les Doriens, pour ſatisfaction, inſtituerent cette fête, & bâtirent un temple à Minerve Hellotis. D'autres prétendent que ce nom eſt dérivé du mot ἕλος, d'un marais de Marathon où l'on voyoit une ſtatue de Minerve. Quelques-uns enfin croyent que ce ſurnom de Minerve vient du verbe ἑλεῖν, *cepiſſe*, parce que ce fut par le ſecours de cette déeſſe, que Bellérophon prit & dompta le cheval Pégaſe. Quoi qu'il en ſoit, il faut s'en tenir à ce que nous en avons dit au commencement de cet article.

HELLOTIS, *Hellotis*, Ἑλλωτὶς, ſurnom de Minerve. *Voyez* Helloties.

HELLUS, *Hellus*, Ἕλλος. *Voyez* Hermus.

HELLUSIENS, *Helluſii*, (*a*) peuple dont parle Tacite dans les dernières lignes de ſa deſcription de la Germanie. On diſoit de ſon tems, que les Helluſiens avoient la tête d'homme & le corps de bête. Tout cela tient de la fable, ajoute avec raiſon Tacite; & vraiſemblablement cette fable étoit fondée ſur ce qu'ils portoient des habits de peaux, le poil en dehors, comme font encore les Samojedes, & d'autres nations ſauvages. On ne ſçait où placer les Helluſiens. Peut être que Tacite ne le ſçavoit pas plus que nous. On croit pourtant qu'ils étoient les mêmes que les Hillévions, dont il eſt fait mention dans Pline. *Voyez* Hillévions.

HELMIUS MANCIA, (*b*) *Helmius Mancia*, dont parle Cicéron dans le ſecond livre de l'Orateur.

HELMONDEBLATHAIM,

(*a*) Tacit. de German. Morib. c. 46. Plin. T. I. p. 220.

(*b*) Cicer. de Orat. L. II, c. 148.

*Helmondeblathaïm*, (*a*) Γελμωὼν Δεβλαθαὶμ, un des campemens des Iſraëlites ſur le torrent d'Arnon ; de-là ils allerent à la montagne d'Abarim.

HELODES, *Helodes*, (*b*) Ἑλωδὲς, iſles de la mer Caſpienne, ſur la côte d'Albanie, ſelon Ptolémée. Mais, ce nom eſt moins le nom propre de ces iſles, qu'une épithete, qui ſignifie qu'elles étoient marécageuſes, baſſes & humides. L'exemplaire de la Bibliothèque Palatine porte qu'il y avoit deux iſles.

HÉLON, *Helon*, (*c*) ville de Paleſtine, dans la tribu de Juda. Elle fut donnée aux Lévites de la famille d'Aaron.

HÉLON, *Helon*, (*d*) Ἀιλὼν, autre ville de Paleſtine, dans la tribu d'Ephraïm. On donna cette cette ville aux Lévites qui étoient de la famille de Caath.

HÉLON, *Helon*, Χειλὼν, (*e*) de la tribu de Zabulon, fut pere d'Eliab.

HÉLOPS, *Helops*, (*f*) l'un des centaures, qui furent tués par Pirithoüs aux noces de ce Prince.

HELORIA VIA, TEMPE. *Voyez* Hélorus.

HÉLORINA VIA, (*g*) Ἑλωρίνη ὁδὸς ; c'eſt le même chemin que d'autres appellent Heloria via. *Voyez* Hélorus.

HÉLORIS, *Heloris* Ἕλωρις, fleuve d'Italie. *Voyez* Hélorus.

HELORUM CASTELLUM. *Voyez* Hélorus.

HÉLORUS, *Helorus*, (*h*) fleuve de Sicile, ſur la côte orientale de l'iſle, vers ſa partie méridionale, avoit ſa ſource auprès d'Acres ; d'où, ſerpentant vers le midi, & reçevant un autre fleuve, comme s'il eût dû paſſer à Caſmenes, il ſe recourboit vers l'orient méridional, & ſe perdoit dans la mer de Sicile.

Aſſez près de l'embouchure de ce fleuve & vers le nord, ſur le chemin qui partoit de Pachinum, le long de cette côte, étoit la ville d'Elorum ou Helorum, dont ce chemin prenoit le nom de *Via Eloria* ou *Heloria*. Entre cette ville & l'embouchure du fleuve étoit un château nommé *Elorum* ou *Helorum Caſtellum*. Il y avoit entre Caſmenes & l'embouchure de l'Hélorus un canton délicieux, que l'on nommoit *Heloria tempe*. Ovide le nomme ainſi. Virgile vante la bonté de ſon terroir dans ſon Enéide. L'Epithete de *ſtagnans* que Virgile donne à l'Hélorus, qui ſignifie un fleuve qui coule lentement, & que l'on prendroit pour un lac, ne s'accorde guere avec le *Clamoſus Helorus* de Silius Italicus. Vibius Séqueſter fait couler ce

(*a*) Joſu. c. 33. v. 46.
(*b*) Ptolem. L. V. c. 12.
(*c*) Paral. L. I. c. 6 v. 58.
(*d*) Paral. L. I. c. 6. v. 69.
(*e*) Numer. c. 1. v. 1.
(*f*) Ovid. Metam. L. XII. c. 9.
(*g*) Thucyd. p. 460, 552.
(*h*) Virg. Æneid. L. III. v. 698. Sili. Italic. L. XIV. v. 270.

fleuve dans le territoire de Syracuſe. *Helorus Syracuſarum à quo civitas*; ceci eſt bien obſcur, pour dire que ce fleuve donne ſon nom à une ville. Etienne de Byzance eſt plus clair; il dit: » Hélorus, ville » de Sicile, ainſi nommée de » l'Hélorus qui eſt vers le pro» montoire de Pachinum. » On nomme aujourd'hui ce fleuve l'Atellara ou Abiſſo.

HÉLORUS, *Helorus*, (*a*) ville de Sicile, ſituée entre le fleuve Hélorus & le fleuve Aſinare, ſelon les cartes de M. d'Anville, où elle eſt nommée Elorum. Elle étoit à peu-près à égale diſtance de l'un & de l'autre fleuve, & de la mer. Elle avoit pris le nom du premier fleuve, comme on vient de le voir dans l'article précédent. Cette ville, durant la ſeconde guerre Punique, avoit quitté le parti des Romains pour embraſſer celui des Carthaginois. Mais, M. Claudius Marcellus ne ſe fut pas plutôt préſenté à ſes portes, qu'elle ſe rendit d'elle-même, ſans attendre qu'elle y fût forcée.

HÉLORUS, *Helorus*, (*b*) fleuve d'Italie dans la grande Grece, entre Caulonie & Crotone, ſelon Diodore de Sicile, cité par Ortélius. Mais, on trouve dans l'édition Latine de Rhodoman: *Et jam bonam itineris partem emenſi, ad Helorim fluvium caſtra locabant, &c.* Ce qui eſt conforme au texte Grec, qui porte Ἕλωριν. Ainſi, ce fleuve, auprès duquel Denys remporta une victoire, s'appelloit Héloris, & non pas Hélorus. Le même fait eſt rapporté par Polybe; & il nomme cette riviere Ἐλλέπορον ποταμὸν, Elleporus; mais, la verſion latine porte *ad Elorum amnem.*

HÉLOS, *Helos*, (*c*) Ἕλος, ville du Péloponnèſe dans la Laconie, aſſez près de la mer, & au fond du golfe Laconique, à trente ſtades d'Acries, c'eſt-à-dire, à trois mille ſix cens pas. Elle étoit fort petite. Homère en fait mention dans le dénombrement des vaiſſeaux, & l'appelle une ville maritime.

Cette ville prit ſon nom d'Hélius le plus jeune des enfans de Perſée qui étoit venu s'y établir. Quelque tems après, les Doriens l'aſſiégerent, s'en rendirent maîtres, & firent eſclaves tous les habitans; c'eſt l'origine des premiers eſclaves appartenans à l'État, qu'il y ait eu à Lécédémone, & la raiſon pourquoi ils ont été appellés Hilotes, comme ils l'étoient en effet, dit Pauſanias. Surquoi on peut voir l'article d'Hilotes. Dans la ſuite, tous les eſclaves que firent les Doriens & que chacun s'appropria, porterent auſſi le nom d'Hilotes, quoiqu'ils fuſſent pour la plûpart Meſſéniens, de la même ma-

(*a*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 35.
(*b*) Diod. Sicul. p. 450.
(*c*) Strab. p. 363. *& ſeq.* Pauſ. pag. 201, 205. Homer. Iliad. L. II. v. 93.

niere que l'on appella Helle-nes tous les Grecs, du nom d'Hellas qui étoit alors une contrée de la Theſſalie. Il y avoit dans le bourg d'Hélos une ſtatue de Proſerpine que l'on portoit tous les ans à de certains jours dans le temple de Cérès Eleuſinienne; ce temple n'étoit qu'à quinze ſtades de Lapithéon.

Strabon nous apprend, que la ville de Sparte ſe ſoumit ſes voiſins, de maniere qu'ils jouiſſoient avec elle des mêmes loix & du même gouvernement; qu'ils étoient également admis aux charges, & qu'on les nommoit Hilotes; mais qu'Agis, fils d'Euryſthene, leur ôta ce droit, & les força de payer tribut aux Lacédémoniens; que les Heleiens, qui poſſédoient la ville d'Hélos, furent les ſeuls qui s'oppoſerent à ce décret; qu'ils furent vaincus, & réduits en un eſclavage d'autant plus rigoureux, qu'il n'étoit pas permis au maître d'un tel eſclave de l'affranchir ni de le vendre hors du païs. Cette guerre fut appellée la guerre des Hilotes. Mais, ce fut Agis qui régla l'état des Hilotes, qui dura juſqu'à la conquête de Lacédémone par les Romains. Les Lacédémoniens s'en ſervirent comme d'eſclaves publics, leur aſſignant des maiſons particulières, & leur impoſant des tâches & des corvées.

HÉLOS, *Helos*, Ἕλος, (*a*) nom d'un lieu du Péloponnèſe, dans la Meſſénie, ſelon Pline. Strabon, rapportant un paſſage de l'Iliade, où il eſt dit :

Ἕλος, τ' ἤφαλον πτολιέθρον.

c'eſt-à-dire, Helos, voiſine de la mer, dit: » Quelques-uns » entendent par Hélos un cer» tain lieu auprès de l'Alphée; » d'autres entendent Hélos » une ville pareille à celle de » Lacédémone; d'autres en» tendent Hélos, auprès de » Halorium où eſt un temple » de Diane Eléenne, dont le » Sacerdoce dépendoit des Ar» cadiens. » Ce paſſage de Strabon eſt cité par le P. Hardouin, comme s'il y étoit queſtion du même lieu; mais, ſi l'Hélos de Pline étoit dans la Meſſénie, elle ne pouvoit être auprès de l'Alphée qui étoit dans l'Elide. De plus Hélos, dans le voiſinage de Halorium, étoit certainement dans l'Elide, & par conſéquent différente de l'Hélos, que Pline nomme entre Méthone & Aſine.

Il y avoit donc trois Hélos au Péloponnèſe; l'une dans la Laconie, l'autre dans la Meſſénie, & la troiſième dans l'Elide auprès de l'Alphée. Il n'y avoit que la première qui fût une ville; la ſeconde étoit ſimplement un lieu ſans autre qualification, & la troiſième pouvoit avoir été une ville; mais,

(*a*) Strab. p. 350. Plin. T. I, p. 193. Paſ. p. 513.

comme elle ne ſubſiſtoit plus, on ne convenoit point de ſon ancien état. C'eſt ſans doute de cette dernière qu'on doit entendre un paſſage de Pauſanias, où cet Auteur parle d'un temple de Cérès d'Hélos, ville qu'il met dans l'Arcadie, qui étoit une province voiſine de l'Elide. Une même ville peut avoir appartenu à ces deux provinces, mais en différens tems.

HÉLOS, *Helos*, (*a*) Ἕλος, ville de l'Aſie mineure, dans l'Ionie auprès d'Erythres. Elle ne ſubſiſtoit plus du tems de Pline qui en fait mention. Il la nomme, avec deux autres, ſçavoir, Préléon & Dorion. Etienne de Byzance dit de même, & Ptéléon, & Helus & Dorion; & cela eſt écrit en forme de citation, immédiatement après ces mots Hélos, ville de la Laconie. Cela a donné lieu à Ortélius de croire qu'Etienne de Byzance avoit donné ces trois noms comme ſynonymes, & ne ſignifiant qu'une même ville; ce qui ſeroit une faute. Le paſſage de cet ancien Géographe a été eſtropié par ſon ſtupide Abréviateur. Ce ſont trois anciennes villes.

Il y avoit auſſi une Hélos en Egypte, ſelon Etienne de Byzance.

HÉLOTES, *Helotes*, autrement Hilotes. *Voyez* Hilotes.

HELVÉCONES, *Helveconæ*, (*b*) peuple Germain, du nombre de ceux qu'on appelloit Lygiens, ſelon Tacite. C'eſt tout ce qu'il nous en apprend.

HELVÉTIENS, *Helvetii*, (*c*) Ἑλουητίοι, ou Ἑλβητταί, nom qui a une ſignification bien différente pour l'étendue, dans les anciens Auteurs, & dans les Modernes. Ces derniers nomment ainſi la république des Suiſſes, avec toutes ſes dépendances; & dans ce ſens, les treize cantons & leurs alliés ſont appellés le corps Helvétique.

Dans les écrits des Anciens, les Helvétiens ſont une nation particuliere, qui occupoit une partie des Gaules, & qui étoit diviſée en quatre cantons. Céſar nous marque en peu de mots les bornes de cette nation. » Les » Helvétiens, dit-il, ſont enfermés de tous côtés par des » bornes naturelles; d'un côté » par le Rhin, fleuve très-large & très-profond, qui les » ſépare des Germains; d'un » autre, par le Jura montagne » très-haute, qui eſt entre eux » & les Séquanois; en troiſiè-

(*a*) Plin. Tom. I. p. 270.
(*b*) Tacit. de German. Morib. c. 43.
(*c*) Cæſ. de Bell. Gall. L. I. pag. 4, 5, 6. *& ſeq.* L. VI. pag. 244. Strab. pag. 183, 193. *& ſeq.* Plin. Tom. I. pag. 224. Ptolem. L. II. c. 9. Tacit. Hiſt. L. I. c. 67. *& ſeq.* De Morib. Germ. c. 28. Plut. Tom. I. pag. 716. Notice de la Gaule par M. d'Anvill. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VII. pag. 27. *& ſuiv.* Hiſt. des Emp. T. III. p. 83, 84.

» me lieu, par le lac Lemanne » & le Rhône, qui les ſépa» rent de notre province. » Suivant la carte de la Gaule par M. d'Anville, les Helvétiens avoient au couchant les Séquanois, au nord les Rauraces, au levant les Rhétiens, & au midi les Lémontiens, les Viberes, les Sédunes, & les Nantuates.

I. Sous les conſulat de M. Valérius Meſſala & de M. Pupius Piſon, deux ans avant celui de Céſar, Orgétorix, le plus illuſtre & le plus riche des Helvétiens, inſpira à ſa nation le déſir de quitter le païs qu'elle habitoit, & d'aller s'établir dans quelqu'une des plus fertiles contrées de la Gaule. Les raiſons, qu'il employa pour les perſuader, furent que renfermés comme ils étoient entre le Rhin, le mont Jura, le lac Lémanne, & le Rhône, il leur étoit impoſſible de s'étendre, ni de faire des conquêtes ſur leurs voiſins; & que néanmoins formant une multitude très-nombreuſe, le païs qu'ils occupoient, & qui n'a que cent ſoixante-douze mille pas de long, étoit trop étroit pour les contenir & pour les nourrir. Ces motifs firent effet ſur une nation guerriere & avide. Mais, Orgétorix avoit ſes vues particulieres. Il aſpiroit à la royauté. Son intrigue fut découverte; & les Helvétiens, jaloux de leur liberté, prétendirent faire le procès au coupable. Il fut arrêté, & s'il eût été condamné, il ne s'agiſſoit pour lui de rien moins que d'être brûlé vif. Au jour du jugement, Orgétorix aſſembla toute ſa maiſon au nombre de dix mille hommes; ſes cliens & ſes débiteurs, dont la multitude étoit très-grande, s'y rendirent auſſi; & tous enſemble arracherent l'accuſé par la force à la ſévérité des juges. La nation voulut recourir aux armes pour faire reſpecter ſon autorité; déjà les Magiſtrats levoient des troupes, lorſqu'Orgétorix mourut, tellement à propos, que l'on crut que ſa mort avoit été volontaire.

Le plan dont il avoit donné l'idée aux Helvétiens, n'en fut pas moins exécuté. Les préparatifs en durerent deux ans, qui furent employés à raſſembler de toutes parts des bêtes de ſomme & des chariots, & à faire des amas de bled qui puſſent ſuffire à la ſubſiſtance de la nation pendant qu'elle ſeroit en marche, & juſqu'à ce qu'elle eût fait la conquête d'un bon & fertile païs. Ils profiterent auſſi de ce tems pour ſe fortifier d'alliés & de compagnons, qui furent les Rauraces, les Tulinges, les Latobriges, & un eſſain de Boïens tranſplantés dans le Norique. Ce furent ces mouvemens qui donnerent de l'inquiétude aux Romains ſous le conſulat de Métellus Céler & d'Afranius. Mais, l'année de ce conſulat & la ſuivante, qui fut celle du conſulat de Céſar, n'étoient deſtinées par les Helvétiens qu'aux préparatifs.

Lorſque le tems de partir fut

arrivé, c'eſt-à-dire, dans les premiers mois du conſulat de L. Calpurnius Piſon & d'A. Gabinius, les Helvétiens brûlent leurs villes au nombre de douze, leurs bourgades & villages, qui ſe montoient à quatre cens, & le bled qu'ils avoient de trop; afin de s'ôter à eux-mêmes toute eſpérance de retourner jamais dans leur patrie, & pour s'encourager par ce motif à braver tous les dangers. Ainſi, n'emportant d'autre proviſion que de la farine pour trois mois, ils ſe mettent en marche, hommes, femmes & enfans, faiſant tous enſemble trois cens ſoixante-huit mille têtes, dont quatre-vingt douze mille combattans. Leur rendez-vous général étoit le bord du Rhône vis-à-vis de Genève, où ils devoient tous ſe trouver le 26 Mars.

Les Helvétiens en paſſant le Rhône entroient dans la Province Romaine. Ainſi, Céſar ne fut pas plutôt averti de leur deſſein, qu'il partit des environs de Rome, & ſe rendit en toute diligence à Genève. Il commença par faire rompre le pont que cette ville avoit ſur le Rhône; & comme il n'y avoit qu'une ſeule légion Romaine dans la Gaule Tranſalpine, il ordonna de grandes levées de troupes dans toute la Province.

Lorſque les Helvétiens furent inſtruits de l'arrivée de Céſar, ils lui envoyerent des Ambaſſadeurs, choiſis entre les plus qualifiés de la nation, pour lui demander le paſſage à travers la Province Romaine, ſur laquelle ils promettoient de ne faire aucun dégât. Céſar n'avoit garde de leur accorder une pareille permiſſion. Il ſçavoit qu'une partie des Helvétiens avoit autrefois taillé en pièces l'armée du Conſul L. Caſſius; & indépendamment de cette raiſon, on conçoit aſſez qu'un païs ne peut être qu'horriblement vexé par le paſſage d'une telle multitude, vraiſemblablement aſſez mal diſciplinée. Il étoit donc bien réſolu de leur refuſer leur demande. Mais, comme il n'avoit encore que peu de forces autour de ſoi, il voulut gagner du tems, & il leur dit qu'il délibéreroit ſur la propoſition qu'ils lui avoient faite, & leur rendroit ſa réponſe le treize Avril. Il profita de cet intervalle pour faire conſtruire par les troupes qu'il avoit ſous ſa main, un mur de ſeize pieds de haut, ſur une longueur de dix-neuf mille pas, avec un foſſé, & des redoutes d'eſpace en eſpace. Ce mur étoit deſtiné à empêcher le paſſage du Rhône, qui dans ces quartiers eſt guéable en plus d'un endroit.

Au jour marqué, les Helvétiens reviennent. Céſar, qui avoit raſſemblé déjà un plus grand nombre de troupes, s'expliqua nettement, leur refuſa le paſſage, & ajouta que s'ils prétendoient le forcer malgré lui, il ſçauroit bien les en empêcher. En effet, toutes les tentatives qu'ils firent & de jour

& de nuit, ſoit avec des bateaux, ſoit en cherchant les gués, furent inutiles; & les Helvétiens furent contraints de prendre une autre route, & de tourner du côté des Séquanois.

Il leur falloit filer par une gorge fort étroite entre le mont Jura & le Rhône, où deux chariots ne pouvoient paſſer de front; enſorte que les Séquanois, ſe poſtant ſur la montagne, étoient maîtres de les arrêter tout court. Les Helvétiens s'adreſſerent à Dumnorix Eduen, gendre d'Orgétorix, & complice de ſes vues ambitieuſes. Celui-ci, qui avoit du crédit auprès des Séquanois, ſe chargea de la négociation. La liberté du paſſage fut accordée; des ôtages furent donnés de part & d'autre. Les Helvétiens ſe mirent donc à traverſer le païs des Séquanois, qu'ils reſpecterent ſuivant les conventions; & enſuite celui des Eduens, où ils commirent toute ſorte d'hoſtilités & de ravages. Leur plan étoit d'aller en Saintonge.

Céſar, inſtruit de leur marche & de leur deſſein, laiſſe Labiénus à la garde de la muraille qu'il avoit élevée près du Rhône, retourne en Italie, y leve deux légions, prend les trois qui étoient reſtées en quartier d'hiver auprès d'Aquilée, & avec ces cinq légions revient aux Alpes, les paſſe non ſans avoir eu à combattre les habitans des montagnes, deſcend dans le païs des Vocontiens, traverſe celui des Allobroges, paſſe le Rhône, entre ſur les terres des Séguſiens; tout cela avec une telle diligence qu'il atteignit les Helvétiens au paſſage de la Saone. Il eſt vrai que cette effroyable multitude marchoit fort lentement. Ils employerent vingt jours à paſſer la Saone; & Céſar, quand il arriva, trouva encore en-deçà de la riviere le canton des Tigurins, qui faiſoit la quatrième partie de la nation.

Il avoit reçu ſur ſon chemin les plaintes des Eduens, & de ceux des Allobroges qui habitoient à la droite du Rhône, ſur les dégâts que l'armée Helvétiennne avoit faits dans leur païs; & en leur promettant de ſe charger de leur querelle, il avoit exigé d'eux qu'ils lui fourniſſent des troupes, & ſur-tout de la cavalerie. Ainſi, les premiers de la Nobleſſe Eduenne étoient dans l'armée des Romains, & entre autres Dumnorix, qui favoriſant de cœur les Helvétiens, n'avoit pas laiſſé de ſe rendre au camp de Céſar, dans le deſſein de lui nuire & de le traverſer, autant qu'il pourroit. Céſar n'étoit point encore informé de cette perfidie, & il n'eut pas lieu de s'en appercevoir dans le combat contre les Tigurins. Il avoit pris trois légions, avec leſquelles il tomba ſur eux, les défit entièrement, & en tua un grand nombre ſur la place; les autres ſe diſperſerent par la fuite dans les forêts.

C'étoient les peuples de ce

même canton qui, cinquante ans auparavant, avoient vaincu & tué le conſul L. Caſſius. Céſar fut charmé d'avoir vengé par ſa première victoire la honte du nom Romain ſur ceux qui en étoient les Auteurs. Il y avoit lui-même un intérêt domeſtique, parce que L. Piſon, ayeul de ſon beau-pere, avoit péri dans la même défaite avec L. Caſſius.

Céſar, vainqueur des Tigurins, réſolut de pourſuivre le gros de la nation; & pour cela il fit un pont ſur la Saone, & la paſſa en un jour. Les ennemis, ſurpris & effrayés d'une telle diligence, lui envoyerent une ambaſſade, à la tête de laquelle étoit Divicon, autrefois chef des Helvétiens lorſqu'ils défirent l'armée de L. Caſſius, & qui devoit par conſéquent être fort vieux. Céſar répondit aux demandes des Ambaſſadeurs en homme qui donne la loi. Il prétendit prouver que les Helvétiens étoient tout à fait en tort à l'égard des Romains, & il conclut qu'il conſentiroit pourtant à leur accorder la paix, s'ils lui donnoient des ôtages, & promettoient ſatisfaction aux Eduens & aux Allobroges, dont ils avoient ruiné le païs. Divicon reprit fièrement, » que les Helvétiens » n'étoient pas accoutumés à » donner des ôtages, mais à » en recevoir; & que perſonne » ne le ſçavoit mieux que les » Romains. » En effet, les débris de l'armée de L. Caſſius n'avoient obtenu la vie, qu'en donnant des ôtages & en paſſant ſous le joug.

Divicon s'en étant retourné vers les Helvétiens, ils ſe mirent en marche, conformément à leur ancien plan, & Céſar les ſuivit. Il avoit quatre mille chevaux levés dans les Gaules, parmi leſquels étoit un corps conſidérable d'Eduens commandés par Dumnorix. Toute cette cavalerie eut ordre de prendre les devans, & de harceler l'ennemi. Mais, s'étant engagée dans un combat en un lieu déſavantageux, elle fut battue par un détachement de la cavalerie Helvétienne, qui n'étoit que de cinq cens maîtres. Ce fut en cette occaſion que ſe manifeſta la trahiſon de Dumnorix; car, il prit le premier la fuite avec ceux qu'il avoit ſous ſes ordres. Malgré cet échec, où la honte fut plus grande pour les Romains que la perte, Céſar avança toujours ſur les pas des Helvétiens, en ſorte que pendant quinze jours les deux armées camperent toujours à cinq ou ſix milles de diſtance. S'il n'y eut point de combat pendant cet eſpace, ce n'eſt pas que les Helvétiens, encouragés par le ſuccès qu'avoit eu leur cavalerie, n'en cherchaſſent l'occaſion. Mais, Céſar l'évitoit, attendant le lieu & le moment où il pourroit les attaquer à ſon avantage.

Quelque tems après, il apprit par ſes coureurs, que les ennemis s'étoient poſtés au pied

d'une montagne à huit milles de ſon camp. Il s'informa de la nature des lieux, & ayant ſçu qu'il y avoit une route détournée, par laquelle il étoit aiſé d'arriver au haut de la montagne, il envoya Labiénus avec un détachement pour s'en emparer, & lui-même marcha droit à l'ennemi. Un officier qui avoit de la réputation fut chargé de prendre les devans pour aller reconnoître l'état des choſes. Lorſque l'armée Romaine n'étoit qu'à quinze cens pas des Helvétiens, cet officier accourt, & rapporte que le ſommet de la montagne eſt occupé par les ennemis, & qu'il y a vu des armes & des enſeignes Gauloiſes. Il n'en étoit rien; & la peur lui avoit fait prendre pour troupes Gauloiſes le détachement de Labiénus. Céſar, trompé par ce faux rapport, ne jugea pas à propos d'avancer, & perdit ainſi par la faute de cet officier l'occaſion d'écraſer les ennemis, qui n'auroient pu ſe défendre, attaqués en même-tems de deux côtés par Labiénus & par Céſar.

Comme il reſtoit peu de vivres dans l'armée Romaine, ce fut une néceſſité pour Céſar d'abandonner la pourſuite des ennemis, & de tourner vers Bibracte, ville capitale des Eduens. Les Helvétiens avertis de ce mouvement, au lieu de ſe trouver heureux d'être débarraſſés des Romains qui les pourſuivoient, viennent eux-mêmes les chercher. A leur approche, Céſar retire ſes troupes ſur une colline, & envoie la cavalerie au devant des Gaulois pour les arrêter. Il prend tous ſes avantages, couvre toute la colline d'armes & de ſoldats, faiſant ſon corps de bataille des quatre légions en qui il avoit le plus de confiance, parce qu'elles avoient déjà ſervi, & poſtant au deſſus en corps de réſerve les deux légions qu'il avoit nouvellement levées dans la Gaule Ciſalpine. Il avoit raiſon de ſe précautionner. Les Helvétiens repouſſerent aiſément la cavalerie Romaine; & s'étant formés en phalange quarrée, qu'ils prirent ſoin de remparer d'une tortue militaire, c'eſt-à-dire, de leurs boucliers ſerrés les uns contre les autres, tant en devant, que ſur les flancs, & par deſſus leurs têtes, ils s'avançent fièrement, & malgré le déſavantage du lieu, ils attaquent les Romains qui étoient placés à mi-côte. Céſar ſentit la grandeur du danger; & pour faire connoître à ſes ſoldats qu'il prétendoit le partager pleinement avec eux, il ſe mit à pied avec tous les officiers, & fit emmener tous les chevaux, afin qu'il ne reſtât d'eſpérance à perſonne que dans la victoire.

La bataille commença à une heure après midi, & ſe ſoutint juſqu'au ſoir, ſans que les Romains viſſent le dos d'un ſeul des ennemis. Après même que

l'armée Helvétienne eut été obligée de reculer, elle revint de nouveau à la charge; & il ſe livra encore un troiſième combat autour des bagages, qui dura bien avant dans la nuit. Tous ces efforts d'une bravoure opiniâtre furent néanmoins inutiles. Les Romains s'emparerent & du camp & des bagages; mais, ce ne put pas être ſans une perte conſidérable. Céſar, qui ne marque point le nombre de ſes morts, avoue que le ſoin de les enſevelir, & celui de penſer les bleſſés, l'obligerent de demeurer ſur le lieu trois jours, pendant leſquels les malheureux reſtes de la nation Helvétienne, au nombre de cent trente mille têtes, ſe retirerent par une fuite précipitée, & en quatre jours de marche arriverent ſur les terres de ceux de Langres.

Ils n'échapperent pas pour cela à leur vainqueur, dont l'activité incroyable n'a jamais laiſſé une victoire imparfaite. Après les trois jours donnés à un repos néceſſaire, il ſe remit à pourſuivre les Helvétiens; & en même-tems il envoya des couriers & des ordres à ceux de Langres, pour leur défendre de donner ni bled, ni aucune ſorte d'aſſiſtance aux fugitifs, s'ils ne vouloient être traités comme eux. Cette menace eut ſon effet; & les Helvétiens réduits à une extrême diſette, furent contraints de fléchir leur orgueil, & d'envoyer des députés à Céſar pour lui faire leurs ſoumiſſions, & remettre leur ſort entre ſes mains. Ces députés trouverent Céſar en pleine marche, & s'étant jettés à ſes pieds, ils lui demanderent la paix avec d'humbles prieres & avec larmes. Céſar ne leur donna point d'autre réponſe, ſinon qu'il vouloit que les Helvétiens l'attendiſſent au lieu où ils étoient actuellement campés.

Lorſqu'il y fut arrivé, il leur demanda des ôtages, leurs armes, & les eſclaves déſerteurs, qui avoient été reçus dans leur camp. Pendant que l'on faiſoit les recherches qu'exigeoit l'éxécution des ordres du vainqueur, il ſe paſſa quelque tems, & la nuit vint. Six mille hommes du canton appellé Urbigénien, ſoit par un reſte de fierté, qui leur faiſoit regarder la ſoumiſſion comme ignominieuſe, ſoit par la crainte des ſuites, ſoit par quelque autre motif, prirent le parti de ſe dérober du camp au commencement de la nuit, & enfilerent la route du Rhin & de la Germanie. Céſar n'en fut pas plutôt averti, qu'il dépêcha des ordres à tous les peuples dont ils devoient traverſer le païs, de les arrêter en quelque lieu qu'ils les trouvaſſent, & de les lui ramener. Il fut obéi, & les malheureux Urbigéniens furent traités par lui en ennemis, c'eſt-à-dire, paſſés au fil de l'épée.

Pour ce qui eſt des autres, après qu'ils eurent livré les

ôtages qu'il leur avoit demandés, leurs armes & les transfuges, il leur accorda à tous la vie sauve. Ils étoient quatre peuples réunis; les Helvétiens, les Tulinges, les Latobriges & les Boïens. Les trois premiers de ces peuples eurent ordre de retourner dans leur païs; & d'y rebâtir leurs villes & leurs bourgades, qu'ils avoient brûlées. Céſar ne vouloit pas que les Germains, attirés par la bonté d'un terroir, qui paſſe aujourd'hui pour ingrat, mais qu'il croyoit fertile, & qui apparemment étoit mieux cultivé que les terres de Germanie, fuſſent tentés de venir occuper les lieux que les Helvétiens & leurs alliés avoient laiſſé vacans. Quant aux Boïens, les Eduens demanderent & obtinrent que cette brave nation fût incorporée avec eux.

Sous les Empereurs Romains, les Helvétiens étoient fort dégénérés. Tacite dit d'eux, que c'étoit autrefois une nation nombreuſe & guerriere, mais qu'il ne lui reſtoit plus que le ſouvenir de ſon ancienne gloire. L'an de J. C. 69, n'étant point informés de la mort de Galba, les Helvétiens avoient irrité l'eſprit d'Aliénus Cécina, fier & emporté, par le refus qu'ils avoient fait de ſe ſoumettre à Vitellius. Ce fut l'avidité empreſſée de la vingt-uniéme légion qui occaſionna la guerre entre eux & les Romains; car, elle s'étoit jetté ſur l'argent que les Helvétiens envoyoient pour payer une garniſon qu'ils entretenoient dans un château de leur dépendance. Les Helvétiens, de leur côté, irrités de cette violence, avoient arrêté un Centurion avec quelques ſoldats dont étoit eſcorté le courier qui portoit des lettres de l'armée de Germanie aux légions de la Pannonie, & les retenoient priſonniers. Aliénus Cécina, qui ne cherchoit qu'un prétexte, vint auſſi-tôt fondre ſur leur païs, ſans leur donner le tems de ſe repentir. Il déſola leurs campagnes, & ruina une place bâtie à la faveur d'une longue paix, en forme de ville municipale, & célebre par les eaux ſalutaires qui y attiroient les malades. En même-tems, il envoya avertir les troupes auxiliaires des Rhetes de venir attaquer les Helvétiens par derriere, pendant qu'il les occuperoit par devant avec les ſiennes.

Alors, ces peuples auſſi timides dans l'action qu'ils avoient été fiers avant le danger, furent tellement conſternés, quoique dans le premier tumulte ils euſſent choiſi Claudius Sévérus pour Chef, que ſans prendre aucune meſure pour leur défenſe, ils ne ſongerent plus qu'à la retraite. Ils ne croyoient pas qu'il fût ſûr pour eux ni de combattre une armée aguerrie, ni de s'enfermer dans une place dont le tems avoit ruiné les murailles. Mais, preſſés d'un côté par les légions nombreuſes d'Aliénus Cécina, & de l'autre par

les cohortes & les eſcadrons de la Rhétie ſoutenus de la jeuneſſe des Rhetes mêmes, accoutumée à manier les armes, & formée dans tous les exercices de la guerre, ils ne purent éviter que leur païs ne fût entièrement ravagé ; & eux-mêmes ayant perdu une grande partie des leurs, jetterent leurs armes & ſe retirerent ſur des montagnes, la plûpart dangereuſement bleſſés. Mais, en ayant ſur le champ été débuſqués par une cohorte de Thrace envoyée contre eux, comme ils virent que les Germains & les Rhetes s'attachoient à les pourſuivre, ils ſe diſperſerent dans les forêts, où la plûpart furent tués, quelque ſoin qu'ils priſſent de ſe cacher, & ceux qui échapperent du carnage, furent vendus à l'encan comme eſclaves. Aliénus Cécina ne trouvant plus de butin à faire dans la campagne, marchoit avec ſes troupes victorieuſes contre Aventicum capitale de toute la nation, lorſque des Députés vinrent de la part des Magiſtrats pour lui livrer la ville. Il accepta leur reddition, & fit cependant punir de mort Julius Alpinus l'un des principaux qu'il accuſoit d'être l'auteur de la révolte. A l'égard des autres habitans, il les abandonna à la rigueur ou à la clémence de Vitellius.

Il ſeroit difficile de dire qui de lui ou de ſon armée, ſe montra plus inexorable aux Ambaſſadeurs des Helvétiens. Ce Prince les accabla de reproches & de menaces, & les ſoldats préſentant le poing ou la pointe de leurs épées au viſage de ces Députés, demandoient avec de grands cris à Vitellius, qu'il leur permît de détruire leur ville & d'égorger ſes habitans ; lorſque Claudius Coſſus, chef de l'ambaſſade, homme éloquent, mais qui cachoit ce talent ſous une feinte appréhenſion, pour le rendre plus efficace, ſçut ſi bien calmer le courroux de la multitude, qui quelquefois paſſe tout d'un coup des tranſports de la fureur, aux ſentimens de la compaſſion, qu'il tira des larmes de leurs yeux, & qu'ils furent les premiers à demander à Vitellius la grace de ces infortunés, & l'obtinrent.

II. Les Helvétiens, comme nous l'avons déja dit, étoient diviſés en quatre cantons. Céſar en nomme deux, *Tigurinus pagus*, & *Urbigenus*, ou, ſelon d'autres éditions, *Verbigenus pagus*. Le ſilence de cet Auteur au ſujet des deux autres qu'il ne nomme nulle part, a donné lieu à nos Modernes de les chercher dans les autres Auteurs anciens ; & on a cru les trouver dans un paſſage de Strabon, où il dit que Marius, vainqueur des Cimbres & de leurs alliés, récompenſa les Maſſiliens des bons ſervices qu'ils avoient rendus contre les Ambrons, & les *Tugeni*. Eutrope dit : » Marcus Manlius & Caïus Cépion furent

» vaincus auprès du Rhône par » les Cimbres, les Teutons, » peuple de Germanie, les » Zuriquois & les Ambrons qui » étoient des Gaulois. » Tite-Live, au commencement de la guerre des Cimbres, ne fait mention que des Zuriquois. » Lucius Caſſius, Conſul, fut, » dit-il, battu avec ſon Ar- » mée, ſur la frontiere des » Allobroges, par les Zuri- » quois, peuple Gaulois, d'un » canton des Helvétiens. » Le même Auteur dit: » C. Ma- » rius, Conſul, défendit le » camp que les Teutons & les » Ambrons attaquoient vigou- » reuſement; enſuite il les » tailla en pieces dans deux ba- » tailles auprès d'Aix. » Plutarque parle ſouvent des Ambrons, dont on peut voir l'article particulier. Le peuple *Tugeni*, que l'on explique par le canton de Zug, a fait moins de bruit que les Ambrons, dans les écrits des Anciens; mais, il ſuffit qu'il ſe trouve dans Strabon, qui le nomme Τωυγένοι. Voyons préſentement comment on diſtribue, entre ces quatre peuples ou cantons, le païs des Helvétiens entre le mont Jura, le Rhône & le Rhin.

Le canton de Zuric, (*Tiguri*) étoit, dit-on borné par le Rhin & la Linth, & par une partie du mont Jura, vis-à-vis du confluent de la Linth & de l'Aar. Le canton de Zug (*Tugeni*) étoit entre la Linth & la Ruſſ, & la montagne où ſont leurs ſources.

Les Urbigenes avoient au couchant le mont Jura, depuis Genève juſqu'à la ſource de la Byrſe, qui ſe perd dans le Rhin auprès de Baſle; au midi, tout le bord ſeptentrional du lac Leman, & à l'orient, la Saone & l'Aar, juſqu'au confluent de l'Orbe.

Les Ambrons avoient au nord le mont Jura, entre les deux confluens de l'Orbe & de la Linth; au midi, la chaîne des Alpes, qui eſt entre les ſources de la Saone & de la Linth; au couchant, la Saone & l'Aar; & à l'orient, la Linth.

Quoique cette diſtribution ne ſoit qu'une conjecture, elle s'accorde aſſez avec ce que les Anciens nous apprennent de ces peuples. On croit même trouver dans ces cantons des traces de l'ancien nom.

Le canton des Urbigenes tire ſon nom d'Urba, aujourd'hui Orbe, nom commun à une rivière, à une ville & à un bailliage. Le canton des *Tigurini* a pu prendre le ſien de Tigurum, qui étoit apparemment une des douze anciennes villes que les Helvétiens brûlerent. Le nom de Zuric qui en eſt vraiſemblablement dérivé, porte la marque de ſon origine. Il en eſt de même de Zug, en latin *Tugenus pagus* qui prenoit ſon nom de Tugium autre ancienne ville. Pour les Ambrons, il y a tout lieu de croire qu'ils prenoient leur nom de la riviere d'Emmen, au tour de laquelle ils habitoient; on les nommoit

Emmeren

Emmeren en leur langue, & les Romains en firent le mot *Ambrones*.

Ainſi, à comparer les cantons des Helvétiens avec ceux des Suiſſes d'aujourd'hui, les *Tigurini*, occupoient une partie du canton de Glaris entre la Linth & le Rhin, le Toggenbourg, le canton d'Appenzel, les terres de l'Abbé de S. Gal, le Turgow, la plus grande partie du canton de Zuric, & le Comté de Bade.

Les *Tugeni* poſſédoient l'autre partie du canton de Glaris, le canton de Schwitz & la plus grande partie de celui de Zug, une liſière de celui de Lucerne, & plus de la moitié de celui d'Uri.

Les Urbigenes avoient une partie du canton de Soleurre; ſçavoir, ce qui eſt à l'orient de l'Aar, la principauté de Neuchâtel & de Valengin, la plus grande partie du canton de Fribourg, avec le païs de Vaux.

Les Ambrons avoient le reſte du canton de Soleurre, preſque tout celui de Lucerne; une liſière du canton de Fribourg, preſque tout celui de Berne, celui d'Underwald, & partie de celui d'Uri.

Les Griſons, la Valteline & le Vallais ne faiſoient point partie des anciens Helvétiens, non plus que le canton de Schafhouſe qui eſt au delà du Rhin; il appartenoit à la Germanie. L'Évêché & le canton de Baſle étoient aux *Rauraci*, peuple différent des Helvétiens

III. Au reſte, les Helvétiens ne s'étoient pas toujours contenus dans les mêmes limites, puiſque, ſelon Tacite, ils avoient occupé les terres ſituées entre le Rhin & la forêt Hercynie, juſqu'au Mein, tandis que les Boïens pénétroient plus avant dans la Germanie. Ce que Ptolémée appelle *Eremum Helvetiorum*, au delà du Rhin, en approchant des Alpes, comme il s'en explique, paroît un veſtige de cet établiſſement des Helvétiens.

Ces peuples qui étoient compris au nombre des Gaulois ou des Celtes, du tems de Céſar, furent rangés depuis par Auguſte ſous la Belgique. Mais, cela ne s'exécuta pas immédiatement; car, ce Prince les mit d'abord ſous la Lyonnoiſe; mais, cet état dura peu, & lui-même, ou quelqu'un de ſes ſucceſſeurs, les mirent ſous la Belgique. Après Conſtantin, ils ſe trouverent avec les Rauraques & les Séquanois, dans la province nommée *Maxima Sequanorum*; & peu à près leur nom d'*Helvétiens* ſe perdit, & fit place à celui de *Séquanois*. Eutrope en fournit la preuve, quand il dit: » Céſar vainquit en premier » lieu, les Helvétiens que l'on » appelle préſentement *Séquanois*. « Depuis l'empire de Conſtantin, les Allemands ſe jetterent dans l'Helvétie, & en incommoderent fort les habitans. Il fallut, pour les borner, leur en céder une partie; les

Burgundions ou Bourguignons envahirent l'autre, de manière que l'Helvétie ſe trouvant partagée entre ces deux peuples, prit le nom d'Allemagne & de Bourgogne. Sous les Empereurs François, la partie Allemande fut gouvernée par le duc d'Allemagne & de Suabe; l'autre obéiſſoit à des Comtes. Cette forme de gouvernement ſubſiſta très-longtems, juſqu'à ce qu'après ſeize cens ans de ſujétion, ce païs recouvra ſon ancienne liberté, en s'aſſociant divers États voiſins, qui n'étoient point de l'ancienne Helvétie, mais qui ſont du corps Helvétique d'aujourd'hui.

HELVIA, *Helvia*, Ὀλβία, (*a*) mere de Cicéron. On dit qu'elle étoit iſſue d'une maiſon noble, & que la ſageſſe de ſa vie répondoit à la nobleſſe de ſon extraction. On ajoûte qu'elle accoucha de Cicéron ſans douleur.

HELVIA, *Helvia*, (*b*) mere de Séneque, étoit une dame de mérite, & en qui l'eſprit accompagnoit & ornoit la vertu. Son fils lui envoya du lieu de ſon exil un diſcours, où il entreprend de la conſoler. Il lui tient le langage le plus ſublime; tout le faſte de la philoſophie Stoïcienne eſt étalé dans cette pièce.

HELVIDIUS [P.] RUFUS, *P. Helvidius Rufus*, (*c*) illuſtre Chevalier Romain, dont parle Cicéron dans ſon oraiſon pour A. Cluentius.

HELVIDIUS PRISCUS, *Helvidius Priſcus*. *Voyez* Priſcus.

HELVIENS, *Helvii*, (*d*) peuple des Gaules. Ce peuple, ſelon la Carte de la Gaule par M. d'Anville, avoit au nord les Allobroges, à l'orient les Ségalaunes & les Tricaſtins, au midi les Gabales & les Volſques Arécomiques, & au couchant les Vellaves. L'Auteur cité met dans le païs des Helviens deux villes, Batiana & Alba Auguſta. Ce païs étoit entièrement entrecoupé de montagnes, comme il l'eſt encore aujourd'hui.

Pour convenir de ce qu'on lit dans Céſar, que les Helviens ſont ſéparés des Arvernes par le mont Cébenna, il faut être prévenu que de ſon tems, les Vellaves & même les Gabales, étoient ſoumis aux Arvernes. Il eſt évident par les faits, que les Helviens faiſoient partie de la province Romaine, puiſque leur attachement au parti des Romains, attira ſur eux les armes de leurs voiſins dans le ſou-

(*a*) Plut. T. I. p. 861. Crév. Hiſt. Rom. T. VI. pag. 56.

(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 114.

(*c*) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 56.

(*d*) Cæſ. de Bell. Gall. L. VII. pag. 274, 275, 332, 333, 334, 475. Plin. Tom. I. pag. 147. Ptolem. L. II. c. 10. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

levement de la Gaule, & leur fit eſſuyer un échec conſidérable, comme Céſar ne le diſſimule point. Car, ayant attaqué d'eux mêmes les plus proches, ils furent repouſſés avec perte, & contraints d'abandonner la campagne, pour ſe renfermer dans leurs villes, après avoir perdu C. Valérius Donotaurus, fils de Caburus, & le premier homme de leur État.

Pline compte la ville des Helviens, qu'il nomme Helves, *Helvi*, au nombre de celles de la Narbonnoiſe; & il en eſt de même de Ptolémée, quoique le nom des Helviens y ſoit défiguré en celui d'Elicociens. Ainſi, M. d'Anville penſe avec M. de Valois, que c'eſt à tort que Strabon comprend les Helviens parmi les peuples dont Auguſte agrandit l'Aquitaine, & on ſçait en général que ce fut aux dépens de la Celtique que ſe fit cet agrandiſſement. Le nom de ce peuple ne s'eſt point conſervé au canton du païs qu'il occupoit; & une ville, qui n'eſt devenue la capitale de ce canton, qu'en ſuccédant à une autre ville plus ancienne, lui a donné le nom de Vivarez.

HELVINA, *Helvina*, (*a*) fontaine d'Italie, dans le territoire d'Aquino, où l'on dit qu'elle eſt encore nommée Elvino. Juvénal dit :

*Et quoties te*
*Roma tuo reſici properantem reddet Aquino,*
*Me quoque ad Helvinam Cererem, veſtramque Dianam,*
*Convelle à Cumis.*

Surquoi l'ancien Commentateur obſerve qu'à Aquino, on adoroit les mêmes Déeſſes que dans les Gaules. Cette explication eſt plus obſcure que le texte même. Cérès eſt nommée *Elvina* ou *Helvina Ceres*, parce qu'elle avoit près de cette fontaine une chapelle auſſi bien que Diane; & on prétend que l'on voit encore quelques reſtes de temples auprès de la fontaine Elvino. Ortélius cite là-deſſus les recueils de Scopa, & ajoûte : » Cet Auteur croit, & Bro» deau le croit auſſi, que ce » ſurnom n'eſt qu'une épithete » tirée de la langue Grecque, » & qu'elle ſignifie la même » choſe que le *Flava* des La» tins; nous dirions la blonde » Cérès. «

HELVIUS [CN.], *Cn. Helvius*, (*b*) Tribun des ſoldats de la treizième légion, fut tué dans un combat, qui ſe donna contre les Carthaginois, dans le païs des Gaulois Inſubriens, l'an de Rome 549 & 203 avant J. C.

HELVIUS [C.], *C. Helvius*, (*c*) obtint la charge d'Édile du peuple, & eut pour Collegue M. Porcius Caton. Le.

(*a*) Juven. Satyr. 3. v. 318. & *ſeq.*
(*b*) Tit. Liv. L. XXX. c. 18.
(*c*) Corn. Hep. in M. Porc. Caton c. 1.

nom de C. Helvius ſe trouve dans Cornélius Népos; d'autres l'appellent C. Élius.

HELVIUS [C.], *C. Helvius*, (*a*) fut nommé Préteur, l'an de Rome 554 & 198 avant Jeſus-Chriſt. Le département de la Gaule lui étant échu, il ſe rendit dans cette province avec le Conſul Sex. Élius Pétus. Ce dernier lui confia le commandement de l'armée que lui remit L. Lentulus. Mais, ils ne firent rien de mémorable ni l'un ni l'autre. C. Helvius avoit été Édile Plébéïen, avant que d'être nommé Préteur.

HELVIUS [M.], *M. Helvius*, (*b*) étoit Édile Plébéïen, lorſqu'il fut nommé Préteur, l'an de Rome 555, & 197 avant Jeſus-Chriſt. Il eut pour département l'Eſpagne ultérieure, où il rencontra des ennemis puiſſans, comme on en peut juger par les lettres qu'il écrivit au Sénat. Il marquoit à cette Compagnie, que Colcas & Luſcinus, deux petits Rois du païs, avoient pris les armes; qu'avec le premier s'étoient ſoulevées dix-ſept villes, & avec Luſcinus Cardone & Bardone, les deux plus puiſſantes de toute la contrée; que les habitans des côtes maritimes ne s'étoient pas encore déclarés, mais qu'ils étoient attentifs au mouvemens de leurs voiſins, & qu'ils imiteroient infailliblement leur exemple. Après que Sergius, Préteur de la ville, eut fait lecture des lettres d'Helvius, le Sénat ordonna qu'immédiatement après la création des nouveaux Préteurs, celui à qui l'Eſpagne ſeroit échue, conſulteroit auſſi-tôt les Sénateurs ſur la guerre d'Eſpagne.

Dans le tems que M. Helvius s'en alloit de l'Eſpagne ultérieure avec une eſcorte de ſix mille hommes, que le Préteur Appius Claudianus lui avoit donnée, il rencontra auprès d'Illiturgis un corps conſidérable de Celtibériens qui venoient au devant de lui. Valérius dit qu'ils étoient au nombre de vingt mille; qu'il y en eut douze mille de tués; que la ville d'Illiturgis fut repriſe, & tous les habitans qui étoient en âge de puberté paſſés au fil de l'épée. M. Helvius, après cette victoire, ſe rendit dans le camp de Caton. Mais, voyant que ce Général avoit mis les ennemis hors d'état de lui nuire, il renvoya ſon eſcorte dans l'Eſpagne ultérieure, & s'en revint à Rome où on lui accorda l'ovation, pour récompenſe de ſes heureux ſuccès. Il mit dans le tréſor public quatorze mille ſept cens trente-deux livres d'argent en maſſe, & autour de dix-ſept mille vingt-trois deniers d'argent monnoié, à la marque d'un char attelé de deux chevaux; & d'argent tiré des mines d'Oſca, vingt mille

(*a*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 7. *& ſeq.* L. XXXIII. c. 21. L. XXXIV. c. 10.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 27, 28.

quatre cens trente-huit livres. La raiſon qu'eut le Sénat de lui refuſer le triomphe, c'eſt qu'il avoit combattu ſous les auſpices & dans la province d'un autre.

Au reſte, il n'étoit revenu à Rome, que deux ans après avoir cédé la province à Q. Minucius, ayant été retenu toute l'année ſuivante par une longue & dangereuſe maladie. Ainſi, ſon ovation ne précéda que deux mois le triomphe de Q. Minucius ſon ſucceſſeur.

HELVIUS [C.], *C. Helvius*, (*a*) Lieutenant du Conſul Cn. Manlius en Aſie, l'an de Rome 563, & 189 avant J. C. Comme les Romains approchoient de Cibyre, ſans qu'ils viſſent encore venir aucun député de la part de Moagete, tyran de cette ville, on envoya C. Helvius avec quatre mille hommes de pied & 500 chevaux, pour ſçavoir quelle étoit ſa diſpoſition. Cet Officier, en entrant ſur les terres du tyran, rencontra les députés qu'il envoyoit au Conſul, pour lui déclarer qu'il étoit prêt à ſe ſoumettre à tout ce qu'il voudroit; qu'il le prioit ſeulement d'entrer dans ſon païs comme ami, & d'empêcher ſes ſoldats de le piller; & qu'ils lui apportoient de ſa part une gratification de quinze talens. C. Helvius lui promit que ſes terres ſeroient garanties du pillage, & on lui tint parole.

Les Romains, continuant leur marche, pénétrerent juſque dans la Galatie; mais, les habitans, à la vue de ces nouveaux ennemis, abandonnerent le plat païs pour ſe retirer ſur le mont Olympe. Les Romains les y ſuivirent, après avoir partagé leur armée en trois corps. C. Helvius, à qui l'on confia l'un de ces trois corps, eut ordre de faire le tour par le pied de la montagne, & de monter par le chemin oppoſé au couchant d'été. Cependant, le Conſul avec le corps de troupes qu'il avoit retenu, attaque les ennemis, les oblige de prendre la fuite, & ſe met enſuite à leur pourſuite, perſuadé que le moyen de terminer ſur le champ la guerre, c'étoit de profiter de la conſternation des Gaulois, & d'en tuer, ou d'en prendre le plus qu'on pourroit. Dès que le Conſul fut parti, C. Helvius arriva avec ſes ſoldats; & quelque effort qu'il fît, il ne lui fut pas poſſible d'empêcher qu'ils n'entraſſent dans le camp des ennemis & ne le pillaſſent; enſorte que par une injuſtice criante, ceux qui ne s'étoient pas trouvés au combat, partagerent entr'eux les dépouilles des vaincus.

HELVIUS, *Helvius*. *Voyez* Cinna.

HELVIUS [RUFUS], (*b*) *Rufus Helvius*, ſimple ſoldat,

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 14, 20. & *ſeq.*

(*b*) Tacit Annal L. III. c. 21. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 453, 454.

qui, ſous l'empire de Tibere, remporta l'honneur d'avoir ſauvé la vie à un citoyen dans un combat. L. Apronius le récompenſa par des bracelets, un hauſſecol, une pique; pour la couronne civique, il n'oſa pas prendre ſur lui de la donner, & s'en remit à l'Empereur, qui l'accorda, en ſe plaignant de la déférence du Proconſul, ſans en être aſſurément offenſé.

HELVIUS AGRIPPA, (*a*) *Helvius Agrippa*, pontife Romain. Ce Pontife étant préſent aux tourmens cruels que l'on faiſoit ſouffrir à quelques perſonnes, en fut attendri, & ſaiſi au point qu'il mourut ſur la place.

HÉLYCE, *Helyce*, (*b*) fut tué par Perſée dans le combat qui ſe donna à l'occaſion du mariage de ce Prince avec Andromede.

HÉLYMUS, *Helymus*. *Voyez* Elymus.

HEM, *Hem*, (*c*) fils de Sophonie, au nom duquel Zacharie dit que l'on conſacra une couronne au Seigneur.

HEMA, *Hema*, nom donné par Hérodien à un lieu que Jules Capitolin appelle Hæmona. C'eſt l'Emona de Ptolémée, entre l'Italie & le Norique, & la même qu'Æmona, qui eſt Laubach.

HÉMAN, *Heman*, Α'ιμὰν, (*d*) étoit le ſecond des fils de Lotan.

HÉMAN, *Heman*, Α'ιμὰν, (*e*) fils de Mahol, perſonnage dont la ſageſſe approchoit beaucoup de celle de Salomon.

HÉMAN, *Heman*, (*f*) fils de Johel, & petit-fils de Samuël, faiſoit l'office de chantre, du tems de David.

HÉMATH. *Voyez* Emath.

HÉMATHION, *Hemathion*. *Voyez* Emathion.

HÉMÉRODROMES, *Hemerodromi*, étoient chez les Anciens des ſentinelles ou des gardes qui veilloient à la ſûreté des villes. Ils ſortoient le matin de la ville, quand on en ouvroit les portes; & pendant tout le jour, ils rodoient au tour, & s'avançoient même au loin dans la campagne, pour obſerver s'il n'y avoit point quelque corps d'ennemis qui approchât pour la ſurprendre. C'eſt ce que nous appellons *batteurs d'eſtrade*.

Les Hémérodromes étoient auſſi chez les Anciens des couriers qui ne marchoient qu'un jour, & qui donnoient leurs dépêches à un autre qui couroit le jour ſuivant, & ainſi de même juſqu'au terme.

Les Grecs ſe ſervoient de ces ſortes de couriers, qu'ils avoient pris des Perſes, qui en furent les inventeurs, comme il paroît par Hérodote. Auguſte

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 24.
(*b*) Ovid. Metam. L. V. c. 3.
(*c*) Zachar. c. 6. v. 14.
(*d*) Geneſ. c. 36. v. 22.
(*e*) Reg. L. III. c. 4. v. 31.
(*f*) Paral. L. I. c. 6. v. 33.

fit la même choſe, ou du moins il établit des courriers, leſquels, s'ils ne ſe relevoient pas tous les jours, ſe relevoient d'eſpace en eſpace, & ces eſpaces n'étoient pas grands.

Ce mot vient de ἡμέρα, *dies*, jour, & δρόμος, *curſus*, courſe.

HÉMI, mot qui entre dans la compoſition de quelques termes des ſciences & des arts. Il ſignifie *demi*, & eſt un abrégé du mot Grec ἥμισυς, qui ſignifie la même choſe. Les Grecs retranchent la dernière ſyllabe du mot ἥμισυς dans la compoſition des mots, & nous l'avons fait à leur exemple dans la compoſition des mots que nous avons pris d'eux.

HÉMINE, *Hemina*, (*a*) vaiſſeau qui ſervoit de meſure chez les Romains, & qui contenoit, ſuivant l'opinion la plus vraiſemblable, dix onces de vin, ou neuf onces d'huile; cependant, ſelon Fernel & Garaut, l'Hémine Romaine revient au demi-ſeptier de Paris, qui ne contient que huit onces de liqueur. Feſtus prétend que l'Hémine eſt ainſi nommée du mot Grec ἥμισυς; moitié, parce qu'elle eſt la moitié du ſeptier Romain, ce qui eſt confirmé par Aulu-Gelle.

Apulée déclare auſſi que la cotyle des Grecs & l'Hémine Romaine étoient ſynonymes, & que toutes deux ſe prenoient pour le demi-ſeptier, de ſorte qu'ils appelloient quelquefois l'Hémine, la cotyle d'Italie. Au reſte, les Grecs avoient coûtume de mettre dans les temples, les originaux de toutes les meſures liquides & ſolides, pour y avoir recours quand on voudroit les vérifier. Les Romains & les Juifs en uſoient de même, & nos Légiſlateurs modernes ont adopté ce ſage règlement; l'on garde, par exemple, dans l'Hôtel-de-Ville de Paris, les étalons des meſures & des poids de cette capitale.

M. Arnaud a donné une diſſertation curieuſe ſur l'Hémine, on peut la conſulter; mais, rien n'a répandu tant de lumières ſur ce ſujet, que les ouvrages de divers Sçavans qui en ont diſputé dans le dernier ſiecle; je veux parler entre autres de ceux de MM. Pelletier, Lancelot, Martenne & Mabillon, publiés à l'occaſion de l'Hémine de vin que Saint Bénoît ordonne à ſes Religieux par jour; car, pour déterminer ce qu'il faut entendre par l'Hémine de Saint Bénoît, ſi c'étoit huit, dix ou douze onces, plus ou moins, ou ſi c'étoit une meſure particulière à cet ordre, les habiles gens, qu'on vient de nommer, ont tellement épuiſé dans leurs conteſtations tout ce qui concerne l'Hémine des Anciens, qu'ils n'ont rien laiſſé à déſirer, ni à glaner après eux.

HÉMIOBOLE, petite

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 153.

monnoie Grecque, qui faiſoit moitié de l'obole, & qui valoit de la nôtre environ ſept deniers & demi.

HÉMIOLE, *Hemiolia*, (*a*) Ἡμίολια, Ἡμιόλιον, étoit un de ces petits bâtimens fort légers, dont on ſe ſervoit dans les flottes comme de petites frégates. L'Étymologique dit que les pirates s'en ſervoient. Il étoit en effet propre à la piraterie, à cauſe de ſa légereté; il y en avoit à deux & à trois rames; on croit que c'étoit la même choſe que ce qu'on appelloit *Cercurus*. Nous trouvons un grand nombre de noms de ces petits bâtimens qui alloient ſur mer, qui ſignifient ſouvent les mêmes vaiſſeaux; cela ſe découvre aiſément, quand pluſieurs Auteurs donnent au même, l'un un nom, l'autre un autre; & cela donne lieu de conjecturer qu'on le peut croire de pluſieurs autres, quoique nous ne trouvions pas leurs noms exprimés différemment dans les Auteurs.

HÉMISPHERE, *Hemiſphærium*, la moitié d'un globe diviſé par un plan qui paſſe par ſon centre. Le plan qui ſert de baſe à cet Hémiſphere eſt un cercle dont le diametre eſt égal à celui de la ſphere, & il eſt donc le même que celui de la même ſphere.

L'Équateur diviſe le monde en deux Hémiſpheres. L'Hémiſphere ſeptentrional & le méridional. Tous les grands cercles diviſent le globe en deux Hémiſpheres, comme le Méridien, l'Équateur, l'Horizon, le Zodiaque, &c. L'Horizon ſépare l'Hémiſphere ſupérieur de l'inférieur; c'eſt-à-dire, cette moitié du monde que nous voyons, de celle que nous ne voyons pas. Le Méridien diviſe le ciel en deux Hémiſpheres; l'un aſcendant, ou oriental; l'autre deſcendant, ou occidental.

HÉMISPHERE, *Hemiſphærium*, nom d'un cadran au ſoleil, dont les Anciens ſe ſervoient; & il étoit compoſé d'un Hémiſphere concave, & d'un ſtyle qui faiſoit le même effet que dans le cadran appellé Hémicycle.

Ce mot vient du Grec ἡμισυς, *dimidius*, demi, & de σφαῖρα, *globus*, globe.

HÉMITHÉE, *Hemithea*, Ἡμιθέα, fille de Cygnus & de Proclée, & ſœur de Tenès. *Voyez* Cygnus & Tenès.

HÉMITHÉE, *Hemithea*, (*b*) Ἡμιθέα, c'eſt-à-dire, demi-Déeſſe, avoit un temple dans la ville de Caſtabe. On contoit diverſement ſon hiſtoire; mais, la manière la plus reçue par les habitans du païs, étoit celle-ci.

» On dit [c'eſt Diodore de » Sicile qui rapporte ceci], » que Staphyle & Chryſothé-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 216. *& ſuiv.*

(*b*) Diod. Sicul. pag. 229, 230. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 294. *& ſuiv.*

» mis eurent trois filles, Mol-
» padie, Rhoio, & Parthénie.
» Rhoio fut aimée d'Apollon
» & devint groſſe. Son pere
» s'en apperçut, & entrant
» dans la même fureur que ſi
» elle avoit eu affaire à un
» homme, il enferma ſa fille
» dans un coffre & la jetta ainſi
» dans la mer. Le coffre ayant
» été comme guidé vers l'iſle
» de Délos, il en ſortit avec la
» mere un enfant mâle qu'elle
» nomma Anius. Rhoio, ſauvée
» contre toute eſpérance, dé-
» poſa ſon enfant ſur l'autel du
» Dieu, & le conjura de le
» conſerver, s'il le reconnoiſ-
» ſoit pour ſon fils. On dit
» qu'Apollon prit alors cet
» enfant & le cacha; qu'en-
» ſuite pour lui donner une
» éducation diſtinguée, il lui
» apprit la divination, ce qui
» le mit dans la plus haute eſti-
» me parmi les hommes. Ce-
» pendant, Molpadie & Par-
» thénie, ſœurs de Rhoio,
» gardant un jour le vin de
» leur pere, don nouvellement
» fait aux hommes, vinrent à
» s'endormir. Durant leur ſom-
» meil, des pourceaux qu'on
» nourriſſoit dans leur maiſon,
» briſerent malheureuſement le
» vaſe de terre où étoit ce vin;
» de ſorte qu'il fut répandu
» juſqu'à la dernière goutte.
» Ces pauvres filles, voyant
» ce déſaſtre, & craignant l'hu-
» meur violente de leur pere,
» coururent au bord de la mer,
» & s'y jetterent du haut d'un
» rocher. Apollon, qui s'inté-
» reſſoit à elles en conſidéra-
» tion de leur ſœur, les reçut
» dans leur chûte & les tranſ-
» porta en deux villes différen-
» tes de la Cherſonnèſe; ſça-
» voir, Parthénie à Bubaſte, où
» elle a ſon temple & ſon cul-
» te, & Molpadie à Caſtabe,
» où cette protection du Dieu
» lui a procuré le nom d'Hé-
» mithée, demi-Déeſſe, & la
» vénération de tous les habi-
» tans de la contrée. En mé-
» moire même de l'aventure du
» vin, on lui fait des offrandes
» de cette liqueur mêlée avec
» du miel. Mais, de plus, il n'eſt
» pas permis à un homme qui
» a mangé du porc, ou qui mê-
» me en a touché, d'entrer
» dans le temple d'Hémithée.
» Les honneurs de ce temple
» ſe ſont accrus dans la ſuite,
» au point, que non ſeulement
» il eſt ſingulièrement révéré
» dans le pais, mais qu'on
» vient même de fort loin y
» faire de pompeux ſacrifices,
» & y offrir de riches préſens.
» Bien plus, les Perſes qui
» ſont les maîtres de l'Aſie, &
» qui ont pillé tout les temples
» des Grecs, ont reſpecté
» celui-ci. Les brigands mêmes
» qui n'épargnent rien, ſe ſont
» toujours abſtenus de toucher
» à ſes tréſors, quoique ce
» temple ſoit ſans murailles &
» qu'on pût le piller impuné-
» ment. Cette diſtinction eſt
» fondée ſur l'intérêt commun
» du genre humain; car, on
» prétend que tout les malades
» qui y dorment ſe trouvent

» guéris à leur réveil, & que » pluſieurs y ont ont été dé- » livrés de maux inconnus » & incurables. On dit ſur » tout que la Déeſſe eſt pro- » pice aux femmes, dont les » accouchemens ſont difficiles » & périlleux. Auſſi, ſon temple » eſt-il plein des marques de » reconnoiſſance qu'on y a » portées dans tous les tems ; » dépôt mis en plus grande » ſûreté par la religion de » tous les hommes, qu'il ne le » ſeroit par des murs & par » des gardes. «

HÉMITHÉON, *Hemitheon*, Ἡμιθέων, (*a*) Sybarite, étoit un homme fort débauché, dont Lucien parle avec le dernier mépris.

HÉMITOMOS, *Hemitomos*, (*b*) ſorte de coupe, en uſage chez les Anciens.

HÉMODE, *Hemodus*. *Voyez* Emode.

HÉMON, *Hæmon*, (*c*) Αἵμων, nom d'un fleuve de Grece dans la Béotie. Il couloit à Chéronée, le long des murs du temple d'Hercule. *Voyez* Thermodon.

HÉMON, *Hæmon*, (*d*) capitaine Latin, marcha avec quelques autres contre Pandare & Bitias, deux jeunes guerriers d'une taille énorme, qui mirent en fuite leurs ennemis, ou les étendirent à leurs pieds.

HÉMON, *Hæmon*, (*e*) Prince Lycien, l'un de ceux qui ſuivirent Énée en Italie, où il ſe diſtingua dans les combats qui furent livrés contre les Latins.

HÉMONA, *ou* VILLA HEMONA, *Villa Hemona*, (*f*) ville de la Paleſtine, dans la tribu de Benjamin.

HÉMOR, *Hemor*, Ἐμμώρ, (*g*) pere de Sichem, habitoit dans le païs de Chanaan. Jacob, à ſon retour de Méſopotamie, acheta des enfans d'Hémor, une partie du champ dans lequel il avoit dreſſé ſes tentes. D'autres diſent qu'il acheta cette portion de terre pour en faire ſa ſépulture ; & il eſt rapporté dans les Actes, que ce fut Abraham qui fit ce marché ; mais, l'hiſtoire de la Généſe nous apprend que ce ne fut pas d'Hémor, pere de Sichem, qu'Abraham acheta le lieu de ſa ſépulture, mais d'Ephron Héthéen ; & que ce fut Jacob qui acheta des habitans de la ville de Sichem, ainſi appellée du nom du fils d'Hémor, un lieu pour ſa ſépulture, moyennant cent agneaux ou cent pièces de monnoie, qui portoient des empreintes d'agneaux ; enſorte qu'il faut que dans les Actes, le nom d'Abraham ait été mis

(*a*) Lucian. T. II. p. 555.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 148.
(*c*) Plut. T. I. p. 13, 854.
(*d*) Virg. Æneid. L. IX. v. 685. & *ſeq.*
(*e*) Virg. Æneid. L. X. v. 126.
(*f*) Joſu. c. 18. v. 24.
(*g*) Geneſ. c. 33. v. 19. c. 34. v. 1. & *ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 33, 34.

pour celui de Jacob, ou que par Abraham, Saint Étienne, dont on rapporte les paroles, entende Jacob deſcendant d'Abraham.

Quoi qu'il en ſoit, lorſque Jacob arriva à Sichem, l'on célébroit dans cette ville une fête, & Dina, fille unique de Jacob, y alla pour voir de quelle ſorte les femmes de ce païs ſe paroient. Sichem, fils du roi Hémor, la trouva ſi belle, qu'il l'enleva, en abuſa, & en étant paſſionnément amoureux, pria le Roi ſon pere de la lui faire épouſer. Ce Prince y conſentit, & alla lui-même trouver Jacob pour la lui demander en mariage. Jacob ſe trouva fort embarraſſé, parce que d'un côté il ne ſçavoit comment refuſer ſa fille au fils d'un Roi; & de l'autre il ne croyoit pas pouvoir en conſcience la donner à un étranger. Ainſi, il demanda à Hémor quelque tems pour en délibérer, & le Roi s'en retourna dans la croyance que ce mariage ſe feroit. Jacob raconta à ſes fils tout ce qui s'étoit paſſé, & leur dit de délibérer ſur ce qu'il y avoit à faire. La plûpart ne ſçavoient à quel avis ſe porter. Mais, Siméon & Levi, freres de pere & de mere de Dina, prirent enſemble leur réſolution, & ſans en rien dire à Jacob, ils choiſirent pour l'exécuter, le jour d'une grande fête qui ſe faiſoit à Sichem, & qui ſe paſſoit toute en réjouiſſances & en feſtins. Ils allerent la nuit aux portes de Sichem, trouverent les gardes endormies, & les tuerent. Delà ils entrerent dans la ville, paſſerent tous les hommes au fil de l'épée, & le Roi même, & ſon fils, épargnerent ſeulement les femmes, & ramenerent leur ſœur. Jacob, extrêmement ſurpris d'une action ſi ſanglante, en fut fort irrité contr'eux; mais, Dieu, dans une viſion qu'il eut, lui commanda de ſe conſoler, de purifier ſes tentes & ſes pavillons, & de lui offrir le ſacrifice auquel il s'étoit obligé, lorſqu'il lui apparut en ſonge dans ſon voyage de Méſopotamie.

HÉMORRHOISSE, (a) *Hæmorrhoïſſa*, Αἱμορρόϊσσα, terme qui ſignifie une perſonne qui ſouffre une grande perte de ſang. Nous appellons l'Hémorrhoïſſe, cette femme dont il eſt parlé dans l'Évangile, laquelle étoit malade d'une perte de ſang depuis douze ans, & qui ayant dépenſé tout ſon bien à ſe faire traiter par les médecins, ſans aucun ſuccès, s'approcha de Jeſus-Chriſt par derrière, & toucha la frange de ſon vêtement; & tout d'un coup le ſang s'arrêta. Alors Jeſus dit: » Qui eſt-ce qui m'a touché? » Saint Pierre répondit: Maître, la foule du peuple vous » touche, & vous accable, & » vous demandez: Qui eſt-ce

(a) Luc. c. 8. v. 43. *& ſiq.*

» qui m'a touché ? Mais, Jeſus » dit : Quelqu'un m'a touché, » car j'ai reconnu qu'une vertu » étoit ſortie de moi. « Alors, l'Hémorrhoïſſe s'en vint toute tremblante, & déclara devant tout le peuple ce qui l'avoit portée à le toucher, & comment elle avoit été guérie; & Jeſus lui dit : *Ma fille, votre foi vous a guérie, allez en paix.*

Saint Ambroiſe croit que cette femme étoit Sainte Marthe. Jean Malala & Codinus l'appellent Véronique. Mais, Euſebe aſſure que c'étoit une femme Payenne, de la ville de Panéade, à la ſource du Jourdain, laquelle en reconnoiſſance de ce miracle, érigea une ſtatue à notre Sauveur, qu'Euſebe aſſure avoir vue de ſes yeux. Sozomene & Philoſtorge racontent qu'elle ſubſiſta juſqu'au tems de l'Empereur Julien.

Ce mot vient de αἷμα, *ſanguis*, ſang, & de ῥέω, je coule. Ce mot ne ſe dit que de cette femme de l'Évangile. Godeau & les Traducteurs de Mons l'ont employé. Le Pere Bouhours ne s'en eſt point ſervi.

HÉMUS, *Hæmus*, Αἷμος, (*a*) montagne de Thrace, qui s'entendoit depuis le mont Rhodope juſqu'au Pont-Euxin.

Servius eſt dans l'erreur lorſqu'il attribue cette montagne à la Theſſalie, & qu'il y met la vallée de Tempé, qui étoit bien loin delà. Il n'a pas remarqué que Virgile voulant exprimer combien ſont délicieux les vallons arroſés par des rivières, & où l'on reſpire la fraîcheur à l'ombre des forêts, nomme des lieux aſſez éloignés les uns des autres, ſçavoir, le Sperchius, fleuve de Theſſalie, le Taigete montagne de la Laconie dans le Péloponnèſe, & le mont Hémus dans la Thrace.

On prétend que cette montagne prit le nom d'Hémus, fils de Borée & d'Orithye. Selon Pline, il y avoit eu autrefois au ſommet de l'Hémus, une ville nommée l'Ariſtée ; ce qui s'accorde avec ce que Diodore de Sicile dit qu'Ariſtée, fils d'Apollon, alla trouver Bacchus, qui étoit alors ſur le mont Hémus. Il fut, ſans doute, le fondateur de cette ville.

Cette montagne peut avoir environ 1250 pas de hauteur, ſelon le P. Riccioli. Philippe de Macédoine, ſe mit en tête de monter juſqu'au haut du mont Hémus, parce qu'il avoit oui dire que delà on appercevoit la mer de Pont & la mer Adriatique, le Danube & les Alpes ; & qu'il eſpéroit tirer de cette découverte de grands avantages, par rapport à la guerre qu'il méditoit contre les

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 188, 203, 205. Virg. Æneid. L. II. v. 485. *& ſeq.* Tit. Liv. L. XL. c. 21, 22. Horat. L. I. Ode. 11. v. 6. Juven. Satyr. 3. v. 99. Ovid. Metam. L. II. c. 5. Herod. L. IV. c. 49. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 11.

Romains. Ce Prince ayant traverſé d'abord la Médique, puis les déſerts qui la ſéparent du mont Hémus, arriva après ſept jours de marche au pied de cette montagne. Il reſta le lendemain, & employa ce jour entier à choiſir ceux de qui il vouloit ſe faire accompagner ; & le troiſième jour, il ſe mit en chemin. D'abord, ils avançoient ſans beaucoup de peine, trouvant la pente aſſez douce vers le bas de la colline. Mais, à meſure qu'ils montoient, ils rencontroient des bois plus épais, & des routes la plûpart impraticables. Ils arriverent enſuite à un chemin couvert d'arbres touffus, dont les branches étoient tellement entrelacées les unes dans les autres, qu'à peine pouvoient-ils appercevoir le Ciel. Mais, lorſqu'ils approcherent du haut, ils furent enveloppés d'un nuage ſi épais, qu'ils marchoient à tâtons, comme ils auroient fait pendant la nuit la plus ſombre. Le troiſième jour, ils ſe trouverent au ſommet. Quand ils en furent deſcendus, ils confirmerent par leur rapport l'opinion qu'on avoit communément de cette montagne, plutôt, dit Tite-Live, pour éviter les railleries qu'auroit pu leur attirer une vaine curioſité, que parce qu'en effet ils avoient apperçu de ce lieu tant de mers diverſes, tant de fleuves & de montagnes. Ce qu'il y a de certain, ajoûte cet Auteur, c'eſt qu'ils furent tous extrêmement fatigués de ce voyage, & ſur-tout le Roi à cauſe de ſon âge avancé. Philippe y ayant conſacré deux autels, l'un à Jupiter, & l'autre au Soleil, offrit un ſacrifice à ces divinités, puis deſcendit en deux jours du lieu où il étoit monté en trois, craignant plus que tout le reſte, le froid de la nuit, qui, au lever de la canicule, n'y étoit pas moins piquant qu'en hiver.

Les Modernes ne conviennent pas ſur le nom que porte à préſent cette montagne. Laonic la nomme Praſovo. Si nous en croyons Pinet, dans ſa deſcription des villes, elle eſt nommée par les Italiens Cadena del Mondo, [ c'eſt-à-dire, la chaîne du monde ; & c'eſt le nom le plus uſité en général, ] & monte Argentaro ; Balkan par les Turcs, & Cumowitz par les Eſclavons. Le même Pinet, dans ſa traduction de Pline, aux endroits cités, la nomme, monte de Coſtegnaz. Cuſpinien dit Coſtegnazzo, & Lazius dit Kriviczne. Mais, ces noms n'appartiennent pas à toute la chaîne du mont Hémus, ils n'en déſignent que des parties. M. de l'Iſle nomme Coſtegnaz celles qui ſéparent la Macédoine de la Romanie, & mont Balcan celles qui ſont entre la Bulgarie & la Romanie. Le mont Argentaro pourroit bien être le même que la Cliſſura, l'une des parties de l'Hémus, ſelon Edouard Brown. » Nous » fûmes fort ſurpris, dit-il, » dans ſon voyage de Vienne

» à Lariſſe, à la première vue » de cette montagne ; car, les » rochers & les pierres y paroiſſoient comme de l'argent. » Le Soleil & la Lune la font » ſi bien reluire, qu'il n'y a » perſonne qui ne s'imaginât » qu'elle eſt toute couverte de » verre de Moſcovie. Nous » deſcendîmes dans un chemin » fort étroit & tout couvert » de pierres, aſſez proche du » château de Colombotz ; & » nous avançâmes juſqu'à Urania, qui eſt ſituée au fond » de cette vallée. « Il venoit de Leſcoa ou Leſcovia, ville ſituée ſur la petite rivière de Liperitza, qui tombe un peu au deſſus dans la Morave.

Tous les noms marqués par Brown, ſe trouvent très-bien placés dans la Carte de Hongrie, par M. de l'Iſle, en 1703, excepté celui de Cliſſura. Il ſemble que Cliſſura doit être plutôt du mont Rhodope que de l'Hémus. Mais, Brown s'explique; il regarde toutes les montagnes qui ſont entre la Servie & la Macédoine, comme n'étant qu'une partie du mont Hémus. On croit, dit-il, que ſous différens noms, il s'étend depuis la mer Adriatique juſqu'au Pont-Euxin. Il marque enſuite qu'il voulut éprouver ſi ce qu'on lui avoit dit étoit vrai, que du haut du mont Hémus, on peut voir en même tems la mer Adriatique d'un côté, & la mer Noire de l'autre. Il ajoûte que s'étant trouvé ſur ces hautes montagnes, un peu plus proches de la mer Adriatique que de l'autre, il regarda tout au tour de ſoi, & remarqua que les montagnes d'Albanie bornoient la vue de ce côté-là. Peut-être n'étoit il pas ſur la cime, d'où l'on peut voir ces deux mers.

HEMUS, *Hæmus*, Αἷμος, (*a*) roi de Thrace, fils de Borée & d'Orithye, épouſa Rhodope, fille du fleuve Strymon. L'orgueil les porta à vouloir ſe faire adorer, l'un comme Jupiter, & l'autre comme Junon, prenant les noms de ces deux Divinités. En punition de leur crime, ils furent changés, dit-on, en des montagnes de leur nom.

Cette métamorphoſe d'Hémus & de ſa femme changés en montagnes, pour avoir voulu ſe faire adorer ſous les noms de Jupiter & de Junon, nous apprend que l'impiété de ce Prince & de ſa femme fut punie, & qu'ils périrent peut-être l'un & l'autre dans les montagnes, où le peuple indigné de les voir s'égaler aux Dieux, les avoit obligés de ſe retirer.

HENDÉCACORDE [L.], (*b*) étoit formé de trois tétracordes, deux conjoints & le troiſième disjoint, ou deux disjoints & le troiſième conjoint;

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 21, 22.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. p. 241.

car, cette disjonction pouvoit s'y pratiquer en deux endroits.

HÉNÉTA, *Heneta*, Ἑνέτη, nom de ville, ſelon Zénodote. *Voyez* Hénetes.

HÉNETES, *Heneti*, (*a*) Ἑνετοὶ, peuples de Paphlagonie dans l'Aſie mineure.

Strabon dit qu'on n'en trouvoit plus de ſon tems, & que quelques-uns cherchoient les Hénetes d'Homère dans un village auprès de la mer, à dix Schœnes d'Amaſtris. Il rapporte enſuite le ſentiment de Zénodote, qui croyoit qu'au lieu d'ἐξ Ἐνετῶν dans Homère, il faut lire ἐξ Ἑνετῆς; qu'il ne s'agit pas-là d'un peuple nommé *Heneti*, mais d'une ville nommée Hénéta, la même que l'on a appellée depuis Amiſus. D'autres, ajoûte Strabon, croyent que c'étoit une nation limitrophe des Cappadociens, qui, ayant entrepris une expédition avec les Cimmériens, allerent s'établir dans le golfe Adriatique. On convient, pourſuit-il, que les Hénetes étoient la principale nation entre les Paphlagoniens; que Pylémene qui en étoit, allant au ſiege de Troye, emmena beaucoup de monde avec lui; qu'après la ruine de cette ville, le chef étant mort, les Hénetes s'en allerent en Thrace; d'où, après bien des courſes, ils arriverent dans la Vénetie, & s'y établirent au fond du golfe. Il eſt vraiſemblable, continue Strabon, que c'eſt la raiſon pour laquelle il ne ſe trouve plus d'Hénetes dans la Paphlagonie.

Pline, parlant de la Paphlagonie, n'a garde d'y mettre des Hénetes puiſqu'il n'y en avoit plus. Il dit ſeulement: » Cor» nélius Népos y ajoûte les » Hénetes de qui il veut que » l'on croye que ſont deſcendus » les Vénetes d'Italie. « Il ne paroît pas fort perſuadé de la vérité de cette origine. Solin n'a pas été ſi ſage que Pline qu'il copioit. Il falſifie en même tems le témoignage de Cornélius Népos, & la citation de Pline. » La Paphlagonie, dit-il, eſt » remarquable par le lieu Hé» nétus; d'où, au rapport de » Cornélius Népos, les Pa» phlagoniens paſſerent en Ita» lie, & furent enſuite nom» més *Veneti*. « Il faut pourtant avouer que Solin n'eſt pas le ſeul qui ait parlé de ce lieu nommé Hénétus. On le retrouve dans Étienne de Byzance, qui cite Diogène Laërce. Il y a auſſi, dit Étienne de Byzance, une ville nommée Hénétus, de laquelle étoit Myrmex, philoſophe Dialecticien, comme le dit Diogène Laërce, dans le ſecond livre de l'hiſtoire des Philoſophes. Saumaiſe, qui a cherché dans le livre de Diogène Laërce, une vie de Myrmex, ne l'y trouvant pas,

(*a*) Strab. pag. 543, 544. Homer. Iliad. L. II. v. 358, 359. Plin. Tom. I. pag. 301. Solin. pag. 278. Q. Curt. L. III. c. 1.

a cru qu'Étienne de Byzance citoit un ouvrage perdu. C'eſt dans la vie de Stilpon qu'on trouve le paſſage qui a trompé Étienne de Byzance. On y lit qu'entre ceux dont Stilpon avoit gagné l'eſtime, étoit Myrmex, fils d'Exénete. Étienne de Byzance aura trouvé un exemplaire vicieux, où au lieu de καὶ Μυρμηκα τὸν Ἐξαινέτου, il y avoit καὶ Μύρμηκα τὸν Ἐξενέτην; la différence eſt légere pour la prononciation, mais très-grande pour le ſens. Ainſi, trompé par une fauſſe manière de lire, il aura pris un homme pour une ville, & le pere de Myrmex pour la patrie de ce Philoſophe.

HÉNETES, *Heneti*, Ἐνετοί, peuples d'Italie, appellés auſſi Vénetes. *Voyez* Vénetes.

HÉNETES, *Heneti*, Ἐνετοί, (*a*) peuple d'Illyrie, ſelon Hérodote. Cet Auteur en parle à l'occaſion d'une loi qui ſe pratiquoit chez eux, & qui étoit auſſi en uſage parmi les Babyloniens. Surquoi on peut conſulter l'article de Babylonie.

Il eſt aſſez vraiſemblable que ces Héneres ſont les mêmes que les Hénetes, que d'autres mettent en Italie. Il ne ſeroit pas même difficile de le prouver.

HÉNIOCHA, *Heniocha*, Ἡνιόχη, (*b*) comme qui diroit, qui tient les rênes, ſurnom de Junon. Ceux qui vouloient conſulter l'oracle de Trophonius, étoient obligés de ſacrifier entre autres, à Junon Héniocha.

HÉNIOCHA, *Heniocha*, Ἡνιόχη, (*c*) étoit une des filles de Créon, qui gouverna le royaume de Thèbes, pendant la minorité de Laodamas

HÉNIOCHE, *Henioche*, Ἡνιόχη, (*d*) fille de Pitthée, épouſa Canéthus, dont elle eut Sciron.

HÉNIOCHUS, *Heniochus*, (*e*) nom donné à la Conſtellation qu'on appelle auſſi le Cocher.

HÉNOCH, *Henoch*, Ἐνὼχ, (*f*) ville bâtie par Caïn en l'honneur d'Hénoch, ſon fils aîné. C'eſt la plus ancienne ville du monde que l'on connoiſſe. Elle étoit à l'Orient de la province d'Eden. C'eſt peut-être Hanuchta, que Ptolémée place dans la Suſiane. Le faux Béroſe, & après lui, Adrichomius, placent la ville d'Hénochie, bâtie par Caïn, à l'Orient du Liban, vers Damas.

HÉNOCH, *Henoch*, (*g*) Ἐνὼχ, fils aîné de Caïn, donna ſon nom à la première ville qui ſoit marquée dans l'Écriture Sainte. Il fut pere d'Irad. Quelques-uns, au reſte, ne

(*a*) Herodot. L. I. c. 196.
(*b*) Pauſ. p 602. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 69.
(*c*) Pauſ. p. 557.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 11.
(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. p. 88.
(*f*) Geneſ. c. 4. v. 17.
(*g*) Geneſ. c. 4. v. 17, 18.

croyent

croyent pas qu'Hénoch ait été le premier fils de Caïn, parce que, comme il naquit vers l'an du monde 131, ſon pere étoit alors âgé d'environ 130 ans.

HÉNOCH, *Henoch*, Ἐνὼχ; (a) fils de Jared, naquit l'an du monde 622, & 3382 avant Jeſus-Chriſt. Il engendra Mathuſala, âgé de ſoixante cinq ans. Il vécut encore trois cens ans après, & eut pluſieurs fils & pluſieurs filles. Il marcha avec Dieu; & après avoir vécu en tout trois cens ſoixante-cinq ans, il ne parut plus, parce que le Seigneur l'enleva du monde.

Quelques-uns prennent ces dernières paroles, comme ſi elles marquoient qu'Hénoch mourut d'une mort naturelle, mais prématurée, parce que véritablement il vécut bien moins que les autres Patriarches de ce tems-là; comme ſi Dieu, pour le garantir de la corruption, eût voulu le tirer de bonne heure de ce monde. Mais, la plûpart des Peres & des Commentateurs enſeignent qu'il n'eſt point mort, & que Dieu le tranſporta hors de la vue des hommes, de même que long-tems après, il tranſporta Élie ſur un chariot de feu. St. Paul dans l'Épître aux Hébreux, marque aſſez clairement qu'Hénoch n'eſt point mort. *C'eſt par la foi qu'Hénoch fut enlevé, afin qu'il ne vît point la mort; & on ne le vit plus, parce que le Seigneur le tranſporta ailleurs.* Et Jeſus, fils de Sirach, ſelon la Vulgate, dit qu'il fut tranſpotté au Paradis, ce qu'il faut entendre du Paradis terreſtre. Le Grec ne lit pas *le Paradis.* Saint Jérôme l'entend du Ciel. *Henoch & Elias rapti ſunt cum corporibus in cœlum.*

L'Apôtre Saint Jude cite un paſſage du livre d'Hénoch, qui donne bien de l'exercice aux Interprêtes. On demande ſi l'Apôtre a pris ce paſſage d'un certain livre d'Hénoch, que l'on voyoit aux premiers ſiecles de l'Égliſe, & dont nous avons de longs fragmens; ou s'il l'avoit reçu par tradition, ou enfin par une révélation particulière. Il eſt plus vraiſemblable qu'il l'avoit lu dans le livre dont nous avons parlé, lequel, quoiqu'Apocryphe, pouvoit contenir pluſieurs vérités, dont Saint Jude, éclairé d'une lumière ſurnaturelle, a pu faire uſage pour l'édification des fideles. Voici le paſſage cité par Saint Jude: *Hénoch, le ſeptième après Adam, a auſſi prophétiſé* des Hérétiques & des méchans, *en diſant: Voici le Seigneur qui vient avec les milliers de ſes Saints, pour juger & condamner tous les impies de toutes les impiétés qu'ils ont commiſes, & tous les blaſphémes qu'ils ont prononcés contre Dieu.*

(a) Geneſ. c. 4. v. 26. c. 5. v. 18. & *ſeq.* Eccleſiaſtic. c. 44. v. 16. ad Hebr. Epiſt. c. 11. v. 5. Judæ. v. 14, 15. Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 6, 7. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. I. p. 8. Tom. IV. pag. 383.

Les plus anciens Peres, comme Saint Juſtin, Athénagore, Saint Irénée, Saint Clément d'Alexandrie, Lactance & autres Peres des premiers ſiecles, avoient puiſé dans ce livre d'Hénoch un ſentiment qu'on voit dans leurs ouvrages, c'eſt que les Anges s'allierent aux filles des hommes, & en eurent des enfans. Tertullien parle de cet ouvrage en plus d'un endroit, & toujours avec eſtime. Il voudroit que l'on crût qu'il fut conſervé par Noé dans l'Arche pendant le déluge, ou qu'Hénoch lui-même l'écrivit de nouveau après le déluge, & l'envoya à Noé. Il dit que ſi les Juifs ne le reçoivent pas, on n'en doit rien conclure à ſon déſavantage; que c'eſt apparemment parce qu'il parle trop en faveur de Jeſus-Chriſt. Mais, tout cela n'a pas empêché que l'Égliſe n'ait mis cet écrit au rang des apocryphes, & que pluſieurs Peres très-éclairés, comme Origène, Saint Jérôme & Saint Auguſtin, n'en aient parlé comme d'un livre qui n'avoit par lui-même aucune autorité; quoique la Prophétie, citée par Saint Jude, fût d'une autorité divine, à cauſe de l'inſpiration de ce St. Apôtre. L'Auteur du Teſtament des douze Patriarches cite pluſieurs choſes du livre d'Hénoch, qui ne ſe trouvent plus.

Les Profanes ſemblent avoir eu quelque connoiſſance d'Hénoch, & de la prédiction qu'il fit du déluge. Étienne de Byzance le nomme *Anacus*, & dit qu'il demeura dans la ville d'Iconium en Phrygie. Un oracle avoit prédit que tout le monde périroit après la mort d'Anac. Il mourut âgé de plus de trois cens ans; & les Phrygiens à ſa mort donnerent de ſi vives marques de douleur, qu'elles ſont paſſées en proverbe, & que l'on dit *pleurer Anac*, pour marquer un deuil extraordinaire. Le déluge de Deucalion ſuivit de près la mort d'Anac. Voilà ce que dit Étienne de Byzance. Euſebe cite d'Eupoleme, que les Babyloniens reconnoiſſent Hénoch comme premier inventeur de l'Aſtrologie; qu'il eſt le même que l'Atlas des Grecs; qu'il eut pour fils Mathuſala, & qu'il reçut par le miniſtère des Anges, toutes les rares connoiſſances qu'il avoit.

Les Rabbins croyent qu'Hénoch ayant été tranſporté au Ciel, fut reçu au nombre des Anges; & que c'eſt lui qui eſt connu ſous le nom de *Metatron*, ou de Michel, l'un des premiers Princes du Ciel, qui tient regiſtre des mérites & des péchés des Iſraëlites. Ils ajoûtent qu'il eut Dieu même & Adam pour maîtres, & qu'ils lui enſeignerent la manière de bien ſervir le Seigneur, & de lui offrir des ſacrifices. On attribue à Hénoch l'invention de quelques lettres, & quelques livres d'Aſtrologie. Les Juifs le font Auteur de la formule de la grande excommunication. On peut voir ſur tout cela M.

Fabricius *de Apocryphis* V. T. & les Auteurs qu'il cite.

Nous remarquerons que le déſir de poſſéder le livre d'Hénoch, engagea le fameux M. Peireſch à de grandes recherches & à des dépenſes conſidérables. On lui dit qu'il étoit en Éthiopie, & il fit tant qu'on le lui apporta. Mais, c'eſt l'ouvrage d'un certain *Bahaïla Michaïl*, qu'on lui donna au lieu du livre d'Hénoch. M. Ludolf, l'ayant recouvré, l'a fait connoître comme l'ouvrage d'un impoſteur. Voici le commencement de ce livre : *Au nom du Pere, du Fils, & du Saint-Eſprit. C'eſt ici le livre des myſtères du Ciel & de la Terre. Il contient le ſujet du premier & du dernier Tabernacle, & celui de toutes les Créatures. C'eſt ce qu'a appris Abba-Bahaïla-Michaïl, & il l'a ſçu de Tambana Samaï. L'Ange, qui lui a été envoyé, lui a dit : Ecoute. . . . . Le Pere n'eſt pas avant le Fils ; le Fils n'eſt pas avant le Pere, ni le Saint-Eſprit avant le Pere & le Fils*, &c. Ce qui eſt bien différent du livre d'Hénoch connu & cité par les Anciens, & dont M. Fabricius nous a donné les fragmens, qui ſont échappés à la longueur de tant de ſiecles.

Les Orientaux ont conſervé diverſes traditions peu certaines touchant Hénoch, qu'ils appellent *Edris*. Par exemple, ils croyent que dans les guerres continuelles que ſe faiſoient les enfans de Seth & ceux de Caïn, c'eſt-à-dire, la race des enfans de Dieu contre les enfans des hommes, Hénoch fut le premier qui commença ces guerres, & qui introduiſit la coutume de faire des eſclaves de ceux d'entre les Caïnites qui avoient été pris dans le combat. Seth étoit le Monarque univerſel du monde dans ces premiers tems, & Mahaléel, nommé Doudaſch par les Mahométans, étoit un de ſes Généraux, & combattoit nu depuis la tête juſqu'au nombril, par la ſeule force de ſes bras.

Ils croyent de plus qu'Hénoch reçut de Dieu le don de ſageſſe & de ſçience dans un degré éminent, & que Dieu lui envoya du Ciel trente volumes remplis de tous les ſecrets des ſçiences les plus cachées ; d'où vient que les livres d'Hénoch ſont encore aujourd'hui ſi célebres & ſi reſpectés dans l'Orient, quoiqu'ils ne les poſſedent pas, & ne les connoiſſent que par réputation. Outre ces livres qu'il reçut du Ciel, il en compoſa encore un bon nombre d'autres, qui leur ſont auſſi peu connus que les premiers.

Dieu l'envoya aux deſcendans de Caïn pour les ramener dans le bon chemin ; mais, ceux-ci ayant refuſé de l'écouter, il leur déclara la guerre, & réduiſit leurs femmes & leurs enfans en eſclavage. Ils lui attribuent l'invention de la plume & de l'aiguille, ou de

la couture & de l'écriture, de l'Aſtronomie & de l'Arithmétique, & encore plus particuliérement de la Géomantie. On ſçait ce que Joſephe a dit de deux colomnes, l'une de pierre, pour réſiſter à l'eau; & l'autre de brique, pour réſiſter au feu, ſur leſquelles les enfans de Seth avant le déluge, écrivirent leurs découvertes aſtronomiques.

On dit de plus qu'Edris ou Hénoch, fut la cauſe innocente, ou l'occaſion de l'idolâtrie; un de ſes amis affligé de ſon enlevement, ayant formé par l'inſtigation du démon une ſtatue qui le repréſentoit ſi au naturel, qu'il s'entretenoit des jours entiers avec elle, & lui rendoit des honneurs particuliers, qui dégénererent peu à peu en ſuperſtition. D'autres fixent l'époque de l'idolâtrie ſous Hénos, & expliquent ces paroles de l'Écriture: *Ipſe cœpit invocare nomen Domini*, il commença à invoquer le nom du Seigneur; comme s'il y avoit: *alors on profana le nom du Seigneur*; car, l'Hébreu peut auſſi recevoir ce ſens. Enfin, les Chrétiens Orientaux tiennent qu'Hénoch eſt le Mercure *Triſmégiſte*, ou trois fois très-grand, des Égyptiens, plus connu ſous le nom d'*Hermès*. On donne à Hénoch un fils nommé *Sabi*, que les Sabiens d'Orient veulent faire paſſer pour auteur de leur ſecte.

HÉNOCH, *Henoch*, (*a*) Ἑνὼχ, fils aîné de Ruben, fut le chef de la famille des Hénochites.

HÉNOCH, *Henoch*, Ἑνὼχ, (*b*) eſt compté pour le troiſième des enfans de Madian.

HÉNOS, *Henos*, *Voyez* Enos.

HÉPATOSCOPIE, *Hepatoſcopia*; (*c*) ſorte de divination, qui avoit lieu chez les Païens, par l'inſpection du foie des victimes dans les ſacrifices. Ce mot eſt compoſé de ἥπατος, génitif de ἧπαρ, foie, & de σκοπέω, je conſidere.

Le cas de victimes trouvées quelquefois ſans cœur ou ſans foie, qu'on avoit ſans doute l'art de faire diſparoître, donna lieu à une queſtion curieuſe de la part de ceux qui croyoient la réalité de la divination; ils demandoient quelle étoit la cauſe de ſi étranges phénomènes. La réponſe des Haruſpices étoit que les dieux mêmes faiſoient ce miracle tout d'un coup, en annihilant ces parties au moment du ſacrifice, pour le faire correſpondre aux conjonctures des tems, & en donner des lumières éclatantes au ſacrificateur. Mais, les Philoſophes ſe moquoient de cette ſolution comme contraire aux principes de la bonne phyſique,

(*a*) Geneſ. c. 46. v. 9. Paral. L. I. c. 5. v. 3.
(*b*) Geneſ. c. 25. v. 4.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. p. 118.

penſant qu'il étoit abſurde d'imaginer que la divinité pût annihiler, réduire à rien, une choſe auparavant exiſtante, ou former quelque choſe de rien.

HEPHÆSTI TUMULUS, lieu d'Eſpagne, auprès de Carthagene, ſelon Polybe, cité par Ortélius.

HÉPHER, *Hepher*, Ὁ φὲρ, (*a*) chef de la famille des Héphérites, fut pere de Salphaad, qui n'eut point de fils, mais ſeulement des filles.

HÉPHÉRITES, *Hepheritæ*, Ὁ φερὶ, (*b*) famille dont Hépher fut le chef.

HÉPHESTÉES *ou* HÉPHESTIÉES, *Hepheſtiea*, (*c*) fêtes de Vulcain, dans leſquelles trois jeunes garçons portant des torches allumées, couroient de toute leur force, & celui qui arrivoit au but ſans éteindre ſa torche, gagnoit le prix; ſi aucun n'y arrivoit avec ſa torche allumée, la palme étoit miſe au milieu d'eux, & n'étoit donnée à aucun des combattans. Cette courſe ſe faiſoit le ſecond jour de la fête des Lampes. Nous avons déja parlé de ces fêtes ſous le nom d'Epheſties.

HÉPHESTIADES, *Hephæſtiades*, nom que les Grecs donnoient aux iſles Eolides. *Voyez* Eolides.

HÉPHESTIE, *Hephæſtia*, (*d*) Ἡφαιστία, ville de Thrace, ou du moins aux environs de cette contrée, ſelon Tite-Live.

HÉPHESTIE, *Hephæſtia*, Ἡφαιστία, village de Grece dans l'Attique, dans la tribu Acamantide, Solon Pollux & Etienne de Byzance. Diogene Laërce, dans la vie de Platon, nomme dans ce même canton *Hephæſtiadeus fundus*.

HÉPHESTIE, *Hephæſtia*, Ἡφαιστία, (*e*) ville de l'Aſie mineure dans la Lycie, ſelon Solin. Pline l'appelle Hephæſtium. Elle étoit près du mont de la Chimere. Séneque la nomme Héphæſtion; mais, il en fait une contrée. » Dans la Lycie, » dit ce Philoſophe, eſt un » canton très-connu, nommé » par les habitans Hephæſtion; » le terrein y eſt percé en pluſieurs endroits, & entouré » d'un feu qui ne fait aucun » mal à perſonne. » Pline dit: » dans la Lycie eſt le mont de » la Chimere, qui brûle pendant la nuit; la ville d'Hé» phæſtium, bâtie ſur des hau» teurs remplies de feu. » C'eſt, ſans doute, de ce feu que Séneque a parlé. Le nom même de Ἡφαίστιον, ſignifie *Vulcanium*. Pline dit que les monts Hépheſtiens, *Hephæſtii montes*, étant touchés par un flambeau allumé, le feu y prend de maniere que les pierres & le ſable des ruiſſeaux s'enflam-

(*a*) Numer. c. 26. v. 32, 33.
(*b*) Numer. c. 26. v. 32.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 227.
(*d*) Tit. Liv. XXXIII. c. 35.
(*e*) Solin. p. 266. Plin. T. I. p. 122, 273. Senec. Epiſt. 79.

ment au fond de l'eau. Il ajoute que ce feu ſe nourrit par la pluie.

HÉPHESTIE, *Hephæſtia*, Ἡφαιστια, (*a*) bourg ou petite ville de l'iſle de Lemnos, ſelon Pline, Ptolémée & Etienne de Byzance. Comme la fable mettoit les forges de Vulcain à Lemnos, il n'eſt pas étonnant qu'une ville portât le nom de ce Dieu. Quelques-uns croyent que c'eſt à préſent Cocino.

HÉPHESTIENS (les monts), *Hephæſtii montes*. *Voyez* Héphestie.

HÉPHESTIENS, *Hephæſtienſes*, Ἡφαιστιέες, (*b*) peuple de l'iſle de Lesbos, ſelon Hérodote. Ils ſe rendirent à Miltiade fils de Cimon.

HÉPHESTION, *ou* HÉPHESTIUM, *Hephæſtion*, *Hephæſtium*. *Voyez* Héphestie.

HÉPHESTION; *Hephæſtio*. *Voyez* Epheſtion.

HÉPHESTOS, *Hephæſtos*, (*c*) Ἥφαιστος, nom que les Grecs donnoient à Vulcain. Euſebe, dans ſa préparation, évangélique, dit que le nom de Héphestos marque la force du feu.

HÉPHESTRIES, *Hepheſtria*, fêtes. *Voyez* Epheſtries.

HEPHTHÉMIMERE, terme de Poëſie Grecque & Latine, qui ſe dit d'une eſpece de vers. Un vers Hephthémimere, c'eſt un vers compoſé de trois pieds & une ſyllabe, c'eſt-à-dire, de ſept demi-pieds. Tels ſont la plûpart des vers d'Anacréon:

Θέλω | λέγειν | Ἀτρεί | δας,
Θέλω | δὲ Κάδ | μον ἀ | δεῖν,
*&c.*

& celui-ci d'Ariſtophane dans ſon Plutus:

Ἔπεσθε ματεῖ χοῖροι.

on appelle autrement ces vers Trimetres Catalectiques.

HEPHTHÉMIMERE (Céſure), terme de Poëſie Latine. C'eſt une céſure qui ſe fait après le troiſième pied, c'eſt-à-dire, au ſeptième demi-pied. On ajoûte qu'il faut que cette ſyllabe étant breve ſoit faite longue à cauſe de la céſure, pour que ce ſoit une céſure Hephthémimere, comme en ce vers de Virgile:

*Et furiis agitatus amor, & conſcia virtus.*

Au reſte, cette céſure ne doit point être au cinquième pied, comme en cet autre vers, que M. Harris donne pour exemple.

*Ille latus niveum molli fultus hyacintho.*

Ce n'eſt point une céſure Hephthémimere, mais Hennéaémimere, ou Hennaémimere, c'eſt-à-dire, de neuf demi-pieds.

(*a*) Plin. T. I. pag. 214. Ptolem. L. III. c. 13.
(*b*) Herod. L. VI. c. 140.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 95, 96.

Ce mot eſt Grec Ἑφθεμιμερὴς, compoſé de ἑπτὰ, ſept, ἡμισυς, demi, & μέρος, partie. M. Harris écrit mal Hephtémiméris, il falloit écrire Hephthémiméris. Il ſemble qu'il veut appeller cette céſure une Hephthémiméris, ou comme nous dirions, une Hephthémiméride. Mais, on ne trouve point en Grec, que je ſçache, ἑφθεμιμερὶς, ἑφθεμιμερίδος, ſubſt. mais ſeulement ἑφθεμιμερὴς, ες, adj. qu'il faudroit écrire en Latin *Hephthemimeres*. On peut voir ſur ces vers le Scholiaſte Grec d'Ariſtophane ſur le Plutus, & dans les Nuées, ſur le quatrième chœur, où, au lieu de τὸ τρίτον δίμετρον καταληκτικὸν, il faut corriger τρίμετρον καταλεκτικὸν.

HEPTA, Ἑπτὰ, terme Grec qui ſignifie ſept, & qui entre dans la compoſition de pluſieurs noms géographiques.

HEPTACHALCOM, *Heptachalcon*, Ἑπτάχαλκον, (*a*) nom d'un certain lieu d'Athenes, ſelon Plutarque.

HEPTAGONIES, *Heptagoniæ*, (*b*) nom que Tite-Live donne à un quartier de la ville de Lacédémone. Ce nom veut dire ſept angles, de ἑπτὰ, *ſeptem*, ſept, & γωνία, *angulus*, angle.

HEPTAPAGUS, *Heptapagus*, lieu ou champ d'Italie, au bord du Tibre. Denys d'Halicarnaſſe en fait mention.

HEPTAPORUS, *Heptaporus*, Ἑπτάπορος, (*c*) fleuve de l'Aſie mineure, dans la Troade, ſelon Homere. Ce Poëte nomme de ſuite les fleuves qui tombent du mont Ida dans la mer, ſçavoir, le Rhéſus, l'Heptaporus, le Rhodius, le Caréſus, le Granique, l'Eſepe, le Scamandre & le Simoïs. Pline dit que l'on ne trouvoit plus aucune trace des quatre premiers. Ortélius a cru que c'étoit le même que le fleuve Draco, dont parle Procope. On ne ſçait ſur quoi il fonde ſa conjecture.

HEPTASTADIUM, *Heptaſtadium*, Ἑπτασταδίον, levée ou mole, qui joignoit l'iſle du Phare d'Alexandrie avec le continent. *Voyez* Alexandrie.

HEPTERE, *Hepteres*, (*d*) Ἑπτήρης, nom que les Anciens donnoient aux vaiſſeaux qui avoient ſept rangs de rames, du Grec ἑπτὰ, *ſeptem*, ſept, & ἐρέσσω, *remigo*, je rame. Tite-Live fait mention de cette eſpece de vaiſſeau.

HER, *Her*, Hʼr, (*e*) fils aîné du Patriarche Juda, épouſa Thamar. Mais, parce qu'il étoit très-corrompu aux yeux de Dieu, le Seigneur le fit mourir d'une mort prématurée. Comme Her n'avoit point eu d'enfans de ſa femme Thamar, Juda la fit épouſer à Onan, ſon ſecond fils, qui n'étoit pas

(*a*) Plut. Tom. I. p. 460.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 38.
(*c*) Iliad. L. XII. v. 20. & *ſeq.* Plin. T. I. p. 282.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXVII. v. 33. Antiq. expl. par D. Bern. de Monf. T. IV. p. 222.
(*e*) Geneſ. c. 38. v. 3. & *ſeq.*

moins méchant que ſon frere.

Les Hébreux croyent que Her épouſa Thamar; n'ayant encore que huit ans, & qu'il ne demeura qu'un an avec elle. Le teſtament des douze Patriarches dit que l'Ange du Seigneur le fit mourir la troiſième nuit des ſes noces, en punition de ce qu'il ne vouloit pas traiter Thamar comme ſa femme, parce qu'elle n'étoit pas Chananéenne; car, la mere d'Her étant de race Chananéenne, avoit, dit-on, conçu une haine furieuſe contre Thamar ſa bru, qui étoit de la race d'Aram, ou des Syriens. C'eſt pourquoi, elle conſeilla à ſon fils de ne pas conſommer ſon mariage avec Thamar. Mais, ces traditions, toutes anciennes qu'elles ſoient, ne ſont nullement certaines.

HER, *Her*, Hʹρ, (*a*) fils aîné de Sela, fut pere de Lécha.

HER, *Her*, Aʹδδι, *Voyez* Héri.

HERA, *Hera*, (*b*) Hʺρα, nom Grec de la déeſſe Junon. Les lieux qui lui étoient conſacrés, prenoient delà les noms d'*Heræa*, d'*Heræum*, d'*Héras*. Le nom d'*Heræum*, Hʹραῖον, ſe trouve dans une infinité de paſſages d'Auteurs Grecs, & il ſignifie toujours un temple de Junon, ou un lieu dans lequel il y avoit un temple de cette déeſſe.

Il y en a qui interpretent le nom d'Héra, la dame, ou la maîtreſſe, ou la ſouveraine. D'autres dérivent ce nom de ἥρος, *amabalis*, *jucundus*, aimable, agréable.

On donnoit auſſi le nom d'Héra à Iſis, femme d'Oſiris.

HÉRA, *Hera*, (*c*) Hʺρα lieu ſurnommé Méſate, parce qu'il étoit à moitié chemin, entre Erythres & Chio, ſelon Pauſanias. Silburge a voulu changer le nom de Héra en Acra, qui veut dire un promontoire; mais, comme Kuhnius l'obſerve très-bien, ce changement feroit une faute; il n'eſt point là queſtion d'un promontoire, mais d'une iſle déſerte, entre Erythres qui eſt du continent de l'Eolie, & la ville de Chio, ſituée dans l'iſle de même nom. Pline qui ne la nomme que Méſate, dit que c'eſt une iſle déſerte. Ortélius en fait une ville de l'Eolide, en quoi il ſe trompe. Sa conjecture, que c'eſt peut-être l'Argennum de Ptolémée, eſt ſans fondement. D'Erythres à Chio, il n'y avoit que la traverſe du détroit; quel beſoin d'aller bien loin delà chercher le promontoire d'Argennum, qui étoit au nord, & tout-à-fait hors du détroit?

Ortélius trouve une ville d'Héra en Arcadie, dans le livre de Pauſanias. M. de la Mar-

(*a*) Paral. L. I. c. 4. v. 21.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 181, T. III. p. 388. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 107.

(*c*) Pauſ. pag. 356, 405.

ſiniere croit qu'il a pris Heræa pour Hera.

Pauſanias, dans ſes Eliaques, nomme une ville d'Héra, mais, il en parle comme d'une ville détruite.

HÉRACLAMMON, *Heraclammon*, (*a*) Citoyen de Tyane, ayant livré ſa patrie à Aurélien, fut mis à mort par ordre de ce Prince. Aurélien, étant paſſé dans l'Aſie mineure, ne trouva aucune réſiſtance dans les premières provinces qu'il parcourut. Mais, quand il fut venu en Cappadoce, il ſe trouva arrêté devant Tyane; ce qui l'irrita ſi fort, qu'il jura de n'y pas laiſſer un chien vivant; ce fut ſon expreſſion. Il ſe préparoit donc à former le ſiege de la place. Mais, Héraclammon, voyant bien qu'il y avoit de la folie à prétendre tenir contre une Armée Impériale, commandée par le Prince en perſonne, & craignant d'être enveloppé dans le déſaſtre de ſa patrie, aima mieux la trahir pour ſe ſauver lui-même, comme il l'eſpéroit. Il introduiſit Aurélien dans la ville, & l'en rendit maître ſans coup férir.

Aurélien, dans un ſuccès ſi heureux & ineſpéré agit en grand Prince, & il fit en même-tems acte de juſtice & de clémence. La trahiſon, pour lui avoir été utile, ne lui en parut pas moins odieuſe; & bien perſuadé qu'il ne pouvoit ſe fier à celui qui avoit trahi ſa patrie, il lui fit porter la peine de ſon crime, & des ſoldats le tuerent par ſes ordres ſecrets. Attentif néanmoins à ne point paſſer les bornes d'une ſévérité légitime, & à éviter lui-même le reproche d'avidité, il ne punit point les enfans innocens d'un pere coupable, & il leur conſerva leur patrimoine, qui étoit très-riche.

HÉRACLÉA (la Voie), *Via Heraclea*, (*b*) ὁδὸς Ἡρακλεία. La voie Héracléa, ou le chemin d'Hercule, c'eſt la même choſe. Ce chemin étoit en Italie. Il en eſt fait mention dans Diodore de Sicile; voici ce qu'il en dit, au ſujet du lac d'Averne: » Ce lac, dit-il, ſe » déchargeoit auparavant dans » la mer; mais, Hercule ferma » le canal de communication, » & pratiqua le long des côtes » de la mer un chemin qui s'ap» pelle encore aujourd'hui le » chemin d'Hercule. »

HÉRACLÉE, *Heraclea*, Ἡράκλεια, nom qui a été commun à un grand nombre de villes, ſituées en différens païs. Ce nom ſignifie ville d'Hercule. Sans doute qu'il ne fut donné à ces villes, que parce que l'on en rapportoit la fondation à quelque Héros de ce nom. Nous allons faire connoître les principales villes qui ont été ainſi nommées.

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. p. 35.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 159, 160.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*a*) Ἡράκλεια. ville d'Italie, étoit ſituée dans la grande Grece, au deſſous de Métaponte, vers l'embouchure de l'Aciris, ſur la rive droite de ce fleuve. Cette ville étoit une colonie des Tarentins, au rapport de Tite-Live, de Strabon, & de Diodore de Sicile. Cicéron loue l'équité de ſes loix & la fidélité de ſon alliance.

Scylax la nomme Héracleion; & Pline, qui la place entre le Siris & l'Aciris, l'appelle Héraclie. Mais, il ajoûte qu'elle ſe nommoit autrefois Siris, en quoi il n'eſt pas exact; car, Siris & Héraclée étoient deux villes différentes. Diodore de Sicile nous apprend la différence de ces deux villes. Il dit qu'en Italie les Tarentins forcerent les habitans de Siris, petite ville, d'aller s'établir ailleurs, & qu'ayant mis en cet endroit une colonie de leurs gens, ils y bâtirent une ville, nommée Héraclée. Ce paſſage fait voir qu'il y eut deux villes de Siris; l'une que les habitans céderent aux Tarentins, qui y mirent une colonie, cette Siris étoit auparavant une colonie de Troyens; l'autre fut l'endroit où les habitans de Siris allerent s'établir. Strabon ne dit pas qu'Héraclée ait été bâtie ſur le terrein de Siris. Il dit au contraire, que quand Héraclée eut été fondée par les Tarentins, Siris en devint le port de mer, & qu'il y avoit vingt-quatre ſtades de l'une à l'autre, c'eſt-à-dire, une lieue. Il dit encore plus bas que cette ville changea de lieu & de nom en même-tems.

Il eſt certain que Siris étoit un port de mer d'Héraclée, qui par conſéquent étoit un peu plus avant dans les terres, & n'avoit pas la commodité de la mer, comme le dit Strabon: *Heraclea paululum ſupra mare.* Pline, comme on le voit, a confondu ces deux villes; & le P. Hardouin, à ſon exemple, dit que c'eſt préſentement la Tour de Saint Baſile, Torre di S. Baſilio; cela ne ſe peut. La Tour de Saint Baſile eſt au midi de l'embouchure du Sino, au lieu que Siris devoit être de l'autre côté, ſelon Strabon. On croit que Pelicaro eſt préſentement l'Héraclée, dont Siris étoit le port. Ces lieux ſont dans la Baſilicate, au royaume de Naples, dans le golfe de Tarente.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, Ἡράκλεια, nom que porta autrefois la ville nommée aujourd'hui Oderſo dans l'état de Veniſe. Mérula écrit que cette ville, nommée Opitergium par les Anciens, ayant été aſſiégée & détruite par Rhotaire, roi des Lombards, l'Empereur Héraclius la releva, & lui donna ſon nom.

(*a*) Tit. Liv. L. VIII. c. 24. Strab. p. 264. Diod. Sicul. p. 306. Plin. T. I. p. 165. Pomp. Mel. p. 129. Plut. Tom. I. p. 392.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*a*) Ἡράκλεια, ville de Sicile, étoit une des plus anciennes de cette isle. On la nommoit aussi Minoa ; mais, son ancien nom étoit Macara, puisqu'Héraclide dit que Minoa, ville de Sicile, étoit appellée auparavant Macara. Ensuite, Minos ayant appris que Dédale s'y étoit réfugié avec une nombreuse flotte, remonta le Lycus (il falloit dire le Halycus,) s'empara de cette ville ; & ayant vaincu les barbares, il lui donna son nom & y établit les loix de Crete.

Diodore de Sicile attribue la fondation d'Héraclée à Doriée le Lacédémonien, qui vint en Sicile long-tems après Hercule. Cette ville s'étant extrêmement accrue dans ses commencemens, les Carthaginois lui porterent envie. Ils craignirent qu'elle ne devînt un jour plus puissante que la leur, & qu'elle ne leur ôtât la supériorité qu'ils avoient sur les autres peuples. C'est pourquoi, étant venus l'attaquer avec une puissante Armée, & l'ayant prise de force, ils la raserent.

Le texte Grec de Strabon l'appelle Heracleium ou Heracleion, Ἡράκλειον. Cette ville étoit située près de la mer sur la côte méridionale de la Sicile, à quelque distance & à l'occident d'Agrigente.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*b*) Ἡράκλεια, surnommée Caccabaria, ville dont il est parlé dans l'Itinéraire Maritime.

Cet Itinéraire, décrivant la côte, en passant de l'Italie dans la Gaule, fait mention de cette Héraclée comme d'un port, à la suite du Golfe appellé *Sambracitanus*. Si l'on en fait l'application avec Honoré Trouche, à la position de S. Tropez, il faut convenir que c'est mal-à-propos que l'Itinéraire marque un intervalle de seize milles entre ce golfe & cette position, puisqu'elle est engagée dans le golfe même sur la gauche en y entrant. Cet Itinéraire est antérieurement fautif, en marquant XXV entre *Forum Julii* & le Golfe ; car, du port de Fréjus aux écueils nommés les Sardiniers, vers l'entrée du golfe, une grande carte manuscrite des côtes de Provence, à laquelle on a employé des moyens géométriques, ne fournit qu'environ onze milles, & la profondeur du golfe n'y en ajoute qu'environ cinq. M. d'Anville dit qu'il trouve cette carte conforme aux opérations trigonométriques qui ont été faites en France, en ce que la distance directe du point de Fréjus à celui de S. Tropez est de 10 à 11000 toises. Or, ces mesures d'espace, données par le local, nous ouvrent les yeux sur ce qui convient pour réformer l'Itinéraire. C'est de pren-

(*a*) Diod. Sicul. pag. 160. Strab. p. 266. Ptolem. L. III. c. 4. Pomp. Mel. p. 151. Tit. Liv. L. XXV. c. 40, 41.

(*b*) Notic. de la Gaul. par M. d'Anville.

dre l'indication qui eſt XVI, quoiqu'elle ſoit plutôt forte que foible, pour tout ce qu'il y a d'intervalle de *Forum Julii* à Héraclée, & de ſupprimer en entier, & comme ſuperflue, celle de XXV qui précede entre *Forum Julii* & le *Sinus ſambracitanus*.

Quant au ſurnom que cette Héraclée porte dans l'Itinéraire, nous n'entreprendrons point d'en donner une interprétation, ſur laquelle Honoré Bouche & Adrien de Valois ne ſont pas d'accord.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*a*) Ἡράκλεια, ville des Gaules, ſituée à l'une des bouches du Rhône, ſelon Pline. Mais, cet Auteur en parle d'une manière très-incertaine. *Sunt auctores*, dit-il, *& Heracleam oppidum in oſtio Rhodani fuiſſe*. C'eſt l'Héraclée de la Baltique d'Etienne de Byzance, Ἡράκλεια Κελτικὴ.

Une inſcription, trouvée dans le terrein du bourg de S. Remy, près de ce bourg & du Grau neuf, ſous le règne de Charles V. roi de France, nous apprend qu'Héraclée fut choiſie par Ataulphe pour être la réſidence des Rois Viſigoths. Honoré Bouche, qui, dans ſon hiſtoire de Provence, rapporte cette inſcription entière, en conclut qu'Héraclée devoit être en cet endroit. Le P. Hardouin, obſervant que Pline parle d'Héraclée immédiatement après avoir nommé *Oſtium Maſſalioticum*, qui eſt le Gras d'Orgon, juge qu'elle en devoit être voiſine. Il a raiſon. Cependant, l'inſcription peut ſervir à retrouver Héraclée. Il n'y a pour cela qu'à la rapprocher de ce que diſent Otton de Freiſingen & Godefroi de Viterbe. Ces deux Chroniqueurs diſent que dans les Gaules, près la province de Narbonne, S. Gilles appella (c'eſt-à-dire, fut cauſe qu'on appella) de ſon nom la Métropole, *Sancti Ægidii Villa*, à l'endroit qui eſt appellé le palais des Goths, juſqu'à ce jour, c'eſt-à-dire, juſqu'au tems de ces Auteurs. La proximité de S. Gilles au Gras d'Orgon, la réſidence royale placée à Héraclée par Ataulphe, le palais des Goths, nommé enſuite du nom de ſaint Gilles, ces trois circonſtances réunies paroiſſent valoir une démonſtration en faveur de ceux qui diſent que cette Héraclée eſt préſentement S. Gilles. Il faut pourtant convenir qu'il y en a qui doutent de l'authenticité de l'inſcription citée. De ce nombre ſont M. de Tillemont & les Bénédictins Auteurs de l'hiſtoire de Languedoc;

Sanſon a jugé à propos de fixer cette ville ſur la rive droite du grand canal du Rhône, dans un emplacement qu'il croyoit être le même que celui de Notre-Dame d'Ormet, d'après la carte de Provence de Bompar, quoique la poſition

(*a*) Plin. Tom. I. p. 146. Notic. de la Gaul. par M. d'Anville.

de notre-Dame d'Ormet ne ſoit point près du Rhône, mais près de l'étang de Vacarez, qui couvre une partie de la Camargue.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*a*) Ἡράκλεια, ville d'Eſpagne, qui fut ainſi appellée d'Hercule, à qui l'on en attribue la fondation. Elle prit enſuite le nom de Calpé. *Voyez* Calpé.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*b*) Ἡράκλεια, ville de Macédoine dans la Sintique, à l'orient de la ville de Scotuſſa. Elle prenoit ſon nom du païs, où elle étoit ſituée. En effet, cette ville eſt nommée *Heraclea Sintica* dans Pline, *Heraclea Sintiee* dans Tite Live, *Heraclea Sentica* dans Céſar, Ἡράκλεια Σιντική, dans Ptolémée.

Cette ville étoit ſituée, ſelon la carte de la Grece par M. d'Anville, à peu de diſtance de l'endroit où le Pontus ſe jettoit dans le Strymon. Ainſi, elle n'étoit pas éloignée de ce dernier fleuve; delà vient que dans la Notice de Hiérocles, elle eſt nommée *Heraclea Strymni*, comme ville épiſcopale de la première Macédoine. Holſténius, cité par Baudrand, prétend que c'eſt aujourd'hui Bagnabebuſſo.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*c*) Ἡράκλεια, autre ville de Macédoine. Elle étoit ſituée dans la Piérie, ſur le bord du golfe Thermaïque, au rapport de Pline. Le pere Hardouin croit que c'eſt l'Héraclée de Macédoine d'Étienne de Byzance, en quoi il ſe trompe. Mais, c'eſt la même que Sylax nomme Héracleion, ou Heracleum, Ἡράκλειον.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*d*) Ἡράκλειον, autre ville de Macédoine. Celle-ci étoit ſituée dans la Lynceſtide, ſelon Ptolémée. M. d'Anville dans ſa carte de la Grece, la met ſur le fleuve Aſtréus, à quelque diſtance de ſa ſource, dans une vallée entre deux chaînes de montagnes.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*e*) Ἡράκλεια, autre ville de Macédoine. Pline la met au nord de l'Iſthme du mont Athos, ſur le bord de la mer. Il la nomme avec Achanthe, Stagire, Sithone, qui étoient toutes villes maritimes; & comme ces villes étoient dans la Chalcidique, il faut auſſi mettre cette Héraclée dans cette province.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*f*) Ἡράκλεια, ville de Thrace, étoit ſituée au pied du mont Pangée, ſelon Pline.

Le P. Hardouin croit que c'eſt la même que l'Héraclée Sintique; mais, il n'y a point d'apparence que Pline, après avoir placé cette ville dans la Macédoine, où elle étoit effective-

(*a*) Strab. p. 140.
(*b*) Plin. Tom. I. pag. 202. Tit. Liv. L. LXV. c. 29. Cæſ. de Bell. Civil. L. III. pag. 651. Ptolem. L. III. c. 13. Strab. pag. 331.
(*c*) Plin. Tom. I. pag. 201. Plut. T. I. pag. 263.
(*d*) Ptolem. L. III. c. 13.
(*e*) Plin. Tom. I. p. 202.
(*f*) Plin. Tom. I. p. 204.

ment, puiſqu'elle étoit au couchant & à quelque diſtance du Strymon, l'eût été reprendre pour la mettre dans la Thrace, au levant de ce même fleuve. Il eſt donc queſtion ici d'une autre Héraclée moins connue, mais différente de la Sintique.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*a*) Ἡράκλεια, autre ville de Thrace, ſituée près de Calatis, vers les bouches du Danube, ſelon Pline, mais elle ne ſubſiſtoit déjà plus de ſon tems. Élien en fait mention dans ſon hiſtoire des animaux.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*b*) Ἡράκλεια, ville de la Cherſonnèſe de Thrace, ſur la Propontide, ſelon Ptolémée. Elle étoit à l'embouchure de l'Erginus, & à l'iſthme de la Cherſonnèſe.

HERACLÉE, *Heraclea*, (*c*) Ἡράκλεια, nommée auſſi Périnthe, autre ville de Thrace, ſur la Propontide, ſelon Ptolémée. Il ne faut pas la confondre avec la précédente. *Voyez* Périnthe.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*d*) Ἡράκλεια, ville de Grece, ſituée dans la Trachinie, qui étoit un canton de la Phthiotide, contrée de la Theſſalie. Cette ville, ſelon Tite-Live, étoit placée au pied du mont Œta, & s'étendoit dans la plaine; mais, elle étoit défendue par une citadelle bâtie ſur la croupe de la montagne, & entourée par-tout de précipices inacceſſibles. Tite-Live, comme on le verra ci-après, rapporte pluſieurs autres circonſtances touchant le local de cette ville.

Le P. Hardouin s'eſt trompé, lorſqu'il a appliqué la deſcription de Tite-Live à l'Héraclée de Macédoine, que Pline met très-bien dans la Piérie, & par conſéquent ſur le golfe Thermaïque, au lieu que Tite-Live met celle-ci ſur le golfe Maliaque, c'eſt-à-dire, bien loin de la Macédoine, dans la Theſſalie. Pline lui-même met dans la Theſſalie la ville dont il eſt ici queſtion. Il parle du pas des Thermopyles, & ajoûte qu'à cauſe de la difficulté des paſſages, Héraclée à quatre mille pas delà, avoit été ſurnommée Trachin. Le même P. Hardouin, trouvant que Tite-Live nomme Aſope le fleuve qui couloit auprès de cette Héraclée, & voulant appliquer le paſſage de cet Auteur à l'Héraclée de Piérie en Macédoine, où Pline met un ruiſſeau nommé Apilas, a cru que l'Aſope de Tite-Live & l'Apilas de Pline étoient la même choſe. C'eſt encore une

(*a*) Plin. Tom. I. p. 305.
(*b*) Ptolem. L. III. c. 11.
(*c*) Ptolem. L. III. c. 11.
(*d*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 5, 7. L. XXXVI. c. 16, *& ſeq.* Plin. Tom. I. pag. 199, 201. Strab. pag. 382, 408, 428, 429. Thucyd. pag. 235, 352, 381. Diod. Sicul. pag. 316, 325, 417, 440, 487, 633, 657. Xenoph. pag. 599. Plut. Tom. I. pag. 377, 899. Pauſ. pag. 127, 424, 425, 647. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 552. Hiſt. Rom. Tom. IV. p. 266. *& ſuiv.*

erreur. L'Apilas n'eſt qu'un ruiſſeau, & l'Aſope eſt une rivière grande & fameuſe, entre l'Héraclée de la Trachinie & le pas des Thermopyles. Ce Pere ſe trompe encore, en ce qu'il croit que le nom de Trachin, a été donné à cette Héraclée à cauſe de l'âpreté des chemins. Pline le dit auſſi à l'endroit cité ci-deſſus. Mais, ce ſurnom venoit à la ville & au pays voiſin, d'une autre ville plus ancienne, nommée Trachin, qui étoit à trois quarts de mille de diſtance d'Héraclée, ſelon Strabon.

Cette ancienne Trachin ayant été détruite par quelque accident, on la rebâtit ſix ſtades au-deſſous. Strabon dit: » Aux Thermopyles, près du » paſſage eſt le fort de Nicée » ſur la mer, il appartient aux » Locriens; enſuite eſt Tichius, » & Héraclée au-deſſus de la » ville, que l'on appelloit premièrement Trachin; c'eſt » l'ouvrage des Lacédémoniens. » Héraclée eſt éloignée de » l'ancienne Trachin de près » de ſix ſtades. «

Nous liſons dans Thucydide, que les Trachiniens ſe voyant ſans ceſſe harcelés par les montagnards habitans du mont Œta, réſolurent d'abord de ſe mettre ſous la protection des Athéniens; mais que craignant que ceux-ci ne les négligeaſſent, ils s'adreſſerent aux Lacédémoniens qui élurent trois chefs, Léon, Alcidas & Damagon, ſous les ordres deſquels ils firent partir une colonie. Dès qu'ils furent arrivés, ils rebâtirent la ville depuis les fondemens, & l'entourerent de murs; c'eſt préſentement Héraclée, continue Thucydide, environ à cinq milles des Thermopyles, & à deux milles & demi de la mer. Parlant ailleurs d'un armement des Lacédémoniens qui, vers l'automne, avoient mis en campagne trois mille hommes peſamment armés, Thucydide ajoûte que de ce nombre étoient cinq cens d'Héraclée, ville nouvellement bâtie dans le territoire Trachinien.

Diodore de Sicile place l'établiſſement de la colonie des Lacédémoniens à Héraclée ſous la troiſième année de la 88e Olympiade, l'an 426 avant J. C. Cette année, dit-il, les Lacédémoniens peuplerent la ville de Trachin, & lui donnerent le nom d'Héraclée pour les raiſons que nous allons dire. Les Trachiniens, ayant été en guerre pendant pluſieurs années avec les habitans d'Œta leurs voiſins, avoient perdu une grande partie de leurs citoyens; enfin, voyant leur ville preſque déſerte, ils prierent les Spartiates qui deſcendoient d'eux, de la repeupler. Ainſi, à raiſon de leur origine commune, & parce qu'Hercule leur Auteur avoit autrefois demeuré à Trachine, les Spartiates réſolurent d'en faire une ville conſidérable. Les Trachiniens ſe virent donc augmentés

de quatre mille habitans qu'ils reçurent de Lacédémone, ou d'autres villes du Péloponnèſe, ou même de quelques Grecs plus éloignés, qui furent bien aiſes de participer à ce renouvellement ; & ces derniers compoſoient au moins ſix mille perſonnes ; de ſorte que cette recrue montant à dix mille citoyens nouveaux, ils tirerent, eux & les anciens, les terres au ſort, & donnerent à leur ville le nom d'Héraclée.

Six ans après, les Dolopes & quelques autres peuples s'étant ligués, joignirent leurs forces qui étoient conſidérables, pour aller attaquer Héraclée. Les Héracléotes étant venus en armes au devant d'eux, il ſe donna un grand combat, où ces derniers furent vaincus ; ils y perdirent un nombre conſidérable de leurs concitoyens ; de ſorte que ſe réfugiant & ſe renfermant dans leurs murailles, ils envoyerent demander du ſecours aux Béotiens ; les Thébains leur prêterent mille hommes de leurs troupes d'Élite, avec leſquels ils repouſſerent leurs ennemis.

Pluſieurs années après, les Spartiates envoyerent Eripidas à Héraclée, pour appaiſer une ſédition qui s'étoit élevée dans cette ville. Ce capitaine y étant arrivé, aſſembla les habitans dans la place publique, & les environnant de ſes ſoldats ſous les armes, il ſe fit nommer les coupables, qui furent ſur le champ punis de mort au nombre de cinq cens.

Quatre ans après, les Béotiens & les Argiens prirent enſemble Héraclée. Quelques mécontens les y avoient introduits pendant la nuit ; ils égorgerent tout ce qu'ils y purent trouver de Lacédémoniens, & laiſſerent ſortir avec leurs effets tous ceux qui appartenoient à d'autres villes du Péloponnèſe. Ils permirent enſuite à tous les anciens habitans d'Héraclée & de la province, que les Lacédémoniens en avoient chaſſés, d'y venir reprendre leur premier établiſſement.

L'an 370 avant l'Ere chrétienne, Jaſon tyran de Pheres, s'étant ſaiſi d'Héraclée par trahiſon, la fit raſer, & donna tout le territoire des environs aux habitans du mont Œta & de Mélia. Cette ville ſe rétablit cependant depuis, & tint même un rang conſidérable. Elle étoit au pouvoir des Etoliens, l'an de Rome 561, & 191 avant J. C.

Cette même année, le Conſul M. Acilius Glabrio, voulant paſſer des Thermopyles à Héraclée, envoya avertir les Etoliens qui étoient dans cette ville, que s'ils vouloient livrer la place aux Romains, ils ne devoient pas déſeſpérer de leur grace & de leur ſalut, malgré les maux qu'ils avoient cauſés à la République. Mais, ces voies de douceur & d'inſinuation ayant été inutiles, M. Acilius Glabrio vit bien qu'il lui faudroit

faudroit employer la force pour ſoumettre cette nation féroce. Ainſi, il alla des Thermopyles camper auprès d'Héraclée ; & ce jour-là même, pour bien connoître la ſituation de cette ville, il fit à cheval tout le tour de ſes murailles.

Après qu'il eut examiné à fond la nature du lieu, il réſolut d'attaquer cette place par quatre endroits en même-tems. Il donna à L. Valérius la conduite des ouvrages & des aſſauts du côté du fleuve Aſope, où étoit une Académie dans laquelle on exerçoit la jeuneſſe. Il chargea Ti. Sempronius Longus de la partie, qui, quoique détachée des murailles, étoit preſque plus peuplée que la ville même. M. Bébius fut poſté du côté du golphe Maliaque, à un endroit par où il n'étoit pas aiſé d'aborder ; & Appius Claudius vis-à-vis le temple de Diane, où l'on trouvoit un ruiſſeau, qu'on appelloit Mélas. Tous ces officiers firent travailler avec tant d'empreſſement, qu'en fort peu de jours on mit en état d'agir les tours, les béliers & les autres machines dont on ſe ſervoit pour battre les murailles des villes. Car, outre que tout le païs autour d'Héraclée étoit marécageux & rempli de hautes futaies, qui leur fourniſſoient abondamment les matériaux néceſſaires, les Étoliens, en ſe retirant en dedans des murailles, avoient abandonné à la diſcrétion des Romains, les édifices extérieurs dont il tiroient non ſeulement des poutres & des planches, mais encore de la brique, du ciment & des pierres de toutes ſortes de grandeurs, dont ils ſçavoient bien faire uſage.

Tandis que les Romains ſe ſervoient de leurs machines plus que de leurs armes pour réduire la ville, les Étoliens au contraire n'employoient que leurs armes pour la défendre ; car, tandis qu'on battoit les murailles à coups de bélier, ils ne ſe ſervoient pas, comme on a coûtume de faire, dit Tite-Live, de cordages & de filets, pour en détourner les coups, mais ils fondoient ſouvent ſur l'ennemi les armes à la main ; quelques-uns même portoient avec eux des tiſons enflammés pour mettre le feu aux machines des aſſiégeans. D'ailleurs, il y avoit dans les murs, d'eſpace en eſpace des poternes par leſquelles ils faiſoient des ſorties ; & à meſure qu'ils en élevoient de nouveaux en la place de ceux qu'on avoit abattus, ils y laiſſoient un plus grand nombre d'ouvertures, afin de courir ſur les Romains par un plus grand nombre d'endroits en même tems. Les premiers jours du ſiege, & dans le tems qu'ils avoient encore toutes leurs forces, ils repouſſoient les efforts des Romains avec beaucoup de vigueur & de courage. Mais, comme il n'y avoit point de jour qu'ils ne perdiſſent du monde, leur défenſe ſe

rallentit inſenſiblement. Car, de tous les maux qui les preſſoient à la fois, le plus inſupportable étoit la néceſſité où les mit leur petit nombre d'être toujours ſur pied, ſans reprendre haleine, ni le jour, ni la nuit, pendant vingt-quatre jours entiers qu'ils firent face contre un ennemi qui attaquoit la place par quatre côtés en même tems; au lieu que les Romains étoient en état par leur multitude de partager entr'eux les heures du travail & du repos.

Quand le Conſul jugea par la durée du ſiege, & qu'il ſçut par le rapport même des tranſfuges, que les Étoliens commençoient à perdre courage, voici comme il s'y prit pour achever de les matter. Il fit ſonner la retraite à minuit, & retirant tous ſes ſoldats du travail, il les tint en repos dans le camp juſqu'à neuf heures du matin. Enſuite, l'attaque recommença; & ayant été continuée juſqu'à minuit, elle fut interrompue, comme la veille juſqu'à neuf heures. Cette manœuvre qui dura pluſieurs jours, fit croire aux Étoliens que c'étoient la laſſitude & l'épuiſement qui obligeoient les Romains d'interrompre des travaux dont ils ſentoient eux-mêmes tout le poids. Ainſi, ils n'entendoient pas plutôt ſonner la retraite dans leur camp, que prenant ce ſignal pour eux-mêmes, ils ſortoient tous de leurs poſtes pour aller ſe repoſer, & ne ſe remontroient ſur les murailles avec leurs armes, que le lendemain ſur les neuf heures.

Enfin, le Conſul à ſon ordinaire fit ceſſer l'attaque à minuit; mais, dès la quatrième veille, il la fit reprendre à trois endroits avec plus de vigueur que jamais, ayant ordonné à T. Sempronius de demeurer en repos dans ſa partie, & de tenir ſeulement ſes ſoldats ſous les armes, en attendant qu'on leur donnât le ſignal. Car, il étoit perſuadé que dans le tumulte de la nuit, les ennemis ne manqueroient pas de courir où les cris des aſſiégeans les appelleroient. En effet, ceux des Étoliens qui veillent encore, courent au plus vîte où ils entendent le bruit des combattans, tandis que les autres arrachent à peine au ſommeil leurs membres accablés de fatigues & de veilles. Cependant, les Romains s'efforcent, les uns d'entrer dans la place par les breches, d'autres d'eſcalader les murailles qui ſont encore debout. Les Étoliens de leur côté ſe raſſemblent tous pour défendre les parties de la ville qui ſont menacées. A l'égard de celle qui eſt hors des murailles, ceux qui la doivent attaquer n'attendent que le ſignal, au lieu que perſonne ne ſonge à la défendre. Le jour commençoit à paroître, lorſque T. Sempronius, au ſignal que lui donna le Conſul, ordonna à ſes ſoldats d'attaquer. Alors, ſans

trouver aucune réſiſtance, les uns entrent par les breches, les autres gagnent avec leurs échelles le haut des murs qui ſubſiſtoient encore. Dès que les Étoliens jugerent par les cris qu'ils entendoient que la ville étoit priſe, ils abandonnerent tous leurs poſtes, & ſe réfugierent dans la citadelle. Le Conſul permit aux ſoldats de piller Héraclée.

Mais, vers le midi, il les fit rappeller, & les ayant partagés en deux corps, il ordonna à l'un de faire le tour de la montagne, & d'aller s'emparer par derrière d'un rocher ſéparé de la forteresſe vers le milieu & juſqu'en bas, par un vallon qu'il ſembloit qu'on avoit creuſé exprès, mais qui s'en rapprochoit tellement par le haut, que de ſon ſommet on pouvoit lancer des traits juſque dans la place. Avec la moitié de ſes troupes le Conſul lui-même, pour marcher de la ville contre la forteresſe, n'attendoit que le ſignal que lui devoient donner les autres, quand ils auroient gagné le rocher. Les Étoliens, qui étoient dans cette place, déjà effrayés des cris des Romains qui s'étoient emparés du rocher, n'attendirent pas que le Conſul les attaquât du côté de la ville; car, outre qu'ils avoient déjà le courage abattu, ils n'avoient ni les machines ni les proviſions qui leur étoient néceſſaires pour ſoutenir un long ſiege dans une citadelle, qui bien loin de pouvoir défendre & nourrir une multitude infinie de femmes, de vieillards & d'enfans qui s'y étoient réfugiés, étoit à peine capable de les contenir. C'eſt pourquoi, à la ſeule approche du Conſul, ils mirent les armes bas, & ſe rendirent. On livra à ce Général, entre autres priſonniers, le plus conſidérable des Étoliens, ce Damocrite, qui, dès le commencement de la guerre, avoit répondu à T. Quintius, qui lui demandoit le décret par lequel les Étoliens appelloient Antiochus, qu'il le lui communiqueroit en Italie, lorſque les Étoliens ſe ſeroient campés ſur les bords du Tibre. Les Romains, qui ſe ſouvenoient de cette réponſe inſolente, en reſſentirent davantage la joie de leur victoire.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*a*) Ἡράκλεια, autre ville de Grece dont parle Juſtin. Cette ville devoit être la même que la précédente. Voici ce qu'en dit Juſtin: » Les Athéniens, déjà forts » de trente mille hommes & » de deux cens vaiſſeaux, » marchent contre Antipater, » à qui la Grece étoit échue » en partage, & l'aſſiegent dans » Héraclée, où il s'étoit enfer- » mé pour ne pas riſquer un » combat. « Mais, on remarque au contraire qu'Antipater ne s'enferma dans une ville qu'a-

(*a*) Juſt. L. XIII. c. 5.

près qu'il eut perdu un combat, & cette ville n'étoit pas Héraclée, mais Lamia, d'où cette guerre fut appellée Lamiaque. Ainſi l'aſſurent Diodore de Sicile, Strabon, Plutarque, &c.

HÉRACLÉE, *ou* HÉRACLIE, *Heraclea*, *Heraclia*, Ἡράκλεια, (*a*) autre ville de Grece, étoit ſituée dans l'Acarnanie, ſelon Pline.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*b*) Ἡράκλεια, autre ville de Grece. Celle-ci étoit ſituée dans l'Athamanie, au rapport de Tite-Live.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*c*) Ἡράκλεια, ville du Péloponnèſe, dans l'Élide, auprès de Salmone. C'étoit, ſelon Strabon, une des huit villes de la Piſatide, à environ quarante ſtades d'Olympie, ſur le fleuve Cythérius. Il y avoit là une chapelle conſacrée aux nymphes Goniades, qui, à ce que l'on croyoit, guériſſoit les maladies avec de l'eau.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*d*) Ἡράκλεια, ville maritime de Crete, ſelon Pline. Elle étoit ſituée ſur la côte ſeptentrionale de l'iſle, au nord de la ville de Gnoſſus. Strabon dit qu'Héraclée étoit le port de Gnoſſus. Il l'appelle Heracleium. On croit que c'eſt aujourd'hui Caſtel Mirabello.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*e*) Ἡράκλεια, ville d'Aſie chez les Caduſiens, dans la Sogdiane, au delà de la mer Caſpienne, ſelon Pline. Il dit que cette Héraclée fut bâtie par Alexandre, & qu'ayant été renverſée & enſuite rebâtie par Antiochus, ce Prince lui donna le nom d'Achaïde. C'eſt la même qu'Étienne de Byzance place entre l'Inde & la Scythie, & la XI.e de cet Auteur.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*f*) Ἡράκλεια, autre ville d'Aſie, étoit ſituée dans la Parthie, auprès de Rhages. C'eſt Strabon qui nous inſtruit de ces circonſtances.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*g*) Ἡράκλεια, ville de la Cherſonnèſe Taurique. Pline dit que les Romains en firent une ville libre; qu'on l'appelloit auparavant Mégarice; que c'étoit la ville de tout le canton, qui avoit le mieux conſervé ſon ancien éclat, en conſervant les mœurs de la Grece, & qu'elle étoit environnée d'une muraille de cinq milles de longueur.

Cette ville étoit ſurnommée Cherronéſos ou Cherronéſus. Strabon, parlant d'un promontoire fort étendu qui occupoit une grande partie de la Cherſonnèſe Taurique, dit que ſur ce promontoire eſt la ville des Héracléotes, colonie de ceux

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 189.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 1.
(*c*) Strab. p. 356.
(*d*) Plin. T. II. p. 209. Strab. pag. 476.
(*e*) Plin. T. I. p. 314. Solin. p. 287.
(*f*) Strab. p. 514.
(*g*) Plin. T. I. p. 218. Strab. p. 308, 309. Pomp. Mel. p. 94.

qui ſont dans le Pont ; & que cette ville qui ſe nomme Cherronéſus, eſt éloignée de l'embouchure du Tyras de quatre mille quatre cens ſtades. Il ajoûte enſuite que dans la même ville il y a un temple conſacré à un démon ou génie Vierge, qui a donné ſon nom à un promontoire ſitué devant la ville à quelques cens ſtades delà ; que ce promontoire s'appelle Parthénium, [ce nom eſt tiré de celui que les Grecs donnoient à une Vierge], & qu'on y voit un lieu conſacré à ce Génie, qui y a auſſi une ſtatue. Entre la ville & le promontoire, on rencontroit trois ports, puis l'ancienne Cherronéſus, qui, du tems de Strabon, étoit ruinée, & après cette dernière un port dont l'entrée étoit fort étroite. C'étoit-là que les Taures, peuple Scythe, exerçoient principalement leurs brigandages, en tombant ſur ceux qui avoient le malheur d'entrer dans ce port.

La ville d'Héraclée étoit ſituée à l'entrée d'une petite preſqu'iſle, dont l'iſthme qui avoit quarante ſtades, étoit formé par le port dont on vient de parler, & par un autre port qu'on appelloit Cténus. Cette ville fut d'abord libre ; mais, comme elle étoit expoſée aux courſes des Barbares, elle fut obligée d'implorer la protection de Mithridate Eupator. Ce Prince marcha volontiers au ſecours des Héracléotes ; mais, depuis ce tems-là juſqu'aujourd'hui, dit Strabon, leur ville eſt demeurée ſous la puiſſance des princes du Boſphore.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (a) Ἡράκλεια, ville de l'Aſie mineure, dans la Bithynie, étoit appellée Héraclée du Pont, Ποντοῦ Ἡράκλεια, comme dit Ptolémée, ou Héraclée la Pontique, ποντικὴ Ἡ. ἡ, & cela, parce qu'elle étoit ſituée près du Pont-Euxin. Des médailles de Caracalla, de Géta, & de Gordien portent ΗΡΑΚΛΕΙΑC ΕΝ ΠΟΝΤΩ, c'eſt-à-dire, Héraclée dans le Pont.

Cette ville, ſelon Scylax, qui en fait une ville Grecque, étoit dans le païs des Mariandyniens, vers le fleuve Lycus. Pline la met ſur ce fleuve même ; mais, il devoit dire ſeulement qu'elle en étoit voiſine. Elle en étoit à deux milles & demi de diſtance, ſelon Arrien qui avoit parcouru cette côte avec ſoin.

Xénophon, dans ſa retraite des dix Mille, s'exprime ainſi au ſujet d'Héraclée du Pont :

(a) Ptolem. L. V. c. 1. Plin. Tom. I. pag. 301, 535. Xénoph. pag. 358, 374, 375. Pomp. Mel. pag. 85. Strab. pag. 541. *& ſeq.* Pauſ. pag. 340, 635. Diod. Sicul. pag. 750. Juſt. L. XVI. c. 3. *& ſeq.* Plut. T. I. pag. 499. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 14. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 635, 636. Tom. VI. pag. 197. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 279, 280. *& ſuiv.*

» On arriva à Héraclée, ville » Grecque, colonie des Mé» garéens, ſituée aux confins » des Mariandyniens, & on » prit terre dans la preſqu'iſle » Achéruſiade, où Hercule, » dit-on, deſcendit aux enfers, » & en emmena par force le » Cerbere. On y montre en» core la caverne par où il » deſcendit, & elle a plus de » deux cens cinquante pas de » profondeur. La campagne » voiſine eſt arroſée par le » fleuve Lycus, qui a deux » plethres de largeur. « [ Le plethre, ſelon Suidas, eſt une meſure de cent pieds. ] Cette fable de Cerbere, tiré des enfers par Hercule, eſt rapportée par bien des Auteurs. Denys le Périégete dit : » Enſuite eſt » le territoire ſacré des Ma» riandyniens, où l'on dit que » le grand chien du Saturne » Terreſtre, malgré ſa voix » d'airain, fut emmené par for» ce par le courageux Hercu» le. « Sur quoi Euſtathe dit qu'au païs des Mariandyniens, au bord du Pont, étoit Héraclée, fondée par les Miléſiens, ſelon le Géographe ; mais, pourſuit-il, Xénophon dit qu'Héraclée du Pont étoit une colonie des Mégaréens. Dans la note ſuivante, il cite Diodore de Sicile, dont il copie les paroles ſuivantes : » Héraclée, colonie des Mé» garéens, auprès de laquelle » étoit Achéruſia, preſqu'iſle, » où l'on dit, qu'Hercule tira le » Cerbere des enfers. « Pomponius Méla raconte auſſi cette fable. » Sur la côte du Pont» Euxin, dit-il, les *Mariandy*» *ni* habitent une ville qui » leur fut donnée, ſelon la » tradition, par Hercule l'Ar» gien. On la nomme Héraclée. » Ce bruit ſemble confirmé par » une caverne qui eſt tout pro» che. On l'appelle Achéruſia, » & on y deſcend chez les » morts, à ce qu'on dit ; & » ils croyent que ce fut delà » que le Cerbere fut entraî» né. «

Strabon eſt l'Auteur, ſur l'autorité duquel Euſtathe s'eſt fondé pour dire qu'Héraclée fut bâtie par les Miléſiens. Il le dit deux fois. » Les Auteurs ne » s'accordent pas tous, ſur » les Mariandyniens & ſur les » Caucons; ils conviennent bien » qu'Héraclée fut bâtie par les » Miléſiens dans le pais des » Mariandyniens ; mais, ils ne » diſent point qui étoient ces » derniers, ni d'où ils étoient » venus. « Il ajoûte un peu plus bas ; » On rapporte que » les Miléſiens, qui avoient » bâti Héraclée, réduiſirent à » l'eſclavage les Mariandy» niens qui avoient auparavant » habité ce païs, & les ven» dirent, ſans cependant les » envoyer hors du païs. « Telles ſont les paroles de Strabon. Après cela, il eſt étonnant que Cellarius ait dit que généralement tous les Auteurs conviennent que c'étoit une colonie des Mégaréens. Il devoit excepter Strabon, qui dit des

Miléſiens ; il y a apparence que les Miléſiens en furent les premiers conquérans & les fondateurs, & qu'enſuite les Mégaréens y envoyerent une colonie. Pauſanias aſſocie à ces derniers les Tanagréens.

M. de Tournefort, qui avoit vu cette ville, en parle ainſi dans ſon voyage du Levant. » Héraclée, dit-il, s'appelle » aujourd'hui Eregri ou Pen» deraghi.....Penderaghi eſt une » petite ville, bâtie ſur les ruines » de l'ancienne Héraclée. Cette » dernière devoit être une des » plus belles villes d'Orient, » s'il en faut juger par les ruines, & ſur-tout par les vieilles murailles bâties de gros » quartiers de pierres, qui » ſont encore ſur le bord de la » mer. L'enceinte de la ville, » qui eſt fortifiée, d'eſpace en » eſpace par des tours quarrées, ne paroît être que du » tems des empereurs Grecs. » On découvre de tous côtés » des colomnes, des architraves & des inſcriptions fort » maltraitées. . . . . Cette » ville étoit bâtie ſur une » côte qui domine ſur la mer, » & qui ſemble être faite pour » commander tout le païs. Du » côté de terre, il reſte encore une porte toute ſimple, » conſtruite de groſſes pièces » de marbre. Du côté du levant, & au deſſous de la » ville, ſont des marais, ou » apparemment croupiſſent les » eaux du Lycus. On doute ſi » Strabon a voulu dire que » cette ville eût un bon port, » où s'il faut laiſſer dans cet » Auteur le mot qui exprime » qu'elle n'en avoit point. » Pour moi, dit M. de Tournefort, je crois que le vieux » mole, qui eſt entièrement » ruiné, & que l'on croit être » l'ouvrage des Genois, avoit » été bâti ſur les fondemens de » quelque autre mole, qui » mettoit les vaiſſeaux à couvert du vent de nord ; car, » la rade qui forme la langue » de terre, ou la preſqu'iſle » d'Achéruſias, eſt trop découverte, & eſt d'un foible » ſecours pour les Saïques, » loin de pouvoir ſervir de » port à des vaiſſeaux de » guerre. Cependant, Arrien » dit poſitivement que le port » d'Héraclée étoit bon pour » ces ſortes de bâtimens. Xénophon aſſure que les Héracliens en avoient beaucoup, » & qu'ils en fournirent quelques-uns pour favoriſer la » retraite des dix mille, qui » regardoient cette place comme une ville Grecque, ſoit » qu'elle eût été fondée par » les Mégaréens par les Béotiens, par ceux de Milet, ou » par Hercule même.

» La belle médaille de Julia » Domna, qui eſt chez le Roi, » & dont le revers repréſente » un Neptune, qui de la main » droite tient un dauphin, & » de la gauche un trident, marque bien la puiſſance que » cette ville avoit ſur mer ; » mais, rien ne fait plus d'hon-

» neur à ſon ancienne marine, » que la flotte qu'elle envoya » au ſecours de Ptolémée, » après la mort de Lyſimachus, » l'un des ſucceſſeurs d'Alexandre. Ce fut par ce ſecours » que Ptolémée battit Antigonus; & Memnon remarque, » dans Photius, qu'il s'y trouvoit un vaiſſeau nommé *le Lion*, d'une beauté ſurprenante, & d'une grandeur ſi » prodigieuſe, qu'il avoit plus » de trois mille hommes d'équipage. Les Héracliens » fournirent treize galeres à » Antigonus, fils de Démétrius, pour s'oppoſer à Antiochus, & quarante aux Byzantins que le même Prince » avoit attàqués. Cette ville » entretint pendant onze ans, » au ſervice des Romains, » deux galeres couvertes, leſquelles leur furent d'un grand » ſecours contre leurs voiſins, & même contre ces » peuples d'Afrique qu'on appelloit *Marrucins*. L'hiſtoire » eſt remplie de traits qui marquent la puiſſance des Héracliens ſur mer, & par conſéquent la bonté de leur » port. Après que Mithridate » eut fait piller Scio par Dorylaüs, ſous prétexte que » cette iſle avoit favoriſé les » Rhodiens, on mit, par ordre » de ce Prince, les plus illuſtres Sciotes ſur quelques » vaiſſeaux, pour les diſperſer dans le royaume du » Pont; mais, les Héracliens » eurent la généroſité de les » arrêter, de les mener dans » leur port, & de les renvoyer » chargés de préſens. Enfin, » les Héracliens eurent le malheur eux-mêmes, quelques » années après, d'être battus » par Triarius, Général de la » flotte Romaine, compoſée » de quarante-trois vaiſſeaux, » laquelle ſurprit celle d'Héraclée, forte ſeulement de » trente vaiſſeaux équipés à la » hâte.

» Où mettre à couvert tant » de navires, ſi ce n'eſt dans » le mole dont on vient de » parler, puiſqu'il n'y a point » de port aux environs de cette » place? Si Lamachus, général » Athénien, qui avoit été envoyé pour exiger les contributions des Héracliens, avoit » eu l'entrée de ce mole, il » n'auroit pas perdu ſa flotte » par la tempête dans le tems » qu'il ravageoit la campagne » avec les troupes qu'il avoit » débarquées. Ne pouvant retourner à Athènes, ni par » mer, ni par terre, il y fut » renvoyé, comme dit Juſtin, » par les peuples d'Héraclée, » qui ſe crurent dédommagés » du dégât que les Athéniens » avoient fait ſur leurs terres, » en les obligeant, à force » d'honnêtetés, à leur accorder » leur amitié.

» La caverne, par laquelle on » ſuppoſe qu'Hercule deſcendit aux enfers, pour enlever » le Cerbere, & que l'on montroit encore du tems de Xénophon, dans la Péninſule

» d'Achéruſie, eſt plus difficile
» à découvrir que l'ancien port
» d'Héraclée, quoiqu'elle eût
» deux ſtades, [c'eſt-à-dire,
» deux cens cinquante pas] de
» profondeur. Elle doit s'être
» abîmée depuis ce tems, car
» il eſt certain qu'il y a eu
» une caverne de ce nom.

» Si Hercule n'a pas été le
» fondateur d'Héraclée, il y a
» du moins été en grande véné-
» ration. Pauſanias nous ap-
» prend qu'on y célébroit tous
» les travaux de ce Héros.
» Quand Cotta eut pris la ville
» d'Héraclée, il y trouva dans
» le marché une ſtatue d'Her-
» cule, dont tous les attributs
» étoient d'or pur. Pour mar-
» quer la fertilité de leurs
» campagnes, les Héracliens
» avoient fait frapper des mé-
» dailles, avec des épis & des
» cornes d'abondance; & pour
» exprimer la bonté des plantes
» médicinales, que produi-
» ſoient les environs de leur
» ville, on avoit repréſenté ſur
» une médaille de Diadumene,
» un Eſculape appuyé ſur un
» bâton, autour duquel un ſer-
» pent étoit tortillé.

» Cette ville fut célebre par
» ſes colonies. Cléarque, un
» de ſes citoyens, qui, pendant
» ſon exil, avoit étudié à Athe-
» nes la philoſophie de Platon,
» y fut rappellé pour appaiſer
» le peuple, qui demandoit de
» nouvelles loix, & une nou-
» velle répartition des terres.
» Le Sénat s'y oppoſoit; mais
» Cléarque, appuyé par le
» peuple, ſe rendit très-puiſ-
» ſant, & devint le tyran de ſa
» patrie. Il fut tué la douzième
» année de ſon règne pendant
» les Bacchanales. Diodore lui
» donne pour ſucceſſeur Timo-
» thée ſon fils, qui regna
» quinze ans; mais, Juſtin lui
» fait ſuccéder ſon frere Saty-
» rus qui ſurpaſſa les autres ty-
» rans en cruauté. Une mala-
» die incurable l'obligea de ſe
» décharger du ſoin des affai-
» res ſur ſon neveu, qui, par
» ſa bonne conduite, mérita le
» nom de bienfaiteur & de
» ſauveur de ſa patrie. Avant ſa
» mort, il aſſocia au Gouverne-
» ment ſon frere Denys; ce
» dernier, profitant de la re-
» traite des Perſes, qu'A-
» lexandre venoit de battre à
» la bataille du Granique,
» étendit aſſez loin ſa domina-
» tion. Après la mort d'A-
» lexandre & de Perdiccas,
» Denys épouſa Amaſtris, fille
» d'Oxathre, frere de Da-
» rius, & couſine de Statira
» femme d'Alexandre. Denys
» prit la qualité de Roi & la
» ſoutint avec grandeur; il
» mourut après un règne de
» trente ans, & laiſſa le gou-
» vernement du païs, & la
» tutele de ſes enfans à ſa
» femme. Il avoit deux fils,
» ſçavoir, Cléarque & Oxa-
» thre, que Diodore nomme
» Zathras, & une fille nom-
» mée Amaſtris, comme la me-
» re. Antigonus, l'un des ſuc-
» ceſſeurs d'Alexandre, prit
» ſoin de la tutele des enfans

» de Denys, & des affaires » d'Héraclée ; mais, Lyſima- » chus ayant épouſé Amaſtris, » veuve du feu Roi, fut le » maître de la ville, long-tems » même après avoir abandon- » né cette Princeſſe ; car, s'é- » tant retiré à Sardes, il épou- » ſa Arſinoé, fille de Ptolé- » mée Philadelphe. Cependant, » Clearque II regna avec ſon » frere Oxathre. Leur cruauté » alla juſqu'au parricide, & » ils firent mourir leur pro- » pre mere dans le vaiſſeau où » elle s'étoit embarquée pour » ſe retirer à Amaſtris, ville » qu'elle venoit de fonder. Ly- » ſimachus la vengea, & les » fit mourir. Il remit la ville » en liberté ; mais, Arſinoé, » ſa femme, lui en demanda » la poſſeſſion qu'il ne put lui » refuſer, & elle y établit » Gouverneur Héraclite, qui » en fut le ſeptième ty- » ran.

» Les Héracliens, après la » mort de Lyſimachus, voulant » ſecouer le joug de la tyran- » nie, ſous lequel ils gémiſ- » ſoient depuis ſoixante-quin- » ze ans, propoſerent à Hé- » raclite de ſe retirer avec » ſes richeſſes ; il voulut par- » ler en maître ; mais, on le » prit, on démolit ſa citadelle » juſqu'aux fondemens, on en- » voya une ambaſſade à Séleu- » cus, autre ſucceſſeur d'A- » lexandre ; & enfin on pro- » clama Phocrite adminiſtra- » teur d'Héraclée. Les Ambaſ- » ſadeurs ayant été mal re- » çus, les Héracliens firent » une ligue avec Mithridate, » roi de Pont, avec les villes » de Byzance & de Chalcédoi- » ne. Celle d'Héraclée ſe ſou- » tint avec honneur juſqu'au » tems que les Romains ſe ren- » dirent formidables en Aſie. » Pour s'aſſurer du Sénat, les » Héracliens députerent à Paul- » Emile & aux deux Scipions, » & tâcherent de ménager une » paix entre les Romains & » Antiochus. Enfin, l'intelli- » gence fut ſi bien établie en- » tre Rome & Héraclée, que » ces deux villes firent entre » elles une ligue offenſive & » défenſive, dont on établit » les conditions ſur des tables » de cuivre ; on en dépoſa » une copie à Rome dans le » temple de Jupiter Capitolin, » & une à Héraclée dans celui » de ce même Dieu. Cepen- » dant, Héraclée fut vigou- » reuſement aſſiégée par Pru- » ſias, roi de Bithynie, qui » l'auroit emportée, ſans une » bleſſure qu'il reçut, dans le » tems qu'il alloit monter à » l'eſcalade. Après cela, les » Galates inquiéterent fort » cette ville ; mais, ils furent » obligés de ſe retirer. Malgré » ſon alliance avec les Ro- » mains, elle crut qu'il étoit » de ſon intérêt de garder la » neutralité pendant la guerre » que les Romains firent à Mi- » thridate, ſous le commande- » ment de Muréna. Epouvantée » d'un côté de leur formidable » puiſſance, & alarmée de l'autre

» du voiſinage du roi de Pont, » Héraclée refuſa d'abord l'entrée de ſon port à l'armée de » ce Prince, & ne lui fournit » que des munitions de bouche. Enſuite, à la perſuaſion d'Archélaüs, Général » de la flotte, les Héracliens » lui donnerent cinq galères, » & couperent ſi ſecrétement » la gorge aux Romains qui ſe » trouverent dans leur ville, » pour exiger le tribut, qu'on » ne put jamais avoir aucun » indice de leur mort. Enfin, » Mithridate lui-même fut reçu » dans la place, par le moyen » de Lamachus, ſon ancien » ami, qu'il gagna à force » d'argent.

» Ce Prince y laiſſa Cannacorix avec quatre mille » hommes de garniſon. Mais, » Lucullus, après avoir battu » Mithridate, fit aſſiéger la » ville par Cotta, qui l'ayant » priſe par trahiſon, & entièrement pillée, la réduiſit en » cendres; il reçut le nom de » *Pontique* à Rome; mais, les » richeſſes qu'il avoit acquiſes » au ſac d'Héraclée, lui attirerent de cruelles affaires; & » un Sénateur dit à Cotta: » *Nous t'avions ordonné de prendre Héraclée, mais non pas de la détruire.* Le Sénat renvoya tous les captifs, & rétablit les habitans dans la » poſſeſſion de tous leurs biens; » on leur permit l'uſage de leur » port, & la faculté de commercer. Britagoras n'oublia » rien pour la repeupler, & » fit long tems ſa cour à Jules-» Céſar, pour obtenir la premiere liberté de ſes citoyens.

» Ce fut apparemment dans » ce tems que les Romains y » envoyerent la colonie dont » parle Strabon, & dont une » partie fut reçue dans la ville, » & l'autre dans la campagne. » Avant la bataille d'Actium, » Marc-Antoine donna ce quartier d'Héraclée à Adiatorix, » fils de Déménécélius, roi » des Galates, & celui-ci fit » couper la gorge aux Romains » qui s'y trouverent, diſant » que c'étoit par la permiſſion » d'Antoine. Mais, après la » défaite de ce Général, il » ſervit de triomphe, & fut » mis à mort avec ſon fils. » Après cette expédition, Héraclée fut du département » de la Province du Pont, la-» quelle fut jointe à la Bithynie. Voilà comment cette » ville fut incorporée dans » l'Empire Romain, ſous lequel elle floriſſoit encore.

» Elle paſſa enſuite dans » l'Empire des Grecs, pendant » la dépendance duquel on » lui donna le nom de Pende-» raghi, qui, ſuivant la pro-» nonciation, ſemble un nom » corrompu d'Héraclée du » Pont. Elle fut poſſédée par » les Empereurs de Trébiſonde, après que les François » eurent occupé l'Empire de » Conſtantinople; mais, Théodore Laſcharis l'enleva à » David Comnène, Empereur

» de Trébiſonde. Les Genois » ſe ſaiſirent de Penderaghi, » dans leurs conquêtes d'O- » rient, & la garderent juſ- » qu'à ce que Mahomet II les » en chaſſa. Depuis ce tems, » elle eſt reſtée aux Turcs; » ils l'appellent Eregri, qui » paroît tenir encore quelque » choſe d'Héraclée. Un ſeul » Cady y exerce la juſtice, un » Waivode y exige la taille & » la capitation des Grecs; les » Turcs y payent ſeulement » les droits du Prince. »

Dans la Notice de Léon le Sage, Héraclée du Pont eſt la ſeconde ville épiſcopale de l'Honoriade, & Claudiopolis eſt la Métropole de la province. Elle n'eſt que le troiſième ſiège dans la Notice d'Hiérocles. Mais, l'expoſition du vieux Andronic Paléologue, porte que la Métropole d'Héraclée du Pont étoit auparavant le ſiège de Claudiopolis; mais que cette dernière ville étant occupée par les infidèles, Héraclée prit la qualité de Métropole, & eut le dix-ſeptième rang & enſuite le dix-neuvième entre les trônes ou Archevêchés. Cet Empereur met Pruſe pour le vingtième.

HÉRACLÉE, *Heraclea* (*a*) Ἡράκλεια autre ville de l'Aſie mineure dans la Carie. Il y en avoit deux de ce nom dans cette province; ſçavoir, celle-ci qui étoit au bord de la mer, & une autre plus avant dans les terres. La première, dont il eſt ici queſtion, eſt appellée par Ptolémée *Heraclea ad Latmum*. Pline, après avoir dit que le Latmus eſt une montagne, fait mention de cette Héraclée. *Inde mons Latmus; oppida Heraclea montis ejus cognominis;* ſur quoi le P. Hardouin obſerve que cette ville étoit auſſi nommée Latmos. Strabon en parle comme d'une petite ville, au pied du mont Latmus, & il ajoute qu'on l'appelloit auſſi Latmos, de même que la montagne au pied de laquelle elle étoit ſituée. Héſychius dit de même; Latmos, ville & montagne. Cette ville étoit épiſcopale, & elle eſt nommée comme telle dans les Notices de Léon le Sage & d'Hiérocles. Ces deux Notices mettent deux ſieges d'Héraclée, dans la Carie.

Nous remarquerons que pluſieurs Géographes, Strabon entre autres, attribuent à l'Ionie la ville d'Héraclée-Latmus. Comme cette province & celle de Carie étoient limitrophes, & que les limites de l'une & de l'autre n'ont pas toujours été les mêmes, il n'eſt pas ſurprenant que quelques-uns ayent donné à l'Ionie une ville que d'autres donnent à la Carie.

M. d'Anville, dans ſes cartes, met cette ville ſur le

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 278. Strab. pag. 635, 636. Ptolem. L. V. c. 2. Paul. pag. 288.

bord de la mer au pied du mont Latmus, entre Milet & Pyrrha. Pauſanias en parle auſſi comme d'une ville voiſine de Milet. Les habitans, ſelon lui, diſoient qu'Endymion s'étoit retiré ſur le mont Latmus; & il y avoit en effet encore de ſon tems, un endroit de cette montagne que l'on appelloit la grotte d'Endymion.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*a*) Ἡράκλεια, autre ville de l'Aſie mineure, auſſi dans la Carie. La Notice de Léon le Sage la nomme *Heraclea Syalbacæ*. De Commanville dit *Heraclea Salbaci*, qu'il a pris ſans doute du P. Charles de Saint Paul. Ce dernier cite Ptolémée, comme s'il en eût parlé; Ptolémée ne connoît que deux Héraclées dans la Carie; l'une près du mont Latmus, & l'autre près de l'Albane, *Heraclea ad Albanum*. Voici les poſitions différentes qu'il leur donne :

Heraclea ad Latmum,

| long. | | latit. | |
|---|---|---|---|
| 57.d | 30.l | 37.d | 10.l |

Heraclea ad Albanum,

| long. | | latit. | |
|---|---|---|---|
| 59.d | 30.l | 37.d | 56.l |

Le nom de *Salbaci* ou *Syalbacæ* ne s'y trouve point. Cependant, les deux Héraclées de la Carie étoient épiſcopales; & entre les ſouſcriptions du concile de Chalcédoine, on trouve Ménandre & Denys, Evêques des deux Héraclées ſelon le pere Charles de Saint Paul, qui dit que Ménandre étoit Evêque de l'Héraclée, dont il eſt queſtion dans cet article.

M. d'Anville, dans ſa carte de l'Aſie mineure, place cette Héraclée au pied d'une montagne, à quelque diſtance d'Aphrodiſie, ſur le bord d'un fleuve qui va porter ſes eaux dans le Méandre. Ainſi, elle étoit vers le nord & les frontieres de la Carie, du côté de la Lydie & de la Phrygie.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, Ἡράκλεια, autre ville de l'Aſie mineure, étoit ſituée dans l'Eolide, auprès de Cumes, ſelon Etienne de Byzance.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*b*) Ἡράκλεια, autre ville, ou plutôt village de l'Aſie mineure, dans la terre ferme, auprès du golfe d'Adramite, vis-à-vis de l'iſle de Mitylene, aux habitans de laquelle Strabon dit qu'il appartenoit.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*c*) Ἡράκλεια, ville d'Aſie, dans la Syrie, ſelon Strabon. Cet Auteur dit que cette Héraclée étoit à vingt ſtades du temple de Minerve Cyrrheſtide. Cela s'accorde avec Ptolémée, qui met Héraclée dans la Cyrrheſtique.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*d*) Ἡράκλεια, ville d'Egypte, entre Péluſe & Thmuis, ſelon Joſephe. Le texte Grec de cet

(*a*) Ptolem. L. V. c. 2.
(*b*) Strab. pag. 607.
(*c*) Strab. p. 751. Ptolem. L. V. c. 15.
(*d*) Joſeph. de Bell. Judaïc. p. 903.

Auteur porte Ἡράκλεος πόλις, *Herculis civitas*, la ville d'Hercule.

Il y a eu d'autres lieux du nom d'Héraclée. Etienne de Byzance met une ville de ce nom dans la Libye ; il parle auſſi de deux iſles du même nom, l'une dans la mer méditerranée aux environs de l'iſle de Carpathus, & l'autre dans la mer Atlantique. Il y en a qui font couler dans la Carie un fleuve nommé Héraclée.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*a*) fille d'Hiéron & ſœur de Gélon. Hiéronyme, tyran de Syracuſe, ayant été mis à mort à cauſe de ſes vices & de ſes cruautés, il fut réſolu que la race Royale ſeroit entièrement détruite. On tue d'abord Démarate & Harmonie. On va enſuite à la maiſon d'Héraclée, dont le mari, nommé Zoïppe, ayant été envoyé embaſſadeur à Ptolémée, roi d'Egypte, y étoit reſté volontairement en exil pour ne pas être témoin des maux de ſa patrie.

Avertie qu'on alloit venir à elle, cette infortunée Princeſſe s'étoit réfugiée avec ſes deux filles dans le lieu le plus retiré de ſa maiſon vers ſes Dieux Pénates. Là, quand les aſſaſſins furent arrivés, les cheveux épars, le viſage baigné de larmes, & dans l'état le plus propre à exciter la compaſſion, elle les conjura d'une voix tremblante & entrecoupée de ſoupirs, au nom d'Hiéron ſon pere & de ſon frere Gélon, de ne pas envelopper une Princeſſe innocente dans le crime & dans les malheurs d'Hiéronyme. Elle leur repréſenta qu'elle n'avoit tiré d'autre fruit du règne de ce Prince, que l'exil de ſon mari ; que n'ayant point eu de part à la fortune ni aux deſſeins criminels de ſa ſœur Démarate, elle n'en devoit point avoir à ſon châtiment. Que pouvoit-on craindre au reſte ou d'elle-même dans l'état d'abandon & preſque de viduité où elle étoit réduite, ou de ſes filles malheureuſes orphelines, ſans appui & ſans crédit ? Que ſi on ne pouvoit ſupporter la vue de perſonnes du ſang royal, on pouvoit les reléguer à Alexandrie, & rejoindre la femme à ſon mari, les filles à leur pere. Quand elle les vit inflexibles à ſes remontrances, oubliant ce qui la regardoit, elles les pria de vouloir au moins ſauver la vie aux Princeſſes ſes filles, toutes deux d'un âge qui inſpire la compaſſion aux ennemis les plus tranſportés de fureur. Elle ne gagna rien ſur l'eſprit de ces barbares. L'ayant arrachée comme d'entre les bras de ſes Dieux Pénates, ils la percèrent de coups ſous les yeux de ſes deux filles, & les égorgerent auſſi-tôt elles-mêmes, déja teintes & couvertes du ſang de leur mere. Ce qu'il y

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. p. 302, 303.

eut de plus triſte dans leur deſtinée, c'eſt qu'immédiatement après leur mort, il vint un ordre du peuple qui leur ſauvoit la vie.

HÉRACLÉENS, *ou* HÉRACLIENS, *ou* HÉRACLÉOTES, *Heracleenſes*, *Heraclienſes*, *Heracleotæ*, Ἡρακλεῶται, nom donné aux habitans des villes connues ſous la dénomination d'Héraclée. *Voyez* Héraclée.

HERACLEENSIS AGER. (*a*) C'eſt ainſi que Tite-Live nomme le territoire d'Héraclée ville de la Trachinie.

HÉRACLÉES, *Heraclea*, (*b*) Ἡράκλεια, fêtes qu'on célébroit en pluſieurs lieux de la Grece, comme ſur le mont Œta, à Athenes, & ailleurs, en l'honneur d'Hercule. Il y en a qui attribuent l'inſtitution de ces fêtes à Ménœcée, roi de Thebes.

HÉRACLEIA, *Heracleia*, (*c*) Ἡράκλεια. Théſée, ayant été délivré des mains d'Aidonée par Hercule, conſacra à ce Héros tous les parcs & toutes les terres, dont les Athéniens lui avoient fait préſent; & au lieu de *Theſeia*, de Théſée, il les appella *Heracleia*, d'Hercule, excepté quatre qu'il ſe réſerva.

HÉRACLÉON, *Heracleo*, (*d*) chef des Pirates, qui, dans le tems qu'on s'y attendoit le moins, devenu vainqueur, non par ſon courage, mais par l'infâme avarice de Verrès, ordonna de réduire en cendres une belle flotte du peuple Romain.

HÉRACLÉOPOLIS, *Heracleopolis*, (*e*) Ἡρακλεόπολις, c'eſt-à-dire, ville d'Hercule. Strabon nomme ainſi la ville d'Héraclée en Italie, ſituée vers l'embouchure de l'Aciris; mais, quelques lignes plus bas il la nomme auſſi Héraclée.

HÉRACLÉOPOLIS, *Heracleopolis*, (*f*) Ἡρακλεόπολις, ville d'Égypte capitale du royaume dit d'Héracléopolis.

L'uſage des Égyptiens de donner le même nom à pluſieurs de leurs villes eſt le ſeul obſtacle qui ſe préſente, pour reconnoître où étoit ſituée la capitale des Rois Héracléotes. Trois villes en Egypte étoient nommées Héracléopolis. La plus conſidérable, qu'on appelloit la grande Héracléopolis, étoit ſituée dans une iſle aſſez vaſte, que le Nil forme à quelque diſtance au deſſus de l'endroit où ce fleuve ſe ſépare pour embraſſer le Delta. On avoit donné le même nom à une autre ville ſituée au couchant du Delta, ſur l'embouchure du canal Canopique, & qui en défendoit l'entrée. La troi-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVI. c. 16.
(*b*) Pauſ. pag. 590. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 217. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 516.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 16.
(*d*) Cicer. in Verr. L. VII. c. 72.
(*e*) Strab. pag. 264.
(*f*) Strab. pag. 801. Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. Tom. I. pag. 254. l'Egyp. Anc. par M. d'Orig. Tom. I. pag. 218, 219.

ſième étoit la capitale du Nome Séthroïte, & étoit diſtinguée des deux autres par le nom de la petite Héracléopolis.

On ne peut douter que cette dernière ville ne fût la capitale des Rois Héracléotes. La néceſſité de ſe défendre contre les incurſions des Arabes, avoit déterminé à établir dans cette partie un Prince qui oppoſât une barrière à ce peuple; & cette principauté ayant pris naiſſance en même-tems que les autres, elle devoit trouver dans les États voiſins des ſecours que l'intérêt commun rendoit prompts & infaillibles. Cette ville étoit ſituée à l'orient du Delta & du canal Bubaſte, à environ deux journées au deſſus de ſon embouchure dans la mer méditerranée.

HÉRACLÉOPOLITE [le (*a*) Nome], *Heracleopolites nomos*, nome ou contrée d'Égypte. C'eſt le même nome que Strabon appelle Héracléotique, & dont il fait un grand éloge. Ce nome prenoit ſon nom de la ville d'Héracléopolis. *Voyez* Héracléopolis.

HÉRACLÉOPOLITES, *Heracleopolites*, nom des Rois d'Egypte, qui ont regné à Sethron, ville de la baſſe Egypte, appellée depuis par les Grecs Héracléopolis. Il y a eu, dit-on, deux dynaſties ou familles, qui ont poſſédé cette principauté. La première a eu quatre Rois & a duré 100 ans; la ſeconde a ſubſiſté 185 ans, ſous dix-neuf Rois.

HÉRACLÉOTES, *Heracleotes*, (*b*) iſle d'Egypte, ſur le Nil, avec un nome qui en prenoit le nom d'Héracléotique. *Voyez* Héracléotique.

L'Itinéraire d'Antonin met une iſle du même nom dans la Méditerranée, entre l'Italie & la Sicile.

HERACLEOTICUM OSTIUM, (*c*) nom d'une des embouchures du Nil. C'eſt la même que *Canopicum Oſtium*. Voyez Canopique.

HÉRACLÉOTIQUE [le nome], *Heracleotes nomos*, Ἡρακλεώτης νόμος. *Voyez* Héracléopolite.

HÉRACLES, *Heracles*, (*d*) nom que les Grecs donnoient à Hercule. Ce nom, ſelon Hérodote, eſt un nom Egyptien. *Voyez* Hercule.

HÉRACLETUS, *Heracletus*, (*e*) Ἡράκλειτος, fameux Poëte, étoit de la ville d'Halicarnaſſe. Strabon le donne pour un ſecond Callimaque.

HÉRACLÉUM, *Heracleum*, Ἡράκλειον, (*f*) forteresſe de l'Aſie mineure, dans la Carie, ſelon Diodore de Sicile. Elle fut priſe d'aſſaut par Ptolémée

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 254. Strab. pag. 809.
(*b*) Ptolem. L. IV. c. 5.
(*c*) Plin. Tom. I. p. 259.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 197.
(*e*) Strab. p. 656.
(*f*) Diod. Sicul. pag. 746. Strab. pag. 751.

roi

roi d'Egypte, l'an 309 avant Jesus-Christ. Strabon fait aussi mention de cette forteresse.

HÉRACLÉUM, *Heracleum*, Ἡράκλειον (*a*) lieu d'Egypte. Strabon le met entre Canope & l'embouchure Canopique; ce doit être la même chose que la grande Héracléopolis de Ptolémée. Après Canope, dit Strabon, est Héracléum, où est un temple d'Hercule, & ensuite est l'embouchure Canopique.

HÉRACLÉUM, *Heracleum*, (*b*) Ἡράκλειον, promontoire d'Afrique, dans la Marmarique. Strabon nomme de suite le long de cette côte Zéphyrium, Cherronésus, Héracléum, le village de Paliure, le port Ménélas, &c.

HÉRACLEUM, *Heracleum*, (*c*) Ἡράκλειον, promontoire situé sur le Pont Euxin, au couchant de l'embouchure du Thermodon, selon Ptolémée. Arrien met un port de ce nom entre l'Iris & le Thermodon.

HÉRACLEUM, *Heracleum*, Ἡράκλειον, promontoire de la Sarmatie asiatique, sur la mer noire, auprès du fleuve Nésis, entre le Borgys & Masætica, selon Arrien, dans son Périple du Pont-Euxin.

HÉRACLÉUM, *Heracleum*, (*d*) Ἡράκλειον, ville du même païs, selon Pline, au delà de Dioscuriade, & à soixante-dix mille pas de Sébastopolis.

HÉRACLÉUM, *Heracleum*, (*e*) Ἡράκλειον, ville de la Chersonnèse Taurique, près des Palus Méotides, selon Ptolémée. Cette ville doit être la même que d'autres appellent Héraclée. *Voyez* Héraclée ville de la Chersonnèse Taurique.

HÉRACLÉUM, *Heracleum*, Ἡράκλειον, (*f*) ville Maritime de Crete, selon Ptolémée. Nous en avons parlé sous le nom d'Héraclée. *Voyez* Héraclée ville de Crete.

HÉRACLÉUS, *Heracleus*, (*g*) Capitaine de galère, fut un des meurtriers d'Agrippine.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*h*) Cuméen, fut pere d'Aristodic. *Voyez* Aristodic.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, (*i*) Ἡρακλείδης, jeune homme d'une des plus nobles maisons de Syracuse. Un jour, ce jeune homme & quelques-uns de ses camarades, s'étant jettés dans des bateaux de pêcheurs & dans de petites barques, s'approcherent des galeres des Athéniens, les défioient au combat, & les accabloient d'injures avec le dernier mépris. Mais, Héraclide s'étant avancé trop inconsidérément, fut pris

(*a*) Strab. p. 801.
(*b*) Strab. p. 838.
(*c*) Ptolem. L. V. c. 6.
(*d*) Plin. T. I. p. 305.
(*e*) Ptolem. L. III. c. 6.
(*f*) Ptolem. L. III. c. 17.
(*g*) Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 313.
(*h*) Herod. L. I. c. 158.
(*i*) Plut. T. I. p. 539.

par une des galeres d'Athenes qui s'étoit miſe à le pourſuivre. Pollichus, ſon oncle, craignant pour lui, courut à ſon ſecours avec dix galeres qu'il commandoit; les autres galeres, craignant de même pour Pollichus, ſe mirent en avant pour le ſoutenir. Cela engagea une grande bataille navale qui fut longtems diſputée, & où les Syracuſains remporterent enfin l'avantage, après avoir tué le Général Eurymédon & beaucoup d'autres officiers conſidérables.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, (*a*) Ἡρακλείδης, natif de Maronée, devint Miniſtre de Seuthès, roi de Thrace. Ce Prince avoit fait de grandes promeſſes à Xénophon pour lui & pour ſes troupes; mais, quand il en eut tiré le ſervice dont il avoit beſoin, loin de tenir ſa parole, il ne leur donna pas la paie dont il étoit convenu. Xénophon lui en fit de grands reproches, rejettant cette perfidie ſur Héraclide ſon miniſtre, qui croyoit faire ſa cour à ſon maître en lui épargnant quelques ſommes d'argent aux dépens de la droiture & de la bonne foi, qualités qui doivent être les plus cheres à un Prince, & qui contribuent le plus à ſa réputation, auſſi bien qu'aux ſuccès des affaires & à la ſûreté de l'État. Mais, ce Miniſtre perfide, perſuadé que l'honneur, la probité, la juſtice ne ſont qu'une chimere, & que ce qu'il y a de réel, c'eſt d'avoir bien de l'argent, ne ſongeoit en effet qu'à s'enrichir par quelque voie que ce fût, & pilloit impunément ſon maître tout le premier, & avec lui tous ſes ſujets. » Cependant, continue » Xénophon, tout homme ſa- » ge, ſur-tout s'il eſt en place » & qu'il commande, doit re- » garder la juſtice, la probi- » té, la bonne foi, comme le » plus précieux tréſor qu'il » puiſſe poſſéder, & comme » une reſſource aſſurée & un » appui inébranlable dans tous » les évenemens de la vie. » Héraclide avoit d'autant plus de tort d'en uſer ainſi à l'égard des troupes, qu'il étoit Grec de nation, & non pas Thrace; mais, l'avarice avoit étouffé en lui tout ſentiment d'honneur.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*b*) étoit Gouverneur de Delphes, la quatrième année de la 105e Olympiade. Ce fut ſous ſon gouvernement que les Phocéens pillerent le temple de Delphes.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*c*) étoit un homme d'une naiſſance diſtinguée & capable de conduire ſagement une entrepriſe, ſelon Diodore de Sicile. Mais, Plutarque n'en

(*a*) Xenoph. pag. 404. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 592.
(*b*) Pauſ. p. 612.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 518, Plut. Tom. I. pag. 963, 972. *& ſeq.* Corn. Nep. in Dion. c. 5, 6. Roll. Hiſt. Anc. T. III. pag. 247. *& ſuiv.*

porte pas le même jugement. Héraclide, ſelon lui, étoit un homme de guerre & fort connu dans les troupes par les commandemens conſidérables qu'il avoit eus ſous les tyrans de Syracuſe, mais d'ailleurs homme peu ferme dans ſes réſolutions, inconſtant & léger en tout, & auquel on pouvoit encore moins ſe fier dans les affaires où il s'agiſſoit de prééminence & d'honneurs. Cet Héraclide, ajoute Plutarque, ayant eu quelque différend avec Dion dans le Péloponnèſe, réſolut de faire bande à part, & de marcher avec ſes ſeules forces contre le tyran Denys le Jeune. Diodore de Sicile eſt encore ici oppoſé à Plutarque, puiſqu'il aſſure que Dion avoit laiſſé Héraclide pour commandant d'une flotte qu'il avoit formée ſur les côtes du Péloponnèſe.

Quoi qu'il en ſoit, Héraclide étant arrivé à Syracuſe avec ſept galeres à trois rangs de rames, & trois autres vaiſſeaux, trouva Denys aſſiégé dans ſon château, & les Syracuſains qui avoient la tête levée, à cauſe d'une victoire qu'ils avoient remportée ſur ce Prince. Il chercha d'abord à gagner les bonnes graces du peuple, à quoi ſon air inſinuant & ouvert le rendoit fort propre; au lieu que l'auſtere gravité de Dion rebutoit la multitude, ſur-tout depuis que devenue encore plus difficile à manier par ſa victoire, elle prétendoit être traitée, comme un État populaire, avant même que d'avoir été rendue un peuple libre; c'eſt-à-dire, pour développer la force du mot Grec, qu'elle vouloit être traitée avec complaiſance, avec ménagement, avec flatterie, avec déférence pour tous ſes caprices.

L'on ne ſçauroit attendre beaucoup de reconnoiſſance de la part d'un peuple, qui ne conſulte que ſa paſſion & ſon emportement. Les Syracuſains de leur chef courent ſur le champ à l'aſſemblée, & choiſiſſent Héraclide pour leur amiral. Dion étant ſurvenu ſe plaint hautement, & dit que la charge dont ils venoient de revêtir Héraclide étoit un démembrement de celle qu'ils lui avoient donnée, & qu'il ne ſeroit donc plus Généraliſſime ſi un autre commandoit ſur mer. Ces remontrances obligent les Syracuſains malgré eux à ôter à Héraclide la charge dont ils venoient de l'honorer. Au ſortir de l'aſſemblée, Dion le mande, & après lui avoir fait quelques légeres réprimandes ſur l'étrange conduite qu'il gardoit à ſon égard dans une conjoncture ſi délicate, où la moindre diviſion entre eux pouvoit tout perdre, il convoque lui-même une nouvelle aſſemblée, & en préſence du peuple il nomme Héraclide Amiral, & lui fait donner des gardes comme il en avoit lui-même.

Il prétendoit vaincre à force

de bienfaits la mauvaiſe volonté de ſon rival. Héraclide, en paroles & dans tout ce qui paroiſſoit au dehors, faiſoit la cour à Dion, confeſſoit les obligations qu'il lui avoit, promettoit une éternelle reconnoiſſance, étoit petit & ſoumis devant lui, & exécutoit ſes ordres avec une promptitude & une ponctualité qui montroient un homme entièrement dévoué à ſon ſervice, & qui ne cherchoit qu'à lui plaire. Mais, ſous main, par ſes brigues & par ſes cabales, il ſoulevoit les eſprits contre lui, & le traverſoit en tout.

Cependant, Denys, ayant obſervé le moment d'un vent favorable, embarqua ſur des vaiſſeaux ſes tréſors les plus précieux, & les perſonnes qui lui étoient les plus cheres, & fit voile vers l'Italie.

On ſçut bien mauvais gré à Héraclide qui commandoit les galeres, de l'avoir laiſſé échapper par ſa négligence. Pour regagner les bonnes graces du peuple, il fait propoſer dans l'aſſemblée un nouveau partage des terres, inſinuant que le commencement de la liberté c'étoit l'égalité, comme la pauvreté étoit le commencement de la ſervitude. Dion s'oppoſant à ce décret, Héraclide perſuada au peuple de retrancher la paie aux ſoldats étrangers dont le nombre étoit de trois mille, d'ordonner de nouveaux partages, & de créer de nouveaux capitaines, en ſe délivrant pour une bonne fois de l'inſupportable ſévérité de Dion. Les Syracuſains le firent, & nommerent ving-cinq nouveaux officiers, du nombre deſquels fut Héraclide. Mais, ils eurent bientôt lieu de ſe repentir de cet arrangement.

Un nouveau général, plein de prudence & de valeur, que Denys avoit envoyé d'Italie, vint attaquer les Syracuſains, & les eut bientôt réduits aux abois. Toute leur reſſource, dans cette extrêmité, fut d'envoyer vers Dion qui s'étoit retiré chez les Léontins. On lui dépêcha couriers ſur couriers pour qu'il hâtât ſa marche. Héraclide lui-même, c'eſt-à-dire, ſon plus déclaré & plus mortel ennemi, lui députa ſon frere, & enſuite ſon oncle Théodote, pour le conjurer de venir promptement le ſecourir, lui-même étant bleſſé & la ville preſque entièrement ruinée. Dion n'eut pas plûtôt appris ces nouvelles, qu'il fit la plus grande diligence. Son arrivée rendit le courage aux Syracuſains; & les ennemis furent les uns réduits à s'enfermer dans la cidatelle, & les autres taillés en pièces.

Alors, Héraclide & Théodote vinrent ſe remettre entre les mains de Dion, avouant qu'ils en avoient très-mal uſé avec lui, & le conjurant de ne pas les imiter; qu'il étoit ſéant & convenable à Dion, ſuperieur comme il étoit dans tout le reſte aux autres hommes, de ſe montrer tel

auſſi par ſa grandeur d'ame, en domptant ſa colere, & accordant à des ingrats un pardon dont eux-mêmes s'avouoient indignes.

Héraclide & Théodote ayant fait ſes ſupplications, les amis de Dion lui conſeilloient de ne pas épargner des hommes ſi méchans & remplis d'une ſi noire envie, mais d'abandonner Héraclide aux ſoldats, & d'exterminer du gouvernement cet eſprit de ſédition & de cabale. Dion, conduit par des maximes bien différentes de celles de ſes amis, pardonna à Héraclide. Quelque tems après, on convoqua une aſſemblée. Là Héraclide s'étant avancé propoſa d'élire Dion généraliſſime avec autorité ſur terre & ſur mer. Tous les plus gens de bien & les citoyens les plus conſidérables reçurent favorablement cette propoſition, & vouloit qu'elle fût autoriſée par les ſuffrages du peuple. Mais, la troupe des Mariniers & des Artiſans, fâchée de voir ſortir la charge d'Amiral des mains d'Héraclide, & perſuadée que quoiqu'il fût peu eſtimable en toute autre choſe, il ſeroit au moins plus populaire que Dion, s'y oppoſa de tout ſon pouvoir. Dion, pour ne point aigrir les eſprits, ſe relâcha ſur ce point, & remit à Héraclide le commandement général ſur mer. Mais, l'obſtacle qu'il apporta au partage qu'ils vouloient faire des terres & des maiſons, en caſſant & annullant tout ce qui avoit été ordonné ſur cette matière, les brouilla avec lui ſans retour.

Héraclide, profitant de ces diſpoſitions ſi favorables à ſes vues, ne manqua pas de recommencer ſes cabales & ſes intrigues contre Dion. Pendant le ſéjour qu'il fit à Meſſine, il paſſoit les jours à flatter les matelots & les ſoldats qu'il avoit menés avec lui, & à les irriter contre Dion, qu'il accuſoit de vouloir uſurper la tyrannie, & de traiter cependant ſous main avec Denys, par le moyen d'un Spartiate nommé Pharax. Ce Pharax étoit campé avec un corps de troupes ſous la ville de Néapolis dans les terres d'Agrigente. Dion ſe mit en campagne à la tête des Syracuſains, mais il différoit tous les jours de l'attaquer, attendant une occaſion plus favorable. Sur cela Héraclide & ſes matelots ſe mirent à crier que Dion ne vouloit point terminer cette guerre par une bataille, mais la faire durer pour commander plus long-tems. Cela alla ſi avant qu'il fut forcé de donner la bataille, & il la perdit. Il eſt vrai que la déroute ne fut pas grande, & que le déſordre des troupes de Dion vint plus de leur méſintelligence, que de la valeur de leurs ennemis. Dion ſe préparoit à un ſecond combat, & il diſpoſoit & rangeoit déja ſes troupes, les animant & les encourageant par ſes diſcours. Mais, à l'entrée de la nuit, on vint l'avertir

qu'Héraclide avoit mis à la voile avec toute ſa flotte, & qu'il alloit à Syracuſe, réſolu de s'emparer de la ville, & de lui en défendre l'entrée.

Sur le champ, il choiſit dans ſa cavalerie ce qu'il y avoit de meilleur & de plus déterminé, & marcha toute la nuit avec tant de diligence, que le lendemain ſur la troiſième heure du jour il arriva aux portes de Syracuſe, après avoir fait une marche de ſept cens ſtades. Héraclide, voyant que tous les efforts qu'il avoit faits pour le devancer avec ſa flotte avoient été inutiles; & qu'il étoit demeuré derriere, retourna ſur ſes pas; & errant çà & là ſans tenir de route certaine & ſans avoir aucun but, il rencontra par hazard un capitaine Spartiate. Cet officier alla trouver Dion, & ménagea le raccommodement d'Héraclide avec lui, ſous les ſermens les plus forts, & les aſſurances les plus grandes qu'Héraclide donna de ſa ſoumiſſion & de ſon obéiſſance, ſermens auxquels le capitaine Spartiate intervint, & qu'il ſcella en jurant lui-même qu'il vengeroit Dion & qu'il puniroit Héraclide, ſi jamais il lui arrivoit d'attenter contre Dion & de violer la foi jurée.

Ces ſermens étoient de foibles liens pour un homme ſans probité & ſans bonne foi. Et en effet Héraclide ne tarda pas à recommencer ſes menées. Il ſe remit à flatter & à careſſer le peuple. D'abord, Dion l'ayant envoyé appeller au conſeil, il répondit qu'il ne vouloit pas y aller, & qu'étant ſimple particulier, il ſe trouveroit à l'aſſemblée avec ſes concitoyens quand elle ſeroit convoquée; enfin, il fit un crime à Dion de n'avoir pas raſé la citadelle, & d'avoir arrêté le peuple qui vouloit aller ouvrir le tombeau de Denys, en tirer le cadavre & le jetter dehors, & d'avoir fait venir de Corinthe des gens qui l'aidaſſent de leurs conſeils & qui gouvernaſſent avec lui, dédaignant de ſe ſervir de ſes concitoyens.

En effet, Dion avoit appellé des Corinthiens, dans l'eſpérance que, par leur ſecours, il viendroit plus facilement à bout d'introduire la forme de gouvernement qu'il avoit imaginée. Et alors comme il prévoyoit qu'Héraclide s'oppoſeroit à ſon deſſein, & qu'il le connoiſſoit d'ailleurs pour un homme turbulent, brouillon, léger & ſéditieux, il lâcha la main à ceux qu'il avoit autrefois empêchés de le tuer, & leur permit de le faire. Ils allerent donc dans ſa maiſon où ils le tuerent. Les Syracuſains furent fort affligés de ſa mort; mais, comme Dion lui fit des funérailles magnifiques, qu'il ſuivit ſon convoi avec toute ſon armée, & qu'enſuite il harangua le peuple, ils s'appaiſerent & lui pardonnerent ce meurtre, perſuadés qu'il n'étoit pas poſſible que la ville n'eût été continuellement agitée de troubles & de

ſéditions, tant qu'Héraclide & Dion auroient gouverné enſemble. La mort d'Héraclide doit être placée vers l'an 354 avant J. C.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*a*) gouvernoit avec Soſiſtrate la République de Syracuſe, l'an 317 avant l'Ere chrétienne. Diodore de Sicile dit de ces deux gouverneurs, que c'étoient deux hommes qui avoient paſſé leur vie dans les meurtres, dans les trahiſons, & dans toutes ſortes d'impiétés & d'injuſtices. Quel portrait! On avoit aſſocié à leurs fonctions Agathocle, qui, fruſtré par la jalouſie de Soſiſtrate des diſtinctions qui lui étoient dues, quitta le païs & ſe retira en Italie. Là il fit quelques recrues de bandits, & porta du ſecours à ceux de Rhege, à qui Héraclide & Soſiſtrate faiſoient la guerre. Dans la ſuite, Syracuſe ayant dépoſſédé Héraclide & Soſiſtrate de leur titre & de leurs fonctions, Agathocle revint dans ſa patrie.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*b*) fils d'Agathocle; il accompagna ſon pere en Afrique, où il alloit porter la guerre aux Carthaginois. Mais, Agathocle ayant quitté ſecrétement l'armée pour s'en retourner en Sicile, les ſoldats indignés de cette lâche déſertion, s'en vengerent ſur Héraclide & ſon frere Archagathe, qu'ils égorgerent l'an 307 avant J. C.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*c*) l'un des miniſtres & des confidens de Philippe, roi de Macédoine, étoit haï & déteſté des peuples à cauſe de ſes rapines & de ſes concuſſions, & leur avoit rendu le gouvernement fort odieux. Il étoit d'une fort baſſe naiſſance, originaire de Tarente où il avoit exercé les plus bas miniſtères, & d'où il avoit été chaſſé pour avoir voulu livrer la ville aux Romains. Il alla ſe jetter entre leurs bras. Mais, bientôt il trama une nouvelle trahiſon contre ceux qui lui donnoient un aſyle, entretenant des intelligences avec les principaux de Tarente & avec Annibal. Son intrigue fut découverte, & il ſe réfugia chez Philippe, qui, ayant trouvé en lui de l'eſprit, de la vivacité, de la hardieſſe, & avec cela une ambition démeſurée, que les plus grands crimes n'effrayoient point, ſe l'étoit attaché particulièrement, & lui avoit donné toute ſa confiance. Digne inſtrument d'un Prince, qui étoit lui-même ſans probité & ſans honneur!

Héraclide, dit Polybe, avoit apporté en naiſſant toutes les diſpoſitions imaginables pour devenir un grand ſcélérat. Dès ſa plus tendre jeuneſſe, il s'étoit livré aux plus infames proſ-

(*a*) Diod. Sicul. pag. 672.
(*b*) Juſt. L. XXII, c. 5, 8.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 16. L. XXXII. c. 5. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 471, 472. Hiſt. Rom. T. IV. pag. 125, 126.

titutions. Fier & terrible à l'égard de ceux qui lui étoient inférieurs, il ſe montroit bas & rampant adulateur à l'égard de ceux qui étoient au-deſſus de lui. Il avoit un ſi grand crédit auprès de Philippe, que, ſelon le même Auteur, il fut preſque la cauſe de la ruine entière d'un ſi puiſſant Royaume, par le mécontentement général que ſes injuſtices & ſes violences y exciterent. Le Roi le fit arrêter & mettre en priſon, ce qui cauſa une joie univerſelle parmi les peuples. Comme il ne nous reſte que quelques fragmens de Polybe ſur ce ſujet, l'hiſtoire ne nous apprend point ce que devint Héraclide, ni s'il eut une fin digne de tous ſes crimes.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, (*a*) Ἡρακλείδης, l'un des meurtriers du roi Cotys, ſelon Démoſthene.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*b*) capitaine, qui, de concert avec Archébius, livra la ville de Byzance à Thraſybule.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*c*) ſurnommé de Byzance, ſans doute parce qu'il étoit de cette ville, fut député par le Roi Antiochus vers les Romains, pour leur demander la paix, l'an 190 avant J. C. Les Romains étoient alors campés ſur les bords de l'Helleſpont. Héraclide, ſuivant les ordres de ſon maître, ne voulut point ſe préſenter au conſul L. Cornélius Scipion, qu'il n'eût parlé auparavant à ſon frere P. Scipion l'Africain, qui n'avoit pas encore joint l'armée. Il eſpéroit beaucoup d'un tel médiateur, outre que ſa généroſité naturelle, ſa grandeur d'ame, & la gloire dont il étoit comblé, le rendoient plus acceſſible & plus traitable que tout autre; & il n'y avoit point de nation qui ne ſçût comment il avoit uſé de ſes victoires en Eſpagne & en Afrique. Et ce qui fortifioit encore toutes ces raiſons, c'eſt que le fils de ce général étoit actuellement priſonnier entre les mains d'Antiochus. Dès qu'il fut arrivé au camp, il demanda audience au conſul.

Ce dernier aſſembla ſon conſeil, où Héraclide parla en ces termes. » Le peu de ſuccès » qu'ont eu les ambaſſades qui » ont été ci-devant envoyées » de part & d'autre au ſujet » de la paix, eſt une raiſon » pour moi d'eſpérer que celle-» ci réuſſira heureuſement. » Car, juſqu'ici toute la diffi-» culté a roulé ſur les villes » de Smyrne, de Lampſaque, » d'Alexandrie dans la Troa-» de, & de Lyſimachie en Eu-» rope. Aujourd'hui le Roi a » déja cédé Lyſimachie, afin

(*a*) Demoſth. Orat. in Ariſtoc. pag. 744.

(*b*) Demoſth. Orat. in Leptin. pag. 549.

(*c*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 34. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 564, 565. Hiſt. Rom. Tom. IV. pag. 305. *& ſuiv.*

» que vous ne puiſſiez pas lui » reprocher qu'il poſsède rien » en Europe. Il eſt prêt à » abandonner les villes qu'il » tient encore en Aſie, & » celles mêmes que vous voudriez tirer de ſes mains, » parce qu'elles ont pris votre parti. Enfin, il offre encore de vous rendre la moitié des frais que vous avez » été obligés de faire pour » cette guerre. » Telles étoient les conditions de paix qu'il propoſoit. Dans le reſte de ſon diſcours, il exhortoit les Romains » à ſe ſouvenir de la » viciſſitude des choſes humaines, à uſer modérément de » leur proſpérité, & à ne point » inſulter les autres dans le » malheur. Qu'ils bornaſſent à » l'Europe un empire qui n'étoit déjà que trop immenſe. » Qu'ils auroient plus de peine » à en conſerver toutes les » parties, qu'ils n'en avoient » eu à les acquérir l'une après » l'autre. Qu'après tout, s'ils » s'obſtinoient à enlever encore au Roi quelque portion » de l'Aſie, pourvu qu'ils la » déſignaſſent de façon à ne » laiſſer aucune équivoque, il » ſouffriroit, pour le bien de » la paix & de la concorde, » que leur cupidité & leur ambition l'emportaſſent ſur ſa » modération & ſon déſintéreſſement. » Les Romains trouverent trop médiocres ces offres qui paroiſſoient à l'Ambaſſadeur plus que ſuffiſantes, pour obtenir la paix. Car, il leur paroiſſoit que le Roi devoit payer tous les frais d'une guerre qu'il avoit occaſionnée; & qu'il devoit retirer ſes garniſons non ſeulement de l'Eolide & de l'Ionie, mais encore de toutes les villes Grecques de l'Aſie, afin qu'on pût dire que la Grece entiere avoit été miſe en liberté; ce qui ne pouvoit s'exécuter, à moins que le Roi ne bornât ſon Empire au mont Taurus, en abandonnant tout ce qui étoit au-delà.

Héraclide, trouvant injuſtes les conditions qu'on lui propoſoit dans le conſeil, réſolut de ſonder l'eſprit de Pub. Scipion, comme ſon maître le lui avoit recommandé; & avant toutes choſes, il l'aſſura que le Roi lui renverroit ſon fils ſans rançon; & jugeant fort mal, & du caractère de l'Africain en particulier, & des mœurs des Romains en général, il lui promit de la part d'Antiochus une ſomme conſidérable, & juſqu'à la moitié de ſes États, où il ne conſerveroit que le nom de roi de plus que lui, s'il pouvoit lui faire obtenir la paix. Quand il eut ceſſé de parler: » Je ſuis moins étonné, lui répondit P. Scipion, que vous » ne connoiſſiez ni les Romains, » ni moi à qui on vous envoie, » quand je vois que vous ne » connoiſſez pas même la fortune de celui de la part de » qui vous êtes venu. Il falloit » conſerver Lyſimachie, ſi » vous vouliez nous diſputer

» l'entrée de la Cherſonneſe ; » & nous fermer le paſſage de » l'Helleſpont, ſi vous aviez » deſſein de nous propoſer la » paix, comme à des ennemis » qui ſont en peine du ſuccès » de la guerre. Mais, après » qu'Antiochus nous a laiſſé » paſſer en Aſie, après qu'il » s'eſt laiſſé mettre le frein, » & impoſer le joug, peut-il » eſpérer qu'il traitera d'égal » à égal avec un peuple dont » il ne peut ſe diſpenſer de re- » cevoir la loi? Pour moi je » recevrai mon fils comme le » don le plus précieux que je » puiſſe tenir de la généroſité » du Roi. A l'égard des autres » biens qu'il m'offre, faſſent les » Dieux que ma fortune n'en » ait jamais beſoin ; mais, je » puis vous aſſurer que mon » cœur ne les déſirera jamais. » Si Antiochus, pour un bien- » fait particulier, n'exige de » moi qu'une reconnoiſſance » particulière, je lui ferai con- » noître que je ne ſuis point in- » grat. Mais, je ne veux ni re- » cevoir de lui, ni lui rendre » aucun ſervice qui intéreſſe la » République. Quant à pré- » ſent, tout ce que je puis lui » donner, c'eſt un conſeil bon » & fidele. Allez, dites lui de » ma part qu'il renonce à la » guerre, & ne refuſe aucune » des conditions qu'on lui » propoſe. » Le Roi ne fut point touché de ces remontrances. Il étoit perſuadé qu'il ne riſquoit rien à faire la guerre à des ennemis, qui, avant que de combattre, lui impoſoient déjà les mêmes loix, que s'ils l'avoient vaincu. Ainſi, ſans plus parler de paix, il ne ſongea qu'à ſe préparer à la guerre.

Au reſte, quelques-uns trouvent peu de vraiſemblance dans tout ce qui ſe paſſa entre Héraclide & les Romains. Il leur paroît qu'il y a trop de hauteur dans le procédé des uns, & trop de baſſeſſe dans celui d'Antiochus. Etoit-il aſſez abattu pour céder tant de villes & de païs, offrir au peuple Romain des ſommes ſi conſidérables, & à P. Scipion en particulier, juſqu'à la moitié de ſon Royaume, le tout pour obtenir une paix qui devoit le couvrir de confuſion ?

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης (*a*) fut un des grands favoris d'Antiochus Epiphane. Il étoit tréſorier de la province de Babylone, pendant que Timarque ſon frere, autre favori, en étoit gouverneur. A l'avenement de Démétrius Soter à la couronne, les deux freres ayant été convaincus de malverſation & d'autres crimes, Timarque fut exécuté ; & Héraclide s'étant ſauvé, alla demeurer à Rhodes. Pendant ſon ſéjour dans cette iſle, il fut employé par Ptolémée Philométor, Attale & Ariarathe, pour dreſſer quelqu'un à jouer la

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. T. V. p. 170, 174.

perſonne de fils d'Antiochus Epiphane. Il choiſit pour cet effet un jeune homme, nommé Bala, connu dans l'hiſtoire ſous le nom d'Alexandre Bala. Il le façonna & l'inſtruiſit parfaitement, de manière qu'il le rendit fort propre à faire le rôle qu'on lui deſtinoit. *Voyez* Alexandre Bala.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, Athlete, natif d'Alexandrie. *Voyez* Apollonius ſon compatriote.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*a*) fameux Statuaire, étoit de la Phocide.

## *GENS DE LETTRES du nom d'Héraclide.*

HÉRACLIDE, *Heraclides*, (*b*) Ἡρακλείδης, Auteur d'un petit Traité des choſes incroyables. Cet Héraclide étoit regardé dans l'antiquité, comme un homme qui aimoit le merveilleux, & qui ne ſe plaiſoit qu'à raconter des choſes extraordinaires, & même quelquefois hors de toute vraiſemblance. Il y en a qui nomment Héraclide, l'Auteur du traité des choſes incroyables.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, (*c*) Ἡρακλείδη, fameux Philoſophe, ſurnommé de Pont, ou le Pontique, Ποντικὸς, étoit fils d'Euphron ou d'Euthyphron natif d'Héraclée, ville de ce païs-là, & qui ſe diſoit iſſu de Damis, l'un des conducteurs de la colonie Thébaine, qui bâtit Héraclée. Il vint s'établir à Athenes, où il fut diſciple de Speuſippe, enſuite des Pythagoriciens, puis de Platon, qui, pendant ſon voyage de Sicile, lui laiſſa la conduite de ſon école; & enfin d'Ariſtote.

Sa Philoſophie ne le rendoit pas ennemi des commodités de la vie, ſur-tout de la propreté dans les habits; & il étoit ordinairement vêtu des plus fines étoffes. Il avoit dans ſa preſtance & dans ſa démarche quelque choſe de vénérable & de pompeux; d'où quelques-uns prenoient occaſion d'équivoquer ſur ſon ſurnom de *Pontique*, en l'appellant Héraclide Pompique. On dit que Python & lui délivrerent de la tyrannie Héraclée leur patrie & la Thrace, en tuant Cotys, qui s'en étoit emparé; ce qui fit beaucoup d'honneur à notre Philoſophe. Mais, ſa vanité mal entendue le déshonora auprès de ſes compatriotes.

Il nourriſſoit chez lui depuis longtems un ſerpent, qu'il avoit eu ſoin d'apprivoiſer. Se voyant près de mourir, il chargea un de ſes amis de brûler ſecrétement ſon cadavre, & de faire paroître en ſa place le ſerpent

(*a*) Diog. Laert. p. 364.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. pag. 62. Tom. V. pag. 250, 251. T. X. p. 66.
(*c*) Diog. Laert. pag. 358. *& ſeq.* Suid. T. I. pag. 1195. Plut. T. I. p. 96. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Belles Lett. Tom. IX. pag. 5. T. X. pag. 160. *& ſuiv.*

ſur le lit, en publiant qu'Héraclide étoit monté vers les Dieux, qui avoient ainſi transformé ſon corps. Au milieu de la pompe funebre, où les uns pleuroient Héraclide, & les autres célébroient ſes louanges, le ſerpent excité par le bruit ſortit tout-à-coup de deſſous le poêle; ce qui effraya pluſieurs des aſſiſtans. Mais, la momerie fut bientôt découverte, à la honte du défunt; & c'eſt ſur quoi il nous reſte quelques Epigrammes ſatyriques. Suidas raconte le même fait; mais avec des variétés dans les circonſtances. D'autres aſſurent que pour perſuader aux hommes ſon immortalité, il étoit diſparu en ſe précipitant dans un puits.

Hermippe, cité par Diogene Laërce, fait périr Héraclide d'une maniere différente, mais auſſi peu honorable pour lui. Il rapporte que dans une famine des plus preſſantes, les habitans d'Héraclée ayant envoyé conſulter l'Oracle de Delphes ſur le remede à un ſi grand mal, Héraclide, à force d'argent, gagna les Députés & la Pythie elle-même, pour lui faire prononcer de la part du Dieu, que le ſeul moyen de faire ceſſer la famine, étoit d'honorer publiquement d'une couronne Héraclide, & de le révérer après ſa mort comme un héros; mais que le peuple s'étant aſſemblé au théâtre pour ce couronnement, Héraclide y fut frappé d'apoplexie; & que les Députés, ainſi que la Pythie, périrent tous malheureuſement.

A ces ſupercheries miſes ſur le compte d'Héraclide, on en joint d'une autre eſpece, & qui ne le flétriſſent pas moins, en qualité d'homme de lettres; c'eſt-à-dire qu'on l'accuſe de s'être approprié les ouvrages d'autrui, & d'avoir publié quelques-uns des ſiens ſous des noms illuſtres. C'eſt de quoi l'on peut voir un détail plus circonſtancié dans Diogene Laërce, qui d'ailleurs, pour caractériſer le ſtyle de cet Ecrivain, le place dans le genre médiocre, en lui attribuant beaucoup de netteté, & beaucoup de cet agrément, qui ſoutient l'attention du lecteur, & l'engage à continuer ſa lecture.

Outre les ſciences philoſophiques, dont il fit ſon capital, il cultiva les belles lettres & l'hiſtoire, & compoſa en ces divers genres grand nombre d'ouvrages, dont il ne nous reſte que les titres & quelques fragmens. Parmi ces ouvrages ſe trouvoient quelques livres touchant la muſique. Athénée en cite le troiſième. Cependant, Diogene Laërce, dans la vie de ce Philoſophe, où eſt un dénombrement de ſes écrits, ne compte que deux livres ſur la muſique. Il eſt vrai que dans l'article qui précede immédiatement, on lit: *Traités de muſique, à propos de ce qui s'en trouve chez Euripide & chez Sophocle, en trois livres*; ce qui joint aux deux autres en feroit cinq.

Peut-être y a-t-il faute dans le texte. C'eſt ſur quoi les Commentateurs de Diogène Laërce ne fourniſſent aucun éclairciſſement, & c'eſt ce qu'ils n'ont pas même remarqué. Quoi qu'il en ſoit, Porphyre, dans ſes Commentaires ſur les Harmoniques de Ptolémée, cite un paſſage touchant *la muſique inventée & cultivée par Pythagore*, lequel paſſage eſt tiré d'Héraclide de Pont dans ſon introduction à la muſique. Etoit-ce un ouvrage différent de celui que Plutarque allegue ſous le titre de Συναγωγὴ τῶν ἐν Μουσικῇ? Il y a quelque apparence; & en ce cas, ce ſera l'un des deux Traités marqués dans la liſte de Diogene Laërce.

On attribue à Héraclide de Pont l'invention du ſyſtême du mouvement de la terre ſur ſon axe, adopté par Copernic. On dit auſſi qu'il avoit embraſſé l'opinion de ceux qui enſeignoient que chaque étoile étoit un monde, qui renfermoit une terre, un air, & un éther.

Quant aux allégories ſur Homère, que Voſſius croit qu'on lui attribue, cet ouvrage eſt d'un autre que de lui, puiſqu'on y allegue des Auteurs qui lui ont été poſtérieurs.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*a*) du même païs que le précédent, Grammairien, qui prit les leçons de Didyme d'Alexandrie. Ayant appris qu'Aper, diſciple d'Ariſtarque, étoit célebre à Rome, & qu'il parloit ſouvent très-mal de Didyme, il compoſa en vers ſaphiques ou phaléciques trois livres très-difficiles à entendre. Il les porta enſuite à Rome, où il les montra à Aper; & ayant établi ſon ſéjour dans cette ville, il y enſeigna ſous l'empire de Claude & de Néron. Il compoſa auſſi pluſieurs ouvrages en vers Héroïques.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*b*) natif de Cumes, avoit écrit une hiſtoire de Perſe en cinq livres.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*c*) Orateur, qui étoit auſſi natif de Cumes, compoſa des traités de Rhétorique.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*d*) Alexandrin, fut Auteur de ſix livres des ſucceſſions. Quelques-uns croyent que celui-ci eſt le même qu'Héraclide qui eſt ſurnommé *Lembus*, & fils de Sérapion; & que ce livre des ſucceſſions des Philoſophes, eſt l'abrégé d'un plus grand ouvrage que Socion avoit compoſé ſur ce ſujet.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*e*) compatriote du précédent, avoit écrit des propriétés perſiques.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*f*) Dialecticien,

(*a*) Diog. Laert. p. 363. Suid. Tom. I. p. 1195.
(*b*) Diog. Laert. p. 363.
(*c*) Diog. Laert. p. 363.
(*d*) Diog. Laert. p. 363. Suid. Tom. I. p. 1195.
(*e*) Diog. Laert. p. 363.
(*f*) Diog. Laert. p. 363, 364.

étoit de Bargylies. Il écrivit contre Épicure.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, (*a*) Ἡρακλείδης, médecin qui étoit d'Hicésium.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*b*) autre médecin. Celui-ci étoit de Tarente. C'étoit un médecin empirique.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡράκλειδις, (*c*) donna des préceptes de la Poësie.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*d*) Poëte, qui fit des épigrames fort ingénieuses.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*e*) Magnésien, qui écrivit la vie de Mithridate.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδη, (*f*) fut auteur d'un Traité d'Astrologie.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, (*g*) Ἡρακλείδης, natif de Tennum, vivoit du tems de Cicéron. Cet Orateur, dans son oraison pour L. Flaccus, parle de ce Tennite d'une façon peu avantageuse, lorsqu'il l'appelle *Hominem ineptum & loquacem.* Il ajoûte ensuite un mot sur sa prétendue science & son ambition, qu'il tourne en ridicule.

Outre ces Héraclides, dont Diogène Laërce fait mention, il y a eu plusieurs autres Auteurs du même nom, peu connus, parmi lesquels est un Héraclide de Crete, qui avoit écrit un traité des isles & villes de Grece. Si l'on en croit Jonsius, il y a eu plus de trente Écrivains du nom d'Héraclide; mais, M. Fabricius en a rassemblé plus de cinquante dans sa bibliotheque Grecque.

HÉRACLIDES, *Heraclidæ*, Ἡρακλεῖδαι, (*h*) nom que l'on a donné aux descendans d'Hercule. Lucien met leur Histoire au nombre des fictions; mais, on ne voit pas sur quel fondement. Considérée en elle-même, elle est probable, & de nature à s'être transmise à la postérité; d'ailleurs, elle se trouve attestée par les traditions particulières de divers peuples, & elle a même une liaison naturelle avec des faits constans. Voici cette Histoire abrégée.

Après qu'Hercule eut été reçu au nombre des dieux, ses enfans demeurerent à Trachine chez le roi Ceyx. Cependant, Hyllus & quelques autres de ses freres étant devenus grands, Eurysthée craignit qu'ils ne le chassassent du royaume de Mycenes qu'il possédoit, & il résolut de faire sortir de la Grece

(*a*) Diog. Laert. p. 364.
(*b*) Diog Laert. p. 364.
(*c*) Diog. Laert. p. 364.
(*d*) Diog. Laert. p. 364.
(*e*) Diog. Laert. p. 364.
(*f*) Diog. Laert p. 364.
(*g*) Cicer. Orat. pro L. Flac. c. 33.
(*h*) Diod. Sicul. pag. 181, 182. Paus. pag. 76, 108, 117, 159, 220, 292, 461. Herod. L. IX. c. 26. Plut. Tom. I. pag. 10. 40. Strab. pag. 333, 354. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 71, 72. Tom. VII. pag. 89. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III, p. 401. Tom. VI. pag. 106, 165.

tous les enfans d'Hercule. Il manda donc au roi Ceyx de bannir de ſon royaume les Héraclides, les enfans de Licymnius, Iolaüs & tous les Arcadiens qui avoient combattu ſous Hercule ; & qu'en cas qu'il ne le voulût pas faire, il lui déclareroit la guerre. Les Héraclides & ceux qui étoient de leur ſuite, voyant qu'ils n'étoient pas en état de ſoutenir la guerre contre Euryſthée, s'exilerent volontairement de Trachine. Ils allerent ſucceſſivement dans pluſieurs autres grandes villes très-puiſſantes, demandant qu'on voulût bien les agréer pour habitans. Mais, aucunes d'elles n'ayant oſé le faire, les ſeuls Athéniens guidés par leur équité naturelle, les reçurent volontiers. Ils leur aſſignerent pour demeure à eux & à toute leur ſuite Tricorynthe qui étoit un des quatre quartiers de l'Attique, appellée pour cette raiſon là même Tétrapole.

Quelque tems après, les enfans d'Hercule ſe trouvant forts & nombreux, & la gloire de leur pere leur enflant déjà le cœur ; Euryſthée qui les craignoit, mena contre eux une puiſſante armée. Mais, les Héraclides ſecourus par les Athéniens, & commandés par Iolaüs, neveu d'Hercule, par Théſée & par Hyllus, vainquirent Euryſthée en bataille rangée, & lui tuerent un grand nombre de ſoldats. Euryſthée lui-même fut tué par Hyllus, fils d'Hercule, ſon char s'étant rompu ſous lui lorſqu'il s'enfuyoit ; & tous ſes enfans périrent dans cette bataille. Cet heureux ſuccès ayant attiré dans l'armée des Héraclides un grand nombre de ſoldats, ils entrerent dans le Péloponnèſe, ſous la conduite d'Hyllus, & s'en rendirent maîtres. Mais, la peſte ayant commencé à déſoler leur armée, on conſulta l'oracle, & on apprit qu'étant entrés trop tôt dans ce païs, ils ne pouvoient la faire ceſſer que par leur ſortie, & ils obéirent à l'oracle.

Y étant rentrés trois ans après, ſuivant l'interprétation qu'ils avoient faite de la réponſe de l'oracle, qui leur avoit dit d'attendre le troiſième fruit, Atrée leur oppoſa ſes troupes, & leur livra le combat, où Thomacus, l'un des chefs des Héraclides, fut tué. Hyllus, voyant que la guerre tiroit en longueur, envoya aux ennemis un cartel de défi, pour ſe battre contre quiconque ſe préſenteroit, à condition que s'il demeuroit victorieux, Atrée ſeroit obligé de céder la couronne aux Héraclides, ſes légitimes ſucceſſeurs ; & que s'il étoit vaincu, ſes deſcendans ne pourroient rentrer dans le Péloponnèſe, que quatre-vingts ou cent ans après. D'autres réduiſent beaucoup ce nombre, puiſqu'ils ne mettent que cinquante ans. Quoi qu'il en ſoit, Echémus, roi de Tégée en Arcadie, ſe préſenta au

combat, tua Hyllus, & obligea, ſelon le traité, les Héraclides à ſortir du Péloponnèſe, & Atrée demeura roi de Mycènes.

Cléodée fils d'Hyllus tenta inutilement quelque tems après d'y rentrer; Ariſtomaque ſon fils perdit la vie dans cette entrepriſe. Ses trois autres fils, Téménès, Chreſphonte & Ariſtodeme, ayant équipé une flotte à Naupacte, tenterent de rechef la même entrepriſe, tant cette conquête leur tenoit à cœur. Pendant qu'on aſſembloit les troupes, Arnus, fameux Devin de ce tems-là, arriva à Naupacte; mais Hippotès, fils de Phylas, & petit-fils d'Hercule, qui le prit pour un eſpion, l'ayant tué, la peſte commença à ravager le camp. L'oracle fut conſulté ſuivant la coutume, & on apprit qu'Apollon vengeoit par ce fléau la mort de ſon Devin, & que pour appaiſer ce Dieu il falloit bannir le meurtrier, & établir des jeux funebres à l'honneur d'Arnus; ce qui fut exécuté, & ces jeux furent fort célebres dans la ſuite, ſur-tout à Lacédémone.

Les Héraclides, ſongeant enſuite à mettre à la voile, voulurent avant leur départ conſulter l'oracle, qui leur ordonna de prendre pour chef une perſonne qui auroit trois yeux. Le borgne Oxilus, Etolien de naiſſance, qu'ils trouverent en leur chemin, monté ſur ſon cheval, fut réputé être celui que les Dieux avoient marqué pour les conduire, & ils le choiſirent pour chef. Celui-ci qui ne manquoit pas de courage, animé d'ailleurs par l'eſpérance d'avoir pour ſon partage l'Elide qu'on lui promettoit, preſſa leur départ; & leur flotte étant bientôt en état, ils firent une deſcente dans le Péloponnèſe. Les Achéens & les Ioniens, qui avoient tiré leurs noms d'Ion & d'Achéus, fils de Xuthus, occupoient alors cette province. Les Héraclides les chaſſerent d'Argos, de Lacédémone & de Mycenes, & partagerent entre eux ces trois villes; Téménès eut la première, Ariſtodeme eut la ſeconde, & Mycenes échut à Creſphonte, qui dans la ſuite ſe rendit auſſi maître de Meſſene, d'où il chaſſa les deſcendans de Neſtor, Alcméon & Péon, qui allerent ſe réfugier à Athenes. Son fils Epitus lui ſuccéda à la couronne de Meſſene, & donna le nom d'Epitides aux Rois ſes ſucceſſeurs. Le Borgne Oxilus eut l'Elide qu'on lui avoit promiſe; Ephitus qui renouvella les jeux Olympiques, eſt connu parmi ſes deſcendans. Lacédémone reſta aux deux enfans d'Ariſtodeme, Euryſthene & Proclès; ce qui fit deux ſucceſſions de rois Spartiates, qui y regnerent longtems. Les Anciens habitans d'Argos & de Lacédémone s'établirent dans les villes que les Ioniens poſſédoient dans l'Egialie,

thalie, qu'ils nommèrent Achaïe.

Quelque tems après, Alétès, l'un des Héraclides, exilé parce que ſon pere Hippotès avoit tué à Naupacte le Devin Arnus, s'empara de Corinthe que les deſcendans de Siſyphe avoient poſſédée juſqu'alors.

Ainſi fut peuplé preſque tout le Péloponnèſe des ſucceſſeurs d'Hercule, qui en avoient été exclus par les Pélopides.

Toutes ces révolutions n'arriverent pas, comme on le voit, dans le même tems. Après la mort d'Hercule, Hyllus & les autres Héraclides demeurerent un ou deux ans à Trachine. Obligés de ſortir de-là, ils ſe retirerent à Athenes où ils furent encore quelque tems; & ce ne fut qu'au bout de huit ans qu'Euryſthéee, ennemi irréconciliable du nom d'Hercule, vint les attaquer. Cette guerre dura trois ans, & il fut tué la quatrième année.

Ce retour des Héraclides dans le Péloponneſe, arrivé 80 ans après la priſe de Troye, fait une des principales époques de l'hiſtoire des Grecs, & celle qui eſt la mieux marquée dans leurs annales. Sans ce qu'on vient de dire, il eſt bien difficile de connoître cette partie de la Grece qu'on appelloit le Péloponnèſe, qui renfermoit pluſieurs petits royaumes, auxquels les deſcendans d'Hercule fournirent des Rois pendant une longue ſuite de Générations.

HÉRACLIDES, *Heraclidæ*, Ἡρακλεῖδαι, nom donné à une partie des rois de Lydie. *Voyez* Lydie.

HÉRACLIEN, *Heraclianus*, (*a*) fut envoyé par Gallien en Orient contre les Perſes. Mais, au lieu de leur faire la guerre, il attaqua Zénobie, & vaincu par cette Princeſſe, il fut obligé de s'en retourner avec les débris de ſon armée défaite & rompue. Quand il fut revenu d'Orient, comme il étoit Préfet du Prétoire, il conſpira contre Gallien, & lui ôta l'empire avec la vie. Ses principaux complices furent Marcien & Claude. Ce dernier fut élu Empereur en la place du Prince qu'on venoit de tuer.

HÉRACLIES, *Heraclia*, (*b*) nom de deux coupes, qui avoient été faites avec beaucoup d'art par Mentor. Cicéron fait mention de ces deux coupes dans une de ſes oraiſons contre Verrès.

HÉRACLION, *Heraclion*, ou pierre d'Héraclée, nom donné par les Anciens à la pierre de touche & quelquefois à l'aimant. Il s'en trouvoit beaucoup près de la ville d'Héraclée en Lydie.

HÉRACLITE, *Heraclitus*;

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. p. 467, 475, 476.

(*b*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 38.

Ηράκλειτος, (a) célebre Philoſophe, fils de Blyſon, ou, ſelon d'autres, d'Héracion, naquit à Éphèſe. Il connut le bonheur, puiſqu'il aima la vie retirée; dès ſon enfance, il donna des marques d'une pénétration ſingulière; il ſentit la néceſſité de s'étudier lui-même, de revenir ſur les notions qu'on lui avoit inſpirées, ou qu'il avoit fortuitement acquiſes, & il ne tarda pas à s'en avouer la vanité.

Ce premier pas lui fut commun avec la plûpart de ceux qui ſe ſont diſtingués dans la recherche de la vérité; & il ſuppoſe plus de courage qu'on ne penſe.

L'homme, indolent, foible & diſtrait, aime mieux demeurer tel que la nature, l'éducation & les circonſtances diverſes l'ont fait, & flotter incertain pendant toute ſa vie, que d'en employer quelques inſtans à ſe familiariſer avec des principes qui le fixeroient. Auſſi, le voit-on mécontent au milieu des avantages les plus précieux, parce qu'il a négligé d'apprendre l'art d'en jouir. Arrivé au moment d'un repos qu'il a pourſuivi avec l'opiniâtreté la plus continue, & le travail le plus aſſidu, un germe de tourment qu'il portoit en lui même ſecrétement, s'y développe peu à peu & flétrit entre ſes mains le bonheur.

Héraclite, convaincu de cette vérité, ſe rendit dans l'école de Xénophane, & ſuivit les leçons d'Hippaſe, qui enſeignoit alors la philoſophie de Pythagore, dépouillée des voiles dont elle étoit enveloppée.

Après avoir écouté les hommes les plus célebres de ſon tems, il s'éloigna de la ſociété, & il alla dans la ſolitude s'approprier, par la méditation, les connoiſſances qu'il en avoit reçues.

De retour dans ſa patrie, on lui conféra la première magiſtrature; mais, il ſe dégoûta bientôt d'une autorité qu'il exerçoit ſans fruit. Un jour il ſe retira aux environs du temple de Diane, & ſe mit à jouer aux oſſelets avec les enfans qui s'y raſſembloient. Quelques Éphéſiens l'ayant apperçu, trouverent mauvais qu'un perſonnage auſſi grave s'occupât d'une manière ſi peu conforme à ſon caractère, & le lui témoignerent. *O Éphéſiens*, leur dit-il, *ne vaut-il pas mieux s'amuſer avec ces innocens, que de gouverner des hommes corrompus?* Il étoit irrité contre ſes compatriotes qui venoient d'exiler Hermodore, homme ſage & ſon ami; & il ne manquoit aucune occaſion de leur reprocher cette injuſtice.

Né mélancolique, porté à la retraite, ennemi du tumulte & des embarras, il revint des

(a) Diog. Laert. pag. 627. *& ſeq.* Suid. Tom. I. pag. 1196, 1197. Athen. pag. 134, 178, 179. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 469, 470. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 381.

affaires publiques à l'étude de la philoſophie. Darius déſira de l'avoir à ſa cour ; mais, l'ame élevée du Philoſophe réjetta avec dédain les promeſſes du Monarque. Il aima mieux s'occuper de la vérité, jouir de lui-même, habiter le creux d'une roche & vivre de légumes. Les Athéniens auprès deſquels il avoit la plus haute conſidération, ne purent l'arracher à ce genre de vie dont l'auſtérité lui devint funeſte. Il fut attaqué d'hydropiſie ; ſa mauvaiſe ſanté le ramena dans Éphèſe où il travailla lui-même à ſa guériſon. Perſuadé qu'une tranſpiration violente diſſiperoit le volume d'eau, dont ſon corps étoit diſtendu, il ſe renferma dans une étable où il ſe fit couvrir de fumier, ce remede ne lui réuſſit pas ; il mourut le ſecond jour de cette eſpèce de bain, âgé de ſoixante ans.

La méchanceté des hommes l'affligeoit, mais ne l'irritoit pas. Il voyoit combien le vice les rendoit malheureux, & l'on a dit qu'il en verſoit des larmes. Cette eſpèce de commiſération eſt d'une ame indulgente & ſenſible. Et comment ne le ſeroit-on pas, quand on ſçait combien l'uſage de la liberté eſt affoibli dans celui qu'une violente paſſion entraîne, ou qu'un grand intérêt ſollicite ?

Il avoit écrit de la matière, de l'univers, de la république & de la théologie ; il ne nous a paſſé que quelques fragmens de ces différens traités. Il n'ambitionnoit pas les applaudiſſemens du vulgaire ; & il croyoit avoir parlé aſſez clairement, lorſqu'il s'étoit mis à la portée d'un petit nombre de lecteurs inſtruits & pénétrans. Les autres l'appelloient *le Ténébreux*, σκοτεινὸς, & il s'en ſoucioit peu.

Il dépoſa ſes ouvrages dans le temple de Diane. Comme ſes opinions ſur la nature des Dieux n'étoient pas conformes à celles du peuple, & qu'il craignoit la perſécution des Prêtres, il avoit eu la prudence ou plutôt la foibleſſe de ſe couvrir d'un nuage d'expreſſions obſcures & figurées. Il n'eſt pas étonnant qu'il ait été négligé des Grammairiens & oublié des Philoſophes mêmes pendant un aſſez long intervalle de tems ; ils ne l'entendoient pas. Ce fut un Cratès qui publia le premier les ouvrages de notre Philoſophe.

Héraclite floriſſoit dans la ſoixante-neuvième Olympiade. Voici les principes fondamentaux de ſa Philoſophie, autant qu'il nous eſt poſſible d'en juger d'après ce que Sextus Empyricus & d'autres Auteurs nous ont tranſmis.

*Logique d'Héraclite.*

Les ſens ſont des Juges trompeurs ; ce n'eſt point à leur déciſion qu'il faut s'en rapporter, mais à celle de la raiſon.

Quand je parle de la raiſon, j'entends cette raiſon univerſelle, commune & divine, répandue dans tout ce qui nous

environne ; elle eſt en nous, nous ſommes en elle, & nous la reſpirons.

C'eſt la reſpiration qui nous lie pendant le ſommeil avec la raiſon univerſelle, commune & divine que nous recevons dans la veille par l'entremiſe des ſens qui lui ſont ouverts comme autant de portes ou de canaux ; elle ſuit ces portes ou canaux, & nous en ſommes pénétrés.

C'eſt par la ceſſation ou la continuité de cette influence qu'Héraclite expliquoit la réminiſcence & l'oubli.

Il diſoit : Ce qui naît d'un homme ſeul n'obtient & ne mérite aucune croyance, puiſqu'il ne peut être l'objet de la raiſon univerſelle, commune & divine, le ſeul *criterium* que nous ayons de la vérité.

D'où l'on voit qu'Héraclite admettoit l'ame du monde, mais ſans y attacher l'idée de ſpiritualité.

Le mépris aſſez général qu'il faiſoit des hommes, prouve aſſez qu'il ne les croyoit pas également partagés du principe raiſonnable, commun, univerſel & divin.

### *Phyſique d'Héraclite.*

Le petit nombre d'axiomes, auxquels on peut la réduire, ne nous en donne pas une haute opinion. C'eſt un enchaînement de viſions aſſez ſingulières.

Il ne ſe fait rien de rien, diſoit-il.

Le feu eſt le principe de tout ; c'eſt ce qui ſe remarque d'abord dans les êtres.

L'ame eſt une particule ignée.

Chaque particule ignée eſt ſimple, éternelle, inaltérable & indiviſible.

Le mouvement eſt eſſentiel à la collection des êtres, mais non à chacune de ſes parties ; il y en a d'oiſives ou mortes.

Les choſes éternelles ſe meuvent éternellement. Les choſes paſſagères & périſſables ne ſe meuvent qu'un tems.

On ne voit point, on ne touche point, on ne ſent point les particules du feu ; elles nous échappent par la petiteſſe de leur maſſe & la rapidité de leur action. Elles ſont incorporelles.

Il eſt un feu artificiel qu'il ne faut pas confondre avec le feu élémentaire.

Si tout émane du feu, tout ſe réſout en feu.

Il y a deux mondes ; l'un éternel & incréé, un autre qui a commencé & qui finira.

Le monde éternel & incréé fut le feu élémentaire, qui eſt, a été, & ſera toujours, *menſura generalis accendens & extinguens*, la meſure générale de tous les états des corps, depuis le moment où ils s'allument juſqu'à celui où ils s'éteignent.

Le monde périſſable & paſſager n'eſt qu'une combinaiſon momentanée du feu élémentaire.

Le feu éternel, élémentaire,

créateur & toujours vivant, c'eſt Dieu.

Le mouvement & l'action lui ſont eſſentiels ; il ne ſe repoſe jamais.

Le mouvement eſſentiel d'où naît la néceſſité & l'enchaînement des évenemens, c'eſt le deſtin.

C'eſt une ſubſtance intelligente ; elle pénetre tous les êtres, elle eſt en eux, ils ſont en elle, c'eſt l'ame du monde.

Cette ame eſt la cauſe génératrice des choſes.

Les choſes ſont dans une viciſſitude perpétuelle ; elles ſont nées de la contrariété des mouvemens, & c'eſt par cette contrariété qu'elles paſſent.

Un feu le plus ſubtil & le plus liqueſcent a fait l'air en ſe condenſant ; un air plus denſe a produit l'eau, une eau plus reſſerrée a formé de la terre. L'air eſt un feu éteint.

Le feu, l'air, l'eau & la terre d'abord ſéparés, puis réunis & combinés, ont engendré l'aſpect univerſel des choſes.

L'union & la ſéparation ſont les deux voies de génération & de deſtruction.

Ce qui ſe réſout, ſe réſout en vapeur.

Les unes ſont légères & ſubtiles ; les autres peſantes & groſſières. Les premieres ont produit les corps lumineux ; les ſecondes, les corps opaques.

L'ame du monde eſt une vapeur humide. L'ame de l'homme & des autres animaux eſt une portion de l'ame du monde, qu'ils reçoivent ou par l'inſpiration ou par les ſens.

Imaginez les vaiſſeaux concaves d'un côté, & convexes de l'autre. Formez la convexité de vapeurs peſantes & groſſières ; tapiſſez la concavité de vapeurs légères & ſubtiles, & vous aurez les aſtres, leurs faces obſcures & lumineuſes, avec leurs éclipſes.

Le ſoleil, la lune & les autres aſtres n'ont pas plus de grandeur que nous ne leur en voyons.

Quelle différence de la logique & de la phyſique des Anciens & de leur morale ! Ils en étoient à peine à l'a b c de la natute, qu'ils avoient épuiſé la connoiſſance de l'homme & de ſes devoirs.

*Morale d'Héraclite.*

L'homme veut être heureux. Le plaiſir eſt ſon but.

Ses actions ſont bonnes, toutes les fois qu'en agiſſant, il peut ſe conſidérer lui-même comme l'inſtrument des dieux. *Quel principe !*

Il importe peu à l'homme pour être heureux, de ſçavoir beaucoup.

Il en ſçait aſſez s'il ſe connoît & s'il ſe poſſede.

Que lui fera-t-on, s'il mépriſe la mort & la vie ? Quelle différence ſi grande verra-t-il entre vivre & mourir, veiller & dormir, croître ou paſſer ; s'il eſt convaincu que ſous quelque état qu'il exiſte, il ſuit la loi de la nature ?

S'il y a bien réfléchi, la vie ne lui paroîtra qu'un état de mort, & ſon corps le ſépulcre de ſon ame.

Il n'a rien ni à craindre ni à ſouhaiter au delà du trépas.

Celui qui ſentira avec quelle abſolue néceſſité la ſanté ſuccede à la maladie, la maladie à la ſanté, le plaiſir à la peine, la peine au plaiſir, la ſatiété au beſoin, le beſoin à la ſatiété, le repos à la fatigue, la fatigue au repos, & ainſi de tous les états contraires, ſe conſolera facilement du mal, & ſe réjouira avec modération dans le bien.

Il faut que le Philoſophe ſçache beaucoup. Il ſuffit à l'homme ſage de ſçavoir ſe commander.

Sur tout être vrai dans ſes diſcours & dans ſes actions.

Ce qu'on nomme le génie dans un homme eſt un démon.

Nés avec du génie ou nés ſans génie, nous avons ſous la main tout ce qu'il faut pour être heureux.

Il eſt une loi univerſelle, commune & divine, dont toutes les autres ſont émanées.

Gouverner les hommes, comme les Dieux gouvernent le monde, où tout eſt néceſſaire & bien.

Il faut avouer qu'il y a dans ces principes, je ne ſçais quoi de grand & de général, qui n'a pu ſortir que d'ames fortes & vigoureuſes, & qui ne peut germer que dans des ames de la même trempe. On y propoſe par tout à l'homme, les dieux, la nature & l'univerſalité de ſes loix.

Héraclite eut quelques diſciples. Platon, jeune alors, étudia la philoſophie ſous Héraclite, & retint ce qu'il en avoit appris ſur la nature de la matière & du mouvement. On dit qu'Hippocrate & Zénon éleverent auſſi leurs ſyſtêmes aux dépens du ſien.

Mais, juſqu'où Hippocrate s'eſt-il approprié les idées d'Héraclite? C'eſt ce qu'il ſera difficile de connoître, tant que les vrais ouvrages de ce pere de la médecine demeureront confondus avec ceux qui lui ſont fauſſement attribués.

Les traités, où l'on voit Hippocrate abandonner l'expérience & l'obſervation, pour ſe livrer à des Hypotheſes, ſont ſuſpects. Cet homme étonnant ne mépriſoit pas la raiſon; mais, il paroît avoir eu beaucoup plus de confiance dans le témoignage de ſes ſens, & la connoiſſance de la nature & de l'homme. Il permettoit bien au médecin de ſe mêler de Philoſophie, mais il ne pouvoit ſouffrir que le Philoſophe ſe mêlât de médecine. Il n'avoit garde de décider de la vie de ſon ſemblable d'après une idée ſyſtématique. Hippocrate ne fut, à proprement parler, d'aucune ſecte. » Celui, dit-il, qui oſe » parler ou écrire de notre » art, & qui prétend rappeller

» tous les cas à quelques qualités particulières, telles que » le ſec & l'humide, le froid » & le chaud, nous reſſerre » dans des bornes trop étroites, » & ne cherchant dans l'homme » qu'une ou deux cauſes générales de la vie ou de la mort, » il faut qu'il tombe dans un » grand nombre d'erreurs. « Cependant, la philoſophie rationnelle ne lui étoit pas étrangère; & ſi l'on conſent à s'en rapporter au livre des principes & des chairs, il ſera facile d'appercevoir l'analogie & la diſparité de ſes principes, & des principes d'Héraclite.

*Phyſique d'Hippocrate.*

A quoi bon, dit Hippocrate, s'occuper des choſes d'en haut? On ne peut tirer de leur influence ſur l'homme & ſur les animaux, qu'une raiſon bien générale & bien vague de la ſanté & de la maladie, du bien & du mal, de la mort & de la vie.

Ce qui s'appelle le chaud paroît immortel. Il comprend, voit, entend, & ſent tout ce qui eſt & ſera.

Au moment ou la ſéparation des choſes confuſes ſe fit, une partie du chaud s'éleva, occupa les régions hautes, & ſervit d'enveloppe au tout. Une autre reſta ſédentaire, & forma la terre, qui fut froide, ſeche & variable. Une troiſiéme ſe répandit dans l'eſpace intermédiaire, & conſtitua l'atmoſphère. Le reſte lêcha la ſurface de la terre, ou s'en éloigna peu, & ce furent les eaux & leurs exhalaiſons.

Delà Hippocrate, ou celui qui a parlé en ſon nom, paſſe à la formation de l'homme & des animaux, & à la production des os, des chairs, des nerfs, & des autres organes du corps.

Selon cet Auteur, la lumière s'unit à tout, & domina.

Rien ne naît, & rien ne périt. Tout change & s'altere.

Il ne s'engendre aucun nouvel animal, aucun être nouveau.

Ceux qui exiſtent s'accroiſſent, demeurent & paſſent.

Rien ne s'ajoûte au tout. Rien n'en eſt retranché. Chaque choſe eſt coordonnée au tout, & le tout l'eſt à chaque choſe.

Il eſt une néceſſité univerſelle, commune & divine, qui s'étend indiſtinctement à ce qui a volonté, & à ce qui ne l'a pas.

Dans la viciſſitude générale, chaque être ſubit ſa deſtinée; & la génération & la deſtruction ſont un même fait, vu ſous deux aſpects différens.

Une choſe s'accroît-elle, il faut qu'une autre diminue, ame ou corps.

Des parties d'un tout qui ſe réſout, il y en a qui paſſent dans l'homme. Ce ſont des amas ou de feu ſeul, ou d'eau ſeule, ou d'eau & de feu.

La chaleur a trois mouvemens principaux; ou elle ſe retire du dehors au dedans, ou

elle ſe porte du dedans au dehors, ou elle reſte & circule avec les humeurs. Delà le ſommeil, la veille, l'accroiſſement, la diminution, la ſanté, la maladie, la mort, la vie, la folie, la ſageſſe, l'intelligence, la ſtupidité, l'action, le repos.

Le chaud préſide à tout. Jamais il ne ſe repoſe.

L'ordre de la nature eſt des Dieux. Ils ſont tout, & tout ce qu'ils ſont eſt néceſſaire & bien.

On demande d'après ces principes, s'il faut compter Hippocrate au nombre des ſectateurs de l'Athéïſme ? Nous laiſſerons au lecteur à décider cette queſtion.

HÉRACLITE, *Heraclitus*, Ηράκλειτος, (*a*) poëte Élégiaque, dont les talens firent honneur à la ville d'Halicarnaſſe, où il avoit pris naiſſance. Callimaque, avec qui ce Poëte avoit vécu dans une liaiſon intime, pleura ſa mort ; & les vers qu'il fit en cette occaſion nous ont été conſervés par Diogène Laërce. Les élégies d'Héraclite y ſont extrêmement vantées pour leur douceur. Callimaque les déſigne par le mot ἀνθήνεις. « Hôte d'Halicarnaſſe, » dit-il, vous n'êtes plus que » cendre & que pouſſière, mais » vos élégies vivront à jamais; » & le tems, qui détruit tout, » les reſpectera. «

HÉRACLITE, *Heraclitus*, Ηράκλειτος, (*b*) poëte Lyrique, compoſa un poëme à la louange des douze Dieux.

HÉRACLITE, *Heraclitus*, Ηράκλειτος, (*c*) Hiſtorien natif de Lesbos. Il écrivit une Hiſtoire des Macédoniens.

HÉRACLITE, *Heraclitus*, Ηράκλειτος, (*d*) fit un livre de plaiſanteries, après avoir été muſicien.

HÉRACLITE, *Heraclitus*, Ηράκλειτος, (*e*) natif de Tyr, Philoſophe Académicien, prit les leçons de Clitomaque & de Philon, pendant pluſieurs années.

HÉRACLITE, *Heraclitus*, Ηράκλειτος. Sicyonien, compoſa un Traité des pierres, dont Plutarque cite le ſecond livre dans ſon Traité des fleuves, parlant de celui de Scamandre. Léo Allatius a donné au public le livre *de Incredibilibus*, ſous le nom d'un Héraclite. Il avoit tiré de la bibliotheque du Vatican cet ouvrage, qui fut imprimé à Rome l'an 1641. Il a été depuis imprimé à Londres & à Amſterdam. La dernière édition eſt la plus belle. Voſſius croit que l'Auteur pourroit être cet Héraclide, Auteur des Allégories ſur Homère, dont nous avons parlé ci-deſſus.

(*a*) Diog. Laert. pag. 638. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 381, 382.

(*b*) Diog. Laert. pag. 638. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. VII. pag. 381.

(*c*) Diog. Laert. p. 638.

(*d*) Diog. Laert. p. 638.

(*e*) Cicer. de Acad. Quæſt. L. IV. c. 11.

HÉRACLITE, *Heraclitus*; Ἡράκλειτος, (*a*) ſurnommé Scotino, fut un des députés que Philippe, roi de Macédoine, envoya à Annibal, l'an de Rome 537, & 215 avant Jeſus-Chriſt, pour le féliciter de ce qu'il avoit défait les Romains dans trois batailles qu'il leur avoit livrées preſque coup ſur coup.

HÉRACLITE, *Heraclitus*, Ἡράκλειτος, (*b*) interlocuteur d'un dialogue de Lucien. Il n'y a pas de doute que cet Héraclite ne ſoit le fils de Blyſon.

HÉRACLIUM, *Heraclium*; c'eſt le même nom que celui d'Héracléum. *Voyez* Héracléum.

HÉRACLIUS, *Heraclius*, (*c*) fils d'Hiéron, d'une illuſtre naiſſance, étoit le plus riche de Syracuſe, avant l'arrivée de Verrès en Sicile. Mais, cet avare gouverneur, par la plus criante des injuſtices, le dépouilla de tous ſes biens. Cicéron fait un long détail de ce que Verrès lui enleva, tant en argent qu'en meubles. La plus grande partie de la fortune d'Héraclius lui venoit d'un héritage qu'il avoit eu d'un parent, qui portoit le même nom que lui.

HÉRACLIUS, *Heraclius*, (*d*) de la ville de Ségeſte, auſſi d'une illuſtre naiſſance, fut impliqué dans l'affaire de ceux que Verrès fit condamner, ſous prétexte qu'ils avoient livré aux pirates une flotte Romaine. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'Héraclius, n'ayant pu ſe mettre en mer à cauſe d'un mal aux yeux très-conſidérable, eut ordre de celui qui commandoit, de reſter à Syracuſe. Cet homme aſſurément ne livra point la flotte, ne prit pas la fuite par la crainte, ne déſerta point l'armée, ou s'il la déſerta, ce fut ſans doute quand la flotte partit de Syracuſe, car il y étoit alors. On s'en ſeroit donc apperçu quand cette flotte ſortit du port. Cependant, cet homme qui ne devoit point appréhender la plus légère accuſation, fut condamné avec les autres.

HÉRACLIUS, *Heraclius*, (*e*) un des lieutenans de l'empereur Sévère. Ce Prince, voulant porter la guerre en Aſie, envoya devant Héraclius, pour s'aſſurer de la Bithynie.

HÉRACLIUS, *Heraclius*, (*f*) nom d'un mois de l'année Bithynienne. Il n'étoit compoſé que de vingt-huit jours, & dans les années biſſextiles; il en avoit ving-neuf. Ce mois commençoit le 24 Janvier.

HÉRACON, *Heracon*, (*g*) lieutenant d'Alexandre le Grand, fut chargé du gouvernement d'une province. Étant

(*a*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 39.
(*b*) Lucian. T. I. p. 370, 371.
(*c*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 23. & ſeq.
(*d*) Cicer. in Verr. L. VII. c. 87, 93.
(*e*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 60.
(*f*) Recueil. d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. T. II. p. 176.
(*g*) Q. Curt. L. X. c. 1.

revenu depuis à la cour, il y fut ſuivi des députés de ſa province, qui venoient pour l'accuſer. Il avoit eu part à la mort de Parménion. Ce ſervice néanmoins, quoique très-agréable au Roi, n'étoit pas capable d'effacer ou de compenſer ſes crimes ; car, non content d'avoir déſolé les familles par ſes brigandages, il avoit pillé juſqu'au temples & aux ſépulcres; & les dames les plus illuſtres pleuroient avec des larmes de ſang leur pudicité violée. Le Roi, ayant pris connoiſſance de la cauſe, prononça que les accuſateurs avoient oublié un crime, & le plus énorme de tous, qui étoit d'avoir déſeſpéré de ſa vie, parce qu'il n'auroit jamais oſé commettre ces abominations, s'il eût cru, ou ſouhaité, qu'il fût revenu des Indes ; de ſorte qu'il le fit charger de fers, & fit mourir ſix cens ſoldats qui avoient été les inſtrumens de ſa tyrannie.

HERÆENSES, village de Grece dans la Mégaride, ſelon Plutarque.

HERÆUM. *Voyez* Héra.

HERÆUM, *Heræum*, (*a*) lieu près de Leucade, ſelon Tite-Live.

HERÆUS MURUS, Ἡραῖον τεῖχος, ville de Thrace. On en attribue la fondation aux Samiens. Hérodote, qui nomme ſimplement ce lieu Ἡραῖον, le met auprès de Périnthe.

HÉRAMITHRE, *Heramitres*, Ἡραμίθρης, (*b*) freres d'Indopate. Ils étoient fils de Syra. Ces deux Princes s'entretuerent pour les bornes de leurs États.

HÉRAN, *Heran*, (*c*) fils de Suthala, fut chef de la famille des Héranites.

HÉRANITES, *Heranitæ*, (*d*) famille dont Héran fut le chef.

HÉRATÉLÉE, *Herateleum*, ſacrifice que les Anciens faiſoient le jour des noces. Dans ce ſacrifice on offroit à Jupiter & à Junon des cheveux de la nouvelle mariée, & une victime, dont on jettoit le fiel au pied de l'autel, pour marquer que les époux ſeroient toujours bien unis.

Ce mot vient de ἡρατέλεια, qui eſt le nom Grec de cette eſpèce de ſacrifice. Ce nom Grec eſt compoſé, ſelon quelques-uns de Ἥρα, Junon, & de τελεία, parfaite ; épithete qu'on a donnée à Junon, qui préſide aux noces, parce qu'on ne ſe marie que dans un âge parfait, qui eſt l'âge de puberté. Selon d'autres, ce mot vient de Ἥρα, & de τέλος, qui ſe diſoit dans les premiers tems de la langue Grecque pour γάμος, noces ; de ſorte que la ſignification du mot ἡρατέλεια eſt celle-ci, *ſacrificium Junoni pronubæ*, c'eſt-à-dire, ſacrifice à Junon qui préſide aux noces.

(*a*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 17.
(*b*) Lucian. T. I. p. 446.
(*c*) Numer. c. 26. v. 36.
(*d*) Numer. c. 26. v. 36.

HÉRAUT, (*a*) officier public chez les Anciens, dont la fonction étoit de déclarer la guerre.

Les Grecs, les Romains, & la plûpart des autres peuples policés ont eu de tels officiers sous des noms différens, & qui jouissoient de droits & de privileges plus ou moins étendus. Leurs personnes, dans l'exercice de leur charge, étoient réputées sacrées par le droit des gens; car, alors les nations civilisées avoient coûtume de dénoncer la guerre à leurs ennemis, par un Héraut public. On lit dans le Deutéronome, que la loi défendoit aux Hébreux d'attaquer une ville sans lui avoir premièrement offert la paix, & cette offre ne pouvoit être faite que par des personnes qui eussent un caractère de représentation. Les Grecs les nommoient pour cette raison, εἰρηνοφύλακες, conservateurs de la paix; & c'étoit un crime de lèse-majesté, que de les insulter dans leur ministère.

L'enlevement du Héraut de Philippe fut une des raisons qu'il allégua pour rompre la paix qu'il avoit jurée. Homère nous parle souvent dans l'Iliade & l'Odyssée, des Hérauts Grecs, & de leurs fonctions. Achille, ce guerrier jeune, bouillant, emporté, traita avec le plus grand respect les Hérauts que le despote, l'injuste Agamemnon envoya dans sa tente, pour lui enlever Briseïs qu'il aimoit, & que les Grecs lui avoient accordée comme la récompense de ses travaux guerriers. Les Hérauts trembloient à mesure qu'ils approchoient du moment de la commission dangereuse qu'on leur avoit donnée. Achille s'en apperçut & leur dit: » Venez sans crainte, » envoyés des Dieux; ce n'est » pas vous qui m'offensez, mais » l'homme injuste à qui vous » obéissez. « Ce trait & beaucoup d'autres prouvent assez qu'on ne peut pas dire d'Achille, *jura negat si nata.*

Les Hérauts portoient le nom de féciaux chez les Romains, étoient tirés des meilleures familles, & formoient un college également illustre & considérable.

HÉRAUT, officier, qui servoit dans les jeux athlétiques, à proclamer les statuts, le nom des combattans, des vainqueurs, & généralement les ordres des Hellanodices.

Ces sortes de Hérauts étoient consacrés à Mercure, & faisoient une partie de leurs proclamations en vers, dans la solemnité des jeux publics de la Grece. La voix forte les rendoit recommandables, & l'on les éprouvoit à cet égard, de manière qu'il y avoit entre eux une espèce de combat, à qui remporteroit le prix en ce

(*a*) Roll, Hist. Anc. Tom. V. p. 717. Hist. Rom. Tom. I. pag. 74. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 62. *& suiv.* T. XII, p. 57, 58.

genre, comme il paroît par des paſſages de Lucien & de Démoſthène. Homère n'a point oublié de célébrer Stentor, dont la voix plus éclatante que l'airain, pouvoit ſervir de trompette, & ſe faiſoit entendre plus loin, que celle de cinquante hommes des plus robuſtes. Tout étoit conſidéré chez les Grecs; tous les avantages du corps comme ceux de l'eſprit, avoient part aux honneurs & aux récompenſes.

HERBÉSINE, la même qu'Herbeſſe. *Voyez* Herbeſſe.

HERBESSE, *Herbeſſus*, ville de Sicile, ſituée au deſſus d'Agrigente. Son exiſtence eſt prouvée par un paſſage de Polybe, & Bochart y rapporte l'Oueſſa de Polyen, qu'il dérive de deux mots Hébreux. Cette Herbeſſe ne laiſſe aucun doute, puiſqu'elle ſervoit de magaſin aux Romains, pendant qu'ils aſſiégeoient Agrigente.

HERBESSE, *Herbeſſus*, (*a*) autre ville de Sicile, ſituée au deſſus de Syracuſe, près d'une montagne, à quelque diſtance du fleuve Anape, ſelon les Cartes de M. d'Anville. Il eſt parlé de cette ville dans Tite-Live, qui dit que les Préteurs de Syracuſe menerent les troupes à Mégare; qu'ils prirent avec eux quelque cavalerie, & ſe rendirent à Herbeſſe; que n'ayant pu engager cette ville à ſe rendre, ils décamperent de Mégare, afin d'aſſiéger Herbeſſe avec toutes leurs troupes.

Il y en a qui prétendent que cette Herbeſſe eſt la même que la précédente. Mais, je ne vois pas trop comment une ville ſituée aſſez près de Syracuſe, auroit pu ſervir de magaſin aux Romains, pendant qu'ils faiſoient le ſiège d'Agrigente qui étoit à vingt-cinq ou trente lieues delà.

HERBESSENSES, *Herbeſſenſes*, (*b*) les habitans d'Herbeſſe, près de Syracuſe, ſelon Pline.

HERBIFERA, *Herbifera*, (*c*) un des ſurnoms qui ont été donnés à Cérès. On ſçait que ce mot veut dire qui porte ou produit des herbes.

HERBITE, *Herbita*. *Voyez* Érbite.

HERBITENSES. *Voyez* Erbite.

HERBITENSIS AGER, (*d*) le territoire d'Herbite, ſelon Cicéron. *Voyez* Erbite.

HERCATES, *Hercates*, (*e*) peuple d'Italie. Les Hercates étoient en deçà de l'Apennin, par rapport aux Romains. Il en eſt fait mention dans Tite-Live. Il faut chercher leurs demeures quelque part vers la Ligurie.

HERCÉUS, *ou* HERCIUS, *Herceus*, *Hercius*, Ἕρκειος, ſurnom de Jupiter. *Voyez* Jupiter Hercéus.

(*a*) Tit. Liv. Liv. XXIV. c. 30, 35. Ptolem. L. III. c. 4.
(*b*) Plin. T. I. p. 163.
(*c*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. VI. p. 267.
(*d*) Cicer. in Verr. L. V. c. 38.
(*e*) Tit. Liv. L. XLI. c. 18.

HERCULANÉA [la Voie], *Via Herculanea.* (*a*) Cicéron en parle comme d'un canton délicieux & fort riche; ce chemin étoit en Italie, dans la Campanie, entre le lac Lucrin & la mer. C'étoit une chauſſée qui, au rapport de Strabon, paſſoit pour être l'ouvrage d'Hercule. Ce Héros la fit lorſqu'il emmenoit les bœufs de Géryon. C'eſt pour cela que Silius Italicus nomme ce chemin *Herculeum iter.*

HERCULANENSIS FUNDUS; (*b*) c'étoit une terre dans le territoire d'Herculanéum. Cicéron en fait mention dans une de ſes lettres.

HERCULANÉUM, *Herculaneum*, (*c*) ville d'Italie, au païs des Samnites. Nous liſons dans Tite-Live, que Sp. Carvilius, l'an de Rome 459, prit aux Samnites Volana, Palumbinum & Herculanéum; la première en peu de jours, & Palumbinum à la ſeule approche de ſon armée. Mais, avant que de réduire Herculanéum, il avoit été obligé de livrer deux combats, dont le ſuccès avoit été fort incertain, & où il avoit même perdu plus de monde que ſes ennemis. Enfin, s'étant campé près des murailles de la ville, où les habitans s'étoient renfermés, il y avoit donné l'aſſaut, & l'avoit emportée. Dans ces trois expéditions, il y eut autour de dix mille Samnites de tués ou de pris.

Cellarius ſoupçonne que c'eſt le même lieu, qui, dans la Carte de Peutinger, eſt nommé *Herculus Rani.*

HERCULANÉUM, (*d*) ou HERCULANIUM, *Herculaneum*, *Herculanium*, Ἡράκλειον, Ἡρκουλάνεον, ville d'Italie, dans la Campanie, ſur le bord de la mer, vis-à-vis du mont Veſuve, à ſix mille cinq cens pas de Naples, fut bâtie par Hercule 1342 ans avant l'Ere Chrétienne. Une partie de la ville, ſelon Strabon, s'avançoit dans la mer; & comme elle étoit expoſée au ſouffle du vent d'Afrique, cette circonſtance en faiſoit une habitation ſalutaire.

Velleius Paterculus & Florus diſent que la ville d'Héraclanéum fut conquiſe par les Romains, durant les guerres des alliés; & Columelle ne parle que de ſes Salines, qu'il nomme Salines d'Hercule.

*Quæ dulcis Pompeia palus, vicina Salinis*
*Herculeis.*

Mais, l'affreuſe éruption du Veſuve, qui engloutit cette ville avec d'autres de la Cam-

(*a*) Cicer. de lege Agrar. in Rull. c. 46. Strab. pag. 245. Sili. Italic. L. XII. v. 118.

(*b*) Cicer. ad Amic. L. IX. Epiſt. 25.

(*c*) Tit. Liv. L. X. c. 45.

(*d*) Strab. pag. 246. Plin. Tom. I. pag. 154. Diod. Caſſ. pag. 756. Pomp. Mel. pag. 131. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 7, 374. Tom. III. pag. 514. *& ſuiv.*

panie, eſt une époque bien célebre dans l'Hiſtoire ; on la date la première année de l'empire de Tite, & la 79.e de l'Ere Chrétienne.

La deſcription de cet évenement a été donnée par Pline le jeune, témoin oculaire. On ſçait que ſon oncle le Naturaliſte y perdit la vie ; il ſe trouvoit pour lors au cap de Miſene en qualité de commandant de la flotte des Romains. Spectateur d'un phénomene inoui & terrible, il voulut s'approcher du rivage d'Herculanéum, pour porter, dit M. Venuti, quelques ſecours à tant de victimes de ces efforts inſenſés de la nature ; la cendre, les flammes, & les pierres calcinées rempliſſoient l'air, obſcurciſſoient le ſoleil, détruiſoient pêle-mêle les hommes, les troupeaux, les poiſſons & les oiſeaux. La pluie de cendres & l'épouvante s'étendirent non ſeulement juſqu'à Rome, mais dans l'Afrique, l'Égypte & la Syrie. Enfin, les deux villes d'Herculanéum & de *Pompeii*, périrent avec leurs habitans, ainſi qu'avec l'hiſtorien naturaliſte de l'univers ; ſurquoi Pline le jeune remarque noblement que la mort de ſon oncle a été cauſée par un accident mémorable, qui, ayant enveloppé des villes & des peuples entiers, doit contribuer à éterniſer ſa mémoire.

Ce déſaſtre avoit été précédé d'un furieux tremblement de terre, arrivé 13 ans auparavant, l'an 63 de Jeſus-Chriſt. Sous le Conſulat de Régulus & de Virginius ; & même alors, ſelon pluſieurs Auteurs, la plus grande partie d'Herculanéum fut abîmée.

Quoi qu'il en ſoit, cette ville voiſine de la mer, ſituée à quatre milles environ de Naples, fut enſevelie dans les entrailles de la terre, vers l'eſpace qui eſt entre la maiſon royale de Portici & le village de Rétine ; ſon port n'étoit pas loin du mont Veſuve. A quatre milles pareillement de Naples, mais du côté du levant, on trouve ſous la même montagne le hameau nommé Torre del Greco, la tour du Grec, où l'on croit auſſi qu'eſt enterrée la ville de *Pompeii*.

L'époque de la fondation d'Herculanéum eſt inconnu, l'on conjecture ſeulement du récit de Denys d'Halycarnaſſe, que cette fondation peut être placée 60 ans avant la guerre de Troye, & par conſéquent 1342 avant Jeſus-Chriſt. Il ſuivroit delà qu'Herculanéum auroit ſubſiſté plus de 1400 ans ; mais, ſans nous arrêter à diſcuter le terme de ſa durée, ou les circonſtances de ſa ruine, eſſayons plûtot de retracer l'hiſtoire heureuſe de ſa découverte, & pour ainſi dire, de ſa réſurrection.

Il y a près de vingt ans que l'on parle toujours avec admiration de cette découverte. Tous ceux qui cultivent les lettres, les ſciences & les arts,

y ſont intéreſſés ; une ville célebre engloutie depuis plus de 1600 ans, & rendue en quelque façon à la lumière, a ſans doute de quoi réveiller la plus grande indifférence ; tâchons même de contenter la curioſité.

Le prince d'Elbeuf bâtit vers l'an 1720 un logement à Portici, ſur le bord de la mer, & déſirant de l'orner de marbres anciens, un païſan du lieu lui en apporta de très-beaux, qu'il avoit trouvés en creuſant ſon puits. Le Prince acheta le terrein du païſan, & y fit travailler. Ses fouilles lui procurerent d'abord de nouveaux marbres en abondance, & ce qui valoit beaucoup mieux, ſept ſtatues de ſculpture Grecque. Les travailleurs, pourſuivant leur beſogne, trouverent pluſieurs colomnes d'albâtre fleuri, & de nouvelles ſtatues, dont M. d'Elbeuf fit préſent au prince Eugene de Savoie. A cette découverte de ſtatues, ſuccéda celle d'une grande quantité de marbres d'Afrique, qui ſervirent à faire une foule de petites tables ; ces richeſſes, enflées encore par la bouche de la renommée, ouvrirent les yeux au gouvernement, qui devenu jaloux, fit ſuſpendre & ceſſer les excavations.

Le ſouvenir de ce genre de découvertes ſe conſervoit précieuſement dans le tems où le Roi des deux Siciles choiſit l'agréable ſituation de Portici, pour s'y ménager un ſéjour délicieux. Alors, ce Monarque ne ſongea qu'à pourſuivre avec vigueur les fouilles entamées par le prince d'Elbeuf, & le ſuccès ſurpaſſa de bien loin ſon attente. La terre ayant été creuſée par ſes ordres juſqu'à quatre-vingts pieds de profondeur, l'on découvrit le ſol d'une ville abîmée ſous Portici & Rétine, village diſtans de ſix milles de Naples, entre le mont Veſuve & le bord de la mer. Enfin, les excavations ayant été pouſſées plus avant, on a tiré de ce terrein tant d'antiquités de toute eſpèce, que dans l'eſpace de ſix ou ſept ans, elles ont formé au roi des deux Siciles, un Muſéum tel qu'un Prince de la terre, quel qu'il ſoit, ne ſçauroit dans le cours de pluſieurs ſiecles, s'en procurer un pareil.

Voilà l'avantage des Potentats ; un particulier, comme le prince d'Elbeuf, auroit encore trouvé quelques fragmens d'antiquités ; mais, le roi de Naples faiſant creuſer dans le grand, & en ayant les moyens, a déterré une ville entière, pleine d'embelliſſemens, de théatres, de temples, de peintures, de ſtatues coloſſales & équeſtres, de bronzes, & de marbres enfouis dans le ſein de la terre. Détaillons toutes ces merveilles.

Parmi les débris d'Herculanéum, on y reconnut du premier coup-d'œil, des édifices d'une grande étendue. De ce nombre ſont un temple où étoit

une ſtatue de Jupiter, & un théatre bien conſervé ; comme c'eſt ici le premier, & le plus beau des monumens que l'on a découverts, commençons par le décrire.

Ce théatre ayant été meſuré autant que le travail & les terres amoncelées, purent le permettre, l'on a jugé que ſa circonférence extérieure étoit de 290 pieds, & l'intérieur de 230 pieds juſqu'à la ſcene ; ſa largeur étoit en dehors de 160 pieds, & en dedans de 150 ; le lieu de la ſcene avoit environ 72 pieds de large, & 30 de profondeur.

La forme de ce théatre eſt celle d'un demi-cercle, contenant 18 gradins dans la partie de devant, chacun deſquels part du même centre ; ce demi-cercle ſe termine enſuite par les deux extrêmités en un quarré diviſé en trois parties.

Trois loges élevées l'une ſur l'autre, non perpendiculairement, mais de manière que les murs du dedans étoient ſucceſſivement ſoutenus par les gradins, ſervoient de portiques, pour entrer au théatre, & pour s'y placer à ſon aiſe. Le corridor d'en haut répondoit aux gradins de cette partie, leſquels étoient couverts, & par conſéquent deſtinés pour les dames.

Si l'on conſidere la ſtructure de ce théatre, celle de ſes voutes, l'intérieur de ſes corridors conſtruits de brique, interrompus par des corniches de marbres, ſes vomitoires, ſes eſcaliers diſtingués, par leſquels les Sénateurs paſſoient pour aller d'un rang à l'autre ; ſi l'on obſerve en même tems les fragmens de colomnes, les ſtatues de toute matière & de toute grandeur, les marbres de toute eſpèce, Afriquains, Grecs, Egyptiens, les Agathes fleuries qui tapiſſoient la ſcene & l'orcheſtre, on penſera ſans doute que ce monument étoit d'une grande magnificence.

Mais, être ſurpris d'entendre parler dans une ville peu diſtante de Rome, d'un édifice de cette beauté, c'eſt oublier combien l'exemple d'une capitale a d'influence ſur les provinces voiſines. Les citoyens d'Herculanéum ne demandoient comme les Romains, que du pain & des ſpectacles, *panem & circenſes*. Leur ville, anciennement habitée par les Oſques, *Oſci*, Auteurs des comédies obſcenes, & occupée depuis par les Etruſques, inventeurs des repréſentations hiſtrioniques, devoit ſe diſtinguer plus qu'aucune autre, par la ſplendeur de ſon théatre, & l'amour des pièces qu'on y jouoit. Auſſi quelques Auteurs ont écrit que ces peuples, quoique menacés par le Veſuve d'une ruine prochaine, préférerent le plaiſir du ſpectacle à leur propre ſalut, & ſe laiſſerent accueillir par la flamme & la grêle des cailloux calcinés.

Il ne faut pas croire toutefois

de

de pareilles anecdotes ; l'embraſement du Veſuve, au rapport de Dion Caſſius, fut précédé d'un tremblement de terre qui dura pluſieurs jours, mais qui ne parut pas redoutable à des Campaniens, accoûtumés à ces agitations de la nature ; bientôt il s'accrut tellement, que tout ſembloit près d'être renverſé. On vit ſortir du Volcan un nuage d'une grandeur immenſe, blanc, noir, ou tacheté, ſelon qu'il étoit plus ou moins épais, & qui élevoit avec lui la terre, la cendre, ou l'une & l'autre. A cette vue, il n'eſt pas poſſible d'imaginer que ceux d'Herculanéum aient pouſſé l'amour des ſpectacles, juſqu'à attendre leur perte inévitable dans l'enceinte de leur théatre.

De plus, on n'a rencontré aucuns veſtiges d'os dans la découverte de ce théatre ; le ſeul ſujet de curioſité en ce genre, eſt un ſquelette d'homme preſque tout entier, que l'on a trouvé ſur l'eſcalier d'une maiſon, tenant à la main une bourſe pleine de petites monnoies. En vain l'on tenta de tranſporter cet ancien ſquelette ; à peine l'eut-on touché légèrement, qu'il ſe convertit en pouſſière.

Après avoir décrit le théatre, c'eſt le lieu d'obſerver qu'on trouva dans ſon enceinte quantité de ſtatues, qui, ſelon les apparences, ſervoient à ſon embelliſſement. Il y avoit deux de ces ſtatues de bronze, repréſentant Auguſte & Livie ; celle-là ayant la tête nue, & le corps revêtu de la toge ; celle-ci la tête voilée, & la coëffure à petits triangles, ſemblable à une couronne rayonnante. On découvrit à quelque diſtance deux autres ſtatues de femme, & bientôt après, cinq autres ſtatues de marbre, plus grandes que le naturel, dont quatre étoient couvertes de la toge. Il faut obſerver que toutes ces ſtatues ont les bras & les mains d'un marbre différent de celui du reſte du corps, mais d'un marbre plus beau.

Entre les ſtatues de toute eſpèce & de toute grandeur qu'on a déterrées dans cet endroit, on met au nombre des principales les ſuivantes ; celle de Néron, ſous la figure de Jupiter tonnant ; & celle de Germanicus, l'une & l'autre plus grandes que nature ; celles de Claude & de deux femmes inconnues ; une ſtatue de marbre, repréſentant Veſpaſien ; une Atalante, dans laquelle on remarque la manière Grecque ; enfin deux ſtatues de la première beauté aſſiſes ſur la chaiſe curule.

On découvrit auſſi douze autres ſtatues de ſuite, ſix repréſentant des hommes, & ſix des femmes ; ce ſont peut-être celles des dieux *Conſentes*, qui, ſelon l'opinion de Panvinio, ſe plaçoient dans le lieu des ſpectacles.

Parmi les buſtes de marbre déterrés dans le même endroit, on diſtingue un Jupiter Ammon,

une Junon, une Pallas, une Cérès, un Neptune, un Janus à deux faces, une petite fille, & un jeune garçon avec la bulle d'or au col, qui lui descend sur la poitrine; marque distinctive des enfans de qualité. Cette bulle n'est pas cependant ici en forme de cœur, selon la coûtume usitée chez les Romains, elle est de figure ovale.

La découverte du théatre d'Herculanéum & de ses superbes ornemens, fut suivie de celle des temples, ainsi qu'on l'espéroit; car, tous les Sçavans conviennent que les Romains avoient coûtume d'en bâtir au voisinage de leurs théatres. Comme les sacrifices précédoient les jeux, & que les jeux avoient rapport aux représentations de la scene, on devoit rencontrer quelques temples voisins du théatre dans l'ancien païs des Osques, où les jeux de ce nom, & les pièces Atellanes avoient été inventées.

En effet, il est arrivé qu'à quelque distance du théatre d'Herculanéum, on a découvert deux temples de différente grandeur; l'un a 150 pieds de longueur sur 60 de large; l'autre a seulement 60 pieds de long, sur 42 de large; & ce dernier temple n'étoit peut-être qu'une espèce de chapelle, nommée par les Latins *Ædicula*. Cependant, l'intérieur avoit des colomnes, entre lesquelles étoient alternativement des peintures à fresque, & de grandes tables de marbre, enchassées d'espace en espace dans toute la longueur des murs. Sur ces tables on lisoit les noms des Magistrats qui ont présidé à la dédicace de chaque temple, ainsi que les noms de ceux qui ont contribué à les bâtir ou à les réparer

Vis-à-vis de ces deux temples, on a trouvé un troisième édifice, que plusieurs Sçavans conjecturent être le Forum civil d'Herculanéum, ou bien un de ces temples que les anciens nommoient Péripteres.

Le terreplein de cet édifice forme un parallélogramme long d'environ 228 pieds, & large de 132. Il est environné de colomnes qui soutiennent les voûtes du portique, lequel fait le tour de la partie intérieure; les colomnes qui forment les portiques du dedans, sont au nombre de 42; les statues de bronze & de marbre, placées entre les pilastres, ont été presque toutes trouvées fondues, détruites, brisées, mutilées. Le dedans de l'édifice étoit pavé de marbre, & ses murs peints à fresque; une partie de cette peinture a été taillée avec la muraille, & transportée dans le cabinet du roi des deux Siciles.

Il ne faut pas oublier de dire qu'outre les statues de Dieux, d'Empereurs, & de Héros, dont nous avons parlé jusqu'ici, on a déterré dans les édifices publics, quantité de

ſtatues d'idoles, & autres de divers perſonnages, principalement des familles Annia & Nonnia. La plus belle de toutes eſt la ſtatue équeſtre, érigée à la mémoire de Nonnius Balbus, avec un inſcription en ſon honneur; Dom Carlos a placé cette ſtatue dans le veſtibule de ſon palais. Elle eſt entourée d'une colonnade de marbre & d'un grillage de fer. Devant l'eſcalier du même palais, on voit la ſtatue de Vitellius toute entière & de grandeur naturelle; ajoûtons que dans la claſſe des petites ſtatues de bronze, il y en a pluſieurs qu'on croit être des dieux Lares ou Pénates d'Herculanéum.

C'en eſt aſſez ſur les édifices publics de cette ville; les édifices particuliers, que l'on a découverts dans un eſpace d'environ 300 perches de longueur, & 150 de largeur, ont paru d'une architecture uniforme.

Toutes les rues d'Herculanéum ſont tirées au cordeau, & ont de chaque côté des parapets pour la commodité des gens de pied; elles ſont pavées de pierres, ſemblables à celles dont la ville de Naples eſt auſſi pavée; ce qui donne lieu de croire qu'elles ont été tirées de la même carrière.

L'intérieur de quelques maiſons d'Herculanéum étoit peint à freſque de charmans tableaux, repréſentant des ſujets tirés de la Fable ou de l'Hiſtoire. Le roi des deux Siciles en a fait tranſporter tant qu'il a pû dans ſon palais. Ces peintures ſont d'ordinaire accompagnées d'ornemens de fleurs, d'oiſeaux poſés ſur des cordelettes, ſuſpendus par le bec ou par les pieds, de poiſſons ou d'autres animaux. En un mot, les peintures, tranſportées chez le roi des deux Siciles, forment près de ſept cens tableaux de toute grandeur. Il eſt vrai que la plûpart n'ont que dix ou douze pouces de hauteur ſur une longeur proportionnée. Ils repréſentent de petits amours, des bêtes ſauvages, des poiſſons, des oiſeaux, &c.

Parmi les grands tableaux, il y en a deux qui méritent d'être ici décrits, & qui furent trouvés dans deux niches au fond d'un temple d'Hercule. Dans la première de ces niches étoit peint un Théſée, ſemblable à un athlete, tenant la maſſue levée & appuyée ſur le bras gauche, & ayant ſur l'épaule un manteau de couleur rouge, avec l'anneau du doigt. Le minotaure eſt étendu à ſes pieds avec la tête d'un taureau & le corps d'un homme; la tête du monſtre paroît toute entière; le corps eſt repréſenté en ligne preſque droite & très-bien raccourci. Trois jeunes Grecs ſont au tour du héros; l'un lui embraſſe le genou; le ſecond lui baiſe la main droite; le troiſième lui ſerre le bras gauche avec une attitude gracieuſe; une fille, qu'on croit

être Ariane, touche modeſtement ſa maſſue. On voit dans l'air une ſeptième figure, qui peut dénoter une victoire, & on apperçoit enfin les détours du labyrinthe.

Le tableau de l'autre niche eſt auſſi compoſé de pluſieurs figures de grandeur naturelle. On y voit une femme aſſiſe, couronnée d'herbes & de fleurs, tenant dans ſa main un bâton de couleur de fer; à ſa gauche eſt une corbeille pleine d'œufs & de fruits, ſur tout de grenades; derrière elle eſt un faune qui joue de la flûte à ſept tuyaux; en face de cette femme aſſiſe, on voit debout un homme à barbe courte & noire, ayant l'arc, le carquois plein de fleches, & la maſſue. Derrière cet homme eſt une autre femme couronnée d'épis, qui ſemble parler à la première; à ſes pieds, eſt une biche qui allaite un petit enfant. Au milieu du tableau & dans le vuide, on voit un aigle à aîles déployées, & ſur la même ligne, un lion dans une attitude tranquille. Il faut avouer que les tableaux de ces deux niches ne ſont pas deſſinés avec correction, & que l'expreſſion manque dans la plûpart des têtes.

Au ſortir du temple d'Hercule, l'on découvrit çà & là pluſieurs autres tableaux, en particulier un Hercule de grandeur naturelle; Virginie accompagnée de ſon pere & d'Icilius ſon époux, en préſence d'Appius, Décemvir, ſiégeant ſur ſon tribunal; l'éducation d'Achille par Chiron, qui montre au jeune Héros à jouer de la lyre; enfin divers autres morceaux d'Hiſtoire, outre des païſages, des repréſentations de ſacrifices, de victimes & de Prêtres en habits blancs & ſacerdotaux.

Les connoiſſeurs aſſurent que pluſieurs des tableaux, tirés des fouilles d'Herculanéum, quoique précieux d'ailleurs, péchent dans le coloris & les carnations, ſoit que ces défauts procedent des peintures mêmes, ou que le tems les ait altérées. Le coloris y eſt preſque toujours trop rouge, & les gradations rarement conformes aux préceptes de l'art. Une ſeule couleur forme ſouvent le champ de ces tableaux; quelques-uns cependant ſont compoſés de deux, de trois & de quatre couleurs. Il y en a même un à freſque, repréſentant des fleurs où toutes les couleurs ſont miſes en uſage.

Avant que de quitter ce qui regarde la peinture, il faut lever un doute, qui ſera vraiſemblablement reſté dans l'eſprit des lecteurs, au ſujet des tableaux à freſque, tranſportés d'Herculanéum à Portici. Ils demanderont comment on a pu procéder dans cette opération. Nous leur répondrons, avec ceux qui en ont été témoins, qu'on a ſuivi la même méthode qui fut autrefois heureuſement employée pour les ouvrages de deux célebres Artiſtes, l'un

ſculpteur & l'autre peintre, qui avoient décoré le temple de Cérès, ſitué près du grand cirque à Rome. Lors, dit Varron, que l'on voulut réparer & crépir de nouveau les murs de cet édifice, on coupa tous les tableaux qui étoient peints deſſus, & on les dépoſa dans des caiſſes. La même choſe s'eſt pratiquée pour les tableaux d'Herculanéum. On a d'abord commencé à les fortifier par derrière avec de la pierre propre à cet effet, ſur laquelle attachant par le moyen du plâtre, l'enduit & ſes peintures, coupant enſuite le tout, & le ſerrant avec beaucoup de précaution dans des caiſſes de bois, on l'a tiré du fond de la ville ſouterreine avec autant de dextérité que de bonheur. Enfin, on a appliqué ſur ces peintures un vernis tranſparent, pour les ranimer & les pouvoir conſerver pendant des ſiecles.

Qu'on ſe repréſente à préſent la ſurpriſe des gens de l'art, à la vue de tant de peintures renaiſſantes, pour ainſi dire, avec leur fraîcheur; ni celles du tombeau des Naſons, lavées & preſque effacées par le tems, ni celles que Gregorio Capponi a ſi fort vantées, ne ſçauroient être comparées aux peintures d'Herculanéum. Le roi des deux Siciles peut ſeul ſe vanter d'avoir, & la plus vaſte collection qu'on connoiſſe en ce genre, & même des eſpèces de chef-d'œuvres parfaitement conſervés.

A peine les tableaux des murs d'Herculanéum avoient paſſé des ténebres au grand jour, qu'on porta la curioſité dans l'intérieur d'une maiſon qu'on venoit de découvrir. On y entra; & dans une chambre de plein-pied, on trouva quelques caraffes de cryſtal, un petit étuy de bronze renfermant des poinçons pour écrire ſur des tablettes de cire, & une lame d'airain, ſur laquelle on liſoit des munités accordées par Titus aux affranchis qui voudroient s'appliquer à la navigation.

En parcourant la maiſon dont nous parlons, on trouva dans une chambre du haut [qui étoit peut-être la cuiſine], pluſieurs vaſes de terre & de bronze, qui contenoient entre autres, des œufs entiers, des noix, des noiſettes, belles en dehors, mais pleines de cendres en dedans.

Près de cette maiſon étoit un temple de Neptune, avec la ſtatue du Dieu. Dans un endroit de ce temple ſont repréſentées des galères avec leurs combattans, & ces galères n'ont qu'un rang de rames.

Ailleurs, on découvrit une cave, contenant de grands vaſes de terre cuite, poſés dans le gravois, & enſevelis tout-à-fait ſous terre, à l'exception des gouleaux enchaſſés dans un banc de marbre, qui regnoit tout au tour de la cave. La capacité de ces vaſes pouvoit être, à ce que l'on conjecture, d'environ

dix barrils meſure de Toſcane; nous diſons, à ce que l'on conjecture, car malheureuſement tout fut briſé au grand regret des Antiquaires. Au ſortir de cette cave, on découvrit une ſtatue de bronze, repréſentant le fils de Jupiter & d'Alcmene; une lanterne à deux meches, & un bracelet d'or ciſelé.

Dès qu'on eut commencé de rompre le pavé de Moſaïque du temple d'Hercule, l'on trouva ſous ce pavé des piédeſtaux de marbre, pluſieurs lacrymatoires, & divers fragmens de métal blanc qui ſervoient de miroir.

En avançant d'autres fouilles, on apperçut quelques édifices qui avoient une ſuite uniforme de petites galeries pavées en Moſaïque, des fénêtres de médiocre grandeur, & dans quelques-unes des reſtes de pierres diaphanes, faites de talc ou d'albâtre très-fin.

Après de nouveaux travaux, l'étonnement redoubla à la vue de huit ſtatues coloſſales aſſiſes qui ont été reſtaurées, & qui ſervent d'embelliſſement au théatre de la maiſon royale de Portici.

L'œil fut enſuite récréé par le ſpectacle de quantité de vaſes, trépieds, & ſtatues d'idoles de pluſieurs pièces qui ſembloient ſortir de ces fouilles, comme d'une ſource. Dans quelques-uns de ces vaſes, l'on a trouvé des proviſions de toute eſpèce, comme grains, fruits, olives, réduits en charbons; ainſi qu'un pâté d'environ un pied de diamêtre, ſerré dans ſa tourtière, & clos dans le four.

On n'a gardé cependant de toutes les curioſités de ce genre, qu'un ſeul pain, ſemblable de figure à deux pains poſés l'un ſur l'autre, dont celui de deſſous eſt plus plat, & celui de deſſus plus rond. Autour de ce pain on lit: *Seligo C. Granii E. Cicere.* Il a environ huit pouces de diamêtre ſur quatre de hauteur. Seroit-il de la qualité de ceux dont Juvénal dit:

*Et tener, & niveus*, Molli Seligine *factus*
*Servatur domino.*

Mais, que ce ſoit un pain mollet ou non, il eſt entier, & le roi des deux Siciles l'a mis dans des criſtaux comme une choſe très-ſingulière. Rien n'eſt en effet plus rare, que de poſſéder du pain de ſeize ſiècles, conſervant encore ſa forme & ſon étiquette.

A ces découvertes ſuccéda celle de quantité de nouvelles peintures, dont voici les principales. Une chaſſe de cerfs & de ſangliers; une victoire; un vaſe de fleurs avec un chevreuil de chaque côté; deux muſes, dont l'une joue de la lyre, & l'autre a un maſque qui couvre ſon viſage; trois têtes de Méduſe; deux têtes d'animaux imaginaires; un oiſeau qui voltige autour d'un cerf; un Prêtre de Bacchus qui joue des timbales; un autre aſſis ſur un tigre; Aria-

ne abandonnée ſur le rivage de la mer, & Théſée qui s'enfuit ſur ſon vaiſſeau; Jupiter ſous diverſes formes; Hercule qui extermine les oiſeaux du lac ſtymphale; ſix ou ſept tableaux repréſentant chacun une Bacchante, qui ſe prépare à danſer, & qui eſt vêtue d'une étoffe de gaze avec toute la recherche imaginable, pour former la nudité variée des épaules & du ſein; enfin, d'autres peintures offrent des coupes d'architecture, & des édifices élégans repréſentés en perſpective & dans toutes les règles de ce genre ſi difficile.

Laiſſons aux Antiquaires le ſoin de parler des médailles, que les ruines d'Herculanéum ont procurées à ſa Majeſté, le roi des deux Siciles, & en particulier des médailles de Vitellius en bronze, grandes & moyennes qui ſont rares; la légende de celles-ci, du principal côté, eſt: A. Vitellius Germanicus Imp. Aug. P. M. Fr. P. Les revers ſont différens. Dans quelques-uns, on voit Mars avec la lance & l'enſeigne Romaine. Dans d'autres, la Paix tient de la main droite le rameau d'olivier, & de la gauche la corne d'abondance.

Mais, nous ne devons pas taire les lampes en grand nombre, qui ont été trouvées à Herculanéum, & qui ſont preſque toutes conſacrées à Vénus. Les anciens Poëtes nous peignent cette ville & ſes environs, comme un des ſieges de l'empire de cette Déeſſe. Pour juger à quel point on y portoit ſon culte, il ne faut que jetter un coup d'œil ſur les lampes dont nous parlons. Si celles de terre cuite ſont modeſtes en général, les lampes de cuivre ſont autant de monumens par leurs différentes figures, de la dépravation de l'eſprit & des mœurs des habitans qui les poſſédoient.

Il ſeroit long de décrire les uſtenſiles des ſacrifices; & ce n'en eſt pas ici le lieu. Peut-être auſſi ſera-t-il impoſſible de connoître préciſément la deſtination de chacun. Il ſuffira donc de remarquer qu'on en a découvert de toutes eſpèces, en marbre, en verre, en cuivre, en terre cuite, les uns pour les ſacrifices proprement dits, les autres pour les libations; ceux-ci pour l'eau luſtrale, ceux-là pour recevoir le vin dont on arroſoit les victimes, &c.

Outre ces uſtenſiles ſacrés, Herculanéum a fourni quelques meubles de ménage ou de luxe, comme tables & trépieds. Parmi les tables entières, on en vante une d'un marbre couleur de fer, avec ſon pied de la même matière, repréſentant Io. On ne loue pas moins le trépied que le roi des deux Siciles a placé dans ſon appartement. Les ornemens de ce trépied ſont d'un goût délicat, & la cuvette eſt ſoutenue par trois ſphynx ailés d'une très-belle ciſelure.

Les autres curioſités conſiſ-

tent en caſques, armes de différentes eſpèces, cueillers, bouteilles, vaſes, chandeliers, pateres, urnes, anneaux, agraffes, boucles d'oreilles, colliers & bracelets, indépendamment d'une caſſette qui contenoit les inſtrumens propres aux occupations des femmes, comme ciſeaux, aiguilles, dés à coudre, &c.

Notre joie ſeroit grande, ſi nous pouvions terminer cet article par la nouvelle d'un beau manuſcrit, tiré des ruines d'Herculanéum; mais, dans le petit nombre de ceux qu'on a déterrés de cette ville ſouterreine, ou l'écriture étoit effacée, ou les feuilles ſi fort collées les unes aux autres, qu'elles ont parti par lambeaux. Nous ſerions trop heureux ſi les excavations fuſſent tombées ſur le temple d'un homme de lettres; c'eſt-à-dire, ſur une maiſon écartée, conſacrée aux Muſes, dans laquelle on eût trouvé en bon état quelqu'un de ces précieux ouvrages, complets, qui nous manquent toujours, comme un Diodore de Sicile, un Polybe, un Salluſte, un Tite-Live, un Tacite, la ſeconde partie des Faſtes d'Ovide, les vingt-quatre livres de la guerre des Germains, que Pline commença lorſqu'il ſervoit dans ce pais; ou bien enfin, puiſque ce peuple aimoit tant le théatre, en Eſchyle, un Euripide, un Ariſtophane, un Ménandre; certes on pouvoit ſe flatter de ce dernier genre de découvertes.

La Campanie où étoit Herculanéum, n'offroit pas ſeulement une contrée délicieuſe par la fécondité de ſes champs, la beauté de ſes fruits, l'aménité de ſes bords, la ſalubrité de ſon air, mais encore par le ſéjour que les Muſes faiſoient dans ſon voiſinage. La plûpart des beaux eſprits de Rome ſembloient s'être accordés pour venir habiter toutes les campagnes d'alentour. Enfin, Herculanéum étoit, pour ainſi dire, ceinte & munie de domiciles des ſciences, & d'atteliers des beaux arts. Cicéron, Pompée, celui qui le vainquit à Pharſale, & tant d'autres Romains, auſſi célebres par leur ſçavoir que par leur habileté dans la conduite de l'État, avoient des maiſons de plaiſance aux environs de cette ville. Et quels ſecours ſes habitans ne devoient-ils pas tirer de ces grands génies, pour cultiver leur eſprit, & former des bibliotheques à leur exemple.

Les ruines même de cette place, où l'on n'a rien apperçu qui ſentît la barbarie, mais au contraire des édifices ſacrés & profanes, publics & particuliers, très-bien entendus, très-bien décorés, un théatre, des temples, des portiques, tant de peintures, de ſtatues de bronze, de bas-reliefs & de colomnes, tous ces monumens, dis-je, ſont une preuve inconteſtable qu'Herculanéum étoit habitée par des hommes curieux de belles choſes.

Conſolons-nous donc de la perte des manuſcrits engloutis quelque part dans les abymes de cette ville, puiſqu'enfin ces fouilles pratiquées depuis 1750 juſqu'à 1755 ont produit d'autres raretés ſi nombreuſes, que ſa majeſté Sicilienne a jugé néceſſaire de deſtiner dans ſon palais une vaſte ſalle voûtée, remplie d'armoires différentes, pour les pouvoir placer, & montrer à tous les curieux de l'univers.

HERCULANÉUS RIVUS, (*a*) ruiſſeau d'Italie, ſelon Pline.

HERCULE, *Hercules*, (*b*) Ἡρακλῆς, nom, qui a été commun à pluſieurs Héros de l'antiquité, célebres par leur valeur.

Ce nom, ſelon Diodore de Sicile, a été d'abord porté par deux hommes, dont l'un naquit en Égypte & dreſſa une colomne dans l'Afrique, après avoir ſoumis à ſa puiſſance la plus grande partie de la terre. Le ſecond étoit de l'iſle de Crete, & il fut un des Dactyles Idéens. Il étoit devin & il commandoit des armées; ce fut lui qui inſtitua les jeux Olympiques. Mais, il y en a eu un troiſième peu de tems avant la guerre de Troye, qui fut fils de Jupiter & d'Alcmene. Il parcourut preſque toute la terre pour obéir aux ordres d'Euryſthée. Ayant réuſſi dans toutes ſes entrepriſes, il éleva une colomne en Europe. La reſſemblance de nom & de mœurs, qui étoit entre ce dernier & les autres, fut cauſe qu'on lui attribua les actions des deux premiers, & qu'on ne fit qu'un ſeul des trois. Diodore de Sicile auroit pu ajoûter un quatrième Hercule, c'eſt le Phénicien, ſans parler de l'Hercule Tyrien, de l'Indien, du Gaulois, & de quelques autres.

(*a*) Plin. T. II. p. 553.

(*b*) Diod. Sicul. p. 10, 11, 14, 15, 145, 151. *& ſeq.* Herod. L. I. c. 7. L. II. c. 42. *& ſeq.* L. IV. c. 8. *& ſeq.* L. VI. c. 108, 116. L. VII. c. 176, 193, 198, 204. L. VIII. c. 131. Pauſ. pag. 28, 33, 61, 102, 104. *& ſeq.* Juſt. L. II. c. 4. L. IX. c. 2. L. XI. c. 4, 10. L. XII. c. 7, 9. L. XVIII. c. 4, 7. L. XX. c. 1. L. XXIV. c. 4. L. XLIII. c. 1. L. XLIV. c. 4. Suid. Tom. I. pag. 1197. Plut. Tom. I. pag. 3, 4, 5, 11, 14. *& ſeq.* Strab. pag. 2, 9, 19, 38, 48, 64. *& ſeq.* Q. Curt. L. III. c. 10, 12. L. IV. c. 2, 3, 8. L. VIII. c. 5, 10. *& ſeq.* L. IX. c. 2, 4. L. X. c. 1. Xenoph. pag. 375, 376, 595, 737. *& ſeq.* Ovid. Metam. L. IX. c. 1, 2. *& ſeq.* Virg. Æneid. L. V. v. 410. L. VII. v. 656. L. X. v. 319, 779. Tit. Liv. L. I. c. 7. L. V. c. 13. L. XXI. c. 21. L. XXVI. c. 10. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 195, 196. *& ſuiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 77, 108, 166. Tom. II. pag. 283. *& ſuiv.* T. III. pag. 455. Tom. IV. pag. 297, 298. Tom. V. pag. 8, 524. *& ſuiv.* Tom. VII. pag. 1, 2, 3, 4. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 128, 173. *& ſuiv.* Tom. III. pag. 29. *& ſuiv.* Tom. V. pag. 68. *& ſuiv.* Tom. VI. pag. 17, 20. *& ſuiv.* Tom. VII. pag. 51. *& ſuiv.* T. VIII. pag. 321. Tom. IX. pag. 72. *& ſuiv.* Tom. XII. pag. 103. *& ſuiv.* Tom. XIV. pag. 185, 195. Tom. XVI. pag. 12. *& ſuiv.* Tom. XVIII. pag. 9, 10. Tom. XXI pag. 339.

Hérodote donne le premier rang d'antiquité à l'Hercule d'Égypte, & le fait un des douze principaux dieux qui règnerent d'abord dans cette contrée. Diodore de Sicile donne auſſi cet Hercule pour le plus ancien de tous. » Par où » les Grecs, dit-il, peuvent-ils » ſe l'approprier ? Tout le » monde avoue qu'Hercule dé- » fendit les dieux dans la guer- » re des Géans; or, le tems » des Géans ne convient point » à l'époque de l'Hercule Grec » qui vivoit peu avant la guerre » de Troye, il n'y a pas douze » cens ans; au lieu que les » Géans n'ont paru que dans les » commencemens du monde, » tems éloigné de nous, ſelon » les Égyptiens de plus de dix » mille ans. La maſſue & la » peau de lion, qu'on a tou- » jours données à Hercule, » ſont une preuve de ſon anti- » quité, & font voir qu'il com- » battoit dans un tems où les » armes offenſives & défenſives » n'étant pas encore inventées, » les hommes n'alloient à la » guerre qu'avec des bâtons, » & n'étoient couverts que de » peaux de bêtes. Les Égyp- » tiens croyent Hercule, fils de » Jupiter, mais ils ne connoiſ- » ſent point ſa mere; ce n'eſt » que dix mille ans après lui » qu'un fils d'Alcmene, nom- » mée Alcée à ſa naiſſance, » prit dans la ſuite le nom » d'Hercule. Ce nom ne fut » point donné à Alcée pour » marquer ſelon la force du » mot *Hercule*, qu'il avoit tiré » beaucoup de gloire de la » haine de Junon, ainſi que » l'interprete Matris; mais, » comme étant devenu grand, » il choiſit un genre de vie aſ- » ſez ſemblable à celui de l'an- » cien Hercule, les Grecs ont » transféré à celui-ci le nom & » la gloire du premier. L'opi- » nion reçue de tout tems chez » les Grecs, qu'Hercule a pur- » gé la terre des monſtres, fait » contre eux-mêmes; car, des » exploits de cette nature ne » ſçauroient tomber dans les » tems de Troye, où le genre » humain s'étant conſidérable- » ment accru, on trouvoit par » tout des villes policées ou » des terres cultivées. On ne » peut les placer raiſonnable- » ment que dans cet âge groſ- » ſier & ſauvage, où les hom- » mes étoient accablés par la » multitude des bêtes féroces, » particulièrement en Égypte, » dont la haute région eſt en- » core remplie de ces animaux. » ce fût alors qu'Hercule plein » d'amour pour ſa patrie, ex- » termina ces monſtres & livra » la campagne tranquille à ceux » qui voudroient la cultiver; » ce qui le fit mettre au rang » des Dieux. «

Cicéron croit qu'il y a eu ſix Hercules. Le premier, ſelon cet Auteur, étoit fils de Jupiter & de Lyſidice; le ſecond eſt l'Hercule Égyptien, né du Nil; le troiſième étoit un des Dactyles du mont Ida; le quatrième étoit fils de Jupiter &

d'Aſtérie, ſœur de Latone, & c'eſt lui que les Tyriens honoroient; le cinquième eſt l'Indien, ſurnommé Bélus; le ſixième enfin eſt le fils d'Alcmene. Il y a des auteurs Grecs qui en comptent juſqu'à quarante-trois, ou parce que pluſieurs perſonnes ſe ſont fait honneur de porter un nom ſi illuſtre, ou plutôt parce qu'Hercule n'étoit pas un nom propre, mais appellatif, dérivé peut-être du mot Phénicien *Harokel*, qui veut dire marchand, comme l'a prouvé le ſçavant M. le Clerc, qui prétend qu'on donnoit autrefois ce nom aux fameux négocians, qui alloient découvrir de nouveaux païs, & y conduire des colonies, s'y rendant ſouvent auſſi fameux par le ſoin qu'ils prenoient de les purger des bêtes farouches qui les infeſtoient, que par le commerce qu'ils y établiſſoient; ce qui a été ſans doute la ſource de l'ancien Héroïſme & de la guerre. Ainſi, il paroît que le mot *Hercule* n'étoit que le ſurnom des Hercules dont nous avons parlé; car, le Tyrien s'appelloit Thaſius; le Phénicien, Déſanaüs, ou Agénor; le Grec, Alcée, ou Alcide; l'Égyptien, qui étoit contemporain d'Oſiris & Général de ſes troupes, Oſochor, ou Chon; l'Indien, Dorſane, & le Gaulois, Ogmius.

Venons à préſent à l'hiſtoire d'Hercule le Grec ou le Thébain. » Les Auteurs, dit Dio» dore de Sicile, ſe trouvent » extrêmement embarraſſés, » quand ils arrivent à l'hiſtoire » de ce Dieu; car, ajoûte-t-il, » on ſçait d'une part qu'il a ſurpaſſé par le nombre & par la » grandeur de ſes exploits, tout » ce qui s'eſt jamais fait de mémorable parmi les hommes; » ainſi, il eſt très-difficile de » rapporter dignement des actions dont l'immortalité a été » le prix. D'un autre côté, » comme quantité de gens n'ajoûtent aucune foi aux récits » de la Mythologie, tant à » cauſe de leur ancienneté, que » parce qu'ils paroiſſent incroyables; il faut néceſſairement, ou qu'omettant la plûpart des actions d'Hercule, » on lui enleve une grande » partie de ſa gloire, ou que » les rapportant toutes, on » s'engage dans une narration » qui ne ſera point crue. En » effet, la plûpart des lecteurs » jugent injuſtement des premiers tems par le nôtre, & » meſurant les anciens Héros » aux hommes de leur ſiècle, » traitent de fable toutes les actions qui s'élevent trop audeſſus de celles dont ils ſont témoins. Mais, quand on accorderoit que la Mythologie » a un peu enchéri ſur l'exacte vérité, ce ne ſeroit pas une » raiſon de la réjetter abſolument. Nous ne prenons pas » à la lettre les repréſentations » théatrales des Centaures à » deux formes, ni de Géryon » à trois corps. Elles ne laiſſent pas de nous imprimer

» du reſpect pour le Héros ca-
» pable de vaincre les monſtres
» les plus terribles. En général,
» il ne ſeroit pas raiſonnable
» d'envier aujourd'hui à Her-
» cule les louanges dues aux
» bienfaits qu'il a répandus par
» tant de travaux en divers en-
» droits de la terre; & nous
» devons conſerver du moins
» pour ſa mémoire la vénéra-
» tion & la reconnoiſſance,
» que nos peres ont marquée
» pour lui, en le plaçant au
» rang des dieux. Cependant,
» laiſſant à part ces raiſonne-
» mens, il nous ſuffira de rap-
» porter par ordre ſes actions
» ſur le témoignage des plus
» anciens Poëtes & Mytholo-
» gues. «

Pour commencer par ſon extraction, Perſée fut fils de Jupiter & de Danaë, fille d'Acriſius. Ce Prince ayant épouſé Andromede, fille de Céphée, en eut un fils nommé Electryon. De celui-ci & d'Eurymede, fille de Pélops, naquit Alcmene. Jupiter ayant eu commerce avec Alcmene, par le moyen d'un déguiſement, en eut Hercule; ainſi, tant du côté paternel que du côté maternel, Hercule rapportoit ſon origine au plus grand des dieux. La Fable fait mention d'un phénomene étrange qui arriva à ſa conception. Car, on dit que Jupiter, étant en la compagnie d'Alcmene, voulut que la nuit fût alors trois fois plus longue qu'elle ne l'eſt ordinairement. On prétend même que ce ne fut point pour ſatisfaire une paſſion déſordonnée qu'il rechercha Alcmene, comme il avoit recherché toutes les autres femmes, mais ſeulement par l'envie qu'il avoit d'avoir un fils. Ne voulant point forcer Alcmene, & eſpérant encore moins de vaincre ſa vertu, il eut recours à la ruſe; & ayant pris la figure d'Amphitryon, mari de cette Princeſſe, il la trompa ſous cette reſſemblance. Quand le tems fut arrivé qu'Alcmene devoit accoucher, Jupiter attentif à la naiſſance d'Hercule, déclara en préſence de tous les Dieux, qu'il donneroit le royaume de Perſée à un enfant qui devoit naître ce jour-là. Junon, pleine de jalouſie, ayant mis dans ſon parti ſa fille Ilithyie, ſuſpendit la naiſſance d'Hercule, & fit naître Euryſthée avant terme. Jupiter, ſe voyant prévenu par cette adreſſe, ne révoqua point ſa parole; mais, il eut ſoin en même tems de la gloire d'Hercule. Il donna donc à Euryſthée le royaume, ainſi qu'il l'avoit lui-même promis, & lui ſoumit Hercule; mais, il perſuada à Junon de placer ce dernier au rang des dieux, après qu'il auroit accompli douze travaux, tels qu'Euryſthée les ordonneroit. Alcmene, étant accouchée & craignant la jalouſie de Junon, expoſa ſon enfant dans un champ qui s'appelloit encore du tems de Diodore de Sicile, le champ d'Hercule.

Cependant, Minerve ſe promenant avec Junon, fut frappée de la beauté de cet enfant, & elle perſuada à cette déeſſe de lui donner à tetter. Hercule, ayant preſſé la memmelle de Junon, beaucoup plus fort que ſon âge ne ſembloit le permettre, cette Déeſſe preſſée par la douleur, jetta l'enfant à terre; mais, Minerve le reporta à ſa mere, & lui conſeilla de le nourrir. On peut remarquer ici, dit Diodore de Sicile, un coup ſurprenant de la fortune. Une mere, qui devoit chérir & conſerver ſon propre enfant l'expoſa; & celle qui devoit le haïr comme ſa marâtre, ſauva ſans le ſçavoir, ou donna lieu de ſauver celui qui devoit naturellement être ſon plus grand ennemi. Cependant, Junon envoya deux dragons pour dévorer cet enfant; mais, lui les ayant pris chacun par le col, les étrangla l'un & l'autre avec ſes deux mains. Il avoit d'abord été nommé Alcée; mais, enſuite les Grecs ayant appris cet exploit, lui donnerent le nom d'Hercule parce que c'étoit de Junon qu'il tiroit toute ſa gloire. Ainſi, au lieu que les parens impoſent ordinairement le nom à leurs enfans, le ſeul Hercule ne doit ſon nom qu'à ſa vertu. Amphitryon, s'étant enfui de Tirynthe, vint habiter à Thèbes. Hercule, ayant été nourri dans cette ville, & s'étant adonné à différens exercices, ſurpaſſa tous les autres hommes par la force de ſon corps & par la grandeur de ſon ame.

Il avoit à peine atteint l'adoleſcence, lorſqu'il délivra Thèbes de la ſervitude où elle étoit, & s'acquitta ainſi de la reconnoiſſance qu'il devoit à ſa patrie. Les Thébains étoient ſoumis alors à Erginus, roi des Minyens; & ce Prince envoyoit tous les ans dans cette ville des Commiſſaires pour exiger les tributs; ce qu'ils faiſoient en outrageant les habitans. Hercule, bravant les ſuites dangereuſes que pouvoit avoir ſon deſſein, entreprit une action qui le rendra à jamais fameux; car, ceux d'entre les Minyens qui venoient demander les tributs étant arrivés, & ayant fait toutes ſortes d'injures aux citoyens, il les mit hors de la ville, après leur avoir coupé les extrêmités du corps. Erginus, ſur le refus qu'on lui fit de lui livrer le coupable, marcha en perſonne contre les Thébains. Hercule ayant appris qu'Erginus s'approchoit avec ſes troupes, l'attendit dans un paſſage étroit, & rendant par-là leur grand nombre inutile, il tua Erginus même & fit périr preſque toute ſon armée avec lui. S'étant enſuite jetté ſur Orchomene, capitale des Minyens, il y brûla le palais de leurs Rois, & raſa leur ville.

Le bruit de cet exploit ſe répandit dans toute la Grece, & chacun en fut étonné comme d'un prodige. Créon, frappé lui-même de la vertu & du cou-

rage de ce jeune homme, lui donna ſa fille Mégare en mariage ; & le regardant comme ſon propre fils, il lui confia le gouvernement de ſa ville. Mais, Euryſthée qui étoit roi d'Argos, craignant qu'Hercule ne devînt trop puiſſant, le fit appeller, & lui ordonna d'exécuter ſes douze travaux. Hercule le refuſa d'abord, mais Jupiter lui commanda d'obéir à Euryſthée ſon Roi. Cependant, Hercule étant allé lui-même à Delphes, & ayant interrogé l'oracle en reçut une réponſe qui lui marqua que les Dieux vouloient qu'il accomplît ces douze travaux, & qu'au bout de ce terme il acquerroit l'immortalité. Hercule fut alors ſaiſi d'une grande triſteſſe ; il jugeoit indigne de ſa vertu de ſervir un homme qui valoit beaucoup moins que lui ; & d'un autre côté, il lui paroiſſoit dangereux & même impoſſible de déſobéir à Jupiter ſon pere. Pendant que ces réflexions l'agitoient, Junon le fit tomber dans la phrénéſie. La folie s'empara d'abord de ſon eſprit malade, & ſes accès augmentant chaque jour, il devint abſolument furieux. Il voulut tuer Iolaüs ; mais, Iolaüs s'étant enfui, il perça à coups de fleche ſes propres enfans, auprès de Mégare leur mere, croyant que c'étoient des ennemis. Étant revenu avec peine de ce tranſport, & ayant reconnu ſon erreur, il fut mortellement affligé de l'excès de ſon infortune. Quoique chacun prît part à ſes malheurs, il ſe tint long-tems caché, fuyant la compagnie & la rencontre des hommes. Le tems l'ayant enfin conſolé, il alla trouver Euryſthée dans le deſſein d'affronter tous les périls.

Son premier travail fut de tuer le lion de Némée. Il étoit d'une grandeur monſtrueuſe ; & comme on ne pouvoit le bleſſer avec le fer, avec l'airain, ni avec des pierres, il falloit néceſſairement employer la force des bras pour le dompter. Ce lion ravageoit ſouvent le pais, qui étoit entre Mycenes & Némée, auprès d'une montagne appellée le mont Tretos. Au pied de cette montagne, il y avoit une grande caverne où ce monſtre ſe retiroit ordinairement. Hercule alla un jour l'attaquer ; mais, le lion s'enfuit dans ſa retraite. Hercule s'y jetta après lui, & en ayant bouché l'entrée, il le combattit corps à corps, & lui ſerrant le col avec ſes deux mains, il l'étrangla. La peau de cet animal qui étoit fort grande, lui ſervit toujours dans la ſuite de vêtement, & même de bouclier dans ſes combats.

Son ſecond travail fut de tuer l'Hydre de Lerne. Elle avoit un ſeul corps & cent cols, & chacun de ces cols ſe terminoit à une tête de ſerpent. C'eſt avec raiſon que ce monſtre paſſoit pour invincible ; car, du col qu'on lui avoit coupé, il renaiſſoit toujours deux autres têtes ; & ſa bleſſure même lui

fourniſſoit un double ſecours. Pour ſurmonter cette difficulté, Hercule ſe ſervit de cette ruſe. Il commanda à Iolaüs de brûler avec un flambeau la partie coupée, afin d'arrêter cette réproduction funeſte. Étant ainſi venu à bout de cet animal, il trempa des fleches dans ſon fiel, afin que chaque trait qu'il lanceroit contre d'autres monſtres, leur fît des plaies incurables.

Euryſthée lui commanda en troiſième lieu de lui amener vif le ſanglier d'Erymanthe, qui paiſſoit dans les campagnes d'Arcadie. C'eſt ce que fit Hercule. On ajoûte, pour embellir cet évenement, que ce Héros le porta ſur ſes épaules, & que cette vue cauſa tant de frayeur au roi de Mycenes, qu'il alla ſe cacher dans un tonneau d'airain. Peut-être que le bon Euryſthée, qui n'étoit pas trop brave, & qui crut que le ſanglier n'étoit pas entièrement mort, s'enfuit dans ſa chambre, & s'enferma ſous la clef. Les dents de cet affreux ſanglier furent long-tems conſervées dans un temple d'Apollon.

Hercule, de ſon propre mouvement, combattit enſuite les Centaures à l'occaſion que nous allons dire. Un centaure appellé Pholus avoit accordé l'hoſpitalité à Hercule. Il ouvrit en ſon honneur un tonneau de vin qu'il tira de terre; & l'odeur excellente qui en ſortit cauſée par la bonté & par l'ancienneté du vin, s'étant répandue juſqu'aux prochaines demeures des Centaures, fut pour eux comme un aiguillon qui les incita à s'aſſembler en fort grand nombre au tour de l'habitation de Pholus, & à ſe jetter avec impétuoſité ſur cette boiſſon. Pholus tremblant de peur, alla ſe cacher; mais, Hercule ſe défendit avec un courage ſurprenant contre les Centaures qui vouloient à toute force emporter le tonneau. Il falloit qu'il combattît contre des gens que la mere des Dieux avoit avantagés de la force & de la vîteſſe des chevaux, auſſibien que de l'eſprit & de l'expérience des hommes. Ces Centaures l'attaquerent armés, les uns de pins qui avoient encore toutes leurs racines, les autres de grandes pierres; quelques-uns portoient des torches ardentes, & le reſte avoit des haches propres à tuer des bœufs. Hercule les attendit ſans s'émouvoir & avec un courage digne de ſes premiers exploits. Nephelé, mere des Centaures, combattoit encore contre lui, en répandant une grande quantité de pluie qui ne nuiſoit en rien à ſes fils, qui avoient quatre pieds, mais qui faiſoit gliſſer Hercule qui ne ſe ſoutenoit que ſur deux. Cependant, malgré tous les avantages, que ſes adverſaires avoient ſur lui, il les battit vigoureuſement; il en tua pluſieurs & mit les autres en fuite.

Omade ayant violé en Arca-

die Alcyone, ſœur d'Euryſthée, Hercule le fit mourir. C'eſt en ceci, ſelon la remarque de Diodore de Sicile, qu'il faut admirer la vertu de ce Héros; car, quoiqu'il regardât Euryſthée comme ſon ennemi, cependant il crut qu'il étoit de l'équité d'avoir compaſſion d'une femme outragée.

Vers le même tems, Pholus étant mort d'une bleſſure qu'il s'étoit faite lui-même, Hercule lui donna ſous une montagne voiſine de ſon habitation, une ſépulture qui lui fut plus honorable que ne l'auroit été une colomne élevée à ſa gloire. Car, cette montagne ayant été nommée Pholoé, conſerva fidelement la mémoire de celui qui y avoit été enterré, ſans qu'il fût beſoin d'aucune inſcription. Hercule tua auſſi ſans le vouloir, le centaure Chiron qui s'étoit rendu fameux dans la médecine.

Euryſthée ordonna enſuite à Hercule de lui amener la biche aux cornes d'or qui couroit d'une grande vîteſſe. Il ſe ſervit plus de ſon adreſſe que de ſa force pour venir à bout de cette entrepriſe. Car, les uns diſent qu'il la prit dans des filets, d'autres qu'il la fit tomber dans un piege, & quelques autres enfin veulent qu'il s'en ſoit rendu le maître en la forçant à la courſe. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il acheva cet exploit ſans courir aucun danger.

Enſuite, il reçut ordre de chaſſer les oiſeaux du lac Stymphalide, & il employa encore l'adreſſe en cette occaſion. Il s'étoit ramaſſé autour de ce lac une multitude incroyable de ces oiſeaux qui ravageoient entièrement les fruits des contrées voiſines. Il étoit impoſſible d'en exterminer un ſi grand nombre en les tuant l'un après l'autre. C'eſt pour cette raiſon qu'Hercule imagina un tambour d'airain, qui faiſant un bruit continuel & très-grand, les fit tous fuir; & par cet expédient il en délivra abſolument le lac.

Après qu'il eut fini ce travail, Euryſthée lui ordonna de nettoyer ſans l'aide de perſonne l'étable d'Augée, où s'étoit amaſſé depuis pluſieurs années une quantité énorme de fumier. L'inſulte étoit jointe à la peine dans ce commandement d'Euryſthée. Mais, Hercule ne voulut pas emporter ce fumier ſur ſes épaules, afin d'éviter la honte qui pourroit réjaillir ſur lui de cette fonction; & il n'ettoya cette étable ſans ignominie en y faiſant paſſer le fleuve Pénée, que Pauſanias nomme Minyée. Ce travail ne fut pour lui que l'affaire d'un jour; & il y donna de plus une grande preuve de ſa prudence. Car, ne voulant rien faire qui ne fût digne de l'immortalité, il exécuta d'une manière honorable un ordre très-humiliant.

Augée, après un ſi grand ſervice, n'ayant pas voulu payer à Hercule ce qu'il lui avoit

avoit promis, il chercha l'occaſion de s'en venger; & ayant trouvé Euryte que ſon pere envoyoit à Corinthe pour célébrer les jeux Iſthmiques, il le tua. Étant entré enſuite dans l'Élide, il fit mourir Augée, & mit à ſa place Phylée ſon fils, qui ayant été pris pour arbitre, avoit conſeillé à ſon pere de récompenſer Hercule pour un ſervice ſi important. Ce fut pendant cet ouvrage, qu'il fit avec les troupes qui l'accompagnoient, comme nous l'apprenons de Pauſanias, qu'aidé par Minerve, il fut obligé de ſe battre contre Pluton, piqué contre lui de ce qu'il avoit emmené des enfers le chien Cerbere, & qu'il bleſſa ce dieu. Les Éléens, pour le prouver, citoient les vers d'Homère, où ce Poëte dit en effet que le dieu des enfers reçût dans cette occaſion un coup de fleche qui lui fit ſouffrir de grandes douleurs. Que ſi on ne veut point recourir à l'allégorie, on pourra penſer que le roi de Theſprotie, Aidonée, vint au ſecours des Pyliens, pour les défendre contre l'armée d'Hercule, qui, dans le deſſein de ſe venger de la perfidie d'Augée, leur avoit déclaré la guerre.

Le ſeptième travail d'Hercule fut d'aller chercher en Crete le taureau dont on dit que Paſiphaé fut amoureuſe. Étant paſſé dans cette iſle, il amena dans le Péloponnèſe, du conſentement du roi Minos, ce monſtre au ſujet duquel il avoit traverſé une ſi grande étendue de mer. Il inſtitua enſuite les jeux Olympiques. Ayant choiſi près du fleuve Alphée une place favorable pour un pareil exercice, il conſacra les jeux au Jupiter de la patrie. Le prix qu'il propoſa fut une ſimple couronne, parce que lui-même n'avoit jamais voulu recevoir aucune récompenſe de tout ce qu'il avoit fait en faveur des hommes. Hercule fut victorieux dans tous les jeux, ſans avoir pourtant combattu, perſonne n'oſant ſe meſurer contre lui à cauſe de ſa force extraordinaire. Cependant, ces jeux étoient fort oppoſés les uns aux autres. Il eſt très-difficile à l'Athlete ou au Pancratiaſte de devancer un coureur. De même, il eſt preſque impoſſible à un homme qui excelle dans les combats d'adreſſe, de vaincre ceux qui réuſſiſſent dans les combats de force. C'eſt donc avec juſtice que celui-là remporte la palme de tous les jeux, à qui les plus habiles en chacun n'ont pas oſé diſputer le prix.

Nous ne paſſerons pas ſous ſilence les préſens que l'on dit que les Dieux firent à Hercule; car, lorſqu'il ſe fut retiré de la guerre pour vaquer aux fêtes, aux aſſemblées & aux jeux, chacun des Dieux lui fit un don particulier. Minerve lui apporta un voile, Vulcain une maſſue & une cuiraſſe. Entre les autres Dieux, Neptune

lui fit préſent d'un cheval, Mercure d'une épée, Apollon d'un arc, & il apprit même à Hercule à s'en ſervir. Cérès, voulant auſſi l'honorer, inſtitua les petits myſtères pour l'expier du meurtre des Centaures.

Cependant, les Géans entreprirent de ſe battre contre les Dieux auprès de Pallene. Hercule vint au ſecours de ceux-ci; & ayant tué pluſieurs de ces enfans de la Terre, il reçut de très-grands honneurs. Jupiter donna aux ſeuls Dieux qui l'avoient ſecouru le ſurnom d'Olympiens, afin que les braves qui le porteroient, puſſent être diſtingués des lâches. Quoique Bacchus & Hercule fuſſent nés de femmes mortelles, ils furent honorés de ce ſurnom; non ſeulement parce qu'ils étoient fils de Jupiter, mais auſſi parce qu'ayant des inclinations ſemblables à celles de leur pere, ils avoient adouci par leurs bienfaits la férocité des hommes. Jupiter tenoit cependant enchaîné Prométhée qui avoit communiqué aux hommes le feu céleſte, & un aigle venoit lui ronger le foie. Hercule, voyant que Prométhée n'étoit puni que pour avoir répandu ſes bienfaits ſur le genre humain, tua l'aigle à coups de fleche; & ayant perſuadé à Jupiter d'appaiſer ſa colere, il ſauva un bienfaiteur des hommes.

On lui ordonna enſuite d'amener de Thrace les cavales de Diomede. Elles étoient ſi furieuſes qu'on leur avoit donné des mangeoires d'airain, & ſi fortes qu'on étoit obligé de les lier avec des chaînes de fer. Hercule, voulant prendre ces cavales, ſe ſaiſit d'abord de leur maître, & il les rendit obéiſſantes en les raſſaſiant de la chair de celui qui les avoit accoûtumées à manger de la chair humaine. Après qu'elles furent amenées à Euryſthée, ce Prince les conſacra à Junon. Leur race ſubſiſta juſqu'au règne d'Alexandre, roi de Macédoine. Hercule accompagna enſuite Jaſon à Colchos, pour conquérir la toiſon d'or. On peut voir ſous l'article des Argonautes, la part qu'Hercule eut à cette entrepriſe.

Il lui fut ordonné bientôt après d'apporter le baudrier de l'amazone Hippolyte. Hercule, ayant traverſé la mer du Pont à qui il donna le nom d'Euxin, & étant arrivé aux embouchures du fleuve Thermodon, déclara la guerre aux Amazones, & campa près de leur capitale, appellée Thémyſcire. Il demanda d'abord le baudrier qui étoit le ſujet de ſon voyage; & ayant été refuſé, il livra bataille aux Amazones. Les moins célebres furent oppoſées aux ſoldats d'Hercule; mais, les plus fameuſes combattirent contre ce Héros, & ſe défendirent vaillamment. Hercule, en ayant tué quelques-unes, réduiſit les autres à s'enfuir; & il en fit un ſi grand carnage dans leur fui-

te, qu'il détruisit entièrement cette nation. Entre les captives il choisit Antiope pour en faire présent à Thésée. Pour Ménalippe, elle se racheta en donnant à Hercule le baudrier qu'il étoit venu demander.

Le dixième travail qu'Eurysthée imposa à Hercule, fut d'amener les vaches de Géryon qui paissoient sur les côtes de l'Ibérie, ou de l'Espagne. Hercule voyant qu'il ne pouvoit exécuter ce commandement qu'avec beaucoup de peine & d'appareil, équippa une très-belle flotte, & leva des soldats dignes d'une telle entreprise. Le bruit s'étant répandu par toute la terre, que Chrysaor, qui avoit été ainsi nommé à cause de ses grandes richesses, règnoit alors sur toute l'Ibérie, qu'il avoit trois fils qui combattoient ordinairement avec lui, remarquables par leur force & par leurs exploits; que de plus chacun d'eux commandoit de puissantes armées toutes composées de vaillans hommes; Eurysthée croyant que c'étoit une entreprise insurmontable que de leur faire la guerre, avoit donné exprès à Hercule cette commission. Mais, ce Héros regarda ce péril avec autant de fermeté qu'il avoit regardé les autres. Il marqua le rendez-vous de ses troupes dans l'isle de Crete, parce que cette isle est avantageusement située pour envoyer delà des armées par toute la terre. Les Crétois lui déférerent de grands honneurs pendant le séjour qu'il fit chez eux; & lui-même voulant à son tour leur marquer sa reconnoissance, purgea leur isle de toutes les bêtes sauvages qui la ravageoient auparavant; de telle sorte que depuis ce tems-là, il n'y a eu dans toute l'isle de Crete, ni serpens, ni ours, ni loups, ni aucune autre espèce d'animaux mal-faisans. Il entra aussi dans son dessein d'illustrer un païs qui avoit donné le jour & l'éducation à Jupiter. Étant enfin parti de cette isle, il relâcha en Afrique. D'abord qu'il y fut arrivé, il appella au combat Antée, qui s'étoit rendu fameux par la force de son corps & par son expérience dans la lutte. Il avoit coûtume de faire mourir tous les étrangers qu'il avoit vaincus à cet exercice; mais, il fut enfin tué en se battant contre Hercule.

Ce Héros nettoya ensuite l'Afrique d'un grand nombre d'animaux sauvages dont elle étoit remplie; & par ses soins & ses conseils, il la rendit si fertile, qu'il croissoit abondamment des bleds & des fruits dans des lieux auparavant déserts, & que des contrées arides se virent bientôt couvertes de vignes & d'oliviers. En un mot, d'une région pleine de monstres, il fit le plus heureux séjour de la terre; & poursuivant par tout les scélérats & les tyrans, il rétablit la tranquillité dans les villes. On a dit que c'étoit par une animosité particulière

qu'il s'étoit rendu ennemi des bêtes féroces & des méchans hommes ; d'autant que dès ſon berceau il avoit été attaqué par des ſerpens malicieuſement envoyés contre lui ; & qu'étant homme fait, il avoit été ſoumis aux ordres d'un tyran injuſte & ſuperbe. C'eſt par ce motif qu'étant allé en Égypte après la mort d'Antée, il fit mourir le roi Buſiris, qui maſſacroit tous les étrangers qui venoient loger chez lui. Mais, auparavant il traverſa les vaſtes ſolitudes de la Libye ; & ſe trouvant dans un païs fertile & rempli d'eau, il y bâtit une ville d'une grandeur étonnante. On lui donna le nom d'Hécatompyle à cauſe du grand nombre de ſes portes ; & ſa gloire a ſubſiſté long-tems.

Hercule parcourut l'Afrique juſqu'à l'Océan, & arriva enfin au détroit de Cadix ou de Gibraltar, où il éleva deux colomnes ſur les bords de l'un & de l'autre continent. Delà ayant pénétré dans l'Eſpagne, il alla au devant des enfans de Chryſaor, qui commandant chacun une grande armée, étoient campés ſéparément. Hercule les fit appeller en combat ſingulier, les vainquit, & les tua tous trois. Il conquit enſuite toute l'Eſpagne, & il emmena ces fameux troupeaux de vaches qu'il cherchoit. Étant arrivé chez un Roi du païs, homme recommandable par ſa piété & par ſon équité, il en reçut de grands honneurs. Ce fut pour cette raiſon qu'il lui fit préſent d'une partie de ces vaches. Ce Roi conſacra auſſi-tôt à Hercule le troupeau qu'il venoit de lui donner, & il lui ſacrifia depuis tous les ans le plus beau taureau qui en proveniot.

Hercule, comme nous venons de le dire, étant arrivé aux deux extrêmités de l'Afrique & de l'Europe ſur l'Océan, voulut y poſer ce monument immortel de ſon expédition. Selon quelques-uns les deux continens étoient autrefois très-éloignés l'un de l'autre. Il réſolut de les rapprocher juſqu'à ne laiſſer entre eux qu'un paſſage étroit qui ne permît plus aux monſtres de l'Océan d'entrer dans la Méditerranée ; ouvrage mémorable par les terres dont il fallut combler un grand eſpace de mer. D'autres diſent au contraire que les deux continens étant joints, il coupa l'iſthme & forma la communication qui eſt aujourd'hui entre les deux mers. Chacun, dit Diodore de Sicile, peut ſuivre, ſelon ſon goût, l'une ou l'autre de ces deux opinions. Cependant, Hercule avoit déjà fait quelque choſe de ſemblable dans la Grece. La vallée qu'on appelle Tempé étoit couverte d'eau dans toute ſon étendue. Il creuſa dans ſon voiſinage une foſſe profonde, où, par le moyen d'un canal, il fit paſſer toutes ces eaux, & mit à ſec cette plaine délicieuſe de Theſſalie, qui ne fut plus arro-

fée que par le fleuve Pénée. Il fit le contraire dans la Béotie, qu'il inonda toute entière, en détruiſant les rivages de la rivière qui paſſoit à côté de la ville de Minye. Par le premier de ces deux ouvrages, il fit plaiſir à toute la Grece; & par le ſecond il vengea les Thébains des outrages qu'ils avoient eſſuyés durant la captivité où les Minyens les avoient réduits.

Mais, pour reprendre le fil de notre hiſtoire, Hercule donna l'Eſpagne à gouverner à quelques-uns des habitans, en qui il avoit reconnu le plus de vertu & de probité. Pour lui, s'étant mis à la tête de ſon armée, il prit le chemin de la Celtique, & ayant parcouru toute cette contrée, il abolit pluſieurs coûtumes barbares en uſage parmi ces peuples, & entre autres celle de faire mourir les étrangers. Comme il avoit dans ſon armée quantité de gens qui l'étoient venu trouver de leur plein gré, il bâtit une ville qu'il appella Aléſie, nom tiré des longues courſes qu'ils avoient faites avec lui. Pluſieurs d'entre les Celtes vinrent y demeurer; & étant en plus grand nombre que les autres habitans, ils les obligerent de prendre leurs coûtumes.

Hercule, voulant enſuite paſſer de la Celtique en Italie, prit le chemin des Alpes. Il rendit les routes de ce païs, de rudes & difficiles qu'elles étoient, ſi douces & ſi aiſées, qu'une armée y pouvoit paſſer ſans peine avec tout ſon bagage. Les habitans de ces montagnes avoient coûtume de tailler en pièces & de voler toutes les troupes qui les traverſoient. Mais, Hercule ayant dompté cette nation, & en ayant fait punir les chefs, établit pour toujours la ſûreté de ces paſſages. Etant deſcendu des Alpes, il parcourut le plat païs de la Galatie, & entra enſuite dans la Ligurie. Au ſortir de ce dernier païs, Hercule alla dans la Toſcane; & arrivant proche du Tibre, il vint camper dans le même endroit où l'on bâtit depuis la ville de Rome. Il y avoit alors ſur le mont Palatin une petite ville habitée par les originaires du païs. Potitius & Pinarius, les plus conſidérables d'entre eux, le reçurent d'une maniere très-généreuſe, & lui firent des préſens magnifiques. Hercule, ayant reçu avec plaiſir les marques de bienveillance que lui donnerent les habitans du mont Palatin, leur prédit que ceux qui après ſa déification lui offriroient la dixme de leurs biens, meneroient enſuite une vie très-heureuſe. Cette prédiction, dit Diodore de Sicile, s'eſt accomplie juſques dans ces derniers tems. Car, ajoûte-t-il, on connoît à Rome pluſieurs perſonnes aiſées & même quelques citoyens fort riches, qui, après avoir fait vœu de donner à Hercule la dixieme partie de leurs richeſſes, les ont vu monter à quatre

mille talens. Lucullus, qui étoit peut-être le plus riche des Romains de ſon tems, ayant fait l'eſtimation de tous ſes biens, lui en ſacrifia la dixme qu'il employa en feſtins publics. Les Romains lui bâtirent ſur le bord du Tibre un ſuperbe temple, où ils lui conſacroient la même partie de leurs fonds.

Hercule défit en Italie quelques brigands, entre autres un certain Cacus qui ſe retiroit dans les montagnes du mont Aventin, & qui eut même la hardieſſe de lui voler ſes bœufs. Caca découvrit ſon frere à Hercule, qui le fit mourir, comme nous l'apprennent Tite-Live & Servius.

Quelques Anciens prétendent que comme notre Héros cherchoit à s'immortaliſer par plus d'une manière, il épouſa la fille d'Evandre. Il avoit amené auſſi, ſuivant Denys d'Halicarnaſſe, une eſclave qu'il fit épouſer à Faunus, d'où naquit Latinus. On ajoûte encore qu'Hercule abolit en Italie la cruelle coûtume d'offrir aux Dieux des victimes humaines, & qu'il y établit qu'on n'y immoleroit que des animaux, ou tout au plus des repréſentations d'hommes; car, pour le dire en paſſant, quand on n'avoit pas de quoi acheter des victimes, on ſe contentoit d'immoler quelque choſe qui les repréſentât.

Hercule, en quittant le Tibre, parcourut les côtes maritimes de l'Italie. Il entra dans le païs de Cumes, dans lequel on dit qu'il y avoit des hommes très-forts, mais très-ſcélérats; on les nommoit les Géans. Cette contrée s'appelloit auſſi Champ Phlégréen à cauſe d'une montagne de ce païs-là qui jettoit des flammes. Les Géans ayant appris qu'Hercule étoit entré dans leur païs, s'aſſemblerent & marcherent contre lui en ordre de bataille. Comme ils étoient très-forts & très-vaillans, le combat fut très-rude. Mais, enfin Hercule remporta la victoire, avec le ſecours des Dieux qui l'aiderent dans ce combat. Il tua pluſieurs de ſes ennemis, & rétablit la tranquillité dans le païs.

Hercule continua enſuite ſon chemin le long des côtes de la mer. Il fit pluſieurs ouvrages ſur le lac d'Averne qui étoit conſacré à Proſerpine. Ce lac ſe déchargeoit auparavant dans la mer; mais, Hercule ferma le canal de communication, & pratiqua le long des côtes de la mer un chemin qui s'appelloit encore du tems de Diodore de Sicile, le chemin d'Hercule. Il entra enſuite dans la Poſidonie, & il trouva ſur ſa route une pierre poſée en mémoire d'une aventure ſingulière. Un fameux chaſſeur de ce païs s'étoit fait une loi, dès ſes premières années, de conſacrer à Diane la tête & les pieds de tous les animaux qu'il avoit pris à la chaſſe, & de les pendre à des arbres. Un jour, s'étant rendu maître d'un ſanglier extraordinairement grand, il mé-

priſa la Déeſſe, & dit qu'il ne lui conſacreroit que la tête. Il joignit auſſi-tôt l'effet aux paroles, & ſuſpendit ſeulement la tête du ſanglier à un arbre. Il faiſoit alors fort chaud. Le chaſſeur s'étant endormi ſur le midi, la tête du ſanglier ſe détacha d'elle-même de l'arbre, & tombant ſur lui pendant qu'il dormoit, le tua ſur le champ. Il arriva le contraire à Hercule à cauſe de ſa piété ; car, étant venu ſur les confins du païs de Rhege & de la Locride, & la fatigue d'un long chemin le contraignant de ſe repoſer, on dit qu'il pria les Dieux d'éloigner de lui une grande quantité de cigales qui le tourmentoient. Les Dieux exaucerent ſa priere, & non ſeulement elles s'écarterent pour lors ; mais on dit qu'on n'en a jamais vu depuis dans ce canton.

Hercule, étant enſuite arrivé dans un endroit de l'Italie, qui n'eſt ſéparé de la Sicile que par un bras de mer fort étroit, fit paſſer ſes vaches à la nage, dans cette iſle. Pour lui s'étant pris aux cornes d'un taureau, il traverſa toute la largeur de ce détroit, qui, comme le dit Timée, eſt de treize ſtades. Voulant enſuite faire le tour de la Sicile, il alla du Cap Pelore juſqu'au mont Eryx. Pendant qu'il marchoit le long des côtes de cette iſle, on dit que les nymphes lui ouvrirent des bains d'eaux chaudes, afin de le délaſſer. Quand Hercule fut entré dans les terres de la domination d'Eryx, ce Prince qui étoit fils de Vénus & d'un Roi du païs, l'envoya provoquer à la lutte. Les prix qu'ils ſe propoſerent l'un à l'autre, furent le ſujet d'une diſpute ; car, Eryx ayant offert ſon royaume pour prix de la victoire, Hercule lui propoſa ſes vaches. Eryx ſe fâcha d'abord de la comparaiſon qu'Hercule faiſoit de ſes vaches avec un royaume ; mais, Hercule lui ayant appris que s'il les perdoit, il perdroit l'eſpérance de l'immortalité, Eryx accepta le parti. Cependant, il fut vaincu à la lutte, & ſes États demeurerent à Hercule, qui les remit entre les mains des habitans, & leur permit d'en recueillir les fruits, juſqu'à ce que quelqu'un de ſes deſcendans vînt les redemander. Cela arriva dans la ſuite ; car, Doriée le Lacédémonien étant venu en Sicile long-tems après Hercule, on lui rendit ce païs, & il y bâtit la ville d'Héraclée.

Cependant, Hercule fit le tour de la Sicile, & arriva enfin dans la ville qu'on appella depuis Syracuſe, où il apprit l'hiſtoire de Proſerpine. Il offrit à cette Déeſſe un magnifique ſacrifice ; & ayant immolé auprès de Cyane un de ſes plus beaux taureaux, il enſeigna aux habitans à faire tous les ans en l'honneur de Proſerpine des fêtes & des aſſemblées ſolemnelles. S'étant enſuite avancé avec ſes vaches dans le milieu des terres, les Sicaniens vin-

rent contre lui avec une forte armée; mais, il leur livra un grand combat & les vainquit. Plusieurs des ennemis y furent tués.

Après cela, étant entré dans le païs des Léontins, Hercule en admira la beauté. Comme ces peuples le reçurent avec une vénération extraordinaire, il résolut de laisser chez eux des monumens éternels de son passage. Il lui arriva quelque chose de singulier dans la ville des Agyrinéens. Car les habitans lui firent, dès son vivant & en sa présence, des sacrifices comme à un Dieu, & ils solemnisèrent des fêtes en son honneur. Hercule n'avoit encore accepté aucun culte; & celui des Agyrinéens fut le premier auquel il consentit comme à un signe que les dieux lui donnoient de son immortalité prochaine. Non loin de cette ville étoit un chemin pierreux, dans lequel les vaches d'Hercule imprimerent leurs traces comme sur de la cire. Ce nouvel indice, joint aux dix travaux qu'il avoit déjà accomplis, lui firent croire qu'il étoit actuellement immortel; & il jugea qu'il pouvoit recevoir dès-lors les sacrifices anniversaires que les Agyrinéens avoient institués en son honneur. Voulant ensuite marquer sa reconnoissance à un peuple qui lui avoit donné des preuves particulières de son respect, il creusa devant cette ville un lac de quatre stades de tour, qu'il appella de son nom. Il dédia au héros Géryon, dans l'endroit où ses vaches avoient imprimé leurs traces, un bois qui fut long-tems en grande vénération parmi les Agyrinéens. Il en dédia un autre à Iolaüs son compagnon d'armes, & il institua en son honneur des sacrifices que les habitans du païs célébrerent pendant plusieurs siecles.

Notre Héros étant repassé avec ses vaches en Italie, marcha le long du rivage de la mer. Il porta un coup mortel à Lacinius dans le moment qu'il lui déroboit ses vaches; & il tua par mégarde Croton auquel il dressa un mausolée, après lui avoir fait des obseques magnifiques. Il prédit aux habitans du païs qu'on verroit quelque jour dans cet endroit une ville fameuse qui porteroit le nom du mort. Ayant ensuite fait à pied le tour de la mer Adriatique, il entra dans le Péloponnese par l'Épire.

Il n'eut pas plutôt fini son dixième travail, qu'Eurysthée lui ordonna de tirer hors des enfers le chien Cerbere. Dès qu'Hercule eut reçu cet ordre qu'il regarda comme glorieux pour lui, il prit le chemin d'Athènes. Là il se fit initier aux mystères d'Eleusis dont Musée, fils d'Orphée, étoit chef alors. Étant ensuite descendu dans les enfers, il fut reçu de Proserpine comme son frere, & elle lui permit même d'emmener avec lui Thésée & Pirithoüs qui y étoient retenus prisonniers. Ayant ensuite lié

Cerbere avec des chaînes de fer, il le tira hors des enfers & le fit voir aux hommes.

Son dernier travail enfin étant d'apporter d'Afrique, les pommes d'or des Heſpérides, Hercule prit une ſeconde fois par mer la route de ce païs. Les ſentimens des Mythologues ſont fort partagés au ſujet de ces pommes, comme nous le diſons ſous l'article des Heſpérides. Car, les uns aſſurent qu'il croiſſoit effectivement des pommes d'or en certains jardins d'Afrique, qui appartenoient aux Heſpérides; mais qu'elles étoient gardées par un épouvantable dragon qui veilloit ſans ceſſe. D'autres prétendent que les Heſpérides poſſédoient de ſi beaux troupeaux de brebis, que par une licence poëtique on leur avoit donné le ſurnom de Dorées, comme on l'avoit donné à Vénus, à cauſe de ſa beauté. Quelques-uns enfin ont écrit que ces brebis étoient d'une couleur particulière qui tiroit ſur l'or. Ces derniers ajoûtent même que, par le dragon, il faut entendre le Paſteur qui gardoit ces brebis, homme très-fort & très-courageux, & qui avoit coûtume de mettre à mort tous ceux qui entreprenoient de lui ravir quelques pièces de ſon troupeau. Mais, nous laiſſons au Lecteur la liberté de croire tout ce qu'il voudra là-deſſus. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'Hercule ayant tué le gardien de ces brebis ou de ces pommes, il les apporta à Euryſthée, & qu'ayant accompli ſes douze travaux, il ſe tint aſſuré d'avoir l'immortalité pour ſa récompenſe, ainſi que le lui avoit promis l'oracle d'Apollon.

Ajoûtons, au ſujet des Heſpérides, que des pirates ayant trouvé ces filles dans leur jardin, où elles ſe divertiſſoient, ſe ſaiſirent d'elles; & s'étant enfuis au plus vîte dans leurs vaiſſeaux ils les embarquerent avec eux. Mais, Hercule les ayant ſurpris pendant le tems qu'ils mangeoient près du rivage, & ayant appris de ces jeunes Vierges le malheur qui leur étoit arrivé, il tua tous leurs raviſſeurs, & rendit enſuite les Atlantides à leur pere Atlas. Ce Prince reconnoiſſant enſeigna à fond à Hercule l'aſtronomie. Atlas avoit étudié cette ſcience avec beaucoup d'aſſiduité & d'application, & il y étoit devenu très-ſçavant. Il avoit même conſtruit avec un grand art une ſphere céleſte; & c'eſt pour cette raiſon qu'on a crû qu'il portoit le monde ſur ſes épaules. Comme Hercule fut le premier qui apporta en Grece la ſcience de la ſphere, il acquit auſſi une très-grande gloire; & l'on feignit à ce propos qu'Atlas s'étoit repoſé ſur lui du fardeau du monde; les hommes racontant d'une manière fabuleuſe un fait véritablement arrivé. Étant venu delà en Égypte, il fit mourir le roi Buſiris pour la raiſon que nous avons déjà dite. Enſuite,

remontant par le Nil juſqu'en Éthiopie, il tua Hémation, Roi de ce païs, qui lui avoit déclaré la guerre.

Après qu'il eut fini ſes douze travaux, un oracle lui dit qu'avant qu'il fût reçu au nombre des Dieux, il falloit qu'il envoyât une colonie en Sardaigne, ſous la conduite des fils qu'il avoit eus des Theſpiades. Ces Theſpiades étoient cinquante filles que Theſpis avoit eues de pluſieurs femmes. Comme Hercule, dans le tems qu'il étoit encore fort jeune, étoit d'une force de corps prodigieuſe, cela fit ſouhaiter à Theſpis que ſes filles puſſent avoir des enfans de lui. L'ayant donc invité à un ſacrifice, & lui ayant fait enſuite un feſtin magnifique, il le donna pour mari à toutes ſes filles. Hercule par ce moyen devint pere de cinquante enfans, qu'on appella en général Theſpiades comme leurs meres. Quand ils furent parvenus à l'adoleſcence, Hercule les envoya en Sardaigne ſuivant l'ordre de l'Oracle. Comme Iolaüs l'avoit accompagné dans toutes ſes expéditions, il lui confia les Theſpiades, & le déclara chef de la colonie.

Il céda enſuite à Iolaüs Mégare ſa femme, dont les enfans avoient eu un ſort funeſte; & il eſpéra qu'une autre lui en donneroit de plus heureux. Il demanda Iolé, fille d'Euryte, roi d'Œchalie. Mais, ce Prince ayant appris l'infortune de Mégare, demanda du tems pour ſe déterminer. Hercule qui prit cette réponſe pour un refus, emmena ſecrétement pour ſe venger, les chevaux d'Euryte. Iphitus, fils de ce Prince, ſoupçonnant Hercule d'avoir dérobé ces chevaux, & étant allé les chercher dans Tirynthe, Hercule le fit monter ſur une tour fort haute, & lui permit de porter ſes regards de tous côtés pour voir s'il les découvriroit. Mais, Iphitus ne les appercevant point, il lui dit que c'étoit à tort & fauſſement qu'on l'accuſoit de les avoir dérobés, & là-deſſus il le jetta du haut de la tour en bas. Sur ces entrefaites étant tombé malade en punition de ce meurtre, il s'en alla à Pyle chez le roi Nélée, & le pria de l'expier. Nélée ayant conſulté ſes enfans, tous à l'exception du ſeul Neſtor qui étoit le plus jeune, furent d'avis qu'on refuſât cette expiation. Hercule prit le parti d'aller chez Deiphobe, fils d'Hippolyte, pour le prier de la lui donner; mais, on en fit inutilement la cérémonie, & ſa maladie ne le quitta point. Il alla donc enfin conſulter l'oracle d'Apollon, ſur ce qu'il devoit faire pour recouvrer la ſanté. L'oracle lui répondit que s'il vouloit être guéri, il falloit qu'on le vendît publiquement, & qu'on donnât le prix de ſa vente aux enfans d'Iphitus. La durée de ſa maladie l'ayant obligé d'obéir à cet oracle, il prit avec quelques-uns

de ſes amis le chemin de l'Aſie. Quand il fut arrivé dans ce païs, il ſe laiſſa vendre volontairement par un de ſes amis; & il devint eſclave d'Omphale, fille de Jardanus & reine des Lydiens, peuples qu'on appelloit alors Méoniens. Celui qui l'avoit vendu, remit enſuite aux enfans d'Iphitus, ſelon le commandement de l'Oracle, l'argent provenu de la vente d'Hercule. Ce Héros cependant, ayant recouvré la ſanté & demeurant eſclave de la reine Omphale, entreprit de punir tous les voleurs qui infeſtoient cette contrée.

Il tua d'abord une partie des Cercopes fameux brigands, qui faiſoient beaucoup de ravage, & il amena le reſte enchaîné aux pieds de la Reine. Il fit auſſi mourir d'un coup de bêche Sylée qui enlevoit tous les étrangers qui voyageoient de ce côté-là, & les obligoit de travailler à ſes vignes. Il reprit ſur les Itons les vols qu'ils avoient faits en pluſieurs contrées, qui appartenoient à Omphale; il démolit la ville dans laquelle ils ſe retiroient, & il les fit tous priſonniers. Omphale voyant les exploits d'Hercule, & ayant appris qui il étoit, & de qui il étoit ſorti, eut ſa vertu en admiration, le remit en liberté & l'épouſa. Elle en eut un fils qui fut nommé Lamon. Hercule avoit auſſi eu d'une des compagnes de ſon eſclavage, un fils appellé Cléolaüs. Étant enſuite retourné dans le Péloponnèſe, il alla combattre Laomédon, roi de Troye. Le ſujet de cette guerre fut qu'Hercule s'étant joint à Jaſon pour la conquête de la toiſon d'or, Laomédon lui manqua de parole au ſujet des chevaux qu'il lui avoit promis, à condition qu'il le déferoit d'un monſtre marin. Cependant, l'expédition de la toiſon d'or n'ayant pas laiſſé à Hercule le tems de ſe venger, il en trouva enfin l'occaſion.

Quelques-uns diſent qu'il partit pour la guerre de Troye avec dix-huit grands vaiſſeaux. Mais, ſelon le témoignage d'Homère, il n'en avoit que ſix. C'eſt Tlépoleme qui parle dans l'Iliade.

*Tel, d'un commun aveu, fut Hercule mon pere,*
*De cent monſtres divers intrépide vainqueur,*
*Et qui des fiers lions eut la force & le cœur.*
*Du roi Laomédon la promeſſe parjure*
*L'amena ſur ces bords, pour venger ſon injure.*
*Suivi de ſix vaiſſeaux, foible appui pour ſon bras,*
*Dans le ſein d'Ilion il porta le trépas.*

Hercule, étant arrivé dans la Troade, prit avec lui les plus braves de ſes compagnons, & vint entourer les murailles de la ville. Il confia à Oiclée, fils

d'Antiphatès, la garde de ſes vaiſſeaux. Cependant, Laomédon, à qui cette attaque imprévue n'avoit pas permis de lever beaucoup de troupes, ayant ramaſſé des ſoldats tels qu'il put les rencontrer, alla droit aux vaiſſeaux d'Hercule, eſpérant que s'il les pouvoit brûler, il mettroit fin à la guerre. Oiclée vint à ſa rencontre; mais, celui-ci ayant été tué dans le combat, ceux qui l'avoient ſuivi s'enfuirent dans leurs vaiſſeaux, & prirent le large au plus vîte. Laomédon qui revenoit ſur ſes pas, étant tombé ſur les ſoldats d'Hercule qui aſſiégeoient Troye, fut tué dans la mêlée avec pluſieurs de ſes citoyens. Hercule prit enſuite la ville d'aſſaut, & ayant fait paſſer au fil de l'épée tous les habitans qui ſe mettoient en défenſe, il rendit juſtice à Priam en lui donnant le royaume de Troye. Car, il avoit été le ſeul des enfans de Laomédon, qui, s'oppoſant aux mauvais conſeils de ſes freres, eût été d'avis de remettre à Hercule les chevaux qu'on lui avoit promis. Ce Héros récompenſa auſſi Télamon d'une manière fort honorable, en lui donnant Héſione, fille de Laomédon.

De retour dans le Péloponnèſe, il alla à Olene, chez Dexamene. Hippolyte, fille de ce dernier, venoit d'être mariée à Axan. Hercule ayant été prié du feſtin des noces, tua le centaure Eurytion, qui vouloit forcer la mariée. Étant enſuite revenu à Tirynthe, Euryſthée lui commanda d'en ſortir, lui, Alcmene, Iphiclus, & Iolaüs, ſous prétexte qu'ils avoient fait complot de lui enlever ſon royaume. Ils furent donc obligés de s'exiler de Tirynthe; & Hercule ſe retira dans l'Arcadie, chez Phénée. Ce fut, vers ce tems-là qu'Hippocoon exila de Sparte, ſon frere Tyndare; & que les enfans d'Hippocoon, qui étoient au nombre de vingt, tuerent Hyjon, fils de Licymnius, ami d'Hercule. Ce Héros, indigné de ce meurtre, mena ſon armée contre les enfans d'Hippocoon; il remporta ſur eux une victoire complete; & ayant pris d'emblée la ville de Sparte, il en fit roi Tyndare, pere des Dioſcures. Mais, comme il avoit conquis ce royaume à la pointe de l'épée, il ne le lui céda qu'à condition de le remettre un jour à ſes héritiers, qui viendroient le lui demander. Il n'en coûta à Hercule dans cette bataille, que fort peu de gens entre leſquels étoient Iphiclus & dix-ſept enfans de Céphée.

Cette guerre finie, Hercule prit le chemin d'Arcadie. Il alla loger chez le roi Alée; mais, ayant eu un commerce ſecret avec Augé, fille de ce Roi, il partit pour Stymphale. Cependant, portant impatiemment la mort d'Hyjon, fils de Licymnius, & celle de ſon frere Iphiclus, il ſe bannit volontairement de l'Arcadie & de tout le Péloponnèſe. Il s'en alla à

Calydon, ville d'Étolie, ſuivi de pluſieurs Arcadiens, & il s'y arrêta. Comme il n'avoit ni femmes, ni enfans légitimes, il épouſa après la mort de Méléagre, Déjanire, fille d'Œnée.

Ce Héros, pour rendre ſervice aux Calydoniens, détourna le fleuve Achéloüs, & l'ayant fait paſſer dans le nouveau lit qu'il avoit creuſé lui-même, il mit à ſec une vaſte étendue de terre, qui autrefois couverte, dit Diodore de Sicile, & maintenant arroſée par les eaux de ce fleuve, eſt devenue très-fertile. C'eſt ce qui a donné lieu aux Poëtes de feindre qu'Hercule ſe battit contre le fleuve Achéloüs, changé en taureau; que dans ce combat il lui caſſa une corne, dont il fit préſent aux Étoliens; & que cette corne fut appellée la corne d'Amalthée. Ils ajoûtent qu'elle renfermoit tous les fruits d'automne, comme des raiſins, des pommes & des oranges. Mais, le but de cette fable eſt de repréſenter par la corne le nouveau canal de l'Achéloüs; & par les raiſins, les pommes & les oranges, la fertilité de la contrée voiſine du fleuve, & la multitude infinie des arbres fruitiers qui y naiſſoient. D'autres cependant croyent que la corne d'Amalthée ſignifie l'ardeur & la perſévérance du travail, que demande la culture de la terre. Hercule combattit enſuite pour les Calydoniens contre les Theſprotes. Il ſe rendit maître par force de la ville d'Éphyre, & tua de ſa propre main Phylée, roi de ces peuples. La fille même de ce Prince fut amenée priſonnière. Hercule, ayant eu commerce avec elle, en eut un fils appellé Tlépoleme.

Trois ans après ſon mariage avec Déjanire, ce Héros dînant avec Œnée, & étant ſervi à table par Eurynome, fils d'Architele, à peine alors ſorti de l'enfance, ce jeune homme fit une faute en ſervant. Hercule le tua quoiqu'involontairement, en lui donnant un coup de poing. Cet accident l'affligea beaucoup, & il s'exila lui-même de la ville de Calydon. Prenant avec lui Déjanire ſa femme & ſon fils Hyllus, qui n'étoit alors qu'un enfant, ils arriverent enſemble au bord du fleuve Evénus. Ils trouverent là le centaure Neſſus, qui, moyennant un certain ſalaire, tranſportoit d'un côté du fleuve à l'autre ceux qui avoient envie de le traverſer. Ce Centaure, ayant d'abord pris Déjanire pour la faire paſſer de l'autre côté du fleuve, fut frappé de ſa beauté & entreprit de lui faire violence. Déjanire implora en criant le ſecours de ſon mari. Hercule lança un trait contre le Centaure qui ſe ſentant bleſſé à mort, dit à Déjanire, qu'il vouloit lui laiſſer un philtre dont la propriété ſeroit de faire qu'Hercule n'aimât plus aucune autre femme qu'elle; que pour cet effet il falloit qu'elle mêlât l'huile qu'il lui donnoit avec le

ſang qui découloit de la pointe de la fleche, & qu'elle en frottât la tunique d'Hercule. Il expira dès qu'il eut donné cet avis à Déjanire. Cette femme recueillit dans un vaſe ce prétendu philtre, & le garda à l'inſçu de ſon mari. Cependant, Hercule traverſant le fleuve ſe rendit chez Ceyx, roi des Trachyniens, où il alla loger, menant toujours à ſa ſuite un grand nombre d'Arcadiens. Sur ces entrefaites, Phylas, roi des Dryopes, ayant commis des impiétés dans le temple de Delphes, Hercule ſe mit à la tête des Méliens, tua le roi des Dryopes, & chaſſa ſes ſujets de de leur païs, qu'il abandonna enſuite aux Méliens. Il fit priſonnière la fille de Phylas, & il en eut un fils appellé Antiochus. Il avoit auſſi eu depuis la naiſſance d'Hyllus, deux autres enfans de Déjanire, ſçavoir, Gynée & Oditès.

Quelque tems après le malheur des Dryopes, la guerre s'alluma entre les Doriens & les Lapithes. Comme l'armée des Lapithes étoit beaucoup plus nombreuſe que celle des Doriens, ceux-ci eurent recours à Hercule. Ils lui offrirent la troiſième partie de leur païs & de leur royaume, à condition qu'il les aideroit dans cette guerre. Ayant obtenu leur demande, ils marcherent tous enſemble contre les Lapithes. Hercule ſe mit à la tête des Arcadiens qui l'accompagnoient dans toutes ſes expéditions, il battit les Lapithes, tua leur Roi; & ayant laiſſé un grand nombre de ſoldats ſur la place, il les obligea de relâcher aux Doriens le païs qu'ils leur conteſtoient.

Pendant qu'il s'en retournoit à Trachyne, il tua en chemin Cygnus, fils de Mars, qui l'avoit appellé à un combat ſingulier. Étant enſuite ſorti de la ville d'Itone, comme il traverſoit la Pélaſgiotide, il alla à la rencontre du roi Orménius, & lui demanda en mariage Aſtydamie ſa fille. Mais, Hercule ayant été refuſé, parce qu'Orménius ſçavoit qu'il étoit marié à Déjanire, fille d'Œnée, lui déclara la guerre; il prit ſa ville, & fit enfin mourir ce Prince qu'il n'avoit pu perſuader; ſe rendant maître par droit de conquête de la perſonne d'Aſtydamie, il en eut un fils nommé Ctéſippe. Après cette expédition, il mena ſon armée dans l'Œchalie contre les enfans d'Euryte, pour ſe venger de ce qu'on lui avoit refuſé Iolé, qu'il avoit demandée en mariage. Les Arcadiens l'ayant encore accompagné dans cette guerre, il emporta la ville, & il fit paſſer au fil de l'épée Toxée, Molion, & Pytius, fils d'Euryte. Il emmena avec lui ſur un promontoire de l'Eubée, appellé Cénée, Iolé qu'il avoit fait priſonnière.

Hercule, voulant offrir un ſacrifice dans cet endroit, envoya à Trachyne, vers Déjanire ſa femme, un de ſes ſervi-

teurs appellé Lichas, pour lui aller chercher la tunique dont il avoit coûtume de ſe revêtir lorſqu'il ſacrifioit. Déjanire, ayant appris par Lichas que ſon mari étoit éperdument amoureux d'Iolé, & croyant le guérir de cette paſſion, & le ramener à elle, frotta cette tunique du philtre que le Centaure Neſſus lui avoit donné pour ſe faire toujours aimer d'Hercule. Lichas, ne ſçachant rien de ce ſecret, prit des mains de Déjanire, les vêtemens du ſacrifice & les apporta à Hercule. Mais, des que ce Héros eut mis ſur lui la tunique empoiſonnée, la force du venin dont elle étoit imbibée, venant à opérer, fit une révolution étrange dans ſon corps. Car le fiel de l'hydre de lerne, dans lequel la fleche d'Hercule avoit trempé, & qui étoit paſſé dans la tunique, corrompit par ſa chaleur toutes les chairs. Ainſi, ce Héros ſouffrant des douleurs extraordinaires, fit d'abord mourir Lichas, auteur innocent de ſon mal. Il licentia enſuite ſon armée & revint demeurer à Trachyne. Mais, comme ſes douleurs augmentoient toujours, il envoya à Delphes Licymnius & Iolaüs, pour demander conſeil à Apollon ſur cette cruelle maladie. Dans cet intervalle, Déjanire apprenant le malheur d'Hercule dont elle ſe voyoit la cauſe, ſe livra au déſeſpoir & s'étrangla elle-même. L'Oracle répondit qu'il falloit qu'on portât Hercule avec un appareil de guerre, juſque ſur le mont Œta, que là on dreſſât auprès de lui un grand bûcher, & que Jupiter auroit ſoin du reſte. Iolaüs & ceux qui l'accompagnoient obéirent à ces ordres, & ſe tenoient aſſez loin du bûcher, attentifs à tout ce qui alloit arriver. Mais, Hercule déſeſpérant de ſa guériſon, monta ſur le bûcher, & appellant tous ceux qui l'avoient ſuivi, il les conjuroit d'y mettre le feu. Perſonne n'oſoit le faire, & il n'y eut que le ſeul Philoctete qui lui obéit. Hercule, en récompenſe de ce ſervice, lui fit préſent de ſes fleches & de ſon arc. Dans le moment un coup de tonnerre fit paroître en flammes tout le bûcher. Iolaüs & ſa troupe étant venus bientôt après chercher ſes os, & n'en ayant retrouvé aucun, ils crurent qu'Hercule avoit été fait Dieu, conformément à tant d'oracles, qui lui avoient promis cette récompenſe. Ce fut pour cette raiſon qu'ils lui offrirent des ſacrifices, & qu'ils ne s'en retournerent à Trachyne qu'après avoir élevé des eſpèces d'autels dans l'endroit où il avoit ceſſé de paroître parmi les hommes. Hercule n'avoit que cinquante-deux ans, lorſqu'il mourut; & on croit que ſa mort arriva environ trente ans avant la guerre de Troye.

Telle eſt l'hiſtoire de ce Héros, chargée, comme on voit, de pluſieurs aventures étrangères. Il eſt même difficile

de concevoir qu'un ſeul homme ait fait tant de voyages, & exécuté tant d'entrepriſes. On doit cependant remarquer qu'il étoit toujours accompagné de pluſieurs perſonnes, menant avec lui, comme le remarquent Diodore de Sicile & les autres anciens Auteurs, les troupes d'Euryſthée; & on a mis ſur ſon compte tout ce qui a été exécuté par ſes ordres. M. l'abbé Banier eſt même perſuadé que les voyages d'Afrique & d'Eſpagne, avec toutes leurs aventures, doivent regarder l'Hercule Phénicien, ou l'Égyptien, qui vivoit vers le tems de Joſué, long-tems avant le héros Grec, ainſi que ces fameuſes colomnes qu'il fit élever près de Cadix. On doit penſer la même choſe du voyage des Gaules ou de la Celtique, où apparemment ce Héros n'a jamais été.

On doit détacher auſſi de l'hiſtoire d'Hercule pluſieurs autres actions, comme ſon combat avec les Géans, qui regarde l'Hercule Égyptien, ce grand Général des troupes de Bacchus ou Oſiris; combat arrivé certainement pluſieurs ſiècles avant la naiſſance du fils d'Alcmene. On doit penſer à peu près la même choſe de l'aventure de Prométhée, & généralement de toutes celles dont la Grece n'a pas été le théatre.

Enfin, nous devons dire que tout ce qui ſe faiſoit de grand dans ces tems héroïques, étoit attribué à Hercule, c'eſt-à-dire, à la force & à la valeur. Ainſi, le paſſage des Alpes alors impraticable, & autres grands évenemens de cette eſpèce, étoient mis ſur ſon compte. On diſoit apparemment de celui qui étoit ſorti de ces aventures; *c'eſt un Hercule*, comme on dit aujourd'hui, c'eſt un Samſon, un Céſar. Ainſi, il eſt très-difficile de bien diſtinguer ce qui appartient à chacun de ceux, à qui les Anciens donnent le nom d'Hercule; car, chaque nation ſe fit un Hercule du plus fameux de ſes Héros, & on les a confondus dans la ſuite.

Mais, dira-t-on, que veulent dire les Poëtes, lorſqu'ils racontent qu'Hercule voulant combattre dans les jeux Olympiques, & perſonne n'oſant ſe préſenter, Jupiter lui-même lutta contre lui ſous la figure d'un Athlete; & comme après un long combat, l'avantage fut égal des deux côtés, ce Dieu ſe découvrit & félicita ſon fils ſur ſa force & ſur ſa valeur?

Nos Mythologues répondront que les Poëtes ont fait alluſion dans cette fable, au combat myſtérieux de Jacob avec l'Ange du Seigneur, qui ſe découvrit le matin après avoir lutté toute la nuit contre lui, & lui donna le nom d'*Iſraël*, qui veut dire fort; & certainement la reſſemblance eſt grande. Les Grecs d'ailleurs n'oublient rien des Hiſtoires étrangères pour embellir celles de leurs Héros.

Ce

Ce qui rend la conjecture plus vraiſemblable, c'eſt que cette fable eſt rapportée par Lycophron, qui vivoit ſous le règne de Ptolémée Philadelphe, & qui par conſéquent pouvoit avoir lu la Généſe dans la traduction des Septante, qui ſe fit ſous le règne de ce Prince. On doit penſer de même, ajoûtent ces Auteurs, de ces pierres que l'on dit que Jupiter fit pleuvoir ſur des Géans qui combattirent contre Hercule, puiſque cela reſſemble fort à une pareille Hiſtoire, écrite dans le livre de Joſué.

Mais, ſans obliger le lecteur à croire que les Poëtes ont tiré ces idées de ce qu'ils avoient lu dans nos Livres Saints, dont peu d'entre eux ont eu connoiſſance, nous croyons qu'on peut expliquer la première fable, en diſant que quelque prêtre de Jupiter combattit contre Hercule avec un avantage égal, & qu'on ajoûta que c'étoit ce Dieu lui-même, pour augmenter la valeur, que ce Héros fit paroître dans les jeux Olympiques. Pour la ſeconde, on pourroit croire que ce qui y a donné lieu, c'eſt qu'apparemment dans l'endroit où les Poëtes prétendent que ce combat fut donné, il y avoit une grande quantité de pierres, tandis qu'il n'y en avoit point dans les lieux voiſins.

Pour ce qui eſt de la fable qui dit qu'Hercule combattit avec Apollon pour le trépied de Delphes, elle n'eſt fondée que ſur ce que ce Héros étant allé conſulter l'oracle de ce Dieu, au ſujet du meurtre d'Iphitus, & la Prêtreſſe ne lui ayant pas rendu une réponſe favorable, enleva le trépied du temple malgré les Prêtres qui s'y oppoſoient; mais, la Pythie lui ayant reproché qu'il ne marchoit pas ſur les traces de l'Hercule Égyptien, dont il avoit fait ſon modele, il fut touché de ſes paroles, & le lui remit entre les mains.

Nous n'entreprendrons point d'expliquer toutes les fables dont on a embelli l'hiſtoire de ce Héros. Cela nous meneroit trop loin.

On ſçait qu'il fut honoré comme un Dieu après ſa mort, & nous avons vu qu'Iolaüs ſon ami fut le premier à lui dreſſer des autels. Ménœtius, autre ami d'Hercule, lui ſacrifia un taureau, un ſanglier & un bouc; il ordonna qu'on lui offrît tous les ans dans la ville des Opuntiens, ce même ſacrifice inſtitué pour les Héros. Les Thébains ſuivirent auſſi cet exemple. Cependant, les Athéniens ont été le premier peuple qui lui ait rendu les honneurs divins; & l'exemple de cette piété fut cauſe que d'abord tous les peuples de la Grece, & enſuite toutes les nations de la terre, le reconnurent pour un Dieu.

On doit ajoûter qu'après l'apothéoſe d'Hercule, Jupiter perſuada à Junon d'adopter Hercule pour ſon fils, & que cette Déeſſe eut toujours pour

lui dans la ſuite l'amitié d'une véritable mere. On dit que cette adoption ſe fit en cette manière. Junon monta d'abord ſur ſon lit, tenant Hercule caché ſous ſes habits ; & enſuite afin de mieux imiter la nature, elle le laiſſa tomber ſous elle. On prétend, dit Diodore de Sicile, que les Barbares employent encore à préſent cette cérémonie, lorſqu'ils veulent adopter quelqu'un. On ajoûte qu'Hercule étant devenu Dieu, épouſa Hébé ; & Homère paroît avoir été de ce ſentiment, lorſqu'il fait dire à Ulyſſe dans ſa deſcription des enfers :

*Je vis l'ombre d'Hercule ;*
*Car, pour lui-même aſſis à la table des Dieux*
*L'Hymen d'Hébé le rend encore plus glorieux.*

Au reſte, Hercule ayant été choiſi par Jupiter pour être l'un des douze Dieux, ne voulut point recevoir cet honneur, de peur d'offenſer celui d'entre eux qu'il auroit fallu exclure pour lui donner ſa place.

Le culte d'Hercule, ſelon M. l'abbé Banier, reſſembloit à celui des autres Indigetes, à quelques circonſtances près. Dans l'iſle de Cos, il avoit une prêtreſſe. Dans celle de Rhodes, on accompagnoit les ſacrifices qu'on lui offroit, de mille malédictions, en mémoire de ce que ce Héros ayant enlevé les bœufs d'un laboureur, celui-ci lui avoit dit beaucoup d'injures, dont il n'avoit fait que rire ; ainſi, on crut qu'on ne pouvoit mieux l'honorer, que de les répéter dans ſes ſacrifices. Au rapport d'Athénée, les Phéniciens offroient à Hercule des cailles en ſacrifice, & diſoit que cette coûtume venoit de ce que ce Héros ayant été tué par Typhon, Iolaüs lui rendit la vie avec l'odeur d'une caille ; fable fondée, ſi nous en croyons Bochart, ſur ce qu'Hercule étoit ſujet au mal caduc, comme quelques Auteurs nous l'apprennent, & qu'on le faiſoit revenir en lui faiſant ſentir une caille, dont l'odeur, au rapport de Gallien, eſt un remede utile à ce mal.

Il ne faut pas oublier de dire ici que le peuplier blanc étoit conſacré à notre Héros. Servius interprêtant ces vers, où Virgile appelle cet arbre le peuplier d'Hercule, raconte la fable qui dit que lorſque ce Héros deſcendit aux enfers, il ſe fit une couronne de feuilles de peuplier, & que ce qui touchoit la tête, prit, ou plutôt conſerva la couleur blanche, pendant que la partie de la feuille qui étoit en dehors, fut noircie par la fumée dont ce triſte ſéjour eſt rempli ; ce qui veut dire que ce Héros trouva en Theſprotie, dans le royaume d'Aïdonée, où il voyagea, de ces ſortes d'arbres ; qu'il en fit porter dans la Grece, comme Pauſanias nous l'apprend ; & qu'il affecta depuis ce tems-là

d'en avoir des couronnes ; c'eſt ce qui fait dire à Ovide :

*Auſus es Hirſutos mitrâ redimire capillos ,*

*Aptior Herculeâ populus alba comâ.*

Enfin , il eſt bon de remarquer avec Hérodote , qu'il y avoit quelque différence entre le culte qu'on rendoit à Hercule , nommé Olympien , & celui du fils d'Alcmene ; c'eſt-à-dire, que l'on ſacrifioit à l'un comme à un Dieu , & qu'on rendoit ſeulement à l'autre les honneurs dûs aux Héros.

Hercule , ſur les monumens, paroît ordinairement ſous la figure d'un homme fort & robuſte , avec la maſſue à la main, & armé de la dépouille du lion de Némée , qu'il porte quelquefois ſur un bras , & qui quelquefois lui couvre la tête d'une manière aſſez groſſière. Soit fantaiſie de graveurs , ſoit myſtères , que nous ne connoiſſons point , il paroît quelquefois dans des attitudes ou avec des ſymboles ſinguliers ; mais , un coup d'œil ſur toutes ces figures en apprendra plus au lecteur qu'un long diſcours.

Il a quelquefois l'arc & le carquois ; mais , on le trouve rarement avec cette ſorte d'armes. Quoique le plus ſouvent il ſoit barbu , on le trouve aſſez fréquemment ſans barbe. Hercule , ſelon Photius , étoit ſouvent peint avec la corne d'abondance ſur le bras , & cela parce qu'il avoit coupé une corne à Achéloüs , qui , pour la ravoir , fit un préſent à Hercule de la corne d'Amalthée. L'Hercule de Farneſe , le plus beau de tous , eſt un chef-d'œuvre de l'art ; c'eſt l'ouvrage de Glycon , Athénien , qui a immortaliſé ſon nom en le mettant au bas de cette admirable Statue. Hercule eſt repréſenté ſe repoſant ſur ſa maſſue , revêtue par le haut de la peau du lion ; une médaille de Maximien le repréſente à peu près de même.

Nous avons dit qu'on repréſentoit Hercule comme un homme robuſte ; & quand les exploits qu'il exécuta ne le prouveroient pas , le portrait qu'en fait Dicéarque , cité par St. Clément d'Alexandrie , ſuffiroit pour nous en convaincre ; puiſqu'il étoit , ſuivant cet ancien Auteur , extrêmement nerveux , d'une figure quarrée , noir , ayant un nés aquilain , de gros yeux , la barbe épaiſſe , &c. à quoi le philoſophe Hiéronyme ajoûte des cheveux crêpus & horriblement négligés. Quelques Mythologues diſent qu'Hercule avoit quatre coudées & un pied de haut ; d'autres , qu'il avoit trois rang de dents. Comme il n'eſt preſque rien dans la Mythologie qui ne ſoit conteſté , quelques Auteurs parlent différemment de cette taille d'Hercule.

Les travaux de ce Héros & ſes combats ſont auſſi repréſen-

tés ſur les monumens. Il faudroit un volume entier pour en donner la deſcription. On en compte ordinairement douze, dont nous avons parlé dans l'ordre établi par Diodore de Sicile. Lucrece n'en met que ſept. Martial en rapporte dix dans cet ordre: Le premier contre le Libyen Antée; après viennent les pommes des Heſpérides, les Amazones, le ſanglier Erymanthien, le lion Néméen, la biche aux pieds d'airain, les Stymphalides, Cerbere, l'Hydre Lernée, les bœufs de Géryon. Il n'y en a là que dix. Auſone en met douze. Le lion Cléonien, l'Hydre Lernée, le ſanglier Erymanthien, le cerf ou la biche aux pieds d'airain, les Stymphalides, les Amazones, l'étable d'Augée, le taureau, les chevaux de Diomede, Géryon, les Heſpérides, Cerbere. Antée n'eſt pas de ce nombre, non plus que dans Quintus Calaber, qui met pour le treizième les cinquante enfans qu'il eut des cinquante filles de Theſpius. Le même en compte dix-huit en un autre endroit. On en trouvera plus de quarante en comptant tous les combats, dont parlent les Auteurs.

On donnoit à Hercule pluſieurs noms, dont les uns étoient pris, ou de ſes parens, ou de ſa naiſſance, ou de ſes actions, ou de ſes qualités; les autres étoient des noms locaux. Du premier genre étoient Addéphagus, Buphagus, qui marquoient ſon naturel vorace; Alcide, de ſon grand-pere Alcée, Claviger, parce qu'il portoit la maſſue; Dorſanes, nom que lui donnoient les Indiens; Hippoctonus, parce qu'il avoit tué les chevaux de Diomede; Jovius, parce qu'il étoit fils de Jupiter; Mélampygus, parce qu'il avoit le dos noir; & comme cela paſſoit pour une marque de ſa force, ce nom lui étoit donné pour exprimer ſa valeur; Monœcus, parce qu'il étoit honoré ſeul dans un temple, ce nom pourroit auſſi être mis parmi les locaux; Somnialis peut-être parce qu'il avoit averti quelqu'un en ſonge de faire ou d'accomplir quelque vœu; ce qui étoit très-commun en ces tems-là; Tricoſus, parce qu'il étoit velu. Les noms locaux ſont le Canopien, l'Égyptien, le Fundanien, le Gaditain, le Lyndien, le Maciſte, le Mélien, l'Olympien, l'Œtéen, le Sardien, le Tiburtin, le Thaſien, le Thébain, le Tirynthien, & pluſieurs autres que l'on rencontre dans les anciens Auteurs.

Pauſanias en fournit quelques-uns qu'on ne trouve point ailleurs, & ſur leſquels nous nous arrêterons un peu plus long-tems que ſur les autres.

HERCULE BURAIQUE, *Hercules Buraïcus*, (a) Ἡρακλῆς βουραϊκός. *Voyez* Buraïque.

HERCULE CHAROPS,

(a) Paul. p. 458.

*Hercules Charops*, (*a*) Ἡρακλῆς Χάροψ. *Voyez* Charops.

HERCULE DAPHNÉPHORE, *Hercules Daphnephoros*, Ἡρακλῆς, Δαφνηφόρος, Δαφνηφορούσας. (*b*) Ce ſurnom d'Hercule veut dire Porte-Laurier. Hercule exerça le ſacerdoce d'Apollon à Thebes, & pendant qu'il l'exerçoit, il étoit Porte-Laurier du Dieu. C'eſt delà que lui vint le ſurnom de Daphnéphore.

HERCULE D'ERYTHRES, *ou* ERYTHRÉEN, (*c*) *Hercules Erythræus*, Ἡρακλῆς Ἐρυθραῖος. *Voyez* Erythres, ville de l'Ionie.

HERCULE HIPPODETE, *Hercules Hippodetes*, Ἡρακλῆς Ἱπποδέτης. (*d*) Il y avoit un temple d'Hercule Hippodete dans une plaine de Béotie, appellée la plaine de Ténérus. Ce Héros étoit ainſi ſurnommé, parce que l'armée des Orchoméniens étant venue en ce lieu-là, Hercule pendant la nuit attacha leurs chevaux à des chars, & les embarraſſa ſi bien, que le lendemain les ennemis ne purent s'en ſervir. Le mot *Hippodete* vient de Ἵππος, *equus*, cheval, & δεσμὸς, *vinculum*, lien. Le texte de Pauſanias porte Hippodote, mais c'eſt une faute, il faut lire Hippodete.

HERCULE MANTICLUS, *Hercules Manticlus*, Ἡρακλῆς Μάντικλος; (*e*) avoit un temple à Meſſene en Sicile, hors des murs de la ville; & ce temple ſubſiſtoit encore du tems de Pauſanias. On le nommoit le temple d'Hercule Manticlus, comme on diſoit le temple de Jupiter Ammon, le temple de Jupiter Bélus; c'eſt-à-dire, qu'Hercule avoit pris le ſurnom de Manticlus, du nom de celui qui lui avoit bâti le temple.

HERCULE PROMACHUS, *Hercules Promachus*, Ἡρακλῆς Πρόμαχος, (*f*) étoit honoré à Thebes en Béotie. Il avoit dans cette ville un temple, où ſa ſtatue étoit en marbre blanc. Le ſurnom de Promachus veut dire défenſeur.

HERCULE RHINOCOLUSTÈS, *Hercules Rhinocoluſtes*, Ἡρακλῆς Ῥινοκολούστης, (*g*) avoit pris ce ſurnom, parce qu'il avoit fait couper le nez aux hérauts des Orchoméniens, qui venoient demander le tribut aux Thébains. On voyoit près de Thebes, en pleine campagne, une ſtatue d'Hercule Rhinocoluſte. Ce mot eſt formé de ῥὶν, *naſus*, nez, & κολούω, *amputo*, je coupe.

HERCULE SARDUS, (*h*) *Hercules Sardus*, Ἡρακλῆς Σαρδοῦς. On dit que celui qui conduiſit le premier une colonie dans l'iſle de Sardaigne, ſe nommoit Sardus, & qu'il étoit fils de Macéris, qui, en Egypte

(*a*) Pauſ. p. 594.
(*b*) Pauſ. p. 557.
(*c*) Pauſ. pag. 405.
(*d*) Pauſ. pag. 579.
(*e*) Pauſ. p. 261, 265.
(*f*) Pauſ. p. 558.
(*g*) Pauſ. p. 578.
(*h*) Pauſ. p. 638.

& en Libye, avoit le surnom d'Hercule. C'est dela qu'on a dit Hercule Sardus.

HERCULE, *Hercules*, (*a*) Ἡρακλῆς, fils d'Alexandre le Grand, & de Barsine, fut élevé après la mort de son pere dans la ville de Pergame. Lorsqu'il n'étoit encore âgé que de dix-sept ans, Polysperchon voulut le faire venir de Pergame dans le Péloponnèse, pour l'opposer à Cassandre; & il écrivit pour cela à tous les amis qu'il avoit dans ces cantons, & qu'il sçavoit être mécontens de Cassandre, pour les presser d'amener ce jeune Prince, & de travailler à le mettre sur le trône de son pere. Il invita même en particulier la république des Étoliens à lui fournir des troupes, se chargeant lui-même de la reconnoissance qui leur seroit due pour une entreprise si importante. Cette sollicitation eut son effet, & non seulement les Étoliens, mais d'autres peuples de ces cantons qui s'intéressoient à ce prétendant, lui fournirent une armée qui monta à vingt mille hommes de pied, & à mille hommes au moins de cavalerie.

Pendant que Polysperchon étoit en chemin avec cette puissante armée, pour aller mettre Hercule en possession du royaume de son pere, Cassandre le joignit à la tête d'une autre armée. Comme les Macédoniens n'étoient pas fâchés de se voir un Roi, Cassandre, qui craignit que cette nation, assez portée d'ailleurs au changement, & qui faisoit la principale partie de ses troupes, ne l'abandonnât lui-même, envoya des députés à Polysperchon, par lesquels il lui fit entendre que dès qu'il seroit venu à bout de son dessein, il seroit obligé d'obéir lui-même; au lieu que s'ils entroient ensemble dans le projet de se défaire de ce prétendant, il recevroit sur le champ les contributions qne les Macédoniens lui avoient promises. Il ajoûta que si Polysperchon vouloit se joindre à lui-même, il seroit aussi-tôt reconnu pour commandant général dans le Péloponnèse, & qu'y étant déjà très-estimé, il y partageroit avec lui tous les honneurs. En un mot, par toutes ces promesses, Cassandre gagna tellement Polysperchon, qu'ayant fait ensemble un traité secret, ce dernier en vint au point de faire assassiner ce malheureux Prince, l'an 309 avant. J. C.

HERCULE, *Hercules*, (*b*) Ἡρακλῆς, interlocuteur de quelques Dialogues de Lucien. Dans un, Hercule s'entretient avec Esculape & Jupiter, & dans un autre, avec Diogène.

HERCULE GAULOIS, (*c*)

(*a*) Paus. pag. 553. Diod. Sicul. pag. 742, 746. Just. L. XI. c. 10. L. XII. c. 15. L. XIV. c. 6. L. XV. c. 2. Roll. Hist. Rom. T. IV. p. 25, 104.

(*b*) Lucian. Tom. I. pag. 147, 262.

(*c*) Lucian. Tom. II. pag. 517. & *seq.*

*Hercules Gallicus*, titre d'un Dialogue de Lucien. C'eſt une pièce où l'Auteur s'étend ſurtout ſur l'Hercule des Gaulois, qui étoit ſurnommé Ogmius. *Voyez* Ogmius.

HERCULEA VIA. *Voyez* Herculanéa.

HERCULEA URBS, eſt employé dans Ovide pour Herculanum, ou Herculanéum. *Voyez* Herculanéum.

HERCULEUS LACUS, nom que Diodore de Sicile donne à un lac de Sicile, dans le territoire des Léontins. Il avoit quatre ſtades ou cinq cens pas de circuit, & paſſoit pour avoir été creuſé par Hercule.

HERCULIEN, *Herculianus*, nom que l'on donnoit à certains corps de troupes, qui étoient ordinairement auprès de l'Empereur.

HERCULIS, génitif d'*Hercules*. Ce mot qui veut dire d'Hercule, a été un nom commun à beaucoup de lieux. Nous en ferons connoître ici quelques-uns.

HERCULIS COLUMNÆ, les colomnes d'Hercule. *Voyez* Colomnes.

HERCULIS COLUMNÆ, (*a*) les colomnes d'Hercule. Tacite rapporte une ancienne tradition qui plaçoit d'autres colomnes d'Hercule dans la Friſe; car, parlant des Friſons diſtingués en grands & en petits, il ajoûte; » Ces deux nations bordent le Rhin juſqu'à » l'Océan, & entourent des » lacs d'une grandeur immenſe, » où les flottes Romaines ont » pourtant pénétré. Nous » avons même eſſayé de naviguer ſur l'océan de ce côté-» là; & la renommée a publié » qu'il reſtoit encore des colomnes d'Hercule, ſoit que » ce Héros ait été effectivement » dans ces païs, ſoit qu'on lui » attribue ordinairement tout » ce qu'il y a de grand & » de magnifique en quelque » païs que ce ſoit. Druſus voulut tenter cette aventure, & » ce ne fut pas faute de courage qu'il ne l'acheva point; » l'Océan ne le lui permit pas, » & s'oppoſa aux recherches » qu'il vouloit faire. « Sur un ſi léger indice, il y a eu des gens aſſez téméraires pour oſer aſſurer que ces colomnes d'Hercule ſont aujourd'hui un lieu entre Groningue & Coëworde, nommé en Flamand Duyvels Cutz, c'eſt-à-dire, *le C. . . . . du Diable*, ou, comme Ortélius le rend en Latin, *Cacodæmonis cunnus*. D'autres croyent avec aſſez de vraiſemblance, que ces colomnes étoient les deux extrêmités de l'iſle de Scanie & de celle de Zéland, où commence le détroit du Sond. La flotte Romaine, qu'envoya Druſus pour faire des découvertes, ne s'avança que juſqu'à la pointe du Jutland.

(*a*) Tacit de Germ. Moriб. c. 34.

HERCULIS MONŒCI PORTUS. *Voyez* Monœcus.

HERCULIUS, torrent de Grece, dans la Phocide, près de la ville de Bulis, ſelon Pauſanias.

HERCULIUS, *Herculius*, (*a*) ſurnom que prenoit Maximien, comme étant iſſu d'Hercule.

HERCYLLIDÈS, *Hercyllides*. *Voyez* Dercyllidas.

HERCYNE, *Hercyna*, Ἑρκυνα, fleuve de Grece. *Voyez* l'article ſuivant.

HERCYNE, *Hercyna*, (*b*) Ἑρκυνα, nymphe de la ſuite de Proſerpine.

On dit qu'un jour Hercyne, jouant dans le bois ſacré de Trophonius avec la fille de Cérès, laiſſa échapper une oie qui faiſoit tout ſon amuſement; cette oie alla ſe cacher dans un antre ſous une groſſe pierre; Proſerpine, ayant couru après, l'attrapa, & de deſſous la pierre où étoit l'animal, on vit auſſi-tôt couler une ſource d'eau, d'où ſe forma un fleuve qui à cauſe de cette aventure eut auſſi nom Hercyne. On voyoit encore du tems de Pauſanias, ſur le bord de ce fleuve, un temple dédié à Hercyne, & dans ce temple la ſtatue d'une jeune fille qui tenoit une oie avec ſes deux mains. L'antre où ce fleuve avoit ſa ſource, étoit orné de deux ſtatues qui étoient debout, & qui tenoient une eſpèce de ſceptre avec des ſerpens entortillés à l'entour; de ſorte qu'on les eût priſes pour Eſculape & Hygeia; mais, peut-être que c'étoient Trophonius & Hercyne, car les ſerpens n'étoient pas moins conſacrés à Trophonius, qu'à Eſculape. On voyoit auſſi ſur le bord du fleuve le tombeau d'Arcéſilaüs, dont on dit que les cendres furent rapportées de Troye par Léïtus.

HERCYNIE [la Forêt], *Hercynia Sylva*, ou *Hercynius Saltus*, Ἑρκύνιος δρυμὸς. (*c*) Cette Forêt, qui étoit dans la Germanie, eſt fort connue dans les hiſtoriens Grecs & Latins; mais, ce qu'ils nous en diſent, tient plus du fabuleux, ou, ſi l'on veut, du merveilleux, que du vrai.

Les Grecs ayant ouï dire aux Germains, que la Germanie avoit quantité de montagnes & de vaſtes Forêts, & remarquant qu'ils ſe ſervoient du mot *Hartzen*, pour les exprimer, ſe figurerent que ce n'étoit qu'une ſeule Forêt continuée dans toute la Germanie; & une ſeule chaîne de montagnes, qui ſe

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. p. 148.

(*b*) Pauſ. pag. 602. Tit. Liv. L. LXV. c. 27.

(*c*) Ariſtotel. T. I. pag. 752. Diod. Sicul. pag. 208. Strab. pag. 207, 290, 292. Plin. Tom. I. pag. 216, 222, 569. Tom. II. pag. 1, 2. Pomp. Mel. pag. 176. Cæſ. de Bell. Gall. L. VI. pag. 243. *& ſeq.* Tacit. Annal. L. II. c. 45. de Morib. Germ. c. 38. Tit. Liv. L. V. c. 34. Vell. Paterc. L. II. c. 109.

répandoit dans tout ce païs ; & pour ſignifier cette Forêt & cette chaîne de montagnes, ils firent le mot Ἑρκυνίον, ou Ἀρκυνίον. Ariſtote met dans cette chaîne de montagnes, la ſource du Danube & de la plûpart des rivières qui coulent vers le nord. Diodore de Sicile, qui regarde les montagnes d'Hercynie comme les plus hautes de toute l'Europe, les avance juſqu'à l'Océan & aux bords de pluſieurs iſles, dont la plus grande eſt la Bretagne. Pline, après avoir dit qu'il avoit vu les peuples *Chauci*, ajoûte peu après, que tout le reſte de la Germanie eſt couvert de Forêts. Il dit enſuite : » Dans cette partie » ſeptentrionale de la Forêt » Hercynie, la groſſeur des » chênes, auſſi anciens que le » monde, & que les ſiècles ont » épargnés, ſurpaſſe toutes les » merveilles par leur deſtinée » immortelle. « Il rapporte ce » qu'on lui en a dit de plus croyable. Pomponius Méla, que Pline copie ſouvent, avoit dit avant lui, que la Germanie a pluſieurs Forêts, dont la plus grande & la plus connue eſt la Forêt Hercynie, qu'on ne parcourt qu'en ſoixante jours. Il entend, ſans doute, la longueur ; & Jules Céſar la fait encore plus longue.

Ce dernier, après avoir dit que cette Forêt a été connue à Eratoſthène, qui la nomme Orcinia, la décrit ainſi : » Cette » Forêt d'Hercynie a douze » journées de largeur ; on ne » peut la déterminer autrement ; car, ces peuples ne » connoiſſent point les meſures » itinéraires. Elle commence » aux frontières des Helvétiens, des Németes & des » Rauraques, & s'étend le » long du Danube, juſqu'aux » confins des Daces & des » Anartes. Delà elle tourne » ſur la gauche dans des contrées éloignées de ce fleuve, » & par ſa vaſte étendue touche aux païs de divers peuples ; & il n'y a perſonne de » ces païs qui diſe en avoir » trouvé le bout, quoiqu'il ait » marché ſoixante jours. Elle » nourrit pluſieurs bêtes ſauvages inconnues aux autres » païs, dont voici les plus remarquables. Il y a des bœufs » de la figure d'un cerf, qui » ont une corne au milieu du » front, plus grande & plus » droite que celles de pas un » autre animal, & dont le haut » ſe ſépare en pluſieurs branches ; le mâle n'eſt point différent de la femelle. Il y a » auſſi une eſpèce d'ânes ſauvages qui reſſemblent aux chevres, & qui ont la peau marquetée ; mais, ils ſont un peu » plus grands & ſans cornes, & » n'ont aucune jointure aux » jambes ; de ſorte qu'ils ne ſe » couchent point pour ſe repoſer, & s'ils tombent, ils » ne ſe relevent plus. Quand » on a reconnu leur gîte à » la piſte, on ſcie les arbres » voiſins, où on les déchauſſe, » de manière que venant à

» s'appuyer contre pour ſe re-
» poſer, ils tombent à la ren-
» verſe, & ſont pris facile-
» ment. Il y a auſſi des taureaux
» ſauvages qui ſont un peu
» moindres que les éléphans ;
» mais ſemblables du reſte aux
» autres, & d'une force & d'une
» vîteſſe extraordinaires; de ſor-
» te qu'il n'y a point d'hommes
» & d'animaux qui puiſſent
» éviter leur rencontre. On
» les prend en des pieges, mais
» on ne peut les apprivoiſer,
» quelque petits qu'on les
» prenne. La jeuneſſe s'endur-
» cit à la chaſſe de ces bêtes,
» & garde leurs cornes par va-
» nité, comme une marque de
» valeur. Elles ſont différentes
» de celles de nos taureaux,
» tant pour la grandeur que
» pour la figure, & ſont re-
» cherchées avec grand ſoin
» pour boire dans les grands
» feſtins, après en avoir garni
» d'argent l'ouverture. «

Toute cette prodigieuſe étendue, donnée à la Forêt Hercynie, ne vient que de l'erreur où étoient les Grecs & les Romains, d'avoir cru que toutes les Forêts auxquelles le nom de *Hartz* au ſingulier, & *Hartzen* au pluriel étoit commun, n'en faiſoient qu'une ſeule, dont c'étoit le nom propre ; au lieu que ce nom ſignifie dans la langue des anciens Germains, toutes les Forêts indiſtinctement, en quelque païs qu'elles ſe trouvent. Ainſi, la longueur que donnent Céſar & Pomponius Méla, n'a rien d'exact.

M. d'Ablancourt traduit *Hercynia Sylva*, dans le paſſage cité de Jules-Céſar, par la Forêt Noire qui n'y convient en aucune manière. La Forêt Noire n'eſt pas ſi étendue, & répond à *Martiana Sylva* des Anciens. A l'égard des montagnes d'Hercynie, répandues dans toute l'Allemagne, c'eſt une chimere qui a la même erreur pour fondement. Quelques Allemands n'ont pas laiſſé de croire que c'étoit effectivement une Forêt continue, dont les reſtes portent préſentement divers noms, ſçavoir :

Schwaltzwaldt ou la Forêt Noire, près de Fribourg en Briſgaw.

Odenwaldt, près de Heidelberg.

Steygerwaldt, près de Wurtzbourg & de Bamberg.

Weſterwaldt, depuis le Mein, juſqu'à la rivière de Lohr.

Speſhart, peu loin du Mein, vers Francfort, Aſchaffenbourg & Mayence.

Aaf Den Hartz, à l'entrée de la Saxe, au comté de Mansfeld.

Thuringerwaldt, dans la Thuringe.

Behemewaldt, dans la Bohême.

On pourroit dire pourtant que cette Forêt n'eſt plus ſi grande aujourd'hui, parce qu'on en a défriché peu à peu de grandes portions, qui ſont habitées depuis long-tems, & que pour cette raiſon, on en trouve auſſi encore quelques parties

répandues en différens endroits.

HERCYNION, *Hercynio*, (*a*) roi d'Égypte, auprès duquel les Lacédémoniens envoyerent ſolliciter du ſecours, ſelon Juſtin. Ils en obtinrent cent galères & ſix cens mille muids de bled.

Les Anciens ne s'accordent pas ſur la manière de lire le nom de ce Prince. Il y en a qui diſent Mertinion; d'autres, Mercimon; d'autres, Inercinion; d'autres, Néphérite; d'autres, Neuphrée.

HERCYNNE, *Hercynna. Voyez* Hercyne.

HERDONÉE, *Herdonea*, (*b*) ville d'Italie dans l'Apulie; ce fut un lieu malheureux plus d'une fois pour les Romains. Ils y furent battus par Annibal, l'an de Rome 540. Deux ans après, le Proconſul Cn. Fulvius, portant le même prénom & le même nom que le Préteur qui avoit été vaincu dans cette action, étoit campé auprès d'Herdonée, dans l'eſpérance de reprendre cette ville, qui, après la bataille de Cannes, avoit quitté le parti des Romains. Annibal, informé que le Proconſul ſe tenoit peu ſur ſes gardes, marcha vers Herdonée avec tant de promptitude, que les Romains le virent arriver avant qu'ils fuſſent informés de ſa marche. Il leur préſenta la bataille, que Cn. Fulvius, plein d'audace & de bonne opinion de lui-même, accepta ſans balancer. Le combat fut vif, & les Romains ſe comporterent en braves gens. Dans le feu de l'action, Annibal détacha ſa cavalerie, dont une partie alla fondre ſur leur camp, & l'autre attaqua par derrière ceux qui étoient aux mains avec les Carthaginois. Pour lors les Romains, ſe voyant entre deux ennemis, furent mis en déſordre. Les uns prirent la fuite ouvertement; les autres, après avoir fait de vains efforts pour ſe défendre, furent taillés en pièces. Cn. Fulvius lui-même reſta ſur la place, avec onze Tribuns légionnaires. Sept mille hommes ſelon quelques-uns, & treize mille ſelon d'autres, périrent dans cette action. Le vainqueur demeura maître du camp & de tout le butin.

A l'égard de la ville d'Herdonée, Annibal ayant ſçu qu'elle avoit deſſein de ſe révolter contre lui, dès qu'il auroit quitté ce païs, y mit le feu, après en avoir tranſporté le peuple à Métaponte & à Thurium. Car, pour les premiers de la ville, comme il avoit découvert qu'ils avoient eu des entretiens ſecrets avec Cn. Fulvius, il les fit tous mourir.

Cluvier & ceux qui le ſuivent, croyent que c'eſt aujourd'hui la Cedogna; Niger dit

(*a*) Juſt. L. VI. c. 2.
(*b*) Ptolem. L. III. c. 1. Tit. Liv. L. XXV. c. 21. L. XXVII. c. 1. Roll. Hiſt. Rom. T. III. p. 537, 538.

Cerugnola; mais, Doujat, dans ſon Commentaire ſur les endroits cités de Tite-Live, aſſure que le nom moderne eſt Ardona dans la Capitanate, au royaume de Naples, & non pas Cedogna, en Latin *Cerdonia*, qui eſt dans la principauté ultérieure.

HERDONIE, *Herdonia*, la même qu'Herdonée. *Voyez* Herdonée.

HERDONIENS, *Herdonienſes*, (*a*) nom que Pline donne aux habitans d'Herdonée ou d'Herdonie.

HERDONIUS [TURNUS], *Turnus Herdonius*, (*b*) de la ville d'Aricie, étoit un homme puiſſant par ſes richeſſes & par ſes amis. Tarquin le ſuperbe ayant convoqué une aſſemblée des villes Latines, ceux d'Aricie choiſirent Turnus Herdonius pour l'y envoyer. Tous les députés ſe rendirent de bonne heure le jour marqué au lieu où l'aſſemblée devoit ſe tenir. Tarquin ſe fit attendre juſqu'au ſoir. La plûpart des députés étoient fort offenſés de ce retardement. Turnus Herdonius ſur tout invectiva violemment contre Tarquin, dont il fit remarquer l'arrogance & la fierté par pluſieurs traits de ſa conduite, & ſur tout par le mépris qu'il faiſoit paroître de l'aſſemblée, à laquelle il ne ſe trouvoit pas lui-même après les y avoir appellés. Dans le tems préciſément qu'il parloit, Tarquin arriva. Il ſe fit un grand ſilence; & tous les députés ſe leverent pour le ſaluer. Le roi commença par s'excuſer de ce qu'il étoit venu ſi tard, & apporta pour raiſon de ce long délai, un arbitrage entre un pere & un fils, qui l'avoit retenu juſqu'à ce moment. *Un tel arbitrage*, reprit Turnus Herdonius, *n'eſt pas de nature à durer ſi long-tems. Quand un fils refuſe d'obéir à ſon pere, on le punit.* En diſant ces paroles, il ſe retira de l'aſſemblée. Comme il étoit déjà tard, elle fut remiſe au lendemain.

Tarquin n'étoit pas d'humeur à ſouffrir tranquillement l'inſulte qu'on venoit de lui faire. Il forme ſur le champ un projet de vengeance qui ne ſeroit venu dans l'eſprit d'aucun autre. Il vient à bout de corrompre à force d'argent les domeſtiques de Turnus Herdonius, qui conduiſoient ſon équipage; il les engage à ſouffrir qu'on portât pendant la nuit, des armes dans la maiſon où logeoit leur maître, & à les gliſſer adroitement parmi ſon bagage. La choſe fut exécutée promptement & ſans bruit.

Le lendemain, avant le jour, Tarquin mande les députés chez lui, pour une affaire preſſante & de la dernière importance. Il leur marque que c'étoit par une providence particulière des

(*a*) Plin. T. I. p. 168.
(*b*) Tit. Liv. L. I. c. 50, 51. Roll. Hiſt. Rom. Tom. I. pag. 161. *& ſeq.*

Dieux, que la veille il étoit arrivé ſi tard à l'aſſemblée ; que ce délai leur avoit ſauvé à tous la vie ; que Turnus Herdonius avoit formé le complot d'égorger tous les deputés pour ſe rendre maître, par leur mort, de tout le païs Latin ; qu'il auroit exécuté ſon projet le jour précédent, ſi celui à qui il en vouloit le plus, n'eût tardé à venir ; que c'étoit le dépit d'avoir manqué ſon coup qui l'avoit mis de ſi mauvaiſe humeur contre lui ; mais que ce deſſein criminel n'étoit que différé ; qu'il ne doutoit point qu'il ne dût venir le matin même à l'aſſemblée, avec les conjurés en armes ; qu'il avoit eu avis qu'on avoit fait des amas d'armes dans ſa maiſon ; qu'il étoit aiſé & important d'éclaircir le fait, & qu'il les prioit de vouloir l'accompagner chez Turnus Herdonius.

Le caractère violent de Turnus Herdonius, le diſcours qu'il avoit tenu la veille, le retardement de l'arrivée de Tarquin, qui pouvoit en effet avoir fait différer l'exécution du projet, tout cela enſemble rendoit la choſe aſſez vraiſemblable. Ils partent donc avec quelque penchant à croire le fait, mais bien déterminés à n'y ajoûter foi que ſur le témoignage de leurs yeux, & lorſqu'ils auroient vu & touché les armes. Quand on fut arrivé au logis, les gardes environnent Turnus Herdonius, que le bruit avoit éveillé. On fouille en différens endroits de la maiſon, & on tire les armes qui y étoient cachées. Perſonne ne douta plus que la conſpiration ne fût réelle. On convoque auſſi-tôt l'aſſemblée. Turnus Herdonius y eſt conduit pieds & mains liés. La vue des armes, qu'on avoit expoſées au milieu de la ſalle, excita une ſi grande indignation, que ſans vouloir écouter l'accuſé, les députés tout effrayés & tremblans encore de peur à la vue du danger dont ils croyoient avoir été menacés, le condamnerent à mort. Il fut exécuté ſur le champ, & précipité dans un abyme, où on l'enſevelit tout vivant.

Un moment de réflexion & d'examen fait de ſang froid, auroit tout d'un coup diſſipé ce vain phantôme de conſpiration, & mis la calomnie dans tout ſon jour par mille contrariétés groſſières, qui devoient frapper les moins clairvoyans. Mais, la paſſion, aveugle & ſourde, ne voit & n'écoute rien, & ferme toute entrée à la raiſon & à la vérité.

HERDONIUS [APPIUS], *Appius Herdonius*, (*a*) Sabin fort riche & fort puiſſant, & encore plus hardi & plus ambitieux, à qui les diſſentions qui règnoient dans Rome

(*a*) Tit. Liv. L. III. c. 15. & ſeq. Dionys. Halic. L. X. c. 3. Roll. Hiſt. Rom. Tom. I. pag. 364. & ſuiv.

avoient fait naître l'eſpérance de s'en rendre maître. Accompagné d'exilés & d'eſclaves, qui montoient à plus de quatre mille cinq cens hommes, il s'empara de nuit du capitole, l'an de Rome 294, & 458 ans avant J. C. Il comptoit faire ſoulever les eſclaves, attirer à ſon parti tous les bannis, & même faire déclarer le petit peuple en ſa faveur, en le flattant de le rendre arbitre des loix du gouvernement. Son deſſein étoit, après avoir ſurpris Rome, de s'en faire le Souverain, ou de livrer la ville aux Sabins, en cas qu'il ne pût pas, avec ſes propres forces, ſe maintenir dans ſon uſurpation. Dès qu'il eut pris la citadelle, il commença par égorger tous ceux qui s'y trouverent, & qui ne voulurent point prendre les armes avec lui, ni entrer dans la conjuration. Le peu qui s'en ſauva, courut à la place publique, & y jetta la terreur. On entendit crier tantôt *aux armes, aux armes;* tantôt, *les ennemis ſont dans la ville.* Les Conſuls, incertains ſi le péril venoit du dedans ou du dehors, craignoient, & d'armer le peuple, & de le laiſſer ſans armes. Ils ſe contenterent de diſpoſer des corps de garde dans les endroits qui en avoient le plus de beſoin, & paſſerent dans une grande inquiétude le reſte de la nuit, ne ſçachant ni à quels ennemis ils avoient affaire, ni quel en étoit le nombre. La lumière du jour le leur fit connoître. Appius Herdonius, du haut du capitole, fit jetter des billets dans la ville, par leſquels il invitoit les eſclaves, ſous promeſſe d'affranchiſſement, à ſe joindre à lui. Il faiſoit entendre qu'il avoit pris en main la défenſe des miſérables, pour rétablir dans leur patrie les exilés qu'on en avoit chaſſés injuſtement, & pour délivrer les eſclaves du joug de la ſervitude; qu'il aimeroit mieux que le peuple Romain exécutât de lui-même ces deux projets; qué s'il n'y voyoit point de jour de ce côté-là, il s'adreſſeroit aux Eques & aux Volſques, & mettroit tous les peuples voiſins en mouvement, pour venir à bout de ſon deſſein.

Les Sénateurs & les Conſuls commencerent à voir plus clair. Mais, outre le danger qui ſe montroit, ils craignoient encore que les Veïens & les Sabins ne fuſſent entrés dans ce complot; qu'y ayant tant d'ennemis dans la ville, on ne vît encore bientôt arriver les légions Sabines & Étruſques, puis les Volſques & les Eques, ennemis perpétuels de Rome, non plus pour ravager les terres comme auparavant, mais pour s'emparer d'une ville déjà priſe à moitié. Parmi tant de ſujets de crainte, ils redoutoient ſur tout leurs eſclaves, à qui ils n'oſoient, ni ſe fier, n'étant pas ſûrs de leur fidélité, ni marquer de la défiance de peur d'en faire des ennemis.

Une choſe les conſoloit, c'eſt

qu'ils ne penſoient pas qu'il y eût rien à appréhender de la part du peuple, ni des Tribuns. Ils regardoient les diſſenſions domeſtiques comme un mal qui éclatoit ordinairement dans un tems de calme & de tranquillité, & auquel il ſembloit que le trouble général où étoit la ville ne pouvoit donner aucun lieu. Cependant, c'eſt ce qui penſa achever de tout perdre. Les Tribuns en vinrent à ce point de fureur, ou plutôt de phrénéſie, de vouloir faire croire au peuple que tout ce tumulte n'étoit qu'une ruſe des Patriciens pour faire diverſion, & empêcher qu'on ne ſongeât à la loi Agraire; que c'étoit leurs cliens & leurs amis qui s'étoient emparés du Capitole; & que dés qu'ils verroient leur deſſein échoué par la publication de cette loi, ils ſe retireroient auſſi tranquillement qu'ils étoient venus. Ils aſſemblent donc le peuple pour cet effet, & le détournent de prendre les armes.

Il le fit néanmoins bientôt après, ne pouvant réſiſter aux vives exhortations & aux promeſſes du Conſul P. Valérius. L'ayant donc ſuivi, malgré l'oppoſition des Tribuns, ils s'avencent ſur la pente du mont Capitolin, accompagnés des troupes Tuſculanes. Une noble émulation anime les Romains & les alliés, qui ſe diſputent l'honneur d'avoir forcé les premiers la réſiſtance de l'ennemi. Leurs chefs les encouragent de part & d'autre. Les aſſiégés, dont toute l'eſpérance étoit fondée ſur la ſituation avantageuſe du lieu, commencent à trembler & à ſe mettre en déſordre. On les pouſſe vivement. Déjà on les avoit forcés & pourſuivis juſqu'au veſtibule du Capitole, lorſque P. Valérius, qui combattoit à la tête de ſes troupes, eſt malheureuſement tué. Volumnius, perſonnage Conſulaire, qui l'avoit vu tomber, fait couvrir ſon corps, & prend ſa place. Le feu, l'ardeur avec laquelle combattoit le ſoldat, firent qu'il ne s'apperçut point d'un ſi triſte évenement. Il vainquit, avant que de ſçavoir qu'il combattoit ſans chef. Un grand nombre d'exilés ſouillerent le temple par leur ſang; beaucoup furent faits priſonniers. Appius Herdonius fut tué. C'eſt ainſi qu'on recouvra le Capitole, le troiſième jour après qu'il avoit été ſurpris.

HÉRÉA, *Herea*, ville de Macédoine, ſelon Appien.

HÉRÉAS, *Hereas*, Ἡρέας, (a) hiſtorien Grec, natif de Mégare, cité par Plutarque, au ſujet de la manière, dont on enterroit les morts dans certaines villes. Selon cet Hiſtorien, on les enterroit à Mégare, le viſage tourné vers le couchant; & à Athènes chaque mort avoit ſon tombeau, au lieu qu'à Mégare, comme à Salamine, on

(a) Plut. Tom. I. pag. 83.

mettoit trois ou quatre morts enſemble.

HÉRED, *Hered*, Ἀρέδ, (*a*) ville de Paleſtine, au midi de la tribu de Juda. Joſué fit mourir le roi d'Héred, ou Arad, ou Adar. Cette ville étoit à vingt milles d'Hébron, & à quatre milles de Malathi, ſelon Euſebe, entre Cadesbarné & Aſmona.

HÉRED, *Hered*, Ἀρέδ, (*b*) fils de Béla, de la tribu de Benjamin, fut chef de la famille des Hérédites.

HÉRÉDIE, meſure Romaine en fait de terres; l'Hérédie contenoit quatre actes quarrés, ou deux jugeres, c'eſt-à-dire, 480 pieds Romains de long, & 240 pieds de large.

HÉRÉDITES, *Hereditæ*, Ἀρεδί, (*c*) famille, qui eut Hered pour chef.

HÉRÉE, *Heræa*, Ἡραία, (*d*) ville d'Arcadie dans le Péloponnèſe, fut formée de neuf villages par Cléombrote ou Cléonyme, au rapport de Strabon. Mais, ſelon Pauſanias, elle eut pour fondateur Hérééus, fils de Lycaon; cette ville étoit bâtie à la droite de l'Alphée, moitié ſur le penchant d'un côteau, moitié ſur les bords du fleuve. On y voyoit le long de l'Alphée une eſpèce de cours, planté de myrtes & d'autres arbres, où les Héréens s'exerçoient à la courſe. Ils avoient auſſi de ce côté-là des bains publics & deux temples de Neptune, dont ils nommoient l'un Politès, l'autre Axitès, ſans compter une chapelle où ils célébroient les orgyes en l'honneur du Dieu. Pan avoit ſon temple dans la ville; ce Dieu étoit honoré des Arcadiens comme un Dieu originaire de leur païs. Junon avoit auſſi autrefois un temple à Hérée, mais, du tems de Pauſanias, on n'en voyoit plus que les ruines avec quelques colomnes qui étoient reſtées. Démarate d'Hérée eſt de tous les athletes que l'Arcadie a jamais eus, celui qui s'eſt acquis le plus de gloire & de réputation; ce fut lui qui le premier aux jeux Olympiques, parut à la courſe armé, & fut proclamé vainqueur. A quinze ſtades de la ville on étoit ſur les terres des Éléens, & on paſſoit le Ladon. Vingt autres ſtades au delà on trouvoit l'Érimanthe.

Élien dit que dans le territoire d'Hérée, en Arcadie, il ſe fait un vin qui rend les hommes inſenſés & les femmes fécondes. Tite-Live parle auſſi de cette ville. Étienne de Byzance dit que cette ville d'Hérée étoit auſſi nommée Sologorgos, & il la met près de la Meſſénie; ce qui ne s'accor-

(*a*) Joſu. c. 12. v. 14.
(*b*) Numer. c. 26. v. 40.
(*c*) Numer. c. 26. v. 40.
(*d*) Strab. pag. 337. Pauſ. pag. 173, 496. Ptolem. L. III. c. 16. Tit. Liv. L. XXVIII. c. 7, 8. Ælian. pag. 220. Plin. Tom. I. pag. 195. Diod. Sicul. pag. 477. Plut. Tom. I. p. 445, 808.

de

de pas avec la poſition que lui donnent Ptolémée & Pauſanias.

HÉRÉENS, *Heræenſes*, Ἡραιεῖς, les habitans de la ville d'Hérée en Arcadie. *Voyez* Hérée.

HÉRÉENS [les Monts], *Heræi Montes*, Ἡραῖα Ὄρη, (*a*) montagnes de Sicile, ſelon Diodore de Sicile; d'autres diſent *Heræus Mons*, en ſingulier.

Diodore de Sicile fournit une belle deſcription des monts Héréens. Leur beauté, leur fertilité, & leur ſituation les rendoient délicieux pendant l'été. Ils étoient arroſés par un nombre infini de ruiſſeaux, dont les eaux ſurpaſſoient en douceur toutes les eaux du monde, & ils étoient couverts d'arbres de toute eſpèce. Les chênes qui y croiſſoient, étoient fort grands & portoient des glands deux fois plus gros que ceux des autres chênes. On y trouvoit des arbres fruitiers, des vignes qui y croiſſoient ſans culture & un nombre incroyable de pommiers. On raconte que l'armée des Carthaginois, ayant eu beaucoup à ſouffrir de la faim, ſe rétablit dans cet endroit; le lieu fourniſſant ſans s'épuiſer la nourriture à pluſieurs milliers d'hommes. Au milieu de ces montagnes étoit ſitué un agréable vallon, rempli d'arbres & dédié aux nymphes, de même qu'un bois qui y tenoit. Les Mythologues prétendent que ce fut-là que naquit de Mercure & d'une nymphe, Daphnis, ainſi nommé à cauſe de la quantité de lauriers qui ornoient le lieu de ſa naiſſance.

Diodore de Sicile nous eût épargné bien de l'embarras, s'il eût ajoûté à cette deſcription, ſeulement un mot ſur la poſition des monts Héréens; les anciens Géographes ne nous en apprennent rien. Cellarius, le plus ſçavant des Géographes modernes, fait mention de ces montagnes; mais, le peu de ſecours qu'il trouve dans les Anciens, ne lui permet d'en établir la ſituation que ſur des conjectures.

Il les prend pour une longue chaîne de montagnes, qui traverſe une partie conſidérable de la Sicile, en commençant aux bords de la mer Tyrrhène, du côté du nord, & finiſſant vers la montagne d'Enna qui occupe à peu près le centre de l'iſle. Nous remarquerons ici, que la deſcription de Diodore de Sicile ne donne point l'idée d'un ſi grand païs; il n'y auroit point de merveille qu'une armée de Carthaginois eût trouvé des vivres pour ſe nourrir dans une contrée d'une certaine étendue, ſur-tout dans la Sicile. La conjecture de Cellarius ne paroît fondée que ſur un paſſage de Vibius Séqueſter,

(*a*) Diod. Sicul. pag. 197. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. VI. p. 460. & ſuiv.

qui dit que le fleuve Chryſas paſſe à Syracuſe, & qu'il a ſa ſource au mont Héréen, *Chryſas Syracuſis ex monte Hereo.* Ce fleuve ſort à la vérité des environs de la montagne d'Enna, qui termine la chaîne des montagnes dont nous parlons; mais, il s'en faut bien qu'il ne paſſe à Syracuſe, ni même dans le territoire de Syracuſe. Vibius Séqueſter n'a donc point connu le cours ni l'embouchure du Chryſas; & c'eſt un grand préjugé pour croire qu'il n'a pas même connu ſa ſource. Tout ce qu'on pourroit dire pour le juſtifier, c'eſt qu'il a confondu le Chryſas avec l'Anape qui paſſe véritablement à Syracuſe; & en ce cas-là, il faudroit chercher les monts Héréens à la ſource de l'Anape.

Ce fleuve prend ſa ſource dans de petites montagnes du territoire même de Syracuſe, derrière leſquelles étoit ſituée la petite ville d'Hybla, à qui, ſelon Étienne de Byzance, on avoit donné le ſurnom d'*Herea*, ou d'*Hereæa*, pour la diſtinguer des deux autres villes du même nom, qui avoient leurs ſurnoms particuliers. Nous ſommes fort portés à croire que ce ſurnom d'*Herea* étoit le nom même des montagnes auxquelles la ville d'Hybla étoit adoſſée. Il n'eſt point extraordinaire qu'une ville prenne pour ſurnom le nom du lieu où elle eſt bâtie. Cette conjecture paroît mieux convenir avec la deſcription de Diodore de Sicile, que celle de Cellarius; & ce qui peut encore lui donner quelque poids, c'eſt qu'elle concilie Diodore de Sicile avec Élien & Théocrite.

Au reſte, la deſcription de Diodore de Sicile eſt confirmée par un Auteur moderne, ſuppoſé cependant que celui-ci ait eu une juſte idée de la vraie poſition des monts Héréens. Ces montagnes, dit Fazel, ſont les plus agréables de toute la Sicile. Car, quoiqu'elles ſoient hautes, elles ont des ſources en abondance, qui rendent les lieux très-propres à être habités. Il y a des vignes, des roſiers, des oliviers, & toutes ſortes d'arbres domeſtiques en quantité, qui y ſont verds toute l'année; & ce qui, ſur tout en releve la beauté, ſur le ſommet des côteaux voiſins il y a beaucoup de jolis bourgs. Preſque toutes les autres montagnes de Sicile ſont nues & dégarnies, ou couvertes ſeulement de roſeaux & d'arbres ſauvages; au lieu que celles-ci ſont très-cultivées.

HÉRÉENS [*les Jeux*], *Ludi Herœi. Voyez* Herées.

HÉRÉES, *Hereæ*, (*a*) fêtes qu'on célébroit en l'honneur de Junon, à Argos, à Samos, à Égine, en Elide & en pluſieurs autres villes de la Grece; on

(*a*) Tit. Liv. Lib. XXXII. c. 30. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 217.

en trouvera la description dans Potter. Nous ne dirons qu'un mot de la manière dont on les célébroit à Argos.

Là, après avoir immolé cent bœufs à la déesse, tous les jeunes gens du lieu se disputoient chaque année le prix proposé. Au dessus du théatre il y avoit un quartier fort d'assiette, où l'on clouoit un bouclier de manière qu'il étoit très-difficile à arracher; celui qui y parvenoit, recevoit pour le prix de sa victoire une couronne de myrthe, & un bouclier d'airain; delà vient que le lieu s'appelloit *Aspis*, c'est-à-dire, le *bouclier*. Ce prix ne regardoit pas seulement la jeunesse d'Argos, les étrangers étoient aussi admis à y concourir, comme il paroît par l'Ode VII. des Olympioniques de Pindare, où Diagoras de l'isle de Rhodes est loué d'avoir remporté le prix. » Le » bouclier d'airain l'a connu, « dit Pindare dans son style Poëtique.

Au reste, ces fêtes sont nommées *Hérées*, du nom Grec Ἥρη, Junon.

HÉRÉEUS, *Heræus*, (*a*) Ἡραεὺς, fils de Lycaon, fonda la ville d'Hérée en Arcadie, & lui donna son nom.

HÉRÉITIDE, *Heræitis*, (*b*) Ἡραιτὶς, nom que Pausanias donne au territoire de la ville d'Hérée en Arcadie. *Voyez* Hérée.

HÉREM, *Herem*, Ἡρὲμ, (*c*) dont plusieurs enfans se trouverent au retour de la captivité de Babylone, avoir épousé des femmes étrangères.

HÉRENNIA ETRUSCILLA, *Herennia Etruscilla*, (*d*) femme de l'empereur Dece.

HÉRENNIANUS, *Herennianus*, (*e*) fils d'Odénat & de Zénobie, eut plusieurs freres, & entre autres Timolaüs & Vaballath. C'est sans doute par une singularité qu'affecta la mere à dessein, que ces trois Princes portent des noms tirés de trois langues différentes, le premier Latin, le second Grec, le troisième Syrien ou Arabe.

On varie beaucoup sur ce qui regarde les deux aînés, Hérennianus & Timolaüs. Quelques-uns disent, contre toute vraisemblance, qu'ils furent mis à mort par Aurélien; les autres, qu'ils moururent de mort naturelle Il s'en trouve qui veulent qu'ils aient été menés en triomphe avec leur mere. Tout ce que l'on sçait d'eux avec certitude, c'est qu'ils avoient règné avec leur mere, & que Timolaüs fit de grands progrès pour son âge dans l'éloquence Latine. Du reste, ils sont peu connus, & Vaballath est le seul des fils de Zénobie, dont les monumens anciens fas-

(*a*) Paus. pag. 496.
(*b*) Paus. p. 498.
(*c*) Esdr. L. I. c. 10. v. 31.
(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 401.
(*e*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 31, 44. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 535.

ſent mention depuis le triomphe d'Aurélien.

On dit que Zénobie, lorſqu'elle haranguoit les troupes, avoit coûtume de porter entre ſes bras Hérennianus & Timolaüs.

HÉRENNIANUS, *Herennianus*, (*a*) fils du tyran Proculus, étoit encore en bas-âge, lorſque ſon pere prit la pourpre dans les Gaules. Proculus ſe propoſoit de déclarer cet enfant Empereur, dès qu'il auroit cinq ans accomplis. Mais, étant tombé entre les mains de ſon Prince juſtement irrité, il ſubit la peine de ſon crime, & fut mis à mort. Il y a apparence qu'Hérennianus ne fut pas enveloppé dans le malheur de ſon pere. On croit même que ce fut par lui que ſe perpétua la poſtérité de Proculus, qui ſubſiſta honorablement à Albenga, mais dans un état modeſte, & tout différent de celui de ſes Auteurs, auſſi déſabuſée des projets téméraires de grandeur, qu'éloignée du métier de brigands.

HÉRENNIUS, *Herennius*, Ἑρέννιος, (*b*) Samnite, paſſoit pour l'homme le plus ſenſé & le plus prudent de ſon ſiecle. Cicéron nous apprend qu'il avoit connu Architas de Tarente, célebre Philoſophe & Mathématicien. Le trait ſuivant montre que la réputation qu'avoit Hérennius, d'homme ſage & de bon conſeil, n'étoit pas ſans fondement.

C. Pontius ſon fils, étant général des Samnites, dreſſa une embuſcade aux Romains près de Caudium. Ceux-ci y ayant donné tête baiſſée, ſe trouverent enfermés entre deux défilés, d'où il leur étoit impoſſible de ſe tirer. Les Samnites ne ſçavoient quel parti ils devoient prendre pour profiter pleinement d'une conjoncture auſſi heureuſe que celle où ils ſe trouvoient. Comme ils ne pouvoient ſe déterminer par eux-mêmes, ils prirent la réſolution d'envoyer conſulter Hérennius. Il étoit fort avancé en âge, & avoit renoncé, non ſeulement au métier des armes, mais à toute affaire & à tout emploi. Cependant, dans un corps caſſé de vieilleſſe, il conſervoit un eſprit vif & un jugement ſolide. Quand donc il eut appris que les Romains étoient enfermés dans les défilés de Caudium, il répondit à celui qui le conſultoit de la part de ſon fils, que ſon avis étoit qu'on les renvoyât tous au plutôt en pleine liberté. Cet avis fut réjetté de tout le monde, & l'on dépêcha de nouveau vers lui, pour ſçavoir s'il n'avoit rien de mieux à dire. A cette ſeconde fois, il conſeilla de tuer tous les Romains, ſans qu'il en reſtât un ſeul.

Des réponſes ſi oppoſées, &

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 106.

(*b*) Tit. Liv. L. IX. c. 1. & ſeq. Roll. Hiſt. Rom. Tom. II. pag. 247, & ſuiv.

qui reſſentoient l'obſcurité des oracles, cauſerent un étrange étonnement. Elles parurent à pluſieurs, & ſur-tout au fils d'Hérennius [qui ne ſe montre pas ici fort reſpectueux pour ſon pere], une marque d'un eſprit affoibli. Cependant, on réſolut de le faire venir dans le camp. Le bon vieillard y conſentit; & lorſqu'il fut dans le conſeil, il s'en tint aux deux avis qu'il avoit donnés, ſe contentant d'en apporter les raiſons. Il dit qu'en ſuivant le premier, qui lui paroiſſoit le meilleur, on gagnoit pour toujours l'amitié d'un peuple puiſſant par un bienfait ſignalé; que s'ils préféroient le ſecond, ils mettroient les Romains hors d'état de leur faire la guerre de long-tems, & les affoibliroient extrêmement par la perte de deux armées, qu'il leur ſeroit bien difficile de réparer; que pour un troiſième parti, il n'y en avoit point. » Hé quoi, dit-» on, eſt-ce qu'on ne peut pas » prendre un milieu? Ne peut-» on pas leur donner la vie, » mais après leur avoir impoſé » des loix telles que le droit » de la guerre permet d'en » preſcrire aux vaincus? C'eſt-» là, préciſément, répondit » Hérennius, le moyen de ne » vous point faire d'amis, & » de ne vous point délivrer » de vos ennemis. Laiſſez vivre » les Romains, après les avoir » irrités par la honte & l'igno-» minie. C'eſt une nation qui » ne ſçait ce que c'eſt que de » ſe tenir en repos, lorſqu'elle » a été vaincue. Le ſouvenir des » affronts que la néceſſité pré-» ſente les aura contraints de ſu-» bir, demeurera éternellement » gravé dans leur cœur, & ne » leur permettra point de ſe » donner un moment de relâ-» che, juſqu'à ce qu'ils en » aient tiré une vengeance écla-» tante, & qui les dédommage » avec uſure. » Ces raiſons ne furent point goûtées, & on remena Hérennius chez lui. Les ſuites de cet évenement firent bien voir combien ce ſage vieillard avoit raiſon de réjetter ces tempéramens d'une fauſſe & timide politique, laquelle ordinairement, pour vouloir tout accommoder, ne remédie à rien, & ne ſatisfait perſonne.

HÉRENNIUS [C.], (*a*) *C. Herennius*, fut créé Triumvir, l'an de Rome 534, & 218 avant l'Ére Chrétienne. *Voyez* Annius [T.]

HÉRENNIUS BASSUS, *Herennius Baſſus*, (*b*) Sénateur de Nole, obtint la permiſſion de ſortir de la ville, pendant que les Carthaginois étoient campés dans le voiſinage, l'an 215 avant l'Ére Chrétienne; & il eut avec Hannon une entrevue qui fit perdre à ce dernier toute eſpérance de ſe rendre maître de la place par compoſition.

HÉRENNIUS, *Herennius*,

(*a*) Tit. Liv. L. XXI. c. 25.

(*b*) Tit. Liv. XXIII. c. 43, 44.

(*a*) fils de Paculla Minia, Campanienne, avoit un frere, nommé Minius. Leur mere, étant devenue Prêtreſſe des myſtères de Bacchus à Rome, les y admit tous deux ; & ils furent les premiers hommes initiés à ces myſtères.

HÉRENNIUS, *Herennius*, (*b*) fut appellé en témoignage par ceux qui accuſerent Marius de brigue, auſſi-tôt après qu'il eut été nommé Préteur. Mais, il prétendit devoir en être diſpenſé, parce que Marius & ſes parens étoient ſes cliens.

HÉRENNIUS, *Herennius*, (*c*) ſe retira auprès de Sertorius, & devint un de ſes lieutenans. C'étoit un excellent capitaine ; malgré cela, il fut défait en bataille rangée, auprès de Valence, par Pompée qui lui tua dix mille hommes.

HÉRENNIUS [C.], (*d*) *C. Herennius*, Sénateur, fut condamné pour cauſe de péculat.

HÉRENNIUS [L.], (*e*) avoit fait la banque à Leptis. Quoiqu'il y eût parmi le peuple de Syracuſe plus de cent citoyens Romains qui le connoiſſoient, & qui les larmes aux yeux le défendirent avec inſtance devant Verrès, il eut cependant la tête tranchée en préſence de tous les Syracuſains, par l'ordre de ce gouverneur.

HÉRENNIUS [L.], (*f*) *L. Herennius*, orateur & ami de Cicéron. Celui-ci en fait mention dans ſon oraiſon pour M. Cœlius.

HÉRENNIUS [M.], (*g*) *M. Herennius*, ſe trouva en concurrence avec L. Philippe, dans la pourſuite d'une charge & lui fut préféré.

HÉRENNIUS, *Herennius*, dont Cicéron parle dans une de ſes lettres. Il le traite d'homme méchant & réduit à l'indigence. C'eſt peut-être le même qui ſuit.

HÉRENNIUS, *Herennius*, (*h*) centurion, un des meurtriers de Cicéron. On ſçait que ce grand homme fut arrêté dans ſa litière. Hérennius lui coupa la tête, pendant qu'il la tiroit hors de la portière. Cependant, les ſoldats eux-mêmes qui accompagnoient les meurtriers touchés, & du malheur, & de la conſtance d'un homme ſi digne de reſpect, baiſſoient les yeux & ſe voiloient le viſage. Ce n'en fut pas aſſez pour ſatisfaire la brutale barbarie du centurion. Il lui coupa encore les mains, en lui reprochant même après ſa mort, d'avoir écrit contre Marc-Antoine. Plutarque aſſure qu'en cela il exécutoit les

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 13.
(*b*) Crév. Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 352.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 628.
(*d*) Cicer. in Verr. L. II. c. 24.
(*e*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 9. L. VII. c. 121.
(*f*) Cicer. Orat. pro M. Cœl. c. 18.
(*g*) Cicer. Orat. pro L. Mur. c. 34.
(*h*) Plut. Tom. I. pag. 885. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VIII. pag. 201.

ordres du cruel Triumvir.

HÉRENNIUS CAPITON, *Herennius Capito*, (*a*) Ἑρέννιος Κάπιτων, avoit dans Jamnica l'intendance des affaires. Comme Agrippa, ſurnommé le Grand, étoit ſur le point de s'embarquer à Anthédon, Hérennius Capiton lui envoya des gens de guerre pour lui faire payer trois cens mille pièces d'argent qu'on lui avoit prêtées du tréſor de l'empereur pendant qu'il étoit à Rome. Agrippa les aſſura qu'il ne manqueroit pas d'y ſatisfaire; mais, auſſi-tôt que la nuit fut venue, il fit lever l'ancre, & prit la route d'Alexandrie; d'où il paſſa à Putéoles, & delà à Caprées, où étoit alors l'Empereur. Tibere lui fit un accueil fort gracieux; mais, le lendemain, il reçut des lettres d'Hérennius Capiton, par leſquelles il lui mandoit qu'il avoit fait preſſer Agrippa de rendre trois cens mille pièces d'argent qu'il avoit empruntées du tréſor, & dont le tems qu'il avoit pris pour les rendre étoit expiré; mais qu'il s'en étoit enfui, & lui avoit ainſi ôté le moyen, & à ceux qui ſuccéderoient à ſa charge de retirer cette ſomme. Ces lettres irriterent Tibere contre Agrippa, & il défendit aux huiſſiers de ſa chambre de le plus laiſſer entrer qu'il n'eût payé ce qu'il devoit. Mais, lui, ſans s'étonner de la colere de l'Empereur, pria Antonia de lui vouloir prêter cette ſomme pour l'empêcher de perdre les bonnes graces de Tibere; & comme cette Princeſſe conſervoit toujours le ſouvenir de l'affection ſi particuliere qu'elle avoit portée à Bérénice, mere d'Agrippa, & de ce qu'il avoit été nourri auprès de Claudius ſon fils, elle lui accorda cette grace. Ainſi, il paya ce qu'il devoit & ſe mit très-bien dans l'eſprit de l'Empereur.

HÉRENNIUS GALLUS, *Herennius Gallus*, (*b*) commandoit à Bonn la première légion, l'an de Jeſus-Chriſt 69. Des cohortes Bataves, qui retournoient dans leur patrie, envoyerent en approchant de Bonn vers Hérennius Gallus pour lui repréſenter qu'elles ne feroient tort à perſonne, pourvu qu'on ne les troublât point dans leur route; mais que ſi on s'aviſoit de les attaquer, elles ſe défendroient, & s'ouvriroient un paſſage à la pointe de l'épée. Hérennius Gallus n'étoit pas trop réſolu de lui-même; mais, à la ſollicitation des ſoldats, il ſe détermina à tenter la fortune du combat. Il lâcha donc contre les ennemis trois mille légionnaires, quelques cohortes de Belges levées à la hâte, avec une troupe de païſans & de vivandiers qui ſortirent par toutes les portes du camp, & entourerent les Bata-

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 630, 631.

(*b*) Tacit. Hiſt. L. IV. c. 20, 26, 27, 59, 70, 77. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. III. p. 259, 260.

ves beaucoup inférieurs en nombre, mais avec plus de fracas que d'effet ; car, ces barbares qui ſçavoient leur métier, ſe partageant en divers bataillons ſerrés, dont ils eurent ſoin d'aſſurer le front, la queue & les flancs, enfoncerent aiſément les Romains, à qui les chefs avoient donné beaucoup d'étendue & trop peu de profondeur ; ſi bien que les Belges ayant plié les premiers, la légion fut auſſi miſe en déſordre. Et comme tous enſemble ils ſe hâtoient de regagner leurs retranchemens, ce fut aux portes qu'il y eut le plus de carnage. Le foſſé fut bientôt rempli des corps morts des Romains, qui s'y précipitoient à l'envi, & où il en périt preſque autant de leur propre frayeur, que du fer des ennemis.

Quelque tems après, Hérennius Gallus fut chargé du commandement d'une autre légion ; c'étoit la treizième. Vocula partageoit avec lui les ſoins du commandement. Ces deux Généraux, n'oſant pas aller chercher les ennemis, reſterent à Gelduba, où ils occuperent les ſoldats à entourer le camp d'un foſſé & d'une paliſſade, & à faire les autres ouvrages néceſſaires pour leur ſûreté. Delà Vocula, pour animer les ſoldats par l'amour du butin, les conduiſit ſur les terres des Gugernes, alliés de Civilis, qui n'étoient pas éloignées, tandis qu'Hérennius Gallus reſta pour garder le camp avec une partie de l'armée.

Un vaiſſeau, chargé de proviſions, s'étant par hazard engravé aſſez près du camp des Romains, les Germains accoururent pour le tirer à leur bord. Hérennius Gallus envoya une cohorte pour l'arracher de leurs mains ; & les deux partis ayant ſucceſſivement fait de nouveaux détachemens pour appuyer les premiers, il ſe donna autour de ce bâtiment, un combat dans les formes, où les Germains eurent l'avantage, & emmenerent leur proie, après avoir fait un grand carnage des Romains. Les ſoldats attribuoient leur défaite, non à leur manque de courage, mais à la perfidie de leurs chefs, car c'étoit alors leur excuſe ordinaire ; ainſi, ils arrachent Hérennius Gallus de ſa tente ; & après avoir déchiré ſes habits, & l'avoir accablé de coups, ils le preſſent de dire quelle recompenſe il a reçue pour trahir l'armée, & quels ſont ſes complices. Se voyant enfin menacé de la mort, il avoua le crime, & chargea Hordéonius Flaccus, qui fut auſſi-tôt mis dans les fers. Il y fut mis auſſi lui-même l'année ſuivante par l'ordre de Claſſicus, & tué bientôt après. Ce furent Valentinus & Tutor qui lui firent ôter la vie.

HÉRENNIUS SÉNÉCION, *Herennius Senecio*, (*a*) Sénateur

(*a*) Tacit. in Jul. Agric. c. 2. Plin. L. VIII. Epiſt. 33. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 24, 25, 80, 81.

Romain, né dans la Bétique en Eſpagne, y fut Queſteur ſous Domitien. L'auſtère vertu, dont il faiſoit profeſſion, quand il fut de retour à Rome, ne pouvoit manquer de le rendre odieux à l'Empereur. Ce Prince ſe tenoit en particulier très-offenſé de ce qu'Hérennius Sénécion content du rang d'ancien Queſteur, y demeuroit conſtamment attaché, ſans aſpirer à monter plus haut; faiſant aſſez connoître par cette conduite ſingulière, qu'il regardoit les charges de la République comme devenues des poſtes de ſervitude, peu convenables à un homme qui avoit de l'élévation & des ſentimens. D'ailleurs, il avoit écrit la vie d'Helvidius Priſcus le pere, à la priere de Fannio ſa veuve, & donné de grands éloges à ce fier Sénateur, dont Veſpaſien même, tout modéré qu'il étoit, n'avoit pu ſupporter les procédés trop hardis. Enfin, il s'étoit attiré un ennemi redoutable, en la perſonne de Bébius Maſſa, fameux délateur, qu'il avoit accuſé de concuſſions. Ce fait nous eſt raconté en détail par Pline, qui s'y eſt acquis beaucoup d'honneur, & il fera connoître la fermeté du caractère d'Hérennius Sénécion.

Bébius Maſſa avoit été gouverneur de la Bétique. Les peuples de cette province, vexés par lui, le pourſuivirent lorſqu'il fut ſorti de place, & le Sénat leur nomma pour Avocats Hérennius Sénécion & Pline. Les crimes de Bébius Maſſa étoient clairs. Ainſi, il fut condamné, & pour ſûreté des dommages & intérêts qu'il devoit aux peuples, à qui il avoit fait de très-grands torts, on ordonna que tous ſes biens ſeroient mis ſous la garde d'un officier public. Hérennius Sénécion, qui prenoit cette affaire à cœur, craignit quelque intrigue de la part de Bébius Maſſa, quelque colluſion entre lui & le gardien, & il réſolut de s'adreſſer aux Conſuls, pour les prier de donner leurs ordres, afin que rien ne fût détourné. Il invita Pline à ſe joindre à lui pour préſenter cette requête, qu'il regardoit comme une ſuite de l'accuſation qu'ils avoient pouſſée de concert. Pline témoigna d'abord quelque répugnance, croyant leur commiſſion finie par le jugement prononcé. » Vous pouvez, lui dit Hé» rennius Sénécion, faire ce » qu'il vous plaira. Vous n'a» vez d'autre liaiſon avec la » province de Bétique, que » par le bienfait récent dont » elle vous eſt redevable. Pour » moi, j'y ſuis né, & j'y ai » exercé la Queſture. Si votre » parti eſt pris, repliqua Pline » je ne me ſéparerai point » de vous. Je ne veux pas » que cette démarche, ſi elle » peut avoir des ſuites fâcheu» ſes, ſoit imputée à vous ſeul.« Ils allerent donc enſemble faire leur demande, qui mit Bébius Maſſa en fureur. Il s'emporta avec la dernière violence con-

tre Hérennius Sénécion, lui reprochant qu'il paſſoit les bornes du devoir d'un avocat, & montroit l'aigreur & l'amertume d'un ennemi; & il ajoûta qu'il le déféroit lui-même comme coupable d'impiété contre le Prince. Ce mot fit trembler toute l'aſſiſtance. Pline prit la parole : » Meſſieurs, dit-il » aux Conſuls, je crains que » Bébius Maſſa en ne me com- » prenant point dans ſon accu- » ſation contre mon confrere, » ne me rende ſuſpect de pré- » varication & d'infidélité en- » vers mes parties. «

Nous ne ſçavons point la concluſion de cette affaire, dont Pline n'acheve point le récit. Mais, peu de tems après, Hérennius Sénécion fut pourſuivi comme criminel de leſe-Majeſté par Métius Carus, autre délateur non moins dangereux que Bébius Maſſa, & qui vraiſemblablement étoit d'intelligence avec lui. La vie d'Helvidius Priſcus, qu'Hérennius Sénécion avoit écrite, fut le fondement de cette accuſation. Il fut condamné à mort, & ſon ouvrage brûlé par la main du bourreau.

HÉRÉNUS, *Herenus*, l'un des agitateurs du cirque. *Voyez* Auriges du Cirque.

HÉRÈS MARTEA, *Heres Martea*, (*a*) déeſſe des héritiers chez les Romains.

Quand il venoit à quelqu'un une ſucceſſion, il faiſoit quelque ſacrifice à cette Déeſſe en actions de graces. Elle étoit appellée Hérès, du nom *Hæres*, Héritier, & Martea, parce qu'on diſoit qu'elle étoit une des compagnes de Mars. C'eſt ce qu'en dit Feſtus. Peut-être la mettoit-on à la ſuite de Mars, puiſque ce Dieu fait plusqu'aucun autre, vaquer des ſucceſſions, & ainſi fait bien des Héritiers.

Scaliger a cru qu'il y avoit une faute en cet endroit, & qu'au lieu de *Herem* il falloit lire *Nerienem*; mais, 1.° Elle n'auroit pas pris ſon nom à *nomine Hæredum*, comme dit Feſtus, & ne ſeroit pas compagne, mais femme de Mars. De plus, M. Dacier montre dans ſa note ſur ce mot, que les Anciens ont dit *Herem*, & *Erem*, ſans *H*, pour *Hæredem*. Il croit néanmoins que Feſtus même s'eſt trompé, & que Hérès étoit compagne de Nérié, ou Nériené, femme de Mars, & non pas de Mars lui-même, parce qu'Ennius a dit *Nerienem Martis & Herem*; mais, cela ne prouve rien, comme on le voit aſſez.

HÉRÉSIDES, *Hereſides*, (*b*) nymphes, qui étoient chargées du ſoin de préparer le bain à Junon, & qui ſervoient cette déeſſe, pendant qu'elle le prenoit. Leur nom étoit pris de ce-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 339, 347.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 387.

lui de Héra, nom Grec de Junon.

HÉRÉSIDES, *Hereſides*, Prêtreſſes de Junon à Argos, où elles étoient tellement honorées, que les années de leur ſacerdoce ſervoient de dates dans les monumens publics.

HÉRÉSIE, *Hæreſis*, Αἵρεσις, terme qui ſe prend à préſent en très-mauvaiſe part, & qui ſignifie une erreur opiniâtre, fondamentale contre la religion, mais qui ne déſignoit dans ſon origine, qu'un ſimple choix, une ſecte bonne & mauvaiſe; c'eſt le ſens du mot Grec αἵρεσις, *electio*, *ſecta*, du verbe αἱρεω, je choiſis.

On diſoit Héréſie péripatéticienne, Héréſie Stoïcienne; & l'Héréſie Chrétienne étoit la ſecte de Jeſus-Chriſt. Saint Paul déclare, que pendant qu'il vivoit dans le Judaïſme, il s'étoit attaché à l'Héréſie phariſienne, la plus eſtimable qu'il y eût dans cette nation; & c'eſt ce qu'il allegue pour preuve de la droiture d'ame avec laquelle il avoit vécu. Il ne prend point, par cette déclaration, le nom d'Hérétique phariſien, comme étant un titre flétriſſant, il le renferme au contraire dans ſa défenſe; ſi ce terme eût eu le ſens qu'on lui donne aujourd'hui, c'eſt plutôt aux Sadducéens qu'aux Phariſiens qu'il auroit convenu.

Les Héréſies, c'eſt-à-dire, les différentes ſectes qu'on ſuivoit, n'avoient rien de choquant, quant au nom, & elles ne devenoient blâmables que par la nature des erreurs qu'elles admettoient; mais, vraies ou fauſſes, innocentes ou dangereuſes, importantes ou indifférentes, elles portoient également le nom d'Héréſies. Ce n'eſt que dans la ſuite des tems qu'on a attaché à cette qualification une idée ſi grande d'honneur, que peu s'en faut qu'on ne frémiſſe au ſimple ſon de ce terrible mot.

On définit l'Héréſie, une opiniâtreté erronée contre quelque dogme de la foi; mais, comment juger ſainement de cette opiniâtreté; car, ceux-là même qui ſont dans l'erreur, peuvent regarder comme opiniâtres les partiſans de la vérité? Rien n'eſt plus difficile, diſoit Saint Chryſoſtôme, que d'abandonner les opinions auxquelles on s'eſt attaché. Ajoûtons, pour preuve de cette réflexion, que le degré de la faute de ceux qui errent, eſt proportionné au degré de leurs lumières, & à d'autres diſpoſitions intérieures que les hommes ne ſçauroient ni pénétrer ni changer.

A Dieu ne plaiſe qu'on prétende faire ici l'apologie des Héréſies. On déſireroit au contraire que les Chrétiens n'euſſent qu'une même foi; mais, puiſque la choſe n'eſt pas poſſible, on voudroit du moins qu'à l'exemple de leur Sauveur, ils fuſſent remplis les uns pour les autres de bienveillance & de charité.

Le malheur de ce royaume en particulier, a voulu qu'on fût diviſé depuis plus de 200 ans ſur les dogmes de créance, & l'un des articles du ſerment de nos Rois eſt de détruire les Héréſies; mais, comme ce mot n'eſt point défini, & que d'ailleurs on ne ſçauroit trop en reſtraindre le ſens, ce n'eſt pas à dire que pour parvenir à cette extirpation, le Prince y doive procéder avec violence, contre la foi publique, & rompre l'amour, la ſûreté, la protection qu'il doit à ſes ſujets pour le bien de l'État. Il n'y a point de ſerment qui puiſſe être contraire aux commandemens de Dieu, & nos Rois ne jurent l'article de la deſtruction de l'Héréſie, qu'après avoir juré un autre article qui le précede, par lequel ils promettent de conſerver inviolablement la paix dans leur royaume. Ce premier ſerment règle tous les autres, & par conſéquent emporte avec lui la douceur & la tolérance. Il eſt à propos de répéter ſouvent ces vérités, & de les inculquer reſpectueuſement aux fils & petits-fils des Rois qui doivent un jour monter ſur le trône, afin de jetter dans leur ame, dès la tendre enfance, les ſemences d'une piété véritable & lumineuſe.

Dès le commencement de l'égliſe chrétienne, il y eut des Héréſies très-dangereuſes, & on peut même aſſurer que jamais on n'en vit de plus pernicieuſes, puiſqu'elles attaquoient les dogmes les plus eſſentiels de notre religion; comme la divinité de Jeſus-Chriſt, ſa qualité de Meſſie, la réalité & la vérité de ſon incarnation, la réſurrection des morts, la liberté & l'affranchiſſement des cérémonies de la loi, & autres points de cette nature. Le plus ancien de ces héréſiarques, eſt Simon le Magicien, qui voulut acheter le don de Dieu à prix d'argent, & qui voulut enſuite ſe faire paſſer pour le Meſſie & pour le Dieu créateur & tout puiſſant. Cérinthe & les faux Apôtres, contre qui Saint Paul invective ſi ſouvent dans ſes Épîtres, vouloient que les fideles reçuſſent la circonciſion, & ſe ſoumiſſent à toutes les obſervances de la loi.

Les Nicolaïtes permettoient la communauté des femmes, & ne ſe faiſoient aucun ſcrupule des actions les plus honteuſes, ni des ſuperſtitions du Paganiſme. Ils paſſerent dans la ſecte des Caïniſtes, qui reconnoiſſoient une vertu ſupérieure à celle du Créateur. Saint Jean dans l'Apocalypſe, parle des Nicolaïtes comme d'une ſecte d'hérétiques ſubſiſtante, & qui faiſoit de grands ravages dans les égliſes d'Aſie. On voyoit dans le même tems de faux Chriſts & de faux Prophetes. Saint Paul parle d'Hyménée & d'Alexandre, qu'il avoit été obligé de livrer à Satan, pour les empêcher de dogmatiſer. Il parle auſſi d'Hyménée & de Philete, qui s'étoient égarés de la vérité, en

diſant que la réſurrection des morts étoit déjà arrivée. Il prédit que dans les derniers tems il y en aura qui abandonneront la foi, pour ſe livrer à l'eſprit d'erreur & à la doctrine du démon. Saint Pierre & Saint Jude font les mêmes prédictions, & ils ne font que ſuivre ce que J. C. lui-même avoit dit dans l'Evangile, qu'il viendroit de faux Chriſts & de faux Prophetes, qui ſéduiroient les ſimples par leurs preſtiges & leur fauſſe doctrine.

HÉRÉTIQUE, *Hæreticus*, terme dont le ſens propre déſigne un homme qui fait choix d'une opinion, d'une ſecte, bonne ou mauvaiſe. Dans le ſens ordinaire, ce terme déſigne toute perſonne qui croit ou ſoutient opiniâtrément un ſentiment erroné ſur un ou pluſieurs dogmes de la religion Chrétienne.

Nous n'avons pas deſſein de démontrer ici combien eſt déteſtable le principe qui permet de manquer de foi aux Hérétiques; nous aimons-mieux tâcher de rectifier leur façon de penſer par celle des gens éclairés & reſpectables dans l'égliſe, & nous ne leur citerons pour directeurs que Salvien & Saint Auguſtin. Voici comme s'exprime ſur les ſectateurs d'une des premières Héréſies, c'eſt-à-dire, ſur les Ariens mêmes, le digne & célebre Prêtre de Marſeille, qu'on ſurnomma le *Maître des Évêques*, & qui déploroit avec tant de douleur les déréglemens de ſon tems, qu'on l'appella le *Jérémie du V.e ſiecle.*

» Les Ariens, dit-il, ſont » Hérétiques, mais ils ne le ſçavent pas; ils ſont Hérétiques chez nous, mais ils ne » le ſont pas chez eux; car, » ils ſe croyent ſi bien catholiques, qu'ils nous traitent » nous-mêmes d'Hérétiques. » Nous ſommes perſuadés qu'ils » ont une penſée injurieuſe à » la génération divine, en ce » qu'ils diſent que le fils eſt » moindre que le pere. Ils » croyent eux, que nous avons » une opinion injurieuſe pour » le pere, parce que nous faiſons le pere & le fils égaux; » la vérité eſt de notre côté, » mais ils croyent l'avoir en » leur faveur. Nous rendons à » Dieu l'honneur qui lui eſt dû, » mais ils prétendent auſſi le » lui rendre dans leur manière » de penſer. Ils ne s'acquittent » pas de leur devoir, mais » dans le point même où ils » manquent, ils font conſiſter » le plus grand devoir de la religion. Ils ſont impies, mais » dans cela même, ils croyent » ſuivre la véritable piété. Ils » ſe trompent donc, mais par » un principe d'amour envers » Dieu; & quoiqu'ils n'ayent » pas la vraie foi, ils regardent » celle qu'ils ont embraſſée » comme le parfait amour de » Dieu. Il n'y a que le ſouverain Juge de l'univers qui » ſçache comment ils ſeront » punis de leurs erreurs au

» jour du jugement. Cependant, » il les ſupporte patiemment, » parce qu'il voit que s'ils » ſont dans l'erreur, ils errent » par un mouvement de piété. «

Écoutons maintenant Saint Auguſtin ſur les Hérétiques manichéens; ſon diſcours n'eſt pas moins beau. « Nous n'avons » garde, leur dit-il, de vous » traiter avec rigueur; nous » laiſſons cette conduite à » ceux qui ne ſçavent pas » quelle peine il faut pour trouver la vérité, & combien il » eſt difficile de ſe garantir des » erreurs. Nous laiſſons cette » conduite à ceux qui ne ſçavent pas combien il eſt rare » & pénible de s'élever au » deſſus des fantômes d'une » imagination groſſière par le » calme d'une pieuſe intelligence. Nous laiſſons cette » conduite à ceux qui ne ſçavent pas quelle difficulté il y » a à guérir l'œil de l'homme » intérieur, pour le mettre en » état de voir ſon ſoleil..... » Nous laiſſons cette conduite » à ceux qui ne ſçavent pas » quels ſoupirs & quels gémiſſemens il faut pour acquérir » quelque petite connoiſſance » de la nature divine..... » Pour moi, je dois vous ſupporter comme on m'a ſupporté autrefois, & uſer » envers vous de la même tolérance dont on uſoit envers moi, lorſque j'étois dans » l'égarement..... «

Le Latin eſt d'une grande pureté. *Illi in vos ſæviant, qui neſciunt cum quo labore verum inveniatur, & quàm difficilè caveantur errores..... Illi in vos ſæviant, qui neſciunt..... Illi in vos ſæviant.....* c'eſt dans l'épître *Contra Epiſt. Manichæi.* Cap. II. & III. pag. 78, 79. Tom. VI. Édit. Baſil. 1528. Si Saint Auguſtin s'eſt quelquefois écarté de ſa morale, ce n'eſt pas ce que nous examinons, il ſuffit que nous expoſions ſes ſentimens d'après lui-même.

Enfin, nous renvoyons tous ceux qui ſeroient portés à haïr ou à approuver les violences contre les Hérétiques, à l'école du Philoſophe de la Grece, qui remercioit les dieux de ce qu'il étoit né du tems de Socrate. Platon diſoit que la ſeule peine due à un homme qui erre, eſt d'être inſtruit.

En effet, ce qui prouve invinciblement combien on doit ſupporter les errans en matière de religion, c'eſt que leur erreur peut avoir pour principe une louable inclination de s'éclairer, qui malheureuſement ne ſe trouve pas ſoutenue de toute la capacité, de toute l'attention & de toute l'étendue d'eſprit néceſſaire.

Il eſt donc honteux de décrier juſqu'au ſtyle & aux vertus des Hérétiques. On a employé cette ruſe odieuſe, de peur que de l'eſtime de leurs perſonnes, on ne paſſât à celle de leurs ouvrages, & du goût de leur manière d'écrire, à celui

de leurs opinions. Mais, n'y a-t-il pas de meilleures voies pour apprendre aux hommes à ſéparer le bon du mauvais? » Arius, » a-t-on dit autrefois, avoit un » fond d'orgueil incroyable qui » le rongeoit, ſous l'apparence » de la plus grande modeſtie. « Eh d'où ſçavoit-on qu'il avoit tant d'orgueil, s'il en montroit ſi peu?

La défenſe de la verité ne tire aucune gloire de toutes ces ſortes de moyens. Elle n'eſt pas plus heureuſe en mettant en uſage les noms injurieux d'Hérétiques & d'Hétérodoxes, qu'on ſe rend réciproquement; outre que ſouvent l'homme du monde, qui eſt le plus dans l'erreur, en charge avec zele celui qui penſe le plus juſte, & qui a le plus travaillé à s'éclaircir.

HÉRÉUS, *Hereus*, Ἡρεύς, (*a*) nom d'un des mois de l'année Bithynienne. Ce mois, qui étoit de 31 jours, commençoit le 23 Septembre.

HÉRÉUS MONS, montagne de Sicile, où eſt la ſource du fleuve Chryſas, ſelon Vibius Séqueſter. Fazel le nomme l'Arteſino, &, dans un autre endroit, Tavis.

HÉRI, *Heri*, (*b*) fils de Gad, & chef de la famille des Hérites. La Vulgate le nomme Héri dans la Géneſe, & Her dans le livre des Nombres. Les Septante varient auſſi dans la maniere de lire le nom de ce chef de famille. On trouve Ἀρέις & Ἀρήλ.

HÉRIBÉE, nous eſt donnée pour la mere des aſtres.

HÉRICIUS, *Hericius*, (*c*) Ἐρίκιος, lieutenant de L. Cornélius Sylla, au rapport de Plutarque. Il y en a qui, au lieu d'Héricius, liſent Hirtius.

HÉRILLIENS, *Herillii*, (*d*) Philoſophes qui formoient une ſecte particulière. Cicéron fait mention de ces Philoſophes dans le troiſième livre de l'orateur.

HÉRILLUS, *Herillus*, (*e*) Ἥριλλος, célebre Philoſophe, natif de Carthage, prit les leçons de Zénon le Philoſophe. Il vivoit ſous la 125.e Olympiade, vers l'an 280 avant Jeſus-Chriſt. On trouve dans Diogène Laërce un aſſez long Catalogue des ouvrages attribués à Hérillus. Ils n'étoient pas long, mais ils étoient pleins de force.

HÉRILUS, *Herilus*, (*f*) fils de la nymphe Féronie, étoit roi de Préneſte. Cette nymphe, par un prodige inoui, lui avoit donné trois ames & trois armures. Cette ſingulière circonſtance fut cauſe qu'il fallut lui donner trois fois la mort. Ce fut le roi Evandre qui lui ar-

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. II. pag. 176.
(*b*) Geneſ. c. 46. v. 16. Numer. c. 26. v. 16.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 462, 463.
(*d*) Cicer. Orat. L. III. c. 62.
(*e*) Diog. Laert. p. 539. *& ſeq.*
(*f*) Virg. Æneid. L. VII. v. 563. *& ſeq.*

racha toutes ſes ames & toutes ſes armes.

HÉRIPIDAS, *Heripidas*, Ἡριπίδας, (*a*) capitaine Spartiate, fut envoyé à Héraclée de Thrachynie, l'an 399 avant J. C., pour y appaiſer une ſédition qui s'étoit élevée dans cette ville. Ce capitaine y étant arrivé, aſſembla les habitans dans la place publique, & les environnant de ſes ſoldats ſous les armes, il ſe fit nommer les coupables, qui furent ſur le champ punis de mort au nombre de cinq cens. Les habitans d'Œta s'étant auſſi révoltés, il leur porta la guerre, & après leur avoir fait ſouffrir bien des maux, il les contraignit d'abandonner leur païs. La plûpart d'entre eux ſe retirerent avec leurs femmes & leurs enfans dans la Theſſalie, & cinq ans après ils paſſerent dans la Béotie.

HÉRIPPIDAS, *Heripidas*, Ἡριππίδας, (*b*) capitaine Lacédémonien. Il en eſt fait mention dans Xénophon.

HÉRIPPIDAS, *Heripidas*, Ἡριππίδας, (*c*) autre capitaine Lacédémonien, étoit à la tête de quelques troupes, avec Spithridate, chef des Paphlagoniens, pendant que ce dernier pourſuivoit Pharnabaze. Spithridate l'attaqua un jour ſi à propos, qu'il ſe rendit maître de ſon camp, & de toutes les richeſſes dont il étoit plein. Mais, Hérippidas ſe montra en cette occaſion trop rude & trop âpre contrôleur de ce qui avoit été ſouſtrait du butin; car, il força les ſoldats mêmes de Spithridate à rendre ce qu'ils avoient pris, & en les viſitant & examinant tout avec cette ſévere & trop avare exactitude, il irrita Spithridate, de ſorte qu'il ſe retira à Sardis avec ſes Paphlagoniens.

Cet Hérippidas étoit le chef du nouveau conſeil des Trente, que les Spartiates avoient envoyés à Agéſilaus la ſeconde année de ſon généralat, & qui avoient pris la place des Trente premiers, à la tête deſquels étoit Lyſandre, car le conſeil changeoit tous les ans.

HÉRITES, *Heritæ*, Ἀρῆται, (*d*) famille dont Héri fut le chef.

HÉRITIER, *Hæres*; c'eſt celui qui recueille une ſucceſſion par droit de parenté ou de teſtament.

Les loix Romaines faiſoient de trois ſortes d'Héritiers. Les néceſſaires, qui étoient des eſclaves inſtitués par leurs maîtres avec la liberté. Ils ſont ſimplement appellés néceſſaires, parce qu'étant inſtitués par leurs maîtres, il falloit qu'ils fuſſent Héritiers, malgré qu'ils en euſſent, & ils ne pouvoient renoncer à la ſucceſſion, quelque onéreuſe & chargée de dettes qu'elle fût. Cette ſorte d'Héri-

(*a*) Diod. Sicul. pag. 417.
(*b*) Xenoph. p. 514, 518.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 601. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 620.
(*d*) Numer. c. 26, v. 16.

tiers n'avoit été imaginée, que parce que c'étoit autrefois une infamie que de mourir ſans Héritiers, ou, ce qui eſt la même choſe, en faiſant ceſſion de ſes biens à ſes créanciers.

Il y en avoit d'autres qu'on nommoit *ſui* & *neceſſarii*. C'étoient les enfans, qui ſe trouvant en la puiſſance du défunt au tems de ſa mort, s'appelloient *neceſſarii*, parce qu'ils ſont Héritiers, ſoit qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas. Ils étoient dits *ſui*, parce qu'ils ſont propres & domeſtiques du teſtateur, & propriétaires des biens de leurs parens.

Les troiſièmes étoient les étrangers, c'eſt-a-dire, qui n'étoient ni eſclaves, ni enfans du défunt; & ceux-là étoient volontaires, parce qu'il leur étoit libre d'accepter ou de renoncer à la ſucceſſion qui leur étoit déférée.

Pour ce qui eſt des premiers, qui étoient les eſclaves du teſtateur, ils étoient libres & Héritiers par le ſeul bénéfice de la loi, ſans qu'il fût beſoin d'aucun acte ou acceptation, & ils ne pouvoient renoncer; car, au contraire, ils étoient tenus de payer toutes les dettes, même de leurs biens acquis après la liberté, à moins qu'ils n'impétraſſent du préteur bénéfice de ſéparation.

Pour les enfans qui étoient ſous la puiſſance du défunt, ils ne différoient en rien des eſclaves, à l'égard de la néceſſité d'être Héritiers; & ils l'étoient dès le moment de la mort; de ſorte qu'après le décès de leur pere, c'étoit plutôt une continuation de domaine, qu'une nouvelle acquiſition.

Quant aux troiſièmes, qu'on appelle étrangers, c'eſt-à-dire, qui n'étoient ni eſclaves ni enfans du défunt, il leur étoit libre d'accepter l'hérédité ou non, ce qu'ils devoient faire par un acte judiciaire.

Il y a dans les textes de droit trois différens moyens d'acquérir ou d'accepter une ſucceſſion; ſçavoir, *additio hæreditatis*, qui étoit un acte ſolemnel qui ſe faiſoit devant le magiſtrat; *geſtio pro hærede*, qui eſt tout acte de propriété, comme vendre les biens, recevoir les dettes, cueillir les fruits; cette façon s'exprime diverſement dans le droit; car, en la perſonne des Héritiers étrangers, elle s'appelle *geſtio pro hærede*; mais, en la perſonne des enfans, elle s'appelle *immixtio*; & la troiſième eſt la ſimple & nue volonté.

Il y avoit auſſi trois moyens contraires, par leſquels on renonçoit à la ſucceſſion; ſçavoir, *repudiatio*, qui étoit un acte juridique fait en juſtice, *abſtentio*, qui étoit pour les enfans; le dernier eſt la nue volonté, quand un homme déclare qu'il ne veut point être Héritier.

On donnoit anciennement cent jours, pour ſe porter Héritier; & aujourd'hui l'on ne donne que quarante jours, qui ne courent que du jour

que les créanciers l'ont fait ordonner.

HÉRITIER BÉNÉFICIAIRE, *ou* PAR BÉNÉFICE D'INVENTAIRE, eſt celui qui n'accepte la ſucceſſion qu'après avoir fait bon & fidele inventaire, & avec déclaration qu'il n'entend accepter la ſucceſſion qu'en cette qualité d'Héritier Bénéficiaire.

Le Bénéfice d'Inventaire commença à être introduit par l'empereur Gordien, en faveur des ſoldats qui ſe trouvoient engagés dans une hérédité onéreuſe, auxquels il accorda le privilege que leurs propres biens ne ſeroient pas ſujets aux charges de l'hérédité.

Ce privilege fut enſuite étendu à tous Héritiers teſtamentaires & *ab inteſtat*, par l'empereur Juſtinien en la loi *ſcimus*, au code *de jure deliberandi*.

HÉRIUS PETTIUS, (*a*) *Herius Pettius*, Sénateur de Nole. Pendant que les Carthaginois étoient campés dans le voiſinage de cette ville, l'an 215 avant Jeſus-Chriſt, il eut avec Hannon un entretien, dont le réſultat fit perdre aux Carthaginois l'eſpérance de prendre la place par compoſition.

HÉRIUS, *Herius*, (*b*) fils de Pollion, mourut avant ſon pere, & le jour même de ſa mort, Pollion ſoupa en compagnie. On raconte à ce ſujet, qu'un jour Auguſte ayant ſçu que Pollion avoit donné un grand repas dans le tems que la nouvelle de la mort du jeune Caïus Céſar étoit toute récente, lui écrivit pour s'en plaindre en ami. » Vous ſçavez, lui diſoit-» il, quelle part vous avez » dans mon amitié; & je m'é-» tonne que vous en preniez ſi » peu à mon affliction. « Pollion lui répondit: » Je ſoupai » en compagnie le jour même » que je perdis mon fils Hé-» rius. Qui ſera en droit d'e-» xiger une plus grande dou-» leur d'un ami, que d'un pe-» re ? «

HERMA, *Herma*. *Voyez* Horma.

HERMA, *Herma*, lieu d'Eſpagne, ſelon Aviénus.

HERMACHUS, *Hermachus*, Ἕρμαχος, (*c*) natif de l'iſle de Chio, dont Cicéron a fait mention dans une de ſes oraiſons. C'eſt apparemment le même dont il parle dans le premier livre de la nature des dieux.

HERMACHUS, *Hermachus*, Ἕρμαχος, (*d*) natif de Mitylene, diſciple d'Epicure, étoit fils d'Agémarque. Epicure en mourant, l'an 271 avant Jeſus-Chriſt, ſous la 126.e Olympiade, le laiſſa ſon ſucceſſeur, & ordonna par ſon teſtament, qu'on lui remettroit le jardin où il enſeignoit, avec ſes appartemens, pour continuer à faire les mêmes exercices. Hermachus s'adonna d'abord à l'étude

(*a*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 43, 44.
(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 210.
(*c*) Cicer. Orat. de Aruſp. Reſponſ. & 30. de Natur. Deor, L. I. c. 94.
(*d*) Diog. Laert. p. 717. *& ſeq.*

de la rhétorique, puis à celle de la philoſophie. Il mourut chez Lyſias, laiſſant ving-deux lettres touchant Empédocle, & deux livres *de Diſciplinis* contre Ariſtote & Platon.

HERMACRÉON, *Hermacreon*, (*a*) dont il eſt fait mention dans Cicéron, au premier livre de l'invention.

HERMAGORAS, *Hermagoras*, Ἑρμαγόρας, (*b*) célebre rhéteur, natif d'Eolie, fils de Temnus, étoit ſurnommé Carion. Il compoſa ſix livres ſur la rhétorique. il écrivit auſſi ſur le Beau, l'éloçution, les figures & d'autres ſujets; il donna des leçons à Rome avec Cécilius, du tems d'Auguſte, & mourut dans un âge fort avancé. Cicéron cite ſouvent ce rhéteur, principalement au premier livre du traité de l'invention.

HERMAGORAS, *Hermagoras*, Ἑρμαγόρας, (*c*) fameux philoſophe, natif d'Amphipolis, prit les leçons de Perſée. Il fut auteur de quelques dialogues intitulés *Miſocyon*, c'eſt-à-dire, un Traité dans lequel il faiſoit éclater toute ſa haine contre les philoſophes Cyniques. Il fut encore Auteur de quelques autres ouvrages.

Il eſt fait mention d'un autre Hermagoras, qui fut à la fois philoſophe & orateur.

HERMAGORAS, *Hermagoras*, Ἑρμαγόρας, (*d*) interlocuteur d'un dialogue de Lucien. Hermagoras, dans ce dialogue, s'entretient avec Jupiter.

HERMAIA, *Hermaia*, (*e*) Ἑρμαῖα, nom commun à pluſieurs promontoires. Il y en avoit un dans l'Afrique proprement dite, c'eſt aujourd'hui le cap-Bon, ou capo Bona; un autre dans la Marmarique, un autre dans l'iſle de Crete vers la partie méridionale de cette iſle. Ce que les Grecs appelloient Ἑρμαῖα ἄκρα, les Latins l'appelloient *Mercurii promontorium*. une petite iſle proche la Sardaigne, a porté auſſi le nom d'Hermaia.

HERMANDIQUE, *Hermandica*, (*f*) ville d'Eſpagne, ſituée, ſelon Tite-Live, au païs des Carteiens ou plutôt des Vaccéens. Annibal étant entré dans ce païs, ceux d'Hermandique ſe joignirent à ceux des Olcades qu'Annibal avoit chaſſés de leur patrie, ſouleverent les Carpétains, & leur firent prendre les armes, pour défendre la cauſe commune; enſorte qu'ayant attaqué Annibal auprès du Tage, ils mirent d'abord le déſordre dans ſon armée trop

(*a*) Cicer. de Juvent. L. I. c. 63.
(*b*) Suid. Tom. I. pag. 1041. Cicer. de Invent. L. I. c. 11. *& ſeq.* Quintil. L. III. c. 1. Plut. Tom. I. p. 641.
(*c*) Suid. T. I. p. 1041.
(*d*) Lucian. Tom. II. pag. 215, 216.
(*e*) Strab. pag. 838, 834. Plin. T. I. pag. 246. Ptolem. L. III. c. 3, 17. L. IV. c. 3, 5.
(*f*) Liv. L. XXI. c. 5.

chargée de butin, pour être en état de ſe défendre librement. Annibal évita d'en venir aux mains ; mais, s'étant campé ſur le bord du fleuve, il le paſſa à gué, dès que les ennemis ceſſerent de le harceler, & s'étant retranché aſſez loin de la rive, pour laiſſer aux ennemis la liberté de le paſſer après lui, il ordonna à ſa cavalerie de les attaquer, auſſi-tôt qu'ils ſeroient entrés dans l'eau. La choſe fut exécutée avec ſuccès.

HERMAPHRODITE, (*a*) *Hermaphroditus*, Ἑρμαφρόδιτος, fils de Mercure & de Vénus, comme l'indique ſon nom. Ce jeune homme doué de toutes les graces de la nature, à ce que prétend l'hiſtoire fabuleuſe, fut éperdument aimé de la nymphe Salmacis, dont il mépriſa la tendreſſe ; elle l'apperçut un jour qu'il ſe baignoit dans une fontaine de la Carie, & l'occaſion lui parut favorable pour ſatisfaire ſon amour. Mais, le cœur de cet ingrat reſta glacé ; & dans le déſeſpoir où étoit la nymphe, de ne pouvoir faire paſſer juſqu'à lui une partie du feu qui la conſumoit, elle invoqua les Dieux, & leur demanda que du moins leurs deux corps ne fuſſent jamais ſéparés ; ſa priere fut écoutée, & par une étrange métamorphoſe, ils ne devinrent plus qu'une même perſonne. Ovide peint ce changement en ces mots :

*Nec fœmina dici,*

*Nec puer ut poſſent, neutrumque, & utrumque videntur.*

Le fils de Vénus obtint à ſon tour, que tous ceux qui ſe laveroient dans la même fontaine, éprouveroient le même ſort.

L'explication de cette fable n'eſt pas facile ; on ſçait ſeulement qu'il y avoit dans la Carie, près de la ville d'Halycarnaſſe, une fontaine célebre, où s'humaniſerent quelques barbares qui étoient obligés d'y venir puiſer de l'eau auſſi-bien que les Grecs. Le commerce qu'ils eurent avec ceux-ci, les rendit non ſeulement plus polis, mais leur inſpira le goût du luxe de cette nation voluptueuſe ; & c'eſt peut-être, dit Vitruve, ce qui peut avoir donné à cette fontaine la réputation de faire changer de ſexe. Au bout du compte, qu'importe la raiſon ? La fable eſt très-jolie.

HERMAPOLLON, (*b*) *Hermapollo*, ſtatue ou figure compoſée de Mercure & d'Apollon, repréſentant un jeune homme avec les ſymboles de l'une & de l'autre divinité, le pétaſe & le caducée, avec l'arc & la lyre.

HERMACUS, *Hermacus* ; (*c*) certain perſonnage, dont Juvénal fait mention dans ſa

(*a*) Lucian. Tom. I. pag. 151, 177. Ovid. Metam. L. IV. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VIII. p. 22, 23.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 432.

(*c*) Juven. Satyr. 3. 120.

troiſième ſatyre. Il y a des éditions qui portent Erimanthus.

HERMAS, *Hermas*, Ἑρμᾶς, (*a*) dont il eſt parlé dans l'épître de Saint Paul aux Romains, étoit, ſelon pluſieurs Anciens, & ſelon pluſieurs Sçavans interpretes, le même que le célebre Hermas, dont nous avons les ouvrages. *Voyez* l'article ſuivant.

Adon, Uſuard & le Martyrologe Romain marquent la fête d'Hermas le 9 Mai, & les Grecs, le 8 Mars, & encore le 5 d'Octobre. Ils le mettent au rang des Apôtres & des ſoixante-douze Diſciples. Ils ajoûtent qu'il fut fait évêque de Philippes en Macédoine, ou de Philippopolis en Thrace.

HERMAS, *Hermas*. Ἑρμᾶς, (*b*) auteur qu'Origene, Euſebe & Saint Jérôme aſſurent être celui que Saint Paul ſalue à la fin de ſon épître aux Romains, par ces paroles: *Salutate Aſyncritum, Phlegontem, Hermam*, &c.

Il y a des Auteurs qui l'ont appellé Hermès; ce qui a donné occaſion à quelques nouveaux Écrivains d'attribuer ſon livre à un certain Hermès, frere du Pape Pie I. Mais, tous les Anciens le nomment conſtamment Hermas; & Saint Jérôme remarque que l'Auteur de ce livre étoit Grec, & que cet ouvrage a été plus connu aux Grecs qu'aux Latins; ce qui n'eût pas été, s'il eût été compoſé par le frere du Pape.

Le livre d'Hermas eſt intitulé *le Paſteur*; il a été écrit ſous le pontificat de Saint Clément, quelque tems avant la perſécution de Domitien, qui commença l'an 95. Ce livre a été cité par quelques Anciens, comme un livre canonique; mais, pluſieurs égliſes l'ont réjetté, & l'ont conſidéré ſeulement comme un livre propre à l'édification des fideles. Les Anciens en ont fait beaucoup d'eſtime; les nouveaux n'en ont pas jugé de même. Il eſt intitulé *le Paſteur*, parce que dans la plus grande partie de cet ouvrage, on y fait parler un ange ſous la figure d'un paſteur, qui donne des préceptes à Hermas, & lui explique des Similitudes.

Cet ouvrage eſt diviſé en trois parties. La première porte le titre de *Viſions*, parce qu'elle eſt remplie de pluſieurs viſions, qui ſont expliquées à Hermas, par une femme qui repréſente l'égliſe; elles regardent toutes l'état de l'égliſe & les mœurs des Chrétiens. La ſeconde eſt intitulée, *les Préceptes*, & comprend pluſieurs préceptes de morale & pluſieurs inſtructions de piété, que le paſteur, ou l'ange en habit de paſteur, preſcrit à Hermas. La troiſiéme partie a pour titre *les Similitudes*, parce qu'elle commence par pluſieurs ſimilitudes ou comparaiſons, & finit par des viſions,

(*a*) Ad Rom. Epiſt. c. 16. v. 14. | (*b*) Ad Rom. Epiſt. 16. v. 14.

qui regardent la pratique des vertus chrétiennes.

On a perdu l'original Grec de ces trois livres; & il n'en reſte qu'une verſion, qui a été imprimée dans la bibliotheque des Peres, & donnée au public par M. Cotelier, avec quelques fragmens Grecs que les Anciens nous ont conſervés de l'original. On ne ſçait qui eſt l'auteur de cette verſion, ni quand elle a été faite; mais, on voit qu'elle eſt fidelle, parce qu'elle ſe rapporte exactement aux paſſages Grecs cités par Saint Clément, par Antiochus & par quelques autres Anciens.

A l'égard de l'autorité de ce livre; il eſt conſtant qu'il a été reçu autrefois dans pluſieurs égliſes, comme un livre canonique, & que Saint Irénée, Saint Clément d'Alexandrie, Origene & Tertullien le citent comme un livre de l'Écriture Sainte; mais, il eſt vrai auſſi qu'il n'a pas été connu par pluſieurs égliſes, qui l'ont conſidéré ſeulement comme un ouvrage, qui pouvoit être utile pour l'édification des Chrétiens. Saint Proſper le réjetta comme un livre de nulle autorité; Gélaſe, ou plutôt celui qui ſous le nom du pape Gélaſe s'eſt aviſé de parler très-mal de pluſieurs bons livres, le met au nombre des livres Apocryphes.

HERMATHENE, *Hermathena*, (*a*) figure emblématique, repréſentant ſur une même baſe, Mercure d'une part, & de l'autre Minerve, dont le nom Grec eſt *Athene*, ſuivant la remarque de Cicéron.

On ſçait que des ſtatues miſes ſur des pieds quarrés repréſentent ces deux divinités dont nous parlons, par leurs attributs; par exemple, le coq ſous l'aigrette, les aîlerons ſur le caſque, un ſein d'homme, & la bourſe déſignent Mercure; le caſque & l'égide dévoilent Minerve.

M. Spon a donné quelques repréſentations d'Hermathenes, dans ſes recherches d'antiquités. On y voit pag. 98, la forme d'un piédeſtal ſur lequel eſt la figure de Pallas, armée d'un caſque, d'une pique & d'un bouclier.

Il étoit aſſez ordinaire de faire des fêtes & des ſacrifices communs à ces deux divinités, parce que l'une préſidoit à l'éloquence, & l'autre à la ſcience, & que l'éloquence ſans érudition n'eſt qu'un ſon infructueux, comme le ſçavoir ſans l'art de le mettre au jour, eſt un tréſor ſouvent inutile. Il appartenoit aux Grecs d'avoir leurs lycées parés d'Hermathenes; il appartenoit à Cicéron d'en vouloir orner ſa maiſon de Tuſculum; *quidquid ejuſdem generis habebis*, écrivoit-il à Atticus, *ne dubitaveris mittere..... Quod ad me de*

(*a*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. I. Epiſt. 4. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 432.

Hermathena *ſcribis, ſingulare inſigne hujus gymnaſii, mihi pergratum eſt*, lui manda-t-il enſuite. Enfin, ayant reçu cette Hermathene du choix d'Atticus, il en fut enchanté. *Hermathena tua me valdè deleſtat*, lui écrivit-il pour l'en remercier.

Triſtan dans ſon Comm. Hiſt. Tom. I, a fait graver une médaille fort ſinguliere des Triumvirs, où ſont d'un côté leurs trois têtes, & au revers une Hermathene, devant laquelle eſt un autel entouré de ſerpens, qui s'élevent au deſſus, & derrière une aigle Romaine ou légionnaire; mais, Triſtan ne s'eſt pas montré bien habile, en prenant le buſte pour le dieu Terme, & en ſuppoſant conſéquemment, qu'il ſe trouvoit ici trois divinités repréſentées.

Tout ce qu'on appelle Hermathene, Hermapollon, Hermanubis, Herméracle, Hermharpocrate, &c., ſont des piédeſtaux quarrés ou cubiques, portant l'emblême de Mercure, avec la tête d'une autre divinité ſeulement, & l'on en poſſede encore pluſieurs pour preuve; cependant, nous penſerions volontiers avec M. Middleton, que les têtes des deux divinités ont été quelquefois jointes enſemble ſur le même pilaſtre, & regardant de différens côtés, comme nous le voyons dans quelques figures antiques, que nous appellons toutes aujourd'hui indiſtinctement, du nom de *Janus*.

HERMÉAS, *Hermeas*, autrement Hermias. *Voyez* Hermias.

HERMÉE, *Hermæum*, (*a*) Ἑρμαῖον, lieu du Péloponnèſe dans l'Arcadie, à vingt ſtades de Nymphas. Ce lieu étoit conſacré à Mercure. Il y avoit là une colomne & un Mercure deſſus; c'étoit une borne entre les Meſſéniens & les Mégalopolitains.

En cet endroit on voyoit deux chemins; l'un alloit à Meſſene, l'autre conduiſoit de Mégalopolis à Carnaſium.

HERMÉE, *Hermæum*, (*b*) Ἑρμαῖον, lieu de Grece, dans la Béotie, ſur l'Euripe. On paſſoit delà dans l'Eubée, ſelon Tite-Live.

Il y a eu pluſieurs autres lieux du nom d'Hermée. 1.° Un promontoire du Boſphore de Thrace, du côté de l'Europe, ſelon Sozomene, cité par Pierre Gille, qui dit que c'eſt préſentement de Neocaſtro. Leunclavius dit que c'eſt Génichiſſar. Le premier nom eſt Grec, le ſecond eſt Turc.

2.° Un lieu d'Aſie, ſelon Polyen, entre Lampſaque & Parium, à ſoixante-dix ſtades de l'une & à deux cens de l'autre.

3.° Un promontoire de la Sardaigne, dans ſa partie occidentale, ſelon Ptolémée. On appelle aujourd'hui ce pro-

(*a*) Pauſ. p. 510.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 50.

montoire, Capo Della Cacca.

4.° Une montagne de l'iſle de Lemnos, ſelon le Scholiaſte de Sophocle.

HERMÉE, *Hermæus*, (*a*) Ἑρμαῖος, nom d'un mois des Thébains & des Béotiens; il avoit trente jours comme les autres mois, & répondoit au mois d'Octobre; c'étoit le ſecond mois de l'année chez ces peuples. Il étoit auſſi le ſecond chez ceux de Bithynie, mais dans leur Calendrier il ne commencoit que le 24 d'Octobre.

HERMÉES, *Hermæa*, (*b*) Ἑρμαῖα, fêtes en l'honneur de Mercure, dont le nom Grec étoit Hermès; on les célébroit avec différentes cérémonies, dans le Péloponnèſe, en Béotie, en Crete, & ailleurs. Pendant la célébration de ces fêtes dans l'iſle de Crete, les maîtres ſervoient leurs eſclaves à table; cet uſage s'obſervoit également chez les Athéniens, chez les Babyloniens, & dans les Saturnales des Romains. Potter fournit les détails de la célébration des Hermées, ſuivant les différens lieux.

HERMEIAS, *Hermeias. Voyez* Hermias.

HERMÉROS, *Hermeros*, (*c*) ſtatue compoſée de Mercure & de Cupidon, comme le nom l'indique; Ἑρμῆς, Mercure, & Ἔρως, l'Amour. M. Spon a donné la figure d'un Herméros. C'eſt un jeune garçon dépeint comme on nous repréſente l'Amour; il tient une bourſe de la main droite, & un caducée de la main gauche, qui ſont les deux ſymboles ſous leſquels on a coûtume de déſigner Mercure. Pline, parlant des beaux ouvrages de ſculpteurs, fait mention des Herméros de Tauriſcus.

Ce mot *Herméros* a été ſouvent donné en ſurnom par les Grecs & par les Romains; il y en a pluſieurs exemples dans les inſcriptions de Gruter.

HERMES, *Hermæ*, Ἑρμαῖ, (*d*) lieu du Péloponnèſe, aux confins du païs d'Argos & de la Laconie, ſelon Pauſanias. Ce nom n'eſt pas celui du lieu, mais des bornes que l'on avoit miſes ſur une montagne entre les Lacédémoniens, les Argiens & les Tégéates; & Pauſanias dit que cette petite contrée en prenoit le nom.

Comme les Payens croyoient que Mercure ou Hermès préſidoit au commerce, aux grands chemins, &c. ce Dieu avoit un culte fort étendu. Delà vient que beaucoup de noms géographiques ſont compoſés du ſien.

HERMÈS, *Hermes*, Ἑρμῆς, (*e*) dont Saint Paul fait mention dans ſon épître aux Romains, & qu'il ſalue avec les autres fideles de ſa connoiſſance, qui

(*b*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. II. p. 176.

(*b*) Pauſ. pag. 479. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 217. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 526.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 133. *& ſuiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 432.

(*d*) Pauſ. p. 157.

(*e*) Ad Rom. Epiſt. *c.* 16. v. 14.

étoient à Rome, étoient, diſent les Grecs, du nombre des ſoixante-dix diſciples, & fut établi évêque de Dalmatie. On fait ſa fête le 8 d'Avril.

HERMÈS, *Hermes*, Ἑρμῆς, (*a*) c'eſt le nom que les Grecs donnoient à Mercure. Quelques-uns diſent que les Grecs appellerent ainſi Mercure, parce qu'il leur avoit appris l'interprétation ou l'élocution.

HERMÈS, *Hermes*, Ἑρμῆς, l'un des Agitateurs du Cirque. *Voyez* Auriges du Cirque.

HERMÉSIANAX, *Hermeſianax*, Ἑρμησιάναξ, (*b*) naquit dans la ville de Colophon. Pauſanias donne en pluſieurs endroits à ce Poëte le titre d'Élégiaque; & Athénée nous a conſervé un morceau conſidérable du troiſième livre de ſes Élégies, où il parle des Poëtes qui s'étoient livrés à l'amour. Ces Élégies étoient adreſſées à la fameuſe Léontium, pour laquelle Épicure avoit conçu une paſſion ſi violente, & qui ne rougit point d'allier la débauche la plus outrée avec l'étude de la Philoſophie. Hermésianax parut auſſi dans la foule des amans de Léontium; & c'eſt par cette circonſtance échappée à Voſſius, que Ménage a déterminé le tems où fleurit Hermésianax. Il en réſulte en effet, que ce Poëte fut contemporain d'Épicure, qui mourut dans la cent vingt-ſeptième Olympiade.

Nous croirions volontiers que c'eſt au même Hermésianax, que Nicandre a dédié ſes ouvrages; mais, Nicandre ayant fleuri ſous Attale, roi de Pergame, vers la cent cinquantième Olympiade, il faudroit donner une trop longue vie à Hermésianax; ainſi, nous ignorons quel eſt celui de Nicandre, & quel eſt encore cet Hermésianax, fils d'Agonée, dont fait mention Pauſanias, & à qui ceux de Colophon avoient érigé une ſtatue. Nous ſçavons ſeulement qu'il y a eu un autre Hermésianax né dans l'iſle de Naxe, & qui avoit fait l'éloge d'Athènes.

Outre les trois livres d'Élégies dont nous avons parlé, Hermésianax avoit compoſé des vers élégiaques contre le centaure Eurytion; car, pour les hiſtoires d'amour qu'ont employées Parthénius & Antoninus Libéralis, elles ne conſtituent point un ouvrage différent du recueil des Élégies, puiſqu'elles en ſont tirées.

HERMETE, *Hermetes*, (*c*) Auteur cité par Cicéron, dans le premier livre du traité à Hérennius.

HERMEUS SINUS. *Voyez* Hermus.

HERMÉUS, *Hermæus*, (*d*) Ἑρμαῖος, ſacrificateur dans l'armée de Mithridate, fut foulé aux pieds, un jour qu'on fuyoit devant les Romains qui ſerroient de près les fuyards.

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Bán. T. IV. p. 117.

(*b*) Pauſ. pag. 16, 17, 375, 430, 431, 475, 596. Athen. pag. 599. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. VII. p. 340, 341, 382.

(*c*) Cicer. ad. Herenn. L. I. c. 18.

(*d*) Plut. T. I. p. 502.

HERMÉUS, *Hermæus*, (*a*) fils d'Herméus, exerça la charge d'Hiéromnémon à Cyzique. Il ne nous eſt connu que par les monumens.

HERMHARPOCRATE, (*b*) *Hermharpocrates*, ſtatue de Mercure, avec une tête d'Harpocrate. Cette ſtatue a des pieds & des mains, puiſqu'elle a des aîles aux talons, ce qui déſigne Mercure, & puiſqu'elle met le doigt ſur la bouche, ſymbole d'Harpocrate. Il y a des Hermès qui nous repréſentent Harpocrate, aſſis ſur une fleur de Lotus, tenant le caducée d'une main, & portant le fruit de pêcher ſur la tête. M. Spon, qui parle des Hermharpocrates, dans ſes recherches curieuſes, dit que les Anciens ont peut-être voulu nous apprendre par cette figure, que le ſilence eſt quelquefois éloquent, Mercure étant le dieu de l'éloquence, & Harpocrate celui du ſilence.

HÉRMHÉRACLE, (*c*) *Hermheracles*, ſtatue ou pilaſtre, compoſé de Mercure & d'Hercule, dont les noms Grecs étoient *Hermès* & *Héracle*. C'eſt une divinité repréſentée en manière d'un Hercule ſur un Hermès, tenant d'une main la maſſue & de l'autre la dépouille du lion, ayant la forme humaine juſqu'à la ceinture; & le reſte terminé en colomne quarrée.

On mettoit communément les Hermhéracles dans les Gymnaſes & dans les Académies, parce que Mercure & Hercule, c'eſt-à-dire, l'adreſſe & la force, doivent préſider aux exercices de la jeuneſſe; & d'un autre côté, parce que la perfection de l'homme conſiſte dans une correſpondance de la beauté de l'eſprit & de la forme du corps.

Toutes les écoles de la Grece étoient embellies de tableaux, de ſtatues, & en particulier d'Hermhéracles. Cicéron écrivant à Atticus, le prie de lui envoyer les ſtatues & les Hermhéracles qu'il lui a promis. « C'eſt » comme vous ſçavez, lui dit-il, » pour orner cette ſalle des » exercices que vous connoiſ» ſez ſi bien. «

HERMIAS, *Hermias*, jeune garçon d'Iaſſus, fut aimé d'un Dauphin. *Voyez* Iaſſus.

HERMIAS, *Hermias*, (*d*) Ἑρμείας, tyran d'Atarne, ayant quitté le parti d'Artaxerxe Ochus, s'étoit emparé de pluſieurs villes ou fortereſſes. Mentor, lui ayant fait eſpérer d'obtenir ſa grace, s'il ſe réconcilioit avec le Roi, l'engagea inſenſiblement à un rendez-

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. Tom. II. pag. 170.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 134, 135.

(*c*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. I. Epiſt. 9. Antiq. expl. par D. Bernard de Montf. T. I. pag. 134. 135.

(*d*) Diod. Sicul. pag. 538, Diog. Laert. pag. 302. Lucian. T. I. p. 980. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 340. *& ſuiv.*

vous où il ſe ſaiſit de ſa perſonne. Lui ayant enlevé ſon anneau, il fit répandre en différentes villes des lettres dans leſquelles il faiſoit dire à Hermias qu'il étoit rentré dans les bonnes graces du Roi par l'entremiſe de Mentor; & ſcellant ces lettres de l'anneau de ſon priſonnier, Mentor s'aſſuroit de ces mêmes villes par des gens qui étoient à lui. Les citoyens mêmes trompés par cet anneau, ou qui peut-être ne demandoient pas mieux que de rentrer ſous la domination du Roi, ouvrirent tous avec plaiſir leurs villes ou leurs citadelles à ſes députés.

Diogène Laërce dit qu'Hermias étoit eunuque; qu'après avoir ſervi un fameux uſurier, il ſe mit ſous la diſcipline de Platon, puis d'Ariſtote; enfin, qu'étant retourné avec ſon premier maître, il uſurpa avec lui la domination ſouveraine ſur les Atarniens. Il fut dépoſſédé la quatrième année de la 107.e Olympiade, & la 349 avant Jeſus-Chriſt. Ariſtote fit ſur ſa mort une Scolie en vers Grecs, que Diogène Laërce & Athénée nous ont conſervée. *Voyez* ſous l'article de Chanſon, cette Scolie compoſée par Ariſtote en l'honneur d'Hermias.

HERMIAS, *Hermias*, (*a*) Ἑρμείας, Carien, fut déclaré premier miniſtre d'Antiochus le Grand, dès que ce Prince eut pris poſſeſſion de la couronne. Il avoit déjà exercé la même charge ſous ſon frere. Molon, gouverneur de la Médie, mépriſant la jeuneſſe du nouveau Roi, refuſa de le reconnoître. Les ſujets de mécontentement qu'Hermias lui avoit donnés, contribuerent beaucoup à ſa révolte. Le miniſtre étoit dur. Des plus petites fautes, il en faiſoit des crimes, & les puniſſoit avec la dernière rigueur. C'étoit un petit eſprit, mais fier, plein de lui-même, attaché à ſon ſentiment, & qui auroit cru ſe déshonorer, s'il eût demandé ou ſuivi conſeil. Il ne pouvoit ſouffrir que perſonne partageât avec lui le crédit & l'autorité. Tout mérite lui étoit ſuſpect, ou pour mieux dire, lui étoit odieux. Il en vouloit ſur-tout à Epigene, qui paſſoit pour un des plus habiles capitaines de ſon tems, & en qui les troupes avoient une entière confiance. C'étoit cette réputation même qui faiſoit ombrage au miniſtre, & il ne pouvoit diſſimuler ſa mauvaiſe volonté à ſon égard.

Antiochus avoit aſſemblé ſon conſeil au ſujet de la révolte de Molon, pour ſçavoir quel parti il devoit prendre, & s'il étoit néceſſaire qu'il marchât lui-même contre ce rébelle, ou s'il devoit tourner du côté de la Céléſyrie pour arrêter les entrepriſes de Ptolémée. Epigene parla le premier, & dit

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 344. *& ſuiv.*

qu'il n'y avoit point de tems à perdre ; que le Roi devoit inceſſamment ſe tranſporter en perſonne dans l'Orient, afin de profiter des momens & des occaſions favorables pour agir contre les révoltés ; que quand il y ſeroit, ou Molon n'auroit pas la hardieſſe de remuer ſous les yeux de ſon Prince & d'une armée ; ou, s'il perſiſtoit dans ſon deſſein, les peuples, touchés de la préſence de leur Prince, & réveillant leur zele & leur affection pour ſon ſervice, ne manqueroient pas de le lui livrer bientôt ; mais que l'important étoit de ne lui point laiſſer le tems de ſe fortifier. Hermias ne put s'empêcher de l'interrompre, & avec un ton d'aigreur & de ſuffiſance, il dit que de faire marcher le Roi contre Molon avec ſi peu de troupes, c'étoit livrer ſa perſonne entre les mains des révoltés. Sa véritable raiſon étoit la crainte qu'il avoit de courir les riſques de cette expédition. Ptolémée étoit pour lui beaucoup moins redoutable. On pouvoit, ſans rien craindre, attaquer un Prince qui ne s'occupoit que de plaiſirs. L'avis d'Hermias l'emporta. Il fit donner la conduite de la guerre contre Molon & d'une partie des troupes à Xénon & à Théodote ; & le Roi marcha avec l'autre partie de l'armée du côté de la Céléſyrie.

Étant arrivé à Séleucie, il apprit que ſes Généraux, trop foibles pour faire tête à Molon, avoient été obligés de ſe retirer. Antiochus vit alors la faute qu'il avoit faite de ne pas ſuivre l'avis d'Epigene, & vouloit abandonner le deſſein de la Céléſyrie pour aller avec toutes ſes forces arrêter cette rébellion. Hermias perſiſta avec opiniâtreté dans ſon premier ſentiment. Il crut dire des merveilles en déclarant d'un ton emphatique & ſententieux, qu'il convenoit au Roi de marcher en perſonne contre des Rois, & d'envoyer ſes Lieutenans contre les rebelles. Le Roi eut encore la foibleſſe de ſe rendre à l'avis d'Hermias. Il ſe contenta d'envoyer un autre Général & de nouvelles troupes dans l'Orient, & reprit l'expédition de la Céléſyrie. Mais, ce Général ne réuſſit pas mieux que les autres. Il donna dans une embuſcade, où il périt lui & toute ſon armée.

Antiochus, ayant appris cette fâcheuſe nouvelle, aſſembla ſon conſeil, & remit de nouveau l'affaire des rebelles en délibération. Epigene, après avoir dit d'un ton modeſte, que le parti le plus ſage auroit été de marcher d'abord contre eux pour ne leur point laiſſer le moyen de ſe fortifier comme ils avoient fait, ajoûta que c'étoit une nouvelle raiſon maintenant de ne plus perdre de tems, & de donner tous ſes ſoins à une guerre qui pouvoit entraîner la ruine de l'Empire ſi on la négligeoit. Hermias, qui ſe crut offenſé par ce diſcours, commen-

ça par s'emporter violemment contre Epigene, en le chargeant de reproches & d'injures, & conjura le Roi de ne point renoncer à l'entrepriſe de la Céléſyrie, qu'il ne pouvoit abandonner ſans marquer de la légereté & de l'inconſtance, ce qui ne convenoit point du tout à un Prince auſſi ſage & auſſi éclairé qu'il étoit. Tout le conſeil baiſſoit les yeux de honte. Antiochus lui-même ſouffroit beaucoup. Il fut conclu d'une voix unanime qu'il falloit marcher à grandes journées contre les rebelles. Alors Hermias, qui vit bien que la réſiſtance ſeroit inutile, changé tout d'un coup en un autre homme, embraſſa le ſentiment commun avec une ſorte d'empreſſement, & ſe montra plus ardent qu'aucun autre à en preſſer l'exécution. Les troupes marcherent donc vers Apamée, qui étoit le lieu du rendez-vous.

A peine en étoit-il ſorti, qu'il ſéleva une ſédition dans l'armée au ſujet d'un reſte de paie qui étoit dû aux ſoldats. Un contretems ſi fâcheux jetta le Roi dans une grande conſternation & dans une mortelle inquiétude. En effet, le péril étoit preſſant. Hermias, trouvant le Roi dans cet embarras, le raſſura, & lui promit de payer ſur le champ tout ce qui étoit dû à l'armée; mais, il lui demanda par grace qu'il ne menât point Epigene avec lui à cette expédition, parce qu'après l'éclat qu'avoit fait leur brouillerie, on ne pouvoit plus eſpérer d'agir de concert dans les opérations de la guerre comme le bien du ſervice le demandoit. Sa vue étoit de commencer par refroidir l'eſtime & l'affection d'Antiochus à l'égard d'Epigene par ſon abſence, ſçachant bien que les Princes oublient facilement la vertu & les ſervices d'un homme éloigné.

Cette propoſition fit une peine extrême au Roi, qui ſentoit le beſoin qu'il avoit de retenir auprès de lui, dans une expédition ſi importante, un Général auſſi habile & auſſi expérimenté que l'étoit Epigene. Mais, comme Hermias s'étoit étudié de loin à l'obſéder & à s'emparer de lui par toutes ſortes de voies, en lui fourniſſant des vues d'économie, en le gardant à vue, en le gagnant par ſes complaiſances & ſes flatteries, ce Prince n'étoit point ſon maître. Le Roi conſentit donc, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, à ce qu'on lui demandoit, & Epigene eut ordre de ſe retirer à Apamée. Cet évenement ſurprit & effraya tous les courtiſans, qui craignirent pour eux un pareil ſort. Mais, l'armée, qui venoit de recevoir ſa paie, s'en conſola, & ſe crut fort obligée au miniſtre qui l'avoit fait payer. Ainſi, s'étant aſſuré des grands par la crainte, & des troupes par ce paiement, il ſe mit en marche avec le Roi.

La diſgrace d'Epigene bornée à un ſimple éloignement,

outre qu'elle ne ſatisfaiſoit pas pleinement ſa vengeance, ne calmoit pas ſes inquiétudes pour l'avenir, & lui faiſoit craindre un retour. Il travailla efficacement à le prévenir, en ſe défaiſant de lui. Cependant, Antiochus ayant paſſé le Tigre, força Molon d'en venir à une action, & remporta ſur lui une victoire ſi complette, que le rebelle voyant tout perdu, ſe tua lui-même de déſeſpoir.

On reçut peu de tems après la nouvelle qu'il étoit né un fils au Roi; ce qui fut un grand ſujet de joie pour toute la cour & pour toute l'armée. Hermias, dès ce moment, ſongea aux moyens de ſe défaire du Roi, dans l'eſpérance qu'après ſa mort il ne manqueroit pas d'être nommé tuteur du jeune Prince, & que ſous ſon nom il exerceroit un empire abſolu. Il étoit devenu odieux à tout le monde par ſa hauteur & ſon inſolence. Les peuples gémiſſoient ſous un gouvernement que l'avarice & la cruauté du premier miniſtre leur rendoient inſupportable. Leurs plaintes n'arrivoient point juſqu'au trône, dont toutes les avenues leur étoient fermées. Perſonne n'oſoit faire connoître au Roi l'oppreſſion des peuples. On ſçavoit qu'il craignoit de voir la vérité, & qu'il abandonnoit à la cruauté d'Hermias tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui. Il avoit ignoré juſques-là les injuſtices & les violences qu'Hermias exerçoit ſous ſon nom. Il commença enfin à ouvrir les yeux; mais, il craignoit lui-même ce miniſtre, dont il s'étoit rendu dépendant, & qui avoit pris ſur lui une autorité abſolue, en profitant du caractère indolent de ce Prince, qui d'abord étoit bien aiſe de ſe décharger ſur lui du ſoin & de l'embarras de toutes les affaires.

Apollophane ſon médecin, en qui il avoit une grande confiance, & qui par ſa place avoit un libre accès auprès de lui, prit ſon tems pour lui repréſenter le mécontentement général des peuples, & le danger où il étoit lui-même de la part d'un tel miniſtre. Il l'avertit de prendre garde à ſa perſonne, de peur qu'il ne lui arrivât comme à ſon frere en Phrygie d'être la victime de l'ambition de ceux en qui il avoit le plus de confiance; qu'il étoit viſible qu'Hermias formoit quelque deſſein, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, ſi on vouloit le prévenir. Le Roi, comme on vient de le dire, avoit commencé à former des ſoupçons ſur ſon miniſtre, mais il ne s'en étoit ouvert à perſonne, parce qu'il ne ſçavoit à qui ſe fier. Il fut bien aiſe que ſon médecin lui eût donné cet avis; & il prit des meſures avec lui pour ſe défaire d'un miniſtre ſi généralement haï & ſi dangereux. Il s'écarta un peu de l'armée, ſous prétexte de ſa ſanté, & il emmena Hermias pour lui tenir compagnie; & dans une

promenade où le Roi l'avoit attiré assez loin de tous ceux qu'il croyoit disposés à prendre son parti, il le fit assassiner par sa suite. Cette mort causa une joie universelle dans tout l'empire. Cet homme cruel & hautain avoit gouverné tout avec dureté & violence. Il n'avoit jamais pu souffrir qu'on ouvrît d'avis contraire au sien, ou qu'on apportât d'opposition à ses desseins, sans perdre ceux qui avoient eu le courage de le faire. Aussi, s'étoit-il fait universellement haïr. Cette haine parut sur-tout à Apamée; car, dès qu'on y eut la nouvelle de sa mort, toute la ville en furie courut lapider sa femme & ses enfans.

HERMIAS, *Hermias*, Ἑρμείας, chef des Hermiens ou Séleuciens, enseignoit vers l'an 170, avec un certain Séleucus, que Dieu étoit corporel, &c.

HERMIAS, *Hermias*, Ἑρμείας, philosophe Chrétien, sous le nom duquel nous avons un ouvrage imparfait, qui est une raillerie des opinions des philosophes payens; mais, l'on ne sçait quel est cet Auteur, ni en quel tems précisément il a vécu. Il n'y a pas de doute qu'il est ancien, & qu'il vivoit avant que la religion payenne fût détruite. Quelques-uns ont cru que c'étoit l'historien Hermias Sozomene, mais c'est sans aucun fondement. Ce petit traité a été imprimé séparément en Grec & en Latin, à Basle, l'an 1553.

HERMIAS, *Hermias*, (*a*) Ἑρμείας, auteur Grec, qui étoit natif de Méthymne. Il avoit composé une histoire de Syracuse, partagée en dix livres, ou en douze, selon la division qu'en font quelques-uns, & l'avoit poussée jusqu'à la fin de l'année 376.[c] avant l'Ére Chrétienne. On lui attribue aussi une description de la terre, & divers autres traités. On ne sçait pas en quel tems il a vécu.

HERMINIUS [le Mont], *Mons Herminius*, ὄρος Ἑρμίνιον, (*b*) montagne d'Espagne dans la Lusitanie. César, étant à Gades dans le temple d'Hercule, & y ayant apperçu une statue d'Alexandre, poussa un soupir, se reprochant à lui-même de n'avoir encore rien fait à un âge où le roi de Macédoine avoit déjà subjugué la plus grande partie de l'univers. Frappé de cette pensée, quoique l'on fût en tems de paix, il tourne vers le mont Herminius, & ordonne aux habitans de descendre dans la plaine, sous prétexte qu'ils pourroient profiter de la situation naturelle du lieu pour commettre des brigandages. Mais, dans le fond, il étoit bien persuadé que ces montagnards refuseroient d'obéir, & qu'ainsi il auroit une occasion

(*a*) Diod. Sicul. pag. 476.
(*b*) Diod. Cass. pag. 53, 54. Hirt. Panf. de Bell. Alexand. pag. 746.

favorable d'entreprendre la guerre. Il ne fut point trompé. Les habitans du mont Herminius prirent en effet les armes ; mais, Céſar les eut bientôt réduits. Quelques peuples du voiſinage en furent allarmés ; & de peur que le Général Romain ne marchât auſſi contre eux, ils tranſporterent au delà du Dorius, leurs femmes & leurs enfans, avec tout ce qu'ils avoient de plus précieux. Pendant qu'ils étoient occupés de ces préparatifs, Céſar les prévint, s'empara de leurs villes, & marcha enſuite contre eux-mêmes. Les Barbares placerent devant eux leurs troupeaux, afin que les Romains venant a ſe diſperſer pour les enlever, ils puſſent plus facilement les attaquer. Mais, ce ſtratagême ne leur réuſſit pas. Céſar leur livra un combat en règle, & les vainquit. Enſuite, ayant appris que les habitans du mont Herminius s'étoient révoltés, & qu'ils ſe diſpoſoient à lui tendre des embûches ſur ſon paſſage, il prit une autre route; il marcha après cela pour la ſeconde fois contre ces montagnards ; & les ayant vaincus, il les pourſuivit juſqu'à l'Océan. Ils paſſerent dans une iſle, qui n'étoit pas éloignée du continent, où Céſar, faute de vaiſſeaux, ne put les aller joindre.

On nomme à préſent cette montagne Monte Armineo, & plus communément Arminhia.

HERMINIUS, *Herminius*, (*a*) capitaine Troyen. Ce capitaine, redoutable par ſa valeur & par ſa taille énorme, combattoit ſans caſque & ſans cuiraſſe, s'offrant à tous les traits, & ne craignant aucune bleſſure. Le javelot de Catille, qui venoit de tuer Iolas, perça de part en part les larges épaules de ce guerrier, & ſa double plaie lui cauſa un double mal.

HERMINIUS [T.], (*b*) *T. Herminius*, T. Ἑρμινίος, fut nommé Conſul avec Sp. Lartius, l'an de Rome 248, & 504 avant Jeſus-Chriſt. Ils étoient tous deux illuſtres par leur naiſſance & par leurs belles actions. Trois ans après, T. Herminius ſervit contre les Latins en qualité de Lieutenant, ſous le dictateur A. Poſtumius. Dans le fort du combat, voyant que quelques compagnies, du corps de réſerve des ennemis, s'avançoient en bon ordre, & remarquant à leur tête Mamilius, qu'il étoit aiſé de reconnoître à l'éclat de ſes habits & de ſes armes, il fondit ſur lui avec une vigueur ſi ſupérieure à celle que lui avoit fait éprouver, quelque tems auparavant, le maître de la cavalerie, qu'il tua ce chef des Latins d'un ſeul coup de lance qui lui perça le côté ; mais, s'étant mis en devoir de le dépouiller, il reçut

(*a*) Virg. Æneid. L. XI. v. 640. & *ſeq.*

(*b*) Tit. Liv. L. II. c. 19, 11, 16, 20. Plut. Tom. I. p. 105.

lui-

lui-même un coup de javeline ſi dangereux, qu'ayant été reporté vainqueur dans le camp, il mourut au premier panſement qu'on fit de ſa bleſſure.

HERMINIUS [LAR.], (*a*) *Lar. Herminius*, Λαρ. Ἑρμινιος, fut créé Conſul avec T. Virginius Cœlimontanus, l'an de Rome 307, & 445 avant J. C. Ces deux Magiſtrats obſerverent entre le Sénat & le peuple, une neutralité qui contribua beaucoup à entretenir la paix, tant au dedans qu'au dehors.

HERMINONES, *Herminones*, (*b*) peuple Germain. » Mannus, dit Tacite, eut » trois fils, dont le premier » donna ſon nom aux Ingévo» nes; ce ſont les peuples voi» ſins de l'Océan; le ſecond » aux Herminones, ſitués au » centre du païs; le troiſième » aux Iſtévones, qui com» prennent le reſte de la na» tion. «

Les Sçavans les plus verſés dans les langues Germaniques ne s'accordent nullement ſur l'origine des mots *Ingevones*, &c. Quelques-uns, comme Conringius dans ſes notes ſur Tacite, croyent qu'il faut s'en tenir à ce que dit cet Auteur, d'après les cantiques des Germains; & qu'apparemment les trois fils de *Mann* s'appelloient *Ingaef*, *Iſtaef* [ou Guſtaf] & *Hermin*. Cela eſt trop ſimple. La plûpart aiment mieux ſuppoſer que des trois noms généraux, ſous leſquels on comprenoit tous les peuples de Germanie, deux au moins ſont relatifs, ſoit à la nature, ſoit à la ſituation du païs que ces peuples habitoient.

On ne finiroit point, ſi on vouloit ſeulement indiquer les diverſes conjectures que l'on a hazardées ſur ce ſujet. Nous ne rapporterons que celle d'Eccard, *de origine Germanorum*, pag. 18. C'eſt, à ce que l'on croit, la plus moderne de toutes; & probablement ce ne ſera pas la dernière. Il croit avec bien d'autres Etymologiſtes, que la terminaiſon *vones* vient du mot Germanique, *Wohnen* habiter. Or, dans la langue Anglo-Saxonne, *Inge* eſt une prairie. *Einge* en Iſlandois & *Eng* en Suédois ont cette même ſignification. Par conſéquent les *Ingevones* étoient les habitans des prairies, c'eſt-à-dire, de ce païs plat qui s'étend depuis le bas Rhin juſqu'à l'Elbe. *Oſt*, *eaſt*, *iſt*, ſignifient l'orient; donc les *Iſtévones* étoient les habitans de la Germanie orientale. Quant aux *Herminones*, Eccard ne trouve point d'inconvénient à dériver leur nom de quelque Prince célebre nommé *Hermin*, *Irmin*, *Arminius*; lequel peut bien avoir été l'*Arimane* des Perſes, comme l'a penſé Leibnitz, l'*Hermès* des Grecs, autrement Mercure, leur *Arès* ou le dieu Mars par un retranche-

(*a*) Tit. Liv. L. III, c. 65. | (*b*) Tacit de Germ. Morib. c. 2.

ment de la dernière ſyllabe, & peut-être l'Hercule Gaulois, pourvu que l'on change *Ogmius* en *Ormius*, &c. Il faut avouer que MM. les Érudits font bien voir du païs aux Lecteurs qui ont la docilité de les ſuivre.

HERMINUS, *Herminus*, (*a*) Ἑρμῖνος, méchant homme qui contrefaiſoit le Philoſophe. Comme il ne ceſſoit de parler des dix Catégories d'Ariſtote, Déinonax lui dit qu'il en étoit bien digne. Pour ſentir toute la force de ce mot, il faut ſe rappeller que le terme de Catégorie veut dire accuſation, repréhenſion.

HERMION, *Hermion*, Ἑρμίων, nom que quelques-uns donnent à cette divinité que d'autres appellent Irminſul. *Voyez* Irminſul.

HERMION, *Hermion*, (*b*) Ἑρμίων, fils d'Europs, fut le fondateur d'une ville, à laquelle il donna ſon nom.

HERMIONE, *Hermione*, Ἑρμιόνη, (*c*) ville du Péloponnèſe dans l'Argolide, étoit ſituée à l'extrêmité de cette province, auprès du promontoire de Scylla. Strabon la met au nombre des villes qui n'étoient point obſcures, & Pauſanias dit que c'étoit une ville fort ancienne. Il ajoûte qu'elle avoit eu, au rapport des habitans, pour fondateur Hermion, fils d'Europs. Dans la ſuite des tems, ces Doriens qui étoient ſortis d'Argos, s'établirent à Hermione, non par la force, mais par la bonne volonté des habitans; car, ſi ç'eût été par la voie des armes, l'hiſtoire d'Argos en auroit dit quelque choſe. Hérodote donne la ville d'Hermione aux Dryopes, & il aſſure que les habitans faiſoient partie de cette nation. Οἱδὲ Ἑρμιονέες εἰσὶ Δρύοπες.

Le chemin, qui conduiſoit de Trœzene à Hermione, paſſoit auprès de cette roche qui s'appella d'abord l'autel de Jupiter Sthénius, & que l'on nommoit enſuite la roche de Théſée, depuis que ce Héros y trouva les marques auxquelles il ſe fit reconnoître pour le fils d'Égée. Quand on étoit à cette roche, ſi on prenoit le chemin de la montagne, on arrivoit bientôt au temple d'Apollon Platanistius. Près delà étoit le bourg d'Ilée. Du côté de la mer où ſe terminoit le territoire d'Hermione, on trouvoit le temple de Cérès ſurnommée Thermésia. Sur la même ligne, à la diſtance de quatre-vingt ſtades au plus, on rencontroit le promontoire de Scylla. En allant par mer de ce promontoire vers la ville, on en découvroit un

(*a*) Lucian. T. I. p. 1014.
(*b*) Pauſ. p. 149.
(*c*) Strab. pag. 369, 373, 374. Pauſ. pag. 149. *& ſeq.* Plin. Tom. I. pag. 194. Ptolem. L. III. c. 16. Pomp. Mel. pag. 119. Thucyd. pag. 135. Xenoph. pag. 515. Plut. Tom. I. pag. 631. Homer. Iliad. L. II. v. 67. Herod. L. VIII. c. 43, 72, 73. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. pag. 6. T. VII. p. 352.

autre nommé Bucéphale, & enſuite quelques iſles. Quand on avoit paſſé ces iſles, on trouvoit un autre promontoire qui joignoit le continent. Bientôt après, on voyoit l'iſle Trinacre, enſuite une montagne vis-à-vis de laquelle étoit l'iſle Apéropia, & une autre aſſez voiſine, nommée Hydréa. Après cette dernière le rivage formoit une eſpèce de demi-lune dont le terrein aboutiſſoit à un temple de Neptune, & la côte qui en commençant regardoit l'Orient, ſe tournoit ſur la fin vers l'Occident. Dans ſon étendue elle renfermoit un port; ſa longueur étoit d'environ ſept ſtades, & ſa largeur de trois tout au plus. C'étoit dans cet eſpace qu'étoit l'ancienne Hermione, dont il reſtoit encore du tems de Pauſanias, quelques temples, comme celui de Neptune qui étoit à l'extrêmité de la côte au bord de la mer. Sur la hauteur on voyoit un temple de Minerve, & un peu plus loin les fondemens d'un ſtade, où l'on diſoit que les enfans de Tyndare avoient accoûtumé de s'exercer. On y trouvoit encore une petite chapelle dédiée à Minerve, mais dont le toit étoit tombé; de plus un temple du ſoleil, un bois conſacré aux Graces, enfin un temple d'Iſis & de Sérapis, dont l'enceinte étoit fermée par un mur de belles & grandes pierres; on célébroit dans ce temple les myſtères de Cérès les plus ſecrets. Voilà ce que les habitans d'Hermione poſſédoient ſur la côte.

La nouvelle Hermione n'étoit éloignée que de quatre ſtades du promontoire où étoit le temple de Neptune. Bâtie ſur le penchant du mont Pronos, elle s'élevoit inſenſiblement avec ce côteau; elle étoit toute entourée de murs, & renfermoit pluſieurs choſes dignes de l'Hiſtoire, mais particuliérement un temple dédié à Vénus Pontia & Liménia, où il y avoit une ſtatue de marbre blanc, qui pour ſa grandeur & pour la beauté de l'ouvrage méritoit d'être vue; ce n'étoit pas le ſeul temple que Vénus eût à Hermione; mais, entre les divers honneurs que les habitans lui rendoient, c'étoit une coûtume que toutes les filles qui ſe marioient, & même les veuves qui vouloient encore s'engager, allaſſent ſacrifier à la déeſſe avant leurs noces. Cérès Therméſia avoit auſſi deux temples dans le païs, l'un ſur les confins des Trœzéniens, dans une de ces bourgades qu'ils habitoient avant la fondation d'Hermione, & l'autre dans la ville même.

Auprès de ce dernier, il y en avoit un autre dédié à Neptune Mélanégis; le Dieu y étoit repréſenté en bronze, appuyant un de ſes pieds ſur un dauphin; tous les ans on célébroit en ſon honneur des jeux publics; muſiciens, nageurs & rameurs diſputoient le prix entre eux. Diane Iphigénie, [ c'étoit le ſurnom qu'ils lui donnoient ] avoit auſſi là ſon temple; celui

de Veſta qui n'en étoit pas loin n'avoit aucune ſtatue, on y voyoit un ſimple autel où l'on faiſoit des ſacrifices à la déeſſe. Pour Apollon, il avoit trois temples dans la ville & autant de ſtatues. Le premier étoit ſimplement dédié à Apollon, le ſecond à Apollon Pythaëus, & le troiſième à Apollon Hoſius.

Ceux d'Hermione avoient auſſi un temple de la Fortune, qu'ils diſoient être le moins ancien de tous leurs temples, & où la Déeſſe étoit repréſentée par une ſtatue coloſſale de marbre de Paros. On voyoit dans leur ville deux fontaines; l'une étoit, à ce qu'ils diſoient, d'une grande antiquité; l'eau y venoit par des chemins inconnus, & ne tariſſoit point, quoique les habitans y puiſaſſent ſans ceſſe; pour l'autre, ils l'avoient faite du tems de l'auteur déjà cité, & l'eau couloit d'un lieu voiſin qu'ils nommoient le Pré. Au haut du mont Pronos on voyoit un temple de Cérès Chthonia; ſurquoi on peut conſulter l'article de Cérès Chthonia.

Vers la porte de la ville qui étoit du côté de Maſès, on trouvoit en deçà des murs un temple conſacré à Lucine; la Déeſſe y étoit honorée chaque jour en bien des manières, mais ſur tout par des ſacrifices, par des parfums que l'on brûloit ſur ſon autel, & par quantité d'offrandes; cependant, il n'y avoit que ces Prêtreſſes qui euſſent la permiſſion de voir ſa ſtatue.

M. Fourmont, dans ſon voyage de la Grece, reconnut d'abord la ville d'Hermione ſur la ſimple deſcription qu'en fait Pauſanias. Une péninſule qui s'étend dans la mer, en s'élargiſſant & s'arrondiſſant enſuite, forme deux ports, la ville eſt ſituée au deſſus; des canaux dont on voit les reſtes, y apportoient l'eau de plus haut; deux villages des environs s'appellent encore Halica & Ilé; la vue du Didymos, de l'iſle Tiparénus, & la proximité du Cap Scyllæum, que l'on appelle encore Scylla, formoient de nouveaux caractères de reſſemblance; mais, dès que M. Fourmont eut été dans les égliſes & dans les maiſons, qu'il y eut trouvé beaucoup d'inſcriptions qui parlent des Hermionéens, & qu'il eut apperçu des reſtes de murs, de la ſtructure extraordinaire deſquels Pauſanias n'a pas dédaigné de nous inſtruire, il ne douta plus que ce ne fût là cette Hermione, où il y avoit autrefois tant de temples, & dans les débris de laquelle il n'étoit pas poſſible qu'il ne trouvât de quoi remplir un des objets de ſa miſſion. Sur le col de cette péninſule eſt un ancien château flanqué de quatre tours quarrées, que les gens du païs aſſurent avoir été bâti par les Princes Paléologues, immédiatement après la priſe de Conſtantinople, par Mahomet II. Il alla voir ce château, &

en l'examinant bien, il trouva que pluſieurs pierres étoient inſcrites en dedans la maçonnerie. Il y mit des ouvriers un marbre inſcrit arraché, en fit découvrir un autre qui l'étoit auſſi. Il augmenta le nombre des travailleurs, & pendant douze jours il ne ceſſa de trouver des inſcriptions. Les temples de Vénus Limnique & de Sérapis lui en fournirent encore, & il en découvrit juſques dans la mer même.

HERMIONE, *Hermione*, (*a*) Ἑρμιόνη, ville de Grece dans l'Attique. Elle étoit entre Eleuſis & Athènes, ſelon Plutarque. » Je ne connois point, dit M. » Dacier, de ville nommée » Hermione, entre Eleuſis & » Athènes. Pauſanias, dans ſes » Attiques, nomme Erione le » lieu près duquel Théſée tua » ce géant. Cela étant, il faut » lire dans Plutarque Erione, » au lieu d'Hermione. « Cette remarque de M. Dacier eſt tout auſſi obſcure que le texte qu'il a voulu expliquer. Je ne trouve du moins dans Pauſanias aucun lieu du nom d'Erione.

HERMIONE, *Hermione*, (*b*) Ἑρμιόνη, fille de Mars & de Vénus, épouſa Cadmus. Diodore de Sicile lui donne Electre pour mere. « Du commerce que » Jupiter avoit eu avec Electre, » l'une des filles d'Atlas, dit-il, » naquirent Dardanus, Jaſion » & Hermione; celle-ci ayant » épouſé Cadmus, dans le tems » que cherchant Europe il avoit » paſſé juſques dans la Samo- » thrace, les Dieux voulurent » bien aſſiſter au feſtin des noces; » pluſieurs d'entre eux firent » des préſens aux mariés, & » les autres Dieux applaudi- » rent tous à ce mariage par des » acclamations de joie. «

Les Poëtes ont feint que Cadmus & Hermione furent changés en ſerpens. Cadmus reçut le premier cette forme, & dès qu'Hermione le vit en cet état: » Demeure avec moi, » Cadmus, s'écria-t-elle, & » dépouille toi de cette forme » monſtrueuſe qui te rend hor- » rible à mes yeux, autant que » tu es cher à mon ame. Qu'eſt- » ce que je vois, Cadmus? Où » ſont tes pieds, où ſont tes » mains? Et tandis que je te » parle, qu'eſt devenu tout ton » corps? O Dieux, puiſque » j'ai part à ſes malheurs, que » n'ai-je part à ſon aventure? » Vous n'avez métamorphoſé » que la moitié de Cadmus, & » pour le changer tout entier, » changez ſa femme en même » ſerpent. « Tandis qu'elle parloit de la ſorte, il ne laiſſoit pas de la flatter, il ſe couloit autour de ſon col, & l'embraſſoit de telle ſorte qu'il faiſoit aſſez paroître qa'il n'avoit pas perdu la connoiſſance. Ceux

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 5.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 287, 288. Pauſ. pag. 197, 560, 607. Diod Sicul. pag. 187, 223. Ovid. Metam. L. IV. c. 8. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. pag. 201. T. IV. p. 412, 413. T. VI. pag. 120. *& ſuiv.*

qui furent préſens à ce prodige en demeurerent épouvantés; néanmoins, la miſérable Hermione reconnut toujours ſon mari, elle le careſſa encore ſous la peau de ce ſerpent, & en même tems il en parut deux. Ainſi elle devint une autrefois la compagne de Cadmus, & alors ils commencerent à ramper tous deux enſemble, & ſe traînerent dans un bois qui n'étoit pas éloigné delà.

Quelques-uns diſent que Cadmus fut chaſſé de ſon royaume après de grandes infortunes, & qu'il ſe retira avec Hermione ſa femme dans l'Illyrie. Et parce qu'ils y demeurerent cachés comme des ſerpens parmi des ruines, & qu'ils s'accommoderent aux loix & aux mœurs des barbares, avec leſquels ils vivoient, le changement de leur vie, la nature ſauvage des Illyriens, donnerent lieu de feindre qu'ils avoient été métamorphoſés en ſerpens. Car, on dit que les Anciens Illyriens avoient deux prunelles dans chaque œil, & qu'ils avoient la vue ſi perçante, que, comme quelques ſerpens, ils tuoient de leurs regards ceux qu'ils regardoient quelque tems.

Mais, comme les infortunes & les miſeres ſont les meilleures maîtreſſes de qui l'on puiſſe apprendre la ſageſſe & la prudence; & que les ſerpens en ſont le ſymbole, d'autres diſent qu'on a feint que Cadmus & ſa femme furent métamorphoſés en ſerpens, parce qu'après beaucoup de malheurs qui les exercerent pendant la plus grande partie de leur vie, ils furent eſtimés en leur vieilleſſe les plus prudens & les plus ſages qui euſſent jamais porté la couronne.

HERMIONE, *Hermione*, (*a*) Ἑρμιόνη, fille de Ménélaüs & d'Hélene, fut donnée en mariage à Néoptoleme, qu'on appelle auſſi Pyrrhus. Ménélaüs l'avoit promiſe à ce Prince, pendant qu'ils étoient encore devant les murs de Troye. Hermione, qui avoit reçu en naiſſant tout l'orgueil & toute la hauteur de ſa famille, ſe mit peu en peine de plaire à ſon époux, & de ſe l'attacher par la douceur & par la complaiſance. Enivrée de la gloire de ſa maiſon, de la grandeur de Sparte, & des richeſſes qu'elle avoit apportées à Néoptoleme, elle s'en fit autant de titres pour le mépriſer. Il ne put ſoutenir une humeur ſi altière, & la haine prit dans ſon cœur, la place de la tendreſſe qu'il avoit eue pour elle.

Hermione ne chercha point en elle-même la cauſe de ce changement; elle l'attribua aux artifices d'Andromaque; elle l'accuſa même de lui avoir fait prendre des breuvages pour la rendre ſtérile. Dès ce moment-là, elle réſolut de faire périr

(*a*) Pauſ. pag. 19, 64, 117, 211, 214, 637. Virg. Æneid. L. III. v. 328. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 265. & ſuiv.

Andromaque & un fils qu'elle avoit eu de Néoptoleme, & l'occaſion s'en préſenta bientôt. Néoptoleme avoit irrité Apollon dans un premier voyage qu'il avoit fait à Delphes, en lui demandant témérairement raiſon de la mort de ſon pere; il y retourna pour expier ſon crime. Hermione profita de ſon abſence, & invita Ménélaüs ſon pere à ſe rendre auprès d'elle, pour l'aider à perdre ſa rivale. Andromaque, ayant été avertie de leur deſſein, cacha ſon fils dans une maiſon étrangère, & ſe réfugia elle-même près de l'autel dans un temple de Thétis, que Pélée avoit fait bâtir en l'honneur de cette Déeſſe, dans le lieu même où il l'avoit épouſée.

Pélée, qui demeuroit dans la ville de Pharſale, & qu'elle avoit fait avertir du complot de Ménélaüs & de ſa fille, arrive dans le moment qu'ils vont faire périr ces deux innocentes victimes. La préſence de ce reſpectable vieillard, en qui les années n'avoient affoibli ni l'eſprit ni le courage, ſuffit pour les intimider. Les menaces, qu'il leur fait d'un ton ferme & plein de dignité, ſont les ſeules armes qu'il emploie pour leur arracher Andromaque & ſon fils. Ménélaüs, qui n'avoit que de l'orgueil ſans bravoure, cede ſans réſiſtance; & pour couvrir ſa honte, il allégue un prétexte frivole pour s'en retourner à Sparte. Hermione, abandonnée de ſon pere, tombe dans le découragement ordinaire à ceux, qui, n'ayant qu'une fauſſe grandeur, ſont également incapables de ſoutenir la bonne & la mauvaiſe fortune. Elle craint le retour de Néoptoleme, & le juſte châtiment de ſon crime. Dans ſon déſeſpoir, elle veut ſe plonger un poignard dans le ſein; & ſes femmes euſſent fait de vains efforts pour l'en empêcher, ſi Oreſte ne fût ſurvenu pour rendre le calme à ſon eſprit. Il arrivoit de Delphes, & feignoit d'avoir pris la route de Phthie, pour aller à l'oracle de Dodone. Son deſſein étoit de voir Hermione & de l'enlever; il n'avoit point ceſſé de l'aimer, depuis que Ménélaüs la lui avoit promiſe pour épouſe. Il reclama en vain la foi de cette promeſſe, lorſqu'Hermione fut donnée à Néoptoleme; il ne put l'obtenir de ce Prince, & réſolut de ſe venger de ſon refus. Il trouva un moyen facile de le faire périr, en l'accuſant d'être venu à Delphes pour détruire le temple d'Apollon; il n'en fallut pas davantage pour armer contre lui tous les habitans de cette ville. Oreſte partit de Delphes quelques momens avant la mort de Néoptoleme, & vint chercher Hermione; il la raſſura aiſément contre la crainte qu'elle avoit de ſon époux, en lui apprenant qu'il n'échapperoit pas aux pieges qu'il lui avoit tendus. Il lui offre de l'emmener à Sparte, pour la remettre entre les mains de ſon

pere. Elle y consent. Cette Princesse fut depuis constamment attachée à Oreste, & en eut un fils nommé Tisamene, qui succéda à son pere au royaume d'Argos & de Sparte.

HERMIONÉENS, *Hermionenses*, Ἑρμιονεῖς, Ἑρμιονέες, étoient les habitans d'Hermione. *Voyez* Hermione.

HERMIONES, *Hermiones*, (*a*) peuple de Germanie. Pline donne ce nom, comme un nom collectif, qui étoit commun à quatre grandes nations; sçavoir, les Sueves, les Hermundures, les Chattes, les Chérusques. Ce sont les mêmes que Tacite nomme Herminones. *Voyez* Herminones.

HERMIONICUS [le Golfe], *Sinus Hermionicus*, (*b*) κόλπος Ἑρμιονικός, golfe du Péloponnèse, ainsi nommé de la ville d'Hermione, auprès de laquelle il étoit situé.

HERMIONIDE, *Hermionis*, Ἑρμιονίς, (*c*) nom que quelques Auteurs donnent au territoire de la ville d'Hermione.

HERMIPPE, *Hermippus*, Ἕρμιππος, (*d*) Athénien, Poëte de l'ancienne comédie, composa quarante pièces de théatre. Il avoit un frere nommé Myrtilé, qui étoit aussi Poëte. On ne sçait pas en quel tems ils ont vécu.

HERMIPPE, *Hermippus*, Ἕρμιππος, (*e*) de la ville de Béryte, quoique né dans l'esclavage, devint fort éloquent. Il fut disciple de Philon de Byblos, & composa divers ouvrages. Il florissoit dans le second siecle, sous l'empire d'Adrien. Tertullien cite son histoire des songes, divisée en cinq livres, & Origène fait mention de son livre des Législateurs, dans son ouvrage contre Celse.

HERMIPPE, *Hermippus*, Ἕρμιππος, (*f*) de la ville de Smyrne, auteur Grec, composa les vies des Hommes illustres, outre d'autres livres fort estimés des Anciens. Josephe, qui l'allegue en écrivant contre Apion, l'appelle un historien très-exact. Diogène Laërce le cite souvent, aussi-bien qu'Origene.

HERMIPPE, *Hermippus*, Ἕρμιππος, (*g*) de la ville de Tennum, étoit, selon Cicéron, un homme qui avoit beaucoup d'érudition.

HERMIPPE, *Hermippus*, Ἕρμιππος, (*h*) interlocuteur d'un Dialogue de Lucien. Il s'entretient avec Charideme.

HERMIUM, *Hermium*, (*i*) Ἑρμεῖον, lieu de Grece dans l'Attique. Ce lieu étoit sur le chemin d'Athènes à Eleusis,

(*a*) Plin. T. I. p. 229.
(*b*) Strab. p. 368.
(*c*) Tucyd. pag. 135. Paus. pag. 150.
(*d*) Suid. T. I. p. 1043.
(*e*) Suid. T. I. p. 1043.
(*f*) Joseph. Contra. Apion. p. 1046. Plut. T. I. p. 695, 859.
(*g*) Cicer. Orat. pro L. Flacc. c. 35. & *seq.*
(*h*) Lucian. Tom. II. p. 1014. & *seq.*
(*i*) Plut. T. I. p. 752.

ſelon Plutarque. On y avoit élevé un tombeau à la courtiſanne Pythonice; & ce tombeau ſubſiſtoit encore du tems de Plutarque.

HERMOBIUS, *Hermobius*, (*a*) habitant de Tennum, dont Cicéron a fait mention dans ſon oraiſon pour L. Flaccus.

HERMOCAPELITES, *Hermocapelitæ*, Ἑρμοκαπηλῖται, (*b*) peuple de l'Aſie mineure, dans la Troade & ſous la juriſdiction de Pergame, ſelon Pline. Le nom de ce peuple ſignifie les *Cabaretiers* ou les *Aubergiſtes de Mercure*. Les Notices épiſcopales mettent *Hermocapelia* dans la Lydie.

HERMOCLÈS, *Hermocles*, Ἑρμόκλης, (*c*) Rhodien, fut un des plus habiles ſtatuaires de ſon tems.

HERMOCRATE, *Hermocrates*, Ἑρμοκράτης, (*d*) fils d'Hermon, fut un des Généraux que les Syracuſains nommerent, l'an 415 avant l'Ére Chrétienne, pour ſoutenir la guerre contre les Athéniens. Un jour, Nicias, général de ces derniers, ayant fait rompre tous les ponts qui étoient ſur la rivière, Hermocrate en prit occaſion de dire en encourageant les Syracuſains: *Nicias eſt plaiſant; il eſt à la tête d'une armée pour ne pas combattre, comme s'il étoit venu pour toute autre choſe que pour le combat.* Mais, malgré ce bon mot, Nicias combattit & les Syracuſains furent battus.

Un autre jour, comme on ſe doutoit bien à Syracuſe que les Athéniens prendroient le tems de la nuit pour décamper, Hermocrate conſeilla aux Syracuſains de tenir leurs troupes ſur pied dès la nuit prochaine, & de fermer exactement tous les paſſages. Mais, les autres chefs s'oppoſerent à cette propoſition, en repréſentant que la plûpart de leurs ſoldats étoient bleſſés, & qu'ils étoient tous accablés de fatigue, au point qu'on ne pouvoit rien exiger d'eux. Là-deſſus Hermocrate s'aviſa d'envoyer quelques cavaliers au tour du camp des Athéniens, pour leur dire, par-deſſus les retranchemens, que les Syracuſains s'étoient ſaiſis de tous les poſtes avantageux qui dominoient ſur les chemins & ſur les paſſages. Les cavaliers, qui exécutoient cet ordre en pleine nuit, donnerent lieu aux Athéniens de croire que c'étoient les Léontins leurs alliés, qui leur faiſoient porter cet avis à bonne intention; de ſorte qu'ils furent étrangement conſternés, & ſuſpendirent leur départ, qui n'auroit trouvé alors aucun obſtacle. Mais, le lendemain les Syracuſains allerent dès la pointe du jour ſe poſter

(*a*) Cicer. Orat. pro L. Flacc. c. 34.
(*b*) Plin. T. I. p. 283.
(*c*) Lucian. T. II. pag. 896, 897.
(*d*) Diod. Sicul. pag. 332, 340. & *ſeq.* Thucyd. pag. 289, & *ſeq.* 434. & *ſeq.* Plut. Tom. I., pag. 523, 533. 540. & *ſeq.* Xenoph. pag. 431, 432. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 448. & *ſuiv.*

ſur ces mêmes routes, dont ils fermerent toutes les iſſues. C'eſt ainſi que la ruſe imaginée par Hermocrate pour ſurprendre les ennemis, réuſſit heureuſement. Les Syracuſains leur tuerent dix-huit mille hommes, & en prirent ſept mille vivans, du nombre deſquels furent les deux Généraux, Démoſthène & Nicias. Ils abandonnerent le reſte à la diſcrétion de leurs ſoldats, auxquels les Athéniens furent obligés de livrer leurs armes & leurs perſonnes mêmes pour ſauver leur vie. D'abord après cette victoire, les Syracuſains dreſſerent ſur le lieu même deux trophées, à chacun deſquels ils attacherent les armes des deux Généraux pris vivans, & s'en revinrent à la ville, où ils firent aux Dieux un ſacrifice au nom de tout le peuple.

Le lendemain on convoqua l'aſſemblée générale pour ſçavoir ce que l'on feroit des priſonniers de guerre. Dioclès, le plus accrédité de leurs Orateurs, propoſa de faire mourir ignominieuſement les deux commandans Athéniens, & d'envoyer actuellement aux carrières tout ce qui venoit de l'Attique même, en leur donnant une meſure de bled par tête pour leur nourriture; & qu'à l'égard des troupes alliées, on les vendroit à l'encan. Quand on eut lu cet avis, Hermocrate s'avança dans l'aſſemblée, & entreprit de lui perſuader qu'un uſage modéré de la victoire étoit bien plus glorieux que la victoire même. Mais, on ferma les oreilles à un avis ſi ſage, & on ſuivit celui de Dioclès.

Quelque tems après, les Syracuſains ayant mis fin à la guerre que les Athéniens leur avoient portée, marquerent leur reconnoiſſance pour le ſecours qu'ils avoient reçu des Lacédémoniens, ſous la conduite de Gylippe, en leur envoyant leur part des dépouilles qu'ils avoient faites ſur les ennemis. Ils les firent même accompagner d'une flotte de trente-cinq vaiſſeaux, en témoignage de l'alliance qu'ils contractoient, ou qu'ils confirmoient avec eux contre les Athéniens. Cette flotte étoit commandée par Hermocrate. Quoiqu'il ſe fût acquis beaucoup d'eſtime de la part de ſes concitoyens dans le dernier commandement qui lui avoit été confié, il fut accuſé pendant ſon abſence par le parti qui lui étoit contraire dans ſa République, & qui obtint ſon banniſſement. Ainſi, il remit la flotte qu'il commandoit aux environs du Péloponnèſe à ceux qui venoient prendre ſa place.

Comme il étoit ami de Pharnabaſe, Satrape de Perſe, il reçut de lui des ſecours d'argent, & par ce moyen il revint à Meſſine, où il fit conſtruire cinq vaiſſeaux, & leva mille hommes à ſes frais; il enrôla à peu près autant d'Himériens exclus de leur ville par ſa pri-

ſe récente. Il entreprit avec cette petite armée de rentrer dans Syracuſe, où ſes amis mêmes l'appelloient. Cependant, cette tentative ayant échoué, il revint par terre à Sélinunte, qu'il fit rebâtir en partie, en ramaſſant de tous côtés les Sélinuntins échappés du déſaſtre de leur ville. Joignant à eux pluſieurs autres familles qui n'avoient point d'habitation, il les raſſembla dans ce même lieu, & ſe fit d'ailleurs un corps de ſix mille hommes choiſis. Delà il alla d'abord ravager les environs de Motye; & attaquant les citoyens ſortis pour défendre leur territoire, il en mit par terre un grand nombre, & repouſſa les autres juſqu'au dedans de leurs murailles. S'avançant enſuite du côté de Panorme, il fit autour de cette ville un pillage immenſe. Les citoyens ſortirent auſſi, & même en bon ordre, pour ſauver leurs fruits & leurs revenus; mais, il leur tua cinq cens hommes, & les repouſſa de même dans leur ville. Il porta une ſemblable déſolation dans tout le païs qui appartenoit alors aux Carthaginois; & par-là il ſe fit un grand nom dans la Sicile. Les Syracuſains eux-mêmes ſe repentirent d'avoir maltraité un ſi grand capitaine, & la plûpart étoient honteux qu'on leur reprochât Hermocrate exilé. Pluſieurs diſcours ſe tenoient à ce ſujet dans leurs aſſemblées, de ſorte que tout le peuple opinoit à le rappeller publiquement. Dès qu'il ſçut ces diſpoſitions favorables, il ſe prépara lui-même à ſon retour, mais en prenant des meſures contre les ennemis qu'il ſçavoit bien qu'il avoit encore dans Syracuſe.

Ainſi, ſuivi de toutes les troupes qu'il commandoit, il ſortit de Sélinunte, & ſe plaçant au tour d'Himere, il ſe logea dans les environs de cette ville, actuellement détruite. Ayant recherché ſoigneuſement tous les endroits où les Syracuſains avoient campé, il recueillit leurs oſſemens, & après les avoir mis ſur des chariots faits exprès, & ornés comme en une pompe funebre, il les ramena dans leur patrie. Mais, comme il étoit défendu par les loix aux bannis d'entrer dans la ville, il s'arrêta ſur des hauteurs des environs, & envoya quelques-uns des ſiens conduire les chariots dans Syracuſe; ſon deſſein dans toute cette conduite étoit de faire enſorte que Dioclès, qui s'oppoſoit le plus à ſon retour, encourût la haine publique dans une circonſtance, où le refus de recevoir Hermocrate, paroiſſoit tomber ſur les morts qu'il amenoit avec lui, & à l'égard deſquels il donnoit des marques de piété & de religion, qui devoient lui attirer l'affection du peuple.

Dès que les corps morts furent entrés, il y eut de la diviſion dans l'aſſemblée. Dioclès eut la hardieſſe de s'oppoſer à leur ſépulture, malgré le grand

nombre de ceux qui la demandoient. Ce dernier parti demeura le plus fort; les morts furent enſevelis; & l'on exila Dioclès lui-même. Mais, ils ne reçurent pas pour cela Hermocrate. On redoutoit ſa hardieſſe, & l'on craignoit que parvenant à quelque magiſtrature, il n'uſurpât l'autorité abſolue & tyrannique. Ainſi, Hermocrate qui ne crut pas le tems convenable pour uſer de violence, s'en revint à Sélinunte.

Ses amis l'ayant mandé quelque tems après, il ſe mit en marche à la tête de trois mille hommes, & traverſant le territoire de Géla, il arriva de nuit au lieu qu'on lui avoit marqué; mais, une partie de ſes troupes étant encore derrière, il s'avança avec le peu qu'il en avoit avec lui, juſqu'à la porte de l'Achradine; il apperçut delà que ſes amis de la ville s'étoient ſaiſis en dedans des poſtes favorables pour le faire entrer; ainſi, il eut le tems d'attendre ceux de ſes gens qui arriverent les derniers. Les Syracuſains apprenant ce qui ſe paſſoit, s'aſſemblerent en armes dans la place publique, où Hermocrate & ſes ſoldats s'étant bientôt montrés, ils le tuerent, lui & la plus grande partie de ſes adhérans, l'an 408 avant J. C. Hermocrate laiſſa une fille qui fut mariée à Denys l'Ancien.

HERMOCRATE, *Hermocrates*, Ἑρμοκράτης, (*a*) Rhodien, fut envoyé en Grece par Artaxerxe avec beaucoup d'or & d'argent, & avoit ordre de s'en ſervir pour corrompre ceux qui avoient le plus de crédit & d'autorité dans les villes, & pour faire ſoulever toute la Grece contre Lacédémone. Hermocrate s'acquitta fort bien de ſa commiſſion. toutes les plus grandes villes ſe liguerent contre Lacédémone, & tout le Péloponnèſe en fut ébranlé; de ſorte que le conſeil de Lacédémone fut contraint de rappeller Agéſilaüs d'Aſie. L'on rapporte à ce ſujet qu'Agéſilaüs, en ſe rembarquant, dit à ſes amis qui étoient auprès de lui, *que le Roi le chaſſoit d'Aſie avec trente mille archers*, parce que la monnoie de Perſe avoit un archer pour empreinte.

HERMOCRATE, *Hermocrates*, Ἑρμοκράτης, (*b*) fameux Sophiſte, contribua beaucoup, ſans le ſçavoir, à fortifier Pauſanias dans la réſolution qu'il avoit formée de ſe venger lui-même d'un affront qu'il avoit reçu d'un des premiers officiers de la chambre du roi Philippe, & dont ce Prince ne le vengeoit pas. Car, comme ils réſonnoient enſemble en manière de converſation académique, ſur le moyen qu'un particulier pourroit avoir d'arriver à une très-grande réputation; le Sophiſte répondit que ce ſeroit de tuer un homme qui auroit fait

(*a*) Plut. T. I. p. 1021.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 559.

de très-grandes choſes, parce que le nom de l'aſſaſſin accompagneroit dans tous les ſiecles le nom du héros. Pauſanias, appliquant cette réponſe à l'objet actuel de ſa colère, ſe ſentit animé à ne mettre aucun délai à ſa vengeance, & il l'exécuta, en tuant le Roi, l'an 336 avant J. C.

HERMOCRATE, *Hermocrates*, Ἑρμοκράτης, autre fameux Sophiſte, natif de la Phocide, ayant épouſé, par le commandement de l'empereur Sévere, la fille d'Antipater, ſecrétaire de ce Prince, la répudia, parce qu'il l'avoit priſe contre ſon gré, & qu'elle étoit fort laide.

HERMODORE, *Hermodorus*, Ἑρμόδωρος, (*a*) Éphéſien, fut exilé en Italie, vers l'an de Rome 300, & 454 ans avant Jeſus-Chriſt.

Le Juriſconſulte Pomponius dit qu'il fut le premier Auteur des loix des douze tables; car, voyant les Romains diviſés par des factions & des guerres domeſtiques, il leur perſuada d'envoyer des ambaſſadeurs à Athènes, & dans les autres villes les mieux policées de la Grece, pour apprendre leurs loix & les établir à Rome; & ce fut de la collection de ces loix que celles des douze tables furent compoſées. Les Romains eurent tant de reconnoiſſance de ce bienfait, qu'ils firent élever une ſtatue à Hermodore.

Cet Hermodore eſt ſans contredit le même, qui, au rapport d'Athénée, avoit recueilli dans un traité les loix de divers peuples; & le même auſſi dont parle Diogène Laërce en la vie d'Héraclite, qui diſoit que tous les Éphéſiens méritoient d'être étranglés, pour avoir chaſſé de leur ville un ſi honnête homme qu'Hermodore.

Cicéron, qui rapporte le mot d'Héraclite, ne parle ni du voyage d'Hermodore à Rome, ni de la part qu'il eut à la confection du droit Romain. Il devoit avoir environ 90 ans, lorſque les députés revinrent d'Athènes; une ſi longue vie lui avoit ſans doute donné beaucoup d'expérience, & la connoiſſance qu'il avoit des loix Grecques, pouvoit être encore de quelque utilité aux Décemvirs, quoique les trois députés ſe fuſſent parfaitement inſtruits, ſelon Tite-Live, de ces loix étrangères, pendant leur long ſéjour à Athènes, & qu'ils euſſent eu, comme le ſuppoſe gratuitement le Juriſconſulte François Baudouin, des conférences avec Périclès & les Sénateurs de l'Aréopage. Au reſte, il y a lieu de s'étonner qu'Hermodore n'ait pas épargné aux Romains le voyage d'Athènes; il le pouvoit aiſément, puiſqu'on le ſuppoſe ſi inſtruit

(*a*) Strab. pag. 642. Plin. Tom. II. pag. 643. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 48, 49.

ſur cette matière. Nous avons encore une lettre d'Héraclite à Hermodore, où il le félicite ſur la beauté de ſes loix, qui méritent, dit-il, qu'on vienne ſe proſterner aux pieds d'Hermodore, avec le même reſpect qu'on témoignoit aux rois de Perſe, lorſque l'on paroiſſoit en leur préſence. Cette lettre que Samuël Petit & Gravina n'héſitent point de nous donner comme véritable, eſt une pièce manifeſtement ſuppoſée.

HERMODORE, *Hermodorus*, Ἑρμόδωρος, (*a*) Sicilien, diſciple de Platon, auquel on reproche qu'il faiſoit un honteux commerce de la Philoſophie, en vendant à ſes diſciples ce qu'il avoit écrit ſous ce divin Philoſophe; & c'eſt ce qui donna lieu au proverbe: *Verba importat Hermodorus.*

HERMODORE, *Hermodorus*, Ἑρμόδωρος, natif de Salamine; ayant entrepris de dire ſon avis contre l'architecte Philon, ſur un arſenal qu'on vouloit conſtruire à Athènes, il eut le déplaiſir de voir que celui de ſon concurrent fût ſuivi, parce qu'il avoit ſçu mieux débiter ſes raiſons.

Il eſt parlé d'un poëte du nom d'Hermodore, dans les Apophthegmes de Plutarque.

HERMOGENE, *Hermogenes*, Ἑρμογένης, (*b*) Athénien, fut envoyé en Ambaſſade avec Conon & quelques autres vers Téribaze, général des Perſes.

HERMOGENE, *Hermogenes*, Ἑρμογένης, (*c*) fils d'Hipponicus, fut grand ami de Socrate.

HERMOGENE [TIGELLIUS], *Tigellius Hermogenes*, (*d*) célebre muſicien, dont Horace fait mention dans pluſieurs de ſes ſatyres.

HERMOGENE, *Hermogenes*, Ἑρμογένης, (*e*) auteur Grec, cité par Joſephe dans ſon premier livre contre Apion.

HERMOGENE, *Hermogenes*, Ἑρμογένης, (*f*) autre auteur Grec, fut livré à la mort par Domitien, parce qu'il avoit écrit quelque choſe qui déplaiſoit à ce Prince, comme nous l'apprend Suétone. Cet Hermogene étoit de Tarſe.

HERMOGENE, *Hermogenes*, Ἑρμογένης, (*g*) rhéteur, qui étoit auſſi de Tarſe, floriſſoit dans le ſecond ſiecle ſous l'empire de Marc-Aurele, ou, ſelon d'autres, d'Antonin ou d'Adrien. Marc-Aurele, ayant eu la curioſité de l'entendre faire ſes leçons, en fut charmé & lui fit de grands préſens. Il commença à profeſſer à l'âge de quinze ans; & il n'en avoit que dix-huit lorſqu'il compoſa ſa rhétorique,

(*a*) Lucian. Tom. II. pag. 286, 297. Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. XIII. Epiſt. 21.
(*b*) Xenoph. pag. 537.
(*c*) Xenoph. p. 701. *& ſeq.*
(*d*) Horat. L. I. Satyr. 3. v. 129. Satyr 4. v. 71. Satyr. 10. v. 18, 80.
(*e*) Joſeph. Contra. Apion. pag. 1051.
(*f*) Sueton. in Domit. c. 10.
(*g*) Suid. Tom. I pag. 1043, 1044. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 52. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 380, 456.

qui eſt regardée par les Sçavans comme un fort bon ouvrage. Mais, par un évenement fort ſingulier, à l'âge de vingt-quatre ans, il devint ſtupide, & ſa ſtupidité dura le reſte de ſa vie. Il mourut au commencement du troiſième ſiecle.

Antiochus le Sophiſte diſoit de lui, *qu'il avoit été vieillard en ſa jeuneſſe, & enfant en ſa vieilleſſe.* On trouva, ayant ouvert ſon corps, qu'il avoit le cœur velu, & d'une grandeur extraordinaire.

HERMOGENE, *Hermogenes*, Ἑρμογένης, (*a*) dont on a trouvé une inſcription Grecque à Smyrne. Cette inſcription porte :

*Hermogene, fils de Charideme, qui a écrit de la médecine, eſt mort âgé de ſoixante-dix-ſept ans, & ayant laiſſé autant de Traités.*

*De médecine ſoixante-douze.*

*De livres Hiſtoriques, ſçavoir, de la ville de Smyrne, deux.*

*De la ſageſſe d'Homère un, de ſa patrie un.*

*De l'origine des villes d'Aſie deux, de celle des villes de l'Europe quatre, de celle des iſles un.*

*De la meſure de l'Aſie par ſtades un, & de celle de l'Europe un.*

*Des ſtratagêmes deux.*

*Un catalogue des Ioniens, & la ſucceſſion des Magiſtrats de Smyrne, ſelon l'ordre des tems.*

Voilà une inſcription qui entre dans un aſſez grand détail au ſujet d'un Auteur peu connu avant la découverte de ce monument. Quoique médecin, il n'a pas laiſſé d'écrire un grand nombre d'ouvrages hiſtoriques. Parmi ceux qui ont porté le nom d'Hermogene dans l'Antiquité, on n'en voit guère que quatre ou cinq qui puiſſent avoir quelque rapport avec l'Hermogene de l'inſcription, même patrie ou même profeſſion. Par exemple, nous avons une médaille des Smyrnéens frappée du tems de Néron, avec ces paroles, ἐπὶ Ἑρμογένους Σμυρναίων. Voilà le premier Hermogene. Le ſecond ſe trouve dans une inſcription découverte dans la même ville de Smyrne, rapportée par Reinéſius, par M. Spon, & par M. Thomas Smith dans ſon traité intitulé *Septem Eccleſiarum Aſiæ Notitia.* Galien parle d'un troiſième, auquel il donne la qualité de médecin, & qui, ſelon lui, mépriſoit toutes les autres ſectes excepté celle d'Eraſiſtrate. Le quatrième exerçoit auſſi la médecine; il en eſt parlé dans une épigramme de Lucilius, dans l'anthologie Grecque. Quant au cinquième, Xiphilin en fait mention dans la vie de l'empereur Adrien, & le dit auſſi médecin.

Tous ces Hermogenes peut-être ne ſont pas différens de celui de l'inſcription; au moins le premier, dont le nom paroît

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IV. p. 665. *& ſuiv.*

ſur une médaille des Smyrnéens frappée ſous Néron ; une des raiſons eſt que, ſelon toutes les apparences, l'Hermogene de l'inſcription étoit de Smyrne, car c'eſt dans cette ville que l'inſcription s'eſt trouvée. Il y a plus, l'inſcription marque qu'Hermogene avoit compoſé un ouvrage ſur Smyrne. Ordinairement les Auteurs qui entreprennent d'écrire l'hiſtoire de quelques villes ou de quelques peuples, n'oublient pas leur patrie. Outre cela, il eſt dit dans l'inſcription qu'Hermogene a donné un livre intitulé Σμυρναίων διαδοχὴ κατὰ χρόνους. Cela ſe peut entendre de la ſucceſſion des premiers magiſtrats de Smyrne, du nombre deſquels étoit l'Hermogene de la médaille ; car, ceux de Smyrne, de même que beaucoup d'autres villes & d'autres peuples de Grece, mettoient ordinairement le nom de l'empereur Romain du côté de la médaille, & celui de leur Préteur ou premier Magiſtrat de l'autre ; c'eſt ce que prouvent une infinité de médailles anciennes ; or, il convenoit fort à un Magiſtrat de Smyrne de compoſer l'hiſtoire de ceux qui l'avoient précédé dans cette magiſtrature. Nous ne prétendons pas toutefois donner cela pour une démonſtration, mais ſeulement pour une conjecture probable.

HERMOGENE, *Hermogenes*, Ἑρμογένης, (*a*) ſtatuaire, qui avoit fait une Vénus que l'on voyoit à Corinthe auprès d'une belle fontaine. Ce ſtatuaire étoit de Cythere. On croit qu'il ne jouit pas d'une grande réputation, parce que Pauſanias eſt le ſeul qui en ait parlé.

HERMOGENE, *Hermogenes*, Ἑρμογένης, (*b*) ſurnommé Xanthius, fut un habile Athlete. Il étoit de Lycie. Il s'acquit une grande réputation, ayant eu la couronne huit fois en l'eſpace de trois Olympiades ; c'eſt lui que les Grecs avoient ſurnommé *le cheval* pour marquer combien il étoit léger à la courſe.

HERMOGENE, *Hermogenes*, Ἑρμογένης, (*c*) dont parle Saint Paul dans la ſeconde épître à Timothée, étoit, ſelon quelques Auteurs peu certains, un magicien, qui fut converti par Saint Jacques le Majeur, avec Phigelle. Mais, après avoir ſuivi l'Apôtre pendant quelque tems, ils le quitterent lorſqu'ils le virent en priſon pour la foi. Tertullien dit qu'Hermogene renonça à la foi, & qu'il eſt différent d'un autre Hermogene, contre lequel il écrit. On prétend qu'il s'attacha aux erreurs de Simon & de Nicolas ; & ſa principale erreur étoit qu'il nioit la réſurrection des morts, ſoutenant qu'elle étoit déjà faite. Voilà ce que l'on ſçait de plus certain d'Hermogene. On peut voir dans Ab-

(*a*) Pauſ. p. 89.
(*b*) Pauſ. p. 367.
(*c*) Ad Timoth. Epiſt. 2. c. 1. v. 15

dias

mas les circonſtances fabuleuſes de ſa converſion.

HERMOLAUS, *Hermolaus*, Ἑρμόλαος, (a) l'un des plus grands Seigneurs de la cour d'Alexandre, étoit fils de Sopolis. On dit qu'Alexandre pourſuivant un ſanglier à la chaſſe, Hermolaüs prévint le Roi lui-même, & mit la tête à bas du premier coup. Alexandre, irrité de cette audace & de l'affront que ce jeune homme paroiſſoit avoir voulu lui faire, ordonna qu'on ſe ſaiſît de lui ſur le champ, & dans ſa colère il le fit fouetter en préſence de tous ſes camarades, & de plus lui ôta ſon cheval. Hermolaüs, indigné de cet affront, alla s'en plaindre à Soſtrate, l'un de ſes compagnons, qui l'aimoit, & qui le voyant déchiré de coups, & n'étant pas peut-être d'ailleurs trop content du Roi, l'anima encore à la vengeance; de ſorte qu'après s'être donné la foi, ils réſolurent de le tuer. Ils n'y procédérent point en jeunes gens, mais ils ſçurent bien faire choix des perſonnes qu'ils devoient aſſocier à leur crime. Du reſte, l'entrepriſe n'étoit pas bien aiſée à exécuter; car, il falloit que les conjurés fuſſent tous de garde en une même nuit, de peur que ceux qui n'étoient pas du complot, n'y apportaſſent quelque obſtacle; & il ſe rencontroit que l'un ſervoit une nuit, & l'autre une autre, de façon qu'à changer l'ordre des gardes & à concerter le reſte des préparatifs néceſſaires pour l'exécution, il ſe paſſa trente-deux jours.

Enfin, la nuit étoit venue où tous les conjurés devoient être de garde enſemble, fort ſatisfaits de leur mutuelle fidélité, dont tant de jours écoulés étoient une preuve infaillible. Ni la crainte, ni l'eſpérance n'en fit pas changer un ſeul, tant étoit grande, ou leur animoſité contre le Roi, ou la foi qu'ils ſe gardoient les uns aux autres. Ils ſe tenoient donc à la porte de la ſalle où le Roi ſoupoit, afin qu'au ſortir de la table ils le puſſent conduire en ſa chambre. Mais, ſa bonne fortune & la bonne compagnie furent cauſe qu'il paſſa une grande partie de la nuit à boire. Les jeux qui accompagnent ordinairement les feſtins, emportérent encore beaucoup de tems, de ſorte que les conjurés étoient bien aiſes d'un côté, d'avoir affaire à un homme chargé de vin; mais, d'autre part, ils craignoient qu'il ne fût à table juſqu'au jour, parce que d'autres devoient les relever le matin, & leur tour ne revenant que ſept jours après, ils ne pouvoient pas ſe promettre que la fidélité de tous durât juſqu'à ce tems-là.

Mais, comme le jour appro-

(a) Plut Tom. I. p. 696. Q. Curt. L. VIII. c. 6. & ſeq. Roll. Hiſt. Anc. T. III. pag. 735.

choit, le feſtin finit, & les conjurés ſuivirent le Roi, ravis d'avoir en main l'occaſion d'exécuter leur deſſein, quand une femme troublée de ſon eſprit, comme on croyoit, & qui avoit accoûtumé de fréquenter la cour, parce qu'elle ſe mêloit de prédire l'avenir, vint au devant de lui, & ſe mit au travers de la porte pour l'empêcher de ſortir, & lui cria toute tranſportée, qu'il s'allât remettre à table. Il lui répondit en ſouriant, qu'il faiſoit bon de ſuivre le conſeil des Dieux; & ayant fait rappeller la compagnie, il recommença la débauche qui dura juſques vers huit heures du matin.

La garde étoit déjà changée, & toutefois les conjurés étoient toujours-là, quoiqu'ils ne fuſſent plus en faction, tant les hommes ont de peine à perdre l'eſpérance des choſes qu'ils déſirent ardemment. Le Roi, les careſſant plus qu'à l'ordinaire, leur dit qu'ils allaſſent ſe repoſer, puiſqu'ils avoient veillé toute la nuit, & leur fit donner à chacun cinquante ſeſterces, louant leur zele de ce qu'après avoir été relevés par leurs compagnons, ils n'avoient pas laiſſé de demeurer. Une ſi belle occaſion perdue, chacun ſe retira chez ſoi, en attendant la nuit qu'ils devoient rentrer en garde.

Mais, pendant cet intervalle, le complot fut découvert, & les conjurés arrêtés. Un jour, le Roi les fit tous comparoître, & auſſi-tôt ils confeſſerent leur crime. Comme chacun crioit contre eux, le Roi leur demanda ce qu'il leur avoit fait pour conſpirer ſa mort; tous les autres ne diſant mot, tant ils étoient étonnés, Hermolaüs prit la parole. » Puiſque vous » le demandez, dit-il, comme ſi » vous ne le ſçaviez pas, nous » avions réſolu de vous tuer » parce que vous nous traitez » non pas en perſonnes libres, » mais en eſclaves. « A ces mots, Sopolis ſon pere ſe leva le premier, & l'appellant meurtrier de ſon Roi & de ſon pere, il lui mit la main ſur la bouche, diſant qu'il ne falloit pas laiſſer parler davantage cet inſenſé, que l'horreur de ſon crime & la crainte du ſupplice avoient rendu furieux. Mais, le Roi le faiſant retirer, commanda à Hermolaüs de dire hardiment tout ce qu'il avoit appris de ſon maître Calliſthene.

» Je me ſervirai donc, re» prit auſſi-rôt Hermolaüs, » de la grace, que vous me » faites, & je dirai ce que j'ai » appris à nos dépens, & par » notre propre expérience. » Combien nous reſte-t-il dé» ſormais de Macédoniens qui » aient pu échapper votre » cruauté? Qui n'en a point » ſenti les effets? Je ne parle » point des perſonnes vulgai» res; mais, Attale, Philotas, » Parménion, Lynceſte, & Cli» tus ſeroient aujourd'hui pleins

» de vie, s'ils n'avoient eu affaire qu'aux ennemis; vous » les verriez encore dans la » mêlée vous couvrir de leurs » boucliers, combattre pour » votre gloire, & vous gagner » des batailles par leurs bleſ- » ſures. Auſſi en ont-ils eu une » belle récompenſe; l'un a » ſouillé votre table de ſon » ſang, l'autre n'en a pas été » quitte pour une ſimple mort. » Vos Généraux d'armée ont » été mis à la torture; ils ont » ſervi de ſpectacle aux Perſes » qu'ils avoient vaincus, & » Parménion qui avoit tué Atta- » le par votre commandement, » a été maſſacré lui-même ſans » aucune forme de procès; car, » vous vous ſervez tour-à- » tour des mains de ces miſéra- » bles, pour aſſouvir votre » cruauté; & ceux qui ont été » les miniſtres de vos meur- » tres, ſont mis à mort par » d'autres qui n'en doivent pas » moins attendre. «

Alors, il s'éleva un grand bruit dans l'aſſemblée contre Hermolaüs, & ſon pere même lui alloit paſſer l'épée au travers du corps, s'il n'avoit été arrêté par le Roi, qui commanda au fils de pourſuivre, & pria la compagnie de ſe donner patience, & d'écouter ce malheureux, qui ne faiſoit que combler la meſure de ſes crimes; le Roi l'ayant obtenu avec bien de la peine: » O quel excès » de bonté, reprit Hermolaüs, » de laiſſer parler des enfans » qui ne font que bégayer, » pendant que Calliſthène en » priſon a la langue liée, par- » ce qu'il n'y a que lui qui » ſçache parler. Car, pourquoi » ne le faire pas venir, puiſque » ceux mêmes qui ont tout » confeſſé ſont ouïs? C'eſt que » vous appréhendez le libre » diſcours d'un homme de bien, » & que vous ne ſçauriez mê- » me en ſupporter le regard. » Car, du reſte, il eſt certain » qu'il eſt innocent. Ceux qui » ont fait cette glorieuſe entre- » priſe avec moi ſont tous ici, » pas un ne ſçauroit dire que » Calliſthène y ait part, & » toutefois il y a long-tems » qu'il eſt deſtiné à la mort par » le plus juſte & le plus modé- » ré de tous les Rois. Voilà le » fruit des ſervices des Macé- » doniens, dont vous prodi- » guez le ſang comme ſuperflu, » & qui ne vaut pas qu'on l'é- » pargne.

» Vous faites marcher à vo- » tre ſuite trente mille mulets » chargés d'or du butin des en- » nemis, & vos ſoldats pour » toute récompenſe ne rempor- » tent chez eux que des bleſ- » ſures. Nous avons pourtant » ſupporté toutes ces choſes, » juſqu'à ce que vous nous » ayez livrés aux barbares, & » que par une pratique ſans » exemple, vous ayez aſſujetti » les victorieux au joug des » vaincus. Rien ne vous plaît » comme l'habit & les coûtu- » mes des Perſes, & vous n'a- » vez rien tant en averſion que » les mœurs de votre païs.

» C'eſt donc le roi de Perſe ; » & non pas le roi de Macédoine que nous avons voulu » tuer ; & c'eſt par droit de » guerre que nous vous pourſuivons comme un déſerteur » & un révolté. Vous avez » voulu obliger les Macédoniens de fléchir le genou » devant vous, & de vous » adorer comme un Dieu. » Vous déſavouez Philippe pour votre pere, & » s'il y avoit quelque autre » Dieu plus grand que Jupiter, » vous déſavoueriez Jupiter » même.

» Après cela, trouvez-vous » étrange ſi des hommes nés » libres ne peuvent pas ſouffrir votre orgueil ? Et que » pouvons-nous attendre de » vous, nous ayant réduits à ce » point, ou de mourir innocens, ou ce qui eſt pire que » la mort, de vivre dans la » ſervitude? Que ſi jamais vous » pouvez devenir plus ſage, » vous me ſerez extrêmement » obligé, car enfin je ſuis le premier qui vous ait appris combien votre inſolence & vos » cruautés ſont odieuſes aux » gens de cœur. Au reſte, » épargnez nos parens, » épargnez nos peres, & leur » vieilleſſe malheureuſe; il n'eſt » point beſoin d'autres tourmens, notre infortune ne leur » eſt qu'un ſupplice trop rigoureux. Pour nous, faites-» nous promptement mourir, » afin que nous trouvions dans » notre mort, ce que nous » cherchions dans la vôtre. « Voilà ce que dit Hermolaüs, à quoi le Roi répondit par un long diſcours. Après cela il congédia l'aſſemblée, & fit mettre les criminels entre les mains de leurs compagnons, qui pour ſe montrer fideles au Roi, les firent mourir après les avoir cruellement tourmentés.

HERMOLAUS, *Hermolaus*, Ἑρμόλαος, (*a*) dont parle Lucien, dans un de ſes dialogues des morts. Cnémon, l'un des interlocuteurs de ce Dialogue, ſe plaint de ce qu'ayant tendu un piege à cet Hermolaüs, il a été pris lui-même au piege. « Je cajolois, dit-il, » Hermolaüs pour avoir ſa » ſucceſſion ; & pour l'engager, je lui montrai mon teſtament, où je le faiſois mon » héritier, afin de l'obliger » d'en faire autant. Mais, par » malheur je ſuis mort le premier, quoiqu'il eût déjà un » pied dans la foſſe, & il jouit » maintenant de tout mon bien, » ayant fait comme ces poiſſons » qui dévorent la proie avec » l'hameçon. «

HERMOLAUS, *Hermolaus*, Ἑρμόλαος, (*b*) natif de Conſtantinople, grammairien, qui vivoit ſous l'empire de Juſtinien, dans le ſixième ſiecle. Il mit en abrégé le livre d'Étienne de Byzance *de Gentibus*, qu'il dédia à cet Empereur. On croit qu'il compoſa une hiſtoire de

(*a*) Lucian. T. I. p. 232, 233.

(*b*) Suid. T. I. p. 1044.

Conſtantinople; & quelques autres ouvrages.

HERMON, *Hermon*, Ἑρμών, (*a*) montagne de Paleſtine, aux confins de la tribu de Manaſſé.

Les Sidoniens lui donnoient le nom de Sarion; & les Amorrhéens, celui de Sanir. Saint Jérôme dit que cette montagne eſt au-deſſus de Panéade, & que pendant l'été, on en portoit de la neige à Tyr, pour boire frais. Le Chaldéen & l'interprête Samaritain lui donnent le nom de *Montagne de la neige*, parce qu'elle en eſt toujours chargée, à cauſe de ſa hauteur. Dans le Deutéronome, il eſt parlé de Sion, comme faiſant partie du mont Hermon. L'Écriture met le mont Hermon comme terminant le païs de delà le Jourdain au ſeptentrion, de même que le torrent d'Arnon au midi. Baal-Gad étoit ſituée dans la plaine du Liban, au pied du mont Hermon, & les Hévéens habitoient au pied de la même montagne, dans la terre de Maſpha, *depuis Baal-Hermon, juſqu'à l'entrée d'Emath*. Le mont Hermon appartenoit au roi Og, & étoit à l'extrêmité ſeptentrionale de ſes États, avant que les Iſraëlites en fiſſent la conquête.

L'Auteur du livre apocryphe d'Hénoch dit que les Anges, qu'il nomme *Egregori*, les veillans, étant épris de l'amour des femmes, s'aſſemblerent ſur le mont Hermon, du tems du patriarche Jared, & s'engagerent par ſerment, & par des anathêmes qu'ils prononcerent, de ne ſe ſéparer jamais, qu'ils n'euſſent exécuté leur réſolution, qui étoit de prendre des filles des hommes pour femmes. Les anathêmes auxquels ils ſe dévouerent, s'ils manquoient à leur parole, firent donner à cette montagne le nom d'Hermon, c'eſt-à-dire, *Anathême*.

Le Pſalmiſte dit que l'union des Prêtres eſt auſſi agréable, que l'eſt *la roſée du mont Hermon, qui deſcend ſur le mont de Sion*. Hermon eſt comme un nom général d'une montagne, qui a pluſieurs côteaux, dont l'un eſt appellé *Sion*, l'autre *Sanir* ou *Schirion*. Ainſi, la roſée du mont Hermon deſcend ſur le côteau de Sion, qui lui eſt joint, comme l'huile de ſenteur deſcend de la barbe d'Aaron ſur le collet de ſa tunique. Il eſt vrai que *Sion* ou *Zion* du Pſeaume 132, eſt écrit autrement que celui du Deutéronome; mais, comme ce ſont des lettres d'un même ſon & d'un même organe, on ne doit pas faire beaucoup de difficulté de les confondre.

Le même Pſalmiſte dit ailleurs: *Vous avez créé l'Aquilon & la mer; Thabor & Hermon feront retentir leur joie*. La ſituation

(*a*) Deuter. c. 3. v. 8, 9. c. 4. v. 48. Joſu. c. 11. v. 3, 17. c. 12. v. 5. c. 13. v. 11. Judic. c. 3. v. 3. Pſalm. 88. v. 13. Pſalm. 132. v. 3.

du Thabor eſt connue. Cette montagne eſt entre la mer méditerranée à l'occident, & la mer de Tibériade au couchant. Le mont Hermon eſt au nord de l'une & de l'autre. L'Hébreu porte : *Vous avez créé l'Aquilon & la droite*, c'eſt-à-dire, le nord & le midi ; *le Thabor* au midi, & *le mont Hermon* au nord, *feront retentir leur joie*. Les deux parties de ce verſet ſont comme ſynonymes, & s'expliquent l'une l'autre.

Le ſentiment commun des Chrétiens d'orient touchant l'origine des géans, dont il eſt parlé dans le premier chapitre de la Genèſe, eſt qu'Adam ayant fait connoître aux enfans de Seth les délices dont il jouiſſoit dans le paradis terreſtre, fit naître dans le cœur de quelques-uns le déſir d'y entrer ; dans ce deſſein ils ſe retirerent de la compagnie des autres, & choiſirent la montagne d'Hermon dans la Paleſtine pour leur demeure, & y vécurent chaſtement & dans la crainte de Dieu. Ces hommes, ainſi retirés de la compagnie des autres, furent appellés les enfans de Dieu, & donnerent par leur exemple l'idée & le modele de l'état monaſtique, qui fut depuis embraſſé avec tant de ferveur dans l'Orient. Mais, enfin, les enfans de Seth perdant l'eſpérance d'entrer en poſſeſſion du paradis, qu'ils conſidéroient comme l'héritage d'Adam, vinrent trouver les enfans de la race de Caïn leurs parens, & ennuyés du célibat, prirent leurs filles en mariages, & engendrerent les géans.

HERMON, *ou* HERMONIIM, *Hermon, Hermoniim*, (*a*) autre montagne de Paleſtine, ſituée en deçà du Jourdain, dans la tribu d'Iſſachar, au midi du mont Thabor. Pluſieurs croyent qu'il en eſt parlé dans cet endroit des Pſeaumes : *Je me ſouviendrai de vous dans le païs du Jourdain, à Hermon, à la petite montagne* ; comme ſi ce mont Hermon de deçà le Jourdain, étoit appellé petite montagne, pour le diſtinguer du grand Hermon, qui étoit au delà de ce fleuve. Mais, d'autres croyent qu'il n'eſt fait mention du petit Hermon en aucun endroit de l'Écriture, & que cette montagne qui étoit connue ſous ce nom du tems de Saint Jérôme, dans la tribu d'Iſſachar, au midi du grand champ, n'a été nommée Hermon que dans les derniers tems.

D'autres expliquent de cette montagne d'Hermon de deçà le Jourdain, ce qui eſt dit dans un autre Pſeaume ; *Comme la roſée du mont Hermon qui deſcend ſur le mont Sion*. Maundrel dit que la roſée en cet endroit eſt auſſi abondante qu'une groſſe pluie. Mais, cela ne perſuade

(*a*) Pſalm. 41. v. 7. Pſalm. 132. v. 3.

pas que le Pſalmiſte parle du mont Hermon de deçà le Jourdain, puiſque le mont Sion n'a aucune liaiſon avec lui; au lieu que nous trouvons un des côteaux du grand Hermon, nommé *Sion*.

HERMON, *Hermon*, (*a*) Ἕρμων, fut pere d'Hermocrate, capitaine des Syracuſains.

HERMON, *Hermon*, (*b*) Ἕρμων, Mégaréen, pilote d'un vaiſſeau que montoit Callicratidas.

HERMON, *Hermon*, (*c*) Ἕρμων, Athénien, qui étoit capitaine du Guet au port de Munychie. Un de ſes ſoldats bleſſa un jour d'un coup d'épée Phrynichus, qui avoit trahi ſa patrie; & ce traître mourut de ſa bleſſure. Les Athéniens décernerent une couronne à Hermon, parce qu'ils crurent que ce coup avoit été fait par ſes ordres.

HERMON, *Hermon*, (*d*) Ἕρμων, pilote, dont il eſt parlé dans une harangue de Démoſthène.

HERMON, *Hermon*, (*e*) Ἕρμων, Épicurien, que les Stoïciens regardoient de travers, comme ſi ç'eût été un ſacrilege ou un parricide. C'eſt un des philoſophes que Lucien introduit dans ſon Banquet. Le Stoïcien Zénothémis & Hermon prirent leur place, après avoir conteſté quelque tems à qui paſſeroit le premier, parce qu'Hermon étoit prêtre de Caſtor & de Pollux, & des meilleures maiſons de la ville. Mais, le Stoïcien dit tout réſolument qu'il s'en iroit, ſi l'on faiſoit aſſeoir un Épicurien devant lui; & comme l'autre lui eut allégué ſa qualité, il dit qu'il ne faiſoit point de cas d'un prêtre Épicurien; de ſorte qu'Hermon fut contraint de lui céder.

HERMONIDE, *Hermonide*, fameuſe magicienne, dont il eſt parlé dans Lucain.

HERMONTHIS, *Hermonthis*, (*f*) en Grec Ἑρμωνθὶς, ſelon Ptolémée, Ἑρμωνθὶς, ſelon Étienne de Byzance, & Ἑρμουθὶς, ſelon Strabon, ville d'Égypte, étoit ſituée dans la Thébaïde, ſur la rive occidentale du Nil, à quinze milles au-deſſus de la ville de Thebes. On adoroit en cette ville, ſuivant Strabon, Apollon & Jupiter, & l'on y nourriſſoit un bœuf ſacré. Ptolémée & Étienne de Byzance font mention de cette ville; elle étoit la capitale d'un nome, *Hermonthites nomos* dont Pline & Ptolémée ont parlé.

Après la diviſion de la Thébaïde en deux provinces, Hermonthis fut compriſe dans la Thébaïde ſeconde ou ſupérieure; ſuivant la Notice des pro-

(*a*) Plut. T. I. p. 503.
(*b*) Xenoph. pag. 447.
(*c*) Plut. T. I. p. 205.
(*d*) Demoſt. Orat. in Ariſtocr. p. 752.
(*e*) Lucian. T. II. pag. 847.
(*f*) Ptolem. L. IV. c. 5. Strab. pag. 816, 817. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. I. pag. 258. T. XXVIII. pag. 536, 537.

vinces, cette ville étoit le quartier de la seconde légion Valentinienne. Elle avoit un évêque ; Calès fut établi évêque d'Hermonthis par Melèce après le Concile de Nicée ; Plénès étoit évêque de la même ville, du tems de Saint Athanase. La ville prit le nom d'*Arment* dans le moyen âge ; Basile & Panor étoient évêques Jacobites d'Arment dans le onzième siecle.

Cette ville, selon les voyageurs modernes, est détruite ; voici l'état de ses ruines. La ville étoit bâtie sur un terrein élevé au milieu d'une belle plaine ; l'enceinte de ses murs pouvoit avoir trois ou quatre milles. On y voit les restes d'un petit temple d'une grande antiquité, que l'on croit avoir été le temple d'Apollon, à cause du grand nombre d'éperviers qui servoient d'ornement à la frise ; il ne reste plus d'entier que le temple intérieur, dont les côtés sont élevés de vingt-cinq pieds, & ornés d'Hiéroglyphes. On voit dans l'intérieur deux bœufs représentés en pierre, & un grand nombre de femmes qui tiennent des enfans entre leurs bras. A quelque distance de ce temple & près du Nil, on trouve les ruines d'un bâtiment magnifique, que Pocockes croit avoir été une église chrétienne ; les colomnes étoient de granites rouge & d'ordre Corinthien ; il donne [ planche XLIV ] le plan de ces deux temples.

Ortélius dit que le nom d'Hermonthis est corrompu en celui de Narmunthum dans la Notice de l'Empire. Si c'est de cette ville que la Notice a voulu parler, le nom n'est pas seulement corrompu ; mais, la ville y est horriblement déplacée, puisqu'elle y est mise, comme étant de l'Augustamnique, qui étoit bien loin delà.

HERMONTHITE [ le Nome ], *Hermonthites Nomos*, (a) Ἑρμωνθίτης νομὸς, contrée d'Égypte, au couchant du Nil. Elle avoit, selon Ptolémée, le Nome de Memnon au Nord ; celui de Thebes & le Nil au levant, les Dodécaschœnes au midi, & les montagnes de la Libye au couchant. Ses villes étoient Hermonthis capitale, Latopolis, la grande ville d'Apollon, ensuite un village situé dans les terres, sçavoir Phthontis, & enfin l'isle d'Eléphantine.

Quelques Antiquaires ont publié des médailles de ce Nome ; M. vaillant n'en rapporte aucune. M. Pellerin avoit dans son cabinet un petit bronze d'Adrien, sur lequel on voyoit d'un côté la tête du Prince, couronnée de laurier, avec la légende AYT. KAI. TPAI. AΔPIA. CEB. *L'empereur César Trajan Adrien Auguste* ; de l'autre, une figure tenant de la

(a) Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. T. I. p. 253. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXVIII. pag. 536.

droite la haſte, & de la gauche un lion, avec l'inſcription, ΕΡΜΩΝΘ. L. ΙΑ. Le Nome d'Hermonthis, l'année onzième. Les Égyptiens adoroient le Soleil ſous le nom d'Oſiris; & le lion, ſelon Élien, étoit conſacré au ſoleil; peut-être auſſi que la ville d'Hermonthis rendoit un culte particulier à cet animal, qui étoit adoré dans pluſieurs villes d'Égypte.

HERMONTHITE, *Hermonthites*, (*a*) un des ſurnoms attribués à Jupiter.

HERMOPAN, *Hermopan*, divinité compoſée de Mercure & de Pan. Il en eſt fait mention dans Triſtan.

HERMOPOLIS, *Hermopolis*, Ἑρμόπολις, (*b*) ville d'Égypte, dans le Delta, dans une iſle formée par le fleuve de Thermuthis, c'eſt-à-dire, par le bras du Nil, qui paſſant à Thermuthis, qui lui donnoit ce nom, prenoit enſuite celui de la ville de Sébennytus, qu'il portoit juſqu'à ſon embouchûre nommée *Oſtium Sebennyticum*.

HERMOPOLIS [la Petite], *Hermopolis Parva*, (*c*) ville d'Égypte, hors du Delta, dans le Nome d'Alexandrie, au couchant du bras occidental du Nil. Ptolémée la fait métropole du Nome Alexandrin. Elle étoit épiſcopale, comme il paroît par les Notices Eccléſiaſtiques. Eſaïas, ſon Évêque, ſouſcrivit au ſecond Synode d'Epheſe, l'an 449.

HERMOPOLIS, [la Grande], *Hermopolis Magna*, (*d*) ville d'Egypte, dans l'Heptanome, & plus particulièrement dans le nome, qui en prenoit le nom d'*Hermopolites Nomos*, au couchant & à quelque diſtance du Nil, ſelon Ptolémée. Cette ville eſt nommée par Pline, *Mercurii Oppidum*. Les Notices la mettent entre les villes épiſcopales de la Thébaïde. Ammien Marcellin la place auſſi entre les plus célebres villes de la Thébaïde avec Coptos & Antinou. On a des médailles de cette ville, frappées du tems d'Adrien, avec l'effigie de Mercure ou d'Oſiris, & avec cette légende ΕΡΜΟ, pour *Hermopolitarum*.

Toutes ces villes prenoient leur nom de Mercure. Les deux dernières ont exiſté; mais, je ne ſçais ſi la première que Cellarius fonde ſur quelques mots de Strabon, où ce Géographe s'explique peu, eſt bien avérée. Ptolémée, qui a vécu longtems à Alexandrie, n'en dit rien; & ſon ſilence a de quoi ſurprendre à l'égard d'une ville qui en devoit être ſi peu éloignée. Mais, voici une autre difficulté; pas une de ces trois Hermopoles ne convient à une ancienne tradition rapportée par quelques écrivains eccléſiaſtiques. Ils diſent que Jeſus-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 53.
(*b*) Strab. pag. 802.
(*c*) Ptolem. L. IV. c. 5.
(*d*) Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. T. I. p. 257.

Christ se retira à Hermopolis ; lorsqu'il vint en Égypte avec Marie & Joseph, & qu'étant entré dans un temple d'Hermopolis, toutes les idoles tombèrent par terre & se brisèrent. D. Calmet combat cette tradition, en disant que le peu de tems que Jesus-Christ fut en Égypte, ne semble pas permettre qu'il ait poussé jusques dans la Thébaïde. Ce n'est pas là la difficulté, puisque cette Hermopolis de la haute Égypte n'étoit pas la seule ville de ce nom. On peut ajoûter que D. Calmet, à la vérité, ne met que cinq ou six jours, entre le massacre des Innocens & la mort d'Hérode, qui l'avoit ordonné ; mais, d'autres, comme Baronius, Sponde, &c. ont fait voir qu'Hérode n'est mort que la huitième année de Jesus-Christ, & par conséquent Jesus-Christ aura été sept ans en Égypte, au lieu de quelque mois que D. Calmet destine à ce voyage. L'Écriture dit simplement que Jesus-Christ fut mené en Égypte, & qu'après la mort d'Hérode il en fut rappellé ; elle ne dit point en quel endroit de l'Égypte Joseph & Marie s'arrêterent. Il y a tout lieu de croire qu'ils n'avancerent qu'autant qu'il falloit pour être en sûreté. D'ailleurs, la tradition paroît si peu certaine, qu'elle ne doit pas beaucoup embarrasser les critiques. Un Auteur moins timide que nous, créeroit une quatrième Hermopolis en Égypte, pour y placer cette tradition ; mais, nous avouons que nous n'en avons pas la hardiesse.

HERMOPOLIS, *Hermopolis*, Ἑρμόπολις, ville d'Asie, dans la Carmanie, selon Ammien Marcellin. MM. de Valois jugent que c'est la même que Ptolémée appelle Armusa, Ἅρμουζα πόλις.

HERMOPOLITE [ le Nome ], *Hermopolites Nomos*, (*a*) contrée d'Égypte, dans l'Heptanome, où elle tenoit le septième rang. Ce Nome étoit borné au nord par le Nome Cynopolyte, au levant par le Nil, au midi par le Nome Lycopolyte, & au couchant par les montagnes de la Libye. Il avoit pour métropole Hermopolis, surnommée la grande, de laquelle il prenoit son nom.

HERMOTIME, *Hermotimus*, Ἑρμότιμος, (*b*) natif de Clazomene, ville d'Ionie, dans l'Asie mineure.

On a débité que son ame se séparoit de son corps, qui demeuroit immobile pendant qu'elle erroit en différens lieux, où elle prédisoit les choses à venir, comme des pluies, des sécheresses, des tremblemens de terre, des pestes & autres malheurs de cette nature ; & qu'enfin elle revenoit prendre possession de son corps, après

(*a*) Ptolem. L. IV. c. 5.
(*b*) Lucian. Tom. II. pag. 532, 533. Myth. par M. l'Abbé Banier, T. VI. p. 162, 163.

un long intervalle de tems; que cela lui étant arrivé pluſieurs fois, ſa femme, malgré l'ordre qu'il lui avoit donné qu'on ne touchât point à ſon corps, en avertit ſes voiſins comme d'une merveille; & qu'ayant vu ce corps immobile & ſans vie, ils le brûlerent comme mort, ce qui empêcha l'ame d'y rentrer. Les habitans de Clazomene bâtirent un temple à Hermotime, où, à cauſe de cette trahiſon, il n'étoit pas permis aux femmes d'entrer.

HERMOTIME, *Hermotimus*, Ἑρμότιμος, (*a*) titre d'un dialogue de Lucien. C'eſt une piece dans laquelle l'Auteur ſe rit des promeſſes magnifiques des Philoſophes, & montre que toute leur félicité n'eſt qu'une chimere, & que perſonne n'y eſt parvenu. Hermotime & Lycinus ſont les interlocuteurs de cette pièce.

HERMOTIME, *Hermotimus*, Ἑρμότιμος, (*b*) fut pere d'Aſpaſie, l'une des concubines de Cyrus, le plus jeune des fils de Darius.

HERMOTUM, *Hermotum*, (*c*) ville de l'Aſie mineure, ſituée ſur le bord de la Propontide. On lit dans Arrien, qu'Alexandre partit d'Ilium, ſe rendit à Ariſſe, à Percore, à Lampſaque, & campa auprès du fleuve Practius, qui, tombant du mont Ida, ſe jette dans la mer entre l'Helleſpont & le Pont-Euxin; que delà il vint à Hermotum, ayant paſſé devant la ville de Colones.

HERMOTYBIES, *Hermotybies*, Ἑρμοτύβιες. *Voyez* Calaſiries.

HERMUNDULUS POPULUS. (*d*) Aulu-Gelle, citant Cincius au troiſième livre de ſon traité de la guerre, rapporte en quelle manière on la déclaroit anciennement, & tire de cet Auteur un formulaire des paroles que prononçoit le Héraut du peuple Romain, qui faiſoit la déclaration de guerre aux ennemis. Voici les paroles. *QUOD POPULUS HERMUNDULUS, HOMINESQUE POPULI HERMUNDULI ADVERSUS POPULUM ROMANUM BELLUM FECERE, DELIQUERUNTQUE. QUOD ET POPULUS ROMANUS CUM POPULO HERMUNDULO HOMINIBUSQUE HERMUNDULIS BELLUM JUSSIT. OB EAM REM EGO POPULUSQUE ROMANUS POPULO HERMUNDULO HOMINIBUSQUE HERMUNDULIS BELLUM INDICO FACIOQUE.* Comme ce paſſage n'eſt accompagné d'aucun éclairciſſement, on ne peut décider où étoit ce peuple. Ce nom, répété juſqu'à ſix fois, empêche d'y ſoupçonner un changement de l'*r* en *l*; ſans

(*a*) Luciani. T. I. p. 528. *& ſeq.*
(*b*) Plut. T. I. p. 165.
(*c*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 4.
(*d*) Aul. Gell. L. XVI. c. 4.

cela on ſeroit porté à croire que ce ſont les Hermundures de l'article qui ſuit.

HERMUNDURES, *Hermunduri*, (*a*) peuples Germains. Pline les range ſous les Herminones avec les Sueves, les Chattes & les Chéruſques. Tacite, au contraire, les range ſous les Sueves, & les étend juſqu'au Danube.

Cluvier a recueilli les paſſages des Anciens, touchant ce peuple, y a ajoûté ſes conjectures, & marque ainſi leurs bornes. Selon lui, les Hermundures étoient bornés au couchant par la Saala, rivière, juſqu'à Salefeld, delà par une ligne tirée juſqu'à la ſource du Radach; enſuite par le Radach & le Mein juſqu'à Bamberg; delà par les rivières de Rednitz & d'Aiſch; puis par une ligne imaginée depuis la ſource de cette rivière juſqu'à Kœnigſprun ou Kœnigsbron, & enfin par la rivière de Brentz, qui y a ſa ſource, & ſe perd dans le Danube. Ces bornes ſéparoient le païs des Hermundures de celui des *Alemanni*. Les bornes orientales étoient, ſelon le même Auteur, une ligne tirée depuis Ingolſtadt, juſqu'aux ſources du Mein, & elle les ſéparoit des Nariſques. Delà au levant d'hiver juſqu'à l'Elbe, ils avoient les hautes montagnes de la Bohême, qui les ſéparoient des Marcomans; enſuite au levant d'été, l'Elbe juſqu'au confluent de la Saala, les ſéparoit des Semnons. La borne méridionale étoit le Danube, depuis le confluent de la Brentz juſqu'à Ingolſtadt. Ainſi, leur païs comprenoit la principauté d'Anhalt, la partie du duché de Saxe, ſituée entre la Saala & l'Elbe, preſque toute la Miſnie, excepté la liſière qui eſt au delà de l'Elbe, tout le Voitland, partie du duché de Cobourg, partie de la Franconie ſur la gauche du Mein, un peu du haut Palatinat, & enfin une petite portion de la Suabe. Tel eſt, ſelon Cluvier, le païs que les Hermundures habitoient.

Voici ce que Tacite nous apprend de cette nation: » Les » plus proches du Danube ſont, » dit-il, les Hermundures, » nos fideles alliés. Auſſi les » diſtinguons-nous du reſte des » Germains, à qui nous ne permettrons de commercer que » ſur la frontière. Ce peuple a » le privilege excluſif d'entrer dans les terres de l'empire, & de venir trafiquer » dans la colonie floriſſante que » nous avons en Rhétie. Ils » vont & viennent ſans eſcorte; » & tandis que nous ne montrons aux autres que nos légions & nos camps, nous ouvrons aux Hermundures nos » palais & nos maiſons de » plaiſance dont ils ne ſont » nullement tentés. L'Elbe » prend ſa ſource dans leur

(*b*) Plin. T. I. p. 222. Tacit. Annal. L. XIII. c. 57. De Germ. Morib. c. 41. 42. Crév. Hiſt. des Emp. Tome II. pag. 302, 303.

» pais ; c'eſt un fleuve célebre » que nous connoiſſions autrefois par nous-mêmes. » Aujourd'hui nous en entendons ſeulement parler. «

Sous l'Empire de Néron, vers l'an de Jeſus-Chriſt 63, il ſe livra un grand combat entre les Hermundures & les Chattes, au ſujet d'un fleuve dont les eaux avoient la propriété de produire le ſel. Outre l'uſage où ils étoient de décider toutes leurs conteſtations par la voie des armes, la religion entroit encore dans celle dont nous parlons ; car, ils ſe perſuadoient que cet endroit étoit voiſin du ciel, & que les Dieux en entendoient les prieres des mortels plus diſtinctement que de tout autre ; que pour cette raiſon, par une faveur toute particulière, ils avoient accordé à ce fleuve & aux forêts qui en étoient voiſines, le don de former le ſel, non comme ailleurs par le moyen des eaux de la mer, congelées & endurcies, mais par le concours de deux élémens contraires, en verſant celles de ce fleuve ſur une pile de bois allumée. Cette guerre fut auſſi funeſte aux Chattes que favorable aux Hermundures ; car, ſuivant la coûtume où étoient ces peuples de dévouer les troupes de leurs ennemis à Mars & à Mercure, les derniers étant vainqueurs égorgerent en conſéquence de ce vœu, les vaincus avec leurs chevaux, & brûlerent toutes leurs dépouilles en l'honneur de ces divinités ; enſorte que leurs imprécations retomboient toujours ſur l'une des deux armées.

HERMUPOLIS, *Voyez* Hermopolis.

HERMUS, *Hermus*, (*a*) Ἕρμος, fleuve de l'Aſie mineure, avoit ſa ſource dans la Phrygie, près d'Eucarpia ; d'où coulant vers le couchant méridional, il recevoit le Hyllus, autrement nommé *Phrygius Fluvius*, aſſez près de Philadelphie, enſuite le Cryon, puis traverſant le mont Draco, il recevoit le Pactole qui venoit de Sardis, arroſoit les murs de Magnéſie du mont Sipyle, & ſe jettoit dans la mer, entre Herméſia & Leuces. Selon Martianus Capella, l'Hermus ſéparoit la Phrygie de la Carie.

Pline, parlant de ce même fleuve, dit : » Au delà de » Smyrne, l'Hermus forme des » plaines auxquelles il donne » ſon nom. [ Ces plaines ſont » l'*Hermi Campus*, dans l'Éolide, ſelon Étienne de Byzance. ] Il a ſa ſource, pourſuit » Pline, auprès de Dorylée, » ville de Phrygie, & reçoit » pluſieurs rivières, entre autres le Phryx, ou le Phry-

(*a*) Strab. pag. 554, 582, 586. & *ſeq.* Plin. Tom. I. pag. 280. Ptolem. L. V, c. 2. Pomp. Mel. pag. 79, 80. Virg. Georg. L. II. v. 137. Solin. p. 272. Herod. L. I. c. 80. L. V. c. 101. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 6.

» gius, qui donne ſon nom aux » habitans du païs & le ſépare » de la Carie ; l'Hyllus & le » Cryon qui ſe ſont déjà groſ- » ſis des rivières de Phrygie, » de Myſie & de Lydie. » On voit qu'il diſtingue le Phryx de l'Hyllus, que Strabon confond. Il eſt étonnant qu'il n'ait point parlé du Pactole. L'Hermus étoit éloigné de Sardes d'environ vingt ſtades.

Hérodote fait auſſi mention de ce fleuve. » Ils prirent, dit- » il, pour champ de bataille » cette grande & large campa- » gne qui eſt devant la ville de » Sardis, & qui eſt entrecou- » pée de quelques rivières, & » entre autres de l'Hellus, ou » plutôt Hyllus, dont les » eaux ſe vont décharger dans » la plus grande de toutes, » appellée Hermus, qui deſ- » cendant du mont Hirus, con- » ſacré à Rhéa, la mere des » Dieux, va tomber dans la » mer auprès de la ville de » Phocie. »

Alexandre s'étant campé ſur les bords de ce fleuve, envoya delà Amyntas pour recevoir une fortereſſe ſituée ſur une montagne dont l'accès étoit de tous côtés difficile, & qui pouvoit tenir aiſément contre les plus grandes forces, quand elle n'eût pas été fortifiée comme elle étoit d'une bonne muraille & de trois remparts. Ainſi, ſe réjouiſſant de ſa bonne fortune qui lui avoit ôté l'obſtacle qu'il appréhendoit d'un long ſiege, parmi les grandes choſes qu'il ſe propoſoit, il réſolut de bâtir un temple en cet endroit à Jupiter Olympien ; & comme il regardoit de tous côtés, afin de choiſir un lieu propre pour cet édifice, il ſe leva une tempête qui remplit de pluie une partie de la fortereſſe, où étoit autrefois un palais des rois de Lydie ; de ſorte que s'étant perſuadé que les Dieux avoient eux-mêmes marqué la place de ce temple, il voulut qu'il fût bâti en ce lieu.

L'Auteur de la vie d'Homère, attribuée à Hérodote, dit : » Les habitans de Cumes ou » Cymes bâtiſſoient alors dans » le fond du golfe Herméen, » τῦ Ἑρμείου κόλπου, une ville » à laquelle Théſée donna le » nom de *Smyrne*, qui étoit » celui de ſa femme, dont il » vouloit perpétuer la mé- » moire. « On voit par ce paſſage, que le golfe de Smyrne, qui a pris le nom de la ville que l'on y bâtiſſoit alors, portoit le nom de ce fleuve qui s'y perd, & s'appelloit *Hermæus Sinus*.

L'Antiquité a cru que l'Hermus rouloit de l'or avec ſon ſable, comme le Pactole. Le nom moderne de ce fleuve eſt Sarabat dans la Turquie d'Aſie.

Pauſanias met un fleuve du même nom dans l'Achaïe. Étienne de Byzance met auſſi un bourg de ce nom dans l'Attique, dans la tribu Acamantide. Il étoit entre Athènes & Eleuſis.

HERMUS, *Hermus*, Ἑρμὸς, (*a*) d'une des meilleures maiſons d'Athènes, fut un des premiers Gouverneurs de la ville de Pythopolis ; c'eſt-pourquoi, encore du tems de Plutarque, les habitans appelloient leur ville, le domicile d'Hermès, tranſportant ainſi, par une prononciation vicieuſe, au dieu Mercure, l'honneur qui étoit dû à ce Héros. Cela ne peut être entendu que par ceux qui ſçavent le Grec. Dans cette langue Ἕρμου οἰκία, l'accent aigu ſur la première ſyllabe, ſignifie la maiſon d'Hermus ; & Ἑρμοῦ οἰκία, l'accent circonflexe ſur la dernière, ſignifie la maiſon d'Hermès, c'eſt-à-dire, de Mercure. Voilà comme un accent changé tranſporte au Dieu l'honneur qu'on avoit fait au Héros.

HERNICIENS, *Hernici*. *Voyez* Herniques.

HERNIQUES, *Hernici*, (*b*) Ἕρνικοι, peuples d'Italie, que M. d'Anville, dans ſes Cartes, place entre les Eques, les Latins, les Volſques & les Samnites. Ils avoient les Eques au nord, les Latins à l'occident, les Volſques au midi, & les Samnites à l'orient.

Ces peuples ne nous ſont guere connus que par les guerres qu'ils eurent contre les Romains. L'an de Rome 259, ils s'étoient joints aux Volſques, & avoient fait des courſes ſur les terres de la République. Les Romains leur envoyerent une ambaſſade quelques années après pour leur demander ſatisfaction ; & ne l'ayant point obtenue, ils leur déclarerent la guerre. Le conſul C. Aquillius, qui fut chargé de la conduite de cette guerre, la termina heureuſement. Les Herniques furent défaits, & on fit avec eux un traité, par lequel on leur donna la paix, mais on leur ôta les deux tiers de leurs terres.

Après avoir été conſtamment fideles aux Romains pendant près de cent ans, ils ſe ſoulevererent ves l'an de Rome 366 ; mais, ce ne fut que long-tems après que la guerre leur fut déclarée en forme. Le ſort chargea de cette expédition le conſul L. Génucius. Ce Général, étant parti avec plus de zele & de courage que de prudence & de précaution, pour aller chercher les Herniques tomba dans les embûches qu'ils lui avoient dreſſées. Ses légions qui ne s'y attendoient pas, furent miſes en déroute, & lui tué par des ſoldats qui ne le connoiſſoient pas. Dès que la nouvelle de ce malheur fut parvenue à Rome, on créa pour y remédier, un dicta-

(*a*) Plut. T. I. p. 12.

(*b*) Tit. Liv. L. II. c. 22, 40. L. III. c. 4. *& ſeq.* L. VI. c. 2, 6. *& ſeq.* L. VII. c. 6. *& ſeq.* L. IX. c. 42, 43. Dionyſ. Halicarn. L. VIII. c. 19. Virg. Æneid. L. VII. v. 684. Plin. T. I. p. 155. Strab. pag. 228, 231, 237, 238. Roll. Hiſt. Rom. Tom. I. pag. 245, 341. *& ſuiv.* T. II. p. 151. *& ſuiv.*

teur; & le choix tomba ſur Appius Claudius.

Mais, avant que ce nouveau Général eût eu le tems de marcher contre les ennemis, le lieutenant C. Sulpicius eut occaſion de rétablir en partie les affaires de la République. Car, les Herniques, dont la mort du Conſul avoit augmenté la confiance, s'étant avancés d'un air mépriſant juſques au camp des Romains, dans l'eſpérance de le forcer & de s'en rendre maîtres; les ſoldats déjà indignés par eux-mêmes, & animés par les exhortations de C. Sulpicius, firent une ſortie ſur eux, avec tant de chaleur, que l'ennemi, bien loin d'entrer dans leurs retranchemens, fut obligé de ſe retirer loin delà, plein de confuſion & de déſordre. Le Dictateur arrivant dans ces conjonctures, ſe vit par la réunion de toutes les légions, à la tête d'une armée plus forte de la moitié; & par les éloges qu'il donna à celles qui avoient ſi bien défendu leur camp, il releva le courage des anciens ſoldats, & inſpira aux nouveaux le déſir de les imiter. Les Herniques, de leur côté, pour conſerver la gloire qu'ils avoient acquiſe, levent de nouvelles troupes, n'ignorant pas que celles des Romains étoient augmentées du double. Ils font prendre les armes à tous ceux de la nation qui ſont en âge de les porter, & mettent ſur pied juſqu'à quarante-huit cohortes, compoſées de leur jeuneſſe la plus illuſtre & la mieux choiſie. Pour augmenter la confiance & le courage de ces braves guerriers, ils leur décernent le double de la paie ordinaire, & les exemptent de toutes les corvées auxquelles on a coûtume d'occuper le commun des ſoldats, afin qu'ils réſervent toute leur force & toute leur valeur pour le combat même, & qu'ils comprennent qu'ils s'y doivent diſtinguer par deſſus tous les autres. On les plaça même aux premiers rangs, afin que leur courage ſe fît remarquer plus aiſément.

Il y avoit entre les deux camps une plaine d'environ deux milles; ce fut dans cet eſpace que ſe donna la bataille. D'abord le combat fut ſoutenu de part & d'autre avec aſſez d'égalité, la cavalerie Romaine ayant inutilement tenté de rompre le corps de bataille des ennemis. Les cavaliers, voyant que leurs efforts & ceux de leurs chevaux ne produiſoient aucun effet, avec la permiſſion du Dictateur, mirent pied à terre, & en pouſſant de grands cris, volerent aux premiers rang, où ils recommencerent à combattre avec une ardeur toute nouvelle. Et ils auroient enfoncé les ennemis, ſi les cohortes choiſies des Herniques ne leur euſſent oppoſé une valeur & une force égales.

Ce fut alors qu'on vit aux priſes les plus braves des deux armées. Pluſieurs y perdirent la vie; mais, c'étoit

moins

moins par leur nombre que par leur mérite qu'une telle perte étoit eſtimée. Le reſte des ſoldats attentifs aux coups que ſe portoient ces illuſtres combattans, à qui il ſembloit qu'on avoit confié la fortune des deux peuples, ſans ſe mêler dans l'action, attendoient la victoire de la valeur d'autrui. Après beaucoup de ſang répandu, ſans qu'elle penchât d'aucun côté, les cavaliers Romains commencerent à ſe demander les uns aux autres, » ce » qu'ils attendoient encore; & » ſi, n'ayant pu vaincre leurs » ennemis ni à cheval ni à pied, » il leur reſtoit un troiſième » genre de combat à tenter? » Pourquoi avoient-ils couru » aux premiers rangs avec tant » de fierté, s'ils ne réuſſiſſoient » pas mieux que ceux dont ils » avoient pris la place? « Animés de ces reproches mutuels, ils pouſſent de grands cris, & chargent de nouveau leurs antagoniſtes; & d'abord ils les forcent de reculer, puis de lâcher pied d'une manière plus marquée, & enfin de tourner le dos tout-à-fait. Il ſeroit difficile de dire ce qui donna l'avantage aux Romains dans un combat ſi égal pour les forces & pour la valeur; ſi ce n'eſt que le courage des uns fut relevé, & celui des autres abattu par le ſouvenir des victoires perpétuelles du peuple Romain. Les Romains pourſuivirent les vaincus juſqu'à leur camp, qu'ils n'oſerent cependant attaquer, parce que le jour étoit trop avancé. Car, les mauvais préſages avoient retenu long-tems le Dictateur, & l'avoient empêché, juſqu'à midi, de donner le ſignal du combat. Le lendemain, les Herniques abandonnerent leur camp avec ceux de leurs bleſſés qui ne purent les ſuivre dans leur fuite. Et comme ils paſſoient près des murailles de Signia, les habitans de cette ville, qui s'apperçurent de leur déſordre, ſortirent ſur eux, les défirent une ſeconde fois, & les obligerent de ſe diſperſer dans les campagnes voiſines. Cette victoire coûta cher aux Romains; le quart de leurs ſoldats reſta ſur la place, & entre autres, un aſſez grand nombre de cavaliers; ce qui ne fut pas la perte la moins conſidérable. Cependant, les Herniques n'étoient pas encore ſoumis, & ils le furent quelque tems après par le conſul C. Plautius.

Environ cinquante ans après, on les vit ſecouer de nouveau le joug de l'obéiſſance, & ſe ranger avec d'autres peuples du côté des Samnites. Le proconſul Q. Fabius ayant vaincu l'armée confédérée, fit mettre à part tous ceux qui ſe dirent Herniques, & les envoya ſous bonne garde à Rome, afin que le Sénat décidât de leur ſort. Le Sénat, ayant examiné ſi c'étoit par ordre de leurs Magiſtrats, ou volontairement, qu'ils avoient ſervi les Samnites contre les Romains, les

diſtribua dans les villes du païs Latin pour y être gardés, & remit aux Conſuls de l'année ſuivante, Pub. Cornélius Arvina & Q. Marcius Trémulus, qui avoient déjà été créés, le ſoin d'examiner de nouveau cette affaire, & d'en faire leur rapport dans le Sénat. Les Herniques, indignés de ce traitement qu'on faiſoit à leurs citoyens, s'en plaignirent dans l'aſſemblée générale que tenoient ceux d'Anagnia auprès du Cirque, qu'ils appelloient maritime; & là, à l'exception de ceux d'Alatrine, de Férentinum & de Vérula, tous les autres Herniques déclarerent la guerre au peuple Romain.

On fit marcher contre cette ligue le conſul Q. Marcius Trémulus, qui l'eut bientôt diſſipée. Après que tout le païs eut été réduit, on rendit aux Alatrinates, aux Férentinates & aux Vérulanes, qui ſeuls de tous les Herniques n'avoient point pris les armes contre les Romains, leurs loix & leur liberté, [ils préférerent cet avantage à celui d'être faits citoyens Romains] avec la permiſſion de s'unir entre eux par des mariages; ce qu'on refuſa pendant long-tems à tous les autres Herniques. Pour ceux d'Anagnia & les autres, qui avoient déclaré la guerre aux Romains, on leur donna le droit de bourgeoiſie, mais ſans ſuffrage; on leur défendit de tenir des aſſemblées, ou de contracter entre eux des mariages; & à leurs Magiſtrats, de ſe mêler des affaires publiques, excepté de celles qui regardoient le ſervice des Dieux.

Entre les villes qui étoient dans le païs des Herniques, il n'y en a que quelques-unes dont la connoiſſance ſoit parvenue juſqu'à nous; ce ſont d'abord celles que nous venons de nommer d'après Tite-Live, Anagnia, Alatrine, Vérula & Férentinum, à quoi il faut ajoûter Affile, qui étoit ſituée dans les montagnes, Capitulum, Céréates, Sora & Vénafrum. Nous avons vu que les trois dernières de Tite-Live ne voulurent point avoir guerre contre les Romains, & c'eſt une preuve que celle d'Anagnia ſe trouvoit aſſez forte avec le reſte du païs, pour hazarder contre eux le ſort des armes, d'où il eſt naturel de conclure que les villes confédérées avec elle, étoient puiſſantes & nombreuſes, puiſqu'enſemble elles oſoient faire tête aux Romains, & même leur déclarer la guerre. Cependant, nous ignorons abſolument leurs noms. Il ne s'eſt conſervé que celui de la capitale qui les avoit miſes en mouvement, & ceux des trois villes qui ne voulurent point avoir part à cette guerre, & qui en furent récompenſées par les Romains. A l'égard de la cinquiéme, qui eſt Affile, c'eſt Holſténius qui la donne aux Herniques. Frontin avoit dit: *Affile oppidum lege ſempronia in Centuriis & in laciniis ager ejus*

*eſt aſſignatus.* Ce lieu eſt nommé Effide dans le Dialogue de St. Grégoire, où il traite de la vie de Saint Bénoît, dont il rapporte un miracle opéré en cet endroit.

Dans les premières années de l'hiſtoire Romaine, ce peuple eſt nommé comme faiſant un corps à part & diſtingué des Latins; mais, dans la ſuite, il ſe trouve confondu & ſe perd dans le Latium. Feſtus dit qu'il tiroit ſon nom *Hernici* des roches que les Marſes appelloient *Herna* en leur langue. Et Virgile ayant dit:

*Hernica ſaxa colunt quos dives Anagnia paſcit.*

Servius ajoûte cette remarque: » Dans la langue des Sabins les » rochers ſont appellés *Herna.* » Un certain chef puiſſant attira des Sabins hors de leur » demeure, & les engagea à » demeurer avec lui dans des » montagnes pleines de roches, » d'où vinrent ces noms *Hernica loca* & *populi Hernici.*

Le païs, qu'occupoient les Herniques, fait aujourd'hui partie de la campagne de Rome.

HÉRO, *Hero*, Ἡρὼ, (*a*) prêtreſſe de Vénus dans la ville de Seſte, aima paſſionnément un jeune homme, nommé Léandre, de la ville d'Abyde. Ces deux villes, ſituées dans le lieu le plus étroit de l'Helleſpont, vis-à-vis l'une de l'autre, ſur les deux rivages oppoſés, n'étoient ſéparées que par un eſpace de ſept à huit cens pas. Une fête qui attiroit à Seſte les perſonnes du voiſinage, donna occaſion à Léandre de voir Héro dans le temple où elle faiſoit ſes fonctions. Ils ſe virent, s'aimerent, & ſe donnerent de fréquens rendez-vous dans une tour qui donnoit ſur la mer, & où étoit l'appartement de la Prêtreſſe. Pour mieux cacher leur intrigue, Léandre à la faveur de la nuit, paſſoit, dit-on, le détroit à la nage; mais ce commerce ne dura pas long-tems. La mauvaiſe ſaiſon étant venue, Léandre périt dans les flots; & Héro ne pouvant ſurvivre à cette perte, ſe précipita du haut de ſa tour.

Voilà le précis de cette hiſtoire, que tant d'anciens Écrivains ont célébrée; les uns en la décrivant au long dans toutes ſes circonſtances, & les autres en la citant comme un évenement inconteſtable. Les Modernes ont embraſſé différens ſentimens. On en trouve qui ont fait une ſorte d'Apologie de cet évènement, tandis que d'autres ont entrepris d'en démontrer la fauſſeté. M. de la Nauze, qui s'eſt déclaré pour le premier ſentiment, a recueilli les différentes autorités, ſur leſquelles on peut l'appuyer.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 74. *& ſuiv.* pag. 240. *& ſuiv.*

ſent la ſuppoſition, il eſt à croire qu'on ne les gravoit ſur des médailles, que lorſqu'on les croyoit véritablement arrivés, & qu'on vouloit en éterniſer la mémoire. Si les Anciens en uſerent de la ſorte à l'égard de l'hiſtoire d'Héro & de Léandre, il faut donc qu'ils l'aient regardée comme véritable, fondés ſans doute ſur une tradition qu'il ne nous appartient pas de conteſter.

Il eſt vrai encore qu'on ne marque point du tout en quel tems cet évenement eſt arrivé; mais, eſt-il ſurprenant qu'un fait iſolé, qui n'a de rapport ni avec l'hiſtoire générale d'aucun peuple, ni avec l'hiſtoire particulière d'aucun Prince, ſoit venu juſqu'à nous ſans ſon époque particulière? Pour être croyable, c'eſt aſſez d'un côté qu'il ſoit appuyé ſur une tradition conſtante, & de l'autre qu'il ne ſorte point des bornes de la vraiſemblance. On peut donc conclure que l'hiſtoire d'Héro & de Léandre eſt revêtue de tous les caractères de vérité qu'on peut raiſonnablement exiger dans un ſimple évenement particulier.

Telles ſont les réflexions de M. de la Nauze, & les preuves qu'il allégue pour confirmer ſon opinion. Mais, ces preuves ont paru ſuſpectes à M. Mahudel. Ce Sçavant obſerve que la plûpart des fables ont en leur faveur de pareils préjugés, malgré leſquels elles ne perdent point le caractère de menſonge, dans leſprit de ceux qui en examinent attentivement l'origine.

Qui ne diroit par exemple, qu'il n'y ait eu une race & un peuple de Centaures, à en juger par la tradition Grecque, par la dénomination qu'ils ont donnée aux lieux qu'on ſuppoſe qu'ils habitoient dans la Theſſalie, par la préciſion de divers faits mis ſur leur compte par les Poëtes, & adoptés par des Hiſtoriens graves, tels que Xénophon, Pline, Élien, & confirmés par des repréſentations qui nous reſtent de ces monſtres, moitié hommes, moitié chevaux, dans des bas-reliefs & ſur les médailles de Pruſias, roi de Bithynie, ſur quelques-unes de Nicée, de Pergame & des Béotiens, & même de l'empereur Gallien. Prendra-t-on à la lettre l'hiſtoire d'Icare, parce qu'il y a une mer qu'on dit porter le nom de ce malheureux fils de Dédale en mémoire de la chûte qu'il y fit, lorſque ſes aîles fondues par le ſoleil, ceſſerent de le ſoutenir en l'air?

Ce qui ſeroit donc plus capable de donner quelque lueur de vérité à l'aventure de Léandre & d'Héro, ce ſeroit la poſſibilité à un homme fort & robuſte, de renouveller de nos jours l'expérience du trajet réitéré du courant de l'Helleſpont à la nage, dans l'eſpace de deux ou trois heures; car, les nuits d'été ne donnoient guere plus de tems à Léandre pour ſe pouvoir dérober aux

yeux des hommes. Il n'y auroit point d'argument plus fort pour prouver qu'un Grec auroit pu l'entreprendre du tems d'Héro.; mais, pour décider ſi ce trajet ſeroit poſſible dans toutes ſes circonſtances, il faut convenir de la ſituation des lieux & de l'étendue de mer qu'il y avoit à traverſer pour parvenir du port d'Abyde ou de la tour qui en étoit fort près, à celle de Seſte, qui étoit à l'autre bord.

Strabon eſt le Géographe le plus propre à nous inſtruire de la véritable ſituation de ces deux places, & des diſtances qui étoient de l'une à l'autre. La deſcription qu'il en a faite eſt ici néceſſaire preſqu'en ſon entier, pour en tirer les conſéquences qui font naître les doutes de M. Mahudel.

» Abyde, dit Strabon, eſt » ſur une éminence qui domi- » ne l'embouchure de la Pro- » pontide; & la partie du dé- » troit, ſur le côté duquel elle » eſt ſituée, n'a que ſept ſtades » de largeur; c'eſt l'endroit » que Xerxès choiſit pour y » jetter un pont de navires, » parce que c'eſt le lieu par » lequel il ſemble que l'Aſie ſe » ſoit ſéparée de l'Europe. Les » ports d'Abyde & de Seſte » ſont éloignés l'un de l'autre » d'environ trente ſtades..... » Ceux qui veulent paſſer » d'Abyde à Seſte, côtoyent » d'abord le rivage oppoſé à » Seſte, l'eſpace de cent neuf » ſtades, en tirant juſqu'à une » certaine tour qui eſt vis-à-vis » Seſte, & lorſqu'ils ſont par- » venus à cet endroit, ils tra- » verſent obliquement le canal » pour éviter la force du cou- » rant de l'eau. «

* Les conſéquences que M. Mahudel tire de cette deſcription traduite à la lettre, ſont :

1.° Que quoique les anciens Auteurs parlent d'Abyde & de Seſte, comme de deux villes ſituées vis-à-vis l'une de l'autre; il n'eſt pas vrai qu'elles fuſſent ſi directement oppoſées, qu'on eût pu tirer de celle-ci à celle-là, ni des tours qui leur étoient voiſines, une ligne droite qui n'eût décrit qu'un eſpace de ſept ſtades, & qu'au contraire la ligne à tirer d'un de ces lieux à l'autre, n'ayant pu être que diagonale, elle auroit décrit une diſtance de trente ſtades; ce qui, au lieu de huit cens ſoixante-quinze pas géométriques, auxquels ſe réduiſent les ſept ſtades, en auroit produit trois mille ſept cens cinquante, en prenant même [ ſi l'on eût pu ] ſa route ſuivant cette dernière direction pour le trajet d'un de ces lieux à l'autre.

2.° Qu'il falloit que ce trajet, quoique court, ne laiſſât pas d'être très-difficile pour les bâtimens mêmes, à cauſe des courans qui ſe trouvent dans le canal, & des vents contraires qui y règnent preſque toujours, puiſque c'eſt préciſément l'endroit où Hérodote marque que périt la flotte de Xerxès; que

l'ancien Géographe avertit des précautions que devoient prendre les paſſagers pour gagner l'autre bord ; & que ces précautions, qui conſiſtoient principalement à louvoyer quelque tems avant que de tenter le trajet, allongeoient encore de beaucoup le chemin.

3.° Que quand le nageur d'Abyde auroit choiſi, pour arriver au pied de la tour de Seſte, l'endroit du bord directement oppoſé, qui n'eût décrit qu'une ligne de ſept ſtades, les difficultés que Strabon marque pour le paſſage des bâtimens, ayant été les mêmes au moins pour le nageur que pour les bâtimens, & celui-ci n'ayant pu traverſer le canal ſans prendre les mêmes précautions que les pilotes ; au lieu de ne parcourir qu'une route de huit cens ſoixante-quinze pas, il auroit été obligé d'en parcourir une au moins du double, qui eût produit plus de trois quarts de lieue ; enſorte qu'en doublant encore cette diſtance pour ſon retour ſubit, ſon trajet auroit été de plus d'une lieue & demie.

Les lieux ne ſont point changés, les mêmes courans, les mêmes vents & les mêmes périls ſont encore remarquables aux voyageurs ; & ceux qui en parlent ont peine à ſe perſuader qu'un homme fût capable de cet effort. M. de Tournefort, à la vue de ces difficultés & de cet eſpace de mer, doute que quelque paſſionné que ſoit un amant, il ſoit aſſez hardi pour s'y expoſer. Il paroît même que quand Léandre l'eût fait dans une nacelle dont il auroit été le ſeul conducteur, le danger n'auroit pas été moindre, ni ſon mérite moins grand auprès de ſa maîtreſſe. M. Mahudel eſt d'autant plus diſpoſé à le croire ainſi, que ce n'eſt pas le premier menſonge de la Grèce, qui étoit reconnue pour menteuſe, même en fait d'Hiſtoire.

HÉRO, *Hero*, Ἥρω ; (*a*) niece d'Ariſtote, fut mere de Calliſtène.

HÉRODAS, *Herodas*, (*b*) Ἡρώδας, Syracuſain, qui alla informer les Lacédémoniens des préparatifs de guerre, que les Perſes faiſoient contre la Grece.

HÉRODE, *Herodes*, (*c*) Ἡρώδης, dont parle Plutarque, dans la vie de Cicéron. C'eſt à l'occaſion de lettres, qu'il dit avoir été écrites par Cicéron à cet Hérode. C'eſt vraiſemblablement le même qui ſuit.

HÉRODE, *Herodes*, (*d*) Ἡρώδης, ſurnommé le Grand,

(*a*) Plut. T. I. pag. 696.
(*b*) Xenoph. p. 495.
(*c*) Plut. T. I. p. 873.
(*d*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 479, 483. *& ſeq.* Plut. Tom. I. pag. 949. Roll. Hiſt. Anc. T. V. p. 265. *& ſuiv.* Crév. Hiſt. Rom. Tom VIII. pag. 324. *& ſuiv.* Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 15, 75, 102, 168, 169, 182. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Let.

fils d'Antipater & de Cypros, naquit à Aſcalon, ville d'Idumée, l'an 71 ou 72 avant Jeſus-Chriſt. Il eut pour frere Phaſaël, Joſeph & Phéroras, & pour ſœur, Salomé. Il épouſa pluſieurs femmes; 1.° Doris, dont il eut Antipater; 2.° Mariamne, fille d'Alexandre, fils d'Ariſtobule, de la race des Aſmonéens, dont il eut Alexandre, Ariſtobule, Hérode, Salampſo & Cypros; 3.° Mariamne, fille du grand-prêtre Simon, dont il eut Hérode, mari d'Hérodiade; 4.° Malthacé, dont il eut Archélaüs, Philippe & Olympias; 5.° Cléopâtre, dont il eut Herode Antipas & Philippe; 6.° Pallas dont il eut Phaſaël; 7.° Phædra, dont il eut Roxane; 8.° Elpide, dont il eut Salomé, qui épouſa un des fils de Phéroras. Il eut encore deux autres femmes, dont les noms ne ſont point connus.

Lorſqu'Hérode fut établi par ſon pere gouverneur de la Galilée, il n'avoit que quinze ans, ſelon Joſephe; mais il en avoit vingt-cinq ou même trente, ſelon d'autres. Quoi qu'il en ſoit, il avoit tant d'eſprit & tant de cœur, qu'il fit bientôt voir que ſa vertu ſurpaſſoit ſon âge. Il prit Ezéchias, chef des voleurs qui pilloient tout le païs, & le fit exécuter à mort avec tous ſes compagnons. Une action, ſi utile à la province, donna tant d'affection pour lui aux Syriens, qu'ils publioient dans toutes les villes & dans la campagne, qu'ils lui étoient redevables de leur repos & de la paiſible jouiſſance de leurs biens. Il en tira encore un autre grand avantage, qui fut de lui acquérir la connoiſſance de Sextus Céſar, gouverneur de Syrie, & parent de Jule Céſar. Cette eſtime ſi générale donna tant d'émulation à Phaſaël, que ne voulant pas céder à ſon frere en mérite & en vertu, il n'y eut point d'efforts qu'il ne fît pour gagner le cœur du peuple de Jéruſalem. Comme la gloire des enfans réjailliſſoit ſur le pere, la nation Juive conçut un ſi grand amour pour Antipater, qu'elle ne lui rendoit pas moins d'honneur que s'il eût été ſon Roi; & ce ſage miniſtre, au lieu de ſe laiſſer éblouir par l'éclat d'une ſi grande proſpérité comme font la plûpart des hommes, conſerva toujours la même affection & la même fidélité pour Hyrcan. Mais, les principaux des Juifs, le voyant élevé lui & ſes enfans à une ſi grande autorité, en conçurent une extrême jalouſie, & allerent porter leurs plaintes à Hyrcan.

Le diſcours qu'ils lui firent, le perſuada; & les meres de ceux qu'Hérode avoit fait exécuter à mort, augmenterent encore ſa colere; car, il ne ſe

Tom. II. pag. 496. *& ſuiv.* Tom. 5. pag. 271. *& ſuiv.* Tom. VI. pag. 488. *& ſuiv.* Tom. VII. Pag. 22. Tom. IX. pag. 92. *& ſuiv.* Tom. XXI. pag. 278. *& ſuiv.*

paſſoit point de jour qu'elles n'allaſſent dans le temple le prier & tout le peuple d'obliger Hérode à ſe juſtifier devant les Juges d'une action ſi criminelle. Il lui commanda donc de comparoître en jugement. Auſſi-tôt qu'il eut reçu cet ordre, il pourvut aux affaires de la Galilée, & partit pour ſe rendre à Jéruſalem. Mais, au lieu de marcher avec un équipage de particulier, il ſe fit accompagner par le conſeil de ſon pere d'autant de gens qu'il crut en avoir beſoin pour ne donner point de ſoupçon à Hyrcan, & être néanmoins en état de ſe défendre ſi on l'attaquoit. Sextus Céſar, gouverneur de Syrie, ne ſe contenta pas d'écrire à Hyrcan en ſa faveur; il lui manda de l'abſoudre, & uſa de menaces s'il y manquoit. Mais, une ſi forte recommandation n'étoit point néceſſaire, parce qu'Hyrcan n'aimoit pas moins Hérode que s'il eût été ſon fils. Quand il fut devant les Juges avec ceux qui l'accompagnoient, ſes accuſateurs ſe trouverent ſi étonnés qu'il n'y en eut pas un ſeul qui oſât ouvrir la bouche pour ſoutenir ce qu'ils avoient avancé contre lui en ſon abſence. Il n'y eut que Saméas, qui eut la hardieſſe de parler, & de faire tomber la faute de ce qu'on reprenoit dans Hérode, ſur les Juges mêmes, & ſur Hyrcan qui lui avoit laiſſé prendre une trop grande autorité. » Sçachez, » ajoûta-t-il, en ſe tournant » vers les Juges, que Dieu n'eſt » pas moins juſte qu'il eſt puiſ- » ſant; & qu'ainſi il permettra » que cet Hérode que vous » voulez abſoudre pour faire » plaiſir à Hyrcan notre Roi, » vous en punira un jour, & » l'en punira lui-même. «

Ces dernières paroles furent une prédiction, dont le tems fit connoître la vérité; car, lorſqu'Hérode eut été établi Roi, il fit mourir tous ces Juges excepté Saméas, qu'il traita toujours avec grand honneur tant à cauſe de ſa vertu, que parce que lorſque lui & Soſius aſſiégerent Jéruſalem, il exhorta le peuple à le recevoir, diſant qu'il ne falloit pas que ſes fautes paſſées les empêchaſſent de ſe ſoumettre à lui comme nous le dirons plus bas.

Mais, pour revenir à l'affaire dont il s'agit, Hyrcan, voyant que le ſentiment des Juges alloit à condamner Hérode, remit le Jugement au lendemain, & lui fit donner avis en ſecret de ſe ſauver. Ainſi, ſous prétexte d'appréhender Hyrcan, il ſe retira à Damas; & quand il fut en ſûreté auprès de Sextus Céſar, il déclara hautement que ſi on le citoit une ſeconde fois, il n'étoit point réſolu de comparoître. Les Juges, irrités de cette déclaration, s'efforcerent de faire voir à Hyrcan que ſon deſſein étoit de le ruiner, & il ne pouvoit plus l'ignorer; mais, il étoit ſi lâche & ſi ſtupide qu'il ne ſçavoit à quoi ſe réſoudre.

Cependant, Hérode obtint de Sextus Céſar, par une ſomme d'argent qu'il lui donna, qu'il fût établi Gouverneur de la baſſe-Syrie; & alors Hyrcan commença à craindre qu'il ne marchât contre lui. Son appréhenſion ne fut pas vaine; car, Hérode pour ſe venger de ce qu'on l'avoit appellé en jugement, ſe mit en campagne avec une armée pour ſe rendre maître de Jéruſalem; & rien ne fut capable de l'arrêter que les prieres d'Antipater ſon pere & de Phaſaël ſon frere qui allerent le trouver & lui repréſenterent: » Qu'il lui devoit ſuffire » d'avoir fait trembler ſes ennemis ſans traiter comme ennemis ceux qui ne l'avoient » point offenſé; qu'il ne pourroit ſans ingratitude prendre les armes contre Hyrcan à qui il étoit redevable » de ſon élévation & de ſa grandeur; qu'il ne devoit pas » tant ſe ſouvenir de ce qu'il » avoit été appellé en jugement, que de ce qu'il n'avoit » point été condamné; que la » prudence l'obligeoit à conſidérer que les évenemens » de la guerre ſont douteux; » que Dieu ſeul tient la victoire entre ſes mains pour » la donner à qui il lui plaît; » & qu'il n'avoit pas ſujet d'eſpérer de l'obtenir s'il combattoit contre ſon Roi & ſon » bienfaiteur qui ne lui avoit » jamais fait de mal, & ne » s'étoit porté à lui en vouloir » que par les mauvais conſeils que l'on lui avoit donnés. « Hérode, perſuadé par ces raiſons, crut devoir ſe contenter d'avoir fait connoître à ſa nation juſqu'où alloit ſon pouvoir; & différer à un autre tems à exécuter ſes grands deſſeins & jouir de l'effet des eſpérances.

Après la mort de Jule Céſar, Caſſius étant venu en Syrie, ordonna qu'on levât dans la Judée plus de ſept cens talens d'argent. Hérode, jugeant que la prudence, l'obligeoit de gagner le parti des Romains aux dépens d'autrui, fut le premier qui exécuta ſa commiſſion dans la Galilée, & ſe fit aimer par ce moyen de Caſſius. C'eſt pourquoi, ce dernier & Marcus, après avoir aſſemblé une armée, en donnerent le commandement à Hérode avec celui de leurs vaiſſeaux, l'établirent Gouverneur de la baſſe-Syrie, & lui promirent de le faire Roi lorſque la guerre entrepriſe contre Marc-Antoine & Octavien ſeroit terminée. Une ſi grande autorité, jointe à des eſpérances encore plus grandes, augmenta la crainte qu'un certain Malichus avoit déjà d'Antipater. Il réſolut de le faire mourir, & pour exécuter ſon deſſein, il corrompit un officier d'Hyrcan qui l'empoiſonna un jour qu'il dînoit chez ce Prince. Hérode & Phaſaël furent outrés de la perte de leur pere. Hérode vouloit même marcher auſſi-tôt avec une armée contre Malichus;

mais, Phaſaël jugea qu'il étoit à propos de diſſimuler pour le ſurprendre, afin qu'on ne les pût pas accuſer d'avoir excité une guerre civile. Ainſi, il feignit d'ajoûter foi aux proteſtations que faiſoit Malichus de n'avoir eu nulle part à une action ſi noire, & s'occupoit à enrichir le tombeau qu'il avoit fait conſtruire à ſon pere.

Herode cependant vînt à Samarie, & la trouva dans un grand déſordre. Il travailla à y remédier & à accommoder les différends des habitans. Peu de tems après, comme on étoit ſur le point de célébrer une grande fête dans Jéruſalem, il s'y rendit avec des gens de guerre. Malichus, étonné de le voir venir ſi bien accompagné, perſuada à Hyrcan de lui défendre d'entrer dans la ville en cet état, diſant qu'il n'étoit pas permis à des profanes tels que ceux qui étoient avec Hérode d'aſſiſter à leurs ſaintes cérémonies. Mais, Hérode ſans s'arrêter à cette défenſe, entra de nuit dans Jéruſalem, & ſe rendit ainſi encore plus redoutable à Malichus. Ce traître eut recours à ſes artifices ordinaires. Il pleuroit en public la mort d'Antipater qu'il diſoit être ſon ami intime, & aſſembloit en ſecret des gens pour pourvoir à ſa ſûreté. Herode le voyant dans la défiance, crut ne lui devoir point témoigner qu'il connoiſſoit ſon hypocriſie; mais qu'il valoit mieux bien vivre avec lui afin de le raſſurer. Lorſque Caſſius eut appris d'Hérode, que Malichus avoit fait empoiſonner ſon pere, il lui manda de venger ſa mort, & envoya des ordres ſecrets aux chefs des troupes Romaines qui étoient dans Tyr de l'aſſiſter dans une action ſi juſte. Ils s'acquitterent très-bien de leur commiſſion; car, ayant rencontré un jour Malichus près de la ville, le long du rivage de la mer, ils le tuerent à coups de poignard.

Après que Caſſius fut parti de Syrie, il arriva du trouble dans la Judée. Félix qui avoit été laiſſé à Jéruſalem avec des troupes Romaines, attaqua Phaſaël, & le peuple prit les armes pour le défendre. Hérode en avertit Fabius, gouverneur de Damas; & lorſqu'il vouloit aller en diligence ſecourir ſon frere, une maladie le retint. Mais, Phaſaël n'eût pas beſoin de lui. Cependant, le frere de Malichus s'étoit emparé de pluſieurs places, & entre autres de Maſſada qui étoit un château extrêmement fort. Mais, quand Hérode fut guéri, il reprit ſur lui toutes ces places, & le laiſſa aller par compoſition. Il en reprit auſſi quelques autres qui avoient été occupées par Marion, prince de Tyr. Il traita bien les Tyriens qui les gardoient, & fit même des préſens à quelques-uns à cauſe de l'affection qu'il avoit pour leur ville. Il marcha enſuite contre Antigonus, le combattit,

& le vainquit lorſqu'à peine il étoit encore arrivé ſur la frontière de Judée. Ainſi, il retourna triomphant à Jéruſalem. Le peuple lui offrit des couronnes, & Hyrcan même lui en offrit auſſi, parce qu'il le conſidéroit alors comme étant de ſa famille à cauſe qu'il devoit épouſer Mariamne, fille d'Alexandre, fils d'Ariſtobule & d'Alexandra, fille d'Hyrcan. Ce mariage s'accomplit depuis.

Caſſius ayant été vaincu à Philippes, Marc-Antoine vint en Aſie. Lorſqu'il fut arrivé en Bithynie, des Ambaſſadeurs de diverſes nations l'allerent trouver, & des principaux des Juifs accuſerent devant lui Phaſaël & Hérode, diſant qu'Hyrcan n'étoit Roi qu'en apparence; mais que c'étoient eux qui règnoient véritablement. Hérode vint ſe Juſtifier, & gagna tellement Marc-Antoine par une grande ſomme d'argent, qu'il ne ſe contenta pas de le traiter avec beaucoup d'honneur; mais, il ne voulut pas ſeulement entendre ſes accuſateurs.

Quelque tems après, comme il étoit à Daphné, fauxbourg d'Antioche, cent des principaux d'entre les Juifs ſe rendirent auprès de lui pour accuſer de nouveau Hérode & Phaſaël, & choiſirent pour porter la parole les plus éloquens d'entre eux. Meſſala entreprit la défenſe des deux freres, & fut aſſiſté par Hyrcan. M. Antoine après les avoir tous entendus, demanda à Hyrcan lequel de ces différens partis étoit le plus capable de bien gouverner le païs. Il lui répondit que c'étoit celui d'Hérode; & alors M. Antoine, qui avoit depuis long-tems une affection particulière pour ces deux freres, parce qu'Antipater leur pere l'avoit très-bien reçu dans ſa maiſon, dans le tems qu'Aul. Gabinius faiſoit la guerre en Judée, les établit Tétrarques des Juifs, & leur commit la conduite des affaires. Il écrivit auſſi des lettres en leur faveur, fit mettre en priſon quelques-uns de leurs ennemis, & les auroit fait mourir ſi Hérode n'eût intercédé pour eux. Ces ingrats, au lieu de reconnoître ce bon office, ne furent pas plutôt revenus de leur ambaſſade, qu'ils en envoyerent une autre de mille de ceux de leur faction, qui allerent à Tyr y attendre M. Antoine. Mais, Hérode & ſon frere ſe l'étoient déjà rendu entièrement favorable par une grande ſomme qu'ils lui avoient donnée. Ainſi, il commanda aux Magiſtrats de châtier ces députés qui vouloient exciter de nouveaux troubles, & d'aſſiſter Hérode en tout ce dont il auroit beſoin pour s'établir dans ſa Tétrarchie. Hérode témoigna encore ſa généroſité en cette rencontre; car, il alla trouver ces députés qui ſe promenoient ſur le bord de la mer, & les exhorta de ſe retirer. Hyrcan qui étoit avec eux, leur con-

ſeilla la même choſe, & leur repréſenta la grandeur du péril où ils ſe mettoient s'ils s'opiniâtroient dans cette affaire; mais, ils mépriſerent ces avis, & auſſi-tôt les Juifs mêlés avec des habitans ſe jetterent ſur eux, & en tuerent & bleſſerent pluſieurs. Le reſte s'enfuit, & ils demeurerent depuis en repos. Le peuple ne laiſſa pas néanmoins de continuer à crier contre Hérode; & M. Antoine s'en fâcha tellement qu'il fit mourir ceux qu'il avoit retenus priſonniers.

Antigonus ayant promis aux Parthes de leur donner mille talens & cinq cens femmes s'ils vouloient ôter le royaume à Hyrcan pour le lui donner, & faire mourir Hérode avec tous ceux de ſon parti, ils marcherent en ſa faveur vers la Judée, quoiqu'ils n'euſſent pas encore reçu cette ſomme. Pacore s'avança le long de la mer, & Barzapharne par le milieu des terres. En même tems, les Juifs qui habitoient le mont Carmel, ſe rendirent auprès d'Antigonus; & il crut pouvoir par leur moyen ſe rendre maître de cette partie du païs, que l'on nommoit Druma. D'autres Juifs ſe joignirent à eux; & alors ils s'avancerent juſques à Jéruſalem, où fortifiés encore d'un plus grand nombre, ils aſſiégerent Phaſaël & Hérode dans le palais royal. Ces deux freres les attaquerent dans le grand marché, les repouſſerent, les contraignirent de ſe retirer dans le temple, & mirent enſuite des gens de guerre dans les maiſons qui en étoient voiſines. Le peuple les y aſſiégea, mit le feu dans ces maiſons, & y brûla ceux qui les défendoient. Hérode ne tarda pas long-tems à s'en venger. Il les chargea, & en tua un grand nombre. Il ne ſe paſſoit point de jours qu'il ne ſe fit des eſcarmouches; & Antigonus & ceux de ſon parti attendoient avec impatience la fête de la Pentecôte qui étoit proche, parce qu'il devoit venir alors de toutes parts un grand nombre de peuple pour la célébrer.

Ce jour étant arrivé, une très-grande multitude, dont les uns étoient armés & les autres ſans armes, remplirent le temple & toute la ville à la réſerve du palais, dont Hérode gardoit le dedans avec peu de ſoldats, & Phaſaël gardoit le dehors. Hérode fit une ſortie ſur les ennemis qui étoient dans le fauxbourg, & après un fort beau combat en mit la plus grande partie en fuite, dont les uns ſe retirerent dans la ville, les autres dans le temple, & les autres derrière le rempart qui en étoit proche. Phaſaël fit auſſi très-bien en cette occaſion. Alors, Pacore entra dans la ville avec peu de ſuite à la priere d'Antigonus, ſous prétexte d'appaiſer le trouble, mais en effet à deſſein de l'établir Roi. Phaſaël alla au devant de lui, & le reçut très

civilement dans le palais. Pacore, pour le faire tomber dans le piege, lui conseilla d'aller trouver Barzapharne; & comme Phasaël ne se défioit de rien, il se laissa persuader contre l'avis d'Hérode. Il y alla donc accompagné d'Hyrcan; mais, le Barbare se saisit aussitôt d'eux, & envoya en même tems un Eunuque à Jérusalem vers Hérode avec ordre de l'attirer hors du palais & de l'arrêter. Mais, il sçavoit que les Parthes avoient pris ceux que Phasaël lui avoit envoyés pour lui donner avis de sa perfidie. Il en fit de grandes plaintes à Pacore & à tous les autres chefs; & quoiqu'ils ne l'ignorassent pas, ils feignirent de n'en rien sçavoir, & lui dirent qu'il ne devoit point faire difficulté de sortir du palais pour recevoir les lettres qu'on lui vouloit rendre, puisqu'elles ne lui apprendroient que de bonnes nouvelles de son frere. Hérode n'ajoûta point de foi à ces paroles, parce qu'il avoit déjà appris la détention de son frere, & qu'elle lui avoit encore été confirmée par Alexandra fille d'Hyrcan, de qui il devoit épouser la fille. Et quoique les autres se moquassent de ses avis, il ne laissoit pas de les considérer, parce que c'étoit une femme fort habile.

Les Parthes, embarrassés de ce qu'ils avoient à faire parce qu'ils n'osoient attaquer ouvertement un si vaillant homme, remirent au lendemain à délibérer. Alors, Hérode ne pouvant plus douter de leur trahison & de la prison de son frere, quoique d'autres soutinssent le contraire, résolut de prendre ce tems pour s'enfuir dès le soir même sans demeurer davantage dans un tel péril au milieu de ses ennemis. Pour éxécuter ce dessein, il prit tout ce qu'il avoit de gens armés, fit monter sur des chariots & des chevaux, sa mere, sa sœur, Mariamne sa fiancée, Alexandra, mere de cette dernière, son jeune frere avec tous leurs domestiques, & le reste de ses serviteurs. En cet état, il prit son chemin vers l'Idumée, sans que ses ennemis en eussent avis. Il auroit fallu être insensible pour n'être point ému de compassion à la vue d'un spectacle si déplorable; des femmes toutes fondantes en larmes, & accablées de douleur, traîner leurs enfans, abandonner leur païs, laisser leurs proches dans les liens, & ne pouvoir espérer pour elles-mêmes une plus heureuse fortune; mais, rien ne put ébranler le grand cœur d'Hérode. Il fit voir en cette occasion, que son courage surpassoit encore son malheur, & il ne cessoit durant tout le chemin de les exhorter à supporter généreusement l'état où elles se trouvoient réduites, sans se laisser aller à une tristesse & à des regrets inutiles qui ne pouvoient que retarder leur fuite, dans laquelle seule consistoit

l'eſpérance de leur ſalut. Mais, il arriva un accident qui le toucha de telle ſorte que peu s'en faliut qu'il ne ſe tuât lui-même. Le charioit dans lequel étoit ſa mere verſa; & elle fut ſi bleſſée que l'on crut qu'elle en mourroit. L'extrême douleur qu'il en eut, jointe à l'appréhenſion que les ennemis ne le joigniſſent pendant le délai que cela apporteroit à leur retraite, le pénétra ſi vivement qu'il tira ſon épée, & alloit ſe la paſſer à travers le corps, ſi ceux qui étoient auprès de lui ne l'en euſſent empêché. Ils le conjurerent de ne les pas abandonner à la fureur de leurs ennemis, & de conſidérer que ce n'étoit pas une action digne de ſa généroſité de ne penſer qu'à s'affranchir de ces maux qui ſont plus redoutables que la mort, ſans ſe ſoucier que les perſonnes qui lui étoient les plus cheres y demeuraſſent expoſées. Ainſi en partie par force, & en partie par la honte de ſuccomber à ſa mauvaiſe fortune, il abandonna un ſi funeſte deſſein, fit mettre des appareils aux plaies de ſa mere, tels que le tems le put permettre, & continua de marcher vers la fortereſſe de Maſſada.

Les Parthes l'attaquerent pluſieurs fois durant ſon chemin, & il les battit toujours. Des Juifs mêmes l'attaquerent lorſqu'il n'étoit plus guère éloigné que de ſoixante ſtades de Jéruſalem; & il les vainquit auſſi dans un grand combat, parce qu'il ne ſe défendoit pas comme un homme qui s'enfuit & qui eſt ſurpris, mais comme un grand capitaine préparé à ſoutenir un puiſſant effort; & lorſqu'il fut élevé ſur le trône, il fit bâtir en ce même lieu un ſuperbe palais & une ville qu'il nomma Hérodion.

Quand il fut arrivé à Treſſa, village d'Idumée, Joſeph ſon frere vint le trouver; & ils délibérerent enſemble ſur ce qu'ils devoient faire de ce grand nombre de gens qu'Hérode avoit amenés, outre les ſoldats qui étoient à ſa ſolde, parce que le château de Maſſada où il vouloit ſe retirer, n'étoit pas aſſez grand pour les loger tous. Il réſolut d'en renvoyer la plus grande partie qui ſe trouva monter à plus de neuf mille perſonnes, leur donna quelques vivres, & leur dit de ſe pourvoir le mieux qu'ils pourroient en divers lieux de l'Idumée; il ne retint auprès de lui outre ſes proches, que ceux qui étoient les plus capables d'agir, & laiſſa dans le château les femmes & les perſonnes néceſſaires pour les ſervir, dont le nombre étoit de huit cens; & comme cette place ne manquoit ni de bled ni d'eau, ni de toutes les autres choſes néceſſaires pour leur ſubſiſtance, il crut avec raiſon ne devoir point avoir d'inquiétude à leur ſujet. Après avoir ainſi pourvu à tout, il s'en alla à Pétra qui étoit la capitale de l'Arabie.

Lorſque le jour fut venu, les Parthes

Parthes pillerent tout ce qu'Hérode avoit laiſſé dans Jéruſalem, & même le palais; mais, ils ne toucherent point à trois cens talens qui appartenoient à Hyrcan, & une partie de ce qui étoit à Hérode fut auſſi ſauvé avec tout ce que ſa prévoyance lui avoit fait envoyer dans l'Idumée. Ces Barbares ne ſe contenterent pas de ſaccager la ville; ils ravagerent auſſi la campagne, & ruinerent entièrement Mariſſa qui étoit une ville fort riche. Ainſi, Antigonus fut mis en poſſeſſion de la Judée, par le roi des Parthes, & on lui remit entre les mains Hyrcan & Phaſaël priſonniers; mais, il fut fort fâché de ce que les femmes qu'il avoit promis de donner à ce Prince outre l'argent, étoient échappées; & dans la crainte qu'il eut que le peuple ne rétablît Hyrcan dans le royaume, il lui fit couper les oreilles afin de le rendre incapable d'exercer la grande ſacrificature. Pour Phaſaël, il ſe donna lui-même la mort; mais, il eut, avant que de rendre l'eſprit, la conſolation d'apprendre qu'Hérode ſon frere s'étoit ſauvé.

Cependant, Hérode dont le courage ne ſe laiſſoit point abattre à ſa mauvaiſe fortune, n'oublioit rien pour ſe mettre en état de la ſurmonter. Il alla trouver le roi des Arabes qui lui avoit de grandes obligations, pour le prier de lui témoigner ſa reconnoiſſance dans un ſi preſſant beſoin, & ſur-tout de l'aſſiſter d'argent, ſoit en don ou à intérêt; parce que comme il ne ſçavoit point encore la mort de ſon frere, il étoit réſolu d'employer juſques à trois cens talens pour le délivrer. Il avoit même mené avec lui dans ce deſſein le fils de Phaſaël, âgé ſeulement de ſept ans, pour le donner en ôtage au roi des Arabes. Mais, des gens envoyés par ce Prince vinrent lui commander de ſa part de ſortir de ſes terres, parce que les Parthes lui avoient défendu de le recevoir; & l'on dit que ce furent les grands de ſon royaume qui lui donnerent ce lâche conſeil, pour s'exempter ſous ce prétexte de rendre à Hérode l'argent qu'Antipater lui avoit confié en dépôt. Hérode répondit qu'il ne vouloit point lui être à charge, & qu'il auroit ſeulement déſiré de lui parler pour des affaires importantes.

Il crut enſuite, après y avoir bien penſé, que le meilleur parti étoit de ſe retirer, & il prit ſon chemin vers l'Egypte, auſſi mécontent qu'on le peut juger d'une action ſi indigne d'un Roi. Il s'arrêta dans un temple où il avoit laiſſé pluſieurs de ceux qui l'accompagnoient, arriva le lendemain à Rhinoçura, & y apprit la mort de Phaſaël. Cependant, le roi des Arabes reconnut ſa faute, en eut regret, & courut après lui; mais, il ne le put point joindre, tant il avoit fait de diligence pour s'avancer vers Péluſe. Lorſqu'il

y fut arrivé, des matelots qui alloient à Alexandrie, refuſerent de le recevoir dans leur vaiſſeau ; il s'adreſſa aux Magiſtrats qui lui rendirent beaucoup d'honneur, & la Reine Cléopâtre voulut le retenir ; mais, elle ne put lui perſuader de demeurer, tant il étoit preſſé du déſir d'aller à Rome, quoique ce fût en hiver, & que le bruit courût que les affaires d'Italie étoient dans un grand trouble.

Ainſi, il s'embarqua pour prendre la route de la Pamphylie ; & après avoir été battu d'une ſi furieuſe tempête que l'on fut contraint de jetter dans la mer une grande partie de ce qui étoit dans le vaiſſeau, il arriva enfin à Rhodes. Il y rencontra deux de ſes amis, Sapinas & Ptolemée, & eut tant de compaſſion de voir cette ville ſi ruinée par la guerre faite contre Caſſius, que la néceſſité où il ſe trouvoit, ne put l'empêcher de lui faire du bien au delà même de ſon pouvoir. Il y équipa une galere, s'embarqua deſſus avec ſes amis, arriva à Brunduſium, & delà à Rome, où Marc-Antoine fut le premier à qui il s'adreſſa. Il lui dit tout ce qui lui étoit arrivé dans la Judée ; que ſon frere Phaſaël avoit été pris & tué par les Parthes ; qu'ils retenoient encore Hyrcan priſonnier ; qu'ils avoient établi Antigonus Roi à cauſe de la promeſſe qu'il leur avoit faite de leur donner mille talens & cinq cens femmes qu'il avoit réſolu de choiſir entre les perſonnes de la plus grande condition, & particulièrement de ſa famille ; que pour les ſauver de ſes mains, il les avoit emmenées pendant la nuit avec beaucoup de peine, les avoit laiſſées en très-grand péril ; & qu'enfin il n'avoit point craint de s'expoſer aux hazards de la mer dans le milieu de l'hiver, pour venir promptement le trouver, comme étant tout ſon réfuge & le ſeul de qui il eſpéroit du ſecours.

La compaſſion qu'eut M. Antoine du malheur où l'inconſtance de la fortune qui prend plaiſir à perſécuter les plus grands hommes, avoit réduit Hérode, le ſouvenir de la manière ſi obligeante dont Antipater ſon pere l'avoit autrefois reçu chez lui, la conſidération de l'argent qu'il lui promettoit s'il le faiſoit établir Roi comme il l'avoit déjà fait établir Tétrarque, & ſur-tout ſa haine contre Antigonus, qu'il regardoit comme un factieux & comme un ennemi déclaré des Romains, le firent réſoudre à l'aſſiſter de tout ſon pouvoir. Octavien s'y porta auſſi ; tant en conſidération de l'amitié ſi particulière, que Jule Céſar avoit eue pour Antipater à cauſe du ſecours qu'il en avoit reçu dans la guerre d'Égypte, que par le déſir d'obliger Marc-Antoine qu'il voyoit embraſſer avec tant d'ardeur les intérêts d'Hérode. Ainſi, ils aſſemblerent le Sénat.

Meſſala & Atratinus y introduiſirent Hérode, & repréſenterent avec de grandes louanges les ſervices que ſon pere & lui avoient rendus au peuple Romain; & qu'Antigonus au contraire n'en étoit pas ſeulement un ennemi déclaré, comme ſes actions précédentes l'avoient aſſez fait connoître, mais qu'il avoit témoigné le plus grand mépris pour les Romains juſqu'à vouloir recevoir la couronne des mains des Parthes. Ce diſcours irrita le Sénat contre Antigonus; & Marc-Antoine ajoûta que dans la guerre qu'on avoit contre les Parthes il ſeroit ſans doute fort avantageux d'établir Hérode, roi de Judée. Tous embraſſerent cet avis; & l'obligation qu'Hérode eut à M. Antoine, fut d'autant plus grande qu'il n'eſpéroit pas d'obtenir une faveur ſi extraordinaire. Car, les Romains n'avoient accoûtumé de donner les couronnes qu'à ceux qui étoient de race royale; & ainſi il n'avoit penſé qu'à demander celle de Judée pour Alexandre, frere de Mariamne, petit-fils d'Ariſtobule, du côté de ſon pere, & d'Hyrcan du côté de ſa mere, qu'il fit depuis mourir comme nous le dirons plus bas. On peut ajoûter que la diligence dont uſa Marc-Antoine, augmenta encore cette obligation, ayant terminé en ſept jours cette grande affaire.

Au ſortir du Sénat, Marc-Antoine & Octavien menerent Hérode au milieu d'eux, & accompagnés des Conſuls & des Sénateurs, le conduiſirent au Capitole, où ils offrirent des ſacrifices, & y mirent comme dans un dépôt ſacré l'arrêt du Sénat. M. Antoine fit enſuite un ſuperbe feſtin à ce nouveau Prince, dont la cent vingt-quatrième Olympiade vit commencer le règne ſous le Conſulat de C. Domitius Calvinus, & de C. Aſinius Pollion.

Hérode, à ſon retour de Rome, aſſembla à Ptolémaïde quantité de troupes, tant de ſa nation que des étrangers qu'il prit à ſa ſolde; & étant encore fortifié par Vintidius & par Silon, à qui Gellius avoit apporté un ordre de M. Antoine de ſe joindre à lui, & qui étoient auparavant occupés, le premier à appaiſer les troubles arrivés dans quelques villes par l'irruption des Parthes, & l'autre dans la Judée où Antigonus l'avoit corrompu avec de l'argent, il entra dans la Galilée pour marcher contre Antigonus. Ses forces s'augmentoient toujours à meſure qu'il s'avançoit, & preſque toute la Galilée embraſſa ſon parti. La premiere choſe qu'il réſolut d'entreprendre, fut de faire lever le ſiege de Maſſada, pour dégager ſes proches qui y étoient enfermés. Mais, il falloit auparavant prendre Joppé, de peur de laiſſer derrière ſoi une ſi forte place, lorſqu'il s'avanceroit vers Jéruſalem. Silon prit cette occa-

ſion pour ſe retirer ; & les Juifs du parti d'Antigonus le pourſuivirent. Mais, Hérode quoiqu'il eût peu de gens les combattit, les défit, & ſauva Silon qui ne pouvoit plus leur réſiſter. Il prit enſuite Joppé, s'avança en diligence vers Maſſada, & ſon armée ſe fortifioit de jour en jour par ceux du païs qui ſe joignoient à lui ; les uns par l'affection qu'ils avoient eue pour ſon pere, les autres par l'eſtime qu'il avoient pour lui, les autres par les obligations qu'ils avoient à tous deux, & la plûpart par l'eſpérance des bienfaits qu'ils ſe promettoient de recevoir de lui, le voyant établi Roi. Antigonus lui dreſſa diverſes embûches ſur ſon chemin, mais ſans en tirer grand avantage. Ainſi, Hérode fit lever le ſiège de Maſſada ; & étant fortifié de ceux qui étoient dans cette place, il prit le château de Reſſa, & s'avança vers Jéruſalem, ſuivi des troupes de Silon, & de pluſieurs habitans de cette grande ville qui redoutoient ſa puiſſance.

Il l'aſſiégea du côté de l'occident ; & ceux qui la défendoient tirerent grand nombre de fleches, lancerent quantité de dards, & firent de grandes ſorties ſur ſes troupes. Il commença par faire publier par un héraut, qu'il n'étoit venu que dans le deſſein de procurer le bien de la ville ; qu'il oublioit même les offenſes que ſes plus grands ennemis lui avoient faites, & qu'il n'exceptoit perſonne de cette amniſtie générale. Antigonus répondoit en s'adreſſant à Silon & aux Romains, que c'étoit une choſe indigne de la juſtice dont le peuple Romain faiſoit profeſſion de mettre ſur le trône un ſimple particulier, & encore Iduméen, c'eſt-à-dire, demi-Juif, contre les loix de leur nation qui ne déféroit cet honneur qu'à ceux que leur naiſſance en rendoit dignes ; que s'ils étoient mécontens de lui à cauſe qu'il avoit reçu la couronne des mains des Parthes, il reſtoit pluſieurs autres Princes de la race royale qui n'avoient point offenſé les Romains à qui ils pouvoient la donner ; & qu'il y avoit auſſi des ſacrificateurs qu'il n'étoit pas raiſonnable de priver d'un honneur auquel ils avoient droit de prétendre. Antigonus & Hérode conteſtant de la ſorte, & en étant venus juſqu'aux injures, Antigonus permit aux ſiens de repouſſer les ennemis ; ainſi, ils leur tirerent tant de fléches & leur lancerent tant de dards du haut des tours, qu'ils les contraignirent de ſe retirer. Il parut alors manifeſtement que Silon s'étoit laiſſé corrompre par argent ; car, il fit que pluſieurs de ſes ſoldats commencerent à crier qu'on leur donnât des vivres & de l'argent avec des quartiers d'hiver, parce que la campagne avoit été entiérement ruinée par les troupes d'Antigonus. Tout le camp s'émut enſuite & ſe préparoit à

ſe retirer ; mais, Hérode conjura les officiers des troupes Romaines de ne pas l'abandonner de la ſorte, & leur repréſenta qu'ils avoient été envoyés par Marc-Antoine, par Octavien, & par le Sénat pour l'aſſiſter ; & que quant aux vivres il y donneroit un tel ordre qu'ils ne manqueroient de rien. Cette promeſſe fut ſuivie de l'effet. Il en fit venir en ſi grande abondance qu'il ôta tout prétexte à Silon de ſe retirer. Il manda auſſi à ceux qui lui étoient affectionnés dans Samarie, de faire mener à Jéricho du bled, du vin, de l'huile, du bétail & toutes les autres choſes dont on pourroit avoir beſoin pour l'armée.

Auſſi-tôt qu'Antigonus en eut avis, il donna ordre de raſſembler des troupes de ſon parti qui occuperent les paſſages des montagnes & dreſſerent des embuſcades à ceux qui portoient ces vivres dans Jéricho. Hérode qui de ſon côté ne négligeoit rien, prit cinq cohortes Romaines, cinq de Juifs, quelques ſoldats étrangers, & un peu de cavalerie, & s'en alla à Jéricho. Il trouva la ville abandonnée, dont cinq cens habitans s'étoient enfuis dans les montagnes avec leurs familles. Il les fit prendre, & enſuite les laiſſa aller. Les Romains trouverent la ville pleine de toute ſorte de biens & la pillerent. Hérode y laiſſa garniſon, donna des quartiers d'hiver aux troupes Romaines dans l'Idumée, la Galilée & Samarie ; & Antigonus, pour récompenſe des préſens qu'il avoit faits à Silon, obtint de lui la permiſſion d'envoyer une partie de ſes troupes à Lydda pour gagner par ce moyen les bonnes graces de M. Antoine.

Cependant, Hérode qui ne vouloit pas demeurer inutile, envoya Joſeph ſon frere dans l'Idumée avec mille hommes de pied & quatre cens chevaux ; & lui s'en alla à Samarie, où il laiſſa ſa mere & ſes proches qu'il avoit retirés de Maſſada. Il paſſa enſuite en Galilée pour prendre quelques places, où Antigonus avoit établi des garniſons. Il arriva à Séphonis durant une grande neige ; & ceux qui gardoient cette place pour Antigonus, s'étant enfuis, il y trouva quantité de vivres. Il envoya delà un corps de cavalerie & trois cohortes contre des voleurs qui ſe retiroient dans les cavernes proche du village d'Arbele. Quarante jours après, il s'avança avec ſon armée, & les ennemis vinrent au devant de lui avec beaucoup de hardieſſe. Il ſe donna entre eux un très-grand combat. L'aîle gauche de l'armée d'Hérode étant ébranlée, il la ſecourut avec tant de vigueur qu'il fit revenir ſur leurs pas ceux des ſiens qui avoient tourné le dos, mit en fuite les ennemis, qui ſe croyoient déjà victorieux, & les pourſuivit juſqu'au Jourdain. Une ſi belle action fit entrer dans ſon parti le

reſte de la Galilée, excepté ceux qui s'étoient retirés dans les cavernes. Il donna à ſes ſoldats cent cinquante drachmes par tête, traita les capitaines à proportion, & les envoya dans des quartiers d'hiver.

Silon fut obligé de quitter les ſiens, & vint le trouver avec ſes capitaines, parce qu'Antigonus ne voulut que durant un mois faire donner des vivres à ſes troupes, & avoit même envoyé ordre aux habitans des lieux voiſins de retirer toutes les choſes néceſſaires à la vie & de s'enfuir dans les montagnes, afin de les faire mourir de faim. Hérode y pourvut, & commit ce ſoin à Phéroras ſon jeune frere, à qui il ordonna auſſi de faire réparer le château d'Alexandrion qui étoit entièrement abandonné.

Marc Antoine étoit alors à Athènes, & Ventidius en Syrie, d'où il manda à Silon de l'aller joindre pour marcher avec les troupes auxiliaires des provinces contre les Parthes, mais ſeulement après qu'il auroit rendu à Hérode l'aſſiſtance dont il auroit beſoin. Hérode ne voulut pas néanmoins le retenir, & mena ſes troupes contre les voleurs qui ſe retiroient avec toutes leurs familles dans les cavernes des montagnes. La difficulté étoit d'y aborder, parce que les chemins pour y aller étoient très-étroits, & qu'elles étoient environnées de rochers pointus & de précipices qui empêchoient qu'on ne pût y monter lorſqu'on étoit au pied des montagnes, ni y deſcendre lorſqu'on étoit au ſommet. Pour remédier à cette difficulté, Hérode fit faire des coffres attachés à des chaînes de fer que l'on deſcendoit des montagnes avec des machines. Ces coffres étoient pleins de ſoldats armés de hallebardes pour accrocher ceux qui réſiſteroient. Mais, cette deſcente étoit fort périlleuſe à cauſe de la hauteur des montagnes; & ceux qui étoient retirés dans ces cavernes ne manquoient pas de vivres. Lorſque ces coffres furent arrivés à l'entrée de ces cavernes, un ſoldat armé de ſon épée, de ſon bouclier, & de pluſieurs dards, prit avec les deux mains les chaînes auxquelles ſon coffre étoit attaché, ſe jetta à terre; & voyant que perſonne ne paroiſſoit, il s'approcha de l'entrée de l'une de ces cavernes, en tua pluſieurs à coups de dard, accrocha avec ſa hallebarde quelques-uns de ceux qui oſerent lui réſiſter, & les précipita du haut des rochers. Il entra enſuite dans la caverne où il en tua encore pluſieurs, & ſe retira enſuite dans ſon coffre. Les cris de ceux-ci épouvanterent les autres, & les firent déſeſperer de leur ſalut; mais, la nuit obligea les gens d'Hérode de ſe retirer, & il fit publier qu'il leur pardonnoit à tous s'ils vouloient ſe rendre. Le lendemain on recommença à les at-

taquer de la même ſorte ; & pluſieurs ſoldats ſortirent des coffres pour combattre à l'entrée des cavernes, & pour y jetter du feu, ſçachant qu'il y avoit dedans quantité de matières combuſtibles. Il ſe rencontra dans l'une de ſes cavernes un vieillard qui s'y étoit retiré avec ſa femme & ſept de ſes fils, qui ſe voyant réduits à une telle extrêmité, le prierent de leur permettre de ſe rendre aux ennemis ; mais, au lieu de le leur accorder, il ſe mit à l'entrée de la caverne, les tua tous l'un après l'autre, & ſa femme auſſi, à meſure qu'ils vouloient ſortir, jetta leurs corps du haut en bas de la montagne, & ſe jetta enſuite lui-même, préférant ainſi la mort à la ſervitude. Mais, avant que de ſe précipiter, il fit mille reproches à Hérode, & lui dit des choſes offenſantes, quoique ce Prince qui le voyoit lui fît ſigne de la main qu'il étoit prêt à lui pardonner. Ainſi, tous ceux qui étoient dans ces cavernes furent contraints de ſe rendre, parce qu'ils ne pouvoient plus ni ſe cacher ni réſiſter.

Ce Roi ſi habile, après avoir établi Ptolémée gouverneur du païs, s'en alla à Samarie avec ſix cens chevaux, & trois mille hommes de pied dans le deſſein de combattre Antigonus. Ptolémée réuſſit mal dans cet emploi. Il fut attaqué & tué par ceux qui avoient auparavant troublé la Galilée, & ils s'enfuirent enſuite dans des marais & autres lieux inacceſſibles, d'où ils ravagerent toute la campagne. Hérode ne tarda guere à les châtier ; il revint contre eux, en tua une partie, prit de force les lieux où les autres s'étoient retirés, les fit mourir, ruina ces places, condamna les villes à payer une amende de cent talens, & coupa ainſi la racine aux ſoulevemens.

Cependant, les Parthes ayant été vaincus dans une grande bataille, où Pacore leur Roi fut tué, Ventidius envoya par l'ordre de Marc Antoine, Machéra au roi Hérode avec deux légions & mille chevaux. Antigonus le corrompit avec de l'argent ; & ainſi, quoiqu'Hérode pût faire pour l'empêcher d'aller trouver Antigonus, il y alla ſous prétexte de reconnoître l'état de ſes forces. Mais, Antigonus n'oſa s'y fier, & non ſeulement il ne le reçut point, mais il fit tirer ſur lui. Alors, il reconnut ſa faute, s'en alla à Emmaüs, & fit tuer dans ſa colere tous les Juifs qu'il rencontra en ſon chemin, ſans s'informer s'ils étoient amis ou ennemis. Cette conduite de Machéra irrita extrêmement Hérode. Il s'en alla à Samarie dans la réſolution d'aller trouver M. Antoine pour le prier de ne lui envoyer plus de tels ſecours qui lui faiſoient plus de mal qu'à ſes ennemis, & dont il pouvoit ſe paſſer étant aſſez fort ſans cela pour venir à bout d'Antigonus. Machéra vint le trouver ſur ſon

chemin, & le conjura de demeurer, ou au moins de lui donner Joſeph ſon frere pour faire enſemble la guerre à Antigonus. Ainſi, ils ſe réconcilierent, & Hérode accorda aux prieres de Machéra de lui laiſſer la plus grande partie de ſon armée ſous la conduite de Joſeph, à qui il recommanda de ne rien hazarder, & de ne ſe point brouiller avec Machéra.

Il s'en alla enſuite avec un corps de cavalerie & d'infanterie trouver M. Antoine qui aſſiégeoit la ville de Samoſate, ſituée ſur le fleuve d'Euphrate. Il rencontra à Antioche un grand nombre de gens qui vouloient auſſi aller trouver Marc Antoine, mais qui n'oſoient ſe mettre en chemin pour continuer leur voyage, parce que les Barbares répandus tout alentour tuoient tous ceux qui tomboient entre leurs mains. Il les raſſura, & offrit de leur ſervir de chef. Quand il fut arrivé à deux journées de Samoſate, des Barbares qui s'étoient aſſemblés en grand nombre pour ſurprendre ceux qui alloient trouver Marc Antoine, & qui ne ſortoient de leur embuſcade que lorſqu'ils les voyoient engagés dans la plaine, laiſſérent paſſer la premiére troupe d'Hérode, & attaquerent avec cinq cens chevaux celle qui ſuivoit où il étoit en perſonne. Ils mirent en fuite les premiers rangs; mais, ce Prince les chargea ſi vigoureuſement, qu'il releva le courage des ſiens, fit revenir au combat ceux qui l'avoient abandonné, tailla en pièces la plûpart de ces Barbares, & ne ceſſa point de tuer qu'il n'eût recouvré tout le butin & tous les priſonniers qu'ils avoient faits. Il défit de la même ſorte en continuant ſon voyage, un autre grand nombre de ces Barbares qui ſe tenoient dans les bois pour ſe jetter ſur les paſſans, en tua quantité, & ayant ainſi aſſuré le chemin à ceux qui vinrent après lui, ils le nommoient tous leur protecteur & leur ſauveur. Lorſqu'il fut près de Samoſate, M. Antoine qui avoit déjà appris de quelle ſorte il avoit diſſipé ces Barbares, & le ſecours qu'il lui amenoit, envoya des meilleures de ſes troupes au devant de lui pour lui faire honneur, le reçut avec grande joie, l'embraſſa, loua ſa vertu, & le traita comme un Prince à qui il avoit mis la couronne ſur la tête. Antiochus rendit bientôt après Samoſate, ce qui mit fin à la guerre. M. Antoine laiſſa à Soſius le commandement de l'armée & de la province avec ordre d'aſſiſter le Roi Hérode en tout ce dont il auroit beſoin, & s'en alla en Égypte. Soſius envoya devant en Judée deux légions avec Hérode, & les ſuivit avec le reſte de l'armée.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, Joſeph, frere d'Hérode, perdit la vie dans un combat qui ſe donna en Judée, & après ce combat, les Galiléens

ſe révolterent contre leurs Gouverneurs, & jetterent dans le lac ceux qui ſuivoient le parti d'Hérode. Pluſieurs autres mouvemens arriverent auſſi dans la Judée, & Machéra fortifia le château de Geth.

Hérode apprit ces nouvelles à Daphné, & il y étoit comme préparé à cauſe de quelques ſonges qu'il avoit eus qui lui préſageoient la mort de ſon frere. Ainſi, il hâta ſa marche; & lorſqu'il fut arrivé au mont Liban, il prit huit cens hommes du païs, & avec une légion Romaine alla à Ptolémaïde, d'où il partit la même nuit pour s'avancer dans la Galilée. Les ennemis l'attaquerent, & il les vainquit, & les contraignit de ſe renfermer dans un château d'où ils étoient ſortis le jour précédent. Le lendemain matin il les aſſiégea; mais, un grand orage le contraignit de ſe retirer dans les villages voiſins. L'autre légion qu'il avoit reçue de Marc Antoine le vint joindre, & l'étonnement qu'en eurent les aſſiégés, leur fit abandonner de nuit ce château. Comme Hérode étoit dans l'impatience de venger la mort de ſon frere, il s'avança avec une extrême diligence vers Jéricho, où il traita les principaux de la ville; & à peine les convives s'étoient-ils retirés chez eux, que la ſalle où le feſtin s'étoit donné tomba; ce qui donna ſujet de croire que Dieu prenoit un ſoin particulier d'Hérode, puiſqu'il l'avoit délivré comme par miracle d'un ſi grand péril. Le lendemain ſix mille des ennemis qui deſcendirent des montagnes, étonnerent les Romains, & les incommoderent fort à coups de dards & de pierres. Hérode y fut bleſſé au côté; & Antigonus, voulant faire croire qu'il étoit aſſez fort pour faire la guerre en même tems en divers endroits, envoya des troupes à Samarie conduites par Pappus. Mais, Machéra s'oppoſa à lui; & Hérode de ſon côté prit cinq villes de force, tua près de deux mille hommes de ceux qui y étoient en garniſon, y mit le feu, & tourna tête vers Pappus qui étoit campé à Iſanas, où pluſieurs ſe rendoient auprès de lui tant de Jéricho que de la Judée.

Auſſi-tôt qu'Hérode ſçut que les ennemis étoient aſſez hardis pour oſer en venir à un combat, il les attaqua, les vainquit, & brûlant de déſir de venger la mort de ſon frere, les pourſuivit en tuant toujours juſques dans un village. Les maiſons s'en trouverent incontinent pleines, & pluſieurs furent contraints de monter ſur les toits. Ceux-là furent bientôt tués; les toits furent découverts; on vit alors tous les autres qui étoient cachés, & ils étoient ſi preſſés qu'ils ne pouvoient ſe défendre. On les tua à coups de pierre; & il ne s'eſt point vu dans toute cette guerre de ſpectacle plus déplorable, tant une ſi grande quantité de morts donnoit d'horreur. Ce ſuccès plus

que nul autre abattit l'audace des ennemis, parce qu'il leur fit perdre l'eſpérance d'avoir la fortune plus favorable. On les voyoit fuir par grandes troupes; & ſans un grand orage qui arriva, les vainqueurs pouvoient aller à Jéruſalem avec certitude de l'emporter, & la guerre auroit été finie, Antigonus penſant déjà à s'enfuir & à abandonner la ville. Quand le ſoir fut venu, Hérode commanda qu'on fît manger les ſoldats. Et comme il étoit extrêmement las, il ſe retira dans ſa chambre pour ſe mettre au bain. La providence le délivra alors d'un très-grand péril; car, étant tout nu & n'ayant qu'un ſeul de ſes domeſtiques auprès de lui, trois des ennemis que la peur avoit fait cacher dans cette maiſon, ſortirent l'un après l'aure l'épée à la main pour ſe ſauver, & furent ſi effrayés de la préſence du Roi qui étoit dans le bain, qu'au lieu de le tuer comme ils le pouvoient facilement, ils ne penſerent qu'à s'enfuir. Le lendemain Hérode après avoir fait couper la tête à Pappus qui ſe trouva être du nombre des morts, l'envoya à Péroras pour le conſoler de la perte de ſon frere, parce que c'étoit lui qui avoit tué Joſeph.

Lorſque l'orage fut ceſſé, ce grand capitaine marcha vers Jéruſalem, ſe campa près de la ville, & l'aſſiégea trois ans après qu'il eut été déclaré Roi dans Rome. Il choiſit l'endroit qu'il crut être le plus propre pour emporter la place, & prit ſon quartier devant le temple comme avoit fait autrefois Pompée. Il fit élever avec quantité de pionniers trois plates-formes, bâtir des tours, & abattre un grand nombre d'arbres; & pendant que ce ſiege ſe continuoit, il s'en alla à Samarie épouſer Mariamne, fille d'Alexandre, & petite-fille du roi Ariſtobule, qu'il avoit fiancée comme nous l'avons vu ci-deſſus.

Hérode amena dans ſon armée après ſes noces un renfort de trente mille hommes; & Soſius qui avoit envoyé devant lui la ſienne qui étoit forte, tant en cavalerie qu'en infanterie, vint en même tems par la Phénicie. Ainſi, on voyoit de toutes parts des troupes ſe preſſer pour aſſiſter au ſiege de Jéruſalem, qui étoit attaquée du côté du ſeptentrion; & l'on y vit juſqu'à onze légions & ſix mille chevaux outre les troupes auxiliaires de Syrie. Les deux chefs de ce célebre ſiege étoient Soſius envoyé par Marc Antoine au ſecours d'Hérode, & ce Prince qui faiſoit la guerre pour lui-même, afin de s'aſſurer la couronne que l'arrêt du Sénat lui avoit donnée, en ruinant Antigonus ennemi déclaré du peuple Romain.

Les Juifs, qui étoient venus de tous les endroits du royaume, ſe jetter dans cette place, la défendoient avec un extrême courage, ſe glorifioient de la

ſainteté de leur temple, aſſuroient le peuple que Dieu les délivreroit de ce péril, & faiſoient ſecrétement des ſorties à la campagne pour gâter les vivres & les fourrages, & en faire manquer aux aſſiégeans. Hérode pour y remédier mit en divers lieux des troupes en embuſcade, & fit venir de loin des convois qui mirent l'armée dans l'abondance de toutes les choſes néceſſaires. Il employa auſſi un ſi grand nombre de pionniers, que comme l'on étoit en été, & qu'une ſaiſon ſi favorable ne retardoit point les travaux, il acheva les trois plates-formes qu'il avoit entrepriſes. Il battoit en ce même tems les murs de la ville avec des machines, & il n'oublioit rien pour venir à bout d'une ſi grande entrepriſe. Les aſſiégés de leur côté faiſoient tous les efforts imaginables pour ſe bien défendre; ils brûloient même des travaux non ſeulement commencés, mais achevés, & faiſoient voir par leur extrême valeur que les Romains ne les ſurpaſſoient que dans la ſcience de la guerre. Au lieu des murs abattus par les machines, ils en faiſoient d'autres, éventoient les mines par d'autres mines, & combattoient quelquefois main à main, & de pied ferme. Ainſi, quoiqu'ils fuſſent aſſiégés par une ſi puiſſante armée, & en même tems travaillés de la faim, parce que cette année étoit celle du Sabbath, le déſeſpoir même les animoit, & rien ne pouvoit les faire réſoudre à ſe rendre. Enfin, le quarantième jour du ſiege, vingt ſoldats Romains des plus braves monterent ſur la muraille, & étant ſuivis d'un des capitaines qui étoient ſous le commandement de Soſius, & ſoûtenus par d'autres troupes, ils s'en rendirent les maîtres. Quinze jours après, le ſecond mur fut auſſi emporté, & quelques-uns des portiques du temple furent brûlés; mais, Hérode en accuſa Antigonus afin de le rendre odieux au peuple. Les dehors du temple & la baſſe ville ayant auſſi été pris, les aſſiégés ſe retirerent dans la haute ville & dans le temple; & craignant que les Romains ne les empêchaſſent d'offrir à Dieu les ſacrifices ordinaires, ils prierent les aſſiégeans de leur permettre de faire entrer ſeulement les bêtes néceſſaires pour ce ſujet. Hérode le leur accorda dans la penſée que cette faveur les adouciroit. Mais, voyant qu'ils s'opiniâtroient plus que jamais à maintenir Antigonus dans la royauté, il redoubla ſes efforts pour prendre la place, & on vit bien-tôt paroître de tous côtés encore plus qu'auparavant l'image affreuſe de la mort, parce que d'une part les Romains étoient irrités de ce que le ſiege duroit ſi long-tems, & que de l'autre les Juifs affectionnés à Hérode, vouloient ruiner entièrement ceux de leur nation qui avoient embraſſé le parti contraire.

Ainſi, ils les tuoient dans les rues, dans les maiſons, & lors même qu'ils s'enfuyoient dans le temple. On ne pardonnoit ni aux vieillards ni aux jeunes; la foibleſſe du ſexe ne donnoit point de compaſſion pour les femmes; & quoiqu'Hérode commandât de les épargner & joignît ſes prieres à ſes commandemens, on ne lui obéiſſoit point en cela, car ils étoient ſi tranſportés de fureur qu'ils avoient perdu tout ſentiment d'humanité.

Antigonus, par une conduite indigne de ſa fortune paſſée, deſcendit de la tour où il étoit, & vint ſe jetter aux pieds de Soſius, qui au lieu d'en être touché lui inſulta dans ſon malheur en l'appellant non pas Antigonus, mais Antigona.

Hérode, après avoir eu tant de peine à ſurmonter ſes ennemis, n'en eut pas moins à réprimer l'inſolence des étrangers qu'il avoit appellés à ſon ſecours. Ils ſe jetterent en foule dans le temple & vouloient même entrer dans le ſanctuaire. Il employa pour les en empêcher non ſeulement les prieres & les menaces, mais la force; parce qu'il ſe croyoit plus malheureux d'être victorieux que d'avoir été vaincu, ſi ſa victoire donnoit lieu d'expoſer aux yeux des profanes ce qu'il ne leur étoit pas permis de voir. Il travailla auſſi de tout ſon pouvoir à empêcher le pillage de la ville, en diſant fortement à Soſius que ſi les Romains vouloient la dépeupler d'habitans & la ſaccager, il ſe trouveroit donc qu'il n'auroit été établi Roi que ſur un déſert; & qu'il lui déclaroit qu'il ne voudroit pas acheter l'empire de tout le monde au prix du ſang d'un ſi grand nombre de ſon peuple. Soſius lui ayant répondu que l'on ne pouvoit refuſer aux ſoldats le pillage d'une place qu'ils avoient priſe, il lui promit de les récompenſer du ſien. Ainſi, il en garantit la ville, & accomplit magnifiquement ſa promeſſe, tant à l'égard des ſoldats que des officiers, & particuliérement de Soſius.

Cette priſe de Jéruſalem arriva ſous le conſulat de M. Agrippa & de Caniſius Gallus, en la cent quatre-vingt-cinquième Olympiade, au troiſième mois, & durant le jeûne ſolemnel, le même jour que Pompée l'avoit priſe, vingt-ſept ans auparavant.

Soſius, après avoir conſacré à Dieu une couronne d'or, partit de Jéruſalem, & mena Antigonus priſonnier à Marc Antoine. Cela fit beaucoup de peine à Hérode; il craignit que M. Antoine ne le laiſſât aller, & que lorſqu'il ſeroit arrivé à Rome, il ne repréſentât au Sénat, qu'étant de la race royale il devoit être préféré à lui qui n'avoit rien d'illuſtre par ſa naiſſance; & que quand même ſa révolte contre les Romains les empêcheroit de le maintenir dans le royaume, au moins ne pourroient-ils pas avec juſti-

ce en priver ſes enfans qui ne les avoient point offenſés. Pour ſe délivrer de ces appréhenſions, il obtint de Marc Antoine par une grande ſomme d'argent que l'on fît mourir Antigonus.

Quand Hérode ſe vit maître de la Judée, il fit paroître beaucoup de reconnoiſſance pour ceux qui lui avoient témoigné de l'affection, lorſqu'il n'étoit encore que ſimple particulier. Mais, il ne ſe paſſoit point de jour qu'il ne fît mourir quelqu'un de ceux qui avoient ſuivi le parti d'Antigonus. Pollion, Phariſien, & Saméas ſon diſciple furent les ſeuls qu'il traita favorablement, pour les récompenſer de ce que durant le ſiège ils conſeilloient qu'on le reçût. Il fit porter dans le palais royal tout ce qui ſe trouva de meubles précieux avec l'or & l'argent qu'il prit aux riches, & aſſembla ainſi une grande ſomme dont il fit préſent à M. Antoine, & à ceux que Marc Antoine aimoit le plus. Il fit mourir quarante-cinq des principaux du parti d'Antigonus, & établit des gardes aux portes pour voir ſi lorſque l'on emportoit leurs corps ils étoient morts en effet. Il ſe faiſoit apporter tout ce que l'on trouvoit d'or & d'argent; & ceux qui avoient ſuivi le parti d'Antigonus, ne voyoient point de fin à leurs maux. Tout leur bien ne pouvoit ſuffire pour contenter l'avarice de ce nouveau Roi dont les finances ſe trouvoient alors épuiſées.

Cependant, Hyrcan ayant été mis en liberté par Phraate, roi des Parthes, revint à Jéruſalem. Hérode le traita avec tant d'honneur qu'il lui donnoit toujours le premier rang dans les feſtins, le nommoit ſon pere, & n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit lui ôter le ſoupçon de la trahiſon qu'il méditoit, parce qu'il déſiroit à quelque prix que ce fût, s'aſſurer la couronee & affermir ſa nouvelle autorité; ce qui cauſa des diviſions domeſtiques, qui exciterent de grands troubles à l'occaſion que nous allons dire. La crainte qu'avoit Hérode qu'une perſonne de grande naiſſance ne fût établie dans la ſouveraine ſacrificature, le porta à faire venir de Babylone un ſacrificateur nommé Ananel qui étoit d'une famille des plus obſcures, & il lui donna cette charge. Alexandra ſa belle mere, qui avoit un fils nommé Ariſtobule comme ſon ayeul, fut touchée d'une très-ſenſible douleur du tort que l'on faiſoit à ſon fils, de lui préférer ainſi un homme de nulle conſidération pour l'honorer d'une ſi éminente dignité. Elle écrivit à Cléopâtre par un muſicien pour la prier de demander à Marc Antoine cette charge pour ſon fils; & cette Reine lui rendit volontiers cet office, mais elle ne put rien obtenir. Cependant, Hérode jugea à propos de ne pas déſobliger entièrement Ariſtobule & Alexandra, & de ne pas mécontenter

Mariamne qui le preſſoit ſans ceſſe de donner la grande ſacrificature à ſon frere. Il l'ôta donc à Ananel, qui, quoiqu'il fût de la race des ſacrificateurs, paſſoit pour étranger, parce qu'il étoit de ces Juifs qui demeuroient en grand nombre au delà de l'Euphrate. Hérode ne l'avoit honoré de cette dignité auſſitôt qu'il fut parvenu à la couronne, que parce qu'il étoit ſon ancien ami, & il ne la lui ôta que parce qu'il le jugea néceſſaire pour appaiſer le trouble de ſa famille.

Mais, cette réconciliation ne l'empêcha pas de continuer dans ſes défiances. Il crut qu'après ce qu'avoit fait Alexandra, elle ne manqueroit pas de remuer ſi elle en trouvoit l'occaſion. Ainſi, il lui défendit de ſortir du palais & de ſe mêler de quoique ce fût. Quelque tems après, il apprit qu'elle ſe diſpoſoit à ſe retirer avec ſon fils en Egypte, auprès de Cléopâtre. Il les fit arrêter au moment de leur départ. Mais, comme il n'oſoit faire de mal à Alexandra, de peur que Cléopâtre n'en eût du reſſentiment, il fit ſemblant de lui pardonner, & affecta de paroître clément envers la mere & le fils, par une grandeur de courage; mais, il réſolut dans ſon cœur de perdre Ariſtobule à quelque prix que ce fût. Il ne tarda pas à exécuter ſon deſſein, ayant engagé quelques jeunes gens du même âge qu'Ariſtobule à le noyer, pendant qu'ils ſe baignoient enſemble.

La perte d'un fils auſſi admirable que l'étoit Ariſtobule, avoit fait une ſi profonde plaie dans le cœur d'Alexandra, que rien n'étoit capable de la conſoler. Sa douleur ſe renouvelloit tous les jours avec de ſi vifs ſentimens, qu'ils l'animoient ſans ceſſe à en tirer vengeance; & elle écrivit à Cléopâtre de quelle ſorte Hérode lui avoit ravi ſon fils par une ſi déteſtable trahiſon. Cette Reine, qui étoit déjà fort portée à l'aſſiſter, eut tant de compaſſion de ſon infortune, qu'il n'y eut rien qu'elle ne fît auprès de Marc Antoine pour lui perſuader de venger une mort ſi déplorable. Comme il ne pouvoit approuver une ſi noire action en cas qu'elle ſe trouvât véritable, il ſe rendit à Laodicée & manda à Hérode de le venir trouver pour ſe juſtifier du crime dont on l'accuſoit. Hérode qui ſe ſentoit coupable, & qui redoutoit la haine de Cléopâtre qu'il ſçavoit animer ſans ceſſe Marc Antoine contre lui, appréhendoit extrêmement ce voyage; mais, la néceſſité d'obéir le conrraignit de s'y réſoudre. Il laiſſa le ſoin du gouvernement du royaume à Joſeph ſon beau-frere, & lui ordonna en ſecret que ſi Marc Antoine le condamnoit, il tuât auſſi-tôt la Reine Mariamne ſa femme; car il l'aimoit avec tant de paſſion qu'il ne pouvoit ſouffrir que même après ſa mort elle tombât en la puiſſance d'un autre, & il la conſidéroit comme la cauſe

de ſon malheur, parce que la réputation de ſon extraordinaire beauté avoit depuis longtems donné de l'amour pour elle à Marc Antoine. Après avoir laiſſé ces ordres, il ſe mit en chemin avec peu d'eſpérance d'un bon ſuccès.

Comme en l'abſence d'Hérode Joſeph alloit très-ſouvent voir Mariamne, tant pour lui rendre l'honneur qui lui étoit dû, que pour lui parler des affaires du Royaume, il l'entretenoit continuellement de l'extrême amour que le Roi ſon mari avoit pour elle; & lorſqu'il vit qu'au lieu de témoigner de le croire elle s'en mocquoit, & Alexandra ſa mere encore plus qu'elle, un imprudent déſir de leur faire changer de ſentiment le porta à leur dire l'ordre qu'Hérode lui avoit donné, & qui faiſoit voir qu'il ne pouvoit ſouffrir que la mort le ſéparât d'elle. Ce diſcours, au lieu de perſuader ces Princeſſes de l'affection d'Hérode, leur donna de l'horreur d'une ſi tyrannique humanité qui le rendoit cruel même après ſa mort envers la perſonne du monde qu'il aimoit le plus.

Cependant, les ennemis de ce Prince firent courir le bruit que Marc Antoine l'avoit fait mourir après lui avoir fait ſouffrir divers tourmens. Toute la ville de Jéruſalem fut troublée, mais principalement le palais, & dans le palais les Princeſſes. Alexandra exhorta Joſeph de ſortir avec elle & avec Mariamne pour aller ſe mettre ſous la protection des aigles Romaines de la légion commandée par Julius qui étoit campée hors de la ville, afin d'y être en ſûreté s'il arrivoit quelque tumulte; comme auſſi parce qu'elle ne doutoit point que lorſque Marc Antoine verroit Mariamne, elle obtiendroit de lui tout ce qu'elle déſireroit, & même de la rétablir dans le royaume & dans tous les autres honneurs & les autres avantages que ſa naiſſance lui pouvoit faire eſpérer. Lorſqu'elle étoit dans ces penſées, on reçut des lettres d'Hérode toutes contraires à ce bruit qui avoit couru. Elles portoient qu'auſſi-tôt qu'il étoit arrivé auprès de Marc Antoine, il avoit adouci ſon eſprit par des préſens, & ſe l'étoit rendu ſi favorable dans les entretiens qu'il avoit eus avec lui, qu'il n'avoit plus ſujet de craindre les mauvais offices de Cléopâtre, parce que Marc Antoine étoit perſuadé qu'un Roi n'eſt obligé de rendre compte à perſonne de ſes actions touchant la conduite de ſon État, puiſque ce ne ſeroit pas être Roi que de ne pouvoir agir avec l'autorité que cette qualité donne, & qu'il importoit même à Cléopâtre de ne ſe mettre point en peine de la manière dont les autres Rois ſe gouvernoient. Ces lettres ajoûtoient qu'il n'y avoit point d'honneurs qu'il ne reçût de Marc Antoine; qu'il le faiſoit aſſiſter à ſes conſeils, & l'appelloit tous les

jours à ſes feſtins, quoique Cléopâtre fît tous ſes efforts pour tâcher de le perdre par le déſir qu'elle avoit de devenir Reine de Judée ; mais que la juſtice de Marc Antoine étoit à l'épreuve des artifices & des calomnies de cette Princeſſe ; qu'ainſi il reviendroit bientôt plus affermi que jamais dans ſon royaume & dans l'affection de M. Antoine, ſans qu'il pût reſter à Cléopâtre aucune eſpérance de lui nuire, parce que M. Antoine lui avoit donné la baſſe-Syrie, à condition qu'elle ſe déſiſteroit des prétentions qu'elle avoit ſur la Judée.

Ces lettres firent changer à Alexandra & à Mariamne le deſſein de ſe mettre ſous la protection des Romains ; mais, il ne put être ſi ſecret qu'Hérode n'en eût connoiſſance. Salomé ſa ſœur & ſa mere l'en informerent, lorſqu'il fut revenu à Jéruſalem, après que Marc Antoine fut parti pour marcher contre les Parthes. Salomé paſſa encore plus avant ; car, pour ſe venger de ce que Mariamne qui avoit le cœur extrêmement grand, lui avoit reproché dans une conteſtation arrivée entre elles, la baſſeſſe de ſa naiſſance, elle accuſa Joſeph ſon propre mari d'avoir vécu trop familierement avec cette Princeſſe. Hérode, qui avoit toujours très-ardemment aimé Mariamne, ſentit alors juſqu'où peuvent aller les mouvemens de la jalouſie. Il ſe retint néanmoins quoiqu'avec peine, pour ne pas donner ſujet de croire que ſa paſſion lui fît perdre le jugement. Il demanda en particulier à Mariamne quel commerce elle avoit donc eu avec Joſeph. Elle lui proteſta avec tous les ſermens dont une perſonne qui ſe ſent très-innocente peut ſe ſervir pour ſa juſtification, qu'elle n'en avoit eu aucun dont il pût avoir le moindre ſujet de ſe plaindre. Hérode, vaincu par l'amour qu'il avoit pour elle, ſentit non ſeulement calmer ſon eſprit, mais lui demanda pardon d'avoir trop légerement ajoûté foi aux rapports qu'on lui avoit faits, témoigna le gré qu'il lui ſçavoit de lui avoir été fidele, & n'oublia rien de tout ce qu'il put lui dire pour lui faire connoître avec quelle paſſion il l'aimoit. Tant de témoignages de tendreſſe firent, comme il arrive en de ſemblables rencontres, que tous deux ſe mirent à pleurer & s'embraſſerent. Mais, comme Hérode s'efforçoit de plus en plus d'aſſurer Mariamne de ſon extrême affection, elle ne put s'empêcher de lui répondre ; » Eſt-ce donc » une grande marque d'amitié » que d'avoir commandé de me » faire mourir en cas que M. » Antoine vous ôtât la vie, » quoique je ne vous euſſe donné nul ſujet d'être mécontent » de moi ? « Ces paroles furent comme un coup de poignard qui perça le cœur d'Hérode. Il quitta Mariamne qu'il tenoit embraſſée, s'arracha les cheveux, & s'écria qu'il ne pouvoit plus

douter

douter de ſon crime, puiſqu'il étoit impoſſible que Joſeph lui eût découvert un ſecret de cette importance, ſi elle ne ſe fût abandonnée à lui pour le récompenſer de ſa trahiſon; & il étoit tellement tranſporté de colère qu'il l'auroit tuée à l'heure même ſi la violence de ſon amour n'eût combattu ſa jalouſie. Quant à Joſeph, il envoya auſſi-tôt le tuer ſans vouloir ſeulement le voir ni l'entendre, & fit mettre Alexandra en priſon comme étant la cauſe de tout le mal.

Cependant, Cléopâtre, après avoir accompagné Marc-Antoine juſqu'à l'Euphrate, lorſqu'il marchoit avec ſon armée en Arménie, vint à Apamée & à Damas, & déſira de voir la Judée. Hérode la reçut avec beaucoup d'honneur, & traita avec elle du revenu de cette partie de l'Arabie que Marc-Antoine lui avoit donnée, & du territoire de Jéricho, qui étoit le ſeul lieu où croiſſoit le beaume, & où l'on voyoit en abondance les plus beaux palmiers du monde. Après divers entretiens, qu'Hérode eut avec cette Princeſſe, elle fit tout ce qu'elle put pour lui donner de l'amour; & comme elle étoit très-impudique, elle en avoit peut-être pour lui; mais ce qui eſt plus vraiſemblable, c'eſt que ſon deſſein étoit de ſe ſervir de ce moyen pour trouver une occaſion de le perdre. Quoi qu'il en ſoit, elle témoignoit avoir une grande paſſion pour ce Prince. Hérode au contraire, qui l'avoit depuis long-tems en averſion, parce qu'elle prenoit plaiſir à faire du mal à tout le monde, fut non ſeulement inſenſible à ſes careſſes, mais eut horreur de ſon effronterie, & conſulta avec ſes amis s'il ne la feroit point mourir pour garantir tant de gens des maux qu'elle leur faiſoit, & de ceux qu'elle leur pourroit encore faire. Ses amis ne furent point de cet avis. Hérode ſe laiſſa perſuader à leurs raiſons, appaiſa Cléopâtre par de grands préſens, & la conduiſit juſques en Égypte. Il lui payoit exactement les tributs du païs, que Marc-Antoine lui avoit donné, parce qu'il n'ignoroit pas combien il lui importoit de ne lui point donner ſujet de le haïr; & depuis que l'exaction de ces tributs commença à appartenir à Hérode, les Arabes lui payerent durant quelque tems deux cens talens par an, mais ils ne continuerent pas, & à peine lui en payoient-ils une partie.

Hérode, dont le courage ne pouvoit ſouffrir cette inſulte & ce mépris des Arabes, ſe préparoit à entrer en armes dans leur païs, lorſqu'une grande guerre civile s'excita entre les Romains, pour ſçavoir à qui d'Octavien ou de Marc-Antoine demeureroit l'empire du monde, ce que la bataille d'Actium donnée en la cent quatre-vingt ſeptième Olympiade, décida en faveur d'Octavien

connu depuis ſous le nom d'Auguſte. Comme le roi des Juifs étoit très-redevable à Marc-Antoine, & que la paiſible jouiſſance durant un long-tems d'un païs ſi abondant en pâturages & en bétail, outre pluſieurs autres grands revenus, l'avoit rendu extrêmement riche, il prépara de grandes forces pour les mener à ſon ſecours. Mais, il lui manda qu'il n'en avoit pas beſoin; & qu'ayant appris de lui & de la reine Cléopâtre, la perfidie des Arabes, il aimoit mieux qu'il marchât contre eux. Cléopâtre, qui étoit bien aiſe que les Juifs & les Arabes en vinſſent aux armes & s'affoibliſſent ainſi les uns les autres, fut cauſe de cette réponſe de Marc-Antoine, qui obligea Hérode de changer de réſolution. Il entra enſuite dans l'Arabie avec une puiſſante armée, & s'avança vers Dioſpolis. Les Arabes vinrent à ſa rencontre. La bataille ſe donna; elle fut fort ſanglante, & les Juifs demeurerent victorieux. Les Arabes raſſemblerent une nouvelle armée dans la baſſe-Syrie. Hérode alla au devant d'eux avec la plus grande partie de ſes forces; & lorſqu'il en fut proche, il vouloit ſe camper & fortifier ſon camp, afin de prendre ſon tems à propos pour les attaquer; mais, ſes ſoldats le preſſerent avec de grands cris de ne pas différer davantage de les mener au combat, tant la victoire qu'ils avoient remportée, & leur confiance en la force de leur armée les rendoient audacieux. Hérode ne crut pas devoir laiſſer ralentir cette ardeur; il réſolut d'en profiter, leur dit qu'il ne leur céderoit point en courage, ſe mit à leur tête, & marcha contre les ennemis. La hardieſſe avec laquelle il alla à eux, les étonna tellement, que la plûpart prirent la fuite; & ils euſſent été entièrement défaits ſans Athénion, général des troupes de Cléopâtre en ce païs. Avec le ſecours qu'il leur fournit dans cette circonſtance, les Arabes reprirent cœur, revinrent à la charge, & les Juifs n'étant plus en état de réſiſter, le meurtre fut ſi grand qu'un petit nombre ſeulement de cette principale partie de l'armée put à peine ſe retirer dans ſon camp. Hérode courut à toute bride pour amener d'autres troupes à leur ſecours; mais, il ne put venir aſſez-tôt pour empêcher que le camp ne fût pillé. Ainſi, les Arabes, par un bonheur ſi ineſpéré, remporterent la victoire lorſqu'ils ſe croyoient vaincus, & défirent une ſi puiſſante armée. Hérode évita depuis ce jour d'en venir à une bataille. Il ſe contenta de camper ſur les montagnes pour faire des courſes dans leur païs, & en tira un ſi grand avantage, que ce travail auquel il accoûtuma les ſiens, les rendit capables de réparer la perte qu'ils avoient faite.

La ſeptième année du règne d'Hérode, il arriva en Judée,

le plus grand tremblement de terre que l'on y eût jamais vu ; la plus grande partie du bétail fut tuée, & près de dix mille hommes ſe trouverent accablés ſous les ruines de leurs maiſons. Mais, les gens de guerre ne reçurent point de mal parce qu'ils étoient campés à découvert. Il n'eſt pas croyable combien cette perte que l'on diſoit encore plus grande par la haine que les autres nations portoient à la nation Juive, rehauſſa le cœur des Arabes. Ils s'imaginerent que toutes leurs villes étoient détruites, & qu'il ne reſtoit plus perſonne pour leur réſiſter. Ainſi, au lieu d'avoir quelque compaſſion du malheur des Juifs, ils tuerent les Ambaſſadeurs qu'ils leur envoyerent pour leur demander la paix, & marcherent contre eux avec autant d'ardeur que de promptitude & de joie. Les Juifs n'oſerent point les attendre, parce que leurs mauvais ſuccès dans la guerre, les pertes que ce tremblement de terre leur avoit cauſées, & le peu d'apparence de recevoir du ſecours, les avoient tellement abattus, que n'étant plus touchés de l'amour du bien public, ils étoient près de s'abandonner à un entier déſeſpoir. Dans une ſi extrême conſternation, Hérode n'oublia rien pour réveiller le courage de leurs chefs; & voyant que les plus généreux commençoient à concevoir de meilleures eſpérances, il ſe hazarda de parler à toutes ſes troupes ; ce qu'il n'oſoit faire auparavant, parce qu'il avoit remarqué en d'autres occaſions que quand la fortune leur étoit contraire, ils ne vouloient rien écouter.

Le diſcours d'Hérode anima de telle ſorte ſes troupes, qu'elles ne demanderent plus que d'en venir à une bataille. Il ordonna des ſacrifices ſelon la coûtume, fit, ſans perdre de tems, paſſer le Jourdain à ſon armée pour marcher contre les Arabes, & ſe campa proche d'eux. Il y avoit entre les armées un château dont il pouvoit tirer de l'avantage, ſoit que l'on en vînt à un combat, ou qu'il fallût paſſer outre pour choiſir un campement plus ſûr que n'étoit le ſien. Il réſolut de le prendre ; & les Arabes ayant le même deſſein, la bataille ſe donna à la ſuite de quelques légeres eſcarmouches. Pluſieurs furent tués, & les Arabes lâcherent le pied ; mais, les Juifs, les pourſuivant pour aller les attaquer juſques dans leur camp, ils furent contraints de faire ferme & de ſe défendre, quoiqu'ils fuſſent en grand déſordre & ſans eſpérance de vaincre. Après un aſſez grand combat où pluſieurs demeurerent ſur la place, les Arabes prirent la fuite, & cinq mille furent tués par les Juifs & par eux-mêmes, tant ils ſe preſſoient pour ſe ſauver. Le reſte ſe retira dans leur camp, quoiqu'ils y manquaſſent de vivres & d'eau ; & les Juifs les y aſſiégerent. Une

telle extrêmité les contraignit d'envoyer propoſer à Hérode de faire tout ce qu'il déſireroit, pourvu qu'il les laiſſât aller & leur permît de déſaltérer leur ſoif. Mais, il ne voulut ni écouter leurs Ambaſſadeurs, ni recevoir l'argent qu'ils offroient pour leur rançon, ni accepter aucune autre condition, tant il déſiroit ſe venger de ce qu'ils avoient violé le droit des gens. Alors ne pouvant plus ſupporter une ſi ardente ſoif, quatre mille ſe préſenterent le cinquième jour du ſiege pour être enchaînés comme eſclaves. Le lendemain le reſte réſolut de ſortir pour mourir les armes à la main, plutôt que de s'expoſer à une ſi grande infamie; & ils exécuterent ce deſſein. Mais, leurs corps étoient ſi foibles & leurs eſprits ſi abattus, qu'ils ne purent faire aucun effort tant ſoit peu conſidérable. Tout ce qu'ils appréhendoient étoit de vivre; & dès le premier choc il y en eut près de ſept mille de tués. Une ſi grande perte abattit entièrement l'orgueil de cette nation; elle admira dans ſon malheur la valeur & la conduite d'Hérode, & le prit pour ſon protecteur.

Hérode, après un ſuccès ſi avantageux, retourna à Jéruſalem comblé d'honneur & de gloire. Mais, lorſqu'il paroiſſoit être dans la plus grande proſpérité, la victoire remportée par Auguſte ſur Marc-Antoine à Actium, le mit dans un ſi grand péril, qu'il ſe crut perdu. Tous ſes ennemis étoient du même ſentiment, parce qu'on ne pouvoit ſe perſuader que cette grande amitié qui avoit été entre Marc-Antoine & lui, ne dût alors cauſer ſa ruine. Ainſi, ceux qui l'aimoient véritablement, ne pouvoient diſſimuler leur douleur; & ceux qui le haïſſoient faiſoient ſemblant de le plaindre, quoiqu'ils ſe réjouiſſent dans leur cœur de l'avantage qu'ils eſpéroient retirer du changement de ſa fortune. Comme Hyrcan étoit le ſeul qui reſtoit de la race royale, Hérode jugea qu'il lui importoit de le faire mourir, afin que s'il ſortoit d'un ſi grand danger, perſonne ne pût prétendre à la couronne à ſon préjudice; ou que ſi Auguſte lui faiſoit perdre la vie, il eût au moins la conſolation de ſçavoir qu'Hyrcan n'auroit pas la joie de lui ſuccéder. Lorſqu'il rouloit ces penſées dans ſon eſprit, la famille où il s'étoit allié lui offrit une occaſion d'exécuter ſon deſſein.

Après qu'Hérode le fut défait d'Hyrcan, il alla trouver Auguſte de qui il n'eſpéroit rien de favorable à cauſe de l'amitié qu'il y avoit eu entre lui & Marc-Antoine; & il craignit en même tems qu'Alexandra ne prît occaſion de ſon abſence pour émouvoir le peuple contre lui & troubler l'État. Il laiſſa la conduite des affaires à Phéroras ſon frere, mit Cypros, ſa mere, ſa ſœur, & tous ſes proches dans la fortereſſe de

Maſſada, & ordonna à Phéroras, ſi ſon voyage lui réuſiſſoit mal, de prendre le gouvernement du royaume. Quant à Mariamne, parce qu'elle ne pouvoit s'accorder avec Cypros & avec Salomé, il la mit avec Alexandra ſa mere, dans le château d'Alexandrion dont il confia la garde à Joſeph ſon tréſorier & à Soëme, en qui il avoit toujours eu dès le commencement de ſon règne une entière confiance. Il prit pour prétexte que c'étoit pour rendre de l'honneur à ces Princeſſes; mais, il donna à ces deux hommes un ordre ſecret, ſi ſon voyage ne tournoit pas bien, de les tuer auſſitôt qu'ils apprendroient la nouvelle de ſa mort, & d'aſſiſter Phéroras de tout leur pouvoir pour conſerver le royaume à ſes enfans.

Lorſqu'Hérode eut donné ordre à toutes choſes, il s'embarqua pour aller à Rhodes trouver Auguſte. Il parut devant lui avec tous les ornemens de la dignité royale, excepté la couronne, & ne fit jamais paroître plus de cœur que par la maniére dont il lui parla. Car, au lieu d'uſer de prières & d'employer de lâches excuſes pour le porter à lui pardonner, comme l'on fait d'ordinaire dans un ſi grand changement de fortune, il lui rendit raiſon de ſa conduite ſans témoigner aucune crainte; & en prononçant ſon diſcours, il fit paroître une telle grandeur de courage, que comme Auguſte étoit extrêmement généreux, il en fut ſi touché, que le roi des Juifs n'évita pas ſeulement le péril qui le menaçoit, mais gagna ſon affection par une manière ſi noble de ſe juſtifier & de ſe défendre. Il lui fit reprendre ſa couronne, l'exhorta à n'être pas moins ſon ami qu'il l'avoit été de Marc-Antoine, le traita avec grand honneur, témoigna lui ſçavoir gré de ce qu'il avoit aſſiſté Lépidus auprès de divers Princes; & pour lui donner une preuve de ſon amitié, il le fit confirmer par un arrêt du Sénat dans la poſſeſſion de ſon royaume. Hérode, comblé de tant de graces qui ſurpaſſoient de beaucoup ſes eſpérances, accompagna Auguſte en Egypte, & lui fit, & à ceux qui étoient le mieux auprès de lui, des préſens ſi magnifiques, qu'ils alloient même au delà de ſon pouvoir. Il demanda avec grande inſtance à Auguſte la grace d'Alexandre qui avoit été ami de Marc-Antoine; mais, il ne la put obtenir, parce qu'il avoit fait ſerment de ne la point accorder.

Le retour d'Hérode en Judée avec un nouvel accroiſſement d'honneur & d'autorité, étonna extrêmement ceux qui s'attendoient à voir le contraire; & ils ne pouvoient conſidérer que comme une protection particulière de Dieu ſur lui, qu'il ſortît ſi heureuſement des plus grands périls, qui ſembloient ne le menacer que pour rendre ſa vie encore plus

éclatante & plus illuſtre.

Lorſqu'Auguſte paſſa de Syrie en Égypte, il ne ſe contenta pas de le recevoir dans Ptolémaïde avec une magnificence incroyable, mais il donna à toute ſon armée des vivres en abondance; & une ſi généreuſe manière d'agir lui acquit tant de familiarité auprès de ce grand Prince, que lorſqu'il marchoit à cheval par la campagne, il le faiſoit aller à côté de lui. Hérode choiſit cent cinquante de ceux ſur qui il ſe repoſoit le plus, pour prendre ſoin de le faire ſervir lui & ſes amis avec toute la ſomptuoſité & la politeſſe imaginables; & lorſque l'armée ſe trouva obligée de paſſer par des lieux ſi ſtériles qu'il n'y avoit pas ſeulement de l'eau, ſa prévoyance & ſes ſoins firent qu'elle ne manqua de rien & qu'elle eut même du vin. Il donna de plus à Auguſte huit cens talens; & tous les Romains furent ſi extrêmement ſatisfaits de lui, qu'ils avouoient que la grandeur de ſon ame l'élevoit beaucoup au deſſus de ſa couronne. Ainſi, cette circonſtance & celle où il traita encore de la même ſorte quelques-uns des principaux de l'Empire à leur retour d'Égypte, lui acquirent une ſi haute eſtime dans l'eſprit d'Auguſte & des Romains, qu'ils ne pouvoient ſe laſſer de louer & de dire que nul autre Prince ne le ſurpaſſoit en magnificence & en libéralité.

Hérode, au lieu de goûter à ſon retour dans ſon royaume les douceurs de la paix & de jouir de quelque repos, ne trouva que de l'agitation & du trouble dans ſa propre famille, par le mécontentement de Mariamne & d'Alexandra. Ces Princeſſes croyoient avec raiſon que ce n'étoit pas pour pourvoir à leur ſûreté, mais pour les tenir priſonnières, qu'il les avoit fait mettre dans un château où elles n'avoient la liberté de diſpoſer de quoi que ce fût. Mariamne étoit d'ailleurs fortement perſuadée, que ce grand amour qu'il témoignoit avoir pour elle, n'étoit qu'une diſſimulation qu'il croyoit utile à ſes affaires; & comme elle ſe ſouvenoit toujours de l'ordre qu'il avoit donné à Joſeph, elle ne penſoit qu'avec horreur que quand même il viendroit à mourir elle ne pouvoit eſpérer de lui ſurvivre. Mais, lorſqu'elle eut appris le nouvel ordre que Soëme avoit reçu, elle fut outrée de dépit & de colere de voir que les maux qu'elle devoit craindre n'avoient point de bornes; elle faiſoit continuellement des vœux, afin que tout fût contraire à Hérode; rien ne lui paroiſſoit plus inſupportable que de paſſer ſa vie avec lui; & ces ſentimens firent une telle impreſſion ſur ſon eſprit, qu'elle ne pouvoit les diſſimuler.

Le ſuccès du voyage de ce Prince ayant ſurpaſſé ſes eſpérances, la première choſe qu'il fit en arrivant fut d'aller voir

Mariamne, de l'embraſſer ; & de lui dire comme à la perſonnu du monde qu'il aimoit le plus, de quelle ſorte tout lui avoit réuſſi ſi heureuſement. Pendant qu'il lui parloit ainſi, elle ne ſçavoit ſi elle devoit ſe réjouir ou s'affliger ; ſon extrême ſincérité ne lui permettoit pas de cacher l'agitation de ſon eſprit ; & ſes ſoupirs faiſoient voir que ce diſcours lui donnoit plus de triſteſſe que de joie. Hérode ne put alors douter de ce qu'elle avoit dans l'ame ; une averſion ſi viſible & ſi ſurprenante ne le lui faiſoit que trop connoître, & ſon extrême amour pour elle lui rendoit ce mépris inſupportable. Mais, en même tems, ſa colère ſe trouvoit tellement combattue par ſon affection, qu'il paſſoit de la haine à l'amour, & de l'amour à la haine. Ainſi, flottant entre ces deux paſſions, il ne ſçavoit quel parti prendre, parce qu'en même tems qu'il ſe portoit à la faire mourir pour ſe venger de ſon ingratitude, il ſentoit dans ſon cœur que ſa mort le rendroit le plus malheureux de tous les hommes.

Lorſque la mere & la ſœur d'Hérode, qui avoient une haine mortelle pour Mariamne, le virent dans cette agitation, elles crurent ne pouvoir trouver une occaſion plus favorable pour la perdre. Il n'y eut point de calomnies dont elles ne ſe ſerviſſent pour augmenter l'indignation de ce Prince, & allumer de plus en plus ſa jalouſie. Il les écoutoit & ne témoignoit pas trouver mauvais qu'elles lui parlaſſent contre Mariamne ; mais, il ne pouvoit ſe réſoudre de faire mourir une perſonne qu'il aimoit plus que ſa vie. Il s'aigriſſoit néanmoins contre elle de jour en jour ; & elle de ſon côté ne diſſimuloit point ſes ſentimens. Enfin, l'amour de ce Prince ſe changea en haine ; & peut-être eût-il dès lors exécuté ſa cruelle réſolution, s'il n'avoit appris qu'Auguſte s'étoit rendu maître de l'Égypte par la mort de Marc-Antoine & de Cléopâtre ; mais, cette nouvelle l'obligea de tout quitter pour aller au devant de lui. Il recommanda Mariamne à Soëme avec de grands témoignages de ſatisfaction du ſoin qu'il avoit pris d'elle, & lui donna un gouvernement dans la Judée. Comme il avoit déjà acquis beaucoup de familiarité auprès d'Auguſte, & avoit part à ſon amitié, il reçut de lui non ſeulement de grands honneurs, mais de grands bienfaits. Il lui donna quatre cens Gaulois qui ſervoient de gardes à Cléopâtre, lui rendit cette partie de la Judée que Marc-Antoine avoit donnée à cette Princeſſe, comme auſſi les villes de Gadara, d'Hippone & de Samarie ; & ſur la côte de la mer Gaza, Anthédon, Joppé, & la tour de Straton ; ce qui augmenta de beaucoup ſon royaume.

Il accompagna Auguſte juſqu'à Antioche ; & quand il fut

de retour à Jéruſalem, il trouva qu'autant qu'il avoit été heureux hors de ſon païs, autant ſon mariage qu'il conſidéroit auparavant comme ſa plus grande félicité, le rendoit malheureux dans ſon royaume. Car, il aimoit ſi ardemment Mariamne, que l'on ne voit dans aucune hiſtoire, que jamais homme ait été plus tranſporté d'un amour illégitime, qu'il l'étoit de celui de ſa femme. Mais, cette Princeſſe, qui, d'ailleurs étoit extrêmement ſage & très-chaſte, étoit de ſi mauvaiſe humeur, & abuſoit de telle ſorte de la paſſion qu'il avoit pour elle, qu'elle le traitoit quelquefois avec mépris & avec des railleries offenſantes, ſans conſidérer le reſpect qu'elle lui devoit. Il le diſſimuloit néanmoins, & ſouffroit même les reproches qu'elle faiſoit à ſa mere & à ſa ſœur de la baſſeſſe de leur naiſſance, qui furent la cauſe de cette haine irréconciliable qui les porta à employer pour la ruiner tant de fauſſes accuſations. Ainſi, les eſprits s'aigriſſoient toujours de plus en plus; & une année ſe paſſa de la ſorte depuis le retour d'Hérode d'auprès d'Auguſte. Mais, enfin, le deſſein qu'il formoit depuis ſi long-tems dans ſon eſprit, éclata tout d'un coup de la manière qui ſuit.

Un jour qu'il s'étoit retiré dans ſa chambre pour ſe repoſer ſur le midi, il envoya chercher Mariamne qu'il ne pouvoit s'empêcher d'aimer avec paſſion. Elle vint; mais, quelque inſtance qu'il lui en fit, elle ne voulut jamais ſe mettre auprès de lui, & lui reprocha la mort de ſon pere & de ſon frere. Des paroles ſi offenſantes jointes à un ſi grand mépris, irriterent Hérode de telle ſorte qu'il fut tenté de la frapper; & Salomé ayant appris ce qui s'étoit paſſé, fit entrer dans ſa chambre un Echanſon de ce Prince qu'elle avoit gagné. Cet homme inſtruit par elle, lui dit que la Reine lui avoit offert une grande récompenſe pour le porter à lui donner un certain breuvage. Hérode, troublé de ce diſcours, lui demanda ce que c'étoit que ce breuvage. L'Echanſon lui répondit que la Reine ne lui avoit point donné ce qu'elle vouloit mettre dedans, & avoit ſeulement déſiré de lui qu'il le lui préſentât; mais, que comme il ignoroit la force de ce breuvage, il s'étoit cru obligé d'en parler à Sa Majeſté. Cette réponſe augmenta encore le trouble d'Hérode. Il fit donner la queſtion à un Eunuque de Mariamne, qu'il ſçavoit lui être ſi fidele, qu'il ne doutoit point qu'elle ne lui confiât toutes choſes. Cet homme ne confeſſa rien; mais, il lui échappa de dire au milieu des tourmens, que la haine de Mariamne venoit de ce qu'elle avoit appris de Soëme. A ces mots, Hérode s'écria que Soëme, qui lui avoit auparavant été ſi fidele, n'auroit jamais révélé ſon ſecret s'il n'avoit abuſé de Mariamne;

& en même tems il le fit tuer. Quant à la Reine, il voulut la faire juger ; & ayant assemblé pour ce sujet ceux à qui il se fioit le plus, il lui commanda de se défendre. Il l'accusa ensuite de ce faux & prétendu crime de lui avoir voulu faire donner un breuvage pour l'empoisonner ; & au lieu de demeurer dans les bornes de la modération que doit avoir un Juge, il parla avec tant de véhémence & d'emportement que les autres Juges n'eurent pas de peine à connoître son intention, & condamnerent à la mort cette innocente Princesse. Ils ne jugerent pas néanmoins, & lui-même fut de cet avis, qu'il fallût hâter d'exécuter cet arrêt ; mais, ils crurent qu'il valoit mieux la mettre en prison dans le palais. Salomé & ceux de sa faction, ne pouvant souffrir ce retardement, n'oublierent rien pour en faire changer la résolution ; & l'une des plus fortes raisons dont ils se servirent pour persuader Hérode, fut la crainte qu'il devoit avoir que le peuple ne se soulevât, s'il apprenoit que la Reine fût encore envie. Ainsi, on la mena au supplice.

Quelque violente que fût la passion qu'Hérode avoit pour elle durant sa vie, & que ce que nous en avons rapporté, fait assez voir, elle augmenta encore après sa mort ; car, il ne l'aimoit pas comme les autres maris aiment leurs femmes, mais il l'aimoit presque jusqu'à la folie ; & quelque désobligeante que fût la maniere dont elle vivoit avec lui, il ne pouvoit s'empêcher de l'aimer toujours. Après qu'elle ne fut plus au monde, il crut que Dieu lui redemandoit son sang ; on l'entendoit à toute heure prononcer le nom de Mariamne ; il faisoit des plaintes indignes de la majesté d'un Roi, & cherchoit envain dans les festins & dans les autres divertissemens quelque soulagement à sa douleur. Elle passa jusqu'à un tel excès qu'il abandonna même le soin de son royaume, & commandoit aux siens d'appeller Mariamne comme si elle eût encore été vivante. Lorsqu'il étoit en cet état, il arriva une si furieuse peste, qu'elle emporta non seulement une grande partie du peuple, mais plusieurs personnes de qualité ; & tout le monde considéra ce terrible fléau comme une juste vengeance de Dieu, du crime commis dans l'injuste condamnation de Mariamne. Un si grand surcroît d'affliction acheva d'accabler Hérode ; il s'abandonna à son désespoir, & s'alla cacher dans les déserts sous prétexte d'aller à la chasse. Il fut attaqué d'une douleur de tête si violente qu'elle lui troubla l'esprit ; les remedes ne servoient qu'à l'augmenter ; & les médecins voyant l'opiniâtreté du mal, jointe à celle du malade qui vouloit se gouverner à sa fantaisie, sans leur permettre de le traiter selon les règles de leur art, fu-

rent contraints d'abandonner à la fortune l'évenement de ſa maladie, & déſeſpererent preſque de ſa vie

Quand Alexandra, qui étoit à Jéruſalem, ſçut qu'il étoit en ſi grand péril, elle fit tous ſes efforts pour ſe rendre maîtreſſe des deux forteresſes, dont l'une étoit dans la ville & l'autre auprès du temple. Mais, ſes raiſons ne perſuaderent pas les Gouverneurs, tant parce qu'étant de tout tems très-fideles & très-affectionnés à leur Roi, ils ne vouloient pas déſeſpérer de ſa vie, qu'à cauſe de la haine qu'ils portoient à Alexandra. L'un d'eux nommé Achiab qui étoit neveu d'Hérode, envoya en diligence l'avertir du deſſein d'Alexandra, & il commanda auſſi-tôt qu'on la fît mourir.

Enfin, ce Prince revint avec beaucoup de peine de ſa maladie. Mais, lorſque les forces de ſon corps & de ſon eſprit commençoient à ſe rétablir, il étoit ſi colère & ſi farouche, qu'il n'y avoit point de cruautés où il ne ſe portât ſur la moindre occaſion. Il n'épargna pas même ſes plus intimes amis; il fit mourir Coſtobare, Lyſimachus, Godias ſurnommé Antipater, & Doſithée.

Ce Prince, ſe trouvant dans un pouvoir abſolu & une pleine liberté de faire tout ce qu'il vouloit, ne craignit point de s'éloigner de plus en plus de la conduite de ſes prédéceſſeurs. Il abolit les anciennes coûtumes qui lui devoient être inviolables pour en introduire de nouvelles, & apporta ainſi un étrange changement dans la diſcipline qui retenoit le peuple dans le devoir. Il commença par établir des jeux de lutte & de courſe qui ſe faiſoient de cinq ans en cinq ans en l'honneur d'Auguſte, & fit bâtir pour ce ſujet un théatre dans Jéruſalem, & un fort grand amphithéatre hors de la ville. Ces deux édifices étoient ſuperbes, mais contraires aux mœurs des Juifs qui ne leur permettoient pas d'aſſiſter a de ſemblables ſpectacles. Comme il vouloit rendre ces jeux très-célebres, il les fit publier non ſeulement dans les provinces voiſines, mais auſſi dans les lieux les plus éloignés, avec promeſſe de grandes récompenſes pour ceux qui demeureroient victorieux. On vit auſſitôt venir de tous côtés ceux qui excelloient à la lutte & à la courſe, des muſiciens, des joueurs de toutes ſortes d'inſtrumens, des hommes exercés à courir ſur des chariots les uns attelés de deux chevaux, les autres de trois, les autres de quatre, & d'autres qui couroient à cheval ſur des chevaux extrêmement vîtes. Il ne ſe pouvoit rien ajoûter à la magnificence & aux ſoins dont uſoit Hérode, pour rendre tous ces ſpectacles les plus beaux & les plus agréables du monde. Le théatre étoit environné d'inſcriptions à la louange d'Auguſte, & de tro-

phées des nations qu'il avoit vaincues; ce n'étoit qu'or & argent, que riches vêtemens & que pierres précieuſes. Il fit auſſi venir de toutes parts quantité de bêtes farouches comme des lions & autres animaux, dont la force extraordinaire ou quelque autre rare qualité donne de l'étonnement. Il les faiſoit combattre tantôt les unes contre les autres, tantôt contre des hommes condamnés à mort.

Ces ſpectacles ne donnoient pas moins de plaiſir que d'admiration aux étrangers. Mais, les Juifs les conſidéroient comme un renverſement & une corruption de la diſcipline de leurs ancêtres. Rien ne leur paroiſſoit plus impie que d'expoſer des hommes à la fureur des bêtes par un plaiſir ſi cruel, & d'abandonner leurs ſaintes coûtumes pour embraſſer celles des nations idolâtres. Ces trophées, qui leur paroiſſoient couvrir des figures d'hommes, ne leur étoient pas auſſi moins inſupportables, parce qu'ils étoient entièrement contraires à leurs loix. Hérode les voyant dans ce ſentiment, ne crut pas devoir uſer de violence. Il leur parla avec beaucoup de douceur, & tâcha de leur faire comprendre que leur crainte ne procédoit que d'une vaine ſuperſtition. Mais, il ne put les perſuader; & comme ils croyoient qu'il commettoit en cela un grand péché, ils s'écrierent que quoiqu'ils ſouffriſſent le reſte, ils ne ſouffriroient jamais dans leur ville des images & des figures d'hommes, parce que leur religion le défendoit expreſſément. Hérode n'eut pas de peine à juger par ces paroles, que le ſeul moyen de les appaiſer étoit de les détromper. Il mena des principaux d'entre eux ſur le théatre, leur montra quelques-uns de ces trophées, & leur demanda ce qu'ils croyoient donc que ce fût. Ils répondirent que c'étoient des figures d'hommes. Il fit ôter alors tous ces ornemens, & il ne reſta plus que les poteaux ſur leſquels ils avoient été attachés. Ainſi, ce grand bruit ſe convertit en riſée, le tumulte s'appaiſa, & cette circonſtance fut cauſe que la plûpart ſouffrirent plus aiſément tout le reſte. Mais, les autres ne changerent point de ſentiment. L'horreur qu'ils avoient de ces coûtumes étrangeres, leur faiſoit croire qu'il ne pouvoit les introduire ſans renverſer celles de leurs peres & cauſer la ruine de la République; ils ne conſidérerent plus Hérode comme leur Roi, mais comme leur ennemi, & réſolurent de s'expoſer à tout plutôt que de ſouffrir un ſi grand mal.

Dix d'entr'eux, mépriſant la grandeur du péril, cacherent des poignards ſous leurs robes; & ils furent encore confirmés dans leur deſſein par un aveugle qui, ne pouvant avoir part à l'action, voulut en avoir au danger où ils s'expoſoient. Ils

allerent ſur le théatre dans l'eſpérance de ne pouvoir manquer le Roi, parce qu'il ne ſe défieroit de rien, & qu'ils l'attaqueroient tous enſemble ; ou que s'ils le manquoient, ils tueroient au moins pluſieurs de ceux qui l'accompagnoient, & mourroient avec la conſolation de le rendre odieux au peuple comme ayant violé leurs loix, & de montrer le chemin à d'autres pour exécuter une ſi juſte entrepriſe. Comme Hérode avoit pluſieurs perſonnes qui obſervoient tout ce qui ſe paſſoit, il y en eut un qui découvrit ce deſſein. Il lui en donna avis lorſqu'il alloit au théatre, & il y ajoûta aiſément foi, parce qu'il n'ignoroit pas la haine qu'on lui portoit & les effets qu'elle étoit capable de produire. Il ſe retira dans ſon palais & envoya prendre ces conjurés, qui voyant qu'ils ne pouvoient ſe ſauver, ſe laiſſerent amener ſans réſiſtance. Leur généroſité rendit leur mort glorieuſe ; car ils ne témoignerent pas la moindre crainte, ni ne déſavouerent point leur deſſein; ils montrerent avec un viſage ferme & aſſuré les poignards qu'ils avoient préparés pour l'exécuter, & déclarerent hautement que la ſeule piété & le bien public les avoient portés à l'entreprendre pour conſerver les loix de leurs peres, que tout homme de bien doit préférer à ſa vie. Après avoir parlé de la ſorte, ils moururent avec la même conſtance au milieu des tourmens qu'on leur fit ſouffrir. La haine que le peuple conçut contre le délateur, fut ſi grande, qu'il ne ſe contenta pas de le tuer ; il le mit en pièces, & le donna à manger aux chiens, ſans qu'aucun de tant de Juifs qui le virent accuſât perſonne. Mais, enfin, Hérode, après une très-exacte recherche, en découvrit les Auteurs par des femmes que la violence des tourmens contraignit de le confeſſer.

Il les fit mourir avec toutes leurs familles ; & voyant que le peuple s'affermiſſoit de plus en plus dans la réſolution de défendre ſes coûtumes & ſes loix, & que cela le porteroit à une révolte s'il n'employoit de plus puiſſans moyens pour le réprimer, il réſolut d'y pourvoir. Ainſi, outre les deux forteresſes qui étoient dans Jéruſalem, l'une le palais royal où il demeuroit, & l'autre nommée Antonia, qui étoit proche du temple, il fit fortifier Samarie, parce que n'étant éloignée de Jéruſalem que d'une journée, elle pouvoit empêcher les ſéditions tant de la ville que de la campagne. Il fortifia auſſi tellement la tour de Straton, qu'il nomma Céſarée, qu'elle s'embloit commander tout le païs; il bâtit dans le lieu nommé le champ un château où il mit une garniſon de gens de cheval que l'on tiroit au ſort. Il en bâtit un autre en Gabara de Galilée, & un autre nommé Eſthmonite dans la Pérée. Ces forteresſes, ainſi diſ-

poſées dans les endroits du royaume les plus propres pour l'effet auquel ce Prince les deſtinoit, & où il établit des garniſons, ôta à ce peuple ſi porté à la révolte, tout moyen de ſe ſoulever, parce qu'à la moindre apparence de quelque émotion, ceux qui étoient chargés d'y prendre garde, ou l'empêchoient d'arriver, ou l'étouffoient dès ſa naiſſance. Comme il avoit deſſein de rétablir Samarie que ſon aſſiette rendoit forte, à cauſe qu'elle étoit ſur une colline, & d'y bâtir un temple, il y mit un grand corps de troupes, tant étrangères que des provinces voiſines, changea ſon nom en celui de Sébaſte, partagea entre les habitans le terroir d'alentour, qui étoit extrêmement fertile, afin de les mettre d'abord tellement à leur aiſe, qu'elle fût promptement peuplée, l'environna de fortes murailles, accrut ſi fort ſon enceinte qu'elle étoit de vingt ſtades, & la rendit comparable aux plus grandes villes. Il fit au milieu une place ſi ſpacieuſe qu'elle contenoit un ſtade & demi, y bâtit un temple très-ſuperbe, & continua toujours de travailler à rendre cette ville célébre en toutes maniéres, parce qu'il en conſidéroit la force comme néceſſaire à ſa ſûreté, & la beauté comme un monument de ſa grandeur & de ſa magnificence qui conſerveroit la mémoire de ſon nom dans les ſiecles à venir.

Cette même année, qui étoit la treizième du règne d'Hérode, la Judée fut affligée de très-grands maux. Cela commença par une ſi grande & ſi longue ſéchereſſe que la terre ne donnoit pas même les fruits qu'elle donne naturellement ſans qu'on la cultive. Ainſi, la néceſſité obligeant les hommes d'uſer pour ſoutenir leur vie d'une nourriture qui leur étoit auparavant inconnue, ils tomberent dans de grandes maladies, & par un enchaînement de maux qui ſuccédoient les uns aux autres, dans une violente peſte. Ce terrible fléau augmentoit toujours, parce que ceux qui en étoient frappés manquoient de ſecours & de nourriture; pluſieurs en mouroient; & le déſeſpoir de n'avoir aucun moyen de ſecourir les malades, ôtoit le courage à ceux qui ne l'étoient pas, de rendre à leurs proches des devoirs qui leur ſeroient inutiles. Car, tous les fruits des années précédentes étoient conſumés; on n'en avoit point recueilli en celle-là, & on eût envain enſemencé la terre, parce qu'elle étoit ſi aride, qu'elle laiſſoit périr dans ſon ſein les ſemences que l'on y jettoit. Comme cela continua plus d'une année, le mal alloit toujours croiſſant au lieu de diminuer.

Dans une telle déſolation tout le bien d'Hérode, quelque grand qu'il fût, n'étoit pas capable de lui ſuffire, parce que la ſtérilité de la terre l'empêchoit de recevoir ſes revenus,

dre plus considérable. Ainſi, il ôta la ſouveraine ſacrificature à Jeſus, fils de Phabet, la lui donna & épouſa ſa fille.

Auſſi-tôt après ſes noces, il bâtit à ſoixante ſtades de Jéruſalem un magnifique château dans le lieu où il avoit vaincu les Juifs, lorſqu'Antigonus lui faiſoit la guerre. L'aſſiette en étoit très-avantageuſe ; car, c'étoit une petite montagne d'une figure ronde également forte & agréable, & il l'embellit & la fortifia encore. Ce château étoit environné de tours ; & on y montoit par deux cens degrés de pierre. Il y avoit en dedans des appartemens ſuperbes, parce qu'Hérode n'épargna point la dépenſe pour y joindre la beauté à la force. On voyoit au pied divers bâtimens très-agréables, particulièrement par la quantité des belles eaux qu'on y conduiſit de fort loin avec des aquédues. Toute la campagne d'alentour étoit ſi pleine de maiſons, qu'elles auroient pu former une ville, dont ce magnifique château bâti ſur la montagne, auroit été comme la citadelle qui auroit commandé tout le reſte.

Quand Hérode eut pourvu en cette manière à toutes choſes, il n'appréhenda plus de mouvemens dans ſon État. La crainte du châtiment dont il n'exemptoit perſonne, retenoit ſes ſujets dans le devoir ; la libéralité avec laquelle il pourvoyoit à toutes les néceſſités publiques, lui acquéroit leur affection ; & le ſoin qu'il prenoit de ſe fortifier de plus en plus, comme ſi ſa conſervation particulière eût été celle de tout le royaume, le mettoit en ſûreté. Il ſe rendoit fort acceſſible dans toutes les villes ; il leur témoignoit beaucoup de bonté ; & comme il avoit l'ame fort élevée, il ſçavoit auſſi dans les rencontres gagner par ſa magnificence le cœur des Grands. Ainſi, il devenoit agréable à tout le monde, & ſa proſpérité alloit toujours en augmentant.

Mais, la paſſion qu'il avoit de rendre ſon nom célebre & de cultiver l'amitié d'Auguſte & des plus puiſſans des Romains, le porta à négliger l'obſervation des coûtumes des Juifs & à violer en beaucoup de choſes leurs ſaintes loix. Car, il bâtit en leur honneur des villes & même des temples, mais non pas dans la Judée, parce que la nation Juive ne l'auroit jamais ſouffert, regardant comme une choſe abominable parmi eux de révérer des images & des ſtatues comme faiſoient les Grecs. Il alléguoit pour excuſe de ces ouvrages ſacrileges, que ce n'étoit pas volontairement qu'il les faiſoit, mais pour obéir à ceux à qui il ne pouvoit déſobéir ; & il gagnoit d'autant plus par ce moyen l'affection d'Auguſte & des Romains, qu'ils voyoient que pour leur plaire il ne craignoit point de contrevenir aux coûtumes de ſon païs. Son avantage particulier & ſon ardent déſir d'éterniſer

terniſer ſa mémoire, étoient néanmoins ſa principale fin dans la prodigieuſe dépenſe qu'il faiſoit à bâtir & à embellir ces nouvelles villes.

Quelque tems après, Hérode envoya à Rome Alexandre & Ariſtobule ſes fils qu'il avoit eus de Mariamne, pour faire leur cour à Auguſte. Pollion qui étoit ſon intime ami, leur avoit préparé un beau logement, mais ils n'en eurent pas beſoin, parce qu'Auguſte leur en donna un dans ſon palais. Ce Prince les reçut avec de ſinguliers témoignages d'affection, & laiſſa à leur pere la liberté de prendre pour ſon ſucceſſeur celui de ſes enfans qu'il voudroit choiſir. Il accrut auſſi ſon royaume de trois provinces. Comme il envoya dans le même tems pour gouverneur dans l'Aſie, Agrippa qu'il aimoit très-particulièrement, Hérode l'alla trouver à Mitylene, & revint enſuite à Jéruſalem. Les habitans de Gadara voulurent faire de grandes plaintes de lui à Agrippa; non ſeulement il ne les écouta pas, mais il les lui envoya enchaînés.

La dix-ſeptième année du règne de ce Prince, Auguſte étant venu en Syrie, les habitans de Gadara lui porterent également leurs plaintes contre Hérode, & l'accuſerent d'être un tyran. Un certain Zénodore fut celui qui les y pouſſa, principalement par les promeſſes qu'il leur fit avec ſerment de n'avoir jamais de repos juſqu'à ce qu'il les eût délivrés de la domination d'Hérode pour les faire rentrer ſous celle d'Auguſte; mais, ce qui les rendoit encore plus hardis à s'élever contre Hérode, c'étoit qu'il n'avoit point puni ceux qu'Agrippa lui avoit envoyés enchaînés. Car, autant qu'il étoit ſévere envers ſes ſujets, autant il étoit doux envers les étrangers; & ainſi ils ne craignirent point de l'accuſer d'avoir fait des exactions. Ce Prince, ſans s'en émouvoir, ſe préparoit à ſe juſtifier; mais, Auguſte le reçut très-bien, & ne témoigna en aucune manière être touché de ces plaintes. Il lui en dit ſeulement quelque choſe le premier jour, & ne lui en parla pas davantage. Il ordonna aux gouverneurs de Syrie de ne rien faire que par ſon avis. Ainſi, comme Auguſte règnoit preſque ſur toute la terre, & qu'on pouvoit dire qu'Agrippa gouvernoit après lui ce puiſſant empire, le bonheur d'Hérode fut ſi grand qu'Auguſte n'aimoit perſonne tant que lui après Agrippa, & qu'Agrippa n'aimoit perſonne tant qu'Hérode après Auguſte. Deux ſi puiſſans appuis lui donnant ſujet de tout eſpérer, il demanda & obtint d'Auguſte pour Phéroras ſon frere, la lieutenance générale de ſon royaume, & retrancha enſuite cent talens de ſon revenu pour les lui donner, afin qu'il eût après ſa mort de quoi ſubſiſter ſans dépendre de ſes enfans. Il accompagna Au-

guſte juſqu'à ſon embarquement, & bâtit en ſon honneur, proche de Panium, un ſuperbe temple de marbre blanc.

Il déchargea vers le même tems ſes ſujets de la troiſième partie des tributs, & prit pour prétexte que c'étoit afin de leur donner moyen de ſe remettre des maux que la famine leur avoit cauſés. Mais, ſa véritable raiſon étoit qu'il vouloit adoucir leur eſprit aigri par ces grands ouvrages ſi contraires à leur religion, & dont ils ne pouvoient diſſimuler leur mécontentement. Car, comme il en craignoit les ſuites, il n'y eut point de ſoin qu'il ne prît pour y remédier. Il ordonna que chacun ne s'occuperoit qu'à ſes affaires particulières; il défendit ſous de grandes peines de faire des aſſemblées & de grands feſtins dans Jéruſalem; & il avoit tellement à cœur l'obſervation de cet édit, qu'il y avoit des gens diſpoſés dans la ville & ſur les grands chemins, pour obſerver & pour arrêter ceux qui y contrevenoient. On les menoit ſecrétement, & même en plein jour dans la forteresſe d'Hyrcania, & on les puniſſoit ſéverement. On aſſure auſſi que lui-même ſe traveſtiſſoit ſouvent & ſe mêloit la nuit parmi le peuple pour découvrir ſon ſentiment touchant le gouvernement. Il faiſoit punir ſans miſéricorde ceux qui condamnoient ſa conduite, & obligeoit les autres par ſerment à ne lui manquer jamais de fidélité. Ainſi, la plus grande partie ſe portoit par crainte à faire ce qu'il vouloit; & il n'y avoit point de moyens dont il ne ſe ſervît pour perdre ceux qui, ne pouvant ſouffrir d'être traités de la ſorte, avoient la hardieſſe de s'en plaindre. Il voulut auſſi tirer le même ſerment de Pollion Phariſien, de Saméas & de la plûpart de leurs diſciples. Mais, quoiqu'ils le refuſaſſent, il ne les punit pas comme les autres, à cauſe du reſpect qu'il avoit pour Pollion; & il diſpenſa auſſi de ce ſerment ceux que l'on nommoit Eſſéniens.

Après tant de grandes actions & de ſi ſuperbes édifices faits par Hérode, il conçut en la dix-huitième année de ſon règne, un deſſein qui ſurpaſſoit encore de beaucoup les autres; ce fut de bâtir un temple à Dieu plus grand & plus élevé que celui qui ſubſiſtoit alors, parce qu'il croyoit & avec raiſon, que tout ce qu'il avoit fait juſqu'à ce jour, quelque éclatant qu'il pût être, étoit tellement au deſſous d'une ſi haute entrepriſe, que rien ne pouvoit tant contribuer à rendre ſa mémoire immortelle. Mais, comme il craignoit que le peuple, étonné de la difficulté d'un tel ouvrage, n'eût peine à ſe réſoudre à l'entreprendre, il le fit aſſembler, & lui parla en cette manière:

» Il ſeroit inutile de vous re-
» préſenter toutes les choſes que
» j'ai faites depuis mon avene-

» ment à la couronne, puiſque » vous étant plus utiles qu'à » moi, vous ne ſçauriez les » ignorer. Vous ſçavez que » dans les néceſſités publiques, » j'ai oublié mes intérêts pour » ne penſer qu'à vous ſoulager; » & vous n'aurez pas eu de la » peine à reconnoître que dans » tant de grands ouvrages que » j'ai entrepris & achevés avec » l'aſſiſtance de Dieu, je n'y ai » pas tant conſidéré ma ſatisfac- » tion particulière que les » avantages que vous en avez » reçus, & qui ont élevé notre » nation à un degré d'eſtime où » elle ne s'étoit point encore » vue. Il ſeroit donc inutile de » vous parler des villes que » j'ai bâties & de celles que » j'ai embellies dans la Judée, » & dans les provinces qui » nous ſont tributaires. Mais, » je veux vous propoſer un » deſſein beaucoup plus grand » & plus important que tous les » autres, puiſqu'il regarde la » religion & le culte que nous » devons rendre à Dieu. Vous » ſçavez que le temple que nos » peres lui ont bâti après leur » retour de la captivité de Ba- » bylone, eſt moins élevé de » ſoixante coudées que n'étoit » celui qui avoit été conſtruit » par Salomon; & il ne leur » en faut pas attribuer la faute, » puiſqu'ils auroient ſouhaité » de le rendre auſſi magnifique » que le premier; & qu'étant » alors aſſujettis aux Perſes » comme ils l'ont été depuis » aux Macédoniens, ils furent » obligés de ſuivre les meſures » que les rois Cyrus & Darius, » fils d'Hyſtaſpe, leur en donne- » rent. Mais, maintenant que » je me trouve redevable à » Dieu de la couronne que je » porte, de la paix dont je » jouis, des richeſſes que je » poſſede, & ce qui eſt encore » plus conſidérable, de l'ami- » tié des Romains, qui ſont au- » jourd'hui les maîtres du mon- » de, je m'efforcerai de lui té- » moigner ma reconnoiſſance » de tant d'obligations, en met- » tant la dernière perfection à » ce grand ouvrage. «

Le diſcours d'Hérode ſurprit extrêmement tout le monde. La grandeur du deſſein leur en faiſoit paroître l'exécution impoſſible; & quand même elle ne l'auroit pas été, ils appréhendoient qu'après avoir fait démolir le temple, il ne pût le rétablir entièrement, & trouvoient ainſi l'entrepriſe trop périlleuſe. Mais, il les raſſura en leur promettant de ne point toucher à l'ancien temple qu'après qu'il auroit préparé tout ce qui étoit néceſſaire pour bâtir le nouveau; & l'effet ſuivit ſa promeſſe. Il employa mille charettes pour porter les pierres, aſſembla tous les matériaux, choiſit dix mille excellens ouvriers, & établit ſur eux mille ſacrificateurs vêtus à ſes dépens, & intelligens dans les ouvrages de maçonnerie & de charpenterie. Lorſque tout fut ainſi diſpoſé, il fit démolir les vieux fondemens pour en faire

de nouveaux, & l'on bâtit deſſus le temple de cent coudées de longueur, & ſix vingts coudées de hauteur. Mais, les fondemens s'étant depuis affaiſſés, cette hauteur ſe trouva réduite à cent coudées.

Ce ſuperbe bâtiment reſſembloit à un palais royal; les deux extrêmités de chaque face étoient plus baſſes que le milieu, & ce milieu étoit ſi élevé que ceux qui demeuroient vis-à-vis du temple ou qui y venoient, le pouvoient voir, quoiqu'ils en fuſſent éloignés de pluſieurs ſtades. L'architecture des portiques étoit preſque ſemblable au reſte; & on voyoit tendues au deſſus des tapiſſeries de diverſes couleurs embellies de fleurs de pourpre, avec des colomnes entre deux, aux corniches deſquelles pendoient des branches de vigne d'or avec leurs grappes & leurs raiſins ſi excellemment travaillés, que dans ces ouvrages ſi riches l'art ne cédoit point à la matière.

Hérode fit faire à l'entour du temple des galeries ſi larges & ſi hautes, qu'elles répondoient à la magnificence du reſte & ſurpaſſoient en beauté toutes celles qu'on avoit vues auparavant, enſorte qu'il ſembloit que nul autre n'eût jamais autant que ce Prince travaillé à orner le temple. Deux de ces galeries étoient ſoutenues par de fortes & épaiſſes murailles; il ne s'étoit jamais rien vu de plus beau que cet ouvrage, dont on trouvera une deſcription plus détaillée dans Joſephe.

Comme Hérode étoit perſuadé que l'un de ſes principaux ſoins dans le gouvernement de l'État devoit être d'empêcher que l'on ne fît tort aux particuliers, ni dans Jéruſalem, ni dans la campagne, il ordonna par une nouvelle loi que ceux qui perceroient des murailles pour entrer dans les maiſons, ſeroient traités en eſclaves, & vendus hors du royaume. Il ne le faiſoit pas tant néanmoins pour punir les crimes que pour abolir une coûtume obſervée de tout tems parmi les Juifs, & s'élever ainſi au deſſus des loix; car, un châtiment auſſi rude que celui d'être réduit ſous la ſervitude des étrangers, dont la manière de vivre étoit toute différente de celle des Juifs, bleſſoit beaucoup plus la religion qu'il ne maintenoit la juſtice; & leurs anciennes loix y avoient pourvu ſuffiſamment, en ordonnant que ceux qui auroient du bien payeroient le quadruple de ce qu'ils auroient volé, & que ceux qui n'en auroient point, ſeroient vendus comme eſclaves; mais, parce que ce n'étoit qu'à ceux de leur nation qu'elles permettoient de les vendre, leur ſervitude ne pouvoit être perpétuelle, la ſeptième année leur rendant la liberté. Ainſi, cette loi, dit Joſephe, fut trouvée très-injuſte & conſidérée comme l'action d'un tyran, qui, par un orgueil inſupportable, croyoit qu'il lui étoit permis de fouler

aux pieds les loix du royaume, & d'établir de nouvelles peines. Chacun s'en plaignoit hautement, & cette entrepriſe excita contre lui une telle haine qu'on ne pouvoit la diſſimuler.

Ce Prince alla en ce même tems à Rome pour faire ſa cour à l'Empereur, & voir ſes enfans qu'il y faiſoit élever, & qui étoient déjà aſſez inſtruits dans les lettres. Auguſte le reçut avec de grands témoignages d'amitié, & les lui remit entre les mains pour les remener en ſon païs. Les Juifs les reçurent avec beaucoup de joie, parce qu'ils étoient fort beaux, de fort belle taille, & que l'on ne remarquoit rien en eux qui ne reſſentît la grandeur de la majeſté royale. Cette affection des peuples fit beaucoup de peine à Salomé, ſœur du Roi, & à tous ceux qui avoient comme elle cauſé, par leurs calomnies, la fin tragique de Mariamne. Ils appréhenderent que lorſque ces jeunes Princes ſeroient élevés en autorité, ils ne vouluſſent venger la mort de leur mere. Ainſi, ils réſolurent de travailler à les rendre odieux à leur pere; mais, cette conſpiration de Salomé & des autres auteurs de la mort de Mariamne, contre ſes fils, n'ayant d'abord produit aucun effet dans l'eſprit d'Hérode, il continuoit à les traiter comme ils le pouvoient déſirer; & parce qu'ils étoient en âge d'être mariés, il fit épouſer à Alexandre Glaphyra, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce, & à Ariſtobule Bérénice, fille de Salomé.

En ce même tems, ayant appris qu'Agrippa étoit revenu d'Italie en Aſie, il l'alla trouver & l'engagea à venir dans ſon royaume. Il ne put le lui refuſer; & ce Prince ſi généreux n'oublia rien pour l'y recevoir, & ſes amis, avec toute la magnificence imaginable. Il le mena dans les nouvelles villes qu'il avoit bâties, dans les forteresſes d'Alexandrion & d'Hyrcania, & enfin à Jéruſalem, où tout le peuple vêtu comme dans un jour de fête vint au devant de lui avec de grandes acclamations. Agrippa offrit à Dieu en ſacrifice une hécatombe, fit un feſtin à tout le peuple, & fut ſi ſatisfait de la manière dont il avoit été reçu, qu'il auroit déſiré de pouvoir demeurer encore quelques jours; mais, parce que l'hiver approchoit & qu'il y auroit eu du péril à différer de ſe mettre en mer, il fut contraint de s'embarquer. Ce ne fut pas ſans qu'Hérode lui fît auparavant de grands préſens, & aux principaux de ceux qui l'accompagnoient.

Lorſque le printems fut venu, Hérode apprit qu'Agrippa tiroit avec ſa flotte vers le Boſphore. Il s'embarqua pour l'aller trouver à Lesbos. Mais, après avoir paſſé Rhodes & Cos, un vent de nord le pouſſa dans l'iſle de Chio, où il fut contraint de demeurer quel-

ques jours. Pluſieurs l'y vinrent ſaluer; & il leur fit de magnifiques préſens. Ayant vu que les halles de la ville, qui étoient très-grandes & très-belles, avoient été ruinées durant la guerre de Mithridate, & que les habitans n'avoient pas le moyen de les faire rebâtir, il donna plus d'argent qu'il n'en falloit pour cette dépenſe, & les exhorta de travailler promptement à rétablir leur ville dans ſa première beauté.

Lorſque le vent fut changé, il ſe rembarqua, aborda à Mitylene, & enſuite à Byzance, où il ſçut qu'Agrippa avoit déjà paſſé les rochers Cyanéens. Il le ſuivit en diligence & le joignit à Sinope qui étoit une ville du Pont. Agrippa ne fut pas moins aiſe que ſurpris de le voir arriver avec une flotte, lorſqu'il s'y attendoit le moins. Il le reçut avec tous les témoignages de reconnoiſſance que méritoit une ſi grande preuve qu'il lui donnoit de ſon amitié, de quitter ainſi ſon royaume & les affaires de ſon État pour lui amener du ſecours. Ce redoublement d'affection les unit de telle ſorte, qu'ils étoient toujours enſemble; & Agrippa ne faiſoit rien ſans ſa participation. Il l'appelloit à tous les conſeils, lui donnoit part à l'exécution de toutes ſes entrepriſes; & lorſqu'il vouloit prendre quelque divertiſſement pour relâcher ſon eſprit, il étoit le ſeul qu'il y admettoit, & lui donnoit ainſi autant de marques de ſon amitié dans les choſes agréables, que de ſa confiance dans les importantes & les difficiles.

Après que ce général de l'armée Romaine eut terminé les affaires du Pont qui avoient été le ſujet de ſon voyage, il réſolut de prendre ſon chemin par terre; il traverſa la Paphlagonie, la Cappadoce, & la haute Phrygie pour gagner Epheſe, & après cela ſe rembarqua pour ſe rendre à Samos. La magnificence & la généroſité d'Hérode parurent dans ce voyage par le bien qu'il fit à toutes les villes qui en avoient beſoin. Il ne les aſſiſta pas ſeulement de ſon argent, mais auſſi de ſa recommandation auprès d'Agrippa. Et il y trouvoit d'autant plus de facilité, que ce grand homme avoit l'ame ſi noble & ſi élevée, qu'il étoit toujours prêt à accorder ce qu'on lui demandoit, pourvu que cela ne fît tort à perſonne. Ainſi, il alloit même au devant des graces qu'Hérode pouvoit déſirer de lui, tant il prenoit de plaiſir à l'obliger; & il pardonna à ſa priere aux Iliens, contre leſquels il étoit fort irrité. Hérode paya au tréſorier de l'Empereur ce que ceux de Chio devoient, & aſſiſta toutes les autres villes dans leurs beſoins.

Agrippa & Hérode ne furent pas plutôt arrivés en Ionie, qu'un grand nombre des Juifs qui demeuroient dans cette province, vinrent ſe plaindre de

ce qu'au préjudice des privileges qui leur avoient été accordés par les Romains, & de la liberté qu'ils leur avoient donnée de vivre ſelon leurs loix, on les obligeoit de comparoître aux jours de fête devant les Juges, on les contraignoit d'aller à la guerre, & on les forçoit de contribuer aux charges publiques; ce qui leur ôtoit le moyen d'envoyer à Jéruſalem l'argent deſtiné pour de ſaints uſages. Hérode ne voulut pas perdre cette occaſion d'aſſiſter ces Juifs. Il leur donna un de ſes amis nommé Nicolas, pour plaider leur cauſe. Agrippa, ayant entendu ſon diſcours, répondit que ce n'étoit pas ſeulement ſon amitié pour leur Roi, mais la juſtice de leur demande qui le portoit à la leur accorder; & que s'ils avoient déſiré davantage de lui, il ne leur auroit rien refuſé de tout ce qui ne ſeroit point préjudiciable à l'Empire; mais que puiſqu'il ne s'agiſſoit que de confirmer les graces qu'ils avoient reçues, il le faiſoit très-volontiers, & donneroit ordre qu'on ne les troublât plus à l'avenir. En achevant ces paroles, il rompit l'aſſemblée, & Hérode le remercia d'une réponſe ſi favorable. Ces deux Princes ſe ſéparerent enſuite avec de très grands témoignages d'affection, & partirent de Lesbos.

Hérode, ayant eu le vent tel qu'il le pouvoit déſirer, arriva à Céſarée, & peu de jours après à Jéruſalem, où il aſſembla tout le peuple. Il les informa de tout ce qui s'étoit paſſé dans ſon voyage; & leur dit comme il avoit obtenu que les Juifs qui demeuroient en Aſie, y vivroient dans un plein repos, ſans qu'on oſât plus les inquiéter; il leur repréſenta le bonheur dont ils jouiſſoient ſous ſon règne, les aſſura qu'il n'y avoit rien qu'il ne voulût faire pour leur avantage, & ajoûta que pour leur en donner une preuve, il leur remettoit la quatrième partie des impoſitions. Ce diſcours, accompagné d'une telle grace, fut reçu de tout ce peuple avec de grands témoignages de reconnoiſſance; & il n'y eut point de vœux qu'ils ne fiſſent pour ſa proſpérité.

Cependant, la diviſion de la famille d'Hérode augmentoit toujours par la haine irréconciliable de Salomé contre Alexandre & Ariſtobule, parce qu'ils parloient d'elle & de Phéroras ſon frere, d'une maniere fort offenſante, & qu'elle avoit ſujet de craindre qu'ils ne vengeaſſent la mort de Mariamne. Ils étoient en effet ſi ſenſiblement touchés de la mort de leur mere, qu'ils ne ſe contentoient pas de la plaindre & d'en témoigner leur douleur; ils ne pouvoient même s'empêcher de dire qu'ils s'eſtimoient malheureux d'être contraints de vivre avec ceux qui avoient trempé leurs mains dans ſon ſang.

Comme tout ceci ſe paſſoit pendant le voyage d'Hérode

vers Agrippa, ſon abſence contribuoit encore à l'accroiſſement du mal. Auſſi-tôt après qu'il fut de retour, & qu'il eut parlé au peuple en la manière dont nous venons de le rapporter, Phéroras & Salomé ne manquerent pas de lui dire qu'il avoit tout à craindre du côté de ſes propres enfans, qui déclaroient hautement qu'ils vengeroient la mort de leur mere; & ils ajoûterent malicieuſement qu'ils eſpéroient par le moyen d'Archélaüs, roi de Cappadoce, d'avoir accès auprès de l'Empereur pour l'accuſer devant lui. Hérode fut d'autant plus touché de ce diſcours, qu'on lui donnoit d'ailleurs les mêmes avis, & qu'il rappelloit dans ſon eſprit le ſouvenir de ſes afflictions paſſées, qui lui avoient enlevé ſes meilleurs amis, & une femme qu'il avoit aimée avec tant de paſſion. Ainſi, ce malheureux Prince, jugeant de l'avenir par le paſſé, & appréhendant des maux encore plus grands que ceux qui lui étoient déjà arrivés, ſe trouva dans un trouble inconcevable. On pouvoit dire de lui, qu'autant qu'il étoit heureux au dehors, & que tout lui réuſſiſſoit mieux qu'il n'eût oſé l'eſpérer, autant ſes afflictions domeſtiques le rendoient plus malheureux qu'on ne le ſçauroit croire; en ſorte que dans un tel excès de bien & de mal, il y avoit ſujet de douter lequel des deux l'emportoit ſur l'autre; & s'il ne lui auroit point été plus avantageux de paſſer ſa vie en repos dans une condition privée, que de porter une couronne dont la grandeur & l'éclat étoient accompagnés de tant de douleurs & de tourmens.

Enfin, après avoir agité diverſes choſes dans ſon eſprit, il réſolut de faire venir l'aîné de ſes fils nommé Antipater, qu'il faiſoit élever comme un particulier, & de l'avancer dans les honneurs; non qu'il eût alors deſſein de lui mettre entre les mains une entière autorité, ainſi qu'il le fit depuis; mais pour l'oppoſer à ſes freres afin de réprimer leur inſolence, & les rendre plus ſages lorſqu'ils verroient qu'il ne manqueroit pas de ſucceſſeur, quand bien même pour les punir de leur préſomption, il ne les feroit point monter ſur le trône. Il fit donc venir Antipater comme s'il eût voulu lui donner part à ſa confiance, & ſe décharger ſur lui de pluſieurs ſoins, mais en effet pour abaiſſer l'orgueil de ſes freres; & il ſe perſuada que ce moyen y étoit très-propre. Il arriva néanmoins tout le contraire; car, ces deux Princes s'en tinrent très-offenſés.

Ne pouvant ſouffrir la manière ſi injurieuſe dont on les traitoit, on les voyoit quelquefois répandre des larmes; & quelquefois invoquer le nom de leur mere; & ils ſe plaignoient ouvertement à leurs amis de l'injuſtice de leur pere. Les partiſans d'Antipater obſer-

voient avec grand ſoin toutes ces choſes, & ne ſe contentoient pas de les rapporter à Hérode; ils ajoûtoient à la vérité, & augmentoient par leur malice une ſi grande diviſion. Ces artifices & ces calomnies aigriſſant de plus en plus ſon eſprit, il réſolut d'humilier encore davantage Alexandre & Ariſtobule. Pour exécuter ce deſſein, il éleva Antipater à de nouveaux honneurs, & conſentit, ſur l'inſtante priere qu'il lui en fit, à recevoir ſa mere dans ſon palais. Il écrivit auſſi diverſes fois à Auguſte en ſa faveur avec beaucoup d'affection, & lorſqu'il s'embarqua pour aller voir Agrippa qui s'en retournoit à Rome, après avoir durant dix ans été gouverneur de l'Aſie, Antipater fut le ſeul de ſes fils qu'il mena avec lui. Il pria Agrippa de vouloir bien qu'il lui tînt compagnie dans ſon voyage, de le préſenter à Auguſte, à qui il envoyoit par lui de grands préſens, & de lui concilier ſes bonnes graces; deſorte que perſonne ne doutoit plus qu'Antipater ne dût ſuccéder à Hérode, à l'excluſion de ſes freres.

Ce Prince perdit, en effet, toute l'affection qui lui reſtoit pour ces deux malheureux fils de l'infortunée Mariamne, & ne les conſidéra plus que comme ſes ennemis. Mais, afin qu'il ne parût pas qu'après s'être dépouillé de toute la tendreſſe paternelle, il n'agît contre eux que par paſſion, il réſolut d'aller à *Rome & de mener ces deux jeunes Prince à Auguſte pour les accuſer devant lui. Il ne le trouva pas à Rome, mais à Aquilée, & commença par lui dire qu'il le prioit d'avoir compaſſion de ſon malheur; qu'il lui amenoit ſes deux fils peur les accuſer en ſa préſence de ce que leur paſſion de dominer les avoit portés juſqu'à cette horrible impiété que de haïr leur propre pere, & d'attenter à ſa vie; qu'il ſçavoit qu'il lui avoit permis de choiſir pour ſucceſſeur celui de ſes enfans que ſon bon naturel & ſa vertu en rendroient le plus digne; mais que ceux-ci étoient bien éloignés d'avoir ces qualités, puiſque leur haine pour celui qui les avoit mis au monde, alloit juſqu'à cet excès de fureur que de ne ſe ſoucier pas de perdre le royaume & même la vie, pourvu qu'ils puſſent les lui faire perdre; qu'il avoit ſupporté le plus long-tems qu'il avoit pu une ſi extrême affliction; mais qu'enfin il étoit contraint de la lui découvrir, & de l'importuner par un diſcours ſi déſagréable.

Hérode, ayant parlé de la ſorte avec beaucoup de chaleur, ſes deux fils qui durant tout ce diſcours n'avoient pu retenir leurs larmes, fondirent alors en pleurs, parce que, quoiqu'ils ſe ſentiſſent innocens, ce leur étoit une douleur inſupportable de voir que leur propre pere étoit leur accuſateur. Le reſpect qu'ils lui devoient leur

ôtoit la liberté de lui répondre; & il leur importoit beaucoup de ne pas abandonner la juſtice de leur cauſe. Auſſi ne ſçachant à quoi ſe réſoudre, ils ne ſe défendoient que par leurs ſoupirs & par leurs larmes. Mais, cette manière de ſe juſtifier leur faiſoit craindre qu'on ne prît leur ſilence pour une preuve qu'ils ſe reconnoiſſoient coupables; au lieu qu'il ne venoit que de leur trouble & de leur peu d'expérience. Auguſte pénétra par ſon extrême prudence tous ces divers ſentimens, dont l'eſprit de ces jeunes Princes étoit agité; tous les aſſiſtans furent émus de compaſſion, & Hérode lui-même ne put s'empêcher d'en être touché.

Lorſque ces deux freres reconnurent qu'Auguſte, avec tous ceux qui étoient préſens, & leur pere même, avoient le cœur attendri par la compaſſion de leur malheur, & que quelques-uns ne pouvoient retenir leurs larmes, Alexandre, qui étoit l'aîné, prit la parole pour ſe juſtifier des crimes dont ſon pere les accuſoit. Auguſte, qui, dès le commencement avoit eu peine à ajoûter foi à de ſi étranges accuſations, & qui pendant qu'Alexandre parloit, avoit toujours jetté les yeux ſur Hérode & reconnu qu'il étoit touché de ſon diſcours, demeura encore plus perſuadé de l'innocence de ces deux freres; & tous ceux qui étoient préſens leur portoient une ſi grande compaſſion, & étoient ſi en peine du ſuccès de leur affaire, qu'ils ne pouvoient s'empêcher d'en vouloir à Hérode. Mais, Auguſte, après avoir un peu délibéré en lui-même, dit qu'il croyoit ces jeunes Princes fort innocens des crimes dont on les avoit accuſés; mais qu'ils ne pouvoient s'excuſer d'avoir donné ſujet à leur pere d'être mécontent de leur conduite. Il pria enſuite Hérode de les recevoir dans ſes bonnes graces & de ne concevoir plus d'eux de tels ſoupçons, puiſqu'il n'étoit pas juſte d'ajoûter foi à de ſemblables accuſations contre ſes enfans; qu'il étoit ſûr qu'ils lui rendroient tant de devoirs, que non ſeulement il oublieroit le mécontentement qu'ils lui avoient donné; mais qu'il reprendroit pour eux ſon ancienne affection, & que chacun travaillant de ſon côté à rétablir l'amitié & la confiance qui doivent être entre des perſonnes ſi proches, leur union ſeroit plus grande que jamais. Après qu'Auguſte eut ainſi parlé, il fit ſigne de s'avancer à ces jeunes Princes qui fondoient en larmes, & ſe préparoient déjà à demander pardon à leur pere. Mais, Hérode les prévint & les embraſſa avec tant de témoignages d'affection & de tendreſſe, que tous ceux qui étoient préſens en furent touchés. Le pere & les fils rendirent de grandes actions de graces à l'Empereur, & Antipater fit ſemblant d'être bien aiſe de la

réconciliation de ſes freres avec leur pere.

Quelques jours après, Hérode fit un préſent de trois cens talens à Auguſte, qui donnoit alors des ſpectacles, & faiſoit des largeſſes au peuple Romain. Ce grand Prince de ſon côté lui donna la moitié du revenu des mines de l'iſle de Cypre, & la direction de l'autre moitié, y ajoûta divers autres préſens avec de grands témoignages d'affection, lui permit de choiſir pour ſon ſucceſſeur tel de ſes fils qu'il lui plairoit, & même de partager s'il le vouloit, ſon royaume entre eux; mais non pas pour en jouir de ſon vivant, parce qu'il étoit juſte qu'il fût toujours le maître de ſes États & de ſes enfans.

Hérode partit enſuite avec ſes trois fils, pour s'en retourner en Judée, dont la Traconite qui en étoit une partie conſidérable, s'étoit révoltée en ſon abſence; mais, les chefs de ſes troupes l'avoient contrainte de rentrer dans le devoir. Lorſqu'il paſſa par Eleuſe en Cilicie, que l'on nomma depuis Sébaſte, Archélaüs roi de Cappadoce l'y reçut ainſi que ſes enfans avec grand honneur, témoigna beaucoup de joie de ce que les deux plus jeunes étoient rentrés dans ſes bonnes graces, & de ce qu'Alexandre ſon gendre s'étoit ſi bien juſtifié des accuſations formées contre eux. Ces deux Rois ſe ſéparerent après s'être fait de grands préſens; & lorſque Hérode fut arrivé à Jéruſalem, il fit aſſembler le peuple dans le temple, lui parla de ſon voyage, des honneurs qu'il avoit reçus d'Auguſte, & de toutes les autres choſes dont il jugea à propos de l'informer. Pour donner à ſes enfans une inſtruction importante; il exhorta ſur la fin de ſon diſcours tous ceux de ſa cour & tout le reſte de cette grande aſſemblée, de vivre dans une grande union, leur déclara que ſes fils règneroient après lui, à commencer par Antipater, & à continuer par Alexandre & Ariſtobule, mais que tandis qu'il ſeroit en vie, il vouloit qu'ils le reconnuſſent ſeul pour leur Roi, pour leur maître, puiſque bien loin que ſon âge lui fût un obſtacle pour bien gouverner, il l'en rendoit encore plus capable, tant par la longue expérience qu'il lui avoit acquiſe, que par les autres avantages qu'il avoit ſur ſes enfans; & qu'ainſi eux tous, & les gens de guerre, vivroient heureux lorſqu'ils ne regarderoient que lui. L'aſſemblée ſe ſépara de la ſorte, & la plûpart trouverent qu'il avoit fort bien parlé. Mais, quelques-uns furent d'un ſentiment contraire, parce que l'eſpérance de règner qu'il avoit donnée à ſes enfans, pourroit cauſer entre eux des conteſtations qui produiroient de grands mouvemens.

En ce même tems, la ville de Céſarée, dont les fondemens avoient été jettés, il y avoit

dix ans, fut achevée la vingt-huitième année du règne d'Hérode, en la cent quatre-vingt-douzième Olympiade. Ce Prince voulut en célébrer la dédicace avec toute la ſomptuoſité & la magnificence imaginables. Il fit venir de tous côtés avec grand ſoin ceux qui étoient en réputation d'exceller dans la ſcience de la muſique, à la lutte, à la courſe & en toutes ſortes d'autres exercices ; il aſſembla grand nombre de gladiateurs, de bêtes farouches, de chevaux extrêmement vîtes, & tout ce que l'on employoit dans ces ſpectacles ſi eſtimés des Romains & des autres nations. Il conſacra tous ces jeux à l'honneur d'Auguſte, & ordonna qu'ils ſeroient renouvellés tous les cinq ans. L'impératrice Livie voulut contribuer à cette ſuperbe fête, pour laquelle Hérode n'épargnoit aucune dépenſe. Elle lui envoya de Rome tant de choſes précieuſes, que leur valeur étoit de cinq cens talens. Outre une infinité de peuple qui accourut de toutes parts pour voir une choſe ſi célebre, il y vint des Ambaſſadeurs de diverſes nations qu'Hérode avoit obligées. Il les reçut, les logea ſuperbement. Il leur donnoit tous les jours de nouveaux divertiſſemens ; & lorſque la nuit étoit venue, il leur faiſoit de ſi grands feſtins qu'ils ne pouvoient ſe laſſer d'admirer la magnificence. Il prenoit tant de plaiſir à la faire paroître, qu'il vouloit toujours que l'éclat de ſes dernières actions effaçât le luſtre des premières ; & on aſſure qu'Auguſte & Agrippa diſoient ſouvent, que ſon ame étoit ſi élevée au deſſus de ſa couronne, qu'il auroit mérité de règner ſur toute la Syrie & ſur l'Égypte.

Après tant de fêtes & tant de jeux célébrés avec une ſomptuoſité ſi merveilleuſe, il bâtit une ville dans la campagne de Capharſaba en une aſſiette que les eaux & les bois rendoient extrêmement agréable ; car, une rivière accompagnée d'une haute futaye qui portoit des arbres d'une exceſſive grandeur, l'enfermoit tout à l'entour. Il donna à cette ville le nom d'Antipatride à cauſe de ſon pere, bâtit au deſſus de Jéricho un château qu'il nomma Cypron, du nom de ſa mere, & ne le rendit pas moins recommandable par ſa force que par ſa beauté. Comme il ne pouvoit oublier auſſi Phaſaël ſon frere, qu'il avoit ſi particulièrement aimé, il fit, pour honorer ſa mémoire, pluſieurs excellens édifices. Le premier fut une tour dans Jéruſalem, qui ne cédoit point à celle de Pharon. Il la nomma Phaſaël, & c'étoit du tems de Joſephe, l'une des principales forteresſes de la ville. Il bâtit enſuite dans la vallée de Jéricho, du côté du ſeptentrion, une ville à qui il donna le même nom de Phaſaël, & qui fut cauſe que le territoire d'alentour auparavant déſert & abandonné, fut de nouveau cul-

tlvé & nommé auſſi du même nom.

Il ſeroit difficile de rapporter les biens que ce Prince ſi magnifique fit non ſeulement à pluſieurs villes de Syrie & de la Grece, mais à celles des autres païs par où il paſſoit dans ſes voyages. Car, il en aſſiſtoit la plûpart ou par de nouveaux ouvrages publics qu'il y faiſoit faire, ou par l'argent qu'il leur donnoit pour achever ceux qui étoient déjà commencés, & que l'impuiſſance des habitans avoit laiſſés imparfaits.

Entre ces libéralités toutes royales, les plus remarquables ſont le temple d'Apollon Pythien à Rhodes, qu'il fit rebâtir à ſes dépens; une ſomme de pluſieurs talens qu'il donna aux Rhodiens pour faire conſtruire des vaiſſeaux; une autre grande ſomme pour employer aux ouvrages publics de la ville de Nicopolis, qu'Auguſte avoit fait bâtir auprès d'Actium; des galeries qu'il fit faire des deux côtés de la place qui traverſoit Antioche, qui étoit une fort grande ville; & le ſoin qu'il prit de faire paver les rues avec une pierre fort polie, tant pour l'ornement de cette ville, que pour la commodité des habitans.

Comme les jeux Olympiques ne répondoient pas alors à leur réputation, parce que les fonds manquoient pour cette dépenſe, il deſtina un revenu annuel pour donner moyen de les célébrer, & de faire des ſacrifices avec une magnificence digne de ce grand concours de peuple qui venoit de toutes parts pour les voir; & une libéralité ſi extraordinaire lui fit déférer l'honneur de ſurintendant perpétuel de ces jeux.

Comme les exceſſives dépenſes, faites par Hérode, tant au dedans qu'au dehors de ſon royaume, avoient épuiſé ſes finances; & qu'il ſçavoit qu'Hyrcan ſon prédéceſſeur avoit tiré trois mille talens d'argent du ſépulcre de David, il crut qu'il y en reſtoit en telle quantité, qu'il n'y avoit rien à quoi de ſi grands tréſors ne puſſent ſuffire; ainſi, comme il y avoit déjà long-tems qu'il déſiroit d'avoir recours à ce moyen, enfin il l'exécuta. Il commença par uſer de toutes les précautions poſſibles pour empêcher que le peuple n'en eût connoiſſance, fit enſuite ouvrir de nuit le ſépulcre, & y entra accompagné ſeulement de ſes amis les plus affidés. Il n'y trouva point d'argent monnoyé comme avoit fait Hyrcan, mais ſeulement beaucoup d'or mis en œuvre, ſoit en vaſes ou autres ouvrages très-bien travaillés. Il fit tout emporter; & cela ne faiſant qu'accroître ſon déſir d'en avoir davantage, il commanda de fouiller juſqu'aux cercueils où les corps de David & de Salomon étoient enfermés; mais, on dit qu'il en ſortit une flamme qui conſuma deux de ſes gar-

des. Ce prodige l'épouvanta ; & pour expier un tel ſacrilege, il fit bâtir depuis à l'entrée du ſépulcre, un ſuperbe monument de marbre blanc.

Depuis le jour qu'Hérode eut violé le reſpect dû à la ſainteté des ſépulcres, le trouble de ſa famille augmenta toujours, ſoit par une vengeance du ciel qui aigrit encore cette plaie, ſoit que cela arrivât par hazard, dans un tems où l'on pouvoit en attribuer la cauſe à ce ſacrilege. Une guerre civile n'agite pas plus un État que les paſſions des divers partis agitoient la cour de ce Prince. Mais, Antipater excelloit en artifices pour perdre ſes freres. Il les faiſoit accuſer de faux crimes; & par une malice d'autant plus dangereuſe qu'elle étoit plus cachée, il entreprenoit ſouvent leur défenſe pour les opprimer plus facilement par cet amour apparent qu'il leur témoignoit, & tromper le Roi leur pere qui le conſidéroit comme le ſeul qui s'intéreſſoit à ſa conſervation. Ainſi, Hérode commanda à Ptolémée, ſon principal miniſtre, de ne rien faire dans la conduite du royaume, ſans le communiquer à Antipater; il faiſoit auſſi part de toutes choſes à ſa mere; & Antipater ſe ſervoit de cette confiance qu'il avoit en eux, pour lui rendre odieux tous ceux qu'il leur importoit de lui faire haïr.

D'un autre côté, la haine de Salomé pour les enfans de Mariamne étoit ſi extraordinaire, qu'elle ne pouvoit ſouffrir que ſa propre fille, qui avoit épouſé Ariſtobule, vécût en paix avec ſon mari. Elle l'obligeoit de lui rapporter les entretiens les plus ſecrets qu'ils avoient enſemble; & s'il arrivoit entre eux quelque petite conteſtation, comme cela eſt aſſez ordinaire, au lieu d'adoucir ſon eſprit, elle l'aigriſſoit par les ſoupçons qu'elle lui donnoit pour le lui rendre odieux, & la portoit à lui découvrir ce qui ſe paſſoit entre les deux freres. Ainſi, cette jeune Princeſſe lui dit que lorſqu'ils étoient ſeuls, ils parloient de la Reine leur mere & de l'averſion qu'ils avoient pour leur pere, & diſoient que s'ils arrivoient jamais à la couronne, ils ne donneroient point d'autres emplois aux fils qu'Hérode avoit de ſes autres femmes, que des charges de Greffiers dans des villages, la manière dont ils avoient été inſtruits dans les lettres, les rendant propres à les exercer; & que s'ils voyoient les femmes d'Hérode ſe parer des ornemens de la Reine leur mere, ils ne leur donneroient pour tous habits que des cilices, & les feroient enfermer dans des lieux d'où elles ne verroient jamais le ſoleil. Salomé ne manquoit pas de rapporter toutes ces choſes à Hérode; il les apprenoit avec douleur & tâchoit d'y remédier, parce qu'il auroit mieux aimé corriger ſes fils que de les punir. Ainſi, quoiqu'il devînt tous les jours plus cha-

grin & plus facile à ajoûter foi aux rapports qu'on lui faiſoit, il ſe contenta pour lors de reprendre ſéverement ſes fils, & demeura ſatisfait de leurs juſtifications.

Mais, ce mal qui ſembloit guéri, ſe trouva encore bientôt plus grand; car, Phéroras dit à Alexandre qu'il avoit appris de Salomé, que le Roi avoit conçu une ſi forte paſſion pour la Princeſſe Glaphyra ſa femme, qu'il lui étoit impoſſible de la vaincre. Ces paroles donnerent une telle jalouſie à ce Prince, qu'il interprétoit depuis en mal tous les témoignages d'affection qu'Hérode donnoit pour l'amour de lui à ſa belle fille; & ſa douleur fut ſi violente que ne pouvant la ſupporter plus longtems, il alla trouver le Roi ſon pere, & lui raconta avec larmes ce que Phéroras lui avoit dit. Jamais ſurpriſe ne fut plus grande que celle d'Hérode. Il fut ſi vivement touché de ſe voir fauſſement accuſé d'un crime ſi abominable, qu'il n'y eut point de plaintes qu'il ne fit de l'horrible malice de ſes proches, qui payoient ainſi d'ingratitude tant de bienfaits dont ils lui étoient redevables. Il envoya auſſi-tôt chercher Phéroras, & lui fit les reproches les plus amers. Phéroras, ne pouvant s'excuſer d'un crime, dont il étoit ſi clairement convaincu, en réjetta la faute ſur Salomé.

Quelque tems après, Hérode ſe laiſſant aller aux importunités de cette Princeſſe, réſolut de donner en mariage au fils qu'elle avoit eu de Coſtobare, la Princeſſe ſa fille que Phéroras tranſporté de l'amour de ſa ſervante, avoit refuſé d'épouſer. Mais, Phéroras lui fit changer d'avis, en lui diſant que ce jeune homme ne l'aimeroit jamais à cauſe du reſſentiment qu'il conſervoit toujours de la mort de ſon pere; qu'ainſi, s'il le jugeoit à propos, il valoit mieux qu'il donnât cette Princeſſe à ſon fils, qui avoit auſſi l'honneur d'être ſon neveu, & qui devoit ſuccéder à ſa Tétrarchie. Hérode approuva cette propoſition, donna cent talens pour dot à ſa fille, & pardonna à Phéroras ſes fautes paſſées.

Les troubles de la famille d'Hérode ne laiſſoient pas de continuer, & ils augmenterent encore par des rencontres dont les commencemens furent honteux, & les ſuites très-funeſtes. Ce Prince avoit trois eunuques qu'il aimoit extrêmement, parce qu'ils étoient fort bien faits. L'un étoit ſon échanſon; l'autre, ſon maître d'hôtel; l'autre, ſon premier valet de chambre; & il ſe ſervoit même d'eux dans les affaires les plus importantes. On lui rapporta qu'Alexandre ſon fils les avoit corrompus par une grande ſomme d'argent. Il leur fit donner la queſtion; & ils confeſſerent que cela étoit vrai; mais, ils nierent qu'il les eût voulu porter à rien entreprendre contre le Roi. On les mit une ſeconde fois à la

queſtion, & on la leur donna ſi violente pour faire plaiſir à Antipater, que ne la pouvant ſouffrir, ils dirent qu'Alexandre conſervoit dans ſon cœur la haine qu'il avoit toujours eue pour le Roi ſon pere, & qu'il les avoit exhortés de l'abandonner comme un homme déſormais inutile à tout, à cauſe de ſa vieilleſſe, qu'il s'efforçoit tant qu'il pouvoit de cacher, en ſe faiſant peindre la barbe & les cheveux; au lieu que s'ils vouloient s'attacher à lui, il leur promettoit de les élever aux premières charges, lorſqu'il régneroit, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver bien-tôt, quand même ſon pere ne le voudroit pas; puiſqu'outre que le royaume lui appartenoit par le droit de ſa naiſſance, toutes choſes étoient diſpoſées pour l'en mettre en poſſeſſion; & qu'il n'y avoit rien que pluſieurs de ſes amis ne fuſſent réſolus d'entreprendre & d'exécuter pour l'amour de lui.

Cet avis mit Hérode dans une extrême colere, & lui cauſa en même tems une grande crainte, parce que ſon courage ne pouvoit ſouffrir que ſon fils eût oſé parler de lui d'une manière ſi offenſante, & qu'il appréhendoit de ne pouvoir aſſez-tôt remédier au péril qui le menaçoit. Il crut qu'il n'étoit pas à propos d'agir ouvertement pour approfondir cette affaire, mais qu'il valoit mieux pour s'en éclaircir employer ſecrétement des perſonnes à qui il ſe fioit. Cependant, il étoit en défiance contre tout le monde; & croyant que ſa ſûreté dépendoit de cette défiance, il ſoupçonnoit beaucoup de gens qui étoient très-innocens. Plus quelqu'un lui étoit familier, plus il l'appréhendoit comme plus capable d'entreprendre contre lui. Quant à ceux qui n'avoient point d'accès auprès de ſa perſonne, il ſuffiſoit de les accuſer pour le porter à les faire mourir. Les choſes en vinrent juſqu'à ce point, que ſes domeſtiques croyant ne pouvoir ſe ſauver qu'en perdant les autres par des calomnies, accuſoient leurs compagnons; & ſe trouvant enſuite accuſés par d'autres, ils ſouffroient à leur tour par un juſte châtiment les mêmes peines qu'ils avoient procurées à des innocens, & tomboient dans des pieges ſemblables à ceux qu'ils avoient tendus. Car, Hérode ſe repentoit promptement d'avoir fait mourir des perſonnes qui n'étoient convaincues d'aucun crime; mais, cela n'empêchoit pas qu'on ne continuât d'exercer une ſemblable injuſtice contre d'autres; & il ſe contentoit de faire ſouffrir aux délateurs les mêmes ſupplices qu'avoient enduré ceux qu'ils avoient accuſés très-fauſſement.

Ce déplorable état où étoit alors la cour de ce Prince, alla ſi avant qu'il commanda à pluſieurs de ceux qu'il aimoit, & conſidéroit le plus à cauſe de leur mérite, de ne ſe plus trouver

ver devant lui, ni d'entrer dans ſon palais. Andromaque & Gémellus furent de ce nombre. C'étoient deux de ſes plus anciens amis.

Antipater étoit la principale cauſe de tous ces maux; car, lorſqu'il reconnut que le Roi ſe laiſſoit aller ſi facilement à concevoir tant de crainte & de ſoupçons, il entra dans ſes ſentimens, le fortifia encore dans ſa cruauté, & fit paſſer dans ſon eſprit, pour un grand ſervice, les conſeils qu'il lui donnoit de faire mourir tous ceux qui étoient capables de lui réſiſter. Ainſi, Hérode, après l'éloignement d'Andromaque & des autres qui lui pouvoient parler avec liberté, fit donner la queſtion à ceux qu'il croyoit affectionnés à Alexandre, pour leur faire confeſſer qu'ils avoient trempé dans quelque conſpiration contre lui; & ils mouroient dans les tourmens, en ſoutenant toujours qu'ils étoient très-innocens d'un tel crime. Mais, moins il trouvoit de quoi les convaincre, plus il s'opiniâtroit à les faire tourmenter; & Antipater étoit ſi méchant qu'il diſoit que la crainte d'accuſer leur maître étoit ce qui les empêchoit d'avouer la vérité.

Il en fit ainſi tourmenter un grand nombre pour pouvoir trouver ce qu'il déſiroit. Enfin, il y en eut un qui ſuccombant ſous la violence des douleurs, dépoſa qu'il avoit entendu dire diverſes fois à Alexandre, lorſqu'on le louoit de la grandeur & de la beauté de ſa taille, & de ſon adreſſe à tirer de l'arc & à toutes ſortes d'exercices, que c'étoient plutôt des diſgraces que des faveurs qu'il avoit reçues de la nature, parce qu'elles donnoient de la jalouſie au Roi ſon pere, qu'ainſi lorſqu'il l'accompagnoit, il étoit obligé de ſe courber pour ne pas paroître plus grand que lui; & quand il alloit à la chaſſe, de tirer mal à deſſein, parce qu'il ſçavoit qu'il ne pouvoit ſouffrir qu'on le louât. Lorſqu'on entendit cet homme parler de la ſorte, on ceſſa de le tourmenter; & ſe ſentant ſoulagé, il ajoûta qu'Ariſtobule avoit conſpiré avec ſon frere de tuer le Roi lorſqu'il iroit à la chaſſe; & ſi ce deſſein lui réuſſiſſoit, de s'enfuir & de s'en aller à Rome pour demander le Royaume. On trouva auſſi des lettres de ce Prince à ſon frere, par leſquelles il ſe plaignoit de ce qu'Hérode avoit donné à Antipater des terres de deux cens talens de revenu. Tout cela joint enſemble, fit croire à Hérode qu'il y en avoit aſſez pour lui donner un juſte ſujet de ſoupçonner ſes enfans.

Ainſi, il s'aigrit de nouveau contre Alexandre & le fit arrêter priſonnier. Il n'étoit pas néanmoins perſuadé de tout ce dont on accuſoit ces Princes, parce qu'il ne voyoit point d'apparence que s'ils euſſent entrepris ſur ſa vie, ils euſſent eu la penſée d'aller à Rome,

après avoir commis un tel parricide. Mais, il lui paroiſſoit plus vraiſemblable que c'étoient des plaintes & des mécontentemens de jeunes gens qui avoient une grande ambition & une extrême jalouſie contre Antipater. Il vouloit donc avoir de plus grandes preuves pour les croire coupables, & éviter qu'on l'accuſât d'avoir trop légerement fait empriſonner ſon fils. Il fit donner la queſtion aux principaux amis de ce Prince, & en fit mourir pluſieurs, quoiqu'ils ne confeſſaſſent rien. Toute la cour étant ainſi pleine de troubles, de terreur & de tourmens, il y eut un jeune homme qui dit qu'Alexandre avoit fait préparer du poiſon dans Aſcalon, & écrit à Rome à ſes amis pour les prier de faire enſorte qu'Auguſte lui commandât de l'aller trouver, parce qu'il avoit à lui donner avis que le Roi ſon pere abandonnoit le parti des Romains pour traiter avec Mithridate, roi des Parthes. Hérode ajoûta foi à ces accuſations, & il ne manquoit pas de flatteurs, qui pour le conſoler dans la peine où il étoit, lui diſoient qu'il n'avoit rien fait que de juſte. Mais, quelque perquiſition que l'on fît de ce prétendu poiſon, on n'en trouva point.

Alexandre, quoiqu'accablé de tant de maux, ne ſe laiſſa point abattre. Il montra plus de cœur que jamais dans ſa mauvaiſe fortune, & ne dédaignoit pas de ſe défendre. Mais, au lieu de ſe juſtifier, il parloit d'une maniere qui irritoit encore davantage le Roi ſon pere, en le couvrant d'un côté de confuſion de ſe laiſſer ſi aiſément tromper par des calomnies, & en le mettant de l'autre dans une peine & un embarras étranges s'il ajoûtoit foi à ce qu'il diſoit. Car, il fit quatre écrits qu'il lui envoya, & qui portoient qu'il étoit inutile de donner la queſtion à tant de perſonnes, pour ſçavoir ſi on avoit conſpiré contre lui, puiſque c'étoit une choſe très-certaine, & que ſes amis les plus affidés, & Phéroras même, avoient part à cette conſpiration; que Salomé étoit ſecrétement venue la nuit ſe coucher malgré lui dans ſon lit; que tous généralement ne penſoient qu'à l'ôter du monde pour vivre enſuite en repos; & il accuſoit même Ptolémée & Sapinius qui étoient les deux amis à qui Hérode ſe fioit le plus, d'être du nombre des complices. Ainſi, dit l'hiſtorien Joſephe, il ne s'eſt jamais rien vu de plus affreux qu'étoit alors la face de cette cour. Il ſembloit qu'on y fût animé de rage, & que ceux qui avoient été autrefois les plus amis, fuſſent devenus en un moment les plus mortels ennemis. On n'écoutoit point les accuſés dans leurs juſtifications; on ne ſe mettoit point en peine d'éclaircir la vérité; mais, le ſupplice précédoit le jugement, & l'empriſonnement des uns, la mort des autres, & le déſeſpoir de ceux

qui ne s'attendoient pas de recevoir un plus favorable traitement, rempliſſoient le palais de tant de crainte & de frayeurs, qu'il n'y reſtoit plus aucune marque de la félicité paſſée. Hérode lui-même, au milieu d'un ſi grand trouble, trouvoit la vie ennuyeuſe; & dans l'appréhenſion continuelle où il étoit des entrepriſes ſur ſa vie, le déplaiſir de ne pouvoir ſe fier à perſonne, lui tenoit lieu d'un cruel tourment. Ainſi, comme il ne penſoit jour & nuit à autre choſe, il s'imaginoit ſouvent voir ſon fils venir à lui l'épée à la main pour le tuer; & peu s'en fallut que ces terreurs dont il étoit continuellement agité, ne lui fiſſent perdre l'eſprit.

Lorſqu'Archélaüs, roi de Cappadoce, ſçut que les choſes étoient réduites à de telles extrêmités, ſon affection pour ſa fille & pour le prince Alexandre ſon gendre, jointe à ſa compaſſion de voir Hérode qui étoit ſon ami dans un état ſi déplorable, le firent réſoudre à l'aller trouver. Il vit de ſes propres yeux que ce qu'on lui avoit rapporté n'étoit que trop véritable, & il ne jugea pas à propos de blâmer Hérode d'avoir cru trop légerement & de s'être laiſſé emporter à ſa paſſion, de peur d'aigrir encore davantage ſon eſprit, en l'obligeant à ſe juſtifier & à ſe défendre. Mais, comme il étoit très-ſage, il prit un moyen contraire pour tâcher de l'adoucir. Il lui témoigna être dans une extrême colère contre ſon gendre, & approuver que pour le châtier il l'eût traité comme il avoit fait; il lui dit qu'il étoit prêt s'il le vouloit, à rompre le mariage, à reprendre ſa fille, & même à la punir, s'il ſe trouvoit qu'ayant eu connoiſſance de la faute de ſon mari, elle n'en eût pas donné avis au Roi ſon beau-pere. Hérode, fort ſurpris de voir qu'Archélaüs embraſſoit ſes intérêts avec tant de chaleur, & témoignoit être encore plus animé que lui contre Alexandre, ſentit le feu de ſa colère s'amortir, ſe trouva diſpoſé à n'agir qu'avec juſtice dans cette affaire, & reprit peu à peu pour ſon fils les ſentimens de tendreſſe que la nature imprime dans le cœur des peres. Ainſi, au lieu qu'auparavant il ne pouvoit ſouffrir qu'on excuſât ſon fils, lorſqu'il vit qu'Archélaüs bien loin de l'excuſer l'accuſoit, il en fut ſi touché qu'il ne put retenir ſes larmes. Il le pria de ne pas ſe laiſſer emporter au mécontentement qu'il avoit de ſon gendre, & de ne point rompre le mariage. Archélaus, le voyant ſi adouci, commença adroitement à rejetter les accuſations formées contre Alexandre ſur ceux qui, par leurs mauvais conſeils, corrompoient ſon eſprit naturellement éloigné de toute malice, & principalement ſur Phéroras.

Comme ce frere d'Hérode

étoit déjà dans ſes mauvaiſes graces, il n'eut pas plutôt appris ce qu'on vient de rapporter, qu'il ſe crut perdu, & jugea ne pouvoir employer perſonne qui fût plus capable qu'Archélaüs de le remettre bien avec lui. Il vint le trouver avec un habit de deuil & toutes les autres marques de douleur d'un homme qui ſe croit être ſur le bord du précipice. Ce Prince ſi prudent jugea devoir profiter de cette occaſion. Il lui dit que ce qu'il déſiroit de lui n'étoit pas facile; mais que le meilleur conſeil qu'il pouvoit lui donner étoit d'aller lui-même trouver le Roi ſon pere, de lui confeſſer qu'il avoit été cauſe de tout le mal, & de lui en demander pardon; qu'après qu'il l'auroit ainſi diſpoſé à ſouffrir qu'on lui parlât en ſa faveur, il prendroit ſon tems pour lui rendre l'office qu'il déſiroit. Phéroras ſuivit ſon conſeil; il lui réuſſit ſi bien qu'il rentra dans les bonnes graces d'Hérode, & Alexandre n'en retira pas moins d'avantage que lui, s'étant par ce moyen lorſqu'il ne l'oſoit eſpérer, trouvé juſtifié de tous les crimes qu'on lui impoſoit. Archélaüs, après avoir pacifié de la ſorte toutes choſes par ſon excellente conduite, partit pour s'en retourner dans ſon royaume. Hérode l'accompagna juſqu'à Antioche, & après l'avoir bien remis avec Tite, gouverneur de Syrie, il s'en revint en Judée.

Hérode ſe trouva en ce même tems obligé d'entrer en guerre avec les Arabes; & voici qu'elle en fut l'occaſion. Lorſque ce Prince fut parti pour aller à Rome accuſer Alexandre devant Auguſte, & lui recommander Antipater, le bruit ayant couru qu'il étoit mort, les Traconites commirent quelques brigandages, & en furent châtiés par les chefs des troupes d'Hérode. Les principaux de ces voleurs étonnés de ce mauvais ſuccès, s'enfuirent en Arabie, où Silléus irrité de ce qu'Hérode lui avoit refuſé ſa ſœur, les reçut & leur donna retraite dans un lieu fort, d'où ils faiſoient des courſes dans la Judée & même dans la baſſe-Syrie, & pilloient toute la campagne. Hérode, à ſon retour de Rome, ne pouvant les punir comme ils le méritoient, parce qu'ils étoient protégés par les Arabes, ni ſouffrir qu'ils traitaſſent de la ſorte ſes ſujets, entra dans la Traconite, & tua tous ceux de ces voleurs qu'il put rencontrer. Les autres en furent ſi irrités, & une de leurs loix qui les obligeoit à venger la mort de leurs proches, les anima de telle ſorte contre lui, qu'il n'y eut point de périls qu'ils ne mépriſaſſent pour entrer dans ſes États & les ravager. Hérode s'adreſſa à Saturninus & à Volumnius, établis par Auguſte Gouverneurs dans ces provinces, pour les prier de les châtier. Mais, cette plainte au lieu d'étonner ces voleurs, ne ſervit qu'à les aigrir da-

vantage. Ils s'assemblerent jusqu'au nombre de mille, firent encore de plus grandes courses dans la campagne & dans les villages, ne pardonnerent à nul de ceux qui tomberent entre leurs mains; & ce n'étoit plus un brigandage, mais une guerre. Hérode fit alors de grandes instances envers les Arabes, afin qu'on lui abandonnât ces voleurs, & qu'on lui payât les soixante talens qu'il avoit prêtés au Roi Obodas par Silléus, dont le terme du paiement étoit échu. Mais, Silléus qui avoit chassé Obodas & s'étoit emparé du gouvernement du royaume, différoit toujours de payer, & soutenoit que ces voleurs ne s'étoient point retirés dans l'Arabie. Enfin Saturninus & Volumnius ordonnerent qu'il payeroit dans trente jours, & que les transfuges seroient rendus de part & d'autre. On connut alors la malice des Arabes; car, il ne se trouva aucun de leur nation dans les terres d'Hérode, pour quelque cause que ce fût; & au contraire tous ces voleurs s'étoient retirés dans l'Arabie.

Silléus ne voulut rien exécuter de ce qui avoit été ordonné; mais, il s'en alla à Rome trouver Auguste. Alors, Hérode du consentement de Saturnin & de Volumnius, entra avec une armée dans l'Arabie, marcha avec tant de diligence qu'il fit en trois jours autant de chemin que l'on en fait d'ordinaire en sept, attaqua ces voleurs dans le château de Repta où ils s'étoient retirés, le prit, & le fit raser; mais, il ne fit aucun mal aux habitans du pais. Naceb, Général des troupes des Arabes, marcha contre lui. Le combat se donna; & il y fut tué avec vingt-cinq des siens. Tout le reste prit la fuite, & Hérode ne perdit presque personne. Ayant ainsi châtié ces voleurs, il envoya trois mille Iduméens dans la Traconite pour les empêcher de continuer leurs brigandages, & écrivit aux chefs des troupes Romaines dans la Phénicie, ce qui s'étoit passé, & comme il s'étoit contenté d'user du pouvoir qui lui avoit été donné, sans rien entreprendre davantage. Ils s'en informerent, & trouverent que cela étoit vrai.

Les Arabes dépêcherent en diligence des courriers à Rome à Silléus, & lui manderent les choses tout autrement qu'elles ne s'étoient passées. Il étoit déjà connu d'Auguste; & il arriva que lorsqu'on lui rendit cette dépêche, il se promenoit devant son palais. Il prit aussitôt un habit de deuil, alla trouver l'Empereur, & lui dit, en joignant ses larmes à ses plaintes, qu'Hérode étoit entré en armes dans l'Arabie, & qu'il l'avoit entièrement ruinée. Auguste, touché de ses plaintes, se contenta de s'informer de quelques amis d'Hérode, & de quelques Romains nouvellement revenus de Syrie, s'il étoit vrai que ce

Prince fût entré avec une armée dans l'Arabie, & comme ils ne purent le désavouer, il ne s'informa pas de la cause qui l'y avoit obligé; mais, il entra dans une si grande colère, qu'il écrivit à Hérode une lettre pleine de menaces, & qui portoit entre autres choses, que jusques-là il l'avoit considéré comme son ami, mais qu'il le traiteroit à l'avenir comme son sujet. Sillée de son côté écrivit en Arabie de la manière que l'on peut Juger. Ces lettres rehaussèrent tellement le cœur de cette nation, que voyant que l'Empereur étoit irrité contre Hérode, ils ne voulurent ni rendre les fugitifs, ni payer l'argent qu'ils devoient, ni rien donner pour les pâturages qu'ils tenoient à ferme. D'un autre côté, les Traconites, pour profiter de cette occasion, s'élevèrent contre les garnisons Iduméennes qu'Hérode avoit établies, se joignirent à d'autres voleurs Arabes, pillerent le païs, & y firent de très-grands maux, non pas tant pour en profiter, que par le désir de se venger. Hérode étoit contraint de le souffrir, parce qu'il n'osoit rien entreprendre, voyant qu'Auguste étoit si irrité contre lui, qu'il n'avoit pas daigné écouter les premiers Ambassadeurs qu'il lui avoit envoyés, & qu'il en avoit renvoyé d'autres sans leur rendre aucune réponse. La présence de Silléus à Rome augmentoit encore la peine d'Hérode, parce qu'il sçavoit qu'on ajoûtoit foi aux paroles de cet imposteur, & qu'il aspiroit à la couronne d'Arabie. Dans l'embarras où il se trouvoit, il crut ne pouvoir prendre un meilleur conseil que d'envoyer une troisième ambassade à Auguste pour tâcher par le moyen de ses amis de se le rendre plus favorable; & il choisit pour ce sujet Nicolas de Damas.

Cependant, le trouble de la famille d'Hérode augmentoit toujours par l'accroissement de sa haine contre Alexandre & Aristobule ses fils. La défiance qui est un mal si dangereux pour les Rois, n'avoit point cessé. Hérode ne se contentoit pas comme auparavant de prêter l'oreille aux calomnies dont on se servoit contre Alexandre & Aristobule. Sa haine pour eux étoit si grande que, quoique personne ne les accusât, il ne laissoit pas de les faire observer; il donnoit une entière liberté de lui parler contre eux; & comme il n'écoutoit rien plus volontiers, on lui rapporta entre autres choses qu'un certain Varate qui étoit de Cos, avoit formé un dessein avec Alexandre.

Outre ces continuelles calomnies que tant de gens employoient à l'envi contre ces deux Princes auprès du Roi, sous prétexte du soin de sa conservation, il arriva encore une chose qui leur nuisit plus que tout le reste. Entre les gardes d'Hérode il y en avoit deux

nommés Jucundus & Tyrannus, qu'il affectionnoit particulièrement à cauſe de leur grandeur & de leur force extraordinaire. Il les éloigna pour quelque mécontentement qu'ils lui donnerent. Alexandre les reçut dans la compagnie de ſes gardes ; & parce que c'étoient de très-braves gens, il étoit fort libéral envers eux. Le Roi ne l'eut pas plutôt appris qu'il en conçut du ſoupçon, & leur fit donner la queſtion. Ils la ſouffrirent fort long-tems ; mais, enfin ne pouvant réſiſter à tant de douleurs, ils dépoſerent qu'Alexandre les avoit ſollicités de tuer le Roi, lorſqu'il iroit à la chaſſe.

Hérode fit auſſi arrêter le gouverneur d'Alexandrion, & le fit de même appliquer à la queſtion, parce qu'on l'accuſoit d'avoir promis à ces deux Princes de les recevoir dans cette place, & de leur mettre entre les mains l'argent qu'Hérode y faiſoit conſerver. Il ne confeſſa rien ; mais, ſon fils dit que cela étoit véritable, & produiſit des lettres qui ſembloient être écrites de la main d'Alexandre, leſquelles portoient ces mots : « Auſſi-tôt que nous » aurons exécuté, avec l'aſſiſ» tance de Dieu, ce que nous » avons réſolu, nous irons vous » trouver ; & nous ne doutons » point que vous ne nous re» ceviez dans votre place com» me vous me l'avez promis. « Hérode, après avoir vu ces lettres, ne douta plus que ſes fils n'euſſent entrepris ſur ſa vie. Mais, Alexandre ſoutint que le ſecrétaire Diophante avoit contrefait ſon écriture par l'ordre d'Antipater, qui étoit l'auteur de cette méchanceté.

Hérode, qui étoit alors à Jéricho, fit venir en public ceux qui avoient eu la queſtion & qui avoient accuſé ſes fils. Le peuple les tua à coups de pierre, & vouloit auſſi lapider Alexandre. Mais, Hérode envoya Ptolémée & Phéroras pour l'empêcher, & ſe contenta de le faire mettre en priſon, & Ariſtobule ſon frere avec lui. Ils y étoient gardés ſi étroitement, que perſonne ne pouvoit les approcher, & on obſervoit non ſeulement toutes leurs actions, mais juſqu'à leurs moindres paroles. Ainſi on les conſidéroit déjà comme perdus ; & eux-mêmes le croyoient.

Dans une telle extrêmité, Ariſtobule pour porter Salomé, qui étoit tout enſemble ſa tante & ſa belle-mere, à avoir compaſſion de ſon infortune, & à concevoir de la haine pour celui qui en étoit l'auteur, lui dit : » Croyez-vous vous-même » être en ſûreté après que l'on » a dit au Roi que l'eſpérance » d'épouſer Silléus vous porte » à lui donner avis de tout ce » qui ſe paſſe dans le royau» me ? « Elle rapporta auſſitôt ce diſcours à Hérode, qui en fut ſi irrité, que ne pouvant plus ſe retenir, il commanda qu'on liât les deux freres,

qu'on les séparât, & qu'on les obligeât à déclarer par écrit tout ce qui s'étoit passé dans l'entreprise qu'ils avoient faite contre lui, Pour obéir à ce commandement, ils firent leur déclaration ; & elle portoit qu'ils n'avoient pas seulement pensé à former un dessein contre le Roi ; mais qu'il étoit vrai que les soupçons qu'il avoit d'eux leur rendant la vie ennuyeuse, ils avoient résolu de s'enfuir.

En ce même tems, Archélaüs ayant envoyé pour Ambassadeur en Judée, l'un des plus grands Seigneurs de sa cour nommé Méla, Hérode pour montrer qu'il avoit grand sujet de se plaindre de son maître, fit venir Alexandre de la prison, & lui demanda en sa présence comment & en quel lieu il avoit résolu de s'enfuir. Il lui répondit qu'il avoit résolu d'aller trouver le Roi son beau-pere, qui lui avoit promis de l'envoyer à Rome ; mais qu'il n'avoit pas eu le moindre dessein de rien entreprendre contre lui ; qu'il n'y avoit pas un seul mot de véritable dans tout ce dont on l'avoit accusé, & qu'il auroit souhaité que Tyranus & ses compagnons eussent été plus particulièrement examinés ; mais que pour empêcher par leur mort qu'on ne pût connoître la vérité, Antipater avoit fait que quelques-uns des siens mêlés parmi le peuple, l'avoient excité à les lapider.

Hérode crut n'avoir pas besoin d'autres preuves de la mauvaise volonté d'Archélaüs. Il dépêcha aussi-tôt vers lui Olympe & Volumnius pour se plaindre de ce qu'il avoit eu part au mauvais dessein de ses fils, & leur ordonna qu'après qu'ils lui auroient rendu ces lettres, ils passassent outre pour aller à Rome, où s'ils trouvoient que Nicolas eût réussi dans son ambassade, ils présentassent à Auguste celles qu'il lui écrivoit, & des mémoires pour montrer que ses fils étoient coupables. Archélaüs répondit qu'il étoit vrai qu'il avoit promis à Alexandre & à Aristobule de les recevoir, parce qu'il croyoit que cela lui étoit avantageux & au Roi leur pere, qui auroit pu sur de simples soupçons se laisser emporter à sa colere ; mais qu'il n'avoit nul dessein de les envoyer à Rome, ni de les entretenir dans une mauvaise volonté contre lui.

Olympe & Volumnius étant arrivés à Rome, ne trouverent point de difficulté à rendre leurs lettres à Auguste, parce que Nicolas avoit obtenu tout ce qu'Hérode désiroit. L'Empereur écrivit donc au roi des Juifs, qu'il le plaignoit extrêmement d'avoir des enfans qui lui donnoient tant de peine ; que s'ils étoient assez dénaturés pour avoir osé entreprendre sur sa vie, il devoit les traiter comme des parricides, & qu'il le laissoit sur ce sujet dans une pleine liberté ; mais que s'ils n'avoient eu d'autre dessein que de

s'enfuir, la piété paternelle l'obligeoit à se contenter d'un léger châtiment ; qu'ainsi il lui conseilloit de tenir une assemblée dans Bérite, où il y avoit un si grand nombre de Romains ; & que là, avec les gouverneurs des provinces voisines, Archélaüs, roi de Cappadoce, & autres personnes distinguées par leur qualité, on décidât cette affaire.

Cette lettre d'Auguste à Hérode lui donna une grande joie, tant parce qu'elle lui faisoit voir qu'il étoit rentré dans ses bonnes graces, que parce qu'il le laissoit dans une entière liberté d'ordonner ce qu'il voudroit de ses fils; & on remarque que quoiqu'auparavant, dans le tems de sa prospérité, il témoignât beaucoup de dureté pour ses enfans, cela n'alloit pas cependant jusqu'à un tel excès, que de les vouloir perdre, & d'agir contre eux avec précipitation ; mais que dans cette circonstance il ne garda aucune mesure dans sa haine, quoique ses affaires fussent rétablies en meilleur état qu'il ne le pouvoit souhaiter. Il dépêcha de tous côtés pour faire venir à Bérite tous ceux qu'Auguste avoit jugé à propos d'y assembler, excepté Archélaüs, soit parce qu'il le haïssoit, ou parce qu'il craignoit qu'il ne s'opposât à son dessein. Les Gouverneurs des provinces & les principales personnes de diverses villes s'y rendirent ; mais, il ne voulut pas y faire venir ses fils, & les fit mettre dans un village des Sidoniens qui étoit proche de la ville, d'où l'on pourroit les amener s'il en étoit besoin. Il entra seul dans l'assemblée qui étoit de cent cinquante personnes : & la manière dont il accusa ses fils, au lieu de faire concevoir de la compassion de son malheur, & de persuader les assistans de la nécessité qui le contraignoit d'en venir à de si grandes extrêmités, parut extrêmement déplacée dans la bouche d'un pere. Car, il parla avec beaucoup de véhémence ; il se transporta de colère ; il se troubla, en voulant montrer la vérité des crimes dont il accusoit ses fils ; & il n'allégua aucune preuve des choses qu'il avançoit contre eux. Enfin, on voyoit un pere, qui bien loin de ne penser qu'à instruire ses Juges, n'avoit point de honte de vouloir qu'ils se joignissent à lui pour accuser ses enfans. Il lut leurs lettres où il n'y avoit rien qui témoignât qu'ils eussent formé quelque mauvais dessein contre lui, ni qu'ils se fussent portés à aucune impiété ; mais, il y paroissoit seulement qu'ils avoient résolu de s'enfuir, & on y remarquoit quelques paroles qui faisoient voir le mécontentement qu'ils avoient de lui. Lorsqu'il fut venu à cet endroit de ces lettres, il s'écria, comme si ces paroles eussent été une entière conviction, qu'ils avoient attenté à sa vie, & jura qu'elles lui étoient plus insupportables, que la mort. Il ajoûta que la

nature & Auguſte lui donnoient un plein pouvoir ſur ſes fils, & qu'une des loix de ſa nation étoit expreſſe ſur ce ſujet, puiſqu'elle commandoit que lorſqu'un pere & une mere accuſeroient leurs enfans & mettroient leurs mains ſur leur tête, ceux qui ſe trouveroient préſens ſeroient obligés de les lapider; qu'ainſi il auroit pu, ſans autre forme de procès, faire mourir ſes fils dans ſon païs & dans ſon royaume; mais qu'il avoit déſiré d'avoir les avis de cette grande aſſemblée; qu'il ne les leur amenoit pas néanmoins pour en être les Juges, puiſque leur crime étoit manifeſte, mais ſeulement par occaſion, afin qu'ils entraſſent dans ſes juſtes reſſentimens, & que la poſtérité apprit, par leurs ſuffrages, combien il importe de ne pas ſouffrir de ſi horribles attentats de la part des enfans contre ceux qui leur ont donné la vie.

Hérode ayant parlé de la ſorte, & n'ayant point fait amener ſes fils pour leur permettre de ſe juſtifier & de ſe défendre, l'aſſemblée n'eut pas de peine à connoître qu'il ne reſtoit plus d'eſpérance de réconciliation; & elle lui confirma le pouvoir qu'Auguſte lui avoit donné de diſpoſer d'eux comme il voudroit. Saturninus, qui avoit été Conſul, & qui avoit eu des emplois très-honorables, opina le premier avec beaucoup de modération. Il dit qu'il étoit d'avis de les punir, mais non pas de mort, parce qu'étant pere il ne pouvoit être d'un ſi rude ſentiment, ni croire que l'on dût ajoûter aux malheurs paſſés d'Hérode, cette nouvelle affliction qui ſeroit le comble de toutes les autres. Ses trois fils qui étoient ſes Lieutenans opinerent enſuite & furent du même avis. Volumnius au contraire opina à la mort. La plus grande partie de ceux qui parlerent après lui furent de ſon avis; & ainſi, il ne reſta plus d'eſpérance pour ces deux Princes. En effet, Hérode les envoya à Sébaſte où ils furent étranglés par ſon commandement, & leur corps portés à Alexandrion, dans le ſépulcre où leur ayeul maternel & pluſieurs de leurs ancêtres étoient enterrés.

Quoiqu'Antipater eût, par la mort de ſes freres, fait un grand progrès dans ſon abominable deſſein d'entreprendre ſur la vie de ſon pere, ſon impatience de règner étoit ſi grande, qu'il ne pouvoit ſouffrir les autres obſtacles qui retardoient l'effet de ſes eſpérances. Pendant qu'Hérode qui ſe croyoit être fort aimé d'Antipater, avoit tant de confiance en lui, qu'il lui donnoit une entière autorité, l'ambition démeſurée de ce fils dénaturé le faiſoit abuſer de ce pouvoir. Mais, il cachoit ſa malice avec tant d'adreſſe, que ſon pere ne s'en appercevoit point; & il devenoit ainſi de plus en plus redoutable à tout le monde par ſa

méchanceté & par ſa puiſſance. Il rendoit de grands devoirs à Phéroras ; & Phéroras de ſon côté trompé par les femmes qui favoriſoient Antipater, lui faiſoit la cour, parce qu'il n'oſoit déplaire à ſa femme ni à ſa belle-mere. Ils entrerent néanmoins en mauvaiſe intelligence pour quelques raiſons aſſez légères, à quoi ils furent pouſſés par l'adreſſe de Salomé, qui obſervant ſoigneuſement toutes choſes, avoit découvert qu'ils conſpiroient enſemble contre le Roi, & étoit près de lui en donner avis. Mais, cela étant venu à leur connoiſſance, ils réſolurent de ne ſe plus fréquenter publiquement, de faire ſemblant d'être mal enſemble, de parler déſavantageuſement l'un de l'autre, principalement en préſence du Roi ou de ceux qui pouvoient le lui rapporter, & d'entretenir en ſecret une plus grande correſpondance que jamais. Toutefois ils ne purent ſi bien faire que Salomé, qui avoit les yeux ouverts ſur toutes leurs actions, ne le découvrît. Elle alla auſſi-tôt dire au Roi qu'ils mangeoient enſemble ſans qu'on le ſçût ; qu'ils tenoient des conſeils pour le perdre, s'il n'y remédioit promptement ; qu'ils feignoient en public d'être mal enſemble, & uſoient de paroles picquantes ; mais qu'en particulier ils ſe témoignoient plus d'amitié qu'ils n'avoient encore fait ; & qu'on ne pouvoit douter qu'ils ne conſpiraſſent contre ceux à qui ils prenoient tant de ſoin de la cacher. Hérode en ſçavoit déjà quelque choſe par lui-même ; mais, il marchoit avec retenue, parce qu'il connoiſſoit l'eſprit de ſa ſœur qui ne ſe faiſoit point de ſcrupule d'avancer des calomnies.

Cependant, comme Antipater craignoit que la haine du Roi ſon pere ne tombât enfin ſur lui, il écrivit aux amis qu'il avoit à Rome pour les prier de le porter par leurs lettres à l'envoyer promptement trouver Auguſte. Ils firent ce qu'il déſiroit, & Herode le fit partir avec de très-grands préſens, & ſon teſtament par lequel il le déclaroit ſon ſucceſſeur, s'il lui ſurvivoit ; & en cas qu'il mourût avant lui, il choiſiſſoit pour lui ſuccéder Hérode ſon autre fils, qu'il avoit eu de la fille du grand ſacrificateur.

Phéroras, vers le même tems, s'étant retiré dans ſa Tétrarchie, y mourut ; & auſſi-tôt après ſa mort deux de ſes affranchis allerent trouver Hérode pour le ſupplier de ne la pas laiſſer impunie, mais de faire faire une exacte recherche de ceux qui en étoient cauſe. Hérode les ayant écoutés attentivement & ayant témoigné ajoûter foi à leurs paroles, ils lui dirent que leur maître ayant ſoupé chez ſa femme le jour que la maladie le prit, on lui avoit donné du poiſon mêlé dans un certain breuvage, dont il n'eut pas plutôt bu, qu'il en fut frappé. Cet avis mit Hérode

dans une ſi grande colère qu'il fit donner la queſtion aux femmes tant eſclaves que libres. de la mere & de la ſœur de la femme de Phéroras. Elles ne confeſſerent rien; mais, enfin, l'une d'elles vaincue par la violence des douleurs, dit qu'elle prioit Dieu que la mere d'Antipater ſouffrît les mêmes tourmens qu'elle étoit cauſe qu'elles ſouffroient toutes. Cette parole porta Hérode à faire une recherche encore plus exacte pour découvrir la vérité; & il fit tellement tourmenter ces femmes, qu'il apprit d'elles tout ce qui s'étoit paſſé, les conférences, les aſſemblées ſecretes, & les choſes mêmes qu'il n'avoit dites qu'au ſeul Antipater, & qu'Antipater avoit rapportées à ces femmes. Elles ajoûterent qu'il leur avoit donné cent talens pour ne point parler à Phéroras des ordres qu'il avoit reçus du Roi ſon pere; qu'il avoit pour lui une grande haine; qu'il ſe plaignoit ſouvent à ſa mere de ce qu'il vivoit long-tems; que lui-même devenant vieux, il hériteroit ſi tard de la couronne qu'il n'en pourroit guère jouir; que ſon pere avoit tant d'autres fils, & de petits fils, qu'ils ne pouvoit même eſpérer de poſſeder le royaume avec une pleine ſûreté; & que s'il venoit à mourir, ce n'étoit pas ſon fils, mais l'un de ſes freres qu'Hérode lui avoit deſtiné pour ſucceſſeur. Ces femmes dépoſerent auſſi qu'il parloit ſouvent de la cruauté d'Hérode; qu'il diſoit qu'il n'avoit pas épargné ſes propres fils, & que c'étoit ce qui l'avoit obligé à déſirer d'aller à Rome, & Phéroras à ſe retirer dans ſa Tétrarchie.

Comme toutes ces choſes ſe rapportoient aux avis qu'Hérode avoit reçus de Salomé, il ne délibéra plus à y ajoûter une entière foi. Il tint Doris, mere d'Antipater, pour convaincue d'avoir eu part à cette conſpiration, lui ôta toutes les pierreries d'une très-grande valeur qu'il lui avoit données, & la chaſſa de ſon palais. Quant à ces femmes qui étoient de la maiſon de Phéroras, il s'adoucit à leur égard, parce qu'elles lui avoient tout découvert. Mais, rien ne l'anima tant contre Antipater, que ce qu'il apprit d'un Samaritain ſon intendant, qui ſe nommoit auſſi Antipater. Cet homme confeſſa entre autres choſes à la queſtion, que ſon maître avoit mis entre les mains de Phéroras un poiſon mortel pour le faire prendre au Roi en ſon abſence, afin qu'on ne pût l'en accuſer. Une des femmes du Roi, fille du grand Sacrificateur, fut auſſi accuſée d'avoir eu part à cette conſpiration; mais, elle ne confeſſa rien. Hérode la répudia, raya de deſſus ſon teſtament Hérode ſon fils, qu'il avoit eu d'elle, & qu'il avoit nommé pour ſon ſucceſſeur à la couronne, en cas qu'Antipater mourût avant lui, ôta la grande ſacrificature

à Simon ſon beau-pere, & en pourvut Mathias, fils de Théophile.

Pendant ce tems-là, le Sauveur du monde étant né à Bethléem, des Mages vinrent de l'Orient pour lui rendre leurs hommages. Ils ſuivirent un phénomene lumineux, qui les conduiſit dans la Judée. Étant arrivés à Jéruſalem, ils demanderent où étoit le nouveau roi des Juifs. A leur arrivée, toute la ville de Jéruſalem fut troublée; & Hérode, qui étoit alors à Jéricho, où il ſe faiſoit traiter d'une maladie de langueur, dont il mourut quelque tems après, en fut auſſi tout troublé; enſorte qu'il fit aſſembler tous les Prêtres & les Docteurs de la loi, pour ſçavoir d'eux où le Chriſt devoit naître. Ils lui dirent que c'étoit dans Bethléem de la tribu de Juda, ſuivant l'oracle du prophete Michée.

Alors Hérode ayant fait venir les Mages en particulier, s'enquit d'eux avec grand ſoin du tems auquel l'étoile leur étoit apparue. Il les envoya à Bethléem, & leur dit de revenir lorſqu'ils auroient trouvé l'enfant qu'ils cherchoient. Mais, l'Ange du Seigneur leur ayant apparu en ſonge, & leur ayant découvert les mauvais deſſeins d'Hérode, ils s'en retournerent dans leur païs par un autre chemin. Vers le même tems, l'Ange dit à Joſeph de prendre l'enfant & ſa mere, & de ſe retirer en Égypte. Hérode, voyant qu'il avoit été joué par les Mages, entra dans une grande colère; & envoyant à Bethléem & dans tout le païs d'alentour, il y fit tuer tous les enfans mâles âgés de deux ans & au deſſous, ſelon le tems dont il s'étoit enquis exactement des Mages.

Enſuite, Hérode diſſimulant ſa colère contre Antipater, lui écrivit qu'auſſi-tôt qu'il auroit terminé les affaires qui le retenoient à Rome, il vînt le trouver le plus promptement qu'il pourroit, afin que ſon abſence ne pût lui nuire. Il lui faiſoit ſeulement quelques légeres plaintes de ſa mere avec promeſſe qu'auſſi-tôt qu'il ſeroit de retour il oublieroit le mécontentement qu'elle lui avoit donné, & il ajoûtoit tous les témoignages d'affection pour lui qu'il pouvoit déſirer, parce qu'il craignoit, s'il fût entré en défiance, qu'il ne revînt point, & ne formât quelque entrepriſe contre lui. Antipater reçut ces lettres en Cilicie, lorſqu'il étoit en chemin pour revenir.

Il arriva que dans le même tems qu'il ſe rendit à Jéruſalem, Quintilius Varus qui avoit ſuccédé à Saturninus au gouvernement de Syrie, étoit venu voir Hérode, & qu'ils tenoient conſeil enſemble. Comme Antipater ne ſçavoit encore rien de ce qui ſe paſſoit, il ſe préſenta à la porte du palais vêtu de pourpre à ſon ordinaire; on la lui ouvrit; mais, on la ferma à ceux de ſa ſuite. Il n'eut pas

alors de peine à juger dans quel péril il étoit, & il le reconnut encore mieux quand Hérode, au lieu de l'embraſſer, le repouſſa, lui reprocha la mort de ſes freres, & lui dit qu'il avoit voulu y ajoûter un parricide; mais qu'il auroit le lendemain Quintilius Varus pour juge. Un mal ſi imprévu fut comme un coup de tonnerre qui frappa Antipater. Il ſe retira tout effrayé, & ſa mere & ſa femme, fille d'Antigonus, qui avoit règné avant Hérode, l'ayant informé de toutes choſes, il ſe prépara pour comparoître en jugement.

Le lendemain Hérode convoqua une grande aſſemblée, où Quintilius Varus préſida; leurs amis s'y trouverent avec les parens d'Hérode; & Salomé ſa ſœur y étoit auſſi. Antipater ſe jetta aux pieds d'Hérode pour le prier de ne le point condamner ſans l'entendre, mais de lui permettre de ſe juſtifier. Hérode lui commanda de ſe lever, & dit enſuite, qu'il étoit bien malheureux d'avoir mis au monde de tels enfans, & d'être tombé ſur la fin de ſes jours entre les mains d'Antipater; qu'il n'y avoit point de ſoins qu'il n'eût pris de ſon éducation; qu'il l'avoit comblé de bienfaits; mais que tant de témoignages d'affection & de bonté n'avoient pu l'empêcher d'entreprendre ſur ſa vie pour obtenir avant le tems, par un crime ſi horrible, un royaume qu'il pouvoit poſſéder légitimement, tant par le droit de la nature que par la volonté de ſon pere; qu'il ne pouvoit comprendre quel avantage il s'étoit imaginé de trouver dans l'exécution d'un deſſein ſi déteſtable, puiſqu'il l'avoit déclaré ſon ſucceſſeur par ſon teſtament, & que même, dès ſon vivant, il partageoit avec lui toute ſon autorité, qu'il lui donnoit tout les ans cinquante talens pour ſa dépenſe, & qu'il lui en avoit donné trois cens pour faire ſon voyage de Rome. Il lui reprocha encore enſuite la mort de ſes freres, dont il avoit été l'accuſateur & l'imitateur, s'ils étoient coupables, & le calomniateur & le meurtrier, s'ils étoient innocens, puiſqu'il n'avoit point trouvé d'autres preuves contre eux, que celles qu'il lui avoit alléguées, & ne les avoit condamnés que par ſon avis; mais que maintenant il les juſtifioit, ſe trouvant lui-même coupable du parricide dont il les avoit accuſés.

Lorſqu'Hérode parloit ainſi, les larmes lui tomberent des yeux en ſi grande abondance, qu'il ne put continuer davantage. Il pria Nicolas de Damas pour qui il n'avoit pas moins d'amitié que de confiance, & qui étoit très-inſtruit de l'affaire, de rapporter ce que contenoient les dépoſitions des témoins qui ſervoient de preuves pour convaincre ſon fils. Lorſque Nicolas eut fini de parler, Quintilius Varus dit à Antipater qu'il pouvoit produire

ſes moyens de défenſe ; mais, comme il n'en produiſoit aucun, & qu'il ne répondoit à aucune des queſtions qu'on lui faiſoit, Quintilius Varus congégia l'aſſemblée, & repartit le lendemain. Hérode fit ſur le champ mettre Antipater en priſon, ſans que l'on ſçût quelle réſolution il avoit priſe avec Quintilius Varus ſur ſon ſujet ; mais, la plûpart crurent qu'il ne faiſoit rien dans cette affaire que par ſon avis. Il écrivit enſuite à Auguſte, & chargea ceux qui devoient lui porter ſes lettres, de l'informer de vive voix des crimes commis par ſon fils.

Pendant que les Ambaſſadeurs d'Hérode étoient en chemin pour aller à Rome, avec les ordres dont il les avoit chargés, il tomba malade, fit ſon teſtament, & nomma pour ſon ſucceſſeur au royaume, Antipas le plus jeune de ſes fils, parce qu'Antipater l'avoit irrité par ſes calomnies contre Archélaüs & contre Philippe. Il légua mille talens à Auguſte, & cinq cens talens à l'Impératrice ſa femme, à ſes enfans, à ſes amis, & à ſes affranchis. Il partagea le reſte de ſon argent, ſes terres & ſes revenus entre ſes fils & ſes petits-fils, & enrichit Salomé ſa ſœur en reconnoiſſance de ce qu'elle lui avoit toujours conſtamment témoigné de l'amitié. Comme il déſeſpéroit de guérir de cette maladie, parce qu'il avoit près de ſoixante-dix ans, il devint ſi chagrin & ſi colère qu'il ne pouvoit ſe ſouffrir lui-même. L'opinion qu'il avoit que ſes ſujets le mépriſoient, & ſe réjouiſſoient de ſes malheurs, en étoit la principale cauſe ; & une ſédition excitée par des perſonnes qui étoient en grand crédit parmi le peuple, le confirma encore dans cette penſée.

Il y avoit deux Juifs, nommés l'un Judas & l'autre Matthias, qui étoient extrêmement aimés du peuple, parce qu'ils inſtruiſoient la jeuneſſe, & n'oublioient rien pour la porter à embraſſer la vertu. Lorſque ces deux hommes eurent appris que la maladie du Roi étoit incurable, ils exhorterent les jeunes gens qui les révéroient comme leurs maîtres, à détruire les ouvrages qu'il avoit faits au mépris des coûtumes de leurs ancêtres ; ils leur repréſenterent que rien ne leur pouvoit être plus glorieux que de ſe déclarer les défenſeurs de leur religion, & que tant de malheurs dont la famille d'Hérode étoit affligée, venoient ſans doute de ce qu'il avoit oſé violer des loix qui lui devoient être inviolables, & fouler aux pieds les anciennes ordonnances pour en établir de nouvelles ; & ces docteurs, en parlant ainſi, ne diſoient rien qu'ils n'euſſent véritablement dans le cœur. Entre ces ouvrages profanes d'Hérode, il avoit fait mettre & conſacrer ſur le portail du temple, une aigle d'or d'une grandeur extraordinaire & d'un très-grand prix,

quoique les loix des Juifs défendiſſent expreſſément de faire aucunes figures d'animaux. Ainſi, ces deux hommes, ſi zélés pour l'obſervation de la diſcipline de leurs peres, exciterent leurs diſciples à renverſer cette aigle; & leurs diſcours animerent de telle ſorte ces jeunes gens, que le bruit s'étant répandu dans ce moment que le Roi étoit mort, ils monterent en plein midi au lieu où étoit cette aigle, l'arracherent, la jetterent par terre, & la mirent en pièces à coups de haches à la vue d'une grande multitude de peuple qui étoit aſſemblé dans le temple. Celui qui commandoit les troupes du Roi, n'en eut pas plutôt avis, que craignant que ce ne fût le commencement d'une grande conſpiration, il y courut avec un aſſez grand nombre de gens de guerre; & comme il n'y trouva qu'une troupe confuſe qui s'étoit tumultuairement aſſemblée, il la diſſipa ſans peine. Environ quarante de ces jeunes gens furent les ſeuls qui oſerent réſiſter. Il les prit & les amena au Roi avec Judas & Matthias qui crurent qu'il leur ſeroit honteux de s'enfuir. Hérode les fit brûler tous vifs.

Dieu voulant, dit Joſephe, faire ſouffrir à ce Prince la peine de ſon impiété, ſa maladie augmenta toujours. Une chaleur lente qui ne paroiſſoit point au dehors le brûloit & le dévoroit au dedans; il avoit une faim ſi dévorante que rien ne ſuffiſoit pour le raſſaſier; ſes inteſtins étoient pleins d'ulcères; de violentes coliques lui faiſoient ſouffrir de violentes douleurs; ſes pieds étoient enflés & livides; ſes aînes ne l'étoient pas moins; les parties du corps que l'on cache avec le plus de ſoin étoient ſi corrompues, que l'on en voyoit ſortir des vers; ſes nerfs étoient tous retirés; il ne reſpiroit qu'avec beaucoup de peine; & ſon haleine étoit ſi mauvaiſe, que l'on ne pouvoit s'approcher de lui. Tous ceux qui conſidéroient avec un eſprit de piété l'état où ſe trouvoit ce malheureux Prince, demeuroient d'accord que c'étoit un châtiment viſible de Dieu pour le punir de ſa cruauté & de ſes impiétés. Mais, quoique perſonne ne jugeât qu'il pût échapper de cette maladie, il ne laiſſoit pas de l'eſpérer. Il fit venir des médecins de tous côtés, & s'en alla par leur conſeil au delà du Jourdain aux eaux chaudes de Callirhoé qui alloient ſe rendre dans un lac plein de bitume, & n'étoient pas ſeulement medicinales, mais agréables à boire. On le mit dans une cuve pleine d'huile; & il ſe trouva ſi mal que l'on crut qu'il alloit rendre l'eſprit. Les cris & les pleurs de ſes domeſtiques le firent revenir à lui; & il connut alors que ſon mal étoit incurable. Il commanda de diſtribuer à tous ſes ſoldats cinquante drachmes par tête; il fit de grands préſens à leurs

Chefs

Chefs & à ſes amis ; & il ſe fit reporter à Jéricho, où ſa cruauté s'augmenta encore de telle ſorte, qu'elle lui fit concevoir le plus horrible deſſein qui ſoit jamais entré dans l'eſprit d'un homme. Il ordonna par un édit à tous les principaux des Juifs de ſe rendre à Jéricho, ſur peine de la vie à ceux qui y manqueroient ; & lorſqu'ils furent arrivés, il les fit enfermer dans l'hippodrome, ſans s'informer s'ils étoient coupables ou innocens. Il fit enſuite venir Salomé ſa ſœur & Alexas ſon mari, & leur dit qu'il ſouffroit tant de douleurs qu'il voyoit bien que la fin de ſa vie étoit proche, & qu'il ne s'en pouvoit plaindre, puiſque c'étoit un tribut qu'une loi commune à tous les hommes l'obligeoit de payer à la nature; mais qu'il ne pouvoit ſouffrir d'être privé de l'honneur que l'on doit rendre aux Rois par un deuil public ; qu'il ſçavoit néanmoins que la haine que les Juifs lui portoient étoit ſi grande, qu'ils n'auroient garde de manquer à ſe réjouir de ſa mort, puiſque même, durant ſa vie, ils n'avoient pas craint de ſe révolter contre lui & de l'outrager ; qu'il attendoit de l'affection & du devoir de deux perſonnes auſſi proches qu'ils lui étoient, de le ſoulager dans un ſi ſenſible déplaiſir; qu'ils le pouvoient en exécutant ce qu'il leur diroit, & rendre ainſi ſes funérailles plus magnifiques & plus agréables à ſes cendres que celles d'aucun autre Roi ne l'avoient jamais été, parce qu'il n'y auroit perſonne dans tout ſon royaume qui ne répandît des larmes très-véritables ; que ce qu'ils avoient à faire pour exécuter ce deſſein, étoit, qu'auſſitôt qu'il auroit rendu l'eſprit, ils fiſſent environner l'hippodrome par ſes gens de guerre, ſans leur rien dire de ſa mort, & de leur commander de ſa part de tuer à coups de fleche tous ceux qui y étoient enfermés ; que s'ils exécutoient cet ordre il leur auroit une double obligation, l'une d'avoir ſatisfait à ſa priere, & l'autre d'avoir rendu le deuil de ſes obſeques plus célebre que nul autre ne l'avoit jamais été. Ce cruel Prince accompagna ces paroles de ſes larmes, les conjura par l'affection qu'ils avoient pour lui, & par tout ce qu'il y avoit de plus ſaint, de ne pas ſouffrir que l'on manquât de rendre ce dernier honneur à ſa mémoire ; & ils lui promirent d'exécuter ponctuellement ſes ordres.

Auſſi-tôt après qu'Hérode eut donné ces cruels ordres à ſa ſœur & à ſon beau-frere, il apprit par des lettres de ſes Ambaſſadeurs à Rome, qu'Auguſte lui laiſſoit une entière liberté de punir Antipater comme il le voudroit, ſoit en l'envoyant en exil, ſoit en le condamnant à la mort. Ces nouvelles le réjouirent; mais, les douleurs l'ayant repris & ſe trouvant preſſé d'une ardente faim, il demanda une pomme

& un couteau ; car, il avoit accoûtumé de peler lui-même ce fruit & de le couper par morceaux pour le manger. Mais, comme il vouloit ſe tuer avec ce couteau, il regarda de tous côtés, & eut exécuté ſon deſſein, ſi Achiab ſon neveu ne ne s'en fût apperçu, & ne lui eût retenu le bras en jettant un fort grand cris. Tout le palais fut alors rempli une ſeconde fois d'étonnement & de trouble, croyant que le Roi étoit mort. Le bruit s'en répandit par-tout, & alla juſqu'à Antipater. Il y ajoûta foi aiſément, & ne conçut pas ſeulement l'eſpérance d'être délivré de priſon, il crut même certainement qu'il règneroit ; & il n'y eut rien qu'il ne promît à celui qui l'avoit en garde pour le mettre en liberté. Mais, bien loin de pouvoir le gagner, cet homme alla auſſi-tôt en avertir le Roi. Surquoi, Hérode qui avoit déjà tant d'averſion pour Antipater s'écria, ſe frappa la tête, &, ſe levant ſur ſon coude, commanda à l'un de ſes gardes de l'aller tuer à l'inſtant, & que l'on enterrât ſon corps ſans cérémonies dans le château d'Hyrcanium.

Hérode changea enſuite ſon teſtament. Car, au lieu que par le précédent il avoit nommé Antipas ſon ſucceſſeur au royaume, il ſe contenta par celui-ci de l'établir Tétrarque de la Galilée & de la Pérée ; il donna le royaume à Archélaüs, à Philippe ſon frere la Traconite, la Gaulanite, & la Batanée qu'il érigea en Tétrarchie ; & à Salomé ſa ſœur Jamnia, Azot, & Phaſaëlite avec cinquante mille pièces d'argent monnoyé. Il fit auſſi de grands legs à tous ſes autres parens tant en argent qu'en revenus annuels ; il donna à Auguſte, outre ſa vaiſſelle d'or & d'argent, & quantité de meubles précieux, dix millons de pièces d'argent, monnoyé ; & cinq millions de ſemblables pièces à l'Impératrice & à quelques-uns de ſes amis. Il ne ſurvécut à Antipater que de cinq jours, & mourut trente-quatre ans après avoir chaſſé Antigonus du royaume, & trente-ſept ans après avoir été déclaré à Rome roi des Juifs.

Avant que la nouvelle de ſa mort fût répandue, Salomé & Alexas mirent en liberté toutes les perſonnes de condition qui étoient renfermées dans l'hippodrome, & dirent qu'ils le faiſoient par l'ordre du Roi ; en quoi ils obligerent extrêmement la nation Juive ; & lorſque la mort d'Hérode fut devenue publique, ils firent aſſembler dans l'amphithéatre de Jéricho tous les gens de guerre, pour leur rendre une lettre que ce Prince leur avoit écrite. Elle fut lue publiquement ; & elle portoit qu'il les remercioit de l'affection & de la fidélité qu'ils lui avoient témoignées, & les prioit de les continuer à Archélaüs ſon fils, qu'il avoit nommé ſon ſucceſſeur au royaume. Ptolé-

mère, à qui il avoit confié ſon ſceau, lut auſſi ſon teſtament, qui portoit expreſſément, qu'il ne pourroit avoir lieu qu'après qu'Auguſte l'auroit confirmé. Auſſi-tôt on commença à crier: *Vive le Roi Archélaüs*; & les gens de guerre & tous leurs chefs promirent de le ſervir avec la même fidélité qu'ils avoient ſervi le Roi ſon pere, & lui ſouhaiterent un heureux règne.

Ce Prince penſa enſuite à faire faire de ſuperbes funérailles au Roi ſon pere, & voulut même ſe trouver à cette cérémonie. Le corps, vêtu à la royale avec une couronne d'or ſur la tête & un ſceptre à la main, étoit porté dans une litière d'or enrichie de pierreries de grand prix. Les fils du mort & ſes proches parens ſuivoient la litière; & tous les gens de guerre marchoient après eux, diſtingués par nations. Les Thraces, les Allemans, & les Gaulois marchoient les premiers; & les autres les ſuivoient tous commandés par leurs chefs, & armés comme pour un jour de combat. Cinq cens officiers domeſtiques du Roi défunt, portoient des parfums & fermoient cette pompe ſi magnifique. Ils marcherent en cet ordre durant huit ſtades depuis Jéricho juſqu'au château d'Hérodion, où l'on enterra ce Prince, ainſi qu'il l'avoit ordonné.

Il eſt important, pour régler l'Ére Chrétienne, d'établir le tems de la première année du règne d'Hérode. Pour cela il faut remarquer que ce Prince, Aſcalonite ou Iduméen, obtint le royaume de Judée par la faveur des Romains, la première année de la 185.e Olympiade, la 40.e avant Jeſus-Chriſt, l'an de la fondation de Rome 714, Cn. Domitius Calvinus & Cn. Aſinius Pollion étant Conſuls. Trois ans après avoir été déclaré roi par le Sénat, ſçavoir, ſous le Conſulat d'Agrippa & de Gallus, il fut affermi ſur le trône, lorſque le prince Antigonus, dernier roi de la race des Aſmonéens, fut mené captif à Antioche. Les trente-ſept années du règne que Joſephe, Euſebe & autres Auteurs, donnent communément à Hérode, ne ſe doivent pas prendre du tems que le Sénat lui attribua le titre de Roi, l'an 40 avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, mais de ſa paiſible jouiſſance en l'année 37. Ainſi, la dernière année complette de ſon règne tombe en la première année de l'Ére Chrétienne, quelques mois après la naiſſance du Meſſie, & ſa fuite dans l'Égypte. Néanmoins, pluſieurs Chronologiſtes ne s'accordent pas ſur ce point; car, Nicéphore Calliſte ſemble dire, dans ſon hiſtoire eccléſiaſtique, que la mort d'Hérode arriva en la troiſième année de la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Saint Épiphane la met en la quatrième; Sulpice Sévere, en la cinquième; Euſebe & Bede, en la ſixième; & le cardinal Baronius, en la huitiè-

me. Ce dernier fonde ſa Chronologie ſur une faute qui s'eſt gliſſée dans le texte de Joſephe, où au lieu de vingt-cinq ans, qu'avoit Hérode quand on le fit gouverneur de Galilée, le copiſte n'a mis que quinze, comme on la remarqué. Les raiſons de Baronius ſont très-foibles; & celles de l'opinion que nous avons ſuivie, ſont toutes démonſtratives.

Il eſt encore important de remarquer qu'il n'y a pas moins de conteſtations entre les Auteurs ſur la nation d'Hérode, que ſur l'année de ſa mort. La plus commune opinion eſt fondée ſur un grand nombre de peres & d'Auteurs anciens, & particuliérement ſur l'autorité de Joſephe, qui le fait Iduméen, & le nomme étranger. Pluſieurs modernes ſoutiennent que quoiqu'il fût originaire d'Idumée, il étoit Juif de naiſſance, à cauſe que ſon pere & ſon grand-pere avoient embraſſé la religion Juive, & comme ſouvent par le nom de Juifs, on entendoit ceux-là ſeulement, qui étoient nés dans la province de Judée, & que les autres étoient nommés étrangers, on peut croire que Joſephe parle par rapport à la premiere ſignification. D'ailleurs, puiſque les Hérodiens prenoient Hérode pour le Meſſie, on ne peut douter qu'il ne fût Juif de naiſſance, rien n'étant plus clair parmi cette nation, que l'extraction Juive de leur libérateur; queſtion amplement traitée dans Torniel & Salian, qui ſont de ſentiment contraire en ce point. Le premier ſoutient qu'Hérode étoit Juif, & le ſecond qu'il étoit étranger; en quoi il eſt d'accord avec le cardinal Baronius & avec pluſieurs Auteurs modernes.

## *DIGRESSION*

### *ſur le portrait d'Hérode.*

Il n'y eut jamais de Prince plus colere, plus injuſte, plus cruel, & plus favoriſé de la fortune. Car, étant né dans une condition privée, il s'eſt élevé ſur le trône, a ſurmonté des périls ſans nombre, & a vécu fort long-tems. Quant à ſes afflictions domeſtiques, quoique les entrepriſes de ſes fils contre lui l'aient rendu très-malheureux, au jugement de Joſephe, il a même été heureux en cela, dit cet Hiſtorien, parce que ne les conſidérant plus comme ſes enfans, mais comme ſes ennemis, il les a punis, & s'eſt vengé d'eux.

Que ſi quelqu'un vouloit excuſer Hérode des cruautés qu'il a exercées contre les perſonnes qui lui étoient les plus proches, ſur ce qu'il ne s'y étoit porté que pour aſſurer ſa vie, l'ordre qu'il donna de faire tuer tous ceux qu'il avoit enfermés dans l'hippodrome, ne l'obligeroit-il pas d'avouer qu'il ne s'eſt jamais vu une ſi épouvantable inhumanité que la ſienne, de vouloir, lorſqu'il étoit près de quitter la vie, qu'il n'y eût

point de famille où quelqu'un des principaux ne ſouffrît la mort par ſon ordre, afin que le royaume ſe trouvât en même tems tout en deuil, ſans pardonner à ceux mêmes qui ne l'avoient point offenſé, & dont il n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre; au lieu que pour peu que l'on ait de bonté, on pardonne à ſes ennemis même, lorſque l'on ſe trouve réduit en cet état?

On ne pouvoit aſſez s'étonner de voir dans ce Prince de ſi grandes contrariétés; car, lorſque l'on conſidéroit les largeſſes qu'il faiſoit avec tant de profuſion & de bonté, on étoit obligé d'avouer qu'il étoit très-bienfaiſant. Mais, quand on voyoit d'un autre côté les cruautés & les injuſtices qu'il exerçoit envers ſes ſujets, & même envers ceux qui avoient le plus d'accès auprès de lui, on ne pouvoit s'empêcher de reconnoître qu'il étoit d'un naturel dur, inexorable, & qui ne gardoit nulles meſures. Mais, quoique ces qualités ſoient ſi oppoſées, qu'il ſemble qu'elles ne ſçauroient ſe rencontrer dans une même perſonne, Joſephe en juge d'une autre ſorte, & croit qu'elles venoient d'une même cauſe. Car, dit-il, comme la paſſion dominante de ce Prince étoit l'ambition & la gloire, le déſir de mériter des louanges durant ſa vie & d'immortaliſer ſa mémoire, le portoit à être auſſi magnifique; & d'un autre côté, ſon bien, quelque grand qu'il fût, ne pouvant ſuffire à ſes dépenſes exceſſives, il étoit contraint de traiter très-rudement ſes ſujets pour recouvrer, par de mauvais moyens, ce que ſa vanité lui avoit fait diſſiper. Ainſi, parce qu'il ne pouvoit ſans s'appauvrir ceſſer de commettre ces exactions qui le rendoient odieux à ſes peuples & regagner leur affection, au lieu de les adoucir il profitoit de leur haine. Car, lorſque quelques-uns n'obéiſſoient pas aveuglément à tout ce qu'il ordonnoit, & qu'il les ſoupçonnoit de porter impatiemment le joug d'une ſi dure ſervitude, il les traitoit avec la même rigueur qu'il auroit fait ſes plus mortels ennemis, ſans épargner même ſes proches, ni ceux qu'il aimoit le plus, parce qu'il vouloit qu'on lui rendît un reſpect & une ſoumiſſion abſolus, quelque injuſte que fût ſon gouvernement. Il ne faut point de meilleure preuve de cette paſſion démeſurée qu'il avoit d'être honoré, que les honneurs exceſſifs qu'il rendoit à Auguſte, à Agrippa, & à ſes autres amis, puiſque ſon deſſein n'étoit en cela que de faire voir, par ces exemples de quelle manière il vouloit lui-même être révéré. Mais, comme les loix des Juifs n'ont pour objet que la juſtice, & non pas la vanité, elles ne leur permettoient pas de gagner l'affection de ce Prince, en lui dreſſant des ſtatues, en lui conſacrant des temples, &

en uſant de ſemblables flatteries, pour contenter ſon ambition. Et c'eſt pour cette raiſon que plus Hérode étoit magnifique & libéral envers les étrangers, plus il étoit injuſte & cruel envers ſes propres ſujets. *Voyez* l'Arbre généalogique ci-joint.

HÉRODE, *Herodes*, (*a*) Ἡρῴδης, nommé Philippe dans l'Évangile, fils d'Hérode le Grand, & de Mariamne, fille du grand-Prêtre Simon, avoit d'abord été mis ſur le teſtament d'Hérode, comme héritier du royaume, après la mort d'Alexandre & d'Ariſtobule, & après la découverte de la conjuration d'Antipater; mais, Hérode ayant ſçu que Mariamne, mere d'Hérode, avoit trempé dans cette conjuration, raya Hérode de ſon teſtament, & lui ſubſtitua Archélaüs.

Hérode Philippe avoit épouſé Hérodiade, niece du grand Hérode, dont il eut Salomé, cette danſeuſe de l'Évangile. Hérode Antipas le Tétrarque ſon frere, étant un jour paſſé chez lui en allant à Rome, conçut pour Hérodiade une paſſion criminelle, & lui parla de l'épouſer. Hérodiade y conſentit à condition qu'Hérode Antipas répudieroit la fille du roi Arétas, qu'il avoit épouſée longtems auparavant. Hérode Antipas, au retour de Rome, exécuta ſa promeſſe, & prit Hérodiade, femme de ſon frere Philippe, ou Hérode Philippe. C'eſt contre ce mariage inceſtueux que Saint Jean Baptiſte s'éleva avec tant de force; & c'eſt cette Hérodiade qui fit couper la tête à ce grand homme.

Hérode Philippe mourut la vingtième année du règne de Tibere, après avoir joui pendant trente-ſept ans des Tétrarchies de la Traconite, de la Gaulatide & de la Batanée. C'étoit un Prince fort modéré; il aimoit la douceur & le repos, & demeuroit toujours dans ſes États. Lorſqu'il alloit à la campagne, il menoit ſeulement avec lui un petit nombre de ſes amis, & faiſoit porter un ſiège qui étoit une eſpèce de trône pour s'aſſeoir & rendre la juſtice; car, il s'arrêtoit auſſitôt que quelques-uns la lui demandoient, & après avoir entendu leurs raiſons, il condamnoit ſur le champ les coupables, & renvoyoient abſous les innocens. Il mourut à Juliade. Ses funérailles furent très-magnifiques, & on l'enterra dans le ſuperbe tombeau qu'il avoit fait faire. Comme il n'avoit point d'enfans, Tibere réunit ſes États à la Syrie, à condition que l'argent du revenu qui en proviendroit, demeureroit dans le païs.

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaic. pag. 586, 589, 625, 626. Matth. c. 14. v. 1. *& ſeq.* Marc. c. 6. v. 16. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 271.

# ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LE GRAND.

Doris, mere d'Antipater, qui fut mis à mort par Hérode, peu de jours avant qu'il mourût lui-même.

Mariamne, mere d'Alexandre & d'Aristobule.

Cléopâtre, mere d'Hérode & de Philippe Tétrarque de la Batanée & de la Trachonite. Celui-ci épousa Salomé la danseuse, fille d'Hérode le Tétrarque, & d'Hérodiade.

Elpide, qui fut mere de Salomé, qui épousa un fils de Phéroras.

D'Alexandre qui épousa Glaphyra, fille du roi de Cappadoce, dont il eut Tigrane, roi d'Arménie, & Alexandre qui épousa la fille d'Antiochus, roi de Comagene.

D'Hérode qui épousa Mariamne, fille d'Aristobule, dont il eut Agrippa, qui épousa Drusille, fille de Salomé.

De Drusille, qui épousa, 1.° Aziz, roi d'Emese, 2.° Felix, gouverneur de Judée. Elle en eut un fils nommé Agrippa, qui mourut avec sa femme dans l'incendie du Vésuve.

HÉRODE, *Herodes*, (*a*) Ἡρῴδης, ſurnommé Antipas, fils d'Hérode le Grand, & de Cléopâtre, fut nommé dans le dernier teſtament de ſon pere, Tétrarque de la Galilée & de la Pérée. Ce Prince qui, comme on l'a dit dans l'article précédent, avoit épouſé la fille d'Arétas, roi d'Arabie, & avoit vécu long-tems avec elle, paſſa en allant à Rome chez Hérode Philippe ſon frere de pere, & fils de la fille de Simon, grand ſacrificateur, & conçut une telle paſſion pour Hérodiade ſa femme, fille d'Ariſtobule leur frere, & ſœur d'Agrippa qui fut depuis Roi, qu'il lui propoſa de l'épouſer auſſi tôt qu'il ſeroit de retour de Rome, & de répudier la fille d'Arétas. Il continua enſuite ſon voyage & revint après avoir terminé les affaires qui l'avoient obligé de l'entreprendre.

Sa femme découvrit ce qui s'étoit paſſé entre lui & Hérodiade; mais, elle n'en témoigna rien, & le pria de lui permettre d'aller à Machéra, qui étoit une forteresſe ſituée ſur la frontière des deux États, & qui appartenoit alors au Roi ſon pere. Comme Hérode Antipas ne croyoit pas qu'elle ſçût rien de ſon deſſein, il ne fit point de difficulté de le lui accorder. Le Gouverneur de la place la reçut très-bien, & un grand nombre de gens de guerre la conduiſirent juſqu'à la cour du roi Arétas. Elle lui fit part de la réſolution priſe par le Prince ſon mari, dont il ſe tint fort offenſé; & étant arrivé quelque conteſtation entre ces deux Princes touchant les bornes du territoire de Gamala, ils ſe déclarerent la guerre, mais ni l'un ni l'autre ne s'y trouva en perſonne. La bataille ſe donna, & l'armée d'Hérode Antipas fut entièrement défaite par la trahiſon de quelques Juifs qui ayant été chaſſés de la Tétrarchie de Philippe, avoient pris parti dans les troupes d'Hérode Antipas. Ce Prince écrivit à Tibere ce qui étoit arrivé; & il entra dans une ſi grande colère contre Arétas, qu'il manda à Vitellius de lui déclarer la guerre & de le lui amener vivant s'il pouvoit le prendre, ou de lui envoyer ſa tête, s'il étoit tué dans le combat.

Pluſieurs d'entre les Juifs crurent que la défaite de l'armée d'Hérode Antipas étoit une juſte punition de la mort de Jean Baptiſte. Comme ce Saint précurſeur ne ceſſoit de crier contre ſon mariage inceſtueux avec Hérodiade, il le fit arrêter, & l'envoya chargé de chaînes au château de Macheronte. Hérodiade, encore plus animée, ne cherchoit qu'à le faire périr.

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaic. pag. 625. *& ſeq.* Matth. c. 14. v. 1. *& ſeq.* Marc. c. 6. v. 16. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. II. pag. 505. *& ſuiv.* Tom. V. pag. 275, 276.

Elle craignoit qu'Hérode Antipas qui n'étoit pas inſenſible aux reproches du Saint, & qui l'écoutoit quelquefois volontiers, ne ſe laiſſât enfin ébranler, & ne la répudiât.

Un jour qu'Hérode Antipas donnoit un grand repas aux premiers de ſa Cour, à la fête de ſa naiſſance, Salomé qu'Hérodiade avoit eue de Philippe ſon premier mari, vint dans la ſalle du feſtin, & y danſa ſi bien au gré du Roi, qu'il lui promit avec ſerment de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit. Salomé conſulta ſa mere; & celle-ci lui dit de ne demander autre choſe que la tête de Jean-Baptiſte. Le Roi fut attriſté de cette demande; mais, enfin, il commanda qu'on allât couper la tête à Jean-Baptiſte.

On connoît quelques médailles d'Hérode Antipas. Il y en a deux qui ont d'un côté, ΗΡΩΔΗΣ ΤΕΤΡΑΡΧΗΣ, avec une branche de palmier; & du même côté la première a au milieu L M Γ, c'eſt-à-dire, *anno* 43, & l'autre L M Δ, *anno* 44, & toutes deux ont au revers, dans une couronne de laurier, ΓΑΙΩ ΚΑΙΣΑ ΓΕΡΜΑΝΙΚΩ ΣΕΒ, qui eſt le nom de Caligula. Ces médailles ſont dédiées à cet Empereur par Hérode le Tétrarque, les années 43 & 44 de ſa principauté. On ne peut révoquer en doute qu'il ne la comptât du jour de la mort de ſon pere, arrivée à la fin de Mars 750, & qui, ſelon la ſupputation de ces monnoies, témoins irréprochables de la vérité, ne peut ſe tranſporter au mois de Novembre ſuivant, comme l'a prétendu un Auteur moderne.

Hérode Antipas, pour montrer un entier attachement à à Caligula, avoit fait mettre ſon nom ſur ſes médailles, avec les années de ſon règne, dont la dernière répondoit à la quatrième de cet Empereur, qui avoit ſuccédé à Tibere le 17 de Mars 790, & ainſi tomboit en 793 de Rome, que ce Prince partit de Judée pour venir faire ſa cour à Caligula, qu'il trouva à Baïes proche de Naples. Mais, il fut bien ſurpris quand il ſe vit ſuſpect à cet Empereur, qui, après l'avoir convaincu des choſes qu'Agrippa ſon neveu avoit avancées contre lui, le relégua à Lyon ſur la fin de novembre. *Voyez* Antipas & Hérodiade.

HÉRODE, *Herodes*, Ἡρῴδης, ſurnommé Agrippa, fils d'Ariſtobule & de Bérénice, & petit-fils d'Hérode le Grand. *Voyez* Agrippa.

HÉRODE, *Herodes*, (*a*) Ἡρῴδης, frere d'Agrippa & d'Hérodiade, étoit fils d'Ariſtobule, & petit-fils d'Hérode le Grand. Il épouſa en premières noces Mariamne, fille d'Olympias, & enſuite Bérénice ſa niece, fille du grand Agrippa.

(*a*) Joſep. de Antiq. Judaic. pag. 628, 673, 683. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 118.

L'empereur Claude lui donna le royaume de Chalcide, l'an 41 de Jeſus-Chriſt. Il obtint du même Empereur, vers l'an 43, l'autorité & l'inſpection ſur le temple, & ſur l'argent conſacré à Dieu, avec le pouvoir d'établir & de dépoſer les ſouverains Pontifes. Il uſa de ce pouvoir, en dépoſant Simon Canthere, & en mettant en ſa place Joſeph fils de Cani. Hérode mourut l'an 48 de Jeſus-Chriſt. Il n'eſt point parlé de ce Prince dans les Livres ſacrés. Il avoit eu de ſa première femme un fils nommé Ariſtobule; & de ſa ſeconde deux fils, Bérénicien & Hyrcan.

HÉRODE, *Herodes*, (*a*) Ἡρῴδης, petit-fils du précédent, étoit fils d'Ariſtobule & de Salomé.

HÉRODE, *Herodes*, (*b*) Ἡρῴδης, fils de Phaſaël & de Salampſo, mourut ſans laiſſer de poſtérité.

HÉRODE, *Herodes*, (*c*) Ἡρῴδης, fils d'Odénat, qui l'avoit eu d'une première femme, dont on ne ſçait point le nom. Son pere lui témoignoit une prédilection marquée, & le faiſoit jouir de tous les droits d'aîneſſe ſur ſes freres, nés de Zénobie, ſa ſeconde femme. Hérode étoit néanmoins peu digne de l'affection d'un pere, tel qu'Odénat. Ce jeune Prince n'eſt connu dans l'Hiſtoire que par ſon luxe Aſiatique, & par ſon goût pour la molleſſe; & ſon pere, qui auroit dû réprimer ce penchant, le favoriſoit par une complaiſance aveugle. Après ſes premières victoires ſur Sapor, il donna à ſon fils, & les concubines du roi de Perſe qu'il avoit fait priſonnières, & tout ce qu'il avoit amaſſé de richeſſes dans ſon expédition, or, étoffes précieuſes, diamans & pierreries. Zénobie ſouffroit impatiemment la préférence que donnoit Odénat à ſon fils aîné ſur les enfans qu'il avoit eus d'elle. C'eſt ce qui fit qu'ayant ſçu le deſſein que Méonius avoit de ſe venger d'un affront qu'il croyoit avoir reçu d'Odénat ſon oncle, elle l'approuva plutôt que de l'en détourner, pourvu qu'il ſe défît du pere & du fils; ce qu'il exécuta dans un feſtin. Cet évenement tragique eſt placé par M. de Tillemont, ſous l'an de Jeſus-Chriſt 267.

HÉRODE [TIBÉRIUS CLAUDIUS HÉRODE ATTICUS], (*d*) *Tiberius Claudius Herodes Atticus*, Orateur qui a eu dans ſon ſiècle la plus grande célébrité, & qui a été décoré des

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaic. pag. 628.

(*b*) Joſeph. de Antiq. Judaic. pag. 628.

(*c*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. p. 466, 467. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 535.

(*d*) Lucian. Tom. I. pag. 1007, 1009. Suidas, Tom. I. pag. 1202. Pauſ. pag. 34, 87, 384, 437, 671. Aul. Gel. L. I. c. 2. L. IX. c. 2. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 331, 369. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXX. p. 1, 2, 3, 4. *& ſuiv.*

titres les plus brillans. Il étoit, s'il en faut croire les Hiſtoriens, de la plus grande extraction. Philoſtrate & Suidas le font deſcendre d'Eacus, que la fable ſuppoſe avoir été fis de Jupiter, & pere de Pélée, mari de Thétis; Philoſtrate ajoûte qu'il reconnoiſſoit parmi ſes ancêtres Miltiade & Cimon, & qu'il avoit des Conſuls pour ayeux. Une inſcription en l'honneur de Régille donne à Hérode Atticus une autre généalogie non moins illuſtre; elle le fait deſcendre de Céryx, fils de Mercure, & de Herſé, fille de Cécrops; & en conſéquence, il eſt nommé Théſéide, parce que Théſée avoit pour biſayeul Cécrops. Comme il n'y avoit aucune relation entre la famille des Eacides, & celle des Théſéides, on a prétendu que Philoſtrate étoit en contradiction avec l'auteur de l'inſcription; mais, Oléarius a cru que l'on pouvoit concilier ces divers rapports, en ſuppoſant qu'Hérode Atticus deſcendoit d'Eacus par ſon pere, & de Cécrops par ſa mere.

Il eſt difficile de ſçavoir pourquoi il fut appellé Hérode; ce nom n'eſt ni Grec, ni Latin, & il y a ſujet de croire que c'eſt le même nom qu'Orode, ſi célebre chez les Parthes. On apprend, par les harangues d'Antiphon, qu'il y avoit de ſon tems un homme appellé Hérode; Cicéron parle quelquefois d'un Philoſophe de ce nom; on en trouve un qui étoit attaché à Céſar; peut-être eſt-ce le même. Quelques Sçavans ont conjecturé que le nom d'Hérode avoit pu trouver faveur chez les Athéniens, en conſidération des bienfaits d'Hérode le Grand, roi des Juifs, qui, ſelon l'Hiſtorien Joſephe, donna des preuves de ſa généroſité à la ville d'Athènes.

Le grand-pere d'Hérode Atticus ſe nommoit Hipparque, & ſon pere Jule Atticus. Hérode Atticus vint au monde à Marathon. Il étoit né avec les plus heureuſes diſpoſitions; elles furent cultivées par les plus grands maîtres de ſon ſiècle, qu'il ſurpaſſa bien-tôt. Jule Atticus, perſuadé que la connoiſſance de Scopélien, qui enſeigoit à Smyrne avec la plus grande réputation, ſeroit utile à ſon fils, le pria de venir à Athènes, où il le reçut chez lui avec tous les honneurs qui étoient dûs au plus éloquent de tous les Aſiatiques. Hérode Atticus étoit pour lors fort jeune; ſa grande paſſion étoit de ſe mettre en état de faire des diſcours d'éloquence ſur le champ, & ſans préparation; il faiſoit une ſi grande eſtime de cette facilité, qu'il l'auroit préférée à l'honneur du Conſulat, s'il avoit été le maître de choiſir. Il vit avec d'autant plus de plaiſir Scopélien, que cet Orateur excelloit dans ce genre; il en fut témoin, & il réſolut d'imiter ce nouveau maître. Les louanges de Jule Atticus ſon pere furent le ſujet qu'il prit; & ſans s'être préparé,

il en fit un éloge qui plut tellement à Jule Atticus, qu'il donna à ſon fils cinquante talens, & quinze à Scopélien. Hérode Atticus ne voulant point céder en généroſité à ſon pere, prit ſur la ſomme qu'il avoit reçue quinze talens, dont il gratifia ſon maître. Jule Atticus, pour faire voir juſqu'où il portoit l'eſtime pour Scopélien, fit abattre toutes les ſtatues des Rhéteurs, qui étoient dans ſes Jardins; comme ſi Scopélien méritoit d'enſeigner ſeul l'éloquence, & que les autres ne fuſſent capables que d'en gâter le goût.

Polémon, ſucceſſeur de Scopélien dans la chaire de Smyrne, fut un de ceux dont Hérode admiroit le plus les talens. Ce fut pour faire connoiſſance avec ce célebre Rhéteur, qu'il vint à Smyrne. Hérode Atticus étoit déjà élevé en dignité, & l'Empereur lui avoit accordé la préſidence des villes d'Aſie; il alla rendre viſite à Polémon, & après l'avoir embraſſé & traité de pere, il lui demanda quand il auroit le plaiſir de l'entendre. Ce Sophiſte étoit ſi capricieux & ſi vain, qu'Hérode Atticus ne doutoit pas qu'il ne ſe fît beaucoup prier; mais, il fut agréablement ſurpris quand Polémon lui répondit, *dès aujourd'hui ſi vous voulez*. En effet, il parla ſur le champ d'une façon ſi brillante, & en même tems ſi ſolide, qu'Hérode Atticus en fut extraordinairement ſurpris. Le ſujet du diſcours, qui n'étoit pas préparé, dut faire grand plaiſir à ſon auditeur; c'étoit un panégyrique d'Hérode Atticus, & une louange magnifique de tout ce qu'il avoit fait de grand. Hérode Atticus, dans une de ſes lettres, parle de la manière de déclamer de Polémon, & il rapporte qu'il s'agitoit avec violence, qu'il frappoit du pied & ſortoit quelquefois de ſa chaire. Il l'avoit entendu trois fois; il ne ſe propoſa que de le juger la premiere fois; la ſeconde il conçut pour lui une très-grande amitié, & la troiſième fois il ſe déclara ſon admirateur. Il fut ſi content de ces trois diſcours, qu'il crut devoir lui envoyer un préſent, qui eſt évalué à vingt-cinq talens. Polémon ne voulut pas l'accepter. Hérode Atticus ne ſçavoit pas trop à quoi attribuer ce refus; mais, ayant appris que Polémon avoit dédaigné cette ſomme, comme n'étant pas digne de lui, il y ajoûta cent mille dragmes, que Polémon pour lors ne refuſa point.

Hérode Atticus avoit déjà une très-grande réputation d'éloquence; on auroit ſouhaité, à Smyrne, qu'il eût voulu entrer en lice avec Polémon; mais, il ne jugea pas à propos de ſe compromettre. Pour n'y être pas obligé en quelque ſorte, il ſortit promptement de Smyrne, plein d'admiration pour Polémon, dont il fit publiquement les plus grands éloges. Un jour qu'après avoir prononcé un diſcours à Athènes ſur les trophées

de la guerre du Péloponnèſe, il recevoit des complimens, il dit à ceux qui le félicitoient ſur ſon éloquence : *liſez ce que Polémon a écrit ſur ce ſujet, & vous verrez quel homme c'eſt que Polémon.* Une autrefois, tous ceux qui aſſiſtoient aux jeux Olympiques s'écriant *qu'Hérode Atticus étoit un autre Démoſthène*, il répondit: *Vous voulez dire ſans doute que je ſuis un autre Polémon.* On lui demandoit un jour quels avoient été ſes maîtres ; il répondit : *C'eſt Polémon, depuis que j'ai commencé à avoir quelque connoiſſance.*

Hérode Atticus, malgré l'admiration qu'il avoit pour Polémon, eut l'adreſſe de plaire à Favorinus, ſon rival, qu'il regardoit auſſi comme ſon maître; & ce Sophiſte l'aima tellement qu'il lui légua, par ſon teſtament, ſa bibliotheque & une maiſon qu'il avoit à Rome.

Sécundus, Sophiſte d'Athènes, fut auſſi un des maîtres d'Hérode Atticus ; leur amitié fut interrompue par quelques mouvemens de jalouſie ; la mort de Sécundus rendit à Hérode Atticus ſes premiers ſentimens; il oublia les diſputes qu'ils avoient eues, il le pleura & fit ſon oraiſon funebre. Calviſius Taurus, très-célebre Philoſophe, enſeigna la philoſophie Platonicienne à Hérode Atticus.

Outre ces maîtres d'éloquence & de Philoſophie, Hérode Atticus en eut encore d'autres. Théagene de Cnide & Munatius de Tralles, peu connus d'ailleurs, furent ſes maîtres de critique ; c'eſt ainſi que Philoſtrate les appelle.

Elevé par ces maîtres, Hérode Atticus, qui ſe livroit tout entier au travail, acquit bientôt une très-grande célébrité. Étant encore fort jeune, il fut député à l'empereur Adrien, qui étoit pour lors en Pannonie; il le harangua ; on ignore quel étoit le ſujet de ſa députation; mais, on ſçait que le jeune orateur, étonné ſans doute par la préſence de l'Empereur, reſta court; ce qui lui cauſa tant de chagrin, qu'il fut ſur le point de s'aller jetter dans le Danube.

Étant revenu dans ſa patrie, il fit des leçons publiques d'éloquence : Il paſſoit une partie de l'année à Marathon ; toute la jeuneſſe ſe rendoit chez lui. On rapporte qu'Alexandre, fameux Sophiſte, qui fut ſurnommé le *Platon croté*, étant venu à Athènes pour y donner des preuves de ſa ſupériorité en fait d'éloquence, & n'y trouvant pas les jeunes gens, parce qu'ils étoient à Marathon chez Hérode Atticus, lui écrivit pour le prier de les renvoyer à Athènes. Hérode Atticus lui répondit qu'il viendroit lui-même à leur tête un jour marqué, & qu'il pouvoit l'attendre dans le Céramique. Cette eſpèce de défi ſe répandit dans Athènes; il y eut un grand concours; il étoit déjà tard & il ne paroiſſoit pas qu'Hérode Atticus dût venir ; on s'imagina

qu'il avoit voulu tromper Alexandre. Celui-ci, voyant le peuple ennuyé d'attendre, fit un discours qui fut très-applaudi ; il en avoit commencé un second, où il prouvoit que les Scythes faisoient beaucoup mieux de mener une vie errante, que d'habiter dans des villes, lorsqu'Hérode Atticus arriva avec sa compagnie. Alexandre interrompit son discours pour offrir à Hérode Atticus, ou de le continuer, ou de parler sur tel sujet qu'il jugeroit à propos. Hérode Atticus s'appercevant que la question sur les Scythes plaisoit beaucoup à l'assemblée, fit signe à Alexandre de continuer; celui-ci ne demandoit pas mieux ; il fut applaudi. Hérode Atticus entreprit aussi de parler devant ce Rhéteur ; il prit un sujet tiré de l'histoire Grecque, selon l'usage des Sophistes de ce tems-là, comme on peut le juger par les ouvrages d'Aristide, & par ce qui nous est resté de Polémon & d'Himérius. La matière du discours d'Hérode Atticus étoit sur le désespoir des Athéniens, vaincus en Sicile, qui demandoient la mort comme une grace. Alexandre fut surpris de l'éloquence d'Hérode Atticus ; il avoua qu'il n'y avoit point de Rhéteur qui pût lui être comparé; & Hérode Atticus fut si content des louanges d'un Orateur qui avoit lui-même beaucoup de réputation, qu'il lui fit de riches présens ; c'étoient, selon Philostrate, dix bêtes de charge, dix chevaux, dix échansons, dix secrétaires, vingt talens d'or, beaucoup d'argent & deux esclaves étrangers, dont le jargon, demi-Grec & demi-Barbare, avoit beaucoup amusé Alexandre.

Il se forma de très-habiles Rhéteurs à l'école d'Hérode Atticus ; leur nom peu connu aujourd'hui, fut très-célebre dans leur siècle ; les principaux furent Adrien de Tyr, Chrestus de Byzance, Pausanias de Césarée, Ptolémée de Naucratis, Rufus de Périnthe, Sceptus & Amphiclès. Raphaël de Volterre, Sylburge, Gérard Vossius & M. Fabricius, soutiennent que le Pausanias, disciple d'Hérode Atticus, est le même que celui qui a fait la description de la Grece.

Quoi qu'il en soit, de cette question, qui n'est pas sans difficulté, & sur laquelle les Sçavans sont partagés, Pausanias & Adrien furent admis par leur maître à l'auditoire de la Clepsydre ; voici ce que c'étoit. Il choisissoit parmi ses auditeurs dix de ceux dont il étoit le plus content, & après la leçon ordinaire, il les emmenoit avec lui, & il leur en donnoit une particulière qui duroit le tems d'une Clepsydre. On sçait que c'étoit un vase percé, rempli d'eau, dont l'écoulement servoit à marquer la durée du tems. La Clepsydre dont Hérode Atticus se servoit, lui en laissoit assez pour pouvoir réciter jusqu'à cent vers; après cette seconde

leçon, Hérode Atticus donnoit à manger à ſes diſciples, & il pratiquoit le conſeil qu'il leur donnoit, de s'occuper même à table de diſcours ſérieux.

Aulu-Gelle fut auſſi un des diſciples d'Hérode Atticus; & il nous apprend divers traits de ſa vie dans ſes *Nuits Attiques*. Il rapporte qu'étant à Athènes avec pluſieurs Romains, qui étoient allés dans cette ville pour y cultiver leur eſprit, Hérode Atticus les envoyoit prier de venir à ſes maiſons de campagne, près de la ville. Il en avoit une entre autres à Céphiſe, qui devoit être un lieu délicieux; c'étoit un endroit éloigné de cinq ou ſix mille d'Athènes, dont Strabon & Pline font mention, & qui, ſuivant M. Spon, retient encore ſon ancien nom. Il y avoit de grands bois où l'on étoit à l'abri des rayons du ſoleil, de longues galeries, beaucoup d'eaux & des bains très-propres. Un jour qu'Aulu-Gelle y alla, il y avoit un jeune homme qui ſe diſoit Stoïcien, & qui, à force de parler, fatiguoit toute la compagnie. Il commença dès le repas; & après s'être étendu ſur ce qui regardoit la philoſophie, il inſinuoit que perſonne ne pouvoit lui être comparé; que tous les Romains n'étoient que des ignorans; que lui ſeul pouvoit réſoudre les Syllogiſme captieux; que perſonne ne poſſédoit auſſi-bien que lui la morale, la connoiſſance de l'eſprit humain, l'origine des vertus & des maladies de l'ame. Il prétendoit que les douleurs & les dangers qui menaçoient de la mort, ne pouvoient pas troubler ſon bonheur; & que, quelque accident qui arrivât à un vrai Stoïcien, la tranquillité de ſon ame étoit inaltérable, qu'on ne devoit pas même s'appercevoir d'aucun changement ſur ſon viſage. Après qu'il eut long-tems ennuyé la compagnie par ces exagérations & par ſa vanité, Hérode Atticus prit la parole, & dit en Grec à ce jeune homme: *Permettez-nous, ô le plus grand des Philoſophes, de vous répondre par Epictete même, puiſque vous ne nous en croyez pas capables.* Alors, il fit apporter le ſecond livre des diſſertations d'Arrien ſur Epictete; il en lut le chapitre 19, dans lequel Epictete attaque vivement ces jeunes Stoïciens, qui ne s'amuſant que de queſtions inutiles, étoient peu occupés d'être gens de bien. Il n'en fallut pas davantage pour confondre ce jeune étourdi, parce qu'il ſembloit que cette leçon d'Epictete avoit été faite préciſément pour lui.

Aulu-Gelle nous a conſervé un autre trait d'Hérode Atticus, dont il fut témoin. Il rapporte qu'un homme, vêtu d'un manteau, ſe préſenta devant eux avec une barbe qui lui deſcendoit juſqu'à la moitié du corps; cet inconnu leur demanda de quoi avoir du pain; Hérode Atticus voulut ſçavoir qui il étoit. Le mendiant répondit

d'un ton grondeur qu'*il étoit Philoſophe, & qu'il s'étonnoit de la queſtion, puiſque cela ſautoit aux yeux. Je vois bien*, repliqua Hérode Atticus, *la barbe & le manteau, mais je ne vois pas encore le Philoſophe, prouvez-nous que vous l'êtes.* Quelqu'un de la compagnie dit que c'étoit un homme qui étoit dans l'habitude de mendier & d'inſulter ceux qui lui refuſoient. Alors Hérode Atticus dit: *Donnons lui par ce que nous ſommes des hommes, quoique peut-être il ne le ſoit pas, tanquam homines, non tanquam homini*, & il lui fit donner aſſez d'argent pour avoir du pain pendant un mois, en ſe plaignant de ce qu'on oſoit ainſi profaner le beau nom de Philoſophe.

Nous voyons encore dans Aulu-Gelle l'extrait d'une harangue qu'Hérode Atticus fit ſur la néceſſité des paſſions, ſans leſquelles la vie languiroit; il croyoit qu'elles étoient utiles, lorſqu'on les contenoit dans des bornes raiſonnables; il vouloit réfuter les dogmes de l'Apathie des Stoïciens, & répondre à un Philoſophe de cette ſecte, qui lui avoit fait des reproches d'avoir témoigné trop de douleur de la mort d'un enfant qu'il aimoit.

Hérode Atticus étoit non ſeulement célebre dans la Grece, mais il avoit auſſi une grande réputation à Rome, où il avoit exercé avec beaucoup de ſuccès le talent de faire des harangues ſur le champ. L'empereur Tite-Antonin, le regardant comme l'homme le plus éloquent de ſon ſiècle, le nomma maître d'éloquence de Marc-Aurele & de Lucius Vérus, ſes deux fils adoptifs, qui dans la ſuite furent tous deux Empereurs en même tems.

L'honneur qu'il eut de contribuer à l'éducation de ces deux Princes, le conduiſit à la plus haute fortune; il fut Conſul l'an de Jeſus-Chriſt 143, avec C. Bellicius Torquatus. Ce fut apparemment après ſon Conſulat qu'il fut nommé Préfet, pour régler l'état des villes libres de l'Aſie, & préſident des Panellenes & des Panathénées, où il fut couronné. Il en voulut témoigner ſa reconnoiſſance aux Athéniens, par la conſtruction d'un magnifique ſtade de marbre blanc; qui fut achevé en quatre ans. Philoſtrate aſſure qu'il n'y en avoit point de comparable. Pauſanias en parle en ces termes: » Je finirai cet article par un » monument qui cauſe de la » ſurpriſe & de l'admiration, » je veux dire ce ſtade de » marbre blanc dont je ne puis » mieux faire comprendre la » grandeur, qu'en diſant qu'il » commence à la colline qui » eſt au deſſus de l'Iliſſus, & » qu'il vient aboutir droit à la » rivière, en forme de demi-» lune, par un double mur d'un » & d'autre côté. Hérode Atti-» cus, qui a fait conſtruire ce » magnifique ſtade, épuiſa » preſque toute une carrière

» du mont Pentelique. « Il donna dans ce même ſtade aux Athéniens, un ſpectacle nouveau; on y vit un vaiſſeau très-agréablement équipé, qui couroit ſans être tiré par des chevaux; c'étoient des machines ſouterreines qui le faiſoient agir.

Hérode Atticus fit faire auſſi à Athènes, un théatre magnifique, auquel il donna le nom de Régille, en l'honneur de ſa femme. On prétend que, dans tout l'empire Romain, rien n'égaloit la beauté de ce ſtade & de ce théatre.

Il répara auſſi l'Odeum, & y ajoûta de nouveaux ornemens; non content de donner des preuves de ſa magnificence dans Athènes, il fit conſtruire à Corinthe un très-beau théatre, mais cependant beaucoup au deſſous de celui d'Athènes. Pauſanias entre dans le détail des ornemens dont Hérode Atticus embellit le temple de Neptune à Corinthe: » Il eſt, dit il, » enrichi de diverſes offrandes » qu'Hérode Atticus y a con» ſacrées de nos jours; vous » voyez entre autres choſes » quatre chevaux qui ſont do» rés, à la réſerve de la corne » qui eſt d'ivoire; & auprès de » ces chevaux, deux Tritons » qui ſont auſſi dorés juſqu'à » la moitié du corps, le reſte » eſt d'ivoire. Amphitrite & » Neptune ſont debout ſur un » char; le jeune Polémon eſt » auſſi debout ſur un dauphin; » l'enfant & le dauphin ſont » d'or & d'ivoire; la baſe qui » ſoutient le char d'Amphi» trite eſt ornée de quatre bas» reliefs; ſur le premier, l'ou» vrier a repréſenté la mer & » la jeune Vénus qui s'éleve » au deſſus des flots, accompa» gnée d'une troupe de Néréi» des; ſur le ſecond bas-relief, » on voit les enfans de Tynda» re, qui tiennent là leur rang » comme des divinités favora» bles aux vaiſſeaux & aux » gens de mer; le troiſième eſt » une image de la mer quand » elle eſt calme; un monſtre » marin, moitié cheval, moitié » baleine, fend ſuperbement » les flots; enfin, le quatrième » repréſente Ino & Bellérо» phon, avec le cheval Péga» ſe. «

Philoſtrate a détaillé les autres ouvrages publics qu'Hérode Atticus a fait faire. Il parle des ſtatues de l'Iſthme, du coloſſe de l'Iſthme & d'Amphitrite, du dauphin de Mélicerte; il nous apprend qu'il conſacra en l'honneur d'Apollon un ſtade à Delphes; qu'il fit faire des bains très-ſalutaires pour les Théſſaliens & pour les Grecs qui habitoient près du golfe de Mélie, qu'il adoucit les eaux de Canuſe; enfin, qu'il fit des établiſſemens très-avantageux pour l'Eubée, pour le Péloponnèſe, pour la Béotie & pour d'autres païs.

Sa grande ambition auroit été de couper l'iſthme de Corinthe, pour joindre la mer Ionienne à la mer Égée, afin qu'on

qu'on pût passer de l'une à l'autre, sans faire le tour de Péloponnèse, sans être exposé aux tempêtes fréquentes dans cette mer. Plusieurs Princes très-puissans avoient eu ce projet, le roi Démétrius, Jules César, & Neron. Ce dernier avoit commencé ce travail, & pour encourager les travailleurs, il avoit porté lui-même la terre. En deux mois & demi, grand nombre d'ouvriers n'avoient avancé l'ouvrage que de quatre stades; on le discontinua, par la crainte que l'on eût que la mer Ionienne ne submergeât le païs. Toutes les tentatives qu'on avoit faites à ce sujet, n'ayant eu aucun succès, Hérode Atticus ne perdit cependant pas l'espérance de pouvoir mieux réussir dans ce projet; mais, il falloit une permission de l'Empereur, & il n'osa la demander, de peur d'être accusé de folie, en voulant exécuter une entreprise où les plus grands Princes avoient échoué. C'est de Crésideme que Philostrate apprit cette anecdote, & Hérode Atticus lui-même en avoit fait part à Crésideme.

Les Grecs témoignerent plusieurs fois leur reconnoissance pour Hérode Atticus par des monumens publics. Spon nous a donné deux inscriptions en son honneur, l'une de la tribu Antiochide, & l'autre du Sénat & du peuple de Mégare. Il est nommé dans la première, *grand Prêtre des Empereurs*, ΑΡΧΙΕΡΕΑ ΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ; on y célebre sa bienveillance, & ses bienfaits envers la patrie. Il est parlé dans la seconde, de son Consulat & des services qu'il avoit rendus au Sénat & au peuple de Mégare. Une autre Inscription, qui se trouve encore dans Spon, nous apprend que les Thasiens érigerent une statue à l'empereur Adrien, sous le pontificat d'Atticus; d'où l'on peut conclure que dans sa jeunesse, il avoit eu le pontificat de l'isle de Thasos.

Il est ordinaire qu'un homme, qui fait une grande fortune, ait de puissans ennemis. Les plus considérables qu'eut Hérode Atticus, furent Quintilius Condianus & Quintilius Maximus; c'étoient deux freres connus sous le nom de *Quintiles*, illustres par leur érudition, par leur expérience dans la guerre, & encore plus par leur union & par leur amitié. Philostrate donne une raison de leur haine contre Hérode Atticus, qui paroît assez vraisemblable. Il rapporte que, lorsque les Quintiles commandoient dans la Grece, les Athéniens les prierent de vouloir bien se rendre à une de leurs assemblées publiques; lorsqu'ils y furent, les Athéniens porterent leurs plaintes contre l'administration d'Hérode Atticus, & ils les supplierent d'en informer l'Em-

pereur. Les Quintiles écouterent favorablement les Athéniens, & ils inſtruiſirent le Prince de ce qui ſe paſſoit. Hérode Atticus s'imagina que c'étoient eux qui animoient le peuple contre lui, & il s'en plaignit hautement.

Il y avoit pour lors un préſident des écoles, que l'on nommoit Théodote. Hérode Atticus auroit pu ſe flatter de l'avoir dans ſes intérêts ; Théodote avoit été ſon diſciple, & c'étoit ſans doute à ſon maître qu'il étoit redevable de la dignité dont il jouiſſoit à Athènes; car, l'empereur Marc-Aurele avoit donné à Hérode Atticus la commiſſion de nommer les chefs des écoles Philoſophiques. Cependant, Théodote, ſans être ennemi déclaré d'Hérode, lui rendit ſourdement tous les mauvais offices qu'il put, juſqu'à ſe lier avec ceux qui lui étoient les plus contraires, & à travailler avec eux aux mémoires qu'on envoyoit contre lui. Ceux qui n'aimoient pas Hérode Atticus, ſoit qu'il eût abuſé de ſon autorité, ſoit que la jalouſie & la haine aient toujours perſécuté le mérite, ſe déclarerent publiquement contre lui, dès qu'ils ſe virent appuyés par les Quintiles. Les chefs de ſes ennemis chez les Athéniens, étoient Démoſtrate, Praxagore & Mamertin. Hérode Atticus voulut leur intenter un procès criminel, comme à des ſéditieux qui ſoulevoient le peuple; ils s'enfuirent ſecrétement d'Athènes, & ils allerent à la cour de Marc-Aurele, qui étoit pour lors à Sirmium dans la Pannonie. On croyoit ce Prince mal intentionné pour Hérode Atticus, qu'il avoit ſoupçonné d'avoir été confident de Lucius Vérus ſon collegue, dont Marc-Aurele n'avoit pas eu ſujet d'être content. Il étoit vrai que Lucius Vérus étant parti de Rome pour chaſſer le roi Vologeſe, qui faiſoit de grands ravages dans la Syrie, avoit paſſé par Athènes, & qu'il avoit logé chez Hérode Atticus, à qui Marc-Aurele l'avoit recommandé; mais, il eſt ſans apparence qu'il lui eût donné de mauvais conſeils. Démoſtrate fut très-bien reçu de Marc-Aurele. C'étoit un homme adroit, qui trouva le moyen d'engager la fille de l'Empereur, qui n'étoit qu'un enfant, à ſe jetter aux pieds de Marc Aurele, pour le ſupplier de protéger les Athéniens.

Cependant, Hérode Atticus crut devoir venir en Pannonie, pour répondre aux accuſations de ſes ennemis. Il avoit amené avec lui deux jeunes perſonnes très-belles, qu'il aimoit comme ſes propres filles; elles avoient pour pere Alcimédon, un de ſes affranchis, à qui il avoit donné toute ſa confiance ; il logeoit avec elles dans une

des tours du fauxbourg de Sirmium. Une nuit, qu'elles dormoient, le tonnerre tomba ſur la chambre de la tour où étoient couchées ces jeunes filles, & les tua toutes deux. Hérode Atticus en fut affligé à un point qu'on crut qu'il en perdroit l'eſprit. Lorſque le jour où ſon affaire ſe devoit traiter devant l'Empereur fut arrivé, il ne dit rien de ce qu'on pouvoit attendre de l'homme le plus éloquent de la Grece ; il s'emporta avec fureur contre l'Empereur, à qui il reprocha de vouloir le perdre pour faire plaiſir à un enfant de trois ans, & à une femme, c'eſt ainſi qu'il déſignoit l'impératrice Fauſtine & ſa fille.

Il y avoit pour lors un Préfet du Prétoire, appellé Rufus Baſſæus, qui de ſimple payſan s'étoit élevé à la plus haute dignité, après avoir vécu longtems dans la miſere. Indigné du procédé d'Hérode Atticus, il lui dit que ſon inſolence pourroit bien le faire condamner à la mort ; à quoi Hérode Atticus répondit qu'*un homme à ſon âge ne craignoit pas la mort* ; après avoir parlé bruſquement il ſe retira.

Marc-Aurele écouta ſes plaintes ſans paroître ému ; & quand Hérode Atticus fut hors de ſa préſence, il dit à Démoſtrate : *Vous pouvez expoſer vos raiſons, ſans vous mettre en peine ſi Hérode Atticus ne le veut pas.* Il l'écouta avec grande attention, & il ne put s'empêcher de verſer des larmes, lorſque Démoſtrate rapporta les moyens par leſquels il prétendoit qu'Hérode Atticus & ſes affranchis opprimoient le peuple.

Soit que Marc-Aurele crut les affranchis d'Hérode Atticus plus coupables que leur maître, ſoit qu'il voulût lui faire grace, il ſe contenta de punir les affranchis ; encore les traita-t-il avec beaucoup de clémence ; il épargna même Alcimédon, qu'il crut ſuffiſamment puni par la mort de ſes deux filles.

Quelques-uns ont écrit qu'Hérode Atticus avoit été exilé à Orique, ville de l'Epire. Il eſt bien vrai qu'il a demeuré dan cette ville ; mais, il y alla, ſans y être obligé par des ordres ſupérieurs. Après le jugement de l'Empereur, il ſe retira dans l'Attique, vivant quelquefois à Marathon, & quelquefois à Céphiſe, où tous les étrangers illuſtres & toute la brillante jeuneſſe d'Athènes ſe rendoient pour s'inſtruire. Là, faiſant réflexion ſur ſa diſgrace, il voulut éprouver ſi l'Empereur avoit encore des bontés pour lui ; il lui écrivit pour ſe plaindre de ce qu'il ne recevoit plus de ſes lettres, lui qui en avoit quelquefois reçu juſqu'à trois par jour. Marc-Aurele lui fit

une réponſe très-honnête ; il le traitoit d'ami ; il l'aſſuroit qu'il étoit bien diſpoſé pour lui, & qu'il ne devoit pas s'imaginer qu'il fût injuſte à ſon égard ; ſi après avoir découvert les prévarications de quelques-uns de ſes gens, il les avoit punis ; ce qu'il avoit même fait à regret. Il finiſſoit par lui déclarer qu'il avoit eu deſſein d'être initié dans les myſtères d'Eleuſis, que la guerre l'en avoit empêché ; qu'il ſouhaiteroit de l'être lorſqu'Hérode Atticus en ſeroit préſident.

Cette lettre, ſi gracieuſe & ſi conſolente, ne fut écrite qu'après la mort de Fauſtine, vers l'an 175 ; car, l'Empereur y faiſoit part à Hérode Atticus de la douleur que lui avoit cauſé la mort de cette Princeſſe.

Hérode Atticus eut un autre ſujet de chagrin, qui ne lui fut pas moins ſenſible que la perſécution des Athéniens. Il avoit épouſé une femme de la plus grande naiſſance, qui s'appelloit Régille. Il eut le malheur de la perdre à la fleur de ſon âge, & ſa mort donna occaſion à une étrange calomnie. Les ennemis d'Hérode Atticus répandirent le bruit, que s'étant fâché contre Régille pour un ſujet aſſez léger, lorſqu'elle étoit groſſe de huit mois, il avoit ordonné à ſon affranchi Alcimédon de la battre ; & que l'ayant frappée ſur le ventre, elle étoit accouchée & morte ſur le champ. Bradua, frere de Régille, entreprit de venger juridiquement ſa ſœur, qu'il crut, ſur la foi des ennemis d'Hérode Atticus, avoir été effectivement aſſaſſinée par les ordres de ſon mari ; il lui intenta une action criminelle, qui fut portée en plein Sénat. Bradua parla lui-même contre ſon beau-frere, il parut plus occupé de faire valoir la grandeur de ſa maiſon, que de prouver ſon accuſation ; auſſi fut-il décidé qu'elle étoit téméraire, & Hérode Atticus fut renvoyé abſous.

Ceux qui ſçavent juſqu'où peut aller la malignité des envieux & des méchans contre les hommes célebres, ne ſeront pas ſurpris qu'Hérode Atticus ait été ainſi calomnié. Sa vie nous offre encore d'autres traits de l'iniquité de ſes ennemis ; ils ont prétendu que, lorſque Tite-Antonin, qui depuis fut Empereur, commandoit en Aſie, Hérode Atticus avoit voulu l'aſſaſſiner ſur le mont Ida ; ce que Philoſtrate n'a pas dédaigné de réfuter par un argument négatif, tiré de la déclamation de Démoſtrate contre Hérode Atticus, dans laquelle ce Sophiſte invective violemment contre Hérode Atticus, l'accuſe de pluſieurs choſes que l'on peut aiſément juſtifier, & omet ce crime capital.

Hérode Atticus témoigna la plus grande douleur à la mort de ſa femme; il donna des marques de la plus profonde triſteſſe, dont le philoſophe Démonax ne put s'empêcher de plaiſanter. Ce fut auſſi à cette occaſion, ſans doute, que le philoſophe Pérégrinus invectiva contre Hérode Atticus, pour lequel ce Cynique avoit la plus grande averſion.

Il auroit pu être Conſul une ſeconde fois; mais, le chagrin de la perte de ſa femme lui ôta le déſir des honneurs. Il voulut immortaliſer ſa douleur & la mémoire de Régille par une eſpèce d'Apothéoſe; il lui érigea une ſtatue avec une inſcription, dont nous avons déjà parlé, & dont nous parlerons encore plus bas. Ils avoient été mariés à Marathon; ils eurent, ſelon Philoſtrate, deux filles & un fils. L'inſcription faite en l'honneur de Régille, ſuppoſe que leurs enfans furent au nombre de quatre; ce que Saumaiſe concilie, en prétendant que l'auteur de l'inſcription a mis au nombre de leurs enfans, celui qui périt dans la fauſſe couche qui fit mourir ſa mere.

Hérode Atticus eut le chagrin de voir mourir ſes deux filles, dont l'une s'appelloit Panathénaïs, & l'autre Elpinice. Les Athéniens qui s'étoient réconciliés ſincerement avec lui, lui donnerent des preuves d'une eſtime particulière; à la mort de Panathénaïs, ils permirent qu'elle fût enterrée dans Athènes; ce qui étoit une grace très-ſingulière; car nous apprenons par une lettre de Servius Sulpicius à Cicéron, qu'en vain il demanda aux Athéniens que l'on rendît dans Athènes les derniers devoirs au corps du Conſulaire Marcellus, qui avoit été tué ſi indignement par Magius. Les Athéniens firent encore plus pour Hérode Atticus; ils retrancherent de l'année le jour où Panathénaïs étoit morte.

Le fils d'Hérode Atticus & de Régille s'appelloit Atticus, ainſi que ſon pere.

Hérode Atticus paſſa la fin de ſa vie à Marathon, où il mourut de conſomption, à l'âge de ſoixante-ſeize ans. Il avoit ordonné à ſes affranchis de l'enterrer dans le lieu où il étoit mort; mais la nouvelle de ſon trépas étant venue à Athènes, les Athéniens envoyerent chercher ſon corps; le lit mortuaire étoit précédé de toute la jeuneſſe de la ville, qui chantoit ſes louanges en pleurant & en témoignant les plus grands regrets d'avoir perdu un ſi bon pere; on lui rendit les derniers devoirs dans le Panathénaïque, & on lui fit cette épitaphe: *Ici gît Hérode, fils d'Atticus, né à Marathon, dont la réputation*

*s'étend par tout le monde.*

Adrien de Tyr fit ſon oraiſon funebre, & elle fit couler les larmes de tous les Auditeurs.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'un homme ſi célebre & ſi bienfaiſant fût ſincerement regretté ; les Athéniens trouvoient en lui un protecteur, qui ſe faiſoit un plaiſir de cultiver dans leurs enfans les talens qu'il y découvroit. Non ſeulement il n'épargnoit aucun ſoin pour les perfectionner, mais ſes richeſſes étoient auſſi à leur uſage ; jamais perſonne ne fut plus généreux ; il diſoit qu'un riche devoit donner aux pauvres pour les tirer de l'indigence, & aux autres pour les empêcher d'y tomber.

Jamais il n'y eut de meilleur maître ; peut-être même peut-on lui reprocher d'avoir pouſſé trop loin la bonté pour ſes affranchis, qui le gouvernoient quelquefois. Outre Alcimédon, de qui nous avons déjà parlé, il en eut pluſieurs autres, & trois ſur tout, qu'il aima autant que Cicéron avoit aimé Tiron ; on les nommoit Achille, Pollux & Memnon. Il eut le chagrin de les voir mourir ; il les pleura comme s'ils euſſent été ſes meilleurs amis. Il eſt vrai qu'ils méritoient de l'être par leur probité & par l'amour qu'ils avoient pour les ſciences. Il leur donna des preuves publiques de ſon attachement après leur mort ; il leur érigea des ſtatues, & y fit graver des imprécations contre ceux qui oſeroient y toucher. Les Quintiles, qui étoient ſes ennemis déclarés, lui firent un crime de ces honneurs rendus à de jeunes gens.

Il jouit toute ſa vie de la réputation du plus éloquent homme de ſon ſiecle. Rufus de Périnthe, célebre Rhéteur, l'appelloit la Langue des Grecs & le Roi de la parole. On le comparoit aux plus fameux Orateurs de l'ancienne Grece. Aulu-Gelle en parle toujours avec la plus grande eſtime.

Son ſtyle étoit plus doux que fort ; il étoit très-figuré, clair, varié, & rempli de maximes qui prouvoient qu'il étoit auſſi Philoſophe qu'Orateur. On prétend que des anciens Orateurs, celui qu'il prit pour modele fut Critias. On ne peut pas ſe livrer à l'étude avec plus d'ardeur ; il étudioit dès qu'il ne dormoit point, & même pendant ſes repas.

Il avoit laiſſé des diſſertations, des éphémérides, qui prouvoient, dit Suidas, la grandeur de ſon eſprit & la ſublimité de ſon ame.

Il nous reſte encore une déclamation ſous ſon nom, qui a pour titre, Περὶ Πολιτείας.

L'Auteur conſeille aux Thébains de s'allier avec les Péloponnéſiens & les Macédoniens contre Archélaüs, roi de Macédoine. Cette harangue a été donnée en Grec par Alde-Manuce, & traduite par Cantérus. On la trouve en Grec & en Latin à la fin des harangues politiques Grecques, que Gruter a fait imprimer à Hanau en 1609. M. de Tillemont ne la connoiſſoit pas, puiſqu'il dit : *Je ne crois pas qu'il nous reſte rien aujourd'hui d'Hérode Atticus.* Peut-être la croyoit-il ſuppoſée ; ce que le ſilence de Philoſtrate & de Suidas pourroit autoriſer ; ce qui eſt conſtant, c'eſt que cette déclamation eſt très-peu de choſe, & ne répond pas à l'idée que les Anciens nous donnent de l'éloquence d'Herode Atticus.

Il nous reſte préſentement à parler des deux fameuſes inſcriptions d'Hérode Atticus & de Régille, découvertes il a plus de cent cinquante ans. On trouva, au commencent du ſiecle paſſé, dans la voie Appia, à trois milles à peu près de Rome, une inſcription qui portoit le nom d'Hérode. Caſaubon ſoupçonna que c'étoit ou Hérode le Grand ou Hérode le Tétrarque, qui étoit auteur de ce monument. Saumaiſe regarda cette conjecture comme très-frivole, & il ſoutint qu'elle étoit plutôt d'Hérode Atticus. En effet, il n'étoit guerre vraiſemblable que des Rois Juifs vinſſent ériger à la porte de Rome une inſcription peu convenable à des Princes, qui faiſoient profeſſion d'une religion incompatible avec les divinités payennes, qui y ſont invoquées.

Hérode y conſacra une étendue de terre, qu'il appelle *Triope*, à Minerve & à la déeſſe Upis, qui étoit un des noms de Néméſis ; il les prie de venir honorer de leur préſence cet endroit qui eſt ſous leur protection ; il fait des imprécations contre ceux qui oſeront y toucher.

Dix ans après, on trouva dans le même endroit une autre inſcription en l'honneur de Régille ; pour lors l'opinion de ſaumaiſe devint une certitude. Cette inſcription fut portée à Paris par le célebre P. Sirmond, qui eut depuis de ſi vives conteſtations avec Saumaiſe ; elle eſt encore plus curieuſe que la premiere, que Saumaiſe regardoit comme le plus beau monument qui ſoit dans la riche collection de Gruter.

Cette ſeconde inſcription n'a pas été dreſſée par Hérode ſeul ; du moins on lit à la tête le nom de Marcellus ; elle nous apprend qu'on avoit bâti un temple en l'honneur de Régille ; on aſſure qu'elle ha-